REVUE SUISSE

VINGT-UNIÈME ANNÉE — TOME XXI

NEUCHATEL
AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE
LIBRAIRIE DE CHARLES LEIDECKER, 14, RUE DE L'HOPITAL

1858.

REVUE SUISSE

VINGT-UNIÈME ANNÉE — TOME XXI

NEUCHATEL
AU BUREAU DE LA REVUE SUISSE
LIBRAIRIE DE CHARLES LEIDECKER, 12, RUE DE L'HOPITAL.

1858.

LIBRARY
MAY 3 1973
UNIVERSITY OF TORONTO

AP
24
R46
t.21

SYLVANIA

SOUVENIRS D'UNE EXCURSION DANS L'UNTERWALD.

A Mademoiselle Mathilde de C.....

Das Land und Volk gefiel mir wohl.

ARNDT.

I

Brienz est, à mon gré, le coin le plus délicieux de l'Oberland. Rien de plus poétique que ces groupes de maisons suspendues sur les collines, ces hautes montagnes entièrement boisées qui viennent baigner leurs flancs sombres dans les eaux de ce petit lac tout éclatant de splendeur et de limpidité. Il y a dans ce paysage tant de grandeur et en même temps quelque chose de si fini, de si simple et de si nettement dessiné que l'imagination s'y repose avec bonheur dans une certaine plénitude de jouissance. Brienz d'ailleurs a l'avantage de n'être pas encore au même point qu'Interlaken, une résidence d'étrangers, un rendez-vous de touristes, un village garni, en un mot, ayant tables d'hôtes à toute heure, cabinets de lecture et musique en permanence, — *furnished appartements; english spoken.* Du moins, tel n'était pas Brienz il y a quelques années, la dernière fois que je l'ai visité. Quelques artistes seulement y avaient fixé leur séjour ou y faisaient élection

de domicile pendant la belle saison; le gros des touristes, le *profanum vulgus*, n'allait guères que jusqu'au Giesbach, ou bien ne faisait que traverser rapidement Brienz pour se rendre à Meyringen et de là revenir en hâte à Interlaken en traversant la grande Scheideck et la Wengern-Alp.

Je n'oublierai jamais l'impression que me fit Brienz par une belle soirée de juillet; toute la nature était calme et heureuse et semblait silencieusement absorbée dans la jouissance d'elle-même. C'était un dimanche; les habitants du village se promenaient lentement sur la grève dans leurs vêtements de fête; on ne distinguait plus que vaguement toutes ces figures qui passaient et repassaient ; cependant on voyait encore à la clarté de cette belle nuit d'été, briller aux habits des hommes les boutons de métal astiqués avec soin et l'on entendait craquer à chaque pas des femmes les plis des chemisettes bouffantes et les manches de toile de chanvre fraîchement empesées. Au loin, sur les larges pentes de gazon retentissaient les cris des petits garçons et les harmonieux éclats de rire des jeunes filles, répétés par les échos du lac et des rochers d'alentour. Les belles batelières venaient d'amarrer leurs barques au rivage et s'amusaient à faire clapoter l'eau en la frappant nonchalamment du bout de leurs rames. Pour moi, échappé de la veille à mes prosaïques occupations, et transporté si rapidement dans ce monde idéal, je sentais, à la douce haleine du soir, s'envoler de mon âme la poussière des bouquins qui s'y était amassée depuis dix mois; une impression irrésistible de volupté se répandait dans tout mon être. Les sentiments dont j'étais rempli cherchaient à s'exhaler, j'aurais voulu être poète, peintre ou musicien pour donner une expression aux mouvements indéfinissables qui s'élevaient en moi. Mais je n'étais rien de tout cela, et lorsque je voulus formuler en *harmonie poétique* ce que j'éprouvais en ce moment, je me vis arrêté par la rime et ne pus jamais aller au delà des deux premiers vers; j'essayai de chanter, mais les mélodies d'une suavité infinie

que j'entendais dans mon cœur se dénaturaient en traversant mon gosier et me revenaient en notes fausses qui écorchaient mes propres oreilles. Tous ces sentiments refoulés, tous ces élans avortés retombaient lourdement sur mon âme et l'oppressaient péniblement, si bien qu'en peu d'instants mon inspiration se changea en un amer dépit ; je me levai brusquement du banc de pierre sur lequel j'étais assis, et, saisi d'un accès de bouderie contre ce Brienz où un quart-d'heure auparavant j'avais formé le vœu de passer ma vie, je m'en retournai du côté de l'hôtel, prêt à partir le plus tôt possible pour n'importe quelle autre vallée des Alpes.

II

Pendant que je m'acheminais vers l'hôtel de l'Ours, j'aperçus un jeune homme en habit gris et en chapeau de paille, demi-bourgeois, demi-manant, qui se dirigeait vers moi de l'air d'un homme qui désire entrer en conversation ou faire des offres de service. Etait-ce un garçon de la *Croix-Blanche* qui allait tenter de me rendre infidèle à l'*Hôtel de l'Ours* et m'offrir un asile sous son pavillon? Etait-ce un loueur de chevaux ou de bateaux, désirant m'engager à une promenade tardive au Giessbach? Allait-il chercher à s'insinuer dans ma bourse en étalant à mes regards toute la bimbeloterie de bois blanc dont Brienz est la grande fabrique, casse-noisettes à têtes grotesques, services à salade sur le manche desquels circule une guirlande de pampre terminée par une grappe de raisin en bas-relief, plioirs dont la poignée recourbée est faite d'une corne de chamois, châlets en miniature dont le toit s'enlève à volonté , statuettes de toute espèce destinées à s'abriter sous le globe d'une pendule pour faire l'ornement d'une cheminée, petits bonshommes grimaçants préposés à la garde d'un paquet d'allumettes phosphoriques?..... Enfin , que me voulait cet homme, qui évidemment me

voulait quelque chose, ou plutôt, selon toute apparence, voulait quelque chose de moi? J'aurais pu éviter d'éclaircir cette question, et en doublant le pas me dérober à cet inconnu, mais j'ai pour principe que l'on ne doit jamais refuser d'entendre un homme qui veut nous parler. Jusqu'à preuve du contraire, nous n'avons pas le droit de considérer un de nos prochains comme un homme dangereux ou même comme un importun dont nous puissions d'avance nous débarrasser. *Frappe, mais écoute.* Vous pouvez quereller, frapper, renvoyer un homme qui vous importune; vous pouvez, si cela vous fait plaisir, le jeter par la fenêtre, vous en avez le droit, mais vous n'avez pas celui de le consigner à la porte. *Homo sum*, oui, je suis homme, et si un homme, quel qu'il fût, avait le pouvoir de m'ennuyer, j'en rougirais pour moi et non pour lui.

O morale! ô principes! que me voulez-vous? Et par quel singulier mirage venez-vous vous mêler au souvenir de mon passage à Brienz? Hélas! en ce temps là je n'avais pas besoin de vous, j'avais la sainte inspiration de la jeunesse, je n'avais pas besoin de me prêcher l'humanité; je sentais battre dans mon cœur et circuler dans mes veines l'universelle sympathie; en tout homme je voyais un frère inconnu.

D'ailleurs j'aimais la couleur locale, et en ce moment-là j'étais assez désœuvré et assez las de contemplation pour que le premier venu fût le bienvenu.

A mon tour, je me dirigeai donc vers lui :

— Que désirez-vous? lui dis-je.

— Monsieur est étranger?

— Oui, — étranger et voyageur.

— Monsieur cherche un guide?

— Je ne cherche rien, mais je suis prêt à tout. Voyons, qu'avez-vous à me proposer? Quelle est l'ascension à la mode? A quel sommet, à quel glacier, à quelle cascade, à quel point de vue voulez-vous me conduire? Avez-vous dans votre poche un pistolet pour me faire admirer un écho qui répète huit fois? Connaissez-vous près d'ici quelque

grotte avec des stalactites, ou quelque hauteur sur laquelle on puisse cueillir des rhododendrons, ou quelque camp romain, ou quelque endroit où l'on dit qu'il y a eu jadis un château dont on ne sait plus le nom? Ou bien voulez-vous simplement m'indiquer les heures de l'office anglican, ou me conduire à Meyringen par la grande route, comme le guide que je pris à Lucerne l'été dernier et qui, après m'avoir montré le Lion, ne trouva rien de mieux que de me faire faire le tour du lac en bateau à vapeur?

— Monsieur, dit l'Oberlandais, je ne suis pas guide de mon métier, je sculpte des objets en bois. Mais c'est bon pour l'hiver, à cette saison je voudrais trouver une occupation qui ne me forçât pas à rester toujours assis, — et aussi qui me fît gagner un peu plus, car je vais me marier et j'ai besoin de mettre quelque chose de côté. Ainsi je vous conduirai partout où vous voudrez.

— A la bonne heure. Voilà qui est parlé. Eh bien! voulez-vous me conduire à Engelberg par le Titlis? Connaissez-vous le chemin?

— Je n'y ai jamais été, mais c'est égal, je trouverai bien. J'irai vous réveiller à trois heures demain matin. Monsieur loge à l'*Ours?*

— Comment? Vous ne connaissez pas le chemin et vous voulez me conduire? On ne passerait cela qu'à un homme d'état, mon ami. Et si j'allais rester dans les neiges ou être enseveli par une avalanche, à une pareille distance de tout chien du St-Bernard? Si...

— Oh! Monsieur, cela n'y fait rien. Je trouverai bien. D'ailleurs, tenez! si je vous égare, ou s'il vous arrive quelque malheur, vous ne me payerez rien; voilà tout. Non, Monsieur, aussi vrai que je m'appelle Trückmann, je ne vous demanderai rien, — pas de pour-boire, — mais rien!

Cet argument, qu'il croyait irrésistible, me toucha peu. Une assurance sur la vie, représentée par six francs d'économie, me paraissait insuffisante. Il me semblait que je valais mieux que cela.

— Tenez, lui dis-je, laissons là le Titlis. Conduisez-moi à Altorf par le Susten, si toutefois vous connaissez ce passage.

— Oh! je trouverai bien! je trouverai bien. Ma future a eu un oncle de sa mère qui demeurait à Altorf! Il y a longtemps de ça, — je n'étais pas encore né. D'ailleurs, une supposition. Que nous nous perdions dans les neiges, que nous tombions dans une crevasse, eh bien! quoi! nous périssons ensemble, moi aussi bien que vous, — voilà tout. Venez ; je vous conduirai où vous voudrez.

— Trückmann, lui dis-je, je vous aime. Mais, pourquoi le dissimuler? nous ne sommes pas liés depuis assez longtemps pour qu'il me fût doux de mourir avec vous. Ainsi, ne parlons plus du Susten, ni du Titlis, et dites-moi simplement, — oui ou non, — si vous avez déjà passé le Brünig?

— Le Brünig! Mais il n'y a rien de si aisé que le Brünig. Et puis Monsieur prendra un cheval, et le petit garçon qui conduira le cheval pourra dire à Monsieur si je ne le guide pas bien. Oh! oui, que je le connais, ce chemin-là.

Trückmann avait-il réellement traversé le Brünig ou voulait-il *per fas et nefas*, me servir de guide dans une excursion quelconque? je l'ignore. Peu m'importait du reste. J'avais déjà passé moi-même ce col deux ou trois fois, de sorte que, à supposer que Trückmann, le petit garçon et le cheval vînssent à s'égarer, j'étais bien sûr de pouvoir toujours les remettre dans le bon chemin.

Il fut donc convenu et arrêté que le lendemain, lundi 14 juillet, au point du jour, nous partirions pour l'Unterwald en traversant le col du Brünig.

III

Si la vie est un voyage, chère Mathilde, — et un voyage fatigant, — pour ceux-là surtout qui sont bons comme vous et qui portent les fardeaux des autres, — je ne vois pas

pourquoi l'on ferait des voyages quelque chose de plus fatigant encore que le reste de la vie. Je ne suis pas de ceux qui s'essoufflent à courir après une diligence, qui brûlent le pavé pour ne pas manquer l'heure du train, ou qui se désolent lorsqu'ils arrivent à l'embarcadère d'un bateau à vapeur juste une demi-minute après qu'on vient d'enlever le pont-levis. Pour moi, dans ces cas-là, je m'assieds au port ou à la station, j'allume un cigare et j'attends en paix le prochain départ, bien sûr que celui-là ne m'échappera pas. Je ne consulte que fort peu l'*Indicateur des chemins de fer* et le *Télégraphe de Hendschel*, persuadé que les steamers qui ne partent pas aujourd'hui partiront demain, que ce qui a été c'est ce qui sera, et qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Salomon, qui n'avait pas beaucoup voyagé, mais qui avait beaucoup vécu, était absolument du même avis.

Aussi, quand Madeleine, — la bonne de l'auberge de l'*Ours*, — vint me réveiller en me disant qu'il était *déjà* trois heures, je la priai d'ouvrir ma fenêtre et mes volets afin que je pusse juger par moi-même du temps qu'il faisait. Je ne voulais partir que si le ciel était tout-à-fait beau. Il était en effet d'une sérénité admirable, commençant à peine à blanchir aux premières lueurs du jour. Sur le lac seulement, encore endormi dans l'obscurité, reposait un léger brouillard. L'air pur du matin, tout imprégné de la fraîcheur des glaciers, entrait par larges bouffées à travers ma fenêtre ouverte. Je me dis qu'il était impossible que ce spectacle fût plus beau, vu du Brünig que vu de Brienz; je me dis en outre qu'en gravissant la montagne je tournerais le dos à cet admirable tableau, et que je n'arriverais en tout cas au sommet que longtemps après le soleil levé; — enfin je me souvins que je n'étais point du tout obligé d'aller jusqu'à Lucerne ce jour-là. Je résolus donc de jouir un moment encore de cette vue du matin, je me laissai aller à mille rêveries délicieuses, et enfin je me rendormis.

Cependant Trückmann, le cheval et le petit garçon faisaient un vacarme effroyable devant la porte de l'hôtel. Le

quadrupède ne comprenait pas qu'on ne l'eût arraché de si bonne heure à la chaleur et au sommeil que pour le faire stationner dans la rue; le frisson du matin ridait sa peau sur sa maigre carcasse; aussi la pauvre bête perdait patience à chaque instant et reprenait d'un pas somnolent le chemin de son écurie. Le petit garçon, criant, tapant, tirant le bridon de toutes ses forces, cherchait à la ramener au poste, pendant que Trückmann, essayant en vain de se faire entendre des gens de l'hôtel, cassait les cordons de sonnette, heurtait aux portes, disloquait les contrevents, et entremêlait tout cela de jurons allemands et français, en homme qui a de l'éducation. Mon hôte, le père Schiffli, finit par entr'ouvrir son volet, et ayant compris que j'étais la cause de tout ce bruit, me dépêcha de nouveau Madeleine pour me réveiller une seconde fois. Cette fois-ci il en était temps : le Wetterhorn et les cîmes voisines étaient rougies des chauds reflets du soleil dont les rayons commençaient à poindre déjà derrière la noire silhouette du Brünig; déjà les petits oiseaux gazouillaient et se poursuivaient dans les bosquets du jardin. Je m'habillai donc promptement, bouclai les courroies de mon havresac, passai à ma boutonnière ma pipe de terre, et pris mon chapeau de feutre enguirlandé d'une branche de lierre cueillie de la veille; puis, allant rejoindre mon escorte, je donnai le signal du départ.

IV

Le canton d'Unterwald, vers lequel nous nous dirigions, forme le centre de la Suisse. Une chaîne de montagnes commençant au Rothhorn et au Brünig, et se terminant au Titlis, le sépare de la vallée bernoise du Hasli et lui sert de limite au Midi. De cette chaîne descendent deux grandes vallées parallèles qui viennent se terminer toutes deux au lac des Quatre-Cantons. Elles sont séparées l'une de l'autre par une autre chaîne de montagnes appelée la *Forêt de Kern (Kernwald)*; la vallée occidentale, un peu

plus élevée que l'autre, est désignée en conséquence par le nom de *Ob dem Wald*, c'est-à-dire *au-dessus de la Forêt;* la vallée orientale est appelée *Nid dem Wald*, ou *au-dessous de la Forêt*. A cette division naturelle correspond la division politique de l'Unterwald, — non pas rigoureusement toutefois, comme nous aurons occasion de le faire remarquer.

Nous aurons occasion aussi d'étudier de plus près la vallée orientale de l'Unterwald. Quant à la vallée occidentale, dans laquelle nous allons entrer, et qui commence au Brünig, elle est formée par cette célèbre rivière de l'Aa, qui a et qui aura sans doute longtemps encore le privilège d'être en tête de tous les dictionnaires géographiques. C'est une bonne fortune pour cette pauvre petite rivière. *Habent sua fata...* le mot est vrai en géographie comme en littérature. Par malheur, l'Aa doit partager sa gloire avec deux autres rivières, car le cours d'eau du Nid wald porte le même nom, et, à dix lieues de là, il y a une troisième Aa : c'est celle qui prend sa source dans le canton de Lucerne et qui traverse les lacs de Baldeck et de Hallwyl.

Dans ce bassin principal débouchent quatre vallées latérales : à droite se trouve d'abord la vallée du petit Melch, puis la vallée du grand Melch. Plus loin, à gauche, la vallée du grand Schlieren, et celle du petit Schlieren.

Vous le voyez, les Unterwaldois ne se sont pas mis en frais d'invention : deux Aa, deux Schlieren, deux Melch : en trois mots vous avez toute la géographie du pays.

J'oubliais deux autres cours d'eau moins importants, portant l'un et l'autre le nom de Lauwi. Quant aux ruisseaux, la plupart se nomment le Steinbach. C'est simple, mais ce n'est pas ingénieux.

Les Unterwaldois n'en font pas moins remonter leur origine aux Romains, et à des Romains de la meilleure époque et du meilleur monde. Leurs ancêtres, au dire de leurs historiens, auraient appartenu à ce parti de l'aristocratie qui plut à Caton, sans avoir le bonheur de plaire aux dieux,

LES SOURCES DU JURA.

Il n'est pas nécessaire d'être naturaliste, ni hydroscope, ni même observateur bien exercé pour savoir qu'il existe un rapport manifeste entre les sources et l'eau du ciel qui tombe sur la terre sous la forme de pluie, de rosée, de brouillard, de neige, de grésil, de grêle, etc.

A l'école, nous avons tous appris à chercher les origines des rivières et des fleuves dans les montagnes, sans doute parce qu'on suppose qu'il y pleut plus souvent que dans la plaine. Mais il peut arriver qu'il ne pleuve pas de long-temps, et pourtant nos sources ne tarissent pas complétement. Regardez ce qui se passe dans ce moment. Voici plusieurs mois que nous n'avons pas eu de pluie quelque peu soutenue. Le lac est plus bas qu'on ne l'a vu de souvenir d'homme [1]; les fontaines s'en ressentent sans doute; elles ne coulent que maigrement; bon nombre sont taries, mais nos principales sources sont toujours-là, continuant à nous fournir de l'eau, et la Serrière, la Reuse, la Noiraigue, l'Orbe font encore tourner les roues de leurs nombreux moulins. D'où vient donc cette eau? Il y a longtemps que les vestiges de la dernière pluie ont complétement disparu, et si nous piochions la terre, c'est à peine si nous y trouverions encore quelque trace d'humidité?

Nous serions à coup sûr fort mal partagés si nous n'avions pour nous abreuver et nous rafraîchir que l'eau qui reste à la surface après un jour de pluie. Les citernes deviendraient alors une nécessité générale, au lieu d'être limitées à quelques districts. Heureusement les précautions que l'habitant de nos montagnes est obligé de prendre, la nature les a prises pour nous en créant des magasins souterrains, des citernes naturelles,

[1] En ce moment, janvier 1858, le limnimètre de Neuchâtel est de un décimètre au-dessous des plus basses eaux de 1832.

vraies caisses d'épargnes qu'elle forme de ses excédants pour subvenir à nos besoins, pendant que nous nous récrions contre les ennuis d'une journée pluvieuse.

Il suffit pour s'en convaincre d'observer ce qui se passe après les pluies d'orage qui sont particulièrement abondantes[1]. Que si à la suite d'une pluie pareille vous vous promenez le long de nos collines, vous rencontrerez bien par ci par là quelque ruisseau débouchant par les chemins de traverse. Mais ces torrents ne sont que de courte durée, et, de plus, ils ne sont nullement en proportion avec l'eau tombée. Cela est si vrai que l'on a calculé que de cette quantité d'eau qui tombe par une pluie d'orage il n'y a guères qu'un sixième qui gagne directement le lac ou la rivière. Que devient donc le surplus? La réponse à cette question est bien simple. L'eau ne peut se perdre pas plus que l'air et les autres éléments de la nature. Si donc elle disparaît en grande partie après sa chute, c'est pour se ramasser quelque part dans l'intérieur de la terre, d'où elle ne s'échappe que lentement et en quelque sorte au fur et à mesure de nos besoins. Le débit de ces réservoirs ce sont nos sources. Telle était déjà l'explication d'Aristote, le père et le fondateur des sciences naturelles.

Quelque sensée et naturelle que nous semble cette explication, elle a cependant été fréquemment récusée et combattue, non-seulement par les amateurs du merveilleux, mais aussi par des hommes de science. On a prétendu que les sources et spécialement les sources profondes n'avaient aucun rapport avec les eaux pluviales, mais qu'elles venaient de fort loin, de grandes nappes d'eau, qu'on supposait faire partie intégrante de l'écorce terrestre, tout comme il existe des bancs de rocher, des gîtes de charbon et de minerai, et que c'étaient les masses rocheuses qui, en pressant par leur poids sur les couches d'eau, les faisaient sourdre sous la forme de sources. On alléguait à l'appui de cette théorie la diversité des sources. Si elles n'étaient que le résidu des eaux pluviales, pourquoi y aurait-il des sources salines, des sources acides, des sources sulfureuses, des sources ferrugineuses et surtout des sources thermales, tandis que l'eau

1 Pendant l'été de 1856, il est tombé à Neuchâtel jusqu'à 54 millimètres (soit deux pouces) d'eau en vingt-quatre heures, ce qui fait par conséquent plus de 1,000 litres pour un espace de 20 m. carrés.

LES SOURCES DU JURA.

Il n'est pas nécessaire d'être naturaliste, ni hydroscope, ni même observateur bien exercé pour savoir qu'il existe un rapport manifeste entre les sources et l'eau du ciel qui tombe sur la terre sous la forme de pluie, de rosée, de brouillard, de neige, de grésil, de grêle, etc.

A l'école, nous avons tous appris à chercher les origines des rivières et des fleuves dans les montagnes, sans doute parce qu'on suppose qu'il y pleut plus souvent que dans la plaine. Mais il peut arriver qu'il ne pleuve pas de long-temps, et pourtant nos sources ne tarissent pas complétement. Regardez ce qui se passe dans ce moment. Voici plusieurs mois que nous n'avons pas eu de pluie quelque peu soutenue. Le lac est plus bas qu'on ne l'a vu de souvenir d'homme [1]; les fontaines s'en ressentent sans doute; elles ne coulent que maigrement; bon nombre sont taries, mais nos principales sources sont toujours-là, continuant à nous fournir de l'eau, et la Serrière, la Reuse, la Noiraigue, l'Orbe font encore tourner les roues de leurs nombreux moulins. D'où vient donc cette eau? Il y a longtemps que les vestiges de la dernière pluie ont complétement disparu, et si nous piochions la terre, c'est à peine si nous y trouverions encore quelque trace d'humidité?

Nous serions à coup sûr fort mal partagés si nous n'avions pour nous abreuver et nous rafraîchir que l'eau qui reste à la surface après un jour de pluie. Les citernes deviendraient alors une nécessité générale, au lieu d'être limitées à quelques districts. Heureusement les précautions que l'habitant de nos montagnes est obligé de prendre, la nature les a prises pour nous en créant des magasins souterrains, des citernes naturelles,

[1] En ce moment, janvier 1858, le limnimètre de Neuchâtel est de un décimètre au-dessous des plus basses eaux de 1832.

vraies caisses d'épargnes qu'elle forme de ses excédants pour subvenir à nos besoins, pendant que nous nous récrions contre les ennuis d'une journée pluvieuse.

Il suffit pour s'en convaincre d'observer ce qui se passe après les pluies d'orage qui sont particulièrement abondantes[1]. Que si à la suite d'une pluie pareille vous vous promenez le long de nos collines, vous rencontrerez bien par ci par là quelque ruisseau débouchant par les chemins de traverse. Mais ces torrents ne sont que de courte durée, et, de plus, ils ne sont nullement en proportion avec l'eau tombée. Cela est si vrai que l'on a calculé que de cette quantité d'eau qui tombe par une pluie d'orage il n'y a guères qu'un sixième qui gagne directement le lac ou la rivière. Que devient donc le surplus? La réponse à cette question est bien simple. L'eau ne peut se perdre pas plus que l'air et les autres éléments de la nature. Si donc elle disparaît en grande partie après sa chute, c'est pour se ramasser quelque part dans l'intérieur de la terre, d'où elle ne s'échappe que lentement et en quelque sorte au fur et à mesure de nos besoins. Le débit de ces réservoirs ce sont nos sources. Telle était déjà l'explication d'Aristote, le père et le fondateur des sciences naturelles.

Quelque sensée et naturelle que nous semble cette explication, elle a cependant été fréquemment récusée et combattue, non-seulement par les amateurs du merveilleux, mais aussi par des hommes de science. On a prétendu que les sources et spécialement les sources profondes n'avaient aucun rapport avec les eaux pluviales, mais qu'elles venaient de fort loin, de grandes nappes d'eau, qu'on supposait faire partie intégrante de l'écorce terrestre, tout comme il existe des bancs de rocher, des gîtes de charbon et de minerai, et que c'étaient les masses rocheuses qui, en pressant par leur poids sur les couches d'eau, les faisaient sourdre sous la forme de sources. On alléguait à l'appui de cette théorie la diversité des sources. Si elles n'étaient que le résidu des eaux pluviales, pourquoi y aurait-il des sources salines, des sources acides, des sources sulfureuses, des sources ferrugineuses et surtout des sources thermales, tandis que l'eau

1 Pendant l'été de 1856, il est tombé à Neuchâtel jusqu'à 54 millimètres (soit deux pouces) d'eau en vingt-quatre heures, ce qui fait par conséquent plus de 1,000 litres pour un espace de 20 m. carrés.

de pluie est pourtant la même partout et à toutes les époques ? On citait en outre les fontaines qui ne tarissent jamais et d'autres dont la température est à peu près invariable, même par les plus grandes chaleurs.

Nous verrons ailleurs que cette diversité s'explique d'une manière tout à fait satisfaisante par la nature des roches que les eaux souterraines traversent avant d'arriver à la surface, tout comme leur température dépend de la profondeur qu'elles atteignent dans leur trajet.

La *distribution* des sources est un phénomène plus compliqué, intimément lié à la nature du sol et qui peut donner lieu, sous ce rapport, à des contrastes très-frappants. Il suffit de comparer les Alpes fribourgeoises avec le Jura, le Moléson avec la montagne de Boudry ou le mont Aubert. Là-bas l'eau est en abondance, chaque hameau, chaque métairie en est suffisamment pourvu. Chaque vallon a son petit cours d'eau composé lui-même d'une foule de ruisseaux et ruisselets. Voyez la Glane, la Broie, la Mentue; elles sont le produit d'une infinité de petites sources, tout au rebours de nos eaux du Jura qui naissent tout d'une pièce et sont des rivières dès leur début.

Evidemment cette différence ne peut être l'effet du hasard. Essayons donc d'en rechercher la cause. Si nous examinons la nature du sous-sol tel qu'il se montre dans les ravins et les découpures de la surface, nous trouverons une différence notable entre ces districts : d'une part de la pierre calcaire très-dure (le roc ou calcaire du Jura), et de l'autre des roches sableuses, ou terreuses, et souvent si peu consistantes qu'elles méritent à peine le nom de roches (la molasse). Ces couches de molasse sont assez poreuses pour absorber une partie notable des eaux pluviales et en même temps assez compactes pour les retenir prisonnières et ne les égoutter que lentement. C'est pourquoi il y a des sources partout dans les pays de molasse qui sont la terre promise des hydroscopes.

Ajoutez à cela que la molasse est un sol fertile, favorable à toute espèce de végétation. Tous les coteaux y sont cultivés ou boisés, et ce manteau de verdure agit à son tour comme une éponge qui s'imprègne des eaux atmosphériques pour ne les débiter que goutte à goutte.

C'est à ces circonstances particulières que la plaine Suisse

doit d'être l'une des contrées les mieux arrosées et les plus verdoyantes de l'Europe.

Sous ce rapport, il faut en convenir, nous sommes loin d'être aussi bien partagés, nous autres du Jura. Et pourtant il pleut autant chez nous que dans la plaine, et il n'est pas nécessaire d'avoir séjourné longtemps dans nos hautes vallées pour s'apercevoir que le climat y est non-seulement froid, mais aussi suffisamment humide. D'où vient donc la pénurie de sources?

La réponse est encore ici tout entière dans la composition du sol qui n'est plus de la molasse, mais du calcaire. Or le caractère de ce calcaire, surtout dans le Jura occidental, c'est d'être à la fois très-dur et très-fracturé. Il en résulte que l'eau à peine tombée s'infiltre et disparaît.

Le roc ou calcaire de nos montagnes, comme la molasse de la plaine, absorbe donc les eaux pluviales, mais avec cette différence que, tandis que cette dernière la garde en majorité près de la surface, le roc la laisse filtrer et s'échapper à travers les fissures, les crevasses, les cavernes de toute espèce dont il est traversé. Cette filtration est tellement rapide qu'il ne reste pas même assez d'eau pour alimenter la plus petite source et que toutes nos métairies qui sont situées sur le roc doivent recourir à des citernes. La preuve que c'est bien à la qualité du sol et non à la position géographique qu'il faut s'en rapporter, lorsqu'il s'agit du régime des sources, c'est que partout où la molasse pénètre dans le Jura, elle s'y montre avec son cortége de sources et de ruisseaux. Telle est par exemple la partie centrale du Val-de-Ruz, où de nombreuses sources sortant des ravins de molasse viennent alimenter le Seyon. Il en est de même au val d'Orvins, au val de Tavannes, etc. Le plateau de Bevaix est également riche en sources, et forme sous ce rapport un contraste frappant avec la montagne, comme l'a déjà remarqué M. de Buch, lorsqu'il fit pour la première fois, il y a un demi-siècle, l'inventaire des roches du canton de Neuchâtel.

Mais, me dira-t-on, il y a cependant encore quelques sources sur les montagnes du Jura, même en dehors de la région de la molasse. Ainsi le grand et riche village de Ste-Croix est doté de magnifiques fontaines. Il y a des sources jusqu'au pied de Chasseral, du Chasseron, de la Hasenmatte; il y en a derrière Tête-de-Rang (la source de la Suze) et dans une foule d'autres localités.

La présence de ces sources ne dépend pas plus que celle de la molasse, du hasard. On peut poser en fait qu'il n'y a d'eau vive sur les hauteurs du Jura que là où la montagne est très-accidentée, au pied d'un grand crêt, ou bien dans quelque profond ravin; et quand on y regarde de près, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle se rattache d'ordinaire à quelque couche de marne qui s'enfonce sous le roc. Il a donc fallu pour que cette marne pût se montrer à la surface que la montagne crevât, ou du moins que l'enveloppe de roc se rompît et s'écartât, et c'est dans ces écartements, dans ces entrebâillements de la montagne, qui sont désignées plus spécialement sous le nom de *combes*, que les sources viennent en général sourdre. Lorsqu'au contraire la montagne est restée intacte, qu'elle forme une voûte régulière comme Chaumont ou le mont Aubert, on y cherchera vainement des sources. Nous ne sachions pas non plus que jamais hydroscope ait eu la prétention d'en découvrir en pareil lieu. Ces régions ont été de tout temps le domaine des citernes, et le seront encore longtemps. Il en est de même des flancs de la plupart de nos montagnes. La montagne de Boudry, les Aiguilles de Baulmes ont bien des sources sur leur revers nord qui est entr'ouvert; mais leur flanc sud avec ses longues rampes de roc est aussi étanche que le sommet de Chaumont.

C'est parce que ce calcaire forme la roche dominante dans le Jura occidental, que les citernes y sont si répandues et les sources si rares, à l'inverse du Jura oriental, où d'autres roches prennent la place de notre roc.

Mais alors où va donc cette eau qui tombe sur nos crêts et nos voûtes de roc? En est-ce fini d'elle, après qu'elle a disparu dans les fissures de nos rochers calcaires, ou bien reparaît-elle ailleurs sur quelque point où on ne s'y attend pas? Ce problème, qui a longtemps préoccupé les gens d'étude, peut aujourd'hui être envisagé comme résolu. Il n'est pas un habitant intelligent du Jura qui, en passant devant l'une ou l'autre de nos célèbres sources, telles que l'Orbe, la Reuse, la Noiraigue, la Serrière, ne se dise : « voilà de l'eau qui vient de la montagne. » Nous savons en effet aujourd'hui, à ne plus pouvoir en douter, que la Reuse vient du lac d'Etaillières, la Noiraigue de la vallée des Ponts, l'Orbe du lac de Joux. Il n'y a que la Serrière sur l'origine de laquelle on puisse conserver quelque doute.

Remarquons aussi que les districts où il y a pénurie d'eau sur les montagnes, sont précisément ceux où de grandes sources viennent sourdre au pied de la chaîne. Il y a par conséquent un rapport entre ces grandes sources et les sommités étanches qui les dominent, et l'on peut dire que les sources sont d'autant plus riches que les sommets sont plus arides.

Or de simples fissures, comme celles qui s'aperçoivent à la surface, ne suffiraient pas pour une circulation pareille, il faut que la montagne soit largement minée et excavée; il faut qu'il y ait des canaux assez vastes pour donner passage à de véritables rivières souterraines. Or n'est-il pas surprenant que ce soit dans ce même calcaire blanc du Jura que se trouvent toutes nos grottes, celle de Môtiers, de Ver, la grotte aux Fées, la nouvelle grotte que le tunnel de Saint-Sulpice a rencontrée sur son tracé, et bien d'autres encore.

Si des cavités aussi spatieuses viennent s'ouvrir sur les flancs des vallées, quoi de plus naturel que de supposer que l'intérieur est creusé et rongé de la même manière, et s'il en est ainsi, on conçoit sans peine que de grandes masses d'eau circulent sans difficulté dans ces canaux souterrains. Quand un orage survient dans la vallée des Ponts, on s'en aperçoit au bout de quelques heures à la source de la Noiraigue.

D'un autre côté, rien n'est plus irrégulier que les grottes. Ce sont de vrais labyrinthes qui se rétrécissent et s'élargissent, s'échelonnent et se superposent de toutes les manières, si bien que d'un canal étroit on passe dans une cavité spacieuse, et *vice-versâ*, tantôt montant, tantôt descendant. Si des cavités pareilles se trouvent sur le passage d'un ruisseau souterrain, on conçoit qu'elles doivent se remplir d'eau et former des étangs et des réservoirs qui probablement agissent comme autant de régulateurs. La rencontre de pareils lacs souterrains pourrait dans certaines circonstances ne pas être sans inconvénient pour les travaux d'art qui s'exécutent au travers des montagnes. Jusqu'ici nous n'avons pas connaissance dans le Jura d'étangs souterrains bien considérables; on n'a signalé que quelques cavités ayant de l'eau au fond, mais rien qui rappelle les fameuses cavernes du Kentucky, qui ont été décrites dans cette *Revue*[1] par notre ami

1 Revue Suisse de 1855.

Lesquereux, ni même celle d'Adelsberg, qui, on se le rappelle, renferment des animaux aveugles qui ne se trouvent nulle part ailleurs.

Un autre phénomène qui contribue à accélérer l'écoulement des eaux dans nos hautes vallées, et qui empêche surtout la formation de ruisseaux tant soit peu considérables, ce sont ces singuliers trous qu'on désigne dans nos hautes vallées sous le nom d'*emposieux* ou d'*abîmes* et qui sont ordinairement alignés sur les bords des vallons, où ils absorbent toutes les eaux. C'est dans des abîmes de cette espèce que vont se perdre entre autres le Bief-des-Ponts, celui de la Brévine, le ruisseau de la Combe-Girard et bien d'autres encore, qui, à l'eau pluviale qui s'infiltre directement par les rochers, vont ajouter celle des marais et des tourbières. Ces eaux ont sans doute le temps de s'épurer pendant leur trajet souterrain ; cependant il peut arriver qu'elles conservent des traces de leur origine , même après avoir traversé la montagne ; témoin la Noiraigue, qui doit son nom (Noire eau) à sa teinte sombre.

C'est grâce à cette double alimentation de nos grandes sources, d'une part par l'eau qui tombe directement sur les rochers, et d'autre part par celle qui provient des marais, qu'elles doivent de ne jamais tarir. Le marais, on le sait, est un réservoir intarissable qui peut au besoin se passer de pluies. Quand tous les autres réservoirs sont épuisés, ses provisions se maintiennent intactes. Il est plus que probable que par les grandes sécheresses la Noiraigue, la Reuse, etc., ne débitent absolument que des eaux de marais.

Tout s'enchaîne et se compense dans la nature. Il n'y a pas jusqu'aux phénomènes les plus disparates qui ne montrent fréquemment une liaison inattendue lorsqu'on les soumet à une étude approfondie. Si nos grandes sources excitent à juste titre l'admiration quand nous les voyons sourdre limpides et abondantes au pied de nos magnifiques crêts ou au fond de nos pittoresques cluses, et se prêter docilement dès leur naissance à tous les travaux qu'il nous plaît de leur faire exécuter, n'oublions pas que d'un autre côté ces avantages sont rachetés par des inconvénients réels. Si l'Orbe, la Reuse, la Noiraigue nous arrivaient moins abondantes, si leur débit était plus lent et plus restreint, leurs eaux pourraient séjourner plus longtemps dans les vallées et sur les plateaux supérieurs ; elles auraient le

temps d'y former de petits réservoirs que la science, l'expérience ou même la devination sauraient découvrir. L'agriculteur, avant de bâtir son chalet, ne serait pas dans le cas de devoir construire de vastes et coûteuses citernes pour s'approvisionner d'une eau plus que médiocre; le voyageur trouverait par ci par là pour se désaltérer une fontaine jaillissante le long de la route, ou à défaut un puits d'une eau sapide, et nos vallons seraient animés par quelques ruisseaux qui s'en iraient porter la fraîcheur de station en station, tout en donnant à notre paysage montagnard un charme réel qui lui manque en beaucoup d'endroits.

En résumé, c'est, on le voit, à la structure particulière de la roche dominante de nos montagnes, au *roc* ou calcaire jurassique supérieur, que se rattachent les principaux traits hydrographiques du Jura occidental; c'est à lui que sont dues nos fameuses grottes, nos magnifiques sources, tout comme c'est à lui aussi qu'il faut s'en prendre pour l'absence de sources vives et la nécessité d'avoir recours à des citernes dans nos vallées et sur nos plateaux supérieurs.

Ces particularités, quoique frappantes, ne sont cependant pas exclusivement propres au Jura. Nous les retrouvons dans la même liaison dans d'autres contrées où les mêmes roches dominent, par exemple dans l'Albe wurtembergeoise. Là aussi nous avons un grand plateau plus ou moins étanche avec des citernes à la place de fontaines, tandis qu'au bas de la côte viennent sourdre de magnifiques sources connues dans le pays sous le nom de *Blauen*, à cause de leur belle eau et qui sont assez abondantes pour faire tourner des roues de moulin dès leur naissance.

Enfin, nous devons mentionner les cours d'eau souterrains de la Grèce, déjà célèbres dans l'antiquité. Les eaux des vallées intérieures s'engouffrent également dans des espèces d'entonnoirs connues sous le nom de *Catabothras*. Mais ces entonnoirs ne sont pas toujours assez spacieux pour recevoir toute la masse des eaux qui, à la saison des pluies, se précipitent avec une grande rapidité sur les flancs des montagnes déboisées. Il en résulte alors des lacs périodiques qui deviennent passagèrement très-considérables. L'un des plus remarquables est le lac Copaïs en Béotie, dans lequel se jette le Céphyse. Peu à peu cependant le lac baisse à mesure que les pluies cessent, et les eaux qui finis-

sent par être absorbées par les catabothras ou entonnoirs, s'en vont sourdre par de là les montagnes, au bord de la mer sous la forme de magnifiques sources (appelées Céphalaires) qui sont de tous points les analogues de nos grandes sources du Jura.

La cause de ces phénomènes réside ici, comme chez nous, dans la nature caverneuse et fissurée des rochers calcaires.

C'est ainsi qu'en géologie comme ailleurs les mêmes causes produisent les mêmes effets.

E. Desor.

L'EXPOSITION INDUSTRIELLE SUISSE

A BERNE.

DEUXIÈME ARTICLE.[1]

Le groupe IV, le plus intéressant peut-être à divers points de vue, comprend, sous la dénomination générale d'Instruments, les appareils destinés à mesurer le temps et l'espace, à augmenter la puissance de notre œil, à rendre sensibles et à mesurer les effets des forces physiques, les instruments destinés à produire des sons et ceux très-variés dont le chirurgien tire parti pour réparer tant bien que mal les défectuosités de notre pauvre nature humaine, et remplacer nos membres ou certains de nos organes dont des causes internes et plus souvent des chocs extérieurs ont compromis l'intégrité.

L'étranger qui serait venu à Berne juger par lui-même de notre horlogerie suisse, de cette magnifique industrie qui fait la fortune de Genève et des montagnes neuchâteloises, n'en aurait certes emporté qu'une notion fort erronée, tellement l'exposition des produits de l'horlogerie suisse était incomplète, et pauvre de ces spécimens tentateurs de montres-bijoux qui scintillent sur leurs coussins de velours et de satin derrière les vitrines des magasins d'horlogerie de Genève, et dont les mouvements se confectionnent en bonne partie dans nos montagnes neuchâteloises. Pourquoi les fabricants de Genève du Val-de-Travers et de la Chaux-de-Fonds se sont-ils presque complétement abstenus, pourquoi ceux du Locle ont-ils si peu exposé de leur horlogerie réputée? C'est une question qu'il ne nous appartient pas de résoudre, et à l'égard de laquelle nous ne pouvons faire que quel-

[1] Voir le numéro de Novembre 1857.

ques conjectures. Serait-ce que le comité de l'exposition n'a pas donné aux exposants des garanties suffisantes contre les chances de vol ou d'incendie? ou encore que, satisfaits des récompenses qu'ils ont obtenues aux grandes expositions de Londres et de Paris, ils n'ont pas attaché d'intérêt à l'opinion des experts de Berne ? Le manque absolu en Suisse de législation qui protége les inventeurs et les artistes contre le pillage des produits de leur talent, en aura sans doute éloigné un bon nombre. Les préoccupations que les événements de Septembre ont provoquées dans les têtes chaudes de nos horlogers neuchâtelois, la campagne du Rhin, peuvent aussi être invoquées pour les excuser de n'avoir pour ainsi dire pas exposé. Tout cela n'en est pas moins fort regrettable, et on peut affirmer que si les industriels de Bâle, de Zurich et de Saint-Gall en eussent fait autant, l'exposition suisse à Berne n'eût été qu'une mystification.

Lors de la brillante réception que firent en 1854 aux membres de la Société des sciences naturelles les habitants de la Chaux-de-Fonds, ils avaient improvisé une exposition d'horlogerie d'un haut intérêt scientifique, tant au point de vue du développement historique de leur industrie qu'à celui des genres de fabrication pour les différents pays, des systèmes variés d'échappements, des transformations successives par lesquelles passent les différentes parties de la montre avant d'être terminées. Ajoutons que cette exposition locale, qui n'aurait pas dû passer inaperçue, était d'autant plus intéressante pour les visiteurs que plusieurs des surveillants, horlogers de haute distinction, se faisaient un plaisir de répondre à toutes les questions et d'attirer l'attention des curieux sur les parties réellement remarquables des montres et des outils d'horlogerie de toutes formes étalés sous leurs yeux. Je suis heureux de payer tardivement à ces messieurs ma dette de reconnaissance, mais je regrette vivement, comme Suisse, que la faveur faite par les habitants de la Chaux-de-Fonds aux membres de la Société d'histoire naturelle, lors de leur visite dans les montagnes neuchâteloises, n'ait pas été faite une seconde fois au public suisse tout entier. S'il en eût été ainsi, si en même temps Genève avait envoyé à Berne un plus grand choix de ses décorations d'excellent goût, de ses émaux, véritables œuvres d'art, si le Val-de-Travers avait exposé ses genres chinois, la vallée du lac de Joux et Fontainemelon leurs ébauches, l'exposition de l'horlogerie de la Suisse française aurait été à la

hauteur du développement réel qu'a pris l'industrie de la fabrication des montres dans cette contrée privilégiée.

L'horlogerie de précision confectionne ces montres marines, connues sous le nom de chronomètres, dont la construction est assez parfaite pour que leur marche soit presque invariable, et qui sont indispensables au marin pour savoir avec exactitude le point de l'océan où se trouve son navire. On sait qu'en vertu de la rotation de la terre, l'heure de midi varie pour chaque point du globe, et peut être déterminée en observant l'instant où le soleil atteint son maximum de hauteur au-dessus de l'horizon. Cette observation, qui est facile à faire quand le soleil est visible, donne la latitude, c'est-à-dire la ligne parallèle à l'équateur sur laquelle se trouve le navire au moment de l'observation, en même temps qu'elle indique l'instant de midi pour tous les points du méridien sur lequel se trouve le vaisseau.

Or, lorsqu'il y a à bord un chronomètre à marche invariable, qui plusieurs semaines après avoir été réglé sur l'heure du point d'embarquement, n'a pas varié, il continue à indiquer l'heure exacte de ce point, de sorte que la différence entre l'heure du lieu où l'on se trouve et celle du point de départ conduit à l'appréciation de la différence en longitude des deux points. Chaque minute de différence indique un déplacement du navire de un quart de degré en longitude à l'est du méridien du point de départ si le chronomètre est en retard, et à l'ouest s'il est en avance. Dans les latitudes tropicales, par exemple, où les degrés de longitude sont de près de 25 lieues, une minute de différence donne une distance méridienne de six lieues; 10 secondes donnent par conséquent une lieue. Supposons que la variation du chronomètre soit de une *seconde* par jour et qu'elle ait toujours lieu dans le même sens, au bout de 60 jours de mer, l'erreur du temps pourra être d'une minute, ce qui comportera une erreur de six lieues en longitude dans l'appréciation de la position du navire, erreur bien suffisante pour que pendant la nuit le navire, dont l'équipage se croit en pleine mer, puisse être en réalité très-près d'une côte basse ou d'un écueil dangereux. On voit, par ce qui précède, qu'une montre marine dont la variation ne serait que d'une seconde en 24 heures, variation qui peut paraître bien minime, ne mérite donc pas le nom de *chronomètre*, nom pompeux dont on décore une foule de montres bonnes sans doute, mais qui n'ont du chronomètre que le titre

et l'extérieur. Ce qui fait un chronomètre, c'est le soin et l'entente apportés à la confection parfaite de toutes les parties de son mécanisme, c'est une compensation réelle et bien entendue, c'est la réputation et le mérite scientifique du constructeur.

Mais, dira-t-on, qui est chargé de vérifier la marche du chronomètre et de l'observer, de certifier à l'acheteur par un bulletin officiel annexé à la pièce, que les limites de variation ne dépassent pas telle fraction de seconde? Qui donc assume la responsabilité d'un verdict d'où dépend plus ou moins la vie d'un équipage et le sort d'une cargaison? Cette tâche est celle des observatoires établis dans les grandes villes. Le fabricant confie ses pièces à la direction de l'observatoire qui les examine et en fait étudier la marche, en la comparant à celle d'horloges de précision dont la marche est contrôlée par des observations astronomiques répétées à de certains intervalles; puis, au bout d'un certain temps, le fabricant retire ses pièces avec un bulletin qui constate jour par jour quelle a été leur marche, il les règle, les améliore, les retouche s'il y a lieu, et les confie de rechef à l'observatoire jusqu'à ce que les variations ne dépassent plus certaines limites fixées. De cette manière l'acheteur sait ce qu'il achète, il ne peut être trompé, et le prix du chronomètre devient la conséquence de la précision de son mouvement. Malgré l'observatoire de Genève, où les fabricants d'horlogerie de précision peuvent envoyer leurs chronomètres, l'horlogerie nautique suisse n'a pas une grande réputation, quoiqu'elle ait prouvé par des tentatives heureuses qu'elle est de force à produire ces pièces précieuses qui sont reconnues pour être la plus haute expression de l'art mécanique éclairé par la science. Cet état de choses a éveillé l'attention des horlogers neuchâtelois qui ne voient pas uniquement l'avenir de notre fabrique d'horlogerie dans une production excessive, jointe à un prix de revient extrêmement bas, de montres qui méritent à juste titre le nom de patraques, et qui ne sont que des parodies de montres, bonnes à vendre à d'ignorants sauvages, qui en font des objets de parure, ou à ces spéculateurs qui jouent à New-York à la bourse des montres, comme ils jouent sur les terrains et les villes à bâtir dans l'ouest. L'introduction de la fabrication de l'horlogerie de précision sur une plus grande échelle dans nos montagnes serait un bienfait; elle formerait des ouvriers excellents, qui maintiendraient autour d'eux de bonnes traditions de fabrica-

tion, traditions qui profiteraient à la fabrique de l'horlogerie courante, en en élevant le niveau, et en empêchant ce débordement de production, cette concurrence effrenée qui avilit les produits courants de notre fabrique sur les marchés étrangers.

L'établissement à Neuchâtel d'un observatoire particulièrement établi en vue des besoins de l'horlogerie, et dans lequel la marche des chronomètres pourra être contrôlée à différentes températures et au moyen d'horloges excellentes et d'observations astronomiques exactes, réalisera les vœux de tous les fabricants sérieux qui, soucieux de conserver à notre Jura l'industrie qui fait sa richesse, ne trouvent pas qu'il suffise d'espérer la continuation de sa prospérité, de n'en pas douter, pour que les choses ne cessent de marcher sur le même pied. Le même esprit d'avenir qui a doté récemment le Locle et la Chaux-de-Fonds d'écoles industrielles, élèvera à Neuchâtel-ville un observatoire où la science et la pratique sauront s'entr'aider.

Mais revenons en aux vitrines de Berne, qui, malgré leur petit nombre, n'en renferment pas moins de fort belles montres. Six chronomètres exposés dans leurs boîtes à suspension, par M. Henri Grandjean, du Locle, dont l'un, démonté, témoignent de louables tentatives de fabrication de montres marines; l'un d'entre eux a marché plusieurs mois sans sortir des dixièmes de seconde dans son mouvement diurne, précision suffisante pour donner les longitudes. Le délicieux petit chronomètre de dames 14 lignes, orné du charmant portrait sur émail de l'impératrice, exposé par le même fabricant et coté 1,650 francs, a été construit en vue de démontrer jusqu'où l'on peut aller en fait de réduction de volume, tout en restant dans des conditions de bonne marche; il va sans dire qu'ici le mot chronomètre doit être pris dans son sens métaphorique. La pièce de M. Heinrich, du Locle, quoique non encore achevée, est construite d'après le modèle des véritables montres marines. M. H.-A. Favre, du Locle, a trois mouvements marchant en vue sur d'élégantes petites colonnes, dont l'un à tourbillon, témoigne de la patience et de la délicatesse de mains de son auteur; rien n'est si curieux que de voir en mouvement ce genre d'échappement, trop compliqué pour être autre chose qu'une petite merveille à cacher sous verre. Son chronographe, imité de ceux de M. Rieussec, l'inventeur à Paris, est des plus utile à tous ceux qui s'occupent d'observations scientifiques; il suffit, au moment même

où l'on perçoit le fait dont on veut noter l'instant, de presser un bouton, et l'aiguille des secondes dépose instantanément sur le cadran un petit point rouge dont elle a pris la substance en traversant vivement un petit godet rempli d'encre porté par une aiguille inférieure qui chemine en même temps qu'elle et au-dessous. C'est à l'aide de cet artifice qu'on peut facilement noter les instants successifs d'arrivée de plusieurs chevaux de course en face du but. MM. Golay-Leresche, qui, à Londres, ont reçu la médaille de première classe, sont les seuls Génevois qui aient exposé les montres-bijoux qu'on sait si bien décorer à Genève. Dans l'une on aperçoit tout le mécanisme en mouvement à travers les lacunes d'un cadran d'or découpé, dont la marque des heures a seule été conservée. Une savonnette fort élégante porte sur la boîte un bouquet de diamants sur émail vert avec guirlande de fleurs. Une autre pièce ornée de turquoises et de diamants est d'un charmant effet. A propos de décorations, MM. Montandon frères, du Locle, avaient sur la boîte de deux montres des photographies fort bien réussies : l'une représentait la belle tête italienne de l'un des moissonneurs de Léopold Robert, l'autre, (et c'est à la perfection de la ressemblance que j'ai reconnu le procédé), était ornée des bustes de l'empereur et de l'impératrice, reproduction évidente d'une gravure connue. J'ai lieu de douter que, malgré la couche d'émail ou de vernis transparent qui protège ces traits peints par le soleil, cette décoration puisse se conserver longtemps sur la boîte sans s'altérer. Sur la cuvette, il n'en est pas de même, et rien n'empêche aujourd'hui d'avoir dans sa montre le portrait parfaitement ressemblant de ceux dont on aime à contempler souvent l'image. Peut-être arriverait-on, en continuant ces essais, à obtenir sur les boîtes, à l'aide de l'eau-forte, des gravures de photographies préalablement fixées sur le métal. On est parvenu récemment à des résultats surprenants dans cette direction, en faisant intervenir successivement le soleil, l'électricité et l'eau-forte. Cette gravure, qu'on pourrait appeler héliogalvanique, ne manquera pas d'être perfectionnée, et peut-être deviendra-t-elle un jour une ressource nouvelle pour la décoration des boîtes, qui entre aujourd'hui comme élément important dans la vente.

Dans la vitrine envoyée par l'école industrielle de Genève, figuraient toutes les parties de la montre parfaitement exécutées par de jeunes élèves sous la direction d'habiles

professeurs. Cet établissement, à en juger par ce qui s'y fait, rend de vrais services à la population horlogère de Genève, et il doit s'y former des ouvriers de mérite.

Le val de St-Imier, Ste-Croix, Morat, Bienne, voire même Porrentruy et Thoune, avaient exposé des produits qui prouvent que la fabrication de l'horlogerie est en voie d'extension et rayonne de tous côtés, des centres vers les contrées où la main-d'œuvre et la vie sont encore à bon marché. Ceux qui sont récents parmi ces établissements, seront-ils assez forts pour se passer des centres ou pour leur faire concurrence? C'est ce qu'un avenir prochain décidera, pour peu que la crise actuelle continue et qu'il y ait un arrêt forcé et prolongé dans la production de l'horlogerie de pacotille. En fait de pendules, il y avait à l'exposition un beau régulateur de M. Rossel, du Locle, un autre, fort élégant, de M. David Geiser, puis une pendule de M. Sandoz-Morthier, et enfin un régulateur fabriqué à Soumiswald, par M. Leuenberger fils, et marchant une année. Le pendule seul de cette grosse pièce pesait 30 livres. Cette fabrique de pendules de Soumiswald paraît jouir d'nne bonne réputation et avoir une certaine importance. M. Olivier Mathey, chimiste, du Locle, a déjà rendu maint service à la fabrique. Amateur de nouveautés, il avait exposé plusieurs horloges électriques de sa construction, ainsi que des produits galvanoplastiques sur lesquels nous reviendrons.

Dans la catégorie des instruments d'optique, nous n'avons observé que ceux de M. Corrodi, opticien connu de Berne. MM. Rappart avaient une collection de ces préparations microscopiques, dont ils possèdent près de Berne une véritable fabrique; ce sont mille petits objets tirés du règne animal et végétal, placés entre des lames de verre collées, qu'on n'a qu'à faire passer dans le champ d'un microscope ordinaire pour apercevoir les détails de structure souvent admirables de ces fragments qui, à l'œil nu, paraissent insignifiants. Les collections de MM. Rappart ne sont pas destinées à éveiller simplement la curiosité; elles ont un certain intérêt scientifique, et c'est ce qui explique le succès avec lequel elles se vendent en Allemagne et ailleurs, dans les écoles où l'on tient à introduire directement l'élève dans le monde des infiniment petits, ne fût-ce que pour frapper son imagination et le faire réfléchir. Les microscopes qui ac-

compagnent ces collections nous ont parus bons pour leur bas prix, c'est encore une des raisons qui en expliquent le succès.

Nous ne dirons rien des instruments de mathématiques et de géodésie qu'Arau fabrique depuis longtemps avec une supériorité incontestable, si ce n'est qu'ils étaient nombreux à l'exposition. M. Amsler, professeur à Schaffhouse, avait exposé un instrument de son invention, destiné à donner immédiatement la superficie d'une surface limitée par des lignes droites ou courbes que l'on fait suivre à une aiguille en communication avec le planimètre lui-même. Cet instrument paraît avoir de l'avenir et être d'un emploi commode et utile aux géomètres; aussi le jury a-t-il décerné une médaille d'or à son inventeur.

A propos d'instruments de physique, nous ne signalerons que de petites machines électriques fort simples, mais fort bon marché (20 fr.), destinées à être popularisées dans les écoles primaires où l'enseignement des principes les plus élémentaires de la physique devrait, ce me semble, être actuellement général. Les instruments de chirurgie qu'on fabrique en Suisse n'ont rien de bien remarquable. Ordinairement les chirurgiens font leur provision d'instruments à Paris, à Berlin ou à Heidelberg, de sorte que cette branche de la coutellerie fine ne fait pas en Suisse l'objet d'une industrie spéciale. Il y avait cependant à l'exposition un grand choix d'appareils orthopédiques, de jambes artificielles, des machines bien conçues pour redresser des tailles en voie de déformation ; l'une de ces dernières, fabriquée à Vevey, m'a frappé par l'entente qui a présidé à sa confection, et pourrait être appliquée avec avantage, lorsqu'une légère inflexion de la colonne vertébrale vient faire saillir l'épaule d'un côté et disparaître la hanche du côté opposé. Cette espèce de corset est assez fort pour maintenir et redresser la taille, et assez léger pour être dissimulé sous les vêtements. Je regrette fort de ne pouvoir retrouver dans des notes prises à la hâte le nom de l'exposant de cet appareil que les médecins n'ont que trop d'occasions de recommander.

En fait d'instruments de musique, ce sont, comme on pouvait s'y attendre, les pianos qui l'emportaient par le nombre et la variété des produits exposés par différents facteurs. MM. Huni et Hubert, de Zurich, avaient à Berne des pianos de toutes constructions et de tous prix ; au dire des connaisseurs, leurs instruments ne laissent rien à désirer, et si l'on n'ose les mettre au

rang des pianos d'Erard, ils peuvent marcher de pair avec tous les produits analogues des fabriques de Munich, de Stuttgart ou de Leipzig. Leur grand piano à queue, coté 3,500 fr., indépendamment de ses qualités remarquables, comme instrument, est un chef-d'œuvre d'ébénisterie. MM. Huni et Hubert construisent chaque année plus de deux cents instruments et ne fournissent pas seulement leurs pianos à la consommation suisse, mais ils en exportent une partie. Grâces à eux et peut-être au droit fédéral, l'importation des pianos étrangers va diminuant chaque année. Les instruments à cordes, violons et violoncelles de M. Pupunat Luthier, à Lausanne, lui ont valu des suffrages mérités; quant aux instruments de cuivre, il paraît qu'il s'en fabrique en Suisse, mais il manquait d'artistes à l'exposition pour leur faire rendre des sons. En fait de musique, on y entendait de temps en temps quelques gammes, interrompues par des solos de boîtes à musique. Rien n'était plus amusant que de voir les figures et d'étudier les expressions ébahies des jeunes bernois des écoles de campagne, en face de ces grandes boîtes de marqueterie d'où s'échappaient les accents mélancoliques du *Ranz des Vaches*. Les noirs habitants du Soudan, les Yolofs, ou les sujets du roi de Dahomey, ne doivent pas être plus surpris en entendant la musique qui sort subitement du coffre magique, que ne l'étaient les petits bernois du Schwarzenbourg. Je me suis demandé s'il ne serait pas intéressant de s'informer auprès des fabricants de boîtes à musique quels sont les airs demandés dans les différents pays où s'exportent ces orchestres mécaniques. La réponse à cette question donnerait une idée du goût musical des peuples amateurs de boîtes à musique. Qui sait si à Ste-Croix, où elles se fabriquent, MM. Jaccard frères et Champod-Jaccard ne possèdent pas, parfaitement notés, les morceaux préférés, nationaux ou d'origine étrangère, des Hindous, des Chinois et des Nègres, les airs de danse au bruit desquels ils exécutent leurs cachuchas nationales? M. Sandoz-Morthier, de la Chaux-de-Fonds, avait à Berne deux de ces grandes boîtes riches, imitant à l'extérieur les meubles de Boule et jouant six airs différents, l'un avec accompagnement de tambours et trois timbres, qualification qui donne à elle seule la sensation horripilante de l'épouvantable carillon qui doit sortir de cette mystérieuse cassette rouge et or, quand on en presse le bouton. Il y a là dedans assez de bruit pour faire exécuter à toute une tribu nègre son

menuet national. C'est vraiment une chose extraordinaire que cette solidarité que l'industrie et le commerce ont établie entre des nations qui s'ignorent et ne se connaissent pas même de nom. N'est-il pas étrange que nos habitants du Jura passent leurs longs hivers à préparer des divertissements musicaux et civilisateurs aux populations en enfance des régions tropicales qui cultivent le café et le sucre, devenus indispensables aux peuples du Nord ?

Le groupe V comprend tous les produits de la manipulation des substances fibreuses, par le moulinage, le filage, le tissage, le brochage, la broderie.

Les étoffes s'amoncelaient en piles, se déployaient en tentures et décoraient près de deux salles du bâtiment principal. Il faudrait être à la fois fabricant et marchand de soieries, de draperies, de cotonnades et de toiles de lin, pour rendre compte des mille tissus étalés dans cette partie de l'exposition suisse, qui a émerveillé les visiteurs, et a sérieusement donné à réfléchir à tous ceux qui étaient venus à Berne avec la mission d'étudier l'état de notre industrie nationale. Les Suisses eux-mêmes, j'entends ceux qui n'ont pas de rapports avec les commis voyageurs, ne se doutaient pas assurément de tout ce qui se fabrique chez eux en fait d'étoffes, de tout ce qui s'expédie de soieries, de cotonnades, de toiles peintes, sur les marchés de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. La position isolée de la Suisse au milieu de pays dont un système douanier fortement établi défend l'entrée à ses produits manufacturés, l'a forcée à aller chercher des débouchés à son industrie sur des marchés lointains où elle peut au moins lutter à armes égales avec l'Angleterre, sa rivale en fait de cotonnades, et la France, sa rivale en soieries, l'emporter même sur ces deux nations dans certaines spécialités de produits courants, dont la consommation est d'autant plus générale, qu'ils peuvent être livrés à des prix inférieurs.

Nous nous bornerons dans cet article à transmettre à nos lecteurs quelques renseignements sur l'importance qu'a prise en Suisse la fabrication des différents genres de tissus, sur les conditions d'existence de ces diverses industries, et sur quelques produits hors ligne, représentés à Berne d'une façon spécialement distinguée.

Industrie de la soie. — Cette industrie qui, il y a vingt ans,

se traînait à la remorque de Lyon et de Saint-Etienne, est devenue dès lors une individualité puissante, qui s'est affranchie de toute dépendance, et fait aujourd'hui une concurrence sérieuse à celles des localités françaises d'où elle est partie, preuve sûre que toute industrie, quelque prospère qu'elle soit, peut, dans certaines circonstances et les capitaux aidant, être déplacée et transplantée sur un sol nouveau. C'est à Bâle et dans les environs qu'est le centre de la fabrication de ces beaux rubans, qu'on admirait déployés dans les élégantes vitrines, toutes pareilles, d'une dizaine de fabricans. Les couleurs les plus brillantes, les plus flatteuses, les dessins les plus variés, les tissus les plus divers, s'étaient donné rendez-vous sur ces larges rubans de tous genres qui brillaient sous les glaces de teintes fraîchement écloses, que la lumière et la poussière n'avaient pas encore ternies. Il est difficile de croire que les plus beaux parmi ces rubans ne soient pas encore à la hauteur des rubans riches, haute nouveauté, qui se fabriquent à Saint-Etienne. On citait comme innovation heureuse les rubans de velours façonnés des frères Bischoff et les rubans de velours lisse de Fischer et fils, qui servent soit à attirer l'attention sur un cou sans défaut, soit un peu plus larges, à en masquer l'indiscrète saillie. Pour ma part j'ai gardé le souvenir de délicieux bouquets jetés sur un fond de gaze, de rubans bleu-pâle, le long desquels se tord une guirlande de feuillage d'argent, de superbes rubans velours et satin, de larges rubans gaze, brochés de grands yeux de soie de toutes couleurs, qui se succèdent sans jamais reproduire les mêmes nuances et les mêmes combinaisons. Bref, on n'en finirait pas si l'on essayait d'énumérer ces splendides rubans, et sous ce rapport les élégantes de tous les pays en savent plus que nous. Dans les rubans ordinaires les apprêts, qui doivent dissimuler la qualité inférieure ou la minime proportion des fils de soie, varient beaucoup, suivant les marchés de vente, et témoignent d'une grande expérience chez les fabricants. C'est aussi à Bâle qu'on fabrique les rubans étroits à l'espagnole, oranges ou pourpres, qui nous reviennent des Antilles, embaumés du parfum des cigares de la Havane, qu'ils enserrent de leur soyeuse étreinte.

Zurich n'a pas fait preuve d'autant de patriotisme que Bâle, à propos de l'exposition. Sur une centaine de fabricants qui s'occupent du tissage des étoffes de soie unies, une vingtaine tout

au plus avaient envoyé des spécimens de leurs étoffes à l'exposition, mais cela suffisait complètement pour donner une idée exacte de tous les genres que Zurich fabrique dans la spécialité des unis. C'étaient des satins, des marcelines, des pouls de soie, des taffetas, des gros de Naples, des gros du Rhin, des levantines d'une fabrication parfaite, de belles impressions sur soie, des genres écossais rayés et quadrillés. « Toutes ces soieries varient de qualité, de nuance, d'apprêt, de dimensions, selon les marchés d'exportatiou, et sont toutes remarquables par la régularité du tissage, la netteté du fond, la variété et le soin des apprêts.» C'est ainsi que s'exprime le délégué belge dans le rapport remarquable, auquel nous avons déjà fait allusion.

Plusieurs maisons, Reiff et Huber, à Zurich, Dufour et Cᵉ, à Thal, et d'autres, avaient exposé des gazes soie de tous numéros, destinées au blutage des farines. Ces beaux tissus transparents, qui s'exportent dans toute l'Europe, se faisaient remarquer autant par la régularité et la finesse de leurs mailles que par la solidité du fil de soie dont ils sont tissus. Leur prix varie selon les numéros, de 5 à 12 et 15 francs l'aune.

Le crèpe oriental de santé de M. Rumpf à Bâle, est un tissu de soie très-élastique qui, en vertu de cette propriété, est excellent pour camisoles et autres vêtements destinés à s'appliquer directement sur la peau. Ce tissu, qui m'a semblé absorbant ne cessant d'être en contact avec l'épiderme, doit être très-agréable à porter en été, car il rend impossible la sensation de froid pénible que l'on éprouve lorsque le vêtement nécessaire, mouillé par la transpiration et refroidi par l'évaporation rapide, vient s'appliquer sur la peau moite. A ce titre ces dessous de crèpe oriental doivent faire fortune, et tout médecin peut en recommander l'usage.

La fabrication des soies est une des plus importantes de la Suisse, à raison des capitaux immenses qu'elle exige. En 1856 l'importation de soies grèges et moulinées a été de 22,657 quintaux, et l'exportation des tissus de soie et des tissus mélangés de soie a atteint 34,376 quintaux. Cette augmentation en faveur de l'exportation, qui varie du cinquième au tiers de la quantité de soie importée, provient de l'emballage, qui pèse davantage pour les rubans et les soieries que pour les soies grèges, plutôt que du chiffre des tissus mélangés qui s'exportent. La production indigène de la soie n'influe guère sur l'appréciation générale des ca-

pitaux engagés dans l'industrie des soieries, car, d'après Franscini, la valeur de la soie produite en Suisse ne dépasse pas un et demi million de francs. En prenant 45 francs, comme prix moyen de la livre de soie, qui s'est élevé aujourd'hui au prix énorme de 60 fr., on arrive à constater une importation annuelle de soies étrangères atteignant une valeur de 102 millions. On admet en général que la matière première entre pour 50 à 60 pour °/₀ dans le prix du ruban de qualité ordinaire, et pour 60 à 70 pour °/₀ dans le prix des tissus de soie unis. En admettant en moyenne que les 60 pour °/₀ du prix des soies fabriquées représentent la valeur de la matière première, nous arrivons à estimer à 166 millions de francs la valeur des soieries qui se fabriquent en Suisse. Il faut encore distraire de ces 66 millions de plus value due au travail, quelques millions pour les frais d'usure de matériel, de matière colorante, d'apprêts et autres, ensorte qu'on peut estimer à près de soixante millions les sommes que l'industrie de la soie vaut annuellement à la Suisse; mais, en même temps, on conçoit que pour être avantageuse, cette industrie exige la mise en dehors d'un capital énorme en matériel et métiers, et un fonds de roulement bien plus considérable que celui qu'exige l'horlogerie, industrie dans laquelle l'augmentation de valeur, produite par le travail seul, surpasse trois ou quatre fois celle de la matière première. Aussi, l'industrie des soieries s'est-elle surtout développée à Bâle, où les capitaux accumulés abondent, et à Zurich, où les rentiers ont probablement l'habitude patriotique de placer leurs capitaux dans le pays même où ils favorisent le travail national, plutôt qu'à l'étranger. Nous croirions être incomplet si nous ne citions pour terminer l'appréciation que fait le délégué belge de l'état de l'industrie sétifère en Suisse : « En résumé l'exposition de Berne prouve que la fabrique de soie de la Suisse, comme production, comme organisation et comme appareils, se maintient au premier rang, et que pour les marchandises courantes, elle peut être citée comme exemple.» M. Kindt, partant d'autres bases d'appréciation, arrive à estimer l'importance des produits de la fabrique de soie suisse à un chiffre bien plus élevé encore.

Le coton est sans contredit, de toutes les substances non alimentaires, celle dont l'emploi est le plus général, la plus indispensable aux besoins de l'humanité; aussi la production de cette matière textile est-elle devenue effrayante : chaque année les

fabriques d'Amérique et d'Europe seulement transforment en fils et tissus de coton plus de 1,200 millions de livres de coton brut. C'est assez dire combien de millions de mains sont occupées à récolter, à trier, à expédier, à transporter, à filer et à tisser les filaments qui entourent d'un duvet de neige la graine du cotonnier. Ces filaments se prêtent à tous les mélanges, s'introduisent dans tous les tissus de laine, de soie, de lin, au point qu'il faut avoir recours au microscope et aux agents chimiques pour y découvrir leur présence, tellement on sait l'y dissimuler. On a calculé que ce que l'Angleterre seule a produit jusqu'à présent de calicot suffirait pour faire une fourre à la terre tout entière. La consommation du coton va annuellement en Europe à 2 à 4 livres par tête d'habitant selon les pays. Le nombre de broches de toutes les filatures d'Europe et d'Amérique réunies monte à près de 35 millions, et la Suisse en possède seule 1,200 mille, c'est-à-dire autant que toute l'union douanière allemande, et deux fois autant que la Belgique. L'importation du coton brut en Suisse atteint par an 25 millions de livres, qui alimentent 132 filatures, parmi lesquelles cinq seulement avaient envoyé à Berne des échantillons de leurs filés. Aujourd'hui les tissages de mousselines et de calicots de la Suisse orientale ne sont alimentés que par des filés suisses et ne paient plus de tribut aux filateurs anglais. L'importation des fils de coton en Suisse est descendue à 4,000 quintaux par an, et porte spécialement sur les fils des numéros les plus fins qui servent à la broderie et qu'on a plus d'avantage à acheter en Angleterre qu'à fabriquer. En revanche, l'exportation des filés pour le Wurtemberg, la Bavière et même la Saxe, va à 16,000 quint. et celle des tissus de coton de toutes les espèces monte au chiffre énorme de 160,000 quintaux. Les récompenses accordées en 1855 à Paris aux fils de coton suisses témoignent en faveur de leur qualité, que le rapport de la commission mentionne aussi. La Suisse fabrique mécaniquement toute espèce de tissus de coton et spécialement des tissus de fils de cotons teints pour tous les pays du monde; le chiffre de son exportation dans ce genre atteint 80 millions de francs. Les expositions de Paris et de Londres étaient loin de présenter un ensemble aussi complet que celle de Berne de tous les genres de cotonnades qui se fabriquent dans un pays. Notre industrie cotonnière suisse envoie ses produits sur tous les marchés du monde, et celle du Toggen-

bourg s'efforce particulièrement de les adapter à tous les genres de vêtements, à toutes les civilisations, à tous les climats ; aussi dans la brillante exposition de ce petit coin de pays compris entre le Rhin et le massif du Sentis, est-on ébloui par la variété des couleurs et frappé de la diversité des genres de tissus à dénominations étranges et cosmopolites qui n'ont jamais tinté à nos oreilles européennes.

Ce ne sont que *Moreas, Sayas, Madras, Popo nicanias, Taraboulas, Romals, Cambojas* et autres noms sous lesquels ces étoffes sont connues et vendues sur les côtes de l'Amérique du Sud, d'Afrique, d'Arabie, des Indes, et dans l'archipel Malais. Toutes ces cotonnades sont des imitations fidèles d'étoffes originales fabriquées dans ces pays-là et qu'il est souvent très-difficile de se procurer. C'est ici le cas de faire la remarque qu'en général l'industrie suisse ne cherche pas à innover, à imposer au consommateur des produits qui le tentent par leur nouveauté ; au contraire, elle cherche à flatter ses goûts nationaux, elle étudie leurs bizarreries et s'efforce de les satisfaire malgré tout ce qu'elles peuvent avoir de barbare : en outre elle travaille pour les masses, pour la grande consommation, et ne s'inquiète pas des articles de luxe dont l'écoulement est nécessairement restreint et dépend davantage des caprices de l'époque et de la mode. Ces étoffes exotiques sont en général très-apprêtées, glacées, lustrées ; elles sont rayées de lignes jaunes, vertes, rouges, couleurs préférées par les populations auxquelles elles sont destinées ; ce sont des croissants jaunes, des fonds vert-foncé ou vert-laurier, barrés de lignes rouges ou noires, relevés par des fils de soie ou d'or. L'une des maisons les plus colossales qui fabrique ces articles du Toggenbourg, est celle de MM. Raschle et Comp^e^, qui occupe trois mille ouvriers : ces messieurs filent, tissent, teignent et apprêtent eux-mêmes ; puis on peut citer MM. R. Raschle, Tobias Anderegg, Muller et Comp^e^, Mathias Næf, et d'autres maisons de St-Gall, qui exposent des *moreas à flamme*, des mouchoirs et des écharpes pour turbans d'une exécution aussi originale que soignée.

Dans les cantons de Thurgovie et d'Argovie, quelques fabriques produisent aussi des cotonnades de genres un peu différents, elles occupent beaucoup d'ouvriers, et font aussi honneur à l'industrie cotonnière.

Ici nous devons dire un mot de l'impression sur indiennes,

de cette industrie qui a jadis été une source de richesse pour le canton de Neuchâtel et qui y a malheureusement presque disparu. Je dis presque, car la maison Breguet et Curchod, à Boudry, qui a succédé à MM. Bovet, représente encore dignement, quoique sur une petite échelle, cette belle industrie. Leurs indiennes et jaconats sont d'une telle supériorité d'exécution et d'apprêt que, malgré des prix plus considérables que ceux des articles similaires anglais, ils conservent sur les marchés d'Italie et du Nord une préférence marquée sur ces derniers. Leurs articles lilas imprimés au rouleau, et leurs articles violets enluminés de noir et à petits points blancs, sont très-recherchés en Hollande.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond les causes complexes de la décadence de l'industrie des toiles peintes dans le canton de Neuchâtel, où, au commencement de ce siècle et même plus tard, elle a enrichi un grand nombre de familles, aujourd'hui opulentes. Le renchérissement du prix de la main-d'œuvre, attribué au développement de l'horlogerie, les progrès qu'a faits l'industrie de la toile peinte dans les pays voisins où elle est protégée par des droits d'entrée élevés, la nécessité de chercher des débouchés lointains, la cessatiou du privilége en vertu duquel les fabriques de toiles peintes neuchâteloises pouvaient, sous le régime prussien, introduire annuellement 28,000 pièces d'indiennes dans l'union douanière allemande en demi-franchise, tout cela peut sans doute être invoqué pour expliquer la décrépitude de cette industrie à Neuchâtel, mais il y a d'autres raisons à cette mort lente, car dans la Suisse allemande les maisons de toiles peintes de Winterthur et de Glaris n'en sont pas arrivées là, bien qu'elles se soient trouvées relativement à la concurrence anglaise dans une position analogue à celle des maisons neuchâteloises.

L'ancienne réputation de la Suisse pour la teinture en rouge d'Andrinople et la solidité de ses impressions, est dignement soutenue par les fabriques de Glaris. MM. Grüther et Rieter frères, de Winterthur, exposaient de superbes spécimens de châles ou mouchoirs, d'étoffes pour meubles, de jaconats, qui, comme ceux de MM. Ziegler et Comp^e^, de la même ville, pouvaient, de l'avis même d'alsaciens, figurer à côté des plus beaux produits de Mulhouse. Leurs étoffes à trois nuances de rouge superposées étaient fort appréciées, de même que leurs imitations de cachemires sur fond rouge avec palmes enluminées de vingt ou

trente couleurs toutes plus vives les unes que les autres. La maison Ziegler travaille surtout pour l'exportation lointaine. Les genres divers qu'elle fabrique ont tous en vue la consommation de certains pays, et grâce aux étiquettes annexées aux étoffes, on pouvait juger des goûts divers de chaque nation. Les tissus blancs ou écrus forts, quoique représentés à Berne, ne l'étaient pas avec la profusion des tissus de fils teints. Nous y avons vu des toiles grossières pour draps, des calicots, des mi-doubles recommandables. En revanche, les tissus blancs fins, les nanzous, mousselines et autres, destinés à être vendus tels ou à servir de base aux broderies, méritent une mention très-honorable. Les mousselines et jaconats brodés mécaniquement de MM. Rittmeyer et Ce, à St-Gall et Bruggen, formaient une superbe collection d'une exécution remarquable. C'est la première fois que les produits de la broderie mécanique paraissent à une exposition, et ils se recommandent d'eux-mêmes par l'élégance des dessins, la variété des points et leur bon marché. Avant de passer à la perle de l'exposition, aux broderies à la main, mentionnons un genre d'impressions sur gaze assez curieux et d'un joli effet pour robe de bal ou même d'été, genre qui, à quelque distance, imite parfaitement la broderie. Les dessins blancs, noirs, ou d'autres couleurs, s'obtiennent en saupoudrant d'une poudre de coton blanche ou colorée la gaze sur laquelle un rouleau ou une planche gravée laisse des parties gommées sur lesquelles se colle la poussière légère qui y reste adhérente par la dessication. Ces pseudobroderies sont aériennes et d'un effet charmant. Malheureusement, leur bon marché les empêchera de flotter sur les amples crinolines des classes élégantes, et elles seront sans doute dès le début de leur apparition, rejetées dans ce qu'on est convenu d'appeler le clinquant. Ce serait réellement regrettable.

Les broderies de St-Gall et d'Appenzell ont été tellement admirées et tellement vantées à Londres et à Paris, que les personnes qui n'ont pas visité les expositions de ces deux métropoles, se réjouissaient de voir à Berne les bouquets de fleurs blanches écloses sous les doigts effilés des jeunes filles de l'Appenzell. J'avoue, pour ce qui me regarde, que la réalité a surpassé mon attente, et qu'aucune description ne peut donner une idée des chefs-d'œuvre de patience et de goût, des œuvres d'art pour dire le mot, que dessinent et sculptent en coton sur la trame

légère de la batiste, les brodeuses de la Suisse orientale. Il faudrait la plume de Théophile Gauthier pour dépeindre les capricieux enlacements des guirlandes de fleurs, les palmes, les arabesques, les feuillages exotiques, les papillons posés sur les fleurs, les oiseaux prêts à s'envoler, qui captivent le regard sur un collet, sur un simple mouchoir auquel on n'ose décidément plus donner le nom de mouchoir de poche. Tout cela est conçu avec un goût exquis et admirablement exécuté. Le bon goût des dessins et la précision de l'exécution se retrouvent même dans des articles courants cotés à des prix si bas, qu'on conçoit à peine que les brodeuses puissent vivre de leur métier. Le mouchoir exposé par M. Kirchofer, de Saint-Gall, était le plus merveilleux de ces ouvrages de fées, et en l'admirant, on se prenait à regretter de ne pas voir l'artiste près de son œuvre pour la féliciter; quant au catalogue, voici comment il s'exprime à propos de cet éminent travail : « Mouchoir patiste bordé au plumitif, au point d'armes et au point d'allençon. » On pardonne ici de bon cœur à un exposant son orthographe quand il expose un aussi beau spécimen des talents de ses ouvrières. La broderie en relief, un nouveau genre, a fait à Berne sa première apparition d'une manière brillante. Sur une broderie plate, se détachent à demi, des feuilles, des fleurs, des oiseaux, sculptés en coton blanc, absolument comme les ornemens ou les figures qui se détachent d'un bas-relief de marbre. Nous préférons dans ce genre les encadrements de fuchsias, les guirlandes de liserons, les palmiers du mouchoir de M. Gorini à St.-Gall, aux petits moutons blancs que M. M. Zubelin a placés au centre d'un coussin. A vrai dire cette nouveauté exige un surcroit de travail énorme qui n'ajoute pas grand'chose à l'effet. Le lavage de ces broderies doit être très-difficile, et il faut que chaque pétale des fleurs soit gauffrée au moyen d'outils particuliers pour reprendre sa place et son relief dans le dessin. Une robe de mousseline de M. Stähli-Wild, cotée 2600 fr. et semée de bouquets charmants, au point relief, était fort belle et fort appréciée dans sa vitrine, qui renfermait probablement pour faire contraste une autre robe encore de tulle, brodée en application, de 250 fr. seulement. C'étaient les seuls spécimens de robes brodées; ces robes avaient été beaucoup plus nombreuses à Londres à une époque où les blondes n'avaient pas encore repris le haut bout de la mode.

La broderie sur mousseline pour stores et rideaux était aussi

fort bien représentée. On admirait beaucoup un store représentant un intérieur de cathédrale gothique avec son autel et toutes ses lignes d'architecture. Un autre store semé de grands bouquets de fleurs, brodés en soie de couleur, et en chenilles, faisait un grand effet, mais certaines feuilles jaunissantes, témoignaient que le store en question avait eu son printemps à Londres et son été à Paris. Quoique fort riches, les robes et châles de ce genre, exposés à Berne, et destinés à l'exportation, ne seraient pas goûtés comme trop chargés dans les salons parisiens; en revanche, les mantilles de tulle, noires, bleues, blanches, avec applications riches de satin, de velours, et broderies en chenille, exposées par MM. Pauly Vetter et Cᵉ, et cotées à des prix très-abordables, arrêtaient longtemps les dames, et méritaient aussi l'attention des fabricants, car ce genre de broderie ne peut manquer d'avoir de l'avenir.

La broderie dite anglaise, celle que j'appellerai broderie par perforation, paraît être cultivée avec succès à Fischenthal, petit village Zuricois, dont les envois étaient cotés à des prix très-bas. Enfin, pour ne rien omettre, les grands rideaux, au crochet et en filet, exposés par je ne sais quel établissement destiné aux jeunes filles pauvres du canton de Berne, méritent d'être mentionnés, et font voir que les tissus crochetés peuvent devenir de fort belles décorations pour fenêtres.

L'industrie de la broderie tend à s'étendre hors de la Suisse, où elle occupe, dit-on, près de 40,000 ouvriers. Déjà les maisons de Saint-Gall ont des succursales dans le Vorarlberg, et l'îlot prussien de Sygmaringen est même envahi par cette industrie. Il serait plus désirable que cette extension eût lieu du côté opposé vers l'intérieur de la Suisse. En résumé, l'industrie de la broderie est pour la Suisse orientale de première importance, le chiffre de son exportation atteint plusieurs millions, et elle se développe dans des directions si variées, qu'il est difficile qu'il lui soit jamais fait une concurrence sérieuse à l'étranger.

L'industrie linière est loin d'avoir suivi en Suisse le mouvement de l'industrie cotonnière; la production du lin et du chanvre indigènes paraît avoir diminué, et dans plusieurs cantons on a cessé de fabriquer des toiles autres que celles que fait tisser le paysan pour utiliser le chanvre filé pendant les longues soirées d'hiver par sa femme et ses filles. C'est particulièrement sous le rapport des premières préparations qu'on fait subir au

lin et au chanvre, que nos procédés suisses sont restés en arrière. Le rouissage à la vapeur, le battage mécanique, et les perfectionnements apportés à la filature n'ont pas encore pénétré chez nous.

Néanmoins le canton de Berne produit de fort belles toiles. C'est surtout dans l'Emmenthal que le tissage des toiles est concentré; non-seulement il s'y fabrique des toiles destinées à la consommation intérieure, mais il s'en exporte une quantité assez considérable sur les marchés au nord de l'Italie. Un grand nombre de maisons avaient exposé de leurs produits. C'étaient des toiles pour chemises, apprêtées à la méthode irlandaise, des nappages, des croisés, des coutils fins pour pantalons, des mouchoirs de poche fins. Les ménagères s'arrêtaient surtout avec complaisance devant de magnifiques pièces de 7/4 de largeur, pour draps de lit, destinées à l'exportation en Italie.

L'importation de lin et de chanvre brut en Suisse est de 13,000 quintaux par an, celle des fils écrus va de 4 à 5,000 quintaux; l'exportation des toiles en Italie n'atteint que 1,200 quintaux, tandis que l'importation de toiles étrangères en Suisse est de 7,000 quintaux. Ces chiffres prouvent évidemment que les fabricants suisses, protégés par un droit qui, pour les toiles, varie de 4 à 16 francs par 100 kilog., ont encore des améliorations à apporter à leurs tissages pour pouvoir lutter avec avantage sur le marché intérieur contre la concurrence des toiles belges, écossaises et silésiennes. Les progrès qui ont été faits dans ce sens depuis cinq ou six ans, sont déjà considérables.

Industrie de la laine. — La fabrication des draps ne se trouve pas en Suisse dans des conditions de développement favorables. Rien n'a été fait chez nous pour l'amélioration des races ovines qu'on élève bien plus pour le produit en viande que pour leur toison, dont le paysan tire lui-même parti. La Suisse est forcée de tirer ses laines de l'étranger; les grands capitaux nécessaires à la création de fabriques de draps montées sur un bon pied, sont affectés en Suisse à d'autres industries, et, fussent-ils applicables au tissage des draps, la Suisse, entourée qu'elle est de toutes parts de lignes de douanes, n'aurait pas de débouchés pour des produits comme les draps qui ne peuvent avoir d'écoulement sur les marchés des pays chauds où les étoffes de laine entrent peu dans le vêtement. Cependant et sans doute depuis

l'établissement du droit fédéral, on paraît avoir tenté de développer en Suisse la fabrication des draps, car un certain nombre d'exposants avaient à Berne des draps légers et des draps mi-fins qui, comme fabrication, dénotaient un progrès notable sur le produit indigène connu depuis longtemps sous le nom de drap de Berne.

MM. Bay et Comp^e^, fabricants de draps à Steinbach, près Berne, exposaient de fort belles pièces de draps militaires, écarlates, amaranthe, gris-bleus, etc.; les frères Häffli, de Glaris, avaient des draps noirs mi-fins et gris-bleu qui m'ont paru fort recommandables; d'autres fabricants, de Zoffingue, exposaient des draps légers, des tricots, des tissus laine et coton et façonnés; plusieurs fabricants de Wædenschwyll exposaient aussi des draps gris excellents et d'autres qualités de draps mi-fins. Les mérinos, les orléans et autres tissus de laines légers nous ont paru ne pas être représentés à l'exposition.

Il faut dont reconnaître que si chez nous les conditions ne sont pas favorables à la prospérité de fabriques de draps, on fait de divers côtés des efforts louables pour faire accepter sur le marché suisse certaines spécialités de tissus indigènes aux dépens des produits similaires d'origine étrangère.

On appelle coton-laine, laine artificielle, la laine que certaines machines retirent des chiffons d'étoffes de laine, des draps, des tricots. Il n'y a que peu d'années que l'on a songé à extraire des chiffons de laine les filaments non encore usés qu'ils contiennent, et un grand nombre de fabriques se sont établies sans grand bruit à l'étranger et en Suisse pour exploiter cette industrie qui aurait été excellente, si une concurrence considérable n'avait pas dès le début fait hausser rapidement le prix du chiffon de laine. Le produit du défilochage de ces tissus a l'apparence d'une laine courte et se mélange en différentes proportions à des laines longues pour être filé et entrer une seconde fois comme élément dans des tissus nouveaux. Il n'y avait à Berne qu'un seul exposant de laines artificielles, mais ses produits étaient fort beaux, trop beaux même pour qu'il soit probable qu'ils sortent tels quels des machines à défilocher.

Pour terminer cette revue rapide des produits du groupe V, il ne reste qu'à mentionner MM. Huber et Briner, de Zurich, dont la vitrine renfermait un choix immense de ces articles galons, garnitures, effilés, franges, dont la vanité féminine sur-

charge aujourd'hui et fort à tort tous ses vêtements. MM. Huber et Briner ne peuvent manquer de faire une grande fortune s'ils savent flatter les goûts de parure de leurs clientes, et assortir leurs garnitures à toutes les étoffes, à toutes les nuances imaginables.

Il se fabrique de fort belles toiles cirées à Zoffingue, chez M. Gränicher. La variété de ses produits, imitation de bois, pour tapis de tables, toiles cirées pour vêtements imperméables, pour corridors, planchers, etc., leur qualité, qui approche de celle des articles similaires anglais, tout fait honneur à cette maison.

Les cables goudronnés pour vaisseaux et bateaux à vapeur, les cordes de tous genres, les sangles, les seaux à incendie, les cables en fil de fer de M. Ochslin, cordier à Schaffhouse, portent le cachet d'une excellente fabrication et sont appelés à rendre des services à la navigation de nos lacs et rivières ; il est heureux que sous ce rapport un atelier de corderie monté comme l'est celui de M. Ochslin, à en juger par ses produits, nous évite d'être tributaires de l'étranger pour ces articles.

Nous examinerons dans un dernier travail les produits compris dans les cinq derniers groupes, produits qui, tout en ayant moins d'importance que les précédents comme objets de grande fabrication, n'en renferment pas moins plusieurs articles fort intéressants, à ce titre surtout qu'ils ne se fabriquent qu'en Suisse, et qu'ils sont l'objet d'une exportation qui tend à augmenter d'année en année.

Dr Vouga.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE

Paris, ce 20 janvier 1858.

SOMMAIRE : Une messagère de village. — Une réception aux Tuileries. — Portraits.— Bon pied, bon œil et bonne oreille. — Les salons, les costumes. — Le membre de l'Institut. — Le 14 janvier. — Le drame fictif et le drame réel.— Mort dn général Havelock et du maréchal Radetsky.— Mademoiselle Rachel. La Place Royale le jour de ses obsèques. Souvenirs de ses rôles et d'une soirée chez madame Récamier. Son convoi. Sentiments actuels du public à son égard. Une lettre d'elle à propos de son prétendu mariage. Son caractère. Ses manies. La femme et l'artiste. Ses portraits, sa figure, son genre de séduction et d'esprit. Ses deux fils. Sa devise. — La semaine de l'an.

Eh bien, eh bien, quoi qu'on en ait pu dire, voilà la Chronique qui commence une nouvelle année, mais après tout, le grand mal? pourvu que vous, lecteur, vous la commenciez aussi. C'est, il est vrai, la seizième sans le moins, et il faut bien convenir que quinze ans de causerie sont un entretien suffisant, un assez joli bout de babil. La Chronique elle-même a pu le penser et le craindre, ou quelque chose d'approchant; mais si vous ne le pensez pas, elle ne le pense plus, et bien qu'elle craigne toujours et beaucoup, elle ne demande pas mieux que de vous voir l'amener encore sur ce point à changer d'avis. Telles sont les seules variations de sa politique. D'ailleurs, si l'homme, cet être doué de la parole, et de la raison, à ce qu'on dit, ne devient pas nécessairement plus raisonnable en vieillissant, les années développent

de plus en plus en revanche le premier de ses attributs distinctifs, la langue, celui de tous ses organes qui s'use le plus lentement : témoin Nestor, le babillard homérique, comme moi aussi je le trouvais à quinze ans, et pour ne pas sortir de son pays, témoin Solon encore qui, au dire de Plutarque, ayant observé la nature humaine avant de lui donner des lois, avait remarqué, entre autres, que, passé un certain âge, les hommes craignent beaucoup moins de parler en public. La Chronique étant aussi d'un certain âge, elle ne saurait donc mieux faire que de se prévaloir d'autorités si vénérables, seulement elle n'entend pas vous donner pour cela des nouvelles renouvelées des Grecs, ni même de Paris, où l'on n'ignore pas non plus cette manière antique de les rajeunir, sans doute afin que l'Athènes moderne ressemble à l'ancienne le plus possible. Non : elle s'en tient à sa bonne et franche mode helvétique, dût-on trouver celle-ci, non d'Athènes, mais de sa voisine. Tout ce qui se peut dire, elle vous le dira donc à l'helvétienne, et s'engage à vous rendre ainsi fidèlement ce qu'elle aura glané chaque mois. C'est là sa cueillette à elle. Mieux vaudrait sans doute en avoir une de belles fraises des montagnes, comme nos messagères de village qui, après les avoir ramassées une à une au fond des bois, vous les apportent bien *enchâtelées* dans leurs petits paniers recouverts d'un linge bien blanc ; mais si la sienne ne ressemble à la leur que par un goût un peu sauvage, elle n'y a pas pris moins de peine, je vous jure : elle n'avait à dénicher que des nouvelles, au lieu de fraises et de framboises à surprendre dans le secret de leurs nids alpestres ; mais à l'imitation de celles qui souvent n'y posent la main qu'après une recherche longue et pénible de forêts en forêts, il lui a fallu aussi, pour son genre de trouvaille, s'en aller clopin clopant comme elles par monts et par vaux, à travers des halliers épais, des fourrés épineux, des précipices glissants, et parfois jusque tout près des cimes elles-mêmes. Pauvre messagère boiteuse ! que Dieu la protége ! et soyez-lui indulgents de toute votre vieille indulgence avec elle !

—

— Le premier jour de l'an, il est vrai, les plus hautes régions peuvent être accessibles aux plus simples mortels. Aussi je vous dirai en confidence que, ce jour-là, j'ai monté le grand escalier des Tuileries, entre sa haie de cent-gardes immobiles sur les marches comme des statues. Je ne me trouvais là, du reste, qu'en ma qualité de membre indigne et imperceptible d'une des nombreuses députations qui s'y rendent à cette époque de présentation annuelle. Néanmoins, j'ai défilé à mon tour devant l'empereur dans la salle du trône, cette « petite

élévation, » comme l'appelait un de mes collègues qui ne le trouvait pas conforme à l'idée qu'il s'en était faite; mais ce n'est pas voir l'empereur que de passer ainsi devant lui sans oser trop nulle part jeter les yeux, dans ce défilé nécessairement fort rapide et cependant encore très long, quoiqu'on y ait abandonné de part et d'autre la coutume précédente des discours officiels. Heureusement, le hasard nous avait beaucoup mieux servis auparavant : comme nous étions arrivés de bonne heure, à peine entrés dans la première galerie d'attente, nous eûmes la chance d'y voir passer l'empereur et l'impératrice, qui revenaient de la messe, et, suivis de leur cour, devaient ainsi traverser cette salle dans toute sa longueur, après avoir quitté la chapelle pour rentrer dans leurs appartements.

L'impératrice était mise très simplement, (comme elle l'est toujours, dit-on, quand elle va à l'office), en chapeau et en robe de soie grise, m'a-t-il paru, presque en toilette du matin; avec beaucoup moins de crinoline, mesdames, que les dames de sa suite, qui, si elles n'avaient pas la large queue traînante de leur costume de cour, en avaient quasi une par ce moyen, sous la vaste ampleur de leurs robes de velours bleu ou grenat. Les portraits de l'impératrice lui ressemblent, mais plutôt par les lignes et le tour du visage que par l'expression. Elle a le geste gracieux, la tête dégagée et riante. Un peu pâle en ce moment et d'une blancheur en quelque sorte voilée, il était néanmoins impossible de ne pas lui reconnaître à l'instant ce don de beauté aussi rare à la cour que partout ailleurs, et avec sa tournure élégante, son air avenant, elle donnait l'idée d'une jeune et aimable maîtresse de maison, bien que ce fût d'une si grande maison que cette maison-là.

L'empereur était en uniforme de général. Il est plutôt de petite taille comme son oncle, mais avec le torse plus grand que la partie inférieure du corps, quoique sans disproportion désagréablement marquée. C'est aussi à cette circonstance qu'il doit d'être particulièrement bien à cheval, où il est d'ailleurs cavalier accompli, de même que dans tous les autres exercices qui demandent de la force et de la souplesse. Sa démarche, vive et ferme, a quelque chose non pas de saccadé ni de brusque, mais, pour ainsi dire, de jeté, et par tout cela ne manque pas de caractère. Quant à sa figure, tous ceux qui ont vu sa mère disent qu'il lui ressemble extrêmement, comme il a aussi hérité d'elle un esprit de conversation d'une séduisante amabilité. En revanche, au témoignage d'un de nos compatriotes dont les souvenirs sur ce point remontent à une époque où rien ne donnait à prévoir ce qui est aujourd'hui, l'empereur actuel tient aussi de son père, le roi de Hollande, certaines habitudes du corps, insignifiantes en elles-

mêmes, mais tout à fait caractéristiques chez celui des frères de Napoléon auquel cette couronne échut pour sa part d'extraordinaire destinée : une certaine façon involontaire de tenir les mains, par exemple, un peu en avant et à demi relevées ; une conformation particulière des doigts de pied, et autres détails familiers de ce genre, d'autant plus curieux et dignes de foi qu'ils venaient d'une personne honorable et sûre, ayant longtemps vécu dans l'intimité de la famille exilée, et qu'elle ne pouvait les donner alors à notre compatriote que dans un simple intérêt d'entretien et de curiosité.

Comme il y avait encore assez peu de monde à notre arrivée, nous pûmes très-bien les voir, lui et l'impératrice, marchant à quelque distance l'un de l'autre, chacun en tête de leur suite, quand ils passèrent ainsi devant nous dans la longue galerie où les députations devaient d'abord se rassembler. Au nombre de nos collègues se trouvait un homme du monde, riche, indépendant par son caractère et par sa fortune, sans fonctions publiques ni relations officielles avec le chef de l'Etat, mais qui sans doute en était personnellement connu et considéré, car l'empereur, l'ayant avisé dans nos rangs, se retourna aussitôt vers lui, et lui serra cordialement la main à deux ou trois reprises : le seul de toute la galerie, si j'ai bien vu, qui ait été en ce moment l'objet de cette distinction. Ce qu'il y a de bon, c'est ce que j'ai bien envie encore de vous conter. Dans une autre salle, l'attente devenant longue, notre collègue finit par s'asseoir tout à son aise sur un canapé véritablement impérial par les dimensions; or, comme il était là, à demi étendu, en simple habit noir et n'ayant à la boutonnière qu'une petite croix presque imperceptible pour toute décoration, il vit venir à lui une de ses connaissances, dont l'habit, beaucoup mieux fourré en ce genre, était en outre largement brodé d'or suivant son rang. — « Ma foi ! dit gaiement notre collègue sans se déranger le moins du monde, en s'adressant à celui qui venait de l'aborder et se tenait debout près de lui : ma foi, oui, je me suis mis là : vous savez que je n'ai pas un jarret de courtisan. »

Bien peu faisaient comme lui, et comme moi, si j'ose l'avouer et me citer ainsi en exemple, car j'avais de même voulu tâter d'un canapé voisin, me disant que c'était l'occasion ou jamais, et qu'il était peu probable que j'eusse le temps de m'y habituer de façon à ne pouvoir plus m'en passer. Presque tous avaient bon pied, bon œil... mais j'avais aussi ce second point, si je manquais du premier. Bon œil..... et bonne oreille aussi, ajouteront les malins. Je ne le nie pas, ni même l'intention de m'en servir, mais j'ai eu beau dresser ces bonnes oreilles de toute leur longueur, je n'ai rien pu entendre. On parlait cependant

beaucoup, à demi-voix, mais peut-être qu'on ne disait rien. Le tout ensemble faisait seulement un grand murmure vague comme celui des flots de la mer. De temps en temps il en sortait un éclat de voix plus fort, celui, par exemple, d'un membre de l'Institut qui s'en allait criant à travers la foule : « J'ai perdu mon corps! j'ai perdu mon corps! » Voulait-il dire par là qu'il était tout esprit? non, mais seulement qu'il s'était vu séparé de ses collègues et que, resté en arrière, il s'efforçait de les rejoindre. Sa taille respectable, et même l'affreux habit à palmes, sans parler des bourrades qu'il donnait à droite et à gauche pour se frayer un passage, témoignaient que s'il avait *perdu son corps*, il n'avait nullement dépouillé son enveloppe mortelle : on l'entendait, on la voyait, on la sentait fort bien.

Voilà pour l'oreille, comme vous disiez tout à l'heure, pour ces prétendues bonnes oreilles dont vous aviez bien raison de vous moquer, puisque c'est là tout ce qu'elles ont pu recueillir au passage dans ces salles d'attente. Et maintenant, pour messieurs leurs frères les yeux? Une foule à la fin toujours plus croissante, compacte, intense, et de toutes les couleurs ; rouge, bleue, noire, verte, amarante; l'uniforme et l'habit bourgeois ; les costumes de député et de sénateur ; les robes de juge et de prêtre; le rabat violet du chanoine et, avec les bas, les souliers et le feutre de même, la soutane écarlate du cardinal, ainsi vêtu de pourpre de la tête aux pieds. En un mot tout ce qu'on peut se représenter à la fois d'éblouissant et de bigarré, de chamarré, d'argenté, de doré : de l'or partout, en effet, sur tous les lambris comme sur toutes les coutures ; la salle des maréchaux, construite sous Louis-Philippe et d'où l'on eut tant de peine à faire déguerpir ceux des vainqueurs de Février qui s'y étaient installés, entièrement dorée dans tout son pourtour et son plafond; même ses cariatides plus grandes que nature, qui sont la copie exacte de celles de Jean Goujon, aussi dorées! Cette salle est assurément d'un goût très riche; mais au jugement d'un artiste, mon voisin, comme nous y attendions notre tour, le goût très-riche n'est pas toujours nécessairement le bon goût. Aussi les salles suivantes, d'une décoration plus ancienne, et celle du trône également, obtinrent-elles beaucoup mieux son approbation.

Cependant notre tour était venu, nous nous étions mis en marche, et quoique ce fût respectueusement, lentement, un à un, nous n'eûmes plus guère le temps de regarder, et atteignîmes bientôt l'escalier de sortie, où, perdant l'artiste mon voisin dans la foule, je me trouvai réduit à mes seules impressions : celles d'un spectacle unique en son genre, que la plupart de ceux qui venaient d'y assister avaient déjà vu

bien des fois sans doute, et que plus vraisemblablement encore, moi qui l'avais vu pour la première fois, je ne reverrais plus.

Quinze jours après, comme j'achevais de rassembler ici mes souvenirs de cette demeure impériale que j'avais par hasard entrevue, quel lugubre trait vint s'y ajouter tout à coup! Une existence toujours menacée par d'affreux attentats; rien ne décourageant le crime, et quelques hommes, pour essayer de satisfaire leurs systèmes et leurs haines, prenant cette existence pour point de mire et se jouant de la vie même d'un grand nombre et du repos de tous. Que deviendrait ce monde si la Providence y laissait faire son œuvre aux mains forcenées ou aveugles qui voudraient s'y substituer à la sienne! Sans elle et si elle ne le conservait pas malgré nous, il y a longtemps qu'il n'eût pu résister à l'assaut incessant des passions de l'homme liguées contre l'homme lui-même; ou plutôt, le jour même où ce monde est né il se serait écroulé en débris, et le soir de son premier jour n'eût plus montré à sa place qu'un chaos de ruines.

— Une personne qui a vu l'un des projectiles, les représentait à un de nos amis comme étant en effet de la forme et de la grosseur d'une poire, d'environ dix à douze centimètres de longueur, six de largeur et deux à trois d'épaisseur. Ils sont garnis de capsules comme un hérisson de ses piquants. Chacune a sa cheminée de fusil communiquant avec l'intérieur, rempli d'une poudre fulminante, probablement de fulminate de mercure, l'une des plus terribles compositions connues et qui a coûté la vie à plus d'un chimiste. De quelque manière et dans quelque direction que ces espèces de bombes ou de grenades fussent lancées, elles ne pouvaient donc manquer de tomber sur une ou plusieurs de ces capsules et de faire explosion. Elles sont en acier, de couleur bronzée, et il paraît que ceux qui en ont fait les instruments de leur crime les tenaient, pour les jeter, suspendues dans un petit sac de coton noir, en sorte que de toute façon il leur était aisé de les dissimuler sous leurs vêtements. Elles ne peuvent être le produit que d'une science et d'une habileté consommées. On se moque de cette idée de Milton d'attribuer déjà à l'enfer et à ses anges l'invention de l'artillerie et de tous ces engins de guerre dont nous sommes si riches; mais la mort n'est-elle pas le fond même du mal et son but, et l'homme ne déploie-t-il pas, dans l'art de détruire, un génie vraiment diabolique et infernal?

Les principaux auteurs ou complices de cet odieux guet-apens sont des Italiens. L'un d'eux, Pierri, a été lieutenant de Garibaldi, qui, lui, a passé aux Etats-Unis, où il fabrique des chandelles, fabrication assurément bien innocente auprès de celle de son ancien acolyte. La police

avait été avertie du dessein des conspirateurs et de leur arrivée à Paris; mais au débarcadère même, à midi, elle perdit leurs traces, et l'on ne pensa pas qu'ils chercheraient déjà à mettre leur projet à exécution ce jour-là. Leur chef présumé, arrêté aussi, s'appelle ou se fait appeler le comte Orsini. Ils appartiennent, dit-on, à un groupe d'hommes qui trouvent Mazzini trop mou. Celui-ci même serait donc dépassé à son tour. L'aimable progrès! et la charmante perspective que cet emploi des bombes fulminantes pour remanier de fond en comble l'édifice social!

— A leur entrée dans leur loge, l'empereur et l'impératrice furent salués d'une acclamation comme on n'en voit pas souvent, et comme moins souvent encore, par bonheur, on les gagne. Certes, celle-ci l'avait été rudement : comme à un assaut sur des mines. L'impératrice avait eu jusque sur sa robe non seulement du sang, mais, nous assure-t-on, des débris de la cervelle du guide tué près de la voiture. Elle aussi était calme et resta dans la loge jusqu'à minuit. On donnait un fragment de la *Muette*, dont le sujet est la révolution de Naples sous Masaniello, un autre de *Marie Stuart*, jouée par Mme Ristori pour cette représentation à bénéfice, et l'affiche avait annoncé (mais on eut le temps de changer cette partie du spectacle), le ballet du *Bal Masqué*, celui dans lequel fut assassiné Gustave III. Mme Ristori, domptant son émotion, finit par forcer les applaudissements ; mais que pouvait être la tragédie de la scène en comparaison de celle qui venait de se jouer à la porte du théâtre, et les acteurs, comme les spectateurs de l'une et de l'autre que devaient-ils penser de l'art et de son illusion, à ce moment de si intense réalité?

— Cet attentat du 14 janvier, l'un des plus effroyables dont l'histoire fasse mention, a naturellement fait pâlir tous les autres événements du mois. Continuons cependant de les relever.

La nouvelle de la mort du général Havelock a causé ici, comme partout, une impression de surprise et de regret de voir ainsi tomber tout à coup, et sous l'action du climat, cet homme héroïque et pieux, juste au moment où il avait échappé à tant d'extrêmes périls, affrontés avec une audace et une constance inouies. Les affaires de l'Angleterre dans l'Inde paraissent loin d'être terminées. C'est une grande perte que celle d'un officier d'une telle énergie et d'un tel dévouement, vieilli dans le pays et dans le métier, qui s'était avancé par son seul mérite et sans l'appui de la naissance et des priviléges aristocratiques : aussi le gouvernement anglais doit-il regretter d'autant plus de n'avoir pas su à temps le récompenser de ses services, et peut-être l'en récom-

penser mieux.—Celui qui, dans le grand orage de notre siècle, avait été le pilier principal de la monarchie autrichienne, le maréchal Radetsky, vient aussi de tomber, mais comblé d'ans et d'honneurs.

— Que de personnages célèbres et la plupart de notre génération dont la Chronique a dû enregistrer la mort depuis une année ! Si cela continue, notre génération ne sera bientôt plus qu'une vieille armée aux cadres profondément décimés, ayant perdu ses principaux chefs, et qui, après sa part de campagne et de gloire, va disparaître oubliée.

Hier, c'était encore Mlle Rachel! Elle est morte au Cannet près Cannes en Provence, le 3 janvier. On l'a inhumée au Père Lachaise, dans le cimetière israélite, et pour cela on avait d'abord rapporté son corps à Paris, à la Place Royale où, avant d'aller passer l'hiver à Cannes, elle s'était loué et meublé un appartement, depuis qu'elle avait vendu son hôtel de la rue Trudon et, un peu trop complétement, trouvait-on, son mobilier.

Le jour de ses obsèques (10 janvier), notre paisible Place Royale aurait pu se croire revenue au temps où, comme une pièce de Corneille et maints souvenirs en font foi, elle était le lieu à la mode, le rendez-vous du beau monde et des *raffinés*, et par conséquent le centre de la foule et du bruit. C'était une cohue à ne plus pouvoir passer ni se tourner, une mer de têtes comme en un soir d'illumination à la place de la Concorde et aux Champs-Elysées : entre ces rangs pressés et tassés, au milieu desquels il fallut des gardes-municipaux pour frayer un passage au cortége, on aurait eu de la peine à insérer en plus une poupée. Il y avait sans doute sympathie chez plusieurs, mais chez le grand nombre parisienne curiosité.

Quinze ou seize ans auparavant, à l'aurore encore pure et croissante de sa renommée, j'avais eu la rare bonne fortune de voir Mlle Rachel, alors jeune fille et en robe blanche, dans le salon de Mme Récamier. Elle dit quelques scènes, entre autres celle de Pauline où elle mit à ces mots : *Je crois!* un élan de voix et d'accent pareil à celui que Zurbaran donne à ses moines espagnols, chez lesquels il semble que par leur bouche ouverte et leurs lèvres frémissantes on entende et on voie s'élancer la prière. On fit aussi de la musique, mais la tragédie et sa jeune interprète l'emportèrent sur tout, et une grande cantatrice, d'un nom justement célèbre, fut elle-même éclipsée. Depuis, j'ai vu Mlle Rachel dans la plupart de ses rôles, même dans la *Marseillaise*, qui n'était pas le moins saisissant. Je l'ai vue dans *Phèdre* où, à la fin, quand la reine coupable s'est punie et frappée, elle reproduisait avec une perfection de réalité étonnante, mais sans rien de

vulgaire, tous les degrés insensibles par lesquels la mort s'empare peu à peu de sa proie, la pâleur qui monte, les yeux qui s'enfoncent, les derniers mouvements, puis enfin la dernière immobilité. Maintenant, c'était la mort même et non plus son imitation sur la scène. Celle que j'avais vue jeune, belle, dans toute la force de son talent et dans tout l'éclat de sa gloire, elle était bien réellement dans le cercueil, et j'allais voir passer le sien sous mes fenêtres. Dernière représentation, clôture définitive et sans remise, chute du rideau pour jamais. Et vraiment n'était-ce pas comme une dernière représentation, en effet? n'y avait-il pas comme un air de théâtre et de scène, dans ce luxe et cet apparat des obsèques, dans ces nombreuses voitures de deuil, dans ce drap mortuaire si semé d'étoiles d'argent que quelques journaux ont dit que le cercueil, comme celui d'une jeune fille, était couvert d'un drap blanc; dans ce char funéraire traîné par six chevaux, et tout plaqué d'argent, jusque sur les rayons des roues et sur les essieux; dans cette foule enfin de spectateurs avides d'émotion et de spectacle, s'entassant pour voir passer ce funèbre et riche cortége, et devant qui la célèbre tragédienne semblait se présenter encore, mais voilée et muette, non sans donner cependant à qui voulait l'entendre cette leçon des morts, hélas! que n'écoutent pas les vivants.

Maintenant qu'elle n'est plus, on lui dresse comme toujours une statue; on la met bien plus haut que pendant sa vie, surtout que pendant ses dernières années où, par suite de ses continuelles exigences, de son despotisme au Théâtre Français, de son avidité de pouvoir et de gain, comme aussi par suite de la lassitude et des caprices habituels des publics athéniens et de tous les publics, on fut sévère et injuste envers elle, même cruel. On lui opposa Mme Ristori, sur qui elle l'emportait certainement dans son vrai genre de supériorité, l'expression des passions violentes, et par la diction soutenue; on la disait inférieure en femme à ce qu'en homme était Talma et même, comme actrice consommée, à Mlle Mars. Aujourd'hui on serait mal venu à vouloir, je ne dis pas contester son immense talent, mais en distinguer les lacunes. Distinctions et comparaisons, d'ailleurs, bien impossibles, puisqu'il ne reste rien d'un acteur et que son œuvre meurt avec lui. Aussi, s'écrie-t-on : A présent c'est fini! la tragédie est décidément morte, elle s'en va pour toujours avec Rachel! et on regrette de ne l'avoir pas assez entendue. Cette apothéose de l'artiste profite aussi à la femme, et s'étend comme un voile sur son souvenir : on oublie ce qu'on savait d'elle et ce qu'on en avait dit.

Sa famille aurait du reste, dit-on, menacé de faire des procès aux révélations trop libres, et le *Figaro* qui lui a consacré un numéro tout

entier, celui du 7 janvier, se serait vu sur le point d'avoir une aventure pareille. Ce numéro, écrit et signé par M. Jules Lecomte, l'ancien rédacteur du Courrier de Paris de l'*Indépendance belge*, est introuvable aujourd'hui. Il contient des détails et des lettres très caractéristiques, entre autres celle-ci, écrite à M. Jules Lecomte lui-même par Mlle Rachel.

« J'ai ouï dire à bon nombre de gens d'esprit qu'il valait mieux être maltraité par la presse que de subir son silence et son oubli. Je viens donc vous remercier encore du souvenir que vous me donnez.. .. Mais pourquoi, cher ami, ne vous préoccupez-vous depuis longtemps que des *toccades* de mariage que vous m'inventez, et aujourd'hui encore, pourquoi me supposez-vous cette inutilité? J'ai deux fils que j'adore; j'ai trente-deux ans sur mon acte de naissance; j'en ai cinquante sur ma figure; je ne dirai pas combien a le reste. Dix-huit ans de tirades passionnées exhumées sur le théâtre, des courses folles au bout de tous les mondes, des hivers de Moskow, des trahisons de Waterloo, la mer perfide, la terre ingrate, voilà qui vieillit vite un pauvre petit bout de femme comme moi! Mais Dieu protége les braves, et il semble avoir créé tout exprès pour moi un petit coin inconnu de toutes les géographies, où je puis oublier mes fatigues, mes peines, ma vieillesse prématurée..... et pourtant vous lancez votre vilain canard au milieu des oiseaux qui perchent sur mes branches, et qui me chantent les petites et bonnes chansons du retour! le mien invraisemblable, et celui du printemps!

« Si j'étais morte en Amérique, vous eussiez, oh! j'en suis bien sûre, été le premier à me consacrer (digne de votre esprit et de votre cœur) un de vos plus chaleureux feuilletons. Et parce que je suis ressuscitée d'une façon miraculeuse, parce que je puis espérer de vous revoir, de vous serrer la main comme à un ancien ami, vous vous dites : « Elle vit, c'est bien, et grâce à Dieu! Maintenant taquinons-la! » Alors vous voilà reparti à irriter mes nerfs trop susceptibles et à amuser les gens aux dépens de la pauvre petite Rachel! Le beau triomphe pour votre esprit, comme si les victimes lui manquaient! Est-ce ainsi que vous devez agir avec une pauvre créature qui revient bien véritablement de *l'autre monde?* Allons, soyez juste et bon, et accusez-vous bien vite de taquinerie invétérée à mon pauvre égard, pour que bien vite aussi je vous pardonne.... de nouveau, et que j'espère bientôt vous revoir à Paris ou à la campagne!

« Par Jupiter, je me trouve considérablement gentille d'agir ainsi avec vous, car cette lettre n'est certainement pas écrite par une *Grande tragédienne*, mais par un bon enfant qui s'appelle

« RACHEL.

« 11 mars 1856. »

Née en 1821, elle avait donc en 1856 trente-cinq ans au moins sur son acte de naissance, et non pas seulement trente-deux, comme elle le dit; mais c'est là un trait de plus à ajouter à tous ceux qui dans cette lettre, charmante d'ailleurs, s'y détachent du fond, en quelque

sorte, pour en faire un véritable portrait : celui, non seulement de la femme célèbre et de la femme de talent, mais de la femme de passion et de caractère.

Telle est l'impression, en effet, qui reste de cet article du *Figaro*, assez peu favorable au fond, mais puisé, semble-t-il, à des sources en partie du moins authentiques; elle est assez concordante avec celle du curieux chapitre de M. Véron sur Mlle Rachel dans ses *Mémoires d'un Bourgeois de Paris*, dont nous avons donné des extraits [1]; elle l'est également avec ce que chacun a pu entendre dire sur la femme et l'actrice, lorsque l'une et l'autre faisaient l'entretien du public. Cette impression, pour la préciser, c'est donc qu'il n'y avait pas seulement en Mlle Rachel la femme de talent, plusieurs disent même à présent : de génie, mais encore la maîtresse-femme qui, une fois sûre de sa position, ne s'y montre pas moins habile à faire sa fortune qu'habile dans son art; qui veut, qui agit, qui lutte, qui a besoin de tout gouverner autour d'elle et de tout faire mouvoir, même *gémir la presse*, comme elle le dit; devant laquelle il faut que tout plie, qui se tyrannise elle-même comme les autres et qui, plutôt que de céder, préfère tout briser et tout rompre, sa propre vie à la fin.

Avec cette force et cette hauteur même, allant parfois jusqu'à la superbe, il y a non seulement les faiblesses de la femme et les égarements de l'actrice, mais, comme on le voit assez souvent dans ces sortes de natures extrêmes, des puérilités, des petitesses incroyables, allant parfois jusqu'à de vraies manies. Elle avait, par exemple, avec ses amis et ses camarades, celle de leur annoncer à propos de rien des cadeaux qu'elle allait leur faire, dont elle désignait même la nature et le prix; mais on était parfaitement sûr de ne rien voir venir. « Cette manie, dit son biographe du *Figaro*, était devenue insupportable pour les personnes qui l'approchaient au théâtre, c'est-à-dire loin du lieu où il lui eût fallu s'exécuter. Parlait-on d'un bijou qu'elle portait? — Je vous en ferai faire un pareil! disait-elle. Celui-ci est un cadeau de tel duc ou prince, je ne puis m'en séparer. Les gobe-mouches attendaient sottement le bijou. Parlait-on d'un tableau, d'un meuble, d'une porcelaine..... elle s'écriait, mais toujours devant le plus de monde possible : — J'ai cet objet chez moi... je n'y tiens pas. Permettez que demain je vous l'envoie. Inutile de dire qu'elle n'envoyait rien du tout... En 1846, elle déclare au foyer que, pour fêter le mardi-gras, elle veut donner un bal à ses camarades. Le bal a eu lieu en effet... mais en pique-nique. » A en croire aussi M. Véron, l'on n'était pas même toujours sûr des cadeaux qu'elle faisait réellement : il lui arrivait parfois

1 Voir notre Chronique de décembre 1854, Revue Suisse, t. xvii, p. 846-853.

de vous les redemander et de les reprendre. Mais surtout, si elle aimait à promettre, elle aimait encore plus à recevoir, et, sans ajouter foi à toutes les histoires qui ont pu courir sur son compte à cet égard (nous en avons cité ici quelque part un curieux exemple), il n'y a pas lieu de douter que ce qu'elle donnait aux uns, elle le faisait payer au centuple à d'autres, qui, du reste, le méritaient bien.

Avide, mais non avare, on la voyait se mettre en fureur, dans son cercle intime, si elle perdait trente sous au jeu, et l'instant d'après donner mille ou deux mille francs à ceux des siens qui lui déclaraient en avoir un pressant besoin. Elle se montra ainsi toujours généreuse et dévouée pour eux, pendant sa vie comme après sa mort par son testament. En résumé, ce qu'on ne peut méconnaître chez elle et ce qui en fait un curieux objet d'étude, c'est une vraie nature d'artiste; ayant à un haut degré l'esprit de son art, mais en même temps aussi dans ses affaires d'intérêt et de fortune et à travers tout le désordre des passions, un grand esprit de tenue et de conduite. C'est ainsi et par son travail, par les quarante à cinquante mille francs qu'elle tirait annuellement du Théâtre-Français, pour qui sa gloire était ruineuse, par ses voyages en Russie et en Amérique qui ont achevé d'abîmer sa santé, c'est ainsi qu'après être partie de la plus profonde indigence et de la vie de bohême, elle a pu laisser à partager entre ses parents et ses fils environ deux millions.

Disons enfin qu'elle était parvenue, dans sa sphère, à une de ces positions suprêmes où il est difficile de ne pas mépriser beaucoup les hommes, et où l'on n'oublie qu'une seule chose, de se voir aussi soi-même sans illusion. Avec sa nature ardente et impérieuse, qui dans les commencements avait eu sans doute beaucoup à souffrir et à subir, ayant ensuite tout épuisé et tout vu, elle avait dû finir par en être là certainement. Joignez-y les caprices de femme adulée de ses familiers et de ses proches, et longtemps idolâtrée du public. Est-il étonnant que sa volonté, encore plus que son talent, soit devenue pour elle à la fin le mobile de tout, et que sa personnalité se manifestât souvent avec tant de hauteur et de désinvolture. On en raconte ou on lui en prête des traits même dans sa dernière maladie. En partant pour Cannes, elle n'avait pas retenu de coupé, et se trouvait ainsi exposée au sort commun de tous les voyageurs. Un monsieur, aussi du convoi, lui aurait offert un wagon spécial, espérant y être admis et passer ainsi quelques instants avec l'illustre tragédienne; elle l'accepte, mais déclare avoir besoin d'être seule avec sa famille. Un habitant de Cannes, aimant et regrettant beaucoup Paris, lui offre sa maison, comme on sait, la quitte même pour la laisser plus complétement libre d'en dis-

poser, et se loge comme il peut, à l'auberge ou chez ses amis. On veut qu'elle ne l'ait presque point reçu, les uns prétendent même pas une seule fois. Est-ce vrai, n'est-ce pas vrai? voilà dans tous les cas de ces traits de caprice et de hautaine humeur qu'on lui attribue.

Ses portraits les plus ressemblants d'impression, sont encore ceux qui la représentent dans ses rôles, et ses bustes par les deux Dantan. Trop maigre pour être ce qu'on appelle vulgairement jolie, elle avait des lignes idéales et le corps d'une proportion parfaite : de là aussi, outre son art et son goût, plus de facilité naturelle à porter le costume tragique, à en calculer les moindres plis, et à s'y draper comme une blanche statue. Enfin, la tête petite, ce qui la faisait paraître plus grande à la scène. Telle était l'actrice. Quant à la femme, un peintre qui l'avait vue au foyer du Théâtre-Français, nous disait qu'elle était plutôt mieux de près que de loin, ayant la peau d'un tissu remarquablement tendu et très fine.

Dans l'air et les manières elle avait beaucoup de séduction, de *chatterie*. Les sceptiques doutent qu'avec son caractère, tel que nous avons tâché de le comprendre, elle ait jamais aimé ; mais il est certain que, vanité de part ou d'autre ou non, elle a fait beaucoup de passions très vives. Ses lettres sont bien tournées et spirituelles, mais quelles lettres de femmes ne le sont pas ! et l'on sent une grâce un peu leste dans son style. L'une de ses lettres commence ainsi : « Diable! il « paraît que je suis en disgrâce si ce que Houssaye me dit est fondé.» D'autres sont d'un piquant de meilleur goût, tout en laissant bien voir le caractère sous la plume qui badine; par exemple, celle-ci : « Mon « cher ami, on me dit que j'ai chance de me raccommoder avec vous ; « je vais bien voir ; voilà une petite loge que je vous offre pour ce « soir. Si je vous y apperçois (*sic*) je jouerai très bien Camille; si vous « n'y venez pas, je me vengerai de vous en jouant encore mieux, afin « que vous regrettiez de n'y être pas venu ! Rachel. » Comme on le voit, son orthographe n'était pas très pure, et même, par distraction ou autrement, peut-être tout exprès et pour mieux faire enrager son monde, elle écrivait d'ordinaire : « deux heures *édemie* du matin, minuit *édemie*. » On rapporte aussi d'elle des mots où il y a sans doute de l'esprit, mais de cet esprit véritablement cruel, comme s'en permettent quelquefois les vengeances ou même les simples vanités féminines. Ainsi, elle disait d'une de ses camarades qui avait de grands pieds : « Elle a des pieds à dormir debout! » On nous dit cependant que, tout en recevant très bien ses hôtes, elle n'apportait pas dans la conversation ce brillant ni cet entrain qui l'empêche de devenir languissante. Ce n'était pas elle qui l'animait. « Mais vous n'êtes pas

gais! disait-elle : contez-moi donc quelque chose pour m'amuser. » Elle ne savait pas accoucher l'esprit des autres, ce qui est souvent plus spirituel et toujours plus poli que de songer uniquement à montrer le sien.

Elle laisse deux fils, tous deux élevés dans la religion catholique. L'archevêque de Paris lui en ayant un jour témoigné sa satisfaction, mêlée involontairement d'un peu de surprise : — « Leurs pères étaient chrétiens ! » prétend-on qu'elle aurait répondu, en faisant sonner, aussi nettement qu'à la scène, l's du pluriel. L'aîné a éte reconnu et, dit-on, richement doté; au collége, il porte le nom de son père. Le cadet n'a que le nom maternel. Au dire des gens qui veulent tout savoir et pour lesquels il n'y a point de secrets, il est le fils d'un négociant de province. Il était au convoi de sa mère, en habit de lycéen, parmi les autres membres de la famille Félix, et ainsi en tête du cortége. Après eux venaient les députations des théâtres, des Sociétés artistiques et littéraires et une foule de noms connus dans la presse. L'acteur Reynier pour le Théâtre-Français, le baron Taylor pour la Société des Gens de lettres, tenaient les cordons du poêle.

Ainsi s'en est allée à sa dernière demeure, au milieu d'un concours immense, celle qui née dans un petit village suisse du canton d'Argovie, de colporteurs juifs de Metz, n'avait été d'abord qu'une pauvre et chétive enfant, Rachel Félix, accompagnant sa sœur aînée, Sarah, dans les cafés et, quand celle-ci avait chanté ou joué de la guitare, faisant la quête, sans se douter que pendant près de vingt ans et encore le jour de sa mort elle passerait en reine devant ce même public. Cependant elle aussi elle a dit, comme on le lit dans une de ses lettres : « La gloire, c'est sans doute fort agréable, mais je vous « assure, mon ami, que le prix en a bien diminué à mes yeux depuis « qu'on me la fait payer si chèrement. » En tête de ses lettres, sur son cachet, sur son argenterie on lisait cette devise qu'elle avait adoptée : *Tout ou rien*. Longtemps elle a eu *tout*, mais comme le disait le cardinal Mazarin en visitant une dernière fois ses tableaux, *il faut quitter tout cela*, et *rien* est aussi venu à la fin, ce rien si redoutable quand le tout qui l'a précédé n'y laisse réellement rien. Ses funérailles encore ont été une ovation et semblaient garder quelque chose de la pompe et des décorations du théâtre; mais, dans tel pauvre village comme celui où elle était née, il peut y avoir de simples obsèques plus véritablement glorieuses et dignes d'envie, si tant est que de la tombe on puisse rien envier. Vanité dans la vie, vanité dans la mort, que la gloire en effet vaut peu ce qu'elle coûte si c'est là tout ce qu'elle peut donner !

— Le peuple de Paris, dont j'aime à vous dire aussi de temps en temps des nouvelles, a passé sa semaine de l'an comme de coutume, quoiqu'elle fût doublement refroidie par une température de 7 à 9 degrés et par la crise commerciale. C'étaient, du reste, toujours les mêmes boutiques sur les boulevarts, les mêmes objets, les mêmes joujoux, peut-être les mêmes bonbons en partie, les mêmes inventions d'éloquence populaire pour attirer l'attention des passants et animer la vente : — « Messieurs ! l'amusement des enfants, la tranquillité des parents ! dix centimes, deux sous ! » — Ou bien : « Monsieur ! Monsieur ! vous avez oublié quelque chose..... Vous avez oublié d'acheter une orange au marchand d'oranges ! » La Chronique vous a déjà souvent décrit tout cela, et de plus, s'étant vue cette fois contre sa coutume un peu retardée en route, elle est déjà bien loin du jour de l'An. Sur ce sujet et sur d'autres, elle avait encore ainsi plusieurs petites anecdotes ramassées pour vous tout exprès ; mais puisque nous recommençons, s'il plaît à Dieu, notre causerie, je pense, et vous pensez aussi sans doute, que nous ferons mieux de les remettre à une autre fois.

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE LIVRAISON :

Page 808, ligne 22, une virgule après *droit*.
» » » 37, *cette autre chose*, lisez : cet *autre chose*.

JÉRÉMIAS GOTTHELF

Deuxième article.

I

Au mois de septembre dernier j'ai enfin trouvé, à Berne, la biographie promise de Jérémias Gotthelf. C'est un superbe volume de 300 pages, qui a pour auteur M. le docteur Manuel, vice-président du tribunal de première instance à Berne. Cette profession de juge me fit d'abord un peu froncer le sourcil, ne me sentant pas, en général, un engouement bien frénétique pour la littérature des avocats.

Je n'étais pas arrivé, il est vrai, à la moitié du livre, que mes préventions avaient complètement disparu. Je serais bien curieux de savoir combien nous aurions, en France, de magistrats à même d'écrire de cette façon un livre analogue.

M. Manuel se fait, sans doute, plutôt l'avocat de Gotthelf que son juge, mais il faut se rappeler aussi qu'il écrit pour ainsi dire en famille, devant une tombe qui vient de se fermer, et sous les yeux d'une parenté recueillie dans ses justes regrets. Personnellement, M. Manuel était l'ami de Gotthelf; il écrit d'abondance de cœur, ce qui, quand on parle d'un mort, ne laisse guère de place à la critique. Après tout, M. Manuel a raison; l'étude des qualités d'un homme a plus d'importance que tout le reste pour l'humanité, et heureux ceux qui, comme Gotthelf, trouvent ainsi, à la mort, la consécration de leur existence.

Le livre de M. Manuel pourrait peut-être, à la rigueur, être un peu plus condensé, mais n'est-il pas bien naturel qu'on se complaise à parler, quand on parle d'un ami, et ne redoute-t-on pas toujours d'oublier ou de ne pas assez bien préciser quelque chose, quand il y a tant de choses à dire, et qu'on sent de-

vers soi qu'une fois le livre terminé, on n'aura plus d'autre moyen d'honorer la mémoire de celui qui n'est plus, que le culte silencieux de ses affectueux souvenirs?

Je m'attendais à trouver dans la vie privée de Gotthelf plus de turbulence que ne nous en laisse voir M. Manuel, lequel ne se départit jamais de la gravité naturelle à un magistrat, ce qui n'empêche cependant pas Gotthelf de nous réapparaître avec la désinvolture que je lui supposais, dans les lambeaux de sa correspondance mis à contribution par son biographe.

Cela dit, il ne me reste plus qu'à rendre pleinement hommage à la belle ordonnance du livre de M. Manuel, au vif intérêt des aperçus qui y abondent, et à la parfaite compétence de l'auteur à parler de son illustre ami.

Ce livre est à l'adresse du public allemand, qui est censé préalablement connaître l'œuvre entière de Gotthelf. Il serait à peu près inintelligible pour le public français, tant que cette œuvre entière n'aura pas été convenablement traduite, mais aussi, à ce moment là, il deviendra pour nous un cicerone du plus haut intérêt.

Avec M. Manuel, on ne sort pas, cela est vrai, du cercle d'idées et de sentiments qui étaient ceux de Gotthelf; son livre est pour ainsi dire subjectif, mais il apporte à sa tâche une chaleur d'admiration si entraînante, il fait preuve d'une instruction littéraire si peu ordinaire, en France, parmi les hommes de sa spécialité, et il motive si bien tous ses éloges, qu'on est forcé de s'avouer qu'avant de l'avoir lu, on ne connaissait encore qu'imparfaitement Gotthelf.

Nous pouvons donc hardiment compter comme un mérite de plus à celui-ci, d'avoir inspiré un pareil livre, ce qui donnera en même temps la mesure du mérite que j'attribue à celui qui l'a écrit.

La première partie du livre de M. Manuel est consacrée à la biographie proprement dite, et à l'analyse philosophique de chacun des romans de Gotthelf en particulier; puis, une fois qu'il a élevé son lecteur sur une cime assez haute pour embrasser dans leur ensemble la vie et les œuvres qui l'occupent, il s'applique, dans la seconde partie, à nous faire de mieux en mieux comprendre ce qu'était le pasteur de Lützelflüh, comme homme religieux, comme homme politique, comme pédagogue, comme poète, comme linguiste, comme humoriste et enfin comme romancier des mœurs campagnardes.

C'est spécialement la partie biographique que je vais parcourir ici à la hâte, en déplorant beaucoup d'être ainsi obligé de résumer en quelques pages le volume entier de M. Manuel.

Ce sera, je pense, la première fois que cette vie aura été racontée en français avec un peu d'ensemble; puisse-t-elle intéresser assez vivement le public et les éditeurs, pour rendre bientôt possible une édition complète et uniforme de Gotthelf, lequel, à ma connaissance, n'a jusqu'à présent été traduit en aucune langue (sauf les quelques essais de la Suisse française), et qui, en tout cas, est encore complètement inconnu dans la publicité parisienne, aujourd'hui la seule vraie publicité française.

II.

La famille Bitzius, fort ancienne à Berne, y jouissait déjà du droit de bourgeoisie à l'époque de la réformation. Le nom lui-même dérive originairement du prénom *Sulpicius*, dont l'abréviation *Bitzius* se retrouve très-souvent au 15e et au 16e siècles, et qui, dans la vie ordinaire, se réduit même à *Bitzi*, comme on dit Xandi pour Alexandre, etc.

Au 16e siècle nous trouvons un Bitzius grand-huissier du Conseil souverain, puis, bailli à Aarwangen, intendant à Kœnigsfelden, et membre du petit conseil. Il eut deux fils qui déterminèrent la séparation de la race en deux branches, encore existantes aujourd'hui. Hans, l'un de ces fils, devient membre du grand conseil et châtelain à Wimmis; Ulric, son frère, est grand-huissier, comme leur père, puis bailli à Brandis, puis aussi membre du petit conseil. C'est de cet Ulric que descendait notre Bitzius au sixième degré. Le grand père de celui-ci embrassa la carrière ecclésiastique, ainsi que son père, lequel naquit en 1757, et fut appelé, en 1786, à la cure de Morat. Il eut trois femmes. La dernière, Elisabeth Kohler, issue d'une famille importante de la ville de Büren, fut la mère de notre Bitzius, qui naquit le 4 octobre 1797. C'est le premier-né. On l'appela du nom d'Albert.

On était alors à l'époque de l'invasion française et de la destruction de l'ossuaire de Morat. Ces évènements, ces souvenirs, et cette jolie contrée de Morat, ne pouvaient manquer d'impressionner vivement le jeune enfant dès l'âge le plus tendre. A

l'école, le maître rendait de lui ce témoignage, qu'il avait bonne tête, mais que ses pieds ne voulaient jamais rester tranquilles. Il allait avoir sept ans, quand son père fut appelé à la cure d'Utzenstorf. On était en 1804.

Le grand village d'Utzenstorf sans être pittoresque, situé qu'il est au milieu d'une vaste plaine, se distingue par la fertilité de son territoire et l'aisance de ses habitants. Peu éloigné de l'Emme, entre les grandes routes d'Arau et de Soleure, et à environ cinq lieues de Berne, ce village, avec ses magnifiques prairies qu'arrosent tant de ruisseaux limpides, avec ses champs fertiles, ses superbes vergers, et ses beaux environs, ce village, dis-je, est le vrai type d'un riche et orgueilleux village bernois, tel qu'on les trouve dans ce canton des paysans-barons et de l'opulence agricole. Bitzius dit quelque part, par allusion aux nombreux chemins qui se croisent en tout sens dans ce grand village, que l'étranger y trouve tout ce qu'il cherche, sauf sa véritable route.

C'est au milieu de ce magnifique paysage, pareil à un jardin, que Bitzius passa sa première jeunesse. Comme son père faisait valoir personnellement la ferme dépendante de la cure, le jeune Albert, avec sa pétulance, et la pénétration de son coup-d'œil pour les plus petits détails de la vie journalière, ne tarda pas à être au courant de tout le train agricole de la maison. Lui-même il payait de sa personne partout où il pouvait, maniait les outils avec aisance, vivait dans les meilleurs rapports avec les vaches, montait les chevaux en parfait écuyer, en sorte que la cure d'Utzenstorf réunissait pour ce bambin les avantages d'un intérieur à éducation citadine, avec ceux de la vie indépendante et sérieuse de la campagne. Le père ne s'occupant que de la direction générale de son exploitation, les détails restaient du domaine de son fils, qui y accusa bientôt la meilleure disposition à devenir un habile cultivateur, sans négliger pour autant les occupations plus spéciales de son esprit. A cette époque, le jeune Albert lisait déjà avec ardeur et toutes sortes de choses, l'histoire suisse, des chroniques, des romans, et par prédilection les histoire de brigands.

Bientôt son père lui donna les premières leçons de latin, pour le préparer à l'école littéraire de Berne, car on le destinait aussi à la théologie. Entre temps, il continuait à s'ébattre de son mieux avec les autres enfants du village, toujours bon camara-

de, et toujours ardent à prendre parti contre tout ce qui lui semblait une injustice. Malgré un esprit d'opposition bien tranché en ce sens, Bitzius était obéissant et discipliné. Il lui arrivait souvent de raisonner quand on lui commandait quelque chose, sauf à finir toujours par obéir, à l'inverse de son jeune frère Fritz, duquel, au dire de leur mère, malgré ses beaux semblants d'obéissance, il n'y avait pas moyen d'obtenir quoi que ce fût. Albert était du reste le plus rude et le plus brusque des deux, ce qui n'était pas fait pour lui assurer la préséance. Marie, sa sœur consanguine, étant son aînée de dix ans, se trouvait, par le fait même, plutôt sa protectrice que sa camarade. Quant à sa mère, c'était une bonne femme, vive et sans prétention, qui élevait ses enfants d'après les principes les plus simples, ne les traitant ni avec brusquerie ni avec trop de tendresse, et qui fut toujours vénérée par eux comme une excellente mère.

A quinze ans, Bitzius passa de ce cercle de famille à l'école littéraire de Berne, qu'on appelle aussi l'école verte, de la veste de drap vert qu'y portent les élèves. L'étude des langues anciennes ne semble pas lui avoir été fort sympathique, ce dont, plus tard, il attribuait la faute à la méthode de son professeur.

En 1814, il entra à l'académie et fut enfin un étudiant. Le cours de théologie durait alors six ans. Pendant les premières années de son séjour à Berne, Bitzius logea chez son oncle Studer, professeur de théologie, dont le fils, Bernard Studer, aujourd'hui célèbre géologue, devint alors son plus intime ami. Celui-ci, l'aîné de Bitzius de quelques années, fut bientôt son conseiller en titre, et le directeur de ses études. Plus tard, quand le cousin Bernard se rendit à Gœttingen, Bitzius continua à lui faire, par lettres, toutes ses confidences, relativement à ses études et à ses incertitudes de l'avenir.

A l'académie, Bitzius suivait de préférence les cours de mathématiques et de physique du professeur Trechler. La philosophie l'intéressait moins. On s'en tenait alors, à Berne, à la lecture de philosophes populaires, plus à même de former le goût, que de faire pénétrer dans les profondeurs d'aucun système. Nommé directeur de la bibliothèque des étudiants, Bitzius en profita pour se mettre au courant de la littérature.

« Les journaux littéraires, » écrit-il à cette époque à son ami Studer, « me font enfin comprendre d'où vient l'instruction de bien des gens, qui trouvent moyen de parler de tout, sans bien comprendre quoi que ce soit. »

Les *Idées sur l'histoire de l'humanité* de Herder et l'*Histoire suisse* de Muller étaient alors la lecture favorite de Bitzius. Par moment, des accès d'hypocondrie l'envahissent au milieu de ses études, et il écrit à son ami :

« Je sens de mieux en mieux que je n'ai ni les talents ni les forces nécessaires pour m'élever au-dessus de la médiocrité. »

Aux heures d'étude succédaient celles de loisir. Les étudiants représentèrent un jour, sur le théâtre de Berne, le *Guillaume Tell* de Schiller. Bitzius fut chargé du rôle de Melchthal. La société des dames ne manquait pas non plus au jeune théologien, ses rapports de famille lui ouvrant tout naturellement l'accès de beaucoup de maisons, et, bien qu'il ne fût ni musicien ni danseur, il n'en profitait pas moins tout à l'aise de ces agréables relations, qui déroulaient devant lui un si vaste champ d'étude.

« Je sens parfaitement que je suis incapable de devenir jamais un savant,» écrit-il à son ami, « mais je sens aussi que j'ai trop d'ambition pour vivre comme un simple mortel et mourir inconnu dans un coin. Si je ne puis pénétrer dans le monde savant, je puis du moins, en acquérant autant de connaissances que possible, devenir membre actif de la société humaine. Dis-moi ce que tu en penses, et si ma direction te semble fautive, indique m'en une meilleure. Je veux devenir prédicateur, bien que mon organe ne soit pas fameux, mais on peut le corriger, à ce que dit Démosthène. Tout en poursuivant mes études, je tiens à ne pas négliger non plus la société, car il faut d'abord bien connaître les hommes, pour réussir à leur faire quelque bien. Mes études académiques terminées ici, s'il m'est possible d'aller dans une université, j'en serais bien aise, sinon, ça m'est égal ; car, après tout, je puis également, dans quelque vicariat, me mettre à même d'atteindre le but que je me propose. L'éducation des hommes, dans la paroisse qui me sera confiée, voilà quelle sera ma première et ma seule tâche. Si j'arrivais à mériter d'être nommé à la ville (Berne), je ne refuserais pas, ne fût-ce que pour aller y combattre la bigoterie qui menace de tout envahir, maintenant surtout que presque tous les ecclésiastiques de la ville se font ses partisans. »

Bitzius écrivait ceci en 1817. Il avait alors vingt ans.

En 1820, il passa son examen, reçut la consécration et fut envoyé comme vicaire chez son père à Utzenstorf. De là, il fut autorisé à se rendre l'année suivante à Gœttingen, qui était alors

pour les Bernois l'université fashionable. Aux longues agitations de l'Europe succédaient les années de calme et d'étude de l'époque dite de la Restauration. L'université de Gœttingen comptait alors douze cents étudiants, dont une quarantaine de suisses, qui vivaient là comme en famille. Bitzius prenait part à tous les plaisirs de ses camarades; toutefois, les petits cercles intimes étaient toujours ses préférés. Les grands *commerces* lui déplaisaient. Il ne hantait ni le manège, ni la salle d'armes, ni les duels si familiers aux étudiants, et se contentait de quelques cavalcades entre amis. En sus de ses études théologiques, il suivait avec un vif intérêt le cours d'histoire de Heeren, celui d'esthétique de Bouterweck, et, dans ses instants de loisir, lisait beaucoup, surtout Walter-Scott.

Au printemps de 1822, il quitta Gœttingen et parcourut l'Allemagne, après quoi, il rentra comme vicaire chez son père à Utzenstorf, et y resta jusqu'à la mort de celui-ci, en 1824. Ce vicariat fut, à proprement parler, sa première école de vie pratique, et il y déploya tant de zèle, surtout à seconder personnellement le maître d'école dans sa pénible tâche, qu'à la mort de son pére, quand il dut s'en aller, la paroisse d'Utzenstorf se cotisa pour faire cadeau au jeune vicaire d'une montre en or à répétition. C'est de là que datent ces vastes connaissances pédagogiques, dont il devait plus tard donner une si belle preuve, dans son roman : *Les joies et les souffrances du maître d'école.*

En 1824, Bitzius passa au vicariat d'Herzogenbuchsée, grand et beau village industriel, sur la route d'Argovie, dans cette partie du canton de Berne que sa proximité et sa ressemblance avec cette contrée, a fait appeler la Haute-Argovie. Dans ce charmant village, aussi riche et fertile qu'Utzenstorf, Bitzius passa cinq ans qui lui suffirent pour se familiariser de plus en plus avec les mœurs populaires, grâce à l'infatigable ardeur avec laquelle il s'initiait à la vie de tout son monde, grâce à l'adresse avec laquelle il savait provoquer le babillage des jeunes et des vieux, et grâce à la patience avec laquelle il les écoutait. Plaisanter avec les jeunes filles, parler de choux et de raves avec les ménagères, puis, traiter une question sérieuse avec les vieillards, tout cela était l'affaire d'un tour de main.

On était en 1829. Le canton de Berne jouissait encore de la tranquillité apparente du reste de l'Europe; cependant, le régime aristocratique ne devait déjà plus y être de longue durée.

Bitzius venait d'être appelé comme vicaire à Berne. Il y resta dix-huit mois, qu'il consacra spécialement au soin des pauvres et des écoles. Comme prédicateur, ses succès ne furent pas remarquables : chez lui, la chaleur du débit et l'abondance de la parole faisaient complètement défaut à la richesse du fond.

Bientôt arriva 1830, et l'avènement aux affaires de la bourgeoisie libérale dont Bitzius avait, depuis longtemps, prévu le triomphe et dont il faisait partie. Quelques mois après, il reçut enfin, comme vicaire, sa dernière nomination au poste de Lützelflüh, dans l'Emmenthal, d'où il ne devait plus sortir.

Les livres de Bitzius ont rendu cette belle contrée de l'Emmenthal aussi familière au monde lisant de l'Allemagne que l'Oberland peut l'être aux voyageurs. Sa physionomie est aussi riante et sympathique, que celle de l'Oberland grandiose et pittoresque. C'est là le pays par excellence des jolies collines, de la splendide végétation, des eaux limpides, des innombrables domaines de montagnes au caractère vraiment allémanique; le pays de l'opulence agricole, des habitations gracieuses, des jardins coquets; le pays, en un mot, de l'élégance, de la propreté et du bon ordre domestique. On dirait un des plus beaux comtés d'Angleterre.

Le village de Lützelflüh, situé sur les hauteurs de la rive droite de l'Emme, à une lieue et demie en amont de Berthoud, est un des plus considérables de cette contrée. De magnifiques collines couronnées de hêtres l'entourent au nord et au levant, dominées elles-mêmes par le vieux château de Brandis, que les paysans détruisirent en 1798. En bas, coule l'Emme que la grande route de Berne à Lucerne traverse au moyen d'un vieux pont. Le village s'étend parallèlement à la rivière. En amont, on découvre quelques glaciers de l'Oberland, et en aval, le rideau bleu du Jura. Cette paroisse est si étendue qu'elle confine à treize autres paroisses. Elle compte 3,600 habitants, et ses *bourgeois* du dehors sont si nombreux qu'en une seule année ils ont eu à faire inscrire jusqu'à 136 baptêmes. (Dans la presque totalité des cantons suisses, ce sont les registres baptismaux qui servent d'état civil.) On doit comprendre quel travail de correspondance exigent de telles paroisses.

Bitzius ne tarda pas à s'y faire si bien apprécier, que le vieux pasteur de Lützelflüh étant venu à mourir, c'est lui qui fut appelé à le remplacer. Entre temps, il venait de faire à la cure

même de Lützelflüh la connaissance de celle qui devait devenir sa femme, dans la personne de la petite-fille du pasteur Fassnacht son prédécesseur, Mlle Zeender, dont le père était professeur à Berne. Mlle Zeender venait de temps en temps en visite à la cure de Lützelflüh, où Bitzius apprit à la connaître. Le mariage fut célébré le 8 janvier 1833, par son intime ami Farchon, pasteur à Wynigen.

Dès lors, la vie heureuse et active de Bitzius se trouva définitivement constituée. C'est au bonheur intime de sa vie de famille qu'il faut attribuer en bonne partie cette sérénité suprême qui plane, pour ainsi dire, sur l'ensemble de ses œuvres, et cet amour avec lequel il décrit à tout propos, d'une façon si magistrale, les béatitudes du foyer domestique. Les écoles et les pauvres étaient redevenus, comme partout, l'objet de ses sollicitudes toutes spéciales.

L'année 1831 venait de donner au canton de Berne une constitution plus démocratique, sous l'influence de laquelle allaient se réaliser de nombreuses réformes dans toutes les directions. La plus urgente, au sentiment de tous, était celle de l'enseignement primaire, que chacun regardait, à bon droit, comme la pierre angulaire d'un meilleur avenir. Les premiers hommes compétents du canton, et, à leur tête, Fellenberg le fondateur de la célèbre école d'Hofwyl,[1] se mirent à proposer toutes sortes de projets et à les discuter. Bientôt on ne s'entendit plus. Bitzius ne pouvant faire prévaloir ses vues personnelles, si sages qu'elles parussent, retourna son activité vers une association dissidente, qui fonda dans le canton plusieurs grands établissements d'éducation populaire en faveur des enfants pauvres. Celui de Trachselwald, dans le district de l'Emmenthal, ne parvint à se créer au moyen de subsides particuliers, que grâce à son infatigable persévérance. L'inauguration eut lieu le 1er juin 1835, jour qui parut à Bitzius, dit-il, un véritable jour de noce. Il venait de se créer là comme un second cercle de famille. Au mois de novembre de la même année, venait de lui naître aussi son fils Albert, aujourd'hui élève en théologie à Berne. Une fille du nom de Henriette, l'avait précédé. En 1837, une autre devait le suivre et s'appeler Cécile.

En 1836, paraît enfin le *Miroir du paysan* par *Jérémias Gotthelf*. Je suis heureux de retrouver dans le beau livre de M. Ma-

[1] Voir ce qu'en dit Mme de Staël dans son livre sur l'*Allemagne*, ch. XIX.

nuel, l'explication de ce titre et de cette signature que j'ai énoncée dans mon premier article. Ce titre est un programme rempli de promesses et le livre qui le porte un avant-travail (*eine Vorarbeit*), dit Bitzius, comparable, si l'on veut, à une ouverture d'opéra, dans laquelle se font entendre à la volée tous les principaux motifs qui vont aviver le libretto. Quant à la signature, il paraît que Bitzius avait d'abord voulu la faire consister dans ces deux mots : Jérémias *Gotterbarm* (que Dieu ait pitié !) Le sens symbolique du prénom Jérémias était donc, chez lui, bien réellement intentionnel.

Consignons ici, avant de passer outre, les titres de tous ces nombreux volumes dans l'ordre de date de leur publication :

— Le Miroir des Paysans (1836). — L'inondation de l'Emmenthal (1838). — Joies et souffrances d'un maître d'école (1838-39). — Comment cinq jeunes filles meurent dans l'eau de vie (1838). — Dursli, le buveur d'eau de vie (1839). — Le paupérisme (1840). — Uli, le valet (1841). — Le rêve de la St-Sylvestre (1842). — Tableaux et légendes, suivis de l'âme et l'argent[1] (1842-43-44). — Mot d'un Suisse aux carabiniers (1842). — Anne Bœbi Jowæger (1843-44). — Le fils de Tell (1846). — La banqueroute (1846). — Jacob le compagnon (1847). — Kœthi la grand'mère (1847). — Les oncles à succession (1848). — Le docteur Dorbach (1848). — Uli le fermier (1849). — La fromagerie (1850). — Les tisseurs de soie (1851). — L'esprit de l'époque et l'esprit bernois (1852). — Le paysan endetté (1854).

A cette liste, il faut ajouter encore quatre volumes de *Récits et Tableaux*, dont les plus remarquables sont :

— Michel en quête d'une fiancée. — Le préfet et le juge. — Les trois frères. — Comment Joggeli cherche femme. — Elsi la singulière domestique. — Le notaire pris au piége. — Les champs de bataille. — Lisabethli — Kurt de Koppigen. — Comment Christen conquiert une femme. — Le voiturier. — La visite. — Une vieille histoire. — Kœtheli. — Visite à la campagne. — Bénédiction et malédiction. — Le réfugié allemand. — Chose pour chose. — M. Bœhneler. — Une légende. — La Mareili des fraises. — L'homme propose. — Le marchand de balais. — Le

1 L'âme et l'argent *(Geld und Geist)*, un des meilleurs romans de Gotthelf, que je viens de lire seulement pour la première fois, et qui va faire suite à mes traductions de *La Fromagerie* et du *Maître d'école*. M. B.

congrès des servantes. — Le bal. — Hans Berner et ses fils. — Le dimanche du grand père. — La femme du pasteur.

Les *Tableaux et Légendes* contenaient :

— L'araignée noire. — Le petit oiseau jaune. — Le dernier Thorberg. — Un tableau de 1789. — Le druide. — La fondation de Berthoud.

Bitzius commence ses publications à quarante ans, et dix-sept années lui suffirent pour produire ces 25 volumes. Comment, avec une fécondité aussi puissante, se met-il à l'œuvre si tard? Voilà, en raccourci, ce que répond à cela M. Manuel :

En Suisse, où toutes les préoccupations de l'esprit sont tournées vers la vie pratique, il n'y a pas place pour la culture des belles-lettres proprement dites, à titre de profession. Les savants n'y prennent la plume que pour les besoins de leur spécialité, et les littérateurs, à la manière de Zschokke et Pestalozzi, par exemple, restant toujours mêlés à la vie publique, sont toujours aussi, dans leurs livres, des hommes de pratique et d'enseignement. Le monde lisant y étant suffisamment approvisionné par l'étranger, la littérature d'imagination reste, en Suisse, une simple affaire d'amateur, dont se soucient assez peu les éditeurs. Zurich a bien eu autrefois quelques instants de fièvre littéraire, à l'époque de Gottsched, mais ses impétuosités industrielles d'aujourd'hui l'en ont guérie pour longtemps. (Au fait, qu'était, même à Genève, l'importance littéraire de Topffer, avant qu'il eût reçu la consécration de la publicité parisienne?)

Or, ce qui est vrai de la Suisse en général, l'est à bien plus forte raison de Berne en particulier. Dans son pays, Bitzius ne pouvait donc nullement faire de la littérature à la manière de ceux pour qui elle devient une profession. Pour cela, il lui manquait à la fois l'éditeur, le public, le goût des inutilités agréables, le loisir, et, on peut ajouter même, l'éperon du besoin ; aussi est-ce seulement à l'âge où l'expérience lui permet d'embrasser sous tous les aspects ces deux graves questions de l'enseignement primaire et du paupérisme, qu'il formule enfin, *par écrit*, ses observations critiques et ses idées réformatrices, faute de pouvoir plus longtemps les retenir, ni leur donner carrière d'une autre façon.

« Je vois de mieux en mieux qu'on ne me connaît pas tel que je suis, » écrivait-il en 1838 à un de ses amis, « et que la plupart des gens se placent à un point de vue tout à fait faux pour juger

mes écrits que je ne puis défendre que psychologiquement. Le monde bernois est un monde à part, qui forme un ensemble énergiquement assorti. L'essentiel est de pénétrer l'épiderme. Dès qu'un Bernois arrive à la conscience de lui-même, il s'insinue dans toutes les parties de cet ensemble, et se pénètre de toutes ces parties. Je n'avais encore nulle idée de tout cela, et personne n'aspirait moins que moi à se faire un chemin. Cependant, il s'agitait en moi une énorme activité. Dès que j'attaquais une question, il fallait qu'il en résultât quelque chose. Tout ce qui me tombait sous la main, je l'organisais. J'étais à la merci de tout ce qui me provoquait à parler ou à agir. La vie considérable qui s'agitait involontairement en moi semblait, à beaucoup de gens, un besoin d'intrigue tout arbitraire, une pétulance indiscrète ; aussi, tous ceux-là se posèrent-ils en ennemis à mon égard, qui m'attribuaient tout uniment l'intention de les supplanter. De tous côtés on me paralysait, on m'entravait, on contrecarrait tout libre essor de mon activité. Je ne pouvais pas seulement monter à cheval à ma convenance. S'il m'eût été permis de faire tous les deux jours une cavalcade, jamais je n'eusse écrit. Comprends donc quelle vie sauvage s'agitait en moi, dont personne n'avait le moindre soupçon. Aux moindres indices qui s'en échappaient, on m'accusait d'arrogance. Il fallait bien, ou que cette vie se dévorât elle-même, ou qu'elle se fît jour de quelque façon. Or, elle s'est fait jour dans mes écrits. Maintenant, que ces écrits soient positivement l'éruption d'une force trop longtemps contenue, l'éruption, pour ainsi dire, d'un lac hissé dans les montagnes, c'est ce que, naturellement, on ne veut pas admettre. Un lac pareil s'élance en vagues furieuses jusqu'à ce qu'il se soit tracé un passage, en roulant pêle-mêle la fange et les cailloux. Puis, à la fin, il s'éclaircit et rien ne l'empêche de devenir un petit ruisseau charmant. C'est ainsi que dans mes livres je renverse tout pour m'ouvrir un passage; c'est ainsi que je frappe comme un furieux autour de moi, de tous les côtés où je sens une pression, pour m'ouvrir un libre champ. Ecrire était devenu pour moi une nécessité de nature, et je ne pouvais écrire non plus que comme je l'ai fait, si je voulais mordre sur le peuple. Jusqu'à présent, je n'avais pas conscience de moi-même ; je travaillais pour travailler, mais sans avoir le moindre soupçon d'arriver ainsi à une réputation quelconque..... »

Voilà un fragment de lettre qui n'a certes pas été écrit par un manchot et que je traduis ici comme un nouveau témoignage de

l'énergie de volonté qu'il faut à une nature indépendante, pour faire sa besogne comme elle l'entend, fût-on même, comme Bitzius, heureux et simple pasteur de campagne.

Ces résistances de Bitzius contre ses propres amis ne s'expliquent-elles pas suffisamment d'ailleurs, par l'impossibilité où il fut de trouver, pour ses premiers volumes, un éditeur dans son pays, parmi ses aboutissants politiques et religieux? Ces messieurs étaient effrayés de son audace à dire ce qu'il croyait la vérité, sans s'inquiéter de ce qu'en penseraient messieurs tels et tels. Force lui fut donc de s'adresser à une librairie radicale, jusqu'à ce que M. Springer, éditeur à Berlin, vint le sortir de cette impasse. Preuve nouvelle des difficultés d'une littérature en Suisse, sinon tout-à-fait de son impossibilité. Comme on le voit, c'était non-seulement le fond des livres de Gotthelf qui troublait ces messieurs, mais aussi la forme. Toujours la fable du *Meunier, son fils et l'âne*. Si Bitzius n'avait pas eu le bon esprit de n'en faire jamais qu'à sa tête, il est évident qu'il eût été bien vite condamné à se croiser les bras.

En 1836, un peu avant l'apparition du *Miroir des Paysans*, Bitzius perdit sa vieille mère qui fut enterrée au cimetière de Lützelflüh, où il devait la rejoindre dix-huit ans après. La proximité de cette tombe révérée ne contribua pas peu à fixer pour jamais Bitzius dans sa paroisse, à laquelle le rattachait déjà le souvenir de son mariage et de la naissance de ses trois enfants.

Sauf l'inondation de l'Emmenthal, en 1837, qui fut l'occasion de la brochure de ce nom, sauf le passage par Lützelflüh, en 1847, des corps francs qui marchaient sous les ordres de M. Ochsenbein contre les jésuites de Lucerne, sauf, enfin, la révolution qui, vers la même époque, amena les radicaux au pouvoir dans le canton de Berne, aucun grave événement extérieur ne vient plus troubler Bitzius dans ses préoccupations de pasteur, de directeur de son cher asile de Thrachselwald, de père de famille et d'écrivain.

Les dimensions de cette notice ne me permettent pas d'aborder ici l'histoire de ses romans en particulier; voici cependant une anecdote relative au *Maître d'école*, en faveur de laquelle je ferai une exception :

Un bon curé catholique des petits cantons avait été si naïvement apitoyé de la détresse de ce pauvre Peter Kœser, maître d'é-

cole à Gytiwyl, qu'il lui adressa, par la poste, une petite somme prélevée sur son modeste budget, sans se douter qu'il n'avait à faire qu'à un nom et à un village imaginaires. Pour bonne raison, la lettre resta sans emploi à la poste de Berne, jusqu'à ce que Bitzius, informé du fait, allât se la faire délivrer. M. Manuel dit que Bitzius consacra l'argent à une autre œuvre de bienfaisance. Demanda-t-il, au préalable, de nouvelles instructions au donateur, c'est ce qu'on nous laisse ignorer.

La vie journalière de Bitzius était aussi simple que bien réglée, et on peut juger de sa consciencieuse ponctualité à remplir ses devoirs de pasteur par ce fait, que, dans le cours de quinze années, il n'eut qu'une seule fois à se faire remplacer le dimanche, dans ses fonctions pastorales.

Il se levait de très-grand matin, déjeunait à six heures, et préparait lui-même le déjeuner de la famille, en sorte que quand ses visiteurs du dehors devaient partir un peu matin, ils étaient sûrs de trouver toujours, dans la salle à manger, leur joyeux hôte à cette occupation patriarchale. Jusqu'à onze heures, il était à son travail journalier, et n'aimait pas qu'on l'en dérangeât, bien que jamais, cependant, il ne refusât de donner audience. A dîner, il prenait son temps et ses aises. L'après-midi était consacrée aux affaires administratives et aux visites, soit dans les écoles, soit à Trachselwald, soit dans quelques maisons de sa paroisse. Le soir, on soupait tard, puis on causait, ou on lisait les journaux, les livres et les revues. Sous aucun prétexte, Bitzius ne travaillait le soir, estimant que l'animation artificielle et l'excitation nerveuse, assez ordinaires à pareille heure, ne sont point favorables à un travail littéraire de bon aloi. On peut donc dire, en toute vérité, que les œuvres de Bitzius ont été écrites à la fraîcheur du matin et qu'elles en sont insufflées. Jamais, non plus, il ne travaillait la nuit, ce qui fait que, même sous ce rapport, ses livres ont été écrits dans un laps de temps d'une brièveté incompréhensible.

En été, il passait ses récréations au milieu de ses champs, de ses vergers et des fleurs de son jardin. Il aimait aussi beaucoup les bêtes, avait un chat favori, et donnait lui-même tous les jours la pâtée à ses poissons et à ses poules.

La chambre d'étude de Bitzius était située entre deux autres, au premier étage, avec une seule fenêtre au midi, par laquelle on apercevait, à travers les arbres, d'abord des cultures rappro-

chées, puis des maisons sur la colline en face, et des forêts que dominaient au loin les cimes de l'Oberland. Sa table de travail était appuyée au mur, comme dans l'intention de n'être pas distrait de ce qu'il faisait, par la beauté du paysage, au détriment des autres tableaux qu'il étudiait en lui-même. Auprès de lui, sur une chaise, se trouvaient ses livres de paroisse, dont l'un resplendissait de magnifiques dorures. C'était celui dans lequel il lisoit, du haut de la chaire, les promesses de mariage. Par ce luxe de reliure, il voulait sans doute donner à comprendre que celui-là aussi était un livre de vie, et que ce n'était pas une vaine formalité que d'y venir inscrire son nom, pour le faire proclamer devant tout le monde.

Bitzius, qui aimait beaucoup les causeries intimes, était très-lié avec les frères Geissbühler, de Lützelflüh même, deux hommes considérés et très-entendus aux affaires, avec lesquels il s'entretenait souvent de ses écrits, qu'il leur communiquait tous en manuscrits, en profitant de leurs observations, de leurs renseignements et de leur profonde connaissance de la vie et des besoins du peuple. Ces instants-là et ceux qu'il passait en famille, étaient pour lui les plus beaux de tous. Depuis longtemps, il est vrai, sa maison n'était plus une paisible cure isolée, si nombreux y affluaient, surtout dans la belle saison, les étrangers admirateurs de ses écrits. Un jour, pendant le dîner, M. Manuel vit arriver ainsi un jeune peintre de Lubeck, en tournée de montagnes, et qui avait absolument voulu voir au passage Bitzius en personne, pour le remercier des bonnes veillées d'hiver que ses livres lui avaient fait passser en famille, là-bas, bien loin, dans le nord, sur les bords de la Baltique.

L'hospitalité de Gotthelf était toujours si cordiale et si splendide que sa sœur Marie l'en taquinait souvent, en déplorant qu'il ne fût pas prince, pour déployer plus à l'aise ses goûts de magnificence et de générosité.

Dans sa femme, Bitzius avait rencontré une compagne vraiment digne de lui. Ce n'était pas d'elle sans doute qu'il tirait ses inspirations, mais c'était elle qui les adoucissait. Ce n'était point une savante, mais une femme instruite, d'un jugement délicat, dont Bitzius faisait si grand cas, que pas une ligne ne sortait de ses mains avant d'avoir obtenu son approbation. Si dans les livres de Gotthelf, les femmes ont presque exclusivement les beaux rôles, si la plupart ont été dotées par lui d'un jugement si sûr

et d'une grâce si touchante, dans leur simplicité, il faut encore ne voir là qu'un hommage de Bitzius à l'adresse de sa femme.

De très-bonne heure, le jeune Albert fut envoyé dans la maison des orphelins à Berthoud, la petite ville voisine, son père estimant indispensable pour lui de vivre d'abord en commun avec les bambins de son âge. Quant aux demoiselles, leur éducation se fit en famille, et s'acheva dans la Suisse française, à Neuchâtel.

Les joies intimes de ce petit cercle n'empêchaient pas Bitzius d'être constamment, et de toutes les manières, à la disposition de ses paroissiens, soit qu'ils recourussent à ses conseils, soit qu'ils sentissent le besoin de faire la confidence de leurs peines à un ami compatissant. Dans toutes les circonstances graves, on était sûr aussi de le voir payer toujours des premiers de sa personne. Lors de l'incendie de l'hôpital de Lützelflüh, en 1848, quelques malades étant restés dans la maison déjà en flammes, il ne sortit du milieu de l'incendie que quand le salut de tout le monde fut assuré. A un autre incendie, il demeura pendant plusieurs heures au beau milieu d'un étang ou à la chaîne, pour activer les secours. Une autre fois enfin, il sauva une maison voisine de celle qui brûlait, en soulevant, à la force du poignet, un immense volet, derrière lequel la pompe réussit à s'abriter des flammes qui l'empêchaient de prendre position.

III

J'ai donné dans mon premier article un portrait de Bitzius, hasardé sur de simples hypothèses. Voyons maintenant celui-ci :

Bitzius avait été jadis un homme très-vigoureux, de taille au-dessus de la moyenne, d'une physionomie pleine de santé que n'avait jamais blêmie aucune élucubration, et d'un front plein de pensées. Sa conversation était sérieuse et nourrie, sans éclat de paroles, comme celle d'un homme sur les lèvres duquel rien de mesquin ne trouve place, et avec cela affable, franc, impressionnable et facile à la confiance. Ses yeux étaient d'une limpidité si vive, qu'ils semblaient transpercer les hommes et les choses, sans avoir cependant rien de guetteur ni d'espionneur ; sa tête, avec ses noirs cheveux crépus (j'avais dit *blonds*), était d'une mâle beauté. Voilà.

Comme homme religieux, Bitzius était plus soucieux de la

pratique bien que de la rigidité du dogme. — Ma foi, dit-il, c'est que Dieu ne fait rien des choses qu'il m'a donné la force de faire, et que j'ai à me servir de cette force, selon mes facultés et ma conscience, mais sans prétendre à la certitude de la réussite, et en laissant humblement à Dieu le soin du succès. Je suis responsable de mes actes, mais c'est Dieu qui régit leurs effets.

En tant que ministre réformé, Bitzius tenait à l'église nationale et condamnait en fait, sinon en droit, les églises dissidentes du protestantisme, dont les subtilités lui semblaient entraîner les plus fâcheux résultats, notamment sur les campagnards.

Au point de vue politique, Bitzius était, dit M. Manuel, plutôt l'homme de ses propres idées que l'homme d'un parti. Toujours énergiquement national, son conservatisme était au fond si libéral, que partout ailleurs on n'eût guère songé à le regarder comme un conservateur. Uniquement préoccupé des faits et des résultats, il faisait bon marché des beaux discours. Il réclamait des réformes et détestait les révolutions, bel idéal en effet, mais dont les réalités de l'histoire ne démontrent pas toujours la suffisance. Du reste, c'est du sein même de la vie privée qu'il s'appliquait à faire jaillir les garanties de l'indépendance et du bonheur de tous, manière de voir qui nous semble, à tous les points de vue, d'une justesse indiscutable.

Si Bitzius était facile au sarcasme, il ne faisait en cela, dit M. Manuel, qu'imiter l'exemple de tous les grands écrivains de la Grèce et spécialement d'Aristophane, avec lequel il avait, du reste, les plus grandes ressemblances comme publiciste, et qui fût devenu son auteur favori, s'il l'eût mieux connu; ce à propos de quoi, on peut toujours objecter cependant qu'Aristophane n'était pas ministre de l'Evangile.

A ceux qui regrettent les allures tendencielles de Gotthelf, dans ces dernières années, M. Manuel oppose l'exemple de tous les grands écrivains modernes, en France, en Allemagne et en Angleterre. L'objection a certainement son importance, mais peut-être ne faudrait-il pas confondre la légitimité esthétique des tendances philosophiques, avec celle des tendances politiques. Les opinions politiques ne relèvent guère, en fait, que de l'arbitraire personnel, tandis que les opinions philosophiques sont beaucoup plus subordonnées au contrôle de l'intellect général. — Du reste, les Gracques (les radicaux) ont mauvaise grâce à se plaindre de

la violence, dit M. Manuel, coréligionnaire politique de Bitzius. C'est répondre à l'objection par l'objection elle-même ; mais passons vite à d'autres observations de M. Manuel, à propos desquelles il nous sera plus facile de nous entendre.

Comme écrivain, l'incorrection de Bitzius, que celui-ci du reste était le premier à confesser, tenait d'abord à ce qu'il avait été amené à écrire sans aucune des préparations ordinaires ; puis à son isolement de tout milieu littéraire, isolement qui ne lui laissait pas d'autre guide que son instinct ; et enfin, à cette circonstance spéciale aux écrivains de la Suisse allemande, que, parlant dans la vie journalière, une langue dialectique dans laquelle se formulent d'abord en eux-mêmes leurs impressions les plus intimes, ils sont réellement obligés de traduire au préalable ces impressions, pour les exprimer en haut allemand, c'est-à-dire en langage littéraire.

Du reste, la langue allemande, en cela plus sage que la nôtre, n'hésite pas à faire son profit de tous ces énergiques provincialismes, dès qu'elle les reconnaît bien réellement issus du sein de son génie primitif, comme on peut le voir par les lignes suivantes, extraites de la préface du grand dictionnaire allemand de M. Jacob Grimm, l'éminent philologue :

« De tout temps il nous est arrivé de la Suisse des livres vigoureux, dont le charme s'évanouirait en partie, si on leur ôtait la douceur ou l'énergie de leur langage local. Cela est vrai surtout de Jérémias Gotthelf, que bien peu égalent aujourd'hui pour la puissance de l'expression. Nous le mettrons souvent à contribution dans les volumes suivants de ce dictionnaire, heureux de populariser ainsi sa vigoureuse manière de s'exprimer. »

Au fait, Bitzius se sert, à l'occasion, de son idiome local, avec une telle souplesse et une telle abondance que ses livres, dit M. Manuel, finissent par embrasser, dans leur ensemble, toutes les nuances et toutes les expressions du dialecte bernois.

Pour ce qui est du sans-gêne de ses procédés de composition, Bitzius s'en excusait, en alléguant que, toujours préoccupé d'un but moral, il ne s'inquiétait pas des règles de l'art. A cet égard, on peut le comparer, dit M. Manuel, à un voyageur qui trouve dans le voyage en lui-même son plaisir le plus vif, et à qui le charme et les splendeurs de la route font complètement oublier la question de savoir, ni où il arrivera, ni où il passera la nuit. Quand les personnes à qui Bitzius lisait le manuscrit de ses ro-

mans encore en travail, lui demandaient ce qu'allaient devenir tels et tels personnages, il répondait bonnement : — Je n'en sais pas plus que vous.

Et cependant, malgré tout cela, une des preuves les plus plausibles de la puissance de production vraiment prodigieuse de Gotthelf, n'est-ce pas, comme le remarque si bien M. Manuel, d'abord, la variété si nombreuse et si énergique de ses types, avec lesquels il nous fait faire la plus intime connaissance, sans recourir jamais aux artifices littéraires du portrait, pas plus qu'il n'a besoin de faire du paysage, pour qu'on se sente constamment avec lui au grand air et au grand soleil, pas plus enfin qu'il n'a besoin de faire l'inventaire de ses intérieurs de ménage, pour que le lecteur en ait constamment et très-visiblement tous les détails devant les yeux ?

Au fait, bien que la campagne et les campagnards défraient continuellement ses livres, Bitzius n'a rien de commun non plus avec les poètes idylliques ordinaires, ni même avec l'école moderne des romanciers villageois. Il n'est pas idyllique, parce que l'idylle se circonscrit essentiellement dans la représentation pittoresque ou musicale de quelques détails paisibles et harmoniques d'une vie des champs plus ou moins idéale ; tandis que lui, Bitzius, il embrasse cette vie dans tout son ensemble, il la retourne sous toutes les faces, il en sonde toutes les plaies, il en fait gronder tous les orages, et soupirer toutes les souffrances et chatoyer toutes les délicatesses avec une supériorité magistrale, qui rappelle à M. Manuel tantôt les allures d'Homère et tantôt celles de Shakspeare.

Pendant que ses prétendus rivaux sur le terrain de la littérature villageoise suent sang et eau pour approvisionner leur petite rigole, lui, Bitzius, s'élance continuellement, large, impétueux et profond, comme un fleuve toujours sur le point de déborder. Comme Luther, dit M. Manuel, Bitzius eût jeté son encrier à la tête du diable, si le diable lui était apparu. Comme Francklin, il faisait de la moralité religieuse et domestique la base de la liberté politique; comme Pestalozzi, il concentrait toutes ses préoccupations sur les pauvres et les ignorants, à cela près qu'il illuminait de ses inspirations de poète, ces mêmes questions que Pestalozzi discutait, lui, plus spécialement en pédagogue et en philosophe; et enfin, comme Jean Paul, il portait dans son âme cette tendresse géniale pour tous les êtres infirmes

et souffrants, qui eût fait de chacun de ses romans, un véritable évènement pour Jean Paul, s'il avait été donné à celui-ci de les connaître: cette tendresse assure à Bitzius une des premières places dans l'histoire de l'humanité, non-seulement parmi les poètes campagnards, mais parmi les plus puissants remueurs de passions humaines....

IV

Je tire toutes les réflexions qui précèdent, de la seconde partie du livre de M. Manuel, qu'en commençant je m'étais promis de ne point aborder; mais aussi comment ne pas dépasser ses limites, quand on a si peu de place à son service et tant de belles choses à dire?

Malgré sa vigoureuse constitution et sa vie si bien réglée, la santé de Bitzius finit cependant par décliner, par suite de l'usage de l'iode au moyen duquel il combattait les progrès du goître qu'il avait au cou. Mangeant beaucoup et ne sortant plus guère à pied, vu les oppressions de cœur dont il souffrait, l'hypertrophie du cœur et même du foie, amena bientôt l'hydropisie. Déjà, en 1851, ses pieds étaient enflés, son catarrhe devenait aussi plus fréquent, favorisé sans doute par l'habitude qu'avait Bitzius de travailler en hiver en tournant le dos à un grand feu de cheminée, ce qui amenait des transitions subites de température, quand il fallait sortir, et chaque jour il sortait fort souvent.

Ajoutons aussi à ces différentes causes d'ébranlement de sa santé, la tension continuelle de son esprit, à laquelle il ne faisait pas assez diversion par les voyages. Une course à Schwitz et dans les Grisons en 1846; une autre à la réunion des prédicateurs à Neuchâtel, en 1850; une troisième, pour le même motif, à Liestal, d'où il poussa jusqu'à Baden et Strasbourg en 1851, puis une quatrième enfin, dans l'Unterwald en 1852, voilà à quoi, dans ces derniers temps, se sont résumés ses voyages.

— Les Bitzius ne deviennent pas vieux, disait-il un jour à sa femme. La providence ne m'a peut-être donné cette grande force de production, que parce que bientôt je ne serai plus là.

Une saison de bains qu'il fit au Gournigel en 1853 détermina chez lui une toux presque continuelle. L'hydropisie allait toujours croissant. Pendant l'été, il reçut inopinément la visite de

son éditeur de Berlin, M. Springer, auquel il fit cependant, en voiture, les honneurs de son Emmenthal, avec un joyeux entrain. Les autres visites affluaient également. A la fin de l'été, sa santé sembla presque se remettre, à l'arrivée d'un de ses bons amis qu'il entraîna aussitôt dans la montagne. Cette excursion lui avait fait, disait-il, autant de bien qu'une excellente cure; mais cette amélioration n'était qu'apparente.

Le 4 octobre, il célébrait en famille, le cinquante-huitième anniversaire de sa naissance. Quelques jours auparavant, il venait de fiancer Henriette, sa fille aînée, avec un jeune collègue de son voisinage, M. Ruetschi, pasteur à Sumiswald.

Le 10, il fut pris d'un refroidissement en allant voir un enfant malade. L'inflammation survint aussitôt, puis les crachements de sang. Malgré les instances des médecins, il ne voulut pas se mettre au lit. Le 14, il se rendit encore, par un temps froid et humide, à la commission des pauvres, dans la maison d'école, voisine de la sienne. Une petite saignée pratiquée en vue des crachements de sang, semblait d'abord produire un effet favorable; cependant, l'hydropisie montait toujours, la fièvre devenait permanente. Le malade conservait encore, néanmoins, sa bonne humeur et son bon appétit. Il se faisait lire les journaux et s'intéressait vivement au siége, alors à son début, de Sébastopol, qui l'occupait même pendant son sommeil. Les derniers jours, il causa encore avec son fils Albert, revenu hâtivement de Lausanne, des cours que celui-ci devait suivre pendant le semestre d'hiver. Le 20, il délivra encore des certificats pastoraux. Le 21, veille de sa mort, il plaisanta encore avec ses médecins. Le soir, il soupa encore un peu, et causa comme d'habitude avec sa femme. La nuit n'avait pas été pire que de coutume, quand tout à coup une suffocation vint mettre un terme à sa vie et à ses souffrances.

On l'enterra le 25. Une foule immense suivait son cercueil, à la suite duquel la jeunesse des écoles de Berne n'eut garde de manquer. Le discours funèbre fut prononcé par le doyen Farchon.

Sa tombe est près de celle de sa mère, dans le cimetière de Lützelflüh. Elle consiste en un monument simple que lui a fait ériger sa femme. C'est une pierre de forme gothique, ciselée dans le haut, avec cette inscription :

Ici repose dans la paix de Dieu,

ALBERT BITZIUS, JÉRÉMIAS GOTTHELF, de Berne,

pendant 22 ans pasteur de cette commune.

Né le 4 octobre 1797, mort le 22 octobre 1854.

I. Corinthiens XV. 54, 55. La mort est absorbée par la victoire. Mort! où est ton aiguillon? Sépulcre! où est ta victoire?

Proverbes XII. 17, 19. Celui qui est véridique dit librement ce qui est juste, mais la langue mensongère trompe. La bouche véridique persiste éternellement, mais il n'y a qu'un instant pour la bouche mensongère.

« Le plus beau monument de Bitzius, » reprend M. Manuel en conclusion de la partie biographique de son livre, « c'est dans le cœur de ses lecteurs qu'il l'a élevé lui-même, et sa considération, nous en avons la certitude, ne fera que grandir avec les générations. Quand les esprits, devenus plus calmes, apprécieront plus impartialement les luttes de notre époque, le temps, qui éclaircit tout, fera aussi paraître plus grande et plus imposante la figure de cet homme. Sans doute, celui qui élève la voix au milieu des discordes populaires, ne saurait échapper aux contradictions violentes et aux amères inimitiés qui en sont inséparables ; cependant, s'il a eu en lui-même quelque chose de juste, s'il a été d'un métal de bon aloi, s'il a révélé au monde des choses durables et vraies, le jour où on lui rendra les honneurs qu'il mérite ne peut manquer d'arriver. Le peuple recherchera cette figure avec amour, et se réjouira de la contempler. Le bon or sera découvert et plus d'un s'étonnera de ne l'avoir pas reconnu plus tôt, d'avoir si peu remarqué le prix de ce métal. »

Pour Bitzius aussi, la satisfaction arrivera, ou plutôt, elle est déjà arrivée. Quand son portrait à l'huile fut apporté à Berthoud, dans la salle de l'exposition industrielle, pendant l'été qui suivit sa mort, les gens de la campagne ne cessèrent de faire cercle autour de lui. Pour bien des gens Bitzius mort n'est déjà plus le même homme que Bitzius vivant. Combien de haines déjà ensevelies par le temps! Combien d'animosités ne s'éteignent-elles pas d'un jour à l'autre ! Le peuple comprend d'instinct combien apparaissent rarement, au milieu de lui, des hommes capables de lui montrer ses beaux et ses vilains traits dans un miroir

aussi fidèle. Il aimera l'homme à qui il est redevable de la peinture de ces traits, et mieux il se connaîtra soi-même et plus il l'aimera. C'est à l'esprit même du peuple que l'écrivain a emprunté ces traits, et c'est à ce peuple qu'il les restitue en éternel souvenir. Il a rendu stable et permanent ce qui disparaît si facilement, ce qui est si vite entraîné par le fleuve de la vie ; il a même réussi à faire faire halte à notre époque dans sa fuite si hâtive, en la forçant à rendre témoignage d'elle-même à ceux qui en verront une autre. Et quand il a eu accompli cette œuvre, il est allé se reposer. Sa mission était remplie. Ce qu'il était chargé de faire, il l'avait fait. Il déposa la plume, et comme le dernier d'une génération en train de disparaître, il s'est mis à suivre lui-même cette époque qui avait été la sienne et qu'il pouvait encore nous montrer en peinture.

« C'était un barde obligé de marcher en avant, dès qu'il avait décrit et chanté le moment qui lui échappait. »

Ce mot plein de justesse d'un ami au bord de sa tombe, caractérise on ne peut mieux la vie tout entière de Gotthelf, et c'est précisément aussi ce mérite d'avoir coulé en bronze une époque et des situations qui font place à une autre époque, à d'autres situations, et à une autre génération pensante, c'est précisément ce mérite qui lui assure l'admiration de ses compatriotes, chaque peuple aimant à se regarder dans le miroir de son passé et à évoquer le souvenir des jours d'autrefois. C'est là un titre de plus pour lui, dis-je, à l'affection de ses compatriotes, car, tout en devenant, par ses écrits, le citoyen de bien des contrées et de différentes races, sa virtuosité n'en a pas moins eu sa source dans sa nationalité ; et il n'a été un vrai poète et un énergique écrivain, que parce qu'il était un vrai Suisse et un énergique Bernois. Sans cette vigoureuse empreinte du caractère national, il est aussi impossible de devenir un publiciste de quelque grandeur et de quelque influence, qu'il est impossible à un arbre de devenir grand et vigoureux, s'il n'a jeté dans le sol de profondes racines.

Salins, le 15 octobre 1857.

Max. Buchon.

SYLVANIA

SOUVENIRS D'UNE EXCURSION DANS L'UNTERWALD.

A Mademoiselle Mathilde de C.....

Das Land und Volk gefiel mir wohl.

ARNDT.

SUITE.

VI

J'avais insensiblement perdu de vue Trückmann et le petit garçon. Mais, arrivé au sommet, je me retournai et je les aperçus courant après moi à toutes jambes et en m'appelant du geste et de la voix avec les signes de la plus vive inquiétude. Quoiqu'ils eussent eu soin de me prévenir qu'il y avait en cet endroit une auberge *où l'on pouvait prendre tout ce qu'on voulait*, ils craignaient que je ne passasse outre sans la remarquer. La précaution était inutile, car mon cheval s'était arrêté court en arrivant au seuil désiré, et passait déjà la tête par la porte entrebâillée de la cabane. Je mis pied à terre et je m'attablai vis-à-vis de mes deux compagnons de voyage. L'aubergiste, assis au fond de la chambre et très-occupé pour le moment à écouter les récits d'un autre voyageur, nous toisa d'un regard rapide, et, ayant constaté que nous n'étions pas des Anglais, ne crut pas nécessaire de se déranger. Il se contenta de faire

un signe à une petite fille qui nous apporta du pain et du vin.

VII

Le connaissez-vous, Mathilde, cet air bienfaisant des hautes montagnes? Le connaissez-vous, ce pays où ne fleurit pas le citronnier, mais où la gentiane alpestre émaille seule de ses petites fleurs bleues le gazon court et ténu des pâturages? Il semble que pour l'âme comme pour le corps la pression atmosphérique se fasse moins sentir sur les hauteurs que dans la plaine. Comme on y respire librement! Comme le cœur y est à l'aise et s'associe gaiement au murmure joyeux du grillon, au frémissement du feuillage, au tintement lointain des clochettes des troupeaux!

Il y avait plus d'une heure que nous avions fini notre modeste déjeûner, et pourtant nous nous trouvions si bien que nous ne songions pas le moins du monde à partir. Nous nous étions étendus sur l'herbe, près de la cabane, la face tournée vers le ciel, le regard perdu dans l'espace. Nous devisions, Trückmann et moi, comme de vieux amis : il m'avait exposé tous les procédés de la sculpture sur bois, tous les écueils et toutes les difficultés du métier; puis, se laissant aller à la pente habituelle de ses pensées, il en était venu à me parler de ce qui lui tenait le plus au cœur; il m'avait raconté une de ces vieilles histoires « qui pourtant demeurent toujours neuves, » comme dit le poète, et qui ont encore le pouvoir de rendre si heureux ou si malheureux celui auquel elles arrivent. Pour lui cette histoire se résumait à ceci : il avait aimé Lisi pendant trois mois avant d'oser le lui dire, et, quand il le lui avait dit, il s'était trouvé qu'elle l'aimait aussi. Il ne se lassait pas d'admirer un fait aussi merveilleux. N'est-ce pas une histoire extraordinaire, Monsieur? me disait-il tout rayonnant de l'orgueil du bonheur. Croyez-vous que chose pareille se soit jamais passée? Jamais, non, jamais, on n'a rien entendu de semblable! Voyez, — j'ai toujours pensé qu'il y

avait une Providence, parce qu'on me l'avait dit; mais à présent, j'en suis sûr, je l'ai vue; — oui c'est absolument comme si je l'avais vue de mes yeux. Je crois aux miracles, monsieur, — car enfin c'est un miracle, et jamais on n'aurait imaginé qu'un homme pût être aussi heureux que je le suis.

Brave garçon! Heureux Trückmann! Ce fut lui pourtant qui songea le premier au départ.

— Il y a une heure et demie que nous sommes ici, Monsieur, me dit-il en se levant. Et d'ordinaire on ne s'y arrête jamais plus de dix minutes.

— Eh! que m'importe, Trückmann, ce que l'on fait d'ordinaire? Pourquoi se hâter, vraiment? Pourquoi courir? Après qui? Après quoi? Croyez-vous que jamais on trouve ce que l'on poursuit? On ne trouve que ce que l'on a, cher Trückmann. Il faudrait tant pour être heureux! et il faut si peu pour être content! Qu'on me donne un livre et un cigare, et il ne me manque rien dans ce monde. Eh bien! j'ai l'un et l'autre, là, dans ce havresac qui me sert de chevet et je ne pense pas même à en faire usage; il me suffit pour le moment de humer cet air pur et de contempler ce ciel bleu.

— C'est très-bien, Monsieur, — répliqua timidement Trückmann, ébloui de mon beau dire; — mais si Monsieur arrive trop tard à Lucerne, il ne pourra pas voir le relief du général Pfyffer. On ferme à cinq heures, il n'y a pas à dire. Et si vous arriviez après cinq heures, vous m'en voudriez de vous avoir laissé vous attarder. Tous les voyageurs savent cela, Monsieur, et ils me disent toujours : « Dépêchez-vous, Trückmann, et faites en sorte que nous arrivions assez tôt pour voir le relief du général Pfyffer. » Mais je vois bien que, du train que vous y allez, vous ne serez à Lucerne qu'à la nuit close.

— Eh! tant mieux! tant mieux! Y a-t-il rien de plus délicieux que d'arriver de nuit dans une de ces vieilles villes mal éclairées,—de voir, en approchant, les tours et les clochers dessiner leurs immenses spectres sur un ciel assom-

bri, — puis, de traverser seul les rues silencieuses et de n'entendre que l'écho sonore du bruit de ses pas, répercutés par les hautes maisons aux volets fermés? Je me réjouis d'avance, Trückmann, de me glisser dans ces longs ponts couverts, ténébreux et muets comme les cercueils auxquels ils ont emprunté leur forme; je me réjouis d'entrer en tâtonnant, — et presque frissonnant d'effroi, — dans la cour obscure et dégradée de l'*Abbaye des Tailleurs*.... Et demain matin, avant l'aube, je vais réclamer au bureau des diligences ma malle que j'y ai adressée poste restante et je pars pour Zurich, avant que Lucerne se soit éveillé et emportant dans mon souvenir l'image fantastique d'une vieille cité du moyen-âge dans toute sa poésie et dans toute son intégrité.

— Oui, Monsieur, mais le relief du général Pfyffer ferme à cinq heures. Et il faut l'avoir vu, ou bien c'est comme si on n'avait rien vu. Il y a là la moitié de la Suisse, avec les lacs, les montagnes, les rivières, les maisons, enfin tout, et de grandeur naturelle.

— Eh bien! partons, Trückmann, partons! Et qu'il ne soit pas dit qu'au mépris de vos avertissements je me suis privé par ma faute d'admirer cette merveille. Remettez la bride à mon cheval pendant que je vais régler avec l'hôte.

En rentrant dans la chambre d'auberge, je trouvai notre petit garçon absorbé dans une occupation qui paraissait tout à fait en rapport avec ses aptitudes. Il avait renversé dans le sucrier ce qui restait au fond de nos verres et en avait composé un liquide glutineux qu'il étendait sur une tranche de pain, aussi proprement que possible, à l'aide du pouce et du doigt indicateur. On eût dit un petit *chérubin* de Fourier travaillant dans sa sphère passionnelle au bonheur de l'humanité.

Courage, enfant! Tu appartiens à cette race industrieuse qui répand la méringue dans les deux hémisphères et qui a illustré le nom de confiseur suisse de Saint-Pétersbourg à San-Francisco!

VIII

Quand je ressortis de la cabane, mon guide était en conversation très-animée avec le voyageur qui, à notre arrivée, captivait si fort l'aubergiste par ses récits. Comme l'entretien avait lieu dans le dialecte du pays que je ne comprenais qu'à demi, j'attendis qu'il fût terminé ponr demander à Trückmann de quoi il s'agissait.

— Monsieur, me dit-il, le voyageur que voilà est de ce pays-ci. Je lui ai dit que nous allions à Lucerne, mais que vous n'aviez pas l'air pressé d'y arriver. Et là-dessus il m'a dit qu'il vous conseillait de ne pas traverser l'Unterwald sans aller voir le couvent d'Engelberg, un magnifique bâtiment, tout couvert en ardoise. C'est un détour de deux jours seulement, et si vous vous décidez à le faire, je vous conduirai volontiers.

— Oui, mais y êtes-vous déjà allé et connaissez-vous le chemin?

— Oh! Monsieur, c'est justement parce que je ne le connais pas que j'aimerais bien à y aller. Mais, ne craignez pas, je trouverai bien. Vous ai-je égaré jusqu'à présent?

— Et si vous vouliez me permettre d'aller avec vous, interrompit l'Unterwaldois, cela me ferait un grand plaisir. Je comptais retourner directement à Stanz où je demeure, mais j'aimerais beaucoup faire encore ce petit voyage avant de rentrer au logis, si toutefois vous voulez bien me prendre à votre suite.

Trückmann et Benz, — c'était le nom de l'Unterwaldois, — avaient l'air de désirer si vivement ce voyage, que je ne sus pas résister à leurs instances. Il fut arrêté que nous irions à Saxelen, que nous entrerions dans le Melchthal et que nous traverserions la Storegg, pour nous rendre dans la vallée d'Engelberg. De là, Benz et moi nous reviendrions à Stanz et nous couronnerions notre excursion en faisant un pélerinage à la célèbre madone de Nieder-Rikkenbach.

Mes deux amis étaient ravis de ma décision. Pour moi,

j'avais le sentiment de satisfaction que donne un acte de vertu, car je me disais que je renonçais spontanément en leur faveur à voir le relief du général Pfyffer. Le petit garçon seul était triste de nous quitter, mais il n'y avait pas moyen de l'associer à notre expédition : la Storegg, élevée de 6290 pieds au-dessus de la mer, est un passage plus ardu que le Brünig et les chevaux ne peuvent y atteindre.

IX

Si j'avais pu prévoir, ma chère Mathilde, que dix ans ou peu s'en faut après mon excursion dans l'Unterwald, il me prendrait envie de vous la raconter, j'aurais eu soin de recueillir quelques notes sur ce que je voyais, afin de pouvoir introduire dans mon récit certains détails qui l'eussent précisé et l'eussent rendu plus complet. Je voudrais par exemple vous faire le portrait de Benz, mon nouveau compagnon de voyage; je voudrais vous dire quelle était la couleur de ses yeux, de ses cheveux, de son teint; je voudrais vous parler de son galbe et de son torse : ce sont des détails que ne néglige aucun romancier, et à plus forte raison est-on en droit de les exiger de celui qui écrit une histoire véritable. Mais je vous avouerai que je n'ai rien observé de tout cela, et je ne puis que vous donner l'impression générale qui me reste de Benz; cette impression est encore très-vive dans mon souvenir, car Benz est demeuré pour moi un ami et je me fais une fête d'aller le voir si jamais je retourne à Stanz.

Benz était donc, — et est encore, je l'espère, — barbier dans la capitale du Nidwald. C'était un homme de trente ans au plus, petit plutôt que grand, maigre, nerveux, bien proportionné, n'ayant rien des formes athlétiques sous lesquelles on aime à se représenter les habitants des Alpes, mais doué de cette netteté d'intelligence et de ce génie éminemment pratique qui caractérisent les Suisses des petits cantons et qui distinguent avantageusement cette race de nous

autres Allémans ou Burgondes de l'Helvétie occidentale. Joignez à cela la franchise d'un vieux Suisse, la gaieté d'une alouette et les saillies d'un confrère de Figaro, — voilà Benz!

Bon carabinier, comme tous les citoyens d'Unterwald, il avait orné son feutre vert d'une multitude de cartons de diverses couleurs, témoignages irrécusables de son adresse : car, j'ai oublié de le dire, il revenait du tir fédéral.

X

Benz, Trückmann et moi, nous nous mîmes donc en route. Si je me nomme le dernier, c'est uniquement pour me soumettre à l'autorité de la grammaire française, qui a consacré cette règle de politesse, — la seule, je crois, que l'on apprenne au collége; — mais, à proprement parler, il eût été plus exact de dire : Moi, Trückmann et Benz, — car j'étais bien décidément le chef de l'expédition. C'était moi, pour ainsi dire, qui avais frété le navire, c'était moi qui traçais l'itinéraire et fixais les haltes. Mes compagnons de route me témoignaient une grande déférence parce que je comprenais le latin inscrit au frontispice des églises et que je parlais allemand comme un homme qui n'en a pas l'habitude. De mon côté, je leur étais redevable du principal charme du voyage; Benz surtout, en naturel du pays, m'en faisait les honneurs avec une grâce parfaite : il liait conversation avec les passants, leur faisait raconter la petite chronique de l'endroit et m'expliquait les mots que je ne comprenais pas; il m'indiquait les auberges réputées ou m'introduisait familièrement dans les cabanes des paysans où l'on s'empressait de nous faire asseoir et de nous apporter du lait, des fraises et du miel; — et, lorsque par hasard un curieux lui demandait à demi-voix quel était donc cet étranger en compagnie duquel il voyageait, il répondait avec satisfaction : c'est mon ami, — un homme très-bien, — qui écrit des livres imprimés, — qui parle français, — et qui boit du vin bouché.

Mais n'anticipons pas : nous ne sommes encore qu'au Brünig. Nous en partons gais et alertes et nous le descendons en courant; nous traversons ces « salubres forêts, » selon la belle expression d'Horace, en suivant le frais sentier qui circule entre les sapins et les hêtres de haute futaie. Au détour de la paroi de rochers qui sépare le bassin le plus élevé de la vallée de celui dont le lac de Lungern occupe le fond, le chemin descend rapide et en demi-galerie l'escarpement du gradin de calcaire qui domine le lac. Arrivés au bas de la pente, nous laissons à gauche un mamelon boisé au flanc duquel de nombreuses cibles dessinent leur disque blanc, et tôt après nous entrons dans le petit village de Lungern. Benz ouvre la marche, et, la tête renversée en arrière, chante à plein gosier une éblouissante tyrolienne, pendant que Trückmann, qui me suit en portant mon sac, l'accompagne sur l'air de la *Parisienne*.

XI

On sait que le lac de Lungern était primitivement beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui. Le niveau en a été considérablement abaissé à la suite de travaux immenses dont l'histoire pleine de péripéties fait le plus grand honneur à la persévérance des habitants du village de Lungern et à l'habileté de leurs ingénieurs. Ce travail, vraiment colossal, si l'on songe au peu de ressources de ceux qui l'ont entrepris, a été commencé en 1788; interrompu à deux reprises, il n'a été achevé qu'en 1836. En juin 1835, il avait coûté déjà près de 50,000 francs, sans compter seize mille journées de travail volontaire et gratuit des habitants de la localité. Par malheur, le succès de l'œuvre n'a pas entièrement répondu aux efforts qu'elle avait coûtés. Des huit cents arpents de terrain ravis aux nymphes de l'Aa, il n'y en a qu'une faible partie qui aient pu profiter à Cérès; le reste s'est trouvé n'être que rochers stériles et abruptes dont on n'a pu jusqu'à présent tirer parti. La malédiction des touristes est attachée à ce sol

ingrat, et pas un ne passe par là sans s'apitoyer sur ce malheureux lac desséché. A leurs yeux toute l'eau qu'il contient encore ne suffirait pas à laver de ce forfait les barbares habitants de Lungern, — « auteurs d'un attentat de lèse-nature et n'ayant pu jusqu'à présent retirer aucun profit de leur crime, » — comme le dit agréablement M. Joanne dans son *Itinéraire descriptif*.

J'aime la nature autant qu'un autre, mais toute cette éloquence dépensée contre de pauvres gens qui ont conquis à la sueur de leur front un sol nécessaire à leur entretien, me paraît d'un goût assez douteux. On n'est pas un Catilina pour avoir travaillé pendant près d'un demi-siècle à rendre à l'agriculture un terrain couvert par les eaux. Loin de m'indigner contre les habitants de Lungern, je ne puis qu'admirer leur héroïque persévérance, et s'ils n'ont pas eu toute la réussite qu'ils méritaient, je m'en afflige sincèrement avec eux. Ils ont rempli, du moins autant qu'ils le pouvaient, la tâche que le Créateur a imposée à l'homme : « Dominez sur la terre et vous l'assujettissez. » L'immortelle nature est assez riche pour que de pauvres diables puissent, sans l'appauvrir, dérober à sa brillante parure quelques perles qu'ils échangeront contre le pain qui doit nourrir leurs enfants. D'ailleurs, plus on desséchera de lacs, plus on admirera ceux qui restent. Ne savez-vous pas que l'âme humaine est faite de telle sorte qu'elle ne sait jouir d'un objet qu'à proportion de sa rareté, et croyez-vous par hasard qu'un véritable amateur se permettra jamais d'admirer une gravure dont il restera plus de dix épreuves? Dans l'antiquité, le phénix était le plus beau des oiseaux, parce qu'il était seul de son espèce ; mais il est encore cent fois plus beau aujourd'hui que la race en est éteinte.

Telles étaient mes réflexions en longeant les rives du feu lac. Benz et Trückmann avaient engagé une discussion excessivement vive sur le même sujet. Le Bernois condamnait hautement les gens de Lungern et allait même jusqu'à les appeler *têtes de mouton*, ce qui est en allemand une quali-

fication peu flatteuse. L'Unterwaldois prenait la défense de ses compatriotes qu'il cherchait à justifier ou à excuser de son mieux. Mais Trückmann était inflexible et répétait toujours : Têtes de mouton! têtes de mouton!

— Voyons, Monsieur, je vous prends pour juge. Croyez-vous qu'il soit permis à des hommes, — et à des hommes comme cela, des Unterwaldois, qui ne savent ni lire ni écrire, — de gâter ainsi l'œuvre de Dieu?

— *Dieu fit bien ce qu'il fit*, cher Trückmann, j'en conviens; mais peut-être a-t-il aussi quelquefois des raisons pour laisser faire ce qu'il laisse faire.....

— Non, Monsieur, non! s'écria Trückmann, la nature est la nature et ce qui est beau est beau! Il y a dans ce monde autre chose que les betteraves et les pommes de terre. Il faut aussi savoir faire des sacrifices au coup-d'œil! Tenez, si ces gens de Lungern avaient eu tant soit peu de cœur, ils auraient laissé leur lac tel qu'il était. Ils auraient bâti ici un grand hôtel, — comme l'hôtel de Bellevue à Thoune, — avec une véranda et une chapelle où l'on aurait prêché en anglais, — et ils y auraient reçu en pension des étrangers, à dix francs par jour, — service compris, mais le vin et la bougie payés à part; ensuite, ils auraient construit vingt-cinq petits bateaux qu'ils auraient loués à l'heure. Faites un peu le compte, Monsieur, et voyez si tout cela n'aurait pas été d'un meilleur rapport que ces misérables carrés de choux!

— C'est pourtant vrai, dit Benz presque convaincu. Ce garçon-là a le sentiment de la nature.

XII

Vous savez trop bien ce que c'est que ce pauvre monde, chère amie, pour que la pensée de la mort puisse vous inspirer quelque répugnance. Vous savez que dans ce qu'on appelle la vie il y a souvent plus de vide et de ténèbres, un air plus glacial et un plus morne silence que dans la

nuit du tombeau. La mort au contraire, — et le mot est de Robespierre qui devait s'y entendre,— *la mort, c'est le commencement de l'immortalité.*

Eh bien! Puisque les pensées funèbres n'ont rien qui vous repousse, n'oubliez pas, quand vous irez dans l'Unterwald, de visiter les cimetières. Ces asiles du repos, où l'homme dort attendant son salaire, pareil à l'ouvrier qui a fini sa journée, sont, pour celui qui veut connaître les mœurs d'un peuple, aussi intéressants à étudier que les bruyantes habitations des vivants. Ne vous attendez pas cependant à ce que je vous décrive des cercueils suspendus aux branches des érables, comme ceux que Châteaubriand a observés chez les Natchez. Non, dans leur aspect général, les cimetières de l'Unterwald ne sont pas très-différents des nôtres. Les tombeaux y sont surmontés comme ailleurs d'une croix de bois ou de fer, sur laquelle est inscrit un verset de l'Evangile, avec le nom du défunt et les dates de sa naissance et de sa mort, puis une inscription destinée à rappeler ses vertus et les regrets des survivants. Mais les *vieux Unterwaldois*, — qui ont aussi à un haut degré cette piété envers les morts que l'on retrouve chez tous les peuples simples et primitifs, — ne se contentent pas de ces formules banales : ils placent au centre de la croix un cartouche contenant le portrait du défunt. Le mari et la femme reposent d'ordinaire dans le même tombeau et leurs portraits sont réunis sur le même médaillon. Les femmes sont représentées avec le bonnet à haute guipure qui est un des traits caractéristiques de leur costume ; les hommes, quel qu'ait été leur état, y figurent revêtus d'un frac bourgeois à boutons jaunes et les joues emprisonnées dans les angles en équerre d'un large col de chemise. Ces grossières peintures que désavouerait le dernier de nos rapins, ont quelque chose pourtant qui plaît et qui attire. On y retrouve la naïveté, la bonne foi, la piété de la vieille école allemande d'avant Holbein. Il va sans dire qu'il ne faut pas y chercher une puissante individualisation ; on sent que l'artiste a travaillé d'après un certain type traditionnel dont il ne s'est guères écarté : une même expression de can-

deur et de placide bonhomie règne sur toutes les figures.

En parcourant le modeste cimetière de Lungern et en lisant les inscriptions placées sous ces rudes images, je retrouvais des noms illustrés sur les champs de bataille dans les armées de Rome ou de la France. On sait que le service étranger a été pendant longtemps la carrière favorite des habitants de l'Untervald. A vrai dire, c'était plutôt encore pour eux une éducation qu'un métier. Le gentillâtre unterwaldois sortait presque enfant de ses montagnes sauvages; la dure discipline des camps, les périls de la guerre, les commandements militaires le préparaient aux agitations et aux labeurs de la vie politique : homme mûr, il rentrait dans sa petite république démocratique, l'air pur de ses Alpes effaçait bien vite de son souvenir les pompes de Versailles ou du Vatican dont il avait été longtemps l'humble spectateur, et, landamman de son canton ou juge de paix dans sa commune, il consacrait au service de sa patrie l'expérience qu'il avait acquise loin d'elle.

Quand le cimetière se trouve rempli et que les anciens morts doivent faire place aux nouveaux, on ne disperse point leurs ossements, comme on a l'habitude de le faire chez nous. Pour le citoyen de l'Unterwald, les devoirs envers les morts sont imprescriptibles. Les restes sacrés des générations éteintes sont religieusement recueillis et placés en bon ordre dans une chapelle affectée à cet usage spécial et dans laquelle, le jour des morts, on dit la messe et l'on prononce un sermon. Mais je ne sais quel sermon pourrait être aussi éloquent que ces murs composés de crânes humains, tels que je les ai vus par exemple dans le grand ossuaire de Stanz, — ou ces immenses amas de fémurs, de tibias, d'humérus, de radius, de cubitus, entassés par couches régulières comme du bois dans un bûcher, immense dépouille de cette vieille forêt humaine dont la mort est le bûcheron.

Un usage plus curieux se retrouve encore dans les familles nobles ou patriciennes de ce pays-là. Il n'y a pas très-longtemps qu'allant voir un de mes amis, M. Maximilien K....., dont j'avais fait connaissance à l'université et

qui, dès lors, était rentré dans son canton natal et y remplissait, jeune encore, des fonctions politiques importantes, — je l'interrogeai sur l'histoire de sa famille, une des plus anciennes et des plus honorables des petits cantons. Il me donna les renseignements que je désirais, et, comme *illustration* à ses récits généalogiques, il ouvrit tout à coup une antique armoire gothique bizarrement sculptée, dans laquelle j'aperçus, non sans quelque saisissement, une assez grande quantité de têtes de morts alignées et étiquetées comme dans un musée phrénologique. C'étaient les crânes de ses ancêtres. La fameuse galerie de portraits du troisième acte d'Hernani serait d'un effet bien pâle à côté de cet effrayant réalisme généalogique. Sans parler des crânes de plusieurs collatéraux de distinction, évêques, chanoines, prieurs, abbés, il y avait là les débris de vingt-trois générations se succédant par filiation directe, à commencer par Melchior K....., le chef de la race, créé chevalier par l'empereur Rodolphe, en 1278, sur le champ de bataille de Marchfeld. Deux seuls crânes manquaient à la série : celui d'Aloys, mort à Fontenoy, et celui de son petit-fils, le lieutenant Béat-Joseph, tué au 10 août et inhumé dans la fosse commune avec les autres victimes de cette terrible journée.

J'aime à me rappeler avec quel sentiment de vénération et de légitime orgueil mon ami me montrait les reliques de ses ancêtres. Pauvre Max! Peu de mois après j'appris que la fièvre typhoïde l'avait emporté. Son crâne est allé rejoindre ceux de ses pères dans la vieille armoire blasonnée; mais sa famille s'est éteinte avec lui, et bientôt sans doute tous ensemble seront réunis dans l'ossuaire du village aux crânes obscurs de ses concitoyens.

JACQUES GRAY.

(*La suite prochainement.*)

L'EXPOSITION INDUSTRIELLE SUISSE

A BERNE.

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE. [1]

Les objets, dont la matière première est métallique, et le nombre en est immense, étaient classés à Berne dans le groupe VI ; en d'autres termes, il s'y trouvait tout ce que vendent le marchand de fer, le chaudronnier, le ferblantier, le fondeur, l'armurier, l'orfèvre et le bijoutier.

Il n'est peut-être pas de négociants qui tiennent, comme on le dit vulgairement, autant d'articles différents que le marchand de fer ; chacune de ces échoppes, ordinairement basses et obscures, renferme tout ce qui entre de métallique dans la construction d'une maison et tous les outils de fer dont se servent les agriculteurs et les artisans en tous genres ; jadis le serrurier confectionnait lui-même les serrures, les garnitures de fenêtres ; aujourd'hui tout cela se fabrique en grand dans d'immenses établissements, et le serrurier tend à devenir un simple poseur. Les fabriques d'objets de fer et d'acier n'ont pas encore acquis en Suisse le développement qu'elles ont pris en France et en Angleterre, et il y a encore à vivre chez nous pour le forgeron et le serrurier, pour le fondeur et le ferblantier. Cependant on s'apercevait déjà à Berne de cette tendance générale de la fabrication d'objets de fer à se spécialiser. La plupart des exposants dans ce genre avaient leur spécialité. L'un fabrique plutôt des outils d'agriculture, l'autre des crics, ces ingénieux instruments, inventés par Archimède, à l'aide desquels l'homme soulève des masses que les Titans n'eussent jamais ébranlées. Nous citerons parmi les fabricants d'outils, M. G. Reitzhauer, de Zurich, dont les produits éminemment variés se faisaient remarquer par leur excellente confection. Ses

[1] Voir le numéro de Janvier 1858.

mouffles de toutes dimensions et ses presses à copier nous ont particulièrement frappé sous ce rapport. M. Leresche-Golay, de Vallorbe, exposait un choix immense de burins et de limes fines de toutes formes et de tout numéro, destinés aux horlogers; M. Georges Fischer, à Schaffhouse, fabrique au moyen d'acier qu'il fond lui-même, des limes de plus fortes dimensions, des scies à rubans et circulaires et beaucoup d'autres objets d'acier fondu. Le grand nombre de ceux qui avaient exposé des pointes de Paris, des clous à la mécanique, des vis à bois, des fils de fer, des toiles métalliques prouve que la Suisse n'est plus tributaire de l'étranger pour ces articles.

En fait d'objets de fer, qui m'ont paru curieux et inconnus chez nous, je citerai des trappes à poissons, destinées à prendre les truites et les saumons dans les rivières à l'époque de la fraie. Le poisson en heurtant de la queue une aiguille de fer verticale, fait partir la détente et se trouve soit retenu par le milieu du corps entre les dents de fer d'une pince, soit enfermé dans une prison de toile métallique. Dans l'intérêt de la conservation des truites qui fraient encore dans nos rivières, je crois devoir m'abstenir d'indiquer où, moyennant deux napoléons, on peut se procurer ces engins destructeurs. Ce scrupule est, j'en suis sûr, fort inutile, car si quelque habitant du Val-de-Travers ou de Boudry a remarqué à Berne ces trappes à truites, il en aura déjà fait confectionner sur le même modèle, pour commettre plus facilement des dépradations nocturnes dans la rivière.

Plusieurs armuriers avaient exposé des armes de luxe, carabines, fusils de chasse, pistolets, révolvers, fort belles dans leurs étuis, ciselées, dorées sur les platines. Il est inutile de dire que l'armurerie suisse ne le cède à aucune autre en Europe. Devismes et Lefaucheux ont dans toutes les principales villes suisses des concurrents, qui fabriquent à la perfection ces carabines américaines dont le tir a une précision qui tient du prodige.

Les personnes qui lisent les journaux, doivent être rassasiées des discussions sur le fusil de chasseur, la carabine à l'ordonnance fédérale, la carabine Minié, le fusil Wurstenberg, le fusil Prélaz-Burnand, etc. Sans doute il y a dans tout cet étalage quelque affectation, mais cela est pardonnable car la guerre d'Orient a suffisamment prouvé de quelle importance est pour une armée la précision et la rapididité du tir, qui sont la conséquence du système d'armement adopté dans chaque pays. On a raison, en

Suisse, de chercher à fournir à l'armée nationale des armes aussi perfectionnées que possible, car on peut être assuré que ces armes de précision sont remises entre bonnes mains, qui, à l'occasion, sauraient leur faire produire leur maximum d'effet. En Suisse, l'armurerie n'est pas exploitée en fabrique. Le maître armurier travaille au milieu de quelques ouvriers et ne fournit que des armes de choix. Le mousquet se fabrique à Liége et c'est aussi de Belgique que nos armuriers tirent la plupart de leurs canons bruts. Cependant MM. Camenzind et fils, à Buochs, canton d'Unterwald, ont un établissement qui fournit des canons d'acier fondu pour carabines et pistolets qui paraissent être appréciés. Ces messieurs n'avaient pas exposé des canons de fusils de chasse; sans doute ils n'en fabriquent pas; il serait intéressant de savoir de quels aciers ils se servent pour fondre leurs canons.

Les armes blanches n'étaient pas représentées à l'exposition, preuve qu'il ne s'en confectionne pas en Suisse. En résumé, à propos d'armurerie, l'exposition de Berne n'a fait que constater que s'il y a en Suisse d'excellents armuriers, ils ne fabriquent que des armes de choix et de luxe.

La bijouterie réputée de Genève était, pour ainsi dire, totalement absente; cette branche importante de l'industrie suisse, n'était représentée que par quelques beaux spécimens de la maison Golay-Leresche, de Genève, et par les produits de la maison Charles Mayer et Comp^e^, fabricants de bijouterie à Neuchâtel.

Fondée sans grand bruit à Neuchâtel, il y a cinq ou six ans, cette maison s'est peu à peu fait une place honorable au milieu de ses rivales plus anciennes. Aujourd'hui, en voyant le beau travail et le bon goût des bijous de tous genres, qui sortent des ateliers de M. Mayer, personne ne doute plus que l'industrie de la bijouterie ne soit appelée à se développer à Neuchâtel, et l'on prend peu à peu l'habitude d'aller chercher et de trouver chez M. Mayer, les bijous qu'on se figurait jadis ne pouvoir être achetés qu'à Genève. Les prix modérés des châtelaines et des parures exposées à Berne par la maison Mayer et Comp^e^, comme aussi leur excellent goût, ont valu une médaille à l'exposant.

En plaçant dans la vitrine de la bijouterie la petite statuette, la tête de cheval, l'épagneul, et la bague d'argent bruni de M. Joseph Besson, graveur à Neuchâtel, le comité de l'exposition a sans doute fait erreur, car ces objets, véritables œuvres d'art,

avaient leur place marquée à l'exposition des beaux-arts au palais fédéral. Nous aimons surtout le mouvement et la vérité d'attitude de cet épagneul d'argent massif, ciselé *con amore* par M. Besson, et, en admirant ces petits chefs-d'œuvre, nous nous prenons à regretter que leur auteur, dont le temps est sans doute absorbé par d'autres travaux, n'applique pas son talent à des œuvres plus considérables. Une poignée d'épée, un vase ciselé ou repoussé, avec un sujet de chasse, mettraient son ciseau plus à l'aise.

En fait d'orfévrerie, il y avait à Berne des choses fort éblouissantes et même fort belles. M. Fries, orfèvre à Zurich, exposait de grandes coupes, dont l'une portait quatre écussons émaillés aux armes de la famille Pestallozzi. En général les coupes et les gobelets de M. Fries sont d'un beau dessin et d'un grand effet.

M. Jetzler, à Schaffhouse, avait aussi, dans une vitrine non moins richement garnie que celle de son voisin, plusieurs belles pièces, entre autres une superbe aiguière avec sa cuvette et un fort beau service à thé. Quant à ses petits éléphants, ils nous ont paru trop vrais, c'est-à-dire trop lourds. L'éléphant est un animal auquel sa masse donne quelque chose de noble et d'imposant. Réduite à de petites dimensions, sa forme devient plus que disgracieuse. Les services de table et les articles courants de M. Jetzler nous ont paru cotés à des prix très-abordables.

Tel est à peu près le bilan des ouvrages d'argent et d'or qui ont paru à l'exposition ; le peu de concurrents dans cette partie nous a autorisé à nous y arrêter plus longuement peut-être qu'elle ne le comportait. Le caprice de la classification nous fait passer des ouvrages en métal, aux articles en bois, aux meubles, aux objets de corne, et à la bimbeloterie comprise dans le groupe VII.

La Suisse est un pays bien boisé, aussi ne doit-on pas s'étonner de voir les habitants des montagnes s'ingénier à tirer tout le parti possible des bois qui croissent, au lieu de blé, sur les pentes des monts. Des spéculateurs étrangers n'ont que trop dévasté nos forêts, dont les sapins séculaires, débités en bûches, descendent vers la plaine entraînés par les eaux écumantes des torrents. Aujourd'hui, on utilise mieux ces bois à fibre serrée qui ont cru lentement sur les pentes rocheuses de nos Alpes; on les transforme en élégants parquets, destinés aux habitations confortables que les besoins modernes tendent à substituer par-

tout aux vulgaires planchers, où nos pères imprimaient les clous de leurs pesantes chaussures. Le salon, jadis l'apanage exclusif de l'opulence, se popularisera d'autant plus que le parquet, qui en est le signe distinctif, pourra être fabriqué à meilleur marché. Il n'y a qu'une dizaine d'années que MM. Weyerman et Cᵉ ont fondé à Interlaken la première fabrique de parqueterie et dès lors plusieurs de ces établissements ont été créés au pied des Alpes, à Aigle, à Brigue, dans la Gruyère, à Granges et ailleurs. La Suisse française, Genève surtout, où les palais se construisent chaque année par douzaine, la France, sont les principaux débouchés de cette industrie nouvelle, dont la concurrence a promptement amené les produits à un taux modéré. Les parquets sont décidément destinés à remplacer partout les planchers et à devenir les mosaïques des habitations de nos latitudes; protégées pendant six mois d'hiver par d'épais tapis, et en été par la cire qui les enduit, les planchettes de bois dont ils sont composés ne souffrent pas de l'humidité et de la poussière, et se conservent aussi bien et aussi longtemps que les mosaïques des palais d'Italie, dont le marbre doit rafraîchir la tiède atmosphère. Parmi les nombreux spécimens de parquets qui étaient appliqués comme des tableaux aux murs du bâtiment de l'exposition, et malgré la chaleur d'un été exceptionnel, aucun ne m'a paru s'être tourmenté, grâce sans doute aux procédés employés pour faire disparaître du bois tous les sucs, toutes les parties hygroscopiques que la sève y dépose. C'est en exposant les planchers à l'action de la vapeur d'eau, dans une étuve, qu'on arrive à les débarrasser complétement des substances étrangères à la fibre elle-même, à les lessiver à l'intérieur, si l'on peut s'exprimer ainsi, de façon à leur enlever toutes les matières qui peuvent attirer l'humidité et faire gonfler le bois. La dessication de ces planches, passées à l'étuve, s'opère ensuite au soleil.

Les bois employés à la fabrication des parquets sont des bois tendres et des bois durs. Parmi les premiers, le sapin joue un grand rôle; comme il doit avoir la fibre fine et serrée, on le fait venir des parties élevées des vallées, où il a cru lentement sur un sol stérile et dans un climat plus froid que celui de la plaine; le mélèze devient brun rouge en vieillissant; quant à l'érable il reste blanc comme le sapin. Parmi les bois durs, le chêne est le plus employé, et fournit des teintes jaunes plus ou moins foncées; le cerisier donne les nuances rouges; le

poirier les oranges, et le noyer les bruns foncés. On conçoit qu'à l'aide de ces nuances un dessinateur de goût puisse composer des dessins excessivement variés, des arabesques compliquées, des étoiles, des losanges de toutes sortes; seulement les procédés de fabrication ne permettent d'employer que des planchettes à bords droits, qui peuvent seuls s'ajuster, mais en revanche on peut les réduire à de très-petites dimensions et les réunir en polygones, qui, à distance, font l'effet des lignes courbes, et peuvent à ce titre entrer dans le dessin. Quant aux procédés de fabrication, ils sont très-simples.

Des scies ordinaires débitent les troncs en planches de l'épaisseur voulue, qu'on divise en planchettes au moyen de scies circulaires. Tous ceux qui ont jamais vu le bois qu'on applique devant la roue, en apparence immobile, d'une scie circulaire, s'entamer comme par enchantement, comprendront que, grâce à la barre directrice contre laquelle on applique la planche, ce genre de scies permet de tailler des planchettes parfaitement égales en dimensions. Les bords de ces triangles, de ces carrés multicolores, sont dressés à l'aide d'un rabot mécanique; une scie circulaire à dents larges et très-peu saillantes au-dessus de la table entame ce bord et y creuse des rainures parfaitement égales en profondeur; puis on passe ces planchettes sous un cylindre garni de couteaux, qui tourne très-rapidement, et les aplanit mieux que le meilleur menuisier ne pourrait le faire avec son rabot Des ouvriers spéciaux assemblent alors ces petits morceaux de bois et les accolent par leurs faces correspondantes, en introduisant une règle ou languette de bois couverte de colle chaude dans leurs rainures; le tout est maintenu, serré dans des formes jusqu'à dessication complète, puis on fait passer l'ensemble, une seconde fois, sous le rabot pour en égaliser parfaitement la surface, et on expédie ces pièces carrées au menuisier chargé de les assembler et de les juxta-poser convenablement. Le prix des parquets varie suivant la nature du bois et la complication du dessin, de 80 centimes à 2 et 3 francs le pied carré.

La fabrique Weyerman n'est pas la seule à Interlaken; MM. de Stürler et Knechtenhofer y en ont établi une seconde; nous n'avons pas mission de nous prononcer sur les mérites respectifs des produits de ces différents établissements, mais il nous paraît que la préparation des bois étant supposée la même, les procédés que nous venons de décrire sont tellement précis et mathématiques

dans leurs effets, qu'il ne peut pas y avoir grande différence dans les produits, au point de vue de la confection et de l'assemblage. Quant au goût des dessins, chacun peut en juger à sa manière.

Nous ne quitterons pas cet intéressant sujet sans parler des châlets suisses que MM. Weyerman fabriquent aussi à Interlaken et expédient démontés partout où on leur en fait la demande. Ces gracieuses habitations sont appelées, par leur bon marché, à devenir des décorations charmantes pour les parcs et les jardins, et des maisons de campagne très-habitables. On nous assure que ces messieurs ont entrepris de construire, dans le style châlet, les maisons de gardes et les petites stations d'une ligne ferrée de la Suisse française. Cela popularisera sans doute chez nous ce genre de constructions qui peut être modifié suivant les besoins sans perdre ce qui en fait la grâce et l'originalité.

Les procédés mécaniques de la parqueterie peuvent être employés aussi pour d'autres ouvrages de bois. Nous avons dans ce genre, à Serrières, près de Neuchâtel, l'établissement de la famille Kruger, où les carcasses des étuis de montres se fabriquent par milliers avec une prestesse étonnante. Cet établissement peut fournir, à des prix très-bas, tout ce qu'on peut désirer en fait de petites caisses, de cadres, de boîtes vitrées pour collections d'insectes et autres. Il s'est formé tout récemment, dans le même village, une fabrique de meubles et de menuiserie, où des procédés mécaniques et simplifiés seront mis en œuvre; nous ne doutons pas que l'établissement de MM. Hess et Comp^e^ ne rende des services aux sociétés de contruction qui vont se constituer à Neuchâtel, à cause de l'économie de main-d'œuvre que l'intervention des agents mécaniques apporte nécessairement dans la confection des fenêtres, des panneaux de portes, des boiseries et d'autres produits de menuiserie qui ont été jusqu'à présent fabriqués à la main et sans division du travail.

Il nous reste à parler des meubles exposés à Berne. Ils y étaient nombreux et parmi eux il s'en trouvait de fort beaux, de très-confortables et de très-curieux, j'allais dire de merveilleux. L'ameublement de salon, damas vert, en noyer ciselé de M. Forster à St-Gall, nous a paru fort beau, mais fort cher : 4,200 fr. Quoiqu'on en dise, le noyer de notre Suisse, cet arbre aux branches étendues et au frais ombrage, nous laisse, après sa mort, un bois magnifique qui n'a d'autre tort que celui de n'être pas as-

sez rare et d'être indigène. La couleur sombre du noyer, son veiné dans le voisinage des racines, son beau poli, tout cela en fait un bois superbe dont le sculpteur peut tirer parti ; j'en appelle aux ciselures du canapé et des fauteuils du meuble de damas pourpre exposé par M. Valser, de St-Gall, qui, comme exécution, m'a paru supérieur au précédent. Le marbre blanc du dessus de sa table, s'allie très-bien au brun foncé du noyer.

M. Behrli, de St-Gall, avait un meuble velours vert ciselé fort beau aussi, composé d'un canapé, de deux fauteuils et six chaises, et coté 950 fr. La menuiserie paraît être fort en vogue à St-Gall, et décidément cette ville industrielle brille sous ce rapport, nouvelle preuve qu'il existe à St-Gall des goûts artistiques développés. On dira sans doute que ces meubles étaient des imitations de meubles de Paris, qu'ils appartenaient à ces genres, à médaillons, et Louis XV, qui sont très-connus ; sans doute c'est vrai, mais en ce monde on vit d'imitations, on n'invente pas tous les jours, et le grand nombre des consommateurs ne demandent pas du nouveau et se contentent de ce qui est de l'aveu de chacun, beau et gracieux. Je ne saurais véritablement pas à quoi il nous servirait, en Suisse, de faire du nouveau en fait d'ameublement. Le droit fédéral qui frappe les meubles de Paris, a décidément contribué au développement de l'ébénisterie en Suisse, ne fût-ce qu'en dégoûtant un peu les amateurs de produits exotiques d'avoir recours à Paris, à propos de tous les objets imaginables. Notre Suisse n'est pas si riche que nous devions donner notre argent à la France pour des choses que nous pouvons faire nous-mêmes; faisons un peu plus travailler nos artisans, engageons nos fonds dans des entreprises industrielles dans le pays, au lieu de les hasarder chez les Yankees, et tout n'en ira que mieux chez nous. Sous ce rapport, le droit fédéral, contre lequel on s'est tellement élevé, n'en a pas moins contribué à favoriser le développement de plusieurs industries qui, sans lui, seraient restées languissantes.–Parmi beaucoup d'autres meubles mentionnons encore le canapé et les deux fauteuils genre pouf, en velours grenat, de M. Jean OEttinger, tapissier à Neuchâtel, meubles d'un excellent goût et d'une belle exécution, qui lui ont valu une médaille de bronze, récompense qui a été aussi accordée à un autre tapissier de Neuchâtel, M. Kuchle, pour son ottomane et son fauteuil lambrequin capitoné en velours vert. Le public faisait foule autour d'un grand secré-

taire qui se transformait successivement en table à écrire assis, en pupitre à écrire debout et en d'autres choses encore, tout cela à grand renfort de bascules, de ressorts, de secrets. C'était superbe, mais il faudra une bonne mémoire à l'acquéreur pour ne pas oublier l'ordre des manœuvres et être ainsi dans l'impossibilité de fermer son meuble, position fort désagréable dans laquelle s'est trouvé une personne de ma connaissance qui, après avoir fait l'acquisition d'un coffre-fort à combinaison, fut forcée de faire venir exprès de Paris le constructeur pour retirer l'argent imprudemment confié à ce coffre ensorcelé. Il y avait encore dans ce genre un lit à colonnes fort élégant, qui en contenait un autre jumeau, lequel sortait et rentrait à volonté dans le flanc de son collègue. Quant aux secrétaires, aux tables, aux étagères, on les comptait pardouzaines; nous avons conservé le souvenir d'une délicieuse armoire d'ébène à filets de métal, d'une forme demi-gothique, de tables de salon de Mlle Stähli à Berthoud, à dessins peints à l'aquarelle, dont l'une surtout avec une décoration de sujets étrusques bruns rouges, nous a paru d'une pureté de goût et de dessin qui fait l'éloge de l'artiste qui a conçu et exécuté cette œuvre d'art. Des guéridons légers en bois brun, à un seul pied et à dessus couverts de sculptures en très-bas relief, nous ont aussi frappé. En résumé, il y avait à Berne de quoi satisfaire amplement les amateurs de beaux meubles en tous genres.

L'espace nous manque pour dire un mot des autres objets compris dans le groupe VII, savoir les articles de vannerie et de tableterie, les boîtes, les peignes, les ouvrages en corne, en os, en baleine, les dorures de cadres, les baguettes pour tentures de rideaux, etc. Nous dirons cependant que les articles de brosserie ordinaire de M. Eugène Gay, à Aigle, étaient fort appréciés, ainsi que les spécimens de brosserie fine des frères Benier, à Genève, qui sont aussi beaux et bons que tout ce que Paris pourrait nous fournir dans ce genre. Enfin, M. Antoine Siegvart, de Lucerne, exposait un choix de 32 rosettes de bois variés, de petites et moyennes dimensions, sculptées en plein bois, par des procédés mécaniques secrets sans doute analogues à ceux du tour à burin fixe ou du guillochage. Ces sculptures de fort bon goût, s'appliqueraient avec avantage, grâce à leur bon marché, à la décoration de certains meubles, à celle des portes cochères, des montants de portes de salons, des panneaux; elles se ca-

chaient modestement au milieu d'autres objets plus apparents, et c'est ce qui m'a engagé à les signaler aux architectes et aux tapissiers qui pourraient s'en servir aussi, en les faisant dorer ou vernir, comme des patères.

Le groupe VIII comprend tous les articles de papéterie, de cartonnage, de reliure, ainsi que ce qui se rattache à l'imprimerie et à la fonderie des caractères.

Nous devons à l'obligeance du président du Jury, chargé de l'appréciation des produits classés dans ce groupe, la communication de son rapport original, rapport qui donne sur l'histoire de la typographie et de la papéterie en Suisse, comme aussi sur l'état actuel de ces deux industries jumelles, des détails d'autant plus intéressants qu'ils sont complétement inédits. Nous nous ferions un véritable reproche de ne pas sortir un instant de notre sujet pour communiquer à nos lecteurs ce que nous avons rencontré de plus saillant dans cette étude.

L'art de faire le papier fut introduit à Bâle, en 1470, par Antoine et Michel de la Galicie. Ce papier était probablement fabriqué au moyen de chiffons, car le coton en laine dont se servaient les Orientaux pour fabriquer le papier dont ils ont été les inventeurs, était fort difficile à se procurer en Suisse à cette époque. Ce fut de Bâle que la papeterie se répandit dans toute la Suisse, sous la protection des gouvernements cantonaux, qui donnèrent aux papetiers certains priviléges, entre autres celui de recueillir seuls le chiffon dans toute l'étendue du pays où ils fondaient une fabrique. Ces restrictions nuisirent beaucoup aux papéteries qui s'étaient agglomérées primitivement dans le canton de Bâle et dont la réputation était déjà fort étendue, au point que dans les 16e et 17e siècles elles exportaient considérablement à l'étranger. Ce ne fut qu'au commencement du 19e siècle que les papéteries bâloises se trouvèrent sérieusement menacées par la concurrence des autres fabriques suisses. A cette époque on remplaça presque partout les mortiers dans lesquels on triturait le chiffon par les cylindres broyeurs, dits hollandais. Ce ne fut qu'en 1826 qu'un Français, établi en Suisse, y indroduisit la machine à faire le papier sans fin, machine dont la première idée paraît avoir été donnée à M. Léger Didot par un ouvrier papetier suisse dont on ignore le nom, mais qui ne fut réalisée que par un mécanicien anglais, nommé Dumkins. Peu d'années après, une seconde machine fut installée à Zurich, où se forma,

sous la direction des célèbres ingénieurs et mécaniciens Escher Wiss et Comp^e, le grand établissement de la Sihl. Peu à peu les établissements perfectionnés devinrent nombreux sans faire disparaître cependant ceux où l'on continuait à fabriquer à la cuve d'après les anciens procédés.

Aujourd'hui le nombre des papéteries est proportionné en Suisse à la quantité du chiffon qu'on peut y recueillir, et la Suisse ne retire de l'étranger que des papiers de luxe qui sont la spécialité de certains établissements français et qu'on n'a pas d'intérêt à essayer de fabriquer chez nous. Cependant la Sarraz et la Sihl font de louables efforts pour affranchir la Suisse de cette dernière dépendance de l'étranger.

Il existait en Suisse, avant l'introduction des machines à papier sans fin, en 1825, 82 cuves fabriquant à la main 25 à 28 mille quintaux de papier et de carton Il n'en existe plus aujourd'hui que 47. Les 35 cuves abolies ont été remplacées par 17 machines dont 6 dans la Suisse française. Chaque cuve emploie annuellement 500 quintaux de chiffons; chaque machine en consomme 3600 quintaux, ce qui fait en somme une consommation annuelle de 84,700 quintaux de chiffons, lesquels fournissent à peu près près 56,800 quintaux de papier par an, valant au moins deux millions et demi, chiffre auquel on peut estimer le produit des papéteries suisses.

Sept papéteries seulement avaient exposé à Berne et parmi elles les deux plus considérables, la Sihl et la Sarraz, avaient des assortiments très-riches, dignes en tout point de concourir avec les produits similaires étrangers.

L'art typographique et l'art de fabriquer le papier se sont développés parallèlement et simultanément. L'introduction des presses à cylindres, perfectionnées par Applegathe et Cowper, a fait dans la typographie une revolution en tout point semblable à celle qu'a faite dans la papéterie la découverte de la machine à papier sans fin. C'est à Guttemberg que revient la gloire d'avoir inventé le poinçon mobile qu'on peut reproduire à l'infini et avec une parfaite identité par la fonte, et c'est de cette invention que date en réalité la naissance de l'imprimerie proprement dite.

La prise de Mayence par Guillaume de Nassau en 1462, dispersa les ouvriers de l'officine de Guttemberg et de ses collaborateurs Faust et Scheffer. Ils s'enfuirent tous à l'exception de Gut-

temberg lui-même, et s'en allèrent porter l'imprimerie dans les lieux où ils se réfugièrent. Jean Amerbach imprimait déjà à Bâle, en caractères ronds et parfaits, avant la création de l'université. Froben, son correcteur, publia en 1516 la première édition grecque du Nouveau-Testament; en 1470, les presses de Berthold Roth fonctionnaient déjà à Bâle; en 1475, un traité sur les apparitions des âmes après la mort, par Jean de Clusa, paraissait à Burgdorf.

La première imprimerie dont il soit fait mention à Berne, est celle de Mathias Apiarius, qui s'y établit en 1525 ou 1528. Genève rivalisa, dès le début, avec Bâle en fait d'imprimerie; en 1478, Steinschauer, de Schweinfurt, y publiait la vie des Saints, par l'archevêque Ximènes, le Livre de la sapience d'un religieux de Clugny, et le roman de Fier-à-Bras le géant, en lettres gothiques. En 1556, Lausanne avait une imprimerie dirigée par Jean Ryver, et quinze ans plus tard, on y voit figurer Jean le Preux qui eut aussi une imprimerie à Morges.

En 1530, fut imprimé dans le comté de Neuchâtel, à Serrières, la première traduction française de la Bible, par Olivetan, aux frais des églises vaudoises.

M. Haas, de Bâle, a rendu de grands services à l'art typographique, par ses fontes de caractères qui ont eu une réputation européenne, fondée sur la beauté et la régularité du poinçon. Ce fut lui qui, le premier, appliqua les types mobiles à l'impression des cartes de géographie, à celle des notes de musique et aux formules mathématiques qui, jusqu'à lui, étaient restées dans le domaine de la gravure.

Sans doute aujourd'hui la typographie suisse ne peut rivaliser avec celle des grands centres, sous le rapport des ouvrages de luxe, mais elle n'en rend pas moins d'immenses services en propageant par mille écrits périodiques ou autres des connaissances utiles dans les populations suisses.

Les produits de la typographie suisse se consomment en général dans le pays; cependant les sociétés bibliques et missionnaires de Bâle exportent à l'étranger une quantité notable de livres religieux. Les ouvrages publiés par les sociétés d'histoire naturelle, et ceux qui ont trait à l'histoire particulière de la confédération, s'exportent aussi hors des frontières.

Il y a en Suisse un nombre proportionnellement très-grand d'imprimeries; il y en a plusieurs dans la plupart des capitales

et cantons, dans des villes de second ordre, et même il n'en manque pas dans de simples villages. Le grand nombre de journaux et d'écrits périodiques, les ouvrages de plus d'importance qui se publient dans les centres, les ouvrages destinés à l'enseignement dans les écoles, témoignent de l'activité qui règne dans les imprimeries de la Suisse.

Quant à la fonderie des caractères, son développement a subi un temps d'arrêt, il faut le reconnaître, et il n'est pas à la hauteur des autres branches de l'art typographique. Néanmoins il y a en Suisse plusieurs fonderies qui fournissent, à des prix modérés, des caractères assez parfaits pour dispenser les imprimeurs d'avoir recours à l'étranger pour cet article.

Il ne nous reste plus qu'à mentionner dans le groupe VIII l'état de quelques autres industries dépendantes de la papéterie.

Jadis, la Suisse était tributaire de la France pour les grands régistres à l'usage des maisons de commerce; aujourd'hui il s'en fabrique de fort beaux, de parfaitement solides et bien réglés dans plusieurs villes suisses, et de magnifiques reliures témoignaient à l'exposition du talent et du bon goût de plusieurs relieurs. Une fabrique d'origine nouvelle établie à Laupen, fournit aux pharmaciens toutes les petites boîtes et cartonnages communs qu'ils tiraient de l'étranger; les enveloppes de lettres, dont l'emploi est devenu si important, se fabriquent mécaniquement à Lausanne. Enfin, deux ateliers ont exposé des porte-cigares, des nécessaires et autres articles confectionnés en maroquin, qui, par la bonne facture et la modicité des prix, peuvent parfaitement lutter sur le marché suisse avec les produits similaires de Paris et d'Offenbach, qui avaient depuis longtemps en Suisse un débouché important. L'industrie des papiers peints s'implante aussi en Suisse, et il s'y fabrique dans ce genre des produits courants qui pourront un jour faire une certaine concurrence sur le marché national aux papiers de tenture de Rixheim et de Paris.

Il est réellement fâcheux qu'on n'ait pas pensé à utiliser, pour la fabrication des papiers peints, l'outillage aujourd'hui dispersé et vendu à vil prix, de plusieurs des fabriques de toiles peintes qui se sont successivement éteintes dans le canton de Neuchâtel. Les frais de premier établissement n'auraient pas été considérables et cette fabrication se fut trouvée, dès le début, dans des conditions favorables pour s'asseoir et grandir.

Le groupe IX comprend les cuirs tannés, chamoisés, mégissés, les articles de sellerie, de cordonnerie, de matelasserie, les habillements, la chapellerie, les fourrures. Les produits de la tannerie abondaient à Berne, plus de cinquante tanneurs comptaient parmi les exposants; cela ne doit pas étonner, puisque le nombre des tanneries s'élève en Suisse, comme on l'assure, à plus de 500. Les cuirs tannés et les veaux cirés tapissaient les murailles de la salle inférieure du bâtiment principal, tandis que des cuirs vernis de toutes couleurs et des maroquins chagrinés, remplissaient plusieurs armoires vitrées. La Suisse ne se suffit pas à elle-même en fait d'articles de tannerie. Pendant l'année 1855, l'importation de cuirs étrangers s'est élevée à 11,763 quintaux et a dépassé l'exportation de plus de 4,000 quintaux; en revanche, l'exportation des cuirs verts et des peaux brutes est considérable, puisqu'elle a atteint 32,573 quintaux, tandis que le chiffre de l'importation ne s'est élevé qu'à 4,800 quintaux, ce qui donne une différence de plus de 27,000 quintaux en faveur de l'exportation. En 1840, la Suisse a fourni à la France seulement 110,687 peaux de chèvres. Cet état de choses prouve qu'il y a encore beaucoup à faire en Suisse, en fait de tannage, bien qu'il y existe déjà d'importantes tanneries dont les produits ont été jugés dignes de récompenses à Londres et à Paris. MM. Mercier de Lausanne, Reymond de Morges, Raichlen de Genève, Hauser de Wädenschvyl, dont les établissements passent pour les plus considérables de la Suisse, avaient envoyé à Berne des cuirs de tous genres. En fait de nouveautés on admirait beaucoup les cuirs vernis de toutes couleurs de M. Billviller de St-Gall, articles de luxe qui ne se fabriquent en Suisse que depuis peu. Les maroquins chagrinés de MM Meyer et Amman de Winterthur faisaient un fort bel effet dans leur vitrine et paraissaient parfaitement conditionnés. On s'arrêtait aussi devant les peaux de chèvre et de mouton rouges et jaunes de MM. Roque et Barral de Carouge. Nous n'avons pas trouvé dans le catalogue d'indications propres à faire savoir si parmi les cuirs exposés il s'en trouvait qui eussent été tannés chimiquement au sulfate de zinc, ou par des procédés autres que ceux du tannage à l'écorce.

La sellerie avait fourni son contingent à l'exposition; les produits des cordonniers, les chaussures élégantes pour dames et messieurs n'y manquaient pas non plus. La fabrique de gants de

Lausanne était représentée par les produits de M. Brouilhet, cotés, pour le dire en passant, à 2 fr. 50 c. la paire. Puis, c'étaient des uniformes de toutes les armes de la confédération, des képis, des tricornes à faire vibrer la fibre militaire de tous nos miliciens, des chapeaux de feutre en tous genres, des chapeaux noirs très-recommandables, sortis des ateliers de MM. Sauvet à Nyon et Kupfer à Berne, chapeliers qui ont commencé à travailler en grand et à faire en Suisse une concurrence sérieuse aux chapeaux de Lyon et de Paris.

Les dames s'arrêtaient avec complaisance devant la superbe collection de fourrures de M. Gustave Roos de Lausanne, novateur intelligent qui, pour satisfaire les caprices féminins, met à contribution quadrupèdes et oiseaux. Si ses manchons gris foncé de plumes de foulque, n'ont pas l'éclat et l'argenté du grèbe, ils sont d'une élégance tout aussi distinguée et peuvent se porter avec des toilettes demi-deuil. Ses tours de cou en harle couleur chair, sont aussi une heureuse innovation; ils réhabilitent le harle, ce cousin des canards, qui vit de petits poissons, et dont la chair huileuse a déjà fait pester mainte ménagère trompée par l'air canard du *mergus merganser*. Il n'est pas jusqu'au plumage touffu et chiné de la sarcelle dont M. Roos n'ait su faire de délicieux manchons. Il est inutile d'ajouter que les fourrures des quadrupèdes étaient d'un choix et d'une qualité irréprochables, en même temps que cotées à des prix relativement modérés. Si nous félicitons M. Roos de ses innovations heureuses en fait de fourrures emplumées, nous regrettons comme chasseur que l'emploi nouveau de la peau des oiseaux d'eau, qui se font déjà si rares sur nos lacs, ne les expose encore davantage aux poursuites, et ne finisse par leur faire déserter nos bords.

Enfin nous voici arrivé au groupe X, qui, dit le programme, comprend les arts dont les produits ne sont pas admis à l'exposition des beaux arts. Il faudrait être préalablement d'accord sur ce que l'on doit entendre par beaux arts, mais voici la note explicative qui justifie ce paradoxe : Sont admis ici les produits d'art qui supposent une exploitation industrielle et pour la confection desquels le travail manuel de l'artiste est secondé par des moyens techniques auxiliaires, ou qui ayant moins une valeur artistique que décorative, doivent être considérés comme marchandises. Mais laissons là toute discussion. Nous

n'en sortirions plus, ou nous arriverions directement à la question compliquée de la propriété littéraire, intellectuelle et artistique. Reprenons notre fil conducteur. La lithographie comme la xilographie étaient peu représentées ; en fait de gravure la plaque d'or gravée de M. Adolphe Dubois, de la Chaux-de-Fonds, était admirable, ainsi que ses gravures sur boîtes d'or et d'argent. Malheureusement ces objets, exposés sous verre, ne pouvaient être vus d'assez près et ont dû échapper aux regards de beaucoup de personnes non prévenues. Le talent exceptionnel de M. Dubois a été apprécié par le jury qui lui a décerné la médaille d'or. En fait de peinture sur porcelaine, nous n'avons remarqué que des tasses et des assiettes avec guirlandes et bouquets de fleurs, d'un peintre de Bâle dont le nom nous échappe. Quoique d'un genre courant, ces décorations étaient de bon goût et exécutées avec un certain talent. La peinture sur porcelaine ne paraît pas jouir en Suisse de la vogue que lui ont faite en Allemagne les mœurs universitaires, le goût de la pipe, des armoiries et des jeux de dés. Tous ceux qui ont passé à Heidelberg ou à Bonn, se seront arrêtés longtemps devant les vitres des peintres sur porcelaine, qui y exposent des pipes et des tasses, ornées de peintures souvent fort belles, qui entrent comme imprévu dans le budget de l'étudiant allemand.

Les émaux de Genève, quoique peu nombreux, donnaient une idée assez précise de l'état actuel de la peinture sur émail à Genève, où cet art s'est mis au service de l'horlogerie et de la bijouterie. Les spécimen de la gravure et de la peinture sur verre nous ont échappé, ainsi que ceux de la gravure sur pierres fines.

En fait de galvanoplastie, l'exposition de M. Olivier Matthey, du Locle, nous a frappé. M. Matthey qui a commencé par faire de la galvanoplastie en amateur, l'a élevée au rang d'industrie. Ses décorations de porte-cigares et de porte-monnaie, en bas et haut relief, sont fort bien réussies et ses sujets bien choisis. Quoique dans la galvanoplastie ce soit le courant électrique qui se charge de déposer le cuivre, molécule après molécule, sur le modèle de gutta-percha ou de cire couverte de plombagine, le moulage de ces modèles n'en exige pas moins du talent, et la direction de la pile une grande habitude des caprices du merveilleux agent qui s'y développe. M. Matthey se propose de

mettre en train un bain de plus de 300 litres, qui lui permettra de recouvrir de métal de grands objets, de reproduire en cuivre, par un procédé bien plus économique que la fonte, des bustes, des vases, des urnes pour décorations d'appartements et de jardins. M. Matthey est, à ma connaissance, le seul artiste en Suisse qui s'occupe de galvanoplastie en *fabricant* et qui puisse livrer ses produits à bon marché.

Il y a aujourd'hui à Paris trois établissements qui fournissent au commerce des bronzes galvanoplastiques, et recouvrent de cuivre des objets de grande dimension. M. Gueyton a pour spécialité le genre que M. Matthey avait exposé à Berne. M. Zier fait des panneaux et des bas-reliefs pour portes d'église, soubassements et devantures de cheminée ; enfin M Oudry a construit des cuves renfermant de 20 à 30 mille litres de dissolution métallique, pour recouvrir d'une couche protectrice de cuivre des bateaux et autres objets de grandes dimensions. On a même proposé de créer des bassins assez grands pour recouvrir de cuivre, par ce procédé, des navires de fort tonnage.

M. Matthey fabrique galvanoplastiquement des cadrans, des boîtes de montres avec leurs gravures ; il recouvre des flacons de cristal d'un léger réseau de feuillage ou d'arabesques de cuivre qu'il dore ensuite. Nous souhaitons vivement que ses produits trouvent de l'écoulement, car ils mettront à la portée des bourses moyennes, des reproductions de ces bronzes d'art précieux, que leur haut prix empêchait d'entrer dans les maisons bourgeoises. L'esprit chercheur et pratique de M. Olivier Matthey a déjà rendu maint service à différentes branches de l'industrie horlogère dans nos montagnes neuchâteloises, en remplaçant par des procédés scientifiques, basés sur la chimie ou la physique, les procédés empiriques et incertains dans leur effet, qu'employaient avant lui les horlogers pour le travail et la décoration des métaux qui entrent dans la confection de la montre.

La photographie paraît être fort en honneur à Genève, à en juger par les envois de plusieurs photographes. De beaux portraits peu ou point retouchés, de grands paysages, donnaient une idée assez exacte de l'état actuel de cet art. Il en est de la photographie comme de la galvanoplastie. La lumière peint comme l'électricité moule, sans doute, mais encore faut-il, pour réussir, savoir favoriser les dispositions naturelles de ces deux agents, ne jamais les contrarier, leur offrir des liquides, des papiers pré-

parés d'une certaine manière, ce qui exige, quoiqu'on en dise, des connaissances théoriques, de certains coups de main, et surtout un tact particulier, une sorte d'instinct qui ne s'acquièrent que par une longue pratique et ne sont pas le résultat de leçons prises, de recettes copiées, de manuels étudiés et d'appareils achetés à grands frais. On peut être photographe sans cesser d'être artiste, et en définitive une photographie bien réussie vaudra toujours intrinsèquement mieux et blessera certainement moins le bon goût qu'un tableau à l'huile médiocre.

Nous voici arrivé à la sculpture sur bois, art jadis fort apprécié, qui tend à reprendre aujourd'hui quelque chose de son ancienne importance. L'Oberland est la terre classique des petits châlets, des chamois sculptés en bois blanc, de mille bagatelles qui se vendent aux étrangers et servent à déguiser, sous une apparence commerciale, une véritable mendicité organisée. Rien n'est plus erroné aujourd'hui, que de se figurer que les bergers taillent le bois de sapin au moyen de leurs couteaux fraîchement aiguisés, en attendant le retour des vaches au châlet.

La sculpture sur bois est devenue un métier comme tout autre. Les petites maisons de bois s'exportent par pacotilles en Russie, en Amérique et dans tout le monde; à Brienz et à Interlaken, il y a des ateliers où de nombreux ouvriers mettent en pratique le principe de la division du travail et se servent de machines-outils pour faire en fabrique ces mille riens dont les touristes sont surchargés lorsqu'ils quittent le sol de la belle Helvétie. Parmi ces ouvriers, beaucoup ne méritent pas plus le titre d'artistes que ces graveurs-manœuvres, qui burinent trois ou quatre douzaines de boîtes de montres par jour. Cependant on peut passer par des transitions insensibles de ces *schnitzleurs* à de vrais sculpteurs, et de temps en temps quelqu'un d'entre eux devient un artiste sans s'en douter. A la porte de l'Oberland, à Thoune, dans ce joli coin de pays où tous les étrangers paient, d'une manière ou d'une autre, le droit d'entrée pour l'Oberland, s'est établi, il y a quelques années, un homme habile, M. Wald, qui a su tirer parti de ces talents ignorés et ignorants d'eux-mêmes. Il les a recherchés, leur a fourni de bon modèles, a formé leur goût et a exercé leurs ciseaux à fouiller le bois dur, le chêne, le noyer, pour y tailler des œuvres durables qui, au lieu de se salir au contact de la poussière, prennent en vieillissant

ces teintes sombres qui font un des mérites de la sculpture sur bois des siècles passés.

M. Wald, à en juger par son exposition, paraît avoir réalisé ce programme. Ses guéridons, ses coffrets, où un écusson encore brut attend les armes ou le chiffre de nobles acheteurs, sont d'une grande richesse d'exécution, peut-être même trop chargés de détails et d'ornements, qui doivent, indépendamment de la valeur artistique du meuble, en augmenter énormément le prix. Le catalogue se tait malheureusement sur la valeur de ces objets tentateurs.

Les statuettes, les cadres supérieurement fouillés, les ornements de plusieurs sculpteurs sur bois, dont l'un, entre autres, habite Berne, tout en étant plus simples et d'une exécution moins riche que les objets exposés par M. Wald, avaient, il faut l'avouer, plus de valeur artistique et à un moindre degré le caractère de marchandises, comme s'exprime le programme.

En somme, la sculpture sur bois ne péchait à l'exposition de Berne ni par la qualité ni par la quantité ; avec un peu plus de goût dans le dessin et d'art dans l'exécution, les sculptures suisses se vendraient parfaitement chez Tahan, rue de la Paix, comme des œuvres parisiennes. En fait de sculpture sur ivoire, St-Gall possède un artiste inimitable, M. Rietman, si c'est lui qui est l'auteur de ces miniatures de paysage fouillées dans l'ivoire et destinées à être renfermées dans des broches. On ne comprend pas de quels intruments enchantés l'artiste se sert pour découper ces feuillages, pour donner la vie et presque le mouvement à ces sapins d'un demi-pouce de hauteur, dont les branches tombent si naturellement ; et ces montagnes, quel charmant troisième plan elles font au tableau ! Nous félicitons M. Rietman de son talent et s'il ne tenait qu'à nous ses broches d'ivoire feraient fureur.

Il y avait à l'exposition plusieurs cartes en relief, construites par les procédés que M. Beck, à Berne, a sinon inventés du moins perfectionnés. Ces cartes en relief font aujourd'hui l'objet d'une industrie qui n'est pas sans importance et qui rend décidément des services pour l'enseignement de la géographie ; seulement nous croyons qu'il serait possible de les établir avec plus de goût et d'en rendre l'aspect plus agréable à l'œil. Ces cartes, pour avoir un mérite réel, doivent être bien faites; du moment qu'elles deviennent articles de pacotille, elles perdent beaucoup

de leur utilité. Les fabricants de ces reliefs devraient se garder d'oublier cette observation.

En fait de fleurs artificielles et d'animaux empaillés, nous n'avons rien remarqué d'extraordinaire; sous ce rapport, les amateurs et le public trouvaient à se satisfaire au musée Challandes, au pied du palais fédéral. Les visiteurs de l'exposition allaient y reposer leurs yeux fatigués sur les groupes d'animaux des Alpes suisses, empaillés avec une vérité de pose et un mouvement d'attitude surprenants.

Nous voici arrivé au terme de notre longue promenade dans les salles de l'exposition industrielle, et heureusement pour nos lecteurs, car ils doivent être fatigués de cette énumération en trois articles, comme nous l'étions nous-même après trois jours pleins passés à regarder, à consulter le catalogue et à prendre des notes plus ou moins incomplètes.

Nous pensions un peu conduire nos lecteurs au palais fédéral et leur faire remarquer en passant la statue de l'ogre qui dévore les enfants sur la place du Grenier, lequel mangeur d'enfants en a sa gibecière toute pleine, en porte deux ou trois sous son bras et est en train d'en avaler un: le tout a été récemment restauré et repeint avec soin. En passant devant cet éloquent vestige des temps passés, on ne peut s'empêcher de penser à la prévoyance de nos pères, qui, pour inspirer de bonne heure à l'enfance la notion de l'obéissance et le sentiment de la crainte, n'avaient pas dédaigné d'ériger sur une fontaine ce Saturne bernois. Mais pourquoi visiter encore l'exposition des beaux arts au palais fédéral? Elle était trop pâle pour mériter une longue station. L'exposition dite littéraire, cachée dans le rez-de-chaussée du palais, était si peu visitée qu'il fallait faire chercher le gardien pour y pénétrer. L'idée que la *Revue Suisse* ne s'y trouvait pas, n'était pas non plus de nature à nous engager à aller voir le local qu'elle aurait occupé, si un malentendu ou un oubli ne l'avait pas exclue de cette fameuse exposition littéraire où elle eût peut-être été jugée digne d'une mention honorable, si ce n'est d'une médaille de bronze.

L'exposition industrielle a été une belle conception; malgré tout ce qu'elle a pu avoir d'incomplet, cette exposition a réalisé la pensee qui l'a dictée d'une manière plus brillante qu'on ne s'y attendait généralement. C'est l'appréciation de ceux qui l'ont visitée avec quelque attention et c'est la nôtre. Si notre compte-

rendu, tout incomplet qu'il est, a pu donner à notre public une vue d'ensemble sur l'état de l'industrie suisse et quelques notions exactes sur les produits quelle exporte, si nous avons réussi à attirer l'attention sur un certain nombre des principaux exposants, sans en blesser d'autres par d'involontaires oublis, nous croirons avoir rempli le but modeste que nous nous étions proposé et nous remercierons sincèrement nos lecteurs de nous avoir suivi jusqu'au bout.

Dr Vouga.

POÉSIE.

A UN AMI.

Ah! quand ta vie est soucieuse,
Loin de Dieu ne va pas errer!
De ta chambre silencieuse
Fais un temple pour adorer.

—

Dieu te bénit! — tu peux l'apprendre
De ces oiseaux, qui, le matin,
Pour t'égayer se font entendre
Sur les arbres de ton jardin.

Dieu te bénit! — prête l'oreille
Ecoute bien.... n'entends-tu pas?
La misère qui se réveille
Bien plus que toi gémit là-bas.

Dieu te bénit! — travaille et prie,
Lève au ciel un regard content;
Apprends, écolier de la vie,
A ne pas te croire indigent.

Dieu te bénit! — au lieu du doute
Que ton cœur ait un chant d'espoir...
Oui! Celui qui t'ouvrit la route
Eclaircira l'horizon noir.

Et si de quelque autre blessure
Ton pauvre cœur devait souffrir,
Il est, tu le sais, une eau pure
Pour la laver et la guérir.

—

Ah! quand ta vie est soucieuse,
Loin de Dieu ne va pas errer !
De ta chambre silencieuse
Fais un temple pour adorer.

C. P.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE

Paris, ce 8 février 1858.

SOMMAIRE : La bascule de la renommée. Racine, Raphaël, Molière, etc. — De la pose, à propos de Béranger. — Le poltron. La pauvre femme et M. Laffitte. Question étrange devant un lit de mort. — Balzac : mouvement d'opinion en sa faveur. — Alexandre Dumas et le procès que lui fait son collaborateur M. Maquet. Par qui et pourquoi son appartement fut un soir illuminé. Son fils : en quoi il lui ressemble et en quoi il ne lui ressemble pas. — Réception de M. Augier. — Le cornet de bonbons. — Un pressentiment providentiel. — Le char funèbre de la reine d'Oude. — Mort de M. Gabriel Delessert. La lettre de M. de Morny. — Article de M. Charles Clément sur M. Decamps. — *Robert Emmet* — La *gaulette* de M. Louis Veuillot. — Le *Réveil* de MM. Granier de Cassagnac et Barbey d'Aurevilly. — Mot d'un étranger. Celui d'une grande dame. Celui d'un bourgeois de Paris. — Gulliver.

Il y a comme une loi de bascule dans la renommée : vous êtes au haut, donc un jour ou l'autre vous serez au bas, en attendant que la postérité vous assigne votre véritable place, si tant est que dans ce monde on l'ait jamais. C'est ainsi qu'il arrive un peu à Béranger le contraire de ce qui se voit ordinairement, mais au fond par la même loi : après l'avoir acclamé de son vivant, on le dénigre après sa mort.

La fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne, et toujours comptant, ce qui ne l'empêche pas de réclamer par la suite des arrérages et des

intérêts. Quelle attente ou quelle éclipse de gloire n'ont pas dû subir des poètes, ensuite placés ou replacés plus haut que leurs détracteurs n'eussent pu même le comprendre et se le figurer! Un contemporain de Dante l'appelle « un certain Dante, » *quidam Dantes*. Milton eut peine à trouver un libraire pour son poème, où l'on ne s'avisa de voir un des grands monuments de l'esprit humain que lorsqu'il eut été déclaré tel par Addison trente ans après. Pendant plus d'un siècle, Shakespeare resta à peu près inconnu hors de sa patrie, et Voltaire, se doutant qu'il pourrait bien finir peut-être par en sortir, se hâtait d'affubler du sobriquet de *Gilles* ce vieux Will des Anglais, dans l'Othello duquel l'auteur de *Zaïre* devait flairer un dangereux rival pour son Orosmane. Voltaire lui-même à son tour, après avoir eu des Frérons dans son temps, devait retrouver dans le nôtre des Nicolardots. Mme de Sévigné n'a pas dit : *Racine et le café passeront;* elle a seulement écrit à propos de *Bajazet :* « Racine fait des comédies pour la « Champmêlé : ce n'est pas pour les siècles à venir. » Quant au bel oracle doublement faux qu'on lui attribue et que Voltaire mit le premier en circulation, le mot n'est ni d'elle, ni peut-être de personne avant celui qui n'aurait ainsi pas trop regardé à lui en faire présent pour lui faire pièce; mais ce mot, si les grandes dames qui cabalèrent pour la *Phèdre* de Pradon ne l'ont l'on pas dit, elles peuvent bien l'avoir pensé, ou quelque mot pareil. D'ailleurs, Racine ne tomba pas seulement en disgrâce comme courtisan, auprès de Louis XIV et de Mme de Maintenon, pour avoir inconsidérément rappelé devant eux, à propos de théâtre, le fâcheux souvenir de Scarron : après ses succès, après sa mort même, il eut aussi son temps de disgrâce comme poète, auprès de cet autre grand roi le public; grand roi aussi superbe, aussi difficile à amuser que le premier, devenu à la fin complétement *inamusable*, si l'on en croit celle qui ne pouvait pas du moins faire le même reproche au pauvre Scarron. C'est sans doute à cette époque de réaction et de défaveur, comme je l'ai lu je ne sais où, qu'un pédant pensa ne pouvoir mieux employer son latin de collége, encore alors florissant, qu'à essayer de ridiculiser le tendre Racine par l'épithète de *columbulus* ou de petit tourtereau, de petit pigeon.

Franchissons plus d'un siècle, arrêtons-nous au premier quart du nôtre, et nous trouverons encore mieux. Voici l'aurore échevelée du romantisme, hélas! aujourd'hui grisonnant comme un soir d'hiver. Quel éclat de couleurs et quels éclats de voix! couleurs, hélas! aujourd'hui pâlissantes, voix maintenant cassées ou muettes! peut-être celles-là mêmes qui, se croyant maîtresses de l'avenir et oubliant qu'un jour elles seraient aussi du passé, s'écrièrent alors dans leur

enthousiasme pour l'art nouveau : *Racine* (en comparant ce qu'il avait fait avec ce qu'on allait faire et qui est encore en trop grande partie à faire) *Racine n'est qu'un polisson!* Des contemporains assurent que ce fameux anathème contre le représentant le plus accompli du genre classique, a été, quoique plus ou moins dans l'ombre, réellement et solennellement prononcé, que le mot, comme un suprême défi du romantisme révolutionnaire, a été réellement dit, sinon écrit. Pourquoi pas? Plus d'un rapin, si ce n'est même son maître, en pense bien autant de Raphaël! Et tout haut il ne se gênera pas pour déclarer que Raphaël a été surfait, que sa réputation est une réputation usurpée, que c'était un assez pauvre sire en peinture, qu'on a depuis poussé bien plus loin le métier, et il se fera fort de vous le prouver, qui mieux est. Telle était aussi l'opinion, non pas si savante, et si avancée, mais tout bourgeoisement franche, de ce voyageur auprès duquel son guide insistait pour lui montrer les *loges* du Vatican : — « Je vous avoue, lui dit le voyageur, que je n'admire pas beaucoup Raphaël. » — « Cela ne fait rien! » s'écria naïvement l'entêté cicerone, et au fond avec un grand bon sens. En effet, *cela ne fait rien* pour Racine ni pour Raphaël.

Mais au moins, m'objectera-t-on, mais au moins Molière.... — Molière! écoutons un peu Boileau, dont on n'a pas non plus mal médit, certes, et qui n'en est pas mort :

> Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,
> Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
> Mille de ses beaux traits, aujourd'hui si vantés,
> Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
> L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,
> En habits de marquis, en robes de comtesses,
> Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
> Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.

mais de nos jours! dira-t-on encore. De nos jours, M. Schlégel, à grand renfort de critique préconçue, n'a-t-il pas trouvé moyen de juger *prosaïque* celui peut-être de tous les poètes français et l'un des poètes de tous les pays qui écrit le plus de verve et d'inspiration? comme, à un autre égard, pourquoi s'étonner que bien des gens encore aujourd'hui digèrent mal son *Tartufe*, puisque dans son temps Fénelon même et Bossuet ne le lui pardonnèrent pas mieux? Pourquoi donc enfin, conclurons-nous, M. Louis Veuillot n'aurait-il pas appelé Béranger une *vieille baudruche*, puisqu'on a bien appelé Racine *pigeonneau?*

En revenant ainsi à Béranger à travers tant de grands poètes non

moins conspués, ce n'est pas que j'entende le placer tout à fait en si haute compagnie : je constate seulement que, lui voyant une renommée aussi vaste et peut-être plus populaire à l'heure présente que celle d'aucun d'eux, il fallait bien un jour ou l'autre la lui faire expier. Chez presque tous les critiques et dans le monde lettré, il est devenu, en effet, de bon goût, ou de bon ton, de diminuer et d'amoindrir celui dont on disait jadis, avec Benjamin Constant, qu'il faisait des odes en croyant ne faire que des chansons : aujourd'hui, on serait presque pour retourner la phrase, et volontiers on le prendrait au mot quand il ne voulait s'appeler lui-même qu'un chansonnier. Tous ne vont pas jusqu'à la *vieille baudruche,* ni surtout jusqu'à la fendre à grands coups de bec en forme de lame de couteau; la plupart n'y vont qu'à coups d'épingle, les uns par modération, les autres par manque de force, mais tous essaient de la crever, qui sur un point, qui de haut en bas : renverser la statue, ou du moins l'abaisser, amis comme ennemis concourent à ce beau dessein. Et l'on ne s'attaque pas seulement au poète, à son talent et à ses œuvres, mais à l'homme, à son rôle et à son caractère.

C'est à ce dernier égard surtout qu'il en aurait fait accroire, et en lui, plus encore que le poète, c'est l'homme qui aurait été un maître-malin. Toute sa vie n'a été qu'une longue *pose*, à la fois profondément et instinctivement calculée, admirablement tenue de point en point, et en dehors de laquelle on ne le surprit jamais. Car voilà le grand crime : Béranger posait. Comme si nous ne posions pas tous plus ou moins! comme si aucun de nous pouvait se dire en conscience bien sûr d'avoir été fort souvent sans aucune espèce de pose vis-à-vis des autres et peut-être vis-à-vis de lui-même! Mais il n'y a plus à en revenir : Béranger posait, et il était le seul à le faire parmi ses contemporains. Sa *Biographie,* dont on ne doute plus après l'avoir lue qu'il ne soit l'auteur, et qui est charmante, est en même temps d'une discrétion singulière et peut-être véritablement *sans seconde* en nos temps babillards. « Ces deux cent cinquante pages,» remarque avec finesse, mais non pas sans malice un des critiques de la *Revue des Deux Mondes,* M. Emile Montégut, qui aime trop à chercher le dessous d'un livre pour ne pas avoir été un peu désappointé avec celui-ci, « ces deux cent cinquante pages sont un prodige de ré-« serve, de prudence, de modestie et aussi d'habileté, car Béranger a « trouvé moyen de ne parler que de lui, et en même temps d'en par-« ler aussi peu que possible.» Voilà justement ce dont on enrage. Et pourtant, s'il eût été moins réservé sur lui et les autres, que n'eût-on pas dit! De plus, on lui aurait exactement fait le même reproche,

et, de quelque façon qu'il s'y fût pris pour raconter sa vie, on se serait toujours écrié : Soin posthume de popularité, suite de rôle, pose continuée. Sa réserve, en effet : de la pose ; sa liberté d'esprit : de la pose ; son indépendance des partis : de la pose ; la simplicité de ses goûts : de la pose ; son amour de la retraite : de la pose ; ses fuites et refuites pour échapper aux inconvénients de la célébrité : de la pose ; sa pauvreté : de la pose ; sa bienveillance : de la pose ; sa bienfaisance et son désir d'obliger : de la pose. Tout n'est que pose en lui, et il ne reste rien de lui qu'un modèle achevé de la plus longue et de la plus adroite pose. Il a été le plus infatigable comme le plus fin poseur de ce temps-ci, où les maîtres du genre ne font cependant pas défaut. Serait-ce que dans ce temps-ci on ne croit qu'à la pose.... et à la prose? Mais passons ! je ne veux pas revenir là-dessus, ni sur le caractère et le talent de Béranger : je me suis déjà expliqué sur la manière dont il me semblait qu'on pouvait plus simplement et plus humainement le comprendre. Aujourd'hui, je voudrais seulement rapporter deux ou trois anecdotes authentiques, car elles me viennent en droite ligne d'un témoin oculaire, peintre célèbre et lié de tout temps avec Béranger, dont il a fait un portrait fort connu. Or, voici ce qu'il racontait dernièrement à un autre peintre de nos amis, comme l'ayant su et même vu d'aussi près que possible :

C'était le soir d'une des journées de Juillet 1830, et avant qu'elles eussent complétement décidé entre le roi et le peuple. Les troupes royales occupaient encore les principaux quartiers. « Je me trouvais, dit le narrateur et le témoin du fait, dans lequel il fut même acteur comme nous allons voir, je me trouvais ce soir-là chez M. Laffitte avec quelques autres personnes venues aussi aux nouvelles et pour s'entretenir de l'état des affaires. Béranger était du nombre. On resta fort tard, jusque vers une ou deux heures du matin. Ce fut même lui qui nous avertit de l'heure avancée. « Ah ça ! nous dit-il, je crois qu'il « est temps et grand temps de nous en aller, et par le temps qui court, « regagner son logis ne sera peut-être pas si facile que d'ordinaire : « nous pourrions bien attraper quelque balle perdue de quelque pa- « trouille trop zélée. Pour moi, je vous le déclare d'avance, je suis « poltron, naturellement poltron : j'en ai honte, bien loin de m'en « vanter ; mais c'est une affaire de nerfs, c'est plus fort que moi, et « j'ai beau me raisonnner. Ainsi, en cas d'alarme, ne comptez pas sur « moi, je vous laisse et m'enfuis à toutes jambes : bien fin serait celui « qui pourrait m'arrêter. » En un mot, Béranger parla de son courage comme Horace du sien sur le champ de bataille de Philippes où il abandonna *non bene* son petit bouclier. On se retira là-dessus, c'est-

à-dire, sans beaucoup d'intervalle, sur cette peu belliqueuse harangue de celui qui passait alors plus couramment qu'aujourd'hui pour l'Horace français. A peine venait-on de quitter le seuil de la maison que la petite troupe, qui ne s'était pas encore séparée, est accueillie dans la rue par une décharge soudaine. Tous, en un instant s'éclipsèrent; une volée de moineaux n'est pas plus prompte à disparaître; en un clin-d'œil la rue fut nettoyée, et l'on n'y apercevait plus que les soldats s'avançant la baïonnette croisée. Moi aussi, ajoute le narrateur, je fis comme les autres, et me trouvai d'instinct, sans avoir ni réfléchi ni choisi, dans une encoignure de porte cochère; mais comme j'étais là blotti, qui est-ce que je vois seul au milieu de la rue, à la lueur d'un reverbère? Béranger lui-même, qui, les mains dans les poches de son gilet, se dirigeait lentement, mais tranquillement vers les soldats, et leur disait : « Eh bien, eh bien, les amis! comment! « on tire sur des amis, sur des gens paisibles, qui ne demandent qu'à « rentrer chez eux. » On s'expliqua, et ainsi se termina notre aventure, plus heureusement qu'elle ne s'était annoncée d'abord; mais ce fut grâce à notre poltron de tout à l'heure, qui seul avait fait bonne contenance dans le péril. Est-ce là de la pose? demandait le narrateur, et demandons-nous avec lui.

Voyons maintenant des traits d'un autre genre; le caractère de celui qui les rapporte, aussi justement honoré que son talent, ne nous les garantit pas moins que ses relations fréquentes avec le poète et leurs communs amis.

Une pauvre femme que Béranger avait déjà secourue, venait encore s'adresser à lui. Sa bourse était à sec, et soit pour cette même indigente, soit pour d'autres, il avait eu si souvent recours à celle de M. Laffitte, qu'il n'osait plus, en ce moment du moins, la mettre à contribution. Que faire? le cas, il paraît, était pressant : hélas! ces cas-là le sont toujours, et le malheur a bien le devoir d'être patient, mais souvent plus qu'il n'en a le moyen.— « Ecoutez! dit le poète à sa pro» tégée : je n'ai point d'argent; mais revenez tel jour, à telle heure; » demandez-moi de vous adresser à M. Laffitte, et quoique je vous ré» ponde, n'ayez pas peur, ne faites semblant de rien. » Ce jour-là Béranger recevait chez lui le banquier si célèbre sous la Restauration et quelques amis. A l'heure dite, sa protégée se trouvait dans la salle à manger. Il y passe, en ayant soin de laisser entr'ouverte la porte qui communiquait avec le salon. Aux premiers mots de celle à qui il avait fait sa leçon : — « Voilà bien comme vous êtes! s'écrie-t-il de sa plus » grosse voix : toujours M. Laffitte! M. Laffitte par ci, M. Laffitte par » là! quand ce n'est pas pour l'un, c'est pour l'autre, et souvent pour

» trois ou quatre à la fois. Il n'y a si large bourse qui ne s'épuise; s'il » lui fallait toujours donner à tous ceux qui lui demandent, des mil- » lions n'y suffiraient pas. Ne me parlez donc plus de M. Laffitte, et » laissez-le en paix, croyez-moi. J'en suis fâché, mais pour le moment, » je ne puis rien faire pour vous.» Et l'ayant congédiée après cette petite scène dont ce fut là le sens sinon les termes exprès, il rentra au salon comme si de rien n'était. — « Vous avez traité bien rudement » cette pauvre femme !» lui dit celui dont il venait de défendre la bourse avec une colère si bien jouée. — « Vraiment les pauvres sont parfois » si exigeants !....» — «C'est égal : vous n'auriez pas dû la renvoyer.» Et le généreux et charitable banquier lui donna pour elle deux cents francs. Nous convenons que c'est ici de la pose; mais ceux qui en accusent Béranger, ont-ils posé comme cela bien souvent ?

Une nuit le curé d'une des plus somptueuses églises de la capitale fut appelé auprès du lit d'un mourant qui, quoique pauvre, habitait cependant son quartier; sans doute quelque galetas, comme il s'en trouve partout, et d'autant plus peut-être dans ces maisons assez vastes pour que la fortune y ait, d'étage en étage, tous ses degrés. C'est à ce curé, dont nous pourrions dire le nom, que l'on doit les premiers détails du fait que nous allons rapporter. Au chevet du moribond, outre sa femme, qui avec lui composait tout ce vieux et pauvre ménage, il trouva, déjà établi, Béranger. Il n'eut que le temps de dire les dernières prières. L'homme se mourait; il expira; la femme se lamentait. Au milieu de ses cris et de ses sanglots, tout à coup le chantre de *Jeanne-la-Rousse* lui dit brusquement : — « Savez-vous raccommoder les bas ?» — « Mais, ne put s'empêcher de remarquer l'autre témoin de cette scène, il me semble que cette question n'est guère en rapport avec un tel moment.» — « Plus que vous ne croyez, M. le curé : les yeux de Mlle Judith ne lui permettent plus ce genre de travail, et j'ai pensé que cette femme pourrait peut-être la remplacer.» En effet, Béranger la prit chez lui, l'y garda quatre ans, après quoi, comme elle fut atteinte d'une maladie mentale devenue incurable, il la plaça dans une maison d'aliénés où, jusqu'à la mort de cette femme, il paya sa pension durant une longue suite d'années. Si c'est là encore de la pose, assurément elle fut de cette persévérance, de cette tenue et de cette attention jamais démentie dont on accuse celle de Béranger.

— Si, dans un auteur, le talent et même le génie, peut-être encore plus le génie, reste sujet à contradiction longtemps après sa mort, à plus forte raison doit-il être bien difficile de le juger de son vivant. Les écrivains de notre époque, par exemple, l'ont, certe, assez occu-

pée et remplie, y ont causé assez de remuement et de bruit; mais on n'en sent pas moins que pour eux le grand triage n'est pas fait. Il semble cependant commencer pour quelques-uns, entre autres pour Balzac. C'est à lui, des quatre romanciers français hors ligne, qu'on reconnaît le plus généralement et au plus haut degré le don créateur. Eugène Sue a aussi gravé dans tous les esprits quelques types, mais plus vigoureusement que profondément dessinés, d'un genre, d'ailleurs, surtout sauvage ou rèpoussant (celui où il réussit le mieux), et il y a bien du fantastique et de l'invraisemblable dans sa réalité. Alexandre Dumas, qui semble vouloir se survivre à lui-même, est plutôt conteur que créateur, et Mme Sand, avec de grandes qualités de passion et de récit, a cependant encore la plus grande de toutes dans son style. Les défauts de celui de Balzac, la subtilité, l'enchevêtrement, l'abstraction imagée qui va souvent jusqu'à l'amphigouri, n'empêchent pas cet écrivain d'avoir aussi un style à lui, qui est bien ce qu'il doit être dans les bons endroits, adhérent et adéquate au sujet, très parlant, très voyant et faisant tout voir, avec des mots et des éclairs qui saisissent. Les événements ou l'*action* dans ses romans, sont aussi très enchevêtrés, mais néanmoins très suivis, très liés : ils font corps et se tiennent; au lieu que, dans Eugène Sue, chaque scène semble exister à part comme un article de la *Gazette des Tribunaux* et, vraisemblable en soi, constitue avec les autres un ensemble qui ne l'est pas. Balzac ne prend pas non plus ses héros avant tout parmi des exceptions, mais dans la vie générale et moyenne, au fond de laquelle, et sous son apparence uniforme et tranquille, il montre le drame pouvant s'élever et descendre jusqu'à tout, comme chacun de nous le sent en effet. Ce sont ainsi des classes et des situations que représentent ses personnages, d'ailleurs si individuels : ils n'en sont même que plus individuels, parce qu'étant pris au centre de la société, et non sur ses bords, ils sont plus vivement reconnaissables par là. Balzac peint donc vraiment l'homme, et non pas un homme : seulement, c'est plutôt l'homme mauvais, et l'homme purement naturel et social, trop exclusivement même celui d'un temps et d'une société dont l'extérieur au moins déjà passe et se fane. Ajoutons qu'il a porté dans son genre et dans son talent une sorte d'excès, qui achève de rendre l'un malsain, et donne à l'autre quelque chose de fiévreux et de maladif.

Malgré tout, cependant, malgré bien des défauts, des lacunes, et l'excès qui loin de les cacher les rend au contraire plus sensibles, cette puissance créatrice, si essentielle et si rare dans les ouvrages d'imagination, n'en assigne pas moins à Balzac une place élevée et à part dans la littérature contemporaine. Parmi les gens de lettres surtout, on peut sentir déjà une espèce d'accord tacite et comme sur une

chose qui va sans dire, pour lui reconnaître cette place et la lui faire de plus en plus. M. de Lamartine ne voit guère moins en lui que le Molière du roman, ce qui ferait de Molière le Balzac de la comédie; les romanciers réalistes ou *d'après nature*, comme voudrait plutôt les appeler l'un de ceux qui ont le mieux l'intelligence et la conviction du genre, M. Champfleury, le réclament hautement pour leur maître et leur chef de file. Un critique philosophe et peut-être, au fond, très réaliste aussi, plus spirituel en tout cas que spiritualiste, M. Taine, lui consacre en ce moment, dans le *Journal des Débats*, une de ces études méthodiques, serrées et roides, mais fortes, qui vous étreignent comme une chaîne aux anneaux de fer, et qui lui ont fait aussitôt un genre et une réputation. Il ne se dissimule point les défauts de Balzac, ses longueurs, ses lourdeurs et ses minuties, le fouillé, le fouillis, le heurté, le mal venu, le choquant, les disparates, les accouplements de mots et d'idées, bizarres, monstrueux, grimaçants, difformes; mais, pour lui, ces scories de la lave attestent aussi le volcan, son enfantement gigantesque et laborieux.

» Balzac, dit-il, croit souvent faire une peinture quand il n'a fait qu'une description. Ces compilations ne font rien voir, elles ne sont qu'un catalogue. Il faut le souffle poétique de George Sand et de Michelet ou la vision violente de Victor Hugo et de Dickens pour susciter en nous la figure des objets corporels; nous sommes alors jetés hors de nous-mêmes et l'émotion nous conduit à la lucidité..... Un de mes amis, naturaliste, me pria un jour de venir voir un papillon magnifique qu'il venait de *préparer*. Je trouvai une trentaine d'épingles qui tenaient fichées sur le papier une trentaine de petites ordures. Ces petites ordures faisaient ensemble le magnifique papillon.» C'est ainsi que M. Taine figure le procédé par trop anatomique de Balzac, en matière de description. « Mais, ajoute-t-il, quelle puissance, quelle saillie et quel relief l'interminable énumération donne au personnage! comme on le connaît dans toutes ses actions et toutes ses parties! comme il devient réel! avec quelle précision et quelle énergie il s'implante dans le souvenir et dans la croyance! comme il ressemble à la nature et comme il fait illusion! Car telle est la nature; les détails y sont infinis et infiniment déliés; l'homme intérieur laisse son empreinte dans sa vie extérieure, dans sa maison, dans ses meubles, dans ses affaires, dans ses gestes, dans son langage : il faut expliquer cette multitude d'effets pour l'exprimer tout entier. Les mets qui vous nourrissent, l'air que vous respirez, les maisons qui vous entourent, les livres que vous lisez, les plus minces habitudes où vous vous laissez glisser, les plus insensibles circonstances dont vous vous laissez presser, tout

contribue à faire l'homme que vous êtes; une infinité d'efforts se sont concentrés pour former votre caractère et votre caractère va se déployer par une infinité d'efforts; votre âme est une lentille de cristal qui rassemble à son foyer tous les rayons lumineux élancés de l'univers sans bornes, et les renvoie dans l'espace sans bornes étalés comme un éventail. C'est pour cela que chaque homme est un être à part, absolument distinct, immensément multiple, sorte d'abîme dont le génie visionnaire ou l'érudition énorme peuvent seuls égaler la profondeur. J'ose dire qu'ici Balzac est monté au niveau de Shakspeare. Ses personnages vivent; ils sont entrés dans la conversation familière; Nucingen, Rastignac, Philippe, Bridau, Bixiou et cent autres, sont des hommes qu'on a vus, qu'on cite pour donner l'idée de telle personne réelle, qu'on reconnaîtrait dans la rue. Comme il le disait des artistes créateurs, il a fait « concurrence à l'état civil.»

Après tout cela, reste encore, du moins à poser, la question des questions : Avec cette incontestable puissance de divination et de vue, d'invention et de création, même avec cet esprit d'agencement et de combinaison poussé à l'extrême jusque dans les plus petits détails, avec ces grandes parties d'un monument compliqué comme un labyrinthe et comme lui surprenant, y a-t-il là une œuvre, une œuvre accomplie et durable parce qu'elle est accomplie, faite pour tous les siècles, par conséquent pour en braver le cours, et n'est-il pas déjà un peu en ruine ce monument trop bâti par l'auteur sur le sable du temps? même sur pis que le sable, puisqu'il entendait bien lui donner pour assise et pour base le domaine entier de son temps.

— Nous disions tout à l'heure que M. Alexandre Dumas était plutôt conteur que créateur : encore faudrait-il ajouter qu'il ne contait pas seul. Ceci, du reste, ne diminue pas son mérite réel, car outre ce qu'il a conté avec d'autres, il en a toujours assez conté à lui seul. Cependant son ancien collaborateur le plus actif et le plus assidu, celui de tous les jours, et de leurs beaux jours, M. Maquet, entend reprendre sa part dans l'œuvre commune; ce n'est que justice : M. Alexandre Dumas, s'autorisant, même un peu plus que de raison, de l'exemple de Molière, n'a-t-il pas largement repris son bien partout où il le trouvait à sa guise? M. Maquet donc lui fait un procès, pour que son nom aussi soit ajouté à ceux de leurs ouvrages dont la composition du moins était de compte à demi : moyennant quoi, de son collaborateur bien connu, il serait de plus déclaré son co-auteur; c'est là le français que parlent même les gens de lettres, quand ils se font des procès. Ce joli petit mot (co-auteur), né tout spontanément des besoins

de la cause, ne serait pourtant pas un vain titre, il aurait son importance, car le co-auteur partagerait naturellement les droits d'auteur, ce à quoi M. Alexandre Dumas s'oppose non moins naturellement, alléguant qu'il a déjà rémunéré dans le temps les services de M. Maquet, et défendant cette fois son bien au lieu de le reprendre. On a produit des deux parts force billets intimes et autres pièces à l'appui, qui en seraient aussi de fort curieuses pour l'histoire de la littérature de ce temps. L'une d'elles est la rédaction primitive, par M. Maquet, d'une des scènes capitales de la *Tulipe Noire :* selon l'avocat de M. Dumas, elle prouve que leur adversaire n'était que le préparateur chargé d'ébaucher, de dégrossir l'ouvrage, dans lequel son client mettait alors le souffle de vie et la dernière main; selon l'avocat de M. Maquet, la rédaction définitive de cette scène par M. Dumas prouverait, au contraire, que ce souffle de vie aurait consisté surtout à la gonfler et l'allonger à tant la ligne, et n'aurait été ainsi qu'un souffle d'argent. Il n'en reste pas moins acquis aux débats que M. Maquet, avec sa plume alerte et toujours prête, et de l'humeur la plus accommodante, a pris une part notable et continuelle à la rédaction de nombre des grands romans d'Alexandre Dumas, peut-être même à la conception première et aux plans, quoique probablement l'idée en revînt surtout à celui qui le voulait bien pour collaborateur et ne lui ménageait pas la besogne, mais qui ne le veut pas pour co-auteur.

Au surplus, qu'il gagne ou qu'il perde ce nouveau procès, M. Alexandre Dumas n'en sera ni plus pauvre ni plus riche, car ses créanciers sont encore pour lui une autre espèce de collaborateurs, les plus empressés, mais néanmoins aussi les plus mal partagés de tous. Il y a longtemps qu'il les a à ses trousses, et après s'être bâti autrefois une petite maison à la Monte-Cristo, il y a longtemps qu'il ne l'habite et ne la possède plus. Dans le temps qu'il était logé avenue Frochaux, un de ses voisins auquel il avait fait grand accueil, rentrant un soir à minuit, vit l'appartement de M. Alexandre Dumas éclairé d'une façon splendide, à en juger par les croisées qui étincelaient dans l'obscurité de ce quartier désert : le voisin crut naturellement à une fête et, un peu surpris de n'y avoir pas été invité, il dit, en passant, au concierge : — « M. Dumas a donc beaucoup de beau monde ce soir? » — « Oh non, monsieur, répondit tranquillement le concierge, on a saisi chez lui, et ce sont les huissiers qui ont illuminé. »

M. Alexandre Dumas fils n'a pas continué ces relations de son père avec les huissiers et autres gens de loi : il est au contraire fort rangé, et au lieu de laisser illuminer son appartement à ses frais et de gaspiller son argent, il le place comme un bon bourgeois. Il n'a hérité de

son père qte le talent et l'esprit, avec une veine cependant moins large et un peu prosaïque, comme on le remarque à propos de sa nouvelle pièce, *le Fils naturel*, qui a pourtant plus de succès que *la Question d'argent*. On le dit comme son père très aimable et bon dans les relations privées et d'amis; mais malgré tout cela, malgré tout ce qui le fait rechercher ici, ni lui ni sa sœur, qui s'y est cependant très bien mariée, ne seraient, pas plus que leur père, admis dans les omnibus et les wagons de tout le monde, s'ils faisaient un voyage aux Etats-Unis.

— La réception de M. Emile Augier, petit-fils de Pigault-Lebrun, à l'Académie Française, où il venait prendre possession du fauteuil de M. Salvandy, a été fort applaudie. Le discours du récipiendaire, ni surtout celui de M. Lebrun qui lui répondait, ne manquent assurément pas d'esprit, d'observations vives et fines; mais peut-être n'eussent-ils pas tout à fait réussi au même degré sans le souvenir tout récent de l'attentat, que les deux orateurs ont flétri avec une indignation à laquelle le public s'est associé : cette séance a eu ainsi son côté politique, mais sans épigrammes cette fois.

—Voici un bien curieux détail sur la manière dont Orsini avait imaginé de tenir sa bombe fulminante pour mieux la dissimuler. Il était en grande toilette, en gants jaunes, comme un homme qui accompagne des dames à l'Opéra, et il tenait à la main un cornet de bonbons de Boissier, le célèbre confiseur parisien. Comprenez-vous maintenant quel joli bonbon de fer et de feu, dans ce cornet sans doute orné de faveurs roses, il portait ainsi galamment dans le creux de sa main?

On nous communique un autre détail qui, s'il est vrai, a quelque chose de particulièrement providentiel. Ce jour-là, M. Hébert était malade et au lit; mais il éprouvait comme une inquiétude vague et croissante, dont il ne pouvait se défendre, sans qu'il y eût de nouveaux motifs pour cela, et qui le tourmentait. A la fin, n'y tenant plus, il se leva et sortit. Or, l'on sait que ce fut lui qui, arrivé sur les lieux seulement cinq minutes avant l'empereur, reconnut et arrêta Pierri, l'un des principaux conjurés, et troubla peut-être les autres dans l'exécution de leur projet.

— Paris a vu passer sur les boulevarts un char funéraire encore plus riche que celui de Mlle Rachel, celui de la reine d'Oude, car non seulement l'argent y éclatait encore plus de toutes parts, mais il était

en outre surmonté d'une espèce de haut catafalque en étoffe précieuse, rouge, blanc et or. Le fils de la reine, boiteux et obèse, suivait le char, avec ses familiers et ses serviteurs, aussi en costume indien, caftan rouge et turban. Une foule immense était entassée sur leur passage tout le long des boulevarts, et ne songeait peut-être qu'à bien regarder les costumes brillants et les figures basanées de ces étrangers venus de si loin. N'était-ce pas cependant aussi un mélancolique épisode de la guerre des Indes, que la destinée de cette reine errante et à la recherche de son royaume, le redemandant aux Anglais qui ne veulent pas le lui rendre et sont encore à cette heure bien embarrassés de s'en remettre en possession eux-mêmes, puis mourant à Paris d'un cancer pour lequel elle était venue consulter les médecins? Elle a été inhumée au Père La Chaise, dans le cimetière mahométan, avec beaucoup de larmes de son fils et de ses serviteurs, et avec toutes sortes de cérémonies mystérieuses, accomplies sous un voile de rideaux que n'a pu percer nul regard profane et européen.

— Tous nos lecteurs connaissent déjà la mort, si universellement regrettée, de M. Gabriel Delessert, homme dont on peut dire ce qu'on a dit de son frère Benjamin et ce qu'on dira aussi de celui qui reste maintenant seul des trois, M. François Delessert : « *Il a passé en faisant du bien.* » Ce ne sont pas seulement les protestants, ses coreligionnaires, mais tous les Français et les étrangers un peu au courant de l'histoire de ces dernières années qui rendront un éclatant et pieux témoignage à l'homme bienfaisant, au magistrat philanthrope et consciencieux, au courageux citoyen. Des hommes de tous les partis, M. Piétri, son successeur actuel à la préfecture de police, M. de Morny, trois anciens ministres de Louis-Philippe, M. Guizot, M. Duchâtel et M. Thiers, des légitimistes, une foule, enfin, respectueuse et recueillie, se pressaient à ses funérailles, où M. le pasteur Grandpierre a vivement ému les assistants et parlé à tous les cœurs, en exprimant leurs regrets à tous. M. de Morny a tenu à honneur et à devoir de rendre un hommage public à M. Gabriel Delessert par une lettre insérée au *Moniteur*. En y tenant compte de la position de celui qui l'a écrite, de son peu de sympathie personnelle, semble-t-il, pour ce qu'il appelle assez vaguement et selon le langage du monde, jansénisme et puritanisme; enfin, sans le croire non plus très exactement informé de l'origine uniquement genevoise de la famille Delessert, on trouvera cette lettre digne d'être conservée à plus d'un titre, en particulier puisqu'elle regarde une de ces familles, en assez grand nombre à tou-

tes les époques de notre histoire, qui, sorties de notre pays, l'ont honoré et l'honorent encore en se faisant une position et un nom à l'étranger. La voici :

« M. Gabriel Delessert vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. Il appartenait à une famille genevoise protestante, un peu janséniste et puritaine, qui n'a jamais ambitionné d'autre titre de noblesse que la réputation de la probité la plus sévère. Cette intégrité que ses frères apportaient dans les affaires, M. Gabriel Delessert l'a appliquée dans toutes les fonctions dont il a été chargé. Il était le plus loyal et le plus scrupuleux serviteur de son gouvernement, et aucune raison humaine, aucune considération d'amitié, de famille ou d'intérêt ne l'eût fait dévier de la ligne de ses devoirs.

» Il était brave jusqu'à la témérité. Dans les troubles qui ont agité le commencement du règne de Louis-Philippe, à la tête de la garde nationale, il s'est maintes fois exposé avec une intrépidité qui lui fit le plus grand honneur.

» Nommé préfet à Chartres, il s'était concilié tout le monde par ses manières polies et bienveillantes, par un esprit de justice invariable. Lors de l'incendie de la cathédrale, sa conduite énergique, entraînante, a sauvé cet édifice, et la ville a fait frapper une médaille en son honneur, sur laquelle elle a fait graver :

A M. GABRIEL DELESSERT,

La ville de Chartres reconnaissante.

» Appelé plus tard à la préfecture de police, il a élevé cette place difficile au rang de la magistrature la plus respectée, par la noblesse et la fermeté de ses actes; ses adversaires politiques eux-mêmes lui ont rendu cette justice. Il était d'une activité infatigable, que sa robuste constitution seule pouvait supporter. Le jour, il parcourait à cheval les rues de Paris dans tous les sens, et tenait ainsi en éveil ses agents.

» A quelque heure de la nuit qu'on se présentât pour une affaire de service, il était accessible et patient. Il n'eût jamais accepté une mission qui eût répugné à sa conscience; chacun le savait. Aussi, je le demande à tous ceux qui ont conservé le souvenir de son administration, à quelque parti qu'ils aient appartenu : y a-t-il jamais eu un magistrat plus respecté, plus honoré que lui?

» Ce que j'ai toujours admiré dans son caractère, c'est que pour lui, en politique, ce qui était bien ne cessait jamais d'être bien, ce qui était mal était toujours mal. Il n'avait pas à sa disposition cette manière commode d'apprécier les choses selon la place que l'on occupe ou selon les circonstances dans lesquelles on se trouve. Il avait servi avec fidelité la cause du roi Louis-Philippe, sans partager les illusions et les faiblesses des derniers jours, mais sans reculer devant leurs conséquences. Néanmoins il ne se plaignit jamais. Il accompagna son roi dans l'exil avec dévouement et respect. Il se croyait lié par ses anciens services au sort de la famille déchue, au point de ne plus pouvoir jouer aucun rôle politique; mais il ne se crut jamais en droit

d'être injuste ou ingrat. Il était le premier à proclamer les services immenses que l'empereur Napoléon rendait à la France; il approuvait toutes les mesures de nature à fortifier son autorité, et il reconnaissait que le pays lui devait son salut et sa prospérité. Ses éloges ne s'arrêtaient que là où sa propre dignité pouvait être compromise. Plein de déférence pour le nouveau pouvoir, il ne l'aurait pas servi, mais au besoin il l'eût défendu.

» Je n'oublierai jamais avec quelle effusion de cœur il est venu se jeter dans mes bras, au ministère de l'intérieur, le 3 décembre 1851. Il sentait bien que si nous ne servions pas la même cause, nous combattions du moins les mêmes ennemis. Plaise au ciel que tous les hommes d'ordre qui ne veulent que le bien de leur pays aient un jugement aussi droit et une âme aussi impartiale! Quant à moi, dont il a entouré l'enfance de soins paternels, j'éprouve une grande douceur à lui rendre cet hommage et à pouvoir dire de lui : c'était le plus galant homme que j'aie jamais rencontré.

» Il avait connu l'impératrice enfant et lui avait voué une vive affection. La veille de sa mort, apprenant sa maladie, Sa Majesté monta brusquement dans une voiture de service et alla le visiter à Passy. Elle lui tendit la main en pleurant; le pauvre vieillard la reconnut, prit cette main et lui dit : « Soyez bénie! merci! merci! »

» Je n'ai rien à ajouter à ce détail qui honore M. Delessert et fait si bien connaître les qualités de cœur de l'impératrice.

» Maintenant que j'ai rempli ce pieux devoir de reconnaissance et d'amitié, mon cœur est soulagé.

» Comte de MORNY. »

— Un de nos amis, et presque un de nos compatriotes par ses souvenirs et ses origines de famille, son éducation, ses opinions. M. Charles Clément, dont nos lecteurs se rappellent le remarquable article, publié dans cette *Revue* même, sur les *Paysagistes français contemporains* (1), vient d'en donner un, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur l'un des peintres les plus originaux de notre époque, M. Decamps. On y retrouvera, avec la même franchise de style, la même pénétration et la même verve, la même possession du sujet, vivement et carrément exposé. Dans ce moment où la peinture en France risque de faire fausse route, et où elle ne reçoit guère des journaux que des jugements de parti ou de complaisance, il est fort à souhaiter qu'elle entende aussi de temps en temps la voix plus libre, mais plus juste, de ses amis plus éclairés et plus vrais.

— *Robert Emmet* est un petit livre que nous devons encore signaler à nos lecteurs comme ayant beaucoup piqué ici l'attention, non seulement pour ce qu'il a d'attachant en soi, d'éloquent, de libéral et de

1 Voir la *Revue Suisse*, t. XVI, p. 123 et 805.

distingué, mais à cause du voile de l'anonyme sous lequel l'auteur s'efforce de se maintenir, et que naturellement le public s'efforce à son tour de percer. Robert Emmet était un jeune Irlandais qui, à la fin de la révolution française, en 1803, forma le projet d'émanciper sa patrie, et paya de sa vie sur l'échafaud son enthousiaste, mais aventureuse entreprise. Ce sujet aurait dû valoir à l'ouvrage, au moins un édit de tolérance, de la part de l'*Univers;* mais l'*Univers* ne respecte rien, en littérature ni ailleurs, et M. Léon Aubineau a aussitôt précipité sur le petit livre toutes les cataractes de ses épigrammes, pour la raison qu'on va voir : « On dit l'auteur protestant : aussi n'a-t-il pas de » grâce.» La grâce de M. Léon Aubineau? non certes, il ne l'a pas. Disons seulement, sans prétendre pouvoir mieux qu'un autre trahir le secret de l'anonyme, que l'auteur présumé, petite-fille de Mme de Staël par sa mère, Mme la duchesse de Broglie, cette femme d'un esprit si pieux et si ferme et d'un cœur si dévoué, montre bien, par l'élégante sûreté de sa plume, que c'est là en quelque sorte une plume de famille, et ajoutons que, par la générosité des sentiments, elle ne prouve pas moins en avoir hérité.

— Mais que disions-nous donc que M. Louis Veuillot se retirait sous sa tente, comme il avait semblé un moment vouloir le faire en effet, et laisser le soin de la guerre à ses lieutenants? Jamais au contraire il n'a massacré tant de monde, ni peut-être, pour tout dire, il n'a mieux massacré Béranger comme Lamartine, Mlle Rachel comme Alphonse Karr, le *Charivari* comme le *Journal des Débats;* M. Renan, M. Rigault, qui a préféré perdre sa place au Collége de France plutôt que de cesser d'écrire dans ce dernier journal ; toute la rédaction du *Siècle*, M. Havin, M. Jourdan, M. Delord, tout y vient, tout y passe : assommé du coup! traversé de part en part! c'est un abattis général. Et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on admire la manière dont il vous abîme les gens : avec une « simple gaulette, cueillie au pays franc,» comme il dit ; ce qui revient à déclarer en outre à ses victimes que lui du moins sait le français, mais qu'elles ne le savent pas. Il est certain que, si dans les commencements son style semblait avoir comme un double plaqué de mots fins et classiques, et de mots qui n'étaient rien moins que fins, tout cela est aujourd'hui mêlé et fondu en un même métal, dont on peut cependant toujours contester l'alliage et le bon aloi. Quoi qu'il en soit, on l'admire, on le pousse, on l'élève, même sans le vouloir; quand son journal a un de ses articles qui sont moins tout sel que tout poivre, il s'en fait, prétend-on, un tirage considérable ; on les achète, on se les passe, on se dit : « Avez-vous lu?» même ceux qui

s'en frottent, non pas les mains, mais les reins. Bref, du train dont on y va, on mettra bientôt au rang d'une des gloires de la France celui qui, en littérature surtout, en a presque conspué tous les grands hommes, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours.

— M. Granier de Cassagnac entreprend aussi de son côté de *moraliser* la littérature, et un peu par les mêmes moyens. Il a fondé dans ce but un journal, *le Réveil*, pour lequel il s'est adjoint, entre autres, M. Barbey d'Aurevilly, que l'on vexe beaucoup, à ce qu'il paraît, en écrivant son nom Barbet, avec un *t*, et non pas avec un *y*. Je ne pense pourtant pas que ce soit pour cela qu'il éprouve le besoin d'admonester ses contemporains. M. Barbey donc, avec un *y*, est un nouvel écrivain coloriste, et si haut en couleur, en effet, que, pour moraliser la France, son style pourrait paraître aux gens difficiles bien peu moral lui-même et avoir besoin d'être châtié. Ce n'est pas seulement le style, mais la couleur, la pensée et la morale tout à la fois qui auraient besoin de l'être dans un roman lubrique, *Une Vieille Maîtresse*, que M. Barbey d'Aurevilly a publié il y a quelques années. Il est maintenant catholique aussi des plus colorés. Quant à M. Granier de Cassagnac, on sait ce qu'il a déjà fait dans le temps pour régénérer la presse et la France : il a fait l'*Epoque*, et nos abonnés qui ont eu la sagesse de conserver leur collection, pourront s'y édifier aussi sur tout ce qui en a été.

— Que vous dirai-je enfin pour compléter un peu par quelques touches plus libres le terne et pesant croquis de ce mois? Ce mot d'un étranger fraîchement débarqué à Paris? « Où que j'aille, nous disait-il, si je demande quel est ce nouvel édifice que l'on construit, on me répond : Une caserne.» Ce mot d'une grande dame qui, s'étant présentée pour une quête de charité dans les bureaux du ministère de la guerre, y aurait été assez mal reçue et aurait dû s'en retourner la bourse vide, après avoir été éconduite assez brusquement? Comme elle s'en plaignait plus tard à un des hauts dignitaires du lieu, — « Que voulez-vous! lui dit-il, nous autres militaires, nous sommes un peu sangliers. » — « Oh! M. le maréchal, vous vous faites trop sauvage!» lui dit la quêteuse encore repoussée, et piquée au vif. Pour cette fois, je l'avoue, le mot est bien trop libre, mais c'est la grande dame, ce n'est pas moi qui le dit. Ce mot, enfin, qui n'est ni d'un étranger ni d'une grande dame, qui n'est que d'un simple bourgeois, mais véritable enfant de Paris par le trait preste et malin? Sachez

d'abord qu'on n'élève pas seulement des casernes; de tous côtés on bâtit, on perce de nouveaux boulevarts, on dessine des *squares* et des jardins, on plante des arbres, ou plutôt on en transplante de très développés déjà et d'une belle et haute venue. On en met en ce moment de tels jusque sur la place de la Bourse. Or, comme un groupe était à les considérer, groupe dans lequel se trouvait notre jeune observateur de l'an dernier que nous avions chargé de rendre compte à la *Chronique* de l'état physique et moral des rues de Paris,—« Ces beaux arbres, dit-il, viennent sans doute du bois de Boulogne?» — « Non, fit un des assistants : les arbres destinés à la place de la Bourse viennent de la forêt de Bondy.»

Ainsi les embellissements de Paris continuent sur tous les points à la fois, et la conversation familière, le commérage vont leur train, même les vives réparties, quoique pas toujours en public. Les journaux, depuis la suppression de la *Revue de Paris* et de l'ancienne *Assemblée nationale* au lendemain de l'attentat, depuis surtout le projet de loi sur la sûreté générale, se tiennent encore plus sur leurs gardes, quelques-uns même au point de ne dire que le strict nécessaire pour n'être pas muets. La *Presse*, dont le temps de suspension est expiré, paraît compter principalement, pour retrouver ses lecteurs, sur le feuilleton-roman, dont elle espère sans doute voir renaître les beaux jours. Le seul article de polémique bien saillant, ou plutôt trop saillant, de cette fin de mois, est celui de M. Granier de Cassagnac, dans le *Constitutionnel*, contre le *Journal des Débats*, article où après avoir longuement incriminé la réserve de ce dernier journal, il finissait par dire en toutes lettres : « Qui diffame l'Empire pousse à l'assassinat de l'Empereur.» Rien que cela ! Le public a été indigné, et les *Débats* se sont contentés de dire qu'ils ne répondraient certainement pas à un article pareil ! La situation des journaux non rattachés au pouvoir nous a paru bien curieusement et bien spirituellement exprimée par M. Prévost-Paradol dans la *Revue des Deux-Mondes*, et cela tout simplement à l'aide d'une citation, mais si pittoresque et d'une application si jolie, que nous ne croyons pouvoir mieux faire que de terminer par là.

« Qu'on le regrette ou qu'on s'en réjouisse, tout le monde s'accorde à reconnaître que la presse française est aujourd'hui entre les mains de l'autorité centrale à peu près comme Gulliver était entre les mains du géant qui l'avait ramassé dans les blés. « Il me prit par le milieu » du corps, entre l'index et le pouce, et me souleva à une toise et de» mie de ses yeux pour m'observer de plus près. Je devinai son inten» tion et je résolus de ne faire aucune résistance, tandis qu'il me tenait » en l'air à plus de soixante pieds de terre, et quoiqu'il me serrât hor-

» riblement les côtes par la crainte qu'il avait que je ne glissasse en-
» tre ses doigts. Tout ce que j'osai faire fut de lever les yeux vers le
» ciel, de joindre les mains dans la posture d'un suppliant et de dire
» quelques mots d'un accent humble et triste, conforme à l'état où je
» me trouvais, car je craignais à chaque instant qu'il ne voulût m'é-
» craser comme nous écrasons d'ordinaire les petits animaux qui nous
» déplaisent.» Que fera le pouvoir gigantesque qui tient ainsi la presse française suspendue entre ciel et terre? Serrera-t-il de plus en plus les doigts jusqu'à ce que soit étouffée l'ingénieuse petite créature qui a nourri tant de grandes pensées et qui a répandu de si belles paroles jusqu'aux extrémités du monde? Nous ne croyons pas qu'il méconnaisse à ce point son intérêt véritable. Si cependant le contraire arrivait, rien de plus conforme au cours des choses humaines. Il y a longtemps que Pascal a mis le roseau pensant à sa place, en le déclarant sujet des forces de la nature, et jeté seulement en ce monde pour en être accablé.»

Ainsi conclut mélancoliquement M. Prévost-Paradol; mais en comparant la presse française au *roseau pensant* de Pascal, ne l'a-t-il point aussi un peu comparée dans son cœur, à cet autre roseau, celui du bon La Fontaine, qui *plie et ne rompt pas?* Il est d'ailleurs, dans tous les pays et dans tous les temps,

> Il est assez de roseaux sur la plage
> Qu'au moindre souffle on voit tous se pencher.

Mais je ne sais quelle mouche me pique, et me pourchasse ainsi de roseaux en roseaux, sans compter qu'il y a en outre ceux de Midas, comme cette mouche, qui en vient assurément, au lieu de me souffler ainsi mes vieux vers à l'oreille, aurait bien dû me le rappeler.

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE LIVRAISON :

Page 46, ligne 15 : ajoutez une *virgule* après *donc*.
» 56, dernière ligne : *la quitte même*, lisez : *quitte même celle-ci*.

LE DOCTEUR A PRIORI.

[illegible]

LE DOCTEUR A PRIORI.

NOUVELLE ESTHÉTIQUE.

Lorsque je fis sa connaissance, il venait de tomber à la mer du haut du Vésuve, et une foule compacte se tordait de rire autour de lui.

Je vous prie en grâce de ne pas croire que cette foule compacte fût dépourvue de cœur. L'accident n'était pas grave. En parlant du Vésuve avec une étourderie que je me reproche, je n'entendais pas vous désigner l'illustre volcan d'où il serait dangereux de tomber, si bas qu'il paraisse aux habitués du Mont-Blanc et du Mont-Rose, mais bien l'un des meilleurs paquebots de la Méditerranée et qui, né en Angleterre, administré par un Génevois, flotte sous le pavillon du roi de Naples et porte le nom du grand cône enflammé.

Le *Vesuvio* donc stationnait un soir dans le port de la Joliette, à Marseille, et commençait à fumer, comme son homonyme de Pompéia, se préparant à lever l'ancre vers minuit et encore dépouillé de ce fragment de parapet qu'on lui enlève pour faciliter l'embarquement des colis et des voitures, lorsqu'un inconnu, long comme ma phrase, maigre comme mon style, arpentant le pont au plus grand pas de ses jambes démesurées et myope comme les trois quarts des lettrés de notre génération, avança si résolument un pied juste à la solution de continuité du garde-fou, que ce membre exorbitant ne s'arrêta qu'engravé dans les bas-fonds de la rade marseillaise.

L'orsqu'on retira de l'eau le prodigieux bipède, il aurait présenté, s'il eût été nu, l'aspect de ces dieux humides en marbre lavé qui dégouttent éternellement, pour la décoration de nos

parcs, sous le jet continu des fontaines. Le souffle neptunien qu'il exhalait par ses narines en chassant l'onde amère, indiquait qu'il n'était pas mort et qu'avec un verre ou deux de grog et deux bonnes couvertures de laine, il en serait quitte pour un rhume de cerveau, cas non prévu par la pitié publique. Aussi riait-on, et de grand cœur, en voyant ruisseler le Triton en habits noirs. Il but son eau chaude dorée d'eau de vie et s'endormit tout en sueur au moment où le bateau leva l'ancre. Les îles d'Hyères, au clair de lune, me firent oublier mon baigneur et son bain salé.

Mais le lendemain, je le rencontrai sur le pont, en manches de chemise. Son habit achevait de sécher contre le tuyau du pyroscaphe. Une casquette tombée en désuétude remplaçait le feutre oublié dans l'eau de la rade. Dans ce costume, et malgré les rires de l'équipage et les sourires des passagers, l'infortuné se promenait en rêvant. Ses malheurs n'avaient pas ralenti sa démarche. C'était toujours les mêmes jambes dont chacune à son tour portait son pied à une distance incalculable de l'autre. Je frémis à l'idée que je pourrais rencontrer ce marcheur formidable sur une grande route et qu'il m'engagerait peut-être à faire une dizaine de lieues à pied avec lui.

Je l'abordai cependant par politesse, et un peu par désœuvrement. Rien n'est plus ennuyeux qu'une traversée en bateau à vapeur, si ce n'est un voyage en chemin de fer. Il est donc indispensable, en tout véhicule ou locomotive, de se faire une compagnie. Or ce matin là, je ne vis sur le pont que des Anglaises et des prélats : ceux-ci allaient à Rome décréter l'Immaculée Conception, si bien que je ne pouvais les regarder sans rire; les autres sont inabordables, comme on sait, même à leurs alliés en temps de guerre, quand il n'y a pas eu présentation.

Donc je me rabattis sur l'arpenteur qui pensa m'enjamber lorsque je me fus mis adroitement sur son passage. J'ai dit qu'il était myope et, par conséquent, distrait. Il me demanda pardon avec un si pur accent de Suisse romande que je n'hésitai plus à courir à ses côtés. Il connaissait mon nom et je vis au bout de huit à dix phrases qu'il me méprisait souverainement, mais sans malveillance; c'est le mieux qu'un homme de lettres puisse espérer entre les Alpes et le Jura. Après une demi-heure de conversation, nous vîmes que nous ne nous entendions absolument sur rien ; nous étions les meilleurs ennemis du monde.

Je lui demandai enfin ce qu'il était. — Esthéticien, me répondit-il d'un air imperturbable.

— Esthéticien! m'écriai-je indigné. Il y avait de quoi l'être. Figurez-vous sur les jambes que j'ai décrites un torse modelé en lame de couteau, du haut duquel pendaient deux bras consternés d'être si longs. Au dessus du torse une épaisse cravate noire d'où sortait un col jadis blanc dont les pointes menaçaient continuellement d'aveugler les yeux nuls du bonhomme. Le reste du visage était fade, lymphatique, filandreux, mal arrangé, le front carré, la voix doctorale.

Avec tout cela, beaucoup de lecture, d'intelligence et d'originalité : cette dernière qualité m'acquit à mon compagnon de route. C'est si rare, en ce temps de sectes, de trouver un homme qui ne ressemble qu'à lui, un homme surtout qui s'écarte de l'opinion sans parti pris, et non pour suivre une certaine mode d'émancipation très-répandue de nos jours, car c'est être moutonnier que de se violenter pour ne pas l'être. Mon adversaire avait son idée et n'en voulait pas démordre, mais il était d'une sincérité qui me gagnait ; de plus, simple et doux, autant qu'un savant d'Allemagne, il se rendait volontiers sur tout ce qui ne touchait pas à son système et le mettait en discussion sans orgueil, non pour s'y exalter, mais pour s'y affermir.

— Oui, Monsieur, me dit-il sans s'occuper de mon indignation qu'il ne remarqua pas, car il se gardait bien d'observer la moindre chose, je suis esthéticien et j'ai consacré ma vie entière à l'étude du beau.

— Où l'avez-vous étudié, s'il vous plaît ?

— Dans les livres.

— Dans Homère, Shakspeare, Dante, Gœthe, Molière ?

— Non Monsieur, dans Engel, Eberhard, Bouterweck, Solger, Hegel, Vischer...

— Je ne m'étonne plus de votre enthousiasme.

— N'est-ce pas ? Hé bien ! monsieur, je dois vous le dire, ils se sont tous trompés.

— Cela me console de les avoir peu lus.

— Le Beau, que chacun a défini à sa manière, n'est pas, comme dit Platon, etc. ; ni, comme ajoute St Augustin, etc. ; ni, comme dit Schelling, etc... et il passa une demi-heure à me dire tout ce que le Beau n'est pas.

— Faites-moi donc le plaisir de me dire ce que c'est...

— Fort bien, mais commençons par un examen personnel. Qui suis-je, monsieur ?

— Vous êtes un esthéticien qui est tombé hier au soir à l'eau d'une façon regrettable.

— Voilà tout ce que vous savez de moi, répondit-il sans se fâcher. Pour compléter vos renseignements, apprenez que je suis protestant en religion, individualiste en philosophie, libéral en politique...

— Et le reste à l'avenant. Je vous remercie, monsieur, de cette profession de foi, mais je ne vois pas le rapport qu'il y a entre vos opinions et... la Vénus Callipyge.

— Il n'y en a pas, monsieur.

— Et alors ?

— Et alors la Vénus Callipyge ne peut être belle.

— Pourquoi ? Parce qu'elle n'est ni protestante, ni libérale, ni individualiste en philosophie ?

— Précisément.

— En ce cas, monsieur, à votre avis, il n'y a au monde qu'une belle œuvre d'art.

— Quoi donc ?

— Vous-même.

Cette première discussion dont j'ai rassemblé ici les principaux traits, s'était prolongée jusqu'à l'heure du dîner. La clochette du sommelier la vint couper en cet endroit, et nous sépara pour une heure ou deux, car nous n'appartenions pas à la même classe. Je me trouvais assis à table auprès d'une Anglaise dont la voracité porta mes pensées à mille lieues des principes du Beau. Après le café, j'allai m'asseoir à l'avant, selon ma coutume et précisément sur la planche où s'emboîte le beaupré. Quand les marins ne sont pas en activité, c'est la meilleure place pour un rêveur : c'est de là qu'on voit le plus de mer et le moins d'Anglais et de machines.

Je venais de m'y caser, quand mon esthéticien qui me cherchait vint s'asseoir à côté de moi.

— Moi-même, non, me dit-il, comme si la discussion n'avait pas été interrompue ; je ne suis pas une œuvre d'art.

— Ah bah !

— Non. La beauté n'existe pas dans la nature.

— Et ça ? fis-je en montrant la mer.

Nous avions alors un spectacle splendide. Autour de nous, à

perte de vue, l'eau calme, limpide, bombée, majestueusement unie, sans brumes à l'horizon et rencontrant au loin la coupole du ciel sur une ligne d'un azur plus marqué qui traçait un cercle parfait, interrompu sur la limite des deux immensités bleues. Aux points opposés de cette ligne, deux boules rouges plongeaient à moitié dans la mer, si grandes l'une et l'autre, si flamboyantes, si pareilles dans leurs rayonnements, si également prodigues de reflets empourprés qui embrasaient au loin le firmament et l'onde, qu'il fallait s'orienter avec attention pour distinguer la lune qui venait de naître, du soleil qui allait mourir. Et tandis que le roi du jour décroissait au couchant et étouffait enfin dans l'eau sa dernière étincelle en laissant derrière lui de longues traînées de lumière aux horizons incendiés, on voyait la reine des nuits, sortie enfin tout entière, comme Vénus, de sa couche humide, pâlir aussitôt au frais du crépuscule et monter dans le ciel en traînant sur la mer, avec une molle indolence, les paillettes et les franges de son manteau blanc.

— Ça n'est pas beau, dit l'esthéticien. Il suffit d'une minute de réflexion pour s'en convaincre. Qu'est-ce que vous admirez-là ? Ce n'est pas, je pense, le phénomène fugitif de ce coucher de soleil ; un peintre vous fixerait cela dans un tableau en couleurs, s'il lui plaisait, beaucoup plus chaudes et donnerait à ce moment l'*éternalité*.

— Ouf ! criai-je en recevant ce gros mot en plein visage.

— Vous admirez donc, n'est-ce pas, ce qui reste dans ce tableau, l'absence de côtes visibles, la solitude apparente du ciel et de la mer, en un mot ce que les Philistins nomment l'infini ? Mais cet infini, mon cher monsieur, n'est-ce qu'une illusion d'optique. Vos regards ne vont pas à plus de trois lieues devant vous. Montez sur le moindre de nos clochers, vous aurez sous les yeux une étendue autrement plus vaste. Donc ceci n'est pas grand. Ce n'est pas non plus gracieux, car les accidents, le pittoresque y manquent. Dans un espace aussi restreint, il faudrait au moins une voile pour meubler devant nous cette nudité. Donc même au point de vue étroit de la beauté naturelle, qui n'existe pas, ce que nous voyons est manqué, petit, mesquin, vide, laid.

Et remarquez bien qu'en disant ces jolies choses, mon homme était à califourchon sur le beaupré, avec ses grandes jambes pendantes qu'il balançait nonchalamment, si bien que je n'aurais eu qu'à le pousser un peu, pour lui faire prendre un second

bain dans la mer. Je n'en fis rien cependant : c'est la meilleure action de ma vie.

— Le Beau, continua-t-il, n'existe que dans l'art. Avec les procédés les plus simples, le moindre rapin vous élargirait ce cercle de vingt lieues. Cette lune est hideuse ; un peintre y mettrait un nuage ou deux et ce pourrait être charmant.

— Vous en savez donc plus que le bon Dieu, lui dis-je.

— Ne mêlons pas Dieu dans cette affaire, me répondit-il sérieusement. Vous me poussez une objection déjà répétée vingt fois par les philosophes. Dieu, mon ami, n'a pas disposé ce qui se trouve en ce moment, par hasard, à la portée de votre œil, pour vous offrir un tableau. S'il voulait se résumer en paysage, comme il a voulu se résumer en figure dans la personne du Christ — alors oui, vous auriez raison — mais la nature est forcément incomplète, mobile, finie, à cause de vos sens incomplets, mobiles et finis : votre regard embrasse peu, ne franchit rien, et se laisse arrêter par un brin d'herbe. En ce moment vous détachez un petit rond d'une œuvre immense et vous dites que c'est beau. Non, ce n'est pas beau, c'est la symphonie qui est belle, ce n'est pas la note fortuite que votre pauvre petite oreille de quatre sous perçoit en ce moment. Ce que vous admirez là, c'est vous-même, c'est l'idée de beauté qui est en vous, c'est la grandeur et l'immutabilité que vous ajoutez, artiste vous-même, à cette nature qui n'en a rien et n'en peut mais. Prenez une vue quelconque, l'une des plus grandioses, et copiez la le plus exactement possible, elle ne vaudra pas le plus hideux tronc d'arbre peint par Diday. Pourquoi ? Parce que l'esprit humain qui est aussi l'œuvre de Dieu, s'il vous plaît, et la plus complète, a de quoi prêter à ce tronc d'arbre ce que la vue la plus grandiose ne donne pas.

Il avait peut-être raison et je remarquai dès lors que lorsqu'il lui venait une idée juste, il la rendait clairement, et en langue française. – Mais je ne voulais pas avoir le dessous, car je suis toujours de très-mauvaise foi dans dans la discussion. Je repris donc avec mon impatience habituelle :

— Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous n'aimez pas la mer ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'est ni protestante, ni libérale, ni individualiste.

— Evidemment, répondit-il sans s'étonner, car il ne s'étonnait de rien. Vous m'expliquez fort bien une chose dont je ne me suis jamais rendu compte aussi nettement : pourquoi la nature m'ennuie. C'est qu'elle est idiote et sans cœur. Une ville est plus intelligente ; elle me dit quelque chose, elle a des souvenirs, des malheurs, une pensée. On sent que l'homme a passé par là. Merci, monsieur, nous commençons à nous entendre.

Nous ne nous entendions pas du tout. J'étais même très en colère. Je me souvins alors d'un conseil excellent de l'esprit le plus fin que je connaisse, le professeur Amiel, et j'adressai à mon rival cette question insidieuse :

— Qu'admirez-vous ?

Il me répondit sans sourciller :

— J'admire l'Allemagne de Luther dans tous les arts, la France dans Goudimel, Jean Goujon, Pallissy, et même Ary Scheffer ; j'admire...

— Tous les protestants, c'est bien. Qu'avez-vous vu d'eux ?

— Rien.

— Plaît-il ?

— Rien. Je ne suis pas encore sorti de mon village, et cependant je ne crois pas qu'il existe au monde une seule œuvre d'art que je ne connaisse.

— A la bonne heure. Je ne m'étonne plus de vos systèmes. Vous êtes le docteur A Priori. Mais maintenant, vous prenez la bonne voie, c'est mieux. Vous allez à Rome où vos préjugés ne pourront tenir devant le *torse* du Vatican et le *jugement* de la Sixtine.

— Vous vous trompez, je l'espère. Je vais à Rome pour m'affermir dans mes idées.

— De plus en plus fort.

— Je suis en contradiction flagrante avec les Allemands qui prétendent que la scupture a les chefs-d'œuvre de l'art. Je soutiens que la sculpture est un genre secondaire qui doit se borner à la représentation glacée de la grâce et de la placidité. Voilà pourquoi Jean Goujon, un homme de génie, a dû retourner au paganisme. Qu'a-t-il fait à sa Fontaine-des-Innocents? Des Naïades. Au Louvre ? Une Diane. Comment l'appelle-t-on ? Le Phidias français. Ne trouvez-vous pas que c'est honteux ?

— Non.

— Si bien moi. Dès que la sculpture veut entrer un peu dans

les passions, c'est-à-dire dans les douleurs, elle force son talent, comme l'âne du fabuliste. Laocoon, le gladiateur ou plutôt le soldat mourant du Capitole (il ne dit rien de Niobé qui le gênait) sont des œuvres de la décadence.

— Les avez-vous vues ?

— Non, mais je n'ai pas besoin de les voir. Donc je vais à Rome où je serai demain soir. Après demain matin, je parcourrai la ville et les églises, je verrai toutes les sottises de Bernin et les essais de sculpture de Michel-Ange. Je me convaincrai que la sculpture n'est pas un art chrétien, ni même catholique; je me prouverai que j'avais raison en prétendant que le Christ de la *Pietà* n'est qu'un beau jeune homme, un cadavre gracieux auprès d'une femme beaucoup trop jeune pour être sa mère; que la statue de Jésus du même Buonarotti, dans l'église de la Minerve, n'est qu'un homme comme un autre, ayant quelque dignité, mais surtout de la force, et rien de divin ni même de sacré; je verrai même l'essai de Thorvaldsen dans l'église de Santa-Martina et San-Luca, pour être encore plus sûr que notre Seigneur ne peut être taillé en marbre. Du premier jour, je pourrai donc établir *de visu* que la sculpture est foncièrement païenne. Le lendemain, je verrai toutes les tentatives de l'art romain, et je me persuaderai que malgré l'Apollon du Belvédère sur lequel on a écrit tant de fadaises, malgré l'Antinoüs de la Rotonde, et tout ce qu'on attribue aux sculpteurs de la ville éternelle, ce malheureux pays, dans les arts, n'a jamais été à la Grèce, que ce que Bruxelles est à Paris. Quant au réalisme des Romains, il me confirmera dans ma conviction qu'il n'y a pas de réalisme possible en sculpture : c'est l'art de l'idéal, mais de quel idéal ? Voilà ce que j'étudierai le troisième jour de mon passage à Rome. Je verrai alors tout ce qui reste de l'art grec dans les musées et les galeries, l'idéalisation du type barbare dans le fameux Gaulois du Capitole, la décadence de la plastique dans le fameux groupe du Vatican, les prétendus chefs-d'œuvre herculéens de Lysippe et de son école, et j'en viendrai facilement à écarter de mon domaine, tout ce qui n'appartient pas aux écoles de Praxitèle et de Phidias. La question sera dès lors simplifiée, et pour étudier ces deux artistes dans une œuvre qui résume leur idéal, j'examinerai le premier dans la Vénus du Capitole, et le second dans le Jupiter Verospi du Vatican. Il me sera dès lors évident que cet idéal si vanté n'est autre que la sensualité

et l'apathie. Et voilà comment j'en viendrai à cette irréfutable conviction, que la sculpture n'existe pas.

— C'est pour ça que vous allez à Rome?

— Oui.

— Mon cher monsieur, vous auriez pu vous dispenser des frais de voyage et si j'ai un conseil à vous donner c'est de vous rembarquer pour Marseille au port de Civita-Vecchia, sans aller à Rome, où vous dépenserez beaucoup d'argent sans motif.

— Il n'y a pas de bateau d'ici à vendredi qui retourne en France. J'aurai juste le temps de passer mes trois jours à Rome; après quoi je reviendrai par Gênes et Turin. J'ai fait tous mes plans d'avance.

— Aviez-vous prévu le bain d'hier?

— J'ai un profond mépris pour les choses fortuites.

— Et quand vous aurez reconclu ce qui est déjà conclu que concluras-tu?

— J'irai à Genève postuler la chaire d'esthétique, en ce moment vacante. Et comme vous avez là quelques amis, je compte sur vous pour que vous me donniez un coup de main.

A cette violente prétention, je m'enfuis éperdu dans ma cabine. Je demandai de l'encre, du papier et une bougie, et le calme plat de la mer se prêtant aux évolutions de la plume, j'écrivis au galop ce qui suit :

M. Jules Vuy, à Genève (Suisse).

« Mon cher ami, j'apprends qu'on vient d'ouvrir à Genève un » concours pour la chaire d'esthétique. Tu seras probablement » juge du camp. Lis toujours, je ne viens pas te demander pour » moi ton suffrage. *Le but de la présente* est de signaler à ta vin- » dicte particulière et à l'animadversion publique un candidat » que j'exècre personnellement. Je ne sais pas comment il s'ap- » pelle, mais je le connais à fond ; voici son signalement : lu- » nettes bleues et col droit, nez ordinaire, front seul visible, pro- » tubérances marquées vers le centre d'ossification de l'os fron- » tal, bosses de la comparaison et de la causalité, dépression » étrange dans la région perceptive, un creux à l'endroit où les » phrénologues ont mis l'idéalité. Taille, six pieds et quelques pou- » ces, jambes longues et maigres ; aspect général, un Y retourné. » Démarche invraisemblable, gestes de télégraphe à bras, accent » de Chêne sur Savoie, avec quelques inflexions vaudoises. Ima-

» gine-toi que ce scélérat veut dégoûter les Génevois des beaux » arts — comme s'ils en avaient besoin! — Il a déjà découvert » que la sculpture n'existe pas, et il va voir le musée Pie-Clé- » mentin pour s'en convaincre. Méfie-toi de lui, il a tout lu et sa » tête est un affreux catalogue. A l'entendre, on pourrait croire » qu'il sait quelque chose; mais en art, c'est un parfait ignorant. » Si j'étais le gouvernement, je lui défendrais de stationner sur » le territoire de Genève. Je ne demande pas qu'on lui fasse de » mal, mais seulement qu'on le claquemure au haut de la tour » Tronchin, jusqu'à ce qu'il ait avoué que la nature est belle au » coucher du soleil.

» Vous voulez qu'on professe les arts à Genève et vous ouvrez » un concours pour offrir une chaire à celui qui en saura le plus » sur ce sujet. Ah ! mes amis, je ne suis qu'un idiot en science » auprès de vous— mais si j'avais voix en chapitre, je vous di- » rais que votre concours est une illusion. Comment diantre » voulez-vous qu'un homme qui vous aura déblatéré pendant » une heure ou deux, avec plus ou moins de succès selon son » talent d'élocution, des phrases piochées dans Platon ou Hégel » sur la splendeur du vrai, l'infini dans le fini, l'harmonie du » latent et du patent, de l'intériorité et de l'extériorité, ou la » négation de la négation équivalant à l'affirmation, absorbée et » consommée elle-même dans une autre négation qui, niée à » son tour, affirme quoi ? que votre fille est muette,—comment » diantre veux-tu que cet homme allume quelque enthousiasme » artistique dans les jeunes imaginations qu'il doit éclairer ? Avec » quoi, de grâce, est-ce qu'on éclaire ? Qu'est-ce que la lumière, » si ce n'est du feu? A Genève il faut de la chaleur, et encore de » la chaleur, et rien autre. La science, c'est-à-dire la vie néces- » saire à nos écoliers, ce n'est pas le pâle reflet que renvoie une » cervelle opaque, mais les rayonnantes ardeurs de Phœbus- » Apollon, dieu des arts et du jour.

» Si j'avais besoin d'un professeur d'esthétique, sais-tu ce que » je ferais, moi ? je prendrais un garçon de talent, le plus beau » de la ville, et je le ferais espionner au musée, au théâtre, au » cabinet de lecture, au bal, au temple, partout où il va. S'il » pleure à l'endroit éloquent du sermon, s'il s'exalte en voyant » du Salève les grandes ondulations de la vallée, s'il lit plus vo- » lontiers un roman de George Sand qu'une ordure de Paul de » Kock, s'il fredonne une musique de Grast et non *le sire de*

» *Framboisy*, s'il peut réciter par cœur *le Rhin suisse*, s'il jette » loin de lui *le Journal pour rire* quand on lui propose d'aller » voir un tableau d'Hornung, s'il aime les femmes, et s'il en aime » une avant toutes et si celle qu'il aime est belle, — oh ! alors, » les yeux fermés, je tendrais les mains à ce jeune homme et je » lui dirais : mon ami, voulez-vous enseigner les arts à l'Aca- » démie ?

» Lorsqu'il aurait accepté, je lui donnerais quatre mille francs, » et je lui dirais : Allez passer un an à Athènes et promettez- » moi de rester trois heures par jour au Parthénon. Lisez Platon » et Aristote si vous voulez, mais surtout Sophocle et Homère. » Au bout d'un an, je lui enverrais encore quatre mille francs » et je lui dirais : Allez passer deux mois à Venise, deux à Flo- » rence, deux à Naples et six à Rome ; promettez-moi de rester » une heure chaque matin aux galeries et aux musées et trois » heures chaque soir aux théâtres de musique ou de tragédie ; » lisez Vasari, si cela vous plaît, mais surtout Dante. L'année » finie, je lui dirais : Voici encore quatre mille francs, allez les » dépenser en Allemagne et faites-y ce que bon vous semblera ; » vous voilà assez fort pour boire, sans vous y noyer, en ce fleuve » exubérant de science. Et au bout de ces trois ans de noviciat, » je le conduirais dans la grande salle de l'Académie en lui di- » sant : Maintenant, cher maître, racontez à ces jeunes gens ce » que vous avez vu.

» Voilà, mon ami, ce que j'entends par éducation esthétique. » Veuille soumettre mon projet (en ton nom, pour lui donner » quelque autorité) à l'Institut national de Genève. Quant au mi- » sérable que je t'ai signalé, tu m'obligerais fort en le consignant » à ta porte. Et dénonce-le comme contrebandier, colporteur » d'esthétique frauduleuse, à tous les douaniers fédéraux du » canton.

» Agrée, etc... » Suivait la date et ma signature.

Je mis le lendemain matin ma lettre à la poste à Civita-Vecchia. Je rencontrai mon docteur en débarquant sur le sol romain. Il me demanda quelques renseignements de voyage; je lui conseillai d'aller à Rome en voiturin, de descendre à l'hôtel d'Angleterre, de déjeuner au café *del Greco* et de choisir pour promenade le Monte Pincio. Moi, je pris la diligence, je descendis à l'hôtel de la Minerve, je déjeûnai au café *delle belle Arti* et j'allai me promener au Janicule. Au bout de trois jours, je crus que mon

esthéticien, selon sa promesse, avait quitté Rome et j'osai me montrer dans toutes les rues, sans craindre de le rencontrer. Je ne le vis plus, en effet, mais un accident imprévu me donna une douleur poignante.

C'était dans la salle ducale, au Vatican, où j'avais été entraîné par la foule ; j'étais derrière un garde-fou qui me séparait d'une représentation à grand spectacle ; il y avait là des clowns à fraises, en casques et hallebardes, vêtus en arc-en-ciel ; on me dit que c'étaient des Suisses. Il y avait aussi des gentilshommes portant le costume du bon roi Henri ; on m'assura que c'étaient des valets de chambre. Plus un personnage qui ressemblait à un portrait fripé du quinzième siècle, on me déclara que c'était un sénateur. Je demandai en l'honneur de quel saint on nous donnait cette mascarade ; un prêtre fort obligeant qui était devant moi me répondit qu'on portait le chapeau à un nouveau cardinal.

Après cette explication l'ecclésiastique me tourna le dos pour voir la cérémonie. Les cardinaux entraient un à un suivis de domestiques en habit violet qui tenaient la queue de leurs robes. Attendri par ce spectacle, l'abbé qui me le cachait en partie tira son mouchoir et s'en essuya les yeux. Mais ce mouvement entraîna hors de la poche abbatiale un papier qui tomba par terre. Je le ramassai dans l'excellente intention de le rendre au prêtre. Mais un regard involontaire jeté sur ma trouvaille me détourna de cette restitution et me fit obliquer, comme un voleur, jusqu'à la porte de la salle. Je marchai, comme éperdu, devant moi et ne pris garde où j'étais que lorsque je me trouvai, sans savoir comment, dans l'église de St Sébastien. Là, je repris mes sens et je considérai plus attentivement le papier que j'avais à la main. C'était ma lettre à Jules Vuy, enrichie de notes et de commentaires.

De ces commentaires et de ces notes, il ressortait clairement que mon épître était un manifeste à mots couverts tendant à renverser la cour pontificale. Par le docteur A Priori, j'entendais évidemment Notre Saint Père le pape. Au lieu d'esthétique, il fallait lire religion. Au lieu de Genève, Rome. Le concours que je blâmais était le conclave. La tour Tronchin signifiait le château Saint-Ange où je conseillais d'emprisonner Sa Sainteté. L'éducation artististique dont je parlais dans ma lettre cachait une formidable conspiratiou pour établir une religion naturelle dont les éléments seraient le paganisme grec, le catholicisme italien

et l'hérésie allemande. Et le pape que j'imposais aux adeptes de cette foi nouvelle ressemblait à s'y méprendre au grand prêtre rêvé par les Saint-Simoniens.

En d'autres circonstances, cette lecture m'aurait fort amusé, mais dans ce moment je songeai avec terreur que mon esthéticien arriverait en pays génevois sans être prévenu par ma lettre. L'indiscrétion ombrageuse de la police romaine risquait de faire donner à Genève un cours public contre Michel-Ange et Phidias. Je me livrais tristement à ces réflexions, lorsque le gardien de l'église où je me trouvais m'offrit de me descendre dans les Catacombes.

J'acceptai par prudence car, si j'avais refusé, la police du pape se serait demandé ce que j'étais allé faire dans l'église de Saint-Sébastien. C'est un monument qui n'offre rien de curieux, modernisé qu'il est dans le plus mauvais goût du XVIIe siècle. On n'y va que pour s'enfoncer par une chapelle dans les couloirs souterrains où les chrétiens allaient prier parmi les morts. A peine entré dans les caveaux, je soufflai sans en avoir l'air la chandelle que le custode m'avait donnée, et je me servis, pour la rallumer à la sienne, du papier compromettant que je tenais encore à la main. Soit dit pour expliquer à l'ami Vuy, s'il lit jamais ce que j'écris là, par quelle raison il n'a jamais reçu ma lettre.

Marc Monnier.

(*La fin prochainement.*)

ETUDE

SUR

LES CHANTS ET LES JEUX

DE L'ENFANCE

DANS LA SUISSE ALLEMANDE.

Avant d'entrer en matière, nous nous hâtons de prévenir l'erreur où tomberaient les personnes qui, sur un titre gracieux et souriant, se promettraient une série de tableaux aimables, un délassement littéraire. Nous ne leur soumettons qu'un examen grave et scientifique.

La marche de l'esprit humain et le cours des événements, pendant le dix-huitième siècle et le premier quart du dix-neuvième, ont porté l'étude de l'humanité vers la généralisation. Pendant cette période ont régné successivement la philosophie française et la philosophie allemande; la politique a fondé sur des principes universels une constitution pour tous les peuples, depuis les Iroquois jusqu'aux Anglais; l'étude des langues a été dominée par la grammaire générale; l'histoire enfin a été subordonnée à la philosophie de l'histoire. Ainsi la science de la nature humaine, la science de la société, la science du langage, expresssion de l'une, lien de l'autre, se sont attachées aux points de vue généraux, et pour faire connaître le passé, on a raconté bien souvent des généralités et des abstractions.

Notre âge a une tendance différente, mais il ne dédaigne pas celui qui l'a précédé. L'homme fait ne jette pas un regard de dédain sur sa jeunesse et son enfance; il sait que sans elles son âge mûr ne serait pas ce qu'il est. Aujourd'hui que la philoso-

phie n'a plus la même vogue qu'au dernier siècle et au commencement du nôtre, que l'on observe plus rigoureusement les faits, que l'on se plaît à creuser les spécialités, on retire un avantage positif de la généralisation précédente : on aborde les faits particuliers, non pour eux-mêmes, mais comme des éléments de l'étude de l'humanité, et on les rapproche en grand nombre pour en déduire les lois ou les observations générales. Sans méconnaître la haute place qu'occupe dans la science l'*Histoire de la civilisation* de M. Guizot, nous voyons la plupart des grands historiens de notre temps, et M. Guizot lui-même, approfondir avec persévérance l'histoire d'une époque, d'un événement, et multiplier les investigations pour donner aux faits, aux hommes et au temps leur vraie physionomie. L'étude des mœurs, des coutumes, des opinions, des traditions, des superstitions, est moins l'objet de travaux d'ensemble, qu'elle n'est scrutée sur chaque point et dans chaque contrée par des hommes spéciaux. Dans la linguistique enfin, la comparaison et l'histoire des langues ont pris la place d'honneur qu'occupait la grammaire générale : la philosophie du langage rassemble aujourd'hui des faits. Le temps de la coordination venu, les vastes intelligences ne feront pas défaut.

En attendant, les études spéciales réclament encore tout un contingent d'hommes et de travaux. Les pays de langue française sont, pour certaines branches de recherches, en arrière des pays germaniques. Ce ne sont pas les richesses qui leur manquent, mais l'exploitation. L'industrie a découvert depuis vingt-cinq ans, sous la surface d'un sol que l'agriculture seule exploitait, des mines de bien des espèces, des sources d'aisance ou de fortune pour beaucoup de familles. La surface du domaine du savoir ne recouvre pas moins de richesses intellectuelles : ceux qui auront le courage et la force d'entreprendre et de continuer des fouilles, feront leur fortune en dotant la science.

Les Alpes de la Suisse française ont subi les dernières l'envahissement de la horde des touristes, et il s'en faut que ceux-ci en connaissent toutes les beautés. Il y reste encore pour la vie intime des Alpes des asiles verts qu'une curiosité indifférente n'a pas profanés et où les âmes, faites pour cette nature, jouissent des ravissements de la solitude alpestre. Les croyances, la poésie, les récits populaires de la Suisse romane enserrent de même des trésors que les investigateurs ont laissés in-

tacts, et qu'il doit être réservé aux fils du pays de rassembler et de faire valoir. Ce pays a eu pourtant son explorateur savant et poète, le doyen *Philippe Bridel*, qui dans les *Etrennes helvétiennes*, devenues le *Conservateur suisse*, a fait revivre, avec la gloire de la patrie, les vieux récits et les vieilles mœurs de sa contrée natale. Ses recherches et ses peintures ont excité des efforts et fait naître des travaux, même dans les cantons allemands. Il a été l'un des pères d'une étude qui depuis a grandi. A son flambeau s'est allumée l'ardeur des fils et des disciples qu'il s'est félicité d'avoir vus naître, et dont le pays s'honore, *Louis Vulliemin* et *Juste Olivier*. Ce n'est donc pas sur une terre vierge que nous appelons aujourd'hui l'attention, mais sur une terre féconde. C'est à la vue de l'or qu'elle a fait briller aux yeux que nous appelons l'exploitation de celui qu'elle recèle.

La Suisse française possède des richesses inconnues au grand public littéraire ou simplement curieux : légendes, traits de mœurs, souvenirs, poésies, rondes, anecdotes et bons mots populaires, originalité d'esprit et de langage, toutes choses en rapport avec l'histoire du pays et le caractère du peuple. La Suisse romande a sa physionomie à elle, par cela même qu'elle est à la fois suisse et romande. Rapprochée de l'Italie par sa position géographique et son vieil idiome populaire, le patois; rapprochée de la France par sa frontière, par la langue et par des habitudes intellectuelles et littéraires, romane, sans être ni italienne ni française, elle est suisse par son histoire, son caractère et son amour de la liberté, c'est dans la Suisse qu'elle a son centre de gravitation et son orbite : l'antagonisme et l'attrait la font tourner dans ce cercle, comme des forces opposées font mouvoir la terre autour du soleil, qui la réchauffe et la fertilise. Ces traits réunis forment l'originalité nationale de la Suisse romande: la méconnaître serait une trahison envers elle-même et envers la patrie centrale.

Les jeunes générations élevées dans l'amour de la vérité et de la patrie, et qui puisent dans la culture intellectuelle un aliment à la fois humain et national, loin de se tromper sur le caractère original de leur pays, plus éloignés encore de le renier, travaillent depuis longtemps et travailleront de plus en plus à l'honorer.

Ces jeunes gens à l'âme généreuse, au talent dévoué, sont ceux dont la littérature nationale réclame le concours. Recher-

cher les richesses oubliées ou enfouies, les rapprocher de celles que l'on connait et les grouper les unes et les autres, voilà la tâche que des motifs intéressants les sollicitent d'accepter et de remplir. Ce n'est une tâche ni de quelques jours ni de quelques années; elle demande persévérance et activité. Nous la signalons aux jeunes gens, parce qu'ils ont l'ardeur, la chance d'un avenir prolongé et l'intérêt d'associer à leurs études générales une étude spéciale, aboutissant à une création qüi remplira une lacune. Il importe d'ailleurs à la conservation comme à l'honneur d'un pays de maintenir, en présence des préoccupations matérielles qui dominent, les droits de la pensée désintéressée, l'étude qui se suffit à elle-même et la science qui n'aspire à conquérir que la vérité.

Ces réflexions dont nous recommandons l'objet à l'activité studieuse de nos jeunes compatriotes nous sont suggérées par un ouvrage aussi érudit que curieux que vient de publier M. E. L. Rochholz et qui a pour titre : *Les Chants et les Jeux allemaniques de l'enfance en Suisse*[1]. Au premier abord le sujet semble futile, mais on ne tarde pas à se convaincre que rien n'est petit dans la sphère de la science qui sonde la nature humaine : tout en elle conduit à l'étude des lois de l'esprit humain. Afin d'éclairer son sujet, l'auteur commence donc forcément par en dépasser les limites : il nous montre dans l'esprit de l'homme le penchant aux jeux de la parole musicale tels que l'allitération et la rime, pour nous faire voir ensuite que ces combinaisons, qui semblent une invention des poètes, une œuvre savante de ces artistes de la parole, sont un fait primitif de la nature humaine, un produit spontané du riche sol de l'âme.

Nous ne pouvons songer à faire une analyse critique d'un ouvrage qui rentre dans la domaine des journaux scientifiques spéciaux, et dont les détails appartiennent à une langue étrangère. Nous nous bornons à quelques exemples des recherches qu'exige et de l'intérêt qu'offre l'explication de certains faits de la vie de l'enfance.

Ces faits en eux-mêmes nous intéressent. L'imagination se repose et le cœur se dilate, quand on voit, par exemple, dans l'an-

1 *Alemannisches Kinderlied und Kinderspiel aus der Schweiz. Gesammelt und sitten-und sprachgeschichtlich erklært von Ernst-Ludwig Rochholz*. Leipzig, J. G. Weber, 1857, in-8.

cienne Grèce, comme M. Rochholz le rappelle, dans ce monde de dieux, de législateurs, de héros, d'orateurs et de philosophes, les petites filles jouer avec des poupées et leur préparer de petits lits, les jeunes garçons s'exercer à lancer la paume ou à faire tourner le sabot, les enfants des deux sexes s'amuser à colin-maillard; ou bien encore quand on entend les nourrices endormir leurs nourrissons avec un chant enfantin, les enfants entonner des chansons diverses pour leurs divers jeux, quelques-uns chanter et mendier de porte en porte, en montrant dans une cage un oiseau précurseur du printemps. Après la grande migration des peuples, quand la race germanique s'est assise dans le nord, le centre et l'orient de l'Europe, et a poussé des avant-postes vers le midi, on aime à voir chez ces hordes encore frémissantes d'une ardeur guerrière les enfants, comme ceux de nos jours, tirer de la sève du bouleau une boisson printanière, ou imiter comiquement dans les rues la voix et les paroles des crieurs publics.

Sous le rapport linguistique, il est surtout curieux de voir remonter au Xe et même au IXe siècle des mots allemaniques de la langue actuelle des enfants. L'identité de cette langue dans toute les contrées où les idiomes allemands ont pénétré, est bien remarquable; nous disons l'identité et non pas une simple ressemblance. Le fond, la forme et jusqu'aux mots et aux rimes de certains chants de l'enfance ou de formules poétiques adoptées par les jeux, ont été retrouvés par les savants dans les pays d'Anhalt, d'Oldenbourg, à Brême, à Danzig, dans la Hesse, en Souabe, en Autriche, en Bohême, en Hongrie, tels qu'on les entend sur les bords de l'Aar et au pied du Jura dans les cantons de Berne, de Soleure, d'Argovie et de Bâle. Les formules rimées, par lesquelles les enfants, dans les jeux, s'excluent successivement jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un, le savant Müllenhoff les a recueillies dans le Schleswig-Holstein et dans les îles allemandes de la mer du Nord, et M. Rochholz les a entendues en observant les jeux des enfants de Gressonnay dans la haute vallée de la Lésia sur le versant méridional du Mont Rose. Ce phénomène ne s'explique ni par la culture intellectuelle ni par la coutume : les gens cultivés de cette contrée parlent un idiome italien, et le peuple, pour ses besoins, n'a pas recours au commerce; il cuit son pain, sale et fume sa viande pour toute l'année à la fois; chez lui la vaccine est incon-

nue et l'école n'est pas inventée. Une antique immigration de colons allemaniques est la seule explication possible. Il est plus facile de comprendre comment des formules de ce genre ont passé du canton de Berne dans le canton de Vaud. Ce fait n'éclaire guère l'histoire, mais il vaut la peine de rechercher dans les habitudes et le langage des populations romandes la proportion de l'élément allemand.

Les moines de Saint-Gall étaient tenus, dans leur abbaye, l'un des plus anciens foyers des lumières européennes, de copier des livres latins. Quelques-uns, vers l'an 1000, ont parfois écrit sur un feuillet, sans doute pour essayer leur plume, des couplets enfantins, souvenir de leurs premiers jeux, anciens déjà quand leur vie commençait. Les mêmes couplets sont usités encore. Comme, après la grande migration, les peuples germaniques s'isolèrent de plus en plus, et que leurs idiomes se séparèrent, ils ne pouvaient alors emprunter les uns des autres les poésies de l'enfance. L'identité de ces poésies doit donc être antérieure à la migration. Ce qui le prouve encore, c'est qu'elle s'étend aux chants enfantins recueillis par Halliwell en Angleterre et par Chamber en Ecosse. Elle ne peut provenir que de l'envahissement des Anglo-Saxons, opéré dans la première moitié du Ve siècle, comme la plupart des autres invasions. Tous ces peuples de race germanique ont donc emporté avec eux, avec les croyances antérieures à leur conversion, les vers et les rimes qui servaient aux divertissements de leurs enfants, souvenirs de leur propre enfance.

L'identité dont nous parlons renferme deux faits, la vaste dissémination et l'immutabilité. Le second semble plus étonnant encore que le premier. Comment à travers une si longue suite de siècles des nations si diverses et tant de générations d'enfants, ont-elles conservé des formules en partie inintelligibles, des mots qui n'en sont plus? Méditez ce problème. Ces formules avaient sans doute un sens; les sons qui ne réveillent plus d'idée, étaient sans doute les mots d'une langue, ou des noms propres, ou renfermaient une allusion, ou formaient un jeu de langage dont on comprenait la portée, comme nous comprenons l'intention de certaines consonnances combinées avec art. Deux études poussées aujourd'hui avec ardeur, celle des langues indo-germaniques, et celle de l'anglo-saxon, nous fourniront peut-être des clartés sur ces matières, et mettront en lu-

mière quelques traits de mœurs : les jeux de nos enfants se rattacheront peut-être à quelques points d'histoire et aux recherches de la plus savante philologie ; l'histoire de l'éducation y puisera peut-être de nouveaux renseignements

L'enfance, rapprochée de la nature, vit avec elle, sympathise avec elle, lui donne une grande place dans ses affections. Guidée par une tendresse primordiale par laquelle le Créateur a uni l'homme à tout ce qui l'entoure, son imagination se teint de cet amour, et prête aux animaux, aux fleurs, aux arbres, la même sensibilité et le langage pour l'exprimer. Dans le *Paradis perdu*, les adieux d'Eve à ses fleurs, en quittant le séjour de l'idéale enfance de son âme, nous émeuvent surtout parce qu'ils sont parfaitement naturels. LaFontaine est un fabuliste si éminent et un si grand poète, parce que son imagination et son cœur aiment à revivre de la vie du premier âge. Les hardiesses que les rhéteurs signalent dans les prosopopées des poètes, sont un héritage de l'enfance. Tout ce qu'une critique à la fois philosophique et savante nous apprend sur le rapprochement de l'homme et de la nature, particulièrement de l'homme et des animaux, et sur le langage qu'il leur attribue, trouve une application dans les chants des enfants. A leur tour ces chants prennent une place importante dans les discussions littéraires qui ont pour point de départ l'étude de la nature humaine et de ses plus intimes secrets. L'imitation du chant des oiseaux, des cris des autres animaux, l'image de leur existence et leurs rapports avec les hommes sont le texte de beaucoup de chants enfantins et populaires, comme aussi de beaucoup d'énigmes.

Un seul détail fera comprendre l'intérêt historique qui s'attache parfois à ces jeux de l'esprit naïf et de la parole. Dans les énigmes sur les escargots et dans les rimes que les enfants leur adressent pour les obliger à montrer leurs cornes, ainsi que dans plusieurs poèmes allemands du moyen-âge, il est question de Montpellier. D'où vient cette bizarrerie? Dans le temps du paganisme déja, une opinion qui lui a survécu, attribuait aux escargots une vertu médicale, et au moyen-âge la renommée de la faculté de Montpellier avait rendu le nom de cette ville aussi familier en Allemagne que l'est aujourd'hui le nom de Paris.

Les fleurs et les plantes fournissaient matière à des jeux plaisants entre enfants ou parmi la jeunesse des deux sexes. Les

jeunes nageurs, par exemple, se couvraient la tête d'une large feuille; celui à qui on l'enlevait en nageant devait plonger trois fois, et chaque fois rapporter une pierre. — Dans les provocations rimées des garçons et des filles, les noms de fleurs et leurs parfums agréables ou désagréables, fournissaient des épithètes flatteuses ou malsonnantes, auxquelles on reconnaissait le sexe de l'auteur. — On *tire à la courte bûche*, dans l'Appenzell avec deux morceaux de bois, ce que suppose aussi l'expression française, dans d'autres pays avec deux brins d'herbe ou de paille, ou deux tiges de fleurs. Cet usage est aussi ancien que la langue allemande, où l'expression proverbiale « tirer le plus court » *(den Kürzeren ziehen)*, signifie « avoir le dessous dans une affaire.» On recourait autrefois à ce moyen prophétique de connaître l'issue d'une entreprise ou d'un désir. Le célèbre poète Walther von der Vogelweide, au XIIe et au XIIIe siècle, dit avoir consulté cet oracle sur les sentiments de celle qu'il aimait : le sort lui fut favorable. Les chants des enfants nous signalent, dès le moyen-âge aussi, un genre d'oracle que nous avons tous interrogé, celui des marguerites et d'autres fleurs semblables : *Elle m'aime, un peu, beaucoup, passsionnément, pas du tout.* Comme pour les affections, il y a des prédictions pour la position sociale :

Noble dame, mendiante, paysanne;
Gentilhomme, mendiant, paysan, soldat, étudiant;
Empereur, roi, rentier, vagabond.

Il y en a pour le sort éternel de l'âme : *Ciel, enfer, purgatoire, paradis :* deux bonnes chances synonymes contre deux mauvaises, pour plus de sûreté.

On n'a pas besoin de voir, à l'exemple d'Helvétius, dans la différence entre la main de l'homme et le sabot du cheval, le principe de la perfectibilité et de la civilisation humaines, pour être frappé de l'importance de cet organe, comme des cinq doigts qui en font partie, et dont chacun a son rôle, son utilité et son nom. L'étude perfectionnée de la nature ne saurait, à cet égard, porter l'admiration plus loin que la sagesse antique. L'Orient et la Grèce ont affecté chacun des doigts au service d'une divinité particulière. Les lois de l'Inde ont consacré leur sainteté. Les lois germaniques ont reconnu leurs rapports individuels avec Dieu, et ont fixé le taux du rachat à payer pour la

mutilation de chacun d'eux. Plus tard les législateurs ont consigné la signification diverse des cinq doigts dans les actes juridiques tels que le serment. Leur personnification dans l'imagination du peuple, leur histoire mythologique ou plaisante, ont été le résultat de la tradition. Elles se sont incarnées dans le langage et ont fourni une riche matière à la poésie enfantine. Si quelqu'un se croyait en droit de sourire de ces créations naïves, nous le renverrions aux savants éminents quin'ont pas dédaigné d'en faire l'objet de leurs investigations.

Certains chants qui, en divers dialectes, vivent dans la bouche du peuple, ont un sens profond et une portée historique; celui, par exemple, qui dans une énumération semi-plaisante, renferme la constitution de la famille et du ménage. L'original s'en trouve dans l'Edda. Il remonte, en effet, à la mythologie scandinave et à la tradition sur la création des hommes et des trois grandes classes de la société.

Un jeu de la pensée et de la parole des plus anciens, des plus répandus, c'est l'*énigme*. L'énigme a de l'attrait pour les hommes mûrs et pour les enfants; elle plaît au peuple et sert au sage. L'esprit humain, fait pour l'activité, trouve une jouissance dans tout ce qui excite sa curiosité active et une double jouissance dans la découverte d'un mystère, quand ce mystère renferme un sens digne d'être ajouté au trésor de l'esprit. Les énigmes consignées dans quelques histoires de l'Ancien Testament sont connues de tout le monde (*Juges* XIV, 14; I *Rois* X, 1; *Prov.* 1, 6). L'antiquité païenne revêtait souvent de la forme d'énigmes ses doctrines religieuses, ses préceptes moraux, ses oracles. Nous rencontrons des énigmes dans les poèmes persans de Ferdusi et dans les poésies scandinaves; elles fourmillent dans les poèmes allemands du moyen-âge. Nous possédons celles qu'Alcuin a rassemblées pour les princes carlovingiens, celles que Charlemagne proposait à son ami Paul Diacre, la collection des énigmes anglo-saxonnes, léguées par l'abbé de Malmesbury au commencement du VIIIe siècle, d'autres dont la collection est due à Boniface, le grand apôtre des Allemands. Il est bien naturel que, dans cette sphère d'activité intellectuelle, les mêmes pensées, les mêmes problèmes aient surgi, sans imitation, à de grandes distances de temps et de lieux, et qu'on ait cherché au pied du Jura la solution d'énigmes proposées dans les montagnes du pays de Galles.

L'énigme peut donc sembler un bien commun, parce qu'elle naît partout spontanément de l'esprit humain. Quelquefois elle a un caractère plus local et concerne un événement qui intéresse même la conscience, témoin une tradition conservée dans la plus petite des républiques, celle de Gersau, au pied du Righi, autrefois enclavée, aujourd'hui incorporée dans le canton de Schwyz. Un beau-père barbare laissait périr de faim la jeune fille que sa femme lui avait léguée en mourant. L'enfant demandant son pain, le père lui en promet à condition qu'elle répondra juste à trois questions. Les questions sont posées de manière à cacher ses intentions et à embrouiller les idées de l'enfant. Les réponses de la petite fille, dictées par le souvenir de la mère qu'elle regrette, semblent s'adresser à la conscience du père :

Qu'est-ce qui est plus moelleux que le duvet d'un oiseau?
— Le sein d'une mère.
Qu'est-ce qui est plus doux que le miel?
— Le lait maternel.
Qu'est-ce qui est plus dur qu'un caillou?
— Le cœur d'un beau-père.

Les furies du remords s'emparant de l'homme dénaturé, il saisit l'enfant affamé et lui brise la tête contre le rocher du rivage. Une chapelle fut érigée à l'endroit où l'on trouva le corps ensanglanté; on l'appela *la chapelle du meurtre de l'enfant*. La partie du rocher où resta suspendu un des petits souliers de la victime, fut nommée *au soulier rouge;* c'est à présent le nom du hameau voisin. L'énigme qui résume cette histoire transmet encore aujourd'hui un souvenir tragique et instructif que les enfants et le peuple se racontent.

Les poésies enfantines se partagent en deux classes, celles qui se perpétuent dans la bouche des enfants et celles qu'on leur adresse. A cette classe appartiennent les chants des nourrices pour apaiser les cris de l'enfant, pour l'endormir, pour l'égayer, leurs chants pendant qu'elles le baignent, ou le lavent, ou l'habillent. Ces chants et les sentences traditionnelles des nourrices renferment toute la pratique ordinaire de la première éducation. Est-elle toujours sensée? Pour le savoir, comparez cette sagesse orale avec les recommandations du *Livre des mères*, perle de grand prix parmi les œuvres de Pestalozzi,

qui fut un éducateur du premier ordre, parce qu'il joignait au génie de l'observation une âme tendre et maternelle.

Quelques lecteurs penseront peut-être que ces soi-disant poésies ne sont que des rimes sans trop de raison, en tout cas étrangères à *l'art*. Nous ne pourrions, il est vrai, toujours justifier le sens de ces chants, qui ne sont parfois qu'un amusement rhythmique ou musical : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante, » nous apprend Figaro, et de célèbres versificateurs l'ont prouvé. Les chanteurs enfants ont droit à la même liberté. Nous ne justifierons pas non plus toutes les naïvetés de langage, ni certaines locutions plus que rustiques, réprouvées par la délicatesse nerveuse de notre âge. Mais il y a dans le fond de ces chants une poésie, plaisante ou non, adaptée à l'imagination du premier âge, telle qu'il l'aime dans les contes fantastiques, ou railleuse, comme les enfants le sont dans leurs jeux et dans les essais rimés d'une verve naissante. Une partie de l'art surtout est sensible dans les chants de l'enfance, c'est la partie musicale, le rhythme. Le langage rhythmique est aussi naturel à l'homme que les émotions du cœur et les modulations de la voix; il s'unit à elle et découle de la même source. Il jaillit de l'âme avec un art spontané; un art plus réfléchi le perfectionne. L'art primitif se révèle dans le mouvement musical et la mélodie des poésies naïves et primordiales. Des lecteurs français souriront peut-être à l'idée de musique, de mélodie, à propos des dialectes de la Suisse allemande, qu'ils entendent parler si rudement. Mais la rudesse des organes d'une partie de la population ou de quelques contrées n'est pas nécessairement l'expression d'un idiome assoupli par la poésie. De quel langage discordant ne sont pas sorties à la longue la poésie et l'éloquence françaises? De quels éléments rebelles n'ont-elles pas triomphé? La poésie transfigure le langage, comme le sentiment embellit même la laideur. Les poésies allemaniques de *Hébel*, les chansons lucernoises de *Hœfliger*, celles de *Kuhn* et les vers des deux *Wyss* en dialecte bernois, les recueils de productions dans d'autres branches de cet idiome, dont Göthe même s'est servi pour une chanson délicieuse de grâce et de naïveté, révélent les qualités poétiques d'un langage méconnu.

Le caractère musical est empreint, même dans les vers obscurs que les enfants emploient, comme auxiliaires de leurs jeux:

quoiqu'ils ne les comprennent pas, ils ont le sentiment de ce caractère qui les entraîne à une modulation demi-chantante. Ce trait est encore plus marqué dans les chants destinés à accompagner la danse ; ils en forment la musique et se plient avec souplesse à toutes les sinuosités de ses mouvements. Ce mélange de chant et de danse est un des éléments les plus poétiques de la vie de l'enfance, comme de la vie du peuple ; il est digne de tout l'art d'un grand poète, qui en relève le sens par des rapprochements avec le sérieux de la destinée, comme a fait *Béranger* dans *l'Orage*, chanson pathétique, drame gracieux, dont les acteurs sont des enfants.

La poésie en paroles s'allie ainsi, dans l'existence du premier âge, à la poésie en action. Les jeux complétent cette aimable existence, dont le souvenir nous reste au milieu des orages ou sous un ciel nébuleux, comme l'aspect d'un site chéri égayé par un rayon de soleil. Ces jeux ont, en effet, un caractère poétique : ils offrent l'image de la réalité, mais d'une réalité sereine et transformée par la magie de l'imagination. L'amour de l'idéal et les illusions de l'esprit créateur entraînent également le petit cavalier-poète qui galoppe à cheval sur un bâton, et le poète de génie qui peint dans ses chevaliers les passions et la grandeur du moyen-âge.

M. Rochholz a consacré aux jeux des enfants la seconde partie de son ouvrage; mais il n'y a donné place qu'à ceux qui sont issus spontanément du peuple, aux productions naturelles de l'enfance des hommes et des nations, et point aux jeux inventés par des éducateurs. Là rien de factice, tout est original. Les mêmes divertissements enfantins appartiennent à toute une race, quelques-uns aussi à des races diverses. L'auteur en énumère plus de cent. Il les éclaire par des rapprochements, car les mêmes usages prévalurent dans plusieurs pays, par exemple les rondes que le peuple d'une ville ou d'un village dansait dans les soirées d'été, avec accompagnement de chants composés exprès. Cet usage subsistait encore au commencemet de ce siècle dans le Pays-de-Vaud, et un quart de siècle plus tard dans quelques villages des environs de Berne; les joyeux Fribourgeois continuaient aussi à chanter et à danser leurs *Choraula* que déjà au VIIe siècle saint Eloi avait défendues sous le même nom, *Choraulas* vel *cantica diabolica*.

L'émotion se mêle à la réflexion quand nous voyons nos fils et nos petits-fils se passionner aux jeux qui ont excité nos premières passions, celles de nos pères et de nos aïeux, ou dont nous pouvons même suivre la filiation à travers le moyen-âge jusqu'au temps d'Ovide, qui en parle, mais comme d'une coutume et non d'une nouveauté.

Cette ressemblance native a conduit M. Rochholz à rapprocher de loin en loin de la vaste race allemanique la race romane. Il l'a fait dans les deux parties de son livre, dans les chapitres spéciaux et dans les généralités. Parmi celles-ci, je relèverai un détail. A propos de l'allitération, ou consonnance du commencement des mots, l'auteur rapporte cette phrase telle qu'on l'entend et la lit çà et là : *Le ris tenta le rat, le rat tenté tenta le ris.* Les deux membres n'ont pas entre eux la correspondance symétrique de ces sortes de jeux de mots ; d'ailleurs *tenter le ris* n'a aucun sens. La phrase est celle ci : *Le riz tâté tenta le rat, le rat tenté tâta le riz.* La correspondance est complète, le sens clair et la *regression* ou *reversion*, comme disent, si je m'en souviens bien, les professeurs de rhétorique, est satisfaisante pour le sens, pour l'ordre des mots et pour l'oreille. Du reste l'allitération est fort rare en français, en comparaison des idiomes germaniques; ce n'est pas ici le lieu d'en déduire les raisons. On ne la trouve guère répétée que dans les jeux de mots des poètes de la fin du XVe et du commencement du XVIe siècle. M. Rochholz cite quelques locutions de Rabelais, une chanson de danse des enfants de Fiez, près de Grandson, une chanson de nourrice, et les rimes sur le loup qui ne veut pas sortir du bois; on va chercher le chien qui refuse de japper au loup, puis le bâton, le feu, l'eau, le veau, le boucher, qui tous déclinent leur office; enfin on appelle le diable qui les met tous à la raison. Ce jeu, tout enfantin en apparence, a passé de nation à nation sous des formes variées, en latin, en allemand, dans d'autres langues encore. Le texte original, disent les savants, est chaldéen, et se trouve dans une collection de chants de Pâques du peuple hébreu. Là l'animal persécuté, un chevreau, non un loup, représente le peuple juif, que ce chant conduit à travers les persécutions et les vicissitudes de sa destinée. Cela explique comment ce récit a pris place dans la liturgie juive de la Pâque, et se chante annuellement avec dévotion dans les synagogues.

Le peu de morceaux français ou romans que M. Rochholz a placés dans son livre sont faits pour éveiller l'attention de la jeunesse s'udieuse de la Suisse française sur un domaine de la littérature nationale insuffisamment exploré. Nous connaissons le dévouement de cette noble jeunesse : elle ne sera pas indifférente à un appel qui lui est adressé dans l'intérêt de la science uni à celui de la nationalité.

C. Monnard.

LINGUISTIQUE.

Nouvelle grammaire hébraïque, analytique et raisonnée, par C. Bonifas-Guizot. Montauban, 1855.

Nouveau système de traduction des hiéroglyphes égyptiens au moyen de la langue chaldéenne, avec l'explication des signes, par H.-J.-F. Parrat, ancien professeur. Porrentruy, 1857.

Au nombre des sciences les plus nouvellement nées, une des plus nouvelles et des plus remarquables est celle de la philologie comparée. A juger de son avenir par ses premiers pas, on peut lui présager les plus brillantes destinées : née d'hier, elle a comme Hercule accompli de grandes œuvres dès son berceau. Il y a à peine un siècle que rien ne pouvait encore la faire soupçonner. Les recherches linguistiques du savant Court de Gébelin, faites sans méthode et ne reposant pas sur des données suffisantes, ne sont que les excursions d'un génie aventureux dans le domaine de l'arbitraire. Celles de Fabre d'Olivet, au commencement de notre siècle, sont maintenant déjà tombées dans l'oubli, et pourtant, si quelque chose leur manquait, ce n'était certes ni l'originalité, ni la grandeur ; mais tout le système n'était qu'un palais bâti dans les airs, comme celui qu'Ésope faisait construire pour Necténabo.

Il était réservé à des esprits plus patients et moins ambitieux de poser la première pierre de cette science nouvelle. Avant que de hardis architectes pussent élever cette tour élancée d'où un si vaste horizon devait se découvrir à l'esprit humain, il fallait que d'humbles manœuvres creusassent laborieusement les fondements obscurs de l'édifice. Deux Allemands, Adelung, dans son *Mithridate*, et Vater, à qui l'on doit la seconde édition de cet ouvrage, eurent la patience de rassembler à grand'peine des spécimens de toutes les langues connues et le bon sens de renoncer à toute hypothèse et à tout système préconçu de comparaison et de classification. C'est ainsi qu'ils amassèrent les

matériaux de la linguistique, laissant à d'autres le soin de les mettre en œuvre et de construire enfin cette science. On sait ce qu'elle est devenue entre les mains de Guillaume de Humboldt, de Franz Bopp et de leurs habiles disciples.

Maintenant que la philologie comparée est arrivée à se constituer et à trouver sa méthode, maintenant qu'elle est même parvenue déjà à reconnaître quelques faits universels et primordiaux qu'elle a été en droit d'élever au rang de principes, il est permis de prendre à son tour cette science comme un point de départ fixe et de redescendre des lois générales du langage à l'étude d'une langue particulière. On peut maintenant sans inconvénient faire l'application de ces lois et se servir du fait général pour expliquer les faits particuliers.

Cette tentative n'avait pas encore été faite, croyons-nous, pour l'étude de la langue hébraïque : c'est la tâche que s'est proposée feu M. Bonifas-Guizot, professeur à la faculté de théologie de Montauban. Nous sommes heureux de signaler cette entreprise, à l'intention de laquelle on doit applaudir. Nous étions pauvres du reste en grammaires hébraïques : celle de Cellérier, déjà vieillie et quelque peu incomplète, et l'excellent ouvrage de Preiswerk ne sont que des livres élémentaires et ne pouvant remplacer, pour les lecteurs français, le savant *Lehrgebäude* de Gesenius et l'ingénieuse *grammaire critique* d'Ewald. On ne peut donc que se réjouir en voyant paraître une nouvelle grammaire, car on se flatte toujours qu'elle comblera la lacune qui se fait sentir.

Il y a deux choses distinctes dans l'ouvrage de M. Bonifas : des principes de grammaire générale, — et une grammaire hébraïque. Pour cette seconde partie l'auteur est nécessairement tributaire de ses devanciers ; — la première est la partie la plus originale de l'ouvrage et celle qu'il a traitée avec le plus de prédilection. Le livre de M. Bonifas est le produit de travaux longs et assidus ; l'auteur y a consacré les dernières années de sa carrière et il était encore occupé à la publication de cet ouvrage lorsque la mort est venue l'enlever à ses amis et à ses patients labeurs. Les dernières livraisons de la *Nouvelle grammaire hébraïque* ont été publiées par son fils qui lui a succédé dans sa chaire de professeur. M. Bonifas-Guizot n'avait rien épargné pour que son livre fût de toute manière digne de la haute importance du sujet : c'est une véritable édition de luxe, remarquable par

la beauté de l'exécution typographique, honorée d'une médaille à l'exposition universelle de 1855. En un mot, c'est non-seulement un livre de bonne foi, mais un livre fait *avec amour*.

C'est là, dans un sens, le plus bel éloge que l'on puisse faire de cet ouvrage, et cependant,—le dirons-nous?—c'est de cette admirable qualité que découlent peut-être quelques-uns des défauts les plus graves de la *Nouvelle grammaire*. Nous n'avons pu nous empêcher, en l'étudiant, de songer quelquefois au mot célèbre du grand diplomate : *surtout, messieurs, pas de zèle*. Le zèle analytique de M. Bonifas nous semble en effet l'avoir entraîné souvent à des excès regrettables; tel est, par exemple, son chapitre sur l'onomatopée [1]. Les recherches minutieuses auxquelles il se livre dans ce chapitre sur le sens des lettres de l'alphabet, sur leur son, sur la forme des caractères qui le représentent, nous paraissent en elles-mêmes parfaitement légitimes : mais le besoin d'arriver à un résultat, de généraliser et de conclure, le conduit à des assertions sans fondement et à des comparaisons téméraires. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir posé en principe que « la consonne S emporte une idée de bruit, de force, de violence, » il cite à l'appui de sa thèse les mots *secours* et *rudesse*. Je ne comprends pas trop quelle notion de violence se rattache au mot de *secours;* mais, quand il en serait ainsi, M. Bonifas a-t-il donc oublié que *secours* et *secourir* dérivent tout simplement du verbe latin *currere* précédé de l'innocente préposition *sub* dans laquelle il serait vraiment par trop difficile de retrouver quelqu'une des notions bruyantes que l'auteur attribue à la lettre S? Et quand au mot *rudesse*, M. Bonifas, s'il n'avait été prévenu par le besoin de confirmer à tout prix son étrange proposition, se serait souvenu que les deux S qui s'y rencontrent n'appartiennent point à la racine du mot, mais ne sont qu'une désinence, exactement pareille à celle qui se retrouve dans des mots d'un sens tout opposé, tels que *mollesse*, *politesse*, *paresse*, *faiblesse*, etc., etc.

« Le *r*, — dit plus loin l'auteur, — outre l'idée de bruit qui s'y attache, renferme une idée particulière de séparation, de déchirure. Or, sa figure représente *un crochet qui déchire*. Dans la

1 L'auteur se félicite de s'être rencontré dans la plupart de ses vues sur ce sujet avec avec les ***Notions de linguistique*** de Ch. Nodier. Quelque honorable que fût en toute autre occasion le voisinage du spirituel auteur de ***Trilby***, nous croyons son autorité de bien peu de poids en cette matière.

majuscule, le crochet est en bas, R ; mais, si on la retourne, ꓤ, on a le crochet avec une sorte de manche ou de poignée. » Ici encore, nous regrettons que M. Bonifas, au lieu de retourner le R de l'alphabet romain pour arriver à une explication si bizarre, n'ait pas tout simplement rattaché ce caractère au *Rho* grec dont il dérive et dont il ne diffère que fort peu. Le *Rho* grec est identique pour la forme comme pour la valeur au *Resch* des Phéniciens, et les Grecs eux-mêmes reconnaissaient que c'était à ce peuple qu'ils avaient emprunté leur alphabet : or, on sait que *resch* ou *rosch*, en punique comme en hébreu, signifie *tête :* et c'est en effet la forme d'une tête qui se trouve exactement reproduite par le *r* des Phéniciens et des Grecs.

Nous ne voulons point accumuler ces exemples, malheureusement trop nombreux. Dans ses principes de grammaire générale, M. Bonifas a pris pour base et point de départ la langue française : cette méthode semble offrir en effet de grands avantages pour l'enseignement, puisqu'elle part de faits linguistiques connus de tous les lecteurs; mais nous doutons qu'elle puisse jamais aboutir, — nous doutons que l'on puisse jamais réussir à remonter aux lois générales du langage, en partant d'une langue dérivée et en sautant par dessus les degrés intermédiaires qui la séparent de la langue universelle et primitive qu'il s'agit de reconstituer. Il ne faut jamais oublier, — et on ne saurait trop le répéter à quiconque s'occupe de linguistique, — que cette science est une science historique, une science de faits, et que l'on ne peut songer à établir le sens d'un mot, d'une forme grammaticale, d'un caractère de l'alphabet, si l'on ne sait auparavant toute son histoire, si l'on n'a remonté patiemment et pas à pas tous les degrés qui la séparent de sa racine antique et primitive. Si M. Bonifas, au lieu de chercher dans le français et les autres langues modernes les lois générales du langage, les avait cherchées dans l'hébreu, qu'il avait sous la main, il aurait couru moins de risques de faire fausse route. La langue hébraïque, à la fois si simple, si complète, si rigoureusement systématique, et si *vraie*, pour ainsi dire, dans chacune de ses formes, — en un mot « la plus philosophique de toutes les langues, » comme le dit très-bien M. Bonifas, — a ses origines en elle-même et se prête merveilleusement aux expériments de la linguistique. Nous reconnaissons, il est vrai, qu'en suivant cette marche, la première partie du travail de M. Bonifas aurait perdu

quelque chose en popularité; elle aurait été peut-être d'une lecture moins aisée et moins agréable pour les commençants, mais l'ensemble du livre y aurait gagné en harmonie et en unité, puisque alors la première partie aurait été dans un rapport plus direct et plus nécessaire avec la seconde qui traite exclusivement de la grammaire hébraïque.

Si nous insistons autant sur les erreurs que nous croyons avoir remarquées dans ce livre, ce n'est point pour le triste plaisir de signaler des défauts dans un ouvrage écrit avec autant de conscience et de foi. Nous applaudissons au contraire, avec une sincère reconnaissance, aux nobles intentions de M. Bonifas; nous nous associons avec sympathie au désir ardent qu'il éprouvait de mettre de plus en plus en honneur l'étude de la langue sacrée et de la faciliter autant que possible ; nous partageons son amour passionné pour cet admirable idiôme qui est une des clefs indispensables de la linguistique, comme il est celle de la plus sublime des littératures. Nous aimons comme lui ces recherches des lois générales du langage dont la découverte encore inachevée est déjà une des plus glorieuses conquêtes de notre siècle. Mais par cela même que nous aimons la linguistique et que nous y croyons, il nous paraît nécessaire qu'elle suive toujours une route sûre et ne s'écarte jamais d'une méthode rigoureuse, de peur de retomber dans les aberrations qui la discréditaient naguères et qui justifiaient ce mot impitoyable de Voltaire : « En fait d'étymologies, les voyelles ne comptent pour rien, et les consonnes pour peu de chose. »

M. Parrat, de Porrentruy, est, lui aussi, un bel exemple de dévouement désintéressé à la philologie. Après d'heureuses excursions dans le domaine des autres sciences, après avoir été conseiller d'Etat et directeur de l'instruction publique dans le canton de Berne, il s'est consacré tout entier à d'intéressantes recherches sur plusieurs points de la linguistique et spécialement de la linguistique orientale. M. Parrat n'a pas suivi les routes battues ; tous ses travaux sont empreints d'uue grande originalité. Essayons de donner une idée de son système, ou, pour mieux dire, de son point de vue.

Une des grandes questions qui se présentent en philologie comparée, c'est l'application des ressemblances incontestables qui existent entre les diverses familles de langues. Que l'on com-

pare par exemple les langues sémitiques avec celles qui sont comprises dans le nom de langues aryennes ou indo-germaniniques, on remarquera, malgré les différences qui les séparent, certains traits de ressemblance. Trois hypothèses se présentent pour expliquer ce phénomène :

La première est l'hypothèse de ceux qui n'admettent pas l'unité de l'espèce humaine : ils supposent en conséquence que chaque race d'hommes s'est créé sa langue d'une manière tout à fait indépendante des autres races. Les traits de ressemblance qui peuvent se remarquer entre les diverses classes de langues s'expliqueraient par les lois générales de l'esprit humain qui, étant le même partout, a dû partout se manifester d'une manière assez analogue.

D'après la seconde hypothèse, au contraire, il y aurait une communauté réelle d'origine, une parenté historique entre les diverses familles de langues. Toutes les langues seraient filles ou petites-filles d'une langue primitive, unique, dès longtemps perdue.

Enfin, d'après la troisième hypothèse, il y aurait parmi les langues connues une langue qui serait le type primitif de toutes les autres et dont toutes les autres seraient dérivées, comme les langues romanes le sont du latin.

De ces trois alternatives, les deux premières sont seules en vogue aujourd'hui : c'est sous ces deux drapeaux que se partagent en deux camps ennemis les linguistes de notre époque. La troisième hypothèse, jadis très en faveur, est maintenant presque entièrement abandonnée : c'est celle dont M. Parrat s'est fait le champion.

Suivant lui, c'est de la langue sémitique que sont dérivées toutes les autres. A supposer qu'il faille en effet ramener toutes les langues à l'une de celles que nous connaissons, — ce qui, nous l'avouons, nous paraît encore bien douteux, — nous comprenons aisément que l'on accorde la préférence au sémitique qui est évidemment plus simple, plus primitif, plus voisin de ses origines, qu'aucune des langues aryennes.

Mais ce n'est pas tout : le sémitique n'est qu'une abstraction ; nous ne le connaissons que dans ses dialectes. Or, parmi ces dialectes, hébreu, arabe, chaldéen, etc., quel sera celui auquel pourront se ramener les langues aryennes? M. Parrat n'hésite pas à reconnaître le chaldéen comme la mère de toute cette fa-

mille de langues, et c'est ce qu'il a essayé d'établir dans ses *Principes d'étymologie naturelle*, publiés en 1851.

C'est sur la langue des hiéroglyphes, l'ancien égyptien, comme on l'appelle d'ordinaire, que se sont portées les dernières recherches de M. Parrat. Cette langue est généralement regardée comme la même que le copte ou égyptien moderne qui n'en serait qu'une altération. On la considère d'ordinaire comme faisant la transition entre la famille sémitique et la famille indo-germanique. Pour expliquer ce fait, M. Bunsen suppose que l'Egypte a été peuplée par une colonie venue de l'Asie avant la séparation de la race sémite et de la race japhétite, et que la langue égyptienne contient par conséquent les éléments non encore développés des langues sémitiques et indo-européennes. Pour M. Parrat, cet ancien égyptien n'existe pas, ou plutôt n'est autre chose que le chaldéen : c'est ce qu'il a cherché à prouver dans son *Philologus chaldaïcus*, où il explique par le chaldéen tous les mots égyptiens qui nous ont été conservés par les auteurs grecs et latins. Quant au copte, ce n'est aussi, suivant lui, que du chaldéen altéré par l'introduction d'un grand nombre de mots grecs.

L'étude des textes hiéroglyphiques se borne donc, d'après le système de M. Parrat, à les réduire en caractères chaldaïques. Une fois qu'on a réussi à ramener ces chiffres à ce caractère bien connu, on n'a plus devant soi qu'un texte chaldaïque à traduire.

C'est d'après ce principe que M. Parrat a donné de nouvelles explications de plusieurs monuments égyptiens, tels que la pierre de Rosette, — dont, pour le dire en passant, il croit que le texte grec n'est point la traduction du texte hiéroglyphique, — le grand cercle du zodiaque de Denderah, le Nilomètre, etc., etc. C'est à faciliter la traduction en chaldéen des hiéroglyphes égyptiens qu'est consacré son dernier ouvrage, très récemment publié

Nous n'essaierons pas de discuter ou d'apprécier les travaux de M Parrat · ce serait sortir du cadre de cette revue et d ailleurs nous ne nous sentons pas au niveau de cette tâche qui exigerait des connaissances spéciales et approfondies. En rendant compte ici de ses travaux aussi fidèlement qu'il nous a été possible, nous n'avons voulu que témoigner tout l'intérêt qu'ils nous inspirent et attirer sur eux l'attention des juges compétents.

F. B.

REVUE LITTÉRAIRE.

ANGLETERRE.

I

Vers la fin du siècle dernier, la littérature anglaise semblait à la veille de partager la destinée de celles du midi de l'Europe ; elle rougissait à peine de s'honorer d'un HAYLEY, d'un BEATTIE, d'une poésie qui n'avait jamais été plus bas depuis Chaucer. Pope avait enseigné une versification douce, et la douceur tenait lieu de génie; on lisait l'*Epigoniade,* on ne lisait pas le Paradis Perdu : Milton était bien près de passer pour un enthousiaste simple d'esprit. Quand le goût public en est arrivé là, la régénération d'une littérature devient urgente.

On attribue aux « *Reliques de l'ancienne poésie anglaise* » de l'évêque Percy, le mérite d'avoir amené une réforme. Le docteur Johnson avait beau rire, disent les critiques britanniques, on n'était pas encore assez mort à la nature et à la vérité pour rester indifférent aux beautés des ballades; COWPER et BURNS accélérèrent le mouvement. Cette interprétation patriotique conteste à la révolution française la gloire d'avoir chassé les rimailleurs du temple. Une poésie nouvelle naquit : vivace dès son début, elle rivalisa d'intérêt avec des journaux où se trouvaient consignés les faits des Mirabeau, des Danton, des Napoléon.

Si l'auteur de « MARMION » eut des défauts, on ne lui reprochera pas, du moins, le manque de feu et d'action. Il a la vivacité d'Homère; ses chevaliers, ses flibustiers sont intéressants comme l'histoire de Lodi et d'Austerlitz. Marmion, cependant, n'était pas un héros à la taille du XIXme siècle; le LAI pouvait intéresser un moment les enthousiastes de ce moyen-âge que le *dernier ménestrel* aimait si bien, mais ce moment devait avoir la

durée de tous les violents enthousiasmes; l'Arioste du Nord vit sa popularité s'éclipser sous le *Wertherisme* passionné de Byron, et le lyrisme plus intellectuel et plus profond de Wordsworth. Il devint alors l'auteur de Waverley.

Il y a quatre-vingts ans, l'ancien royaume d'Ecosse était encore habité par deux races ennemies. Le *Highlander*, papiste et jacobite connaissait peu le whig, le presbytérien, le rusé *Lowlander*, et ce peu n'éveillait pas ses sympathies. Highlander et lowlander se méprisaient profondément; l'Anglais, à son tour, méprisait profondément l'un et l'autre. Un jeune avocat d'Edimbourg, plus curieux de vieilles armures que fanatique de la marche de l'intelligence et des droits de l'homme, voulut être le Colomb de ce monde-là : Waverley parut, et l'Ecosse devint aussitôt la terre promise de la jeune littérature. Le moyen-âge, galvanisé de nouveau en un semblant de vie, vint redemander des applaudissements à l'âge solennel de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Il les eut, et la postérité comptera Walter Scott parmi les plus grands écrivains des littératures modernes.

A entendre les dégoûtés d'aujourd'hui, Byron est en grande partie abandonné à la ferveur littéraire des commis drapiers. Les œuvres dans le goût du *Corsaire*, qui produisirent une telle sensation aux jours de la régence, paraissent aux nôtres bien vieillies. Elles réfléchissaient l'esprit d'un temps qui n'est plus le nôtre, le mépris du passé, le désespoir de l'avenir, et cette « décadence de l'admiration, symptôme le plus certain de l'avilissement des âmes » (Montesquieu). Nous valons mieux que cela; la vie se révèle à nous sous d'autres couleurs, Dieu merci! *Childe Harold*, le *Corsaire*, le *Giaour*, nous semblent faux, et voilà la cause de leur décadence. Le sensualisme, systématique, effréné, lui, est malheureusement de tous les siècles, et le génie extraordinaire déployé dans *Don Juan* trouvera toujours des admirateurs.

Le monde cependant ne pouvait se contenter de négation; dans *Wordsworth* nous avons le véritable poète de notre temps. L'intelligence de ce grand homme fut essentiellement démocratique; comme Rousseau, et avec plus de sincérité, il secoua la poussière de ses pieds sur les cités et se laissa couler dans les bras de la nature. Il chercha la vérité et la sagesse parmi des colporteurs et des paysans; il fut révolutionnaire dans sa diction, méconnut les ornements de la poésie, justement comme

les sans-culottes avaient méconnu les pompes de la royauté, et le raffinement de l'ancien régime. Il est le poète du foyer, il nous parle de gloire à propos d'une touffe d'herbe, de splendeur et d'immortalité à propos d'une marguerite; il nous dit la beauté des choses et des plaisirs simples. Il n'est pas besoin d'aller chercher la poésie dans le moyen-âge, ou dans les îles de la Grèce : elle habite sur les rives des lacs de Westmoreland, elle est de notre siècle, de notre âge, elle est comme le bonheur, elle est partout autour de nous, partout près de nous; il y a dans le cœur de l'homme de bien quelque chose qui la lui fait découvrir partout.

Le siècle d'Elisabeth fut l'âge du drame, le siècle de la reine Anne celui de l'essai; le siècle de Victoria est celui du roman. Les gloires de la scène anglaise sont disparues, peut-être pour toujours; l'essai historique, critique, philosophique a suivi la perruque d'Addison. Un flot de grands poètes s'éleva avec la régence, ils sont morts; leurs places n'ont pas été prises. Le roman seul a conservé sa position, et tend à usurper la place de l'histoire et de la philosophie. Quelqu'un veut-il prouver que le bon vieux temps fut le temps où nous n'étions pas de bons vieux, vite il écrit un roman où cette proposition s'insinue à tout moment. Ainsi nous avons des romans historiques, des romans intimes, des romans de mœurs, des romans militaires, des romans maritimes, des romans *puséïtes*, des romans évangéliques, etc.

*
* *

Nous avons l'espèce puissante des sentimentalistes et des grotesques. Le livre débute par un meurtre; un cadavre est trouvé quelque part dans un étang, une rivière, un marais ou un donjon, ou à l'ombre mystérieuse des forêts, quand les rayons argentés de la lune papillotent dans le feuillage, quand le vent d'hiver brâme dans les rameaux amaigris, etc. etc. Le meurtre a été commis d'une certaine manière, pour une certaine raison, par un certain individu qui est innocent de tout. Une douce Caroline (Angéline, Evangéline, Aline, Sabine, etc.) souffre beaucoup à cause du crime, et avec une résignation aux pieds de laquelle un bel épouseur en moustaches et en favoris vient s'agenouiller. Tout s'explique, l'innocence est récompensée. Ce genre cultive les attaques de nuit; ses héroïnes courent des

dangers « pires que la mort ; » il a des élans passionnés, des désespoirs de soixante-dix pages, des dévouements surhumains, des morts vaillantes. Son caractère essentiel est de mettre en scène des personnages dont l'existence n'a jamais pu être compatible avec celle d'une société infatuée de ses codes, et de ses Madelonettes. L'utilité de ses fonctions dans l'économie de la nature est un problème digne des spéculations de la philosophie.

Une autre classe se livre à la peinture des idiosyncrasies : ses héros se distinguent par des spécialités, des qualités inédites, des vices creusés, des excroissances, des bosses, des ridicules, etc. L'un répète continuellement une certaine phrase, un autre est possédé d'une idée, un autre est trop gras, un autre trop maigre. Le lecteur a affaire à des caractères inaccessibles aux événements, rigoureux comme des axiomes, infaillibles et conséquents comme des théorèmes. Le romancier humoriste dédaigne l'homme.

Une troisième école, moins nombreuse, se borne à traîner un miroir dans le chemin, à peindre les formes précises de la vie ; elle s'attache aux conventions reçues et au mécanisme de l'existence sociale ; elle cherche à montrer sous ses vêtements divers la grande âme de l'humanité tressaillant toujours à la même musique. Les héros de l'histoire sont tous plus ou moins des automates ; ils livrent des batailles, ils accomplissent des révolutions, nous entendons leur nom, et nous ne les en connaissons pas davantage. Marius agit à Rome, se bat à Rome, son génie commande de grands événements ; il meurt, laissant derrière lui l'ombre d'une puissante renommée : cependant que savons-nous de Marius homme ? peu ou rien. Ainsi de Sylla, de Saladin, de Guillaume-le-Conquérant, de Charlemagne ; l'histoire est une galerie de squelettes. — Les héros de Thackeray sont des hommes ; ses analyses envahissent les caractéristiques de notre société, et suivent patiemment l'action des circonstances sur notre esprit. Ses vues sont dures quelquefois ; ses personnages ne conservent pas à travers les classiques trois volumes, cette consistance singulière, que le manque de réflexion nous fait attendre des héros de roman. Aujourd'hui, on les voit agir sous l'influence de telle ou telle impulsion, trop puissante (croient-ils) pour jamais relâcher son étreinte sur leur volonté ; dans un mois, dans un an, ils s'étonnent de leur sottise, le temps a fait son œuvre à leur insu, et ce qui semblait gravé dans le roc pour

toujours est effacé. Quand l'affection du lecteur commence à s'enlacer autour d'un caractère, le romancier nous le montre sous un nouveau jour, et transforme en un arithméticien, en un citoyen de notre poussière, la créature qui avait fait rêver. Thackeray est indifférent à notre opinion ; il nous expose la vie, où même ce qui est le meilleur et le plus cher fatigue et désappointe. (*Pendennis*, *La foire aux vanités*, etc.).

Ce que Walter-Scott fit pour l'Ecosse et Wordsworth pour les campagnes, Charles Dickens l'a fait pour Londres : les métropolitains certes, ne soupçonnaient guère que leur grande ville pût donner asile à d'autres épopées que celles qui se dénouent sur la plateforme de Newgate. Leur montrer de la poésie dans *Cheapside* et le *Strand*, telle fut la tâche de l'auteur de *Pickwick*. Le moyen âge ne l'arrêta pas, le Londres d'aujourd'hui eut son cœur ; il ne le quitta point, et fit bien, car il est sujet à s'égarer quand il en sort. Ses paysans sont des cockneys déguisés, mais quels trésors il a découverts dans les allées sombres et les appartements misérables ! Il a trouvé des humoristes, aussi originaux et aussi amusants qu'Edic Ochiltrée, des héroïnes dévouées et braves comme Jeannie Deans, ou la Juive Rebecca. Son œil est vif et perçant, sa main est ferme, ses caractères bien définis; on ne peut lui dénier le pouvoir de commander nos rires ou nos larmes. Cependant aucun romancier ne s'est adonné autant à la topographie des originaux, — des monstruosités, devrions-nous dire, — que Dickens : le *fat boy*, *Tupman*, *Skimpole*, *Quilp*, *Richard*, *Jarndyce*, et les autres, sont autant de victimes de bourgeons physiques ou moraux, qui ne sauraient manquer de leur ouvrir les portes d'un hôpital. Charles Dickens est populaire ; quelques-uns le comparent à Shakespeare, identification aussi absurde assurément que celle de Lesage à Cervantes. N'importe, le génie n'est pas si abondant sur le marché qu'il y ait des motifs d'être dédaigneux : saluons en Charles Dickens un romancier de génie, mais d'un génie moins profond, moins philosophique et moins vrai que celui de Thackeray.

Sir Lytton Bulwer, lui, a du talent ; il a essayé beaucoup de choses et a réussi dans toutes : romans historiques, romans fashionables et infashionables, histoire, poésie, drame, il a tout fait avec un égal succès. Il est entré dans l'esprit de Gœthe, il a compris Byron, il a fait ses délices de Sterne, et les a tous imités,

et ses imitations ne sont pas de beaucoup inférieures aux originaux. Critique à l'occasion, voici l'opinion désintéressée qu'il nous donne sur la littérature de fiction : « Le triomphe de ce genre de composition ne saurait manquer de frapper l'observateur le plus superficiel ; c'est un important signe des temps. Les littératures commencent par des fictions poétiques, et finissent par des fictions en prose; cette loi a gouverné les anciennes littératures, et s'applique maintenant à celles de France et d'Angleterre. La moisson des romans est le signe de l'épuisement du sol. Quand les hommes, semblables à de grands enfants, demandent des amusements, quand les auteurs. répondant à la demande, s'élancent à l'envi dans la carrière, soucieux de plaire, insoucieux du mérite artistique, alors la perspective est bien sombre. » A quoi bon, en effet, se charger de l'armure du légionnaire, si les armes légères sont aussi efficaces, chercher la vérité dans les profondeurs de la pensée, si des lieux communs ampoulés sont bien venus auprès des lecteurs ?

La moralité des romans est un sujet sur lequel on a dit autant de platitudes que sur aucun autre. Il a longtemps été de mode de donner à cette morale l'évidence des chiffres sur le cadran d'une horloge; et la plupart du temps elle égalait en sagesse et en profondeur les maximes qui enseignent aux écoliers l'écriture et la vertu. — Toutefois, il est des écueils qu'il ne faut pas mettre trop d'attention à éviter. L'apparition du roman historique a eu ce résultat que l'histoire a été obligée de se revêtir en quelque mesure du manteau du roman. Les lecteurs de *Kenilworth* ne se seraient pas accommodés d'une histoire de la reine Elisabeth écrite dans le goût de Hume. Ainsi, dans les œuvres d'Alison, de Macaulay, et de Carlyle, Clio a reconquis sa place parmi les muses. — Il faut connaître ces trois hommes pour avoir une idée correcte de notre temps ; leurs doctrines sont réputées, leur style a des échos, et leur influence sur la jeune Angleterre est immense.

*
* *

Alison (*Histoire de l'Europe*, *Essais*, etc.) nous offre une vue générale des idées et des âges ; son intelligence est large, sa narration fervente comme une conviction passionnée. Il dirige les regards des hommes vers les institutions mûries par les

siècles, leur demande, dans une époque révolutionnaire, de préserver le vrai, et de prendre garde d'ébranler les vénérables piliers de l'édifice politique. Le caractère fondamental de ses ouvrages est l'honnêteté ; il n'a ni l'indifférence de Robertson, ni la philosophie de Gibbon : il croit, et on le voit. Ici, il faudrait faire une distinction : Sir Archibald Alison n'est pas un de ces écrivains appelés *sérieux* dans le jargon d'une certaine coterie ; on ne découvre pas en lui la trace de ces cruels combats qui figurent si largement dans l'histoire intime de notre littérature moderne, et donnent tant d'intérêt aux écrits de Gœthe, de Lamennais et de Carlyle. Il n'a jamais lutté avec le doute ; appuyé dès le principe, avec une parfaite assurance, sur le christianisme, il s'est assuré sur cette base, et quoiqu'il ait dit, il l'a dit avec une fermeté inébranlable [1].

Ses sympathies étendues lui rendent la justice facile. Tory, il traite les whigs avec générosité ; son conservatisme, d'ailleurs, a pour objet la liberté, et pour mot d'ordre le progrès. Il proteste à tout hasard contre les doctrines de l'utilité et les formules politiques réductibles à des francs et à des centimes. Unité nationale, justice nationale, honneur national, telles sont les devises de son drapeau. Partant du principe que certaines vertus, la modération, le calme, la pureté, distinguent les nations des individus, il se croit en droit d'attendre d'une Eglise nationale la propagation des vertus nationales. ... On lui reproche quelquefois d'outrepasser ses fonctions d'historien du torysme. « La lutte entre la révolution et le conservatisme, dit-il, n'est autre chose que la lutte entre les pouvoirs du ciel et ceux de l'enfer. L'orgueil humain, adoptant les suggestions du grand ennemi de notre race, cherchera toujours un remède aux maux sociaux dans la diffusion des connaissances humaines, dans le changement des institutions et dans les efforts de la sagesse du monde. »

Macaulay (*Lais de l'ancienne Rome*, *Essais*, *Histoire d'Angleterre*), l'historien whig, plein de feu dans sa jeunesse, semblait brandir un glaive de flammes : il s'est refroidi soudainement, mais l'épée n'en est pas moins tranchante. Il n'y a en lui rien d'intense, il n'éveille ni des larmes, ni des sourires ; les grandes questions sur Dieu, l'immortalité, la liberté, devant lesquelles les

[1] Les esprits de cette espèce sont caractérisés par des degrés variés de puissance intellectuelle et de faculté de concentration. Sir A. Alison en est l'un des représentants les plus éminents.

plus nobles d'entre nous sont restés inquiets, ne l'occupent point; il ignore l'infini ; sa philosophie, rivière où l'on voit reluire de l'or et dont on aperçoit toujours le fond [1], ne va pas au-delà des besoins du transit ; le succès consacre tant de choses à ses yeux, qu'on peut l'accuser de reconnaître la valeur des actions humaines à leurs *dividendes*.

Macaulay écrit avec calme : il ne surprend jamais par ces brûlantes apostrophes qui étonnent et ravissent dans la prose de Milton et de Carlyle ; il ne demande pas à l'esprit un enthousiasme soutenu ou une pensée pénétrante. En revanche, il met la main sur des trésors dont lui seul a la clé ; on le voit moissonner des fleurs dans les sentiers battus de l'histoire et de la poésie, et les répandre sur ses pages avec une sorte d'insouciance préméditée. La réalité a trouvé son historien dans cette intelligence claire et puissante, un historien à qui une science étendue, un goût parfois exquis ont fait un style, rare modèle de grâce et de force tranquille.

Ses principes politiques ne contredisent pas sa philosophie : ils se rapprochent de ceux de Humboldt. « La fin première des gouvernements est purement temporelle, savoir la protection des personnes et des propriétés. » (*De l'Eglise et de l'Etat*, Revue d'Edimbourg, 1839). Il leur permet de s'occuper de religion et d'éducation, à condition que ces choses aient une place subordonnée. « L'objet de la philosophie de Platon, est de nous élever au-dessus des besoins vulgaires, celui de Bacon, d'y subvenir : le premier objet est noble, le second réalisable. » (*Essai sur Bacon*, Revue d'Edimbourg). Il préfère Bacon. Quant à la philosophie moderne, « elle commence par des mots et finit par des mots. » « Réaliser ce que je propose, dit-il encore, est faisable, réaliser l'idéal, est impossible, et je n'ai ni le temps ni l'inclination de tisser des toiles d'araignées. » N'en déplaise à lord Macaulay, il ne s'agit point de réaliser l'idéal, mais seulement d'en avoir un.

Macaulay est l'historien populaire de l'Angleterre; aucun autre écrivain ne représente au même degré les idées moyennes, les sentiments et les besoins politiques des classes nombreuses. Sans être démocrate, loin de là (il professe avec éclat le mépris de

[1] On voit le fond de toutes les rivières, me dit un ami à qui je lis ces pages ; votre phrase est « une phrase. »

l'opinion), il s'adapte avec l'adresse prodigieuse du *Times* aux sympathies de la majorité, et ces sympathies lui ont répondu, bien qu'il n'ait ni la familiarité de Dickens ni la portée de Carlyle.

* *
*

Carlyle occupe une place à part : d'autres ont des admirateurs, lui fait des croyants ; d'autres se préoccupent des institutions et des lois, lui voit l'homme. Il pénètre dans les régions vertigineuses du *moi*, s'inquiétant moins d'enrégistrer les faits que de découvrir leurs principes ; dans chaque direction il s'aventure aussi loin que l'intelligence peut aller, et alors contemple fixement l'infini. Son style est plein de surprises: aujourd'hui pur comme le ciel d'Italie, demain rappelant les « saintes obscurités » de Jean-Paul Richter. Carlyle a jeté sur l'histoire un regard dont l'ardeur s'allume à tout ce qui n'a pas été vu avant lui ; partout où la force s'est unie à la vérité, il a reconnu l'union avec joie et en a tracé le résultat social.

Quand il prêta l'oreille aux voix de sa génération, les écrivains de la Revue d'Edimbourg chantaient des *Te Deum* sur le tombeau de l'ignorance ; les activités sociales avaient le sentiment lamentablement intime de leur travail. On entendait parler des progrès de l'espèce, du déclin de la superstition, etc. En se détournant de cette proclamation bruyante vers les pensées de Dieu et de devoir qui devaient habiter dans le cœur des hommes, « il ne vit pas dans leur nombre celles que les anciens et les poètes avaient consacrées : un siècle ignorant admirait ses lumières, un siècle impie diffamait les croyances auxquelles il devait le peu qu'il était ; la rouille s'était mise aux âmes, la mécanique avait remplacé la foi. Au lieu de loi et de prophètes, l'opinion publique ; au lieu d'inspiration, la balance des profits et pertes. Le Benthamisme était le pain du ciel ; les vertus publiques, les vénérations traditionnelles s'en allaient. En religion, l'utilité selon Paley ; en politique, l'utilité selon l'auteur de la Déontologie (J. Bentham) ; l'univers entier était utilitaire ; la machine à vapeur était en train de faire prompte justice du passé, du génie, et de l'âme humaine. » (*Signes des temps.*)

Avec une précision scientifique et froide, il met le scalpel à la plaie (*Essais critiques ; le Passé et le présent ; les Pamphlets*

des derniers jours, etc.) Il s'appesantit sur l'exclusivisme progressif des classes, montre la richesse oisive dans une rue, la pauvreté paresseuse et misérable dans une autre. Des milliers meurent de faim et l'Australie est vide; les hôpitaux sont encombrés de travailleurs sans ouvrage, et les vaisseaux de guerre qui pourraient les transporter vers des champs fertiles pourrissent dans les ports. Le pauvre ne sait rien; des contradictions se pétrissent en lois; de jeunes gens essaient de gouverner le monde; d'honnêtes gens vivent dans des caves, et l'on bâtit des palais pour les criminels.

Il prend le mal dans son germe, et le suit dans toutes ses périodes; son regard perce l'abîme du passé pour se fixer sur la racine des événements. Les siècles passent devant lui, chacun portant son inévitable fardeau; l'histoire palpite dans ses mains; les circonstances indifférentes aux yeux profanes revêtent aux siens une importance effrayante: ce sont des signes. Les ulcères du présent ont leurs fibres dans le passé; le mendiant irlandais n'est pas l'œuvre d'un jour, ni la philosophie de Bentham, ni le culte de Mammon. Nous sommes poursuivis par le 18e siècle, il nous embrasse, il nous suffoque, c'est notre malheur et notre excuse, etc.

A cet endroit, beaucoup de gens ont fermé ses livres, croyant avoir affaire à l'un des nombreux philosophes du mécontentement. Appliqué à Carlyle, cette précipitation est injuste; le chirugien qui s'enferme dans son cabinet avec un cadavre couvert de plaies, et met à nu, au profit de la science, les ravages cachés du mal, ne mérite, pas plus que Carlyle, d'être accusé de rancune mortelle. Des cœurs aimants peuvent seuls s'éprendre de pareilles tâches; en révélant la signification des faits, ils accomplissent un devoir, et les passages les plus amers de leurs rapports sont sans doute ceux qui ont leur ont le plus coûté à écrire. Carlyle, d'ailleurs, ne se borne pas à se lamenter sur notre âge: s'il est le Jérémie de l'histoire, il en est aussi le Savonarole. Quel que soit le ton de son enseignement, il donne l'assurance de jours meilleurs.

Il écrivit l'*Histoire de la Révolution française* dans le cours de ces fonctions pathologiques. « Des changements étaient inévitables, mais la forme ne l'était pas. L'Europe mourait dévorée par les charlatans; les formes féodales étaient devenues impossibles; le roi n'était plus *rex*, l'homme capable; le pape n'était

plus *papa*, le père du peuple. Depuis trois siècles, Luther le leur avait dit ; Voltaire était venu le leur répéter et ils l'avaient cru; ils avaient cru qu'eux-mêmes étaient des mensonges, des inutilités, des *shams*. Ils riaient intérieurement des débris de respect que la tradition leur avait conservés ; ils se moquaient du peuple qui les payait pour ce qu'ils ne faisaient pas ; ils ne gouvernaient pas, n'enseignaient pas, et n'aspiraient pas plus à enseigner qu'à gouverner ; dans leurs palais, ils menaient une vie impure, consumaient dans des fêtes, des parades ou des orgies, les heures que Dieu leur avait données pour rendre le monde meilleur. La colère du Seigneur s'alluma contre eux, leurs squelettes furent déchirés au milieu des rues. »

La révolution nous est offerte comme un jugement atteignant des charlatans. Le narrateur a l'œil à tout : les bastilles sont renversées, les constitutions établies, des vagabonds écument à la surface de la chaudière. Mirabeau, Danton, paraissent et s'évanouissent ; l'Europe est là, les acteurs se meuvent, parlent, périssent à nos yeux. La constitution des Girondins était-elle la personnification des idées de l'avenir ? Carlyle l'écrase entre ses doigts et en répand les cendres au vent. « La philosophie française, l'athéisme de Diderot, étaient stériles de leur nature..... *la fin de ces choses était la mort !* Charlotte Corday et Madame Roland sont belles, mais elles n'appartiennent pas à la révolution, elles n'en sont pas les produits : rayons de soleil dans l'obscurité ! s'écrie-t-il, à propos d'elles. — Il conclut ainsi : « Afin qu'il n'y ait pas, de mille ans, un autre règne de la Terreur, comprenons donc bien ce que fut le premier, et que pauvres et riches aillent et fassent.... *autrement !* »

Carlyle a vu trois choses dans l'histoire, le Progrès, le culte des Héros, et la nécessité du Travail. Les deux premières représentent les lois de l'univers et les faits de l'humanité ; le nom de la troisième indique sa place dans la théorie de la vie ; selon Carlyle, le travail est la fin principale de l'homme, et c'est de lui que nous devons attendre la *régénération* des sociétés. Ce mot pourrait prêter à l'équivoque; entendons-nous : Carlyle est un démocrate, il est vrai (frappe, mais écoute !), mais un démocrate monarchique et constitutionnel. Voici, à vol d'oiseau, quelques unes des vues de cet homme étrange.

Il y a du bien, beaucoup de bien dans la dégénérescence de notre temps ; ce qui est vieux périt et doit périr ; les choses sa-

crées, les choses profanes s'oblitèrent ensemble ; les institutions ne sauraient vivre toujours ; les pensées des hommes changent comme les nuages, et tout ce qui procède de la pensée change de même. Ne nous effrayons pas ! La dégénérescence n'est qu'un fait extérieur : le fait interne, le progrès triomphe. Les idées, les actions, les sociétés, la vie de l'homme, toutes choses progressent et tendent à un progrès plus noble ; l'être se transforme perpétuellement en un être supérieur ; ce qui est plus élevé remplace le reste en l'absorbant ; la forme impure disparaît, et en disparaissant obéit aux lois de la création. Ces transformations se font quelquefois d'une manière convulsive, comme dans la Révolution française, mais la nature incline vers des changements insensibles et tendres ! Ainsi les langues, les poèmes, les philosophies, les institutions, sont des vêtements jetés au sale quand leur jour est fini : Dieu seul reste le même, parce que lui seul ne doit jamais finir.

L'existence du culte des héros est le corollaire de la loi du progrès... A leur insu, les sociétés sont régies par les meilleurs. La sincérité, la gravité, l'énergie même ne sont pas les caractères vitaux de l'héroïsme, tout au plus en sont-elles les attributs. Le caractère principal de l'héroïsme est d'être voisin du *fait* le héros est plus près de la source de la vie que les autres hommes. Quelquefois dans l'abîme et quelquefois dans les nuages, homme de la terre comme Mirabeau et Napoléon, ou citoyen des étoiles, comme Gœthe et Shakespeare, le héros est plus près de la volonté, de la pensée présente de Dieu que les autres hommes. Il est le *medium* au moyen duquel Dieu parle aux générations. Tous les âges ont eu leur héros et l'ont adoré. La vie d'Odin devint la foi objective des Scandinaves ; Mahomet fut envoyé pour purifier et châtier le monde qui retournait au paganisme ; Dante fut le poète longtemps attendu de l'Eglise chrétienne ; Shakespeare tira la chevalerie de l'oubli (!); Luther naquit quand l'Eglise romaine devint une plaie ; Cromwell, quand l'Angleterre eut besoin de repos, etc.. etc. Le XVIIIe siècle, lui-même, a eu son héros dans Rousseau ; et la démocratie, négation ostensible de toute adoration.... trouva son soldat dans Bonaparte et l'adora. Aucune époque n'est descendue au tombeau faute de héros ; chaque crise fournit le prophète de ce qui se prépare, poète, prédicateur, philosophe ou guerrier. Nos institutions et nos batailles, qui enflent si fort nos lèvres, furent conçues, furent li-

vrées d'abord dans la pensée de ces hommes forts. L'heure et l'homme viennent ensemble ; les héros de l'abîme impriment à la vague son mouvement d'ascension, les autres chantent l'hymne de la victoire. Ni les uns ni les autres ne sauraient périr : Dieu pourvoit à ce qu'ils soient pour jamais attachés à l'abîme et aux sommets !

Travailles-tu sérieusement ? telle est la question à faire à tous les individus, à toutes les pensées, à toutes les institutions, à toutes les fonctions, à tous les rangs. Le travail sérieux est toujours béni ; l'oisiveté, le travail mal fait, sont damnables aux yeux de l'histoire. Que l'homme puisse travailler ; que la parure, l'inutilité, ne soient pas des nécessités de la vie humaine, devrait réjouir tout enfant d'Adam. Dieu travaille en nous créant travailleurs, il nous fit à son image, là est le fait de notre ressemblance à Lui. *Laborare est orare ;* le travail est la vie aussi bien que la prière ; il nous tire des vulgarités et des petitesses du monde. Comme la création est la révélation de Dieu, de même le travail est la révélation de l'homme. Mais le travail où nous n'avons pas notre âme est la plus abominable des hypocrisies, s'il n'est la plus cruelle des infortunes sociales. Nécessité de la foi : le travail sans la foi est mort, etc. Conclusion : que chacun de nous, cherchant plus profond que son ventre, voie quelle est la vocation qui le distingue de ses semblables et lui obéisse de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée : — l'aurore d'un nouveau jour va poindre !

*
* *

Tout cela, je le sais, ne suffit pas à donner aux lecteurs de la *Revue suisse*, une idée substantielle du pays où nous allons désormais voyager ensemble ; il faudrait ici voir d'un œil rapide ses lacs, ses fleuves, ses marais et ses plaines ; joindre à la statistique de ses produits naturels ou manufacturés, un petit nombre de considérations générales ayant trait à l'influence des circonstances topographiques sur les mœurs du peuple et la végétation, etc., etc. Mais à chaque article suffit sa peine. Le Chroniqueur est aujourd'hui si las de sa petite course de montagnes, qu'il se refuse presque à escalader dans un effort final

même le piédestal médiocrement élevé sur lequel le professeur Blackie vient de placer la Beauté [1].

Pour parler sans métaphore, nous avons sous les yeux un livre difficile à lire et à critiquer, pensé superficiellement, écrit avec une richesse immodérée, et qui néanmoins fait l'effet d'être l'œuvre d'un homme aussi aimable qu'instruit. Le professeur Blackie est l'un des philosophes les plus populaires de la Jeune Ecosse ; il appartient à l'Ecole du Blackwood's Magasine dont l'objet apparent, semble-t-il, est d'opposer de belles pages et des extases idéales à la logique un peu lourde de la Revue d'Edimbourg. En parcourant ce livre on s'émerveille constamment qu'un professeur de grec puisse perdre son temps à faire jouer dans la poussière les rayons d'un style qui voudrait être chaud, et qui n'est qu'ensoleillé. Veut-il nous montrer qu'un adolescent n'est pas la personnification de la poésie, il s'y prend ainsi :

« L'enfant joufflu et en bonne santé plaît toujours, la vérité compacte plaît aussi ; de même la vieillesse mûre et molle. Mais cet état transitoire de la vie, où l'adolescent impatient paraît, le pied embarrassé dans un réseau de puérilités, et la main fiévreusement avancée vers le champ-clos de la jeunesse, cet état n'est jamais beau : la distance est trop manifeste entre la grandeur à laquelle la créature aspire, et la petitesse à laquelle il lui faut se soumettre. »

A propos du « Petit mendiant » de Murillo :

«Là, nous dit-il, n'est pas seulement l'image habilement exposée aux yeux de l'intelligence d'une créature simple et naturelle, libre des incongruités qu'une éducation trop raffinée produit si souvent, mais le triomphe des forces puissamment intérieures de la nature sur l'ensemble des circonstances extérieures pompeuses qui l'oppressent ailleurs ; nous reconnaissons combien la vitalité essentiellement belle d'une créature humaine est indépendante de l'habit qu'elle porte, et du théâtre sur lequel elle agit.... »

Certaines personnes romanesques sont décrites ainsi :

« Une luxuriante immersion dans la mer orageuse des émotions sans bornes est la seule extase dont leur vie soit capable ;

[1] De la Beauté : trois discours prononcés à l'Université d'Edimbourg, avec une exposition de la doctrine du Beau de Platon, par J. S. Blackie, professeur de grec.

un seul rayon de lumière dans les lointains d'un horizon sombre, remue dans leur imagination plus d'émotions joyeuses que toutes les pompes amoncelées des marbres pentéliques que l'habileté architecturale d'Ictinius étagea en l'honneur de la deesse aux yeux bleus de l'acropole athénienne !... »

Il est difficile en écrivant sur un tel sujet de ne pas dire des choses évidentes pour tout le monde ; quand ce danger ne peut être évité, M. Blackie trouve moyen de dire la chose évidente d'une manière obscure et imposante. Il se propose, par exemple, de propager la doctrine « que la même chose change d'aspect en changeant de place et d'attitude. » Reste-t-il encore quelqu'un à convaincre là-dessus, il le sera par ce passage :

« Une chenille peut être un magnifique animal sur un groseillier, mais elle est ridicule sur le chapeau d'une dame pendant le service divin, et peut distraire sérieusement la dévotion de celui qui la voit. Un jeune homme gai, et bien vêtu, patinant sur la surface compacte des flots immobilisés, et dessinant en fuyant devant nous de gracieuses courbes, est un bel objet ; mais s'il perd soudainement son équilibre, et tombe à la renverse, le charme est dissipé. »

Le comique domine quelquefois :

« Une figure dénuée d'expression indique une âme absente ou léthargique, existant uniquement, comme l'âme d'un cochon gras, pour la satisfaction des besoins alimentaires. »

Quelquefois le sublime prend sa revanche : »

« Personne n'a jamais désiré la symétrie dans les solitudes de Glenrosa ; personne n'a jamais désiré que le rideau irrégulier de montagnes dans le sein duquel le golfe de Corinthe insinue ses langues tortueuses se changeât en cônes et en cylindres pour la récréation d'un mathématicien. »

D'un autre côté, le professeur Blackie affectionne une méthode d'attaque qui consiste à supposer des vues absurdes à des adversaires imaginaires, et à les traiter d'ivrognes et d'imbécilles. Exemple : « Si quelqu'un, ouvrant les yeux, ne voit dans le système des choses dont nous faisons partie qu'un chaos de forces aveugles *trébuchant* (*stumbling*) fortuitement dans l'ordre, ce quelqu'un est un ivrogne » Une demi-douzaine de pages plus loin : « On ne peut dire qu'une chose de l'homme qui imagine que les colonnes du Parthénon aient pu s'arranger d'elles-mêmes

dans l'admirable harmonie où nous les voyons sans l'intervention de ce que nous appelons *esprit* par opposition à la matière : c'est que cet homme est un imbécille ! »

Nous devons nous borner aujourd'hui à cette guerre de détails. Dans un prochain article où le mouvement actuel des idées philosophiques en Angleterre sera indiqué, les vues du romanesque professeur sur les éléments du beau, ses études consciencieuses sur Platon, trouveront sans doute un éloge mérité.

**

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 6 mars 1858.

SOMMAIRE : Le procès. La curiosité trompée. — Parlons d'autre chose. — Les cloches et le grelot. — Les moulins à paroles. — La Chine prise et envisagée par la queue. Une plaisanterie des Chinois. — Lola Montès donnant des cours en Amérique. Ses réponses, devant un tribunal, à un avocat trop curieux. — Description d'une soirée où l'on n'a pas été. — Contradiction féminine. — *A travers champs*, par M. Théodore Muret. — *Essai sur la révolution française*, par M. Lanfrey. Les Girondins réhabilités. — Le *Chateaubriand* de M. Villemain. Précaution de l'auteur. — Le prince *Oude*. — Où M. de Ravignan avait commencé à prêcher. — *M. de la Brémondière :* grand assaut d'armes par M. Louis Veuillot. — Article de M. Edmond Schérer. — *La Jeunesse*, par M Augier. Dans un seul vers tout un tableau. — Un mot de la *Fille du Millionnaire*. — Le théâtre et les livres. — Les drames d'argent.

Le procès des auteurs de l'attentat du 14 février devait être l'événement du mois ; mais il n'a pas eu l'intérêt dramatique ou violent auquel avaient fait croire les premières rumeurs sur l'attitude des accusés. Elle a été en général fort misérable. Orsini seul a conservé quelque dignité. Après avoir tergiversé aussi dans ses interrogatoires, il a cessé de le faire dans les débats, a paru dire simplement la vérité, et, se soumettant à son sort, ne s'est adressé à l'empereur qu'en faveur de

l'Italie, sans espérer ni demander grâce. Gomez a été jugé comme un subalterne aveugle et poussé par la misère à exécuter jusqu'au crime les ordres de qui le payait. Rudio a excité la pitié, Piéri moins que la pitié. Les plaidoiries des avocats ont aussi été fort pâles, sauf celle de Me Jules Favre ; on l'a trouvée singulièrement remarquable dans sa hardiesse mesurée. Ce qu'il dit du père d'Orsini, ancien capitaine dans la grande armée, a entre autres beaucoup frappé, particulièrement cette phrase : « Quant il eut vu tomber en Italie le dernier soldat de la cause italienne, il remit son épée au fourreau, et vous ne devez pas vous étonner de le rencontrer ensuite, comme son fils plus tard, dans toutes les conspirations qui ont eu pour but l'unité et l'indépendance de l'Italie. C'est ainsi qu'en 1831 il figurait dans l'insurrection dirigée contre le gouvernement pontifical, dans laquelle un des principaux conjurés tombait sous les balles des sbires de l'autorité. » Mais à part ce discours, les débats, pour ceux qui avaient pu se procurer des billets d'entrée, n'ont guère eu d'autre intérêt que celui de voir les accusés. Orsini a la figure très italienne et le teint olivâtre ; mais pour lui du reste, comme pour ses complices, la curiosité du public doit renoncer à se satisfaire même par des estampes : si on a fait leurs portraits, on n'en voit nulle part d'exposés, et l'*Illustration* a reçu défense de les publier.

— Ainsi, parlons d'autre chose. Mais de quoi voulez-vous que l'on parle ! C'est bien aisé à dire : Parlons ! on ne parle pas. La loi sur la sûreté publique et les nombreuses arrestations opérées en vertu de cette loi parmi les anciens condamnés politiques, ont, à tort ou à raison, produit un mutisme complet, ôté toute envie de verbiage. Le rapport de M. de Morny, une note rassurante, venue encore de plus haut, assure-t-on, et insérée au *Moniteur*, la sentence d'exil levée pour les généraux Bedeau et Changarnier, les explications et les actes, rien n'y a fait : on ne veut pas être rassuré; langues et plumes se taisent, comme saisies d'une panique générale. Dans la presse politique, on n'entend absolument plus qu'une seule cloche, et par conséquent qu'un son, dit le proverbe. Le petit grelot en sourdine de M. Prévost-Paradol ne tinte plus dans le *Journal des Débats ;* il a dû être jeté par dessus le bord ; son nom du moins ne figure plus dans les rôles d'équipage : le géant a décidé de son sort, et c'en est fait du pauvre Gulliver (1). Les journaux ralliés sont donc maitres de la discussion : seulement, il n'y a pas de discussion ; ils combattent sans adversaires, ce qui est encore pis que de combatttre contre des moulins à vent. Aussi se trouvent-ils

1 Voir notre dernière *Chronique*, page 137 de ce volume.

souvent fort embarrassés eux-mêmes de savoir que moudre dans leurs moulins à paroles, sous la meule de la presse, et pour ces grands sacs de papiers qu'il s'agit de remplir chaque jour de farine plus ou moins blanche, plus ou moins pure de son, mais toujours avidement attendue des lecteurs affamés. Il ne faut donc pas s'étonner si les uns et les autres se rejettent sur tout, faute de mieux, sur les vols, les incendies, les naufrages, les procès en France et à l'étranger, les duchés, l'Herzégovine, les principautés, la liberté de la boucherie récemment décrétée : ah ! pour celle-ci, elle a été la bienvenue auprès d'eux, presque autant qu'auprès de nos femmes de ménage.

Ainsi je le répète : de quoi voulez-vous que je vous parle ! de la Chine ? eh ! depuis la prise de Canton, ce n'est plus une manière de ne pas répondre et de vous renvoyer au pays des fables. Parlons donc de Yeh, de son gros ventre, de sa longue queue, de son peu d'agilité à passer par dessus les murs, conséquence naturelle du premier de ses deux attributs, le gros ventre, et sans que le second, la longue queue, paraisse avoir pu aucunement l'y aider. Mais, par exemple, ce commencement d'ouverture de la Chine a prouvé que les longues queues de ce pays sont décidément, dans la plupart des cas, une fable : tout aussi bien que certaines chevelures du nôtre, et même encore mieux, car les Chinois, qui ont inventé tous les arts, chez lesquels on vient de retrouver jusqu'à celui du drainage, ayant connu de toute antiquité celui de la suture des cheveux, l'ont poussé à sa perfection dernière ; seulement, au lieu de l'appliquer à la perruque proprement dite, ils l'appliquent à la queue : par là, comme par tout le reste, après avoir été à la tête de la civilisation, ils n'y sont plus qu'à la queue et à l'arrière-garde. Quant à leurs goûts gastronomiques si bizarres, pour les mets à l'huile de ricin en particulier, il y aurait là aussi, à ce qu'on prétend, de la fable, et même une manière atroce de plaisanterie envers les étrangers. « Des barbares, pensent-ils, cela ne connaît pas ce qui est bon : faisons-leur donc manger des plats à l'huile de ricin pour essayer. » Les barbares dégustent ces singuliers plats d'un air grave ; mais, pour eux, ils se gardent bien d'y toucher, et se contentent de cligner de leurs yeux obliques vers leur queue indéfiniment prolongée. Les Chinois aiment ainsi à jouer des tours au prochain qui ne se tient pas sur ses gardes : encore un trait de peuple arriéré ! ce sont des pince-sans-rire d'une force incroyable. Mais un bon tour, en revanche, où ils se sont donnés eux-mêmes en spectacle, c'est celui de leurs soldats tartares avec leurs écriteaux sur lesquels était écrit en grosses lettres le mot : *Braves;* écriteaux qu'ils avaient endossés par derrière comme par devant pour toutes les chances du combat, et qu'ils ont logiquement déposés après : dira-t-on encore que les Chinois manquent

d'honnêteté ! En résumé, concluait un de nos amis, les Chinois ne sont pas des hommes.... ils sont des Chinois.

— Avez-vous été en Chine ? me demandez-vous. Non, certes, ni ne voudrais y aller. Alors, de quel droit nous en conter de telles histoires, comme si nous ne les savions pas sans vous d'ailleurs. Alors, vous répéterai-je à mon tour, de quoi diantre voulez-vous donc que je vous parle ! De Lola Montès? Qu'à cela ne tienne, si vous y tenez ! Elle aussi, elle a été à son tour un de nos mille personnages ; elle a eu son moment de jour et de bruit, de ce côté-ci de l'Atlantique, et elle tâche de le rattraper de l'autre côté. Elle y a donné un cours public sur l'art d'entretenir la beauté, dans lequel elle pose, à ce qu'il paraît, pour principe celui de Diane de Poitiers : *De l'eau fraîche, et encore de l'eau fraîche, et rien que de l'eau fraîche !* Elle a cravaché un homme, afin sans doute d'oublier qu'elle-même passe pour l'avoir été en Bavière, lorsqu'une révolution vint l'en chasser; elle tient tête aux avocats devant les tribunaux, et le *Courrier des Etats-Unis* du 9 février rend compte d'une scène de ce genre, qui est aussi une scène de mœurs américaines : il est curieux d'y retrouver, non moins excentrique dans le Nouveau-Monde que dans l'Ancien, la femme dont, il y a dix ans, on voyait le portrait chez tous les marchands d'estampes du boulevard.

« La célèbre Lola, dit ce journal, est à quelques égards la lionne du moment. Ses lectures obtiennent le plus grand succès, et le beau monde y court et s'y presse de la façon la plus agréable à la fois et la plus productive pour l'ex-princesse. Mais ce n'est pas sur son estrade de lectrice qu'elle vient de déployer le plus curieusement l'impétueuse excentricité de son caractère. Si enchantés qu'aient été ses auditeurs à Hope-Chapel, ils l'eussent peut-être été davantage s'ils l'eussent entendue, mardi, faire sa déposition en justice, devant le juge Whiting, pour établir le caractère d'un certain docteur Jobson, dans un procès civil.

» — Docteur Jobson ! s'écrie Lola interpellée. Qui est le docteur Jobson ? Je ne connais pas de docteur de ce nom. Est-ce vous, Jobson, qui êtes docteur ? Depuis quand donc ? vous ne vous êtes présenté à moi que comme Jobson, avocat à Londres.

» Et comme M. Schermerhorn, avocat de la partie adverse, présentait ses objections à la tournure que prenait l'interrogatoire :

» — Vraiment, dit-elle, il semble que les avocats veulent avoir seuls la parole.

» Et, séance tenante, elle leur a bien montré que cette prétention ne réussirait pas en ce qui la concerne.

» Ce Jobson, a-t-elle continué, s'est présenté à moi comme un homme de loi écrivant dans les journaux. Il a essayé de m'extorquer de l'argent par les moyens qu'on appelle *chantage* (black-mail). Sa réputation était alors...

» Objection de l'avocat.

» Lola, continant : Etait alors de la pire espèce. J'en suis bien fâchée, mais je dois dire la vérité... Je ne croirais pas cet homme sous serment. A Londres, il était connu comme un gibier de prison. A Paris, il essaya de m'extorquer deux guinées. A New-York, j'ai entendu parler de lui par deux ou trois personnes qu'il a beaucoup ennuyées.

» Quand est venu le tour du contre-interrogatoire, Lola a montré à M. Schermerhorn qu'elle avait bonnes griffes et bon bec, tout en rappelant les principaux incidents de sa vie romanesque. Elle est née, dit-elle, dans la belle ville de Limerick, sous le nom de Maria-Rosanna Gilbert. Elle se reconnaît trente-trois ans, et lorsqu'ensuite on lui demande l'année de sa naissance :

» — Comptez vous-même, dit-elle. Je n'assistais pas à ma naissance.

» Elle a eu deux maris ; le capitaine James, le premier, la quitta au bout d'un an, et, à ce propos, elle explique dans quelles circonstances. Puis elle est revenue des Indes en Angleterre ; puis elle a appris à danser en Espagne. Voici le fragment de son interrogatoire relatif à son séjour en Bavière.

» — J'ai résidé deux ans à la cour de Bavière. — Qui connaissiez-vous là ? — Tout le monde, mais pas vous, pourtant ; des millions de personnes, entre autres le roi, qu'on appelait M. Wittelsbacher, de son nom de famille. — Etiez-vous sa maîtresse ? — (Se levant) : Quoi ? (Energiquement) : *No ! sir !* Vous êtes un faquin, monsieur ; et je suis prête à jurer sur ce livre (la Bible), que je lis tous les soirs, que je n'avais point d'intrigues avec le vieux bonhomme. Je connaissais le roi et moulais son esprit pour l'amour de la liberté. Il m'a présentée à toute la cour, avec sa femme, comme sa meilleure amie. J'étais d'abord au théâtre, où il est plus facile de devenir maîtresse d'un homme que danseuse. En 1849, la révolution éclata, et je décampai. Le roi et la reine pourvoyaient à mon existence. Je m'occupais d'affaires politiques, et si cela vous convient, vous pouvez m'appeler premier ministre, ou roi même, car j'étais le roi. Il y avait un homme de paille qu'on appelait premier ministre, cela est vrai, mais c'était un mannequin.

» L'avocat, poussant les questions personnelles au-delà des bornes, a été arrêté par le juge, et Lola s'est retirée, après avoir dit en entendant le nom de l'avocat :

» — Schermerhorn ? Est-ce là son nom ? Oh ! oh ! j'aurai, moi aussi, quelques questions à lui poser.

» L'affaire n'est donc pas terminée. »

En désespoir de cause, nous voilà donc revenus à parler de « la célèbre Lola, » comme on dit encore de l'autre côté de l'Atlantique. Sommes-nous assez vieux ! Vous voyez bien que je ne sais plus de qui parler ni de quoi je parle.

— Mais, j'y pense ! c'est la saison des bals et des soirées : ne pourrais-je pas vous en donner une belle description comme d'autres, sans y avoir assisté ? Mr et Mme N. avaient réuni ce soir-là l'élite du monde élégant : ils ont fait les honneurs de leurs splendides salons avec cette

grâce exquise et cette affabilité de bon goût qui les distinguent ; la toilette de Mme N. était d'une simplicité ravissante ; rien de plus éblouissant, en revanche, que celle de Mme R., cette riche Brésilienne, pour qui une rivière de diamants est comme une parure de corail pour une pensionnaire ; la princesse W. en portait aussi pour plus de cent mille écus dans ses cheveux, mais le plus négligemment du monde, sans avoir l'air seulement d'y toucher, et comme on porte une fleur ; la majestueuse Mme H. promenait de salle en salle sa robe de velours nacarat, qui faisait admirablement bien ressortir ses magnifiques épaules ; la belle Mlle X. n'avait qu'une robe blanche, mais.... et ainsi de suite depuis A jusqu'à Z : il suffit de savoir couramment son alphabet. J'aurai donc plus tôt fait et de toute manière je ferai mieux, de m'en tenir, sur ce grave sujet de la toilette du bal, à cette courte et spirituelle observation d'un critique honnête homme, chez lequel l'esprit n'a servi qu'à aiguiser le sens moral, ce qui n'est pas toujours le cas :

« Qu'une femme, à sa toilette, se trouve en robe de dessous : elle aura grand soin de pousser le verrou ; si un regard indiscret la surprenait dans ce négligé, quelle confusion extrême ! Ce serait la pudeur indignée de Diane au bain.

» Mais le soir, quand elle s'habillera, ou plutôt quand elle se déshabillera pour le bal, elle mettra une robe beaucoup plus décolletée que cette robe de dessous, et c'est ainsi qu'elle se montrera devant plusieurs centaines de personnes.

» Une respectable mère élèvera sa fille dans les meilleurs principes de décence et de retenue — et, jalouse de voir briller cette chère enfant, elle lui fera exhiber en public, sous le feu des bougies, tout ce qu'elle a d'épaules.

» Elle ne lui permettrait certes pas de traverser la rue seule avec un jeune homme, quel qu'il fût ; — et elle l'abandonne sans crainte au bras du premier venu, qui l'emmènera au milieu de la foule, dans un autre salon, hors du regard maternel, pour walser, polker, mazurker, tourbillonner, — et causer d'aussi près que possible. »

Qu'en pensent les mères de famille ? c'est ce que leur demande M. Théodore Muret, notre compatriote au moins par son origine et son nom, qu'il a su depuis longtemps honorer dans la presse parisienne. Le nouvel ouvrage qu'il vient de publier, contient toutes sortes de rapprochements curieux comme celui que nous venons de citer, de réflexions, d'observations prises sur le fait, d'anecdotes, de traits d'histoire et de mœurs, mœurs et histoire de notre temps et de tous les temps, car l'homme se contredit bien toujours (preuve en soit l'exemple féminin de tout à l'heure), mais il ne se dément jamais.

L'ouvrage de M. Muret est intitulé : *A travers champs, souvenirs et propos divers ;* je vous le donne pour une lecture très agréable, piquante et instructive, qui délasse et qui fait réfléchir ; mais j'ai tort de vous le signaler, car c'est une vraie mine à chronique dont je me prive par là, au lieu d'y aller puiser en tapinois sans rien dire. Que voulez-vous ! je ne fus jamais un habile. Et puis vous savez mon refrain : De quoi, sinon de journaux, de théâtre et de livres, de quoi donc parler, je vous prie !

— Les livres : je viens de vous en indiquer un, dont on pourrait dire que c'est la causerie sincère, sur toutes sortes de personnages et de sujets, d'un homme qui a bien lu et bien vu. En voici encore deux autres, plus exclusivement historiques, mais dont les auteurs, chacun à sa manière et chacun suivant ses principes, n'en donnent pas moins des leçons à leur temps.

L'un est l'*Essai sur la révolution française*, par M. Lanfrey, dont le premier ouvrage, l'*Eglise et les Philosophes au 18me siècle*, publié il y a trois ans, fit alors sensation (1). Celui-ci mérite pour le moins le même accueil, et il l'obtient, nous dit-on, quoique à plus petit bruit. L'auteur recherche le véritable esprit de la révolution française, celui qu'elle aurait dû suivre, au lieu d'oublier la liberté pour courir après l'égalité, et de s'égarer dans des abîmes avec les terroristes et les socialistes. Par conviction réelle et sans parti pris, il relève donc les Girondins, thèse neuve et hardie après M. Louis Blanc, et même après M. de Lamartine, qui, s'il ne les sacrifie pas comme le premier, déserte peu à peu leur cause, chemin faisant, et trahit ainsi ses héros. Nous aimons dans M. Lanfrey cet esprit droit et ferme, cet attachement aux principes, et il nous semble voir juste dans ceux de la révolution qu'il étudie. Mais comment se fait-il que cette révolution elle-même n'ait jamais su s'y tenir, ni alors, ni aujourd'hui ? Ne serait-ce point qu'elle a voulu être l'humanité, toute l'humanité, rien de moins, mais aussi rien de plus ? Voilà peut-être pourquoi, au fond, on en est las et on a cessé de croire en elle. N'a-t-elle pas, en effet, tout promis et fort peu tenu ? De là le sentiment vague, mais réel et finissant toujours par se traduire en faits, que, même pour l'humanité, la révolution n'est pas tout, ne peut pas tout, qu'il faut encore à l'humanité autre chose. C'est ce quelque chose de plus dont l'Angleterre et l'Amérique ont au moins un grain, et ce grain les fait vivre, comme il a fait vivre leurs révolutions, tandis que celle de la France, plus superbe, a beaucoup plus de peine à se tenir debout. Il y a là tout un ordre de ques-

(1) Voir notre *Chronique* d'avril 1855, *Revue suisse*, t. XVIII, p. 308-311.

tions, dont l'absence, dans le livre de notre auteur, ne l'empêche pas d'être un livre remarquable et bien fait, mais sans lesquelles toute vue d'ensemble sur l'histoire de la révolution française demeure nécessairement incomplète, et cette révolution elle-même sans solution.

Le *Chateaubriand* de M. Villemain est cet autre ouvrage qui, tout en se tenant dans le domaine de l'histoire, tire aussi sur notre époque, et l'on peut penser s'il tire bien! — « Votre livre est charmant, disait à l'auteur un homme d'Etat alors au pouvoir et qui n'y est plus à présent : vous n'avez rien écrit de mieux, votre esprit est toujours jeune et inépuisable; mais, mon cher Villemain, vous dites des choses.... je vous avertis, prenez garde, vous allez trop loin. » — « Je ne vous comprends pas, répondit M. Villemain : seulement je vous dirai qu'à tout hasard, quand j'écris quelque chose, j'ai toujours soin d'en envoyer une copie à la Revue d'Edimbourg, qui le publierait si on me faisait quelque désagrément. » Ainsi finit la conversation sur le livre, où ce trait en forme d'appendice ne serait pas le moins joli, le moins malin. Quant à l'ouvrage en lui-même, c'est, comme on l'a dit, une broderie sur le canevas des *Mémoires d'Outre-Tombe*, mais une broderie élégante et fine, un commentaire digne de l'original.

— La mort est aussi une chose qui fait parler d'elle, qu'on le veuille ou non, et même plus que la vie, plus que les beaux discours et les beaux livres : il est vrai que c'est pour la dernière fois.

Le fils de la reine d'Oude a suivi de près sa mère, et un riche cortége, avec une vingtaine d'Hindous en robes bigarrées, a de nouveau parcouru la longue ligne des boulevarts, au milieu d'une foule immense et continue, accourue de tous les points de la capitale pour voir passer le prince *Oude*, comme disent déjà les parisiens. Songez que Oude, ou plutôt Aoude, est l'ancienne Ayodhia des épopées de l'Inde, le siége des héros de celles-ci, le théâtre de leurs exploits, et voyez ce que sont les plus grands souvenirs, ce que tout cela devient : le prince *Oude!* Paris n'en sait pas davantage, et de Paris sans doute on ne saura pas davantage un jour.

Un autre cortége, moins somptueux, mais plus ému, a été celui de M. de Ravignan, du Révérend Père de Ravignan, comme tiennent à dire les amis des jésuites et les ultramontains. Quoique membre d'une Société religieuse qui a pu revenir au jour, mais non pas à la popularité, tout le monde n'en rendait pas moins hommage à son éloquence et à ses vertus. Nous l'avons fait ici même, il y a déjà longtemps. Nous voulons ajouter seulement un détail peu connu, et qui intéressera nos lecteurs de Suisse. Après son noviciat à Montrouge, il fut d'abord

nommé professeur de théologie à Saint-Acheul; puis cette maison ayant été fermée, il fut envoyé, après la révolution de juillet, à Brigue en Valais, et ensuite à Estavayer dans le canton de Fribourg. C'est à cette époque et à Estavayer qu'il monta en chaire pour la première fois. En France, il n'y parut qu'en 1835, à Amiens, et l'année suivante à Paris, à Saint-Thomas d'Aquin. Ainsi donc, c'est en Suisse et devant un auditoire probablement composé en grande partie de campagnards, que se révéla celui qui devait être un des plus grands orateurs religieux de notre temps.

— A tous ceux que M. Louis Veuillot sangle à tort et à travers depuis quelques mois, il faut joindre encore M. de la Guéronnière, que nos lecteurs peuvent se rappeler avoir vu, sous la république, se frayer un passage la plume à la main, et qui vit maintenant chaudement retiré au Conseil d'Etat. Mal lui a pris de vouloir reparaître un moment sur le théâtre de ses premiers exploits, même pour secourir un ami. Après les attaques redoublées de M. Louis Veuillot contre Lamartine, la *Patrie* publia tout à coup une lettre, qui défendait celui-ci et, naturellement, ne ménageait pas celui-là. Cette lettre était signée *Brémond*. Qui est ce M. de Brémond? demandait le public. Inconnu! répondait l'*Univers;* et cependant nous, nous le connaissons, paraissait-il ajouter à demi-mot. « Il a une grande phrase fluette sans figure, et il passe en se faisant du bien. » Ainsi le caractérisait M. Louis Veuillot, uniquement, à ce qu'il semblait, par son style. Mais un bruit commençait à courir, et les journaux belges affirmèrent tout haut, que M. de Brémond était seulement le prête-nom de M. de la Guéronnière ou du moins son secrétaire intime. Aussitôt l'*Univers* de prendre acte de ce bruit, son rédacteur en chef de s'égayer sur le compte de MM. de la Brémondière ou de la Guermondière, de leur demander à qui il avait affaire en tout ceci, et de les sommer, s'ils étaient deux en un, ou un en deux, de le découvrir. M. de la Guéronnière garda et a gardé jusqu'ici le plus profond silence à cette sommation, et M. de Brémond n'y répondit ni oui ni non ; mais continuant la polémique, au moins sous sa signature, il accusa M. Louis Veuillot d'*introniser la Haine* sur l'autel de la Charité, et de faire ainsi à la religion la pire et plus mortelle offense qu'elle eût jamais subie. Là dessus, nouvelle et encore plus verte réplique de la verte *gaulette*, comme nous avons vu que son propriétaire appelle euphémiquement son bâton ; moulinet, grêle de coups, comme s'il en pleuvait; en d'autres termes, nouvel éreintement de M. Guermond de la Brémondière, ou de la Guéronnière-Brémond : Celui-ci, alors, se décide à rentrer tout à fait dans l'ombre de sa retraite,

qu'à la malheure il avait un instant quittée, et jurant bien de n'en ressortir jamais. Il déclare cesser un débat où il ne lui resterait plus que deux voies, dit-il, celle d'un procès, qui répugne à ses sentiments pour la presse, ou celle d'un duel, genre de satisfaction qu'il est inutile de proposer à un adversaire qui, on le sait, a pour système et pour habitude de les refuser. — Oui, *on le sait !* riposta à l'instant ce dernier, et même on le sait si bien, qu'à personne autant qu'à lui dans la presse on ne fait de ces offres sur lesquelles on est sûr de n'être pas pris au mot, en sorte qu'on n'est point fâché de pouvoir faire le brave sans qu'il en coûte rien ; mais, ajoute-il, « M. de la Guéronnière a passé par » des polémiques plus dures, et cependant jusqu'ici l'*encre seule a* » *coulé.* » Après cette observation, la gaulette recommence à jouer de plus belle, et M. Louis Veuillot termine par un aperçu biographique, qui nous semble être de sa meilleure âcreté, donner bien l'idée de son genre et de son style, et dont, pour cela, nous voulons détacher ici quelques traits. On remarquera, entre autres, sa franchise à reconnaître à M. de la Guéronnière une plume exercée et sa manière de le prouver.

« M. de la Guéronnière, dit-il, inspirateur de M. de Brémond, possède, on peut le dire, une plume exercée. Ancien rédacteur de journaux légitimistes, ancien rédacteur de la *Presse* conservatrice, ancien rédacteur de la *Presse* révolutionnaire, ancien rédacteur du *Bien public* avec M. de Lamartine et M. Pelletan, ancien rédacteur de l'*Ère nouvelle* avec M. de La Rochejacquelein, ancien rédacteur du *Pays*, et puis encore du *Pays* devenu un autre *Pays* sans cesser d'être le même *Pays*, ancien peintre de portraits politiques pouvant être vus par tous les jours, ancien membre du Corps Législatif, M. de la Guéronnière est aujourd'hui conseiller d'Etat.

» Il est jeune encore.

» Nous lui contestons formellement, — non à cause de sa jeunesse, qui n'est que la jeunesse d'un conseiller d'Etat, — le droit de parler sous un autre nom que le sien et la compétence nécessaire pour donner, même sous son nom, des avis de direction à la presse catholique.

» Il y a une opinion que sa plume n'a pas fréquentée, c'est la nôtre. Dans son humeur aventureuse, cette plume craint peut-être les contrées où l'on séjourne. M. de la Guéronnière a cependant rôdé sur nos frontières, mais pas assez pour se mettre au courant des affaires et des sentiments de la contrée.

» Quelque temps avant le Deux-Décembre, un peintre politique connu de M. de Brémond avait l'heureuse idée d'écrire un portrait qu'il terminait en s'écriant : *Empereur, jamais !* Ce beau cri ne décida personne à mourir pour la République, ni le peintre lui-même à ne pas rédiger immédiatement le journal de l'Empire.

» Il est mauvais juge de la manière de bien servir, l'homme de tous les lendemains, qui dit au même instant *jamais* et *tout de suite ;* qui n'a jamais su lui-même s'entraîner assez tôt, ni se retenir assez longtemps ; qui d'un drapeau à l'autre, mais non pas du victorieux au

vaincu, *passe en se faisant du bien.* Il n'y a qu'une cause qu'il sert véritablement, une seule et toute petite, la sienne. Est-il sûr de ne pas l'avoir compromise un peu ? »

A tout cela, M. de la Guéronnière, comme M. de Brémond, n'a répondu non plus ni oui ni non ; et ce silence, avec peut-être d'autres raisons majeures, a nécessairement clos, sinon vidé, ce différend à la gaulette, ou à la gauloise, comme on voudra.

— A propos, non plus de M. Veuillot, mais d'un article sur lui, voici qui m'a bien étonné, quoique je m'attende un peu à tout en fait de tout, et, pour ne pas me trop noircir l'âme, en fait de jugements littéraires. Il s'agit de celui qu'on a porté sur l'article de M. Edmond Schérer, *M. Veuillot et le parti catholique*, qui a paru dans le numéro de janvier de la *Bibliothèque universelle de Genève*. Ici, du moins parmi les lecteurs de notre sœur de Genève, cet article a paru trop monté en faveur du rédacteur en chef de l'*Univers* et de ce journal lui-même; il a mécontenté. « Pourquoi grandir ainsi M. Veuillot, pourquoi lui accorder une importance qu'il n'a pas ? me disait-on de plus d'un côté ; à force de le représenter sur un piédestal, on finira par l'y élever. Mais vous êtes ainsi là-bas : vous prenez les rôles au sérieux, vous voyez un homme là où il n'y a qu'un acteur, une foi là où il n'y a qu'un système. La distance grossit les objets, *major è longinquo....*, et de plus elle les rend vagues : on tire de trop loin pour tirer juste, on atteint ses ennemis au lieu de ses adversaires, et c'est pour le moins une balle perdue. » Voilà ce qu'on me disait, et quoique j'eusse depuis longtemps la plus haute opinion du talent dialectique, de la clarté et de la sincérité d'esprit de M. Schérer, comme je n'avais cependant pas lu son article, j'étais embarrassé pour répondre d'une manière précise. Enfin je parvins à me le procurer; mais on m'en avait si formellement représenté l'auteur comme ayant surfait M. Veuillot, comme s'inclinant surtout sans réserve devant sa foi et ses convictions et discutant seulement ses idées, que je craignais un peu, je l'avoue, de lui entendre chanter ses louanges plus que je ne le désirais. Qu'est-ce que je trouve au contraire ? Un jugement très franc et, au total, très ferme, avec des traits qui percent le sujet à jour et M. Veuillot lui-même. Ceux-ci, par exemple : .... « Personne n'a plus que lui la fibre journaliste. Plus penseur, il douterait ; plus instruit, il trancherait moins hardiment; plus versé dans les langues étrangères il écrirait un français moins agile ou moins sûr. Il a peu d'acquis, mais une intelligence facile et qui s'empare vîte d'une question. Donnez-lui vingt-quatre heures, il vous fera un article sur un sujet auquel il n'a jamais réfléchi; donnez-lui une semaine, il vous fera un livre.

Il est toujours prêt. Mais la controverse surtout l'inspire. Ton crâne, verve moqueuse, puissance d'invective, tout contribue à en faire un homme de combat. Le bon sens gémit des excès de l'écrivain ; le bon goût regrette dans son style l'absence de la distinction. C'est quelquefois du Voltaire, mais c'est souvent du *Charivari*..... La religion, telle que la conçoit M. Veuillot, est moins une croyance qu'une tendance, à savoir le besoin de croire le plus possible.... La foi est réduite à un blanc-seing que les autorités légitimes sont priées de remplir.... Je ne reprocherai pas à M. Veuillot de manquer de philosophie, il me traiterait de voltairien. Et cependant que reste-t-il d'un écrivain qui n'offre jamais une pensée nouvelle ou ingénieuse, jamais un aperçu fécond, qui ne fait point penser, encore moins rêver, qu'on ne saurait relire, ou qui, à une seconde lecture, ne donne pas plus qu'à la première?..... Lisez les gros volumes que j'annonce (le recueil des articles de M. Veuillot). Vous y trouverez tous les tons, le grave, l'ironique, le bouffon ; tous les genres, la controverse, la dissertation, l'éloge, la satire; vous n'y rencontrerez pas une larme de tendresse ou de tristesse, pas une parole d'humilité ou de compassion. On éprouve une espèce de consternation à voir ainsi la foi réduite au seul zèle, tout de la religion excepté le sentiment religieux, une vertueuse indignation contre les vices de l'époque, mais une indignation qui cherche moins à guérir les plaies, qu'à les élargir et à les irriter. »

On appelle cela ne pas tirer juste. Je comprends : ne pas tirer juste, c'est ne pas tirer avec nous et comme nous, encore que l'on ne manque pas trop le but. Vous croyez que, pour réussir, il suffit d'être dans le vrai tel qu'on le voit, et de s'y tenir : erreur! il vaut mieux être dans la vérité des autres que dans la sienne..... pour réussir.

— Le fauteuil ne paraît pas devoir agir sur M. Augier comme sur beaucoup d'autres; car à peine venait-il d'y être installé que l'on donnait de lui, à l'Odéon, une nouvelle comédie en vers, *la Jeunesse* : cela prouve qu'au moins entre sa nomination et sa réception définitive à l'Académie il ne s'était pas endormi sur ses lauriers. Cette pièce manque de fond et d'action, peut-être encore plus que les précédentes du même auteur ; mais elle se sauve par les détails, par des peintures de l'époque, des traits de mœurs et d'actualité, de nobles sentiments et une foule de vers heureux, celui-ci entre autres, le plus charmant de tous à notre gré :

... Soyez témoins pour elle,
Bois pleins d'ombre et de mousse, où rit la tourterelle !

Etes-vous familier avec celui des deux cris de ce doux et paisible oiseau par lequel il semble comme rire, en effet, et s'applaudir d'avoir mené à bien une des ses innocentes entreprises, volé d'une branche

à l'autre, trouvé à se percher plus haut, et surtout à se blottir en un creux bien remparé, où, roucoulant alors, il abrite et agite ses ailes? Eh bien, ce seul vers n'évoque-t-il pas pour vous tout un tableau qui fait rêver? Comme il vous transporte à l'instant dans les bois! on y est, les voilà, avec leur ombre, et leur mousse, et leurs entrelacements prolongés, d'où sort un bruit vague, ou dont le mystérieux silence vous parle encore mieux.

Ce n'est pas que le style de M. Augier ne soulève aussi des critiques fondées. Il y vise à unir et souder, par le rhythme, au mot poétique le mot positif, usuel, trivial même, et ne réussit pas toujours à le faire passer, ce qui produit alors l'effet d'une mosaïque de cailloux et de pierres fines; mais nous ne voulons que noter ici, en passant, son dernier succès et non pas le discuter. Aussi, pour ne pas risquer d'avoir à rabattre de notre bonne opinion sur sa pièce, nous en tenons-nous à ce vers que l'on ne peut s'empêcher de répéter... *Bois pleins d'ombre et de mousse...* et à d'autres du même sentiment délicat, de la même facture distinguée. Sans doute ils ne suffisent pas à eux seuls pour constituer un drame ni une œuvre, mais on y sent vraiment un poète, et ils laissent une impression de fraîcheur et de parfum sur laquelle nous nous plaisons à rester.

Nous ne citerons aussi qu'un mot de la *Fille du Millionnaire*, cet essai de comédie de M. Emile de Girardin, qui a fait dans sa vie bien d'autres tentatives, et avec bien plus de bruit, mais sans néanmoins y atteindre son but en définitive. Ce mot, le voici. Un des personnages, la Baronne, dit à un autre, la Marquise : « Avec sept ou huit mille francs de revenu on ne meurt pas de faim. » — La Marquise : « Non, mais on meurt d'envie. » Le mot est énergique, et il peint; mais il est presque trop triste pour une comédie. Au surplus, on n'en cite pas d'autre de cette trempe dans la comédie de M. Emile de Girardin. Elle pèche par l'action et les caractères : c'est une dissertation, ce n'est pas un drame; sous le publiciste, le poète ne s'est pas révélé. Il ne paraît pas même que la *Fille du Millionnaire* ait eu chance d'être représentée, puisqu'elle a été publiée dans un des petits journaux illustrés.

Le succès du *Fils naturel* de M. Alexandre Dumas fils, a de la peine à se soutenir, si même il se soutient. On trouve le sujet immoral, et tous les soirs, dit-on, il y a quelques sifflets, isolés il est vrai, mais qui protestent.

Il est à remarquer que parmi les pièces, en assez grand nombre, qui ont tour à tour obtenu la vogue ces dernières années, qui ont eu cent, deux cents représentations, aucune n'est restée un peu solidement au théâtre, et qu'bien loin de les relire, on ne les lit même

pas : on se contente de les voir jouer. A quoi cela tient-il? Avant tout sans doute à l'absence d'un talent dramatique vraiment original et créateur, mais aussi à ce qui fait le succès même de ces pièces. Le siècle étant positif, elles affectent d'être positives comme le siècle; elles roulent toutes plus ou moins sur les sujets qui le préoccupent, la Bourse, l'Argent, la vie de plaisir et d'affaires; elles cherchent à peindre les mœurs, les tendances et les passions du temps au lieu des mœurs et des passions générales et humaines : les premières passent, ce sont les secondes seules qui restent.

Voici, à cet égard, quelques lignes un peu rudes, mais franches, que je trouve dans un des plus sérieux critiques de ces petits journaux qui ne le sont pas. « Mon *criterium*, dit M. Jouvin dans le *Figaro*, mon *criterium*, au moment de juger une pièce, drame ou comédie, est invariable et d'une grande simplicité. Il suffit que je réponde à ces deux questions : *Irai-je revoir cette pièce*, et, *après l'avoir revue, serai-je tenté de la lire?* Si la réponse est négative, il ne m'importe pas que l'ouvrage tombe ou réussisse. L'art n'a rien à y voir; ce sont affaires au marchand dramatique, dont le commerce doit prospérer après un succès, péricliter après une chute..... Ce qui constitue la supériorité de Molière, de Corneille et de Racine sur les auteurs modernes qui croient courir la même carrière, c'est que ces génies immortels ont fait des livres. S'ils n'avaient laissé qu'un théâtre, leur destinée eût été celle qui attend M. Scribe..... C'est parce que les auteurs modernes de comédies et de drames font admirablement *du théâtre* et ne savent plus faire des livres; c'est parce qu'ils sont des *amuseurs*—quand ils m'amusent!—au lieu d'être des écrivains que je leur dis avec le *Journal des Débats* : « Vous pourrez avoir mon concours, jamais mon estime. » J'avoue, sans me faire prier, que j'assiste volontiers à leurs comédies, qui sont le vêtement du talent de Samson, de Brohan, de Geoffroy ou de Lesueur; à leurs opéras, qui sont un canevas à musique et à roulades; à leurs vaudevilles, qui sont un tremplin pour l'esprit d'Arnal et la gaîté d'Hyacinthe. Mais j'estime juste ce qu'elles valent ces petites drôleries de leur invention; c'est bien assez qu'elles leur rapportent bon an, mal an, de trente à quarante mille livres de rente. S'ils exigent de la considération par-dessus le marché, je leur crierai comme Chicaneau : *Hé! rendez donc l'argent!* »

— L'argent! voilà, pour cette fois, de quoi tout le monde parle, et de quoi l'on peut toujours parler.

LETTRES AMÉRICAINES.

NOUVELLE SÉRIE.

I

Colombus O. le 18 janvier 1858.

Pourquoi ces lettres d'Amérique ont-elles été si longtemps interrompues ? Le thème est-il épuisé ? N'avez-vous plus rien à voir d'intéressant autour de vous, plus rien à apprendre et, par conséquent, plus rien à communiquer à vos amis ? Ou vos opinions se sont-elles modifiées au point que vous n'osiez plus les émettre, de crainte de contredire quelqu'une de vos assertions précédentes ? Ou peut-être encore, maintenant que tout sujet est examiné, retourné de mille manières, vous manque-t-il l'esprit d'analyse, la patience d'étude, pour approfondir et développer quelqu'un des sujets qui intéressent notre humanité d'aujourd'hui ? — Ces questions sont sans doute de bienveillantes critiques ; mais qui pourrait analyser, pour les critiquer, les lettres d'un ami ? Ne dites pas que comme une vie qui touche à tout, qui s'égare sur tous les chemins et ainsi change de but à chaque instant, est une vie mal employée, de même les pages que la raison n'a pas dictées après de sérieuses méditations, de profondes recherches ou de sévères expériences, sont sans valeur réelle et sans utilité quelconque ! Tout cela, science, étude, méditation, est bel et bon pour un livre, mais une causerie n'est pas un livre. Qu'est-ce donc qu'une lettre, je vous prie ? Une lettre ! c'est l'impression du moment daguerréotypée sur le papier, c'est la feuille volante que le passant trouve sur son chemin, qu'il parcourt en souriant ou dont il lit quelques lignes à peine avant de la rejeter au vent. Une lettre va où le hasard la porte ; elle s'arrête

sur toute main ouverte pour la recevoir; elle a un mot pour chacun; elle fait sourire, elle fait rêver, elle console peut-être; du moins pose-t-elle une fleur sur un moment de l'existence de quelque frère en humanité. Comme une fleur sous un buisson, elle s'entr'ouvre aux caresses d'un rayon de soleil pour jeter au vent quelques atomes de parfums, puis elle meurt sans que personne s'en inquiète. On ne peut donc ni critiquer ni blâmer une lettre. Cette raison là m'excuse de vous écrire encore.

Et si même quelques-unes de mes opinions s'étaient modifiées, pourquoi devrais-je craindre de le dire? Voilà tantôt dix années que j'habite l'Amérique, et l'on s'étonnerait que mes impressions et, par conséquent mes jugements, ne fussent plus les mêmes qu'autrefois. Je n'admire pas du tout ces formes invariables qu'on appelle des caractères solides, et qui se plaisent à se montrer les mêmes dans toute une vie, comme si l'immobilité pouvait appartenir à notre nature humaine, comme si la stabilité intellectuelle et morale était un mérite quand tout, autour de nous, est soumis à des changements continuels! Quoi! les physiologistes nous prouvent qu'il faut quelques années seulement pour renouveler entièrement les éléments matériels de notre enveloppe terrestre et pour les modifier de mille manières, suivant les conditions de notre genre de vie, et il faudrait que les éléments nouveaux n'apportassent aucun changement dans la manière de percevoir ou dans les sensations et par conséquent dans les impressions et dans les jugements d'un individu! Quoi! la raison nous dit que chaque pas de notre existence doit être un effort pour consolider notre marche, et nous devrions constamment fléchir sous le même effort répété et chanceler sur les mêmes obstacles! Quoi encore! nous prétendons nous distinguer des animaux par notre nature perfectible, et si l'étude, l'expérience ou la marche des années changent les opinions et les vues d'un individu, nous l'appelons faible, inconstant, traître même! Autant vaudrait attacher une épithète injurieuse à celui qui devient myope ou presbyte avec l'âge. Mais l'homme granit ou métal qu'est-il donc de plus qu'une statue, moins les formes gracieuses de l'art cependant? Et d'ailleurs, laissez-moi vous le dire tout bas : la plupart de ces opinions dont nous nous cuirassons, comme les chevaliers d'autrefois se cuirassaient de leurs armures de fer, sont des tissus de vanité et non pas de persuasion. Souvent même, à l'encontre de nos assertions, sont-elles

doublées de remords et deviennent-elles alors de vraies chemises de Nessus. C'est peut-être par ma propre expérience que je vous parle.

Vraiment, en commençant cette lettre, il me serait impossible de vous résumer les idées qu'elle contiendra. Fidèle à mes goûts de naturaliste qui se fortifient par un exercice continuel, j'aimerais à vous promener sans relâche dans nos vastes forêts, sur nos prairies sans limites, sur nos lacs sans horizons, ou sur quelqu'une de nos rivières au cours lent et uniforme, marqué de ce même cachet d'immensité qui caractérise toutes les parties du continent américain. Mais, pour le faire avec quelque intérêt, il faudrait prendre le rôle et le caractère du touriste; et, vous le savez, il n'est pas une contrée au monde qui prête moins aux observations curieuses et attrayantes. Ici, il n'y a pas d'accidents. Tout est fait sur le même moule. Vous pouvez, du pont d'un bateau à vapeur, regarder passer, pendant toute une journée, les collines qui bordent les rives du Mississipi et de l'Ohio; vous pouvez jouir avidement de cette succession de formes qui se répètent sans cesse; mais le soir, au moment de rentrer dans votre cabine, le dernier coup-d'œil jeté sur la rive, résume toutes les impressions de la journée. Les prairies, les forêts, les lacs, toutes ces choses présentent sans doute, dans leur ensemble, un aspect différent, mais les impressions qu'elles laissent au curieux qui les contemple tant seulement pour le plaisir de les voir, sont toujours à peu près les mêmes. C'est un vague sentiment de jouissance, qui touche à la nonchalance et à l'ennui. C'est comme la douce mélodie de l'harmonica, qui fait vibrer l'âme mais qui la fatigue et l'endort. Ces impressions-là, on peut les décrire une fois, peut-être; on peut y revenir de temps en temps, quand l'occasion s'en présente; mais en faire un sujet constant d'étude et surtout de causerie, serait aussi impossible que d'enfermer le Mississipi dans les rives étroites d'un ruisseau pour le diriger en cascatelles sur les pentes d'une montagne escarpée.

Envisagée au point de vue scientifique, la nature américaine mériterait le même reproche si la science était l'intuition. Mais ces deux choses ne se ressemblent guère. Plus les sujets sont vastes, plus ils demandent à celui qui veut les connaître, de longues et pénibles recherches. Et c'est précisément parce qu'en Amérique la nature n'a rien fait dans un moule rapetissé, que la moindre étude du naturaliste exige un temps considérable et

des recherches sans fin. En botanique, il n'y a pas de groupes isolés, qui se puissent étudier, comme en Europe, par exemple, ou dans une vallée, ou sur telle ou telle partie d'une chaîne de montagnes, ou sur les rives de quelque mer intérieure, mer Baltique, mer Méditerranée, mer Noire, etc., dont l'étendue ne dépasse guère celle des grands lacs du continent américain. Ici, nous n'avons ni flore alpine ou subalpine, ni flore du Jura, ou des Pyrénées, ou du Caucase, rien qui se laisse facilement saisir aux labeurs d'une vie tranquille et fixée, ou qui se puisse étudier sur place avec intérêt ou avantage. En quittant les rivages de l'Océan à New-York, par exemple, et en marchant vers l'ouest jusqu'aux bords du Mississipi, le botaniste voyageur aurait à faire une promenade de plus de trois cents lieues en ligne droite, et, pour peu qu'il eût auparavant étudié la flore du New-York ou de la Pensylvanie, il ne trouverait guère, dans cette longue excursion, une seule plante qui lui fût inconnue. En quittant au nord les rives du lac Erié pour marcher vers le golfe du Mexique, il aurait à peu près la même distance à parcourir, avec des résultats quelque peu différents. Il passerait de la flore des pins à celle des palmiers, mais par des transitions si faibles, si délicatement nuancées, qu'il lui serait impossible d'établir quelque part une ligne de transition un peu marquée. Il aurait à revenir mainte et mainte fois sur ses pas, à effacer sans cesse des conclusions qu'il croyait autorisées, à rebâtir chaque jour un nouveau système que le lendemain ferait croûler encore. Et quand, après des observations répétées à l'infini, il arriverait à fixer quelque part l'une de ces lignes de démarcation que la géographie botanique réclame, il trouverait, à une centaine de lieues plus loin vers le sud, à l'ombre même peut-être des premiers palmettos qui se balancent aux brises tièdes du golfe du Mexique, quelques-unes des espèces qu'il avait admises d'abord comme évidemment caractéristiques de la zône septentrionale. La province de l'Ohio a à peu près deux cents milles carrés. Pour étudier la flore de cette seule contrée, le botaniste voyageur aurait besoin de dix années au moins de recherches, accablantes par leur uniformité. Et pour résultat de son travail, il arriverait à n'avoir rien vu de plus que son confrère du New-York, de la Pensylvanie ou de l'Indiana.

En géologie, c'est pire encore. Non seulement les formations sont caractérisées par la même immensité d'étendue et par la

même uniformité, mais pour les étudier avec quelque satisfaction et quelque avantage, l'homme de science n'a aucun secours et doit tout faire lui-même et par lui-même. En réalité, la géologie américaine est encore à faire. Il y a, c'est vrai, d'excellents rapports sur quelques Etats, sur le New-York et les Massachussets, par exemple ; mais aucun ouvrage ne résume d'une manière satisfaisante les résultats de recherches qu'on peut appeler immenses, et qui se poursuivent depuis plusieurs années sans ensemble et partant sans grand avantage scientifique, par une foule d'individus. Car, dans une contrée comme l'Amérique du Nord, où les formations sont si puissantes et où les bouleversements sont si rares, ce n'est pas faire beaucoup que de marquer sur une carte les contours des diverses formations et d'indiquer les points où elles reparaissent et les étendues qu'elles couvrent. Mais quand il s'agit d'étudier et de comparer, à de grandes distances, les étages de ces diverses formations, du silurien, du devonien, des terrains houillers, par exemple, qui ont, chacune d'elles dans certaines localités, six à dix mille pieds d'épaisseur et plus; quand il s'agit de faire cette comparaison par le secours des fossiles, le seul guide qu'on puisse suivre avec quelque sécurité, là où il n'y a ni accidents, ni dénudations, ni gorges profondes pour mettre les couches à nu, on recule avec raison devant l'immensité d'un semblable travail. Et surtout quand, comme ici, il n'y a aucun secours sous la main, ni collections, ni musées, ni bibliothèques qui soient ouverts à l'étudiant ainsi forcé d'acheter ses livres, de faire ses collections, de se former lui-même sa bibliothèque et son musée.

Et comment toucher à la légère et réduire à des sujets sans importance ce qui se montre si grand à l'examen sérieux? Je l'ai essayé déjà, c'est vrai; je le ferai peut-être encore dans ces lettres; mais ce sera comme auparavant, dans quelques aperçus généraux qui, je le crains, n'offriront pas plus d'intérêt qu'ils n'auront de valeur scientifique réelle.

S'il y avait quelque analogie entre les formations jurassiques et les nôtres, la tâche de les décrire superficiellement serait peut-être moins aride et moins difficile. Mais il semble que celles de la Suisse commencent précisément où les nôtres finissent. Car si l'on en excepte les terrains nouveaux, tertiaires et diluviens, nos formations les plus élevées arrivent à peine à l'oolithe sur

laquelle le Jura repose. Et si, dans ces temps de chemins de fer auxquels tout le monde se trouve plus ou moins intéressé, la questions des combustibles minéraux et par conséquent l'étude des bassins houillers est d'une importance de premier ordre, cette question paraîtrait peut-être hors de place dans une contrée comme la Suisse où, à part les tourbières, les dépôts de ces combustibles manquent presque totalement.

Les points essentiels du caractère du peuple américain ne vous ont-ils pas été présentés sous toutes les faces dans mes lettres précédentes? N'êtes-vous pas rassasié du Yankee et de ses œuvres? D'ailleurs, comme la nature de ce pays-ci, les habitants sont coulés dans un moule si uniforme que l'étude de l'ensemble est bientôt faite. Où il n'y a qu'une passion dominante, qu'un mobile aux actions, les prémisses de la philosophie de l'histoire sont tantôt posées et les conclusions en découlent si naturellement que l'observateur n'a plus de mérite à les exprimer, il le semble. Avec des passions diverses, l'amour et la haine, la fierté ou la vanité de race, comme on voudra l'appeler ; avec l'ambition fausse ou réelle, basée tantôt sur des travaux de plus ou moins grande importance, science, arts, littérature, ou sur des instincts belliqueux, ou pacifiques et bienveillants ; avec tout ce mélange de couleurs, distribuées à parts plus ou moins égales dans le caractère d'un peuple, on trouve, en les cherchant, des tableaux variés à l'infini, intéressants à étudier et intéressants à décrire. Mais quand il n'y a qu'un seul verre de couleur enfermé dans le kaleïdoscope, il ne sert a rien de le remuer, et les combinaisons formées par les miroirs réflecteurs n'offriront jamais grande variété ni grand attrait.

Cependant, l'étude de l'homme, même dans son individualité, n'est jamais assez faite. C'est elle qui nous dévoile le mobile des actions et qui, par conséquent, nous explique l'histoire. Les événements qui touchent un peuple, qui marquent la vie d'une nation, sont le résultat des institutions et les institutions sont le reflet des mœurs. C'est à tort qu'on compare les lois qui font la base du gouvernement d'un peuple à l'éducation de l'homme. Les premières sont un résultat, la seconde est une cause. Il y a cette analogie cependant, que, comme la carrière d'un homme ne s'explique guère sans la connaissance des faits ou des principes qui ont amené son développement intellectuel et moral, ainsi l'histoire d'un peuple est incompréhensible pour celui qui

n'en connaît pas les institutions. Mais l'étude de l'homme complexe ou des sociétés humaines descend un degré plus bas que celle de l'homme individu ou plutôt elle embrasse un domaine de plus. Or s'il est vrai que les institutions d'un peuple, que son gouvernement, que ses gouvernants mêmes, soient comme un résultat nécessaire et réflecteur de l'ensemble des caractères individuels qui composent le caractère national, on comprend de qu'elle haute valeur devient la connaissance intime de ce caractère. Et comment l'obtenir ? car nous ne pouvons faire de loin l'étude d'un caractère étranger au nôtre sans employer pour cela le verre grossissant et coloré qui s'adapte parfaitement à la portée de notre vue, et la réalité des objets devient alors relative à notre individualité. Pourrait-on nommer vrais, les jugements qui résultent d'une semblable intuition ? Voilà où est la difficulté de l'étude de l'Américain et une raison suffisante pour expliquer les différences que pourraient présenter mes jugements actuels. Pour bien connaître le peuple américain, pour juger son présent et discuter son avenir consciencieusement, il faudrait se faire Yankee, et certes, c'est chose impossible pour celui qui continue à se mouvoir dans le cercle des idées et des influences européennes. Comment, par exemple, le Français, avec son impétuosité sans calcul, avec cette nature ouverte, impulsive, qui se jette toute nue au cou de tout le monde, comprendrait-il le calme et la patience de la race anglo-saxonne et la froideur d'aspect qui cache toutes ses passions, enveloppe tout son être, comme un volcan des Montagnes-Rocheuses couvre ses abîmes sous des neiges éternelles ? Comment l'Italien, dont la nature artiste se développe sous l'influence du sentiment et de l'imagination sans que la logique ou la raison s'en mêlent, comprendrait-il l'appréciation de l'art comme elle se fait de ce côté de l'Atlantique, où le mérite d'une œuvre se mesure tant seulement à sa valeur numéraire, et jugerait-il cette apparente impassibilité contre laquelle tout sentiment semble frapper inutilement et s'émousser sans laisser aucune trace ? Là où il chercherait imagination et enthousiasme, il trouverait tant seulement chiffres et logique. De son point de vue il prendrait le Yankee pour une machine à calculer.

Et si l'Allemand flegmatique se rapproche en apparence par quelques points de l'Américain calme et froid, comment l'un qui idéalise tout, la foi politique, la foi religieuse, les arts, les

sciences, les plaisirs des sens même, qui vit de rêves et substitue aux réalités qui lui manquent ses irréalisables utopies, se ferait-il une idée d'une vie matérielle purement animale, d'une foi passive et pourtant inerte, d'un gouvernement qui met en action les théories politiques les plus hardies, avant même de les discuter? Et comment, en la jugeant de loin, apprécierait-il une existence où rien n'est idéal, où rien n'a de prix que ce qui se compte, se mesure ou se touche?

C'est précisément ces différences dans les caractères nationaux et la difficulté de les apprécier, pour en tirer des conséquences justes, qui nous forcent à y revenir sans cesse et à les envisager sous toutes les faces. Les généralités une fois énoncées, il reste à les éclairer par des exemples, par ces détails de peinture qui sont les personnages dans un tableau ou les types dans le grand tableau des mœurs. Ce champ-là est immense; c'est le champ des personnalités, et il y a toujours à glaner chez un peuple qui, sous l'influence d'une passion générale, acceptée ainsi comme mobile innocent sinon noble, se dévoile sans la moindre honte et laisse à découvert les formes particulières à chaque individu. L'homme politique et l'homme d'église, le grand ménageur d'affaires et le troqueur en petit, le colporteur et le miseur yankee, le professeur ambulant, l'orateur public, le charlatan docteur, tous ces types nettement dessinés et combien d'autres, fourniront çà et là des croquis qui ne seront pas sans intérêt, même pour les lecteurs rassasiés d'Amérique et d'Américains.

Si je disais qu'un nouvel élément commence à se montrer dans le caractère américain, et si j'ajoutais que ce nouvel élément est l'élément européen, on prendrait cette assertion pour une absurdité. Comme si l'émigration n'avait rien apporté ici depuis cinquante ans qu'une matière inerte divisée en un nombre immense d'individus, me dirait-on! — Mon assertion n'en reste pas moins vraie, mais il faut l'expliquer. Jusqu'à présent le dégoût même que l'émigrant inspire aux natifs a empêché l'élément européen de s'introduire dans les masses autrement que par la force des circonstances. Il a été toléré, mais nullement reconnu et respecté. C'est, il faut le dire, qu'il s'est présenté ici, jusqu'à présent, sous son plus fâcheux aspect et généralement dans ce qu'il a de mauvais et de dangereux. Il est donc entré dans les mœurs américaines comme le coin enfoncé dans l'arbre pour le déformer et le briser, et non pas comme la sève vivifiante pour

rendre ses fleurs plus brillantes et ses fruits plus savoureux. Maintenant il commence à en être autrement. C'est l'Américain lui-même qui va chercher en Europe et par conséquent choisir et prendre aux nations du vieux continent des idées, des usages, des goûts dont il est forcé de reconnaître la valeur et qui passeront peu à peu dans ses mœurs. Il y a dix ans qu'un voyage en Europe était pour tout vrai Yankee une chose inutile et dangereuse au point de vue moral. Maintenant la mode a pris ces voyages sous sa protection particulière et chacun, naturellement, veut avoir fait son tour d'Europe. Pour être de bonne société, il faut avoir, bon gré mal gré, admiré les sites pittoresques du Rhin, frémi devant la sublime magnificence des Alpes, ou puisé quelque inspiration artistique devant les grands monuments ou les tableaux des vieux maîtres d'Italie. Pour n'être que de mode, cet élément nouveau n'en est pas moins puissant. Il insinue dans les mœurs de la nation, des idées et des usages dont les Américains se moquaient jadis ouvertement et qu'ils repoussaient comme indignes de leur républicanisme. Ainsi, ils mentionnent avec orgueil maintenant les distinctions honorables que quelques-uns de leurs savants ont obtenues de monarques européens, ils sont tout fiers d'avoir pu s'approcher du trône d'un souverain et ne rougissent plus de s'être courbés à l'étiquette des cours ; ils se font gloire de quelques artistes nés en Amérique et que leur patrie avait longtemps oubliés sur le sol de l'Italie, et ils commencent à cacher quelque peu ce qu'ont de par trop rude les formes d'un républicanisme absolu. L'individualisme ne peut pas s'effacer sans doute, mais il se fondra peu à peu dans une sociabilité plus ouverte. Déjà, dans les grandes villes, les marchands *respectables* fondent des clubs comme les Anglais et les maisons des riches s'ouvrent peu à peu a une hospitalité qui n'est plus celle du comptoir seulement. Et même les artistes importés d'Europe trouvent déjà où se fixer avec quelques chances de réussite et ne sont plus forcés, comme jadis, il y a deux ou trois années seulement, à courir de ville en ville et à se faire voir comme des bêtes curieuses pour faire des affaires avantageuses.

Ces impressions modifiantes, ces idées nouvelles que nos Américains rapportent du vieux continent, s'expriment non pas seulement par des faits, mais par des jugements qui ne mettent pas toujours en relief les beaux côtés de nos institutions et de nos mœurs. C'est surtout notre vie politique européenne qui les

étonne le plus. Et, chose curieuse, ils comprennent mieux les gouvernements monarchiques qu'ils ne comprennent notre gouvernement républicain suisse. C'est qu'il y a loin aussi de la démocratie suisse à la démocratie américaine, et que les rouages d'un gouvernement monarchique sont infiniment plus simples et plus faciles à étudier que ceux de notre vieille république helvétique, mis en jeu par une foule de moteurs. La diversité des langues, des mœurs, des races, des costumes même, leur présente tout d'abord des anomalies étranges dont ils ne peuvent faire jaillir une idée d'unité. Ils ne comprennent pas non plus quel lien commun peut unir l'habitant des campagnes, le paysan du Jura ou le berger des Alpes, ces hommes si simples, si pauvres et souvent si ignorants, à l'habitant des villes, où tout est industrie, luxe, richesses apparentes, et où les arts, les sciences, la plus haute intelligence dominent. L'absence d'individualité ou plutôt l'action réciproque des divers membres de la société, leur dépendance les uns des autres, leur paraît une autre anomalie dans une république où, devant la constitution, l'homme vaut l'homme, et où, par conséquent, il ne peut y avoir de rang, de supériorité quelconque. — Il n'y a pas rien que des Tarquins, nous le savons, pour abattre les têtes de pavots les plus hautes. — Au bout du compte s'écrient-ils, ce n'est pas là une vraie république, une république comme la nôtre. C'est une espèce de monarchie multiple, ou si vous le voulez une monarchie décorée d'un grand nombre de têtes, mais où certes chaque individu n'est pas roi, comme chez nous. « Vous avez en Suisse, m'écrit un de ces touristes nouvellement revenus, un gouvernement central qui gouverne tout, qui se mêle de tout, qui attire tout à lui. Et vous l'avez établi comme un prince dans la ville la plus riche et la plus puissante de votre petite république. Ce gouvernement-là dicte les lois politiques et religieuses, fixe les impôts à sa guise, fait la police générale, permet ou suspend l'établissement des chemins de fer et en trace même les directions. C'est un tyran et un tyran jaloux, qui force chacun de vos cantons à se courber sous sa loi en tenant constamment à la main cette foudre menaçante que vous appelez l'occupation. Naturellement vos gouvernements cantonaux tirent le meilleur parti du peu qui leur reste, et ainsi le peuple n'a rien pour lui. Aussi, chez vous, les gouvernants ne sont pas les vrais domestiques du peuple, ce sont des maîtres réels qui mènent le peuple

ou ses affaires à leur volonté, pendant un temps plus ou moins prolongé. Et le peuple lui, il se croit libre parce qu'il est courbé à l'obéissance, et, avec la meilleure volonté du monde, il se met au pas d'un tambour fédéral qui bat la marche républicaine parfaitement au même ton et à la même mesure que la marche royale ou impériale. Quoi ! ajoute mon Yankee : vous êtes républicains, en Suisse, et vous reculez devant l'application du principe fondamental de toute république, la liberté de la pensée et la liberté de la conscience. Votre presse n'est pas libre, votre église l'est encore moins; votre gouvernement est loin d'être toujours l'expression des majorités; vos écoles ne sont pas publiques et à la portée du pauvre comme du riche; vous avez des catégories pour tout et chacune d'elles prétend à des droits particuliers qu'elle refuse aux autres. Si c'est là faire de la république, il est clair que nous autres Américains nous ne nous entendons guère à ce métier-là. »

Il est bien facile de répondre à ces assertions et de réfuter ces critiques. Il fallait dire que le pouvoir cantonal, par la différence même des mœurs, des religions, des races, est cent fois mieux établi en Suisse que ne l'est le pouvoir des gouvernements des divers Etats de l'Amérique. Il fallait dire que cet antagonisme était la meilleure sauve-garde contre le dévergondage des partis politiques et contre leur action générale et combinée, qui cause la ruine des républiques les mieux établies. En Amérique, où deux partis seuls occupent l'arène, il y a forcément un vainqueur et un vaincu, un oppresseur et un opprimé ; en Suisse où il y en a une dixaine et plus en constant antagonisme il ne peut y avoir de souverain absolu et les chances d'oppression diminuent d'autant. N'avez-vous pas dit... ? — Non ! c'était inutile, je n'ai rien répondu du tout. Car, au point de vue américain, ces observations et ces critiques sont certainement fondées. La perfection absolue n'existe nulle part, chacun le sait ; elle est relative ou plutôt c'est une affaire de convenances. La question n'est donc pas de savoir ce qu'est la république suisse, en elle-même, mais ce qu'elle est par rapport aux peuples qui la composent. La question n'est pas de savoir si, comme le disent nos Américains, les Suisses marchent au tambour, comme des soldats alignés, tandis qu'eux-mêmes s'ébattent dans leurs vastes prairies comme des buffalos effarouchés ; mais bien, s'il convient aux Suisses de marcher en soldats et aux

Américains de se comporter en buffles. C'est une affaire de goût national et rien de plus.

Peut-être un jour m'amuserai-je à esquisser mes idées sur la liberté de la pensée et sur la liberté de la conscience, ou plutôt sur la liberté de la manifestation religieuse, ce qui est certes fort différent. Mais voyons comment on goûterait en Suisse des échantillons de liberté semblables à ceci. Les congrès et les sénats des divers Etats de l'Union américaine s'assemblent presque partout, au premier janvier, dans leurs capitales. Le gouverneur de chaque Etat ouvre les chambres par une adresse qui, pour la longueur du moins, vaut certes toujours celle du président des Etats-Unis à Washington. Demain, si les chambres sont organisées, le gouverneur de l'Ohio lira son message; mais aujourd'hui, il est prévenu par le *Commercial de Cincinnati*, un bon journal négrophile ou *free soil*, qui envoie lui-même aux membres du sénat et du congrès ce qu'il appelle le *message du peuple*. Cette adresse-là dit la vérité avec tant de franchise et peint si bien le caractère et la manière de faire de nos hommes politiques, qu'il vaudrait la peine de la traduire en entier pour l'édification des républicains du vieux monde. J'en cite seulement les paragraphes les plus piquants.

« Messieurs !

« Notre constitution suppose que vous êtes réunis en assemblée générale, dans le but d'avancer de tout votre pouvoir la prospérité de l'Etat et le bien-être du peuple. Nous sommes en droit de supposer aussi que vous êtes allés à Colombus avec le sincère désir de remplir votre devoir de manière à être utiles à vos commettants, et par conséquent d'une manière honorable pour vous-mêmes. Dans cette supposition, peut-être fausse, nous prenons la liberté de vous adresser quelques conseils, de vous soumettre quelques idées, qui pourront vous aider à accomplir la tâche que le peuple vous a confiée comme à des domestiques qu'il croit fidèles et sincèrement disposés à le servir.

« La plus haute qualité dans un législateur est une inflexible probité. Certes, sans la probité, les talents d'un individu ne servent qu'à rendre sa coopération plus dangereuse. Mais cette probité n'est pas seulement la vertu par excellence; chez nos législateurs, c'est la vertu la plus rare. Cette remarque est le résultat de longues années d'observations et nous ne vous la fe-

rions certes pas si nous ne savions avec tout le monde qu'elle est fondée. Les actes de corruption sans nombre dont nos diverses administrations se rendent constamment coupables, ne peuvent résulter que de la dépravation individuelle. Les hommes corrompus recherchent les places dans un but mauvais et nous sommes ainsi fatalement conduits à cette triste conviction que, si notre foi en l'humanité nous engage à croire la majorité du peuple fidèle et honnête, l'expérience nous force à reconnaître que le plus grand nombre de ceux à qui la charge de notre gouvernement est confiée, ont l'âme fausse et vénale. Nous ne voudrions certes pas rabaisser l'exemple du très petit nombre de ceux d'entre vous qui sont restés purs dans leurs intentions et droits dans leurs actions, en parlant légèrement de leurs services. Mais nous ne pouvons fermer les yeux à l'évidence qui nous montre que c'est essentiellement par l'antagonisme des mauvais que l'Etat est préservé du pillage et de la ruine.

« Le parti républicain, comme on l'appelle, a été porté au pouvoir, il y a deux ans, sur la foi d'une profession publiquement proclamée. Il est tombé pour n'avoir pas agi suivant ses principes. C'est juste ! Dans des choses de cette nature, le peuple agit plutôt par instinct que par raison ; mais sa justice s'exerce plus souvent qu'on ne le suppose. Si le parti démocratique eût été purifié aux dernières élections, le résultat aurait été un changement complet dans toutes les branches du gouvernement. Comme il en est, le peuple a été forcé de choisir entre deux parti, reconnus corrompus tous les deux ; il a donné la meilleur part du pouvoir à celui dont les prétentions lui semblaient les moins énormes : une simple préférence du filou hypocrite au voleur de grand chemin.

« Lorsqu'un individu devient membre d'un corps législatif, le mieux pour lui c'est d'oublier qu'il ait jamais appartenu à un parti politique et de se souvenir tant seulement qu'il est le serviteur du peuple. Tout employé public qui respecte la souveraineté des partis, laisse infailliblement briser le lien sympathique qui doit exister entre les constituants et les représentants, et qu'il est de son devoir de préserver intact. Celui qui n'a pas constamment en vue sa responsabilité vis à vis du peuple, oublie bientôt qn'il y a un peuple. L'influence des coteries politiques de la capitale l'environne ; il perd le sens du vrai ; il apprend à mesurer toute question de droit ou de justice à une me-

sure fausse, étroite et artificielle; et, constamment sous l'influence de motifs illégitimes, il n'a aucun mérite pour le bien qu'il permet occasionnellement tant seulement parce qu'il ne lui est pas possible de l'empêcher. »

Ces premiers paragraphes sont sérieux et ces derniers conseils sont bons pour tout le monde. Les suivants ont une teinte d'ironie qui touche à la caricature. Ils ne seraient pas compris sans une explication préalable.

Pendant l'été dernier, quelque temps avant l'explosion de la crise monétaire, le trésorier de l'Etat de l'Ohio annonça qu'il y avait dans sa caisse un déficit d'un demi-million de piastres, et cela quelques jours seulement avant l'époque où devait se faire le paiement semi-annuel de l'intérêt de la dette de l'Etat. Il ne savait, disait-il, d'où provenait ce déficit. Sa démission ayant été immédiatement demandée par le gouverneur, une commission d'enquête parvint à découvrir, après de longues recherches, que l'argent soustrait était resté entre les mains ou plutôt dans les coffres de l'avant-dernier trésorier. Le trésorier actuel, son beau-frère et son associé dans la direction d'une maison de banque, était parvenu, par des assertions répétées et des moyens frauduleux, à cacher ce déficit pendant environ deux années. La nécessité de payer l'intérêt de la dette de l'Etat au premier juillet, et l'impossibilité de trouver pour cela les fonds nécessaires avaient hâté une découverte qui, quelques jours plus tard, aurait été autrement fatale. En effet, le dernier caissier avait envoyé à New-York, pour les vendre ou les échanger contre d'autres valeurs, les titres et sécurités que, suivant la loi, son associé et lui avaient à déposer au trésor pour l'établissement de leur banque. Ces bons étaient déjà en main tierce au moment où le déficit du trésor se découvrit, et il devenait presque impossible à l'Etat de rentrer en possession de ces valeurs dont il était responsable. La compagnie Ohio Trust C°, espèce de banque générale, devait alors à l'Etat trois cent mille piastres environ, et, sans que personne s'en doutât le moins du monde, elle était au bout de ses moyens. Comme c'était par son agence que le transfert des bons réclamés avait eu lieu, elle consentit à fournir le demi-million nécessaire au paiement de l'intérêt dû par l'Etat, moyennant l'abandon de ces valeurs. De cette manière-là, l'Ohio a retiré un bénéfice des malversations de ses trésoriers. Il a été payé de valeurs qui auraient été infailliblement perdues

et il a obtenu du Ohio Trust C° un remboursement que la faillite subséquente de cette société aurait rendu impossible. Tout cela est fort embrouillé sans doute, mais quelle affaire de banque américaine ne l'est pas? Quant aux deux trésoriers, le premier s'est enfui au Canada et le second a fourni caution pour sa comparution devant les tribunaux ordinaires. C'est à ces faits que les paragraphes suivants font allusion.

« Vous serez réjouis, messieurs, d'apprendre que les finances de l'Etat sont aussi prospères que possible. C'est certes dire beaucoup, si nous considérons la sévérité de la crise qui a suivi immédiatement le transfert d'une grande part des ressources de l'Etat vers des régions inconnues, transfert opéré, vous le savez, par les soins de nos trésoriers, qui n'ont attendu pour agir ni autorisation préalable ni loi particulière. Si la compagnie du Ohio Trust n'avait été déjà alors à la dernière extrémité, il aurait été presque impossible de trouver les fonds nécessaires pour payer l'intérêt de notre dette publique. Comme il en était, l'affaire a pu se terminer sans encombre. Une augmentation de taxes nous donnera sans doute la facilité de suppléer aux besoins de l'avenir, si la pratique de faire disparaître de fortes sommes ou de faire des dépôts permanents dans les Faro-banques de tel ou tel Etat peut être abolie. En attendant, grâce à la flexibilité de nos lois sur les taxes, l'argent est retiré du peuple avec une abondance et une exactitude qui prouvent sa richesse autant que son indomptable patriotisme. En vérité, plus il paie, plus la perspective de payer davantage se montre réjouissante pour l'avenir.

« Le peuple ayant trouvé convenable de créer dans l'administration un département spécial pour nous informer chaque année combien nous sommes grands, riches et prospères, et pour prouver par des combinaisons arithmétiques combien grands, riches et prospères nous allons être, je dois, messieurs, vous renvoyer au rapport du statisticien du gouvernement pour les faits et les chiffres qui vous donneront une idée de l'importance de notre illustre présent, et des augures favorables qui nous dévoilent un avenir plus illustre encore. Cet officier a acquis une profonde expérience dans la fabrication des rapports des sociétés problématiques de chemins de fer, et il a développé ainsi la faculté de mêler l'imagination et les chiffres en proportion si admirable, que si même il n'était pas convenable de donner à

ses assertions officielles une confiance implicite, vous serez forcés de reconnaître que jamais ailleurs que dans ses rapports, la vérité ne s'est montrée sous un masque aussi impénétrable. Vous envisagerez comme un devoir de confier le dernier rapport à votre mémoire. Cela vous donnera l'air d'avoir fait de profondes recherches, et vos discours en acquerront un poids, une importance que vous ne sauriez leur donner autrement. *Buncombe* (le bon homme de peuple) sera certainement étonné et enchanté.

« Pendant l'année fiscale, par le moyen des constructions publiques et des diverses institutions, l'Etat a été volé en bonne moyenne ordinaire. La mort de quelques-uns de nos rats du trésor et l'émigration de quelques autres n'a pas apporté de diminution sensible dans cette classe de nos concitoyens; et il n'y a pas de raison pour craindre que cette branche du service public soit négligée par manque d'individus pour remplir les vides. Plusieurs de ceux qui nous restent sont, on peut s'en apercevoir, devenus récemment extrêmement gras. Mais ceci, bien loin d'être pour eux un désavantage, n'a fait qu'augmenter leur hardiesse et leur activité. Nous vous recommandons, messieurs, de leur assigner, par mesure d'économie, un logement permanent dans ce vaste édifice qui s'élève sur les rives du Scioto dans la partie supérieure de la capitale (le pénitentiaire).

« Nous ne pouvons donner assez d'éloges au style extérieur et à l'exécution des ornements qui embellissent l'intérieur du Capitole. Cet ordre d'architecture est généralement connu sous le nom de *pain-d'épice*. C'est un perfectionnement de la composition du sieur Hiram Dolittle, qui est supposé descendre d'un individu du même nom employé jadis à la construction des édifices de Jérusalem au temps de Salomon.»

Ce dernier paragraphe (ce n'est certes pas le dernier du message) fait allusion à la constrution du Capitole de Colombus, un immense pâté en pierre de taille, percé d'étroites fenêtres, surmonté d'un maigre dôme qui, sans la moindre proportion avec l'ensemble, surgit comme un champignon du milieu d'un large toit aplati. Ce bâtiment a coûté à l'Etat des millions, et il est loin d'être terminé. Chaque parti politique, en entrant à son tour aux affaires, a prouvé son zèle pour le bien public, en brisant comme frauduleux les marchés antérieurs, et en congé-

diant architectes et ouvriers employés à la construction du fameux édifice pour les remplacer par d'autres agents dont la couleur politique était au goût du jour. De changements en changements, de malversations en malversations, des sommes immenses ont été employées, pour le pitoyable résultat que le *Commercial* qualifie du nom de *pain-d'épice*.

Quant au message lui-même, il prouve sans réplique que la probité chez les gouvernants est en Amérique une chose plus que problématique, et que le seul résultat de l'antagonisme des partis est de mettre au pouvoir l'élément politique le plus actif, le plus puissant, le plus énergique. Mais à côté de l'élément politique, que reste-t-il pour le soutenir et l'ennoblir? Rien du tout. C'est la couleur de l'habit qui fait l'homme. C'est l'opinion politique seule d'un individu qui le met en vue, qui le recommande, qui le pousse aux emplois publics, sans que son caractère moral pèse le moins du monde dans la balance. Loin de là, il y a impossibilité pour l'honnête homme d'arriver jamais aux emplois, puisque les chemins qui y conduisent traversent des bourbiers d'iniquité, dont la probité s'éloigne avec dégoût. Toutes les luttes des partis politiques se résument donc à ceci : faire un président, des gouverneurs, des représentants ou démocrates, ou républicains, pour répartir ensuite les places lucratives parmi ceux qui ont agi avec le plus d'ardeur et avec les résultats les plus évidents pour la cause victorieuse. Quant au peuple, c'est le bon-bomme Buncombe! Qui s'en inquiète? N'est-il pas fait pour payer les impôts et ne remplit-il pas toujours sa mission avec la meilleure volonté du monde? Mais, je le demande, quel homme d'honneur se plairait à vivre sous un gouvernement dont chacun des membres peut être à son tour et sans grand danger d'erreur, et surtout sans que personne y trouve à redire, qualifié du titre de fripon? Qui pourrait croire à un avenir tranquille et prospère, quand la corruption est partout, quand le seul sentiment qui anime ceux qui aspirent aux fonctions publiques est de tirer le meilleur parti possible de leur position pour s'enrichir eux et leurs amis?

Notre Suisse n'en est pas encore là, Dieu merci, et elle peut attendre encore un moment d'essayer à l'œuvre ces belles théo-

ries de liberté absolue, de souveraineté individuelle qu'on vante aux peuples comme une véritable lumière. Lumière il est vrai! mais lumière réfléchie par le miroir ardent de l'humanité. Elle ne dirige pas, mais elle aveugle. Autant vaudraient les ténèbres.

Pour la liberté de la conscience ou plutôt pour sa manifestation publique, la liberté absolue de l'Eglise, je ne vais pas en discuter ici la valeur non plus. Comme nous venons de le faire pour la politique, prenons tant seulement une citation, et les lecteurs tireront les conclusions suivant leur goût.

Chacun connaît en Amérique Henry W. Beecher, et sans doute son nom n'est pas ignoré en Europe. C'est un prédicateur d'un grand talent et d'une immense réputation, et qui plus est, frère de Mme Stowe, le célèbre auteur de la *Cabine de l'oncle Tom*. Voici un paragraphe d'un de ses derniers sermons, prononcé à New-York à l'occasion de la crise monétaire. Non-seulement je ne cherche pas à tourner ses paroles en ridicule, mais je les traduis aussi littéralement qu'il m'est possible de le faire. Non-seulement je ne prends pas quelque partie ignorée ou de peu de valeur d'un discours, mais un paragraphe célèbre, si l'opinion des journaux est un titre à la célébrité, un paragraphe répété par les organes les plus distingués de la presse américaine, comme digne d'être gardé dans le cœur et dans la mémoire de tout homme qui prétend avoir quelque sens moral et religieux.

« Ayez soin de vous-mêmes. Avant tout, chaque individu doit prendre soin de son corps. Si votre corps faiblit, votre énergie est perdue; il ne faut pas qu'il faiblisse. Vous avez besoin de nourriture et de sommeil. Le sommeil est au cerveau de l'homme ce que la pluie est à nos citernes; avec cette différence que nos citernes contiennent une provision d'eau pour plusieurs jours, tandis que notre cerveau n'a de provision que pour un jour seulement.

« Le sommeil de la nuit est l'averse qui le remplit. C'est un devoir envers nous-mêmes de veiller à ce que ce trésor ne soit pas épuisé par l'insomnie. C'est donc un devoir de dormir assez. Un homme qui ne peut dormir ferait aussi bien de quitter ses affaires pour se mettre aux mains du docteur. Celui qui s'échauffe constamment le cerveau de plans et de spéculations

anxieuses[1] s'en va finir ses jours dans une maison de fous. Le sommeil et l'appétit sont tous deux en grande partie sous le contrôle de notre volonté. Il faut les traiter comme on traite des enfants désobéissants qui refusent de manger avant de se mettre en voyage. S'ils disent : je ne peux pas! vous devez leur répondre : je le veux, il le faut! Mais gardez-vous de substituer le stimulant au fortifiant. Nous traverserons une époque qui jettera dix mille hommes aux fosses de l'ivrognerie. L'eau de vie peut vous sortir d'embarras ; mais ce sera par la mauvaise porte. Gardez-vous aussi de toute irritabilité nerveuse (nervousness). Un cerveau échauffé est comme une chandelle posée sur un chandelier brûlant. Elle brûle par un bout et fond par l'autre, et en un moment elle est usée. Ne parlez pas trop. C'est incroyable combien un individu peut causer pour sa ruine. Certains individus causent de leurs misères le long de Broadway (la principale rue de New-York); ils en parlent sur le bateau en passant la rivière ; ils en parlent dans leurs maisons. Abordez vos amis avec une figure réjouie. Ne faites pas de votre esprit un dévidoir pour y envelopper et développer constamment vos affaires. Ne laissez pas New-York passer le seuil de votre porte, pas plus que s'il était un loup. Reposez-vous dans vos maisons, laissez vos affaires dans vos comptoirs et changez chaque soir le cours de votre vie dans la compagnie de votre femme et de vos enfants. Si c'est nécessaire, prenez un bain en rentrant chez vous. Pour plusieurs d'entre vous, il serait bon de prendre un bain chaque jour. Baignez-vous en musique! Essayez-en! Si vous n'avez pas de piano, nul instrument n'est plus doux que la voix d'une femme chérie et le babil de vos enfants. Ne vous enfoncez pas dans vos lits, comme les animaux s'enfoncent sous terre, pour vous y cacher. — Si vous avez eu l'habitude de vous promener en voiture, ne vendez pas vos chevaux ; promenez-vous comme d'ordinaire, le matin, l'après midi, le soir. Cultivez la musique, cherchez des récréations; allez aux concerts; procurez-vous des billets. Les temps

[1] Le style de M. W. Beecher est semé de figures qui ne sont pas toujours nobles et ingénieuses. Celle dont il se sert ici ne peut se traduire en français. Celui, dit-il, qui *rumine constamment des plans de fer rouge*. Quant au reste, c'est un pot-pourri d'ustensils de ménage, de batterie de cuisine, qu'on ne s'attendrait guère à voir en chaire. Chevaux et voitures, citernes et baignoires, chandelles et chandeliers, pianos, devidoirs, baquets mêmes, tout y est.

sont durs, mais c'est égal, la musique vous fera du bien. Et maintenant aussi, c'est le moment de laisser descendre au plus profond du puits le seau de l'amitié pour en retirer une boisson rafraîchissante.»

Voilà la meilleure partie d'un sermon prononcé dans le temple de Dieu, du Dieu de M. Beecher, au moment où les désastres de la crise pécuniaire bouleversaient New-York, quand les ouvriers, renvoyés des fabriques, erraient par milliers dans la ville, sans ouvrage et sans pain. Ce paragraphe résume la morale du christianisme tant vanté de l'Eglise libre : aimez-vous vous-mêmes, et ne vous inquiétez pas des autres! Mangez, dormez, vivez bien! C'est tout ce qu'il en faut pour ce monde. Et quelle noble éloquence! quelles pensées élevées! quelles admirables figures de rhétorique! Combien tout cela jette dans l'ombre les pensées, les expressions, la morale de nos prédicateurs d'autrefois, de ces pauvres esclaves de la loi, qui avaient à se courber sous les règles mesquines d'une Eglise établie! — Mais, dira-t-on, vos prédicateurs américains ne sont pas tous de cette trempe-là. Certes non! et c'est là le malheur; celui-ci en est un des plus distingués. Les paroles prononcées par M. Beecher sont des paroles d'or, comme les appellent les nombreux journaux qui copient son discours. En faudrait-il une preuve plus évidente que ceci : les bancs de son église rapportent à la vente plus de douze mille dollars par année. Et comment, dans l'Eglise purement libre, où chaque paroisse choisit un pasteur, le garde et le paie aussi longtemps que sa morale plaît et par conséquent flatte, entendrait-on l'expression d'une morale simplement chrétienne? Comment un pasteur oserait-il donner des avis comme le Christ les donnait à ses disciples, et prêcher aux banquiers de New-York sur ce texte : *Il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu*! Comment même, dans les crises qui bouleversent le peuple, dans les misères et les calamités qui le frappent, oser nommer la Providence et parler à l'Américain de soumission, de résignation aux ordres du Tout-Puissant? Il n'y a rien de plus puissant que l'Américain. Il ne peut et ne veut s'appuyer que sur lui-même. C'est le premier principe qu'il apprend et une des premières vertus qu'on lui enseigne à pratiquer. Mais à quoi bon analyser le discours de M. Beecher? Il

parle par lui-même, il crie assez haut que chacun puisse les entendre, s'il le veut, ces conclusions qui ne sont certes pas au goût du jour : liberté absolue de la conscience, liberté absolue des manifestations religieuses ! Cherchez ces beaux principes dans la pratique et aussi longtemps que l'homme individuel n'est pas parfait, vous les trouverez toujours comme ces sépulcres blanchis du pharisaïsme, fort beaux au dehors, mais au dedans pleins d'ossements et de pourriture.

Léo Lesquereux.

LE DOCTEUR A PRIORI.

NOUVELLE ESTHÉTIQUE.

SUITE ET FIN.

II

Plusieurs années ont passé depuis cette aventure, et la prise de Sébastopol, l'exposition universelle de Paris, l'affaire de Neuchâtel, le concours pour la chaire d'esthétique de Genève, la crise financière et la question des Principautés m'avaient fait complétement oublier que la sculpture n'existe pas, lorsque je montai l'autre dimanche, 20 du mois, de la ville de Naples, au couvent des Camaldules.

C'est un endroit qui me plaît fort : le portier, que je compte au rang de mes amis, est un homme fort intelligent, qui aime les fleurs avec passion et consacre à les cultiver les loisirs de son oisiveté monacale. Quand je vais frapper à sa porte, il me tend ses deux mains, que je remplis d'oignons et de graines, et me laisse errer à mon aise, tant qu'il me plaît, dans le jardin du couvent. Il y a là un grand banc circulaire ombragé par des arbres d'une riche et haute beauté ; le banc domine de quelques marches une terrasse dominant à son tour la plus magnifique vue du monde : trois golfes, vingt collines, une chaîne de montagnes, un volcan, des lacs, Naples et son château-fort, une vingtaine de villages, des vallées onduleuses, bossuées, je ne sais combien de promontoires, des îles qui s'appellent Caprée, Ischia, Procida, tout le littoral de Sorrente à Terracine, une immense étendue de terres labourées : d'un côté l'infini de la plaine,

de l'autre l'infini de la mer. Rien n'y manque, ni l'ampleur, ni la grâce, ni le sauvage, ni le charmant, courbes serpentines des rivages, pentes abruptes et rocailleuses, verdures diaprées, nuées frangées d'or ou flamboyantes au soleil couchant, touffes d'herbes qui sont des bois, tertres de gazon qui sont des coteaux, monceaux de pierres lumineuses qui sont des villes, surprises de chaque instant pour le regard s'éloignant de perspective en perspective, à travers les horizons qui reculent et s'effacent, jusqu'aux imperceptibles lointains bleuissant à peine dans le bleu du ciel. Puis l'isolement ; cette cloche qui vous dit : Ici l'on prie.—Et enfin cette piété qui nous gagne au haut des montagnes, en face d'une immensité solitaire où il n'y a plus d'hommes, où il n'y a même plus de nature, où Dieu est seul.

J'étais donc là, dimanche, noyé dans ma contemplation et mille fois plus moine que les Camaldules, quand un homme surgit tout à coup devant moi, enfourchant le parapet de la terrasse. Il venait de prendre pour escalader mon belvédère un chemin à effrayer des chèvres, et je ne compris pas dans quel but il forçait ainsi l'entrée hospitalière du couvent — à l'exemple de certains écrivains suisses qui se cassent bras et jambes pour enfoncer les portes ouvertes — lorsqu'il vint à moi, les deux mains tendues, en me disant : Tiens, vous voilà ?

Cet homme était grand, élancé, mais sans gaucherie ; il portait un paletot en velours et un large pantalon qui flottait sur ses guêtres. Son feutre noir et pointu, à larges bords, se tenait à plat sur une forêt de cheveux blonds comme le soleil, et son col rabattu laissait en pleine liberté une tête large à peau basanée, à traits nettement accusés, à barbe longue et fine.

— Oui, me voilà, répondis-je, tout effaré.

— Je parie que vous ne me reconnaissez pas.

— Vous pariez à coup sûr.

— C'est moi que vous avez baptisé, dans l'eau de mer, en quittant Marseille...

— Le docteur A Priori ?

— Juste.

— Etes-vous toujours individualiste ?

— Ma foi non. J'ai rajeuni depuis cinq ans. Avouez que j'étais un peu...

— Oui. Mais contez-moi donc votre histoire. Je ne reconnais

de vous que vos jambes qui n'ont pas perdu l'habitude de passer par dessus les parapets.

— C'est le plus court. J'ai les routes tracées en horreur. C'est le chemin des ânes.

— D'où venez-vous comme ça ?

— De Pouzzoles. Je demeure dans l'amphithéâtre ; le custode m'héberge à cinq sous par jour. N'en dites rien, on le destituerait.

— Je serai muet là-dessus comme un homme de lettres. Et avant Pouzzoles ?...

— J'ai rôdé dans les Calabres ?

— Pourquoi faire ?

— Pour voir le pays. Il est superbe.

— Ah ! la nature a donc sa beauté ?

— Allons ! pas de railleries rétrospectives.

— Contez-moi donc comment vous êtes revenu au bon sens ?

— Ma foi, c'est tout simple, j'ai vu. Quand je vous ai rencontré, j'étais ignorant comme un docteur ès-sciences. Aimez-vous les fleurs ?

— Beaucoup, quand on ne me dit pas leurs noms.

— Eh bien ! c'est cela. Moi je savais leurs noms, et je croyais les connaître. J'avais pour esprit un herbier et je le prenais pour une prairie. Il ne manquait absolument qu'une chose à mon intelligence, la vie, et je l'ai reçue...

— De quoi ?

— Si vous demandiez de qui ?

— C'est juste. Vous allez me dire une histoire d'amour.

— Oui, mais courte. D'abord, en vous quittant, le voiturin que vous m'avez conseillé, dans un esprit vindicatif que je vous reproche, a été arrêté par des brigands.

— O mon Dieu !

— Ne criez pas, je vous dois la plus grande fortune de ma vie. Ils me prirent tout, monsieur, jusqu'à ma chemise, et ne trouvant point d'argent dans mes poches, ils me rouèrent de coups par dessus le marché, et me laissèrent évanoui dans un champ...

— C'est de cela que vous me remerciez ?

— Précisément. Etant pauvre comme Job, je revins à moi sur un tas de fumier, après une matinée assez fraîche passée à la

belle étoile. Qu'est-ce que je trouve en me réveillant, sous ma main ?

— Une femme ?

— Vous êtes pétulant. Non, ma bourse. Je m'étais défendu bravement, comme tous ceux qui n'ont rien à défendre, et mes vingt napoléons, toute ma fortune, étaient tombés de ma poche pendant le combat. Je n'y avais donc perdu que mes habits, mon faux-col, mes lunettes, et mes plans de voyage, car, moulu comme je l'étais, je ne pouvais plus songer à voir Rome en trois jours. Tout mon corps n'était que plaies et bosses. Je fus recueilli par un paysan.

— Et ce paysan avait une fille ?...

— Non. Il avait des habits à peu près pareils à ceux que je porte. A peine eus-je la force de me relever qu'il me prit la curiosité de me voir en ce costume. Je ne me reconnus pas.

— Cela dut vous faire plaisir.

— Un plaisir si grand que je n'ai plus quitté ces vêtements que pour m'en commander de semblables. Tout mon argent y passa, car j'avais déjà payé le paysan, le médecin, le chirurgien, l'apothicaire et une vingtaine de filous qui prétendaient tous m'avoir sauvé la vie. Si bien qu'il me fut impossible de retourner en Suisse et voilà, mon ami, ce que je vous dois.

— J'aimerais mieux que vous me dussiez autre chose. Que fîtes-vous alors ?

— Je laissai croître ma barbe, faute de rasoir, et je m'en allai à Rome chez le consul suisse à qui j'exposai ma situation. Ce fonctionnaire m'offrit un passeport gratis que je pris toujours, espérant que, muni d'une patrie, je serais reçu partout. J'allai donc résolument dans un hôtel ; on s'enquit de mes bagages. Je répondis que je n'en avais pas, mais je montrai mon passeport. On me mit à la porte.

— Ce n'était pas le moyen de vous faire dîner.

— Non, j'avoue que j'avais faim, ce qui n'était pas entré dans mes plans de voyage. Dès ce soir là, flânant dans Rome les deux mains dans mes poches, non sans admirer, au clair de lune, la colonne Trajane et le Colisée—j'acquis la conviction que le sage, en ce monde, ne doit compter que sur l'imprévu.

— Et cet imprévu vous apparut sous une forme...

— Masculine. C'était un grand diable d'artiste, un Parisien pur sang, qui était venu à Rome étudier la théologie. Sa mère,

espèce d'idiote du faubourg Saint-Germain, lui avait trouvé de la vocation pour le sacerdoce. Il l'entrenait dans cette douce erreur et datait ses lettres du séminaire. En attendant, il étudiait en même temps la peinture, la sculpture, le billard, l'architecture, l'art dramatique, le feuilleton, la chorégraphie et le whist. Par un hasard très-ordinaire, il était de ma taille et vêtu à ma guise. Il m'accosta ce soir-là familièrement, en passant son bras sous le mien, puis reculant tout à coup, comme si sa mystification était une méprise, il me dit avec une profonde révérence : Pardon, monsieur, je vous avais pris pour moi. — Je ne vous en fais pas mon compliment, lui répondis-je. — Remarquez que c'était la première fois que je plaisantais, depuis ma naissance. J'avais été élevé par un pasteur qui se vantait de n'avoir jamais ri.

— J'en connais vingt de cette force.

— Mon artiste me demanda pourquoi je ne lui faisais pas mon compliment. — Je lui répondis tout net : parce que, si vous étiez moi, vous n'auriez pas dîné depuis deux jours. — Eh bien ! fit-il, soupons ensemble... Aussitôt dit, aussitôt fait. Mon ami m'offrit un lit, une pipe et du vin de Genzano, du feu, mon cher. Puis, comme je ne voulais pas vivre à ses frais, il me procura des leçons chez un évêque.

— Lequel avait une nièce ?...

— Non, une sœur qui me prit en amitié.

— Nous y voilà.

— C'était une fille de cinquante-cinq ans, très-grosse, ronde de visage, avec un nez retroussé épaté, et une lèvre supérieure qui faisait des efforts inouïs pour atteindre l'inférieure, mais celle-ci restait toujours en avant. Excellente créature d'ailleurs, bête comme une oie, orgueilleuse, entêtée, colère, en brouille avec tout le genre humain, et m'aimant à en perdre la plus enracinée de ses passions, l'égoïsme.

— Et cet amour fut partagé ?

— Jusqu'à un certain point. Je n'avais jamais été aimé de ma vie. J'eus donc quelque gratitude mêlée de pitié pour cette pauvre femme. Je résolus de la former et, comme il me restait beaucoup de mes anciennes idées, tout en lui enseignant le français et en lisant avec elle nos classiques que je ne connaissais pas, je la rendis protestante libérale.

— Et individualiste ?

— Hélas ! Elle ne l'était déjà que trop.

— Et c'est elle qui vous a appris ce que c'est que la Beauté.

— Pas tout à fait. La première leçon me fut donnée par Armand, l'artiste qui m'avaït accosté dans Rome. Je lui jetai de prime abord au visage toutes mes excentricités esthétiques. Il les reçut sans objection, me promettant de me fournir un arsenal d'arguments pour ma thèse. Et il me conduisit un jour au musée de Latran, devant l'une des plus belles statues qui existent. — Voilà, me dit-il, un Milton sculpté par un quaker qui ne s'est pas nommé.

Un protestant taillé en marbre par un protestant : quelle aubaine ! Je trouvai l'œuvre splendide et je la mis bien au-dessus de l'Apollon et de la Vénus. Et en effet, c'était beau! Bien plus beau que votre prétendu Aristide de Naples, devant lequel Canova s'agenouillait si dévotement. Avez-vous vu mon Milton du Latran? Il est debout, drapé à la romaine, dans un manteau rejeté sur son épaule et formant un groupe de plis d'une harmonie admirable. La tête est sublime et je fis remarquer à Armand que cette sérénité tranquille, cette simplicité sévère ne pouvait appartenir qu'à un poète réformé. Je vis du protestantisme partout, jusque dans les moindres recoins de la draperie, jusque dans la *tainia* grecque qui retenait les cheveux du poète vainqueur. Armand me signala quelques défauts dans une main et les pieds restaurés; je lui prouvai que la restauration était l'œuvre d'un catholique. La main devait tenir la Bible, et les pieds fouler les bulles déchirées par Luther. — La sculpture existe donc? insinua mon cicerone. — Oui sans doute, répondis-je sans me douter que je jetais bas ma thèse, la sculpture existe, mais elle ne peut être que protestante; ni un païen, ni un papiste n'aurait su donner tant de réalité, tant de caractère à une œuvre en marbre : ceci ne saurait représenter nn autre homme que l'Homère chrétien, le poète anglican et libéral.

Armand me dit alors, en me riant au nez, que ce chef-d'œuvre encore peu connu, car il ne fut découvert qu'après la mort de Visconti, dans une villa ruinée près de Terracine, était une statue de Sophocle, sculptée par un Grec du meilleur temps.

— Me permettez-vous d'écrire cette histoire?

— Si je vous le défendais, vous l'écririez tout de même, ainsi... La seconde leçon me fut donnée par une femme.

— Ah ! enfin...

— J'entrai un jour dans une église de Rome, à Sant'Agostino, je crois, mais je n'en suis pas sûr. Là, au pied d'une statue antique, vénérée maintenant comme une madone, je vis une fille du peuple agenouillée, belle comme la nuit. Vous connaissez l'*Espérance* du Guide ? Mêmes lignes, même attitude, même expression : la couleur seule était différente. La fille en prières avait des yeux humides et noirs qui ressemblaient à deux larges gouttes d'encre de chine, et des cheveux moirés avec des reflets bleus. Mon regard acharné la troubla dans sa dévotion, elle se releva confuse. Je l'abordai résolument. — Savez-vous qui vous adorez-là ? lui dis-je. — C'est la très-sainte Vierge, excellence. — Non, ma fille, c'est une atroce païenne appelée Agrippine et mère de l'empereur Néron ; elle fut empoisonneuse et dissolue comme on ne l'est plus, même à Rome : voilà qui vous priez. — Fulvia me répondit : qu'importe ? Elle est si belle !

Je m'arrêtai stupéfait. Cette fille du Transtévère venait de me dire le mot le plus artistique que j'eusse jamais entendu de ma vie. Ce fut pour moi comme une révélation. J'entrevis dès-lors ce monde supérieur, indépendant, qui n'appartient ni aux réalités vulgaires, ni aux idéalités métaphysiques, la foi suprême où les croyances contraires se rencontrent et s'unissent, la Beauté enfin, le Paradis des âmes inspirées, les hauteurs libres où Phidias embrasse Raphaël.

— Ainsi donc, cette Transtévérine ?...

— Elle sortit de l'église et je marchai près d'elle. Je lui demandai dans quel livre elle avait puisé son système esthétique. Elle ne comprit pas ce que je voulais lui dire. Esthétique était un mot hébreu qu'elle n'avait jamais ouï prononcer. Elle finit par m'avouer qu'elle ne savait pas lire. Mais elle s'arrêta chez un marchand de tableaux devant une tête de femme embobelinée dans un mouchoir blanc. — C'est la Cenci, me dit-elle. Et, donnant à son propre visage la pose et la physionomie du portrait, tout en arrangeant son mouchoir en turban, elle finit par lui ressembler si bien, qu'on l'eût prise pour le modèle. J'étais fou d'admiration. C'était la première fois de ma vie qu'une impression naïve me touchait au cœur. Je trouvai chez ce même antiquaire un camée portant cette même tête ; je le pris sur le champ pour la Transtévérine, et je le lui mis au cou. Elle se laissa faire et s'enfuit en me laissant sur la main un baiser dont je tressaille encore.

— Et vous ne l'avez pas suivie.

— Non. Il s'agissait de payer le marchand, et je n'avais pas de monnaie. Je montrai mon passeport à ce rustre, il me répondit que ce papier ne m'empêchait pas d'être un voleur. Ah ! les Suisses sont fort estimés en Italie. L'antiquaire me retint trois heures dans sa boutique. Enfin, par miracle, vint à passer Armand qui me libéra. J'eus alors une des plus grandes joies de ma vie ; je rossai l'antiquaire de façon à l'empêcher de s'asseoir pendant trois jours. J'appris plus tard que j'avais fessé le plus dangereux espion de la police.

— Il y aura du fort Saint-Ange dans votre récit.

— Il y en aura. Mais n'anticipons point. Quelques jours après, je me promenais seul par la campagne de Rome. Ah ! mon ami, quelle nature ! George Sand ne l'aime pas; c'est que ce grand poète n'y a point vécu: il y cherchait ses montagnes de la Creuse. C'est là que j'ai senti pour la première fois combien le monde est beau. Ce que nous voyons d'ici (et il me montra la vue que j'ai décrite) est d'une incomparable richesse, mais c'est un paysage bavard qui veut tout dire et parle trop. Il lui manque la simplicité, l'unité, l'antiquité, dirai-je. Mais la campagne de Rome : une plaine nue, vide, solitaire, immense, avec de grandes lignes à l'horizon et ça et là quelques maigres troupeaux broutant dans les ruines — et derrière ce paysage mort, la ville morte — la ville éternelle — la ville ensevelie deux fois sous les gigantesques décombres de sa puissance et les splendides mausolées de sa religion !...

Je ne sais quelle piété m'envahit ce soir-là dans cette solitude, mais, sans rien demander à Dieu, sans murmurer ni penser même un seul mot, je tombai à genoux, en prières.

Quand je me relevai, Fulvia était derrière moi. — Savez-vous qui vous priez ? me dit-elle. C'est le même ciel qu'adjura Caïus Marcius Coriolan de châtier Rome. Le ciel que vous priez donna audience au citoyen matricide....

Je compris cette malice éloquente et je répondis : Qu'importe : il est si beau !

— Voilà qui est un peu fort pour une Transtévérine.

— Ah ! mon ami, vous écrivez des livres et vous croyez indispensable qu'on vous lise. Vous vous imaginez que l'éducation ne se fait qu'à l'école. Vous vous flattez que les monuments et les souvenirs n'enseignent rien. Fulvia était une artiste dans l'âme.

Elle possédait surtout l'instinct des formes et des lignes; elle n'avait point appris cela dans Winkelmann, mais là où Winkelmann l'avait appris : dans Phidias — et là où Phidias s'était inspiré : dans la nature. L'art ne s'étudie pas : il s'improvise ou se devine, ou s'acquiert par la contemplation habituelle des chefs-d'œuvre ou se révèle par des commotions soudaines, ou se communique par l'amour.

— Décidément vous avez aimé Fulvia...

— Et je l'aime, continua le docteur, sérieux comme un Romain. Mais venons-en à ma troisième leçon qui me fut donnée par la sœur de l'évêque. Elle se nommait donna Monica, dame Monique. Je lui avais inculqué mes idées ; je les lui entendis défendre un soir, dans une *conversazione;* je venais de quitter Fulvia. La vieille pérorait en français (car ces choses là ne peuvent se dire en italien) devant une demi-douzaine de prélates et de prélats, tous crétinisés jusqu'à la moëlle. Elle parlait si mal notre langue, elle accompagnait son argumentation, sèche comme elle, de gestes si foncièrement anglais, elle avait surtout des mouvements si étranges quand elle se retournait vers moi pour consulter mon adhésion, la tête entraînant alors dans sa rotation tout le reste de la personne, comme si elle eût été rivée au cou par l'affreux collier de perles qui l'étranglait, — Dame Monique était si laide en un mot, si mortellement laide, que je trouvai dès-lors mes anciennes idées monstrueuses et je me demandai comment j'avais fait pour m'en infecter dix ans !

— J'aime mieux Fulvia.

— J'entends, vous voulez que je vous parle d'elle. La voici en deux mots. Une fille d'une admirable beauté, humble, simple, et ignorante comme la nature, mais instruite par son frère dont je vous parlerai plus tard sur l'histoire romaine qu'elle savait à fond, connaissant Rome en artiste, car elle était si curieuse de toute beauté, qu'elle ne pouvait voir un nouveau tableau sans s'arrêter devant; elle demeurait une heure en contemplation devant la même œuvre. Voilà par où elle était étrange et supérieure. Cette singularité n'est pas sans antécédents : la plupart des artistes sont sortis du peuple. Il n'est pas besoin de naître riche pour s'écrier devant un chef-d'œuvre : je suis peintre aussi, moi. Au demeurant, Fulvia était une fille romaine, catholique jusqu'au bout de sa grande et belle main, immuable dans sa religion, souple et docile sur tout le reste, pleine de

bon sens, un peu astucieuse et dissimulée avec les autres, jamais avec moi qu'elle aimait, dévouée jusqu'au fanatisme et ivre de joie au bruit des castagnettes et du tambourin. Un vrai type de Rome.

J'appris que depuis notre première rencontre, elle m'avait suivi tous les jours : voilà comment elle me rencontra le soir où je m'agenouillai dans la campagne. Depuis lors je la vis tous les jours. Elle s'esquivait dans l'après-dînée et allait m'attendre au Forum, sur les marches du palais des Césars. Nous nous asseyions là, dominant les ruines. Voyez-vous d'ici le spectacle ; nous sur le Palatin, dans l'ancienne ville de Romulus ; en face de nous, tous ces magnifiques débris qui encombrent le sol du Capitole au Colysée ? Ce fut là que Fulvia m'enseigna Rome. Nous restions ensemble une ou deux heures chaque jour, à nous aimer sans nous le dire, et à causer de ce qui n'est plus.

Un jour elle ne vint pas et, tout inquiet, je voulus aller la voir dans son Transtévère. Je m'égarai sur le mont Aventin et je fus accosté par un homme qui m'avait suivi : vous savez qu'on est toujours suivi sur les terres du pape. Cet homme était superbement drapé dans ses guenilles. Il se campa devant moi en vieux Romain.

« Je m'appelle Fulvio et j'appartiens à la *gente Fulvia*, l'une des plus grandes familles de Rome. Mon aïeul Fulvius Flaccus fut pour les Gracques ; appelé à comparaître devant le peuple, il dédaigna de se défendre et s'empara du mont où nous sommes ; il fut assassiné avec son fils à la place où vous êtes, par l'ordre du consul Opimius. Mon aïeul Fulvius Nobilior fut préteur en Espagne où il prit Tolède l'imprenable ; puis consul à Rome, puis censeur et l'un des plus grands citoyens de la république. La branche des Fulvius, d'où je descends, se déclara pour Brutus contre César et pour Caton contre les dieux.

Voilà pourquoi, dis-je en l'interrompant, tu viens me demander l'aumône ?

« Je ne suis pas mendiant, me répondit-il, je suis artiste plastique. J'ai ma vie que je gagne en posant pour les peintres. Vous prenez le droit de nous insulter, vous avez des garnisons chez nous, mais les Romains sauront encore chasser les Gaulois...

Je ripostai en souriant : Ce ne sont pas les oies qui manquent.

« *Alle corte !* fit mon homme avec un geste de mépris. Je suis

le frère de Fulvia que vous poursuivez. Elle est d'un sang qui ne trahit pas l'honneur. La Fulvia qui dénonça l'ami de son amant, et celle qui perça la langue de Cicéron n'étaient pas de notre race. Ma sœur est une Romaine digne de son nom. Si vous l'épousiez ce serait une mésalliance peut-être, mais pour elle. Je viens donc vous dire ceci : de deux choses l'une, ou vous épouserez ma sœur, ou vous ne la verrez plus. J'ajoute un mot. Vous pouvez, sans lui offrir votre main, tâcher de la voir encore. En ce cas tenez-vous sur vos gardes. En persécutant ma famille, les empereurs romains l'ont rejetée dans la plèbe, mais ils ne nous ont pas laissés sans défense. Notre épée est brisée, mais il m'en reste la longueur d'un couteau.

Là-dessus il partit, se redrapant à l'antique.

Je vous avoue que cette scène me répugna hautement. Je connaissais trop les mœurs romaines pour ne pas me défier de Fulvio. Cette défiance rejaillit sur la pauvre fille. Je crus d'abord à un guet-à-pens combiné entre le frère et la sœur. — Tu te feras aimer du *paino* (du monsieur), aurait dit le descendant du préteur, après quoi je lui poserai mon dilemme. Voilà ce que je pensai. Je m'efforçai donc d'oublier cette histoire. Je me violentai pour tuer mon amour. Je ne pus y parvenir, mais au commencement je tins ferme. Je ne traversai plus le Tibre, pour éviter de revoir Fulvia. Mais j'espérai qu'elle le traverserait pour me revoir. Je vivais caché à l'entrée du pont Fabricius qui relie la ville au Transtévère. A chaque apparition lointaine de femme, je tressaillais comme une vitre au vent. Ce n'était jamais elle. Elle avait plus de cœur que moi. J'en perdis la tête. Un jour enfin, n'y tenant plus, honteux de ma faiblesse et rageant de honte, je poussai jusqu'au pays transtévérin. Je ne m'arrêtai que dans la belle église de Sainte-Marie. J'y retrouvai Fulvia, priant comme la première fois, mais toute en larmes. Ce n'était plus l'espérance du Guide, mais une Madeleine éplorée : la pauvre fille était maigrie, pâle et ployée en deux, non prosternée, mais accroupie sur des genoux qui ne la portaient plus. Je devinai que cette misère était ma faute. Je vis dans les pleurs de la douloureuse tout ce qu'elle avait dû endurer de son frère et d'elle-même pour ne plus venir me voir. Je rougis de mes soupçons, je m'accusai d'une cruauté qui n'avait jamais été dans mon cœur : j'eus horreur de moi, tant je souffris en elle. Vaincu, énivré, terrassé par une passion plus forte que ma liberté, je

tombai à genoux près de Fulvia et je lui dis en lui prenant les deux mains : Fulvia, veux-tu être ma femme ? — Elle me regarda doucement, et me répondit : Non !

Puis elle m'entraîna dans l'église. — Si tu m'avais demandé de te suivre au bout du monde, me dit-elle, j'aurais laissé mon frère et je serais allée avec toi. Mais je ne veux pas être ta femme, parce que je suis catholique, et tu n'es pas chrétien. Je ne peux pas te donner mon âme.

Et moi qui la soupçonnais de connivence avec son frère pour me tromper ! Je fis l'impossible pour vaincre cette résistance, mais je n'avais que raison, et, en matière de foi, la raison a toujours tort. Ma logique se brisait contre un seul mot qu'elle opposait à toute ma science : Je crois ! Ah ! ce n'est pas avec des raisonnements que les premiers chrétiens ont conquis le monde. Ils disputaient avec les lions dans les arènes sanglantes. Ils mouraient.

Du jour où je voulus épouser Fulvia, j'eus pour moi son frère que j'avais aussi mal jugé. C'était un excellent homme et un esprit fort. Il lisait Voltaire et se disait aristocrate. Il était de bonne foi dans ses prétentions de race ; ces toquades ne sont pas rares chez les Transtéverins. Et au fond, pourquoi pas ? Un descendant des Fulvius est plus probable en haillons qu'en habit noir. A mes yeux, un homme coiffé du tube en soie ne peut appartenir qu'à la dynastie des Maugrinchard.

— Et Fulvia ?

— Immuable. Elle résistait à son frère comme à moi. De mon côté, je ne voulais pas me faire catholique, et cette lutte d'obstination aurait pu durer jusqu'au jour où les juifs seront rentrés à Jérusalem — si je n'avais pas eu, par miracle, un accès de folie.

Je venais de quitter Fulvia de mauvaise humeur. Après une de ces interminables discussions, où je lui avais dit pour la centième fois qu'elle ne m'aimait pas et que je ne la reverrais plus de ma vie, j'étais monté sur la colonne Antonine. C'était un jour triste où le ciel de Rome semblait crotté comme celui de nos pays. Je regardai d'un air maussade le Saint-Paul que Sixte V a perché là-haut, à la place de Marc-Aurèle Antonin. Je lui improvisai des iambes, à la façon de Barbier, qui ne firent aucun effet sur le saint de pierre ou de bronze. Je m'étais grisé dans

cette hippocrène amère. Je baissai les yeux sur la place et je regardai fixement des voitures qui tournaient autour de la colonne où j'étais monté. Ma tête se mit à tourner avec elles. Un cercle de feu s'alluma autour de mes paupières et roula comme des roues flamboyantes qui allaient s'élargissant et se précipitant à chaque tour : je ne vis bientôt plus sous moi qu'une énorme boule qui occupait toute la place, une meule enflammée qui entraînait la colonne et les maisons dans sa rotation furibonde, — ma tête qui pesait vingt quintaux et mugissait comme des houles se penchait en dehors, altérée de cette flamme et soulevait tout mon corps pour l'y engloutir...

Tout à coup je me sentis reployer en arrière par une force invisible qui m'abattit sur la terrrasse de la colonne. C'était Fulvia qui était montée derrière moi. Elle me rafraîchit de sa main qu'elle appuya sur ma tête. Elle trempa ses doigts dans un de ces trous qui se creusent d'eux-mêmes pour servir de fontaine aux petits oiseaux — et elle mit cette pluie sur mes yeux rouges. Quand mon vertige fut passé :

— Enfant, me dit-elle, j'aime mieux perdre mon âme que laisser perdre la tienne ; je ferai ce que tu voudras.

— Voilà un mot profondément romain. C'est un ingénieux calcul de casuiste...

— Oui, mais justifié par l'amour, qui purifie tout. Dès que j'eus le consentement de Fulvia, je fus le plus heureux des hommes. Le frère avait tout préparé pour notre mariage, malgré les refus de sa sœur : les dispenses du pape, l'adhésion des autorités, et la protection d'un évêque anglais qui aurait béni catholiquement nos noces. Il m'avait même réservé une surprise flatteuse : un ordre de chevalerie obtenu pour moi du barbier d'un cardinal, au prix de trois écus. Il ne voulait pas que sa sœur épousât un plébéien, c'était son idée. J'acceptai la croix pour ne pas lui faire de peine, mais il y a une chose qui m'afflige ; j'ai parfaitement oublié de quel ordre je suis chevalier.

Ainsi tout allait pour le mieux et j'étais sur le point d'épouser Fulvia, quand je fus mis au fort Saint-Ange.

— Grâce à l'antiquaire que vous aviez battu ?

— Et à dame Monique, outrée de dépit et de jalousie en apprenant mon mariage. Ces deux aimables gens m'accusèrent de vouloir ôter au pape son gouvernement temporel. Rien ne parut plus probable aux juges. J'étais connu comme hérétique et in-

scrit dans une centaine de registres comme un homme qui entrait tous les jours dans les églises sans tremper sa main dans les bénitiers. D'ailleurs qu'est-ce que je faisais à Rome ? Je n'étais ni artiste, ni prêtre, ni Anglais ; j'avais fort peu d'argent à dépenser ; j'appartenais donc à une société secrète. Mes relations avec Fulvia, plus chastes pourtant que la fraternité même, avaient déplu à l'Inquisition. Je fus donc appelé devant le Saint-Office. On me confronta avec une douzaine de prisonniers qui tous me reconnurent ; j'ai su depuis qu'on les a relâchés. On trouva chez moi des proclamations de Mazzini, un portrait de Garibaldi et beaucoup d'autres choses que je n'avais jamais vues. J'exhibai mon passeport, on me rit au nez.

Vous croyez sans doute que je fus bien malheureux en prison ? Pas le moins du monde. D'abord je ne pris jamais ma captivité au sérieux : j'ai toujours été de ceux qui ne croient pas une injustice possible. Puis, je n'étais point maltraité du tout. Je vivais sous la surveillance de la garnison française, avec des officiers de joyeuse humeur qui me fournissaient de vin, de tabac et de gazettes, et qui m'apprirent à jouer aux dominos. Ils me laissaient promener sur la terrasse. J'y causais avec Fulvia tous les jours — à une heure fixée entre nous — à cent cinquante pieds de distance : elle, sur le pont Saint-Ange, au moyen de ses yeux de lynx ; moi, sous l'ange du belvédère à créneaux, et muni d'une longue-vue. Je la voyais non loin de moi, je la sentais avec moi, j'étais plus impatient que triste. Pour me distraire, je servais de cicerone aux Anglais qui venaient voir le tombeau d'Adrien et la prison de Cagliostro. Je leur disais des choses qui n'étaient pas dans leurs guides de voyage, et comme ces drôles de corps ne viennent à Rome que pour constater l'exactitude de ces petits livres, je jouissais à part moi de leur consternation.

Ainsi, vous le voyez, ma captivité n'était pas dure. Je devais cette faveur au barbier de cardinal qui me protégeait et à qui je devais déjà ma chevalerie. Mais un jour, j'eus un grand chagrin : Fulvia ne parut point sur le pont Saint-Ange. Ni le lendemain, ni plus jamais. J'envoyai mes amis, les officiers, aux nouvelles, ils ne purent rien me dire. Cette angoisse dura un mois environ : après quoi je fus relâché.

— Oui, mais à condition de quitter Rome dans les vingt-quatre heures.

— A peine libre, je courus chez Fulvia ; elle était partie. Je demandai son frère, on me dit qu'il posait chez un peintre. Je demandai chez quel peintre, on ne le savait pas. Fulvia avait disparu depuis un mois ; on croyait, dans le quartier, qu'elle s'était faite religieuse. Je courus chez tous ceux que je connaissais sans obtenir rien autre : Armand était à Tivoli, dame Monique ne voulut pas me recevoir. Et je devais quitter Rome dans les vingt-quatre heures ! Non, jamais de ma vie je n'ai passé de journée plus terrible que ce premier jour de liberté.

A la nuit close — une nuit noire comme de l'encre — j'allai m'asseoir comme autrefois sur les marches du palais des Césars. Je pleurais comme un enfant, la tête dans mes deux mains, les coudes sur mes genoux. Je ne sais combien de temps je restai dans cette attitude, mais quand je relevai les yeux, je vis devant moi Fulvia et son frère, elle muette et voilée, lui plus superbement campé que jamais.

Je m'élançai vers elle la bouche pleine de questions. Elle ne me dit rien, mais elle porta une main à ses lèvres, puis elle m'entoura le cou de ses bras et m'embrassa à travers son voile. Puis elle s'enfuit et je ne l'ai jamais revue... Mais regardez le beau coucher de soleil.

— Je me moque parfaitement de ce phénomène. Votre histoire m'amuse comme si elle n'était pas vraie, et je vous prie de ne pas l'interrompre. Pourquoi Fulvia ?...

— Non, vrai, cette vue mérite sa réputation ; je la calomniais tout à l'heure. Je reviendrai souvent aux Camaldules. C'est chaud et dramatique. Avez-vous remarqué qu'il y a du lyrisme, de l'épopée et du drame dans le paysage comme partout ?

— Cette observation est fort ingénieuse, mais Fulvia...

— Quand le soleil aura disparu.

Je dus attendre que la roue ardente qui roulait sur Ischia fût redescendue derrière les hauteurs de l'île. Après quoi le docteur reprit : Où étions-nous ?

— Au palais des Césars, Fulvia éclipsée; vous, seul avec Fulvio.

— A merveille. Le frère m'expliqua ce profond mystère, comme on dit dans les opéras. Dès mon arrestation, cet excellent homme avait songé à me tirer de peine. Et le barbier s'était abouché sur mon compte avec son cardinal. Mais j'avais, dans un autre prélat, un ennemi à mort. C'était le frère de dame Monique, homme influent par sa bêtise et excité contre moi par

sa sœur. Il s'agit donc de calmer un peu la vieille fille. Fulvia s'en alla droit chez elle et fut reçue comme un taon dans une écurie. Mais Fulvia était résolue à tout endurer. Fine mouche, elle sut flatter toutes les faiblesses de la Monique. Elle déclara qu'elle ne songeait plus à m'épouser et qu'elle voulait seulement me sentir libre en terre étrangère. Elle assura que je ne l'aimais que par compassion. Elle insinua qu'on accusait la vieille de m'en vouloir, comme si une princesse de son rang pouvait tenir à un gueux de mon espèce. Elle ajouta sous forme de conseil, que le meilleur moyen d'imposer silence à ces bruits serait de travailler publiquement à ma délivrance. Tant et si bien que la vieille se mit aussitôt à défaire son ouvrage, et qu'au bout d'un mois de contre-marches, elle obtint la commutation de ma peine en bannissement perpétuel...

Mais dame Monique avait pris ses précautions. Elle avait dit à Fulvia : Ton amant sera libre, mais tu ne seras pas à lui de mon vivant. — Fulvia avait répondu : Vous vivante, je ne le verrai, je ne lui parlerai jamais !

Elle était venue voilée et ne m'avait pas dit un seul mot : elle avait tenu sa promesse.

Fulvio me donna un passeport anglais qui me protégeait bien plus que le papier gratuit du consul suisse. Pour donner quelque vraisemblance à ma nationalité nouvelle, on m'y désignait aux autorités amies et alliées du Royaume-Uni sous le titre d'*esquire*. Esquire veut dire écuyer, j'étais déjà chevalier, je ne devais pas sortir de l'équitation.

Mon passeport était pour Naples ; je pris donc la diligence où ma place se trouvait déjà retenue, et je partis les yeux pleins de larmes, avec Fulvio qui m'accompagna jusqu'au premier relai. En traversant la campagne de Rome, juste à l'endroit où je m'étais agenouillé, j'entendis une magnifique voix de contralto, presqu'une basse-taille, qui chantait ces paroles que j'ai retenues, sur une musique de Bellini que j'aimais :

Vivi e consolati, chè Dio n'ajuta !
Morta la Monica, Fulvia verrà :
Ma non più misera, nè cieca e muta,
L'amante all'esule ritornerà. [1]

[1] Vis et console-toi, car Dieu nous aide. Fulvia viendra quand Monique sera morte. Mais elle ne sera plus malheureuse, ni muette, ni aveugle. L'amante retournera vers l'exilé.

Fulvia tenait encore sa promesse. Elle avait dit : Je ne le verrai, ni ne lui parlerai, vous vivante. Mais elle n'avait pas juré qu'elle ne chanterait pas.

Quand nous fûmes arrivés à la poste d'Albano, l'artiste plastique descendit gravement et me souhaita un bon voyage, en m'avertissant qu'il y avait sous la bâche de la diligence une valise à mon usage, avec des hardes et quelque argent. Comme je refusais cette générosité, Fulvio prit sa pose la plus académique et m'ouvrit les bras en me disant . Chevalier, n'es-tu pas mon frère ?

Je l'embrassai de grand cœur et je ne le revis plus. Mais il m'écrit souvent; je trouve ses lettres au consulat d'Angleterre. C'est une belle nature que cet homme : il a quelques ridicules des patriciens, mais il en montre aussi la hauteur d'âme et les larges sentiments. La noblesse catholique est tombée à Rome, mais la noblesse antique y demeure et se perpétue dans trois ou quatre familles populaires qui produiront au besoin des Gracques ou des Brutus.

Les lettres du frère contiennent déjà quelques lignes de la sœur. Fulvia n'avait point juré de ne pas m'écrire : elle apprend maintenant cet art élémentaire, Dieu sait au prix de quels efforts. Ce qu'elle m'écrit ressemble aux autographes de Thérèse, quand les autographes de Thérèse étaient des dictées de Jean-Jacques. Ce sont des phrases éloquentes et passionnées avec une orthographe de carrefour.

Et voilà comment je me trouve à Naples. A mon arrivée dans cette ville, je la trouvai si vulgaire après Rome que, pour la quitter plus vite, je montai dans le premier chemin de fer venu. Ce véhicule me jeta dans un petit endroit nommé Cava; j'eus la joie d'y retrouver quelque chose de notre Suisse. De là, je partis à pied pour Pœstum, d'où je montai en Calabre. Beau pays où je vous conseille d'aller ; tout nature. Nos montagnes ont des routes et des villages : elles seront bientôt percées de tunnels. On y trouve toujours du lait et du pain : j'ai découvert, moi qui vous parle, au beau milieu du Saint-Gothard, à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une petite maison perchée sur un glacier, la dernière livraison des *Mystères du Peuple*, par Eugène Sue. Mais en Calabre, rien. J'ai marché l'année dernière pendant quinze heures, par des montagnes dépourvues de sentiers, sans trouver une seule masure ni un mor-

ceau de pain. Un homme rôdait seul par là haut : l'homme de la nature, l'idéal de Jean-Jacques. C'était un singe mal réussi, un quadrumane dégénéré en bipède. Il parlait une langue fabuleuse, je crois même qu'il ne parlait pas du tout. Il devait être muet comme le furent les premiers hommes, au dire de Vico. Il me regarda d'un air farouche et effarouché, comme si j'étais un animal supérieur ou une bête malfaisante. Je lui fis entendre par signes que je ne venais pas le tuer. J'eus à le battre pour qu'il me donnât de sa pâture . c'était quelque chose de jaune, fait, je crois, avec du maïs et dur comme pierre. Ce n'est pas gai, l'être primitif. Voilà pourtant le rêve de l'individualisme que j'avais professé dix ans, l'homme sain, l'homme libre. Il vivait en lutte avec la nature, esclave de ses rochers, martyr du froid et du chaud, chasseur de lièvres et gibier de loups — mais seul, affranchi de l'infâme société où nous vivons, ayant pour lui l'air du ciel, l'eau des sources, un bon gourdin

.... et puis
La liberté sur la montagne !

Vous ne sauriez croire avec quelle joie, après de pareilles rencontres, on redescend dans la servitude des villes, et comme on admire ces petits êtres étriqués, dégradés, asservis par la civilisation, cette population malsaine qui n'a plus rien de primitif, mais qui se doit aux autres, et se donne et s'immole au besoin, travaillant à l'œuvre commune. Toute vertu est un devoir, tout devoir un amour, tout amour une chaîne. Famille, cité, nation, église, humanité, autant d'esclavages. Les libéraux sont de terribles utopistes, car ils ne peuvent atteindre leur rêve qu'en jetant la société par dessus les moulins, tant qu'elle se brise en milliard d'atomes et que les hommes disjoints s'égrènent dans les déserts. La liberté est une force de la conscience et une vertu de la volonté, mais elle n'existe pas dans le monde. Elle cessa du jour où le premier homme, à son réveil, vit à ses côtés la première femme et sentit qu'il était deux.

Ici j'interrompis le rêveur. Ses idées que je colporte sans les bréveter m'intéressaient sans doute infiniment, mais je tenais à savoir la fin de son histoire.

— Vos considérations, lui dis-je, sont de la plus haute portée et je vous promets de les pourpenser demain, mais, pour le moment, c'est Fulvia qui....

— Silence ! cria-t-il en prêtant l'oreille.

Et aussitôt mon docteur sauta sur le parapet avec une témérité folle et se laissa dégringoler sur une pente abrupte où un chamois se serait cassé les reins. Il ne tarda pas à disparaître vers le pavillon des Camaldolelli, sorte de belvédère où les femmes se consolent, en face d'une vue moins vaste, mais presque aussi belle, de ne pouvoir contempler l'immense panorama du couvent. En même temps, de ce couvent, sortait un contralto de toute sonorité qui chantait sur un air du *Rigoletto* les paroles suivantes :

Morta è la Monica,
Fulvia sen viene
A te, suo bene
E suo pensiero.
Ah! vieni e schiudile
La voce e il viso
Con baci .... [1]

La chanson n'alla pas outre : il paraît que le docteur s'était empressé d'obéir.

Naples, 31 décembre 1857.

Marc-Monnier.

[1] La Monique est morte : Fulvia revient à toi, son bien et sa pensée. Ah ! viens et rends-lui la parole et la vue avec tes baisers...

LA

SUISSE FRANÇAISE EN 1792.

(Lettres de Sophie de Laroche, née Guttermann.)

PREMIER ARTICLE.

C'est depuis le milieu du XVIIIe siècle seulement que l'on a commencé à écrire beaucoup et sérieusement sur la Suisse, et sur la partie française de ce pays en particulier. Avant ce temps-là, c'est à peine si la Suisse se connaissait elle-même, ou du moins si l'on savait dans un canton ce qu'était le canton voisin. Les ouvrages du savant Scheuchzer, qui, le premier, fit une science de l'observation des beautés naturelles de la Suisse, étaient connus seulement de quelques érudits. Les Anglais Burnet, Stanyan et Coxe furent les premiers à révéler à l'étranger la constitution physique et politique de la Suisse. Après eux les Allemands et enfin les Français se mirent à nous décrire longuement et minutieusement, sinon toujours fidèlement. Le long séjour de Voltaire en Suisse contribua beaucoup à nous mettre en relief. La *Correspondance générale* du patriarche de Ferney est presque constamment, d'un bout à l'autre, une révélation et comme une sorte de découverte de la Suisse. Il semble vouloir la revendiquer pour la philosophie. Les ouvrages de J.-J. Rousseau, en décrivant les beautés de la nature et les charmes que procure sa contemplation, attirèrent en même temps sur la Suisse l'attention et bientôt l'admiration des voyageurs de tous les pays. D'autres parmi nos écrivains, Bonnet, de Saussure, Haller, contribuèrent aussi singulièrement à élargir la voie, et vers 1780 les relations de voyages en Suisse et les descriptions pittoresques de ce pays étaient déjà devenues innombrables. Les

événements de la révolution française et les troubles intérieurs de quelques parties de la Suisse ralentirent naturellement cette fièvre voyageuse. Les émigrés, qui se retirèrent chez nous après 1789, n'avait plus guère le temps ni l'envie d'observer et d'écrire. Des préoccupations trop personnelles les agitaient, et d'ailleurs où auraient-ils trouvé des éditeurs pour publier leurs impressions? Les Allemands tinrent bon plus longtemps. Jusqu'à l'invasion de leur propre pays par les armées révolutionnaires, ils continuèrent à voyager en Suisse et à rendre compte de l'état de ce pays, auquel les événements de la France, l'invasion de la Savoie et le séjour des émigrés donnaient une physionomie plus particulière encore.

La révolution française avait été saluée avec enthousiasmé par les meilleurs esprits de l'Allemagne, Klopstock, Wieland, Herder. Les lettres que les philosophes allemands écrivaient à leurs amis de Suisse, Jean de Muller et Bonstetten, qui partageaient d'abord leurs espérances pour la régénération de la société, témoignent de ces dispositions. Les uns et les autres croyaient qu'il y avait à peu près dans toute l'Europe, indépendamment de la révolution française, une pente naturelle vers un changement de l'état social, une aspiration à la liberté, qu'ils appelaient dans leur langage métaphysique la *révolution naturelle* qui ne devait pas être confondue avec les excès de la révolution française et les projets des Jacobins. Les germes de cette révolution générale ne pourraient être étouffés, suivant leur manière de voir, quand bien même la révolution de 1789 serait écrasée en France, et voilà pourquoi ils étaient opposés à la coalition armée contre la France et aux émigrés. Cette manière de voir persista jusqu'au moment de l'invasion de la Suisse en 1798. Alors il fallut se rendre à l'évidence.

Les lettres que nous publions aujourd'hui, d'après les originaux allemands, sont une expression assez juste de cette manière de voir, et un tableau très piquant et très fidèle, presque toujours très intime, de l'état intérieur de la Suisse française, particulièrement du Pays de Vaud et de Genève, de son esprit public, de sa société, de ses coteries, durant ces années critiques où la France était déjà en pleine révolution tandis que la Suisse était encore en plein dans l'ancien régime.

L'auteur, Sophie de Laroche, occupe un rang distingué dans la littérature allemande, mais ses liaisons intimes avec tous les écri-

vains célèbres de son pays et de son temps, notamment avec Wieland et Goethe, ont contribué plus encore que ses écrits à la mettre en évidence. En Suisse, elle se lia de très bonne heure avec Bonstetten qui nous raconte dans son dernier ouvrage (*Souvenirs écrits en* 1831) la manière dont il lui rendit en Allemagne, en 1782, la visite qu'il en avait reçue à Berne quelques années auparavant : « Un de mes cousins, dit-il, officier en Hollande, part pour rejoindre son régiment. Le temps était beau, je monte dans son carosse, puis l'envie me prend de l'accompagner un peu. Je cours prendre une chemise et un surtout pour le cas où je découcherais. Je pars, je me sens entraîné comme dans un rêve ; je vais, je vais jusqu'à Spire, à plus de cent lieues de chez moi. Là je m'éveille comme d'un songe, presque effrayé de ce que je venais de faire. Le cousin me dépose à l'auberge. J'apprends que Madame de Laroche, auteur célèbre en Allemagne, était à Spire. J'y cours ; j'y fus reçu comme un frère ; j'y fus d'autant plus sensible, que j'avais le sentiment d'un pauvre exilé , sans garderobe et sans domestique. Madame Laroche ne me permit pas de retourner à mon auberge. Me voilà auprès de la plus aimable des femmes, entouré d'objets nouveaux, arrivé je ne sais comment dans un pays inconnu où tout me paraissait magie, etc., etc. »

C'est à Madame Laroche que Bonstetten dut la connaissance et l'amitié de Matthisson, qui commençait alors sa carrière poétique, et qui a rendu plus tard le château de Nyon célèbre par son séjour. Quant à elle-même, voici ce que nous apprennent sur sa vie les nombreux biographes qui lui ont consacré des notices :

Sophie de Laroche était fille d'un médecin de Kaufbeuren en Souabe, appelé Guttermann; née le 6 décembre 1730, elle fut dès sa plus tendre enfance initiée par son père dans les lettres, et elle lui servait de bibliothécaire à l'âge de douze ans. Guttermann ayant été appelé à Augsbourg, en qualité de doyen de la faculté de médecine, acheva dans cette ville l'éducation de sa fille qui étonna tout le monde dans cette résidence par l'étendue de ses connaissances et la vivacité de son esprit. Le médecin du prince-évêque d'Augsbourg, Bianconi, la demanda en mariage, mais cette union n'eut pas dans suite parce que le prétendant exigeait que sa fiancée se fit catholique. « En présence de son père, elle fut obligée, dit la *Bibliothèque universelle*, de faire un

auto da fe de toutes les lettres et des poésies des prétendus, et de fouler solennellement aux pieds l'anneau d'alliance. »

Mlle Guttermann ressentit un profond chagrin de cette rupture, et, tombée dans une douce mélancolie, elle montra dès lors beaucoup de goût pour la solitude. Parente du célèbre Wieland, alors jeune pasteur à Biberach, elle vint loger dans sa maison, et elle recommença avec lui son éducation littéraire. Wieland, devenu son guide et son ami, désira l'épouser; mais l'insuffisance de sa fortune l'ayant forcé à voyager pour chercher à se placer, Sophie Guttermann se maria en son absence à un conseiller de Mayence, intendant des domaines du comte Stadion, dont le véritable nom était Franck de Lichtenfels, mais qui l'avait transformé, à la demande du comte et pour se conformer à la tendance française du jour, en celui de *Laroche*. Ce Franck est connu dans la littérature par ses *Lettres sur le monachisme* (1771), dans lesquelles la vie de couvent est attaquée d'une manière assez satirique. La vivacité de ce pamphlet fit perdre à l'auteur sa place de conseiller; il voyagea en Suisse et dans d'autres pays, et se retira enfin à Offenbach avec sa femme qui fit paraître successivement un assez grand nombre de relations et d'ouvrages d'imagination dont quelques-uns furent traduits en français. Nous citerons le roman intitulé : *Mademoiselle de Sternheim*, par lequel elle débuta en 1771, avec une introduction de Wieland, l'*Histoire de miss Lony*, les *Lettres de Rosalie*, *Pomone*, les *Lettres à Lina*, *Fany et Julie*, les *Caprices de l'amour et de l'amitié*, les *Contes moraux* et les *Nouveaux contes*, les *Tableaux de résignation*, *Mon pupitre* (*Schreibtisch*), *souvenirs de Sophie Laroche*. Ce dernier ouvrage se rapporte particulièrement à la Suisse et à une Bernoise célèbre, Julie Bondeli, avec laquelle elle se lia très étroitement.

L'auteur avait pris pour son modèle *Richardson*, et, dans plusieurs de ses ouvrages, notamment dans *Mademoiselle de Sternheim*, femme vertueuse mais exaltée, qui devient malheureuse par un enchaînement de circonstances fortuites, elle n'est pas restée trop loin de son modèle.

Ayant perdu son époux en 1789 et bientôt après son fils, jeune homme de grande espérance, Madame Laroche tomba dans une extrême mélancolie, et ce fut pour se distraire qu'elle entreprit, à la sollicitation de ses amis, un dernier voyage en Suisse. C'est celui qui donna lieu aux lettres que nous publions aujourd'hui.

Nous nous sommes attaché à en extraire essentiellement la partie descriptive et anecdotique, celle qui fait connaître la société de la Suisse française, particulièrement celle du Pays de Vaud et de Genève. Nous avons omis les nombreux passages dans lesquels s'épanche la douleur maternelle. Cette abondance de sentiments mélancoliques, si naturelle sous la plume de l'auteur, et quelleque soit la variétés des formes dans lesquelles elle s'exhale, n'aurait guère d'intérêt pour le lecteur de nos jours.

Après ce dernier voyage en Suisse, fait en 1792 (c'était le troisième), Sophie Laroche retourna à Offenbach auprès de ses filles dont l'une épousa Maximilien Brentano, négociant de Francfort, devenu célèbre par ses enfants, Clément Brentano, poète de l'école romantique, mort en 1843 à Aschaffenbourg, et Bettina Brentano, devenue Madame d'Arnim, plus connue encore que son frère par ses relations et sa correspondance avec Goethe (*Correspondance de Goethe avec un enfant*) et par cet autre livre adressé à Frédéric-Guillaume IV et intitulé : « *Ce livre appartient au roi.* » (*Dies Buch gehoert dem Kœnig.*) Dans la correspondance de Bettina avec Goethe, il est souvent question de sa grand'mère, « Sophie Laroche, » amie de Madame la conseillère de Goethe. Orpheline de fort bonne heure, Bettina fut élevée en partie (si l'on peut appeler *éducation* le développement que reçut cette capricieuse enfant) par sa grand'mère, âgée de plus de quatre-vingts ans, mais dans laquelle on pouvait encore discerner les traces de la beauté célèbre, jadis aimée et chantée par Wieland. Dans sa solitude d'Offenbach, elle semblait prendre un dernier plaisir aux excentricités de sa petite-fille bien-aimée. Bettina nous trace d'elle un portrait majestueux que Daniel Stern (Madame la comtesse d'Agout) a reproduit dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* [1]. Ce portrait nous la montre avec ses boucles de cheveux argentés, dans sa robe de gros de Tours à longue taille et à queue traînante, si pleine de dignité, d'un si grand air que tout ce qui l'entoure semble commun auprès d'elle. Chaque soir elles se promenaient ensemble dans le jardin où l'aïeule ne pouvait souffrir le moindre désordre. Il fallait que Bettina allât, d'arbuste en arbuste, de branche en branche, couper les fleurs et les feuilles flétries. Elle-même attentive, soigneuse, s'occupait à redresser les tiges

[1] N° du 15 avril 1844.

trop inclinées, à séparer ou à rejoindre les jeunes rameaux, donnant ainsi à la jeune fille une leçon détournée et muette sur l'œuvre de la vie. Elle chérissait tendrement toute cette vie végétale, et elle parlait aux branches indisciplinées comme à des êtres animés. Bettina lui faisait observer que, dans ses joies naïves, elle semblait un enfant qui verrait toute chose pour la première fois. « Qu'ai-je donc à faire, lui répond l'aïeule avec une simplicité grave et douce, que de redevenir enfant? Maintenant que toutes les fleurs de ma jeunesse sont flétries, que les feuilles tombent, que mon existence en ce monde est achevée autant qu'il m'a été donné de l'achever, selon les desseins de Dieu, il faut que l'esprit se prépare à germer dans une existence nouvelle. »

Telle fut la vieillesse de Sophie Laroche. Elle écrivit presque jusqu'à son dernier moment, et, par une coïncidence heureuse, ce fut à Wieland, qui avait mis une introduction à son premier ouvrage en 1771, que fut réservé, près de quarante ans après, la pieuse tâche de faire la préface du dernier de ses livres, « les *Soirées d'été de Mélusine.* »

En voilà assez pour faire connaître les diverses phases de la vie de Sophie Laroche, et pour donner une idée de ses ouvrages qui respirent tous une vive sensibilité et l'amour de la vertu. D'autres détails se présenteront d'ailleurs à mesure que l'on avancera dans la lecture des lettres que nous allons reproduire. Elles datent de la première partie de l'année 1792. Nous avons supprimé celles qui sont antérieures au départ de Berne de Sophie Laroche, parce que, bien qu'intéressantes, ces lettres ne se rattachent pas à notre plan :

« Nous partîmes de Berne après avoir pris congé de nos amis, MM. Itt, Stapfer et de Mmes Tribolet, et Marianne Fels, cette autre Julie Bondeli si chère à mon cœur. Par une erreur du cocher, au lieu de suivre la route de Lausanne, nous prîmes celle de Vevey et tout à coup j'aperçus de la hauteur cette magnifique vue du lac de Genève qui avait ravi comme en extase mon pauvre fils François, lorsque je fis avec lui, en 1784, le voyage de Suisse. Ce souvenir, dans un moment inattendu, renouvela ma douleur. Je m'écriai comme l'Indien : « Vois-tu le soleil se lever? — Il est beau, bien beau, mais non plus pour moi qui ai perdu mon enfant. — Les fleurs embaument, mais elles n'ont point d'odeur pour moi, car mon fils est mort. »

» Nous arrivâmes enfin à Lausanne à la même heure que dans notre précédent voyage ; mais que mes sentiments étaient différents ! Je ne veux pas, mes chères filles, m'appesantir sur ce parallèle, car la perte de votre frère vous arracherait de nouvelles larmes. Je trouvai chez nos bons amis Levade toutes les consolations que peut offrir la bonne et solide amitié ; ma douleur trouva une diversion dans le récit que me fit Madame Levade des succès que son fils obtenait en Angleterre ; elle n'a que cet enfant, et moi j'en ai encore deux. En pleurant sans cesse celui qui n'est plus, il me semble parfois que je fais tort à ceux qui vivent.

» Nous nous sommes établis *en Etra ;* c'est ainsi qu'on nomme le faubourg de Lausanne du côté de Vevey. Madame de Henault, notre ancienne connaissance d'Offenbach, nous avait retenu ici un logement dont la comtesse de Steinberg est très contente. Nous avons pour cinq carolins par mois, dans la maison Maisonnier, quatre chambres avec quatre lits, une cuisine, une chambre à manger, un lit pour deux domestiques, mais les draps de lit se paient à part deux florins. Trois de nos chambres ont une vue splendide sur une partie du lac de Genève et sur les montagnes de la Savoie. De l'autre côté, la route de Vevey passe sous nos fenêtres. Elle s'éloigne en serpentant et en faisant mille détours au milieu des vignes et des rochers, tantôt se rapprochant et tantôt s'éloignant du lac. Ces deux vues si différentes sont un peu l'image de ma vie. J'ai vu des paysages ravissants et d'âpres sentiers de montagne. Née sur les bords du lac de Constance, qui rappelle parfois le Léman dans ses riants aspects, j'ai passé mon enfance à Lindau. Conduite de là à Biberach, chez mes grands parents, je suivis bientôt mon père à Augsbourg où il fut appelé comme médecin. C'est dans cette ville que j'ai été élevée, dès l'âge de treize ans à celui de dix-neuf. Après la mort de ma mère chérie, je revins à Biberach où j'eus l'inappréciable bonheur de connaître Wieland, et de former avec lui mon esprit et mon intelligence. Mais bientôt votre père m'emmena dans sa demeure sur les bords du Rhin, puis dans le Wurtemberg et en Souabe où j'habitai le château de Warthausen.

» De là, après la mort de l'excellent comte Stadion, j'ai habité à Bönigheim, non loin de Stuttgart, puis à Coblence, à Spire, enfin à Offenbach, et j'ai voyagé en Hollande, en France,

en Angleterre. C'est la troisième fois que je viens en Suisse, d'où je retournerai finir mon pélerinage à Offenbach, où reposent votre père et votre frère. Je me fais une douce joie du moment où, après tant de vicissitudes, je serai unie à eux dans le tombeau.

» M. Levade est venu m'arracher à mes réflexions pour m'emmener dîner avec sa femme. Je m'attendais à me trouver seule avec ce couple affectueux, mais quelle a été ma surprise en trouvant une élite de convives ! C'étaient Gibbon, l'illustre auteur de l'histoire de la grandeur des Romains et de leur décadence ; le chevalier Macpherson qui, né dans une île de la mer d'Ecosse, élevé en Angleterre, ayant occupé des emplois élevés dans les Indes orientales, parcourt maintenant l'Europe avec cent mille florins de rente et un esprit très observateur ; le colonel Polier, de Lausanne, qui a passé aussi trente-cinq ans dans les Indes, et qui est encore au service du Grand-Mogol à la résidence de Delhi ; le prince de Salm, chef d'un régiment au service de France et frère de la duchesse de l'Infantado ; le chevalier Redger, Anglais qui connaît l'Italie comme Swinburn, et enfin mon ami Levade, qui a voyagé dans notre Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en Italie. Le contact de toutes ces intelligences si diverses a opéré une diversion momentanée à ma douleur. Ces hommes de mœurs si diverses, tous également mais différemment instruits, m'ont charmée par leur conversation. Macpherson et Polier ont connu tous les deux particulièrement Hastings, le gouverneur du Bengale. Ils ont parlé de son caractère et de ses actions de manière à me faire croire que tout ce qu'on a mis à sa charge n'est pas également fondé.

» J'étais assise entre Gibbon et Macpherson, et les événements de la révolution française ont naturellement fait les frais de la conversation. Gibbon juge les rois d'aujourd'hui comme il a jugé les empereurs romains de la décadence ; il voit dans ce qui se passe maintenant les mêmes causes et les mêmes effets que dans son histoire. Macpherson, en sa qualité d'ami particulier de notre empereur Léopold, est plus disposé à l'indulgence envers les princes. « Mais pourquoi, dit-il, dépenseraient-ils leurs trésors et leurs armées pour rétablir en France dans leurs titres et leurs honneurs ces nobles qui n'ont pas su gouverner comme l'aristocratie anglaise ? Laissons la France s'affaiblir et s'affaisser sur elle-même au milieu de ces troubles intérieurs. Les

Etats allemands ne pourront que gagner du repos à ces agitations, et quant à l'Angleterre, son commerce et sa marine s'accroîtront d'autant plus que sa rivale ne pourra la suivre dans son développement. Voilà bien un jugement anglais. Macpherson va partir pour l'Espagne.

» Le prince de Salm nous entretint de ses voyages. En entendant tous ces gens qui causaient de leurs aventures dans les pays d'outre-mer comme d'insignifiantes promenades, je ne pouvais m'empêcher de penser : quels dangers sur terre et sur mer n'ont pas courus ces grands voyageurs si insouciants de leurs personnes, et mon pauvre fils a trouvé la cause de sa mort dans une courte excursion que son état de forestier l'appelait à faire ! Néanmoins j'ai dû quelques heures d'intéressante distraction à cette réunion chez les bons Levade. En voyant comment le service de la table était fait chez eux par un seul domestique, dans une étroite salle à manger, au moyen d'une ouverture pratiquée dans le mur qui la sépare de la cuisine, j'ai réfléchi combien il serait commode d'imiter ce procédé en Allemagne, où les allées et venues des gens, l'ouverture et la fermeture des portes causent tant de dérangement et font perdre tant de place dans les appartements. C'est un point précieux que la recherche de l'utile et de la simplification dans les grandes comme dans les petites choses.

» Le soir, j'ai fait la connaissance de mesdames Blaquière et Friesheim, deux filles du célèbre historien de l'Angleterre, Rapin-Thoyras. J'ai causé avec elles au lieu de jouer ou de travailler. On me laisse ma liberté complète et j'en jouis avec bonheur, comme aussi de l'éloignement des troupes bernoises. Ce n'est pas que ces deux mille hommes dans le Pays de Vaud dussent faire craindre à la France une invasion suisse; mais on a su mêler les cantons aux menaces de coalision armée, et l'on a dit qu'ils voulaient jouer leur rôle dans cette grande croisade en marchant sur Lyon. D'ailleurs tous les prétextes sont bons quand on veut nuire. Le fait est que cette démonstration armée était faite pour montrer à quelques têtes ardentes dans le Pays de Vaud, que le gouvernement bernois ne s'endort point, et qu'il veille sur les menées des clubs de Paris qui sont en relation avec les révolutionnaires vaudois. Deux jeunes gens d'un

esprit trop exalté[1] ont été conduits dans l'ancien château-fort des comtes de Savoie, à Chillon. Mais ce qui est fort singulier, c'est que l'impératrice Catherine a fait prévenir le gouvernement bernois « qu'il existait un projet de réunion du Pays de Vaud à la France. » Il s'agit d'empêcher la fièvre révolutionnaire avant que l'inoculation ait pris, et, si l'on tardait trop, les accès du mal seraient d'autant plus dangereux que l'on voudrait mettre en usage des remèdes plus violents. On a l'exemple voisin, celui de Genève, et plus ceux du Brabant et de la Hollande. Le bonheur dont le Pays de Vaud jouit, et qui met une si grande différence entre son peuple et ceux du reste de l'Europe sera peut-être un obstacle pour la contagion. Risquera-t-on le bien que l'on tient pour embrasser un mieux chimérique ? Déjà le bon sens et la droiture des paysans bernois a fait reculer les prédicateurs de liberté. L'un des plus vieux de ces campagnards a répondu ainsi à une convocation des clubistes : « Il est impossible de vivre sans impôts, et il serait inique de notre part de refuser ce que Dieu même a ordonné, dans la bible, de payer, les dixmes et les contributions. Nous savons bien que vous autres *Messieurs* vous êtes mal avec le gouvernement de Berne, et que vous voulez nous attirer à vous. Mais si nous nous laissions entraîner, vous nous demanderiez toujours des impôts et même de plus forts. Nous resterons donc fidèles à l'autorité à laquelle nous avons prêté serment. »

» Néanmoins le gouvernement de Berne n'est pas rassuré pleinement ; il a fait des perquisitions très sévères et interdit plusieurs gazettes et feuilles étrangères. Cela a mis de fort mauvaise humeur un riche Hollandais qui vivait ici depuis quelques années, et qui vient de partir pour Genève avec sa famille. C'était une maison fort agréable, que les Lausannois regrettent beaucoup. Les habitants de cette ville sont évidemment divisés en deux partis ; l'un tient pour la noblesse et pour Louis XVI, et l'autre pour la liberté et l'égalité. Tous deux s'expriment avec beaucoup de vivacité, et avec cette abondance qui est dans le génie des Français dont on parle ici la langue. On entend force déclamations contre les Allemands, leurs princes et leurs nobles, et aussi contre les Bernois ; on fait revivre d'anciens griefs ; on n'excepte de l'anathème contre les grands d'Allemagne

[2] MM. Rosset et Muller de la Mothe.

que le margrave de Baden et le prince héréditaire de Reuss. Le margrave d'Anspach, qui naguère était très aimé, a perdu son crédit parce qu'il fait, dit-on, trafic de ses troupes. Mais on répond que le même reproche peut être adressé aux cantons suisses qui laissent aussi aller, pour de l'argent, leurs ressortissants aux services étrangers. Ne sait-on pas que le sang des Suisses est tarifé sur les champs de bataille de l'Europe, comme celui des soldats de Hesse et d'Anspach en Amérique, au service de l'Angleterre?

» M'étant enquis des motifs de plaintes des familles du Pays de Vaud, il m'a été répondu qu'elles provenaient de ce que leurs enfants avaient très peu de places d'officiers dans les régiments au service étranger. Comme je trouvais ce grief juste, on m'a fait observer que l'on prenait pour officiers des fils de famille Bernois parce qu'ils se faisaient fort de fournir des soldats et de répondre pour eux, ce que les jeunes messieurs du Pays de Vaud ne pouvaient faire.

» La spirituelle et aimable chanoinesse de Polier m'a accompagnée au *bois de Céri*, maison de campagne de M. le colonel de Polier des Indes, et j'ai fait chez lui la connaissance de Mme de Montolieu, connue par sa publication de *Caroline de Lichtfield*. C'est encore là une femme aimable au possible, et qui passe pour avoir autant de bonté de cœur que de liberté d'esprit. Je crois l'avoir vue dans un des plus beaux moments de sa vie, car je lui parlais de *Caroline* et elle caressait son bel et spirituel enfant, le jeune de Crousaz, en admirant la campagne resplendissante. J'aurais voulu qu'un habile peintre l'eût représentée dans ce moment. C'était bien l'image du contentement parfait sur cette terre. Il aurait seulement fallu lui mettre un livre à la main, et ajouter un peu en arrière le visage de Mlle Polier de Bottens, la prudente tante, levant les yeux de dessus son ouvrage pour contempler la mère et le fils.

» Nous avons visité, Mme de Steinberg et moi, avec un plaisir infini, les collections d'objets indiens rapportés de Delhi par le colonel de Polier. Cet homme est pour moi un sujet d'étude extraordinairement intéressant, car il n'est pas seulement versé dans l'art militaire; il connaît à fond les langues et la science de l'Inde. Il a profité de son long séjour dans cette contrée et de ses relations avec des familles du pays, pour réunir une collection volumineuse d'écrits sur l'histoire, la poésie et la philo-

s phie des Indous, et il a fait hommage de ces trésors au musée britannique. J'ai vu chez lui bien des in-folios remplis d'images de palais, de temples, de jardins, de descriptions de fêtes et de cérémonies, de portraits de rois, de princes et de grands seigneurs indiens. D'autres volumes sont consacrés aux fleurs, aux plantes, aux animaux, aux costumes, aux armes; le tout peint avec ces vives couleurs orientales et cette netteté de traits qui est particulière aux arts de l'Hindoustan. Il a aussi dans cette collection des armes, des vêtements, des curiosités d'histoire naturelle, des objets d'art en ivoire et en écaille, revêtus d'or et incrustés de pierreries. Ce qui m'a le plus intéressée, comme femme, ce sont les tissus et les fils de soie qui ont la transparence du cristal et la finesse d'un cheveu. Quel luxe aussi et quelle variété dans les poignards, les pipes, les instruments de l'usage le plus vulgaire! Il y a là de quoi rabattre un peu l'orgueil industriel des nations européennes! Lausanne doit au colonel de Polier un musée qui peut donner une parfaite connaissance des mœurs, des usages et de l'histoire de l'Inde. C'est ainsi que j'ai appris qu'à Delhi on ne change pas seulement d'assiette à chaque plat, mais bien aussi de serviette, et ces serviettes sont de mousseline tissée d'or et d'argent. J'espère bien revoir encore le colonel Polier et apprendre de lui bien des choses plus sérieuses sur la religion, les arts et les instincts de ces enfants du soleil dont malheureusement le sol est ensanglanté par de si terribles luttes.

» J'ai eu ensuite le singulier bonheur de voir chez mes amis Levade une nombreuse réunion d'émigrés. J'ai pu les étudier à mon aise. C'étaient la princesse de Bouillon, née princesse de Hesse-Rothenbourg; la duchesse de Biron, nièce de la duchesse de Luxembourg, si connue par les écrits de J.-J. Rousseau; la comtesse d'Aguesseau et ses deux filles; la comtesse Catalan; la comtesse de Sylva, belle Portugaise qui est venue consulter M. Tissot; Mme Trevor, femme du ministre d'Angleterre à Turin; enfin un marquis français. Il y avait de plus Gibbon et l'aimable famille de Sévery, qui est de Lausanne.

» Toute cette société a déjeûné dans un cabinet de treillage, situé dans le jardin, au milieu des plantes exotiques et tout près d'une volière remplie de serins des Canaries. On avait la plus belle vue sur la ville qui s'étend en amphithéâtre jusqu'au pied des collines sur lesquelles elle est bâtie, sur le lac, la côte

de Savoie et presque tout le Pays de Vaud. Quand les dames eurent admiré ce spectacle riant et majestueux, elles allèrent se reposer dans la bibliothèque de M. Levade, qui renferme non-seulement de beaux livres, mais aussi une collection de peintures et de gravures. Au moment où les voitures vinrent chercher les dames, elles étaient occupées à feuilleter l'ouvrage de Lavater sur la physionomie. Je portai involontairement mes regards sur ce cercle de personnes réunies par le hasard pour tant de motifs différents, et je fis la réflexion que Lavater aurait eu là une ample moisson d'observations à recueillir. Les nobles émigrés supportent leur disgrâce avec une résignation et un courage qui montrent bien que le sentiment de la vertu et de l'équité n'est pas perdu, comme on le dit parfois, dans la grande société parisienne. Mme de Biron continue, dans l'émigration, à payer à d'anciens serviteurs de sa famille les pensions qu'elle leur faisait dans sa prospérité. Mme d'Aguesseau, qui à Paris était une reine de beauté, semblait si naturelle dans la petite chambre de M. Levade, qu'on aurait dit qu'elle y avait passé toute sa vie. Mme de Sylva, belle et gracieuse comme son nom, m'entretenait de ses maux et des cures de M. Tissot. Lady Trevor, sans inquiétude sur son sort et avec l'assurance propre aux Anglaises, ne paraissait occupée qu'à faire oublier aux dames françaises leurs tristes préoccupations.

» La physionomie de Gibbon était curieuse à étudier quand il examinait le dessin d'un sarcophage récemment découvert dans le tombeau des Scipions, et que les antiquaires croient être celui du grand Africain.

» Mme d'Aguesseau et ses filles contemplaient curieusement et écoutaient le célèbre écrivain. Si j'avais eu l'honneur de les connaître depuis plus longtemps, je leur aurait dit : « Vous avez envie d'étudier la Suisse et son histoire; là aussi vous trouverez des ruines, celles des châteaux de la noblesse qui ont été détruits par les paysans, parce que cette noblesse, à l'ombre du pouvoir impérial, maltraitait le peuple. Dans ces manoirs ruinés, qui couvrent le sol de l'Argovie et de toute la Suisse, vous pouvez voir une image de ce qui arrivera à la noblesse française si elle persiste à refuser une constitution élaborée par la bourgeoisie. Gibbon, qui a si profondément médité sur les causes de la chute de l'empire romain, est votre ami. Lisons ensemble son livre sous ses yeux, et peut-être qu'il nous fera sentir des rap-

prochements précieux entre l'état actuel de la monarchie française et celle du monde romain à sa décadence, rapprochements dont nous pourrions faire notre profit. »

» Ces réflexions que je faisais à part moi me conduisirent naturellement à observer la conduite de Gibbon vis à vis des dames. Je dois dire avec une sorte de chagrin que je le trouvai assez mal disposé envers notre sexe, et plus volontiers porté à la critique qu'à l'éloge. Ainsi ce jour-là il censura de la manière la plus amère les ouvrages de Mme de Genlis. J'ai remarqué que Gibbon, bien qu'il soit comme naturalisé à Lausanne, reste cependant très attaché aux idées et aux habitudes anglaises. C'est ainsi que j'ai pu le voir chez lui, dans sa bibliothèque, entouré des morts célèbres de tous les pays, dissertant avec une société d'élite sur les sujets les plus graves et les plus sérieux, comme aussi sur les plus légers. Quel plaisir n'ai-je pas eu en entendant l'illustre Anglais, dont les ouvrages font tant d'honneur à sa patrie et à toutes les bibliothèques, causer avec le chevalier de Boufflers, si connu par ses vers galants et par son joli voyage en Suisse ! Ces deux hommes examinaient un livre sur l'Asie (*Asiatic Researches*) récemment imprimé à Calcutta, et de là ils étaient conduits à faire des remarques sur le progrès et la marche des sciences dans toutes les parties du monde.

» Ces deux hommes d'élite, l'Anglais Gibbon, si versé dans les antiquités et l'histoire, et le Français Boufflers, le poète des nymphes et des amours, étaient là devant moi, pauvre et bonne femme souabe, dissertant sur toutes sortes de matières. Boufflers, qui a passé plusieurs années en Afrique, comme gouverneur des possessions françaises du Sénégal, donnait à Gibbon des indications sur les peuplades indigènes et sur les traces de la domination romaine dans cette ancienne terre d'Afrique. Ayant été membre de la première assemblée nationale, il savait aussi toutes sortes de choses sur les hommes et les partis en France. Il va maintenant à Berlin pour chercher à conjurer l'orage qui menace de fondre sur sa patrie. Puisse-t-il réussir ! Il verra Wieland à Weimar et il sympathisera, j'en suis sûre, avec lui, car il y a dans la nature de ces deux esprits bien des points de ressemblance. J'aurais bien voulu être admise à parcourir ses portefeuilles, où l'on dit qu'il a rassemblé tant de choses intéressantes, au risque

d'y trouver des tableaux poétiques sur la mythologie des nègres et les amours des Hottentotes.

» J'ai revu M. de Boufflers une autre fois, chez Mme de Corcelles, et encore sous un meilleur jour, celui de l'amitié, car il m'a interrogée avec le plus vif intérêt sur la charmante comtesse de Wartensleben, récemment décédée, et avec laquelle j'étais étroitement liée.

» Mme de Corcelles me prête tous les cahiers de l'*Esprit des journaux*, qui est un recueil fort répandu ici. J'y ai retrouvé aujourd'hui le nom d'un de mes anciens amis, Wandeboren, qui a fait « *un tableau de l'Angleterre à la fin du* XVIIIme *siècle.* »

» J'ai parcouru aussi la collection complète du journal littéraire et hebdomadaire de Lausanne, rédigé par M. Lanteires, parce que c'est surtout dans un ouvrage de ce genre que l'on peut juger du milieu littéraire d'un pays, et de la sollicitude des classes cultivées pour le peuple, son bien-être et ses intérêts. J'ai eu le plaisir d'y trouver de bonnes remarques sur les arts, l'agriculture, des vers, des anecdotes, des demandes et des réponses sur des sujets d'utilité publique; cela peut convenir à la fois à la ville et à la campagne. Je me suis abonnée dans un cabinet de lecture. Le livre qui est le plus en vogue, c'est celui de Mirabeau, les *Lettres à Sophie*, qu'un employé de la police, Manuel, vient de faire paraître. On se dispute aussi les ouvrages de François de Neufchâteau et de Parmentier. Les observations d'économie domestique et rurale, tout ce qui peut tendre à l'amélioration du sort des pauvres, voilà ce qui intéresse en ce moment. Il va sans dire que cela n'empêche pas de lire les romans. A ce propos, il m'est arrivé une petite aventure assez curieuse. Vous savez mon admiration pour Richardson et surtout pour son Grandisson, le héros de la perfection, l'idéal de l'homme vertueux, selon mon cœur. J'appris donc avec un vif plaisir qu'un mylord Grandisson devait venir habiter avec sa famille la campagne de *Mon Repos*, tout près de ma demeure. Je me faisais une fête de le voir, ne fût-ce que de loin. Je me représentais cette famille comme le type romantique de la vie d'intérieur. Mais je fus bien sotte quand on me montra un petit homme rougeaud, au teint couleur de cuivre, qui fume et crache toute la journée, une longue femme mélancolique, et une grande fille plus triste encore. Je fus singulièrement désappointée, car jamais je ne m'étais figuré Grandisson fumant. Je pris donc l'homme en guignon ;

mais je fus un peu réconciliée avec lui quand j'appris qu'il donnait à ses domestiques des noms de fleurs. Comme il en change très souvent, et qu'il ne peut se rappeler leurs noms, il leur ordonne de porter constamment des bouquets de diverses fleurs, afin de pouvoir les appeler : « la *Rose*, la *Tulipe*, *Marguerite*, *Violette*, etc. » Quand un domestique de l'un ou de l'autre sexe est engagé dans cette maison, on convient, en fixant ses gages, du bouquet qu'il portera.

» Je puis me convaincre ici, à chaque instant, de la différence qui existe entre nos idées allemandes et celles des émigrés français. Le respect que j'ai pour la noblesse d'Allemagne vient des services personnels que je sais avoir été rendus à l'Etat par plusieurs familles nobles avec lesquelles j'ai vécu, entr'autres les familles de Stein, Stadion et de Sternberg. Ce respect pour la noblesse de mon pays a donc une cause morale, et, comme toute bonne Allemande, je me croirais fort insensée si je pensais à renverser un ordre de choses établi et consacré par le temps. Mme de Steinberg, avec laquelle je vis ici et qui me traite comme une amie, est pour moi, à cause de sa naissance et comme femme d'un ambassadeur, une personne à laquelle je dois toujours céder le premier pas, soit dans les assemblées soit dans les visites. Cette simple circonstance fait qu'on l'accuse de hauteur et moi de servilité. Et par qui ces accusations sont-elles lancées ? Par des émigrés français des deux sexes, remplis de vanités futiles, et qui ont quitté leur patrie parce qu'ils ne pouvaient vivre sur le même sol et sur un pied d'égalité avec le reste de leurs compatriotes ! Ces gens-là ont peu le sentiment de la véritable noblesse ; ils n'ont pas celle du cœur ni le respect de la justice envers les autres et vis-à-vis d'eux-mêmes. Cette armée d'émigrants me fait l'effet d'une armée d'enfants qui oublie les biens les plus sûrs de la terre pour se jeter à la suite d'une stérile vanité. Mon vœu le plus sincère, c'est qu'ils suivent l'exemple d'un des leurs, le noble vicomte de Dampierre. Cet homme distingué, dont les domaines sont dans les environs de Dijon, avait aussi émigré ; mais son bon génie le porta à réfléchir sérieusement et à se jeter dans des considérations morales, au lieu de dépenser ses facultés dans de vaines chimères. Il ne parlait à personne de ses chagrins, sinon à un certain M. Du Toit (Mambrini), qui est renommé ici pour sa piété extraordinaire, et qui est presque en odeur de sainteté chez ses adeptes. Cet homme d'élite fit en-

visager au vicomte de Dampierre que tout ce que regrettait l'émigration n'était que de la fausse monnaie, avec laquelle on ne pouvait se procurer ni le pain de l'âme ni le pain du corps, des noms et des mots sans consistance dont l'abolition était dans la volonté de Dieu. Il ajoutait que la Religion faisait tous les hommes égaux devant la divinité, qu'elle commandait l'humilité et le respect pour les pouvoirs établis de fait, et une patiente et silencieuse résignation. M. de Dampierre suivit les bons conseils du pieux personnage, et il est retourné à Dijon où il obéit aux lois de son pays comme un père de famille prudent et soigneux. Il remercie tous les jours son ami de Suisse, qui l'a remis sur la véritable voie de son devoir dans ce monde et de son salut dans l'autre. Tous les émigrés qui sont en Suisse ne devraient-ils pas suivre cet exemple, au lieu de se disputer sur des riens, et de disserter encore sur l'étiquette comme à l'ancienne cour ? Ne voient-ils pas en Suisse, à côté des ruines des châteaux-forts des nobles qui ont abusé de leur force et de leur pouvoir, le respect des anciens noms et des familles qui ont su se faire aimer ? Quoi de plus populaire en Suisse que le descendant d'un ancien noble qui s'est montré assez prudent pour ne pas se roidir contre la force des choses et les progrès inhérents à l'humanité ?

» Le hasard m'a fait apprécier l'excellent ton qui règne ici à Lausanne dans les réunions intimes de la société polie. J'allais un soir, suivant la permission que j'en avais reçue, chez Mme Blaquière où je trouvai une vieille demoiselle de Bottens, de la famille de Polier, et encore d'autres dames. Je voulais discrètement me retirer, mais on insista pour que je restasse. Je pus voir là le contraste entre les manières des émigrés, qui n'offrent que contradictions choquantes, et la tenue toujours simple et d'un comme il faut bien réglé de la société lausannoise.

» Mlle de Bottens a passé les soixante-dix ans, mais elle est encore vive et son esprit est un mélange de bienveillance et de finesse. Jeunes et vieilles, dans cette société de dames, sont sur un pied d'égalité ; l'esprit des gens semble être en harmonie avec le riant aspect de la contrée. L'âme se sent rafraîchie quand on voit et quand on entend ce cercle de femmes, toutes amies, dont les unes sont encore au printemps de la vie, tandis que d'autres sont dans le plein été de la beauté corporelle et des facultés de l'esprit, et que d'autres touchent à la maturité de l'automne ou même à l'hiver de la vie, sans que l'égalité de leurs

caractères soit altérée par l'idée du déclin de toutes choses. Le désir de plaire et celui d'être utile se donnent la main dans ce cercle aimable. La conversation y part du cœur, et le feu des idées, qui a quelque chose de si communicatif et de si électrique dans les heures avancées du soir, s'alimente à la chaleur du cœur. C'est comme le feu du foyer dont chacun s'approche tour à tour pour tisonner, et qui donne aux objets voisins de la cheminée des aspects si différents selon que les tisons sont déplacés par telle ou telle main.

» Une apparition bien agréable pour moi, dans cette soirée charmante, fut celle de la nièce de Mlle de Bottens, la brillante Mme de Montolieu, qui de la même main dont elle a écrit *Caroline de Lichtefield*, venait serrer la main de sa tante, s'informer de sa santé, lui tâter le pouls, lui ordonner pour le soir une boisson bienfaisante. Quel mélange d'esprit français et de bonté germanique !.....

» La bienveillante courtoisie de ces dames, après qu'on eût pris le thé et que l'on eût repris les ouvrages à l'aiguille, tomba naturellement sur ceux de mes ouvrages qui ont été traduits en français, comme *Mademoiselle de Sternheim* et *Miss Lony*. Pour ne pas demeurer en arrière, je parlai de *Caroline de Lichtefield*, et la soirée se termina par un échange que je fis avec Mlle de Bottens d'un exemplaire de ma *Sternheim* contre un exemplaire de l'ouvrage de sa charmante nièce.

» J'entendis aussi parler, dans cette remarquable soirée, d'un tour de force littéraire auquel ces dames se sont livrées à l'exemple de Genève, ville qui naturellement est comme un petit Paris pour le Pays de Vaud. A Genève donc, des dames ont imaginé de passer en revue, pour passer ces temps difficiles, des collections de gravures, et de s'imposer pour tâche ou pour pénitence, de composer des histoires imaginées d'après le sujet de chaque estampe. Ce jeu d'esprit n'a pas moins bien réussi ici qu'à Genève. Mme de Montolieu a composé une histoire arabe sur l'image d'une femme assise entre un lion et un âne; Mme d'Arlens a fait une charmante nouvelle à propos d'une gravure représentant une femme mélancoliquement assise au bord de la mer, par un soleil couchant; Mlle Rosalie de Constant a choisi une image dans laquelle un homme à genoux présente une rose à une dame, tandis qu'un troisième personnage tire un poignard derrière eux; enfin la belle nièce de la digne Mme de Chandieu a inter-

prété une scène dans laquelle on voit une femme entourée de plusieurs enfants. C'est cette dernière composition, qui, d'une voix unanime, a remporté le prix.

» Je me fais d'avance un grand plaisir d'assister encore à quelques réunions intimes de ce genre quand je serai revenue de Nyon et Genève à Lausanne.

» Quelle agréable course j'ai faite à Nyon, pour aller voir mon inappréciable ami de Bonstetten, en compagnie de ma fidèle compagne, Mme Salchli, femme du professeur Salchli, l'un des Bernois distingués qui professent dans l'académie de Lausanne! Quel plaisir, en contemplant ce beau lac Léman et les montagnes qui l'encadrent si majestueusement, de sentir à ses côtés une amie pleine de sollicitude, toujours prête à vous dire les noms des propriétaires de ces belles campagnes devant lesquelles nous passions, et à vous donner sur eux mille détails intéressants! Quel charme dans cette contemplation des beautés physiques de la nature et dans ces aperçus qui nous font pénétrer dans le cœur et dans l'intelligence des hommes, comme pour nous faire apprécier la beauté morale en même temps que les aspects du pays! Quelle source de jouissances Dieu n'a-t-il pas mise dans cette comparaison et dans cet amour du bon et du beau, appliqué aux individus comme aux paysages! Ainsi, en passant tout près du toit sous lequel habite Mme de Chandieu, je m'identifiais avec ses vertus et avec les qualités de son esprit. Comme ce petit voyage est devenu pour moi la source d'une double jouissance! La fertilité du sol semblait amener la fertilité des aperçus et des appréciations morales.

» Nous avions décidé de nous arrêter à Rolle pour dîner, dans une auberge, mais nous fûmes bien agréablement surprises en voyant arriver le major Roguin qui, au nom de sa femme, venait nous enlever pour nous mener dans leur maison où nous étions attendus par M. et Mme de Bonstetten venus au devant de nous pour nous emmener à Nyon. C'est ainsi que l'esprit d'hospitalité, sur cette rive enchantée du Léman, vient au devant de nous, et anime tous les habitants d'une bienveillance native qui se met à l'unisson des dispositions de nos cœurs.

» Mme Roguin est une femme de mérite, très respectable à mes yeux par la sollicitude et la prudence avec lesquelles elle a élevé quatre nièces et un neveu. Le succès de ces éducations a répondu à tant de soins. Le général de Ribeaupierre, mort trop

tôt au service de Russie après s'être distingué sous Potemkin, était un homme d'élite; Mmes Favre, Tremblay et surtout l'heureuse Mme de Saussy sont l'honneur de leur sexe; la plus âgée des nièces, Mlle Louise, n'a pas voulu se marier parce qu'elle tient à rendre à sa tante les soins qu'elle en a reçus, et à donner la première éducation aux jeunes enfants de Ribeaupierre. J'ai désigné Mme de Saussy comme une personne particulièrement heureuse, parce qu'une très riche Genevoise, sans enfants, Mme de Barantane, l'a adoptée pour sa fille. Cette dame ayant entendu parler plusieurs fois des charmantes dispositions des jeunes demoiselles de Ribeaupierre, vint exprès à Rolle pour les voir et pour en juger, et elle ne voulut pas s'en retourner avant d'avoir obtenu l'une d'elles comme son enfant d'adoption. Le sort décida entr'elles et favorisa la troisième qui est devenue ainsi l'héritière de deux beaux domaines et d'un million, dit-on, de capital.

» J'appris en passant de Mme Roguin, femme encore très active et fort laborieuse, un nouveau procédé commode pour faire des ouvrages de tapisserie. La pièce de casimir jaune clair, sur laquelle le dessin est légèrement tracé en entier, est roulée de façon qu'il n'y a jamais d'étalé qu'un morceau de la grandeur d'un in-octavo. Cette pièce est cousue sur un morceau de carton de grandeur pareille, et le reste de la pièce peut être mis facilement dans un sac à ouvrage. Dans la chambre de la nièce, j'ai vu une autre invention dont je ferai mon profit à mon retour chez moi. Comme la forme d'urne a toujours eu pour moi quelque chose de particulièrement gracieux et élégant, je fus surpris d'en trouver là une, haute d'un pied et demi environ, de belle faïence, qui contenait dans une boîte intérieure de fer blanc, des charbons allumés et des cendres brûlantes. La chaleur, sortant par plusieurs trous, se répand d'une manière égale dans l'appartement. Enfin j'ai pris le modèle d'un petit meuble en forme de table, qui n'a pas plus de deux pieds de long sur un et demi de large, et qui renferme à la fois un écran contre la flamme et l'ardeur du feu de cheminée, une chancelière pour les pieds et un pupitre pour écrire; le tout est facile à transporter d'une main.

» Les sœurs de Ribeaupierre sont particulièrement habiles à faire les patrons de toutes sortes d'ajustements, à les tailler et à les coudre. Ce jour était pour moi celui des surprises, car je

vis chez elles un charmant pardessus et un caraco de couleur vert-foncé, garnis entièrement d'une fine pelisse de Russie; habillements qui sont en même temps légers à porter et qui entretiennent dans le corps une douce chaleur. Plus tard, j'eus l'occasion de faire la connaissance d'une autre des aimables personnes de Rolle, Mme Favre l'aînée, digne sœur de M. Reverdil, l'amie d'enfance de Mme Necker, qui la charge de la distribution de ses aumônes. J'aurai aussi à parler des Necker eux-mêmes.

» Pour le moment me voici de nouveau installée dans mon cher Nyon, auprès de mon noble et cher de Bonstetten et de Mme de Wattevillequeje révère comme une autre Julie Bondely et son héritière en fait de vertu. Je l'aime comme un esprit d'élite, plein de grâce et de finesse, réunissant en un mot tout ce que les Anglais désignent sous le nom de *délicacy*.

» Quant au bailli Charles de Bonstetten, il me suffira de dire que, dans le cercle de mes amis, je n'en connais aucun qui ait un ensemble plus varié de connaissances et une aspiration plus élevée vers tout ce qui est grand, bon et généreux. Je souhaite que Berne ait toujours des magistrats aussi dignes, et que toutes les dames Bernoises ressemblent en talent, en caractère et en amabilité à sa chère et digne épouse. Puisse le bonheur sur cette terre être toujours leur lot, et puissent-ils trouver dans leurs chers enfants toutes les joies qu'ils sont dignes de ressentir !

» Je suis logée dans la charmante petite chambre verte de Matthisson, celle où il a composé son beau poème du *Lac de Genève,* et noué avec Bonstetten cette étroite amitié qui est citée comme un modèle. Je vois de ma fenêtre la partie inférieure de la ville de Nyon, le lac qui la baigne, la côte de Savoie, les châteaux, les villes et les villages de cette contrée, sur laquelle s'étalent les vignobles, les côteaux boisés, les champs et les prés, le tout dominé par le Mont-Blanc, ce géant aux neiges éternelles.

» Souvent j'avais désiré, après avoir vu deux fois la Suisse en été, de la contempler aussi durant l'hiver. Voilà, grâce à mon deuil, mon vœu satisfait ! Me voilà au cœur de l'hiver ; il sévit sur toute la nature; il a pour moi des charmes particuliers; il est en harmonie avec l'état de mon cœur.

» De celle de mes croisées qui regarde vers la côte, je vois le château de Prangin et sa riante terrasse ; je vois les fleurs rares et les arbustes exotiques recouverts d'enveloppes protec-

trices. Ah! c'est ainsi que dans le paisible et petit village de Bürgel, sur le Mein, repose dans sa tombe mon fils François qui au mois d'août était encore si plein de vie, si florissant. Mais je m'arrache à ces tristes pensées pour porter mes yeux sur le portrait de Charles Bonnet. Ce sage me dit que je dois supporter la douleur et que la vie ne finit pas dans ce monde. Sa demeure n'est pas loin d'ici; je peux l'apercevoir à l'horizon. Dans la collection de livres choisis qui ornent mon cabinet je trouve des historiens et des poètes anciens et modernes. Je vois en eux l'esprit de Bonstetten et de Matthisson qui si souvent les ont lus ensemble. J'ai aussi sous la main le *Musée Suisse* (*Schweitzer Museum*) dans lequel je puis me convaincre combien l'esprit des anciens a contribué à former l'esprit public de la Suisse actuelle. Puisse cet esprit veiller constamment sur les destinées de ce pays! Enfin j'ouvre Duclos, et je lis dans la préface de ses mémoires sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV, que Mézerai, historiographe de France sous Louis XIII, se plaignait déjà vers 1620 de la mauvaise administration des finances. Duclos est mort en 1772. Ainsi les maux de la France remontent bien haut. Ce passage de Duclos, et les plaintes que j'entends les émigrés pousser à chaque instant sur l'administration de Necker, comme étant la cause de tous leurs maux, me donnent beaucoup à réfléchir. J'ai voulu lire le livre de Necker intitulé : « *Compte-rendu sur l'administration des finances.* » Naturellement je ne puis entrer avec lui dans le détail des chiffres et dans le labyrinthe des calculs. Mais je remarque le caractère de l'homme, et je demeure convaincu de la pureté de ses intentions et de ses vues. Ce n'était pas là sans doute ce qui convenait aux courtisans de Versailles. Ils n'avaient que faire d'un ministre aimant le peuple, l'ordre et la vérité, ennemi des abus et des gaspillages. Ce qui m'étonne, c'est ce qu'on me dit de l'ennui qu'éprouve maintenant M. Necker quand il est dans son beau château de Coppet, en face du Mont-Blanc. « Je ne voisplus, dit-il, que des montagnes; je n'entends murmurer que le ruisseau qui forme une cascade dans mon jardin. » Il me semble qu'à sa place je serais heureuse de trouver une si splendide retraite après tant d'agitations.

» Ce matin nous avons eu avec M. et Mme Reverdil un entretien particulièrement remarquable. M. Reverdil a été gouverneur et conseiller du roi de Danemarck. Je ne le vois jamais

sans apprécier la justesse et la sûreté de son esprit. Puissent tous les jours de cet heureux couple être aussi fortunés que les moments que j'ai passés dans sa société! Aujourd'hui Reverdil a eu la plaisante idée de faire une comparaison dans les règles entre la métaphysique et le menuet. On part chacun de son côté, on décrit certaines figures en zigzag, et l'on finit par se retrouver chacun de son côté aussi, au point de départ.

» On a parlé ensuite des jardins anglais, et M. Reverdil nous a dit que cette mode avait envahi la contrée voisine de Nyon. Un riche étranger a fait élever dans sa propriété une montagne artificielle sur laquelle il a placé des vaches de bois, peintes en couleurs naturelles. Le goût du général de L..... qui vit tout près de là, est encore plus singulier. Il a fait placer dans son jardin un lit de tulipes en plomb, bariolées des plus vives nuances. Cela rappelle ce général allemand qui avait fait faire des décorations d'ordres et de croix en étain, pour les mettre sur lui quand il entrait dans son bain. La folie et la manie sont de tous les pays.

» J'ai fait par M. Reverdil la connaissance d'un vieil Anglais, nommé Espinas, qui a quitté sa patrie qu'il adore et dont il est fier, pour venir habiter à Nyon auprès de sa sœur qui a fait un mariage d'amour et qui a de la peine à élever sa famille. Il a formé un beau cabinet de physique et une bibliothèque pour l'éducation de ses neveux. Il a beaucoup étudié et voyagé dans sa jeunesse, et sa conversation est un répertoire d'anecdotes. Le bonhomme est tout réjoui de ce que j'aime et honore l'Angleterre. Sa nièce, Mme Duplessis, ne tarit pas sur son éloge. On croit qu'il est venu ici afin d'épargner sur son revenu pour faire face aux dépenses de l'éducation de ses neveux et nièces. Ainsi les Anglais voyagent pour économiser. C'est le contraire de nous autres Allemands qui, lorque nous avons envie de faire un voyage, restreignons bien à l'avance les dépenses de notre train ordinaire de maison. Ce qui pour les autres nations est la cause d'une double dépense, donne aux Anglais plus d'argent, de plaisir et de connaissances.

» Je vois chaque jour dans notre voisinage Mme et Mlle de Varicourt, d'une famille du Pays de Gex (Rouph). Christine de Varicourt est une des plus nobles natures, une des beautés les plus caractéristiques qu'il soit possible de rencontrer. Elle porte avec une force d'âme extraordinaire le poids d'un immense malheur,

et elle s'attache à le faire oublier à sa mère et à sa famille. François de Varicourt, son frère, fut massacré le 6 octobre 1790 à Versailles, devant la porte de la reine, comme il s'écriait : « Je supplie votre majesté de se retirer ; c'est le dernier service que je puisse lui rendre ! » La malheureuse mère qui a eu auprès de Voltaire une jeunesse si brillante et si enviée, passe aujourd'hui sa vieillesse dans les larmes. Ah ! combien de mères et de sœurs d'émigrés sont aujourd'hui dans une pareille désolation! Au reste le malheur est partout. Hier la tempête a fait sombrer dans le lac un bateau surchargé de paysans Savoyards qui retournaient chez eux après le marché de Nyon. Les bons habitants de Nyon voulaient les retenir crainte de malheur ; une femme septuagénaire refusait de s'embarquer par pressentiment ; mais le batelier a insisté pour ne pas perdre son gain et sa journée. On partit donc, et, avant d'avoir atteint le milieu du lac, quatorze personnes étaient englouties. C'est ainsi qu'une terrible catastrophe vient nous atteindre dans le moment de notre vie que nous croyons le plus heureux. Un moment avant ce sinistre, nous faisions avec Mme de Watteville des réflexions plaisantes sur une leçon de danse prise en commun par trois jeunes gens, un Français, un Bernois et un Zuricois, sur la différence de leurs caractères qui se manifestait dans leurs attitudes.

» Nos soirées se passent très agréablement avec les familles Reverdil, Varicourt et de Marcellange. Mme de Marcellange, qui dessine à merveille, a fait des vignettes pour mon roman de *Miss Lony*, dont elle est enchantée d'après la traduction. On lit, on travaille, on cause après le thé. Parfois nous avons de la musique, parce que Mme de Bonstetten a une voix d'une remarquable qualité, et que le capitaine du génie Varicourt et un jeune et riche émigré de Montpellier peuvent déchiffrer avec elle des opéras entiers. Mme de Prangin, Anglaise de naissance, et le conseiller Rentz, mon compatriote Souabe, avec sa femme qui est une riche Genevoise, viennent aussi comme renforts. Rentz joue du clavecin à merveille et sa femme chante fort bien. On a ainsi pu jouer et chanter d'un bout à l'autre tout l'opéra intitulé en français l'*Inconnu*.

» Pour auditeurs il y a Mme de Saint-Saphorin, née de Prangin, avec ses deux charmants fils et M. de Prangin le père. Il n'y a qu'une chose qui trouble le charme de ces soirées consacrées à l'harmonie ; une partie de la société est aristocrate et

l'autre démocrate ; cela cause parfois de désagréables interruptions dans la conversation. Ne pourrait-on employer la musique pour guérir ces discordances d'opinion et de caractère, puisqu'on assure que par son moyen on a guéri des personnes atteintes de convulsions? Les luttes de l'esprit de parti ne sont-elles pas des convulsions de l'âme?

» En voilà assez pour cette fois ; j'ai encore à vous parler beaucoup de Nyon, puis de Genève, où je dois aller, et de nouveau de Lausanne où je compte retourner. »

Nous continuerons, dans un prochain article, de passer en revue avec Mme Sophie Laroche les sociétés de la Suisse française qui présentaient alors une physionomie toute particulière. Encore quelques moments, et rien ou presque rien n'existera plus de cet ancien monde. Il sera désuni, dispersé, fugitif à son tour. Ce fut auprès de son amie, Sophie de Laroche, que Bonstetten, chassé à son tour de la Suisse par la révolution helvétique de 1798, suspect aux deux partis et accusé d'un côté d'aristocratie et de l'autre de modérantisme, alla chercher un abri avant de se fixer pour plusieurs années en Danemarck. Mme Laroche lui rendit dans sa modeste retraite d'Offenbach l'hospitalité qu'elle avait trouvée au château baillival de Nyon.

E.-H. Gaullieur.

POÉSIE.

ADIEU!

Au bord du lac des fleurs nombreuses
Lilas, primevères, œillets,
Sur les eaux doucement chanteuses
Balancent de mouvants reflets.
Le vieux saule incline sa branche
Il caresse les flots dormants.....
Ah! trop peu notre cœur s'épanche,
Aimons-nous, — il est encor temps!

Les roseaux, vagues de verdure,
Par la brise animés, s'en vont
Dire leur plainte et leur murmure
A l'écho des bois qui répond.
Et du bois au roseau qui penche
Sans cesse glissent de doux chants.....
Ah! trop peu notre cœur s'épanche,
Aimons-nous, — il est encor temps!

Aimons.... nul ne sait à quelle heure
Se dira le dernier adieu,
Si le même aujourd'hui qui pleure
Demain ne sera pas vers Dieu :

Il compte, il ajoute, il retranche
Ce qu'il veut de nos courts instants.....
Ah! trop peu notre cœur s'épanche,
Aimons-nous, — il est encor temps!

Oui! sur les terres étrangères,
Que l'amitié s'exprime encor
Par des colombes messagères
A l'aile prompte, au vif essor:
Quelquefois sous leur aile blanche
L'absence met des mots plus doux.....
Ah! trop peu notre cœur s'épanche,
Tandis qu'il est temps.... aimons-nous!

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 8 avril 1858.

SOMMAIRE : Fluctuations passagères. — L'ambassade de Londres. — Les passeports. — La souscription Lamartine. — La mansarde de Balzac. Sa vie de reclus. — La dévotion mondaine. — Les billets de concerts. — Les mécènes : ceux de la musique ; ceux de la peinture. — Le *Stabat* d'un compositeur inconnu. — Paul Delaroche et M. de Pourtalès. — Vente de la galerie de M. Véron. — La collection de Lamennais. — *Conversations familières de Béranger*. — La *Revue française*. M. Vinet. Mme de Gasparin. — Le général Boinod. Un homme de bien.

Au point de vue où nous avons toujours tâché de nous placer pour les événements d'un intérêt général, c'est-à-dire à celui de l'histoire et non pas seulement à celui de la chronique, il n'y a aucun fait bien saillant à recueillir dans ce dernier mois. Tout au plus pourrait-on indiquer de silencieuses fluctuations d'opinion, difficiles à préciser, ne fût-ce que parce qu'elles sont silencieuses, dont on a l'impression, cependant, mais comme d'un souffle incertain, et que l'on ne sent plus le moment d'après.

La nomination du maréchal Pélissier à l'ambassade de Londres a produit au premier abord un effet bien différent des deux côtés du détroit. Ici, on a ri, et ce choix d'une illustration militaire au moment où l'entente cordiale menaçait plus que de se refroidir, a paru un as-

sez bon tour, une manière assez bien française de représenter les choses et de parler clair sans se fâcher. De l'autre côté de la Manche au contraire, on a pris cette nomination le plus sérieusement du monde et comme un acte de courtoisie et de condescendance : c'était s'en tirer avec esprit dans tous les cas.

Notons encore, parmi les événements du mois, l'exécution de Piéri et d'Orsini, puisque leurs noms sont malheureusement acquis à l'histoire. Le premier a marché à la mort avec une fermeté, sans doute encore fébrile, mais qui l'a pourtant relevé de son attitude déclamatoire aux débats. Dans le court trajet de la prison au lieu du supplice, il a chanté l'air des *Girondins*. Orsini s'est borné, du haut de l'échafaud, à saluer la foule, en criant : Vive l'Italie, vive la France ! On ne saurait lui contester d'avoir subi son sort avec calme et dignité. Ce n'est pas qu'il n'ait ressenti de profondes souffrances morales : la preuve en était même bien visible s'il est vrai, comme on nous l'assure, qu'entré en prison avec des cheveux d'un noir tout italien, il les eût déjà presque blancs quand il en est sorti pour aller à la mort.

Il y aurait aussi à mentionner l'affaire des passeports, surtout en ce qui nous regarde ; mais on la mentionne assez partout. Notre ministre à Paris, M. Kern, y a déployé son activité et sa tenacité ordinaires ; espérons, par ce qu'il a déjà obtenu, que les choses reviendront peu à peu sur l'ancien pied : c'était déjà bien suffisant comme cela ! et qui nous délivrera tout à fait un jour de cette ennuyeuse et inutile formalité des passeports !

— Comme la chronique politique, la chronique littéraire n'est guère moins bouche close. Depuis les derniers ouvrages que nous avons signalés, il n'en a point paru qui aient fait quelque bruit. En compensation, on aura, dit-on, très prochainement les *Mémoires* de M. Guizot. Ceux de M. de Lamartine compteront désormais un chapitre bien triste et qui doit lui être singulièrement amer. Les travaux littéraires qu'il entassait avec acharnement dans l'espoir de parvenir à liquider sa position financière et à sauver la fortune de sa famille qui s'y trouve aussi engagée, n'ayant pas eu le résultat qu'il s'en promettait ; la vente même de ses propriétés ne pouvant plus suffire à atteindre ce but, ses amis ont dû le décider, quelques-uns disent, presque moralement le forcer à accepter l'idée d'une souscription nationale, pour le décharger d'un fardeau sous lequel il succombait à la peine. Cette souscription a été autorisée. L'empereur s'est inscrit en tête pour dix mille francs ; après lui, le prince Jérôme pour mille francs ; plusieurs journaux chacun pour cinq cents francs. La souscription réussira-t-elle ?

Il ne semble pas que l'on puisse en douter; mais nous vivons dans une époque où l'on doute beaucoup et où l'on calcule d'autant. M. de Lamartine a certainement rendu d'éminents services; en outre, il n'a rien gagné et beaucoup dépensé dans son passage au pouvoir; néanmoins il y a bien des gens qui disent : *Finis meditationum!* voilà un homme enterré.

— Nous ne nous étions pas trompé en annonçant qu'il se faisait comme un travail d'exhaussement littéraire autour de Balzac, dans le but de dégager et de grandir sa renommée. Après l'article de M. Taine, que nous avons cité dans une de nos précédentes livraisons, en voici un de M. Théophile Gautier, qui a beaucoup connu Balzac et donne sur lui de curieux renseignements; entre autres, sur son genre de vie alors qu'il était encore inconnu et qu'il demeurait dans une mauvaise mansarde de la rue Lesdiguières. Il faut savoir que cette rue, quoique située près de la Bastille, est une des plus désertes de tout Paris, où il en reste fort peu de cette espèce, et qu'elle le serait même à Lausanne ou à Neuchâtel. Or, voici comment Balzac y vivait, à en juger par ce qu'il fait dire à un personnage de ses romans, avec des détails évidemment empruntés à sa propre situation dans ce temps-là:

« Je demeurais alors dans une rue que vous ne connaissez sans doute pas, la rue de Lesdiguières : elle commence rue Saint-Antoine, en face d'une fontaine, près de la place de la Bastille, et débouche dans la rue de la Cerisaie [1]. L'amour de la science m'avait jeté dans une mansarde où je travaillais pendant la nuit, et je passais le jour dans une bibliothèque voisine, celle de Monsieur; je vivais frugalement, j'avais accepté toutes les conditions de la vie monastique, si nécessaire aux travailleurs. Quand il faisait beau, à peine me promenais-je sur le boulevard Bourdon.....Ma chambre avait vue sur les cours des maisons voisines, par les fenêtres desquelles passaient de longues perches chargées de linge; rien n'était plus horrible que cette mansarde aux murs jaunes et sales, qui sentait la misère et appelait son savant. La toiture s'y abaissait régulièrement, et les tuiles disjointes laissaient voir le ciel ; il y avait place pour un lit, une table, quelques chaises, et sous l'angle aigu du toit je pouvais loger mon piano.... Je vécus dans ce sépulcre aérien pendant près de trois ans, travaillant nuit et jour, sans relâche, avec tant de plaisir que l'étude me semblait être le plus beau thème, la plus heureuse solution de la vie humaine.

» Trois sous de pain, deux sous de lait, trois sous de charcuterie m'empêchaient de mourir de faim et tenaient mon esprit dans un état de lucidité singulière. Mon logement me coûtait trois sous par jour; je brûlais pour trois sous d'huile par nuit; je faisais moi-même ma chambre; je portais des chemises de flanelle pour ne dépenser que

[1] Balzac aurait pu ajouter : « Où la belle Gabrielle demeurait quand elle mourut peut-être empoisonnée. » (Note du Rédacteur).

deux sous de blanchissage par jour. Je me chauffais avec du charbon de terre, dont le prix divisé par les jours de l'année, n'a jamais donné plus de deux sous pour chacun. J'avais des habits, du linge, des chaussures pour trois années : je ne voulais m'habiller que pour aller à certains cours publics et aux bibliothèques; ces dépenses réunies ne faisaient que dix-huit sous : il restait deux sous pour les dépenses imprévues. Je ne me souviens pas d'avoir, pendant cette longue période de travail, passé le pont des Arts [1], ni jamais acheté d'eau [2]. »

Les lettres de Balzac à sa sœur fournissent comme une contre-épreuve et un complément de ce tableau. A cette époque en effet, il lui écrivait :

« Les nouvelles de mon ménage sont désastreuses, les travaux nuisent à la propreté. Ce coquin de *Moi-même* se néglige de plus en plus, il ne descend que tous les trois ou quatre jours pour les achats, va chez les marchands les plus voisins et les plus mal approvisionnés du quartier : les autres sont trop loin, et le garçon économise au moins ses pas; de sorte que ton frère (destiné à tant de célébrité) est déjà nourri absolument comme un grand homme, c'est-à-dire qu'il meurt de faim. »

Tels furent les commencements de Balzac. De quelque manière qu'on le juge, on ne peut lui refuser d'avoir eu foi en son œuvre, et de ne s'être pas contenté de sentir fermenter quelque chose en lui, mais d'avoir mis, à l'en faire sortir, une indomptable ardeur de travail.

— Si toutes les époques ne conviennent pas également à la tribune, il n'en est pas de même de la chaire; néanmoins aujourd'hui, les grands orateurs religieux, comme les grands orateurs politiques, semblent s'être retirés de la nôtre, et la génération actuelle être inférieure aussi sur ce point à celle qui s'en va. Le P. Félix n'a pas remplacé le P. Ravignan ni le P. Lacordaire; il est le prédicateur catholique à la mode, on se presse à ses conférences, les journaux légitimistes ou religieux les reproduisent; mais on y sent bien de l'amplification, bien de la rhétorique, à l'audition déjà et à la lecture encore mieux. On parle beaucoup moins de l'abbé Freppel; de bons juges le mettent cependant bien au dessus.

Mais ce qui est plus triste que l'absence de grands prédicateurs, c'est l'absence de foi véritable; et ce qui est encore plus triste même que l'absence de foi, c'est d'en revêtir l'apparence à jour fixe, à un certain moment de l'année, et de faire alors comme si on en avait une, quoi-

[1] Où l'on payait alors un péage d'un sou. (N. d. R.)

[2] Il ne l'achetait pas des porteurs d'eau, comme on le fait généralement à Paris : il allait la chercher lui-même. (N. d. R.)

qu'on n'en ait pas. Tel est cependant le spectacle que présentent à Paris, comme ailleurs, biens des gens qui se précipitent aux églises durant le Carême et la semaine sainte, mais dont ni ce déploiement subit de pratiques, ni le genre de vie qu'ils mènent avant et après, ni le culte qu'ils rendent au monde jusque dans le temple, ne sont de nature, on le comprend, à ramener beaucoup les libres penseurs. Toutes ces anomalies sont aussi justement que finement relevées par M. Rigault dans le *Journal des Débats*. Voici quelques coins de ce tableau de la dévotion mondaine : ce qu'il offre de curieux et de piquant, repose sur un fond malheureusement trop vrai.

« Le carême est fini, mais depuis trop peu de temps pour que le feuilleton ne se sente pas de son voisinage. Tout a pris autour de nous et tout conserve encore un air de recueillement qui avertit cette Revue d'éviter les choses frivoles, et je l'ai différée pour mieux étudier l'éloquence de la chaire, un sujet assorti à la gravité du moment. Non pas que dans le monde, où l'on est conciliant, on renonce entièrement, dans les jours les plus saints, à toutes les choses profanes : le moyen, même en carême, de s'en détacher tout à fait? Mais, pour les purifier, on y mêle les choses saintes. On fait une balance : le bon Dieu a sa part, comme dans le gâteau des Rois, et l'on garde le reste. Les conversations, même dans la semaine sainte, témoignaient naïvement des combinaisons les plus merveilleuses de la dévotion avec la mondanité, des plaisirs avec les œuvres pies. « Avez-vous vu la *Magicienne*, Madame? — Oui, Madame, le jour même où je vous rencontrai allant à Sainte-Clotilde. — Le P. Pététot a-t-il bien prêché? — A merveille, comme toujours; mais on ne l'entendait guère; il commençait une grippe. — Et Madame Borghi? — Elle, elle était en voix. — A propos, vous savez, l'abbé Bautain fait fureur à Saint-Germain-des-Prés; pas dans les grands sermons, à vêpres ou le soir; mais dans les instructions familières, le matin, j'en raffole. Hier, sur la nécessité de la pénitence, il a été charmant. — Allez-vous ce soir aux Italiens entendre le *Stabat?* — Je crois bien! Le *Stabat* de Rossini! cela vous pénètre l'âme, c'est si religieux! Et puis Mario y chante si bien! L'église le matin, Longchamps à trois heures, et les Italiens le soir, voilà, Madame, mon Jeudi saint.

» Il y avait au siècle dernier un père capucin qui, se rappelant le mot du philosophe ancien : « Mes amis, il n'y a plus d'amis, » commença un jour un sermon de la sorte : « Chrétiens mes frères, il n'y a plus de chrétiens. » J'ai grand peur qu'en dépit des belles apparences il n'y en ait guère plus aujourd'hui qu'autrefois, et que si le Père capucin s'avisait de ressusciter, il n'eût droit de nous faire le même compliment. Nous n'avons pas, comme nos pères, la franchise de notre incrédulité; on nous croirait de petits saints. Nous faisons un signe de croix quand on parle de Voltaire, et nous baisons le bout des ailes de M. Joseph de Maistre. Nous réhabilitons la très-sainte inquisition; nous bénissons la mémoire de ce bon Philippe II; nous buvons de l'eau de la Salette, et nous organisons des trains de plaisir pour Jérusalem. Mais la réaction religieuse dont le siècle est témoin s'arrête à la surface de la société; elle n'atteint pas jusqu'à son âme.

Il règne une dévotion extérieure qui devient une habitude sans être un sentiment. On fait à la religion une place dans la vie à côté des devoirs du monde. C'est une bienséance qu'on observe envers Dieu, comme envers le prochain, quand on est bien élevé. On se rend à l'église, on va voir Dieu chez lui, comme on fait des visites. Le monde n'est rempli que de païens baptisés qui se croient des chrétiens ; car c'est le paganisme que la prédominance des signes sur les idées, de la lettre sur l'esprit, et du cérémonial sur les sentiments, ou plutôt ce n'est que l'indifférence, et j'ajoute, pour être juste, que cette indifférence a son côté heureux. Comme le christianisme à la mode du jour n'est pas précisément le christianisme de l'Evangile, ce n'est pas un malheur sans compensation que la tiédeur publique ne le pratique pas dans toute sa rigueur. Cela permet à nos mœurs de valoir mieux que nos opinions. Si nous étions très-chauds, et par suite très-logiques, pour suivre jusqu'au bout les principes dominants, nous excommunierions, nous emprisonnerions, nous allumerions sur la place publique de beaux feux bien flambants où brûleraient des livres, sinon des écrivains. Grâce à Dieu, nous n'avons pas la force d'être si conséquents. Le fanatisme, s'il existe encore, n'est pas une fièvre de l'âme ; c'est à peine un transport du cerveau. Et encore peu de têtes s'échauffent sincèrement. C'est une rareté qu'un fanatisme vrai ; le petit nombre de ceux qu'on pourrait croire tels n'ont pas assez d'étoffe ; ils ont beau se monter, faire la grosse voix, brandir la torche et le glaive : c'est un glaive de bois et une torche éteinte ; ils n'auraient pas le cœur d'allumer un fagot ; sous leur robe du moyen-âge, on voit l'homme moderne, sceptique et refroidi, et le voltairianisme transpire par tous leurs pores. »

— La fin de l'hiver jusqu'à Pâques est à Paris la saison des concerts : après quoi on est censé être à la campagne et, si on aime réellement la musique, avoir là pour orchestre aux mille voix de tous les timbres et parcourant des gammes inconnues, les insectes et les oiseaux. Mais pendant les mois de mars et d'avril c'est un déluge de concerts à n'en plus finir. Tout artiste un peu en renom ou qui croit l'être, veut donner *son concert*, et se croirait perdu et le monde avec lui s'il y manquait. L'étroit espace de la saison musicale y suffit à grand'peine. Parfois toutes les salles se trouvent louées pour le soir plusieurs semaines à l'avance, et force est bien alors de se résigner à ne les avoir que pour les heures moins favorables de la journée. On calculait que déjà avant la fin de mars il y avait eu environ une centaine de ces grands concerts d'apparat, publics et payants, qui sont la plupart des réclames ou des rappels de renommée, sans compter la multitude infinie des matinées et soirées musicales et des concerts privés.

Mais ce n'est pas le tout d'avoir une salle et de donner un concert : il faut encore du monde pour la remplir et pour vous entendre. Aussi,

pour peu que l'on ait quelque aboutissant avec le monde musical, reçoit-on sa part de billets à placer; on les voit tout à coup, flocons d'une nouvelle espèce, planer et voltiger dans les airs, en cherchant où s'accrocher et se suspendre : ce sont aussi des accidents de la saison et une autre sorte de giboulées. Il vous en vient, par ricochet, des amis de vos amis, des connaissances de vos connaissances. Malgré cela, bien des artistes, de talent d'ailleurs, ne font pas même leurs frais, et souvent font en pure perte beaucoup de dépenses. Les salles combles ne sont pas toujours, il s'en faut, des salles payantes. Quelques-uns croient pouvoir compter, en ces occasions-là, sur les riches salons où, grâce à leur concours, il s'est fait pendant l'hiver de très bonne musique, rétribuée uniquement d'une tasse de thé et de force louanges ; mais c'est là ce qui s'appelle compter sans son hôte, car c'est se figurer, souvent bien à tort, que l'on verra nécessairement accourir au printemps ceux qui vous avaient si gracieusement réclamés durant l'hiver. Deux artistes, raconte un journal, seraient tombés dernièrement dans cette grosse illusion. Ils allaient aussi donner leur concert : ils pensent à leur mécène musical, le marquis de ***, et lui adressent vingt billets, ne doutant pas qu'il n'y fasse honneur. Nous en convenons, ce n'était pas bien fier; quant au riche marquis, il y vit surtout une petite traite de deux cents francs, payable à l'échéance, et qui le saisit désagréablement. Or, règle générale : le Parisien, grand seigneur ou bourgeois, est dur à la détente. Voici donc ce qui fut répondu au principal signataire du malencontreux envoi, lettre textuelle, suivant le journal qui rapporte le fait :

« Monsieur,

» Vous devez comprendre que, lorsqu'on reçoit, on ne peut se permettre d'offrir des billets aux personnes qu'on a engagées, et qui, lorsqu'elles acceptent une invitation, n'ont pas l'idée qu'on trouvera un moyen indirect de les faire payer.

» Mme la marquise de *** s'est imposé la règle invariable de ne jamais ce qu'on appelle placer des billets, que jamais non plus elle n'accepte. J'ai donc l'honneur, Monsieur, de vous renvoyer les billets que vous vouliez bien confier à Mme de *** pour les placer.

» Nous avons bien regretté que vous ne soyez pas venu hier entendre chez nous Mme Deligne-Lauters, qui a produit une grande sensation dans *un auditoire connaisseur et qui a autorité dans le monde pour prévenir en faveur des artistes qu'il a eus à juger.*

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

» Marquis de *** »

Ce qui n'empêcha point que le même artiste ne reçut plus tard une lettre dans laquelle on le priait de venir prendre le thé chez Mme la marquise de ***, et de *faire apporter son instrument*. Si l'anecdote est vraie, et ne le fût-elle pas dans les faits, elle l'est dans l'esprit de ces sortes de relations, il y a là une leçon de dignité, mais est-ce pour les artistes seulement?

Un autre musicien s'y était pris avec au moins plus d'originalité pour se composer une salle et faire arriver sa musique aux oreilles du public. Ses aventures à ce sujet ne donnent pas une idée peu étrange de ce que la fourmilière parisienne cache de luttes secrètes, à tous ses étages, comme aussi de curieux hasards et de burlesques expédients. Le musicien que nous allons voir se démener dans les souterrains et les bas-fonds de la populeuse cité pour tâcher d'y faire à son tour sa partie, est un Allemand, assez bon instrumentiste et connaissant de plus la théorie de son art; mais avec tout cela, il n'a encore pu monter que jusqu'au poste de clarinette dans l'orchestre du Cirque Napoléon. Un de nos amis, revenant il y a quelques jours de la campagne, se trouva auprès de lui dans le même wagon, et de fil en aiguille, ou plutôt de cigare en cigare, notre musicien lui raconta ce qui suit.

Il avait composé divers ouvrages, entre autres des quatuors, dédiés à un riche propriétaire des environs de Paris, amateur passionné de musique, qui les goûtait fort et les faisait jouer chez lui. Bien plus, il avait composé un *Stabat;* mais comment réunir l'orchestre nécessaire à une œuvre de cette taille? comment l'entendre, au moins lui, et juger de l'effet à l'exécution? Il en avait cependant une envie terrible, et qui l'empêchait de dormir. Il rêvait donc jour et nuit aux moyens de se donner à lui-même, sinon au public, son œuvre de prédilection. Une fois il s'était cru sur le point d'y réussir. A force de démarches et de soins il avait obtenu le concours d'un nombre suffisant d'artistes et même de chanteurs de l'Opéra; l'exécution devait avoir lieu dans une église de la rue Saint-Antoine; le curé y avait consenti; tout était prêt, plus d'obstacle, il allait enfin entendre son *Stabat*. Mais au jour et à l'heure dite, même à l'heure en retard qui est de sotte règle à Paris, et ailleurs sur le continent, voilà les exécutants les plus essentiels qui n'arrivent pas. L'un s'était trouvé indisposé, l'autre retenu à l'improviste: enfin les motifs ordinaires de ces manques de paroles, aussi légèrement retirée qu'elle a été donnée légèrement. Le malheureux compositeur ne voit apparaître de fidèles au rendez-vous, ce qui est aussi assez souvent le cas, que de pauvres diables comme lui. Il les retient, car il espère encore, et pendant ce

temps, ne pouvant leur faire les honneurs de sa musique, il faut bien qu'il leur fasse ceux du cabaret du coin. Ces honneurs-ci, prolongés d'heure en heure, finissent par alléger sa bourse d'une centaine de francs : ce n'est pas trop, si l'on songe qu'il avait affaire à de pauvres diables, et à de pauvres diables musiciens. Ces cent francs, économisés pour cette occasion solennelle, comme il en eût fait joyeusement le sacrifice s'ils lui eussent apporté la compensation qu'il s'en était promise! mais rien!

A quelque temps de là, on lui dit qu'il aurait plus de chance de faire exécuter son *Stabat* à Rome, où la musique sacrée est naturellement en faveur — Combien faut-il pour aller à Rome? — Six cents francs. — Courez après! surtout depuis la séance au cabaret du coin. Toujours cependant son *Stabat* le tourmentait. « Enfin, un *chour*, » disait-il à notre ami, avec son accent tudesque, où nous laissons au lecteur le soin de bien placer les *piano* et les *forte*, et de les intervertir exactement, un *chour*, *che* prends mon grand *courache*, je fais un *baquet* de mon Stabat, j'y mets cette adresse : *A Sa Sainteté*, *à Rome*, et je m'en vais aux *Messacheries*. — *Combien* cela me *goûtera*-t-il pour l'*enfoyer* à Rome? — Trente francs. — Trente francs : les foilà! » (c'était à peu près tout ce qu'il lui restait). « Six mois après, et comme je ne pensais plus à mon paquet, j'en reçois un presque aussi gros, bien ficelé et avec toutes sortes de cachets. Che savais pas ce que ça pouvait être, mais comme il était bien pour moi, che l'oufre, et qu'est-ce que che troufe tetans? Mon brevet de membre d'une Académie de musique de Rome, ce qui me donne droit à des secours si je venais à avoir des infirmités. Et chuchez de mon bonheur, mon Stabat il avait été exécuté, et on m'en faisait beaucoup de gombliments. Je fus donc bien heureux ce jour-là. Pourtant, mon Stabat il me trottait toujours par la tête : on le chouait à Rome, et ici che pouvais pas l'entendre, moi qui en suis l'auteur. Mais foilà que l'autre jour mon chef d'orchestre au Cirque Napoléon, il tombe malade. — Ch'en puis plus, me dit-il : faites-moi l'amitié de conduire l'orchestre à ma place. — Pon! lui dis-je, je veux pien. Et pon! me dis-je aussi à moi-même, pour cette fois j'entendrai mon Stabat. Vous savez qu'en ce moment les représentations de notre Cirque se composent surtout d'une danse de chevaux. Il fallait de nouvelle musique pour ce nouveau genre de spectacle. J'ai ajouté par ci par là quelques redowas, mais tous les grands morceaux d'ensemble, vous gomprenez.... ma foi ils font un effet superbe, et c'est ainsi que tous les soirs, depuis une semaine, j'ai la satisfaction d'entendre enfin mon Stabat. »

Voilà comment ce compositeur ignoré est parvenu à ses fins, sans protection, et en étant son propre mécène à lui-même. C'est là sans doute être terriblement amoureux de ses œuvres; mais on dit qu'il faut l'être pour réussir à se produire en public, et il est à croire en effet que cela est absolument nécessaire devant les hommes, puisqu'on ne peut s'en passer même au Cirque et devant les chevaux.

— Outre les mécènes de la musique, il y a encore ceux de la peinture, qui ne le sont pas tous non plus par un amour réel pour l'art ni avec un vrai goût : chez plusieurs c'est souvent manie, ton, mode, déploiement d'un luxe permis à peu de fortunes, affiche de haute distinction sociale, quelquefois tout simplement spéculation. Ce dernier cas ne serait même point rare, s'il faut en croire le *Courrier de Paris*, dont la Chronique nous a déjà fourni plus haut la lettre du noble dilettante qui veut bien du talent des artistes à ses soirées musicales, mais non pas de leurs billets à leurs propres concerts. L'amateur de peinture a ensuite son tour, et voici comment le *pourtrait* le même écrivain. Exagérée ou non, c'est là aussi une échappée de vue sur les mœurs du jour et sur ce qu'on pourrait appeler la classe nombreuse des *industries qui n'en ont pas l'air*.

« Un homme riche se fait mécène, il va voir les artistes dans leur atelier, il devient leur ami, il se décore de leur amitié; il se met aussi à leur acheter des tableaux. L'artiste, flatté, le traite en ami; d'ailleurs, on a su lui faire comprendre combien il est intéressé à avoir de ses œuvres dans la galerie d'un mécène aussi bien posé dans le monde : avoir un tableau là, c'est une réclame magnifique. L'artiste se laisse convaincre, vend son tableau à l'ami-mécène la moitié de ce qu'il le vendrait à un véritable amateur, les deux tiers de ce qu'il le vendrait à un marchand avoué.

» Au bout de cinq ou six ans de ce métier-là, Mécène a une galerie de tableaux qu'il a payée la moitié de ce qu'elle vaut. Par des réclames habiles, par ses liaisons avec les écrivains et les artistes, il s'est fait une réputation de grand connaisseur, et il a fait à sa galerie une célébrité européenne. Quand il croit le moment venu, il annonce la vente de ses tableaux.

» Quelques naïfs le plaignent encore. Ce pauvre comte un tel, cet excellent marquis trois étoiles, dit-on, il s'est ruiné à protéger les artistes.... Le voilà réduit à vendre sa galerie.... Il doit être au désespoir.

» Mécène laisse dire.... Le jour de la vente arrive et Mécène empoche une somme énorme, trois ou quatre fois celle qu'il a dépensée en achats de tableaux.

» Dès le lendemain, il se remet à acheter des tableaux; il redevient Mécène, comme devant; il reconstruit sa galerie; il la fait célébrer de nouveau jusqu'au moment où il la revend encore comme la première.

» En dix ou douze ans, après avoir fait, vendu, refait et revendu trois ou quatre galeries, un Mécène habile se fait une fortune d'un million.»

Ce dessin à la plume assurément n'est pas doux, et son auteur devait être d'une humeur particulièrement médisante et caustique ce jour-là; mais ce qu'il semble avoir de trop fort tient surtout au manque de contraste et d'opposition. Il y a, certes, de véritables amateurs de peinture, et notre petit pays lui-même peut en citer plusieurs. Léopold Robert y trouva une protection généreuse et intelligente, qui lui fraya la route et assura ses débuts. On nous cite aussi d'un de nos compatriotes, un trait qui n'est pas d'un spéculateur en tableaux. Il s'agit de feu M. de Pourtalès, dont la collection de peinture et de sculpture est encore à cette heure une des plus remarquables de Paris, puisque, par un article de son testament, elle ne pourra être vendue et dispersée que dix ans après sa mort. Il dit un jour à Paul Delaroche, avec lequel il était fort lié : — « N'irez-vous pas aujourd'hui à la vente de la galerie Aguado? » — « Non répondit l'artiste, il y a là un Sébastien del Piombo.... ce serait trop d'argent pour moi, mais il est si beau! je craindrais de me laisser entraîner. » Le lendemain, Paul Delaroche recevait la précieuse toile avec un billet où M. de Pourtalès lui disait : « Voilà votre Sébastien del Piombo : acceptez-le, car sa place est dans l'atelier d'un artiste, et il est vraiment trop beau pour le cabinet d'un banquier.» C'est savoir doubler la valeur du présent même le plus riche que d'y joindre un procédé si spirituel et si délicat.

Trouverait-on beaucoup de faits pareils dans l'histoire des collectionneurs de tableaux? Assurément ce ne serait pas dans celui dont nous venons de voir le portrait, *soigné*, sinon sans défauts. Mais ce portrait a-t-il un original? cache-t-il quelque profil contemporain, et la charge y a-t-elle été seulement ajoutée dans le but de dépayser un peu? faut-il enfin dans ce grave problème, si problème il y a, tenir compte des dates, et remarquer que cette sortie contre les acheteurs de tableaux à la baisse pour s'en défaire à la hausse avait paru peu après la vente de la galerie de M. Véron, à laquelle on ne s'attendait pas? Mais M. Véron n'est pas comte, il n'est que docteur, ce n'est donc pas lui. Sa galerie, en outre, loin de produire un million, n'a guère été qu'à son prix, un peu moins de cent mille francs. Il est vrai que cette vente a beaucoup surpris; mais après s'être perdu en conjectures, on a dû finir par se dire que l'histoire de la queue du chien d'Alcibiade en était sans doute le motif le plus sérieux. Peut-être celle d'Aristide-le-Juste n'y a-t-elle pas été pour rien non plus : on se lasse bien des hommes, l'athénien docteur en sait

quelque chose, pourquoi ne se lasserait-on pas aussi des tableaux? Quoi qu'il en soit, cette vente est venue au moment propice, et on a vu là encore le bon génie du docteur, qui passe pour réussir dans toutes ses entreprises et traiter volontiers d'imbéciles, de faibles ou de pauvres d'esprit, ceux qui ne réussissent pas. Sur cette réputation d'homme heureux, on se pressait donc à la vente de sa galerie, chacun voulant avoir quelque chose de lui pour se porter bonheur. Il y avait là, d'ailleurs, quelques belles œuvres, surtout le célèbre *Joseph vendu par ses frères*, de Decamps, et comme l'article de notre ami, M. Charles Clément, sur ce peintre venait de paraître depuis peu, on en parlait beaucoup à la vente, autre circonstance heureuse, qui n'y a pas nui.

— Il ne faudrait pas croire cependant que de collectionner des tableaux pour les revendre soit une mine d'or assurée et qui n'exige que de la patience et du temps pour se faire de belles rentes. On peut se faire d'étranges illusions à cet égard; l'illustre Lamennais en est un exemple bien curieux.

On sait que cet esprit si ferme et si courageux dans les régions de la pensée, se montrait souvent dans la vie pratique, d'une naïveté et d'une crédulité d'enfant. Aussi sa confiance même ne fut-elle pas toujours placée de façon à ne laisser rien à désirer; mais surtout on le trouvait subitement épris pour un rien de choses impossibles ou qui ne le méritaient pas. Le plus souvent d'ailleurs, il était à cet égard son propre magicien, et s'en faisait accroire tout le premier : nous avons touché ce point de son caractère, dans ce que nous avons dit à l'époque de sa mort. L'un ed eses marottes, car chez lui l'illusion allait jusque-là, était de collectionner de vieux tableaux, parmi lesquels devaient se trouver, suivant lui, des chefs-d'œuvre, qu'il revendrait à un prix énorme et dont il tirerait ainsi le moyen d'exécuter de vastes projets philanthropiques, mais tout juste aussi fabuleux. Son ami Béranger, non-seulement s'entendait un peu plus dans les choses de la vie, tout désintéressé qu'il s'y soit montré, mais il se connaissait aussi beaucoup mieux en peinture, et, à ce que nous apprend un de ses biographes les plus aimables et les mieux renseignés, une dame qui l'a beaucoup connu à la fin de sa carrière, il était même appréciateur très expert du prix d'un tableau. « Il pouvait dire ce que valait une toile, à très peu de différence près. » Or, Lamennais n'évaluait pas sa collection à moins de quatre millions quatre cent mille francs. — « Otons les quatre cent mille francs, dit Béranger malicieusement, mais avec uu très grand sérieux. — Oui, au fait, ôtons-les, dit M. de

Lammenais de bonne foi et sans rire; cela restera à quatre millions, au compte juste. L'année d'après, M. de Lamennais avait réfléchi, et il n'estimait plus sa collection que trois millions. Mais, pour ces trois millions, il tenait bon; ceux qui auraient voulu lui dessiller les yeux auraient été mal reçus : ses tableaux valaient trois millions, disait-il, et bien plutôt plus que moins; mais enfin il consentait à les laisser à ce prix-là : trois millions. Et, après sa mort, ils ont été vendus onze mille frans! La différence a été sensible. — Il est vrai qu'on s'est trop pressé de vendre, dit Béranger; mais, dans tous les cas, on ne pouvait les vendre que ce qu'ils ont été évalués consciencieusement, de cinquante à soixante mille francs. Il y a encore loin de soixante mille francs à trois millions! » ajoute l'auteur de ce petit récit, où le contraste des deux caractères qu'il met en scène est rendu avec une si fidèle simplicité.

Nous l'avons emprunté à Mme Blanchecotte, cette femme d'un talent poétique, naturel et franc, dont nous avons cité ici-même des vers remarquables d'élan et de feu, de verve et de vérité[1]. Le vieux poète national s'était fort intéressé à ce jeune talent et à la position difficile où il le savait placé. Mme Blanchecotte le voyait donc fort souvent; et comme M. Savinien Lapointe, au retour de ces visites, elle rédigeait ce qu'elle lui avait entendu dire, quand elle en avait encore le souvenir tout frais et présent. De là sont venues les *Conversations familières de Béranger*, qu'elle publie en ce moment dans la *Revue française*, et d'où le passage cité plus haut, sur Lamennais, est tiré. Ces souvenirs renferment beaucoup de traits caractéristiques et curieux sur les opinions, les jugements, les préoccupations de l'homme et du poète; celle qui les rapporte s'y efface le plus possible pour le laisser parler lui-même; mais ses récits n'y perdent rien, au contraire : il y règne par là, dans le ton et l'ensemble, un sentiment délicat, qui est un intérêt de plus, en même temps qu'une garantie de scrupuleuse exactitude et de parfaite authenticité. Aussi ne sommes-nous pas étonné que M. Perrotin en ait été fort satisfait, et ait envoyé à l'auteur, nous dit-on, un souvenir du poète, en mettant pour suscription sur l'envoi : *De la part de Béranger*. On sait que l'éditeur de Béranger est aussi son exécuteur testamentaire ; mais ce que nos lecteurs ignoraient sans doute comme nous qui venons de l'apprendre seulement, c'est qu'outre sa rente viagère, provenant d'une cession de propriété de ses œuvres, Béranger avait une cinquantaine de mille francs, qu'il a laissés aussi à M. Perrotin pour en disposer comme il

[1] *Rêves et Réalités*. Voir notre *Chronique* de février 1856, *Revue Suisse*, t. XIX, p. 135-138.

l'entendrait. Les pauvres et des écrivains ou des artistes de moins de fortune que de talent, en ont profité. Ainsi, avec ses faibles ressources personnelles et sans avoir retiré de l'immense retentissement de son nom autre chose qu'une aisance modeste et précaire, celui en qui ses détracteurs actuels doivent se résigner à reconnaître au moins un homme, sinon un poète, avait trouvé le secret de rendre encore service et de faire du bien après sa mort.

—Nous avons nommé tout à l'heure la *Revue française*. C'est une très agréable petite Revue, paraissant trois fois par mois, composée d'articles courts et variés, indépendante et franche dans ses jugements en matière de goût, ne craignant pas même parfois d'y braver les opinions courantes et consacrées. Elle poursuit sa marche exclusivement littéraire, sans se laisser aller à la dérive des partis politiques extrêmes ni sans se laisser enchaîner; elle se contente d'ouvrir un refuge sur son léger bâtiment, peu armé en guerre, mais bon voilier, à ceux qui ne naviguent pas sur les gros vaisseaux marchands ni sur les vaisseaux de haut bord, et qui recherchent seulement dans le commerce des lettres, comme on disait jadis, non le commerce, mais les lettres elles-mêmes. Nous l'avons déjà plus d'une fois signalée à nos lecteurs; mais ce qui la leur recommandera encore mieux, ce sont les pages suivantes sur M. Vinet et sur Mme de Gasparin. Ce n'est pas sans surprise, nous l'avouons, mais c'est aussi avec d'autant plus de plaisir que nous les avons rencontrées dans un recueil comme la *Revue française*, dont les préoccupations habituelles sont naturellement beaucoup plus parisiennes. Ajoutons que cet hommage rendu à deux de nos écrivains suisses et protestants l'est à propos d'un ouvrage catholique, celui de M. Laurentie, intitulé : *De l'esprit chrétien dans les études*. Mais laissons parler l'auteur de l'article, M. Charles Romey.

« Je rappellerai par occasion, en finissant (et M. Laurentie nous le pardonnera), quelques autres livres où, certes, l'esprit chrétien vit au plus haut degré, non sans éclat littéraire, Dieu merci. Il s'agit surtout de l'esprit chrétien dans les études, dans l'œuvre considérable de M. A. Vinet, qui ne compte pas moins de vingt-sept volumes.

» Peu de personnes connaissent les beaux travaux de M. A. Vinet, ce digne pasteur qui a su, aux portes de la France, écrire de si bons livres, aussi attiques de langue que s'il fût né à Cormeille-en-Parisis ou à Paris même, à deux pas de la Sainte-Chapelle. Les divers ouvrages de M. A. Vinet, à d'autres titres encore si remarquables, ont été publiés, il y a quelque temps, à Paris, avec un soin digne de l'écrivain et, qui mieux est, du chrétien véritable que nous a révélé M. Sainte-Beuve. Et qu'on ne croie pas que ce pasteur, ce ministre du

saint Evangile, ce *prêtre*, ne parle dans ses livres que de théologie et de religion proprement dites. Il voit tout, pour ainsi dire, à la lumière de la Foi, mais il parle de tout en même temps avec la chaleur de la Charité et les aspirations de l'Espérance. Les trois vertus à si bon droits appelées théologales vivifient son œuvre et y font sentir partout leur active et salutaire influence. Tout ce qui est objet de discussion parmi les hommes l'occupe et est traité par lui, en passant ou à fond, d'une façon qui captive et instruit toujours. Homme, chez les humains rien ne m'est étranger :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto.

Cette parole si belle du païen Chrémès dans la comédie de Térence, combien plus doit-elle être vraie pour un cœur et un esprit remplis de la grâce du Christ, à qui rien, par conséquent, de ce qui touche les hommes ne saurait être indifférent.

» Les lettres, les arts, la science, l'industrie, l'homme dans toutes les conditions de la vie, dans toutes les manifestations de l'esprit et de la matière, sont, pour M. Vinet, de dignes sujets d'étude, et rien ne lui paraît au dessous de ses méditations et de sa parole. Il a sur toutes choses des élans chrétiens ; sur toutes choses il jette de vives lumières, il sème d'utiles enseignements, les lumières de la raison, les enseignements de l'Evangile. Peu d'œuvres sont faites pour inspirer autant de respect, et moins encore ont ce charme jusques dans les plus sévères déductions de la morale selon l'Ecriture.

» Prenez ce livre, par exemple, intitulé : *Méditations évangéliques*, et lisez-y (p. 285) ce discours, ce *sermon*, si vous voulez, ayant pour titre : *Aquilas* et *Priscille* (discours prononcé dans une bénédiction nuptiale), et dites, après l'avoir lu, si ce n'est pas là tout simplement un chef-d'œuvre touchant de grâce et de morale : « Quand une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentiments nobles et courageux, a dit La Bruyère, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier. » Mais ici, il y a plus : le plus doux sentiment de l'ordre chrétien dans le mariage y respire, et la langue est, comme le sentiment, exquise et digne du sujet.

.... » Nous avons remarqué aussi, entre autres œuvres de Madame de Gasparin, quelques livres que nous voudrions voir répandus par millions d'exemplaires ; ainsi : *Il y a des pauvres à Paris..... et ailleurs*, petit in-18 de 162 pages, et *Allons faire fortune à Paris*, 1 vol. in-18. On ne saurait lire ces poignantes peintures de la misère par une femme riche et du monde, qui ne la connaît qu'en chrétienne, sans être attendri, sans verser sur les deshérités de la fortune de nobles larmes, sans se sentir meilleur. En quelque condition que le ciel nous ait placés, à quelque église qu'on appartienne, on lira avec émotion, avec fruit, ces simples récits d'une femme d'autant de cœur que d'esprit, en qui ces préoccupations attestent la plus grande bonté. Le monde périrait s'il n'y avait que des égoïstes.

» Malheur une fois, dit un proverbe oriental, à celui qui ne sait rien ! Mais sept fois malheur à celui qui ne pratique pas ce qu'il sait, quand il connaît le bien et qu'il s'agit de servir les hommes ! »

— La presse légitimiste, pour autant qu'elle existe encore, a montré un bien petit esprit envers M. Théodore Muret, à l'occasion de son récent ouvrage, *A travers champs*, dont nous avons déjà dit un mot le mois dernier. Depuis 1831, elle comptait cet écrivain dans ses rangs ; il y avait même gagné sa part de procès et d'emprisonnements sous la dynastie de juillet ; mais s'il était resté attaché à la cause de la branche aînée, c'était sans rien déguiser ni céder de ses convictions protestantes et de ce qu'elles entraînent nécessairement avec elles, quand on les prend au sérieux, de libertés de vues et d'indépendance de caractère. Désabusé à la fin sur le compte de bien des hommes et de bien des choses, ne voulant plus être d'aucun parti que de celui du vrai contre le faux partout où ils se mêlent, M. Théodore Muret, dans son livre, parle franc à ses anciens amis politiques, comme à tout le monde, du reste. Ils ne le lui ont pas pardonné, et, pour le lui faire sentir, le journal dans lequel il écrivait encore ces années passées, l'*Union*, n'a trouvé rien de mieux que de refuser de laisser figurer l'ouvrage de son ex-collaborateur même dans ses annonces payantes. En cela, au surplus, les anciens amis de M. Muret le traitent par le même système d'effacement dont ils se traitent eux-mêmes : ce sont bien toujours ces hommes qui ne font aucune faute, comme il le dit quelque part, excepté la faute énorme de ne rien faire. Mais, autour même d'un livre, l'absolu silence est encore plus difficile à faire que le bruit : d'autres journaux se sont empressés d'accueillir celui que l'*Union* espérait condamner à l'oubli ; malgré les divergences de vues, ils n'ont pas craint de rendre justice à l'honnête homme et à l'écrivain spirituel. Le *Figaro*, bien qu'il ait aussi parfois ses airs de gentilhomme de lettres, s'est tout de suite emparé des piquantes révélations de M. Muret ; il en a composé sa chronique de tout un numéro, et puisé à pleines mains dans cette mine d'anecdotes et de croquis contemporains que nous avons eu la bonhomie de signaler à nos lecteurs, au lieu de l'exploiter préalablement pour nous en faire honneur auprès d'eux. Il n'est cependant pas encore trop tard pour en extraire au moins un fragment, sans doute peu remarqué ici, mais d'un intérêt particulier pour la Suisse : c'est le portrait d'un de ses enfants, le général Boinod, caractère véritablement antique et que nous avons aussi essayé autrefois de retracer nous-mêmes dans notre volumineux semblant d'histoire du canton de Vaud. M. Muret l'a personnellement connu. L'article qu'il lui a consacré dans son livre revient de droit à notre Chronique, et les amis de notre histoire nationale seront bien aises de pouvoir l'y retrouver au besoin.

« Parmi les noms inscrits dans le testament de Napoléon, on lit le nom de Boinod.

» J'ai connu celui qui mérita si bien cette distinction, et j'aime à me rappeler un homme qui réalisait au plus haut point ce qu'on appelle un *caractère antique*, quoique l'histoire moderne soit aussi riche que l'antiquité en caractères nobles et purs.

» Le général Boinod, naturalisé français seulement longues années après son entrée au service, était né sur les bords du lac de Genève, à Vevey, le 29 octobre 1756. D'abord imprimeur-libraire, il avait trente-six ans quand il adopta une carrière nouvelle. En 1792, la légion des Allobroges fut formée dans la Savoie, devenue française par la conquête. Boinod fit partie de ce corps comme quartier-maître-trésorier jusqu'au 20 brumaire an II, où il alla remplir les fonctions de commissaire des guerres provisoire à l'armée qui assiégeait Toulon. Sur les registres d'administration du corps que Boinod quittait, on trouve la note suivante : « Ce fonctionnaire n'a cessé de donner des preuves certaines du civisme le plus pur; ses qualités républicaines le font regretter de tout le corps auquel il a donné, depuis sa formation, tous les soins imaginables. »

» Ce fut devant Toulon que Boinod connut le futur empereur. Là se forma entr'eux un lien que rien ne put rompre, car il résista chez le républicain Boinod aux grandeurs impériales, — chez Napoléon à l'inflexible indépendance de cet ami bien rare.

» Quand Bonaparte reçut le commandement de l'armée d'Italie, il fut heureux d'y employer Boinod en qualité de commissaire des guerres en titre.

» Lors du vote pour le consulat à vie, la députation chargée de porter à Bonaparte le résultat du scrutin ouvert dans cette armée, dut lui annoncer avec peine qu'il s'était trouvé une protestation, — unique à la vérité. — « Comment, s'écria le premier consul, un *non* dans mon armée d'Italie! Ah! c'est Boinod! il ne m'en servira pas moins bien.»

» En effet, Bonaparte avait vu Boinod à l'œuvre : il connaissait sa probité exemplaire, qui faisait contraste avec le scandale des malversations et des vols auxquels l'administration était en proie. Il emmena Boinod en Egypte et dans la bataille de Marengo : il l'employa en l'an XII, près de la cavalerie des camps établis sur les côtes de l'Océan pour le projet de descente en Angleterre. Quand il signa la nomination qui créait Boinod commissaire-ordonnateur, il ajouta de sa main en marge de la proposition : « Il sera écrit au citoyen Boinod une » lettre de satisfaction sur le zèle qu'il a toujours montré, sur son » exacte probité, sur sa sévérité à empêcher les dilapidations, et cette » lettre sera imprimée au journal officiel. »

» Boinod ne se bornait pas à faire son devoir, ce qui était déjà beaucoup, en présence d'une corruption trop générale. Un homme qui, au milieu de cette atmosphère, méritait par excellence le titre d'*homme de bien ;* quel phénomène! Boinod faisait plus que son devoir.

» A l'armée d'Italie, Bonaparte lui envoie une gratification de cent mille francs. « Citoyen, » lui répond Boinod, « je ne te reconnais pas le » droit de disposer ainsi des fonds de la République : l'armée souffre, » je viens d'employer cette somme pour ses besoins. »

» Or, Boinod était sans aucune fortune personnelle.

» Dans son service à la même armée, Boinod passe un marché;

mais à peine a-t-il signé qu'il craint que le fournisseur ne gagne trop. Il le fait venir et lui dit qu'il va faire casser l'acte qui, d'ailleurs, ne devait être valable qu'après l'approbation du ministre. Le fournisseur lui oppose sa signature. « C'est vrai, » répond Boinod, « mais alors » tu me donneras un pot de vin. — Comment! vous, Monsieur Boi- » nod, un pot de vin! — Oui, moi : je veux trente mille francs. » Le fournisseur en prend l'engagement par écrit, et, sur le premier bordereau ordonnancé à son profit, Boinod inscrit : « A déduire 30,000 » francs que le fournisseur a promis de me donner et qui appartien- » nent à la République. »

» Après le vote pour le consulat à vie, ce fut le tour du vote pour l'empire. Murat apporte à Bonaparte les voix des corps de cavalerie appartenant à l'armée des côtes de l'Océan. Là, encore un vote négatif, un seul. — « Quel est-il? » demande vivement le nouveau César. — « C'est l'inspecteur Boinod. — Ah! je le reconnais : c'est un quaker[1]. »

» Cette austère droiture du quaker, qui résistait au double ascendant de la gloire et de l'amitié, comment n'aurait-elle pas résisté aux séductions de l'or?

» A l'époque où Napoléon institua la nouvelle noblesse, Boinod fut présenté pour le titre de baron. Napoléon le raya, mais par un motif qui prouvait son appréciation de l'homme : — « Vous ne le connaissez pas, dit-il, mais moi, je le connais : il refuserait. »

» S'il faut louer Boinod pour son indépendance quand même, il faut louer aussi Napoléon de n'en avoir eu que plus d'estime pour lui.

» En 1806, Boinod fut attaché par Napoléon au ministère de la guerre du nouveau royaume d'Italie. Le décret de cette nomination adressé au prince vice-roi, était accompagné de cette note brève, mais significative : « Je vous envoie Boinod; laissez-le faire. »

» Eugène Beauharnais reconnut la valeur de l'homme qui lui était donné. Le 15 mai 1809, il lui confia l'intendance générale de l'armée italienne en Allemagne. Par décret du 20 janvier 1810, Boinod fut nommé inspecteur en chef. Il était dès lors officier de la Légion-d'Honneur et chevalier de la Couronne de Fer.

» Comme premier administrateur militaire du royaume d'Italie, Boinod avait 12,000 francs par mois pour ses frais de bureau. Au bout de quelques mois, il reconnut qu'il avait assez de 6,000 francs, et il remboursa l'excédant au trésor. Il en fut de même d'un reliquat de fonds mis à sa disposition pour les besoins du service, et qui n'avaient pas été employés en totalité. Ce reliquat montait à environ 100,000 francs. Comme il voulait le verser pareillement au trésor, l'empereur s'y opposa; mais Boinod persista, déclarant que son traitement lui suffisait.

» Napoléon n'avait pas tort de dire que des hommes tels que celui-là valaient des millions. Longtemps après, à Sainte-Hélène, Boinod était un de ceux dont il disait : « Si je n'avais eu que des serviteurs » de cette trempe, j'aurais porté aussi haut que possible l'honneur du » nom français; j'en aurais fait l'objet du respect du monde entier. »

[1] On dit que Napoléon ajouta : « *Et les quakers ne prêtent pas serment.* »

N. d. R.

Les vicissitudes de la fortune ne pouvaient rien, on le conçoit, sur une âme qui, dans Napoléon, s'était attachée à l'homme et non pas à l'empereur. En 1814, quand Napoléon fut parti pour l'île d'Elbe, Boinod n'eut qu'une pensée, celle de l'y rejoindre. Il se rend d'abord en Suisse, y conduit et y laisse sa femme et ses trois enfants; puis, il traverse l'Italie, se jette incognito sur une barque qui portait à l'île d'Elbe des ouvriers tanneurs, et arrive à Porto-Longone. Napoléon l'accueillit avec bonheur, mais non avec surprise. Il le chargea aussitôt de la direction supérieure du service administratif de l'île, en le laissant maître de fixer le chiffre de ses appointements. Boinod ne voulut que 3000 francs dont 900 lui serviraient à rétribuer son secrétaire et 600 à payer son domestique.

» Revenu en France, Napoléon nomma Boinod inspecteur en chef aux revues de la garde impériale, avec une allocation de 40,000 francs pour frais d'installation. Mais dans la caisse d'un des régiments soumis à sa surveillance administrative, Boinod trouve un découvert qui, précisément, montait à 40,000 francs. Sa conscience rigide aurait été forcée de signaler ce déficit : il le comble avec la somme qui lui était allouée.

» Après la seconde chute de Napoléon, Boinod fut rayé des contrôles de l'armée. Le ministre de la guerre le fit appeler et lui demanda comment il avait pu suivre l'ex-empereur dans l'exil, lui dont le double vote négatif était bien connu. Boinod fait répéter la question comme s'il ne l'avait pas d'abord parfaitement comprise : « Monseigneur, » répond-il alors, « j'ai protesté, il est vrai, contre la double élévation de Napoléon : aussi, n'est-ce point l'empereur que j'ai suivi, mais bien celui qui fut mon chef et mon ami. Quand j'ai vu tant de gens qu'il avait pris si bas, l'abandonner et le trahir, je me suis dit : « Le poste de l'honnête homme est près de lui, » et je suis parti pour l'île d'Elbe. »

» Si les calamités attirées sur la France par les Cent-Jours expliquent bien des mesures de rigueur dont ces événements furent suivis, aucune comparaison n'était possible entre la conduite de Boinod et celle des hommes qui avaient aidé au retour de Napoléon en trahissant le serment qu'ils avaient prêté à Louis XVIII. Cette immense différence ne put manquer d'être sentie, au moins dans une certaine mesure, et le 16 avril 1817, Boinod fut admis à la retraite par décision spéciale du roi. Lui qui aurait pu être millionnaire, il avait besoin de faire vivre les siens. Déjà sexagénaire, il dut accepter un emploi bien modeste en comparaison des hautes positions qu'il avait occupées. Le 1er mai 1818, il fut nommé agent de la manutention des vivres de la guerre à Paris. Dans cette place secondaire, qu'il remplit jusqu'en 1830, il sut rendre encore de grands services par les économies qu'il procura au trésor, et par les améliorations qu'il introduisit dans la nourriture du soldat. Ses opinions ou ses attachements particuliers restaient en dehors des fonctions dont il s'était chargé. Dans les journées de juillet 1830, Boinod ne négligea rien pour assurer le service des vivres aux troupes engagées dans la lutte.

» Le 31 décembre 1830, Boinod dont l'âge n'avait pas affaibli la capacité ni la forte organisation, reprit son rang dans le cadre d'activité, comme intendant militaire, et le 20 avril 1831, il reçut la croix de comman-

deur de la Légion-d'Honneur. Il prit sa retraite définitive le 27 mai 1832, après quarante ans de services effectifs. Sa belle vieillesse se prolongea encore dix ans : il est mort le 28 mai 1842. Le corps de l'intendance lui a fait élever au cimetière du Mont-Parnasse un modeste monument, et lui a consacré un médaillon en bronze qui représente ses traits avec cette inscription : *Purè acta aetas.* Sur le revers sont les mots suivants : *Il eut l'insigne honneur de figurer sur le testament de Napoléon*, et au milieu, ceux-ci : A BOINOD, INSPECTEUR EN CHEF AUX REVUES, LE CORPS DE L'INTENDANCE MILITAIRE. SIÉGE DE TOULON. ITALIE. EGYPTE. ALLEMAGNE. ILE D'ELBE.

» Par un codicille du 24 avril 1821, le captif de Sainte-Hélène avait légué à Boinod cent mille francs ; mais le légataire n'en toucha en résumé que cinquante mille, les fonds laissés disponibles par Napoléon s'étant trouvés insuffisants pour acquitter en totalité ses libéralités testamentaires. Cette somme de cinquante mille francs fut l'unique fortune de Boinod, avec sa pension de retraite et son traitement de la Légion-d'Honneur.

» Suisse et Vaudois de naissance, comme on l'a vu, Boinod était l'ami de mon oncle, l'inspecteur général des milices du canton de Vaud ; tous deux s'appréciaient mutuellement et étaient dignes l'un de l'autre. Lorsque je vins à Paris, j'avais une lettre d'introduction pour le général qui demeurait à la Manutention des Vivres, rue du Cherche-Midi. Je fus admis dans son intérieur, dans sa famille, et je pus apprécier quelle aménité et quelle bonté s'associaient aux austères qualités de cet homme vraiment taillé dans le granit. Ses manières étaient simples, sa physionomie bienveillante était empreinte de cette calme sérénité où se traduit une vie sans reproche. Sa taille était moyenne, et pleine sans trop d'embonpoint. Jusqu'aux derniers temps de sa vie, on le rencontrait souvent, en redingote bleue, son costume habituel, faisant son petit tour de promenade dans les allées du Luxembourg ; et une personne même qui ne l'aurait pas connu, n'aurait pu s'empêcher, en le voyant, d'ajouter un respect particulier au respect de l'âge.

» Le nom de Boinod n'est pas gravé sur l'arc de triomphe de l'Etoile [1].

» Cependant les services tout exceptionnels qu'il a rendus aux armées françaises ont bien mérité l'honneur accordé à ceux qui les ont commandées, et dont plus d'un était moins digne de ce glorieux souvenir. »

— Et voilà comment avec le général Boinod, M. Vinet, Mme de Gasparin, nous nous sommes peu à peu laissé aller à la dérive du côté du pays et de tout ce qu'il nous rappelle, avec ces noms-là et bien d'autres, de bon, d'aimable et d'encourageant au bien. Après cette longue visite que nous venons de vous rendre là-bas, il nous faudrait

[1] On y voit du moins ceux des généraux Amédée Laharpe et Reynier, Suisses aussi, et du même canton que Boinod. (N. d. R.)

maintenant revenir en toute hâte à Paris ; mais il est trop tard à présent pour songer à le faire par un autre convoi que celui du prochain numéro.

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE LIVRAISON :

Page 199, ligne 23 : *ennemis,* lisez : *amis.*

TRADITIONS POPULAIRES DE L'ARGOVIE

Les traditions empreintes de superstition ou les légendes populaires sont une partie des littératures nationales importante déjà par son étendue et son universalité. Aussi, depuis un certain nombre d'années, des savants, surtout en Allemagne et dans les pays du Nord, en ont-ils fait le sujet de leurs recherches. A leur tête se placent deux hommes du premier ordre, les frères Grimm. Ceux-ci ont embrassé, dans des ouvrages généraux, la mythologie du moyen-âge et des temps plus rapprochés de nous, les cycles généraux des traditions allemandes, les fables qui peuplent le monde de l'imagination enfantine. Marchant sur les traces de ces guides, d'autres investigateurs se sont voués aux spécialités nationales. Par les soins des Panzer, des Schöppner, des Spiecker, des Sommer, des E. Meier, des Müllenhoff, et d'autres hommes de savoir et de talent, nous possédons des ouvrages sur les traditions populaires de la Bavière, de la Souabe, du Tyrol, de la Saxe, de la Silésie, du Harz, de la Thuringe, de la Friese, de Cobourg, de la Marche, de la Bohème, du Schleswig-Holstein, de la Suède, des Pays-Bas, de quelques autres contrées, sans compter les journaux scientifiques et les ouvrages littéraires où des notices éparses, en partie toutes spéciales, éclairent ce domaine.

Des littérateurs suisses, joignant à l'érudition l'amour du pays et du peuple, ont rendu des services semblables à leur patrie. A côté des noms de Wyss, de Bronner, de G. Meyer de Knonau, et de tant d'illustres compatriotes, M. *Ernest-Louis* Rochholz a inscrit le sien avec honneur. Etranger, mais naturalisé citoyen argovien, encore plus par son dévouement et ses succès dans l'instruction publique que par un acte officiel, il a dès longtemps bien mérité de la littérature nationale. A cette heure il l'enrichit encore. Il a recueilli avec persévérance, pendant de longues an-

nées, de la bouche même du peuple argovien, plus de cinq cents récits qui remplissent deux volumes[1].

Les traditions superstitieuses sont à la fois un bien commun, et une propriété nationale. Comme révélation de la nature humaine, elles appartiennent à tous les peuples; mais l'esprit national ou local leur imprime partout un cachet particulier. Le même fond est diversifié par des variantes infinies. Ces *variantes* ne diffèrent pas seulement entre les peuples du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, mais entre les habitants de deux vallées séparées par une seule montagne, entre les bateliers d'un lac et les bergers des villages alpestres qui se mirent dans ses eaux. Saint-Denis a eu, malgré la distance, des imitateurs argoviens. Mais dans ce petit pays l'imitation se diversifie de village à village. Des ruines d'un château païen, le Heidenbourg, une femme blanche, sans tête, descend vers le ruisseau de l'Aa pour y laver son linge, le jeudi et le vendredi-saint. — Ailleurs, des hommes aussi, tous argoviens, marchent et agissent, quoique privés de l'organe qui en renferme tant d'autres. Le portier d'un repaire chevaleresque surveille l'entrée du château, une mèche allumée à la main, la tête sous le bras. Quelques habitations sont sujettes à être traversées par des esprits démoniaques ; malheur à elles, si on en laisse pas les portes ouvertes aux deux faces opposées ! Dans un hameau de la commune de Meerenschwanden, la nuit de la Fête-Dieu, la troupe bruyante qui passe par une vieille chaumière paraît descendre du troupeau précipité dans le lac de Génézareth. On y distingue parfaitement le grognement d'une vieille truie et les voix enfantines des cochons de lait qui courent sur ses traces. — Une maison à demi ruinée du village de Muri-Egg était autrefois la maison communale. Au commencement de ce siècle encore, des habitants laissaient chaque nuit la porte ouverte. La fermaient-ils, on entendait un vacarme insupportable : — les conseillers, morts depuis longtemps, revêtus du costume de leur office, se promenaient en long et en large dans le corridor.

La variété des aspects intellectuels tient moins à l'étendue qu'à la variété du pays. Un sol accidenté, l'indépendance des peuplades, une succession d'événements multiplient la diversité. A cet égard, un pays tel que la Suisse, doit être un des plus fé-

[1] *Schweizersagen aus dem Aargau. Gesammelt und erläutert von Ernst Ludwig Rochholz.* Aarau, H.-R. Sauerlænder, 1856 u. 1857 ; 2 B. in-8°.

conds en croyances et en légendes vivement accentuées. La tradition argovienne mentionne avec mystère une ville romaine disparue, dont le nom et l'emplacement varient. Le point central de la ville et de la légende, c'était un puits abondant que le diable avait desséché en y jetant du vif argent. Or, comme nous l'apprend M. Rochholz, ce sujet a produit tout un cycle de récits, qui, de la vallée de Kular au lac de Hallwyl, et de ce lac jusqu'au delà du Staufberg et jusqu'à la ville de Lenzbourg, se rattachent, avec une originalité vive et variée, à un bois, à un marais, à une flaque d'eau, aux débris d'une habitation ou aux ruines d'un château.

Que l'imagination est active dans les instants où la mémoire sommeille, ou si quelque sollicitation vient à la séduire !

La sollicitation la plus forte est le milieu dans lequel les hommes vivent, sentent, souffrent et jouissent, c'est leur *intimité avec la nature*. De là provient la croyance sereine ou sombre aux puissances manifestes ou occultes de la nature et à leur empire sur la destinée. L'harmonie de la vie humaine avec le monde extérieur se montre dans les superstitions; comme la science moderne l'a découverte dans notre globe, les légendes populaires en constatent la réalité.

Il n'existe guère de pays mieux arrosé que l'Argovie. Trois grandes rivières le traversent et portent au Rhin le tribut de leurs flots grossis par de nombreux affluents. Les sources sur les monts et dans les bois sont innombrables, et rien ne frappe plus le voyageur qui traverse les plaines que la richesse de l'irrigation naturelle. Aussi le narrateur a-t-il bien des récits à nous faire sur les blanches vierges des rivages, nymphes chez les Grecs, fantômes dans nos climats; sur les victimes englouties par les lacs ou les rivières, dont les ombres apparaissent et gémissent encore ; sur les égoïstes, dont l'inhumaine cupidité, au temps d'une disette d'eau, vendait cher au peuple le produit d'une fontaine, condamnés depuis leur mort à réapparaître pour présager la sécheresse. Les habitants solitaires des montagnes montrent à l'étranger plus d'un creux où jadis une fontaine nourrissait le peuple et le désaltérait ; c'est encore aujourd'hui la propriété des eaux argoviennes, la popupulation industrielle sait qu'en dire : et pourtant les esprits bienfaisants des vieux siècles disparaissent devant le mouvement des machines et le bruit des rouages.

Jusqu'à ce jour encore (car la fureur du déboisement ne permet pas de répondre de l'avenir), jusqu'à ce jour ce pays favorisé par la nature, est resté un des plus riches en forêts. Leur épaisseur servit souvent d'asile au crime. Maint château qu'elles entouraient, ou dont elles voilent les décombres, était un repaire de brigands. Aussi, après leur mort, voyait-on le chasseur noir ou le chasseur vert, se rendre redoutable aux voyageurs isolés, aux femmes qui suivaient les sentiers des collines, aux filles qui cherchaient dans les habitations éparses de l'ouvrage comme fileuses ; les fileuses réunies dans les soirées d'hiver en font des récits terribles. —Tandis que la vie agricole, et surtout la vie pastorale, est favorable à la douceur des mœurs, la chasse dispose peuplades et individus à la cruauté. Par un temps sombre ou dans les ténèbres, on entend sortir des bois, mêlées à des aboiements étouffés, des voix dolentes : elles annoncent l'éternelle punition des chasseurs, irrités par des mécomptes, qui suspendaient leurs chiens aux arbres, les fouettaient sans miséricorde et les écorchaient tout vifs. — Les propriétaires de forêts et leurs adhérents livraient, dans des récits, les âmes des braconniers à la vengeance de l'enfer, plus exacte et moins chanceuse que la police forestière.

Des traditions se rattachaient à des arbres isolés ou aux objets dans lesquels ces arbres avaient été transformés. Tour à tour, nous apprenons la punition de l'avarice d'un propriétaire ou de l'avidité d'un voleur de fruits, ou encore la puissance de la malédiction qui met une âme au ban et la confine dans un arbre ou dans le meuble qu'on en a tiré, procédé encore analogue aux métamorphoses mythologiques dont Ovide s'est fait le spirituel légendaire. Le voisinage du Hauenstein fournit un exemple de ce genre de malédiction. Dans un passage du Jura se voient les ruines du castel de Ramstein. Une partie en a servi à la construction de deux châlets, dont un seul subiste. L'autre a été démoli. Un jour qu'on voulut en changer une paroi, au moment où on enleva une poutre, une jeune femme sortit de la cloison avec un petit chien et pria instamment les ouvriers d'employer la poutre à la construction d'un autel, afin de rompre le charme fatal qui l'enchaînait. « Je fus, dit-elle, la fille du seigneur du castel de là-haut, et ce petit chien fut le chasseur qui m'enleva. Pendant ma fuite je m'endormis de lassitude sous un ombrage; mon père nous y atteignit et, par des malédictions, nous en-

ferma dans le tronc de l'arbre, devenu la poutre que vous venez d'enlever. » Les charpentiers effrayés se hâtèrent de dire un *pater* et de replacer la poutre à son endroit. Les deux fantômes rentrèrent avec fracas dans leur prison. Selon une autre version, le bois mystérieux fut jeté dans le brasier d'un four à chaux. Le lendemain matin, le maître du châlet trouva ses plus belles vaches mortes dans l'étable, et lorsqu'on leur ôta la peau elles avaient toutes une tache noire sur la poitrine. Cet accident se renouvela dès lors tous les dix ans, et chaque fois une figure blanche, suivie d'un petit chien, traversait la grange. Pour mettre un terme à l'apparition, on démolit le châlet.

Le curé d'un petit village sur les confins de l'Argovie et du territoire soleurois avait enlevé de la sacristie une coupe d'or. Un moine d'Olten, pour le punir, l'enferma par une formule magique dans le tronc aux aumônes. La nuit, il en sort par l'ouverture étroite, gémissant, dérangeant sur l'autel les vases sacrés, déchirant l'évangile et l'oriflamme. Les ecclésiastiques de la contrée connaissent la cause de ces désordres, mais ils sont impuissants à les arrêter et ne veulent pas en nommer l'auteur, pour ménager l'honneur de l'Eglise.

Une peine utile infligée à quelques trépassés les condamne à quitter parfois leur séjour pour prophétiser le temps qu'il fera dans le nôtre. Les seigneurs du château de Trostbourg, de tyrannique mémoire, avaient à leur service un chasseur, maudit pendant sa vie et après sa mort. Dans ses tourments périodiques, on entend au milieu de la nuit ses cris, ses coups de sifflet, le hurlement de ses chiens, et à travers ce bruit, des lamentations sur la châtelaine, qui, à la fausse nouvelle de la mort de son mari, se jeta de désespoir, avec son enfant, dans le puits du château. Ces nuits tumultueuses sont infailliblement suivies, dès l'aube, d'une pluie battante qui enfle les torrents et dure quelquefois quinze jours. Le même château fournit, pour le même météore, un second présage. On entend une voiture sortir de ses murs et rouler par dessus les montagnes jusqu'au fond de la vallée du lac de Hallwyl. Au moment qui précède le départ, une noble dame, donnant le bras à un vieillard tout blanc, apparaît sous le vieux portique du château et traverse la cour. Le couple se dirige vers une fente du rocher et y disparaît. C'est l'endroit où il monte dans la voiture. — Si aux environs du château d'Urgiss, par un temps brumeux, une blanche demoiselle au

voile noir vous invite à la suivre au milieu des ruines, soyez sûr que le ciel vous versera bientôt une pluie abondante.

Les présages n'annoncent pas seulement un phénomène météorologique isolé, ils s'étendent quelquefois au caractère de l'année et à toutes les espérances du laboureur. Au dessus des gorges jurassiennes du Frickthal, les générations passées entendaient plus souvent que la génération actuelle, pendant une des premières nuits du printemps, une musique aérienne composée de tous les instruments; des voix mélodieuses succédaient, et malgré leur douceur produisaient un frémissement dans tout le corps des auditeurs. Les habitants des vallées comptaient dès lors sur une année fertile. — Lütwyl possédait le privilége d'avoir sa bête à lui, qu'on appelait *la bête du village*. Tout au plus de la grandeur d'un hérisson, elle grossissait, pendant que l'horloge sonnait minuit, jusqu'à la dimension d'un char de foin. Elle ne sortait jamais des limites du village. Le parcourait-elle avec sept petits (c'étaient des chats noirs et blancs), la fertilité de l'année était assurée. Elle aimait à se mettre en travers du chemin; quiconque alors marchait sur un de ses petits chats devenait épileptique : on dit que ce mal n'était pas rare dans la commune.

On ne compose pas avec le monde surnaturel; il n'y avait donc pas à marchander sur les présages d'infertilité. A leur aspect, nul n'eût eu la confiance de ce baillif bernois, qui, sur l'observation d'une délégation vaudoise que les épines blanches fleurissaient de bonne heure et que c'était signe d'une mauvaise année, répondit : « Eh pien ! qu'on les arrache, ces épines-là. »

Comme à la nature, la tradition fantastique se rattache aussi à l'*histoire*. Or, sur ce théâtre de l'Argovie se sont joués des drames qui ont laissé des impressions profondes dans la mémoire du peuple. Le plus marquant par l'importance et la durée, a gravé dans le sol ou à la surface son histoire monumentale; c'est l'occupation romaine. Les vastes forêts dont le pays était couvert depuis l'origine des choses, avaient engagé les Romains à y établir des préfectures navales dans l'intérêt de la construction des flottes. La plaine de l'Argovie, avant-poste de celles de l'Allemagne pour les conquérants méridionaux, devint, par leur stratégie, un vaste camp composé de villes, de garnisons, de forteresses. Vindonissa, connue par les récits de Tacite et de l'histoire suisse, embrassait dans son enceinte le territoire de

quatre villages de nos jours et de la ville de Brougg; les routes, les canaux souterrains, les aqueducs massifs, ouvrages des légions, les restes d'un amphithéâtre et des bains élégants dans ce pays riche en sources minérales, les monnaies abondamment semées dans les premières couches du sol, tout parle à l'imagination de l'éclat de la vie romaine et de la puissance de ce peuple dominateur. Le temps a transformé en légendes superstitieuses les souvenirs de villes disparues, de fontaines taries, de violences souffertes, de trésors enfouis : la cupidité et la peur populaires ont fait les démons conservateurs des médailliers souterrains.

Au dessous des monuments romains, on trouve des débris d'un monde plus ancien, de ce monde celtique dont les monuments et la langue sont éparpillés au loin en petits fragments. On a découvert même des restes d'habitations et des foyers.

Après les Romains, la plaine où ils avaient campé avec tant de splendeur fut un des champs de bataille des migrations armées des peuples du nord ; leurs armes ont aussi enrichi ce sol historique. La chevalerie, non moins redoutable dans la réalité, plus brillante dans la poésie, construisit des châteaux avec les restes des forts avancés des Romains, et d'autres dans des lieux de difficile accès.

Voilà, dans les profondeurs et sur les hauteurs, des demeures toutes préparées pour les gardiens infernaux de trésors, pour ces peuples de gnomes qui tiennent si peu de place, et pour ces fantômes qui descendent avec bruit de leurs anciens donjons, épouvantant le peuple des campagnes par l'expiation de leurs crimes.

Des époques historiques plus récentes ont aussi fourni leur contingent à la collection des traditions nationales.

Rien n'est plus connu que la vengeance sanguinaire que la reine Agnès, fille de l'empereur Albert, tira de la mort de son père, assassiné par Jean-le-Parricide, neveu de ce monarque. Elle et sa mère érigèrent d'abord, dans le lieu du crime, une chapelle et une petite maison, et en confièrent le soin à deux ermites, le frère Nicolas de Bischofszell et Berthold Strébel d'Oftringen, celui-ci audacieux chevalier et ami du roi Rodolphe, franciscain depuis la mort de ce prince. Deux ans après, les deux princesses revinrent et fondèrent l'église et le monastère de Königsfelden. L'ermitage des deux solitaires se trouvait sur

le terrain destiné à la vaste construction. Au moment où Agnès le faisait raser pour ériger à sa place le maître-autel, Berthold Strébel lui prédit que le nouvel édifice ne subsisterait qu'aussi longtemps que vivrait le grand noisetier contigu à l'hermitage. On l'épargna. Le noisetier, connu sous le nom d'arbrisseau de Berthold, se conserva jusqu'en 1520, vénéré du peuple. Le réformateur zuricois Bullinger le vit dans sa jeunesse. A cette époque il se dessécha. Quatre ans après, les moines furent chassés du couvent; quatre autres années encore et la réformation régnait dans ces lieux, et tous les bâtiments de l'abbaye formaient une métairie du gouvernement bernois. A la révolution helvétique, l'armée française en fit un lazareth; une aile en existe encore, c'est aujourd'hui une maison d'aliénés.

Rodolphe d'Erlach, le vainqueur de Laupen, périt en 1360, victime de la cupidité de son gendre Rudenz, qui le tua de sa propre épée, si glorieusement victorieuse. Ce crime fut commis à Reichenbach, près de Berne, où d'Erlach habitait une maison de campagne. Riche, il possédait un château et des métairies en Argovie; c'est là, dans une vallée du Jura, que la tradition argovienne a transporté le théâtre du crime. L'héroïque vieillard, raconte-t-elle, venait de faire sa méridienne et reposait encore sur son lit de camp, gardé seulement par deux dogues; ses deux domestiques étaient à la chasse. Rudenz vient. Ivrogne et dissipateur, il avait souvent demandé de l'argent à son beau-père; il en demanda encore, mais ne reçut que des reproches. Dans son emportement, il lui trancha la tête. Il s'enfuit poursuivi par les dogues, qui lui barrèrent sur tous les points le passage de l'Aar. Réfugié enfin dans une grange, dont il barricada la porte, il se cacha dans le foin. Les chiens firent bonne garde au dehors et attirèrent par leurs hurlements les domestiques de d'Erlach. Le meurtrier, voyant l'impossibilité d'échapper, se pendit. Dès lors on entendit maintes fois dans ces lieux, pendant la nuit, un bruit étrange, des gémissements, des cris de rage, des cris de douleur, mêlés d'aboiements, du son des cors, d'une chasse. Ce vacarme roulait mytérieusement de la montagne par dessus les collines jusqu'au fond de la vallée et sur les bords du torrent. Peu après éclatait le tonnerre, et un déluge de pluie inondait la contrée.

D'Erlach aussi apparaît. Un paysan, voulant savoir ce qu'il en était, se rendit dans le voisinage de sa ci-devant demeure,

prit une longue touffe de mousse, se l'appliqua au menton et cria dans la forêt qu'agitait un vent d'orage : « Regarde, d'Erlach ; où es-tu ? regarde, j'ai une barbe comme toi. » A cet appel, un homme à grand panache s'avança vers lui. Le paysan prit la fuite et rentra chez lui la tête fort enflée. Il dut garder le lit pendant huit jours.

Dans une multitude de ces récits, une tête enflée est le résultat de la témérité que les fantômes provoquent, et plus souvent de la peur qu'ils inspirent.

Ces effets ne se produisaient pas seulement dans les anciens temps : la dernière histoire que nous venons de raconter est assez récente. Plus d'un témoin de faits surnaturels appartient à notre siècle. En 1814, deux soldats autrichiens, en quartier dans le Frickthal, informés du lieu où se trouvait un trésor souterrain et de la manière de l'enlever, se rendirent un vendredi, à minuit, avec des cierges bénits le jour de Pâques et d'autres amulettes consacrées, dans une caverne, répandant sur leurs pas de la sciure pour retrouver le chemin. Ils heurtèrent à une porte de fer ; une jeune fille dont le corps se terminait en serpent leur indiqua un bahut sur lequel deux chiens aux yeux de feu aboyaient. Le couvercle se leva et ils purent remplir leurs poches d'argent. Déjà ils étaient ressortis de la caverne, lorsque l'un d'eux s'aperçut qu'il avait oublié son sabre. En dépit des avertissements de son camarade, il retourna sur ses pas. On ne l'a plus revu. — Coblenz est un village de pêcheurs au confluent de l'Aar et du Rhin. Un porc se présentait périodiquement de nuit, sur la rive opposée, pour passer au village dans le bateau ordinaire. Depuis que le gouvernement argovien a fait établir un bac dans l'intérêt du transit, le porc passe encore. Bien des riverains reconnaissent en lui un ancien péager qui se faisait de la fraude un trafic. — A la suite des soldats français qui, en 1798, exercèrent le pillage dans les bailliages libres, un habitant d'un village protestant entra dans l'église d'un village catholique pour piller. Trouvant tout enlevé, de rage il saisit sur l'autel l'image de la Vierge et lui creva les yeux. Les yeux du coupable pourrirent de son vivant. Dès lors, et aujourd'hui encore, ses descendants ont les paupières rouges.

Le petit nombre de faits que nous avons cités aura suffi pour suggérer au lecteur l'idée de plus d'une sorte d'*interprétation*. Quelques merveilles apparentes sont une transformation

de faits historiques; d'autres doivent leur origine à un phénomène de la nature. La linguistique fournit la clef de plus d'une légende, et nous pourrions citer telle histoire fabuleuse qui dérive de l'altération d'un nom. La malveillance a quelquefois eu recours à la crédulité du peuple pour revêtir la suspicion ou la calomnie de formes fantastiques. L'intérêt aussi a entretenu ou même fait naître certaines croyances du même genre, pour encourager, par exemple, la générosité envers l'Eglise.

La dame de Sonnenberg, qui possédait le petit château de Tægerfelden, n'avait pas besoin de ces encouragements. Réparation et embellissement de la chapelle, œufs et fruits de la terre périoquement envoyés au desservant, donation du produit annuel d'un champ d'avoine prouvèrent sa piété et lui assurèrent le repos éternel. Aussi longtemps qu'après la mort de la religieuse châtelaine, son fils Maurice respecta et acquitta cette dernière donation, à la moisson de l'avoine, son économie rurale prospéra. Mais il vînt à trouver ce tribut onéreux et jugea plus utile de l'employer chaque année à l'achat d'un porc. La punition suivit de près cette résolution coupable. Un matin la truie achetée avait disparu avec ses petits; la maladie décima, puis fit disparaître tous les bestiaux. Il dut vendre ses terres et labourer avec des bœufs étrangers le seul champ qui lui restait. N'ayant plus de quoi réparer son habitation, il enlevait de nuit, pour la couvrir, les tuiles du toit de la chapelle. Il finit par se pendre dans son étable. Mais la fin de sa misère terrestre ne fut pas celle de sa punition. Bientôt la paroisse apprit et l'on raconta dans la contrée que l'impie gentilhomme était ce porc, suivi de petits, qui se montrait la nuit de chaque samedi aux environs du château. Quelquefois pourtant il reprenait la figure humaine : alors il apparaissait de nuit, en couvreur, sur le toit de la chapelle et l'on entendait le bruit de son métier, ou bien en chasseur dans un bois destiné par sa mère à la réparation de l'église et qu'il avait échangé contre un droit de chasse. Les intéressés, actifs et passifs, déduisaient de ces faits une morale profitable.

Les histoires dont nous avons rapporté quelques exemples admettent, dans leur diversité, plusieurs ordres d'explications. Ceux qui accordent leur préférence systématique à un de ces ordres, par exemple, à l'interprétation tirée de l'histoire ou des phénomènes de la nature, méconnaissent la variété de l'esprit hu-

main et altèrent tout ensemble la vérité des faits et la naïveté des croyances populaires. L'éditeur des traditions argoviennes, M. Rochholz, a procédé d'une manière plus large, en homme d'un grand savoir et d'un esprit critique. Si quelquefois il joint à son récit des réflexions élevées sur la nature des traditions, ordinairement il nous en offre le texte pur, auquel il annexe souvent un commentaire imprimé en caractères différents. Le récit garde l'aisance des allures populaires, et le lecteur désireux de s'instruire ne perd rien de ce qu'il est en droit de demander à l'érudition. L'éditeur satisfait à toutes les exigences raisonnables d'un lecteur studieux. Aidé des travaux de ses prédécesseurs, dans ce champ de la mythologie du moyen-âge et des temps modernes, il rapproche les traditions analogues des divers peuples, en fait la généalogie et signale les différences entre les branches de la même famille. Il a pour auxiliaires la connaissance des langues, des littératures, de l'histoire et de la nature. Sa réserve dans l'explication du sens intime des légendes, sa modestie à convenir que le temps de cette interprétation n'est pas encore venu, parce qu'on ne possède pas une connaissance suffisante des faits, prouvent son respect pour l'esprit humain et pour la science.

Ainsi ne procède pas le rationalisme, ce radicalisme scientifique. Armé de sa grande verge, il enlève dans l'arbre de la science les branches sèches et des branches vives, il emporte du même coup une plante parasite et un bouton d'où devait éclore un fruit. Il est intéressant de voir comment, en mythologie aussi bien qu'en théologie et dans les autres disciplines, ces intrépides exégètes font de l'interprétation l'essentiel et des choses l'accessoire, rejetant les réalités qui ne rentrent pas dans leur système. Ils ne se doutent souvent pas à quel point ils privent la science de faits en la renfermant dans le cercle étroit de leurs idées, qu'ils croient si vastes : témoin un de leurs ancêtres, au moyen-âge, Simon le Métaphraste, qui publia les *Vies des Saints* dépouillées de tous les miracles. En élaguant ce que sa raison n'admettait pas, il supprima beaucoup de faits importants pour l'histoire des mœurs, des habitudes, des sciences, de la médecine entr'autres, tout autant de moyens d'arriver à une connaissance plus étendue de la vérité. Les mutilations interprétatives de la légende des superstitions, produisent un résultat négatif tout semblable.

Par des efforts tentés dans cette direction, le rationalisme peut bien rétrécir le sens des faits particuliers, mais il ne saurait détruire un grand fait, qui est en même temps une grande merveille, c'est l'existence de la superstition. N'est-il pas étonnant, en effet, que sur notre terre toute matérielle, qui parle à nos sens et les séduit ; que, dans notre vie, dont les conditions matérielles imposent à l'homme mille travaux, absorbent son attention et enchaînent sa volonté ; qu'au milieu du jeu et de la lutte des passions, pour des possessions et des jouissances matérielles, les peuples primitifs ou plus avancés, les hommes bornés ou mieux doués, les intelligences paresseuses ou vives se préoccupent incessamment d'esprits, d'êtres invisibles, des relations de notre monde avec un monde de mystère qui se révèle bien moins aux sens qu'au sentiment ? Le mot *ignorance* n'explique ce phénomène qu'aux esprits superficiels, qui se contentent aussi du mot *hasard* comme explication de l'univers et de la vie humaine. Ceux qui réfléchissent plus sérieusement aux rapports de l'organisation humaine avec l'ordre de l'univers, savent que les idées généralement répandues, celles qui forment le fonds intellectuel de l'humanité, correspondent toujours à un fait, à une réalité. La forme de ces idées est accidentelle et peut être erronée, mais leur substance renferme le noyau de la vérité. Dans l'ordre physique, les hommes ont admis de toute antiquité que le soleil éclaire successivement toutes les parties de la terre : le témoignage des sens les a longtemps trompés sur le mode d'après lequel ce bienfait s'accomplit. Dans l'ordre spirituel, la réalité de Dieu s'est révélée de tout temps et chez tous les peuples dans l'idée de Dieu ; les hommes et les siècles n'ont différé que sur le mode de son existence et de ses manifestations.

L'universalité de certaines superstitions, la parenté des légendes de la crédulité ne sont aussi que l'expression imparfaite d'une réalité intime, de *la responsabilité morale de l'homme*, des rapports inévitables de la moralité de l'âme avec sa vie extérieure et sa destinée à venir. La plus grande partie des traditions populaires de cet ordre procèdent de là. Cette poésie de l'appréhension et de la terreur a son principe dans le sentiment moral plus que dans l'imagination ; son origine explique son principal défaut, la monotonie. Les inventions, dont le peuple, obéissant à une voix intérieure et grave, est le poète, ne nous charment pas par la variété des jeux d'une imagination

libre et créatrice ; la science est enchaînée par une loi qui ne consulte pas les intérêts du goût. Si quelques traditions, et ce sont les moins intéressantes, se renferment dans des faits sans portée, la plupart et les plus saisissantes interprètent les leçons ou les avertissements de la conscience.

La tradition unit souvent la punition de la méchanceté à la protection de la vertu. Le château d'OEdenbourg, dans le Jura argovien, était habité par trois sœurs également célèbres pour leur bienfaisance et leur beauté. La plus jeune fut enlevée par le chevalier Scheidecker, seigneur d'un château voisin. Il fut poursuivi, son château assailli. Le rocher se fendit et ensevelit sous ses décombres le ravisseur et les assaillants. Longtemps encore après sa mort, on l'entendait pendant la nuit galopper par la vallée en poussant des hurlements. Les trois blanches sœurs n'apparaissaient jamais que comme bienfaitrices. Un jour qu'une pauvre femme, pour terminer ses peines, s'était précipitée avec les eaux d'une cascade du haut de la montagne, elles la reçurent et la déposèrent intacte dans l'herbe molle.

Les punitions sont plus fréquentes que les récompenses. Sur une hauteur qui domine l'Aar habitait un joueur de violon. A l'époque où les marchands revenaient de la foire de Zurzach, il se postait, vers le soir, à l'endroit le plus escarpé de la route, où les voitures ne pouvaient aller qu'au pas, et où les piétons même marchaient avec précaution. Le mendiant jouait alors quelque air lamentable. Le voyageur cherchait-il dans sa bourse une aumône, le musicien se jetait sur lui, l'assassinait, le dépouillait et lançait son cadavre dans l'abîme ou le traînait au fond de la forêt. Un soir, pendant qu'il jouait de son instrument à la même place, il entendit cet appel : « Viens, » et répondit . « Je vais. » Deux fois l'appel se renouvela, deux fois aussi la réponse. Cependant le brigand retourna dans sa cabane. Le lendemain, soit curiosité, soit attrait du danger, il se sentit entraîné vers le même endroit. La même voix, mais plus impérieuse, lui cria : « Viens donc ! » Comprenant l'impossibilité d'échapper, il s'écria : « A la bonne heure ! » prit son violon, et tout en jouant, monta résolument sur la pointe du roc et se précipita dans les flots de l'Aar. Depuis, on l'a vu assis dans les lieux où il commettait ses meurtres, tirant de son instrument des sons longs et plaintifs, ou faisant entendre un chant lugubre.

Le bailli de Botenstein, fameux par ses violences, voulut un

jour enlever à un paysan un superbe bœuf avec lequel il labourait; le paysan l'assomma d'un coup du soc de la charrue et l'enterra dans le sillon. L'âme du bailli, errant autour des décombres de son château, se lamente. Tantôt on le voit monter la montagne dans une voiture de feu, tantôt en descendre sous forme de gerbe allumée dont la flamme ressemble à celle du souffre.

Un autre bailli, chassant avec ses chiens, un jour d'hiver, assomma un pauvre bûcheron et lui ouvrit le ventre pour réchauffer ses pieds glacés dans les entrailles du malheureux. Une tempête, accompagnée de tourbillons de neige, enveloppa chasseur et chiens. On ne les a plus retrouvés. Le coupable cependant fait encore des courses nocturnes sur son cheval noir, poussé par une puissance infernale, et appelle ses chiens avec des cris qui font frémir.

Les rétributions du monde invisible n'atteignent pas seulement les crimes, mais aussi des désordres moins graves. Au milieu d'une forêt de hêtres, entre Uezwyl et Kallern, se voit une place nue, marquée de longues lignes rougeâtres et où il ne croît jamais d'herbe. C'était le jeu de quilles d'une ancienne auberge, qu'un beau jour le sol engloutit en punition de la vie désordonnée dont elle était le théâtre. Quelquefois encore, quand on saisit le bon moment au milieu d'une nuit, on y voit s'agiter les ombres des joueurs, on entend les boules rouler sur les planches, les voix des altercations, les gémissements de ceux qui sont terrassés dans la dispute, et, à travers ces bruits discordants, une musique de danse que rien n'interrompt. Le meunier de Sarmenstorf, passant de nuit dans cet endroit plein d'un mystérieux tumulte, fut comme enchaîné au sol par une puissance magique; longtemps il ne put ni avancer ni reculer. A la fin il s'ouvrit un chemin à coups de bâton, et rentra chez lui avec la tête enflée. Moins enflée pourtant que celle d'une femme du village de Lupsig, quand son cousin entra tout épouvanté, ayant été poursuivi, raconta-t-il, par un lièvre qui, en courant, grandit monstrueusement, dont les yeux à la fin avaient un orbite semblable à une roue de charrue. La cousine incrédule attribua une si énorme vision à la violence du vin de Wildegg. Elle ouvrit le vasistas, regarda dehors et cria : « Pas plus de lièvre que sur ma main. » Elle voulut rentrer; impossible :

sa tête était enflée au point qu'il fallut briser la fenêtre pour qu'elle pût la ravoir.

Une génération d'habitants de Lütwyl fut condamnée, après sa mort, à la longue expiation d'une faute que les lois de la société moderne puniraient au plus comme un délit de police. Leur riche seigneur était mort. Il n'y avait alors pour toute la vallée du lac de Hallwyl qu'une seule église et un seul cimetière, situés à quelques lieues de là. On servit dans le château, à ceux qui devaient porter le cercueil, du vin en abondance pour leur donner des forces. Ils en burent si copieusement que les forces vinrent à leur manquer. Le cortége suivit sa route en chancelant, et les porteurs laissèrent tomber le cercueil. Jusqu'à ce que ce désordre soit suffisamment expié, chaque mois, la troisième nuit de la nouvelle lune, les coupables refont la même route par monts et par vaux, à travers tous les villages intermédiaires. Leur troupe se grossit partout de nouveaux arrivants. Au cimetière tous ôtent leurs chapeaux, se couvrent le visage d'un voile noir; les prêtres s'agenouillent au bord de la fosse et prient une demi-heure. Ensuite toute la scène s'évanouit.

Un des faits les plus généraux de la vie humaine et qui relie l'ordre matériel à l'ordre moral, c'est l'*amour des richesses :* il est le sujet de beaucoup de légendes, qui renferment un petit système de morale spéciale. Les légendes montrent la grande place que la richesse occupe parmi les intérêts terrestres, puisqu'elle en représente la plupart, et se rattache à tous. Mais que de faux calculs elle fait faire ! Que de devoirs elle fait oublier !

Quelquefois, il est vrai, la richesse est la récompense de la vertu ou de la bienveillance, mais c'est le cas le plus rare. Un jeune garçon pauvre menait les chèvres de ses parents dans un bois. Ils lui avaient donné pour sa nourriture de toute la journée un morceau de pain noir. Il approcha du château afin de cueillir des fraises au pied du mur. Là, il vit par derrière une demoiselle à taille élancée, étendre sur le sol deux draps d'une blancheur éclatante. Elle ouvrit deux sacs, l'un rempli de haricots blancs, l'autre de haricots jaunes. Elle les versa sur les draps pour les étaler au soleil. Un petit chien noir sortit du mur et se coucha entre les deux tas. Apercevant le jeune garçon, il s'avança vers lui en aboyant. Celui-ci, pour l'apaiser, lui jeta un morceau de son pain, qui tomba par hasard sur l'un des draps. La demoiselle se retourna, lui offrit la main et lui dit :

« O bon jeune homme, tu me rapproches du ciel de cent ans. Va vite appeler ton père et ta mère; qu'ils viennent avec des brouettes; c'est la vierge du château qui l'ordonne. » Ils vinrent. L'homme ramassa dans l'un des sacs les haricots jaunes, la femme, dans l'autre, les blancs; ils les emmenèrent sur leurs brouettes, heureux de posséder une si bonne provision. A peine sous leur toit, les sacs grossirent, devinrent pesants et crevèrent. De la brouette de l'homme roulèrent des pièces d'or, de celle de la femme des écus de Brabant. Ils furent dès lors du nombre des plus riches habitants de la vallée. Ils fondèrent deux messes pour le repos de l'âme de leur bienfaitrice.

Un jeune vannier fort pauvre fut comblé d'or pour avoir courageusement délivré de peine l'âme d'une femme. Avant son acte de dévouement, il avait déclaré ne vouloir point compromettre le salut de sa propre âme, dont le soin l'emportait chez lui sur le désir des richesses.

Il arrive pourtant que la richesse corrompt même de bonnes gens. Un pêcheur nourrissait pauvrement sa femme et une troupe d'enfants du produit de son industrie. Un jour il vit, à la surface de l'eau, flotter vers lui un anneau tressé de fils d'or. Il le prit et l'examina : c'était une boucle de cheveux blonds. De dépit, il la rejeta dans les flots. A l'instant une jeune femme se montrant à son côté lui dit : « Hâte-toi de la reprendre, sans quoi tu nous rends malheureux tous deux. » Il se jeta à l'eau, puis remit la boucle à l'inconnue. Elle la défit : ce n'était qu'un seul et long cheveu d'or. Elle l'attacha à sa ligne pour récompenser sa serviabilité, mais lui enjoignit de dire chaque semaine, avec recueillement, un *pater*, à l'intention d'elle et de lui-même. Il prit tous les jours en quantité les poissons les plus recherchés des acheteurs. Il devint riche. Riche, il se corrompit : le vin, le jeu, la fainéantise le dépravèrent, puis le ruinèrent ; la prière avait été oubliée. A la fin, il s'avisa de recourir à la ressource merveilleuse. Il jeta la ligne à l'eau. Un petit chien noir, s'élevant à la surface, happa le cheveu d'or et le rompit. « Ah ! pourquoi ai-je oublié la prière ! » s'écria le pêcheur. Chaque fois que les huissiers de ses créanciers entraient dans sa maison, il répétait, en se frappant le front : « Pourquoi ai-je oublié la prière?» A la fin on le trouva noyé près du rivage. Longtemps après, un de ses anciens voisins le vit par fois assis au bord de la rivière, la ligne à la main, le visage triste.

Bien plus ordinairement la richesse trompe la cupidité en ne se laissant pas atteindre.

Parler est pour l'homme un des premiers besoins ; en toute circonstance, il aime surtout à exhaler son sentiment. Afin de le soumettre à une épreuve, le monde mystérieux qui lui offre des richesses fantastiques lui impose, pour les enlever, la loi du silence; c'est en la violant, c'est par l'indiscrétion que le plus souvent il perd ce qu'il désire. Le fils d'une veuve, à force de rechercher un trésor souterrain dont on se parlait à l'oreille, en avait découvert l'emplacement sous le tronc d'un saule. Il travailla tant qu'il déracina le vieux tronc. Une grande marmite fermée s'offrit à ses yeux. Une anse de chaque côté y semblait adaptée pour l'enlever. Mais le couvercle, en forme de pot à fleurs avec un rosier, ne pouvait s'enlever, et la marmite était comme scellée en terre. Il alla chercher son frère cadet et un grand levier. Ils étaient sur le point de tirer le vase de son creux. L'aîné, un genou appuyé sur le sol, l'épaule placée sous le levier, rassembla toutes ses forces et s'écria : « Encore un effort, et nous le tenons. » A ce mot la marmite retombe, se couvre de terre ; le saule reprend sa place. Il ne reste à l'indiscret qu'une épaule blessée par le levier rompu. — Cette leçon ne lui suffit pas. Toujours cupide, il cherchait une nouvelle aventure. Il rencontra un jour la vierge du château, appuyée contre un roc sur lequel, ainsi qu'une femme qui revient du marché, elle avait placé sa corbeille. Elle fit signe au passant de lui aider à poser la corbeille sur sa tête. Il la trouva légère comme une plume. Afin de s'aider d'une main, elle lui remit un trousseau de clefs qu'elle tenait. Lui, pensant tenir les clefs d'un trésor, emporté par la joie, laissa échapper un compliment mensonger. Aussitôt il sentit une brûlaison dans tous ses doigts ; il jeta le trousseau où il y avait dix-neufs clefs, et ne garda que les marques de dix-neuf brûlures. L'apparition s'était dissipée. — Un chevalier du Frickthal avait, par ses brigandages, amassé de grandes richesses dans son château. Le château fut brûlé par un vengeur, le chevalier massacré. Mais son trésor, enfoui sous les ruines, est dès lors gardé par des démons. Il y a près de cinquante ans, un capucin engagea quelques paysans à faire des fouilles. Il se munit lui-même d'une baguette divinatoire, alluma des cierges et sema autour du creux des cendres bénites, pour éloigner les mauvais

esprits. On creusait la terre depuis quatre jours, lorsque les pelles heurtèrent contre un obstacle métallique. Un chasseur en habit vert parut et demanda ce que signifiait une si grande fosse. Ils se rappelèrent la défense de prononcer un seul mot. Le chasseur disparut. Le cinquième jour, suivant la promesse du capucin, les fossoyeurs entendirent travailler dans la terre les saints anges. Ils crurent avoir cause gagnée. Une vieille femme se présenta au milieu d'eux ; ses cheveux étaient noirs ; sa tête couverte d'une poële en fer ; elle soufflait de ses narines du feu et de la fumée. « Le comte est-il déjà passé avec sa fiancée, demanda-t-elle ; le dîner des dames de la cour est-il servi?» —«On n'attend plus que vous,» fut la rapide et unique réponse, imprudemment échappée. La fosse engloutit tout. Seulement on entend encore les rameurs souterraines des esprits du château.

Des dangers réels menacent la cupidité. Plusieurs Argoviens en ont fait l'expérience dans la caverne voisine de Bellikon. Une dame blanche y est assise sur un coffre rempli d'or. Il faut la descendre à terre, prendre la grosse clef qu'elle tient à la main, ouvrir le coffre pour enlever autant d'or que l'on veut, refermer, replacer la dame et lui rendre la clef. Le dernier téméraire avait satisfait à toutes ces conditions et à celle du silence. Il avait rempli un sac de pièces d'or. Au moment où il rendit la clef, la dame blanche la lui laissa tomber lourdement sur le nez. Il lâcha un juron. A l'instant il se sentit jeté hors de la caverne dans un lieu désert couvert de buissons d'épines et que son œil n'avait jamais vu. Il ne revint chez lui que longtemps après et fort vieilli. — Un autre, dans une expédition analogue, eut affaire à une femme bien plus redoutable. Elle se changeait en chat, en serpent, en dragon ; sous toutes ces formes il eut le courage de lui donner un baiser ; mais lorsque énorme crapaud elle lui sauta sur la nuque, il tomba évanoui. Un garde-forêt le trouva couché sur le bord d'un ruisseau ; il était méconnaissable, la tête enflée, les cheveux enlevés. Il mourut dans la démence.

Quoi qu'on entreprenne, l'amour excessif des richesses aboutit toujours au principe du mal ; c'est lui qui, déguisé de vingt manières, conduit infailliblement les cupides à leur perte. Le *diable* en personne garde les richesses dans la légende. Il a beau prendre la forme d'un chien, d'un serpent, d'un monstre aux yeux de flammes, d'un chasseur vert ou noir, d'une femme,

moyen le plus sûr de tenter, c'est lui, à n'en pas douter. Toujours trompeur, menteur dès le commencement, il ne parle que pour découvrir, il ne promet que pour prendre, il n'offre de l'or que pour happer des âmes. Afin de mieux les allécher, il prend les formes qui les étonnent le moins et leur plaisent le plus, ainsi celle d'une charmante jeune fille, qu'on a vue encore dans le Frickthal, *en mil huit cent quarante-six*. Souple et rusé, il s'associe aux progrès de la civilisation ; il a adopté le frac, le paletot et la botte vernie ; il appelle la crinoline pour auxiliaire. Ses cavernes sont meublées avec luxe, décorées de glaces et de lustres, il fait brilier l'or comme autrefois. Comme autrefois, on trouve quelques-unes de ses victimes étendues par terre, hors de l'antre, la tête non pas enflée, mais fracassée.

Le diable de la légende ne fait pas toujours positivement du mal ; il a ses jours de bonhomie et de gaieté, mais son amusement est d'attraper les personnes crédules. Même quand il ne nuit pas, il trompe ; c'est son caractère : le mieux est d'éviter sa société.

Moins changeante que la mode de nos temps modernes, la tradition affectionne, dans les apparitions de démons ou de revenants, quelques *formes* et quelques *couleurs*. Le nombre des animaux démoniaques est limité ; en Argovie, le porc joue le principal rôle ; quand des esprits parcourent le pays en horde, c'est bien souvent comme un troupeau de ces animaux à qui l'Orient a fait une mauvaise réputation. Pour les apparitions sous forme humaine, la couleur blanche est presque exclusivement affectée aux femmes; cependant elles en portent d'autres aussi, et revêtent même le costume de paysannes. Le vert, le noir, le rouge sont les livrées favorites de l'enfer. Dans le temps de leur grande vogue, les revenants argoviens qui ne faisaient pas partie du beau sexe portaient, en grand nombre, des souliers à boucle et des tricornes ; c'était la mode d'alors. Un autre trait distinctif, qu'on retrouve aussi en deçà de la tombe, c'est le goût des équipages. Seuls ou en société, des personnages de l'autre monde parcourent en voiture collines, montagnes et forêts. Il y a peu d'années qu'on a vu, dans une forêt voisine de Lenzbourg, l'ombre d'une voiture dans le goût rococo, traînée par quatre chevaux noirs. Dans l'intérieur était assis un monsieur avec deux dames à haute frisure et en robes noires à larges paniers. Devant et derrière se trouvaient des domestiques. La voiture montait,

descendait, roulait à travers les broussailles avec une extrême facilité et sans laisser de traces sur le sol.

La population d'outre-tombe, que la tradition a fait passer sous nos yeux, inspire un sentiment d'effroi ou du moins de malaise, et toujours de la répulsion. Une classe différente des autres, exerce un certain attrait, ce sont les *nains* ou *gnomes*. Point méchants, bienveillants au contraire, bienfaisants, serviables, ils sont aussi amis des hommes. La légende qui les concerne semble se rapporter souvent à des services rendus à l'humanité, à ces travaux souterrains qui ont préludé aux exploitations industrielles, la merveille de nos jours. Ils se plaisent à doter les hommes dans de bonnes intentions, et, comme la nature, ils leur livrent quelquefois des richesses que les ingrats et les insouciants n'apprécient pas. Une pauvre femme qui retournait un soir chez elle, fut instamment priée, par un de ces liliputiens de l'intérieur du globe, de remonter la montagne avec lui. Il la conduisit dans sa retraite souterraine où sa femme était en mal d'enfant. La pauvresse fit les fonctions de sage-femme. Pour récompense, on remplit son tablier et ses poches de morceaux de verre, de petites pierres et de charbons, en lui recommandant de les soigner. Chemin faisant, transie de froid, elle mit ses mains sous son tablier et dans ses poches pour les réchauffer, et en négligea le contenu. A son retour, il ne lui restait qu'un morceau de verre, une pierre et un charbon, qui se changèrent en argent, en or et en diamant. En vain elle retourna sur ses pas, le cœur plein de regret ; ce qu'elle avait perdu ne se retrouva plus. La terre offre en vain à l'homme les biens peu apparents qu'elle enserre, s'il néglige le travail et le soin qui les convertissent en richesse.

Ces gnomes, hauts de trois pieds, servaient parfois de génies familiers dans la demeure des hommes, et remplissaient des fonctions domestiques. On les nourrissait, en échange, de soupe au lait, d'omelettes, de loin en loin de flan, qu'ils aimaient par dessus tout; au nouvel an, on les habillait d'un vêtement de triége, ou d'une blouse. Ils se coiffaient d'une calotte de cuir ou d'un long bonnet pointu rouge ou bleu. Leurs vêtements étaient noirs, rouges ou gris. Le plus souvent ils portaient un long manteau qui leur couvrait les pieds, toujours cachés avec un soin particulier. La curiosité, à cet égard, inventa des ruses. On les invitait à un festin dans une chambre dont le plancher était semé de cendres ou de son. Les traces de leurs pas révélaient qu'ils

avaient des pattes d'oie. Cette curiosité indiscrète recevait son châtiment.

Les gnomes offraient aux regards un aspect parfois drôles. Ils arrangeaient de petits bals, où quelques-uns exécutaient des danses comiques : c'étaient les plaisants du monde surnaturel.

Leur bon caractère et leur bienfaisance revivent dans mainte tradition. On raconte, par exemple, qu'un habitant de Gippingen découvrit leur demeure et sut même ouvrir la grille de fer qui leur servait de rempart. Il pénétra dans leurs galeries de cristal. Son aspect, loin de les indigner, les réjouit. Ils étaient en guerre avec un peuple de gnomes étrangers. L'homme dut leur prêter secours ; il leur procura la victoire, et reçut, lorsqu'il remonta sur la terre, un chariot plein d'or. Il revint dans son village. Mais tous les siens étaient morts et il ne reconnut aucun de ses voisins. Lui-même semblait, à sa vieillesse, avoir passé plusieurs siècles sous terre. Sentant approcher sa fin, il légua (et c'est la morale de cette histoire), il légua toute sa fortune à l'Eglise : c'est le meilleur usage qu'on en puisse faire, quand on n'a pas de famille, et même quand on en a une, pensait alors l'Eglise, qui sanctifie tout, jusqu'aux dépouilles.

Les traditions populaires du moyen-âge, semblables sur plusieurs points à celles d'une haute antiquité, associent la violence à la grandeur corporelle et à la force, et réservent à la bonté un refuge dans la petitesse timide. Elles s'accordent avec certains faits primitifs de la nature et de l'humanité. La civilisation vient ensuite soumettre la violence à la raison. La civilisation chrétienne surtout et la politique dans son cortége, vivifient et ennoblissent de plus en plus la force par la pensée et par le principe de la charité, jusqu'à ce qu'en toutes choses la guerre soit subjuguée par l'harmonie.

Les légendes aimables sont en petit nombre au prix des légendes contraires. Cette disproportion s'explique : dans la société humaine le péché et la crainte sont en majorité, et la légende, comme nous l'avons fait voir, n'est pas une création poétique, mais l'œuvre de la conscience.

C. Monnard.

J.-J. ROUSSEAU

ET LE SENTIMENT DE LA NATURE DANS LA SUISSE ROMANDE.

Dans un cours chaleureusement accueilli à Genève, à Neuchâtel et à Lausanne, M. le pasteur Gaberel a exposé cet hiver l'influence que les institutions de la Suisse française exercèrent sur les principes de Rousseau, et l'action de Rousseau sur le développement esthétique et social de ses compatriotes. L'auteur a bien voulu offrir à la *Revue suisse* un fragment de son travail, et nous profitons de sa bienveillance pour donner à nos lecteurs l'étude de l'impulsion que Rousseau imprima, dans la Suisse française, au sentiment des beautés de la nature.

Nous vivons dans une admirable vallée; nos lacs, nos collines et nos montagnes offrent les plus beaux points de vue; ces lieux si favorisés par la main du créateur, sont visités chaque année par des milliers de voyageurs, et les personnes venues des bords de l'Hudson, de la Newa, de la Tamise et de la Seine, racontent les magnificences de notre pays dans toutes les langues du monde civilisé.

Les étrangers ne sont pas les seuls qui jouissent du spectacle offert par la Suisse. Les habitants de nos contrées apprécient mieux que personne les splendeurs des paysages alpestres; tous les esprits cultivés recherchent les sites remarquables; tous les gens bien portants savourent le plaisir de la course à pied et la conquête de points de vue nouveaux. Sur tous les coteaux d'où l'on découvre les Alpes et les lacs, s'élèvent de nombreuses maisons de campagne, et les soirées où les glaciers sont à découvert, forment des moments de contemplation et de bonheur.

Si notre population savoure les beautés du pays natal, des

hommes d'élite, inspirés par le spectacle étalé sous leurs yeux, ont créé, depuis un siècle, une école de littérature et une école de paysage, dont les chefs-d'œuvre se trouvent dans toutes les bibliothèques, ou décorent les musées publics et les collections des particuliers.

Bonnet, de Saussure, Topffer, Haller, Agassiz et Desor ont popularisé, par leurs écrits, les merveilles des Alpes. Delarive, Topffer, Max. Meuron, Diday, Calame et leur école, ont porté dans toute l'Europe les représentations aussi exactes que poétiques des grandes vues de la Suisse.

Ce développement esthétique, cette affection intelligente, ce sentiment universel des beautés de la nature a sans doute toujours existé, et, depuis que des hommes civilisés ont peuplé les rives de nos lacs, l'admiration pour le paysage a fait partie intégrante de la vie intellectuelle des Suisses romands. Ce fait semble naturel ; toutefois c'est le contraire qui est vrai : le culte de la nature inanimée est le progrès le plus récent de notre esprit. Des siècles ont passé sans que les hommes parussent comprendre les beautés du monde extérieur étalées à leurs regards. Quelques faits prouveront l'exactitude de cette assertion.

Lorsqu'une idée domine un peuple, lorsqu'un goût caractérisé devient une habitude générale, ce goût, ce sentiment se retracent dans la littérature et les divers monuments légués par ces nations. Si les Suisses romands des anciens jours ont admiré leurs paysages, cette admiration se retrouvera dans leurs livres, leurs tableaux, leurs habitudes et le choix de leurs demeures ; or, l'examen de la littérature et des produits artistiques de nos ancêtres, montre que le sens des beautés du paysage était inconnu aux classes cultivées de la société. Quelques hommes d'élite, deux ou trois auteurs, offrent seuls quelques vestiges de ce sentiment aujourd'hui si populaire.

Nous ne voulons pas dire que du temps de Jules-César les Romains n'eussent pas le sens des beautés de la nature. Ces hommes, nourris de la poésie d'Horace et de Virgile, et des pages descriptives de Cicéron, comprenaient les magnificences du monde extérieur ; ils l'ont prouvé sur les rives de nos lacs, en choisissant les collines les mieux situées pour y bâtir leurs temples et leurs palais.

On pourrait ajouter que les moines du moyen-âge se montrèrent singulièrement habiles dans le choix des localités. Les

plus belles positions sont occupées par leurs forteresses et leurs abbayes. Mais si quelques esprits poétiques aimaient la rêverie sur les esplanades des couvents, il est certain que le bon air et l'abondance des produits agricoles déterminaient l'emplacement des monastères au moins autant que les beautées idéales de la nature.

En dehors des colonies romaines et des congrégations monacales, fidèles à l'esprit de leurs fondateurs, le sentiment de la nature se trouve très peu développé chez nos ancêtres. Au 16e et au 17e siècles on publiait des in-folios aussi facilement que nous imprimons des brochures, et les théologiens ne parlent des splendeurs de la création ni dans leurs sermons, ni dans leurs liturgies. Les livres d'histoire naturelle et de botanique sont muets touchant les merveilles des lacs et des montagnes. Les voyageurs s'occupent de l'histoire et de la législation de nos contrées, ils calculent la valeur des produits matériels, mais ils n'élèvent jamais les yeux jusqu'aux richesses des paysages. Un célèbre touriste anglais, Burnett, donne, en 1650, une excellente description de la Suisse; un auteur français, nommé Davily, compose un remarquable tableau de l'Europe. Ils consacrent des pages pleines de naïveté et de bienveillance à décrire Genève; ils admirent les fabriques de velours et de soieries : ils louent sans réserve l'état des mœurs et de l'instruction publique, mais le lac et les montagnes ne paraissent pas avoir frappé leurs regards.

Cependant nous irions trop loin en affirmant qu'au 16e et au 17e siècles les habitants de nos vallées étaient complètement dénués du sentiment des beautés de la nature. Nous avons retrouvé deux fragments qui prouvent que les âmes d'élite savaient les comprendre et les sentir[1].

Voici quelques vers composés en 1588 par un magistrat genevois, Noble Duvillard; il est atteint d'une grave blessure et il écrit :

Or seul veillant pour passer mes douleurs
Et récréer, j'entreprins à trasser
Sur ce papier ce beau lac genevois
Auquel chrétiens accourent sans lasser
Pour louer Dieu, maugré princes et rois.

[1] Calvin avait le sens des beautés de la nature, car ayant à choisir une habitation pour ses amis, «il s'inquiète de la trouver avec le plus plaisant regard qu'il se puisse. »

Plumes, pinceaux, couleurs en tous endroits
J'ai fait passer par villes et châteaux,
Villages, bourgs, par montagnes et bois,
Par champs, et prés et vignobles si beaux,
Rochers, forêts, rivières et ruisseaux :
Excusez s'il vous plaît tous les défauts.

Le plus ancien biographe de saint François de Sales a conservé le morceau suivant qui nous initie dans les impressions intimes de l'illustre théologien. Il décrit en ces mots la vue de la vallée du Léman :

« Voiron est une très-haute montagne qui sépare le Chablais du Faucigny, à l'aspect oriental de Genève. Du côté qu'elle regarde le septentrion, elle voit devant soi le grand lac Léman et presque toutes les montagnes de la Bourgogne et celles des Suisses, éloignées et distinguées par des ombres bleues. Plus près les villes et les terres de Genève et Berne, une infinité de villages, temples, châteaux, fleuves, étangs, forêts, prés, vignes, collines, chemins, et autres choses semblables, avec une si grande variété que l'œil en tire une merveilleuse récréation et ne peut rien voir au monde de plus beau. Du côté du midi elle voit par *une soudaine horreur* les montagnes du Faucigny, et pour leur extrémité les cimes sourcilleuses de Chamouny, couvertes d'une glace et d'une neige éternelles, en sorte que l'œil de celui qui se tourne tantôt d'un côté tantôt d'un autre, reçoit un contentement non pareil [1]. »

Enfin un voyageur célèbre, Tavernier, au 17e siècle, avait compris les beautés de nos vallées. Ses pérégrinations s nt terminées ; il a parcouru les deux hémisphères. Désireux de passer ses dernières années dans la solitude et le repos, il analyse tous les sites que lui rappelle sa mémoire; il choisit les bords du lac de Genève, et annonce en ces termes sa résolution à la société parisienne :

—«Mes amis, j'ai longtemps cherché une maison de campagne pour y achever tranquillement ma vie.

— Or ça, vous choisirez la France, sans aucun doute ; c'est le plus beau pays du monde, il n'y en a point qui en approche.

[1] Vie de saint François de Sales par son neveu Auguste de Sales, 1632.

— Messieurs, la France est un pays charmant, délicieux, j'en conviens... mais mon cœur et mes yeux sont en Suisse.

— Quoi ! ce pays de glace et de montagnes stériles, dont les peuples n'auraient pas le quart de la subsistance nécessaire si les autres contrées ne le déchargeaient pas d'une grande partie de ses habitants !

— Vous connaissez très bien la Suisse, à ce que je vois, messieurs, mais telle qu'elle est, elle est pour moi le plus beau pays du monde. »

Ainsi parlait Tavernier et ces hommes dont le petit nombre et l'isolement montrent que leur siècle ne se préoccupait guères des beautés de la création.

Un fait matériel prouve du reste surabondamment cette lacune. C'est le style et la position des anciennes maisons de campagne construites dans la Suisse romande.

Au 16e et au 17e siècles, deux classes d'habitions rurales s'élèvent dans nos vallées, c'est *le château et la ferme*. Le château placé dans des positions faciles à défendre, la ferme disposée pour l'exploitation agricole. Vers le commencement du 18e siécle, de 1715 à 1750, apparaissent les grandes maisons de campagne. Les Suisses-Français se sont enrichis dans d'heureuses spéculations, mais, comme effrayés de leur rapide fortune, ils s'empressent de la convertir en immeubles solides et productifs : ils élèvent les plus belles rues à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel ; ils construisent à la campagne, sous la direction d'habiles architectes, ces solides et majestueuses maisons carrées qui conviennent à merveille au climat variable de notre pays..... Le sens des beautés de la nature s'est donc développé chez nos ancêtres dès le commencement du siècle puisque ces belles et confortables demeures se multiplient alors sur nos collines et dans nos plaines ! — Oui, le goût de la campagne, le goût du jardin, le goût du parc, s'est développé. Mais la notion esthétique, la notion des beautés de la nature, l'appréciation des grandeurs du paysage alpestre, ce sentiment est encore endormi. Il semble qu'un rideau perpétuel de brouillards voile le spectacle du Mont-Blanc aux habitants de la Suisse romande. Ils en sont encore « aux *soudaines horreurs* des glaciers de Chamouny, » et la preuve, c'est que toutes ces maisons de campagne si bien construites, si élégamment ornées, quant à la pelouse et aux

jardins, tournent invariablement le dos à la vue ; elles sont placées dans des bas-fonds où l'horizon est borné à un mille de distance. Les salons sont au nord, et, lorsque les positions élevées offrent un paysage étendu, on a soin de planter des maronniers et des ormeaux entre le lac et la façade.

Cet état de choses dure jusqu'en 1760 ; mais, à ce moment, une révolution véritable et complète s'opère dans la Suisse française. Trois ou quatre hommes comprennent simultanément les beautés de la nature alpestre. Ils déchirent enfin ce rideau qui voilait les splendeurs des montagnes ; ils font comprendre à leurs contemporains que le lac est autre chose qu'un réservoir de truites et de féras, un étang pour les courses en petits bateaux. Haller à Lausanne, Trembley, Bonnet et Rousseau à Genève, prennent la nature extérieure pour objet de leurs études ; ils en découvrent les beautés, ils réchauffent, développent ce sentiment admirateur jusqu'alors engourdi ; ils créent un élément nouveau dans la vie intellectuelle, soit chez leurs compatriotes, soit dans la grande société française.

Les rôles sont distincts chez ces contemplateurs de la beauté de notre pays. Trembley et Bonnet s'attachent au côté scientifique et religieux, mais dans la découverte des paysages alpestres, leur influence ne dépasse guère, au premier moment, les limites des vallées natales. L'homme qui popularise le sentiment de la nature, qui fait comprendre la poésie et les charmes de la contemplation ; l'homme qui fait arriver sur la société française les bonnes et fraîches haleines des montagnes ; l'homme qui force le beau monde à quitter la grande allée du parc pour la vraie promenade aux champs... cet homme, c'est Rousseau. Les auteurs et les critiques français sont unanimes à cet égard. L'*Emile* et la *Nouvelle Héloïse* opérèrent une révolution complète dans le monde des esprits, et, tandis que les tendances politiques et religieuses de ces livres excitaient les colères du parlement et du clergé, les descriptions, les révélations de Rousseau, opèrent dans le sentiment de la nature la plus douce et la plus poétique des révolutions que l'histoire de l'esprit humain puisse enrégistrer.

Rousseau popularise trois choses : la beauté idéale des lacs et de la région moyenne des Alpes, le voyage à pied et la course de montagne; la maison champêtre pour tout le monde.

Le voyage à pied, la grande course de montagne, cet élément

indispensable de notre vie actuelle, ce désir, ce vœu de tout homme en pleine santé, ce regret constant du valétudinaire.... le voyage à pied, ce portefeuille de souvenirs si richement illustré plus tard par de Saussure, Agassiz et Topffer, Rousseau en écrivit les premières pages, Rousseau en est l'inventeur.

Une page ou deux de Rousseau, écrites à l'apogée de son influence, décidèrent la question. Voici ces paroles :

« Jamais je n'ai tant pensé, tant vécu, *tant été moi,* si j'ose ainsi dire, que dans les voyages que j'ai faits, seul et à pied. La marche a quelque chose qui anime, qui avive mes idées. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté de l'auberge, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser. Mon cœur erre d'objets en objets, s'unit, s'identifie à ceux qui le flattent, s'entoure d'images charmantes, s'énivre de sentiments délicieux. »

On voulut éprouver si Rousseau avait dit vrai ; on fit des voyages à pied et l'on en garda la douce habitude.

Son tableau du lever du soleil ne sera guères dépassé.

« Transportons-nous sur un lieu élevé avant que le soleil se lève..... On le voit s'annoncer de loin par des traits de feu qu'il lance au devant de lui. L'incendie augmente; l'Orient paraît tout en flammes. A leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre. A chaque instant on croit le voir paraître. On le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair et remplit aussitôt tout l'espace..... Le voile des ténèbres s'efface et tombe, l'homme reconnaît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris dans la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le Père de la vie. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste. Un spectacle si grand, si beau, si délicieux n'en laisse aucun de sang froid».

Au voyage à pied se rattache une excursion en Valais, qu'il fit dans l'automne de 1759, et qui fut l'origine des pages immortelles qu'il écrivit sur Clarens et Meillerie. Vous avez entendu la des-

cription de la marche en plaine, le voici sur la haute montagne :

« Je démêlai insensiblement que la pureté de l'air était la véritable cause du retour de cette paix intérieure que j'avais perdue depuis si longtemps. En effet, sur les hautes montagnes, où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime proportionné aux objets qui nous frappent. Il semble qu'en s'élevant au dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentiments bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on s'approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser. Je doute qu'aucune agitation violente, aucune maladie de vapeurs, pût tenir contre un pareil séjour prolongé, et je suis surpris que les bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes, ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale. »

Ce fut dans ce voyage que Rousseau, frappé de la beauté de Clarens et de ses environs, résolut d'y placer la scène de son roman, la *Nouvelle Héloïse*. La description varie étonnamment de caractère. Certaines parties sont d'une exactitude parfaite ; sans aucun doute elles sont faites sur place. D'autres sont composées de souvenir, et l'imagination du poète reproduit la réalité absente sans tenir compte de la vérité locale. Ainsi, lorsque Rousseau dépeint les rochers de Meillerie, il suppose ce lieu séparé seulement par une bande de rochers, des glaciers de la Dent-du-Midi. Le charmant tableau de la promenade sur le lac, au contraire, est évidemment tracé sur les lieux. Jugez-en : « En nous écartant des côtes, j'admirais les riches et charmantes rives du pays de Vaud, où la quantité des villes, les côteaux verdoyants et parés de toutes parts, forment un ravissant tableau, où la terre, partout cultivée et partout féconde, offre au laboureur, au pâtre, au vigneron, le fruit assuré de leurs peines, que ne ne dévore point comme ailleurs l'avide collecteur d'impôts..... Le lac était paisible. Je gardais un profond silence. Le bruit égal et mesuré des rames, m'excitait à rêver. Un ciel serein, la fraîcheur de l'air, les doux rayons de la lune, le frémissement argenté dont l'eau brillait autour de nous, me remplissaient des plus douces sensations. Oh ! mon lac ! tu

as un attrait que je ne saurais expliquer, qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quoi de plus intéressant, qui m'affecte et m'attendrit ! Quand l'ardent désir de cette vie heureuse et douce, pour laquelle j'étais né, vient enflammer mon imagination, c est toujours près du lac qu'elle se fixe. »

Je puis raconter à peu près avec certitude les circonstances, le jour, où cette page fut écrite. Entre Cully et Vevey, se trouve le château de Glérolles, assis sur un roc, au bord du lac, et dépouillé aujourd'hui de ses tours. Dans l'automne de 1759, sous un noyer près des murs du château, était assis un voyageur couvert de poussière. Il ne semblait pas sentir la fatigue, et un brave vigneron le regardait, s'étonnant de le voir écrire avec rapidité, et raturer, effacer la plupart des mots. Enfin, le digne homme sortit de la cour et s'approcha de l'étranger qui, levant le regard, lui dit : « Vous avez de bien belles vignes, monsieur, et le vin doit être fort bon, à en juger par la chaleur qui frappe ces rochers. — Mais, monsieur, pour juger de la bonté du vin il faudrait le goûter. Descendez, s'il vous plaît, à la cave. — Volontiers; je suis altéré. Ils descendent. Le voyageur admire le nombre et la grosseur des tonnes, il goûte, trouve le vin excellent. Le vigneron lui offre à manger; on fait une collation, puis l'hôte dit à l'étranger : Voyons, monsieur, vous avez l'air si bon enfant, que j'ose vous demander votre nom..... Mon nom ?..... il ne vous dira rien ; je m'appelle Rousseau..... Rousseau, M. Jean-Jacques ?..... Eh monsieur ! excusez-moi si je vous ai parlé sans façon..... M. Jean-Jacques !..... et moi qui vous donnais du nouveau !..... Il court mettre en perce un tonneau de choix, monte au garde-manger, en rapporte un magnifique saucisson, et veut servir son hôte en restant debout. Rousseau se fâche, l'oblige à s'asseoir. On trinque, on compare les produits des différentes années... Et le vigneron disait plus tard :... Oh voilà ! quand il reprit le chemin de Vevey il était bien un peu gai, M. Rousseau. »

Si les descriptions de Rousseau sont admirables, on y découvre néanmoins une grande lacune. Il analyse les beautés des lacs, des régions moyennes des Alpes, mais les splendeurs des glaciers, la poésie des hautes cimes paraît lui avoir échappé. A peine consacre-t-il une ou deux lignes à l'illumination du soir, à la coloration du Mont-Blanc.

Cette partie de la tâche, ce magnifique complément des études de la nature suisse, la découverte de ce nouveau monde des Alpes, était réservée à de Saussure. Oui, de Saussure, le seul, le premier, a fait comprendre la majesté, la sublimité des cimes glacées ; avant lui ce sentiment n'existait pas. En veut-on la preuve ? En 1740, deux Anglais, Pockoke et Windham font les premiers la course de Chamouny et découvrent[1] cette vallée. Leur voyage est plein d'aventures intéressantes, mais pas une phrase, pas une parole, pas un cri d'admiration à la vue de ces magnificences des solitudes glacées. Les fatigues, les dangers du voyage, les vulgaires accidents du touriste dans un pays nouveau, voilà tout ce qui les frappe.

De Saussure seul comprend, admire et fait savourer à ses lecteurs les beautés des neiges éternelles. Rousseau n'est-il pour rien dans le développement de Saussure ? Nous ne pouvons l'affirmer positivement. De Saussure n'a pas laissé de souvenirs d'enfance ; nous savons seulement que de bonne heure il eut la passion des courses à pied et des voyages de montagne. Mais il est bien difficile de croire que les œuvres de Rousseau n'aient pas fait une impression profonde sur le futur explorateur des Alpes, âgé de vingt ans, lorsque se produisit le mouvement opéré par l'*Emile* et la *Nouvelle Héloïse*.

Si Rousseau, par son génie poétique, développa le premier l'affection pour les beautés de la nature, s'il a provoqué et popularisé l'habitude des courses et des voyages à pied, il nous a rendu un service encore plus signalé. Ce service, ce bienfait, c'est une de ces choses tellement simples, qu'en en jouissant on dit : mais cela s'est toujours passé de même ; le beau mérite de découvrir ce ce qui saute aux yeux de tout le monde... Oui, c'est la vieille histoire de l'œuf de Christophe Colomb, car la découverte dont je parle, c'est *la maison blanche aux contrevents verts*.

Avant Rousseau, quoique le goût de la campagne existât dans la Suisse romande, nous avons dit que les seules habitations champêtres étaient les châteaux et les grandes maisons tournant pour la plupart le dos à la vue, et les demeures des paysans. La maison moyenne, la petite maison de campagne,

[1] Nous disons ***découvrent*** pour les voyageurs et les touristes, car Chamouny était un lieu bien connu des collecteurs d'impôts de tout genre, ainsi que le prouvent des actes remontant au 12e siècle, dont les habitants de la vallée ont remis les copies à M. le professeur Gaullieur.

le logis pour une seule famille, l'admirable privilège de jouir des beautés du dehors et de la vie en plein air pour soi et pour ses enfants, tout cela était réservé aux familles riches ; la famille bourgeoise, avec un avoir modeste, une fortune restreinte, n'aurait jamais pensé à ce genre de bien-être, à cet élément de bonheur. Une page de Rousseau détermina cette douce révolution.

« Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne et mettre au fond d'une province les Tuileries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts. Je choisirais pour la couvrir la tuile parce qu'elle a l'air plus propre que le chaume, plus gai que l'ardoise, qu'on ne couvre pas autrement les maisons de mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour ; pour écurie une étable avec des vaches pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger; les fruits à la discrétion des promeneurs, ne seraient point comptés par mon jardinier. Cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit beaucoup de denrées et peu d'argent, et où règnent l'abondance et la pauvreté. »

Ainsi parlait Rousseau dans l'*Emile*. Ainsi, dit M. Sainte-Beuve, «évoquait-il avec l'éclat et la précision qu'il portait dans le souvenir de tels tableaux de jeunesse jusqu'au sein de ses années les plus troublées et les plus envahies.» L'influence de ces descriptions fut universelle. On voulut essayer le bonheur que pouvait donner la maison blanche aux contrevents verts ; elles s'élevèrent ça et là sur nos collines. Toutefois, les sombres années de la révolution et la sanglante période de l'empire ajournèrent ces créations du calme et de la paix. Mais, depuis 1815, les rives de nos lacs et les sommets de nos coteaux attestent que l'idée de Jean-Jacques a fait son chemin dans la patrie suisse, et sous ce rapport il a subi le sort réservé aux inventeurs : on jouit de son bienfait, et rarement on donne une pensée à celui qui introduisit dans son pays cette utile et charmante innovation.

J. Gaberel.

LA

SUISSE FRANÇAISE EN 1792.

(Lettres de Sophie de Laroche, née Guttermann.)

DEUXIÈME ARTICLE.[1]

Nous avons conduit, dans un premier article, Mme Sophie Laroche, l'amie de Wieland et de Bonstetten, de Berne à Lausanne, à Rolle et à Nyon. Nous allons la retrouver dans cette dernière ville, sur laquelle elle aura encore bien des choses intéressantes à narrer, tant la plus modeste localité de notre pays romand offrait jadis de ressources pour le cœur et l'intelligence. De Nyon, nous la suivrons à Genève, d'où nous reviendrons avec elle tout le long de cette partie du Pays de Vaud que nous appelons *la Côte*, puis à Lausanne, à Yverdon et enfin à Neuchâtel. Ce petit itinéraire a son prix, quand on se reporte au temps où Sophie Laroche voyageait et écrivait. C'était le moment où une teinte prononcée de sentimentalité allemande venait tempérer la tendance positive de la vie commune dans ce romantique coin de terre resserré, sur les bords de deux lacs, entre le Jura et les Alpes.

Sophie Laroche, la contemporaine et l'amie des grands auteurs allemands qui vivaient sur la limite des deux siècles, offre dans sa pensée et dans son style un singulier mélange de prosaïsme et de romantisme, d'idées bourgeoises et sentimentales. Elle passe, par d'imperceptibles transitions, des sujets les plus ordinaires aux réflexions les plus élevées, des recettes de mé-

[1] Voir le numéro d'Avril 1858.

nage aux subtilités de l'esthétique. Sous ce rapport elle est bien du temps de Werther, et elle rappelle de loin la Charlotte de Goëthe. Mais quel sens moral, quelle sagacité pratique dans tout ce qu'elle dit, et combien la pédagogie n'aurait-elle pas à profiter de toutes ses observations !

Aujourd'hui l'on vit dans un ordre d'idées très différent ; mais tout en suivant le courant qui nous entraîne, il est bon de jeter, quand on en trouve l'occasion et le loisir, un coup d'œil rétrospectif sur une époque qui commence à devenir l'*ancien temps*. C'est à ce titre que nous le prions le lecteur de vouloir se transporter encore un moment avec Sophie Laroche sur les bords du Léman, au commencement de l'année 1792.

« Nos journées et nos soirées à Nyon sont délicieuses, écrit-elle à ses filles, en Allemagne, parce que la bonté, l'esprit, la liberté et l'amitié en font les frais. On s'occupe beaucoup des vers à soie et de leur éducation ; nous avons toute une bibliothèque moderne sur ce sujet, entre autres les ouvrages de trois Anglaises, miss Rhodes, miss Ives et miss Greenland, qui annoncent des résultats merveilleux. On se propose de mettre à profit leur expérience. Après avoir passé ma matinée à étudier les livres de ces dames, j'ai eu pour mon après-midi une grande surprise. J'étais placée à dîner à côté de M. Lenoir, naguères lieutenant de police à Paris. Cet homme, qui a été si longtemps ministre d'Etat, devant lequel tant de milliers d'individus tremblaient, qui en avait d'autres milliers sous ses ordres, est venu aujourd'hui se placer, comme tant d'autres, sous la protection d'un bailli bernois ! Il habite une maison de paysan dans le voisinage de Nyon. Tout près de lui, à Begnins, au pied du Jura, vit un autre proscrit, M. Jallabert, fils d'un Genevois illustre dans les sciences physiques, et distingué lui-même par l'étendue de ses connaissances. Enveloppé malgré lui dans les troubles politiques de sa patrie, banni de Genève où il avait voulu faire régner l'ordre et le droit, il est allé en Angleterre où il a été reçu avec distinction et où il a fait un brillant établissement. De là il est revenu habiter son domaine de Begnins où il mène une existence philosophique.

»A table je ne pouvais m'empêcher de promener mes regards sur ces deux personnes si différentes et aujourd'hui réunies. Lenoir me donnait une sorte de frisson quand je pensais à la Bastille, au donjon de Vincennes, aux lettres de cachet et aux

prisonniers d'Etat. Jallabert me faisait songer à la liberté des pays alpestres dans lesquels il a fait, dès son jeune âge, tant d'excursions et de découvertes. Il nous racontait que dans une profonde vallée des montagnes voisines du Léman, il avait trouvé une plante qui n'était connue jusque là que dans la Chine. Il travaille à un ouvrage sur les merveilles de la nature, et Lenoir rédige des mémoires politiques. Celui-ci nous a beaucoup parlé de Mirabeau. Ce fut lui qui lui donna la permission d'écrire à son amie (Mme Monnier), et c'est ainsi qu'ont vu le jour, grâce à un certain Manuel, employé dans la police de Paris, ces fameuses *Lettres à Sophie*.

» M. Lenoir nous a dit beaucoup de bien de la reine, contre laquelle Condorcet et Brissot, deux membres de l'assemblée nationale, ont lancé tant d'accusations; Brissot a été longtemps employé de la police française, et il est bien connu en Suisse sous le nom de M. de Warville. Il a été aussi en Amérique. Aujourd'hui ces ennemis de la reine ont fait revenir d'Angleterre la fameuse comtesse de Valois La Motte, afin de reprendre en sous-œuvre l'affaire du collier. M. Lenoir n'espère pas grand chose des ministres actuels de Louis XVI. En entendant l'ancien lieutenant de police, je ne pouvais m'empêcher de faire les plus sinistres réflexions sur la masse d'iniquités dont il a dû avoir une connaissance approndie pendant sa carrière. O combien était plus beau le lot de Jallabert, occupé incessamment des merveilles et des beautés de la nature, de l'étude des arts et des sciences, et ne donnant à la politique que la part de concours que doit à sa patrie tout magistrat républicain! Il nous a raconté ses voyages en Angleterre et en Italie. Dans ce dernier pays il a contribué activement à réunir les monuments des arts dont la description doit paraître dans le grand ouvrage que prépare son ami, l'ancien fermier général Seroux d'Agincourt. Le doublement heureux Jallabert connaît l'Italie à fond et possède des biens en Angleterre. Un tel homme mérite d'être heureux de toutes manières.

» J'ai appris avec plaisir que M. Lenoir avait fait venir ses livres de Paris, et qu'il lui reste assez de bien pour vivre partout à l'abri du besoin. Au lieu de trente domestiques il n'en a plus qu'un. Sa situation serait encore très tolérable s'il n'était séparé de sa fille qui, ainsi que son mari, sont très avancés dans les idées démocratiques. Ils lui font passer tous les pam-

phlets et les journaux de Paris, et M. Lenoir les communique libéralement aux autres émigrés. Pour ceux-ci, ils dévorent avec avidité la moindre satire des nouvelles institutions. Cela fait sur eux l'effet de la rosée de printemps sur une terre desséchée. Il a là bien de l'illusion.

» J'ai fait deux visites d'un genre bien différent, d'abord chez Mme Reverdil, parente de l'homme distingué dont j'ai parlé. J'avais appris à connaître cette personne respectable en 1784, dans un précédent voyage en Suisse. Après avoir élevé à l'étranger plusieurs jeunes personnes de distinction, elle vit aujourd'hui dans une douce retraite sur les bords du Léman. Rien de plus beau que les côtes de la Savoie vues de son appartement. Quel contraste entre cette demeure et celle de Mme de Varicourt, chez laquelle j'allai ensuite ! L'aspect souffrant de cette digne mère de famille, qui a élevé elle-même neuf enfants, la nudité de la pièce d'entrée qui sert aussi de cuisine, les vieux tapis qui recouvrent les murs dégradés, l'antique lit de repos au dessus duquel est suspendu le chapeau d'uniforme, avec la cocarde blanche, de ce fils dont nous avons fait connaître la fin tragique, les chaises de paille, l'immense cheminée dans laquelle flambait un fagot de sarments, le vase dans lequel la vieille dame malade faisait bouillir l'eau pour son thé, jusqu'au chat accroupi auprès d'elle, tout cela formait un ensemble de misère qui n'était ni sans harmonie ni sans noblesse. Mme de Varicourt offre encore aux regards les restes d'une beauté qui fut naguères célèbre. Jeune, elle habitait à deux pas de là, dans le Pays de Gex, une belle maison construite sur ses propres domaines, tout près de Voltaire, dans la société duquel elle vivait journellement, au milieu du beau monde, de l'opulence, des beaux arts, des belles lettres et de la fine critique qui formaient le monde de Fernex. Et aujourd'hui, la voilà dans une chaumière à demi détruite, fugitive, privée des siens, morts ou exilés, manquant presque du plus strict nécessaire. La cocarde blanche de son malheureux fils, voilà tout ce qui lui reste des souvenirs du régime d'autrefois. Elle semble dire, comme le bon Henri IV : « Au milieu des dangers, ne perdez pas de vue mon panache blanc. Vous le trouverez toujours sur le chemin de l'honneur.».... Que ne peut-elle ajouter : « Et de la victoire. » Cette noble femme se félicite de ce que quatre de ses fils portent cette même cocarde pour le service de leur roi. Elle me montra les vers qui furent composés en forme d'é-

pitaphe pour son fils François, tué le 6 octobre 1790, à Versailles, devant la porte de la reine. Ils finissent de cette manière caractéristique :

> ..... La gloire ordonne aux amours
> Dont il a défendu la reine,
> D'écrire en lettres d'or l'histoire des beaux jours
> Qu'il perdit pour la souveraine,
> Qui sur eux règnera toujours.

» Je revins, on le comprends, très mélancolique, dans ma demeure du château de Nyon. La vue d'un autel romain et de fragments d'antiquités, entre autres d'une statue de femme, placés à l'angle de la vieille église aux arceaux romains et au portail gothique, ne contribua pas à me rendre des idées riantes. Je me réfugiai dans la lecture de Fontenelle, dont je fais maintenant mes délices. Je lus et relus jusqu'à trois heures du matin ses *Réflexions sur le bonheur*, et j'arrivai à cette conclusion, « qu'un écrivain français était plus compétent pour raisonner et écrire sur le bonheur et le bonheur d'une française, qu'une étrangère comme moi, et que peut-être mes impressions ne concordaient pas avec la position de celle que je plaignais et que j'aurais voulu pouvoir soulager. »

»Quand on a beaucoup entendu parler de quelque personnage célèbre, on ressent le désir de le connaître personnellement. C'est donc pour moi un vrai sujet de joie que d'aller dîner à Genève chez « les Necker, » comme on dit ici, avec Mme de Watteville et M. de Bonstetten. C'est une des singularités de ma vie, après avoir entendu tant de nobles, de généraux, de princes, de princesses, d'artistes et de négociants se prononcer contre la révolution française, que d'aller étudier de près celui qu'on regarde comme en étant l'auteur. Je saurai bientôt ce que je dois penser de celui qui fut un demi-dieu pour les uns et qui est pour les autres le génie du mal.....

» Me voici revenue de Genève. Déjà avant d'arriver dans cette cité, où m'attendait une grande émotion, j'ai eu le double bonheur de rencontrer en route deux épisodes intéressants. J'ai parcouru les campagnes où demeurent de Saussure et Charles Bonnet. Combien de voyageurs de toute sorte parcourent chaque jour cette route sans se douter que là habitent ces deux hommes célèbres ! La vue magnifique sur les Alpes et surtout

sur le Mont-Blanc, dont on jouit de leurs campagnes, a dû nécessairement développer en eux le sentiment contemplatif de la nature. En passant à Versoix, je vis qu'on était occupé à abattre les derniers de ces grands arbres placés sur les routes de France, que les paysans appellent des Rosny. Ceux de Versoix étaient persuadés que ce grand ministre de Henri IV avait planté de ses mains, lorsqu'il vint à Genève il y a deux siècles, ceux qui ornaient leur territoire. De Sully, ma pensée se reporta tout naturellement sur Necker, cet autre ministre des finances d'un autre roi de France.

» Après avoir fait à Genève des visites à quelques compatriotes de mes amis, je fus conduite chez « les Necker. » Je trouvai dans Mme Necker une blonde encore belle et ayant tout à fait bon air. M. Necker ressemble beaucoup au portrait si connu que l'on a de lui. Il y a de la bonté dans son regard. Je fus heureuse de constater qu'il répondait tout à fait, comme homme, à l'idée que je m'étais faite de lui comme personnage appartenant à l'histoire.

» La conversation fut très intéressante, parce que Mme de Watteville est une ancienne amie de Mme Necker, comme M. de Bonstetten est un vieil ami de M. Necker. Naturellement il fut beaucoup question de la nation française. Tout ce que M. Necker et sa femment dirent et répondirent me prouva que non-seulement ils avaient l'esprit très étendu, mais encore le sens moral le plus développé. J'avais déjà pu m'en convaincre en lisant ce que M. Necker a écrit sur le sentiment religieux. Il est plus complet dans son organisation intellectuelle que la presque totalité des nouveaux Français dont on pourrait dire qu'ils sont sortis du moule de la nature avant que le mélange des quatre éléments eût été opéré, et lorsqu'il n'y avait encore que du feu et de l'air.

» Le Necker d'aujourd'ui n'est plus celui dont le peuple français dételait les chevaux pour le ramener chez lui en triomphe. Quels sentiments doivent l'animer quand il voit une partie de l'émigration passer devant son château de Coppet ! Il parla de lui et des événements importants de sa vie avec beaucoup d'expansion et de naturel, entre autres de la manière dont il sortit de son premier ministère. Il avait beaucoup de monde à dîner quand M. de la Luzerne vint lui signifier l'ordre de sortir du royaume sans que personne le sût. Il communiqua cet ordre à

sa femme, pendant qu'on prenait le café, et ils sortirent sans dire un seul mot, même à leur fille qui avait dîné avec eux. Il est bien à désirer que M. Necker, qui a toujours un besoin d'activité, écrive ses mémoires. Je sortis de sa maison en roulant dans ma tête toutes sortes de pensées sur l'instabilité des destinées, et je remerciai vivement M. de Bonstetten du plaisir qu'il venait de me procurer.

» Il y a à Genève beaucoup d'Allemands de distinction ; je fus conduite par quelques-uns d'entre eux dans le beau jardin de M. de Constant, d'où l'on jouit de la vue la plus étendue sur la ville et les environs. Je ressentis une vive impression de douleur en me rappelant que sept années auparavant j'avais admiré ce même site avec mon fils François. Dans ces dispositions d'esprit, je refusai d'aller à la comédie où jouait le célèbre Larive. Attaché aux principes de la révolution française, cet acteur a mis tant de passion dans le débit de quelques tirades, que les clubs se sont émus. Cela a donné l'éveil au gouvernement, et il lui a été défendu de jouer le *Guillaume Tell* de Lemierre. Quelques jours après, toute la troupe dramatique a été licenciée.

» J'ai passé une soirée plus tranquille chez Mme Turrettin-Villette, Anglaise de beaucoup d'esprit qui a épousé un Genevois très distingué. On parla beaucoup de l'Italie. Comme j'exprimais mon chagrin de ne pouvoir la visiter, un jeune Anglais, M. Falkland, me consola en m'assurant que le spectacle des misères physiques et morales de l'Italie actuelle enlevaient toutes les dispositions à l'admiration que pouvaient exciter la contemplation et l'étude des ruines de l'antiquité classique.

Ce jeune homme m'intéressa par son raisonnement. Mes amis d'Allemagne m'ont engagée à rester quelques jours à Genève. Je leur ai accordé deux jours, mais ils ne se sont pas passés comme j'aurais voulu. Il m'a fallu voir trop de monde. J'ai été entraînée dans les belles sociétés où j'ai fait quelques connaissances bien intéressantes, et d'abord celle de M. Trembley, le digne neveu de celui qui a fait de si belles découvertes en histoire naturelle. J'ai causé ensuite avec Mme Cramer, si réputée pour son esprit, dont Voltaire faisait tant de cas, puis avec ma chère Mme Necker de Saussure; mais mon âme était malade et je ne pouvais jouir avec liberté de toutes ces ressources de l'esprit. Le domestique de Mme de Lühe, chez laquelle je demeurais, s'appelait François, et ce nom, qui était celui de mon fils, me frappait le cœur d'un

coup de poignard toutes les fois que je l'entendais. J'ai eu la visite de l'ancien général russe LeFort, que j'avais connu à Coblentz et à Neuwied. Lui aussi avait connu mon fils encore enfant. Il m'en a parlé et ce fut pour moi un nouveau sujet de douleur. Il y a des moments où je me prends à dire avec le pauvre roi Lear de Shakespeare : « Malheur, soit mon bien ! »

» La grande préoccupation des Genevois en ce moment est celle des finances. On attend avec la plus vive anxiété l'arrivée de chaque poste. Les variations et la chûte du papier-monnaie mettent le bouleversement dans les familles les plus distinguées. On peut dire du gouvernement de Genève que ce n'est pas une aristocratie mais plutôt une *rentocratie*. Ce gouvernement redoute le développement des idées de liberté populaire qui pourraient amener des révolutions économiques. En général, j'ai vu à Genève bien des appréhensions, et je me suis hâtée de revenir à Nyon, où la vie est plus calme. J'ai manifesté le désir de retourner seule à Rolle, où je voulais voir plus amplement quelques personnes, et je suis repartie dans la voiture de M. de Bonstetten. Je voulais en quelque sorte me dérober à moi-même et je n'ai pas voulu, malgré ses instances, qu'il m'accompagnât. Arrivée à l'hôtel de la *Couronne*, et comme il était trop matin pour faire mes visites, j'ai demandé si l'on n'aurait pas quelque livre à me prêter. On m'apporta le *Philosophe Chrétien* de Formey ; mais sur le premier feuillet je vis le nom d'un homme de Darmstadt. Pourquoi le souvenir de la ville où demeurait mon fils me poursuivait-il ainsi ? Ce nom n'est-il pas écrit dans mon cœur avec une pointe de diamant ?

» Bien que j'eusse un grand besoin des secours de la philosophie chrétienne, je demandai un autre livre. On me trouva une histoire politique écrite par un jésuite, et un traité *de la paix de l'âme* par Dumoulin fils, imprimé à Genève en 1729. J'en lus soixante pages avec édification et j'y trouvai d'excellentes choses pour ma situation. Je me promis de l'acheter. Ce livre dit fort bien comme il importe de tenir constamment son cœur ouvert au bien, parce que le bien peut nous arriver à chaque instant et quand il veut.

» L'aubergiste, pensant sans doute que l'entretien de ses livres ne me suffisait pas, vint me dire qu'il était Allemand, natif de Manheim. Quand il sut que j'étais Allemande et que je connaissais Manheim, il fut intarissable. Il s'intéressait à tout ce que je

lui disais de sa patrie. Je l'interrogeai à mon tour sur le Pays de Vaud. Il me mit dans un agréable étonnement en m'apprenant qu'entre Lausanne et Nyon il y avait nombre de vignobles qui rapportaient à leurs propriétaires jusqu'à mille louis d'or. Cela me fit examiner avec plus d'attention les campagnes dans lesquelles j'allais faire des visites l'après-midi. On éprouve un sentiment de joie en voyant un beau pays bien cultivé.

» J'étais invitée à dîner chez Mme de Saint-Saphorin avec des dames allemandes. J'ai pu voir dans cette maison que la révolution s'introduit jusque dans les ouvrages de tapisserie. Le fond des étoffes et du canevas, la forme des tapis, l'apprêt de la soie sont bien les mêmes, mais quelle différence entre les anciens et les nouveaux dessins ! Comme les idées sur le beau se sont modifiées ! J'eus aussi le plaisir, ce jour là, de faire la connaissance de la comtesse Golofkin, dans la belle et simple maison qu'elle a fait construire près de la route de Nyon. Mais mon plus grand plaisir de la journée fut de trouver dans le docteur Favre, célèbre légiste, un ancien ami d'université de Wieland. Il me parla de cet ami, de son génie, avec effusion. « Combien, disait-il, j'aurais aimé à connaître cette Doris chantée par le poëte, celle qui lui a inspiré ses premiers chants ! » Je ne voulus pas gâter les illusions de cet homme plein d'eprit et de bonté en lui révélant qu'il avait devant lui cette Doris idéale dans la personne d'une vieille Doris à cheveux gris, âgée de soixante-un ans !

» A Aubonne, où j'allais voir Mme de Langenfeld, je visitai avec empressement le château, ancienne résidence du voyageur Tavernier. Je saluai dans ce bel endroit la mémoire de cet étrange personnage, auquel j'ai dû tant d'heures charmantes, son livre étant la première relation de ce genre que j'aie lue. J'ai pu me convaincre de la vérité de cette exclamation arrachée par la beauté du site à un homme qui avait vu presque le monde entier : « Aubonne est le plus beau lieu de l'univers ! »

»De là nous retournâmes, à travers de magnifiques ombrages, chez Mme de Saint-Saphorin. Le beau pays de Vaud étalait toutes ses magnificences du mois d'août. La famille chez laquelle j'allais s'occupe avec beaucoup de sollicitude du bel art des jardins. Je trouvai là tous les ouvrages modernes des Anglais et des Allemands sur cette aimable science, avec une belle bibliothèque d'agriculture et d'économie rurale et domestique.

» J'allai de là passer la soirée à Rolle, dans la famille Roguin,

où je vis toute une société de dames aimables et instruites dont plusieurs avaient élevé des princesses de Nassau, de Reuss et d'autres maisons souveraines.

» Le lendemain nous sommes allées près de Rolle, chez M. Rolaz du Rosey, homme fort riche et très considéré, qui mène un assez grand train et fait généreusement les honneurs de sa maison. Nous avons pu nous en convaincre, non-seulement par son hospitalité, mais encore par ses offres de services. La tenue et le ton de cette maison, que Mme de Steinberg connaissait déjà, sont excellents. On y voit beaucoup d'objets d'art. Trois m'ont surtout frappée. C'est d'abord un grand portrait, peint sur glace, d'une princesse indienne, qui provient de l'héritage d'un oncle de M. Rolaz, lequel oncle était gouverneur de Bantam. Cette peinture, qui donne une parfaite idée de l'état des arts dans les Indes, représente une femme très belle et au regard profond et fin. J'ai vu ensuite des portraits peints en miniature par la fille de M. Sylvestre de Morges, entre autres le sien à l'âge de soixante ans. Cette dame a peint aussi divers tableaux, paysages, vues suisses, cascades et autres sujets, principalement des sites de la Suisse, qui annoncent un sentiment juste des beautés naturelles de ce pays. Enfin j'ai admiré le portrait de Garrick, exécuté en soie, d'après l'original d'un grand maître, par Mlle Thomasset, d'Orbe. Cette dame s'est mise à ce genre d'ouvrages à l'âge de cinquante ans, et elle a fait des chefs-d'œuvre. Mes filles ne sauraient trop réfléchir, d'après l'exemple de quelques dames du Pays de Vaud de ma connaissance, aux jouissances ineffables et aux ressources infininies que peuvent procurer l'étude et la culture des arts.

» Ce pays-ci serait un vrai paradis terrestre, s'il pouvait rester à l'abri des commotions politiques, mais malheureusement de fâcheux symptômes se font déjà sentir. Le terrible esprit de parti, comme la tête de Méduse, glace et pétrifie déjà les dispositions bienveillantes et la cordialité native des habitants de cette contrée privilégiée. On se met à l'ordre du jour et on adopte la phraséologie politique des grands voisins. On crie avec force contre le despotisme des princes et la tyrannie des grands, et personne ne veut faire la réflexion que les mêmes dispositions, le même esprit d'orgueil et de domination germent dans toutes les têtes. On peut pourtant dire avec vérité que tous les devoirs que l'humanité impose aux hommes et aux gouvernements, pour

le soulagement de leurs semblables, est pratiqué ici avec plus de réalité et d'étendue que dans la plupart des autres pays.

»Ne vaut-il pas autant envisager le soin de secourir les pauvres et de relever les créatures souffrantes comme un devoir que Dieu impose, que comme une des obligations de la nouvelle philosophie morale et de la solidarité fraternelle ? Le gouvernement paternel ne vaut-il pas, quant aux résultats réels et immédiats pour les gens malheureux, les principes d'égalité, d'humanité et de fraternité que l'on proclame ? Et, dans des pays relativement petits, comme celui-ci, fait-on bien en courant après les grandes chimères de la France ? Quoi de plus beau, par exemple, que cette institution par laquelle les baillis, en de certains jours de l'année, parcourent tous les villages de leurs baillages pour écouter les requêtes des paysans, rétablir la bonne harmonie et le bon droit, sans que pour cela il soit besoin de lois précises ? Honneur au bailli Escher de Zurich qui a imaginé cette institution dite « des bons jours. » Ne vaut-elle pas bien des articles de code ?

»J'ai assisté, à Rolle, à un goûter de jeunes personnes parmi lesquelles il y en avait six, originaires des grandes Indes. Deux d'entre elles, âgées de six à huit ans, sont filles du colonel Polier que j'ai vu à Lausanne. Toutes ont traversé d'immenses espaces de terre et de mer, pour venir dans le pays de Vaud apprendre la langue française et se former aux manières européennes. Leur teint, à la vérité, offre une nuance tirant sur le jaune, mais leurs yeux sont beaux, le son de leurs voix est doux et mélancolique, et leurs traits ont de la finesse. Leur institutrice m'a fait l'éloge de leur docilité, et elle m'a dit que ce qui lui avait donné le plus de peine, c'était de les habituer à s'asseoir à notre mode européenne. Sans cesse elles se laissaient aller à croiser leurs jambes à la manière orientale, et toutes les fois qu'elles pouvaient se dérober à la surveillance, c'était pour aller s'asseoir par terre à l'écart, à l'indienne. Ces enfants me charmèrent par leur naturel et leur originalité. Puissent les deux qui appartiennent au colonel Polier, avoir à seize ans, les charmes et la grâce de leur sœur que j'ai appris à connaître au Bois-de-Ceri !

» Je puis dire avec vérité que je suis dans le pays des gouverneurs et des gouvernantes de bonnes maisons. Je connais par le monde vingt princes ou princesses qui ont été élevés par

des Vaudois et des Vaudoises. Je connais aussi une multitude de ressortissants du pays de Vaud, des deux sexes, qui mènent une existence heureuse et même opulente après avoir fait l'éducation de têtes couronnées, de ducs ou de margraves. J'en connais d'autres qui, après avoir voyagé dans toute l'Europe avec de riches Anglais, sont retirés avec de bonnes pensions. Je voudrais que l'on pût réunir tous ces éducateurs, et qu'on leur soumît cette thèse qui est aujourd'hui à l'ordre du jour, de savoir si tous les hommes naissent avec les mêmes facultés, et sont susceptibles du même perfectionnement.

» Me voici de retour à Nyon. Me sera-t-il donné de passer encore en ma vie un mois comme celui qui vient de s'écouler avec mes amis de cette ville? Je n'ose insister sur cette idée, et en attendant je me livre, non sans quelque arrière-pensée triste, au plaisir de leur société. J'ai passé la journée chez M. Jallabert à Begnins. Cet homme aimable et savant m'a montré sa maison, son jardin, sa bibliothèque, son cabinet de physique: tout cela est beau et bien tenu. Du haut d'un petit tertre, j'ai aperçu un village, Eysins, où le fils de l'ami de Wieland, M. Favre, est pasteur. Il a eu le bonheur d'épouser une des quatre demoiselles de Ribaupierre, ces personnes si distinguées dont j'ai parlé. J'ai fait le même jour la connaissance de ce couple aimable et distingué. L'extérieur, la tenue, les vêtements de ces époux, leurs manières simples mais gracieuses m'ont rappelé certains tableaux romantiques de nos poètes allemands.

» Dans le même village, tout près de la maison Jallabert, il y a un grand et vieux château encore habité et assez bien tenu, mais qui contraste par son extérieur sombre avec l'aspect riant du reste de la contrée. Cet immense bâtiment à l'air refrogné et même repoussant m'a mise de mauvaise humeur contre les temps féodaux. Tout près de là est aussi la demeure du quaker Zacharie, brave et original pédagogue qui a fait l'éducation de plusieurs des petits gentilshommes de la contrée environnante, qu'on appelle la Côte. Il leur a inculqué des principes qui ont fait école, et qui sont un mélange de libéralité, d'illuminisme et de respect pour l'ordre établi. Cet original, dont on ne connaissait pas bien l'origine, avait beaucoup d'or et d'argent qu'il insérait par rouleaux dans la couverture de vieux livres. Il avait un petit agenda dans lequel étaient inscrites les sommes

ainsi déposées, avec les noms des ouvrages qui les recelaient. Après sa mort, la justice aurait été fort embarrassée pour faire l'inventaire de ce qu'il laissait, si l'on n'avait trouvé avec les bouquins ce petit carnet indicateur.

» Comme j'aurais voulu, en contemplant, par un beau soleil, avec l'excellent télescope de M. Jallabert, les rives de Savoie semées de bois, de champs, de villages, de châteaux et de clochers, et les hautes montagnes de la chaîne du Mont-Blanc, posséder la science mathématique de la célèbre mademoiselle Agnesi, de Milan, afin de mesurer ces géants, ou le talent d'une Angelica Kaufmann, pour les dessiner et les peindre ! Oui, il y a dans cette nature alpestre toute une science dont Saussure et Bonnet ont ouvert la voie. En voyant ces merveilles on se sent entraîné par une sorte d'inspiration. On voudrait saisir des crayons et des couleurs, et l'on ne s'imagine pas qu'une main inexpérimentée puisse rester immobile en présence des nobles aspirations de l'âme et de l'intelligence. Quand on a ressenti ce mouvement tumultueux, on comprend ce que les anciens racontent de l'origine de la peinture, et de cette jeune Corinthienne qui réussit à fixer sur une muraille blanche la silhouette fugitive de son fiancé qui allait partir pour la guerre.

»Le lendemain de cette course au pied du Jura, nous sommes retournés à Genthod, dans la campagne de Bonnet. Je n'ai pu le voir, parce qu'il est fort malade et très souffrant. D'après ce que nous a dit M. de Bonstetten, tout annonce que bientôt son âme retournera dans le séjour de l'éternelle vertu. Les Genevois s'empressent de venir s'informer de lui. Ils sont bien préoccupés de l'état de leur République et j'ai regretté, en les entendant, de n'avoir pas lu une histoire de Genève dans le pays même, pendant le séjour que je viens de faire aux portes de ce petit état. Mais j'en ai vu et entendu assez pour me convaincre que dans ce monde, une fois que l'homme est arrivé a un certain degré de bien-être et à une certaine hauteur d'intelligence, il ne sait pas s'y maintenir. Le besoin d'un perfectionnement incessant lui tourne la tête. Les biens que l'on possède sont dédaignés, à tout prix il faut autre chose. je crains que telle ne soit la situation actuelle de Genève. Bien des citoyens y semblent las de leur bonheur; d'autres, et avec eux les étrangers impartiaux, estiment au contraire qu'il ne faut pas jouer un bien-être certain contre un avenir incertain. Mais quelque sort que l'avenir réserve à cette

petite république, on peut, dès aujourd'hui, proclamer sa gloire passée. L'histoire du genre humain, celle de la science, ont des pages où le nom de Genève est écrit en caractères d'or. Nulle part ailleurs on ne trouve à un si haut degré l'heureux mélange de la culture de l'esprit et des intérêts matériels. Combien d'hommes d'élite, qui ont parcouru le monde entier, sont tombés d'accord pour déclarer que, dans un aussi petit espace, il est impossible de voir ailleurs autant de beautés naturelles, de culture intellectuelle et de bien-être. L'Angleterre elle-même, si l'on en excepte sa grande puissance maritime, ne présente pas les mêmes avantages ; c'est du moins ce que disent les Anglais eux-mêmes qui sont ici en grand nombre pour étudier, pour parcourir les montagnes, ou pour se livrer à ces excentricités qui sont un des traits saillants de leur caractère. Ce désir des singularités n'est point, à mon avis, une preuve de la supériorité de l'Anglais sur le Genevois, bien au contraire. On m'en a montré qui avaient affronté mille périls dans les hautes Alpes, un autre qui avait mangé en un an trois mille et cinq cents œufs durs, et un autre qui habite avec ses deux fils une grande chambre garnie, tous trois souffrant de la goutte, et passant leur vie à boire du vin en si grande quantité, que le compte de leur marchand rien que pour celui de Bordeaux, s'est élevé à cinq cents guinées pour une année. Je demandai si la mère de ces deux jeunes Anglais vivait encore, et je réfléchis à la douleur qu'elle devait éprouver en voyant ses fils faire un tel emploi de leur temps, et avec leur pére !

» Il a fallu enfin quitter ce cher Nyon et tous mes excellents amis, les adieux ont été ce qu'avait été la réception, c'est-à-dire qu'il est impossible de décrire une telle affection, une telle cordialité, une semblable expression de reconnaissance et de regrets. Je ne veux pas insister sur de pareils moments. »

E.-H. Gaullieur.

(*La fin prochainement.*)

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 8 mai 1858.

SOMMAIRE : Les journaux et les livres. — Celui de M. Proudhon. Son jugement sur Mme Sand, et sur Jean-Jacques Rousseau. — *Mémoires* de M. Guizot. Portraits de Chateaubriand et de Talleyrand. — Autres publications historiques. MM. Michelet, Poirson, Lalanne, Hippolyte Babou. *Lettres familières écrites d'Italie.* La pierre avalée. Sentiment des Italiens à l'égard des Français. — Le vin d'honneur. — La souscription Lamartine. Lettres de souscripteurs. — La crise commerciale. Les embellissements de Paris. Le nouveau et le vieux Paris. Les ponts. Le jardin réservé. Le bourgeois de Paris. — Un bon mot de *** sur **. — Les mémoires du chroniqueur. Un monde jeune devenu vieux. La joue rose et la joue ridée. L'avenue de peupliers. — Apollon et Marsyas.

Le régime frugal imposé à la presse périodique pour raison de santé, a incontestablement produit le résultat qu'on cherchait : abattre la fièvre, et en effet la fièvre a cessé. Plus de délire, plus de rêves, le malade est calme, si calme, que son pouls ne bat presque plus et qu'il n'a presque plus la force de parler. Les journaux en France s'étaient toujours plus distingués par l'animation, la passion, le caractère oratoire et théâtral que par un intérêt vraiment sérieux et varié. Aujourd'hui qu'ils ont perdu l'intérêt de passion et de lutte qui était le leur autrefois, ils n'en ont pas mieux su acquérir cet autre qui leur manquait, l'abondance et la sûreté des informations, dont se piquent

au contraire avant tout les plus accrédités de leurs confrères allemands ou anglais : ils ne sont ni animés ni variés, en ce moment, et, qu'on l'approuve ou le blâme, qu'on s'en réjouisse ou qu'on le regrette, quel que soit à cet égard le sentiment du public, qui en France comme ailleurs et même en France plus qu'ailleurs, n'aime pas à s'ennuyer et veut, coûte que coûte, être amusé, il est un fait sur lequel tout le monde est d'accord, c'est qu'il est impossible de voir des journaux plus nuls et plus innocents, par conséquent, hélas! moins capables d'intéresser : les uns semblent mettre leur gloire à ce nouveau genre de mérite, d'autres peut-être un malin plaisir à y exceller. Aussi, il fallait voir, dans les cabinets de lecture et dans les cafés, comme on se jetait sur l'*Indépendance belge!* Maintenant on ne s'y jettera plus, de quelque temps, puisqu'elle vient d'être prohibée pour un mois. On dit que c'est surtout pour avoir insisté sur les armements maritimes de la France ou du moins sur le rapide et grand développement de sa marine militaire, malgré une note du *Moniteur* spécialement à l'adresse de cette feuille et démentant le fait. Mal lui en a pris de vouloir contester.

— Cette diète imposée à la presse périodique a nécessairement amené ce qu'on pourrait appeler un encombrement des denrées intellectuelles, par manque de ce débouché. La plus grande partie reste sans doute en magasin, mais il s'en écoule aussi quelque petite chose en ouvrages de plus longue haleine, et dans ce sens on pourrait dire que les livres profitent un peu du dépérissement des journaux. C'est dans les livres que se réfugient les idées, et que l'on retrouve un semblant de polémique et de prédication, sinon ouverte et directe, au moins latente et se cachant sous l'histoire et les faits. Nous avons déjà indiqué en ce genre celle de M. Lanfrey sur la révolution et celle de M. Villemain à propos de Chateaubriand. Voici maintenant les *Mémoires* de M. Guizot, annoncés dès longtemps; puis, un ouvrage tout à fait inattendu au contraire, parti des antipodes de celui-là, et cependant tombé la même semaine presque juste à côté de lui comme pour en augmenter le contraste, l'ouvrage de M. Proudhon, l'extra-révolutionnaire. Enfin, on assure que M. Sainte-Beuve publiera très prochainement son dernier volume de *Port-Royal*. Ainsi en fait d'ouvrages nouveaux, capables d'attirer et de fixer l'attention, ce printemps ne se sera pas contenté de belles promesses, comme le font trop souvent en toutes choses la plupart des printemps. Mais les plus beaux ont aussi leurs caprices et leurs brusques giboulées. A peine le livre de M. Proudhon venait-il de fondre à l'improviste sur la place et avec un éclat qui lui attirait déjà la foule autour de lui, qu'il a été saisi,

l'auteur et l'éditeur accusés de porter atteinte à la morale et à la tranquillité publiques, même de répandre de fausses nouvelles, et que l'ouvrage a disparu non moins vite qu'il était venu.

Cela n'a pas calmé l'envie de le lire sans doute. Mais le moyen, maintenant qu'il est sous les verroux? Vous le pouvez beaucoup plus aisément là-bas; je présume du moins que sur les six mille exemplaires déjà écoulés, dit-on, avant la saisie, il en sera bien parvenu quelques-uns à nos libraires suisses, d'une activité si fiévreuse, comme on sait. Ici, il est monté de douze francs à cinquante francs, c'est sa cote actuelle; et encore, même à ce prix-là, faut-il être bien connu du libraire pour en avoir. On dirait donc vraiment que l'autorité, en forçant ainsi à l'acheter en cachette beaucoup plus cher et à le lire aussi en cachette beaucoup mieux, ait voulu faire la fortune du livre et de l'auteur en même temps. D'un autre côté, s'il est vrai, comme on nous l'assure, que l'ouvrage contienne des pages ajoutées après coup, dans lesquelles M. Proudhon déclare qu'il n'a coopéré ni directement ni indirectement à l'attentat du 14 janvier, mais qu'il en avoue la *complicité morale*, on serait presque aussi tenté de croire que si la mesure prise par le gouvernement a beaucoup augmenté le bruit de son livre, l'auteur s'était arrangé d'avance pour aider le gouvernement à lui faire ce nouveau genre de succès.

Dans tous les cas, il est sensible, malgré le peu qui a transpiré de l'ouvrage proscrit, que si ce n'est pas, certes, le talent qui manque, ce n'est pas non plus le paradoxe, et que le paradoxe n'y est pas seulement pour lui-même, mais aussi pour y remplir l'office de grosse-caisse et de tam-tam. Avec les qualités de l'écrivain, sa vigueur de style et de pensée, car il a la force, mais non la flamme, on y retrouve aussi l'homme, son caractère et sa personnalité : c'est bien toujours M. Proudhon, couchant tout le monde sur le carreau, et disant après cet abattis général : *Moi, moi seul, et c'est assez !* Il y ainsi, du reste, bon nombre de personnes qui tourneraient volontiers en ce sens le mot de Médée; il y en a dans toutes les classes de la société; beaucoup parmi les écrivains et les hommes d'Etat : il nous semble en avoir connu même en Suisse.

Pour ce qui est de la doctrine exposée dans le nouvel ouvrage de M. Proudhon, il est difficile, sans l'avoir l'avoir lu, de dire en quoi elle consiste, bien qu'ici on ne croie nullement nécessaire de lire un livre pour le juger. Le titre qui souvent suffit pour cela, est dans celui-ci plutôt un embarras qu'une aide. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise :* M. Proudhon, par un tel titre, semble avoir voulu se

donner le malin plaisir de dérouter ses critiques et, bien loin de leur faciliter leur tâche, de leur ôter toute commodité. D'après un de nos amis pourtant, qui se fait fort de nous avoir le livre plus tard, il paraîtrait que l'idée de M. Proudhon a été de montrer le progrès de l'humanité par le monde moderne comparé au monde ancien, d'abord dans le christianisme et le chrétien, ou ce que M. Proudhon entend par là, puis, comme il l'entend aussi, dans l'homme de l'avenir ou l'homme *juste*. Du reste, il y a de tout dans son livre, même des portraits littéraires, les seuls fragments qu'un journal ait eu le temps d'en citer. Même à s'en tenir à ce genre de fragments, l'ouvrage se sent toujours du *Dieu c'est le Diable*, ou nous nous trompons fort. Contre Mme Sand entre autres, il y a bien certainement de ce dernier. « Je ne connais, dit-il, de la vie de Mme Sand que ce qu'il lui a plu d'en révéler dans ses confessions : eh bien ! il n'est pas d'indignité dont je ne me fasse fort, par son propre récit, de la convaincre, s'il n'était encore plus évident pour moi que ce récit est fantastique, venant d'une émancipée, d'une folle ! Ah ! madame, vous fûtes autrefois une bonne fille ; cessez d'écrire et vous serez encore une bonne femme.... » Et l'on nous dit que dans des lignes non citées il va même beaucoup plus loin que cela. Le plus remarquable de ces portraits, et peut-être le plus modéré, ce qui ne veut pas dire qu'il soit juste en tout point, est encore celui de Jean-Jacques Rousseau, dont le grand tort est cependant aussi d'être *femme*, le crime des crimes aux yeux de M. Proudhon. Au risque de nous en faire un à ceux de nos lectrices, c'est ce portrait que nous choisissons pour terminer.

« Le moment d'arrêt de la littérature française commence à Rousseau. Il est le premier de ces *femmelins* de l'intelligence, en qui, l'idée se troublant, la passion ou affectivité l'emporte sur la raison, et qui, malgré des qualités éminentes, viriles même, font incliner la littérature et la société vers leur déclin.

» L'*Héloïse* a relevé l'amour et le mariage, j'en tombe d'accord, mais elle en a aussi préparé la dissolution : de la publication de ce roman date, pour notre pays, l'amollissement des ames par l'amour, amollissement que devait suivre de près une froide et sombre impudicité.

» Les *Confessions* sont d'un autolâtre parfois amusant, mais digne de pitié.

» Quant au style, excellent par fragments, toujours correct, il est fréquemment déshonoré par l'enflure, la déclamation, la roideur et une affectation de personnalité insupportable. Rousseau a ajouté à la gloire de notre littérature ; mais, comme pour le mariage et l'amour, il en a commencé la décadence.

» En somme, et cette observation est décisive contre lui, Rousseau n'a pas le véritable souffle révolutionnaire, il ne comprend ni le mouvement philosophique ni le mouvement économique ; il ne devine pas, comme Diderot, l'avenir glorieux du travail et l'émancipation du pro-

létariat, dont il porte si mal la livrée ; il n'a pas, comme Voltaire, cet esprit de justice et de tolérance qui devait amener, si peu d'années après sa mort, la défaite de l'Eglise et le triomphe de la Révolution. Il reste fermé au progrès, dont tout parle autour de lui ; il ne comprend, il n'aime seulement pas cette liberté dont il parle sans cesse. Son idéal est la sauvagerie, vers laquelle le retour étant impossible, il ne voit plus, pour le salut du peuple, qu'autorité, gouvernement, discipline légale, despotisme populaire, intolérance d'église, comme un mal nécessaire.

» L'influence de Rousseau fut immense cependant : pourquoi ? il mit le feu aux poudres que depuis deux siècles avaient amassées les lettrés français. C'est quelque chose d'avoir allumé dans les âmes un tel embrasement : en cela consiste la force et la virilité de Rousseau : pour tout le reste, il est femme. »

— Ce n'est pas sans raison que M. Guizot a intitulé ses mémoires, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*. Ils ont, en effet, une portée philosophique et d'ensemble, et l'on y retrouve cette haute faculté de généralisation qui nous a toujours semblé la plus remarquable en M. Guizot, soit chez le professeur, l'historien, l'écrivain, soit chez l'orateur et l'homme d'Etat. C'est dire que ces Mémoires, moins individuels, moins anecdotiques, ne sont pas si amusants que d'autres, mais peut-être plus instructifs. Au surplus, il est difficile de les juger sur ce qui en a paru et où l'auteur n'en est encore, pour ainsi dire, qu'à la préface de sa vie et à ses débuts sur la scène, car il est indubitable que c'est à son long ministère et à la révolution de Février que tout le monde l'attend, et comme le remarque un critique, M. Delord, « après nous avoir dit dans ce premier volume ce qu'il pense et ce qu'il a pensé, M. Guizot, dans les volumes suivants nous apprendra sans doute ce qu'il a fait. » Avec lui, comme avec M. Proudhon, nous nous en tiendrons donc pour cette fois à citer aussi des portraits : ce premier volume en contient déjà plusieurs, curieux en eux-mêmes et par la main qui les trace. Celui de Béranger nous semble un peu déparé par un air involontaire de hauteur et de supériorité que l'on sent plutôt qu'on ne voit, mais qui perce. Voici ceux de Chateaubriand et de Talleyrand, avec lesquels, se considérant comme d'égal à égal, il est mieux dans le ton vrai.

« .... Lancé au loin dans le monde presque au sortir de l'enfance, M. de Chateaubriand a parcouru toutes les idées, tenté toutes les carrières, aspiré à toutes les gloires, épuisé les unes, touché aux autres ; rien ne lui a suffi : « Mon défaut capital, a-t-il dit, lui-même, c'est » l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel. » Etrange disposition dans un homme voué à restaurer la religion et la monarchie ! Aussi, la vie de M. de Chateaubriand a-t-elle été un contraste et un combat perpétuel entre ses entreprises et ses penchants, sa situation et sa

nature. Ambitieux comme un chef de parti et indépendant comme un enfant perdu ; épris de toutes les grandes choses, et susceptible jusqu'à la souffrance pour les plus petites ; insouciant sans mesure dans les intérêts communs de la vie, mais passionnément préoccupé sur la scène du monde, de sa personne comme de sa gloire, et plus froissé des moindres échecs que satisfait des triomphes les plus éclatants.

» Dans la vie publique, plus jaloux de succès que de pouvoir, capable dans une grande circonstance de concevoir et de mettre hardiment à flot un grand dessein, mais incapable de pratiquer avec énergie et patience, dans le gouvernement, une politique bien liée et fortement suivie. Il avait une sympathique intelligence des impressions morales de son pays et de son temps, plus habile pourtant et plus appliqué à *leur* complaire pour avoir *leur* faveur qu'à *les* diriger vers de sérieuses et durables satisfactions. Grand et noble esprit qui, soit dans les lettres, soit dans la politique, connaissait et savait toucher les cordes élevées de l'âme humaine, mais plus propre à frapper et à charmer les imaginations qu'à gouverner les hommes, et, avide sans mesure de louanges et de bruit pour satisfaire son orgueil, d'émotion et de nouveauté pour *échapper* à son ennui. »

A l'entrée de sa galerie de portraits, M. Guizot a placé, comme une sorte d'inscription et d'avis, les lignes suivantes : « Je ne dis que ce » que je pense, mais je ne me tiens point pour obligé de dire, sur les » hommes que je rencontre en passant, tout ce que je pense. » L'avis ne semble guère applicable au portrait de M. de Talleyrand. Ecoutez plutôt :

« . . . . Hors d'une crise ou d'un congrès, il n'était ni habile ni puissant. Homme de cour et de diplomatie, non de gouvernement, et moins de gouvernement libre que de tout autre, il excellait à traiter par la conversation, par l'agrément et l'habile emploi des relations sociales, avec les individus isolés ; mais l'autorité du caractère, la fécondité de l'esprit, la promptitude de résolution, la puissance de la parole, l'intelligence sympathique des idées générales et des passions publiques, tous ces grands moyens d'action sur les hommes réunis, lui manquaient absolument. Il n'avait pas davantage le goût ni l'habitude du travail régulier et soutenu, autre condition du gouvernement intérieur. Ambitieux et indolent, flatteur et dédaigneux, c'était un courtisan consommé dans l'art de plaire et de servir sans servilité, prêt à tout et capable de toutes les souplesses utiles à sa fortune, en conservant toujours des airs et reprenant au besoin des allures d'indépendance ; politique sans scrupules, indifférent aux moyens et presque aussi au but, pourvu qu'il y trouvât son succès personnel ; plus hardi que profond dans ses vues, froidement courageux dans le péril, propre aux grandes affaires du gouvernement absolu, mais à qui le grand air et le grand jour de la liberté ne convenaient point, il s'y sentait dépaysé et n'y savait pas agir.... »

— Comme à toutes les époques de tranquillité politique et où par conséquent la politique présente occupe peu, on s'enquiert plutôt du

passé aujourd'hui, et il se publie beaucoup d'ouvrages et de recherches historiques ou se rattachant à ce genre de travaux. M. Michelet se délasse de temps en temps des siens par de pittoresques excursions dans l'histoire naturelle. Son volume de l'*Insecte* a bien autant de ce genre d'intérêt, mais ne semble cependant pas avoir eu autant de succès que celui de l'*Oiseau*. C'en est le pendant, mais il est rare que les pendants réussissent, l'un fait tort à l'autre, et c'est le premier en date, pour l'ordinaire, qui, à raison ou à tort, demeure le préféré. Après cette diversion, M. Michelet est revenu à son histoire de France, l'année dernière avec *Henri IV*, celle-ci avec *Richelieu et la Fronde :* deux volumes dont on a dit beaucoup de bien et beaucoup de mal, comme de leurs aînés et en général de la manière de l'auteur, mais auxquels il faut du moins reconnaître le mérite de mettre à nu franchement, amplement, les vices et les vilains côtés d'une époque et d'un état de choses qu'en France il est de tradition, littéraire et autre, de gazer, de voiler, et même d'adorer. M. Poirson a aussi publié une *Histoire d'Henri IV*, fruit de longues, savantes et consciencieuses recherches, mais dans laquelle l'auteur s'est proposé, comme il le déclare, de juger moins l'homme que le roi. M. Ludovic Lalanne, que nos lecteurs connaissent déjà comme rédacteur en chef de l'excellent, mais trop petit recueil intitulé *Correspondance littéraire*, publie en ce moment les lettres de Bussy-Rabutin, le cousin de Mme de Sévigné : c'est dire que cette correspondance, aussi piquante que variée, a trouvé l'éditeur le plus capable de la mettre véritablement au jour, le plus exact, le plus scrupuleux et le plus complétement renseigné.

Une autre publication épistolaire, et que l'on doit à M. Hippolyte Babou est celle des *Lettres familières écrites d'Italie* par Charles de Brosses, si connu par ses travaux sur Salluste, et par sa querelle avec Voltaire au sujet de *moules* de bois qu'il lui avait vendus et que celui-ci ne voulait pas payer. Dans cette querelle, il montra qu'il avait non-seulement plus de dignité et de sens que son antagoniste, mais assez d'esprit pour ne pas craindre de tenir tête à celui de ce dernier : assurément donc il n'en était pas mal partagé, et son exemple prouve, comme celui de Piron, qu'il ne faisait pas bon, pour Voltaire lui-même, avoir affaire aux Dijonnais. L'esprit ne manque pas non plus dans ses Lettres; mais sans parler de ce qui s'y trouve en plus et qui sent trop le *ragoût*, il s'y mêle au fond quelque chose de suranné, de passé, qui en refroidit s'il n'en éteint pas les saillies; on sent que cette voix alors si jeune et riante a peine à venir jusqu'à nous, et il est étonnant d'y voir combien l'esprit tout seul est une chose aussi qui vieillit et qui dure peu. Nous voulons pourtant en donner une anecdote assez amu-

sante et ce que l'auteur dit du sentiment intime des Italiens de son temps pour la France, sentiment qu'un de nos amis qui a longtemps habité l'Italie nous assure être encore celui des Italiens d'aujourd'hui :

« Voici une petite histoire assez comique que j'ai ouï conter en France. Hardion, notre confrère, montrait le cabinet du roi, à Versailles. à plusieurs personnes, du nombre desquelles était le baron de Stock (allemand, grand collectionneur de médailles et autres curiosités, un peu espion et fort protégé par le roi d'Angleterre). Tout-à-coup certaine pierre, fort connue de vous, sous le nom de *cachet de Michel-Ange,* se trouva éclipsée. On chercha avec la dernière exactitude : on se fouilla jusqu'à se mettre nu, le tout sans succès. Hardion lui dit : « Monsieur, je connais toute la compagnie, vous seul excepté ; d'ail-» leurs je suis en peine de votre santé ; vous paraissez avoir un teint » fort jaune, qui dénote de la plénitude. Je crois qu'une petite dose » d'émétique, prise sans déplacer, vous serait absolument nécessaire.» Le remède pris sur le champ fit un effet merveilleux, et guérit ce pauvre homme de la maladie de la pierre qu'il avait avalée.

..... » Rien n'est plus singulier que la façon dont on a parlé ici de notre jansénisme, soit d'état, soit de religion, et des sentiments tantôt hauts, tantôt bas, que nous avons sur le pouvoir du Pape. Il faut, puisque je suis sur ce chapitre, que je vous donne l'extrait d'une conversation que j'avais en dernier lieu, avec un homme qui a infiniment d'esprit et de connaissances. « Vos Français, me disait-il, sont d'é-» tranges gens. Nulle nation catholique n'affecte plus de mépriser l'au-» torité du Pape, et nulle ne lui en attribue davantage, quand elle en » a besoin. Si vous venez demander à la Cour de Rome quelque or-» donnance qu'elle n'aurait pas songé à rendre, on a beau faire des » objections, vous portez sur le pinacle le pouvoir du Vicaire de Jé-» sus-Christ. Il faut vous expédier tout de suite ; rien n'est plus sim-» ple. Qu'est-ce que le Pape ne peut point? c'est la *furia francese*. Et » puis, quand l'ordonnance est rendue, vous la portez en France à vos » Parlements, qui nous font mille avanies. Cependant, quand l'éclat » est fait, nous sommes, en quelque façon, engagés d'honneur à sou-» tenir ce que nous avons fait ; ne serait-ce pas à vous à savoir si ce » que vous demandez est conforme ou non aux lois de votre état?»

..... » Je remarque ici en général que cette ardente vivacité des Français, jointe à la mauvise habitude de préférer tout haut ce qui se fait chez eux à ce qui se pratique ailleurs, est une des principales causes pour lesquelles ils sont plus mal vus chez l'étranger qu'aucune autre nation. Elle fait dire qu'on ne peut les avoir pour compagnons ; qu'ils veulent être maîtres partout et qu'ils ne parlent que d'un ton despotique. Le caractère en dessous de la nation italienne sympathise mal avec nos manières ouvertes et peu circonspectes. Les Italiens prétendent que le caractère général de notre nation est de vouloir toujours parler quand il nous serait plus avantageux de nous taire ; ils nous trouvent tout-à-fait dénués de ce sang-froid *(flemma)*, qu'ils estiment si fort ; ils conviennent que, quand nous joignons ce flegme à nos autres bonnes qualités, nous valons mieux que d'autres. Tout cela est juste ; mais il est véritable aussi qu'une des causes générales de la haine des autres nations contre la nôtre est la grande puissance de la France qui, en même temps qu'elle la fait craindre et considérer

des autres peuples comme la première de l'Europe, excite l'envie et la jalousie contre tout ce qui porte le nom français. »

— Quelle différence entre voyager au temps du président de Brosses et voyager de notre temps ! Il faut voir combien il compte d'une ville à l'autre de journées et de relais. Nos pères mettaient dix jours pour venir à Paris ; il n'y a pas longtemps qu'on en mettait encore quatre et trois nuits. Aujourd'hui c'est l'affaire de quelques heures : on s'endort à Paris, on s'éveille en Suisse le lendemain. Il vaut donc bien la peine de célébrer l'inauguration d'un chemin de fer qui, sauf ce malencontreux et récalcitrant petit bout de Genève à Versoix, achève enfin de vous faire arriver à Lausanne en un clin-d'œil. Aussi, pour tout cela comme pour tout le reste, M. Edmond Texier a-t-il été charmé de la fête, et vous l'a dit lui-même dans le *Siècle*, bien mieux que je ne saurais faire, même en m'inspirant de ses souvenirs : seulement il a trouvé que le *vin d'honneur* n'en finissait pas, je vous en avertis !

— La souscription Lamartine, tout affichée qu'elle soit aux portes des mairies, paraît ne marcher qu'à grand'peine, et avoir encore peu produit. Les biens vendus, il faudrait, nous dit-on, cinq cent mille francs pour liquider la position financière du poète. Mais comme des financiers influents et très riches (on nous nomme la maison Pereire), des hommes en un mot qui entendent un peu mieux les affaires qu'un homme de génie se mêlant de spéculer sur les vins, ont pris en main celle-ci, on se croit sûr d'avoir au moins les cinq cent mille francs, si on ne peut avoir plus. Il y a eu cependant quelques souscriptions remarquables par le chiffre ou par l'expression d'un sentiment vrai. A ce dernier égard surtout, la lettre suivante, d'une dame, mérite d'être conservée :

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous adresser mille francs pour la souscription de M. de Lamartine, comme un bien faible hommage d'admiration et de reconnaissance envers l'homme illustre qui, unissant dans sa vie la double gloire du poète et du politique, a été à la fois l'honneur des lettres par son génie et la sagesse d'une révolution par son courage.

» Veuillez agréer, etc.

» 22 avril 1858. » » AGLAÉ DIDIER.

Le chiffre indiqué dans une lettre n'est pas seulement considérable, mais curieux :

« Monsieur le président,

» La pensée dont le comité de Paris s'est fait l'organe est dans le cœur de toute la France ; elle en sortira. *(Sic)*.

» En mémoire des lettres et des éminents services rendus au pays par M. de Lamartine, permettez-moi de m'associer à cette grande et bonne œuvre.

» Je souscris pour neuf mille cinq cents fr., que je vous envoie sous ce pli.

» J'ai l'honneur, etc. » DUVAULT-BLOCHET,

» propriétaire à Santenay (Côte-d'Or).

» Santenay, 18 avril 1858.

Pourquoi 9,500 fr., et non 10,000? comprenez-vous quelque chose à ce chiffre-là?

— La France a incontestablement beaucoup mieux supporté la crise commerciale que la plupart des autres pays; mais elle l'a aussi cependant profondément ressentie. Il y a eu un moment, et un moment très long, où les grandes maisons un peu engagées ne pouvaient plus même voir où elles allaient et n'étaient aucunement sûres de ne pas aller à la ruine. Maintenant, si l'on ne vogue pas encore à pleines voiles sur une mer facile, on espère du moins être sorti de cette passe dangereuse où l'on pouvait, d'un jour à l'autre, s'attendre à périr. On nous cite tel bureau où l'on avait cessé toute opération, trouvant que c'était encore là le profit le plus sûr, et où la spéculation se bornait à une partie de whist ou de piquet, pour tuer le temps. On n'a pourtant plus d'aussi tristes loisirs : les demandes arrivent, sans cependant, il est vrai, que l'on se presse encore beaucoup pour leur exécution. Les affaires semblent donc vouloir reprendre peu à peu avec le dehors; mais à en croire les Parisiens, elles ne reprennent pas à Paris. Beaucoup de ces magasins au détail, mais qui sont à eux seuls tout un monde, ne produisent pas leurs frais. Un négociant assurait à un de nos amis n'avoir jamais fait de si mauvaise année, même en 1848. Le commerce courant, le petit commerce, ici d'ordinaire si actif, se plaint de ne pas voir la fin de cet état de langueur qui lui pèse depuis si longtemps. C'est toujours la même atonie, la même défiance incompréhensibles!

Au milieu de cela, Paris continue à se transformer et à s'embellir. Le boulevart de Sébastopol, maintenant achevé sur la rive droite et vivement poussé sur l'autre rive, coupe la capitale du nord au sud, et y trace comme une grande croix avec la rue de Rivoli. Au point d'intersection des deux branches de cette croix, on déblaie, on plante, on bâtit, et ce ne sont déjà tout autour que magnifiques maisons modernes, vieux monuments restaurés, changés même de place comme la colonne du Palmier, palais, églises, édifices publics, l'Hôtel de ville, la tour Saint-Jacques, les Thermes, Notre-Dame, le Louvre, les Tui-

leries; et quand le Palais de Justice avec la Préfecture de Police reconstruite seront tout à fait dégagés, ce quartier sera comme le centre architectural de Paris, et on aura là sur les deux rives une perspective unique.

Des travaux non moins grandioses se poursuivent en outre sur d'autres points ou sont à l'étude. Le bois de Vincennes, comme celui de Boulogne, doit aussi recevoir ses cascades et ses lacs, les faubourgs populaires s'assainir et s'ouvrir par de nouveaux boulevarts reliant à d'autres leurs lignes stratégiques. La province ne voit pas complétement de bon œil tous ces vastes plans pour les embellissements de Paris, et sa jalousie se ferait même jour, dit-on, dans le Corps-Législatif; cependant on ne doute pas que celui-ci ne vote le projet de loi relatif à ces plans, et les 180 millions que le gouvernement lui demande pour en assurer l'exécution.

Au surplus, avec ce qui est déjà fait, Paris est non-seulement une ville nouvelle, mais en grande partie toute neuve et sortie des décombres. Si les vieux Parisiens eux-mêmes ont peine à s'y reconnaître, il n'est pas étonnant que les étrangers qui n'y sont pas venus depuis quelques années ne s'y retrouvent plus. Mais que diraient ceux pour lesquels le Paris de 1830 n'était déjà plus du tout leur Paris d'autrefois, celui du commencement de ce siècle et de la fin du siècle passé! Un de nos compatriotes, ingénieur-géographe justement renommé, feu M. d'Osterwald, m'a raconté à moi-même avoir vu alors les boulevarts sans magasins. Un autre, à la place de telle rue qui leur doit d'être du beau quartier, me disait se souvenir parfaitement de n'avoir vu là, en 1815, que quelques échoppes, passé lesquelles on se trouvait dans les champs. Longtemps après Louis XIV, la Chaussée d'Antin n'était encore qu'un chemin, comme l'indique son nom, une *chaussée* qu'avait fait construire un des courtisans de ce prince, le duc d'Antin. En face, de l'autre côté du boulevart, c'est-à-dire à l'extrémité de Paris et donnant presque sur la campagne, s'élevait la *petite maison* que le duc de Richelieu s'était fait bâtir avec l'argent récolté par lui dans la guerre de Hanôvre, le *pavillon de Hanôvre*, comme l'appelèrent et comme l'appellent encore les Parisiens. Il est aujourd'hui un des magasins du centre de la mode. Sous la révolution et l'Empire, ce centre était au Palais-Royal, bien délaissé aujourd'hui, excepté par les étrangers et par les gourmets; encore ceux-ci ne trouvent-ils pas moins bien à se satisfaire ailleurs. Auparavant, l'endroit le plus vivant de Paris était le Pont-Neuf et ses voisins le Pont-Saint-Michel et le Pont-au-Change, alors tout chargés de maisons à plusieurs étages, où les joailliers, les *changeurs* voyaient s'attrouper les passants devant leurs riches écrins.

Ces maisons y étaient encore sous l'empire, au grand désespoir des propriétaires du voisinage, qui n'eurent pas peu de peine à en obtenir la démolition. La *Revue Municipale* donne à ce sujet de curieux détails, par lesquels nous terminerons le petit voyage que nous venons de faire, faute de mieux, dans le Paris d'aujourd'hui et le Paris d'hier, pour en comparer.... les rues et les maisons.

« Des étrangers, dit ce recueil, qui admirent des ponts de Paris, principalement du Pont-Neuf, le splendide panorama de cette ville, ignorent pour la plupart que ces édifices étaient bloqués autrefois, de chaque côté, par des maisons qui masquaient la vue du fleuve et interceptaient le courant d'air.

» Les habitants de Paris ont pétitionné pendant des siècles contre ces malencontreuses maisons, qui probablement trôneraient encore sur les ponts de Paris, sans une circonstance assez curieuse à rappeler ici, et qui les fit jeter par terre.

» De 1800 à 1807 notamment, cent trois pétitions avaient été adressées, soit au ministre de l'intérieur, soit au préfet de la Seine, mais toutes inutilement.

» Les réclamants, toujours éconduits, jamais lassés, se réunirent et formèrent une commission qui résolut de s'adresser directement à l'Empereur. Mais Napoléon était à Tilsitt : qu'importe? il fut décidé que l'on tirerait au sort, et que le membre dont le nom sortirait le premier irait trouver l'Empereur, Sa Majesté fût-elle aux colonnes d'Hercule.

» Le 7 juillet 1807, à dix heures du matin, un aide-de-camp remettait une lettre à Napoléon, qui, brisant le cachet, lut ce qui suit :

« ... Sire, le délégué des propriétaires et habitants des 7e, 9e et 10e » arrondissements de Paris, sollicite de Votre Majesté quelques minu- » tes d'audience pour entretenir l'Empereur d'une amélioration qui in- » téresse sa bonne ville de Paris.

» Son fidèle sujet, d'Hérivant, *architecte*. »

« Qu'on introduise, et tout de suite, le porteur de cette lettre, dit » l'Empereur en souriant. »

» L'architecte entra, couvert de sueur et de poussière.

— « Vous êtes un délégué bien intrépide, M. d'Hérivant; voyons, parlez, qu'avez-vous à me dire?

— » Sire, répondit l'architecte, trois arrondissements de Paris réclament en vain, depuis sept années entre autres, la démolition des maisons situées sur les ponts de Paris, notamment sur le pont Saint-Michel. Nous avons fait à ce sujet, et toujours sans résultat, cent trois pétitions; et cependant cette amélioration si humaine, si urgente, ajouterait si faire se peut, à l'affection que portent à Votre Majesté les habitants de sa bonne ville de Paris.

— » Monsieur l'architecte, il est fait droit à votre juste requête; nous allons voir si je ne serai pas plus heureux que les pétitionnaires. » Et l'Empereur faisant signe à l'aide-de-camp, lui dicta la dépêche suivante :

« Au camp de Tilsitt, le 7 juillet 1807.

» Napoléon... Art. 1er. Les maisons domaniales et autres qui cou- » vrent le pont Saint-Michel, celles qui obstruent les abords du petit

» cours de la Seine, sur les rues Saint-Louis, du Hurepoix et de la » Huchette, seront démolies. — Art. 2. Les démolitions commenceront » par les maisons qui couvrent le pont Saint-Michel, le 1er septembre » prochain. »

» Ce décret dicté, l'Empereur prit la plume des mains de l'aide-de-camp, et Sa Majesté écrivit quelques mots sur la dépêche, la ferma et dit : « Expédiez à l'instant au ministre de l'intérieur. »

» Le hasard nous a fait connaître les quelques mots écrits de la main de l'Empereur.

» Le comte Frochot, préfet de la Seine, avait l'habitude de noter, même dans sa voiture et sur un petit carnet, tout ce qui pouvait intéresser son administration : or, vingt-deux pages de ce carnet, grâce à la bienveillance d'un de nos abonnés, sont aujourd'hui dans les archives de la *Revue Municipale*.

» Sur l'une de ces pages, qui porte en tête : 25 juillet 1807, on lit la mention suivante :

« Reçu du ministre de l'intérieur un savon par ricochet pour n'avoir » pas fait démolir les maisons qui obstruent quelques ponts de Paris. » Sur la dépêche adressée par l'Empereur à M. de Champagny, Sa Ma- » jesté a écrit de sa main la phrase suivante, que Son Excellence m'a » fait lire : *Monsieur le ministre, je viens de signer la paix avec l'Eu- » rope, maintenant je vais faire la guerre à vos bureaux.* »

—Un autre changement, aussi en voie d'exécution, mais beaucoup moins dans le goût des Parisiens, est celui que l'on apporte en ce moment au jardin des Tuileries, à la partie qui touche le palais. Sur toute la façade, sauf devant la porte d'entrée, il y a là ce qu'on appelle *le jardin réservé*, séparé du jardin public par une balustrade, une haie vive et un saut de loup. Ce n'est qu'une bande étroite en proportion de sa longueur, et qui ne gêne pas la circulation ni le coup-d'œil. Il s'agit maintenant de l'élargir de façon à ce que l'empereur soit mieux à distance du public, lorsqu'il se promène dans cet enclos. La sortie du jardin du côté de la Seine ne sera plus ainsi vers le Pont-Royal et la rue du Bac, mais plus bas, à la hauteur de la rue de Poitiers, où l'on établira une passerelle dans ce but. Les stratégistes prétendent même que l'on transportera également plus bas le Pont-Royal, de façon à ce que le château ne reste plus si directement abordable sur son flanc découvert. Les artistes disent que les *jardins français* étant une sorte d'architecture dont tout l'effet réside dans la perspective, dans l'ensemble des lignes et des massifs, on va détruire par là celle du jardin des Tuileries, chef-d'œuvre d'un genre aujourd'hui passé de mode, mais qui, dans les villes surtout, a sa beauté, sa raison d'être, son harmonie, peut-être même plus que les *jardins anglais*.

Mais ces plaintes des artistes et des amateurs ne sont rien en comparaison de celles de tout bon bourgeois de Paris, homme ou femme,

jeune ou vieux, que l'on dérange ainsi dans toutes leurs traditions, même monarchiques, et qui supporteraient beaucoup mieux de voir la France perdre une province, que de se voir enlever tout ou partie de *leur* jardin, car de père en fils ils le regardent comme à eux. Ils jettent donc les hauts cris, mais il en sera sans doute de cela comme du premier jardin réservé, qui date seulement de Louis-Philippe; puis, comme du passage public, sous le pavillon central des Tuileries, passage fort commode et assurément fort démocratique, mais que la république de 1848 n'en a pas moins eu aussi la force de prohiber. Toutes ces graves innovations, sans préjudice des autres, ont très bien fini par passer : pourquoi celle-ci ne passerait-elle pas à son tour? Le bourgeois de Paris tient à ses habitudes; mais il a ceci de bon que le besoin même qu'il en a fait qu'il en prend de nouvelles assez vite : le tout est de lui en donner. Le cardinal de Retz remarquait déjà de son temps que les Parisiens n'aimaient pas à *se désheurer* Le premier Napoléon le savait bien aussi, lorsque au retour d'une de ses expéditions il s'arrangeait pour rentrer dans sa capitale à l'heure où l'on sort de table, soit pour être vu par plus de monde, soit pour l'être par des gens qui, ayant dîné, devaient être plus gais et mieux disposés. En France, c'est une partie de la science de l'homme d'Etat que de connaître non-seulement le Français, mais le Parisien, et de savoir jusqu'où on peut aller avec celui-ci et où il faut s'arrêter.

— Si, dans l'innovation relative au jardin des Tuileries, il faut voir autre chose que le désir naturel d'avoir un jardin à soi et plus d'espace pour se promener, l'attentat du 14 janvier aurait donc produit une impression sans doute bien concevable, mais plus grande qu'on ne se l'était figuré d'abord. Dans tous les cas, l'histoire devra remarquer, comme un fait, qu'il a été le point de départ fortuit, et qui a pu même paraître forcé, d'une situation nouvelle qui s'est traduite au-dedans par de nouvelles mesures de précaution, et au-dehors par des négociations du genre de celles qui ont ou échoué en Angleterre dans le procès de Simon Bernard, ou réussi en Piémont et en Suisse dans la loi sur les conspirations et dans l'affaire des consuls et des passeports.

A propos de notre part en tout cela, part heureusement très faible, ce serait bien le cas, pour une Chronique, de citer un fort joli mot, qui, *se non è vero, è ben trovato ;* mais sans doute déjà vous le connaissez, car on me le rapporte d'un de nos journaux de là-bas, et je ne le tiens pas d'ici, ce qui pourrait bien faire qu'il fût *vero* et non *trovato* : cependant, je ne le garantis pas. Malgré tout, vous voyez

bien que j'ai envie de vous le dire, et vous avez beau me faire signe que vous le savez mieux que moi : laissez-moi du moins le conter pour nos amis qui n'habitent pas la Suisse et n'en lisent pas les journaux. M. Fazy donc, venu dernièrement à Paris pour affaires de finances, a été invité aux Tuileries, et l'empereur s'est entretenu familièrement avec lui, comme dans le temps où, n'étant encore que Président, il lui dit déjà un mot assez caractéristique[1]. Quoique cette réception-ci n'eût rien d'officiel, M. Fazy en profita pour expliquer sa conduite dans la question des réfugiés, repousser les calomnies, assurer qu'il avait fait tout ce qu'il avait pu, et que rien n'était plus loin de sa pensée que d'avoir mis là dedans aucune intention hostile : — « Oui, aurait dit ensuite l'Empereur, M. Fazy m'a certifié que ce n'était pas lui qui avait cassé le pot, que c'était le chat. » C'est bien cela, n'est-ce pas ? et voilà comment à présent, grâce aux chemins de fer, on sait mieux à l'étranger qu'à Paris ce qui s'y passe et ce qui s'y dit.

Quant aux consulats, il est certain qu'ils ont le danger pour nous d'être, sur notre frontière, un centre d'action, et de pression au besoin, soit politique, soit catholique ; mais ce côté de la question, pas plus que bien d'autres de notre situation à la fois si compliquée et à part, n'est pas même soupçonné au-dehors, bien loin d'y être compris, et nous eussions été abandonnés de tous les autres Etats, sans en excepter l'Angleterre, dans la résistance sur une affaire qu'on eût appelée une vétille. Souhaitons qu'elle le soit.

— Mais puisque me voilà de nouveau en Suisse comme le mois passé, on ne m'en tirera pas si facilement. Outre tout ce qui m'y attache, le cœur, l'esprit et les yeux, mille souvenirs de date ancienne ou récente, ce sont pour le moment ceux que notre ami M. Gaullieur a eu la bonne idée de tirer de la correspondance de Mme Sophie de Laroche sur la société de la Suisse française à la fin du siècle dernier. Dans les lettres inédites de Mme de Charrière, qu'on lui doit comme celles de Benjamin Constant, notre collaborateur avait déjà donné ici même l'autobiographie de cette femme distinguée, et la matière de tout un charmant petit volume aussi neuf que piquant. Les lettres de Mme Sophie de Laroche, quoiqu'elle fût la grand'mère de la fantastique Bettina, de l'amie de Goëthe et de Beethoven, ne pouvaient pas, surtout traduites de l'allemand dans notre langue, avoir le même tour et le même agrément d'expression que celles de Mme de Charrière, dont le style est si finement léger et si naturellement français ; mais elles ne m'en ont pas moins vivement intéressé et amusé, réveillé en moi

[1] Voir notre *Chronique* de cette époque.

une foule de souvenirs, car ce monde que Mme de Laroche voyait alors tout jeune, brillant et animé, je l'ai connu vieux, au moins ce qui en restait, mais gardant toujours le cachet de son temps, qu'il n'est pas sûr que le nôtre ait en tout point éclipsé.

Mme de Montolieu n'était plus cette jeune femme, alors déjà célèbre, mais moins fière encore de ses écrits que de son bel enfant : sa figure ne m'apparaît que toute plissée de petites rides innombrables et fines, mais bonne, aimable et souriante, et me faisant à moi, pauvre rimeur en herbe, un accueil bienveillant. Ces demoiselles de Ribeaupierre dont Mme de Laroche vante la beauté, je sais qu'elle a raison de la vanter, mais faut-il le dire, je le sais et ne pouvais le savoir que par tradition seulement. L'une d'elles a vécu, mère, grand'mère et arrière-grand-mère dans notre village, où je la vois toujours, grande, droite et ferme, venant à vous et vous demandant où vous en étiez de ce qu'elle savait qui vous intéressait. Voisine et amie de ma mère, elle avait fait sur moi les plus beaux présages, qui, hélas ! ne se sont pas réalisés et n'ont plus même le temps de se réaliser jamais. Son neveu, le fils du général de Ribeaupierre, était alors ambassadeur à Constantinople, et j'y serais allé comme précepteur de ses enfants si, en ce temps-là, ayant mis par prudence deux cordes à mon arc, je n'avais pas eu aussi l'idée de concourir pour la chaire de littérature et d'histoire à Neuchâtel, bien que je fusse encore étudiant et ne sachant pas le premier mot de l'histoire, dont pas plus que personne je ne sais aujourd'hui le dernier. C'est ainsi qu'il advint qu'au lieu d'aller à Constantinople, j'allai à Neuchâtel, sans le regretter, je vous assure, aucunement.

Et cet autre ami de Mme de Laroche, M. Levade, qui lui fait si bien les honneurs de Lausanne ; chez lequel elle dîne avec de grandes dames de la cour de Versailles alors fugitives devant l'orage, avec Boufflers, avec Gibbon, avec Macpherson, de traducteur ou d'auteur d'Ossian devenu nabab, et ne se souciant plus trop de dire, ni peut-être de savoir lui-même bien au juste, s'il avait en effet révélé le vieux barde ou s'il l'avait inventé : M. Levade, je le vois encore, non pas à ce dîner (je ne date pourtant pas tout-à-fait de si loin) mais dans cette charmante retraite qu'il s'était arrangée au pied de la Cathédrale, juste au sommet de ce grand escalier couvert qui monte de la ville inférieure à la haute colline de la Cité. Il était un de nos professeurs, et j'ai comme un souvenir vague que l'hiver, entre élèves, on prétendait l'avoir rencontré à la promenade en douillette et en manchon ; mais ce pourrait n'être là qu'un souvenir d'étudiant. Ce qui est plus certain, c'est de se le représenter à cette époque, toujours alerte et pré-

venant malgré l'âge, toujours cordialement à l'affût des étrangers de mérite, enfin homme instruit et du monde et qui avait voyagé. Quant à Gibbon, il était mort avec son siècle, dans un voyage en Angleterre; mais son souvenir était encore vivant à Lausanne, lorsque j'y étudiais : on s'y montrait son jardin, dans le pavillon duquel il dit adieu, non sans émotion, comme il le raconte lui-même, à ce compagnon de toute sa vie, son grand ouvrage d'histoire. Sa bibliothèque même était restée dans la ville devenue sa seconde patrie, et je me rappelle avoir commencé à faire la connaissance et presque la découverte de la révolution française dans le *Moniteur* de sa collection ; il est aujourd'hui à la Bibliothèque Cantonale, si je ne me trompe, avec d'autres recueils historiques, notamment ceux des historiens du Bas-Empire, dont les marges portent quelquefois des notes de la main de Gibbon. Il y avait aussi alors plus d'une personne qui avait connu Rousseau et Voltaire, et dans le fragment intitulé *Voltaire à Lausanne* j'ai recueilli quelques-uns de ces souvenirs. Le landamman Muret, mort il y a une dizaine d'années, pouvait remonter même jusqu'au maréchal de Richelieu, car dans sa jeunesse, étant étudiant à Paris, il avait eu par hasard l'occasion de le voir et de s'entretenir un moment avec lui ; mais hélas! le fameux Don Juan du dix-huitième siècle, n'avait plus alors la figure de son emploi, de son rôle de jadis. Les traits séducteurs, le visage d'*Alcibiade*, comme l'appelait Voltaire, qu'étaient-ils devenus?—*Une vraie pomme cuite*, me disait le landamman Muret. Pour lui, sa figure avait au moins l'avantage de pouvoir impunément vieillir, d'autant plus qu'elle était animée et soutenue de beaucoup de finesse et d'esprit : avec cela, de la vivacité sans se livrer, la parole facile, juste, touchant sans appuyer, mais au besoin la répartie prompte et caustique. Un soir, au théâtre, il entendit deux vieilles dames d'un parti politique ennemi du sien, s'écrier au moment où il entrait : — « Oh! voici l'ogre!... » — « Rassurez-vous, mesdames, leur dit-il en passant derrière elles, je ne mange que de la chair fraîche. »

Mais de souvenirs en souvenirs, si je continue à y aller de ce train, je finirai par vous faire aussi mes mémoires, comme c'est plus que jamais la mode aujourd'hui. Et quels mémoires ! ceux d'un vieil oiseau mal apprivoisé, peut-être vêtu de noir et de blanc, qui se figure avoir à conter quelque chose, parce qu'en volant d'arbre en arbre, il a çà et là rencontré un passant dans les bois. Mais la plupart des mémoires ne sont-ils pas tous plus ou moins des cancans? les cancans de l'histoire, qui, elle-même, n'est peut-être guère que cela plus en grand. Mieux vaudrait sans doute être de ceux dont parle le poète, qui, tenant

le feu sacré dans leurs mains, le transmettent d'une génération à l'autre, et se passent successivement le flambeau *(vitaï lampada tradunt)*. Mais qui a aujourd'hui la lumière et la parole de vie? qui porte aujourd'hui le flambeau? Pardonnez-moi donc mes vieilles histoires inutiles sur de vieux personnages inconnus, et laissez-moi vous en conter une encore, une seule, qui nous ramènera d'ailleurs à Paris, car c'est bien une vraie histoire parisienne, quoiqu'elle ait eu son dénouement dans notre pays.

Voyez-vous, entre Nyon et Genève, cette longue avenue de peupliers qui descend vers le lac: la plus longue avenue de peupliers que je connaisse sur sa rive, car heureusement ce n'est pas chez nous comme ici où l'on en met partout, et qui n'en finissent pas. Si je vous indique cette avenue, c'est uniquement du reste parce qu'elle aboutit à un château qu'elle me dispense de nommer. De celui-ci, je me contenterai aussi de vous dire qu'il était la demeure d'une dame, dont, en mon enfance, j'entendais mystérieusement parler: surtout à celles de mes parentes vieilles et jeunes qui me donnaient ainsi les premières notions du métier de chroniqueur et le pratiquaient avant moi. C'était, il paraît, un goût de famille, et quoique leur chronique, à elles, fût tout orale comme dans les temps anciens, et ainsi bien plus facile et plus libre, il m'en revient parfois des lambeaux; comme aussi, bien que limitée au rayon de notre village, en s'étendant jusqu'à ce château, elle s'étendait presque de ce côté à deux lieues de son siége principal. La dame qui en était donc de temps en temps le sujet, avait été très belle, elle l'était même encore, mais elle se mourait d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas. Un jour, en effet, nous apprîmes qu'elle était morte, et comme détail il m'est resté que, sentant venir sa fin, elle avait dit d'apporter des fleurs, en avait fait joncher son lit, et avait rendu ainsi au milieu des fleurs le dernier soupir.

Le peu qu'avait pu saisir mon oreille et mon intelligence d'enfant (et mes parentes et devancières en chronique n'en savaient peut-être pas davantage), m'avait laissé cependant de cette dame l'impression d'une personne à part. Longtemps après, causant un jour à Lausanne avec mon vieil ami M. Næf, homme excellent, d'esprit et de cœur, artiste distingué, élève de David, mais élève indépendant, camarade et ami de Gérard, de Guérin, de Gros, de Girodet, il me parlait de ce dernier, et me raconta, entre autres, l'anecdote suivante. Ce peintre avait fait le portrait d'une actrice alors fort à la mode et qui, pour sa beauté sinon pour son talent, faisait courir tout Paris, Mlle Lange. On n'était pas content si on ne l'avait vue qu'au théâtre. Elle habitait un

petit hôtel sur le boulevart des Italiens, là où s'élevèrent plus tard les Bains Chinois ; et comme cet hôtel était bordé d'un parterre où à certaines heures elle venait arroser ses fleurs elle-même, il y avait toujours foule de curieux passant le nez à travers les barreaux de la grille de son jardinet. Alors donc dans tout l'éclat de sa popularité, elle avait, disons-nous, commandé son portrait, et fort bien choisi l'artiste qui devait la représenter à ce moment suprême de son existence, puisqu'elle s'était adressée pour cela à l'un des plus gracieux pinceaux de cette époque, à Girodet. Le portrait fini, elle eut le caprice (elle en avait beaucoup) d'en être ou de feindre d'en être mécontente ; elle avait tort, car il était charmant ; elle fit donc la moue, elle chicana sur le prix.... Bref, Girodet déclara qu'il le garderait pour lui. Mais à la prochaine Exposition, que voit-on apparaître ? Le portrait dédaigné, toujours très ressemblant, mais arrangé en façon de Danaë, avec une pluie d'or lui tombant sur les genoux, et dans le fond, en guirlande, toutes sortes d'accessoires épigrammatiques et grotesques, achevant d'expliquer de quoi il s'agissait : la célèbre actrice venait, en effet, de faire un grand mariage, grand surtout par l'argent ; à tort ou à raison le public en jugeait ainsi. Vous pouvez vous figurer le bruit, et si, bien plus encore qu'à la grille du petit hôtel, on se pressait au Salon devant cette Danaë dont chacun reconnaissait l'original au premier coup-d'œil. Ce fut la fable de tout Paris, tellement que les nouveaux mariés durent finir par prendre le parti d'aller vivre ailleurs. Et voilà comment la belle actrice, la reine de théâtre, au lieu de continuer à se faire voir à son peuple parmi les fleurs de son hôtel du boulevart, alla vivre et mourir oubliée, parmi celles de son château qui a une si longue avenue de peupliers descendant au lac. Quant l'hôtel, il a disparu, et les Bains Chinois qui l'avaient remplacé ont eu à leur tour le même sort. L'avenue de peupliers existe-t-elle du moins encore ? que sera-t-elle devenue avec les chemins de fer ? sans doute coupée en deux, si ce n'est à moitié ensevelie sous les talus. Resterait donc le portrait : mais lui aussi, qu'est-il devenu ? avait-il peut-être été ramené à son état primitif par suite de quelque transaction amiable ? Tout ce dont je suis sûr, c'est d'avoir lu, il y a quelques années, dans le catalogue d'une vente de tableaux : *Portrait de Mlle Lange par Girodet.*

« Belles histoires ! me dites-vous encore : tout ce monde ignoré et fait pour l'être, que d'autres nous montrent au moins jeune et brillant et portant haut la tête, vous semblez vous complaire à nous le montrer vieux et pâle et la tête penchée. Encore si vos contes en l'air

avaient une morale, on saurait qu'en penser! » — Comment! est-ce qu'ils n'en ont pas une, et inattaquable, que je croyais même avoir pris trop de soin de vous répéter? La moralité des moralités, mais c'est la joue rose et la joue ridée! et chacun de nous n'a-il pas aussi, petite ou grande, son avenue de peupliers qui descend?

Bon! j'en étais sûr, la moralité ne vous plaît pas mieux que le conte: elle sent trop ses mélancoliques ombrages. Eh bien, essayons-en d'une autre, et par là même d'une autre histoire; celle-ci sera de notre époque, mais voulant continuer, et pour cause, à nous en tenir au monde idéal, il n'y est toujours question que de disputes et de querelles d'artistes, du monde idéal par conséquent :

Il y a en ce moment à Paris un tout petit tableau d'à peine un pied et demi de haut, mais que son heureux propriétaire, un Anglais, M. Moore, ne céderait peut-être pas pour bien des centaines de mille francs. Il en est justement amoureux, et j'en connais bien d'autres qui le seraient comme lui, moi le premier, si nous pouvions nous passer un tel luxe d'aimer. Il l'a découvert en Angleterre, dans quelque coin ignoré, au grand désespoir des autres collectionneurs et surtout des directeurs du Musée de Londres, qui lui ont fait et qui lui font encore mille chicanes sur sa découverte pour s'en consoler. Ils lui en ont suscité même jusqu'à Venise, où se trouve le dessin original du tableau: il y était venu des lettres de Londres, disant qu'on se gardât bien de le montrer à M. Moore; mais ils avaient affaire à bonne partie, et M. Moore, partant aussitôt pour Vienne, et opposant batterie à batterie, est enfin parvenu, au bout de deux ans de ce siége en règle, non seulement à voir le dessin et à s'assurer de son existence, mais à le faire photographier. Ici, mêmes bons avis auprès des personnes influentes dans la direction des beaux-arts; et, pour les mêmes motifs, accueil pareil. On veut bien payer très cher, et souvent trop cher, un tableau, mais à la condition d'avoir été les premiers à emboucher la trompette à son sujet, d'en faire son affaire, et quelquefois une affaire, où d'autres ne soient pas mêlés. C'est ce qui explique aussi pourquoi un magnifique Léonard de Vinci, celui dont nous avons parlé il y a quelques années, est toujours chez le marchand qui l'a découvert. On comprend du reste la jalousie et le mauvais vouloir des passions excitées, car avec ce nouveau tableau de maître, retiré de la poussière et d'ailleurs admirablement conservé, il ne s'agit de rien moins que d'un vrai Raphaël [1]. C'est l'opinion de tous les

[1] Marquant la transition de sa première manière à la seconde et composé probablement vers le temps des *Fiançailles de la Vierge* ou du *Sposalizio*.

connaisseurs désintéressés : celle de M. Gleyre, juge de toute façon si expert en cette matière, celle de M. Ingres, qui s'est écrié en le voyant que c'était ainsi que devaient peindre les Grecs. Les juges hostiles, si vraiment ils sont juges, s'efforcent de répandre le bruit que c'est un Francia, ce qui, au surplus, le rendrait presque plus rare, et ce qui prouve que tout au moins ils ne peuvent s'empêcher de l'admirer. En effet il est impossible, de façon ou d'autre, de ne pas lui rendre justice, et pour nous, amateur indigne, il nous a tout d'abord saisi et charmé.

Il représente la rivalité d'*Apollon et Marsyas*, et a un intérêt plus dramatique que la plupart des petits tableaux de Raphaël, avec le même caractère de perfection et de beauté. Marsyas est assis, il joue de la flûte, on voit qu'il s'applique, qu'il fait de tout son mieux, et très bien, ses doigts semblent animés. Apollon debout, avec sa lyre par terre entre eux deux, et beau d'une divine beauté, le regarde et l'écoute d'un air de tranquille et souveraine ironie qui n'ôte rien ou plutôt qui ajoute encore à sa sérénité. Tout cela si complet et si juste, et en même temps si harmonieux, si légèrement touché, si facile, qu'on le dirait fait avec rien et n'avoir pas donné plus de peine que de respirer. Aussi, comme on y sent bien le souffle d'un artiste, et comme une véritable œuvre d'art vous fait à l'instant comprendre que tant d'autres qui croient l'être ne le sont pas ! Je n'en ai que plus pitié cependant du pauvre Marsyas. Les Grecs, qui s'entendaient en rivalités d'artistes, et en toutes sortes de rivalités, nous ont appris ce qui lui arriva pour avoir trop orgueilleusement présumé de ses forces, et quelle fut pour lui l'issue de la lutte : il fut écorché tout vif. Pauvre charmant petit Marsyas ! Je voudrais bien seulement savoir jouer de la flûte comme lui. Vous devant qui j'en joue depuis si longtemps, lecteur qui êtes mon Apollon à moi, de grâce, je vous prie, ne m'écorchez pas !

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE CHRONIQUE :

Page 277, ligne 4 (en remontant) : ***paroles***, lisez : ***parole***.
» 285, » 9 : ***libertés***, lisez : ***liberté***.

POÉSIE.

A CELLE QUI S'EN VA.

Quand tout espoir nous fuit, quand la vie est amère,
Et que l'on n'a goûté que la joie éphémère
De rêver le bonheur ;
Quand tout rayon s'éteint et que la nuit on pleure,
Lors même qu'on est jeune et que ce n'est pas l'heure,
La mort fait-elle peur?

N'est-elle pas alors notre meilleure amie,
Celle qui vient le soir, souriante et bénie,
Nous prendre par la main,
Et nous dire : Je sais une fraîche vallée
Où, sous un ciel heureux, pauvre âme désolée,
Tu souriras demain?

Sans doute il serait doux aux beaux jours de l'aurore,
De regarder joyeux notre ciel qui se dore,
De rêver quelque amour,
Et d'avoir en son cœur d'aimable jeune fille
Une image adorée, un souvenir qui brille
Comme la perle au jour.

Mais n'est-il pas divin, mais n'est-il pas sublime
De s'endormir en paix, sans avoir vu l'abîme
Profond et redouté,
Où le mal si souvent jette l'âme asservie,
Et, comme les martyrs, de quitter cette vie
Riche d'éternité ?

*

Jeune fille, la fleur penchée et solitaire
Que le Seigneur enlève aux sentiers de la terre
Doit refleurir aux cieux;
Aussi garde un sourire au sein de la souffrance,
Car ce n'est pas la mort, enfant, c'est l'espérance
Qui fermera tes yeux.

L. Favrat.

REVUE LITTÉRAIRE.

ANGLETERRE.

II

EXCURSION PHILOSOPHIQUE.

Beaucoup, parmi les lecteurs de la *Revue suisse*, sont initiés aux phases diverses des phénomènes auxquels il va être fait allusion : ceux-là s'étonneront de l'espace consacré à une exposition essentiellement superficielle. D'autres, moins familiers avec l'histoire de la pensée, chercheront ici des vues générales, une critique profonde, résumant en dix pages les faits philosophiques de trois siècles : désappointés aussi, ceux-là trouveront l'exposition plus superficielle que les premiers. Quelques mots d'explication semblent donc indispensables. Les voici. L'auteur ne croit pas possible d'introduire en Suisse une chronique littéraire anglaise autrement qu'au moyen de vues rétrospectives. On comprend à l'instant la raison évidente de cette précaution, et la discussion se porte sur le caractère même de ces vues. Avant tout on les veut élevées. — Malheureusement, tous critiques à l'envi ne percent pas les nuages; quelques-uns y restent, quelques-uns en tombent avec une certaine lourdeur, un petit nombre, conscients de leur faiblesse, n'essaient même pas de monter ! L'auteur se range avec ces derniers, il ose se poser dès le principe en homme peu élevé. Le fût-il davantage, il saurait se souvenir aujourd'hui que son rôle de chroniqueur anonyme l'éloigne de certains sanctuaires, et de problèmes dé-

battus avec éclat dans les pages mêmes d'un recueil où il visera plus tard à être intéressant.

A défaut d'élévation, on trouvera ici ce qui y a été mis : l'analyse d'une tendance philosophique très-générale et manifeste, précédée d'opinions concises sur des penseurs considérables. L'auteur éprouve quelques embarras à passer aussi lestement auprès des grands noms qui vont suivre. Il le faut cependant. Il a quelques pages à peine à sa disposition, et il doit remonter à Bacon, pour redescendre jusqu'à nos jours.

Ce grand homme *pratique* détourna l'attention d'Aristote pour la porter sur des recherches productrices d'œuvres bienfaisantes à l'homme. Aristote est aride ; Bacon voulut étendre le pouvoir de l'homme sur le monde. « D'où vient, » dit-il dès le début, « la stérilité des systèmes existants ? La faute n'en est » certainement pas à la nature elle-même, car la régularité de » ses lois les indique comme les objets d'une science précise. On » ne peut non plus accuser d'ignorance les hommes qui se sont » livrés aux enquêtes précédentes; plusieurs d'entre eux ont été » les lumières de leur âge. Cette stérilité résulte du vice des » méthodes employées. Les hommes ont cherché à se faire un » monde à leur idée..... Ils ont eu tort. Si au lieu d'agir ainsi, » ils eussent consulté l'expérience et l'observation, ils auraient » eu des faits sur lesquels raisonner, au lieu d'opinions perpé- » tuellement contradictoires. » Plus loin. « Il nous faut géné- » raliser lentement, passer de faits particuliers à d'autres d'un » degré seulement plus généraux, de ceux-là à d'autres d'une » plus grande portée, et ainsi de suite jusqu'aux *principes* que » la nature elle-même ne refusera pas de reconnaître. » Bacon expose ainsi, dans un style familier les détails d'une méthode empirique qu'il n'a pas découverte, mais qu'il est le premier à développer avec lucidité.

Notre époque le juge diversement : Macaulay qui a dit avec sympathie des Epicuriens « qu'ils étaient des utilitaires mutilés, » compare Bacon à Bonaparte, puis ajoute : « l'objet de la nouvelle philosophie était le bien de l'humanité dans le sens que le monde a toujours mis, et mettra toujours au mot bien. Platon voulait élever l'homme à Dieu ; Bacon voulut le pourvoir de ce dont il avait besoin en tant qu'homme. Platon tirait bien, mais il tirait aux étoiles. Bacon tira mieux parce que son but était sur la terre et à portée. La philosophie de Platon commence

par des mots, et finit par des mots, celle de Bacon commence par des observations et finit par des arts. »

A quoi un admirable critique écossais, M. Gilfillau, a fait à peu près la réponse suivante : « Il fait beau entendre parler M. Macaulay de ce qu'il entend par *le bien*. Comme si ce bien n'était pas la satisfaction de la jouissance égoïste sous toutes ses myriades de formes ! La philosophie de Bacon, en essayant de rendre la prison de l'homme confortable, essaya aussi de la rendre éternelle; celle de Platon essaie de libérer le prisonnier. Bacon flatte la nature animale de l'homme, Platon vise à purifier la nature spirituelle; le premier se contente de satisfaire à nos besoins matériels, le second suggère qu'il est des besoins que la terre ne saurait satisfaire. L'objet de Bacon serait-il réalisable ? Non ! car la nature physique, aussi bien que la nature morale de l'homme, crie sans cesse : Encore ! Encore ! Platon visait aux étoiles, mais ses traits ne sont pas tombés, ils continuent leur route et atteindront le but au temps marqué. »

S'attaquant toujours à l'idéal des choses, Platon vit que toute législation doit se proposer une fin noble et élevée, la vertu du sujet. Le mot d'ordre de la politique de Bacon est le bien-être; ses vertus, le travail et la soumission; son Dieu, Mammon. Soigneuse à dériver un revenu des maisons de prostitution, elle met de la complaisance à ignorer les besoins intellectuels, et se plait à tolérer toute espèce de corruption, pourvu que l'argent qu'on en retire ne sente pas mauvais. Sa philosophie traite l'homme comme un singe et le conduit au tombeau en chemin de fer. C'est très bien à Macaulay de dire que le premier cordonnier fut un plus grand philosophe que Sénèque, et il est sûr qu'il est plus facile de perfectionner les cuirs à rasoirs que de rendre les hommes meilleurs; la question est de savoir laquelle de ces tentatives est préférable.

John Locke tente de vérifier, par induction, l'hypothèse que toute science humaine a sa source dans l'expérience et la réflexion. Il met cette hypothèse à l'épreuve en l'appliquant aux phénomènes intellectuels qui semblent le plus éloignés d'une origine expérimentale; par exemple à nos notions de l'espace, du temps, de la substance, etc. « Son essai a occasionné un siècle et demi de controverses..... Il s'agit encore de se mettre d'accord sur le sens attribué par Locke au mot *expérience*. En-

tend-il seulement l'élément contingent de l'expérience dont nous avons la conscience, ou l'expérience dans son intégrité universelle, comprenant des éléments logiques, comme des éléments empiriques? Les opinions sont divisées. Locke, d'ailleurs, fut plutôt l'antagoniste des erreurs dominantes qu'un philosophe spéculatif. » (Fraser, *Philosophie rationnelle.)*

Locke, progrès sur Bacon, ne réussit pas avec des intentions meilleures à fonder quelque chose de plus concluant; sa chaîne a cet anneau faible de l'expérience que des discussions subséquentes ont en vain cherché à fortifier; et la loi dynamique : « aucune chaîne n'est plus forte que le plus faible de ses anneaux, » s'applique rigoureusement à son système. Il lui reste le mérite d'avoir encouragé l'esprit d'investigation et miné bien des erreurs solides. Une amélioration dans les habitudes générales de la pensée est un objet d'une importance pour le moins égale à celui de la découverte de vérités nouvelles. « Dans le monde moral où l'on voit rarement une découverte, la rectitude des habitudes intellectuelles est probablement le plus grand service qui puisse être rendu à la science. A cet égard, Locke est sans rival : ses écrits ont répandu dans le monde l'amour de la liberté civile, l'esprit de tolérance et de charité dans les discussions religieuses, une disposition à rejeter l'hypothétique, à réduire les disputes de mots à leur valeur, à abandonner les problèmes sans solution, à mépriser tout ce qui ne peut pas être exprimé clairement, à faire de la théorie la simple expression des faits, etc. Si Bacon *découvrit* la loi des découvertes dans les sciences, Locke disposa l'humanité à l'observer. Il laissa à la postérité l'exemple d'un réformateur prudent, d'une philosophie éclairée et libérale, *ménageant les croyances des bons,* et évitant une hostilité directe avec des préjugés puissants. Ces bienfaits sont légèrement contre-balancés par quelques doctrines politiques équivoques et par le scepticisme de quelques-uns de ses ingénieux successeurs, inconvénient auquel est exposée toute école philosophique qui ne limite pas obstinément ses théories à une pure exposition des faits d'expérience. Si Locke fit peu de découvertes, Socrate n'en a fait aucune..... » (Revue d'Edimbourg, tome XXXVI, page 243.)

Berkeley, à qui Pope a assigné toutes les vertus sous le ciel, fait ici irruption dans le réalisme; la théorie de la vision, prise d'abord pour une sorte de roman, est incorporée aujourd'hui à

tout système d'optique. L'objet principal de Berkeley était de distinguer les objets immédiats de la vue des conclusions apparemment instantanées que l'habitude nous enseigne à tirer dès l'enfance, ou, pour parler le langage plus concis de notre époque, à séparer les perceptions originales des perceptions acquises de l'œil. Son idéalisme réfute le matérialisme de Bacon et des commentateurs de Locke. Il cherche à prouver que la forme, le volume, la dureté, etc., en un mot toutes les qualités des corps appréciables à nos sens, sont des idées pures dont l'existence ne saurait être possible hors de l'esprit. Cette supposition démolirait l'édifice de l'entendement humain, en ébranlant les principes essentiels à sa constitution. Berkeley considère les idées comme des choses existant distinctement dans l'esprit, capables de disparaître d'un esprit et d'y réapparaître à intervalles indéterminés. De là, la nécessité d'un esprit présent partout, disposé à les recevoir pendant leurs absences..... « La simple négation que nos idées soient autre chose que notre esprit modifié d'une certaine manière fait justice de cette théorie pieuse. » (Thomas Browne.)

Nous lui devons cependant la première production littéraire de David Hume, ce *Traité de la nature humaine*, « prodigieux effort d'un jeune homme de vingt-cinq ans, œuvre d'un scepticisme effronté dans lequel viennent se dissoudre toutes les croyances de son temps et qui donna l'impulsion à la marche de la pensée en France et en Angleterre.» S'appuyant sur des prémisses apparemment acceptables, il prouve avec une force inexorable que la pensée est une illusion, l'existence un accident, que nos facultés nous trompent et se contredisent l'une l'autre, que nous n'avons aucune preuve de l'existence d'un Dieu, aucune certitude d'aucune cause, aucune raison de croire à notre identité. Notre existence, à un moment donné, est bien plus une théorie agréable à notre vanité qu'un fait à la hauteur d'une investigation. Rien ne reste debout : la moralité est un nom, l'utilité, le seul critère de nos actions ; l'esprit humain doit se détourner des méprisables spéculations de la métaphysique. Hume donne lui-même l'exemple, et passe à la politique.

Ce scepticisme détermine les tentatives subséquentes. Il amène les opinions à une contradiction insoluble, et leur dit : tel est l'ultimatum de la science. Les principes admis par Locke,

en commun avec d'autres philosophes, conduisent Berkeley au dogme de la non existence du monde réel; le scepticisme de Hume embrasse tout à la fois le monde et l'intelligence. Berkeley veut sauver l'esprit aux dépens de la matière; Hume, plus ferme dans l'étrier de Locke, annihile l'un et l'autre.

Les réfutations ne lui ont pas manqué. Hégel et Cousin ont opposé la raison divine, communiquée à l'âme de l'homme, à la partie de la doctrine où la capacité d'atteindre la vérité nous est déniée; à celle qui concerne le monde extérieur, William Hamilton a opposé la théorie des perceptions immédiates; à celle sur les causes et les effets, Kant a opposé une théorie des formes de la pensée, Reid et Dugald Stewart une théorie des lois fondamentales de la pensée. A son opinion sur les miracles : «Il est plus raisonnable de croire à la mauvaise foi des évangélistes qu'à une atteinte aux lois de la nature » le docteur Campbell a répondu que si nous devons nous en rapporter à un témoignage humain pour tout ce qui concerne ces lois et leurs fonctions, il y a mauvaise foi à récuser ce témoignage quand il s'agit d'exceptions. Réfuté par Thomas Browne, son système de morale a été ridiculisé par Adam Smith lui-même : « il semble impossible, dit ce dernier, que l'approbation due à la vertu soit un sentiment de la nature de celui qui nous fait applaudir à la symétrie des diverses parties d'un bâtiment. »

Mais le scepticisme a son emploi. Les écrits de Hume ont eu en général un bon effet sur la science. Réduction à l'absurde des systèmes précédents, ils rendirent nécessaires des recherches plus profondes; les philosophes apprirent de lui la philosophie comme Luther apprenait sa théologie du diable, en le combattant. Reid et Stewart, Royer Collard et Jouffroy, William Hamilton, Kant et ses successeurs durent rebâtir quelque chose sur les ruines amoncelées, tandis que Hegel, Schelling et Cousin, organes de l'antagonisme soulevé par les doctrines de Kant, furent surtout les antagonistes de Hume.

Reid attaque à la fois l'idéalisme de Berkeley, et les conclusions de l'apôtre Hume. Logicien pressant, penseur original et profond, entièrement affranchi du jargon des écoles, il s'aperçoit bien vite que la doctrine de Berkeley « nous n'apercevons pas les choses, mais seulement leur image imprimée sur notre esprit,» conduit immédiatement au scepticisme ; il l'attaque avec non moins de force que le scepticisme plus délibéré de Hume.

A lui l'honneur d'avoir jeté les germes du système dont Cousin est aujourd'hui l'heureux représentant, et d'avoir élevé l'édifice de la métaphysique sur les faits universels de l'expérience, que ces faits soient, ou non, réconciliables avec une théorie définitive de l'univers. — « Le vrai Socrate, dit Cousin, n'a pas été Locke, ç'a été ce modeste et laborieux pasteur d'Ecosse, qui, après avoir passé quinze ans de sa vie dans une retraite profonde à s'étudier lui-même, à se bien rendre compte des opérations de son esprit, des sentiments et des convictions de son cœur, parvenu à dissiper à cette pure lumière les fantômes mensongers des plus célèbres systèmes, sortit de sa solitude, alla porter les fruits de l'enseignement qu'il s'était donné dans l'humble chaire de la petite université d'Aberdeen, et là, et plus tard à Glascow, accomplit dans l'ombre une grande et durable révolution. »

Reid a un éloquent interprête en Dugald Stewart. Professeur à l'université d'Edimbourg, cet homme célèbre ne cessa de répéter : « L'objet des études philosophiques n'est pas la nature telle que le théologien, le moraliste et le logicien la comprennent, mais la nature humaine, vue en entier, comme elle paraît dans les phénomènes variés de la vie individuelle et sociale. » Et comme c'est dans l'état social que l'homme atteint son développement le plus élevé, c'est là, surtout, c'est dans l'histoire, c'est dans l'action politique de l'homme que le philosophe fait la plus riche provision. Dugald Stewart court volontiers sur ce domaine-là, suivi par une brillante jeunesse, lord Palmerston, lord John Russell, le marquis de Lansdowne, lord Brougham, lord Jeffrey, sir Archibald Alison, lord Cokburn, Walter Scott, sir Sidney Smith, sir James Mackintosh, Mills et une foule d'autres. Au milieu de la révolution française, ses pensées se tournent naturellement vers les grandes questions politiques et religieuses de cette époque. La terreur semble établir une sorte de connexion entre l'athéisme et la liberté; Dugald Stewart se fait théologien pour arguer contre Robespierre, pour l'écraser et le fouler aux pieds. Professeur habile, il n'est pas assez véritablement né métaphysicien pour refuser de riches sinécures qui l'attachent sans retour à un certain parti politique, et il a la douleur de s'apercevoir, vers les dernières années de sa vie, que sa réputation a souffert en proportion que sa fortune a augmenté.

En Angleterre donc, comme partout, les systèmes se sont livré de ces batailles dont Kant a dit à tort « qu'elles sont un scandale incompatible avec l'unité de la vérité. » A tort, car, en fin de compte, la philosophie s'enrichit des victoires et des défaites des parties belligérantes. Nous voyons que deux grandes écoles se partagent toutes ses créations : l'une se croit en force sur tous les points de son dogme, l'autre découvre à la première les contradictions où elle est tombée. Bacon et Locke nous révèlent des aspects inattendus de la raison dans ses rapports avec le système des choses, Berkeley et Hume fortifient notre conviction de l'impénétrabilité du mystère dont la réalité est voilée. Le scepticisme nous fait sans cesse ressouvenir du caractère incompréhensible de la vérité, le dogmatisme nous enseigne, à son insçu, à accepter la vérité sans la comprendre. Il y a lutte, il est vrai, mais une lutte qui nous procure, d'un côté, la plus importante des connaissances, celle de notre ignorance, et de l'autre celle que le fait de l'incompréhensibilité de la vérité n'implique pas que toute vérité soit au delà de nos facultés, que ce fait loin d'être scandaleux, est bien propre à captiver les sympathies des bons esprits..... L'espace entre Bacon et Hume est occupé par les spéculations de ces penseurs qui cherchent en vain à résoudre le mystère de l'existence au moyen du raisonnement. Le siècle suivant, qui comprend la condition actuelle des opinions philosophiques, voit le dogme succomber sous l'assaut de la logique pure, et un tiers, contre l'intervention duquel on ne s'était pas assez garanti, se mettre à dépouiller froidement sur le champ de bataille vainqueurs et vaincus.

Nous voici en pleine histoire contemporaine, sur la tombe à peine oubliée de sir William Hamilton où nous rencontrons M. Fraser, son successeur à la chaire d'Edimbourg. M. Ferries nous fait entendre à Glascow l'appel d'un individualisme aux abois; M. Mills expose à Oxford les éléments d'une logique substantielle; M. Morell est l'éloquent historien de la philosophie. Il nous reste à analyser la *tendance* qui réunit le plus grand nombre de convictions. Nous ne disons pas méthode, puisqu'il faut entendre par ce mot un ensemble de règles pour l'élimination de la vérité, et nous choisissons cette tendance non pas tant parce qu'elle a de nombreux rapports avec l'éclectisme de M. Cousin, que parce que les autres sont de pâles réminiscences d'un mouvement déjà caduc sur le continent. Ainsi les matérialis-

tes anglais s'autorisent d'Auguste Comte, les individualistes de Fichte, la philosophie traditionnelle n'a guère bougé depuis M. de Bonald et l'abbé de Lamennais.

*
* *

Mais je ne veux pas aller plus loin sans rien dire des âmes tourmentées d'une soif immense de vérité, qu'aucun système ne peut satisfaire, d'esprits imparfaitement réconciliés, imparfaitement ajustés à l'état social dans lequel ils vivent, à la forme religieuse qui a leur adhésion, à l'ordre entier des choses qui les environnent. L'Angleterre a cet avantage sur le reste du monde que l'antagonisme de ces âmes n'y a pas de motifs sinistres ; le doute sous lequel elles s'agitent s'est frayé son chemin de vive force, et l'on sent qu'elles souffrent à s'acharner sur les côtés désolés des questions.

Leur grande faute est d'oublier que les illusions de la distance ne sont pas des réalités moins réelles que celles d'un examen microscopique. Chaque goutte de sueur est peuplée de monstres, dit-on ; mais ne peut-on pas douter de l'homme sans douter de Dieu ? Quand pris de dégoût à la vue de nos misères, ces *Obermanns* chrétiens se précipitent dans les bras de la nature, sentent un moment qu'elle est vraie, quand le reste est un mensonge, qu'elle est belle, quand le reste est difforme, qu'elle est innocente, bien que son hôte soit tombé, au lieu de se reposer un jour de leurs fatigues, on les entend aussitôt mêler leurs murmures à ceux des brises, s'épuiser en questions dont un esprit fini ne contiendra jamais la réponse. « Que nous dis-tu, ô nature ? que devons-nous entendre par les tumultes vagues et doux de ton chant éternel ? ô montagnes, ne nous révélerez-vous point ces secrets d'un jour éloigné, enfouis dans vos entrailles puissantes, et vos hiéroglyphes n'ont-ils pas de clé ? vous ne répondez pas ? Eh bien, soit, gardez votre silence effrayant, gardez vos sons inarticulés, cela même est préférable aux rires des hommes. »

Ils sont désappointés de ce que les cieux resplendissent en silence, désappointés en proportion de leurs immenses aspirations. Ils persistent dans une contemplation stérile, sans rien comprendre au langage des eaux et de la terre : les grandes harmonies de la nature leur semblent un chaos sublime de terreurs et de grandeurs, de vibrations suaves et de sons désespérés ; qu'est cela pour eux ? il leur faut une démonstration logique de

la sagesse et de la puissance de Dieu; ils ne l'ont pas, ils ne l'auront jamais, et ils meurent croyant que Dieu est amour!

D'autres, comprenant que cette démonstration implique un doute qu'aucun raisonnement ne chassera de l'esprit où il a une fois pénétré, savent se contenter de déterminer leur longitude à l'aide de leurs expériences et de leurs espérances. Ils ont passé par le mauvais temps sur bien des lieux pierreux, sans arriver aux sentiments renfermés dans le troisième chapitre du livre de Job. Natures sérieuses, pour elles les mots immensité, infini, ne sont pas de vains bruits dépourvus de signification : ce sont les symboles de choses « qu'ils voient comme dans un miroir » et ils n'ont pas honte de les employer.

Si vous avez, cher lecteur, considéré les mêmes choses, et senti qu'il y a dans leur incompréhensibilité quelque chose de pareil à l'incompréhensibilité infinie de notre existence, jetez ici, avec moi, un regard sur le chemin parcouru, sur ces pensées, ces sympathies qui forment l'élément immédiat de notre vie, et dont la contemplation est la seule philosophie de gens non moins sages que nous. Remontons à notre source..... Là, nous avons commencé d'être, l'amour d'une mère éclaire dans notre souvenir un de ces tableaux comme Raphaël en a peints. Nos regards ne vont pas plus loin; là, nous sommes réellement face à face avec l'être qui était avant nous, et sans nous, mais dans lequel nous étions longtemps, longtemps avant que des yeux humains s'arrêtassent sur les nôtres.

Entre ce jour-ci et celui-là, voyez-vous la chaîne de rapports qui nous transmet à tout moment une foule de dépêches d'une importance contradictoire. Les premières émotions, les efforts du maître d'école de notre village, d'innombrables influences de tous genres, tels sont les éléments de la pile à l'une des extrémités du fil; à l'autre se développent lentement les paragraphes que vous lisez. Comment se fait-il qu'ils soient dans une autre manière que le reste? Vous et moi nous nous occupons des mystères de la vie : pourquoi le faisons-nous d'une certaine façon plutôt que d'une autre? Je choisis cette question entre mille.

Parce que, ou que nous soyons derrière une charrue ou sous une lampe, ou surpris à siffler dans les sentiers de ce monde, nous sommes soumis à des forces dont la présence nous échappe par notre faute. Lumières, elles ont lui à notre zénith, jusqu'au jour où nous les avons mises sous le boisseau; de cette retraite

même elles éclairent encore notre chemin. Influences délaissées, elles vous assiégent à présent, et vous vous débattez pour leur échapper; elles amènent ces idées sous une plume qui se refuse à leur donner un nom. Pourquoi n'étudions-nous pas plus l'action de ces forces? Pourquoi oublions-nous? Nos amis d'une fois sont parmi les étrangers et les morts, leur mémoire, couverte d'ombres mortelles, nous reste seule: pourquoi la laissons-nous dans les coins inexplorés de notre âme? Des souvenirs vivants rempliraient dans le firmament de notre esprit la place de l'arc en ciel dans celui de la nature.

« Pense à vivre, » dit Goethe. Bien, pensons-y. Nous sommes. L'existence est une notion dans laquelle aucun de nous n'a de difficulté à se placer, quelque difficulté qu'il éprouve à y placer le reste de l'univers. Le MOI est l'observatoire d'où nous regardons devant nous l'avenir impénétrable, derrière nous le petit nombre d'années qui gisent entre nous et notre source. Comme cet espace étroit est obscur! La rosée s'est à peine évaporée des premières fleurs, l'écho des premières voix aimées résonne encore dans les bois, et que nous reste-t-il de tout cela, que nous reste-t-il de la mort d'un petit enfant? Les émotions douces ou tristes sont oubliées ou ne s'offrent plus à nous comme des émotions; les drames intimes qui les avaient fait naître ne sauraient jamais plus être répétés; nous allons à nos affaires, calmes, impassibles, comme si notre cœur n'avait jamais été labouré par la joie ou le chagrin. Le passé se couvre chaque jour un peu plus, l'espace se ferme derrière nous, les brouillards du temps s'abattent sur les champs de la mémoire, ne laissant visibles que les sommets des événements, sentinelles perdues dans les eaux de l'oubli!

Car notre mémoire, l'œil rétrospectif de notre âme, est incapable d'embrasser en entier le paysage restreint de nos années. Mais les années de l'immortalité se comptent-elles par dix et par cent? les siècles, les millions de siècles nous aident à peine à former une vague conception de leur nombre. Quelle sera notre condition de clairvoyance dans cet éternel voyage qui nous attend? Nous qui pouvons à peine couvrir d'un regard les faits d'un seul jour, contemplerons-nous alors des cycles entiers comme une scène de soleil couchant? Nous ressouviendrons-nous des oubliés? Oui, oui! la raison peut chanceler si elle veut, elle ne nous empêchera pas de croire que l'idée de l'immortalité

est incomplète et absurde sans celle d'une existence continue et d'un souvenir distinct. Comme cette croyance s'enracine en nous, comme elle nous devient incommensurablement plus chère que la vie, dans les moments de recueillement où les voix éteintes s'assemblent autour de nous pour murmurer avec des accents « inconnus à la terre » qu'elles ne sont pas mortes, qu'elles ne peuvent mourir, mais qu'elles dorment en nous attendant!

Nous voilà! L'immense et l'infime, le fini et l'infini, sont unis en nous par des liens indissolubles. Une poignée de graines représente le commerce de l'avenir, les marguerites des champs sont en communion avec le soleil éloigné; le présent est un abrégé de l'infini qui nous environne; notre vie tire à notre insçu de l'immortalité tout ce qu'elle a de force et de ressort; et pendant que nous allons à notre travail quotidien, une grande destinée veille à côté de nous, ignorée, et cependant plus près de nous que notre ombre, effrayante, et cependant divinement attractive, inconnue, silencieuse, et cependant plus intelligible que le passé avec ses perspectives évanouies et ses murmures mourants.....

Un mot de plus : si dans une condition plus élevée de la vie les espaces inconcevables de la durée écoulée sont éclairés en entier, si le passé nous devient éternellement présent, de quels yeux affronterons-nous ce que nous faisons tous les jours sans scrupule? Il est commode d'accepter la pensée d'une jeunesse éternelle, s'élevant progressivement vers la divinité, il ne l'est pas autant de croire à la résurrection de nos petitesses. Cette résurrection est inévitable néanmoins, et je m'étonne que la perspective qu'elle nous ouvre n'ait pas plus d'influence sur notre conduite.

*
* *

La philosophie rationnelle (Hamilton, Browne, Fraser, Morell, etc.) pose en principe « la vérité fondamentale que l'humanité, étant de création divine, a été destinée à accomplir une mission. » Nier cette proposition c'est nier le pouvoir ou l'intelligence du créateur; l'homme lui-même, malgré son pauvre *modicum* d'intelligence n'agit pas au hasard.

D'autre part l'humanité est capable d'accomplir sa destinée, autrement comment comprendre qu'elle en ait une? Cette desti-

née n'est pas seulement composée de celle des esprits individuels, puisque l'humanité est une entité douée de capacités distinctes de celles de l'individu. — Ici la science et la religion donnent la main à la philosophie : tout système de science sociale, par exemple, attend la venue d'une époque où les principes de la moralité et de la sagesse politiques atteindront la perfection, où l'homme reposera au soleil de l'harmonie et de la paix..... La philosophie allemande proclame que la raison personnifiée dans l'humanité comme dans la nature, avance d'un pas puissant vers la réalisation de l'absolu et du divin..... Le positivisme même (A. Comte), malgré son adhérence obstinée aux faits empiriques, se livre à un mouvement d'espérance en décrivant les divers étages du développement humain, d'où il infère le moment où nos actions pourront être appréciées comme celles des forces mécaniques, où l'édifice social, semblable à une vaste machine, rendra compte de ses mouvements. Enfin les prophètes juifs, de même que les apôtres reconnaissaient la progression de la vérité, et le royaume de Dieu qu'ils annoncent est le but vers lequel l'histoire humaine tend incessamment.

De quelque point que l'on contemple la création, l'on voit la marque d'un destin final : la vie est un effort vers son accomplissement, donc la vie est progression. Nous parlons de la vie individuelle; quant à celle de l'humanité, la question ne souffre pas de doute[1]... Le mal doit être vaincu, tout ce qui empêche la fusion de l'humain et du divin doit être aboli ; à cette condition seulement s'accomplit le grand objet de la création que M. Morell représente assez obscurement comme la « personnification de l'image de l'infini dans la volonté finie de l'homme. » *(On the principle of common sense.)*

Telle est, en deux mots, la base de la philosophie du progrès; elle semble, au premier abord, conduire à un fatalisme rigide qui ferait de l'homme un instrument aveugle dans les mains de Dieu. — Erreur, répond-on, le fait qu'un résultat donné se réalisera infailliblement dans un nombre donné d'êtres humains, n'empiète pas le moins du monde sur la liberté de l'un ou l'autre de ces êtres, individuellement. Dans tel ou tel pays, nous dit la statistique, un certain nombre d'assassinats seront commis l'année prochaine : cette circonstance oblige-t-elle aucun individu à la perpétration d'un crime? Non! La masse peut être

[1] Chambers.

soumise à des lois dont l'individu est affranchi, vivre d'une autre vie que la sienne ; elle le fait servir à son objet en dépit de lui-même.....

Une seconde proposition est celle-ci : la marche de l'histoire humaine dépend du développement régulier des idées. Le progressiste distingue ici entre la forme intuitive et la forme scientifique des idées ; il n'affirme pas que l'humanité ait été la proie d'idées systématiquement énoncées, mais que tous les évènements humains, tous les mouvements d'activité nationale, toutes les luttes, toutes les scènes visibles des annales du monde ont été les signes et les effets d'*impulsions*. L'histoire s'est accomplie d'abord dans les cavernes ténébreuses de l'âme humaine ; là sont les premières agitations de la pensée et de la passion, là les ressorts de nos mouvements, les conflits terribles qu'on voit apparaître ensuite à la surface des choses. L'étude de l'histoire est celle du développement des impulsions..... Les guerres qui paraissent à un observateur léger résulter des passions opposées d'un petit nombre d'individus, furent en réalité la lutte d'impulsions, ou de principes opposés.

L'histoire nous dit que chaque période se revêt de l'organisation la plus propre à exécuter ses tendances ; ainsi les lois et les institutions sont *en général* le produit de grandes intuitions morales ; le code d'un pays libre, le produit de son développement intellectuel et moral ; la littérature d'un peuple, la forme sous laquelle ce peuple exprime son sens du vrai, du sublime et du beau ; l'art, celle qu'il donne à ses conceptions de la nature..... Chaque siècle, aussi, a ses conceptions de l'infini et de Dieu, son mode de comprendre les relations de Dieu à nous : les intuitions spirituelles, agissant sur la conscience universelle, cherchent sans cesse à l'exprimer d'une manière plus parfaite. Il est donc manifeste que la raison universelle a un développement organique. M. Morell déduit de là la fonction de l'humanité, savoir « l'élucidation au moyen du temps et du travail » des idées latentes dans les masses..... Cette fonction, elle l'accomplit par l'action réciproque des esprits, l'éducation graduée de la conscience humaine, etc. Ses résultats se lisent dans les batailles, dans tous les faits politiques, religieux, artistiques et littéraires. Des civilisations locales peuvent varier, la mission d'un peuple peut être accomplie, mais pendant que ces faits particuliers se produisent, l'humanité n'en poursuit pas moins sa course rhyth-

mique et perpétuelle. Une conception succède à une autre, la chute d'un empire est peut-être le signal d'apparition d'un principe meilleur. Ainsi l'humanité se prépare par le progrès à réaliser sa destinée.

Maintenant l'œuvre de la philosophie est de donner à nos intuitions une forme logique. A cet endroit, W. Hamilton explique que par l'intuition la vérité est apportée à l'esprit de la même manière que le monde extérieur lui est révélé par la perception. La logique, au contraire, nous apporte la vérité dans sa forme abstraite, dans sa capacité représentative. L'intuition nous met en rapport avec la substance de nos connaissances, la logique nous en offre le symbole seulement. Nos intuitions appartiennent à l'être humain progressant dans la race, et trouvant dans l'humanité un développement final ; le sentiment logique est individuel, et dérive des lois de l'intelligence auxquelles tout individu est assujetti.

La science résulte de l'action combinée de l'intuition et de la logique. Il y a des intuitions, ou bien la nature est un mensonge; il y a une faculté logique, ou bien nous ne pouvons donner une forme scientifique à nos intuitions. L'éternel problème n'est pas la déduction d'un petit nombre de leçons pratiques sur la conduite de l'intelligence; il s'agit d'unir la substance à la forme de nos connaissances, de se saisir ainsi de la vérité identifiée avec les intuitions d'un siècle.... Il est assez raisonnable de chercher à comprendre nos facultés; qu'on ne perde pas de vue, toutefois, qu'en les étudiant, nous étudions l'alphabet : l'océan de la philosophie reste encore à sonder. La philosophie rationnelle commence par expliquer nos perceptions, nos sensations, et vise à réduire à une forme scientifique toutes les parties de notre activité. Dernière expression de chaque siècle, elle dépouille la vérité des symboles sous lesquels elle disparaît souvent, elle débarrasse notre esprit des « préjugés qui l'arrêtent» (Morell), elle donne à nos connaissances l'ordre logique et la validité de la réflexion ; de telle sorte qu'après avoir tiré sa matière première du *sens commun* de l'humanité, elle réagit à son tour sur l'humanité elle-même. Agir et réagir, telle est la loi de l'univers ; c'est grâce à elle que nos intuitions et notre entendement logique se perfectionnent de plus en plus, et la philosophie n'est, au fond, que ce progrès continuel vers la perfection.

Ici surgit la question de la certitude sur laquelle tant d'encre

a été répandue. Quel parti prendre ? Les positivistes croient aux sens; la région de nos expériences est seule inattaquable ; les hommes s'y sentent comme sur une terre ferme (Comte), tandis que s'aventurer dans celle des idées, c'est patauger dans des eaux troublées. Les individualistes croient à la raison, car les sens, disent-ils, fournissent seulement des faits, des impressions; c'est la raison qui les met en ordre et en tire des principes générateurs. Mais dit le traditionnel, comment se fait-il que les raisonnements, les jugements des hommes sur les mêmes faits diffèrent si fort, qu'il y ait tant de gens dans l'erreur, qu'il n'y ait pas un point dans le vaste champ de l'humanité qui soit affranchi d'erreur ? Sûrement la raison n'est pas infaillible..... alors quoi de plus raisonnable que de prendre pour point de départ une vérité exempte des infirmités de ce monde ? Très bien, répond William Hamilton, mais ne voyez-vous pas qu'ériger la tradition et la révélation sur les ruines de la raison c'est vous suicider ? Comment, sans la raison, prétendez-vous séparer la vérité traditionnelle de l'erreur traditionnelle ? comment interpréterez-vous la pensée divine ? Nier la validité de la raison, c'est se priver de tout moyen de vérification, c'est réduire la science à zéro. Sur ce point, la philosophie du progrès espère mettre d'accord les écoles rivales.

Elle tire de la distinction, entre la substance et la forme de nos connaissances, la nécessité de deux critères. « Quant à l'*élément formel*, il est parfaitement juste de le mettre à l'épreuve du jugement individuel ; c'est pour cela sans doute que beaucoup supposent la raison capable de connaître de tout. S'il est question des *conceptions* enfouies au fond de tous les systèmes, c'est à la *conscience humaine* qu'il faut recourir (Morell, Hamilton, Fraser, etc.) Car, si l'humanité offre le tableau du développement des idées, si l'histoire de l'homme est, par conséquent, l'histoire de la raison universelle , si la philosophie a pour objet l'arrangement logique des intuitions d'une époque, alors le matériel entier de la philosophie appartient à la conscience humaine, et tout appel définitif, concernant ce matériel, lui appartient aussi.

On fait des applications. L'utilitaire nie l'existence de la sensibilité morale dans l'individu ; pour le réfuter, on cherche et l'on trouve dans l'histoire la notion du bien et du mal, distincte de celle de l'utile, et répandue parmi tous les peuples, et pro-

gressant dans les langues, les lois, les habitudes de l'humanité entière à toutes les époques.

« La valeur de notre théologie, considérée comme un système, » est soumise à la logique, non pas nos intuitions religieuses » fondamentales, qui appartiennent à la conscience humaine. » La vérité chrétienne repose en germe dans la Parole, mais le » germe a besoin de la chaleur des cieux et de l'humidité de la » terre avant de produire son fruit ; ainsi la vérité chrétienne » doit être mise en contact avec l'activité des âmes avant que » ce qui n'est encore qu'une espérance devienne une réalité » pour le monde. La conscience humaine est le sol dans lequel » ce germe bienfaisant prospère, elle est à la fois l'instrument » et le medium de son développement ; c'est à elle, par consé- » quent, qu'il faut nous adresser pour la solution des grandes » controverses dont le monde est encore agité. »

M. Morell aimerait appliquer son principe à la réduction de difficultés particulières aux églises protestantes. Le droit de libre examen, ouvertement reconnu aux fidèles, a trop souvent paru une illusion. Il a conduit à ce dilemne : ou nous devons accueillir les spéculations de tout esprit honnête, ou, nous-mêmes, renoncer à la prérogative d'avoir une théologie. On dit : « Lisez les Ecritures » à un esprit avide de vérité. Il les lit avec prière et amour, et arrive probablement à différer en beaucoup de choses de l'Eglise dont il est membre. L'accueille-t-on alors avec joie comme mérite de l'être tout chercheur ardent de la chose nécessaire ? Non. On l'avait envoyé à la Bible chercher tel ou tel système ; la faute de ne pas l'avoir trouvé est impardonnable. — La faute n'est pas au disciple, dit la philosophie du progrès, il fallait lui « fournir un principe de recherche plus intelligent.... » la doctrine des intuitions, appliquée au développement du christianisme, lui aurait donné prise sur quelque chose d'universel, devant lequel la raison individuelle doit s'incliner.

On a fait à cet appel à la conscience humaine le reproche de ne pouvoir être appliqué avec la certitude d'un résultat invariable. La philosophie du progrès se fait gloire de ce reproche. Oui, le *communis sensus* varie parce que la raison universelle varie, parce que la vérité même, considérée dans ses relations avec l'homme, varie. Fût-il fixe, l'humanité le dépasserait, le critère d'une époque ne suffirait pas à l'autre, ou s'il pouvait lui

suffire verrait la science tourner dans un cercle comme l'écureuil dans sa cage..... « La vie, c'est le progrès; la mort, c'est l'immobilité; la vie de l'humanité consiste dans l'évolution et la progression de son idée : que cette évolution s'arrête, la consommation des choses est à la porte. »

On a dit aussi : où chercher la réponse de l'humanité à telle ou telle question ? Raison commune, sens commun, ne voilà-t-il pas des expressions bien indéfinies !

M. Morell, reconnaissant que le principe a des difficultés d'application, déclare que les mêmes difficultés déparent les autres systèmes. Il ne faut pas s'attendre à un critère capable de décider catégoriquement de tout, mais dont l'application puisse graduellement dissiper l'erreur, élever la conscience, fortifier les intuitions, nous enseigner à chercher la lumière et à l'accepter quand elle vient. D'immenses connaissances historiques sont nécessaires, objecte-t-on, pour s'enquérir de l'opinion du passé sur un sujet donné et en suivre les modifications jusqu'au moment où on la demande. Il est vrai, mais du moins on recueille le fruit de ses peines, car l'histoire de l'humanité est l'arbitre infaillible de toutes les controverses religieuses ou politiques.....

L'éclectisme français est sujet à être regardé uniquement comme une méthode critique applicable à la conciliation de tendances ennemies; non pas la philosophie du progrès, qui ne s'autorise d'aucun système, n'essaie de fusionner les propositions d'aucune école avec les découvertes d'aucune autre, et voit dans les unes et les autres autant de phénomènes de la pensée universelle. Elle se glorifie de descendre dans une région intellectuelle plus profonde, au fond de cet océan des idées à la surface duquel les écoles surnagent avec la légèreté du liége, et leur abandonne sans regret leurs absurdités stéréotypes. Elle ne défend ni un empirisme sensuel, content de jeter un regard stupide sur l'ombre des choses, ni les productions d'un rationalisme excédé de fatigue, incapable de nous édifier sur la vérité, s'il réussit quelquefois à nous éblouir par son acuité logique. Elle ne fait de l'homme ni une machine ni un Dieu..... Aussi loin du panthéisme que de M. de Bonald, elle restitue à l'enfant libre et heureux d'un Père céleste sa véritable place au sommet de l'échelle des êtres, le montre guidé par la Providence, appuyé par la Révélation, marchant incessamment vers l'accomplissement

de sa destinée et le repos éternel. Elle vise à l'unité et à la paix d'une humanité dont elle voit les fractions agir en vertu de la même espérance. Elle honore le passé, comme le vieillard les jours où il était jeune. Confiante dans les desseins de la sagesse toute puissante, elle cherche à nourrir la lampe de la foi *universelle*, à la protéger contre le scepticisme, à diriger ses clartés sacrées sur notre chemin. Avec ces principes pour guide, elle demeure tranquille dans l'orage et la bataille, et s'avance sans crainte vers l'avenir.

*
* *

Ne terminons pas notre chronique sans tenir notre promesse à l'égard de M. Blackie. Imaginez, dit l'*Athenæum*, un Platon en culottes, faisant le commentaire de ses œuvres avec un accent écossais prononcé : voilà l'homme et son livre.

Il commence par citer saint Augustin, sir Christophe Wren, Dugald Stewart, Mackay et Ruskin, ce qui fait prévoir une paraphrase habile plutôt que des idées originales. Le fait est que le livre du professeur est une défense de l'immutabilité des intuitions artistiques contre la philosophie du progrès, représentée par Jeffrey, le pasteur Alison, Reid et Browne. Ses idées sont « en substance » celles de Platon; il découvre cela un peu tard : cependant, comme il ne s'en cache pas dans sa préface, et ailleurs, on se prend peu à peu à regretter que Platon soit venu au monde le premier.

Dans sa première partie, M. Blackie discute la valeur relative des divers éléments de la Beauté; l'ordre, la convenance, la perfection, le sublime, l'infini, l'expression, la modération, la douceur, la variété, la nouveauté, les contrastes et la symétrie. Dans la seconde, il analyse et commente le Phèdre, le Banquet, le Timée, le Philèbe, et l'Hippias de Platon.

A tout prendre, le livre est fait par un écrivain fort capable de le bien faire. Mais M. Blackie est un ingrat. A l'entendre, ses compatriotes sont des gens vulgaires, gothiques et utilitaires, matérialisés par l'amour de l'argent et endurcis par la politique, des protestants aveugles et nus, descendus en ligne directe des iconoclastes, et arrivés à une vilaine indifférence pour les arts. Ceci est mal ! il est permis à un pays de ne pas honorer son prophète; il ne devrait jamais l'être à un prophète de ne pas honorer son pays.

**

LA
SUISSE FRANÇAISE EN 1792.

(Lettres de Sophie de Laroche, née Guttermann.)

TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE. [1]

Quand nous avons entrepris de publier, dans la *Revue Suisse*, un choix des lettres de Mme Laroche, sur la société de la Suisse française, à la fin du dernier siècle, nous n'étions pas entièrement rassuré sur la manière dont le public recevrait cette communication. Ces récits de ce qui est insensiblement devenu l'ancien temps nous avaient attaché, mais ce n'était pas une raison pour que l'on y trouvât de l'intérêt. Les temps, les esprits sont si différents ! On dira peut-être, pensions-nous, qu'il faut bien ne plus savoir que publier pour remettre sur le tapis ces causeries d'une vieille Allemande, parfaitement inconnue jusqu'ici hors du cercle étroit des auteurs, ses contemporains, au milieu desquels elle a vécu. Ça donc été pour nous une agréable surprise d'apprendre, de divers côtés, que ces impressions d'un ancien voyage avaient intéressé, et nous avons poursuivi avec plaisir notre tâche. Ce qui nous reste à dire est assez court. De retour à Lausanne, après avoir quitté son ami Bonstetten, Mme Laroche semble avoir hâte de rentrer chez elle. Elle était venue chercher en Suisse, auprès de ses amis, des diversions à la douleur que lui causait la perte d'un fils unique et chéri. Elle se contente, en repassant à Lausanne, de revoir les personnes qui lui avaient témoigné de l'intérêt, et, après avoir fait quelques nouvelles connaissances, elle quitte le Pays de Vaud par Yverdun, et ne fait que traverser rapidement Neuchâtel pour y voir

[1] Voir le numéro de Mai 1858.

une ancienne amie. C'est dans un autre livre, le *Pupitre (Schreibtisch)*, qu'elle parle avec détails du Pays de Neuchâtel, et nous espérons bien un jour chercher là quelques souvenirs du siècle passé, pour les lecteurs de la *Revue*.

Nous rendons maintenant la parole à Sophie Laroche.

« Me voici de nouveau à Lausanne où je retrouve de bons amis et où j'en fais de nouveaux. Chez ma fidèle Mme Blaquière, j'ai vu un patriote hollandais, qui a parcouru toute l'Europe et l'Asie, et qui se fixe à Lausanne, à cause de la beauté du site. Il vient d'y acheter une campagne, et il va faire un voyage à Paris pour s'assurer de l'état des choses et de la solidité des effets publics. Une émigrée, Mme de Pontichaud, nous a parlé du Lycée, des avantages que présentait naguères à Paris cette institution pour l'instruction de la jeunesse et l'agrément des personnes mûres : aujourd'hui tous les savants qui professaient au Lycée font de la politique, et les salles des cours sont désertes. Cette dame est une des Françaises les plus instruites que j'aie appris à connaître. Elle admire beaucoup Hume, et surtout ce qu'il a écrit sur la manière d'étudier l'histoire. J'ai recueilli ses réflexions là-desus, pour en faire part à ma fille Brentano, qui, à son tour, les utilisera pour l'éducation de ses enfants.

» O mes chers amis, quelle bonne fortune pour mon cœur et pour mon esprit que d'avoir fait la connaissance de Mme de Chandieu ! Que de dignité, de bonté, de sagesse dans cette petite-fille du célèbre ami de Henri IV, de Duplessis-Mornay, le plus vertueux et le plus illustre des calvinistes ! Agée de quatre-vingt-quatre ans, elle fait encore preuve d'une vivacité et d'une justesse d'esprit qui ravissent. Qu'a dû être cette longue vie dont le soir est encore si beau ? Elle m'a raconté qu'elle avait été mariée à quatorze ans, au milieu d'une guerre terrible dans laquelle elle avait perdu son père et sa mère, et que son époux étant constamment à l'armée, elle avait habité longtemps un château isolé, seule avec un vieux domestique et un chien de garde, s'occupant avec la plus grande sollicitude de l'éducation de ses enfants. Je vous communiquerai, mes enfants, les détails d'un entretien de cette dame sur Frédéric le Grand et Voltaire. Elle admirait leurs qualités, mais elle insistait aussi sur leurs défauts. Je fis cette remarque que dans le monde moral, comme dans le monde physique, l'ombre est toujours en pro-

portion de la grandeur du corps. « Oui, me répondit-elle, mais il y a des moments où l'ombre est plus grande et obscurcit un espace plus étendu. » — « Alors, repris-je, il faut aussi tenir compte de ce qu'à certains moments le corps est entièrement éclairé, et ne projette pas d'ombre. » — « Oui, repartit Mme de Chandieu, mais c'est à l'heure de midi et cela ne dure pas longtemps. »

» Mme de Chandieu m'a fait présent d'un charmant petit volume, *Les lettres de Mlle Aïssé* qu'elle a connue et aimée. Comme je voudrais que cette aimable et belle Circassienne vécût aujourd'hui à Paris! Elle pourrait épouser son ami puisque la constitution française vient de relever les chevaliers de Malte de leurs vœux de célibat. Mme de Chandieu m'a prêté aussi *La police de Paris dévoilée*, par Pierre Manuel, et je l'ai lu avec d'autant plus d'intérêt, que je venais de faire la connaissance de M. Lenoir. Grand Dieu! quelle vie, quels principes, quelle corruption dans ce Paris si fameux! O ma chère Allemagne, le ciel te préserve d'avoir jamais de telles capitales! Mme de Corcelles, belle-fille du bourguemestre Polier, de Saint-Germain, auteur d'un livre estimé : *Sur le gouvernement des mœurs*, qui a beaucoup de talent en peinture, veut absolument faire mon portrait. Elle insistait pour que je lui donnasse une séance aujourd'hui, dans un moment où elle trouvait ma figure animée plus heureusement que d'habitude. J'ai admiré aussi, chez Mlle de Fraymond, des dispositions d'artiste très-remarquables; elle excelle dans tous les ouvrages du sexe, et elle a inventé une manière de composer avec des rubans, de l'ancienne batiste, des plumes légèrement colorées, toutes sortes de fleurs qui imitent la nature à s'y méprendre. Elle compose ainsi des tableaux, des corbeilles qui font l'effet le plus charmant.

» Mlle de Sullens, autre dame Lausannoise dont on vante l'esprit et le cœur, a créé une école de jeunes filles dans laquelle on les élève depuis la première enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans. Tout Lausanne et les étrangers sont dans l'étonnement et l'admiration des résultats obtenus par cette jeune et sagace institutrice. Les élèves montrent envers elle un dévouement qui irait facilement jusqu'au fanatisme.

» J'ai lu avec bien du plaisir un roman d'une Hollandaise, Mme de Charrière, qui habite près de Neuchâtel. Ce roman a

pour titre : *Lettres de Mistriss Henley*. C'est une femme qui, se sentant mourir, donne à son époux des instructions sur la manière d'élever leur fille. Il y a des réflexions pleines d'esprit, de justesse et de finesse, quelquefois un peu paradoxales, mais qui frappent néanmoins quand on y réfléchit. J'ai surtout goûté celles qui proscrivent l'amusement des poupées pour les jeunes filles, parce qu'à la longue, en traitant ces jouets comme des personnes véritables, elles s'habituent à traiter les grandes personnes comme des poupées.

« Ces figures inanimées, écrit Mme de Charrière, ressemblant aux êtres qui ne le sont pas, formées, habillées comme eux, deviennent un objet dangereux pour les petites passions. Elles leur servent d'exercice. D'abord c'est un jeu, ensuite c'est une habitude de donner à la poupée le nom d'une amie, d'une connaissance, même de quelqu'un à qui l'on doit du respect. On bat la poupée, on la maltraite, elle est jetée sans ménagement, on exerce sur elle des punitions, des vengeances. On la laisse tomber, on la casse sans pitié. On est impunément dure, impérieuse, vindicative. Le passage de l'être fantastique aux personnes réelles est trop aisé pour qu'il ne se fasse pas. Comment ne pas traiter des gens qu'on aime comme une poupée qui fait plaisir ? Il faut une réflexion pour faire la différence et il est si commode de n'en point faire? Peut-on l'attendre d'un jeune enfant? Il faut bien plutôt se méfier de l'habitude. L'enfant comptera sur la même patience, sur la même insensibilité de tout ce qui l'entoure; il l'exigera même, et par continuation les domestiques, les amis, les parents, le mari seront autant de poupées..... »

» Le reste du chapitre n'est ni moins spirituel ni moins frappant. Cette histoire de poupée m'a vivement impressionnée, et pensant à ma chère Brentano, avec ses quatre filles qui jouent encore à la poupée, j'ai gardé le livre avec soin afin qu'elle puisse faire son profit des aperçus aussi fins que délicats qu'il contient.

» Mme Blaquière, fille du célèbre historien de l'Angleterre, Rapin Thoyras, cultive encore la poésie à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Elle a composé récemment un charmant proverbe dont le mot est « Soufflet » pris dans sa double acception. Voici un logogriphe qu'elle m'a donné :

En six lettres j'enferme un mets très ordinaire ;
Coupe mon chef, je suis le garant d'un traité;
Ote ma tête encore et je deviens rivière.
Poursuis toujours de couper mon premier:
Triste ennemi de la beauté,
Je détruis son pouvoir, mais je forme le sage;
Au moins si des vertus il sait joindre l'usage
Au poids de mon autorité.

» Le mot est *potage*. C'est avec de pareils amusements que cette dame, encore si pleine de vie, cherche à se divertir en divertissant les autres.

» C'est chez elle que j'ai fait la connaissance d'un homme bien remarquable, M. Servan, naguères avocat général au Parlement de Grenoble, frère du ministre de la guerre du même nom, mais qui ne partage pas sa manière de voir en politique. Sa conversation est aussi remarquable que ses écrits. Il a failli être victime de la superstition des paysans de son voisinage. Comme il habitait une terre du Dauphiné, il lui arrivait quelquefois de se promener dans la campagne, de lire des lettres et de les déchirer en petits morceaux qu'il semait machinalement à droite et à gauche en marchant. Les campagnards allèrent s'imaginer qu'il jetait des sorts sur leurs récoltes, d'autant plus qu'il parlait quelquefois tout seul en cheminant. Il aurait été tué infailliblement, au milieu de l'effervescence révolutionnaire, si sa femme et sa fille ne lui avaient fait un rempart de leurs corps. Ce reste de respect que la nation française conserve encore pour le sexe l'a protégé. Conduit à la municipalité la plus prochaine, à une lieue et demie de là, M. Servan est parvenu à fuir et à gagner la Suisse. On raconte des horreurs sur ce qui s'est passé dans quelques districts ruraux, du côté d'Avignon entre autres, où la barbarie des paysans a été jusqu'à se faire des cocardes de chair humaine. J'ai peine à comprendre comment notre cher colonel de Polier peut songer à aller habiter dans un tel pays[1]. Heureusement qu'il n'a pas encore dit son dernier mot.

[1] Le colonel Antoine de Polier, né à Lausanne en 1741, entré en 1757 au service de la Compagnie des Indes et retiré dans sa patrie, quitta le Pays de Vaud en 1792, craignant pour son repos la fermentation qui commençait à l'agiter. L'imprudent étalage de son luxe lui valut dans le comtat d'Avignon, où il avait loué une terre, le surnom de Nabab, et excita la cupidité. Une bande de brigands, organisée sous prétexte de visites domiciliaires, s'était mise à parcourir les campagnes et à piller les habitations. Les amis du

» Encore une notabilité émigrante qui nous arrive ! C'est M. de Lally-Tollendal, qui a quitté l'assemblée nationale avec le célèbre orateur Mounier, une fois qu'ils se furent convaincus qu'ils ne pouvaient y faire aucun bien. M. de Lally dit qu'il trouvera au moins en Suisse l'ombre de la liberté. Ce célèbre docteur qui lui donne des soins, car sa santé est ébranlée, nous a rassurés aujourd'hui sur la santé du fils de Mme de Steinberg, pour lequel nous étions principalement venus en Suisse. La mère repartira seule et elle laissera ici son fils chez le docteur Dapples, digne élève et parent de Tissot. Celui-ci nous a raconté une curieuse histoire d'une demoiselle de Froideville, fille d'un officier retiré du service. Resté veuf par la perte d'une femme adorée, ce père s'est consacré uniquement à l'éducation de cette fille unique, mais quelle éducation ! Il a voulu qu'elle fût entièrement militaire, et il lui a fait apprendre l'équitation, l'escrime, le tir au fusil et au pistolet, enfin la tactique et la fortification. Son adjudant dans cette singulière instruction à laquelle il présidait, a été un ancien trompette de Stuttgart. La fille, qui est un prodige de beauté, s'est soumise avec docilité à cette bizarrerie. Mais voulant se convaincre si son élève avait le courage viril, il lui a ordonné de porter la nuit une lettre à une lieue de distance, par un chemin de traverse et à cheval. Elle exécuta sa commission, mais au retour elle trouva son père déguisé et aposté sur le chemin, qui lui demanda la bourse ou la vie. La malheureuse jeune fille, ne soupçonnant pas cette épreuve, fut saisie d'un tremblement subit qui dure encore et pour lequel M. Tissot lui prodigue ses soins. Elle doit se marier par la volonté de son père, mais on croit qu'elle se ressentira toujours de ce cruel accident. Cela prouve bien que tout ce que l'on veut faire en dehors du cours ordinaire de la nature finit par mal tourner. Gardons-nous de jouer à de tels jeux !...

» J'ai le regret d'avoir fait trop tard, et lorsque je suis au mo-

colonel de Polier le supplièrent de ne pas rester ainsi isolé dans un temps aussi critique, et de se retirer à Avignon par mesure de prudence. Le colonel avait cédé à leurs sollicitations, et il se préparait à quitter la campagne, quand les brigands entourèrent sa voiture, le forcèrent à descendre et à livrer son portefeuille d'assignats, son argent monnoyé et ses lingots. Sous prétexte qu'il avait encore des trésors cachés dans ses caves, ils l'y firent descendre, le terrassèrent et l'achevèrent à coups de fusil. La jeune veuve du colonel de Polier, échappée par miracle, reconnut parmi les assassins des hommes qu'elle avait vus assis à la table de son époux. Ils furent arrêtés, condamnés et exécutés.

ment de mon départ, deux nouvelles et charmantes connaissances, celle de la famille Bugnon, dont le chef a été pasteur français à Londres, et celle de la générale d'Erlach. Celle-ci était une marquise de Pezai, Française, mais d'une famille originaire de Vevey, du nom de Masson. Le général est un digne Bernois qui possédait en France le régiment de son nom et qui a un fils dans l'armée des princes à Coblentz. Mme d'Erlach rappelle tout à fait, par son ton et ses manières, les Sévigné, les Coulanges, les Lafayette. Elle m'a raconté l'histoire tout à fait romanesque d'un jeune Anglais, du nom de Malcolm, qui, élevé à Berne dans une bonne famille, s'éprit de la demoiselle de la maison, charmante personne qui le payait de retour. Appelé subitement à joindre son régiment dans les Grandes-Indes, Malcolm dit à son amante : Je vous aime, je voudrais être votre époux, mais je n'ai encore ni assez de bien ni assez de renom ; je pars pour un pays lointain et où les chances de mort sont terribles; ainsi, chère Henriette, si pendant mon absence vous trouvez un bon mari, prenez-le en toute assurance : je vous aimerai toujours et je serai heureux si vous êtes heureuse. Les deux jeunes gens s'écrivirent très peu, ou leurs lettres ne parvinrent pas. Au bout de quatorze ans, Malcolm revint et s'informa si son Henriette était mariée. On lui dit que non et il accourut. Dieu sait la joie ! Il mit à ses pieds sa fortune et son nom. Mais voilà qu'au moment du mariage le jeune Anglais apprend le triste sort du régiment bernois d'Ernst, si odieusement licencié dans le midi de la France. Aussitôt il quitte sa fiancée et part pour Toulouse, emportant tout ce qu'il a d'argent comptant pour l'offrir aux officiers et aux soldats de ce corps et pour les accompagner dans leur patrie. Cela n'est-il pas chevaleresque de faire ainsi passer le devoir ou la fraternité d'armes avant l'amour ? Il se passe chez ces Anglais de singulières choses. On m'en a montré un que le célèbre docteur Cabanis a guéri à Genève d'une surdité avec des injections de vin et de miel souvent répétées. Un autre, parent de la famille Treytorrens d'Yverdun, estimée et riche à millions, était revenu des Indes si souffrant qu'il ne pouvait plus respirer. On l'a guéri en lui faisant porter sur la peau une sorte de cuirasse d'étain fort légère. On ne peut parler des Indes sans songer aussi à l'esclavage et aux nègres. Cela m'amène à citer le livre qu'un M. Frossard, de ce pays, mais fixé à Lyon, a publié pour la liberté des noirs. Cela lui a valu en Angleterre une médaille d'honneur sur laquelle on voit un nègre

courbé, avec cette inscription : « *Moi aussi, je suis un homme.* »

» Encore de nouvelles connaissances, et que je regrette de faire si tard ! Mon amie, Mme de Corcelles, a dirigé aujourd'hui notre promenade du côté de la campagne de la Chablière, appartenant à la famille de Constant. Ah ! mes amis, quelle famille et quelle campagne ! Notre voiture est arrivée sur la terrasse devant la maison à travers une allée de plus de deux cents pas, toute plantée de beaux pruniers à mirabelles en fleurs. M. de Constant nous reçut et nous présenta à sa femme, née comtesse Gallatin, et à ses filles qui ont des physionomies infiniment spirituelles. Mlle Rosalie de Constant est déjà connue par ses talents littéraires et son goût pour les arts. M. de Constant, bon père, bon époux, excellent ami, a publié le roman de *Laure* ou *Lettres de quelques personnes de Suisse*, et un calendrier populaire. De la terrasse, on jouit de la plus admirable vue sur tout le lac Léman. Au bout d'une allée majestueuse est élevé un temple à la nature avec la statue de J.-J. Rousseau. D'une main il tient l'*Emile*, et de l'autre un bouquet de ses fleurs chéries. A ses pieds est un enfant de six ans, occupé à un ouvrage de menuiserie. Il fait un petit traîneau pour glisser sur la glace. La maison est splendidement meublée, et ornée de curiosités chinoises envoyées par M. de Constant le fils, qui a déjà fait trois voyages en Chine et qui habite Macao. Tous les arts et la civilisation de la Chine sont représentés dans ce musée. Nous prîmes le thé dans de magnifiques porcelaines du Japon. La bibliothèque est belle et nombreuse. Je ne pus voir sans un serrement de cœur ces souliers infiniments petits et d'une forme disgracieuse, dans lesquels on enferme dès la plus tendre enfance les pieds des jeunes Chinoises.

» Mlle Rosalie de Constant, qui peint les fleurs à merveille, qui joue à ravir du clavecin et de la mandoline, voulut bien me chanter une romance de Mme de Staël-Holstein, dont elle a composé la musique. Bien plus, elle m'en donna une copie d'une remarquable netteté. Les notes se détachent en noir sur des espaces rouges ; l'écriture est comme gravée et le tout est encadré d'une guirlande de *Vergissmeinnicht* (ne m'oubliez pas). M. de Constant, jadis officier supérieur au service de France et de Hollande, fait aujourd'hui de l'agriculture. Il est membre du Conseil de la ville de Lausanne. Je me séparai à regret de cette aimable famille. Ah ! si le génie de la vérité et de la reconnaissance plane

sur cette terre, puisse-t-il lui rendre tous les vœux que je fais pour son bonheur ! Une chose qui m'a frappée, c'est de voir dans la chambre d'étude de M. de Constant un beau métier de tapisserie. Il s'occupe à broder les jours de pluie, quand il ne peut vaquer aux travaux de la campagne et qu'il est fatigué d'écrire. C'est une réminiscence du service de France au temps de Mme de Pompadour.

» Mme de Chandieu, en me conduisant chez deux artistes de Lausanne, MM. Perregaux et Bolomey, m'a raconté un joli trait de Gibbon. Il avait acquis un grand morceau de vigne attenant à la maison qu'il habite tout à côté de Mme de Chandieu. Il y fit planter un rideau de peupliers pour dérober aux regards des nombreux allants et venants la vue sur l'intérieur de son jardin. Mais cela fit perdre à ma chère dame de Chandieu la vue du lac à laquelle elle tenait beaucoup. Elle fit là dessus quelques douces plaintes à Gibbon, avec une noble franchise, et il s'empressa de faire enlever tous les arbres qui masquaient à mon amie cet aspect splendide du lac et des montagnes.

» M. Perregaux est un artiste unique dans son genre. C'est l'ivoire qu'il travaille avec une adresse et une perfection incroyables. Il fait des tabatières, des chaînes, des anneaux, des bracelets, des paysages, des vaisseaux, des médaillons, des portraits. J'ai remarqué une « *Charlotte au tombeau de Werther* » qui aurait charmé Goethe. Dans les petites figures de M. Perregaux on voit le jeu des muscles, les nerfs, le jeu de la physionomie. Le cabinet où il travaille toutes ces merveilles et où il façonne les dents d'éléphant comme de la cire, est d'une grande simplicité. Peu d'outils lui suffisent. Des élèves à côté de lui travaillent les cheveux, les perles et d'autres ouvrages à la mode. Sa fille peint au pastel, genre qui est très-goûté et pour lequel on fabrique à Lausanne des crayons de toutes couleurs qui ont une grande réputation au dehors.

» M. Bolomey est un artiste également distingué dans son genre. Il fait des portraits et des paysages. Il m'a prêté les deux premiers volumes d'un grand ouvrage sur la Suisse, les voyages pittoresques de M. de Laborde, gouverneur du Louvre, avec un texte historique du baron de Zurlauben. Ce livre est un chef-d'œuvre dans tous les genres, et il a dû coûter à son éditeur des sommes considérables en frais de dessin, de gravures et

d'impression. Malheureusement, les préoccupations sont ailleurs en ce moment.

» Enfin il a fallu partir, nous séparer de tant d'aimables personnes, si prévenantes, si cordiales. Le 15 avril 1792, nous avons dit adieu à Lausanne. Le printemps est dans toute sa beauté. Les fleurs croissent partout, même sur la tombe de mon cher fils. C'est dans ce même mois que tu vins au monde, ô mon enfant à jamais regretté! Tu naquis avec le réveil de la nature et tu mourus comme elle à la fin de septembre.

» En m'éloignant du lac de Genève, mon cœur se serrait, d'autant plus que la contrée n'était pas belle. Cependant Orbe me plut, bien que je n'aie qu'entrevu cette ville. Nous parcourûmes, pour aller à Yverdun, la vallée qu'arrose la Thielle. Le genre d'aspect que présente le lac de Neuchâtel est moins majesteux que celui du lac de Genève, mais il a son genre de mérite. Cette petite ville d'Yverdun, entourée d'arbres en fleurs, offre une vue qui repose. Les maisons sont jolies et propres, surtout celles du faubourg par où l'on va à Lausanne. A peu de distance, sur le penchant d'une colline, on aperçoit au milieu des arbres quelques constructions italiennes qui ne manquent pas d'élégance, entre autres un casino ou réunion de société. On voit qu'il y a dans le pays de l'aisance et un certain goût.

» Le château d'Yverdun, dans lequel demeure le bailli, est plus vaste que beau. Il est bien entretenu. Je n'ai vu nulle part des tours rondes aussi massives. C'est de l'architecture bernoise après la conquête du Pays de Vaud, comme à Rolle et à Morges.

» Comme il était de très bonne heure, nous allâmes nous promener tout à côté du lac dans une belle plaine plantée d'arbres. Nous ressentions un certain plaisir, après avoir habité Lausanne, à n'avoir plus de rues montueuses à monter et à descendre. Je félicite le bailli de Sinner pour ces belles plantations de peupliers, les bancs propres et commodes des promenades. Les ponts, le bâtiment du tir, les allées sont aussi dans le meilleur état.

» En faisant une courbe on longe les bords du lac de Neuchâtel et l'on passe à Grandson, petite ville à jamais célèbre dans l'histoire des Helvétiens. Les aspects de la route, entre la chaîne accidentée du Jura d'un côté, et le lac avec les falaises fribourgeoises de l'autre, sont variés et ne manquent pas de caractère. On s'avance vers Neuchâtel à travers les arbres frui-

tiers, les vignes, les jardins et les villages bien bâtis. Je ressentis une vive émotion en m'approchant de la ville où était morte Julie Bondeli et où vivait Henriette Sandoz. L'idée que j'allais passer quelques heures avec cette amie me consolait. Je trouvai une petite ville bien propre et bien peuplée, respirant un air d'aisance et de bonheur. Henriette Sandoz était toujours la même, une charmante fille au maintien réservé et aux beaux yeux noirs. Je n'osai pas prononcer le nom de *Julie*, qui avait servi de lien à notre amitié, mais Mme Sandoz eut plus de courage. Elle me parla de cette âme d'élite, de nos entretiens passés; elle me montra une montre émaillée, sur le fond de laquelle était peinte, en souvenir de cette liaison brisée, une femme en habit de deuil, appuyée sur une urne funéraire, et contemplant dans le ciel le génie de l'amitié tout en ayant l'air de jeter sur la terre un dernier regard. O combien de pensées tumultueuses la vue de ce petit monument éveilla dans mon âme!

» La fille de mon amie, Mme Bosset et son époux vinrent nous voir. Julie m'avait si souvent parlé, dans ses lettres, de Philippine Sandoz, elle me l'avait si souvent dépeinte, que je la reconnus immédiatement belle, bonne et gracieuse.

» Le soir, nous allâmes faire visite, chez M. Droz, au fils de notre excellent prince d'Isembourg. La famille Perrot, alliée à celle de notre chère Meline Willmer, était en soirée, aussi ne la vîmes-nous point. Mais je pus ainsi jouir une heure de plus de la conversation d'Henriette Sandoz qui ne me quitta qu'à une heure fort avancée. Quel entretien mêlé de joie et d'amertume! Nous nous donnâmes rendez-vous dans la patrie de la vertu, là où il n'y a plus de séparation. Nous nous consolâmes par l'idée que Julie pensait à nous comme nous pensions à elle, que mon fils m'entendait, et qu'il y avait au-delà du tombeau, où reposent ces êtres chéris, une réunion éternelle. Je finis par trouver un charme puissant à cet entretien auquel présidait le souvenir de Julie Bondeli, et j'enviai le bonheur d'Henriette qui avait eu sur moi l'avantage de vivre douze années avec cette nature d'élite, ce modèle des femmes.

» Le matin, de bonne heure, nous étions en route pour Bienne, petite ville fort jolie et dont les habitants paraissent aimables; mais jamais je ne vis de lieu habité plus entouré d'eau. De là jusqu'à Soleure les chemins sont très mauvais et il ne nous arriva rien que de vulgaire. Nous retournons de là à Bâle et à Colmar,

notre point de départ, emportant de cette Suisse du Léman et du lac de Neuchâtel une riche moisson de souvenirs doux et précieux. »

Ici finit notre tâche. En reproduisant ces extraits oubliés de l'ouvrage de Sophie Laroche, qui parut dans les plus mauvais jours de 1793, nous avons voulu faire ressortir le trait d'union intellectuelle très-réel, mais peu perceptible cependant, qui existe entre la patrie de Jean-Jacques Rousseau, de Saussure, de Bonnet, et celle de Wieland et de Goethe. Pour être moins visible et moins immédiate que l'influence française, l'influence allemande n'en existe pas moins dans nos contrées. Nous ne voudrions pas prétendre qu'en revanche nous entrons pour quelque chose dans la vie allemande. La Suisse française n'est plus ce qu'elle était à la fin du dix-huitième siècle, au moment où écrivait Sophie Laroche. Il est certain qu'alors cette petite contrée favorisée du ciel comptait pour beaucoup dans le monde de l'intelligence, et que de très grands pays ne trouvaient point humiliant de venir l'étudier et de s'instruire au besoin à son école. C'est en recherchant et en faisant revivre ces souvenirs du passé que nous pourrons nous-mêmes retrouver les éléments d'une vie nationale, et nous préserver de fausses et dangereuses illusions, et aussi de déceptions amères.

E.-H. Gaullieur.

VARATIK

ET LES NONNES MOLDAVES.

Il y a quelques années, Mme Doria d'Istria fit paraître un volume sur la *vie monastique dans l'église orientale;* elle s'attachait à y donner une idée de l'organisation des couvents russes. Un éditeur de notre pays, M. Joël Cherbuliez, va publier dans quelques jours une nouvelle édition, refondue et considérablement augmentée, de cet ouvrage, qui contiendra un tableau des monastères de la Roumanie, de la Grèce, de la Russie, de l'Egypte, etc. Nous devons à l'obligeance de l'auteur la communication du chapitre suivant sur les religieuses de la Moldavie.

. . . . . Nous nous dirigeâmes vers Varatik. La situation de ce monastère n'est pas imposante comme celle du Niamtzou, mais elle est plus riante. Varatik avec ses toitures orientales et ses prairies émaillées de fleurs qui s'épanouissent au pied des Karpathes, est digne de son nom[1] si doux (Printanier). Ce n'est pas le seul couvent de femmes dont la situation soit délicieuse. Passere, monastère valaque, n'a rien à envier à Varatik. Dans les verts ombrages qui bordent son frais ruisseau, gazouillent des milliers d'oiseaux.[2] On s'attriste toutefois de voir les nonnes de Passere imiter la mendicité des Franciscains de l'Eglise romaine, et des moines bouddhistes. Le chariot du monastère roule de vil-

[1] Qui paraît venir de *ver*, printemps.

[2] Passere vient évidemment de *passer*, comme le mot français de passereau.

lage en village et les pauvres paysans le remplissent à l'envi de maïs, de blé et de légumes. Ainsi, les *mougiks* russes se dépouillent les jours de la fête de leur village pour garnir de vivres et d'argent la *téléga* du *batouchka* (petit père), qui fait le tour des *isbas* en bénissant d'une main et en recevant de l'autre force *kopeks*.

Varatik, avec ses 48,000 francs de revenu, ne peut du moins se plaindre de la misère. Les nonnes de Varatik, moins riches que celles d'Agapia[1], ont pourtant une condition matérielle fort tolérable. Si l'homme « vivait uniquement de pain » leur sort semblerait digne d'envie. L'est-il en effet? Tel est le problème que je me posais lorsque nous demandâmes à voir la princesse Brancovano.

Les Brancovano sont une famille distinguée dont un membre (Constantin II Brancovano, 1688-1714) a régné en Valaquie au XVIIe siècle..... Quoique les Brancovano n'occupent pas dans les fastes de notre pays la même place que les Bassaraba, les Ghika, les Racoviça et les Mavrocordato, la mort tragique de Constantin II Brancovano a créé à cette famille, aujourd'hui éteinte, une certaine popularité[2].

Il était nuit quand nous franchîmes l'enceinte du couvent.

La religieuse à laquelle nous demandâmes de nous mener vers la princesse, soit simplicité, soit affectation, ne parut pas nous comprendre. Une autre nonne qui nous offrit d'entrer dans sa cellule, nous apprit que la princesse n'était connue à Varatik que sous le nom de *maïka Safta* (la mère Elise). Elle s'empressa de nous annoncer, et revint bientôt nous chercher. Après avoir traversé un petit jardin nous arrivâmes dans sa cellule. A peine nous eût-elle aperçus qu'elle se précipita vers nous et nous serra avec effusion sur un cœur resté fidèle dans le cloître à toutes ses anciennes affections. L'appartement qu'elle occupait était petit et simple. Les murs étaient cachés par des carrés de tapisserie qui supportaient un grand nombre d'images de saints, les unes en or et les autres en argent. Quelques unes étaient ornées de pierreries, mais il s'en trouvait d'une valeur très-

1 Agapia, qui n'est pas éloigné de Niamtzou, a 120,000 francs de rente.

2 Voir dans le recueil de M. ALEXANDRI, *Ballades de la Roumanie*, le morceau intitulé *Constantin Brancovano*.

médiocre, qui rappelaient probablement des souvenirs respectés Au-dessous pendaient de longs chapelets en bois d'aloës, en soie, ou en ambre. Une table placée à côté d'un vaste sopha et une armoire, constituaient tout l'ameublement. Cependant on retrouvait sans peine des traces d'une vie passée dans le luxe et le bien-être. Sur la table était un mouchoir de fine batiste, et quelques fleurs s'épanouissaient dans un beau vase étrusque ; devant le sopha se déroulait un moëlleux tapis ; aux pieds des images une fourrure conservait l'empreinte des genoux qui s'y posaient souvent. La princesse, qui avait refusé le gouvernement de la communauté, prenait, disait-on, part à tous les travaux des sœurs. Cependant ses mains pâles et effilées qui roulaient un chapelet en ivoire avaient conservé toute leur blancheur. Ses beaux traits, pleins de sérénité, portaient plutôt l'empreinte de la méditation qui plane au-dessus des choses de la terre, que de l'exaltation inspirée par les rêves ardents du mysticisme[1]. Sa conversation n'avait rien de ce prosélytisme monacal toujours porté à vanter les béatitudes du cloître et à exagérer les périls de la vie commune. Sans doute il lui semblait que dans la solitude et dans le silence l'âme peut mieux dominer les rumeurs de la foule et prêter l'oreille aux célestes inspirations. Mais elle avouait volontiers que « la bataille de la vie, » soutenue dans la tempête, était digne d'un noble cœur et d'un esprit éclairé. D'ailleurs, quelques allusions qui lui échappaient montraient qu'il est aussi difficile de trouver une véritable retraite dans un couvent qu'au milieu du monde. Partout, en effet, la nature humaine se retrouve avec ses insipides prétentions et ses agitations puériles. Il n'est pas aisé de conserver le calme évangélique parmi des femmes d'une intelligence bornée, naturellement jalouses de toute distinction, avides de distractions et de nouvelles, croyant avoir tout fait pour le perfectionnement de leur caractère quand elles se sont imposé quelques jeûnes ou privées de sommeil pour réciter de longues prières. Les sacrifices prescrits par la règle dispensent de tous les autres. On renonce à une partie du repos des nuits, mais nullement à sa vanité, à ses antipathies, à ses rancunes, à ses méfiances. Tous ces travers deviennent, avec le temps, intolé-

[1] L'expression la plus complète et en même temps la plus extraordinaire de ce mysticisme est la vie de *sainte* Thérèse, écrite par elle même.

rables, parce que la vie commune empêche de s'y soustraire, et que la monotonie même de l'existence fait que chacun s'acharne avec plus d'ardeur à faire triompher sa personnalité. Le cloître qu'on regarde de loin comme un paradis est donc en réalité un véritable enfer. Ce communisme sacré a presque tous les inconvénients d'une Icarie, et souvent même d'un phalanstère.

Il s'en faut beaucoup que les nonnes portent au couvent un cœur complétement détaché des faiblesses et des passions vulgaires. C'est là l'idéal, mais qu'il est contraire aux faits! Aujourd'hui on se moque assez volontiers de ce qu'on appelle les déclamations du XVIIIe siècle contre les « victimes cloîtrées. » Les plaisanteries de quelques-uns de ces contemporains peuvent être ingénieuses, mais je ne saurais voir ce qu'il y a de récréatif dans l'abus de la force et dans l'oppression des consciences. Je ne m'occuperai pas des monastères de l'occident, mais je puis affirmer, sans crainte d'être démentie, que les « victimes cloîtrées » sont loin d'être rares dans les principautés. Les femmes ont encore si peu d'indépendance, elles sont tellement incapables de défendre leurs droits les plus sacrés contre une tyrannie systématique, qu'il est fort aisé d'entraîner une jeune Roumaine dans un couvent dont elle déteste cordialement, et avec toute la vivacité méridionale, la règle et le genre de vie. Aussi qu'arrive-t-il ? La violence enfante tôt ou tard la révolte, et la licence cause d'autant moins de scrupule qu'on la regarde comme une légitime vengeance et comme une espèce de protestation. On peut donc constater au bord du Danube les mêmes abus qu'aux rives du Tibre, de la Seine et du Mançanarès. Les écrivains occidentaux les ont racontés avec une verve ironique. Ils ont dit qu'on trouve à Agapia « une hospitalité un peu trop analogue à celle des couvents de femme que Tournefort visita dans l'Archipel en 1700 ; » qu'au monastère de l'Ostrof « l'abbesse ne revêt le costume religieux que lorqu'elle a des visiteurs étrangers, et qu'elle est habituellement vêtue à la dernière mode de Paris. » Ils ont vu dans tous nos cloîtres d'hommes et de femmes « les mêmes mœurs faciles et brillantes. »

J'aurais voulu cependant que ces voyageurs eussent assez d'impartialité pour avouer que les mêmes causes produisent les mêmes effets dans les couvents de l'occident. Il suffit d'avoir vécu six mois en Italie, cette terre sacrée de l'Église ro-

maine, pour savoir à quoi s'en tenir sur cette question ! Tout observateur, doué d'un peu de philosophie, reconnaîtra qu'à Bukarest comme à Rome, à Craïova comme à Madrid, à Jassy comme à Paris, les peuples néo-latins sont ordinairement dupes des mêmes illusions et victimes des mêmes fautes. En condamnant à la vie conventuelle une partie des jeunes générations, ils ont prétendu fortifier la famille et assurer son avenir. Or, il se trouve que la famille germanique, qui n'est point protégée par des mesures tyraniques, est assise sur des bases indestructibles et qu'elle est acceptée de tous comme la plus bienfaisante des institutions, tandis que chez les Latins des mesures vexatoires et contraires à toutes les tendances de la nature humaine, l'ont exposée aux plus violentes attaques. Un esprit de conservation bornée et oppressive est ainsi le perpétuel auxiliaire des idées les plus anarchiques.

Quand la princesse Brancovano vivait dans le monde, probablement elle se faisait beaucoup d'illusions qu'elle a dû conserver difficilement. Comme dernier représentant d'une famille qui a fondé cinq couvents, elle avait le droit de choisir les *igoumènes* d'Orez. Orez est le plus riche, le plus splendide couvent de Valaquie. On y arrive par une belle avenue de sapins. Au-dessus du porche d'entrée est un pavillon carré à volets verts, où l'igoumène vient faire son *kief*[1]. La première cour, presque aussi spacieuse que celle de Caldarochani, est entourée de divers édifices, étables, écuries, remises, greniers, etc. La seconde, en forme de parallélograme, n'est pas moins vaste. L'église est au milieu, fière de ses riches broderies sur velours de Venise faites par la princesse, et des présents de Catherine II. Le monastère est environné, comme presque tous nos cloîtres, d'une large galerie dont à Orez les colonnes sont en pierre.

Tel était le palais où régnait Chrysanthe, moine des Cyclades, qui jouissait alors en Valaquie de la plus étrange célébrité. Administrateur infatigable, il avait envoyé dans les couvents grecs des sommes énormes. Impitoyable envers les paysans, il s'était fait singulièrement redouter des vassaux du monastère. Aussi débauché que brutal, il était devenu la terreur des mères. La pieuse princesse, qui se plaignait tant de la légéreté des jeunes filles envoyées par leurs parents comme pensionnaires, à l'om-

[1] Expression empruntée aux Turks qui caractérise le *dolce far niente*, ou le plus haut degré de calme anquel puisse atteindre l'indolence orientale.

bre des murs de Varatik, ne devait-elle pas gémir profondément des hauts faits de l'igoumène d'Orez? Mais elle paraissait elle-même sentir son impuissance à introduire un peu de lumière et d'ordre dans le chaos. Quand les institutions sont essentiellement mauvaises, les efforts individuels ne parviendront jamais à les améliorer.

L'organisation de Varatik, de l'Ostrof[1], d'Agapia, de Ciganesti[2], ne rend pas d'ailleurs facile la réalisation des réformes[3] rêvées par ceux qui voudraient sauver les monastères en les transformant. Ces couvents ressemblent à ce que j'ai entendu nommer en Belgique des béguinages. Le béguinage diffère des communautés ordinaires en ce que les nonnes y peuvent avoir une petite maison à elles, et y vivre avec une indépendance assez grande pour que l'abbesse ne puisse pas les astreindre aisément à l'exécution de sa volonté. Il est à peu près impossible de surveiller en même temps les deux cents maisons de Ciganesti. On peut sans doute réunir les nonnes au réfectoire, les y faire asseoir à la turque et les y régaler de *mamaliga*. Mais combien d'actions n'échappent pas à la vigilance de la supérieure! Et qu'arrive-t-il quand elle est comme celle de l'Ostrof plus occupée des modes de Paris que de jeûne et de pénitence?

La princesse Brancovano n'était pas certes absorbée par de pareilles préoccupations. Elle portait le costume modeste des nonnes moldaves. Une longue robe en laine noire aux larges manches, serrée à la taille, l'enveloppait tout entière. Un voile en crêpe cachait ses cheveux, descendait jusqu'aux sourcils, entourait son cou et retombait sur ses épaules. Personne, dans la communauté, n'était plus pressée de quitter sa cellule aux diverses heures de la nuit, dès que retentissaient les sons de la *tocca*[4]. Que de zèle n'a pas dépensé cette noble femme qui s'est

[1] Ostrof veut dire île, parce que le terrain, couvert d'arbres magnifiques, où a été construit le monastère, est entouré par les eaux de l'Oltou.

[2] A Ciganesti, où on arrive par une belle forêt de chênes, on trouve 200 maisonnettes rangées en parallélograme.

[3] En faisant l'histoire du couvent d'Interlaken, dans la *Suisse allemande*, tome IV, je crois avoir montré la vanité de toutes ces tentatives de réforme. Le communisme étant antipathique à la nature humaine, aucun principe, même religieux, ne peut remédier à ses inconvénients.

[4] Barre longue et plate en bois blanc dont on tire, à l'aide d'un petit marteau de fer, des sons qui se répandent dans tout le monastère. En frappant sur la *tocca* on fait trois fois le tour de l'église.

ensevelie à Varatik, dans tout l'éclat de la beauté, pour régénérer une institution condamnée à périr ! Avec sa bienfaisance, ses richesses et l'autorité de son nom, elle aurait pu doter son pays de fondations pareilles au magnifique hôpital qu'elle a fait construire à Bukarest avant son départ pour le couvent, et créer quelques-uns de ces beaux établissements que j'ai vus plus tard en Suisse, tels que ce somptueux asile des aveugles que M. Haldimand a bâti près de Lausanne, sur la route de France. Elle aurait ainsi laissé une mémoire à jamais bénie des patriotes, des chrétiens et des peuples..... Le temps est venu de substituer au christianisme des formules, c'est-à-dire au christianisme monastique, le christianisme de la charité. Assez longtemps les hommes se sont égorgés pour des questions insolubles, il est bon qu'ils considérent enfin l'amour de Dieu et des hommes comme le suprême accomplissement de la loi.

Ctesse Dora d'Istria.

POÉSIE.

IL PENSEROSO.[1]

O songeur florentin sculpté par Michel-Ange,
Marbre méditatif du dernier Médicis,
Qui sur ta tombe assis et plein d'un rêve étrange
Couves tant de pensée entre tes fiers sourcils !

toi, chez qui Milton, le chantre de l'Archange,
Déjà d'un double monde essayait les récits,
D'ombres et de rayons mystérieux mélange,
Pensive allégorie au visage indécis !

Vous que l'art a sacrés par deux de ses grands-prêtres,
Statue au front penché, poème aux vers si doux,
De mon *Penseroso* formidables ancêtres,

[1] Sous ce titre, *Il Penseroso,* paraîtra pendant l'année un recueil de poésies gnomiques et sentencieuses de M. le professeur Amiel. Nous sommes heureux de pouvoir détacher à l'avance quelques feuillets de ce petit volume auquel les amis de la poésie réservent un sympathique accueil.

Voudrez-vous renier, bien qu'indigne de vous,
L'arrière petit-fils qui vient en vous des maîtres,
Respectueux disciple, embrasser les genoux ?

Dédicace.

Cœurs pensifs, âmes inquiètes,
Vous tous qui dans la vie à pas mal affermis
Allez, errez, bronchez, je suis ce que vous êtes,
Je vous connais ; salut amis !
Vous qui, recherchant en vous-mêmes
Le mot de tout secret, la clé de toute loi,
Du devoir, du bonheur, agitez les problèmes,
Je viens à vous, accueillez-moi.
Frères d'épreuve et d'espérance,
S'aider à vivre est bon, être compris est doux ;
Je traverse avec vous la joie et la souffrance,
Je vous aime, m'aimerez-vous ?

L'imitation.

Jaloux bien à tort, chacun cède
A l'erreur commune ici bas ;
N'estimant que ce qu'il n'a pas,
Il méconnaît ce qu'il possède.
On croit beaucoup trop au voisin ;
A le copier on s'excède :
Rester soi serait bien plus fin.

Ruse du cœur.

Sans briser l'idole qu'on aime
S'accuser ou se repentir,
C'est le moyen de pervertir
Notre conscience elle-même.
Mal faire en criant : *Peccavi !*
Oh ! l'habile et doux stratagéme
Du cœur rusé, du cœur ravi !

Les naturels rebours.

Connais-tu ces épis sans grâce
Qui, dans une manche glissés,
Par leurs poils revêches hissés,
Grimpent d'autant plus qu'on les chasse ?
Tels sont, contredisant toujours
Et contrariant quoi qu'on fasse,
Les fâcheux esprits nés rebours.

Besoin d'obéissance.

Cruel aveu ! prêcher les autres
Nous dégoûte de nos conseils ;
Nous restons pires ou pareils,
Pour nous être faits leurs apôtres !
Nos cœurs ont besoin contre nous
De lois qui ne soient point les nôtres,
D'un Dieu qui s'adore à genoux.

Le grand exemple.

Dans l'éternel azur de l'insondable espace
S'enveloppe de paix notre globe agité :
Homme, enveloppe ainsi tes jours, rêve qui passe,
Du calme firmament de ton éternité.

H.-Fréd. Amiel.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 8 juin 1858.

SOMMAIRE. : Sécheresse de la chronique et de la température. — Les biens des hospices. — Mort de la duchesse d'Orléans. — Le canal de Suez. — Les Mémoires de M. Guizot. Le catholicisme sous la Restauration. M. de Martignac. Le prince de Polignac et Charles X. — Le livre de M. Proudhon. Théorie de la Justice. Dieu. L'Idéal. Le Mal, le Péché. L'Ame. La Mort, l'*euthanasie*. Le Mariage. La Religion Naturelle. Le Panthéisme. Le Stoïcisme. Le Christianisme. Les temps actuels. Scepticisme. Centralisation. Littérature et Romantisme. La Démocratie et la Révolution. Mission de l'auteur. — Un duel. — M. Cousin et M. Renan. — M. Coquerel fils. — M. Edmond de Pressensé. — Promenade à bord du Léviathan. — Le lac de Neuchâtel selon M. Théophile Gautier.

S'il fallait nous en tenir strictement à la chronique du mois, la nôtre serait pour cette fois aussi sèche, mais non pas si ardente, que la température, devant laquelle tout a pâli, et qui est à coup sûr le sujet le plus général d'entretien.

La cour est à Fontainebleau, et comme l'empereur et l'impératrice en sont revenus un jour pour prendre congé de la reine de Hollande, qui vient de faire un séjour à Paris, on a dit que c'était pour se montrer en public, le bruit s'étant un moment répandu qu'il y avait eu un nouvel attentat; mais ce bruit a été démenti par le *Nord*, journal russe publié à Bruxelles, et qui remplace ici dans les cafés et les cabinets

de lecture l'*Indépendance belge*, d'abord suspendue, et maintenant, dit-on, interdite tout à fait : on nous assure aussi d'autre part qu'il n'y avait aucun fondement à ce bruit. Notons encore une circulaire du ministre de l'Intérieur aux préfets, leur enjoignant de provoquer et de presser, par tous les moyens dont l'administration dispose, la vente des biens des hospices et leur conversion en rentes sur l'Etat, conversion qui doit doubler les revenus de ces établissements, dont les ressources sont aujourd'hui insuffisantes : cette mesure, délicate en soi, assez diversement appréciée, d'ailleurs, par des hommes impartiaux, fait naturellement beaucoup crier le clergé et ses aboutissants.

Voilà tout ce que nous pourrions relever à l'intérieur. Au dehors, c'est, avec le Montenegro, l'embarras turc qui, lorqu'on croit en avoir fini sur un point, recommence à l'instant sur un autre. C'est le *steeple-chase* au pouvoir entre le ministère Palmerston et le ministère Derby, celui-là pour remonter au pouvoir, celui-ci pour s'y maintenir. C'est surtout la mort si subite et si imprévue de la duchesse d'Orléans, perte immense pour son fils, même au point de vue politique; car elle était l'homme d'Etat de la famille, le chef moral du parti, dont elle avait conservé la tradition et le principe, s'opposant avec constance et fermeté à toute transaction. Sa mère disparue, le comte de Paris gagnera peut-être quelque chose dans le parti catholique, mais il perdra probablement beaucoup plus dans le parti libéral.

Enfin, il y a bien une question capitale dans son genre, celle du canal de Suez, revenu l'autre jour sur l'eau à la Chambre des Communes; mais elle est encore dans les limbes de l'avenir, et amis ou ennemis, Français ou Anglais, se gardent bien d'en dire le fin mot, pour ne pas se donner réciproquement l'éveil : c'est que, le canal effectué (et un canal est ici préférable à un chemin de fer, parce qu'il n'exige pas de transbordements), Marseille devient alors le port du monde, non plus seulement de la Méditerranée, mais de l'Océan indien, et que le commerce de l'Angleterre ne communique plus directement qu'avec les Etats-Unis.

Au dedans et au dehors, telle serait, à peu de chose près, toute la matière de notre chronique. Elle serait ainsi vîte faite et encore plus vîte lue, et vous en seriez bien contents ; mais nous? que dirait-on de nous, je vous prie! Laissez-nous donc regarder un peu en arrière, d'autant plus qu'il y a là deux ouvrages, celui de M. Guizot, et celui de M. Proudhon, sur lesquels, ne les ayant pas encore pu lire l'autre mois, nous nous sommes quasi engagés d'honneur à revenir.

— M. Cousin passe pour avoir dit des Mémoires de M. Guizot :

« C'est son plus beau livre. » Que ce mot soit ou non de M. Cousin, il nous semble vrai. Les Mémoires ne sont sans doute pas d'un genre à pouvoir être mis à côté de l'*Histoire de la Civilisation* ou de la *Révolution d'Angleterre* pour la pénétration des aperçus et des généralisations historiques; mais parmi les travaux si nombreux de M. Guizot c'est bien, croyons-nous, son plus beau livre, comme étant le plus complet, le plus égal et le plus nu de pensée et de style. Aussi, le premier volume s'est-il non seulement vendu par milliers d'exemplaires, mais, quoiqu'il s'arrête à la veille de 1830, et qu'ainsi l'on s'attende à voir augmenter l'intérêt dans les volumes suivants, on le lit, on en aime l'esprit de liberté, et l'on s'y reprend un moment malgré soi à ces temps déjà si effacés et moralement si loin des générations actuelles. Au surplus, sa page peut-être la plus vive prouve que, même à de courts intervalles, surtout aujourd'hui que tout va et par conséquent se répète si vîte, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Il s'agit, dans cette page, du parti ultra-catholique sous la Restauration, et de ses prétentions alors encore bien plus agressives qu'aujourd'hui, et plus près de se réaliser, semblait-il.

« Jamais, dit M. Guizot, guerre semblable ne fut plus inintelligente et plus inopportune. Elle arrêta le cours de la réaction qui avait commencé sous le Consulat en faveur des croyances et des sentiments religieux. Je n'ai garde d'exagérer la valeur de cette réaction; je porte à la foi et à la piété réelles trop de respect pour les confondre avec les retours superficiels de l'opinion et de l'âme humaine. Cependant le mouvement qui ramenait la France vers le christianisme était sincère et plus sérieux qu'il n'en avait l'air; c'était à la fois un besoin public et un goût intellectuel; la société, lasse d'ébranlements et de changements, cherchait des points fixes où elle pût se rattacher et se reposer; les esprits de l'atmosphère terrestre et matérielle aspiraient à remonter vers des horizons plus hauts et plus purs; les penchants de la mode morale concouraient avec les instincts de l'intérêt social. Livré à son cours naturel et soutenu par l'influence d'un clergé uniquement préoccupé de rétablir la foi et la vie chrétienne, ce mouvement avait grande chance de se propager et de rendre à la religion son légitime empire.

» Mais au lieu de se tenir dans cette haute sphère, beaucoup de membres et de partisans aveugles du clergé catholique descendirent dans les questions du monde, et se montrèrent plus ardents à repousser la société française dans son ancien moule, pour y rendre à leur église son ancienne place, qu'à réformer et à conduire moralement les âmes. L'erreur était profonde; l'Eglise chrétienne n'est point commme l'Antée payen qui reprend ses forces en touchant à la terre; c'est au contraire en s'en détachant et en remontant vers le ciel que, dans ses jours de péril, l'Eglise retrouve les siennes.

» Quand on la vit se distraire de sa propre et sublime mission pour réclamer des lois de rigueur et pour présider à la distribution des emplois; quand on vit ses désirs et ses efforts dirigés surtout contre

les principes et les institutions qui sont aujourd'hui l'essence même de la société française; quand la liberté de conscience, la publicité, la séparation légale de la vie civile et de la vie religieuse, le caractère laïque de l'Etat parurent attaqués et compromis; aussitôt, le flot montant de la réaction religieuse s'arrêta et céda la place à un flot contraire ; au lieu du mouvement qui éclaircissait les rangs du parti incrédule au profit du parti religieux, on vit les deux partis resserrer leurs rangs; le dix-huitième siècle reparut en armes : Voltaire, Rousseau, Diderot et leurs plus médiocres disciples se répandirent de nouveau partout, recrutant de nombreux bataillons. Au nom de l'Eglise, on déclarait la guerre à la société; la société rendit à l'Eglise guerre pour guerre. Chaos déplorable dans lequel le bien et le mal, le vrai et le faux, le juste et l'injuste, se confondaient et étaient de part et d'autre indistinctement frappés. »

Parmi les portraits, celui de M. de Martignac a aussi été fort remarqué : on a voulu même le retourner contre M. Guizot, comme s'il y reprochait à M. de Martignac de n'avoir pas été ambitieux, tandis qu'il remarque seulement que ce dernier ne l'était pas autant qu'on pouvait se le figurer; mais il ne pose point en principe qu'on doit l'être, comme on voudrait le lui faire dire pour tirer parti contre lui de l'aveu. Les portraits du prince de Polignac et de Charles X, à la veille des fameuses ordonnances, ont quelque chose de saisissant et de triste, surtout celui de ce pauvre roi qui allait laisser tomber sa couronne, comme, à la séance de l'ouverture des Chambres, il laissa tomber son chapeau. Voici encore ces trois portraits, car c'est surtout en fait de Mémoires qu'il faut se borner à citer.

« M. de Martignac a laissé à tous ceux qui l'ont connu, dans la vie publique ou privée, amis ou adversaires, un souvenir plein d'estime et de bienveillance. C'était un caractère facile, aimable, généreux, un esprit droit, prompt, fin, à la fois tranquille et libre ; il avait une éloquence naturelle et habile, lumineuse, élégante, persuasive ; il plaisait à ceux-là même qu'il combattait. J'ai entendu M. Dupont de l'Eure lui crier doucement de sa place, en l'écoutant : « Tais-toi, sirène. » En temps ordinaire et pour un régime constitutionnel bien établi, c'eût été un aussi utile qu'agréable ministre ; mais il avait, dans la parole comme dans la conduite, plus de charme que de puissance. Très-fidèle à sa cause et à ses amis, il ne portait pourtant, soit dans le gouvernement, soit dans les luttes politiques, ni cette énergie simple, passionnée, obstinée, ni cette insatiable soif de succès qui s'animent devant les obstacles ou dans les défaites, et qui entraînent souvent les volontés, même qnand elles ne changent pas les esprits. Pour son propre compte, plus honnête et plus épicurien qu'ambitieux, il tenait à son devoir et à son plaisir plus qu'à son pouvoir. Ainsi, quoique bien venu du Roi comme des Chambres, il n'exerçait cependant, ni aux Tuileries, ni au Palais-Bourbon, ni l'empire, ni même l'influence que son excellent esprit et son rare talent auraient dû lui donner.

» Deux figures sont restées, depuis 1830, gravées dans ma mémoire : le roi Charles X au Louvre, le 2 mars, ouvrant la session des Cham-

bres, et le prince de Polignac au Palais-Bourbon, les 15 et 16 mars, assistant à la discussion de l'adresse des 221. L'attitude du Roi était, comme à son ordinaire, noble et bienveillante, mais mêlée d'agitation contenue et d'embarras; il lut son discours avec quelque précipitation, quoique avec douceur, comme pressé d'en finir ; et quand il en vint à la phrase qui, sous une forme modérée, contenait une menace royale, il l'accentua avec plus d'affectation que d'énergie. En y portant la main, il laissa tomber son chapeau, que le duc d'Orléans releva et lui rendit en pliant le genou avec respect. Parmi les députés, les acclamations du côté droit étaient plus bruyantes que joyeuses, et il était difficile de démêler si, dans le silence du reste de la Chambre, il y avait plus de tristesse ou de froideur. Quinze jours après, à la Chambre des députés, au sein du comité secret où l'adresse fut débattue, dans cette salle vide de spectateurs, M. de Polignac était à son banc, immobile et peu entouré, même de ses amis, avec l'air d'un homme dépaysé et surpris, jeté dans un monde qu'il connaît mal et où il est mal venu, et chargé d'une mission difficile dont il attend l'issue avec une dignité inerte et impuissante. On lui fit, dans le cours du débat, sur un acte du ministère à propos des élections, un reproche auquel il répondit gauchement, par quelques paroles courtes et confuses, comme ne comprenant pas bien l'objection, et pressé de regagner sa place. Pendant que j'étais à la tribune, mes regards rencontrèrent les siens, et je fus frappé de leur expression de curiosité étonnée. Evidemment, au moment où ils faisaient acte de volonté hardie, ni le Roi ni son ministre n'étaient à leur aise ; il y avait dans les deux personnes, dans leur physionomie comme dans leur âme, un mélange de résolution et de faiblesse, de confiance et de trouble, qui en même temps attestait l'aveuglement de l'esprit et trahissait le pressentiment du malheur. »

— La saisie du livre de M. Proudhon a sans doute été un événement : le livre en sera-t-il un lui-même ? La saisie y aurait bien alors un peu aidé, la condamnation surtout, si elle venait y joindre l'intérêt qui s'attache toujours aux livres prohibés. Les adversaires de cette mesure et en général du pouvoir qui l'a prise, conviennent cependant, eux aussi, que la seconde impression sur l'ouvrage lui est moins favorable que la première : l'espèce de sursaut qu'il donne d'abord, se change bien vîte en mille doutes divers, dans l'esprit même de ceux qui approuvent l'œuvre de démolition de l'auteur, mais qui ne lui passent pas avec autant de facilité son essai de construction, ni tous les arguments dont il se sert, soit pour fonder, soit pour détruire. M. Proudhon appartient sans doute à la révolution; elle est son dieu, quoiqu'il n'en veuille d'aucune sorte dans l'ordre social, car on a toujours un dieu, comme qu'on fasse, on ne peut pas plus échapper à en avoir un qu'on n'échappe à l'air qu'on respire; il doit même, à son point de vue, se tenir pour le seul véritable apôtre de la révolution; mais il n'y est point chef, comme en rien il ne reconnaît point de chef non

plus : c'est un combattant solitaire, qui n'a pas de parti, n'en représente aucun, les nie et les détruit tous.

Tel il s'était montré jusqu'à présent; mais aucun de ses actes ni de ses livres n'avait mieux constaté le fait, ne l'avait mieux mis en relief, rendu plus sensible et en quelque sorte plus parlant. Dans ce dernier ouvrage en effet, sa nature éclate avec d'autant plus de force et d'audace qu'il s'y donne pleine carrière; aussi l'y retrouve-t-on d'autant plus ce qu'il a toujours été : seul et voulant l'être, aimant à l'être; démolissant les autres et lui-même par l'excès de ses coups en tout sens et par ses propres contradictions et volte-face; abîmant surtout les plus proches de lui, et nul, disent les républicains, n'a fait plus de mal à la république; enfin, comme talent, sans méconnaître sa vigueur et sa variété de pensée, avant tout pourtant un *éreinteur* de première force et qui dans le genre, outre infiniment plus de fonds et de solidité, pourrait en remontrer à M. Veuillot lui-même. Voilà, si le public eût été laissé le seul juge, quelle eût été probablement l'impression finale sur le livre, et ce qu'elle restera peut-être encore après tout : une vive secousse de curiosité, plutôt que de passion et d'entraînement.

Mais une impression, fût-ce même celle du public, n'est pas un jugement, et ne saurait surtout l'être pour un ouvrage où assurément les idées ne manquent pas, quoique l'auteur y donne souvent aussi ses propres impressions pour des raisons, et que sa personnalité y joue un rôle considérable. Le livre reste donc encore à juger dans le public; et quant à ce jugement là, nous voulons dire un jugement purement philosophique et littéraire, il est douteux que l'arrêt du tribunal, quel qu'il soit, y aide beaucoup. Cela tient au livre lui-même, où le bon et le mauvais, le vrai et le faux, la logique et la passion, la force et la brutalité, les arguments et les assertions, les raisons et les invectives, sont tellements entremêlés dans le fond et la forme, que non seulement il ne serait ni court ni facile d'opérer le triage d'éléments si disparates, mais qu'ils se heurtent et se réfutent l'un l'autre, pour ainsi dire sur place; en sorte que plus on avance dans la lecture de l'ouvrage, moins on éprouve l'envie et le besoin de le combattre, tout en ne se sentant ni vaincu ni gagné.

Que dire, par exemple, lorsque, se livrant à une logique, sérieuse, mais systématique analyse de l'Enéide de Virgile, et non content de voir dans la *révélation virgilienne* une affirmation du Droit, une annonce de la Justice, et, en cela, comme un pressentiment de sa propre théorie, l'auteur ajoute en toutes lettres et du plus beau sang-froid : « L'Enéide, qui pourrait aujourd'hui le méconnaître? devait

» servir d'évangile aux nations. Je dirai toute ma pensée : l'Enéide » est le christianisme même. Comment, direz-vous, le messie de la » ville éternelle s'est-il laissé détrôner par celui de Capharnaüm? » Comment le grand poëme a-t-il été supplanté par cette Macédoine » du *Nouveau Testament*[1] ?..... » Oui, comment ? l'explication de l'auteur, savoir l'immoralité romaine, ne revient qu'à constater le fait, et de plus elle en suppose une autre, l'immoralité *humaine*, la grande pierre d'achoppement du système de M. Proudhon, comme de tous les systèmes, et contre laquelle il paraît que même un grand poëme ne suffit pas. Que dire surtout, lorsqu'ayant le triste courage de chercher quelque chose à reprendre dans la mort du Christ, qui, « au moment décisif, agonise, » il lui préfère..... celle de Danton[2] ! La conscience du genre humain proteste, et il n'est point sûr que celle même de M. Proudhon ne proteste pas. De tels traits, et ils sont nombreux, vous mettent naturellement en défiance sur tout le reste. La partie purement théorique peut paraître plus ou moins discutable, mais elle est déjà comme ébranlée par ces écarts, ces déviations brusques des instincts et des sentiments naturels, puisqu'au fond ce ne sont là que des jets de la théorie elle-même. Les mœurs en général, et particulièrement la famille, sont certainement ce qu'il y a de plus remarquable dans le livre, de plus hardi et de plus fort, de plus sain et de meilleur ; ce n'est probablement pas là ce qui lui vaudra, dans le public français, le plus d'influence et de sympathie, mais M. Proudhon n'en aura pas moins dit à celui-ci de rudes vérités et que lui seul pouvait dire ; tout le monde, en outre, reconnaît, et nous aimons à le répéter, qu'il prêche d'exemple sur ce chapitre, et que ses ennemis n'ont jamais pu le prendre en défaut sur sa vie privée : comment, malgré tout cela, ne pas concevoir cependant quelques doutes sur sa théorie, même en fait de famille et de mœurs, lorsqu'on le voit non seulement entrer et s'étendre à ce sujet dans les détails les plus crûs et les plus excessifs ? ou bien se déclarer sans-culotte, et réclamer, parmi ses aïeux en sans-culottisme, jusqu'au hi-

[1] Tome III, page 122.

[2] « Jésus, au moment décisif, agonise..... Il manque de ce courage viril, que la conscience supplée, mais qu'elle ne remplace pas, et il n'a qu'une notion imparfaite de la Justice. Supérieur à Danton pour la sainteté, il lui est inférieur pour l'énergie que donne à l'âme l'Amour, la Paternité et le Droit ; et c'est pourquoi nul homme devant la mort n'égala jamais Danton. » (Tome II, pages 129 et 130.)

deux Hébert [1] ? ou bien encore, après avoir lentement relevé les sensualités voilées des romans modernes, nous vanter comme tout ce qu'il y a de plus chaste le *Pantagruel* de Rabelais [2] ? Le donnera-t-il à lire à ses filles ? Les partisans du mot crû auront beau faire : « *Qu'il ne sorte de votre bouche aucune parole déshonnête,* » paraîtra toujours un principe supérieur. C'est ce principe, dirait M. Proudhon, qui a causé l'hypocrisie du langage : oui, comme les lois causent celle des gens qui n'osent pas être ouvertement fripons. Tant pis pour les hypocrites ! le principe n'en est pas moins bon, et dans le langage comme en tout le reste, l'hypocrisie est aussi « un hommage que le vice rend à la vertu. »

Ces traits, ou d'autres du même genre ; l'apologie de Satan, en faveur duquel M. Proudhon déploie aussi toute sa verve et saisit presque la lyre [3] : tout cela, boutades, me direz-vous ; équipée, esclandre de pensée et de style, vitres cassées pour faire du bruit. Oui ; mais boutades qui ne détonnent pas dans l'ensemble, vitres cassées à bon escient, esclandre au nom des principes, équipée à cheval sur la théorie. Car il ne faut pas se dissimuler que tout se tient dans ce livre : s'il est inattaquable sur un point, il l'est sur tous ; si un point branle, tout branle aussi. Que sera-ce donc si la pierre angulaire elle-même n'est pas solide !

Cette pierre angulaire, sur laquelle tout l'ouvrage est construit, et sur laquelle doit l'être tout l'ordre social, famille, vie privée et publique, industrie, arts, science et institutions, c'est la Justice : incomplète et manquée dans l'Eglise ou le christianisme, comme dans toules religions, parce qu'elle y est subordonnée à un autre principe, elle apparaît enfin pure et seule dans la Révolution, dont le livre de M. Proudhon est ainsi le vrai commentaire et dégage l'idée révélatrice, celle qui explique et ferme le passé, qui dévoile et ouvre l'avenir. De là le titre : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise.* « La Justice

[1] ..... « Héritier de Clootz, de Chaumette, de Marat, de Momoro, de Jacques Roux, de Varlet, d'Hébert lui-même, car il faut les nommer tous, je n'ai pas le droit de trier mes aïeux. »..... (III, 490.)

« Nous avons entendu M. de Lamartine traiter Rabelais d'*infâme cynique.* Pareille insulte devait lui venir du plus mou et du plus efféminé de nos idéalistes. Rabelais est chaste entre tous les écrivains, et Pantagruel honorable entre tous les héros. » (III, 70.)

[3] « Viens, Satan, viens, le calomnié des prêtres et des rois, que je t'embrasse, que je te serre sur ma poitrine ! Il y a longtemps que je te connais, et tu me connais aussi. Tes œuvres, ô le béni de mon cœur, ne sont pas toujours belles ni bonnes ; mais elles seules donnent un sens à l'univers et l'empêchent d'être absurde, » etc. (II, 540.)

» est en nous, comme l'amour, comme les notions du beau, de l'utile, » du vrai, comme toutes nos puissances et nos facultés. » Elle nous est *immanente*, elle a son foyer et sa base dans l'âme humaine, et vouloir lui donner un autre support qu'elle-même, c'est la fausser et la compromettre. Telle a été l'erreur de toutes les religions, comme leur germe délétère, soit pour elles, soit pour les sociétés et les civilisations qu'elles ont fondées ; en vertu de leur nature propre, elles sont obligées de rapporter la Justice à un principe supérieur, à l'Amour, à l'Idéal, à l'Absolu, à Dieu. Que Dieu existe ou n'existe pas, « la notion de Dieu n'a rien à faire dans nos constitutions juridiques, » pas plus que dans nos traités d'économie politique ou d'algèbre. » (I, 84, 85.) L'Absolu est hors de notre portée, l'Amour idéalise, et l'Idéal fait nécessairement de son objet une *idole*, engendre nécessairement l'idolâtrie. Toutes les religions aboutissent bon gré mal gré à une idolâtrie, y compris le christianisme, que M. Proudhon confond à plaisir avec le catholicisme ; et, par le fait, il n'y a eu jusqu'ici qu'une seule religion, qu'une seule Eglise, aux ramifications infinies, mais toutes plus ou moins grossièrement idolâtres, parce que toutes partent forcément de l'Absolu, de l'Idéal, le grand ennemi de la Justice, et qui est aussi le leur.

On voit que M. Proudhon, à sa manière, n'est pas moins l'apôtre du réalisme que son compatriote, le peintre Courbet. Il y aurait là peut-être un thème à d'autres curieux rapprochements sur ces deux vrais types du Franc-Comtois, dru et fin ; mais passons.

Voilà donc la Justice assise au foyer de l'âme humaine, ne relevant que d'elle-même et seule chargée de diriger l'humanité. « La Justice, » en deux mots, est l'humanité, » ajoute encore M. Proudhon, duquel on pourrait dire que la doctrine n'est ni précisément l'athéisme ou le panthéisme, puisqu'il ne croit pas plus possible de nier Dieu que de l'affirmer et qu'il en relègue seulement la notion dans l'inaccessible Absolu ; ni encore moins le théisme, mais l'*humanisme*, un humanisme juridique, sorte de règne supérieur aux trois règnes de la nature, le règne de l'humanité, ayant la Justice pour loi. (III, 432, 500.)

Deux choses cependant l'embarrassent. L'une est celle où tous les systèmes viennent se heurter : ce monde étant bien et dûment organisé pour sa loi, pourquoi donc les choses y vont-elles si mal ? la Justice ayant tout ce qu'il faut pour se suffire à elle-même et pour accomplir sa tâche, pourquoi ne l'accomplit-elle pas, pourquoi ne règne-t-elle pas dans son règne, le règne de l'humanité ? Ah ! la faute en est encore à l'Idéal, qui arrête l'élan de la Justice, la fixe dans un de ses progrès et de ses actes, et la corrompt en l'y divinisant. « C'est

» ainsi que les premières sociétés se firent autant d'idoles de la caste, » de l'esclavage, de la polygamie, du despotisme ; et tout individu qui » manque à la Justice, sans préjudice de l'excuse que lui fournit l'état » d'antagonisme où il vit, agit de même : il obéit à un idéal. » (III, 50.) Nous voilà bien avancés de savoir que c'est l'idéal qui nous fait commettre le mal, comme si faire le mal n'était pas le vrai mal, et non pas le comment ni le pourquoi.

L'autre difficulté que se pose M. Proudhon lui appartient en propre, et résulte de sa théorie. Toute bizarre qu'elle soit, elle est capitale pour lui. La voici, avec sa solution. La Justice est une de nos facultés, notre faculté-maîtresse, pour ainsi dire. Or, « la vue, l'ouïe, l'o- » dorat, le toucher, ont chacun leur organe;..... la pensée a aussi le » sien, qui est le cerveau ; et dans ce cerveau chacune des facultés de » la pensée a son petit appareil. Comment la Justice, faculté souve- » raine, n'aurait-elle pas son organisme, proportionné à l'importance » de sa fonction ? » (III, 434.) Quel est donc cet organe de la Justice ? C'est « l'androgyne ou le couple conjugal. » De là, pour le dire en passant, le sérieux et la sévérité de pensée avec lesquels l'auteur considère le mariage : ce sérieux et cette sévérité, c'est une justice à lui rendre, ont leur côté moral ; mais ils ont aussi leur côté théorique, comme on voit, et l'on se prend à penser que M. Proudhon s'est marié pour ne pas laisser incomplète en lui la faculté de la Justice, pour donner à cette faculté son organisme, sans quoi il n'aurait été qu'imparfaitement justicier. Mais alors que sont donc les vieilles filles et les vieux garçons ? Ils n'ont qu'une faculté de justice manquée, et les voilà non seulement hors la Justice et la loi, mais hors l'humanité.

Plaisanterie à part, nous comprenons ! la justice dans la famille, pour qu'elle s'élève de là dans la cité. Mais M. Proudhon veut davantage : pour lui la justice est une faculté, et il lui veut un appareil, un organisme par lequel elle exerce sa fonction. Or, comment le couple conjugal peut-il être appelé un appareil, un organisme de la Justice, analogue à celui du cerveau pour la pensée ? Enfin, puisqu'il y tient, acceptons l'androgyne : voilà donc la Justice constituée. Acceptons-la même comme bonne et parfaite : alors, étant la loi souveraine de notre être, notre centre et notre tout suprêmes, elle est Dieu, notre Dieu, et par conséquent nous retombons dans l'Absolu, dans l'Idéal, et toute la théorie de M. Proudhon s'écroule par la base. Il démontre fort bien que l'athéisme étant la négation de l'absolu, base et support de tous nos concepts, est, par suite, celle « de toutes les idées sans » exception, car, dit-il, nous ne possédons pas une seule idée qui ne » couvre un absolu, et qui ne tombe, si l'absolu lui est retiré, » et il

conclut énergiquement: « L'athéisme se croit intelligent et fort, il est » bête et poltron. » (II, 301, 302, 306.) Aussi, ajoute-t-il, « la révolu- » tion n'est point athée : elle ne nie pas l'absolu, elle l'*élimine.* » Mais s'il n'est pas plus possible de nier Dieu que l'absolu, ne l'admettre qu'à la condition « qu'il ne sorte pas de l'absolu, » le nier partout ailleurs, dans la science, dans la morale ou l'éthique, « et surtout dans l'éthique, » répète M. Proudhon, le repousser de notre sphère réelle pour le laisser dans sa sphère métaphysique ultra-expérimentale, l'*éliminer,* en un mot, est bientôt dit, mais n'est pas sitôt fait : il est un peu moins facile de s'en passer que de déclarer qu'on s'en passe. Chacun, bon gré mal gré, a son Dieu, et celui de M. Proud'hon est la Justice. Dieu, ce Dieu qu'il rejette en se le représentant alors un peu trop sous l'image vulgaire du Père Eternel, Dieu est aussi la Justice, comme il est aussi l'Amour et la Grâce, heureusement aussi la Grâce, quoique M. Proudhon n'en veuille pas. Il n'en a pas moins un Dieu, la Justice ; sa doctrine est le culte de la Justice, ou elle n'est rien, car elle ne serait en ce cas qu'une doctrine sans vie, étant sans amour, sans adhésion de l'âme. M. Proudhon se trouve ainsi avoir fait sans le vouloir ce qu'il reproche tant à Saint-Simon, à Fourier, à Auguste Comte : une religion. C'était bien la peine de composer un gros livre dont l'essence est de les nier toutes !

A en juger d'après ce principe lui-même, c'est donc une pierre branlante que celle qui porte toute cette construction titanique; et, comme tout y est parfaitement joint et lié, si cette pierre vacille, tout, dans le reste de l'édifice, reçoit et répète aussitôt l'ébranlement. C'est comme un pivot sur lequel tout, dans l'immense machine, tourne et vire, qui met tout en mouvement, d'où tout part et où tout vient aboutir : le pivot forcé et faussé, les plus lointains et les moindres rouages le sont aussi. Par exemple, la partie critique.

Comme c'est toujours le cas chez les constructeurs de systèmes, qui excellent surtout à battre en brèche ceux de leurs devanciers, cette partie est de beaucoup la plus forte dans l'ouvrage de M. Proudhon, surtout sa critique du catholicisme, avec lequel il lui était commode d'identifier le christianisme : il faisait ainsi, d'un seul coup, rafle de tous les deux, et de la réforme par dessus le marché, pour laquelle il va sans dire qu'il a un dédain profond, plus profond dans les termes que dans les idées, car il n'en a guère d'autres sur elle que celles du catholicisme avec tous ses préjugés. Au fond, par le rejet de l'autorité religieuse, par la moindre importance de l'église visible, la Réforme n'allait pas à sa thèse, et sans s'en douter il a mieux aimé ne pas l'envisager de trop près. A plus forte raison, quoiqu'il proclame le règne

de « l'esprit libre, » ne s'est-il pas attaché à relever le vrai côté du christianisme, qui est aussi le règne de l'esprit, mais en vérité et en charité. Involontairement, il lui convenait mieux de ne le voir que dans le catholicisme, et celui-ci, surtout dans ses tendances au despotisme et à l'idolâtrie. Il lui réserve donc tous ses coups, et véritablement il fait contre lui une charge à fond, dont on a pu dire que, du moins sur ce qui le caractérise et lui appartient en propre, le catholicisme aurait peine à se relever. « Bossuet, dit-il, met la der-
» nière main à l'édifice catholique et prononce l'oraison funèbre de
» l'Eglise... Béni sois-tu, évêque intrépide !... Tu nous as fait voir
» l'absurdité des églises scissionnaires : sois tranquille : nous appli-
» querons à l'Eglise mère la catapulte. Tu ne pouvais souffrir d'héré-
» tiques : nous ne souffrirons pas même d'orthodoxes. » (III., 162, 163). Mais il n'en résulte pas moins de tout l'esprit de son livre qne si quelqu'un ou quelque chose venait à prouver à M. Proudhon qu'il s'est trompé sur son grand principe, celui de la Justice, en le cherchant ailleurs que dans le christianisme, il devrait se faire catholique, et qu'il en serait un des plus fanatiques et des plus ardents. S'il n'eût pas été Vanini ou Bruno, il eût été familier de l'inquisition en d'autres temps.

Heureusement dans le nôtre, les Vaninis ne sont plus conduits au bûcher : ils sont seulement condamnés à quatre mille francs d'amende et à trois années d'emprisonnement. C'est l'arrêt qui vient de frapper M. Proudhon. Nous n'avons point à le discuter, et il n'a, du reste, produit aucune émotion dans le public, comme nous en avions déjà le pressentiment en commençant cet article ; mais il nous ôte tout-à-fait l'envie de pousser plus loin notre travail de critique. Nous n'avons d'ailleurs jamais eu la prétention de donner ainsi en courant, comme doit le faire même une boîteuse Chronique, l'analyse et le jugement d'un ouvrage substantiel, qu'il faudrait au contraire suivre pied à pied, soit pour le bien saisir, soit pour le combattre. Nous ne croyons pourtant pas nous être trompés sur son idée mère, sur sa ligne principale, qu'il nous suffira d'avoir signalée à nos lecteurs. Ils la retrouveront aisément dans les citations par lesquelles nous allons terminer, pour la leur montrer dans sa forme propre, et achever de faire un peu connaître le livre à ceux de nos amis qui n'auront pu se le procurer. Nous nous fions assez à leur sagacité pour n'avoir pas besoin de rattacher nous-mêmes à cette ligne centrale, autrement que par quelques mots çà et là, le fil de ces citations, nécessairement très-brisé.

Dieu, l'*Absolu*, l'*Idéal*. (Nous prenons les passages où il parle de Dieu le moins irrespectueusement, lesquels nous semblent, d'ailleurs, le mieux rendre et préciser sa doctrine.)

« L'athéisme niant, et cela sans motif, ce que l'entendement de toute nécessité suppose, un *substratum* des phénomènes, nie par là même la légitimité de tous les concepts; il s'interdit la science. Un athée n'eût pas découvert l'attraction. Une telle négation est du chaotisme, du nihilisme; pis que tout cela, faiblesse de cœur, toujours de la religion. L'athéisme se croit intelligent et fort, il est bête et poltron.

» Sans la faculté de penser l'*en soi* des choses, l'homme ne concevrait pas la substance, la force, la vie, l'esprit; il ne découvrirait pas l'absolu; il ne posséderait pas, dans cet absolu, la matière de son Dieu. Sans la Justice qui le possède et le poursuit sans cesse, il n'éprouverait pas ce sentiment particulier de crainte que donne le péché, et que la théologie a si bien nommé crainte de Dieu; il n'aurait aucune raison d'adorer l'absolu; il ne concevrait pas Dieu comme un postulé de sa raison pratique; il ne se ferait pas de ce Dieu le principe et la sanction de ses mœurs; il n'aurait pas même l'idée de Dieu... Le caractère de la raison spéculative est de supposer, d'affirmer en toute chose un absolu, aussi bien dans l'universalité des créatures que dans la plus imparfaite d'entre elles. Que l'homme agisse donc, à l'égard de tous ces absolus, du plus grand aussi bien que du plus petit, comme à l'égard de lui-même; qu'il les compte, mais qu'il ne s'en fasse pas des idoles. — C'est la guerre à Dieu, direz-vous. — Soit : faites la guerre à Dieu même, au nom de la Justice et de la vérité. » (Tome II, p. 302 et 303.)

« L'antithéisme n'est pas l'athéisme : le temps viendra, j'espère, où la connaissance des lois de l'âme humaine, des principes de la justice et de la raison, justifiera cette distinction, aussi profonde qu'elle paraît puérile. » (II, 209.)

« Tous les peuples ont cru, d'un sentiment spontané, qu'en ce qui concerne particulièrement la loi morale, lorsqu'elle est fidèlement observée, il y a quelqu'un qui s'en réjouit; lorsqu'elle est foulée aux pieds, qui s'en offense. Et ce quelqu'un, conformément à leurs habitudes mentales, ils l'ont placé dans le ciel. Là-haut, dit Job, est celui qui regarde et qui note ce que je fais.... Pensée sublime, devant laquelle l'opinion des déistes, qui font Dieu indifférent aux affaires humaines, paraît du dernier absurde. Certes, s'il est un esprit infini, une âme universelle, qui personnifie en soi la loi des mondes, cet esprit s'affecte de tout ce qui arrive dans la création; Dieu, le bienheureux des bienheureux, est en même temps le plus malheureux des êtres.

» Mais que signifie, pour nous qui considérons surtout en Dieu la conscience de l'humanité, ce magnifique symbole? C'est que l'homme, quand la vertu le délecte ou que le péché le tourmente, se réjouit, pâtit, non pas en qualité de serf de la loi, attendant punition ou récompense de son souverain, comme le donnent à entendre les moralistes; il souffre, il pâtit en qualité de législateur..... Cette loi violée, c'est lui-même. » (III, 501.)

» La religion, en un mot, est le respect de l'humanité idéalisée et adorée par elle-même sous le nom de Dieu : là est tout le mystère. » (III, 433.)

Mal, péché. (Vient d'une idéalisation trop prompte.)

« Comment l'homme, que la nature, suivant nous, a créé digne,

tombe-t-il ensuite dans l'indignité? L'animal est fidèle à son instinct: d'où vient que l'homme seul trompe son propre cœur, qu'il se montre lâche, immoral, et, malgré le vœu de son âme, insocial?

» En deux mots, si, comme la prévalence du péché induit à le croire, la Justice est inefficace, la Justice est une chimère; elle n'est pas de l'humanité, et il ne nous reste qu'à ployer les genoux. Telle est l'objection.....

» Nous touchons aux profondeurs de la psychologie.

» Le fait du péché ou de l'esclavage de l'âme élevant le doute sur l'efficacité de la Justice, la Justice est menacée dans sa réalité et son immanence, et tout le système de la Révolution se trouve compromis.» (II, 424, 425.)

..... « Ainsi l'horrible cauchemar nous poursuit toujours. Vingt fois dans ces études nous avons terrassé l'hydre, et quand nous nous croyons délivrés, nous la retrouvons plus menaçante, qui nous défie à un dernier combat. Quelle fascination nous obsède, et nous fait sans cesse trouver, à l'analyse, le mal et la mort, là où l'instinct de notre cœur nous promettait la vie et la vertu? » (III, 44.)

Nous avons dit la réponse de l'auteur à cette objection : l'homme *idéalise;* c'est là le mal. Mais M. Proudhon qui ne veut prendre pour base de ses déductions que des faits et des phénomènes, n'en voit pas un ici, qui est pourtant capital : l'homme non seulement idéalise, mais *veut* idéaliser, et c'est dans son *vouloir* et non dans son procédé qu'est le mal.

« L'absolu à réaliser, continue donc l'auteur, voilà la foi de l'homme, sa loi, sa destinée, sa béatitude, en un mot, son IDÉAL.

» De toutes les réalisations de l'idéal, la plus élevée, celle qui domine les autres, est la *Justice.*

» L'homme, par son libre arbitre, est artiste, et le premier objet de son idéal est sa conscience; toutes les manifestations de son idéal ont pour objet, en dernière analyse, sa justification : c'est pourquoi nous sommes tous, au fond du cœur, puritains et rigoristes.....

» Pour réaliser la Justice, la première condition est d'en connaître la loi..... Or, il s'en faut de beaucoup que la science aille du même pas que l'imagination; que l'industrie, l'économie sociale, le droit soient aussi prompts dans leur développement que la poésie et l'art....

» Cependant la Liberté ne peut attendre : ce qu'elle ignore, elle le devine ou le supplée. L'homme est impatient de se posséder et de jouir de sa gloire; il a besoin de se savoir juste, héroïque, brave et beau; il ne peut pas ajourner sa félicité à une révélation tardive, qui d'ailleurs ne lui importe que comme élément de son idéal. Le libre arbitre devance donc toujours nécessairement la science : avec les données telles quelles dont il dispose, il produit son idéal, et cet idéal, plus ou moins conforme à la raison des choses, devient sa formule juridique : c'est pour lui le sujet, l'objet, le type, l'image, la condition, le principe, le gage, de la Justice.

» Ayant ainsi réalisé l'absolu, la Liberté se repose dans la contemplation de son œuvre.....

» Toutes les fois que l'homme a accompli une tâche, terminé une expérience, exécuté un travail, prononcé un discours, frappé un coup,

rempli un devoir, il se recueille, se juge, et, dans une rêverie plus ou moins prolongée, se repaît de son idée, parlons plus exactement, de son idéal.

» Et qu'est-ce que cet idéal? Une miniature de la liberté, une épreuve de l'absolu.

» Là donc est le piége.

» En vertu de son libre arbitre, l'âme cherche sa béatitude dans la Justice et l'idéal, qu'elle identifie : en quoi au fond elle ne se trompe pas. Mais, par suite de l'imperfection de ses notions, sa formule juridique est d'abord erronée, et tandis que, grâce à l'idéal dont elle la revêt, elle croit avoir saisi la Justice dans la sublimité de son essence, elle n'a produit qu'une fausse divinité, une *idole*.

» L'IDOLATRIE, en un mot, le christianisme l'a fort bien dit, mais sans comprendre le moins du monde sa propre parole, idolâtre qu'il était lui-même : voilà la cause première du péché, principe de toutes les défaillances et de toutes les dissolutions sociales.

» La cause première du péché,.... cette cause tant cherchée est dans ce que l'âme a de plus légitime et de plus saint, dans l'identité fondamentale, mais inaperçue, de la Justice et de l'idéal, la première incomplète dans ses notions, le second pris pour l'Absolu ; elle doit s'affaiblir progressivement par la rectification du droit, et son équation avec l'idéal. » (III, 47-51.)

Ainsi, tout le mal vient de notre faculté idéalisatrice combinée avec un défaut de connaissance. Mais pourquoi, sous une formule juridique plus avancée, voit-on précisément les mêmes genres de péchés, aussi caractérisés si ce n'est plus, que sous les formules juridiques arriérées? On ment, par exemple, sachant parfaitement qu'on ne doit pas mentir, on ment chez les sauvages, mais tout aussi bien, si ce n'est mieux, chez les civilisés. Dans le mal il y a donc autre chose ; il y a la volonté de le faire : c'est là un phénomène que M. Proudhon oublie de compter. Mais il n'en poursuit pas moins sa thèse.

« C'est l'idéalisme qui corrompt à sa source la pensée humaine et qui fausse tous ses jugements.....

» Tout se conserve et se développe dans l'Humanité par la Justice ; tout dégénère par l'idéal.

Que nous reste-t-il à dire maintenant, sinon que le règne de l'absolu touche à sa fin, et que, l'entraînement de l'idéal, source de si effroyables débauches, étant une fois ramené à sa juste mesure, le progrès s'accomplira d'une manière continue, sans convulsions et sans révoltes? Les dieux sont partis ; le scepticisme, qui semble menacer aujourd'hui la Justice, les a exterminés. L'heure sonnera bientôt des assises perpétuelles et de l'incorruptible jugement. » (III, 52, 232, 53.)

Dans ce dernier passage et d'autres d'un ton analogue, l'auteur ne semble-t-il pas, sans le vouloir, prêcher aussi une religion, sa religion, puisqu'il se mêle de prophétiser? Il n'en ajoute pas moins cependant :

« Le rôle des religions est fini : elles sont convaincues d'incapacité morale et juridique par essence; voilà ce qu'il faut opposer sans cesse aux nouveaux religionnaires.

» Dieu, ou l'idéal, et sa religion, sont les mêmes dans toutes les professions de foi. C'est toujours l'accusation contre la nature humaine; et il n'y a qu'une religion sur la terre, un seul dogme, une seule discipline, un seul idéalisme, lequel se résout toujours dans l'abandon de la Justice et la confiscation de la liberté. » (III, 72.)

« Je conclus : la religion, quel qu'en soit le Dieu, esprit ou fétiche; quel qu'en soit le dogme, théisme ou panthéisme, vitalisme ou socialisme, se résolvant en une mythologie de la pensée, divise la conscience : par conséquent elle détruit la morale, en substituant à la notion positive de Justice une notion sous-introduite et illégitime.

» Il n'y aurait qu'un cas où la religion pourrait faire exception à cette règle, ce serait celui où elle aurait pour symbole ou divinité la conscience même, ou, pour mieux dire, la Justice, dans l'idéalité abstraite de sa notion : mais alors la religion serait identique à la Justice, ce qui détruit l'hypothèse. » (II, 41.)

Oui; mais si les termes de l'hypothèse étaient renversés, si la pure et parfaite Justice, même en nous, était Dieu lui-même, Dieu qui habite aussi dans nos cœurs, il y aurait alors une religion ; et cette hypothèse est si vraie, qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours une religion, comme il est impossible qu'il n'y ait pas un Dieu.

L'*âme*. (Même théorie que sur Dieu, et même *élimination* pratique.)

.... « La science, qui va jusqu'au concept et qui le pose, ne peut plus dire si l'objet conçu est matière ou autre chose que matière, si c'est un *substratum* différent de la matière ou un état particulier de la matière : elle ne pénètre pas jusque-là et s'arrête court. Ne pas nier l'*en soi* de la vie, le supposer, le distinguer, est tout ce que je puis. Devant la science, cette vie ne devient une réalité intelligible qu'en deçà du phénomène; au-delà, ce n'est plus qu'une hypothèse, nécessaire il est vrai, mais une hypothèse.

» Considérant ensuite les manifestations de la vie dans un animal donné, soit l'homme, par exemple, je puis, en distinguant parmi ces manifestations celles qui ont pour objet la vie de relation, sensation, intelligence, sentiment, les concevoir comme un système distinct, dont le *substratum* est emprunté à la vie répandue dans l'univers, mais qui, par la forme, qu'il a reçue, n'est plus le même que celui que je place dans le lion ou le cheval. A ce tout animique, que j'abstrais des organes qui sont censés le contenir et le servir, je donne le nom d'*âme*....

» Mais qu'est-ce que l'âme en elle-même? Est-elle simple ou composée? matérielle ou immatérielle? Est-elle sujette à mourir? A-t-elle un sexe? Qu'est-ce qu'une âme séparée de son corps, et que faut-il entendre par la *discession des héroès*, comme dit Rabelais? Où vont les âmes après la mort? Quelle est leur occupation? Reviennent-elles habiter d'autres corps?.... Questions ultra-scientifiques, auxquelles la raison ne peut s'empêcher d'accorder quelques heures, ne fût-ce que pour s'en rendre compte, mais dont la poursuite ne saurait amener que charlatanisme, hypocrisie, rétrogradation de la vérité, corruption de l'esprit, et abêtissement du peuple. (II, 278-280.)

» J'écarte tout théologisme, toute théorie de l'Absolu.... La Justice est humaine, tout humaine : c'est lui faire tort que de la rapporter, de près ou de loin, directement ou indirectement, à un principe

supérieur ou antérieur à l'humanité.... La théorie de la *Raison pratique* subsiste par elle-même, elle ne suppose ni ne requiert l'existence de Dieu et l'immortalité des âmes ; elle serait un mensonge si elle avait besoin de pareils étais. » (I, 84-85.)

La Mort. (Théorie pour le moins curieuse sur ce sujet, mais vaguement développée, peu saisissable, et sur laquelle l'auteur paraît vouloir lui-même revenir un jour : du reste, toujours subordonnée à l'idée capitale de Justice.)

« L'*euthanasie* ou le bien mourir, faisant partie de la morale, doit se passer, comme le bien vivre, de toute considération de survivance : c'est une fin de non-recevoir contre l'immortalité ou migration des âmes, qu'elle se présente comme consolation de la mort.

.... » La mort, en un mot, est la transmigration de la vie d'un sujet à un autre sujet, par un acte particulier de la vie elle-même, qu'on appelle GÉNÉRATION. » (« Chez les insectes, l'existence se termine par la génération. » Si elle lui survit chez l'homme et les grands animaux, « la raison de cette survivance est l'éducation de la progéniture. »)

» Soit donc que je considère la mort du point de vue de la nature, soit que je l'envisage à celui de la Justice, elle m'apparaît comme la consommation de mon être ; et plus je consulte mon cœur, plus je m'aperçois que loin de la fuir avec effroi j'y aspire avec enthousiasme.

» Passer d'un foyer à un autre, ou de père devenir enfant, pour la vie ce n'est pas finir ; et comme ce passage, ce *devenir*, est pour tout être vivant le moment solennel, l'acte suprême de l'existence, il s'ensuit que la mort, dans le vœu de la nature, est adéquate à la félicité : la mort, c'est l'amour. »

Mais s'il fallait dire : la mort *devrait être* adéquate à la félicité ; la mort, ce *devrait être* l'amour ! ....

.... « Quand la passion est arrivée à son paroxysme, quand la conscience est montée au diapason de l'héroïsme, mourir n'est rien, aimer seul est quelque chose.... Au contraire, sevrez le cœur d'amour et la conscience de Justice ; faites-le vide dans l'âme, par le mépris et l'égoïsme, et vous aurez pour dénoûment la lâcheté, l'égoïsme et toutes ses hontes.

» La mort, si l'on me permet cette figure empruntée à l'économie et qui n'a rien ici de déplacé, est la balance par laquelle se liquide notre carrière. Si cette carrière est pleine, il y a bénéfice ; c'est l'euthanasie, la mort dans le ravissement. Si au contraire le parcours s'est fait par le chemin du vice et de l'infortune, il y a déficit : c'est la mort dans le désespoir, la banqueroute à l'existence. »

A tous les degrés et tous les rangs sociaux, pourquoi si peu d'*euthanasies !* voilà, il est vrai, un beau mot : mais le mot ne fait rien à l'*affaire*, surtout quand l'affaire est la mort.

.... « Un parent de la famille, quelque peu dévot, croit devoir reconforter le malade (le père de l'auteur), en disant, comme le catéchisme, que tout ne finit pas à la mort ; que c'est alors qu'il faut rendre compte, mais que la miséricorde de Dieu est grande.... Cousin Gaspard, répond mon père, je ne sais pas ce qu'il en est, et je n'y

pense aucunement. Je n'éprouve ni crainte ni désir ; je meurs entouré de ce que j'aime, j'ai mon paradis dans mon cœur.

» Regarder la mort en face, la saluer d'amour, remettre son âme entre les mains de ses enfants, et s'échapper dans la famille en laissant son corps à la terre comme une rognure, cela n'est ni spiritualiste, ni mystique, ni chrétien ; c'est tout simplement de la réalité sociale, c'est de la Justice. » (II, 119, 124, 125, 126, 133, 135, 136.)

Mourir ainsi, « c'est de la Justice. » Mais si c'était de l'orgueil ! ou seulement de l'erreur ! de l'idéal encore, et qu'après la mort cet idéal disparût ! — « J'ai *mon* paradis dans mon cœur. » Certainement, si Dieu l'habite. Mais si le cœur ne voulait pas de Dieu, et que pourtant Dieu fût, car enfin, cela n'est pas impossible puisqu'on ne peut nier l'Absolu.

Le Mariage. (La partie de l'ouvrage la plus étrange par certains côtés théoriques, la plus sérieuse néanmoins et la plus morale sur certains points pratiques, et la plus vive, la plus virulente dans la critique de l'amour en tant qu'ayant l'idéal pour essence, de l'impureté, du célibat, et du mariage religieux, surtout du mariage catholique, à cause de l'intervention du prêtre et de son immixtion dans la famille. Nous ne pouvons citer les détails. Deux alinéas seulement, pour indiquer le côté théorique et le côté pratique :)

« La nature a donné pour organe à la Justice la dualité sexuelle, et comme nous avons pu définir l'individu humain une Liberté organisée, de même nous pouvons définir le couple conjugal une *Justice organisée.* Produire de la Justice, tel est le but supérieur de la division androgyne : la génération ne figure plus ici que comme accessoire (III, 437.)

» Sans chasteté, sans sacrifice, sans constance, point d'amour entre l'homme et la femme. L'Hyménée, *ce gardien de la vie*, n'est plus qu'un dieu pénible, le frère chagrin et détesté de l'Amour. » (III, 257.)

La religion naturelle. (La rejette non moins que les religions positives, et même avec dédain, comme ne valant pas la peine qu'on la compte.)

« Suivant ces messieurs, Dieu se manifeste directement à nous par la conscience ; ce qu'on appelle sens moral est l'impression même de la Divinité. Par cela seul que je reconnais l'obligation d'obéir à la Justice, je suis à les entendre, croyant malgré mes dents, et partisan de la Religion naturelle. Le *Devoir !* il suffit que je prononce ce mot pour attester, contre mon envie, que je suis double : Moi, d'abord, qui suis lié par le devoir ; et l'Autre, c'est-à-dire Dieu, qui a formé ce lien, qui s'est établi dans mon âme, qui me possède tout entier, qui, lorsque je m'imagine en suivant la loi morale faire acte d'autonomie, me conduit, sans que je m'en aperçoive, par son impérieuse suggestion.

» En vérité, il faut que ces doctrinaires de la foi nous prennent pour de grands enfants, de croire que nous rirons avec eux du miracle

de la Salette, et que nous accepterons celui bien plus énorme de leur théodicée. » (I. 83.)

C'est là toute sa réponse : la Religion naturelle n'est pas mieux fondée que le miracle de la Salette. La réponse est au moins assez leste.

Le Panthéisme. (Le repousse comme étant aussi de la religion. Le passage suivant, dans son genre, est caractéristique.)

« J'en demande pardon à la *loi Grammont*, aisi qu'à l'hospitalité orientale pour les chevaux et les ânes : mais je ne puis voir en tout cela qu'un verbiage panthéistique, un des signes les plus déplorables de notre décadence morale et intellectuelle. L'*antique alliance*, conservée à Singapour, parmi les Arabes et les Turcs, n'est autre chose que l'état primitif et bestial de l'humanité. A mesure que l'homme s'élève, il s'éloigne des bêtes ; et s'il perd ses inclinations de chasseur et de bourreau, en revanche il prend vis-à-vis d'elles les habitudes de l'exploiteur le plus endurci. » (I, 177.)

Le Stoïcisme. (Le met très-haut pour sa morale ; mais ne nous dit pas suffisamment comment il se fait qu'elle n'ait pu cependant triompher, et que celle, bien inférieure, du christianisme y ait réussi. L'explication, s'il l'eût vue, eût peut-être contredit sa propre théorie.)

« A force d'élévation la morale stoïcienne est tendue, orgueilleuse même : effet des circonstances au milieu desquelles elle s'est produite. Le christianisme est loin de cette vigueur et, quoi que disent ses apologistes, il ne peut soutenir la comparaison. Ni les *Evangiles* ni les *Epîtres* ne sont à la hauteur de Sénèque, d'Epictète, de Marc-Aurèle, de Perse. Aussi le premier élan du stoïcisme passé, la morale, continuant de s'appuyer sur un principe hors nature, ne pouvait que redescendre. » (I, 130.)

Le Christianisme. (Sa bête noire, surtout tel qu'il s'est réalisé et devait se réaliser dans le catholicisme, qui en est, suivant lui, la seule réalisation complète et logique, réalisation qu'il ne voit pas seulement dans les dogmes, mais tout autant pour le moins dans les pratiques et les superstitions d'un catholicisme tout extérieur. Parle du Christ d'une manière parfois révoltante ; reconnaît en général, néanmoins, sa haute intelligence et sa sainteté ; le met bien au-dessus de ses apôtres, qui ont faussé et corrompu son œuvre, surtout Saint-Paul en voulant la développer et s'y substituer ; en veut tout particulièrement à celui-ci, qu'il appelle « maniaque, l'esprit le plus faux et le plus haïssable caractère » (III, 273) ; fait de la vie des apôtres, de leurs sentiments, de leurs paroles et de leurs actes, une exégèse savamment absurde et odieuse souvent, sans générosité comme sans vraie intelligence, et qui choque le bon sens (III, p. 242, 263 et suivantes) ; s'incline cependant devant la profondeur et la sublimité de l'*Oraison dominicale*, mais en l'allégorisant, toujours par sa théorie de la Justice.)

« Appel à la souveraine perfection, acte de soumission à l'ordre éternel, de dévouement à la Justice, de foi en son règne, de modération dans les désirs, de regret des fautes commises, de charité envers le prochain ; reconnaissance du libre arbitre, invocation à la vertu, anathème au vice, affirmation de la vérité : la morale de quarante siècles est résumée dans ces humbles et émouvantes paroles, que la tradition chrétienne attribue à son Homme-dieu.

» Que de douleurs apaisées, de courages affermis, de ressentiments vaincus, de doutes évanouis, par la récitation de cette prière, plus accessible aux cœurs qu'aux intelligences... Après le Décalogue et l'Oraison Dominicale, néant. Trente-quatre lignes en trente-quatre siècles ! Dites-moi donc à quoi servent les sacerdoces ? » (II, 28, 29.)

Le Chrétien, l'homme suivant le christianisme. (En va chercher le portrait dans un écrivain catholique, M. Auguste Nicolas, dont il parle lui-même avec le plus grand dédain, et après cela donne à l'homme chrétien, d'après ce portrait, une appellation ridicule, qui n'est pas même celle du langage vulgaire, puisque, si l'homme-type de l'antiquité était le *héros*, l'homme-type du christianisme est le *saint.)*

« L'un des plus récents apologistes du christianisme, M. Auguste Nicolas, fait en ces termes le parallèle de la morale païenne et de la morale chrétienne, en ce qui touche les qualités de l'homme et du citoyen. On peut juger, d'après cet inventaire, du progrès que l'humanité doit au christianisme.

« Chez les anciens, la fierté d'âme, le courage bouillant, le ressen-
» timent implacable, *impiger*, *iracundus*, *inexorabilis*, *acer*, tel est le
» portrait d'un héros, d'Achille. — L'*ambition* honorée dans la per-
» sonne d'Alexandre ; l'*assassinat politique* dans Brutus ; le *suicide*
» dans Caton ; le *patriotisme* qui sacrifiait l'humanité à la patrie ; l'*a-*
» *mour de la gloire* qui sacrifiait la patrie à l'individu ; l'*amitié*, sen-
» timent exclusif quand il n'était pas criminel et monstrueux ; voilà ce
» qui passait pour vertu chez les anciens. »

« Ce portrait est tracé avec une intention évidente de dénigrement, et le parti pris de faire briller le chrétien aux dépens du polythéiste. Je m'en contente cependant. Prenons l'homme de l'antiquité tel que M. Nicolas nous le présente, avec ses vertus et ses vices, et réduisons le tout à son expression la plus simple : que trouvons-nous au fond du creuset ? Le latin l'a nommé : l'*Homme digne.*

« Sous le christianisme, continue M. Nicolas, nous voyons fleurir le
» sacrifice, l'humilité, la mortification, le détachement, la résignation,
» le repentir, le pardon des injures, la pauvreté volontaire, la conti-
» nence, l'amour des ennemis, le zèle de la foi, la foi, l'espérance, la
» charité. — Il fut un temps, dit M. Nicolas, où toutes ces vertus, qui
» font le bonheur de l'humanité, n'avaient pas même un nom dans les
» langues. »

« Acceptons ce tableau, tout flatté qu'il soit ; prenons le chrétien tel qu'on vient de le faire, avec son cortége de vertus auxquelles ne se mêle pas un vice, et résumons le tout en une simple formule : que reste-t-il ? le moyen-âge a trouvé le mot : le *Bon homme.*

« L'*Homme digne,* puis le *Bon homme*, voilà en quatre mots le che-

min que la religion a fait faire, en quatre mille ans, à l'humanité.

» A quand l'HOMME JUSTE ?..... » (I, 157, 158.)

Les Temps actuels. (Reproche aigrement à saint Paul d'avoir mis de la passion et peu de charité dans le tableau des vices de son époque, au commencement de l'Epître aux Romains, et n'en fait pas moins, lui, de son temps, de sa patrie et de sa race, le tableau suivant, qui, on le verra, n'est pas gai :)

« Pour tout dire d'un mot, le *scepticisme* après avoir dévasté religion et politique, s'est abattu sur la morale : c'est en cela que consiste la dissolution moderne. Le cas n'est pas nouveau dans l'histoire de la civilisation : il s'est présenté déjà au temps de la décadence grecque et romaine ; j'ose dire qu'il ne se présentera pas une troisième fois. Etudions-le donc avec toute l'attention dont nous sommes capables ; et puisque nous ne pouvions échapper à cette dernière invasion du fléau, sachons du moins ce que nous devons en attendre.

» Sous l'action desséchante du doute, et sans que le crime soit peut-être devenu plus fréquent, la vertu plus rare, la moralité française, au for intérieur, est détruite. Il n'y a plus rien qui tienne : la déroute est complète. Nulle pensée de justice, nulle estime de la liberté, nulle solidarité entre les citoyens. Pas une institution que l'on respecte, pas un principe qui ne soit nié, bafoué. Plus d'autorité ni au spirituel ni au temporel : partout les âmes refoulées dans leur moi, sans point d'appui, sans lumière. Nous n'avons plus de quoi jurer ni par quoi jurer ; notre serment n'a pas de sens. La suspicion qui frappe les principes s'attachant aux hommes, on ne croit plus à l'intégrité de la Justice, à l'honnêteté du pouvoir. Avec le sens moral, l'instinct de conservation lui-même paraît éteint. La direction générale livrée à l'empirisme; une aristocratie de bourse se ruant, en haine des *partageux,* sur la fortune publique; une classe moyenne qui se meurt de poltronnerie et de bêtise; une plèbe qui s'affaisse dans l'indigence et les mauvais conseils ; la femme enfiévrée de luxe et de luxure, la jeunesse impudique, l'enfance vieillote, le sacerdoce, enfin, déshonoré par le scandale et les vengeances, n'ayant plus foi en lui-même, et troublant à peine de ses dogmes morts-nés le silence de l'opinion : tel est le profil de notre siècle. » (I, 3, 4.)

Centralisation. — « Le sens des hommes de nos jours s'est trouvé » tellement perverti, dit Michelet ; nos amis ont si légèrement avalé » les bourdes grossières que leur jetaient nos ennemis, qu'ils croient » et répètent que les protestants tendaient à démembrer la France, » que tous les protestants étaient des gentils-hommes, etc. Dès lors, » voyez la beauté du système : Paris et la Saint-Barthélemy ont sauvé » l'unité ; Charles IX et les Guise représentaient la Convention. » (*Guerres de religion*, p. 305.)

» Dans une réunion de républicains qui eut lieu après le 2 décembre, et où l'on déplorait l'inertie des départements, attendant le signal de la capitale, quelqu'un ayant posé la question s'il eût mieux valu sauver la République, au prix de la décentralisation, que de conserver l'*unité* en subissant le coup d'Etat, la majorité se prononça pour la seconde opinion, le *fédéralisme* paraissant incompatible avec la République. Aussi ne vous étonnez pas que sur cette souche du jacobinisme

le bourgeon monarchique soit toujours fleurissant. La monarchie, nous l'avons en horreur ; l'unité, c'est autre chose ! » (I, 13.)

Race. « Turbulent, vaniteux, admirateur de la force et du clinquant, fou de gloriole, ce que demande le Gaulois n'est pas même de la Justice, c'est un commandant. . . . Jamais race, avec une pareille dose de vanité, ne se montra plus dépourvue de dignité et de sens moral, plus prompte à abdiquer sa personnalité et son caractère. Langue, culte, origines, traditions, mœurs, poésie, jusqu'à notre nom, nous avons tout perdu. . . . A quoi avait-elle cœur cette fière Gaule? Qui le sait? Dites-moi à quoi elle a cœur aujourd'hui, et je vous dirai à quoi elle rêvait aux temps de César et de Mérovée. » (III. 76, 77)

Littérature. — « Comme elle avait sa métaphysique, son éthique, son économie, sa jurisprudence, la Révolution devait avoir aussi sa littérature. Le mouvement commence à Jean-Jacques Rousseau, se continue par Beaumarchais et Bernardin de Saint-Pierre. Les harangues de la Constituante, de la Législative et de la Convention l'élevèrent jusqu'au sublime ; les *Ruines* de Volney sont inspirées du même souffle. Ses ennemis eux-mêmes prennent le diapason : l'antithèse de la Révolution fit tout le génie de De Maistre. Tout à coup, par un de ces revirements si fréquents dans la marche de l'esprit humain, la nouvelle muse quitte son drapeau. Aux réalités sévères, mais incomprises, d'un monde naissant, elle préfère, pour sujets de ses chants, l'idéal vaincu, et nous avons le *Romantisme*. Nous a-t-il fait assez de mal ? . . . .

. . . . « Maintenant, le romantisme, comme l'économisme, comme le philosophisme, et tout ce qui a servi la réaction, est usé : mais la corruption qu'ils ont semée, la servitude qu'ils ont préparée, les ruines qu'ils ont amoncelées, tout cela subsiste, et l'on se demande ce que signifie, après tant de défections, le mouvement qui y aboutit. » I, 16.)

La Démocratie. (Robespierre lui-même a déjà tout gâté par son décret sur l'existence de l'Etre Suprême; mais il reste la Révolution, qui nous sauvera).

« La Démocratie, par la bouche de Robespierre, redemande à l'Etre Suprême la sanction des droits de l'homme. Aussitôt la notion du droit s'obscurcit, et la corruption, un moment suspendue, reprend sa marche. L'empire, la restauration, la monarchie bourgeoise se montrent de plus en plus infidèles à leur origine; et la corruption marche. La philosophie et la littérature renient la tradition du dix-huitième siècle; et le platonisme, le romantisme servent d'enluminure à la corruption. L'économie politique se fait malthusienne, et voici que la femme prend en horreur le ménage et la maternité. L'Eglise érige en article de foi la légende pieuse d'une conception immaculée, et jamais pareils soupçons ne planèrent sur les mœurs du sacerdoce.

» Si quelque vie nous reste, si tout honneur n'est pas perdu, nous le devons à cette flamme sacrée de la Révolution qu'aucun déluge ne saurait éteindre. Ses conquêtes, ses établissements, ses organes, ses libertés, ses droits, ses garanties, tout a péri : il ne lui reste que l'ame du peuple, de plus en plus faite à son image; et de ce temple inaccessible, elle impose sa terreur au monde, en attendant qu'elle lui impose de nouveau sa loi. La Contre-Révolution le sait : Si, dit-

elle, je puis être maîtresse pendant deux générations, mon règne est pour jamais assuré ! — Deux générations lui suffiraient pour refaire au peuple la conscience et l'entendement. Mais les générations la fuient : jamais la Révolution ne fut plus vivante que depuis le dernier triomphe de la Contre-Révolution. Toute meurtrie et disloquée, la Révolution nous possède ; elle nous rallie, nous régit, nous assure ; par elle nous espérons et agissons et tout ce qui nous reste de spontanéité et de vertu lui appartient. Aussi la conscience des peuples, longtemps abusée, se tourne avec amour vers ce *Grand-Orient*, et le jour où cent hommes en connaissance de cause, renouvelleront le serment de 93, LIBERTÉ, — EGALITÉ, — FRATERNITÉ, la Révolution sera constituée : elle régnera. (I, 17, 19.)

(Toutefois, pour rassurer les peureux, l'auteur veut bien ajouter :)

« Depuis la convocation des Etats-Généraux jusqu'à cette année 1858, c'est toujours le même parti qui, sous des noms différents, a été au pouvoir, le parti de l'ordre. Et rassurez-vous, ce sera encore le parti de l'ordre qui gouvernera quand la république sociale aura été proclamée » *(le parti de l'ordre qui gouvernera*, par la Justice..... de la Révolution ?) : « en France, le parti de l'ordre est indéfectible, il n'y en a pas d'autre. (III, 580.)

» Socialistes et rouges, laissez, selon la parole de l'Evangile, *les morts exécuter les morts*. Le système des droits et des devoirs trouvé, la poursuite de la tyrannie ne vous appartient plus ; c'est pratique de réacteurs, que votre conscience révolutionnaire vous interdit. Vous n'êtes plus de cette société en plein suicide : ce qui s'y passe pour ou contre le chef de l'Etat est au-dessous de votre horizon. Que l'établissement politique change de titre et de titulaire, tant que la conscience du pays sera ce qu'elle est, vous n'avez pas même, à l'égard de cet établissement, de vœux à former. Que vous importe le prince, dès lors que le système vous demeure hostile ? Le mal que vos ennemis ont voulu vous faire, ils l'expient : n'arrêtez pas l'expiation. *Laissez faire, laissez passer.* » (III, 584.)

Tel est ce livre, et ces longs extraits même nous semblent de nature à nous faire pardonner leur longueur. Quoiqu'on y sente aussi l'écrivain et le besoin d'écrire, il est certainement avant tout une action. Si donc on lui appliquait la maxime de Montesquieu : « *Une belle action est celle qui a de la bonté, et qui demande de la force pour la faire*, » il faudrait bien reconnaître qu'il remplit une de ces deux conditions, mais non pas la première : il est trop évident qu'il manque de bonté ; il est brutal, injurieux, insultant, non seulement envers les choses et les idées, mais envers les personnes et les caractères, et il est trop évident que, soit pente naturelle, soit calcul, l'auteur se complaît souvent dans ces injures et ces brutalités. Ce n'est donc pas un beau livre, même au point de vue purement littéraire. Toutefois, qu'il ait plus de lecteurs curieux que de partisans déclarés, qu'il ne passionne pas, que sa condamnation ait produit si peu d'effet, n'ait eu

dans le grand public aucune espèce de retentissement, cela peut tenir à sa nature, à ce qu'il a d'excessif et d'outré, mais cela semble prouver encore plus que le temps du règne des livres est passé. Car, après tout, c'est assurément l'un des plus singuliers et des plus hardis qui se soient faits depuis longtemps. Comme on l'a vu, il roule tout entier sur deux idées : une idée théorique, celle de la Justice; et une idée critique, celle d'ôter de la notion de Justice toute notion religieuse, y compris même celle de Dieu. Ce double but, l'auteur le regarde comme sa mission : il s'y exalte, il en est enivré. « On croyait, » s'écrie-t-il, la philosophie morte depuis Hégel : la voici qui ressus- » cite sous la plume d'un révolutionnaire, d'un démolisseur, d'un *en-* » *nemi de Dieu,* avec un caractère d'unité, de simplicité et de puis- » sance que ne lui connurent jamais ni les Allemands ni les Grecs. » Parce que j'ai cherché avant tout la Justice, niant, contredisant, » renversant tout ce qui n'était pas elle, l'intelligence générale des » choses m'a été donnée par surcroît ; je ne songeais point à produire » un système, et le voilà sorti de ma négation comme Minerve du » cerveau de Jupiter. . . . Pendant quelques semaines, en 1848, les » circonstances firent de moi l'Epiménide du sans-culottisme : peut- » être, à une autre époque, eu eussé-je été le Spartacus. Mais à cha- » que jour son œuvre, à chaque individu sa mission. La mienne, toute » d'idée, n'est pas encore remplie ; et tant qu'elle ne le sera pas, je » puis dire, à l'exemple de Napoléon III, que les complots, de quelque » part qu'ils viennent, ne me peuvent rien. D'autres réaliseront ce que » j'aurai défini. *Exoriare aliquis!*. . . . » (III, 490, 597). Il raconte qu'en 1847, ayant été reçu franc-maçon, lorsqu'on lui posa les trois questions d'usage : « Que doit l'homme à ses semblables ? — Que doit- » il à son pays ? — Que doit-il à Dieu ? — il répondit : « Justice à » tous les hommes, — Dévouement à son pays, — *Guerre à Dieu.* » Cela ne l'empêche pas de rester au fond très préoccupé de Dieu, d'autant plus préoccupé ! de revenir sans cesse à celui dont il ne peut parvenir à débarrasser suffisamment sa pensée, et de dire encore à la fin de son livre : « Qu'est-ce que cette adoration d'un Etre souverain, » sinon une représentation de la Justice, c'est-à-dire du respect de » l'humanité ? Dieu est tout à la fois, d'un côté la nature humaine » élevée à l'infini et idéalisée ; de l'autre, le concept nullement ab- » surde bien qu'indémontrable, d'un moi cosmique, comme qui dirait » d'une Humanité universelle. » (III, 602). Oui, M. Proudhon a beau faire : sous une forme ou sous une autre, l'homme dira toujours : Mon Dieu !

— Ce qui a incontestablement fait ici le plus de bruit dans ce mois,

c'est un duel : on voit que nous voulons parler de M. de Pène, celui des rédacteurs du *Figaro* qui signait ses articles Nemo. Pour quelques mots mal sonnants contre les officiers sur ce qu'ils allaient au bal en éperons, y déchiraient les robes des dames, et autres allégations pareilles, il reçut coup sur coup, de plusieurs d'entre eux, une quinzaine, dit-on, si ce n'est plus, de provocations. Il satisfit à la première en date, blessa son adversaire, et les autres cartels étaient naturellement renvoyés aux jours suivants si on ne parvenait pas à s'arranger, lorsqu'un des officiers présents, M. Hienne, s'élança vers lui et lui donna un soufflet. Ses témoins ne surent ou ne purent pas empêcher un second duel immédiat, et M. de Pène y fut blessé très dangereusement ; sa vie est encore en danger. Là-dessus grande émotion; des ouvriers qui se trouvaient sur les lieux, faillirent même faire un mauvais parti à ceux qu'ils appelaient des assassins ; bref, cette affaire a été l'entretien de Paris pendant la quinzaine. Nous avons dû en constater l'impression : elle eût été encore plus vive et plus défavorable à l'armée et aux allures militaires, s'il ne se fût pas agi du *Figaro*, qui, s'attaquant à tout le monde, désignant ses victimes par des initiales fort bien reconnues de leur public, se procure ainsi des lecteurs, mais n'en est que plus généralement détesté.

— Nous avons dit le mot que l'on attribue à M. Cousin sur les Mémoires de M. Guizot. En voici un bien plus original dans son genre, mais qui ne sera pas aussi bien accepté de tout le monde, quoiqu'il l'ait dit cette fois sur lui-même. Nous le tenons d'une source authentique et prochaine. Nos lecteurs se rappellent que, dans les *Etudes sur les philosophes du 19e siècle*, l'auteur, M. Taine, ne ménage pas M. Cousin. Il y a un ou deux mois, dans la *Revue des deux Mondes*, M. Renan ne le traitait guère mieux, mais il s'y prenait d'une façon plus honnête. Aussi M. Cousin a-t-il été l'en remercier, et il disait en sortant : « M. Renan a fait son article pour montrer comment on doit » parler d'un homme comme moi et l'apprendre à M. Taine. »

A propos de mots, on a souvent cité celui du père de M. de Lamartine : « L'esprit de mon fils ressemble à la girouette qui est sur mon château. » Il y a de ce mot une variante si jolie, qu'on nous pardonnera de la répéter, car nous ne le faisons que pour le mot et non pour ce qu'il peut avoir de vérité. « L'esprit de mon fils est une girouette qui tourne à tous les vents et même sans vent, » aurait ajouté le père.

— M. Ernest Renan vient aussi de rendre compte, dans le *Journal des Débats*, d'un livre récent sur les *Arts en Italie*, dont l'auteur est

un des pasteurs protestants de Paris, M. Athanase Coquerel fils. Il y a, effectivement, dans ce sujet tout un côté moral et religieux, trop laissé dans l'ombre par la plupart de ceux qui s'en sont occupés, et l'article de M. Renan est trop fin et trop juste pour que les éloges qu'il y donne à l'ouvrage ne soient pas également mérités.

Mentionnons enfin, avec l'espoir d'y revenir plus tard, l'*Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne* par M. Edmond de Pressensé. Le premier volume a paru. On y sent un esprit convaincu et libéral à la fois, qui expose avec entraînement le résultat de vastes et solides recherches, dont il nous ôte ainsi la peine, sans vous y mettre en défiance, car on sent que le chercheur et l'écrivain y sont de bonne foi tous les deux.

— Mais pour aujourd'hui c'est assez de choses sérieuses. Allons un peu à la promenade, ne fût-ce que pour respirer. Que diriez-vous si je vous promenais..... sur le *Léviathan?* C'est pourtant ce que je vais faire, en vous remettant pour cela aux mains de M. Edmond Texier, qui vous le montrera si bien, vous conduisant d'abord sur le pont ou plutôt sur le dos du monstre, puis vous introduisant dans ses flancs, que vous jurerez y avoir été.

..... « Je m'arrête à Greenwich pour visiter cette grosse citadelle qu'on nomme le *Léviathan* et dont on parle tant depuis six mois. Le *Léviathan* est mouillé à quelques encablures du navire-hôpital, un navire à trois ponts qui semble un nain à côté du géant.

..... » Me voilà donc à bord. Le pont, qui n'a pas encore de bastingage, m'apparaît tout d'abord comme une longue promenade, une espèce de *cours* dont les cheminées à vapeur figurent les arbres. Quatre cheminées seulement sont debout, quatre autres sont couchées et attendent pour prendre leur place la reprise des travaux. Il y a soixante jours qu'on ne travaille plus, par suite d'un manque absolu de numéraire. Tel qu'il est, non gréé, inachevé, ce gros vaisseau a déjà englouti huit cent quatre-vingt mille livres, ce qui, traduit en bon français, représente la jolie somme de vingt-deux millions de francs. Les actionnaires manquant d'enthousiasme, le comité de la compagnie a pris le parti d'offrir le *Léviathan* au gouvernement de la reine, pour pouvoir transporter, quand il sera fini, huit ou dix mille hommes d'un seul coup, aux Indes ou ailleurs. La compagnie attend, à l'heure qu'il est, le bill du parlement, mais on doute fort à Londres que le parlement autorise l'acquisition de ce monument maritime. Le *Léviathan* sera très-certainement achevé un jour ou l'autre; mais, pour cela, il faudra faire un appel de fonds aux anciens ou à de nouveaux actionnaires. On m'assure que les directeurs de l'entreprise viennent d'être autorisés à appeler une nouvelle somme de 220,000 livres (5,500,000 fr.). Cela suffira-t-il? je ne le crois pas, quand je me rappelle tout ce qu'il y a encore à faire pour que cette œuvre colossale soit entièrement terminée.

» Si, du haut du *Léviathan*, l'on se penche sur le gouffre, on mesure du regard cent trente pieds anglais jusqu'à la ligne de flottaison. La dunette, qui n'existe pas encore, aura bien une vingtaine de pieds de hauteur. Les bateaux à vapeur qui font le service de Westminster à Blakwall, les gros vaisseaux qui descendent la Tamise à l'heure de la marée, font l'effet de coquilles de noix quand ils passent à côté du *Léviathan*. Ses roues, dont les branches en fer sont aussi grosses, vues de près, que le corps d'un homme, ont soixante-dix pieds de diamètre. Quant à l'arbre de l'hélice(le *Léviathan* est à la fois à hélice et à roues), je ne peux raisonnablement le comparer qu'à l'un des gros chênes mérovingiens de la forêt de Fontainebleau. Un steamer de la force de six cents chevaux est amarré à l'avant du gros navire. Ce steamer est l'un des deux canots que le monstre portera suspendus, de chaque côté de son arrière, en guise de breloques.

» J'abandonne le pont, encombré de madriers, de barres de fer, de cheminées, de poutres énormes, et je descends dans le second pont par un escalier élégant. Me voici dans une salle à manger qui laisse bien loin derrière elle les salons de cent couverts des restaurants de barrières. Cette salle pourra contenir huit cents convives. Des corridors conduisent aux cabines, lesquelles sont spacieuses et d'une hauteur de huit pieds; à chaque étage on a établi une boîte aux lettres pour que les voyageurs logés d'une extrémité à l'autre extrémité de ce phalanstère flottant puissent correspondre entr'eux par l'entremise du facteur. Le troisième pont est la répétition du second : même salle à manger, mêmes salons, mêmes cabines. Dans le quatrième pont, encore des cabines et une salle à manger; mais en me dirigeant vers l'arrière, je ne suis pas peu étonné d'apercevoir les rails d'un chemin de fer. Un railway sur un bateau à vapeur, cela ne se voit pas tous les jours, même en Angleterre. On m'explique la chose. Ce chemin de fer n'a point été construit pour transporter d'un bout à l'autre du navire les personnes qu'une si longue route fatigueraient, il est simplement destiné au transport des marchandises et des colis emmagasinés à bord. C'est là que sont établis les cuisines, les entrepôts de charbon de terre qui devront fournir à l'alimentation des huit fourneaux qui mettront en ébullition l'eau des huit chaudières et dont la vapeur s'échappera par les huit cheminées. Voici la pièce destinée à l'imprimerie : c'est là que se composera, s'imprimera et se tirera le journal de la cité flottante. On m'assure que ce journal gagnera beaucoup d'argent, rien que par le produit de ses annonces.

» De tous les navires connus, le *Léviathan* est le plus solidement construit. Il est double dans toute sa carcasse. La première charpente est en fer et la seconde en chêne ; cette seconde charpente a quatre pieds anglais d'épaisseur : c'est un mur. Si cette énorme masse, lancée en pleine mer et chauffée à toute vapeur, abordait par le travers un vaisseau de cent vingt-canons, elle le coulerait comme un simple canot et sans trop s'apercevoir de la résistance du choc.

— Maintenant c'est en Suisse et à Neuchâtel même que je vais vous conduire, cette fois par la main de M. Théophile Gautier. Il habille, il est vrai, notre pauvre Suisse, d'une façon si riche et si colorée, avec

un tel luxe de mots techniques et d'images empruntées à tous les arts et à tous les métiers, que j'ai peine, je l'avoue, à m'y reconnaître; mais sans doute que vous qui êtes sur place, vous vous y reconnaîtrez mieux. C'est un de ses morceaux à grand orchestre et à instrumentation fouillée. Il a paru dans le *Moniteur* sous ce titre : *Ce qu'on peut voir en six jours*. Neuchâtel occupe la première journée.

« Nous ne ferons pas, dit M. Théophile Gautier, une description particulière des Verrières, de Moitiers, de Couvet, traversés au trot de la diligence, mais nous pouvons dire le sentiment de surprise que nous avons éprouvé à rencontrer dans cette gorge solitaire des groupes d'habitations humaines si riches, si élégantes, si confortables, si bien tenues, et, chose rare, d'une construction originale. Le toit de ces maisons et souvent les étages supérieurs sont couverts de petites tuiles rondes de bois imbriquées et papelonnées comme des écailles de carpe, tandis que le rez-de-chaussée se revêt de carrés de bois simulant la pierre et taillés en pointe de diamant; aux arrêtes des toitures scintillent des chaperons en fer-blanc d'un vif éclat métallique. Les chambranles des croisées et des portes sont réchampis d'un blanc qui tranche sur les couleurs vives des murailles, et, derrière les vitres, la mousseline suisse étale ses larges ramages. Chaque maison a son jardin rempli de fleurs et ombragé de maronniers aux thyrses roses. La Reuse ou d'autres ruisseaux qui s'y rendent traverse tout cela, apportant la fraîcheur et l'animation que l'eau donne au paysage toujours incomplet sans elle. C'est l'horlogerie qui a fait, dit-on, les loisirs et l'opulence de ces bourgs charmants, où il semble qu'on serait heureux de vivre, sans être obligé toutefois de denticuler des roues de montres.

..... » Dans des alternatives de pluie et de soleil, nous avancions toujours, et bientôt, dans le fond d'une espèce de V gigantesque dessiné par les pentes des deux montagnes formant le col de la vallée, apparut au loin le lac de Neuchâtel, miroitant à travers la vapeur avec des teintes de plomb et de vif argent.

» Cette révélation subite, au tournant d'une route, d'une mer ou d'un lac, produit toujours un grand effet. Ici, les deux pans de montagne formaient par leurs tons sombres d'admirables coulisses à la perspective.

..... » La nature qui n'est pas soumise à la critique comme la peinture et n'a pas besoin de paraître vraisemblable, se permet parfois de singuliers tableaux. En voici un qu'elle s'était amusée à colorier ce jour-là des plus étranges tons de sa palette.

» Le premier plan se composait d'une large et longue bande de colza en fleur, d'un jaune de soufre ou de chrome aussi éclatant, aussi vif, aussi aveuglant que Colcomb peut le fournir en trochiste ou en vessie; cette lisière d'or, par l'inclinaison du terrain qui se dérobait, tranchait nettement sur l'eau du lac, sans rupture de ton, sans demi-teinte intermédiaire. Un bleu de ciel vert, exactement pareil à celui de la turquoise, teignait toute la région du lac, sur laquelle se détachait la plate-bande de colza; puis ce bleu allait s'assombrissant et prenait des nuances de burgau ou de plat arabe à vernis métallique. Plus loin, l'eau presque noire ressemblait à de l'ardoise. Un filet de

lumière égratignée rayait transversalement cette partie mate, et de petits flots y produisaient par leur clapotis quelques points diamantés. Au-delà de cette zône, le lac était violet, lilas, fumée de pipe. La rive opposée se distingait à peine : par-dessus la mince ligne du bord, à travers les brumes du lointain, mêlées et confondues avec les nuages, les Alpes suisses se glaçaient de brusques touches d'argent. Plus haut, dans un ciel hâché de pluie et de rayons, flottaient des archipels de nuées semblables à des œufs à la neige par le côté voisin du bleu, et comme pochées d'encre vers l'horizon.

» Un petit bateau à vapeur, son panache de fumée rabattu par le vent, pataugeait dans la bande éclairée comme une fourmi tombée sur du mercure. »....

Eh bien, chers amis, vous ignoriez peut-être que vous aviez des maisons *imbriquées* et *papelonnées ;* mais depuis que vous le savez, avouez que vous y êtes bien mieux logés maintenant! d'autant plus que pour vous promener en bateau à vapeur vous avez un lac de *mercure,* et des nuages d'*œufs à la neige pochés d'encre* pour vous régaler.

Neuchâtel, le 18 juin.

Quel dommage que M Th. Gautier nous quitte aux portes de Neuchâtel, et quelle chance pour nous si ce juge attitré de l'art parisien avait daigné visiter notre petite exposition de peinture, et en dire quelques mots au *Moniteur!* Comment ce coloriste à outrance aurait-il traité la peinture suisse, lui qui venait de transformer ainsi, dans sa vision bizarre et violente, notre lac et nos montagnes? Nous voudrions à sa place en entretenir un instant nos lecteurs, et glisser ainsi, à travers la porte entrebaillée de la *Revue,* quelques mots à nos artistes. Qu'ils nous pardonnent d'être si brefs!

Par son intérêt et son importance, l'exposition actuelle eût mérité, en effet, qu'on s'y arrêtât plus longtemps Moins variée que d'autres, privée des ouvrages de quelques-uns de nos meilleurs artistes, elle n'en donne pas moins une idée favorable des progrès de l'art dans notre pays. Les scènes de genre sont peu nombreuses, mais distinguées; nous avons un tableau sinon d'histoire, du moins inspiré par une pensée historique; comme toujours, c'est le paysage qui foisonne; le portrait manque à peu près complétement; nous possédons quelques gravures excellentes dues au burin de MM. Girardet. Qui pourrait regretter, en admirant les *Girondins,* que le peintre de la *Bénédiction paternelle* ait quitté un moment ses pinceaux, pourvu que ce ne soit pas pour toujours?

Son frère Karl, en échange, a songé à nous. Toujours élégant et spirituel, il nous conduit de la Touraine aux bords du Nil pour revenir aux rives aimées de Brientz On ne s'aperçoit guères du changement d'horizon; l'heure du jour est toujours la meme; point de vibration un peu vive dans l'imagination à la vue de ces paysages un peu uniformes; mais on admire la sûreté du procédé, une exécution qui est toujours un charme pour le regard, et les mille ressources d'un artiste qui, précisément peut-être parce qu'il sent moins vivement, n'est à court sur rien et ne tâtonne jamais.

Parmi les jeunes artistes c'est chez M. Meuron que les plus remarquables progrès se font sentir. Ses paysages, par la justesse du ton, et du sentiment de la nature suisse, ses sujets de figures, par une transformation de la couleur, attirent très-vivement l'attention. Ses groupes bien disposés laissent à désirer pour la pureté du style, la vérité du type, en même temps que pour l'idéal

dans l'expression. Il y a quelque contraste encore entre la grandeur et la beauté du paysage, et l'importance de la pensée dans le sujet auquel il sert de cadre : la magie de la couleur et de l'effet général ne permet pas de l'oublier, et l'artiste sans doute l'oublie moins que personne. — Les paysages suisses de M. Léon Berthoud appartiennent, par le sentiment qui les a inspirés, aux œuvres les plus distinguées de l'exposition; le charme rêveur de ses paysages italiens, l'énergie d'un *Coucher de soleil*, d'un effet imprévu et cependant vrai, une vue de *Blois* et une *Marine* d'une transparence qui rappelle les meilleurs maîtres, attirent l'attention de ceux qui cherchent dans la peinture un sentiment individuel, et les jouissances les plus délicates du goût. Mais des hésitations et des traces de lassitude se font remarquer çà et là dans ces tableaux, et l'on regrette que M. Berthoud n'aborde pas davantage les grandes toiles : le prix de cet effort serait une popularité plus franche acquise à son talent qui s'attarde parfois dans les sentiers au lieu de suivre la route de tout le monde. — Son homonyme, M. Aug. Berthoud, a donné à ses deux paysages des proportions trop considérables : il y a là l'étoffe d'un coloriste, mais l'exécution est imparfaite, la pensée un peu indigente, et les figures sont d'un type commun, au dessus duquel M. B. pourrait s'élever, preuve en soit l'une d'entre elles, celle qui est debout, et qui est charmante. Que M. B. épure son goût, qu'il se défie de la manière, et surveille son exécution trop lâchée, et il parviendra. — Les deux vues de *Cerlier* de M. Guillarmod, ont une vérité puissante, une localité pleine de justesse, un relief énergique; il a la force : la grâce, l'harmonie, le style viendront. Nous saluons en lui une des espérances de l'art dans notre pays. Son ami, M. Simon, a des qualités semblables, mais moins accentuées. Ses petites figures bernoises sont prises sur le fait, ses chevaux marchent : on sent seulement dans cette remarquable peinture des préoccupations systématiques.

M. Buvelot est un aquarelliste facile ; sa peinture à l'huile a de l'aisance, mais est parfois un peu crue. Il y a de très-belles parties dans ses *Rives du Doubs*. — Très supérieur dans ses sépias, M. Grisel est froid quand il peint sur la toile : on retrouve encore le sentiment vif et fin de la nature que nous lui connaissons, mais il semble que ce sentiment s'exprime dans une langue étrangère. — Le *Baptême* de M. Vouga a des qualités précieuses, une simplicité vraie, une humour qui semble involontaire. Dans d'autres toiles, la couleur manque de transparence, le dessin a quelque roideur, et l'on voudrait une exécution plus moelleuse. — Madame Favre a exposé des fruits d'un modelé fort délicat, d'une exécution patiente, d'une grande vérité. — Le *Chasseur* de M. Tschaggeny est d'une expression pleine de finesse ; le cheval, le chien sont plus remarquables encore que le chasseur. Cette peinture est d'une délicatesse admirable, mais elle s'inspire autant du procédé et de l'étude des maîtres flamands que de la nature: quel dommage que le paysage soit aussi durement sacrifié !

La *Suisse aux frontières* a bien inspiré M. Bachelin qui, depuis trois ans, a fait des progrès marqués. Ce tableau n'est pas ce qu'il devait être dans la pensée de son auteur, c'est-à-dire une allégorie. Ce n'est pas non plus un épisode. Il y a dans la conception une incertitude qui se trahit dans l'œuvre, mais la franchise et l'unité de l'exécution compensent ce défaut. La sévérité de la couleur et du ton général du tableau, la tête du jeune soldat d'une beauté simple, d'une expression sérieuse et calme, produisent une impression qui demeure. Mais trop de place est prise dans cette grande toile par des détails matériels qui auraient dû être subordonnés à la pensée morale du sujet.

Nous sommes loin d'avoir parlé de tous les ouvrages exposés. MM. Alex. Calame, Ed. de Pourtalès, Dietler, Moritz, sont dès longtemps connus de notre public. Les paysages de MM. Duntze et Jeklin; les remarquables ciselures de M. Besson; les épreuves galvanoplastiques de M. Matthey méritaient plus qu'une rapide mention. Nous retrouverons peut-être ailleurs l'occasion de rendre justice à tous.

* *

LETTRES AMÉRICAINES.

NOUVELLE SÉRIE.

II

Columbus O. 28 avril 1858.

Il se manifeste maintenant aux Etats-Unis, et peut-être aussi en Europe, un phénomène moral, spirituel, si l'on veut, qui frappe forcément l'observateur et qu'il n'est guère possible de laisser passer sans examen. C'est un réveil religieux qui semble atteindre toutes les classes, et se répandre en dehors de toute influence humaine. Du moins n'a-t-on rien vu, dans l'action des prédicateurs et des ministres de nos nombreuses sectes, qui puisse expliquer ce besoin général de prières, de manifestations religieuses, qui pousse maintenant les masses, à toute heure de la journée, non pas dans les temples seulement, mais dans les nombreuses localités ouvertes à la satisfaction de cet instinct nouveau. On peut bien l'appeler nouveau, même en Amérique, où, en temps ordinaire, les temples sont fréquentés chaque dimanche par une bonne moitié de la population. Maintenant le jour du Seigneur n'est plus le seul destiné au culte public dans les églises. Tous les jours de la semaine ont leurs services particuliers; et dans les grandes cités, il n'est pas une heure de la journée, qui dans telle ou telle partie de la ville, ne soit fixée comme heure de prière et d'édification pour certaines classes. Il y a les heures de prières pour les marchands,

pour les propriétaires, pour les banquiers, pour les pauvres. Il y en a pour les marins et pour les domestiques, pour les artisans de tel ou tel métier, pour les dignitaires, pour les employés, pour les sergents de police même. Et comme les temples ne suffisent plus à contenir la foule qui s'y presse à l'heure du service, les salles publiques les plus vastes, les théâtres même, ont été ouverts pour le service religieux.

Est-ce une affaire de mode? Est-ce un résultat des désastres de l'année commerciale que nous venons de passer et qui a semé partout les ruines, la désolation et la misère? Le peuple américain, tout au commerce, tout à l'amour du gain, se sent-il écrasé de ses nombreuses faillites, qui, en quelques mois seulement, ont dépassé 500 millions de dollars? Ou l'Esprit de l'Infini a-t-il une action subite et plus active sur la matière, et allons-nous voir s'ouvrir une ère nouvelle pour l'amendement de tous les êtres humains? — Peut-être quelques-uns diront-ils que la raison n'a pas liberté d'examen sur des choses qui sont en dehors de son domaine? Mais, la raison ne peut perdre ses droits. Et dans les temps actuels, temps merveilleux du développement de l'humanité, on ne peut l'empêcher de chercher à soulever le coin du voile qui la sépare du sanctuaire, pour pénétrer ainsi les mystères des révélations qui s'y manifestent. D'ailleurs la raison humaine a maintenant sa part de tout. Ce n'est plus un enfant qu'on nourrit de lait, et dont les questions peuvent se satisfaire de mensonges innocents. Elle a grandi, elle s'est faite homme; elle a sa place à la table du Maître et attaque sans danger les plus forts aliments de l'existence humaine, non plus pour les rejeter immondes et impurs vers la main puissante qui les distribue; mais pour les digérer à son profit et en recueillir de nouvelles forces. Laissons-nous donc aller un instant à ce besoin d'analyse, qui d'ailleurs est une étude de la marche de notre humanité. Qui sait si nous n'y trouverons pas pour nous-mêmes quelqu'étincelle vivifiante et bénie. Jamais les œuvres de Dieu, quelque peu importantes qu'elles paraissent, n'ont été sérieusement examinées sans un résultat satisfaisant pour celui qui les étudie.

Les réveils religieux partiels sont fréquents en Amérique. Ils sont le résultat forcé de l'antagonisme des sectes. Et c'est certes ce qu'on peut dire de mieux à l'avantage des nombreuses sectes qui, s'appuyant sur quelques points de doctrine de peu

d'importance, divisent l'Eglise chrétienne, c'est que, pour se maintenir, elles ont besoin de l'appui des masses; que cet appui-là, elles ne peuvent l'obtenir que par un combat sans cesse renouvelé pour le prosélitisme; et que ce combat ravive ci et là, et de temps en temps, l'élan religieux, qui sans cela finirait peut-être par s'affaiblir davantage. Nous avons examiné ailleurs quelques-uns des moyens les plus généralement employés pour amener ces réveils partiels : les camps religieux au fond des bois, les conférences publiques continuées dans certaines églises sans interruption, pour un temps plus ou moins prolongé; les prédications constamment répétées sur certains points dogmatiques, l'action du journalisme et tant d'autres. Mais ici, pour l'époque actuelle, il n'y a rien de tout cela. Le mouvement paraît spontané dans toute l'étendue des Etats-Unis, et ceux qui jadis étaient les plus ardents à provoquer des réveils particuliers, ne peuvent faire autrement que de suivre ce puissant mouvement sans arriver même à le diriger ou à l'expliquer. Ce ne sont plus les pasteurs seuls qui ont le privilége d'offrir les prières et les exhortations aux églises. Ils président ordinairement aux assemblées, et choisissent les hymnes; mais le plus souvent ce sont les laïques qui, poussés, dirait-on, par un esprit, par une force supérieure, exposent publiquement l'état de leur âme, réclament les prières ou les prononcent eux-mêmes comme par inspiration. On peut d'ailleurs assurer qu'il n'y a pas une ville, pas un village qui n'ait pris part à ce mouvement, et où les habitants n'aient institué pour chaque jour des heures de réunion pour la prière.

Voilà le fait dans sa plus grande simplicité. De quelque manière qu'on l'envisage, on ne peut l'expliquer comme résultat d'une influence humaine. Ce n'est point un fanatisme, ce n'est point une nouvelle doctrine; il ne doit rien au mystérieux des esprits frappeurs ou à l'attrait obscène du Mormonisme. Il ne s'appuie pas sur la terreur, il n'est pas l'expression d'angoisses humaines, des frayeurs de la mort ou de quelque désastrueuse épidémie, puisqu'aucune calamité ne nous menace et que tout reprend les apparences d'une prospérité générale.

Le christianisme presse sa marche toute puissante et bénie, aidé par les efforts humains, quelquefois sans doute. Mais son histoire prouve qu'en dehors de l'humanité, il y a une autre force secrete et invincible qui a fait germer le grain de *semence*

de moutarde, qui a fait grandir l'arbre, qui fait à chaque printemps reverdir ses rameaux, et qui chaque jour les étend davantage. Cette force a fait passer l'Eglise primitive à travers les persécutions, les schismes, les dangers de toute nature. On ne saurait la nier sans se refuser à l'évidence; et pour le philosophe chrétien qui reconnaît sa religion non pas comme une simple manifestation humaine, mais comme une idée divine révélée aux hommes par un Etre Divin, il n'y a rien dans cette action surhumaine, dans ces réveils spontannés qui l'étonne. Il sait que le levain agit constamment *pour faire lever toute la pâte*, que notre société chrétienne est ainsi constamment travaillée, remuée par l'esprit que le Christ annonçait à ses disciples, et que c'est au moment où son influence paraît arrêtée par la froideur, l'indifférence ou les passions humaines, qu'on la voit se manifester tout-à-coup, et porter l'humanité d'un pas de plus en avant, par une de ces impulsions irrésistibles qui troublent les plus incrédules. C'est comme un ruisseau barré par un obstacle; il ralentit son cours un moment pour se précipiter ensuite en cascade. Telle a été la Réformation de Luther quand, sous l'influence du catholicisme, l'Eglise chrétienne semblait avoir quitté pour toujours les temples spirituels de la Jérusalem céleste, pour s'asseoir de nouveau sur le trône matériel du Paganisme; tel encore le réveil qui, au milieu du siècle passé, jeta tout à coup sur l'Eglise réformée d'Angleterre un nouvel élément de purification qui a marqué son influence sur tout un siècle. Le réveil actuel aussi fera époque en Amérique, où malgré le grand nombre des sectes et les apparences extérieures de dévotion, l'esprit chrétien commençait à disparaître sous l'influence des passions politiques et des préoccupations financières. Notre société semblait ne vivre plus que pour Mammon; et en dehors des affaires d'argent, ne se préoccupait plus que de discussions politiques. Le christianisme se montrait encore agissant dans les violentes discussions dogmatiques qui divisent les sectes; mais l'esprit du Christ n'animait pas même les discussions de son Eglise, et la morale chrétienne était oubliée dans leurs prédications. De grands changements se manifestent déjà dans les idées du peuple et dans leur forme extérieure, les mœurs; et on ne peut plus douter que les semences jetées dans le profond sillon que trace maintenant la Main toute Puissante ne portent pour l'avenir des fruits de régénération sociale et de bénédiction pour tous.

Cependant, si nous sommes forcés d'admettre comme divine la force qui remue maintenant l'Eglise chrétienne, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'humanité ne se transforme pas tout à coup, et que même, dans les élans de son enthousiasme le plus pur, elle déforme constamment l'image spirituelle, en la réflétant dans sa nature faible et corrompue. L'insecte dans ses transformations sort de son enveloppe dans toute la beauté et la pureté de sa nouvelle vie. Les écailles qui couvrent notre humanité ne tombent que une à une, et combien de temps se passera-t-il encore jusqu'à ce qu'elle soit dépouillée de tout ce qui est étranger à sa véritable nature.

Dans les temps actuels, la vanité humaine, qui se glisse partout, ne manque pas de choisir sa place et d'étaler sa valeur imaginaire même dans les parvis du Tout-Puissant. Sans doute le plus grand nombre des prières prononcées dans les lieux publics, sont sincères et sans arrière-pensées mondaines. Mais à côté du péager qui se courbe, s'humilie dans la poussière sans oser regarder le ciel et prononcer une parole, il y a aussi le pharisien orgueilleux qui fait étalage de ses misères passées pour vanter sa conversion présente, et qui se hâte d'envoyer au journal, comme production de haute valeur, la prière préparée et apprise d'avance, qu'il semblait prononcer dans l'assemblée sous l'influence de l'inspiration du moment. Il n'y a guère maintenant un journal, surtout à New-York et à Boston, qui ne publie les prières de tel ou tel individu nommé.

L'orgueil humain se manifeste sous une autre forme dans les supplications publiques adressées pour ou contre certaines sectes, certains individus particuliers mêmes. L'Universalisme et l'Unitarianisme, qui représentent en Amérique quelques formes déguisées du vieux rationalisme allemand, sont surtout l'objet de dénonciations nombreuses. Et Théodore Parker, de Boston, dont les doctrines échappent à l'analyse, parce qu'elles sont en dehors du Christianisme et qu'elles ne s'appuient que sur des ombres de moralité humaine, auxquelles son génie d'éloquence peut seul donner des formes d'un instant; Théodore Parker lui-même peut lire chaque jour, pour sa propre édification, les prières prononcées à son intention, et que les journaux répètent. Voici quelques citations que nous empruntons à l'*Abeille de Boston*. Ces lambeaux de prières ont été prononcées dans l'Eglise Méthodiste de la rue du Parc à Boston! Il vaut la

peine de les conserver comme curiosités historiques dans l'étude des manifestations religieuses de notre époque.

« O Seigneur! (a dit un laïque) Si cet homme (Parker) peut » encore être rappelé sous le pouvoir de la grâce, convertis-le » et amène-le sous la domination de ton cher fils! Mais s'il est » en dehors de toute influence du salut de l'Evangile, mets-le » de côté, et que son pouvoir périsse avec lui. »

Un autre a dit : « O Seigneur! si cet homme continue à par- » ler en public, porte notre peuple à s'éloigner de lui et à rem- » plir ce temple et non pas le sien. »

Un troisième a prié Dieu de l'attaquer dans ses travaux et de brouiller son intelligence. « O Seigneur! mets la confusion et la » distraction ce soir dans son cabinet d'étude, et empêche-le » de finir les préparations de son travail pour demain. Ou s'il » essaie de profaner le saint jour du sabbat, mets en lui une » telle confusion qu'il lui soit impossible de parler. »

Un autre encore a adressé à son sujet ces paroles qui sont d'une naïveté remarquable : « O Seigneur! nous savons que » nous ne pouvons le convaincre par nos arguments, et plus » nous parlons contre lui, plus le peuple s'en va l'écouter, » l'aime et le révère. Que deviendra Boston, si toi-même ne te » charges de ta propre cause. »

De semblables prières, si elle n'étaient rares et prononcées seulement par quelques laïques plus zélés qu'intelligents, paraîtraient comme un blâme énergique du mouvement religieux actuel. En Europe, elles nous sembleraient une profanation, quand ici elles passent inaperçues ou du moins elles ne choquent personne — C'est que d'un côté il y a la discipline et la dignité d'une église établie, quelques formes extérieures aussi d'une aristocratie puissante ; de l'autre le laisser aller des Eglises absolument libres que les formes purement républicaines régissent nécessairement. C'est que aussi, en Europe, nous n'avons pas l'habitude ou le pouvoir de séparer le christianime de l'Eglise ou d'une manifestation religieuse quelconque, et qu'ici ce sont deux choses distinctes. Toutes les églises particulières ont un intérêt direct à augmenter le nombre de leurs membres, ce qui est fort différent du nombre des adhérents de l'Eglise chrétienne. Pour être membre d'une paroisse, il faut être présenté par le pasteur et accepté par la congrégation. La congrégation religieuse est une petite communauté qui bâtit une église à ses

frais, choisit son pasteur et le paie; c'est une espèce de club fermé, qui s'enrichit cependant ou du moins voit les dépenses de chacun diminuer, et la renommée de l'église s'étendre en proportion du nombre de ses membres. On ne doit donc pas s'étonner que les membres d'une église s'estiment les égaux de leur conducteur spirituel, qu'ils en prennent parfois la place; que non-seulement ils aient voix délibérative sur les affaires temporelles, mais qu'ils aient aussi leur mot à dire dans les discussions dogmatiques, dans le spirituel de la communauté et leur petite part active dans les exhortations, les prières, les actes religieux que le sentiment nécessite. De plus, être membre d'une église, équivaut en Amérique à un certificat de religion, comme la fréquentation des assemblées religieuses supplée trop souvent à l'*esprit* dont elle ne devait être qu'une simple manifestation.

Il y a, dans le réveil religieux actuel, une autre face humaine, je dirais presque un côté idolâtre, qui se montre trop souvent dans les exhortations enthousiastes des prédicateurs les plus ardents et les plus sérieux. Qu'est le christianisme, tel qu'il est souvent prêché maintenant, sinon une indigne profanation des attributs de la Divinité, que l'homme ne sait pas comprendre, et auxquels il substitue ses passions et ses faiblesses, comme les Payens d'autrefois revêtaient leurs dieux des vices et des passions que les adorateurs portaient en eux-mêmes. Dieu est amour et perfection. C'est par l'amour seul qu'on arrive à lui; et c'est sur la peur de l'enfer, sur la promesse des récompenses que les ministres du Christ appuient le levier qu'ils font mouvoir pour ranimer le sens religieux de l'homme. Dieu est esprit! La part de l'homme à vivifier, c'est l'étincelle divine que nous appelons son âme, qui s'obscurcit ou s'éteint dans les ténèbres de la matière, qui s'anime, s'embrase, s'illumine en se dégageant au contraire de tout ce qui est étranger à sa nature divine. Pourquoi frapper l'homme de terreurs inutiles, et pour cela prêter à l'Etre-Infini la volonté du malheur éternel de la plus noble de ses créatures et le plaisir de la vengeance? Pourquoi ne par montrer l'homme ce qu'il est : un être libre d'obtenir par la volonté toujours impuissante, mais fortifiée par l'amour et par la foi, cette régénération, figure spirituelle lavée, dépouillée des souillures de la matière, et le montrer ainsi en opposition avec la matière elle-même, soumise par sa nature

même aux changements incessants, aux vicissitudes douloureuses, à ces baltes successives que nous appelons la mort, à toutes ces misères que nous ne connaissons que trop dans ce monde. Sans doute, il y a un abîme entre le riche voluptueux et le Lazarre consolé; mais c'est l'abyme qui sépare le fini de l'infini, la matière de l'esprit, la mort de l'éternité. Certes oui, il y aura une séparation des brebis d'avec les boucs; mais une séparation forcée par la forme même de nos individualités futures. C'est notre âme qui se moule ainsi dans ce monde pour le monde à venir, ou plutôt c'est nous-mêmes qui moulons, sous l'influence de nos affections, les vases de souillure ou les vases de sacrifice. L'enfer, le diable, ses tridents, ses fournaises, c'est les ténèbres du dehors, c'est la matière et rien de plus.

Le paragraphe suivant excuse et explique ces réflexions. C'est la fin d'une prière ou d'une exhortation d'un ministre méthodiste adressée à un membre de l'Eglise universaliste, en réponse à une prière qu'il venait de prononcer dans une assemblée publique : « Grâce ô Dieu ! le jour n'est pas loin où ton âme » sera enchaînée sur la grille rougie de l'enfer. Le diable alors » percera ton cœur obscène de son trident pointu et entassera » sur ta tête les charbons ardents en pyramides aussi hautes que » celles d'Egypte.»

L'esprit qui dicte de semblables paroles n'a rien du christianisme. C'est l'esprit de fanatisme qui fait les persécuteurs et les bourreaux, qui roule les sectaires dans la poudre des temples ou les jette dans des convulsions qui épouvantent. Mais ce n'est pas l'esprit qui ouvre les cœurs et qui donne la paix et la consolation, qui pousse l'homme au lit de la souffrance, aux portes des prisons, aux bouges de la misère, la charité de l'Evangile en un mot.

Ce que nous disons ici, cependant, n'est pas un blâme du mouvement religieux que nous examinons. Il y a toujours des taches ou des défauts dans l'étoffe la plus fine et la plus pure; mais ces taches n'en font pas la couleur. Et en les examinant on arrive à les faire disparaître quelquefois. Les expressions que nous avons citées sont peut-être des exceptions remarquables; ce qui semblerait le prouver, c'est qu'elles sont répétées par les journaux. L'hypocrisie et l'orgueil de quelque-uns sont loin d'entrer comme éléments esssentiels dans les manifestations religieuses actuelles. Ce qui le prouve, c'est un change-

ment notable dans les mœurs de tout le peuple. Les cas de fanatisme aussi sont rares et n'ont rien qui rappelle les excitements burlesques qui plusieurs fois ont agité quelques localités particulières. On ne parle ni des *Shakers*, ni de leurs contorsions sympathiques, restées encore sans explication; ni des nombreux cas de folie que certains réveils religieux ont causés jadis. Dans le seul hôpital des fous à Utico, New-York, il y a 72 patients auxquels le spiritualisme a fait perdre la raison. Et depuis le commencement du réveil actuel, un seul cas d'aberration mentale causée par enthousiasme a été constaté jusqu'a présent. Et que prouveraient même quelques cas isolés au milieu d'un mouvement si généralement répandu. Enfin, si quelques-uns font actes d'enthousiasme déréglé dans leurs manifestations, le nombre paraît en être fort petit. On ne voit dans les assemblées religieuses ni turbulence ni désordre. Aux heures fixées, le peuple se presse en foule aux maisons de prières; les prières et les exhortations sont courtes, et après une demi-heure, une heure tout au plus, passée dans cette mystérieuse communion des âmes, chacun s'en retourne à ses affaires avec ce calme apparent qui annonce un besoin satisfait.

On dit qu'en Europe, à Rome surtout, ce réveil religieux se manifeste aussi chez les Américains et les pousse au catholicisme, dont les pompes extérieures les séduisent. L'esprit dogmatique et sectaire trouvera là peut-être une raison de blâme, et accusera ainsi d'erreur, d'influence diabolique même, l'instinct de ces manifestations. Mais l'esprit sérieusement chrétien ne s'en étonnera pas et ne s'en effrayera pas. Les manifestations extérieures, le culte, ne sont rien, ou plutôt, ce sont les choses humaines. C'est le manteau, le corps, la partie matérielle de la religion. Tel ou tel habit peut nous choquer la vue tout en couvrant une individualité distinguée. La création nouvelle par l'esprit ne peut se classer sous telle ou telle dénomination particulière. Celui qui combat réellement pour la liberté spirituelle, peut l'atteindre sans égard au chef qui le commande. Qu'importe le drapeau, s'il est soldat du Christ!

Le réveil actuel, quelque général qu'il soit, ne détruit pas le septicisme et l'incrédulité. Les ennemis du christianisme, forcés de combattre un fait qu'il est impossible de nier, cherchent à l'expliquer par des causes toutes humaines. Il est produit, disent-ils, par une espèce de magnétisme animal, de sens

sociable, de besoin d'imitation, caractère particulier de la race humaine.

Il y a certes, dans plusieurs manifestations religieuses, des choses qu'on ne peut guère expliquer autrement. D'où provenait l'enthousiasme de certaines sectes des siècles passés. D'où viennent encore aux *Shakers ou Trembleurs* ces influences galvaniques qui les agitent comme des possédés, et les jettent ensuite sans force sur le pavé de leurs temples comme des épileptiques échappés à une de leurs horribles crises. Les mouvements de ces trembleurs sont si violents que les cheveux des femmes, dit-on, se dénouent et que leurs tresses, en battant l'air, retentissent comme des coups de fouet. On ajoute aussi, que nombre d'incrédules ont assisté à ces explosions fanatiques, avec la ferme volonté de résister à leur influence, mais qu'à l'encontre des plus violents efforts, ils ont été bientôt forcés d'obéir à cette action secrète et mystérieuse et obligés de suivre, malgré les protestations les plus énergiques, les mouvements désordonnés de leurs membres. L'infatuation des partisans des esprits frappeurs ou du spiritualisme, comme on l'appelle en Amérique, ne présente-t-elle pas le même inexplicable phénomène.

Voilà, disent les adversaires de la révélation spirituelle, des preuves évidentes que l'homme n'est que matière et n'obéit qu'à la matière. Ce qu'il ne comprend pas, ce qu'il ne peut saisir, ce qu'il appelle âme, nous l'appelons, nous, fluide impondérable ou fluide quelconque. Que ce soit électricité ou magnétisme, qu'importe le nom, la chose est insaisissable à nos moyens d'analyse actuels, mais peu à peu nous arriverons à décomposer ces lumières différentes, par quelque prisme d'un nouveau modèle. Que répondre à celui qui nie son âme, son individualité, son existence? Cependant, il me semble, il est facile de faire au point de vue psychologique, une distinction que les matérialistes se gardent bien d'établir. Il y a certainement dans la vie religieuse deux sens différents, deux forces, deux moteurs, qu'on confond d'autant plus facilement que les résultats obtenus par eux ont, accidentellement par fois, une coïncidence remarquable. L'un est l'imagination, l'autre est le cœur, l'étincelle spirituelle et divine qui est notre véritable essence. Si l'une est la folle du logis, comme on l'appelle, l'autre est l'ange gardien du foyer. L'imagination tient au corps.

Elle produit les enthousiasmes fébriles et inconstants, les manifestations déréglées, les mouvements des Shakers, les hallucinations des esprits frappeurs, les folies humaines de toute sorte. Le cœur, au contraire, produit la foi d'enfant, cette foi qui ne meurt, ne faiblit jamais, qui remonte vers l'infinie perfection pour s'y abreuver d'eau vive, et donner à celui qu'elle anime l'amour, la charité et la paix. On peut comparer ces deux sens, ces deux facultés, à deux sœurs. L'une marche constamment les yeux vers la terre. Elle écrase, broie impitoyablement à ses pieds tout ce qui s'oppose à sa course saccadée; elle appelle à son sentier tout ceux qu'elle apperçoit au dehors et accable de menaces, de malédictions, d'opprobres, de tourments mêmes, ceux qui n'obéissent pas à ses tyraniques injonctions. Elle excite les haines de famille et les querelles des sectes; elle porte partout où elle s'arrête, un germe de corruption et de mort; elle fait de notre monde un enfer. L'autre s'avance humblement, les yeux levés vers le ciel. Elle ne brise pas le roseau qui ploie; elle ne froisse pas même sous ses pieds la fleur entrouverte ou le gazon qui commence à verdir; elle écarte les obstacles avec douceur et patience; elle ne s'arrête que pour bénir, pour pleurer avec ceux qui pleurent et pour les consoler; l'amour et la charité sont les seules armes qu'elle emploie pour attirer à elle ceux qui la suivent; elle a des paroles de bienveillance, des bénédictions, des prières pour tous, même pour ses ennemis et ses persécuteurs. Le bonheur la suit. Les anges sourient en la voyant poser sur notre terre, les joies célestes du paradis. L'une détrône l'humanité. Elle donne aux uns, la rage des animaux féroces, aux autres, les abnégations fanatiques qui détruisent le sentiment, la sensibilité même. Elle force les manifestations extérieures, les sacrifices, les cérémonies pompeuses, les jeûnes, les macérations de la chair, les longues prières du Pharisien. L'autre complète l'humanité et la couronne; elle ne détruit rien de ce qui fait son essence réelle, elle ne mène pas l'homme par les sentiers dangereux; elle ne le pose pas sur les hautes tours du temple pour flatter son orgueil, mais elle le conduit doucement par la main vers la vie spirituelle et lui fait faire un pas de plus vers la perfection. L'imagination est au cœur, ce que sont les mirages de la fée Morgane aux palais de marbre construits sur les rives. L'une, n'est qu'une vague image reflétée dans le miroir de no-

tre humanité, l'autre est la base de notre humanité même, les fondements éternels posés par la main du Tout-Puissant. Est-ce la faute du fondateur si l'homme, dans son aveuglement, s'attache à l'image périssable et méprise l'éternelle réalité. Pour connaitre ces deux agents, qui se partagent l'empire du monde, le Christ n'a-t-il pas donné un infaillible criterium. Vous les connaîtrez à leurs fruits.

Pour passer d'un sujet spirituel à une question toute matérielle, de l'âme à l'argent, de Dieu à Mammon, y a-t-il un lien de transition possible ? Je ne le pense pas. Mais le journaliste observateur n'a pas le choix des questions. Il faut qu'il les traite à mesure qu'elles se présentent ; et les intérêts qui agitent diverses parties de la société sont si vite changés ou remplacés par d'autres, qu'il serait impossible de suivre pour les examiner un plan quelconque en dehors de l'ordre chronologique.

On écrit de Neuchâtel que dans le but d'obvier aux embarras causés dans la fabrication de l'horlogerie, par l'état fâcheux du commerce dans plusieurs contrées et surtout en Amérique, il va s'établir des compagnies de capital par actions, dont le but est essentiellement de fournir aux fabricants, des prêts sur dépôts de marchandises.

Je ne doute pas que la question d'utilité publique n'ait été examinée sur place bien plus sérieusement que je ne saurais le faire d'ici où les renseignements obtenus sont sans doute plus ou moins altérés. Mais tous les sujets ont un point de vue différent, de la distance particulière où on les regarde et peut-être l'expérience américaine pourra-t-elle jeter quelque lumière nouvelle sur le résultat probable de ces entreprises.

Il suffit d'ouvrir les yeux pour s'assurer que les tendances actuelles portent à la concentration toujours plus grande des capitaux pour obtenir, par une réunion de forces sur un même point, un levier d'action plus puissant. Jusqu'à présent, en Amérique du moins, l'expérience ne prouve pas en faveur de ces sociétés de capitalistes ou de cette concentration de capitaux. Ce n'est pas les banques seulement qui ont fait faillite ; mais les compagnies pour l'exploitation des mines, pour la vente des terres, pour la fabrication de toute espèce d'objets. Et la faillite de la compagnie des pendules à New-York, faillite déclarée il y a deux ans, au moment même où le commerce

était au plus haut point de prospérité, est une preuve entre mille que ce n'est pas à la dureté des temps, à la pression seule de l'époque actuelle qu'on peut attribuer la cause des nombreux désastres de nos compagnies en apparence les plus solides et les mieux constituées. On dira peut-être qu'il y a en Amérique une cause de ruine qui n'existe pas en Europe, c'est-à-dire, le manque de moralité commerciale des employés et l'insuffisance des moyens de surveillance laissés aux actionnaires. Cependant, on est forcé, je crois, d'admettre qu'en Europe comme en Amérique, le capital ne peut jamais être mieux soigné que par le propriétaire lui-même, lorsque celui-ci se décide à le faire valoir pour des entreprises industrielles. Que si même le capital de l'industriel est emprunté, on est forcé d'avouer aussi que celui-là qui le fait valoir pour son compte se sent chargé d'une plus grande responsabilité et par conséquent met à le garder plus de soins que celui qui le gère pour le compte d'autrui.

Une compagnie ne peut choisir ses employés et en suivre l'action avec la conscience, la connaissance de cause à laquelle un industriel particulier est forcé. Les preuves sont certainement dans la pensée de tous ceux qui liront ceci ; mais je ne puis guère m'empêcher de citer un exemple qui prouvera, une fois de plus, comment le plus grand nombre des sociétés par actions portent avec elles un germe de destruction contre lequel les efforts et les précautions des actionnaires sont impuissants.

Il y a tantôt deux ans, nous avons vu arriver à Columbus une société ou plutôt les représentants d'une compagnie française formée pour la manipulation, compression et desséchement des viandes. La société se composait d'un directeur qui, en dehors de son enthousiasme politique, à qui sans doute il devait sa place, n'avait rien qui le recommandât à la confiance des actionnaires, puisqu'il n'avait pas la moindre connaissance de l'affaire qu'il dirigeait ; d'un chimiste, inventeur des procédés ; de deux ou trois cuisiniers et opérateurs en sous ordre et enfin d'un ingénieur civil chargé de la direction des constructions. Ces messieurs, arrivés ici, vivaient à la française et passaient joyeusement leur temps. Avant même d'examiner ce que la contrée pouvait fournir de bœufs et de cochons à leur consommation, ils achetèrent tout d'abord un sol favorablement placé et se mirent à l'œuvre pour les constructions, qui, faites en de-

hors de toute règle d'architecture américaine, nécessitèrent déjà des frais énormes, tant seulement pour l'achat et la préparation des matériaux. Quant aux engins nécessaires, machines à compression, immenses chaudières de fer fondu, ustensiles de toute sorte, ils avaient été confectionnés en France, expédiés à New-York, passés en Douane à 30 % de droits d'entrée, puis réexpédiés sur Columbus par convois de chemins de fer. On peut juger du prix de revient de ces machines par ce fait-ci : que les chaudières en fer fondu coûtaient, de New-York à Columbus, beaucoup plus cher pour le transport seul qu'elles n'auraient coûté à faire dans nos fonderies sur place. — Que voulez-vous, me disait l'ingénieur de la compagnie, nous ne pouvions pas savoir qu'on trouverait des fonderies en Amérique ! — Mais ce n'est pas tout ! Les bâtiments construits et les machines en place, ces messieurs de la compagnie française se mirent à examiner les produits agricoles de l'Ohio et reconnurent que nos bœufs étaient de race trop dure et de viande trop coriace pour se prêter facilement aux nouveaux procédés culinaires. D'ailleurs les agents ne s'entendaient plus. Des constructions dispendieuses étaient faites et défaites sous l'influence politique du directeur dont les idées étaient en constante opposition avec celles de l'ingénieur civil de France. Un des bâtiments avait été renversé par le vent, parce que le directeur n'avait pas permis au génie de l'étayer suffisamment. Un beau jour, un an à peu près après leur arrivée, les employés de la compagnie s'en allèrent chacun de leur côté après avoir vendu à un maître de langue française de Columbus et pour la somme de 1500 dollars leurs constructions et toutes leurs machines. Ce que tout cela avait coûté à la compagnie des viandes ? Certes, je ne saurais le dire. La perte était énorme. Mais qu'importe ! Cela regardait les actionnaires !

Mais nous en revenons aux sociétés financières de notre industrie neuchâteloise. En dehors d'elles-mêmes, c'est-à-dire pour notre industrie, elles ont à mon avis un danger bien plus grand.

Nous supposons d'abord que le but seul de leur établissement soit d'apporter des secours à la fabrication. Le but est noble sans doute, mais je ne vois pas que pour la fabrication même il puisse résulter le moindre avantage de son accomplissement. Pour ne parler que de l'Amérique, il est certain que les produits

de notre horlogerie neuchâteloise ont toujours abondamment dépassé les besoins des marchés, même quand les temps étaient le plus favorables. Mais maintenant, si même l'argent abonde dans les grandes villes et si les transactions de la finance ont repris leur cours, le commerce de luxe n'a rien fait pendant l'hiver, se trouve surchargé de marchandises et incapable de payer les dettes contractées l'année dernière. Sur cent marchands horlogers de l'intérieur, il n'en est pas cinq qui aient pu remplir leurs engagements du printemps et ceux qui n'ont pas mis leurs affaires en liquidation ont obtenu sur leurs papiers des extensions qui varient de six mois à deux, même à trois ans. New-York est encombré des produits de nos manufactures d'horlogerie au point que maintenant encore et pour argent comptant on peut les y obtenir au dessous du prix d'établissage. D'ici à l'automne donc, l'écoulement ne se fera guère en Suisse et si les sociétés financières facilitent la production, le trop plein, l'encombrement ne fera que s'accroître et ainsi le remède actuel aura été un paillatif non pas inutile seulement, mais dangereux. Car suppo é, comme on le dit, que les fonds soient prêtés sur marchandises déposées ; au bout du temps fixé pour le retraît, les fabricants n'ayant pu obtenir ni la vente de ce qu'il leur reste sur les marchés, ni les rentrées promises, les compagnies devront se défaire des marchandises à un prix fort réduit et ce sera un embarras nouveau, non plus pour le fabricant seul mais pour les marchands de l'étranger qui seront forcés de baisser aussi leurs prix pour soutenir la concurrence. Or, sur les foyers de fabrication, les prix peuvent, sans grand danger, subir des alternatives de hausse et de baisse ; mais sur les marchés de consommation, quand les objets de luxe diminuent de prix, ils ne remontent guère à leur valeur première. D'ailleurs, il n'est pas beaucoup de nos marchands maintenant qui puissent, sans faillir, supporter le moindre rabais sur les marchandises qu'ils ont en magasin et dont ils ont déjà perdu pour six mois au moins la vente et par conséquent l'intérêt.

Dans les temps ordinaires, c'est-à-dire quand la fabrique est libre de son action et remise à elle-même, s'il arrive une crise, elle cherche le remède de deux manières ; ou en ouvrant de nouveaux débouchés, ou en ralentissant le travail. Comment l'énergie du fabricant pourrait-elle être stimulée à la recherche de nouveaux marchés ou de marchés plus étendus, quand le be-

soin d'argent et la facilité de s'en procurer lui fait mettre en dépôt le surplus de ses produits. Et puisqu'avec l'argent obtenu, la fabrication continue, le chômage des marchandises déposées est une perte réelle et considérable, et le malaise de l'ouvrier n'en est pas moins inévitable pour être retardé de quelques mois. C'est certes l'énergie des forces individuelles, énergie stimulée par les circonstances et les dangers, qui non-seulement a préservé notre industrie de la ruine, mais l'a amenée à un si haut point de prospérité. Il se peut faire que dans certaines entreprises, la réunion des forces sur un seul point soit une chance de succès. C'est une conclusion géométrique. Pourvu, toutefois, que le levier soit justement appuyé et habilement dirigé. Mais on ne peut pas aligner toute industrie à une formule mathématique. Et quand il s'agit de multiplier les résultats, de les diviser sur un grand nombre de points, la multiplication des forces isolées, produit des montagnes, tout en diminuant en les divisant aussi les dangers des catastrophes. C'est ainsi que les fourmis construisent. C'est ainsi que les gouttes de pluie fertilisent bien plus que les grands fleuves.

Mais il faut aller plus loin dans l'examen de la question actuelle. L'une des deux alternatives suivantes doit nécessairement se présenter : Ou bien les sociétés nouvellement constituées prospéreront : ou bien la spéculation sera mauvaise et les actionnaires perdront leur argent? — Nous n'avons pas besoin d'examiner les résultats de cette dernière supposition, au cas qu'elle soit réalisée. Il est facile de comprendre qu'en cas de désastre, la perte d'argent pour les actionnaires n'est pas tout. Il y a de plus les inconvénients que de grandes catastrophes financières amène après elle. Les ruines atteindront bien plus de malheureux ouvriers que des ruines particulières ne pourraient le faire et jetteront dans la fabrique et dans le commerce d'horlogerie une perturbation bien plus grande que celle d'aujourd'hui Mais, je le répète, je n'examine que le côté favorable de la question. Supposons donc que nos nouvelles sociétés prospèrent, fassent de bonnes affaires, croit-on qu'au moment où la fabrique reprendra ses allures aisées, les compagnies se dissoudront tranquillement pour remettre leurs fonds dans la poche des actionnaires complaisants. Il faudrait bien peu connaître la nature humaine pour admettre qu'il puisse en être ainsi. Les sociétés ayant eu sous leur contrôle quelque partie de la fabrication

d'horlogerie et étant en position de dominer cette fabrication par leurs puissantes ressources, il est naturel qu'elles se transforment ; que de sociétés de capitalistes, elles deviennent compagnies de fabrication. Elles auront appris les deux choses essentielles au commerce, la source et les débouchés ; elles ne jetteront pas au vent l'expérience qui leur promet la richesse, par un simple scrupule de morale publique, qu'on ne peut jamais présupposer dans des transactions que le *capital* domine. Or, si une fois la manufacture et le commerce de l'horlogerie sont ployés sous le gouvernement de sociétés toutes puissantes, que deviendra le commerce particulier ? La concurrence ne peut s'attaquer qu'à des égaux. Elle est forcée de décliner la lutte quand d'un côté il y a les canons de gros calibres et de l'autre les fusils d'ordonnance seulement.

Eh bien, dira-t-on : qu'importe ! La fabrication et le commerce d'horlogerie n'en iront pas moins bien pour cela. Peut-être ? Mais ainsi s'accomplira un pas de plus dans la voie où le siècle nous pousse, dans la séparation du peuple en deux classes distinctes et toujours antagonistes, la classe des propriétaires et des riches, et la classe des travailleurs, des producteurs, des ouvriers, des pauvres, deux extrêmes reliées jusqu'à présent par le petit commerce qui les empêche de se heurter et peut-être de se briser. L'ouvrier en rapport avec un fabricant ou un établisseur est un individu traitant avec un autre individu son égal. Mais sous la direction d'une puissante société, le travailleur n'est plus qu'une machine mue par une force dont il ne peut se rendre compte, qu'il ne peut contrôler ou régler et qui repousse ainsi toute réclamation et toute discussion. Entre les deux il n'y a pas d'intérêts réciproques ; il ne peut y avoir ainsi ni bonne volonté, ni conciliation, ni support. Il y a d'un côté la force et de l'autre l'obéissance passive. Mais l'ouvrier ne peut perdre son individualité ou sa nature d'homme. L'esclave se révolte quelquefois et l'enthousiaste aussi brise parfois les images de ses dieux les plus révérés.

Mais il est inutile de sortir des réalités pour attaquer des hypothèses. Nul ne niera que ce n'ait été pour notre industrie un grand malheur, que d'avoir déplacé l'ouvrier, de l'avoir fait quitter le travail libre de la famille pour l'enfermer dans des

fabriques et des ateliers plus ou moins nombreux. Non pas seulement parce que l'ouvrier y a perdu en dignité, en morale, en profits aussi, mais parce que ce nouveau système de travail a ouvert la porte à la concurrence étrangère, qui, sans lui, n'aurait pu s'établir. On peut transporter les fabriques où le travail est condensé ; mais quand il est disséminé dans des populations entières, le déplacement est impossible. Ce n'est plus sur toute la Suisse, dans quelques parties de l'Allemagne et surtout en Angleterre que les fabriques de montres se multiplient chaque jour ; mais elles ont récemment pris pied en Amérique et y prospèrent. Or, pour celui qui connaît l'aptitude industrielle de l'Américain, sa prodigieuse facilité d'invention mécanique, qui lui permet non seulement d'imiter le travail de l'étranger, mais de le simplifier à l'infini, il est possible de conclure qu'avant peu d'années, l'Amérique fournira à son propre commerce le plus grand nombre de ses montres. Il y a maintenant des fabriques de montres dans les Massachusets et le Connecticut. Une seule d'entre elles produit déjà 700 montres par mois et occupe 80 ouvriers. Toutes les montres confectionnées par ces fabriques sont de même modèle, de même grandeur, parfaitement semblables en tout exactement. Le verre, le cadran, la boîte, chaque pièce de ces montres peut être remplacée, en cas de besoin, par une pièce correspondante, qui, prise en fabrique et d'un prix minime, diminue de beaucoup les frais et les dangers des réparations. Ces montres sont encore à haut prix ; mais avec ce travail uniforme et surtout si la main d'œuvre passe en partie aux milliers d'ouvrières en couture que l'introduction des machines à coudre laisse sans travail et sans pain, ces montres se feront bientôt à meilleur marché qu'on ne les fabrique en Suisse. Et alors, comme il est arrivé des pendules, le commerce de l'horlogerie étrangère ne trouvera plus le marché américain ouvert que pour l'horlogerie de luxe qu'on ne produira jamais de ce côté de l'Atlantique.

Notre industrie suisse a offert jusqu'à présent, dans son développement successif, un admirable tableau. Celui d'une entière liberté d'action pour chacun des intéressés, et d'une entière liberté de capital aussi. Dégagée de toutes les entraves, elle s'est étendue au point d'exciter souvent l'envie des nations puissantes qui nous avoisinent. L'énergie, la probité, l'expérience, l'activité, l'intérêt individuel aux résultats de l'œuvre

commune, toutes ces forces l'ont appuyée de leur part d'influence et ont contribué à sa puissance. Il n'est pas un point du globe qui puisse offrir un exemple d'une prospérité industrielle et commerciale égale à la nôtre ; pas une place où le nom de Neuchâtel n'ait pénétré avec les produits de son industrie et où un Neuchâtelois ne puisse se sentir fier de sa patrie et de ses œuvres. Dieu veuille qu'aucun germe de destruction ne se mêle à ceux qui ont apporté tant de biens et que de notre prospérité même ne naisse l'impatience des richesses, le besoin de spéculations fallacieuses qui sont la ruine du travail et du commerce honnête.

Léo Lesquereux.

CONSEILS A MON FILS

Par un papa très-bien.

Autrefois l'autorité des pères de famille se maintenait jusqu'au terme de leur vie. Il n'en est plus ainsi. Dès qu'un jeune homme a quitté l'école, il se croit et il est en effet émancipé. Son père n'a plus sur lui d'autre influence et d'autre droit que ceux d'un ami, j'allais dire d'un camarade, et encore est-il bien souvent le moins considéré de tous. Je n'examine pas si c'est mieux ou plus mal ; je constate un fait et tu me rendras la justice de reconnaître que depuis deux ans j'ai franchement accepté cette position et ce rôle vis-à-vis de toi.

Qu'as-tu fait pendant ces deux années passées dans les universités et dans les grandes capitales ? Je ne le demande pas. Tu me reviens avec le titre de docteur en droit, une belle moustache, la figure un peu pâle et passablement de dettes. C'est bien. Je m'y attendais. Maintenant que vas-tu faire ?

Je ne te le demande pas non plus. Seulement en cette qualité d'ami, la seule que je réclame — et d'ami plus âgé — permets-moi de te donner quelques conseils. Tu en feras ce qui te semblera bon. J'en sais d'avance l'inutilité... Ne te récrie pas. Tous les conseils sont inutiles. Tu suivras les miens s'ils agréent à ton caractère et à tes goûts. Tu les oublieras s'ils se trouvent en opposition avec tes penchants et tes passions.... mais enfin je te les dois, c'est mon devoir.... et d'ailleurs cet entretien nous fera passer une heure avant le dîner.

Ne t'effraye pas d'avance ; ma morale n'a rien d'austère. Elle ne procède ni de Caton ni des stoïciens. C'est la bonne morale courante mise en pratique par la grande majorité des humains, quoique personne n'ait la franchise de l'avouer. La base en est l'expérience et le succès fait son autorité.

Respecter les usages reçus, c'est son premier précepte et le principal. A le bien prendre, il renferme tous les autres. Apprends donc, avant tout, à distinguer, ce qui est convenable, ce qui est permis, et ne t'en écarte jamais. Le bien et le mal ne sont pas absolus. Erreur en deçà des Pyrénées, vérité au-delà. Pascal l'a déclaré. A quoi servirait de lutter contre une loi générale de l'humanité ?

Il faut être de son époque et de son pays, accepter ce qui est et ne pas chercher, comme on dit vulgairement, midi à quatorze heures. Il y a beaucoup d'orgueil et plus encore de témérité à vouloir faire mieux que les autres. Avoir raison tout seul est le pire des torts.

Vois à quelles luttes, à quels mécomptes se sont condamnés les prétendus sages égarés toute leur vie à la recherche de voies nouvelles. Leur existence agitée est un combat perpétuel. Crains le sort de John Franklin et de ceux qui poursuivent sa trace dans les glaces polaires. Qu'a-t-elle produit, cette recherche acharnée après un passage chimérique entre deux zônes également inhabitables ? Rien, si ce n'est jusqu'ici de grandes catastrophes. A supposer même un succès improbable, ce résultat vaut-il tant de dangers, tant de fatigues, tant de morts prématurées ?

Non certes, et il en est de même dans les régions intellectuelles. Les terres connues, pratiquées, suffisent à tout homme raisonnable. Désirer un autre horizon que celui au milieu duquel nous vivons me paraît une folie. Tout est dans tout. Une goutte d'eau renferme un univers. Vis dans notre goutte d'eau comme un infusoire honnête et tu t'en trouveras bien. Point de singularité, point de prétention individuelle. Agis, pense, respire comme tout le monde, et tout le monde t'en saura gré. Dans cette condescendance il verra un hommage, une approbation, et il t'en récompensera par son estime. Ce doux échange de sentiments calmes fait la base du repos. En dehors il n'y a que luttes, tempêtes, vaines agitations, c'est-à-dire souffrance, opposition avec le but divin de l'existence.... qui est le bonheur.

Toutefois il est essentiel de distinguer, dans le monde, notre monde à nous, j'entends la bonne société.

Il ne s'agit pas ici de bonne ou de mauvaise société sous le rapport moral. Je crois inutile de te mettre en garde contre la compagnie de gens vicieux, tarés, de méchante renommée. Mais

à côté de celle-là se trouve une société sans nom, sans titre et non sans attrait malheureusement. Elle est composée en général d'esprits grossiers, indépendants, d'extraction basse, qui ne craignent pas de vivre à leur gré, sans s'inquiéter du qu'en dira-t-on.

Plusieurs, la plupart même, je l'avoue, sont laborieux, actifs, capables, doués d'une intelligence ouverte à toutes les questions. Sur leurs mœurs il n'y a non plus rien à dire, mais leurs penchants sont communs, leurs habitudes vulgaires. Point de goût dans le choix de leurs vêtements, un complet laissez-aller de toilette. A peine s'ils mettent des gants par les temps froids. Rarement on les rencontre aux heures de la promenade, moins encore savent-ils donner aux visites le temps nécessaire. En revanche ils travaillent et se démènent sans relâche, ne refusant aucun emploi, aucun labeur. Ils sont de tous les comités, de toutes les administrations. Partout vous les voyez discuter, pérorer, enseigner. Ce sont les abeilles de la ruche, je veux bien en convenir. Il en faut ; ne crains pas de les encourager d'un mot flatteur. Mais ne les invite pas et fuis leurs réunions et leurs exemples. Ce n'est pas là la bonne société.

La bonne société, mon ami, se compose uniquement des gens qui *savent vivre*. Ce mot s'entend de soi ; cependant je ne veux rien laisser d'équivoque et je préciserai ma pensée.

Le savoir vivre est la science du bon ton, la connaissance parfaite des belles manières, le goût des choses élégantes, la soumission aux usages, l'amour exclusif de ce qui est reçu.

L'ensemble de ces qualités ne s'acquiert pas en un jour. Outre les dons naturels, il est nécessaire d'y porter une étude constante, un soin attentif, minutieux, persévérant. Ce n'est pas trop de s'y donner tout entier. Ainsi la première condition est de ne suivre aucune carrière. La seule occupation permise à un homme comme il faut est celle de l'administration de sa fortune. Et encore il est beaucoup mieux d'avoir un intendant, ou du moins un homme d'affaires, quoique ou précisément parce que cela est très-coûteux.

La grande dépense en effet est toujours un signe de la noblesse des sentiments. La bonne société se reconnaît avant tout à la fortune. On rencontre sans doute des gentilshommes pauvres; la roue tourne, hélas ! et les vicissitudes de la destinée ne respectent personne. Mais l'expérience te fera voir bientôt com-

bien, ce point manquant, tous les autres perdent aussitôt de leur importance. Cet effet est inévitable. La médiocrité se trahit dans la tenue, dans le regard, dans le son de voix. On dirait un arbre privé d'engrais; les feuilles jaunissent, les rameaux pendent vers le sol tristement, tandis que par une conséquence opposée du même principe, l'homme devenu riche s'élève naturellement vers les classes supérieures.

Les exceptions peu nombreuses de cette loi générale la confirment pleinement. Elles sont d'ailleurs plus superficielles que réelles.

L'or a la couleur du soleil, et il lui ressemble en ceci qu'il attire à lui, absorbe et dissipe les brouillards terrestres qui couvrent le commun des mortels. Le proverbe a raison : celui qui n'a pas de l'or, il faut qu'il en trouve, et pour cela nécessairement il rentre dans la foule avide et haletante des chercheurs californiens. Celui qui en a remonte bien vite au contraire aux lumineuses régions des loisirs fortunés.

Travail et richesse sont des mots jumeaux, mais ennemis. Rien de plus triste que l'âpreté persistante du gain survivant chez de pauvres millionnaires. Ce sont les incurables de l'économie. A les voir, on se sent pris de pitié et de compassion, et volontiers on leur donnerait un sou pour alléger leur souffrance. Aussi la fortune n'est vraiment la fortune que lorsqu'elle est dégagée des vapeurs immondes de sa source. Plusieurs maisons, et des meilleures, doivent leur haute position au commerce. Eh bien ! pour les élever au rang qu'elles occupent, il a fallu qu'une génération au moins fût oublier cette origine, il a fallu que toute tradition à cet égard fût morte, enterrée, et plus encore franchement dédaignée. Ce qui n'empêche pas le fantôme de la boutique de revenir encore parfois ternir les frais blasons d'une haleine qui sent le café vert et la cassonnade. On ne se fait pas d'idée à quel point est tenace la croute roturière.

D'autres familles, après une époque brillante, ont vu quelques-uns de leurs membres quitter un repos honorable pour l'industrie. Je ne les blâme point; la nécessité peut-être les y forçait. Des partages successifs avaient, de père en fils, réduit les patrimoines. Les vastes hôtels menaçaient d'être divisés en appartements mesquins. Et puis, il faut le dire, des natures bourgeoises, aidant à leurs penchants, se laissaient aller à la tentation du siècle.

La bonne société fut indulgente. Elle ne renia point ces membres égarés, et leur tint compte des efforts héroïques qu'ils ont faits pour ne point perdre, à ce contact, leurs qualités natives.

Cependant, c'est là un écueil ; je dois te le signaler. Il est des choses antipathiques qui s'excluent d'elles-mêmes. Les lois du labeur journalier ne peuvent en aucune façon s'allier avec les habitudes supérieures des races d'élite. La pensée tendue vers un seul point, courbe la tête et plisse le front, les gants blancs grimacent sur des mains calleuses, et cette peau de lion sur un corps fatigué fait peine à voir. D'ailleurs un bout d'oreille, échappé par malheur, trahit toujours le déguisement ; la lutte secrète, opiniâtre, perce à travers le luxe et lui prête je ne sais quoi de pénible, d'amer, et tranchons le mot, de ridicule.

Remarque ce personnage qui passe là-bas. Sa tenue est irréprochable. Habit coupé à la dernière mode, gants immaculés, frais comme du beurre sortant de la baratte, bottes vernies aussi luisantes que des glaces de Venise, barbe cirée, tête frisée, rien n'y manque. N'est-ce pas lui pourtant que l'on voit tous les jours suivre en grondant ses ouvriers, les harcelant, les poussant de peur qu'ils ne perdent une minute ? N'est-ce pas lui qu'on verra demain, commis-voyageur, aller de ville en ville, dans les quatre parties du monde, l'échine souple, la langue emmiellée, chercher le placement des produits de ses usines ?

Observe aussi les chevaux pacifiques de ce bel équipage armorié. Ils ont encore à leurs sabots la terre du champ qu'ils labouraient ce matin. Le valet de charrue, transformé en cocher, conduit alternativement madame à la promenade, et du fumier à la vigne.

Mon Dieu ! tout cela en soi n'a rien de condamnable. Je le sais, mais enfin ce contraste n'est pas heureux. La sueur honorable du travailleur perd son mérite à être ainsi fardée. Maître Jacques n'est un personnage comique, digne valet d'Harpagon, que par le soin qu'il prend de changer sa physionomie et son costume en changeant d'emploi.

Ne mêle donc jamais, mon ami, ce qui ne doit pas l'être. Sois, s'il le faut, paysan avec une veste de mi-laine, ouvrier avec la blouse, plutôt que de paraître, dans de beaux habits, un malotru endimanché.

Avoir l'esprit de son état est un talent ; en avoir les mœurs est une vertu.

Jadis la voie des emplois publics nous était ouverte ; je dirai plus, elle nous était imposée. Le bon ton ne permettait pas de se soustraire aux charges des magistratures. Chacun devait payer son tribut et honorer à son tour les principales fonctions de l'Etat.

Grâce au ciel ! il n'en est plus ainsi. Les révolutions nous ont rendu, nous aussi, à la liberté. Un flot venu d'en bas, montant, montant sans cesse, a couvert les hauteurs du pouvoir. Tant mieux ! Nous descendions pour gouverner, remontons maintenant dans les attitudes éthérées des loisirs supérieurs. Le vent est aux bavards, aux longues barbes incultes, et aux paletots à prix fixe des frères Blum. Que ferions-nous au milieu de ces troupeaux mal vêtus, de ces grossières intelligences, sans grâce et sans délicatesse ?

Et d'ailleurs, mon ami, un homme comme il faut ne peut plus retrancher une heure à ses devoirs de société.

Ne te laisse prendre à aucun appât, n'accepte aucune place, car toute occupation régulière est envahissante ; elle entraîne comme un engrenage ; on voulait lui donner un jour, elle emporte la vie et l'on reconnaît bientôt la vérité de cette parole : les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs.

Au milieu de la débâcle générale des principes, tu te dois tout entier à la défense du bon goût et des saines traditions. Enrôle-toi dans la sainte phalange qui maintient les règles du décorum et résiste à l'invasion du laissez-aller populaire. Soldat d'avant-garde de la civilité, très-bien nommée honnête et mal à propos puérile, sois toujours à ton poste, sous les armes.

Nous avons de beaux modèles en ce genre.

Des vétérans dont l'existence n'a eu d'autre but que les soins de leurs personnes. Nul ne les a jamais pris au dépourvu : un art exquis se montre jusque dans leur négligé, et la jeunesse en sa fleur reste fidèle à leurs derniers jours. Ils finissent comme ils ont commencé, le sourire sur les lèvres et le calme dans le cœur.

Des jeunes gens non moins admirables qu'aucune passion, en apparence, n'a jamais entrainés, dont aucune émotion n'a pu altérer la sérénité. On lit la pureté de leur caractère dans la blancheur de leur linge, toujours sans plis, et dans le nœud savant et irréprochable de leur cravate, chef-d'œuvre de patience et d'habileté.

Ne crains pas l'ennui du rien faire ; c'est l'épouvantail des imbécilles tourmentés par la fièvre. Ces malheureux successeurs des Danaïdes s'imaginent que le bonheur consiste à courir sans cesse jeter des seaux d'eau dans un tonneau percé.

Il est mille manières de tuer le temps, et les plus sérieuses n'ont pas plus de valeur que les autres. Que sont tous les travaux des hommes, quel est leur mérite et leur résultat en définitive? Nous ne sommes que des éphémères, et tous nos efforts n'ont pas en réalité plus d'importance que les agitations d'une minute des corpuscules animés un instant par un rayon de soleil. On gagne d'ailleurs, à ne rien faire et à critiquer ceux qui travaillent, beaucoup plus de considération qu'en s'épuisant soi-même a produire des œuvres toujours imparfaites, et toujours jugées seulement par leur côté défectueux. La malignité humaine, impitoyable pour les travailleurs, montre volontiers de l'indulgence aux paresseux et aux oisifs. Le devoir passe pour supériorité, l'égoïsme pour sagesse, le silence pour vertu. Combien de belles réputations, de capacité, n'ont d'autre fondement! Celui-là seul qui ne fait rien, ne se trompe pas : à l'abri de l'inviolabilité du chez-soi, il tire sur tous les combattants et les défie. Ah! comme il les dépasserait s'il voulait sortir!.... Et le bon public le prend au mot.

Toutefois, cette inaction peut n'être qu'apparente. Le monde n'en demande pas davantage. S'il exige à l'extérieur l'absence de toute passion, au fond, il s'inquiète peu de ce qui en est. Pourvu que tes opinions aient l'air d'être les siennes, et que tu te conformes à ses pratiques, il sera satisfait. Loin de chercher à deviner ce qu'on prend soin de lui cacher, par reconnaissance pour cette attention, il ferme s'il le faut ses yeux et ses oreilles, il devient aveugle et sourd pour ses amis, et les couvre de son manteau, comme le fils pieux de Loth, en détournant la tête. L'essentiel est de bien se poser en commençant. Une fois ce point acquis, on jouit d'une liberté d'action parfaite. Et puis l'on a au besoin, pour soupape de sûreté, les voyages. De même que je n'ai pas voulu connaître les détails de ta vie dans les universités, la société feint d'ignorer les événements accomplis en dehors de son orbite. Peu importe à Jupiter ce qui se passe dans le monde de Mars, de Mercure ou de Vénus. Quand bien même tous ses habitans pourraient, comme Cyrans de Bergerac, visiter de sphère en sphère tous les globes des cieux, il

ne leur demande au retour qu'une chose, celle de reprendre ses modes et ses coutumes, et de rester, fils soumis, au giron de son église.

Toute crainte d'ennui est donc chimérique. Tu te lèveras tard. Les grasses matinées entretiennent la fraîcheur du teint et la paix de l'âme. Voir lever l'aurore, n'est point une vertu, suivant un mot célèbre, c'est une indiscrétion. La bonne société n'en tolère aucune. Il ne faut assister au lever de personne, pas même à celui de sa femme. Des repas doucement prolongés occuperont une bonne partie de la journée; puis la fumerie, les chevaux, les chiens, ta femme, un jour, ne laisseront, crois-moi, aucune heure vide ou pesante.

Je ne suis point, tu le vois, de ces pères arriérés qui proscrivent le tabac. Loin de là, je reconnais, je ne dirai pas le charme, mais l'utilité de cette plante exotique. Le ciel n'envoie rien de superflu, et le tabac est venu à son heure, comme la pomme de terre, le café, le sucre et les autres produits du nouveau monde. On l'a d'abord pris en poudre. Le cerveau fatigué de la vieille Europe avait besoin d'un excitant. Aujourd'hui c'est le contraire. Loin de rechercher des toniques, la nécessité d'un adoucissant est généralement sentie. Il fallait un contrepoids nouveau à la fièvre humanitaire et la fumée odorante, au sein de laquelle les hommes aiment à vivre, remplit admirablement cet office. La pipe calme, dulcifie, endort les natures féroces et les appétits désordonnés. Les soins qu'elle exige suffisent à l'activité de milliers d'individus, pendant les heures que leur laissent les impérieux labeurs de la vie. Que de mauvais desseins ont avorté sous l'influence soporifique d'une bouffée de tabac en combustion. Les pauvres diables se consolent, en fumant, des soucis de la misère; et les riches, des misères de la richesse. A suivre dans l'air les bleus flocons de fumée, les uns oublient le poids du far-niente, et les autres la fatigue des durs travaux. Bien plus, cette sympathie de goûts devient le véritable lien social de notre époque. Une franc-maconnerie réelle unit tous les fumeurs. « Ils s'aiment entr'eux », ils se sentent frères encore par ce point, quand tous les autres fils sont rompus; la distinction des rangs n'est plus qu'entre les différents genres de fumerie; brûle-gueule, pipes d'écume, cigares indigènes ou transatlantiques. Les femmes n'ont pas voulu d'abord reconnaître le progrès dans ce fait; et leur perspicacité habituelle

a été mise en défaut à cette occasion. Cependant, elles ont dû se rendre à l'évidence : le tabac est maintenant admis partout comme un ingrédien indispensable, et je ne doute pas, la mode aidant, que sur ce point les Chinoises ne soient bientôt les modèles de nos femmes, comme les Chinois l'ont été pour nous dans tant de sciences. La lumière nous vient de l'orient, mais nous l'avons perfectionnnée. Cependant tous nos luxes ne sont encore que de pâles contrefaçons des splendeurs asiatiques anciennes et même modernes. Nos chevaux représentent leurs éléphants, et tout est en proportion.

Je ne te conseillerai pas pour cela d'acheter des éléphants. Tu feras bien de t'en tenir aux chevaux ; mais fais-les venir de loin, des marais transylvains ou des plaines de Hongrie, ou mieux encore d'Angleterre, à défaut de ceux du Sahara, et toujours de race pure. Tout le monde a des chevaux : ici encore la différence est dans la manière de s'en servir, ou plutôt de ne pas s'en servir.

Les petites gens prennent le premier quadrupède venu, et l'abandonnent au premier manant qu'ils trouvent sous la main, sans plus s'inquiéter ni de l'un ni de l'autre. Il leur suffit d'être à l'occasion traînés à leurs affaires ou promenés tant bien que mal, au petit trot, dans un char crotté. On ne les voit point à leur écurie; on ne les entend jamais parler de leurs chevaux et de leurs voitures.

Il en sera tout autrement avec toi. Critique ton prochain, si bon te semble. Sois indifférent, si tu veux, au sort commun des mortels ou à leurs intérêts particuliers, mais que tout le monde sache que tes chevaux sont ta principale et constante préoccupation; aie a tout propos leur éloge à la bouche ; qu'on te trouve à ton salon moins souvent qu'à l'écurie, et que celle-ci soit un chef-d'œuvre de prévoyance confortable. Les harnais et les voitures ne méritent pas moins ton attention. On reconnaît l'homme comme il faut au vernis de ses équipages.

Evite les grandes courses, afin d'aller toujours très vite. La rapidité est plus que jamais une véritable supériorité. Je ne sais pas de spectacle plus piteux que celui de ces richards endormis dans une berline antique, traînée par de lourds chevaux du pays, qu'excite de son mieux en secouant les rênes, et à force de Hue! et de Gia! un fermier travesti en cocher. Ils ont l'air d'avocats payés à l'heure, ou de médecins, qu'attend un mori-

bond. Ceux-là ne versent pas en route et n'écrasent personne. Autant vaut aller à pied; c'est encore bien plus sûr.

Quant aux chiens, je me bornerai à peu de mots. Si tu es chasseur, tu en auras beaucoup de beaux et de bons. Si tu ne l'es pas, je te conseille seulement un épagneul parfait ou un caniche affreux — en un mot une bête remarquable — le chien d'Alcibiade, avec ou sans queue. Je ne reconnais pas d'autre mérite à cette race hydrophobe. Les *amis* de l'*homme* ne le sont guères trop souvent que pour le plaisir de les manger.

Tout ce que je viens de t'exposer, mon ami, peut se réduire à deux préceptes :

Se soumettre complétement, aveuglément, aux usages reçus par la bonne société.

Etre riche, c'est-à-dire très-riche.

Le trop n'existe ni dans l'une, ni dans l'autre de ces conditions, et leur résultat s'agrandit en proportion de leur développement.

Pour la première, je te le répète, quelques dispositions naturelles, une application persévérante, une volonté fortement disciplinée, l'exemple de plusieurs, le mien, j'ose le dire, peuvent te conduire à de véritables succès.

La seconde est plus difficile à remplir. Tu n'es pas mon seul enfant. Mes pièces de cinq francs vaudront pour toi beaucoup moins. Ce qui m'a suffi ne peut donc te suffire, sans compter la diminution de la valeur de l'argent et la hausse de tous les produits. Comment donc remonter au niveau où le ciel t'a fait naître? Comment partir de là pour aller plus haut? Voilà la question d'Hamlet. *To be or not to be*. Etre ou n'être pas.

Je t'ai montré les avantages incontestables du repos. Malgré cela, s'il était un moyen certain de faire, en travaillant, une fortune rapide, je te l'aurais indiqué. Mais il n'en existe pas, et s'il en existait, la foule s'y jetant, il deviendrait illusoire, puisque le mérite, en cela, c'est l'exception.

Tu n'ignores pas les mécomptes, les catastrophes, les ruines dont la route des affaires est couverte. L'un arrive au but; vingt meurent à la peine. C'est une loterie, et loterie pour loterie, j'en sais une moins chanceuse, du moins à ce point de vue ; elle s'appelle le mariage.

Tout homme peut se marier ; tout homme comme il faut doit

se marier. C'est le complément de sa position, et selon le choix qu'il fait, il l'assure ou la compromet pour toujours.

Il y a beaucoup de manières de se marier. Je n'en blâme aucune, quoique suivant certains philosophes, la meilleure soit de ne pas se marier du tout. La bonne société a sur ce point, comme sur tout le reste, des principes qu'elle ne permet pas d'enfreindre. Je crois inutile de t'en recommander l'autorité. Grâce aux progrès de la sagesse et à ceux de l'expérience, aujourd'hui partout mûrie sous cloche comme une primeur, il ne se fait plus que des mariages de convenance La raison éclaire de toute part les domaines ténébreux du sentiment; elle a mis des gardes-fous et des lampions à tous les précipices, et sans avoir étudié Legendre, le moindre élève d'académie sait dire au juste à quelle formule d'algèbre répond l'x inconnu des unions de fantaisie.

Mais ce n'est pas assez de faire un bon mariage, il faut faire un mariage excellent, inattendu, il faut réaliser ce qu'on appelle un rêve doré. Rien ne pose mieux un jeune homme; outre les avantages directs et positifs qu'il en retire, il acquiert aussitôt la considération universelle. Toute prétention paraît permise à celui qui de bonne heure donne une preuve si éclatante de goût, d'habileté et de jugement. Le mérite semble être en raison du total comptant multiplié par les espérances; car le public croit volontiers qu'il faut plus d'esprit pour tourner la tête à un million, que pour plaire à une honnête fille sans dot. Les écus lui font l'effet de soldats sur des remparts. C'est une erreur et un préjugé. La difficulté n'est ni moindre ni plus grande. Les femmes pauvres ou riches en sont encore aux idylles antiques et aux modernes romans. Elles disent et diront toujours : le cœur est tout, le cœur c'est le nœud du problème, c'est la tour Malakoff qu'il faut prendre. Après cela, on est maître de la ville; la campagne est finie.

Il ne faut pas sans doute aller en étourneau se casser le nez contre une haute muraille avant d'avoir, de longue main, pris ses mesures et avancé pas à pas ses lignes d'attaque. Un peu d'art et de stratégie est nécessaire. Pour cela, il est bon de se faire la main à droite et à gauche, et d'essayer ses batteries sur les petites forteresses complaisantes qui veulent bien s'y prêter. On en trouve toujours, et, chose singulière, la meilleure recommandation, la meilleure chance de réussite est de se faire

d'abord une réputation d'homme à la mode, fort recherché par les demoiselles et point rebuté des mamans. Ne te tourmente pas, si les bonnes langues du monde te marient tantôt ici, tantôt là ! Laisse dire, sois aimable, mais prudent; tu n'es pas responsable des petits désespoirs féminins qui peuvent en résulter. Si on peut soupçonner que beaucoup de jeunes personnes te veulent du bien, si on peut croire que tu sacrifies cette bonne volonté à un irrésistible entraînement, alors tu n'as pas à craindre un échec, suis les inspirations de ton cœur et marche à ton but sans plus tarder.

L'essentiel, tu le vois, est de fixer ce but d'avance, et de ne s'en laisser détourner par aucune de ces considérations secondaires auxquelles trop de jeunes gens encore se laissent prendre.

La beauté, les grâces extérieures sont des choses fragiles et passagères, elles durent comme la fleur, l'espace d'un matin. S'y attacher est une faiblesse. Ces agréments ne sont pas d'ailleurs incompatibles avec la richesse; au contraire, les habitudes du luxe donnent une élégance de ton et de manières, une certaine dignité dans le parler et dans le geste, bien préférable, à mon gré, et que le temps augmente. Il est incontestable que l'éducation d'une jeune héritière est toujours plus soignée, plus complète; les meilleurs maîtres ont suivi et développé son esprit et son âme; rien n'a été négligé pour la rendre charmante. Et s'il est vrai que le mariage soit toujours pour les femmes une transformation impossible à prévoir d'avance, combien les risques de cette épreuve ne sont-ils pas diminués par cette discipline du savoir-vivre que la société impose dès leur tendre jeunesse à ceux que l'opulence met aux premiers rangs !

Je ne te parle pas du bonheur domestique. Ce rare phénix ne renaît pas de ses cendres. L'expérience ne nous apprend rien de plus, et aucune philosophie n'a pu encore déterminer les causes de sa présence et les conditions de sa durée. Il s'accommode des plus violentes contradictions, et parfois s'échappe des intérieurs les plus paisibles. C'est le grand lot. On l'a, ou on ne l'a pas. Au moins, cela est sûr, la fortune n'y met pas obstacle. Toutes choses égales, les chances restent en sa faveur; car si l'amour donne souvent aux femmes le courage de tout affronter, peu d'hommes, avouons-le entre nous, ont l'âme assez haute pour garder une humeur gaie au milieu des privations, grandes ou petites; ils reculent à cette perspective, ils s'effraient,

ils se cabrent « *come falso veder bestia quand'ombra* » et tout effarés, se rejettent avec effroi les uns vers le mirage d'une union opulente, les autres dans le taillis impénétrable et commode de la vie de garçon. Tu ne serais pas de ces esprits timides et irrésolus, je veux le croire « le mieux est pourtant de ne pas s'y fier » et d'agir en conséquence.

Enfin, dernière et décisive considération, le mariage que je te conseille n'est pas seulement un devoir personnel et un devoir de société, c'est aussi un devoir humanitaire.

Dans ma bouche, ce mot t'étonne; il est juste cependant. Les utopistes, malgré leur belles paroles, n'ont pas seuls le privilége de travailler au développement des lois de l'humanité. Il y a des tâches pour toutes les forces et pour toutes les aptitudes. De même que le globe, dans ses profondeurs, par mille fissures invisibles, remplit goutte à goutte d'immenses réservoirs, qui alimentent les fleuves et les fontaines, quelques hommes semblent nés uniquement pour accumuler à l'écart, sans trève, sans repos, des trésors considérables; mais ces réserves bienfaisantes, dans leurs mains, demeurent stériles, et c'est à d'autres qu'échoit la mission de les amener à la surface du sol et de les répandre en irrigations fécondes. La division du travail n'est pas d'invention moderne, comme on le prétend; elle est aussi ancienne que le monde, et rentre, tu le vois, dans l'ordre providentiel. Elle était nécessaire ici, non seulement parce que les facultés ordinairement s'excluent, et que le talent d'acquérir est en soi la négation de celui de dépenser, mais aussi pour empêcher l'immobilisation de la richesse.

A l'aveugle fortune debout sur la roue, toujours en mouvement, Dante a substitué des anges, ministres clairvoyants, spécialement chargés de faire passer de famille en famille les biens de ce monde. Ces changements, si l'on y fait attention, ont presque la régularité des saisons. Trois générations suffisent le plus souvent pour accomplir les phases de ces lunes financières, et les mariages sont une des causes les plus actives de la diffusion et du déplacement des richesses.

Que d'exemples ne pourrais-je pas citer? mais les exemples sont superflus. J'en ai dit assez pour éclairer ta route. A bon entendeur salut!... Et d'ailleurs la cloche vient de sonner. Or, c'est encore un précepte de bonne conduite de se souvenir :

Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Le Cte Félix de Saint-Gaster.

POÉSIE.

CONSOLATION.

A un ami découragé.

Ton cœur est triste, ami, ta parole est amère :
Toi non plus tu n'as pas embrassé la chimère
Qui, t'appelant de loin, chantait.
Tu te sens déjà vieux quand ton midi se lève,
Et tu dis de la vie : Elle a trompé mon rêve !
De l'espérance : Elle mentait !

Un jour, le sac au dos, cherchant la renommée,
Pour la vieille Allemagne et pour la grande armée
Tu partis, joyeux émigrant !
C'est le pays des forts, c'est leur champ de bataille :
Celui qui s'est dressé, pour les vaincre, à leur taille,
Fût-il vaincu, revient plus grand.

Et, plus grand, tu revins bientôt vers la patrie,
Lui consacrant ta foi, ta jeunesse aguerrie,
L'ambition qui t'inondait....
Lui promettant peut-être une page éternelle,
Tu revins.... tu croyais, hélas ! trouver en elle
Une mère qui t'attendait !

Hélas! tu n'as trouvé que rumeurs souterraines,
Partis gonflés de rage entrechoquant leurs haines,
La science et l'art en exil,
Le soleil refoulé vers l'horizon noirâtre....
En te voyant venir, elle dit, la marâtre :
Quel est cet homme et que veut-il?

— Insensé! d'où viens-tu? disent tes mauvais frères,
En te voyant marcher sur leurs drapeaux contraires
Et leur montrer d'autres chemins....
Ainsi, blessé, déçu dans tes ferveurs sincères,
Tes armes ne servant plus de rien, tu les serres,
Et tu les brises dans tes mains!

Ton cœur est triste, ami; ta parole est amère;
Toi non plus tu n'as pas embrassé la chimère,
Qui t'appelait, poète errant!
Tes bras longtemps ouverts se sont fermés à vide,
Et tu les tiens croisés sur ta poitrine avide,
Et ton front se baisse en pleurant....

Ne pleure pas, ami; la vie est ainsi faite,
Ce n'est pas par les siens qu'est sacré le poète,
Mais dans leur foule il se confond;
Ce qui plane, porté par le vent, c'est la plume;
Ce qui monte, porté par le flot, c'est l'écume,
Mais les perles restent au fond.

Souviens-toi des plus grands, race auguste et flétrie,
Tu sais combien leur siècle et combien leur patrie
Les a raillés et tourmentés;
Du jour où notre Dieu s'est couronné d'épines,
On ne reconnaît plus les royautés divines
Que sur les fronts ensanglantés.

Les vois-tu devant nous se presser pêle-mêle
Les soldats, les héros de la cause éternelle?
On les honnit, on les brûla;
Les vois-tu, les martyrs à la libre parole :
Socrate, Hypatia, Jean Huss, Savonarole,
Michel Servet, Campanella.....

La vois-tu, cette foule ardente et mutilée,
Homère et Camoëns, et Dante et Galilée,
Torture, exil, mendicité :
Tous couverts de mépris ou frappés d'anathème,
Colomb qui nous ouvrit un monde, et Jésus même
Qui nous ouvrit l'éternité?

Ami, relève-toi de ta désespérance!
On est fier de souffrir, quand on voit la souffrance
Des plus nobles et des meilleurs;
Et l'on se sent dans l'âme un peu de leur génie
Quand le vulgaire accorde à notre âme bénie
Quelque chose de leurs malheurs.

Ami, relève-toi! Quand nous ouvrons nos voiles
Ce n'est pas pour voguer vers la paix des étoiles
Sur le calme des flots dormants,
Près du port, où la foule à grands flots s'amoncelle
Et, voyant au vent frais virer notre nacelle,
Eclate en applaudissements.

C'est pour nous jeter seuls dans les déserts de l'onde,
N'ayant pour tous témoins d'une tâche inféconde
Que le ciel, le vent, le rocher,
L'élément insoumis qui peut gronder en maître;
Et si nous périssons à l'œuvre, — alors peut-être
Le monde viendra nous chercher.

Bien peu, vivants encore, ont triomphé ! Moïse
N'a pu toucher le sol de la Terre promise
Où sa force entraînait les forts ;
Le tonnerre est passé quand son bruit nous atterre ;
Le gland devenu chêne a pourri sur la terre ;
L'immortalité n'est qu'aux morts !

Le poète n'est pas de son siècle ; il le mène !
Il est fait pour marcher devant la foule humaine
Et pour guider ses pas douteux ;
S'il n'est point entendu de la place où nous sommes,
S'il paraît si petit aux yeux des autres hommes,
C'est qu'il est trop loin devant eux.....

Voilà comment il passe inconnu, solitaire ;
Voilà pourquoi plus d'un fit son temps sur la terre,
Sans gloire — et sans gloire expira ;
Mais avant de tomber sur le sol qu'il embrasse,
Dans nos chemins futurs il a marqué sa trace.....
Le monde marche et l'atteindra !

Nous vivons pour mourir ! Nous sommes des semences
Que Dieu disperse au loin par les sillons immenses,
Tombeaux que l'hiver fait si durs ;
C'est la règle inflexible et chacun doit la suivre —
Nous vivons pour mourir, mais nous mourons pour vivre :
C'est nous qui serons les blés mûrs !

Et ne vînt-il jamais, ce temps rêvé ! Quand même
Je devrais tout entier périr à l'heure extrême,
Sans plus croire au soleil levant,
Quand ma vie et mon nom, quand ma tâche avortée,
Quand l'œuvre de mes mains, poussière au vent jetée,
Devrait passer avec le vent !....

Et qu'il ne dût rester de mon sang, de mon âme,
De tout ce qui l'émeut, de tout ce qui l'enflamme,
Et de tout ce qui la détruit,
De mon cœur qui palpite et bondit, car il aime! —
Quand il ne resterait de tout cela, pas même
Un peu de fumée et de bruit.....

Et que la fin de tout fût le silence et l'ombre,
L'océan sans rivage où l'humanité sombre,
Le néant fatal où Dieu meurt....
Même alors, Poésie, ô reine entre les reines,
Je voudrais consacrer à tes beautés sereines
Toute ma vie et tout mon cœur!

Je t'aime pour toi seule — et jamais tes poètes
Quels que soient les lauriers amassés sur leurs têtes
Quelque bruit qu'on fasse autour d'eux,
N'ont senti plus d'ivresse au plus haut de leur gloire
Que je n'en trouve ici, dans ma nuit calme et noire,
Seul avec toi, rien que nous deux!

Oh! chanter, et chanter seulement, quelle joie!
Courir à l'idéal du plus loin qu'on le voie,
S'en approcher peut-être un peu,
Entrevoir dans son rêve une vaste pensée,
S'éblouir par éclairs dans l'extase insensée
De l'homme créant après Dieu!...

Ivresse de beauté, d'amour et d'harmonie
Qu'on peut goûter sans gloire et même sans génie,
Et qui suffit pour m'exalter!...
Oh! contre ce bonheur immense et solitaire,
Si l'on m'offrait l'empire — et qu'il fallût me taire,
Je dirais : Laissez-moi chanter!

Aimons la Poésie! Elle est sainte, elle est belle.
Qu'importent les douleurs que nous souffrons pour elle?
Elle a de quoi les réparer.
Courage donc, ami! conservons-lui nos armes,
Et plaignons bien, malgré nos tourments et nos larmes,
Ceux qu'elle ne fait pas pleurer!

Naples, mars 1858.

MARC MONNIER.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 10 juillet 1858.

SOMMAIRE : Malaise et détente. — La cloche du plongeur. — La *Revue Germanique*. — Le vautour barbu. Anecdotes — Le *Nid de pinsons*. — *Bluette*. — Encore M. Proudhon. Adjonctions et rectifications. Un mot de M. Raspail sur lui. — *Avis aux actionnaires des chemins de fer*. — La brochure sur les principautés. — Le protestantisme en Suède. — Le *Grand Cyrus*. — Le *roi Voltaire*. — Ary Scheffer. Son talent. Son caractère. — Brizeux. — Traits de mœurs parisiennes. La misère d'un écrivain et l'amour d'une belle dame. Artiste et garçon de restaurant. Le costume de *highlander*. Aventures d'un peintre réaliste. Académie d'un nouveau genre et réclames à la Figaro.

On ne se doute guère à Paris de l'idée qu'on se fait à l'étranger de la situation de la France. A en croire ce qui revient de divers côtés, en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, on se figure que tout peut et même va être ici sens dessus dessous d'un moment à l'autre. Ce n'est pas là seulement un thème de journaux, mais une impression du public. Le chef d'une maison d'éducation nous disait qu'un Anglais n'avait voulu placer son fils chez lui qu'au mois, pour être plus libre de le retirer à l'instant, s'il arrivait quelque chose, et n'estimant pas prudent de s'engager pour un espace de temps plus considérable. « Comment! disait-on d'autre part à un de nos amis, resté fort calme du reste à cette allocution bienveillante, comment! vous allez à Paris! et avec votre famille! mais y avez-vous bien songé? vous, passe encore, si vos affaires vous y appellent absolument; mais au moins n'y

conduisez pas votre femme et vos enfants : ce serait d'une souveraine imprudence ! » Ces lugubres pronostics n'arrêtèrent point notre ami, et père, mère et enfants se sont tranquillement promenés au bois de Boulogne et sur les boulevarts, ont visité les magasins, dîné au restaurant, et fait même dans les boutiques de pâtissiers de petites stations confortatives pour continuer leurs marches et contre-marches à travers la capitale : le tout sans autre encombre que l'encombrement des voitures, et sans autre bruit que leur perpétuel roulement.

Jamais, en effet, Paris n'a été extérieurement plus tranquille et n'a moins montré au dehors ce qu'il est ou n'est pas au dedans. On pourrait même dire que cette tranquillité, cette régularité de vie, apparente ou réelle, a été plus marquée encore cette année que les précédentes, rien n'étant venu l'animer d'une façon particulière, ni grand intérêt politique, ni grand mouvement ou grand spectacle industriels. Sans doute le chapitre des accidents est toujours possible ; mais en fin de compte, même pour les situations privées aussi bien que pour les situations publiques, il l'est partout et en tout temps. Assurément il l'était sous le règne constitutionnel de Louis-Philippe, puisque, si l'on y comprend les émeutes, ce long règne compte pour le moins autant de tentatives de ce genre que d'années, et qu'il a fini par là. On ne saurait nier cependant, et les journaux ministériels ont été les premiers à le reconnaître, que surtout depuis le 14 janvier, soit sous l'effet de l'attentat lui-même, soit sous celui des mesures dont il a été cause, il ne se soit produit comme une sorte de malaise de l'opinion et de tension morale. Le gouvernement l'a senti et semble en avoir tenu compte. On craignait la prédominance trop exclusive de l'élément militaire : le général Espinasse, personnellement lié à la cause impériale, puisqu'il fut l'un des instruments les plus actifs du Deux-Décembre en arrêtant les représentants du peuple qui essayèrent alors de résister, vient d'être remplacé au ministère de l'Intérieur par M. Delangle, le soldat par un magistrat. On a voulu assigner d'autres causes encore à cette nomination de M. Delangle, mais le public l'a comprise en ce sens et bien accueillie en ce sens-là. Il en a été de même de la mesure concernant l'Algérie. Le régime militaire y fait place aussi à l'administration civile. On sait de plus que, sans être pourtant érigée en vice-royauté, comme le bruit en a quelquefois couru, l'Algérie sera sous la direction particulière du prince Napoléon, qui passe pour un esprit libéral et progressif ; sa participation plus directe et plus active aux affaires publiques est donc vue avec faveur.

Les journaux, enfin, ont eu leur part dans cette espèce de *détente* de l'action gouvermentale ; car ce n'est que cela, et y voir davantage

serait s'exposer à une illusion qui pourrait devenir dangereuse, le cas échéant. Les feuilles non ralliées ou se rattachant à d'autres intérêts dynastiques, l'ont bien compris, et le *Journal des Débats* ne s'est pas départi de sa réserve et de sa circonspection. Celles à qui la vente sur la voie publique avait été interdite, comme la *Presse*, ont vu lever ce genre d'entraves. L'*Indépendance belge* a pu aussi revenir à ses lecteurs; mais, après une si longue interruption, ce n'a pas été sans y trouver la place prise, en tout ou en partie, par le *Nord*, lancé ainsi à ses dépens. Ce n'est là sans doute que la liberté d'aller et de venir, mais c'en est une, et tout en restant dans leur sphère, les journaux devraient au moins tâcher de n'y être pas si vides et si nuls.

Ils n'en font guère mine, à vrai dire, et on ne saurait rien imaginer de plus exténué, de plus aplati; mais comme voilà déjà longtemps qu'on les croyait réduits à la plus mince couche possible d'intérêt et de vie, et que dès lors elle a pourtant trouvé moyen de s'amincir, peut-être faut-il s'attendre à la voir diminuer encore, même de ce qu'elle est aujourd'hui. Je traversais cette après-midi le pont Royal, où étaient attroupés, les rangs serrés et la tête penchée sur le parapet, un grand concours de badauds, dont je fis à l'instant partie. Tout est spectacle pour les Parisiens, qui, en ce moment d'ailleurs, sont un peu comme leurs journaux et n'ont pas beaucoup de quoi se distraire et se divertir. L'objet de notre curiosité était une cloche de plongeur. Elle venait de descendre sous l'eau. Peu à peu elle reparut, et il en sortit un à un, par l'espèce de cheminée qui lui sert d'ouverture, une demi douzaine de curieux, encore plus curieux que nous au dessus, et remontant ainsi dans notre élément après leur descente dans l'humide empire. Qu'avaient-ils vu? rien peut-être : les poissons encore plus muets que les journalistes et que les journaux, une lumière plus trouble, un élément plus sourd. N'est-ce pas là, me demandé-je, la situation actuelle dans les choses de l'esprit? descente au fond de la rivière et disparition progressive sous les eaux qui s'écoulent sans bruit. Y sommes-nous du moins dans la cloche du plongeur, en rapporterons-nous quelque chose, et reviendrons-nous au jour?

— La littérature périodique s'est cependant enrichie d'un nouveau recueil mensuel, la *Revue Germanique*, dont le titre déjà semble fait pour éveiller l'attention de tout homme non parqué dans un seul champ d'idées et désireux de se tenir un peu au courant de l'ensemble du mouvement intellectuel de nos jours. La *Revue Germanique* a, en effet, pour but de faire connaître l'Allemagne à la France, et en même temps de faciliter par là l'échange et le commerce d'esprit entre les

deux nations. Voici, à cet égard, comment s'exppriment ses fondateurs, MM. Ch. Dollfus et A. Nefftzer, dans l'introduction vive et substantielle qu'ils ont placée en tête de leur recueil :

« Dans l'échange intellectuel comme en toutes choses, la France a été l'exacte contre-partie de l'Allemagne. Elle a beaucoup moins reçu qu'elle n'a donné. Les peuples étrangers apprenant sa langue, elle s'est crue dispensée d'apprendre celle des peuples étrangers; et pendant deux siècles elle a joui de l'empire incontesté de son esprit et de sa littérature en Europe. Elle a longtemps ignoré, puis méconnu et travesti Shakespeare, et quand déjà les Allemands avaient Lessing et Winckelmann, elle croyait posséder dans la Harpe le premier critique du monde. La décadence était la conséquence inévitable de ce glorieux isolement, et on ne peut savoir ce que fussent devenues les lettres françaises, si elles n'eussent puisé à temps une vie et des formes nouvelles aux sources étrangères. Shakespeare fut enfin compris, et madame de Staël rendit à la France le service inestimable de lui faire connaître l'Allemagne, à la plus éclatante période de son puissant et subit développement. Depuis ce temps les communications sont restées ouvertes, mais bien plus fréquentes et plus régulières avec l'Angleterre qu'avec l'Allemagne. Kant, Schiller, Goethe lui-même ne sont pas encore complétement traduits; Hegel l'est fort peu; Fichte et Schelling ne sont connus que de peu de gens; des esprits éminents dans l'ordre littéraire et dans l'ordre scientifique ne le sont pas du tout. Des travaux de premier ordre restent perdus pour nous. De rares traductions, et quelques articles publiés de loin en loin dans les journaux et les revues, ne suffisent pas à embrasser l'ensemble, à suivre la production de ce vaste laboratoire d'idées. Les fondateurs du recueil qui paraît aujourd'hui ont pensé qu'il y avait lieu d'établir un courant régulier de l'Allemagne à la France. Ils ont voulu jeter un pont sur le Rhin pour le commerce de deux peuples, convaincus de servir à la fois l'une et l'autre nation, et, avec elles, le progrès auquel elles contribuent toutes deux dans une mesure égale, avec des aptitudes et un génie bien différents. »

Après avoir ainsi résumé en peu de mots ce qui a été fait jusqu'à présent pour unir intellectuellement l'Allemagne et la France, tel est donc le but que se proposent les fondateurs de la nouvelle Revue, et qu'ils marquent non moins nettement : ouvrir, dans la sphère de la pensée, une sorte de voie de communication permanente entre les deux bords du Rhin. L'entreprise a certainement sa difficulté : l'esprit français et l'esprit allemand ne se sont jamais pénétrés qu'à de longs intervalles et par secousses, ou par la lente force des choses; dans la vie et la pratique de tous les jours, ils se repoussent plutôt, ou s'ignorent. Mais cette difficulté n'est assurément pas insurmontable, et MM. Ch. Dollfus et Nefftzer réunissent bien des qualités pour en venir à bout dans la mesure que leur entreprise suppose. Nos lecteurs connaissent déjà le premier, esprit sympathique et généreux, plein d'ardeur et de confiance dans la poursuite rationnelle de la vérité. Le

second a été longtemps un des principaux rédacteurs de la *Presse;* il y fut même le remplaçant de M. Emile de Girardin dans cette espèce d'*intérim* qui se termina par la vente du journal à M. Millaud. M. Nefftzer s'y fit alors remarquer par sa plume incisive, son esprit net, libéral et dégagé. Par leurs qualités françaises, par leur connaissance intime et familière des deux peuples et des deux langues, lui et M. Dollfus ont donc tout ce qu'il faut pour traduire fidèlement l'Allemagne à la France, et, si le public les seconde, pour mener à bien leur œuvre, où ils se montrent aidés, dès le début, par de vaillants et solides collaborateurs.

Aussi les premiers numéros offrent-ils une série déjà nombreuse d'articles variés, sérieux, instructifs et intéressants, soit de science, soit d'imagination, soit traduits, soit originaux. Les plus caractéristiques ont naturellement pour objet ces travaux de philologie comparée et tout particulièrement de critique biblique dans lesquels l'Allemagne occupe un rang si à part et si élevé. C'est ce genre d'articles surtout que nous voudrions pouvoir citer; mais quoique les rédacteurs de la *Revue Germanique* abordent les sujets religieux en philosophes et non en théologiens, et qu'ils y bornent plutôt leur rôle à celui de rapporteur, nous aurions cependant à faire nos réserves dans un sens que nous avons plus d'une fois indiqué; mais pour aujourd'hui, outre le risque de nous répéter, cela nous entraînerait trop loin. Nous ne devons, d'ailleurs, pas oublier que nous ne sommes ni théologien, ni même philosophe, mais simplement chroniqueur. A ce titre, voici, en revanche, qui est tout à fait de notre butin, par le sujet, par l'auteur et par le traducteur. Il s'agit, en effet, de ce bel ouvrage de notre compatriote, M. de Tschudi, sur les *Alpes*, si bien traduit par notre collaborateur, M. Vouga, qui vient aussi d'en communiquer des fragments à la *Revue Germanique;* de plus, ce que nous voulons en citer, ce sont des anecdotes : non pas, il est vrai, d'histoire littéraire ou politique, mais d'histoire naturelle. Le héros n'en est pas moins aigle ou vautour, comme le sont volontiers ses pareils : il l'est même en chair et en os, car c'est notre aigle barbu, le *læmmergeier*, comme nos montagnards l'appellent, c'est-à-dire le *vautour des agneaux*. Pauvres agneaux! si encore ils n'en avaient pas d'autre à craindre en ce monde, nous resterions bien tranquilles, vous et moi, n'est-ce pas? Mais écoutons comment s'y prend celui de nos Alpes, et puissent-elles ne jamais connaître de vautour que celui-là!

« Le gypaète barbu ou lämmergeier est le condor des Alpes d'Europe, et, sous le rapport de la taille, il le cède au condor d'Amérique autant que le soulèvement des Alpes le cède en hauteur à celui des Andes. Malgré celà, le gypaète n'en reste pas moins l'oiseau géant,

l'oiseau le plus extraordinaire des Alpes, tant pour ses mœurs que pour son organisation.....

» La queue mesure plus d'un pied et demi de longueur, et, quand elle est étalée, trois pieds de largeur. Le poids varie beaucoup : il est à l'ordinaire de douze à seize livres, et peut même s'élever à vingt. L'âge apporte aussi de grandes modifications à la couleur du plumage. Le vieux gypaète a un bec vigoureux, long de six pouces, de couleur de corne, légèrement concave au milieu et terminé en avant par un grand crochet en forme d'arc.... Sous la mandibule inférieure du bec, un pinceau de poils noirs et grossiers se dirige en avant..... Le gypaète a les yeux conformés d'une manière toute particulière ; ils brillent d'un feu rouge et sont entourés d'un rebord charnu et saillant d'un rouge orange. Il est destiné peut-être à protéger l'œil contre l'éclat éblouissant des rayons solaires, qui le frappent obliquement lorsque le gypaète plane au dessus des neiges.....

» Ordinairement cet oiseau prend le vol le matin de bonne heure, et se dirige vers l'endroit où il a trouvé sa dernière victime, soit qu'il veuille en dévorer les restes, soit qu'il espère une nouvelle capture. Suspendu dans la nue, il inspecte de son œil étincelant toute la contrée environnante, et l'excessive délicatesse de son odorat lui fait sentir sa proie à de grandes distances. Sous ses ailes étendues, il voit s'étaler un monde ; les animaux de l'Alpe paissent tranquillement sans se douter du danger qui les menace et qui flotte invisible sur leurs têtes : ils devinent plus facilement ce qui se passe à côté et au dessous d'eux, et ils ne peuvent flairer que les émanations qui montent de bas en haut. Soudain, les ailes ployées, le vautour fond sur eux en ligne oblique ; il n'y a plus de fuite ou d'asile possible ; ils sont perdus sans ressource, et avant d'avoir eu le temps de penser à fuir, ils suivent palpitants leur ravisseur dans les airs. Cependant le gypaète ne peut emporter que de petits animaux, tels que les renards, les marmottes, les agneaux, les chiens, les blaireaux, les chats, les belettes, les lièvres et les poules ; ses serres et ses ongles ne sont pas assez forts, et n'ont pas la vigueur des ailes et du bec. Il dévore sa proie sur place, ou la transporte sur le rocher qui lui sert ordinairement de table et l'y déchire en lambeaux. Lorsque le lämmergeier voit paître au bord d'un précipice un animal un peu grand, un mouton gras, un vieux chamois ou une chèvre, il se met à décrire au dessus de lui des cercles étroits, et cherche, en l'inquiétant, et en l'effrayant, à le faire fuir du côté de l'escarpement ; puis, dans son vol rapide, il passe auprès de lui comme une flèche, et, le frappant de son aile puissante, il réussit souvent à le pousser dans le précipice. La proie tombe brisée au fond de la gorge, où le vautour descend alors pour s'en repaître. Il commence par lui arracher les yeux et les avaler, puis il lui ouvre le ventre, en dévore les entrailles et finit son repas par les os. D'un coup de bec, il broie le crâne des chats vivants, et les avale ensuite tout entiers. On a souvent vu le gypaète s'attaquer à des chasseurs perchés dans une position critique au sommet d'un pic ou qui rampaient lentement le long d'une corniche étroite ; ceux qui ont couru ce danger assurent que le bruit de ses ailes énormes, la force et la rapidité des coups imprévus qu'elles portent produisent une impression si stupéfiante qu'il est très difficile de conserver sa présence d'esprit et de rester ferme. Un gypaète cherchait un jour à pousser dans l'abîme un

bœuf qui était debout au bord d'une paroi verticale : il continua longtemps son impertinent manége, mais sans succès ; le tranquille quadrupède ne sortit pas de son calme ordinaire, il baissa la tête, s'appuya sur ses jambes comme sur des piliers et attendit le moment où, de guerre lasse et convaincu de son impuissance, le gypaète se retira.....

..... » Le gypaète ne réussit pas toujours à emporter sa proie. Nous connaissons un cas des plus remarquables, où ce rapace succomba dans un lutte qu'il soutint au milieu des airs contre un quadrupède. Un gypaète avait saisi et emportait un renard, près d'Alpnach. En allongeant le cou, le renard réussit à saisir son ennemi à la gorge et à l'étrangler ; le gypaète descendit mourant vers la terre, et maître renard regagna en boitant et tout heureux son terrier..... Un renard qui traversait en courant le glacier de l'Oberalpstock fut saisi par un aigle royal et emporté dans les airs. Mais bientôt le ravisseur se mit à battre des ailes d'une manière inusitée, et disparut derrière une crête. L'aigle était tombé là, à l'agonie : il avait la poitrine déchirée par le renard qui s'enfuyait. On a vu aussi l'hermine étrangler en l'air l'autour ou la buse qui l'enlevait.....

» C'est à tort qu'on a émis des doutes sur les enlèvements d'enfants attribués aux gypaètes. On en connaît plusieurs exemples. A Hundwyl (Appenzell), un de ces rapaces enleva un enfant sous les yeux des parents et des voisins. Sur la Silberalp (Schwitz), un gypaète se précipita sur un chevrier, assis au bord des rochers ; il l'attaqua à coups de bec, et, avant que les bergers pussent parvenir sur le théâtre de la lutte, il le poussa dans l'abîme. Dans l'Oberland bernois, les parents d'Anna Zurbuchen, enfant de trois ans, l'avaient emmenée sur la montagne au moment de la fenaison, et l'avaient assise sur le gazon, à peu de distance d'une étable. L'enfant ne tarda pas à s'endormir ; le père lui couvrit le visage de son chapeau de paille et s'en alla à son travail. Au bout de peu de temps, revenu avec une charge de foin, il ne retrouva pas sa petite fille et se mit à la chercher inutilement aux alentours. Pendant ce temps un paysan, Henri Michel, d'Unterseen, suivait un sentier sauvage le long du torrent. A son grand étonnement, il entendit tout à coup crier un enfant. Il s'élança dans la direction d'où provenaient ces cris, il vit un lämmergeier s'envoler d'un sommet voisin et planer quelques instants au dessus du précipice. Le paysan monta en toute hâte et trouva l'enfant à l'extrême bord de l'abîme. Il n'avait de blessures qu'aux mains et au bras gauche par lequel il avait été saisi, et il avait perdu dans sa course aérienne ses bas, ses souliers et son bonnet. Le point où fut retrouvée la petite fille est à quatorze cents pas au moins de celui où elle dormait au moment où le gypaète l'enleva. Elle fut dès lors surnommée *Geier-Anni* (Annette au vautour), et son histoire inscrite sur les registres de la paroisse de Habchern. Il y a quelques années que cette personne, devenue très-âgée, vivait encore. A Mürren, au dessus de la vallée de Lauterbach, on fait voir une pointe de rocher inaccessible qui se dresse vis-à-vis de ce village élevé : c'est là qu'un gypaète emporta, en passant au dessus de la vallée de Lauterbrunnen, un enfant qu'il avait ravi dans le village. La robe rouge de ce malheureux petit être resta longtemps visible au milieu des pierres. M. Charpentier de Bex a fait connaître un autre événement de ce genre. Le 8 juin 1838, deux petites filles, Joséphine

Delex et Marie Lombard, jouaient sur le gazon au pied du rocher appelé Majoni d'Alesk, en Valais; elles en étaient à vingt toises. Tout à coup Marie revint en pleurs au chalet voisin, et raconta que son amie, enfant de trois ans, très-faible, avait disparu dans les buissons. Plus de trente personnes fouillèrent les rochers et les précipices du torrent d'Alesk, et remarquèrent enfin au bord du rocher, au delà de la gorge, un petit bas. Ce ne fut que le 15 août qu'un pâtre, François Favolat, découvrit à une demi-lieue de là, au dessus du rocher appelé Lato, le cadavre de l'enfant. Il était desséché et ses habits en partie perdus, en partie déchirés. Comme il est impossible que l'enfant ait pu traverser seul le précipice, il avait dû être enlevé par un gypaète ou par un aigle des Alpes dont une paire nichait dans le voisinage. Du reste, il n'y a pas de vallée des Alpes où l'on ne raconte des histoires de ce genre, anciennes ou modernes; mais il faut reconnaître qu'avec les années elles ont pris un certain parfum mythologique. On ne voit pas ce qui pourrait empêcher le gypaète d'enlever des enfants, puisqu'il est assez hardi pour planer au dessus du chasseur avec des idées de meurtre, assez fort pour porter à une lieue de distance un chevreau suspendu à ses serres..... On nous a raconté l'histoire d'un chasseur dans la chair duquel un gypaète avait si profondément enfoncé ses ongles, qu'ils durent être coupés et retirés un à un après la mort de l'animal.....

» Quelquefois les courageux montagnards réussissent à s'emparer des jeunes vautours; c'est une tentative aussi périlleuse que difficile, car les gypaètes ne nichent que dans des rochers extrêmement escarpés et de pénible accès; ils défendent leur progéniture avec autant d'opiniâtreté que de courage. Dans le canton de Glaris, un de ces hommes qui recueillent de la résine dans les forêts découvrit un nid très-haut dans les rochers. Il y grimpa avec une peine infinie, et trouva dans le nid deux petits, qui étaient à se disputer les débris d'un écureuil; il les lia par les pattes, les mit sur son dos, et commença sa périlleuse descente. Les cris des petits ne tardèrent pas à attirer leurs parents, et ce fut tout au plus si le paysan put les écarter en brandissant continuellement sa hache au dessus de sa tête. Pendant quatre heures il fut poursuivi par ces oiseaux furieux, et atteignit enfin le village de Schwanden, où il put mettre sa prise en sûreté. Le célèbre chasseur de chamois Joseph Scherrer, d'Ammon, village situé au dessus du lac de Walenstadt, grimpa à pied nu et le fusil passé en bandoulière jusqu'à une aire où il supposait qu'il y avait des petits. Avant d'y atteindre, il vit le mâle s'approcher, et l'abattit d'un coup de fusil. Scherrer rechargea son arme et continua son ascension. Arrivé près du nid, la femelle se précipita sur lui avec une fureur indicible; elle se cramponna à ses hanches, et chercha à lui faire lâcher le rocher en lui donnant de vigoureux coups de bec. Sa position était affreuse. Il devait à la fois se tenir de toutes ses forces aux aspérités du roc et se défendre, sans pouvoir se servir de son fusil. Une présence d'esprit extraordinaire put seule le préserver d'une mort certaine. D'une main il dirigea le canon de sa carabine contre la poitrine du gypaète, de son pied nu il l'arma et fit partir la détente. Le vautour, blessé à mort, roula dans le précipice. Scherrer reçut en prime pour sa quadruple capture cinq florins et demi. Pendant toute sa vie il garda au bras les cicatrices des blessures qu'il avait reçues.....

» Eu les nourrissant de viande, il est facile d'élever les petits et de les apprivoiser..... Tous les individus qu'on prend vieux sont tantôt sauvages et récalcitrants, tantôt lâches et indolents. Sous ce rapport, les meilleures observations sont dues au professeur Scheitlin. Il posséda longtemps deux vieux lämmergeier qui avaient été pris à la trappe dans les Grisons. On avait disposé une chambre pour l'un d'eux, et on l'avait attaché par une corde à un barreau horizontal, mais chaque fois quelques coups de bec lui suffirent pour la couper. Il essaya d'en faire autant d'une chaîne, et, malgré son insuccès, il continua ses tentatives avec assez de persistance pour qu'on fût forcé de le laisser libre, de crainte qu'il ne s'épuisât. Au début de sa captivité, il hérissait les plumes de sa tête dès qu'on approchait; plus tard il ne le faisait qu'à l'approche d'un étranger. Rarement il blessa quelqu'un. Il observait attentivement tous les objets nouveaux; lorsque son gardien avait changé de vêtement, il ne le reconnaissait qu'à la voix; il lui permettait de le caresser et de lui écarter les ailes. Il n'avait pas un regard pour les marmottes qui couraient dans la même chambre. A l'approche d'un chien, ses plumes se hérissaient et ses yeux devenaient plus grands, mais il n'attaquait point. Les chiens ne le craignaient pas, tandis que les chats en avaient une horrible terreur et bondissaient comme des forcenés dans la chambre. Les pigeons, les corneilles, les pies qu'on lui jetait entre les pattes restaient immobiles et se laissaient lentement saisir par une de ses serres; il les fixait contre son perchoir et leur arrachait flegmatiquement la tête; puis il leur ouvrait le ventre en allant d'arrière en avant, leur arrachait les pieds et les ailes, et finissait par plumer grossièrement le tronc et par avaler les os. Il aimait la viande crue et ne s'habitua pas à une autre nourriture. La chair de chamois, ainsi que le foie et la cervelle, lui plaisait fort; jamais il ne touchait à de petits oiseaux et au poisson, et il préférait la chair morte à l'animal vivant. Il mangeait rarement plus d'une livre d'os ou de viande à la fois. Il aimait à boire de l'eau ou du lait. Pendant toute la journée, ce gypaète restait perché sur son barreau, le bec ouvert, la langue pendante et le cou enfoncé entre les épaules, tout à fait à la manière des vrais vautours. Lorsqu'on le posait à terre, il regardait longtemps son perchoir, il ne se décidait qu'avec peine à faire un effort pour y atteindre; enfin il s'envolait lourdement. Lorsqu'on lui fixait une pipe entre les mandibules, il l'y gardait des heures entières sans paraître s'apercevoir de sa présence. Aucun bruit ne faisait d'impression sur lui. L'œil seul avait de la vie; il n'est pas d'animal qui l'ait plus beau, et bien peu l'ont aussi magnifique. Cependant l'expression de son regard trahit plutôt la sauvagerie que l'intelligence.....

» L'autre gypaète, tombé malade, soupirait tout à fait comme un homme et se laissait choyer. Lorsque ses ailes commencèrent à se paralyser, il s'affaissa sur son perchoir où il était presque couché sur le ventre; puis il vola à terre, se coucha sur le flanc, et continua de soupirer sans pousser un gémissement, jusqu'au moment où il mourut, tranquille et résigné comme le serait un vieillard. »

— L'intérêt de tous ces récits n'est pas seulement celui d'un tableau vif et saisissant d'histoire naturelle : l'homme, sa puissance, sa

lutte continuelle avec les choses s'y trouvent entrelacés d'une manière vraie et profonde. Il nous semble que, dans le déroulement de son histoire au travers du temps, l'humanité arrive ou va arriver à un sentiment mieux marqué de sympathie pour ses compagnons de misère, pour les animaux. On les étudie, on les connaît davantage et on s'étonne vraiment que tant de générations aient passé sur la terre sans faire attention, pour ainsi dire, aux secrètes merveilles de la vie des animaux.

A côté de ces drames sanglants et pittoresques où M. de Tschudi vient de nous dépeindre si vivement le vautour des Alpes, nous trouvons dans un petit livre bleu intitulé : *Le Nid de pinsons*, de charmantes et douces révélations sur le caractère et la familiarité des oiseaux de ce genre avec les personnes qui savent les apprivoiser dans leur état de pleine liberté. Il est facile de reconnaître dans ces récits, d'un esprit religieux et excellent, le témoin oculaire, habituel, des relations bienveillantes de ce petit monde ailé avec le nôtre. La vérité, l'exactitude, parlent dans tous les détails, même les plus surprenants, de ces scènes naïves, où l'on voit quatre jeunes mésanges, amenées par leur père et leur mère, se précipiter sur la main couverte de chenevis qu'on leur tend, s'y cramponnner, se disputer la pâture et se donner mutuellement des coups de bec, comme si elles eussent été dans la forêt la plus solitaire, tandis que cela se passait sur la terrasse devant une maison.

Ces gracieux tableaux, cette charmante amitié des petits oiseaux pour la personne qui les comprend, les respecte et les attire sont une révélation de ce que pourrait être l'existence humaine si les sentiments naturels n'étaient pas bouleversés par le mal, de père en fils, jusqu'a l'extinction habituelle de la pitié, de l'amour et de la justice. Qu'on se représente l'homme entouré, comme il devrait l'être partout, de ces êtres ravissants, de ces fleurs ailées et mélodieuses, qui voltigeraient autour de lui et donneraient en spectacle à sa pensée émue leurs vives affections, leurs jeux, leurs impressions si mobiles, et leurs passions si impétueuses.

Cette féerie naturelle, nous l'avons comprise aussi et nous l'a possédons; mais hélas ! comme on possède quand on est soi-même en cage. Nos rouge-gorge, nos chardonnerets et nos mésanges sont aussi venus manger et se quereller dans nos mains, une fois leur prison ouverte. Toutes les merveilles de familiarités racontées dans le petit livre se sont réalisées pour nous, et la plus étonnante de l'histoire d'une *Bluette*, d'une mésange capricieuse et indépendante qui se plaisait à habiter tour à tour chaque chambre de l'appartement, ren-

trait en cage quand il lui plaisait, en sortait de même, se perchait sur ma plume quand j'écrivais, et poussait de petits cris aigus en redressant sa huppe quand on la contrariait dans la moindre de ses petites volontés. O l'aimable et originale créature! et qu'aucune autre n'a encore égalée pour le charme, l'imprévu et la grâce piquante de tous ses mouvements.

L'auteur du *Nid de pinsons* a fait une bonne œuvre en essayant de détourner les enfants du village de la poursuite des œufs et des petits oiseaux. Qu'il n'ait pas peur du complément que nous ajoutons à ses récits ! il restera ignoré des lecteurs de son petit livre. La Chronique a beau avoir, comme la mère-grand du Chaperon Rouge, de *longues jambes* pour courir les bois qu'elle court, elle n'ira pas si vite et si loin dans les campagnes que le petit livre bleu.

— Mais que dirait M. Proudhon s'il nous entendait, lui qui ne veut pas que l'homme s'intéresse aux animaux ! Passe encore s'il était injuste envers eux seulement; mais en dépit de sa théorie de la justice qui doit régénérer l'humanité et illuminer l'avenir, il l'est envers bien d'autres, soit dans le passé, soit dans le présent. Il l'est même d'une manière générale et permanente par le ton, tantôt leste, tantôt injurieux, dont il parle des sujets et des personnages les plus graves, et qui est comme la basse continue de sa manière d'écrire. Il dira, par exemple, des protestants français au seizième siècle : « Après qu'on » a gémi sur les persécutions et les massacres, il faut avouer que le » protestantisme avait au moins le tort de fausser la marche de l'es- » prit humain» (III, 168). C'est là toute sa réflexion sur la Saint-Barthélemy, toute sa manière de sentir : il gémit, mais la marche de l'esprit humain !... tout est dit, et il passe. Sans doute il n'approuve pas non plus la révocation de l'édit de Nantes, mais il dira : « Je regarde, » quant à moi, la révocation de l'édit de Nantes comme un fait d'his- » toire aussi nécessaire, les circonstances données, que l'avait été » cent soixante-huit ans auparavant la protestation de Luther..... » Comme toujours la royauté fut l'organe de la nation : il est absurde » de rapporter un pareil acte à des commérages de dévotes. La révo- » cation de l'édit de Nantes n'est pas plus l'œuvre de Mme de Mainte- » non que l'expulsion des Jésuites ne sera plus tard celle de Mme de » Pompadour. Elle est le résultat de notre génie centralisateur, un ins- » tant fourvoyé par la ferveur religieuse » (III, 169). Un *fait nécessaire*, c'est encore à cela que se borne tout son gémissement. Cette sorte de défaut moral est par là même un défaut littéraire, et il explique ce ju-

gement de deux de nos amis qui n'est au moins pas sans originalité. L'un soutenait que l'ouvrage n'était au fond qu'un gros pamphlet, même très-personnel. L'autre faisait remarquer que, si l'on a pu dire de certains auteurs qu'ils semblent écrire avec une épée, c'est avec un gourdin qu'écrit M. Proudhon.

Mais il faut être juste envers tout le monde, même envers qui ne l'est pas, et nous avons une petite rectification à faire dans nos longues citations du mois dernier. Il s'agit du chant d'amour et de louange entonné en l'honneur de Satan. Nous aurions dû ajouter les lignes précédentes, dans lesquelles l'auteur parle de la liberté, proscrite suivant lui par l'Eglise sous l'allégorie et la personnification de Satan. « La liberté, symbolisée dans l'histoire de la tentation, est vo- » tre ante-Christ; la liberté, pour vous, c'est le diable. » D'où il résulte que lorsqu'il s'écrie : « Viens, Satan, viens, le calomnié des » prêtres et des rois,... le béni de mon cœur, » c'est la liberté qu'il chante, mais c'est toujours une drôle de manière de la chanter.

Enfin, il y a toute une partie assez considérable de l'ouvrage, celle sur le *Travail* dont nous n'avons rien dit, ni rien cité. Elle exigerait une étude trop spéciale. L'auteur y rattache toujours ses idées à son grand principe de la justice, mais d'une manière qui nous a semblé moins claire et moins bien liée. Le travail est le soutien de la morale et, semble-t-il, la base et la sanction de la propriété : qui ne travaille pas ne peut pas posséder. Quant aux points d'organisation, c'est surtout ici que l'on sent la vérité de ce mot dont nous pouvons garantir l'authenticité. M. Raspail disait : « Proudhon est un des plus grands » démolisseurs qui aient paru, mais ce n'est pas un constructeur, il » ne le sera jamais. » Constructeur social? en effet, il ne paraît guère destiné à l'être; mais constructeur d'idées? sans doute son *humanisme* tient de celui de M. Feuerbach par certains côtés; on ne saurait toutefois lui refuser la puissance de systématisation, et un grand personnage auquel on prête des idées libérales, qui en ce moment a même une certaine influence, aurait été très-frappé, à ce qu'on nous assure, du livre de M. Proudhon; il l'appelle un monument, mais cela ne veut nullement dire qu'il se propose de le réaliser.

— En fait d'intérêts industriels, on se préoccupe assez de l'avenir des chemins de fer. On paraît trouver, entre autres, que les Compagnies, pour grossir ou maintenir les dividendes, déchargent un peu trop les revenus annuels, de certaines dépenses qu'ils devraient supporter et que l'on met au compte des premiers frais d'établissement. Nous n'avons garde, au reste, de hasarder notre mot sur de si grosses

et si difficiles questions ; mais voici un petit écrit qui nous est signalé par des juges très-compétents comme venant d'un homme qui l'est lui-même de toute manière. Il est intitulé : *Avis aux actionnaires des chemins de fer*. Comme l'indique son titre, l'auteur, M. S. Grosjean-Bérard, a voulu avertir ses confrères et leur donner le conseil d'être prudents. Il le leur donne, ce nous semble, avec une clarté de prévisions et de résultats qui doit le faire écouter, dans le service, tout désintéressé d'ailleurs, qu'il veut leur rendre; et l'on nous dit, en effet, que sa brochure, lue à la Bourse, n'y a pas été sans influence. Nous allons en détacher un ou deux passages dans lesquels l'auteur a voulu lui-même résumer ses vues, et qui nous paraissent le mieux peindre la situation :

« Jusqu'à présent, on a escompté des augmentations de dividende, on a fait les hausses, en vue non des revenus connus, mais de ceux qui n'étaient qu'une espérance, et l'on ne s'est que trop bien entendu peut-être pour que celle-ci ne fût pas trompée. Les comptes des Compagnies ne sont certainement pas faits, à la fin de l'année, comme ceux des industriels qui exploitent une usine ou une manufacture pour leur propre compte. Ce que nous avons dit des réserves qu'elles devraient faire, ne saurait être trop médité.

» Le défaut de réserves suffisantes en face de grands travaux à consolider ou à refaire, et l'augmentation incessante du capital de construction, souvent chargé de dépenses que les comptes de réparation, entretien et renouvellement devraient seuls supporter, mettront un jour les administrations dans la nécessité d'être d'autant plus sévères que, jusque-là, elles l'auront été moins; c'est alors qu'en présence peut-être d'une augmentation dans les recettes brutes, on verra les répartitions diminuer.

» Le jour où ceci arrivera, et nous ne le croyons pas très-éloigné, le point de vue de la spéculation changera subitement, elle mettra autant d'ardeur à escompter en baisse la perspective de la diminution du chiffre des dividendes, que, jusqu'à présent, elle en a mis à capitaliser par la hausse les augmentations espérées. C'est alors, aussi, que les malheureux actionnaires s'écrieront : que n'avons-nous donné la préférence aux revenus fixes, mais certains, que nous offraient la rente et les obligations !

— On a beaucoup parlé, pendant deux ou trois jours, de la brochure intitulée *Napoléon III et les principautés danubiennes*, que l'on voulait attribuer à la même source, on ne peut plus élevée, que celle de la brochure *Napoléon III et l'Angleterre*, qui fit bien plus de bruit il y a quelques mois. Cette identité d'origine officielle a été démentie ; l'importance de cet écrit, très-virulent, dit-on, et où l'on veut en con-

séquence reconnaître à présent une plume moldo-valaque, est ainsi tombée tout à coup. On se croyait presque à la veille d'une guerre avec l'Autriche ; le vent souffle de nouveau à la paix maintenant.

— Le bannissement prononcé en Suède contre des femmes qui avaient embrassé le catholicisme, a fait ici une certaine sensation, et même les indifférents en matière religieuse en ont eu quelque impression défavorable au protestantisme. C'est à tort, et la lettre que les pasteurs de Paris ont adressée aux journaux pour désapprouver publiquement cet acte d'intolérance, doit avoir édifié tout esprit impartial. Quand les catholiques persécutent, est-ce qu'il y a un seul de leurs évêques et de leurs prêtres qui voudrait le blâmer ou qui l'oserait? L'intolérance est logique chez les catholiques, elle est illogique chez les protestants. Là est la grande différence. L'inconséquence prouve le principe, et malgré quelques actes particuliers de ce genre, comme avec la nature humaine et dans certaines situations données il peut s'en produire partout, le principe subsiste.

— Voilà M. Cousin qui, non content d'avoir voué son culte à Mme de Longueville, se jette maintenant aux pieds de Mlle de Scudéry et entreprend la réhabilitation du *Grand Cyrus* et des héros de romans. Quel fut cependant au fond ce dix-septième siècle qu'il admire et qu'il prêche à outrance? un siècle de servitude ornée, qui a profondément corrompu la nation et, par là, enfanté le suivant.

Au surplus, ce dernier a ses partisans aussi, entre autres M. Arsène Houssaye; mais, tout en cultivant le dix-huitième siècle, il a trouvé un terrain encore plus fructueux dans le nôtre, celui des fonds publics, et il peut maintenant se livrer en paix à ses préoccupations littéraires, ayant su se retirer à temps. Il vient de publier *Le roi Voltaire,* dont le style, étincelant et nuagé, n'est certainement pas voltairien dans des phrases comme celle-ci, par exemple. « Le pape lui-même le lisait, *caché par le grand éventail des Alpes.* » Nos pauvres Alpes ! comme on les malmène ! On a vu ce qu'elles devenaient sous la plume de M. Théophile Gautier ; elles sont maintenant un éventail, et l'éventail du pape encore, sous celle de M. Arsène Houssaye. S'il était vrai, comme le prétendent les curieux, que le canevas de l'ouvrage ne fût pas de lui, mais de M. Philoxène Boyer, l'éventail ferait certainement partie de la broderie et par conséquent lui reviendrait.

Autre secret dont les mêmes curieux se prétendent aussi informés. Ce serait M. Jules Janin qui, momentanément, remplacerait au Cour-

rier de l'*Indépendance belge* M. Villemot, devenu l'un des nouveaux directeurs du *Figaro*. Si cela est vrai, dirons-nous encore, jusqu'ici on ne s'aperçoit guère que le feuilleton de l'*Indépendance belge* soit réellement le frère siamois de celui du *Journal des Débats*.

— La mort d'Ary Scheffer, a été vivement et, on pourrait dire noblement ressentie. Tous les partis, même politiques, ont rendu hommage à son talent et à son caractère. Comme peintre, il était fort contesté parmi les artistes, suivant les préoccupations d'école et de métier, dont les plus fondées en principe ne suffisent pas encore à faire à elles seules de bons tableaux. La couleur, le dessin, en ce genre on lui a tout nié ; mais on ne pouvait lui refuser l'expression, cette partie immatérielle de l'art, si on avait toutes sortes de réserves à faire sur ses procédés techniques pour la réaliser. Heureux qui réunit l'expression, le dessin et la couleur à un suffisant degré ; mais celui qui manque de la première de ces qualités, pourra être un ouvrier habile, il n'est pas peintre dans le sens moral et humain du mot, et ce sens, en dernier résultat de fait comme en dernière analyse de théorie, est le plus élevé. Un artiste, eût-il la couleur et le dessin, s'il n'a pas l'expression, nous fera voir le corps, mais non pas l'âme. Scheffer avait de l'âme. Ses figures vous suivent : qui les a vues une fois, les *Marguerites*, *Augustin* et *Monique*, le *roi de Thulé* et tant d'autres, les a aussitôt devant les yeux quand il veut, et n'a besoin d'aucun effort pour se les rappeler. Le tableau est vivant, encore qu'il ne soit pas de tout point bien exécuté. Ce genre de mérite peut tenir plus à l'intelligence et au sentiment qu'à la peinture elle-même, et l'on pourrait dire à ce point de vue qu'Ary Scheffer était moins un peintre qu'une sorte de poète et de virtuose qui avait pris la peinture pour instrument. Si cela lui a nui auprés des artistes, cela ne lui a pas nui après du public ; au contraire : il en était non-seulement très-goûté, mais aimé, et nul plus que lui peut-être, parmi les artistes de notre temps, ne répondait si bien au besoin des personnes qui, dans les œuvres d'imagination, veulent avant tout quelque chose de moral, de sensible et d'élevé.

Aussi se disputait-on ses tableaux, et comme il était très-laborieux, toujours à l'ouvrage, il en a fait beaucoup, quoiqu'il travaillât lentement. On les lui payait très-cher, mais il reversait tout cela en aumônes et en bonnes œuvres, car il était charitable à l'excès, si on peut l'être jamais. Il soutenait des artistes pauvres, il payait leurs loyers, il leur ouvrait un compte chez les marchands de couleurs, ce

qui peut aller très-loin, à cause des toiles et de tous les accessoires du mètier. On prétend qu'il lui est arrivé de dépenser ainsi pour toute espèce de positions difficiles à soulager, jusqu'à une quarantaine de mille francs par année. On voit donc qu'il était bon juge en fait de bienfaisance, et pour le dire maintenant, c'est de lui que nous étaient venues, par un de nos amis, ces deux ou trois anecdotes que nous avons données ici sur la bienfaisance et le courage de Béranger[1].

Comme caractère, après des commencements de vie assez orageux, voilà donc ce qu'il a été durant de longues années et la plus grande et la meilleure partie de sa carrière. On sait sa fidélité à une dynastie tombée. Quand il apprit la mort de la duchesse d'Orléans, il voulut absolument partir pour assister à ses funérailles, et une maladie de cœur dont il souffrait depuis longtemps l'emporta peu après être revenu de ce pélerinage funéraire. C'était plus que de la fidélité politique, c'était une vieille et constante amitié. La famille d'Orléans était comme sa famille, et il y était reçu sur le pied d'un ami intime et de tous les temps. On trouvera plus bas un trait touchant à ce sujet, et qui prouve à quel point on se sentait sûr de lui et on pensait à lui dans les plus cruels moments.

Ary Scheffer était protestant, et on pourrait montrer que l'esprit du moins du protestantisme n'est pas étranger à ce qui fait le mérite essentiel de ses tableaux ; mais nous ne voulons pas essayer de les apprécier maintenant. Si, comme on le pense, sa famille en fait une exposition, nous aurons là, pour y revenir, une occasion toute naturelle et meilleure. Nous voulons seulement réunir ici quelques traits empruntés à deux journaux différents, *Figaro* et le *Courrier de Paris*, dont, sans nulle altération d'ailleurs, nous avons cru pouvoir ainsi rapprocher et mêler les jugements dans la page suivante :

« Ary Scheffer était un de ces peintres dont le moindre tableau renferme toujours une pensée, une pensée poétique et élevée. La poésie de Scheffer avait un caractère particulier : elle s'inspirait des Muses rêveuses du Nord et de la grande Muse chrétienne, plutôt que des Muses brillantes de la Grèce antique. Il s'est toujours beaucoup plus préoccupé de la beauté intellectuelle que de la beauté plastique.

» Pour lui, l'exécution, les difficultés matérielles de la peinture, les procédés, les secrets que l'on nomme en argot d'atelier les ficelles et les chics, ces habiletés de touche où l'on reconnaît chaque peintre comme à un paraphe, tout cela était fort peu de chose à ses yeux.

» Aux yeux de Scheffer, la peinture avait surtout pour but et pour mission de communiquer à tous le sentiment qui agite l'artiste.

[1] Voir notre *Chronique* de février, pages 124 à 126 de ce volume.

Il poussait si loin cette recherche du sentiment, qu'il en était venu à agir sur le spectateur, par sa peinture un peu mystique, absolument comme la musique agit sur le dilettante, par des moyens vagues, indirects pour ainsi dire, et presque inexplicables.

» Comment se fait-il qu'une phrase musicale de Beethoven, une suite de sons vagues et fugitifs, éveille toujours dans l'âme une certaine impression, une certaine idée, une certaine émotion? Comment se fait-il que l'on obtienne ce résultat sans que le son ait aucune analogie avec le bruit de la chose que l'on veut représenter? malgré les efforts de quelques musiciens pour faire prévaloir la musique imitative, la musique poétique est sans contredit la plus puissante, celle qui parle le plus vivement à l'âme.

» C'est un peu par des moyens analogues que Ary Scheffer savait attendrir et toucher. Peut-être trouvera-t-on, et n'aura-t-on pas tout-à-fait tort, que dans un art essentiellement plastique comme la peinture, c'est un défaut que d'indiquer inparfaitement l'image, même quand le sentiment est vivement rendu.

» Mais chez lui, le sentiment est si vif, si pur, si touchant, que l'on pardonne bien vite au peintre cette faiblesse d'une exécution qui d'ailleurs est toujours pleine d'élégance et de distinction.

» Chez Ary Scheffer la composition est toujours dramatiquement rendue; elle saisit, elle attache, même quand elle ne contente pas pleinement. Les ouvrages de ce grand artiste sont toujours éminemment sympathiques, parce qu'on sent de suite qu'il y a mis toute son âme. Il intéresse, il touche, il soulève au fond du cœur comme un nuage de mélancolie qui voile les défauts et rend la critique impossible.

» Les nuances les plus délicates de la pensée, de l'émotion, du sentiment, de la passion, sont rendues par lui avec une finesse et une netteté qui indiquent un très-grand esprit. On sent qu'il est plus poète que peintre et que ses modèles vivent dans le monde idéal.

» C'est ce qui lui a donné une position tout-à-fait exceptionnelle. Les dessinateurs ne l'admettaient pas parmi eux; les coloristes ne le regardaient pas non plus comme un des leurs. Il n'avait pas précisément ce que l'on appelle un grand style, comme peintre; on trouve donc dans son talent des causes d'infériorité qui semblent devoir le condamner à un rang secondaire, et, cependant, il s'est élancé au premier rang par la force de son âme et de sa volonté. La plupart des têtes rassemblées dans ses compositions harmonieuses ont des expressions si profondes, si lucidement rêvées, que l'on s'en veut des critiques que l'on aurait envie de faire, et que l'on est heureux de voir la pensée triompher si complétement de l'expression.

» Pour ce qui est de l'homme, dit à son tour le *Figaro*, allez, informez-vous : vous n'entendrez partout qu'un concert de louanges.

» Ary Scheffer était le plus beau et le plus pur des caractères. Une simplicité antique, une loyauté chevaleresque, une bonté d'ange.

» Nul défaut qu'une excessive modestie, que tous ses succès ne purent jamais entamer. Il prenait en grippe les complimenteurs. Son atelier était ouvert à tous les jeunes peintres, qu'il traitait sur le pied d'une parfaite égalité.

» Il ne les aidait pas seulement de ses conseils. On nous a indiqué, à Batignolles, une maison immense, exclusivement composée d'ateliers dont Ary Scheffer a payé les loyers pendant plusieurs années.

» De nouveaux succès vont augmenter encore la réputation d'Ary Scheffer ; car son atelier regorge de tableaux inédits, le peintre-poète ayant cessé d'exposer depuis plusieurs années. On parle, entr'autres, d'une série de toiles appelée à exciter un très-vif intérêt. Dans le cours de sa longue et laborieuse carrière, Ary Scheffer s'est vu chargé des portraits de la plupart des illustrations contemporaines. En pareil cas, il avait le courage de faire la commande en double, et en gardait une copie d'une exactitude minutieuse. De là toute une galerie historique qui aura sans doute une immense valeur.

» Ary Scheffer, continue le *Courrier de Paris*, avait été choisi pour enseigner la peinture aux filles du duc d'Orléans. La reine des Belges, la princesse Marie et la princesse Clémentine avaient été ses élèves, et quoique la seconde seulement eût acquis un talent hors ligne, l'artiste était resté avec les autres dans les termes d'une intimité affectueuse et dévouée. Le roi et la reine l'accueillirent comme un ami ainsi que tous les princes de cette famille si belle et si florissante à cette époque, et qui a été frappée si souvent et si rudement depuis lors.

» Nous nous rappelons avoir vu une lettre autographe de la reine des Belges, adressée à Marie-Amélie le lendemain de la Révolution de février 1848. La reine, après quelques lignes pleines de douleur, s'écrie : « Comme notre pauvre Ary doit être affligé ! » Ary Scheffer était presque de la famille ; il était le seul de qui la reine s'occupât, avec les siens, dans cette cruelle circonstance.

» Ary Scheffer était dévoué à la famille d'Orléans. Nous ne lui en faisons pas un mérite, il n'y a que les ingrats et les lâches qui fassent un mérite ou un crime à ceux qui ne le sont pas de remplir le premier des devoirs. Frappé par la nouvelle imprévue de la mort de la duchesse d'Orléans, quoique malade, il courut à Londres, et les émotions qu'il eut à y supporter aggravèrent son état. A peine était-il de retour à Paris qu'il a succombé. On va déposer les restes d'Ary Scheffer dans le tombeau de sa famille, où il avait déjà donné l'hospitalité à ses deux illustres amis Augustin Thierry et Manin. »

— Les hommes qui ont fait la gloire ou l'ornement de notre génération, disparaissent d'année en année avec une rapidité effrayante. Ce mois-ci c'était Ary Scheffer, et l'autre mois déjà, nous aurions dû enregistrer la mort de Brizeux : talent aimable et réel, doux, soigné,

mais à la note un peu monotone, plus mélancolique et plus pure que vibrante. Son essai d'un nouvel *art poétique* montre bien ce qui lui manquait comme grand poète. La conception de ses *Derniers Bretons* n'est pas non plus de taille à soutenir un ouvrage d'aussi longue haleine. Dans *Marie*, son premier poème, il est mieux à sa propre hauteur. Plusieurs donc trouvent sa réputation surfaite en ce sens qu'il avait des égaux, poètes comme lui de second rang, et que pourtant seul d'entre eux il a eu la chance de parvenir au plein jour.

— On nous a conté un trait d'histoire littéraire et de mœurs parisiennes qui, s'il est vrai, comme on nous l'assure, est singulièrement caractéristique et présente, dans les positions et les sentiments, un contraste bien amer. L'auteur de *Napoléon un mythe*, ce spirituel opuscule destiné à montrer comment, avec certains procédés de la critique moderne, on pourrait tout aussi bien reléguer dans la fable Napoléon ou César que Jésus-Christ; cet écrivain, disons-nous, dont le nom nous échappe et qui a d'ailleurs peu produit, était très-pauvre, mais, à ce qu'il paraît, sensible et fier. Il vivait comme on ne peut vivre, d'aussi peu, qu'à Paris, où personne ne voit comme les autres vivent. En se promenant aux Tuileries, il avait souvent rencontré une dame dont la beauté et ce charme qui touche encore plus que la beauté firent sur lui une impression profonde et ineffaçable. Il se risqua donc à lui écrire. Les lettres, originales sans doute et qui montraient un cœur véritablement épris, finirent par être bien reçues, et il s'en suivit tout un roman par lettres, car la honte de sa pauvreté empêcha toujours notre amoureux de se présenter chez celle à qui il écrivait, et qui se savait aimée, mais ne savait pas de qui. Enfin, piquée au jeu, elle parvint à découvrir quel était son inconnu et à se procurer son adresse. Puisqu'il ne voulait pas venir la voir et pour rompre enfin cette barrière qu'il persistait à maintenir entre elle et lui, peut-être pour en avoir la clé, pour en pénétrer le secret,—car que ne peuvent pas la curiosité et l'attrait du mystère? elle se décide à faire les avances et à le surprendre par son arrivée subite. Il logeait très haut, dans une soupente, un misérable taudis. Comme bien d'autres réduits à la même extrémité d'indigence, soit pour ménager leurs vêtements, soit parce qu'ils n'ont pas de feu, il était encore au lit: et quel lit! tout ce que la misère a de plus haillons! un assemblage informe. On frappe. — Entrez! — La porte s'ouvre et livre un étroit passage à celle qui s'y montre, hésitante, mais dans tout l'éclat de sa beauté et d'une toilette marquée au coin de la richesse et du bon

goût. C'est elle! il n'a que le temps de cacher sa tête sous sa couverture déguenillée; mais elle aussi, elle a reconnu son admirateur des Tuileries, elle ne peut en douter, c'est bien là l'auteur des mystérieuses lettres. Pour lui, il reste toujours la figure ensevelie. Pas un mot. Bientôt la porte se referme doucement. Il relève alors la tête. La radieuse apparition n'était plus là, et de toute manière et pour toujours s'était enfuie, mais devant la misère seulement.

Voici encore un trait de la destinée qui, pour être d'un effet moins saisissant, mais moins triste, plus commun, mais plus doux, ne laisse pas d'être assez curieux et d'entr'ouvrir aussi un coin de vie parisienne que l'on ne soupçonnerait guère.

Nous dînions, ces jours passés, chez un négociant de la barrière, homme aimable et d'un esprit cultivé, à qui vous devez même, sans vous en douter, d'avoir pu lire ici des extraits des Mémoires de M. Guizot, car c'est lui qui nous les a prêtés, attendu qu'un pauvre chroniqueur n'achète pas de livres, surtout quand il s'est mêlé d'en faire aussi dans son temps : n'est-ce pas déjà bien assez, si ce n'est trop? Il y avait dans le salon une copie du tableau de *Raphaël et Michel-Ange* par Horace Vernet. Un des convives, assurément bon juge, puisque c'était notre ami Gleyre, loua cette copie et y trouva du talent. Or, voici ce que nous raconta là-dessus le maître de la maison. L'auteur de cette toile, qui n'est donc pas sans mérite, est élève de Léon Coignet. Il est très rangé, très timide, et en même temps très bon fils, très attaché et dévoué à ses parents. Ceux-ci tiennent une manière de petit restaurant, et ils ont aussi un établisement de bal public. Eh bien, tout en continuant à faire de la peinture dans ses moments de loisir, le fils les aide, aux heures des repas, à servir leurs pratiques. Comme ses parents ne voyaient pas de bon œil ses goûts d'artiste, et qu'ils lui disaient quelquefois : « Avec ta peinture tu res- » teras pauvre comme Job toute ta vie, apprends plutôt à jouer du » violon, cela pourrait au moins t'être utile, » il s'est mis à cet instrument, il prend place le soir à l'orchestre et fait danser les clients, après leur avoir servi le matin le bifsteck ou la côtelette. Que pensent nos jeunes rêveurs de cette existence d'artiste?

Elle en vaut pourtant bien telle autre où il n'y a rien pour le cœur et rien souvent même pour l'esprit. Elle vaut surtout mieux que celle d'un pauvre vaniteux de notre connaissance qui, assujetti le jour à des occupations non moins vulgaires, avait imaginé de satisfaire le soir sa vanité d'une drôle de façon. Il était premier commis, ou *coupeur*, d'un marchand tailleur de la place de la Bourse qui a le privilége d'être celui de votre chroniqueur et de remplacer ses habits décidé-

ment trop râpés par des neufs. Ce jeune homme, au surplus, n'avait rien de remarquable, sinon qu'il était très grand et très blond. De plus, il savait l'anglais, il avait vécu quelque temps à Londres, et en avait rapporté un habillement complet de *highlander*. Le soir donc, quand il avait fini de courir la pratique, il endossait le *plaid* et le reste du costume, y joignant peut-être le poignard ou le *dirk*, et allait ainsi se pavaner, genoux à l'air, au bois de Boulogne, ne doutant pas que toutes les merveilleuses ne le prissent au moins pour le *lord des Iles*. Son maître le prit tout simplement pour un imbécile, et lui donna son congé, pensant avec raison que, puisque son coupeur tenait tant à se promener les jambes nues, il ferait bien, lui, de le *mettre à pied*, comme on dit à Paris.

C'est là sans doute, au moral comme au physique, une vanité tout à fleur de peau; mais, au fond, celle du dandy en diffère-t-elle beaucoup? Puis, toutes les vanités se tiennent, et de la surface, qu'elles s'y préoccupent ou non de l'habit, elles pénètrent profondément au dessous. On nous raconte encore une bonne histoire qui ne va pas trop mal à notre propos.

Il s'agit d'un bien traître tour joué à un peintre réaliste, dont une énorme Baigneuse, marbrée de teintes gris-bleu, a été baptisée pour cela dans les ateliers du nom grotesque de *Vénus percheronne*. Ce tour, qui pis est, ou plutôt comme cela devait être, lui a été joué par ses amis. Ils s'étaient donné le mot pour avoir tous l'air bien convaincu et s'appuyer l'un l'autre au besoin par quelques détails sur le fait. L'un d'eux, chargé de porter principalement la parole, se mit alors à lui dire un jour : — J'ai un remords qui me pèse ; j'ai mal agi envers toi ; je voudrais t'en faire l'aveu, mais je n'ose pas. — Quelle bêtise! est-ce qu'il faut se gêner avec moi! Voyons ce secret. — Non, tu te fâcheras. — Allons! est-ce que je me fâche, moi? Tu peux tout dire, va! — Si tu savais ce que c'est! — Dis toujours, et ne m'ennuie pas. — Eh bien, il y a quelque temps, j'étais un soir au bureau.... (celui d'un journal d'artistes où vont souvent le peintre et ses amis). Entre une dame qui demande après toi. Tu n'étais pas là, et je ne sais comment cela s'est fait, mais, surprise ou bêtise, je lui ai laissé croire que toi c'était moi. — Comment! s'exclame aussitôt le peintre, comment! drôle, coquin!.... — Tu vois bien que tu te mets en colère : aussi, je ne dirai plus rien. — En colère! moi en colère! pas le moins du monde. Allons, continue : cette dame, qu'est-ce qu'elle me voulait ?— Te prier de venir chez elle aussitôt que possible : sa voiture était à la porte et, tu comprends, je ne pouvais plus reculer, je suis donc parti avec elle, comme elle le désirait. — Ah!

gueux de gredin, va! — Bon! voilà que tu recommences : j'aurais bien mieux fait de garder la chose pour moi et de ne jamais t'en parler. — Oui, il ne manquerait plus que ça ! Dis toujours, dis : où êtes-vous allés? — Oh! cette dame est fort mystérieuse : elle et une autre qui l'attendait dans la voiture m'ont d'abord demandé le secret le plus absolu. --- Mais je veux le savoir, moi! j'en ai bien le droit. --- Nous avons fait beaucoup de détours, puis, à un certain moment, j'ai dû me laisser mettre un mouchoir sur la figure; d'ailleurs la nuit était venue, et j'ai senti seulement que la voiture roulait sur le sable d'une allée de jardin. Arrivés sur le palier, elles m'ont introduit dans une espèce de vestibule, où elles m'ont laissé seul un moment, me disant que la maison n'était pas encore habitée, qu'elles allaient chercher de la lumière pour me montrer elles-mêmes de quoi il s'agissait. En effet, elles sont bientôt revenues, et nous avons traversé plusieurs pièces non éclairées, mais où j'ai entrevu partout le plus riche ameublement. La dernière, au contraire, était toute nue et sans aucune décoration ; mais par la grandeur et le style, c'est une salle magnifique et comme aujourd'hui nos bourgeois n'en construisent plus. « Voilà, me dit l'une des deux dames (celle qui avait attendu dans la voiture à la porte du bureau : il paraît que c'est la maîtresse de la maison, et quoiqu'elle eût peu parlé dans le trajet, elle avait tout de suite attiré mon attention, car elle est remarquablement belle), « voilà une salle dont je voudrais faire peindre les pan» neaux, qui, vous voyez, sont fort grands et peuvent se prêter à tou» tes sortes de sujets. Il n'y a, suivant moi, qu'un pinceau qui puisse » orner dignement cette salle, celui.....» Et comme elle ajouta ton nom en toutes lettres, tu comprends que je m'inclinai. --- Oui, oui, c'est du joli, cela! c'est du propre! --- Mets-toi à ma place comme j'étais bien forcé de rester à la tienne : que pouvais-je faire de mieux! il est vrai que je ne laissais pas de commencer à être embarrassé. « Mais, poursuivit la dame, je voudrais que tout cela se fît dans le » plus grand secret, sans que personne absolument en sût rien que » vous, mon amie et moi : la décoration de cette salle est une surprise » que je réserve à mon mari pour son retour d'un long voyage, qui » lui prendra peut-être plus d'une année : ainsi, vous voyez que nous » avons le temps. Ceci est notre maison de campagne, je m'amuse à » l'arranger en l'absence de mon mari, et je suis sûre du jardinier.» Enfin, elle m'expliqua tout son projet. Bref, il y a six grands panneaux dans cette salle, un aux deux bouts, deux de chaque côté, et elle a eu l'air de ne pas regarder à dépenser pour chacun, l'un dans l'autre, une dizaine de mille francs. --- Eh bien, tu as accepté! je les

ferai. --- Savais-je si tu voudrais? --- Certainement! je le veux! Est-ce que je refuse de peindre, moi? --- Mais pense donc à mon embarras! Six panneaux! avoir le front de me charger de six panneaux, moi qui peux bien tenir une plume, mais qui n'ai jamais eu le moindre pinceau entre les doigts. Aussi.... --- Tonnerre! tu aurais refusé! --- Non, pas positivement; mais, ne sachant comment me tirer de ma sottise, j'ai dit que j'étais assurément très-flatté, que je demandais seulement la permission de songer un peu à la proposition qui m'était faite, que j'allais chercher des sujets.... « Oui, c'est cela, m'a dit » la dame : vous me les soumettrez.» Puis, après avoir causé encore quelque temps, on m'a ramené à Paris avec les mêmes simagrées. --- Mais, cette maison de campagne, tu la retrouverais? — Impossible! je l'ai déjà vainement essayé. --- Mais tu devais revoir cette dame? --- Oui, il a été convenu qu'au bout de quelque temps elle me ferait chercher au bureau de la même manière ; mais tu peux croire si j'ai eu garde d'y retourner! --- Que ne le disais-tu, imbécile! on est peut-être déjà revenu au bureau.

C'était surtout là le trait qu'on voulait lancer. Voyant qu'il pénétrait si bien, chacun se plut à l'enfoncer en appuyant le récit principal. L'un se rappelait avoir en effet remarqué un équipage de telle et telle forme s'arrêter à la porte du journal : l'élégance de la voiture et la beauté de l'attelage l'avaient frappé. L'autre se croyait sûr de l'avoir souvent rencontré au bois de Boulogne, où cette dame paraissait avoir l'habitude de se promener tous les jours. Le croira-t-on? mais on nous affirme que cette histoire d'un peintre réaliste est vraiment une réalité. Il se tenait de faction au bureau du journal, et y faisait la garde pendant des heures entières; ou bien, n'y voyant pas venir son admiratrice inconnue, il s'en allait la chercher au Bois. On nous assure qu'il se serait livré à ce manége durant plusieurs semaines. Quelques-uns de ses amis moins impitoyables ayant voulu l'avertir à la fin et lui dire : — « Mais ne vois-tu pas qu'un tel t'en a conté? » — « Ah ça! leur répondit-il en colère, croyez-vous donc que ma peinture ne puisse pas avoir ses fanatiques? » Réponse trop naïve pour avoir aussi été inventée. Quoi qu'il en soit des détails, et sauf les épithètes et apostrophes par trop réalistes, que nous avons adoucies bien loin de les exagérer, voilà cette drôle d'histoire, à peu de chose près telle qu'on nous l'a contée.

Terminons par un dernier trait de mœurs qui est en même temps une nouvelle littéraire, car c'est la fondation d'une Académie, je viens d'en lire sur les murs l'annonce affichée : *l'Académie capillaire du* XIXme *siècle*. Le fondateur, qui s'en est naturellement déclaré chef, est

un coiffeur de notre quartier; les séances ont lieu dans son *Salon*, elles sont quotidiennes et à toute heure de la journée. Nous ignorons si elles rivalisent heureusement avec celles d'un autre salon du même genre situé au boulevard Montmartre, et dans lequel les *artistes* portent chacun le costume espagnol de leur patron Figaro : l'un bleu, l'autre rose, l'autre vert. Tous les passants s'arrêtent pour les regarder quand ils se montrent fumant la cigarette à la fenêtre; mais on ne dit pas non plus s'il en entre beaucoup.

Telles sont les nouvelles de la capitale, même les commérages, comme vous voyez. Et tel, le progrès du pauvre monde : on lui ouvre des académies capillaires, on s'habille en Figaro pour lui faire la barbe, pour le tondre et le raser de plus près.

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE CHRONIQUE :

Page 403, ligne 7, il s'est glissé une faute qui altère complétement le sens. Lisez : le plus *un* et non pas : le plus *nu*.

Page 423, ligne 8 (en remontant) : retranchez les mots : *il est évident que*.

LETTRES INÉDITES

DE

C.-V. de Bonstetten (1767-1798).

La Suisse à la fin du XVIIIe siècle et la révolution helvétique.

La mise en lumière d'un livre oublié, d'une ancienne correspondance, enfouie depuis longtemps dans quelque carton poudreux, amène souvent au jour d'autres découvertes analogues. Un nom en appelle un autre. C'est ainsi que la publication dans la *Revue Suisse* des lettres de Mme Sophie Laroche sur le Pays de Vaud, publication à laquelle les lecteurs de ce recueil ont bien voulu accorder quelque intérêt, nous a fait penser à une liasse de lettres autographes du célèbre bailli de Nyon, qui accorda à cette Allemande lettrée une si bienveillante hospitalité. Cette correspondance est adressée à des membres de la famille Haller de Berne, et nous en devons la communication à l'un de ses honorables membres qui n'est plus, M. Albert de Haller, ancien officier supérieur au service de France. Ce qu'elle offre de curieux, outre son intérêt intrinsèque, c'est l'étendue du temps qu'elle embrasse. Les premières lettres sont de 1767 et par conséquent de la première jeunesse de Bonstetten, né en 1745, et les dernières sont datées de 1828, c'est-à-dire de son extrême vieillesse, puisqu'il mourut en 1832, âgé de plus de 86 ans.

Voilà donc une carrière littéraire de plus de soixante ans!

Certes il en est peu d'aussi longues, après celle de Voltaire auquel Bonstetten fait souvent penser, et d'aussi remplies. On sait que la nomenclature des nombreux ouvrages du célèbre Bernois occupe plusieurs colonnes de la *Biographie universelle*, et encore tout n'y est-il pas.

Nous avons pensé qu'il serait intéressant de parcourir quelques extraits de ces correspondances, écrites à des époques bien différentes. En faisant connaître plus intimément l'écrivain, ces extraits auront l'avantage de faire passer en même temps sous nos yeux les époques principales de notre moderne histoire. A certains égards, et surtout au point de vue politique, les lettres de Bonstetten, à dater de 1792, peuvent être envisagées comme la continuation de la correspondance de Sophie Laroche.

La première et la plus ancienne lettre est écrite par C.-V. de Bonstetten, demeurant encore à Berne, jeune, désœuvré et supportant avec peine son oisiveté, à l'un des fils de l'illustre philosophe et naturaliste Albert de Haller, qui venait de se fixer à Amsterdam pour s'y vouer au commerce. Le père de la physiologie moderne, le savant qui a fait tant d'honneur à sa patrie avait été obligé de répartir dans diverses carrières ses nombreux fils, et le négoce était échu à celui-ci, qui n'était pas entré d'abord sans quelque répugnance dans les affaires de commerce, parce qu'il se croyait appelé, selon les idées du temps, à quelque chose de mieux. Les deux jeunes gens, Bonstetten et Haller, avaient étudié ensemble à Genève, sous la direction et dans la maison du célèbre Charles Bonnet. Le premier écrit donc de Berne au second, sous la date du 17 mars 1767 :

« Je vous remercie, mon cher Haller, de votre lettre du 10 et de votre obligeant souvenir. Vous ne vous êtes pas trompé quand vous avez pensé que j'étais toujours à ronfler sur ma chaise, car, d'honneur, je suis depuis plus de quatre mois dans une parfaite léthargie ; mais vous m'avez fait grand tort quand vous vous êtes imaginé que je continuerais mon sommeil après avoir lu votre lettre. J'attends de votre propre main et de votre amitié pour moi la réparation de ce tort. Si nous n'avions pas été amis avant votre départ, nous devrions le devenir depuis par nos ennuis communs. Mon ami ! Le temps est bien long pour les malheureux ; il me fait sentir chaque seconde par un coup de poignard. J'entre très-bien dans vos peines, cependant

j'échangerais bien vite ma situation contre la vôtre si je pouvais être aussi cruellement intéressé. Mon cher, quand on a des occupations réglées, on n'est jamais véritablement à plaindre. Pourquoi regretter d'entrer dans les affaires quand on voit tant de gens malheureux parce qu'ils n'en ont point? Ils sont alors obligés de se faire des affaires de tout parce qu'ils ne savent s'occuper de rien. On ne monte à la fortune que par degrés, et il n'en faut qu'un pour en descendre. Vous savez d'ailleurs, par l'exemple de tous nos nobles Génois, Lucquois, etc., que le commerce est une profession qui anoblit dans certains pays, bien loin de faire déroger.

« Je conçois que dans les commencements de votre séjour, vos occupations vous soient à charge, parce que votre esprit n'est pas dressé à l'allure qu'elles demandent à vos idées. Mais faites attention que les idées auxquelles vous conduiront vos travaux, quand vous leur permettrez de s'emparer de votre esprit, offriront une vaste carrière à votre génie et à votre activité. Votre goût, mon cher, vous porterait assez aux sciences, si vos circonstances lui avaient permis de se développer. Pensez que le commerce est une des plus belles sciences, et qu'il vous conduira enfin à des connaissances générales, à la science de l'économie politique et du gouvernement, qui satisferont l'activité de votre âme. Les commencements de toutes les sciences sont presque mécaniques. La poésie même a la rime, etc.

« Si une fois vous prenez l'esprit du commerce, soyez sûr qu'alors vous serez content de votre profession. Vous contenterez votre activité de connaître, en même temps que vous acquerrez de la fortune. Faites du commerce une science, généralisez vos idées et vous verrez qu'avant peu vous y prendrez goût. Je suis bien impertinent de faire le docteur avec vous, moi qui ai un si grand besoin de conseil pour me tirer du bourbier où je croupis. Mais l'amitié que je vous porte m'a fait rêver à votre situation, et il était naturel que je vous disse les idées que vous m'avez fait naître. Je suis naturellement une machine à préceptes; j'ai beau vouloir prendre le masque d'un homme galant ou du monde, ou la mine d'un oisif. Il paraît à travers mes déguisements toujours quelque coin du docteur dogmatiseur ou raisonnailleur.

« O mon cher! Parlez-moi des gens maussades et ennuyeux, ou plutôt laissez-moi parler. Je suis convaincu que *hors un cer-*

tain pays, tout le monde a de l'esprit et des agréments. Si vous n'en étiez pas si promptement parti, vous auriez trouvé la conversation de vos Hollandais d'une légéreté ravissante. Mais, encore un coup, n'êtes-vous pas dans une ville immense? Il est impossible que vous ne trouviez pas enfin quelque Genthod[1] ou quelque Fontenay. Mais moi, pauvre diable, moi je suis dans un cachot si étroit que je n'ai pas de choix à faire. Aussi, si une fois on m'en ouvre la porte, on aura bien de la peine à me rattrapper. Elle sera bientôt ouverte!..... J'espère cet été voir M. Bonnet et passer bientôt un mois chez lui. De là, je ferai voyage sur voyage pour arriver enfin au mois de septembre, temps où je partirai pour Paris avec Moultou et son beau-frère Cayla. Je vous écrirai mon histoire jusqu'au mois de septembre. La belle chose que le mois de septembre!..... Parlez-moi en détail de vos Hollandais, de votre genre de vie. Pensez haut avec moi, comme je le fais avec vous!..... Vous n'y perdrez rien, car si vous ne m'oubliez pas, je vous donnerai des nouvelles détaillées et fréquentes de notre *Saint*, quand je serai chez lui. Je n'ai pas vu depuis longtemps Sa Grandeur, ou plutôt sa grosseur, de Watteville. Je ne l'ai pas aperçu depuis la réception de votre lettre. Il prospère en largeur à vue d'œil, et son esprit se bouffit à proportion; mais ses lumières se rapetissent comme ses yeux. C'est déjà l'arché-type du baillif.

« On fait ici ce que l'on fait toujours. L'on dort, l'on déjeûne, l'on bâille, l'on traîne son existence, l'on fait la digestion. Et puis l'on dîne, et puis l'on s'habille, et puis l'on se quarre dans les arcades, et l'on se dit : « Je suis charmant et spirituel, car les lettres de mon nom ont une combinaison qui me rend capable de gouverner et d'être la lumière de deux cent mille personnes; et puis l'on aborde une jolie taille enveloppée décemment dans un manteau de pelisse; et puis l'on court dans une assemblée où l'on fait la roue autour d'une douzaine de tourterelles; l'on a l'air de dire quelque chose et l'on accouche avec effort d'une bêtise; puis l'on goûte, et se trouvant au bout de son esprit, l'on s'amuse avec des petits morceaux de cartons peints; et puis l'on rit, et puis l'on se sépare avec faste et ennui; et

1 Nom de la maison de campagne de Charles Bonnet, au bord du lac de Genève.

puis l'on soupe, et puis l'on se couche content, car enfin l'on a été charmant.

« Adieu, mon cher Haller, écrivez-moi bientôt.

« DE BONSTETTEN. »

Il est impossible, on en conviendra, de mettre plus de désinvolture et de fine moquerie dans ce tableau, sans doute un peu chargé, mais vrai au fond, de la vie aristocratique bernoise vers la fin du dix-huitième siècle. Il est piquant surtout de voir ce tableau tracé de la main de l'un des heureux de cette époque, d'un jeune homme qui allait entrer dans les charges publiques, apanage de sa caste, et devenir l'un de ces baillifs sur lesquels il plaisante si agréablement.

L'année d'après, Bonstetten a commencé d'exécuter son projet de voyages. Après avoir passé par Paris, il est allé en Hollande, pays que les Suisses du siècle dernier avaient en grande affection. Il écrit de Leyde, où il s'est arrêté pour suivre les cours de l'Université, plusieurs lettres à son ami Haller :

« Leyde, ce jeudi, 5 juin 1768.

« Il y a un mois, mon cher, que je suis à six lieues de vous sans vous donner un signe de mon approximation, comme dirait le Professeur en astronomie. Voilà donc un grand sujet de querelle ; et n'allez pas me dire que c'est à tort que je vous accuse d'être querelleur, car c'est une chicane que vous me faites dans votre lettre à M. Lusignan. J'espérais de vous surprendre chez vous ; mais une grosse fièvre tierce, des retards continuels, ces occupations qu'on n'a pas prévues et qui pourtant prennent tous les moments de la journée, tout cela m'a retenu ici. J'irai pourtant à Amsterdam ; quand ? Je n'en sais rien et vous me le direz. Vous savez mieux que moi quand on attend le Prince dans votre grande ville. L'on y prépare des fêtes; je prendrai ce temps pour vous aller joindre, et je vous prie de me faire arrêter une chambre pour moi et mon domestique. Je ne sais point le temps que je serai obligé de rester à Amsterdam, mais mes occupations me forcent à l'abréger le plus possible. Je vous prierai donc, mon cher, de m'écrire lorsqu'il sera bon que je parte d'ici. Je me fais certainement un plus grand plaisir de vous revoir que

je n'en aurai à voir tous les lampions, tous les galons et tous les gros pieds de Hollande; car je pense que c'est avec des illuminations et des bals que vous me recevrez; mais point du tout, mon cher : j'aimerais cent fois mieux rire et jaser avec vous toute une soirée que d'assister à toutes ces fêtes où le cœur reste froid. Mon cher, que vos Hollandais connaissent peu les plaisirs de l'amitié! car s'ils avaient un cœur, il me semble que leur esprit serait plus développé et que leurs anguleuses et roides figures s'arrondiraient un peu! J'aurais de vous voir le plaisir que je ressentirais en vous trouvant dans un désert. Cependant ma solitude est assez agréable; je vis avec moi, et je considère le plus tranquillement du monde toutes ces différentes décorations, qui se présentent à moi. Mais lorsque les illusions de la vie cessent d'être des illusions, que l'on sent alors la réalité du sentiment! Mon cher, je vous aime le plus réellement du monde en attendant que je vous embrasse réellement aussi.

« DE BONSTETTEN.

Mon adresse : chez la *veuve de Laitte.*»

« Leyde, le 8 juillet, 1768.

« Je viens de recevoir deux lettres de Suisse.

« Notre ami M. Bonnet vient de faire un gros ouvrage intitulé: « La *Palingénésie* ou la *régénération.* » C'est un système d'immortalité. Je crois que ses livres dureront encore plus que ses âmes. Du reste, rien de nouveau ; pas un mot de sa santé. Mon père m'écrit de Berne :

« Nous sommes toujours fort occupés des affaires de Versoix ; on « y fait un port qui nous inquiète. On craint qu'il ne soit suivi d'une « ville, d'une garnison. Je suis nommé pour aller faire des re- « présentations à l'ambassade de France. Quelle sottise que des « représentations! De la vertu, des mœurs qui remontent la « république, des lumières, voilà ce qui rend une nation res- « pectable et qui lui donne le vrai courage. Cela vaudrait mieux « que de vaines ambassades. »

« *C'en est fait de nous!* Tirons le rideau sur la tombe de notre patrie! Que faire, mon cher, quand la Constitution est vicieuse? Comme ces moucherons éphémères, qui dansent devant le so-

leil, jouir du présent et voir l'avenir comme le passé. En effet, ce sont des tableaux qui ne seront jamais animés pour nous. Voilà mes nouvelles et mes réflexions.

« Pour nous rabattre sur des objets plus gais, Watteville est pris d'amour, et sûrement il est assez lourd pour ne lui échapper jamais. Connaissez-vous Mlle de F....? Heureux les pauvres en esprit ! Le contentement n'est que pour ces gens-là.

« Je vous remercie de votre lettre, car de votre amitié je ne vous remercie pas, parce que il me semble que c'est une dette que la mienne vous impose. Témoignez, s'il vous plaît, à M. d'Hogguer ma sincère reconnaissance pour les bontés qu'il a eues pour moi dans ce pays. Outre le plaisir d'être obligé à des personnes estimables, et auxquelles on ne peut refuser son amitié, ses lettres m'en font un très-grand à cause des avantages que me procurent des recommandations de la part d'une personne si universellement aimée.

« Si votre profession est quelquefois pénible, songez, mon cher, que toutes ont leur inconvénient, et que vous avez le rare avantage de dépendre de personnes que vous aimez déjà. M. et Mme d'Hogguer ont les vertus domestiques ; j'ai toujours remarqué qu'elles embrassaient toutes les autres.

« Je vais faire un voyage à cheval avec M. Van Sautten. Ce voyage sera à Utrecht, Vorda et Amsterdam. Je vous embrasserai encore chez vous. »

« La Haie, 6 septembre.

« Voulez-vous bien, mon cher ami, prier M. Hornecca de m'envoyer 400 florins des 2000 que ma lettre de crédit me permet de lui demander. Je suis à la Haie depuis plusieurs semaines. Adressez, s'il vous plaît, à M. de Muralt, officier, que vous connaissez aussi bien que moi, la réponse ou l'argent que vous m'enverrez.

« L'on me tente beaucoup de vous aller voir la semaine prochaine. C'est M. et Mme de Saussure qui partent pour Amsterdam et de là vont dans la Nord-Hollande. Peut-être n'aurai-je pas le courage de faire tout seul le voyage d'Amsterdam. Je n'ai depuis longtemps de courage pour rien, parce que plus je connais ce pays, et plus je vois que ce n'est pas dans sa société qu'il faut chercher le bonheur. Aussi suis-je très-impatient de

voir finir les vacances, et d'être une fois fixé à Leyde, d'où je me suis sans cesse laissé entraîner. Si j'avais toujours été amené de votre côté, je n'aurais point de regrets.

« A propos, ne viendrez-vous point me voir à Leyde ou à la Haie? Souvenez-vous que vous me l'avez promis une fois. Je pense qu'il est grand besoin que je vous en rafraichisse la mémoire. Je me souviens aussi que vous m'avez assuré que je barbouillais au point d'être illisible. En conséquence, je viens de tailler ma plume qui commençait à aller son train ordinaire. Si les deux premières pages sont barbouillées, je vons prie, mon cher, de m'excuser.

« Il y a longtemps que je n'ai point écrit à M. Bonnet. C'est que je n'ai rien de bon à lui mander de moi. Que vous êtes heureux, mon cher Haller, d'être toujours digne de l'amitié de ceux qui vous aiment! Pour moi, il y a longtemps que je me cherche et que je ne me trouve plus. Adieu, mon cher ami. Conservez-moi toujours votre amitié. La mienne vous est acquise.»

Au retour de ses voyages, Bonstetten entra, comme on sait, dans les charges publiques. En 1788, il était baillif de Nyon, dans le Pays de Vaud, d'où il écrivait à un autre Haller, frère du précédent, secrétaire d'un dicastère de l'administration bernoise et de la Société économique, quelques lettres intéressantes. La suivante raconte à ce correspondant, comme lui ami des scienes naturelles, la vie simple et heureuse d'un pauvre régent du Pays d'Enhaut Romand. Bonstetten, avant d'être fixé à Nyon, avait exercé les fonctions baillivales dans cette contrée intéressante qu'il fut le premier à faire connaître dans un de ses meilleurs livres [1].

« Nyon, ce 7 août 1788.

« Pardon, Monsieur. Des affaires et une petite absence ont retardé ma réponse au sujet de Favrod. Je ne sais point l'histoire de ce bon régent que j'ai beaucoup vu pendant mon séjour à Rougemont. Elevé en paysan, il apprit le latin par la botanique. Devenu régent latin, dans un pays ou personne n'apprend le latin, il s'est contenté d'enseigner à lire et écrire en français. Ce n'est que très-tard qu'il a connu Linnæus. Je lui ai procuré

[1] *Lettres sur une contrée pastorale dans les Alpes.*

l'*Enumeratio* de Haller, dont il n'avait que le *Compendium*. Je n'ai jamais vu de passion pour la botanique pareille à la sienne. Vivant absolument retiré dans un assez bon logement, où il habitait dans une même chambre avec ses herbes, sa femme et sa fille, c'est-à-dire avec ce qu'il avait de plus cher, il ne sortait que pour aller voir des plantes. Il m'a souvent avoué qu'il n'en voyait jamais sans une douce émotion ; aussi avait-il fait beaucoup d'observations sur les plantes de son pays, c'est-à-dire sur les alpines et sub-alpines, car les plantes de la plaine lui étaient peu connues.

« Je l'engageai une fois à venir passer quelques jours avec moi à Valeyres, près d'Orbe. Les trois premiers jours, il était transporté de joie de trouver des plantes nouvelles pour lui dans les marais d'Yverdon, mais le quatrième jour il fut tellement saisi du mal du pays, qu'il ne mangea pas de tout le jour. Le soir, il m'avoua son mal, et il partit le lendemain avec une telle rapidité pour Château-d'Oex, qu'il faillit en être très-malade.

« Il avait un petit jardin rempli de plantes du Gessenay, et de très-peu d'exotiques aux Alpes, que les habitants appelaient le *jardin latin*. Je ne connais que Favrod dont je puisse dire qu'il a eu toute sa vie une passion dont il n'a eu que des jouissances. Aussi avait-il ce calme de l'âme et cette bonté qui donne le bonheur et qui le perpétue.

«Il avait fait une *Flore du Gessenay* que j'envoyai à M. Muller avec les lettres sur le Gessenay qu'il a traduites en allemand, en ajoutant la dernière lettre sur l'histoire du Gessenay ; mais la Flore s'est perdue. Il s'était plu à me former un assez bel herbier ; la mort est venue le trouver dans cette œuvre de l'amitié. J'ai plusieurs lettres de lui où il me dit qu'il serait très-fâché que la mort vînt avant que l'herbier fût fini ; plus il était mal, et plus il se dépêchait de l'achever. Il n'avait d'ailleurs aucune autre connaissance que celle des plantes. Cette ignorance ne provenait que du manque de livres. S'il eût vécu dans un pays éclairé, il serait devenu un botaniste célèbre, mais il n'eût peut-être pas eu le bonheur solide dont il a joui dans sa place de régent avec 25 louis de rente. Agréez, Monsieur, l'assurance de l'estime que je serai toute ma vie charmé de vous témoigner. »

Les lettres qui suivent datent de quelques années plus tard. Elles sont écrites à son ami Haller le financier, qui, après avoir

quitté la Hollande, avait fondé à Paris la maison de banque Girardot et Haller, suite de celle de M. Necker, et à quelques autres amis.

« Nyon, 1792.

« J'ai tant de lettres à écrire, que je néglige de répondre à mes meilleurs amis, uniquement parce qu'il faut écrire, ce qui devient pour moi une peine physique. Je ne puis non plus rien lire de suite, et j'en suis réduit à feuilleter en l'air les saints Horace, Wieland, Montaigne et Matthisson. M'arrive-t-il d'avoir de loin en loin une heure de libre, vite j'en profite pour me promener seul dans la campagne, sur la rive du lac, avec un livre d'histoire. Tous mes amis sont inquiets de me sentir dans ce pays qui commence fort à s'agiter, où le voisinage des armées semble un présage de la guerre civile, et où le premier coup de canon, parti de Genève, pourra fort bien annoncer la fin de ce que nous appelons notre paradis. Il est de fait qu'on peut difficilement se faire, à l'étranger, une juste idée de notre situation.

« Toutes les têtes, dans le Pays de Vaud, sont plus ou moins frappées par les événements de la France ; mais c'est surtout dans les villes que cela va jusqu'au vertige ; dans quelques-unes, cela va si loin, qu'on dirait que les gens en sont ivres. Je vois malheureusement que le mouvement de contagion va gagner les villages qui d'abord avaient été vraiment indignés de la révolution de 1789.

« A la vérité, tous ne sont pas également infectés, mais l'influence des villes sur les campagnes se répand d'une manière méthodique et irrésistible, on peut le dire. C'est la petite bourgeoisie qui souffle partout dans le Pays de Vaud l'esprit de révolution. Une des principales et peut-être même la seule vraie cause de la révolution française chez nous se trouve dans les fonds français et plus particulièrement dans les rentes viagères. Je ne crains pas d'aller trop loin en disant que la partie notable de nos fortunes particulières se trouve dans les fonds français. Voilà pourquoi les idées politiques de nos citadins partent de la bourse ou du *cœur*, comme ils disent. Pour savoir à quoi en sont les fonds, on s'attache aux journaux, on finit par les

lire d'un bout à l'autre et par y puiser son opinion politique. Voilà comment tant de têtes vides s'emplissent des idées révolutionnaires françaises, sans y entendre malice.

« Il n'y a dans nos esprits moyens aucune force élastique. Gâtés par le bien-être et le repos, ils n'ont d'autre sentiment que celui de la spéculation. Nos têtes vaudoises, dans nos petites villes, sans avoir aucune connaissance préalable de diplomatie, se sont mises avec une sorte d'acharnement à fouiller dans les archives municipales; elles en tirent des idées représentatives et finissent par formuler une plainte qui se réduit à ceci : « qu'elles n'ont pas encore une Constitution à la mode ou à la moderne. » On a vu paraître des libelles où l'on conseille d'exterminer tous les baillifs ; on a répondu à Berne par une satire dont le sens ce résume dans cette idée : « *Ils sont si esclaves qu'ils n'oseraient pas même haïr les Bernois.* » Jusqu'ici cela est parfaitement vrai. Ils veulent se rebeller et ils ne savent pas pourquoi..... Ils veulent nous massacrer et ils nous aiment ! L'ordre est arrivé ici, comme ailleurs, de mettre toutes les troupes sur pied. En voyant notre revue, une belle demoiselle de la Côte, de famille ancienne du Pays de Vaud, s'écriait : » J'aime les Bernois parce qu'ils sont aristocrates. » C'est bien cela ! Si, comme aux anciens jours de notre république, un avoyer se portait avec la bannière de Berne au devant du front de bataille de nos milices pour les sommer de marcher à l'ennemi, il n'y aurait maintenant qu'un seul cri d'enthousiasme. Mais qu'adviendra-t-il plus tard ?

« Comme nous avons eu ici une fête militaire à l'occasion de ce rassemblement, j'ai recommandé et même ordonné sévèrement qu'on n'y souffrît aucun étranger. Les commissaires de la fête sont venus en députation m'assurer de leurs bons sentiments et me convier. Chacun chanta sa chanson. Je dis aussi la mienne. Je fus nommé amiral et l'on me décora d'une couronne dont je donnai quelques brins à tous les assistants Le lendemain plus de mille personnes dansaient et faisaient collation au château de Nyon. Tout le peuple avait appris à chanter ma chanson. La fête dura dix jours. Trente jeunes filles, vêtues de blanc et de rose, vinrent dans un intermède m'enlacer de guirlandes ou de chaînes de fleurs. Elles portaient toutes des lanternes de papier et elles me lurent des vers de leur composition, en réponse aux miens. La plus belle mit à ma

femme une ceinture de beaux rubans. On suspendit aux arbres du jardin les lanternes de papier et l'on dansa encore. Il y avait une bonne musique. On dansa surtout sur l'air de ma chanson dont le refrain était :

« Ah ! que l'on est bien ici ;
« Restons comme nous sommes ! »

« Matthisson était là. Tout cela faisait un effet magique sur la terrasse du château. On avait affiché aux portes de la ville : « C'est aujourd'hui fête dans le quartier du seigneur baillif. » On mangeait et buvait en effet sur toutes les promenades et l'on chantait en portant ma santé. On tira le canon si fort que le conseil de Genève crut devoir se rassembler à l'extraordinaire et faire demander par un exprès ce qui était arrivé à Nyon. On croyait à une prise d'armes nocturne. Nous avons à Lausanne 2400 hommes du Pays allemand et à Rolle une petite armée du Pays de Vaud. Cela est suffisant pour contenir et ramener les villes. Les cantons suisses paraissent heureusement plus unis que naguères. »

« Valeyres, près d'Yverdun, le 20 octobre 1794.

« Chaque semaine, chaque jour apportent leur contingent de nuages sinistres. Mais la Suisse de l'intérieur, où j'ai été faire un petit voyage, est encore dans sa tranquillité primitive. Nous avons fait, avec mon fils Charles, l'ascension du Napf, nom peu poétique d'une belle montagne. Vous ne sauriez vous faire une idée du repos et du bien-être de ce pays, notamment de l'Emmenthal où se trouve le Napf. Le bien-être existe jusque dans les sites les plus sauvages, et l'instruction s'accroît avec l'aisance. Partout j'ai vu la joie, le repos, le contentement et cette beauté villageoise qui est une chose merveilleuse. Ayant aperçu une cabane très-propre, adossée à la montagne, je mis la tête à une petite fenêtre si heureusement, que je vis comme une apparition deux des plus belles créatures du monde, deux têtes angéliques. Il était presque nuit et je dus m'éloigner. J'aurais voulu avoir une peinture de nos trois visages, moitié indignés, moitié stupéfaits, moitié riants. Le curé d'Escholzmatt, chez lequel nous logeâmes, travaille à une statistique de l'Entlibuch dont il nous lut des fragments intéressants.

« Après cette excursion, je suis revenu à Nyon, d'où j'ai été à Coppet, voir M. Necker, qui fait construire le mausolée de sa femme. Puis je suis retombé dans ma solitude au milieu de mes livres, de ma femme et de mes enfants. »

« Lugano, le 20 avril 1795.

« Me voici presque en Italie. Ecrivez-moi à l'adresse suivante : « M. de Bonstetten, syndicateur à Locarno, ou bien à Mendrisio. » Le pays me plaira et il n'y fait point trop chaud. Je compte aller un de ces jours à Milan et sur le lac de Côme pour visiter la *villa* de Pline. »

L'année suivante (1796), Bonstetten et Haller se trouvèrent fort rapprochés, par l'effet de la nomination de ce dernier aux fonctions d'administrateur en chef de l'armée d'Italie. Il résidait presque toujours en Lombardie, et Bonstetten continuait d'exercer les fonctions de syndicateur ou d'administrateur pour les cantons suisses dans les baillages italiens.

Le 20 novembre 1796, Bonstetten écrivait à Haller :

« J'ai reçu, mon ami, vos deux lettres, la noire et la blanche. Je voudrais vous voir hors de la bagarre, je l'avoue. Les horreurs révolutionnaires vont être tellement en exécration, et en France pis qu'ailleurs, que je serais désolé que votre nom y fût mêlé de rechef. On dit pourtant que vous êtes en Italie le premier après le général Bonaparte, chef de toutes les administrations. Je pense bien que les Italiens auront à se louer de votre caractère si profondément humain et bienveillant. Mais je serai content de vous savoir de nouveau parmi nous, goûtant le charme du repos et des sentiments les plus doux, après l'agitation d'une vie révolutionnaire et le spectacle déchirant d'un orage sans intérêt et dont on sait d'avance la triste fin. Lisez l'ouvrage de Young sur la culture de l'Italie. Je vous demande en grâce de m'obtenir une tabelle de la population des baillages suisses, situés dans l'archevêché de Milan. J'ai aisément obtenu à Côme la population de nos quatre baillages. La Levantine est dans l'archevêché de Milan, et je crois Riviera, Bellinzone aussi. Si quelqu'un de la *Curia* pouvait me donner des tabelles de population en arrière de quelques siècles, de 50 à 50 ans, ou de 100 à 100 ans en arrière, j'en serais très-aise.

« Votre frère est ici depuis une dizaine de jours. Je voulais lui faire faire connaissance avec deux jeunes et jolies héritières, mais cela n'a pas pris feu encore. En attendant, nous passons bien notre temps. Adieu, je vous embrasse bien tendrement. »

« Berne, le 22 juin 1797.

« Mon cher Haller, êtes-vous mort? Pas une syllabe de vous. J'apprends que vous battez toujours les Autrichiens. Dieu veuille, pour le repos de l'Europe, que vous cessiez bientôt! Etes-vous aux pieds du *Santo Padre* et des consistoires?

« On a écrit à nos baillifs, mais toute l'encre de l'univers ne leur donnerait pas ce qu'il faut. Nos baillages meurent un peu de faim. Si cela pouvait atteindre un peu les villes, ce serait le moindre mal. Que ne vont-ils cultiver leurs terres au lieu de passer leur imbécille vie à labourer autre chose? Weiss n'a pas eu de mission. Il allait à Paris et il a demandé si l'on avait quelque commission à lui donner, et on l'a chargé de ce qu'on vous a demandé. Mon ambition serait de vous savoir à Paris le protecteur de votre patrie. Vous pouvez aisément jouer ce rôle. Notre sapience formaliste a peur de l'informe politique française, et l'on serait ravi si vous veniez à notre secours. Pourriez-vous savoir, par vos amis de Paris, quel effet a produit le mémoire de M. de Laharpe de Russie?

« Il y propose un Pays de Vaud dont Genève serait la capitale. Vous rendriez service de savoir des détails sur tout ce qui s'est passé à cet égard. Croyez-vous encore à la république lombarde et à tous ces Sigisbés devenus des Brutus? Veuillez me dire un mot sur l'état de l'Italie aussi mobile qu'un ciel d'orage. Enseignez à vos bêtes d'Italiens à planter des pommes de terre. Adieu, mon bon ami. »

« Berne, le 6 janvier 1798.
(Le dernier jour de la Suisse.)

« L'heure sonne, la mort est imminente. Les loups et les ours reviendront peupler les anciennes demeures dont la paix et le bien-être les avaient chassés. Demain je retourne à Nyon. La révolution éclate partout en flammes dans la contrée. Une partie de l'armée d'Italie est dans le Pays de Gex; une autre ar-

mée s'approche de Bâle avec Augereau. On met sur pied, dans le Pays de Vaud, tous nos régiments, c'est-à-dire trente mille hommes. Treize délégués du grand et du petit Conseil de Berne vont leur demander s'ils sont résolus à mourir pour la patrie. Je ne sais, pour ma part, si je reviendrai vivant de cette mission. Ce n'est pas, Dieu le sait, que j'aie peur. Il est beau de mourir pour une patrie qui se montre ainsi. J'envoie mes enfants à Worlitz, chez Matthisson. Si l'incendie gagne totalement la Suisse, j'irai les rejoindre avec ma femme qui est maintenant auprès de sa mère mourante.

« On n'aperçoit nulle trace de crainte chez les Bernois. Les Suisses combattraient encore comme des héros, si la révolution avait un corps que l'on pût saisir. Il n'y aurait qu'un moyen, une guerre à outrance. Hier c'était un beau jour dans le grand Conseil. Nul n'a songé à soi. Tous étaient résolus à se sacrifier, « *mais nos sujets!* » ajoutaient-ils, et chacun sentait que là était le mal. »

« Yverdun, le 12 janvier 1798.

« Je suis venu pour assermenter le régiment de Romainmotier (d'environ 4,000 hommes.) Mercredi à 9 heures il était réuni en un bataillon carré dont les soldats formaient trois côtés et dont le quatrième était formé par les magistrats, le baillif et les ministres. Là je tins un discours en face des montagnes qui étaient couvertes de neige, de femmes et d'enfants. On m'entendait de partout. Au moment du serment, au milieu du silence le plus solennel, on entendit soudain retentir ce cri : « *Vivent les Bernois! vive notre représentant!* »

« Tout le Pays de Vaud est divisé en sept régiments, comptant chacun deux bataillons et formant 30,000 hommes en tout. Le régiment entier de Vevey a refusé de prêter serment, et la moitié du régiment d'Aubonne en a fait autant. A Moudon, le refus est venu du clergé, et à Nyon du Conseil de la ville. A Cossonay les grenadiers n'ont pas voulu jurer. Maintenant 15,000 Français approchent de Versoix. A Lausanne, nos représentants sont libres, mais gardés à vue par les rebelles. Il n'y a point eu encore de sang versé.

« On parle fort d'établir à Berne une dictature. On dit que c'est notre seule chance de salut, parce que changer de

gouvernement et de système à la veille du danger serait un pauvre moyen. Mais la dictature ne serait pas chez nous un moyen meilleur. A Rome, elle était prévue et elle faisait partie de la Constitution. Chez nous, c'est quelque chose de tout à fait inconnu, et je crains que par là on ne donne encore davantage de prise aux Francais. »

« Yverdun, le 13 janvier.

« C'est vraiment extraordinaire comme cette révolution commence silencieusement et noblement. Jusqu'ici il n'y a pas eu une parole injurieuse de lâchée. Même ceux qui ont refusé le serment l'ont fait tranquillement et sans injures. Sans les Français ou plutôt sans le Directoire, nous pourrions encore être heureux. Je n'oublierai jamais ce jour où j'ai assermenté les milices de la vallée de Joux. Sous le ciel le plus beau et le plus pur j'ai vu une nombreuse et intelligente population, belle sous les armes, l'orgueil de notre gouvernement, et dont le territoire est à l'extrême frontière de la France. Malgré cette extrême position, qui la met certainement en danger, tous les assistants sans exception, *et même les Français*, ont crié : « *Vivent les Bernois !* » Je suis assez bien portant au milieu de ces alarmes. On ne vend plus, on n'achète plus, on paie encore moins. Mais personne ne songe à l'argent. »

« Nyon, le 22 janvier 1798.

« Aucune situation n'est comparable à la mienne. L'armée française est à deux petites lieues d'ici. Il n'y a plus de force armée dans notre pays. On n'y connaît que celle des révolutionnaires et la mienne qui est toute morale. Les effets du baillif qui m'a remplacé sont déjà en retraite ou en fuite. Le baillif lui-même a ses chevaux attelés et part, je crois, aujourd'hui même. On ne voit âme qui vive aller au château. Le gouvernement ne m'a transmis aucun pouvoir. Mais toute la population, même la révolutionnaire, sachant que j'étais ici, a voulu me reconnaître. Les femmes et les gens âgés me suivent en pleurant dans les rues, et me prient de ne pas les abandonner. Tout se fait maintenant par amour ou par déférence envers moi. Les députations des villages se succèdent pour me demander d'aller au

moins leur adresser quelques paroles de reconfort. Je reçois même des témoignages d'attachement des Français du département du Jura. Cela me donne quelque consolation au milieu de ces calamités.

« Il n'y a d'autre force constituée à Nyon que celle d'un *comité de surveillance* qui, en réalité, n'est autre que le Conseil de la ville de Nyon constitué démocratiquement. Il est à la tête du peuple qui reste nuit et jour armé.

« Le Comité siége dans une chambre dont la porte communique avec celle du *Club*. Ce club est toujours en action dans les rues, et il attend avec une impatience fiévreuse les fers des nouveaux despotes. Ce qui augmente cette fièvre, c'est qu'au lieu de dormir, l'on boit. Le club a mis en réquisition une vingtaine des meilleurs chevaux qui sont constamment en mission par monts et par vaux, de jour et surtout de nuit. On en reçoit aussi d'heure en heure de l'armée française. Tous les Bernois qui résidaient ici se sont repliés sur la capitale. Moi je me promène tranquillement au milieu des baïonnettes, comme il y a dix ans. Le général français lui-même m'a fait savoir qu'il désirait trouver l'occasion de m'être agréable.

« *P. S.* La ville est dans le plus grand émoi. Les Français ont fait savoir qu'ils entreraient à Nyon le 23 ou au plus tard le 24, et il n'y a aucun approvisionnement. Le Pays de Vaud est comme une tempête menaçante, ne sachant s'il doit se tourner contre les Bernois ou les Français. »

« Le 13 février 1798.

« Le gros torrent s'écoule, paraît-il, du côté des Alpes. On a planté un arbre de liberté à Mendrisio. La Valteline se réunit à la Cisalpine. La moitié de Schwytz, qui était sujette, a été émancipée, mais trop tard. Lucerne est révolutionné. Le Toggenbourg, St-Gall et le Rheinthal ont renversé leurs gouvernements. Zurich se démocratise aussi, de même que Schaffhouse. Bâle n'avait pas attendu ce moment pour se lancer en pleine mer révolutionnaire. Soleure est fanatique et l'on peut s'attendre qu'il s'y passera des scènes dégradantes. Dans l'Argovie, les paysans menacent de mettre les villes à feu et à sang. Berne elle-même

est divisée en factions. Le gouvernement a plutôt l'apparence d'un cadavre qu'on galvanise qu'une vraie force vitale. Le Pays de Vaud est menacé de la famine ; on paie le pain à Lausanne 5 batz. Sur toutes ces misères la France tient suspendue son immense filet. Telle est notre situation.

« Dans trois ou quatre jours nous saurons si nous sommes en paix ou en guerre. Nous négocions avec le général Brune qui parle de conditions acceptables ; mais j'y crois peu. Si c'est la guerre, je me hâte de fuir pour rejoindre mes enfants par Schaffhouse et Francfort. Par conséquent, procurez-moi un crédit sur cette dernière ville. Si c'est la paix, je retourne au Pays de Vaud, et je me rapproche du général français. Mme de Staël me disait dernièrement : « On ne devrait jamais employer que vous «avec les Français; vous savez les entendre et en être entendu.» Je ne m'exagère pas cette influence. Le Pays de Vaud est déjà pour moi comme le monde de la lune. »

« Berne, le 22 février 1798.

« Je ne sais plus rien de Valeyres. Je suis par rapport à ce lieu comme les émigrés français vis-à-vis de la France. Les Vaudois ne laissent plus rien passer. Comme ils ont 22,000 soldats français à nourrir, le comité central de Lausanne nous a demandé par écrit de faire part de nos trésors à cette brave armée sans pain.

« Cela retombe, cela va sans dire, sur les propriétés particulières. Vingt-deux dragons français habitent maintenant la petite maison de Valeyres, véritable milice de l'enfer. A Morat, la légion infernale ne parle que de brûler et de tuer. Dans toute la Suisse les gouvernements sont renvoyés ou à peu près. Les baillages italiens sont englobés dans la Cisalpine.

« Les Français nous réduiront à la mendicité. On a choisi quelques membres du Conseil des Deux-Cents, dont je fais partie avec Haller le jeune, pour élaborer une nouvelle constitution. Mais les Français vont si vite en besogne, que Messieurs les professeurs en législation n'auront pas même le temps de tremper leurs doigts dans l'encre. Je ne m'abuse pas et je compte toujours gagner l'Allemagne du Nord en m'arrêtant quelques jours chez mon amie Laroche à Francfort. De là j'irai à Hambourg et Lubeck et encore plus loin. »

« Trub, le 6 mars 1798.

« Je suis arrivé ici hier, mon cher ami. Avant-hier (dimanche), le gouvernement de Berne s'est démis de son autorité. L'avoyer est descendu du trône. On a remis le gouvernement aux cinquante-deux députés du pays qui se sont adjoints cinquante-deux membres du gouvernement de la veille. Ce gouvernement de cent quatre, appelé *provisoire*, doit faire le gouvernement démocratique, convoquer les assemblées primaires, etc. Je rentre chez moi vers le midi ; à trois heures on vient me dire qu'on s'égorge dans la ville ! Nous n'avions ni bons généraux, ni personne pour conduire nos braves gens qui, voyant qur tout allait mal malgré leur ardeur et leur bravoure, croyaient qu'ils étaient trahis et commencèrent à égorger deux officiers, MM. Ryhner de Morges et Stettler de Bipp qu'ils coupèrent, dit-on, en morceaux. On a parlé de cinq ou six autres, de M. le conseiller Sinner entr'autres. — Jugez de l'horreur qui régnait partout. A quatre heures on vint nous dire qu'il courait une note de gens qu'on devait égorger dans la nuit (de ceux qui n'avaient pas voulu la guerre). Alors je pris le parti de sortir de la ville tout de suite, à pied, avec ma femme. Le domestique (Hertig) qui portait notre paquet, nous a perdus. Nous couchâmes à Gummlingen, à une lieue de la ville, et le matin à six heures nous entendîmes sonner toutes les cloches de Berne et l'on nous dit que les Français y étaient. Alors nous nous mîmes à courir du côté de Trub. Nous rencontrâmes des paysans armés qui, nous croyant Bernois, et furieux de nos malheurs, ont voulu m'égorger. Partout on menaçait de nous tuer. A Hœchstetten nous fûmes abordés par un très-joli cavalier qui me connut et me dit que ma vie était en danger. Il me dit que l'on m'arrêterait, que je devais entrer dans la maison de son père, qui est le ministre de Hœchstetten. Nous y trouvâmes une famille charmante; ils nous appelèrent *cousins*, pour ne pas donner des soupçons. Le *Landsturm* sonnait toujours; les servantes du ministre furent armées de fourches. Les Français s'étaient approchés de la ville sur trois points; la confusion de nos braves bataillons était extrême. Chacun combattait isolé comme un lion. A onze heures du matin les Français entrèrent à Berne, et se portèrent à la

maison de ville, au trésor et à l'arsenal. Je ne sais rien de plus de Berne.

« Comme on voulait me cacher à Hœchstetten, pour ne pas être assommé par le peuple, passent les troupes d'Uri, Schwytz, Glaris et St-Gall (environ 4000 hommes). Ma femme et moi avons marché avec cette armée en retraite jusqu'à Trub, pendant cinq heures; sans cela nous étions assassinés. Tous les soldats et les officiers étaient d'une bonté touchante. Ils donnaient le bras à ma femme, et voyant un de nos paysans à cheval, ils l'obligèrent d'aller à pied et de donner sa monture à ma femme. Les Français ont trouvé moyen d'exciter ce bon peuple contre nous, en lui faisant voir de fausses lettres qui prouvaient, disaient-ils, que nous l'avions vendu à la France. Nous ne savons toujours rien de Berne. Les Français se sont portés à l'instant dans l'Oberland, et l'on doit les avoir à Thun aujourd'hui. On ne sait si Berne est pillée, si les membres du gouvernement sont égorgés. Le général Brune est un des Septembriseurs. Le peuple est dans la terreur. — Ici les paysans m'aiment. Toute la guerre a duré du vendredi au lundi. Voilà la Suisse entière soumise. Les Français enlèvent les jeunes gens, et vous voyez qu'il était temps de faire partir mes fils. Personne n'ose aller à Berne. On dit que le peuple a déjà brûlé Trachselwald, Signau, et sans doute d'autres châteaux. La légion fidèle du canton de Vaud, dite *Légion Romande*, commandée par M. de Roverea, a fait merveille. J'attends des nouvelles pour aller à Escholzmatt, de crainte d'être arrêté ici. »

« Payerne, le 12 mars.

« Je vis encore, mais quelles scènes! Dimanche, le 4 mars, je crois, est descendue au tombeau cette aristocratie qui comptait 607 années d'existence! A onze heures du matin, ce jour-là, l'avoyer régnant est descendu de son trône. C'est cet avoyer (Steiguer) qui a conduit Berne au tombeau. De très-bonne heure heure, il m'avait pris en haine, et à la fin il m'avait donné à entendre que ma vie n'était pas en sûreté. Cependant, je ne lui fais d'autre reproche que celui d'avoir eu une âme trop grande pour un petit Etat. A Berne, où je suis enfin revenu, tout fourmillait de hussards. Dans les arcades, c'était une fusillade continuelle. Le capitaine Varicourt, frère du défenseur de Marie-

Antoinette, a reçu une balle dans la poitrine, et l'infortuné ne peut mourir! »

« Yverdun, le 13 mars.

« J'avais quelque crainte de reconduire au Pays de Vaud ma femme en danger de mort. On disait que nul Bernois n'osait franchir la limite de Morat. On nous faisait peur des Français. Mais qu'est-il arrivé? Que ceux-ci se sont comportés noblement et que les Vaudois nous ont insultés. Ceux qui étaient en garnison dans Morat se sont mis à crier : « Il n'y a plus d'ours sur « les diligences; on leur a coupé la tête. » L'officier français qui commandait les a fait taire en disant : « *Ces gueux-là parleront autrement dans trois mois.* »

« A Payerne, au contraire, tout paraissait déjà remis sur l'ancien pied. Ayant rencontré des soldats de Nyon, j'ai cru qu'ils voulaient me manger, mais de caresses. Ils ont pleuré de joie en me voyant. A Yverdun, le châtelain se jeta dans mes bras comme un frère, mais on me dirigea promptement sur Lausanne, où tous les députés du canton étaient réunis en assemblée provisoire. Je parcourus cette ville à pied, avec mes habits déchirés, car je n'en avais pas d'autres. Dans le faubourg, je rencontrai un musicien qui me dit que j'allais me faire un mauvais parti. Mais j'étais si accoutumé aux menaces que je continuais mon chemin, bien qu'avec circonspection. J'entendais dire à chaque instant : » C'est le bailli de Nyon (car c'est ainsi qu'on me nomme par excellence dans tout le pays). » Je remarquais sur les visages de la pitié et même un peu de honte, mais nulle colère. Je reçus une assignation à comparaître le lendemain devant l'assemblée des représentants de toute la nation vaudoise. Je m'acheminai donc vers le château baillival, où elle siége, toujours avec mes habits déchirés, les cheveux assez mal en ordre, et un Tacite dans ma poche. Je passai au milieu des bourgeois, des paysans, des révolutionnaires, comme une brebis au milieu des loups.

« A 11 heures je fus admis devant mon souverain, c'est-à-dire devant quelques centaines d'hommes de toutes les classes. Je crois n'avoir été jamais aussi applaudi. Je ne sais où j'ai pris ce que je leur ai dit, mais tout le monde était touché jusqu'aux larmes. Pendant qu'on délibérait et que j'attendais vers la porte,

le public m'entourait, me pressait et m'embrassait. Enfin, on m'a reconduit comme en triomphe à mon char qui m'attendait en dehors des portes de la ville. Le résultat a été que l'on m'a distingué des autres Bernois, mais non jusqu'à lever le sequestre sur mes biens. L'assemblée s'est déclarée incompétente, et je dois m'éloigner, comme tout Bernois, jusqu'à ce que la république soit constituée et tranquille. Mais j'ai obtenu un passeport et je vais m'en servir. »

« Rastadt, le 20 avril 1798.

« De Berne, j'ai atteint rapidement Bâle. A Liestal, j'ai trouvé Maingaud, l'envoyé français ou plutôt le tyran de la Suisse, qui m'a fait toutes sortes de grâces. Les Bâlois ont été très-bons pour moi. Je me suis emballé, comme un ours blanc, dans le chariot de Francfort, et je suis bien vite arrivé ici où j'ai trouvé mon fils Edouard jouant avec des soldats français dont il s'est fait le bon ami. Te souviens-tu de Marianne, cette belle fille qui était chez nous en service? Augereau, le frère du général, s'est tellement épris d'elle qu'il veut absolument l'épouser. Bien qu'il soit beau comme un ange, elle ne veut pas en entendre parler. Il s'est jeté aux pieds de ma femme pour qu'elle changeât la résolution de Marianne, mais celle-ci est restée inébranlable. C'est une chose extraordinaire que cette résistance. »

« Offenbach, près Francfort, le 11 mai 1798.

« Avant hier, je suis arrivé ici, où la bonne, l'excellente Laroche a été un ange pour moi. J'occupe chez elle une très-jolie chambre sur le jardin. Je commence à me remettre de mes émotions. Ma femme aussi est beaucoup mieux et elle ne désire que Copenhague et le repos. Si je ne trouve pas de bâtiment à Lubeck, j'irai à Kiel. Je suis déjà dans un autre monde. On m'a conduit chez la princesse de Metternich où tout Rastadt était, avec force cordons et diamants. La princesse m'a dit les choses les plus aimables, ainsi que Melzi, l'envoyé de la république cisalpine. »

Nous arrêterons ici cette correspondance de Bonstetten, parce que les lettres des années suivantes parlent de son séjour en Danemarck, de ses voyages en Italie, dans le midi de la France

et dans d'autres pays encore. Leur contenu, bien que fort intéressant, ne se rattache pas à notre sujet. Nous tenions à montrer le philosophe bernois, l'auteur de tant d'écrits remarquables, balotté au milieu des tribulations de la révolution helvétique, trop libéral et trop démocrate pour le gouvernement de son canton qui ne lui pardonnait pas d'avoir donné, à un certain moment, dans ces utopies de la révolution française de 1789, et encore trop entaché d'aristocratie pour qu'il fût possible de le tolérer dans le Pays de Vaud au premier moment de l'effervescence d'émancipation et de l'explosion des sentiments anti-bernois.

Nous tenions surtout à conduire Bonstetten jusque chez son amie Sophie Laroche, qui, dans les lettres dont nous avons donné des extraits dans cette *Revue*, avait peint le Pays de Vaud au moment où la révolution couvait encore sous la cendre. Dans le séjour qu'il fit chez elle, il put sans doute lui expliquer comment cette révolution, dont il faillit devenir victime, existait déjà à l'état latent dans le Pays de Vaud en 1791, alors qu'elle y vint pour la dernière fois.

E.-H. Gaullieur.

LA VALLÉE DU RHÔNE

LES ALPES VAUDOISES.

I

Les chemins de fer suisses, quoiqu'en disent leurs détracteurs, ont rendu un service immense à tous les amateurs de belle nature, à tous ceux que le destin a condamnés à vivre dans la partie de la Suisse qui s'étend au pied du Jura, de Genève à Zurich. Jadis il fallait s'enfermer pendant 12 à 18 heures dans une mauvaise diligence pour atteindre le seuil du monde enchanté des Alpes; aujourd'hui celui qui n'a que quelques jours à consacrer à un voyage pédestre, y parvient de Genève, de Neuchâtel, de Bâle, en peu d'heures, agréablement et bien vite écoulées, sur les bateaux à vapeur et les réseaux de l'Ouest ou du Central suisse.

Pour moi, l'entrée des Alpes, à l'occident, se trouve entre Saint-Saphorin et Vevey, à l'endroit où, dépassant les hautes collines de Lavaux, l'un des rapides steamers du Léman tourne sa proue écumante vers la riante Vevey. Au dessus de sa ceinture de villas se succèdent, s'étagent, s'amoncèlent les Pléiades. le mont de Folly, la dent de Jaman, Naie, Arvel, les tours d'Aï et de Maien, points culminants de chaînes parallèles de plus en plus élevées qui précèdent la plus haute, celle des Diablerets, du Meuveran et de la dent de Morcles, qu'argentent encore des taches et des franges de neige, malgré un soleil déjà ardent. Dans le fond, les glaciers de la chaîne du Mont-Blanc ; à droite, l'imposant massif des Alpes de la Savoie, aux pentes

profondément ravinées et aux cimes de rochers dentelés, couronnés par la dent d'Oche, les Cornettes et le Grammont ; tout cela doublé, reproduit, avec des teintes adoucies, par un premier plan d'azur où les brises folles viennent çà et là étendre des couches d'indigo, et où les bateaux à vapeur laissent la trace de leur sillage en longues ondulations qui font sautiller les canots pavoisés et balancer un instant les blanches ailes des barques, dont un zéphir mourant cesse de gonfler les larges plis. Tout à coup, une cime argentée apparaît derrière la silhouette foncée du mont qui descend abrupte sur Port-Valais ; elle grandit, sa base s'élargit, comme si la coulisse qui la cachait se retirait lentement ; une seconde lui succède, une troisième se dévoile et bientôt une admirable montagne à longue arête bizarrement découpée, frangée d'argent, imposante de hauteur et de masse, les dents du Midi, forme le fond de ce tableau incomparable, mille fois reproduit par nos artistes. Ce lointain majestueux ajoutera beaucoup à l'effet imposant du nouveau tableau que Gleyre, le peintre vaudois, vient de terminer pour Lausanne et qui représente, traitée de main de maître, cette page antique et illustre de notre histoire nationale, les Romains se courbant sous le joug de Divicon, le chef des Helvétiens. La localité qui passe pour avoir été le théâtre de cette scène se trouve entre Villeneuve et Roche. Mais l'attention est bientôt distraite par l'agitation qui envahit le pont du bateau. Voici Vevey ; le mécanicien a paralysé sa machine, les matelots ont lancé leurs amarres ; le bateau, incliné du côté du rivage par l'accumulation des passagers sur son flanc droit, vient s'arrêter à proximité d'un petit pont chargé de voyageurs, foule bigarrée et cosmopolite qui se presse sur l'étroit passage. Un élégant limnimètre se dresse sur le quai, au bout de la promenade, en face d'un petit palais d'architecture bizarre, orné aux angles de clochetons demi-gothiques, surmonté de girouettes étranges ; c'est une des merveilles de Vevey, le palais Couvreu, dont, à mon gré, le mérite principal gît dans la position charmante et dans un grand et beau jardin attenant à cette coquette habitation. En face du débarcadère s'ouvre la place principale de Vevey, vaste quadrilatère au fond duquel s'élève un bâtiment à colonnes de marbre surmonté de son clocher, la halle au blé. C'est sur cette place que l'on construit les tribunes où se groupent les milliers de curieux qui, de quart en quart de siècle,

viennent assister aux pompes mythologiques de la fameuse fête des vignerons.

Mais l'embarquement est terminé, le steamer reprend sa marche ; chaque maison de la rue qui longe le lac possède son jardin, soutenu par des arcades, où les heureux Veveysans viennent le soir prendre le frais sous les arbres, en face d'un lac sans pareil ; ce grand jardin bien ombragé est celui du cercle du Léman, création récente, cercle moderne, où se coudoie toute la population de Vevey et où chacun trouve à satisfaire ses goûts. La plupart des membres consomment à bon prix d'excellent Yvorne, acheté par le cercle sous la direction de dégustateurs émérites, d'autres y jouent le brelan et le binocle, quelques-uns se reposent dans la bibliothèque, tandis qu'à certains jours les dames en toilette, groupées dans le jardin, rafraîchissent leurs lèvres au contact des glaces et font frétiller leurs pieds aux accords dansants des musiciens allemands.

Excellents Veveysans ! que la vie est douce et facile sur vos beaux rivages ! Ce grand bâtiment gris et monumental qui domine une terrasse magnifique, c'est l'hôtel des Trois-Couronnes, l'hôtel modèle, qui offre aux étrangers accourus de tous pays, gite somptueux, table parfaite, service distingué et l'agrément d'une vue admirable. Il faut l'avouer, l'hôtel Monnet a contribué pour beaucoup à donner à Vevey et aux environs la vogue dont ils jouissent et à y attirer les étrangers riches qui y font de longs séjours et dont le contact a fini par exercer son action sur la société de Vevey. Dans un ouvrage intitulé le canton de Vaud , dont le manuscrit n'a vu le jour que traduit en allemand, un des anciens collaborateurs de la *Revue* caractérise Vevey en ces termes : ville hollandaise par la propreté et l'ordre qui y règnent, française par le ton, la gaîté et le goût de ses habitants pour les plaisirs de la société, ville suisse par sa cordialité, on serait tenté de prendre Vevey pour une ville allemande, lorsque par de belles nuits on écoute les ouvriers de la Suisse allemande ou les Allemands qui l'habitent en grand nombre, chanter sur son rivage leurs chants mélodieux qui célèbrent la nature, la liberté et l'espoir d'une vie meilleure.

Après Vevey, sa sœur jumelle, la ville agricole modeste, la Tour-de-Peilz, apparaît au bord du lac derrière son petit port garni de nombreux bateaux, et son château flanqué de deux tours rondes est entouré de beaux ombrages. On assure que le

propriétaire, un Genevois d'ancienne roche, a décoré dans le style du temps l'intérieur de ce grand bâtiment dont une partie date de Pierre de Savoie, et y a rassemblé une collection intéressante d'antiquités du moyen âge.

Plus loin, au milieu d'un riche vignoble se succèdent, en face des Alpes, deux splendides constructions récentes, dont les parcs ne sont encore qu'indiqués par des gazons et de jeunes arbres, destinés à faire un jour à ces villas un cadre de verdure dont l'absence se fait aujourd'hui chaudement sentir. L'une des choses que la terre refuse encore au caprice des hommes enrichis, c'est l'ombre de ces grands arbres séculaires que l'aïeul a plantés en pensant à ses petits-enfants, ou plutôt que le bon vieux temps a laissé croître, sans trop se préoccuper de l'avenir. Tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, c'est d'abréger d'une quinzaine d'années le temps indispensable à la crue de l'ombrage, en transplantant des arbres déjà hauts, au moyen des procédés puissants dont on dispose dans les grandes villes pour improviser les promenades. L'une de ces demeures est habitée par une princesse, veuve de feu le roi de Prusse. Mais ces bords charmants passent et se remplacent comme des décorations de théâtres; voici au fond d'un petit golfe la Maladière, une jolie habitation qui pourrait faire une excellente maison de santé, si elle était la propriété de quelque médecin; sur les pentes verdoyantes de cette colline, les toits de plusieurs cottages percent au milieu des noyers, et le regard, qui remonte les pentes douces et verdoyantes de cette colline des Bassets, vient s'arrêter sur la masse déjà imposante et arrondie du mont de Folly (1759) qui les domine. Ce sont ces pentes qui alimentent un torrent de la baie de Clarens, aujourd'hui savamment endigué vers son embouchure par M. Venet. Jadis, dévastant les vignes plantées sur son cône d'alluvion, ce torrent, aujourd'hui vaincu, roulait en liberté ses flots pressés et tumultueux, chargés de graviers et de limons arrachés à ses rives. Clarens s'accroît tous les jours; de nouvelles constructions élégantes témoignent que ces lieux, chers à Jean-Jacques, font plus que jamais les délices des étrangers qui viennent y chercher, les uns une vie calme et peu coûteuse, d'autres le climat doux et presque méridional que leur refuse pendant l'hiver le nord de l'Allemagne et même le reste de la Suisse. La propriété Mirabeau, qui termine Clarens à l'est, a pour ornements

de vertes pelouses et de beaux arbres, au milieu desquels se dissimulent plusieurs délicieuses villas, et entr'autres un chalet suisse orné de décorations d'excellent goût, et qui est un gage de l'avenir auquel est destiné ce genre de maisons de campagne. Sur le second plan, au sommet d'un mamelon à pentes escarpées, tapissées de vigne, s'élève une construction du passé, une large tour carrée, avec des fenêtres grillées et une guirlande de créneaux à machicoulis; c'est le Châtelard *(castellum arduum)*, demeure féodale construite en 1441 par Jacques de Gingins sur les ruines d'un manoir plus ancien. Aujourd'hui, après avoir passé de souche en souche, ce monument du moyen-âge, parfaitement conservé, appartient à un riche propriétaire du pays, M. Marquis-Dubochet; et tout fait présumer qu'entre ses murs épais et sous ses voûtes sonores, se trouvent d'excellentes caves bien meublées, où le crû des vignes du château a le temps d'acquérir lentement toute sa douceur et son arôme; c'est une supposition que je me promets de vérifier un jour ou l'autre. La montagne arrondie qui domine le Châtelard et le village de Charnex, porte le nom de mont Cubli, et dans la forêt qui le couronne se cachent les restes d'une vieille tour appelée la Tornette. Ces trois maisons neuves, qui ont remplacé des vignes, sont sans doute des pensions, nids construits des plumes des pigeons voyageurs et destinés à en attirer d'autres. Voici Vernex, et l'hôtel du Cygne qui a conservé sa vieille réputation. Le jardin y est frais, et le soir les couchers du soleil y sont splendides; un canot caché dans un petit souterrain qui s'ouvre sur le lac est à la disposition des hôtes de M. Vauthier, de sorte qu'on s'oublie souvent dans son hôtel, tellement la vie s'y écoule dans une douce et énervante monotonie. Les bords du lac Léman donnent un avant-goût de l'orient, de ses contemplations, de ses langueurs; à défaut des chibouques, on y fume des *puros;* et les vins du glacier, les muscats de Sion y tiennent parfaitement lieu des sorbets ou des vins de Chypre. Il est inutile de dire que la collection œnologique de M. Vauthier est très-complète dans le genre, et que la table de sa pension est distinguée. Situé sur une pente assez roide, Vernex est presque caché entre des noyers énormes qui font défaut à Montreux, agglomération considérable de maisons déjà anciennes qui se pressent au milieu des vignes plantées sur l'alluvion du torrent de la baie de Montreux et sur les pentes des deux monts qui le

contiennent; le village est situé au débouché d'une vallée étroite, au fond de laquelle le triangle gris de la dent de Jaman se profile sur un ciel bleu, et tranche de forme et de couleur sur les pâturages verdoyants et les forêts de sapins des pentes de cette vallée déjà alpestre. Je cherche de l'œil la maison qu'un caprice du hasard, ou plutôt un pieux souvenir, vient de donner à un ami, à un vétéran de la Revue, et la voilà avec ses volets verts en face et au bord de son vignoble. Puisse-t-elle être pour lui un séjour et une retraite propices!

Protégés contre le vent froid du nord par la haute chaîne qui les domine, Montreux et ses environs jouissent d'un climat exceptionnellement doux, qui permet d'y cultiver en pleine terre le grenadier, le figuier, l'olivier même. C'est à Montreux que de toutes parts et surtout du nord de l'Allemagne, les médecins envoient pour l'hiver les malades aisés affectés de bronchites chroniques ou de phthisies au début; la douceur et l'égalité du climat, les facilités de vie, le confort des pensions, la beauté du site, tout concourt à soutenir la vogne méritée dont jouissent Montreux et Veytaux, comme séjours d'hiver favorables aux malades prédisposés aux tubercules pulmonaires, et en général à toutes les personnes faibles et souffreteuses ou avancées en âge. Les conditions climatériques sont encore plus favorables à Nice et à Menton, il faut en convenir, et il est à craindre pour Montreux que la facilité des communications due à l'achèvement des réseaux de voies ferrées, ne le prive plus ou moins de la vogue dont il jouit. Cependant pour les malades de la classe moyenne, et surtout pour les Suisses, le séjour de Montreux sera toujours plus économique que celui des bords de la Méditerranée; il leur permettra de rester à proximité de leurs familles, et ces avantages peuvent contrebalancer ce que Nice a de supérieur aux bords du Léman comme climat et séjour. Il serait à désirer que de bonnes observations météorologiques, faites concurremment à Vevey, à Montreux et à Bex, pussent être faites et continuées assez longtemps pour réussir à en tirer des moyennes et à comparer les climats de ces localités, qui malgré leur rapprochement, se trouvent néanmoins dans des conditions topographiques différentes relativement aux courants atmosphériques et à l'humidité de l'air. Ces observations devraient porter spécialement sur les tempé-

ratures moyennes mensuelles, les maxima et minima journaliers, sur la direction et l'intensité des vents, sur l'état hygrométrique de l'atmosphère ; si elles ont été faites, elles n'ont pas acquis une notoriété suffisante, surtout auprès des médecins. Aujourd'hui, le nombre des pensions d'été ou d'hiver augmente tous les jours, et le petit ouvrage du Dr Lombard (sur les climats de montagne considérés au point de vue médical), qui énumère les plus connues, vient d'attirer l'attention, et renferme de précieux renseignements sur les climats de ces différentes localités de montagnes où existent des pensions, et spécialement sur l'action qu'ils exercent sur l'organisme. La dernière partie de cet ouvrage aurait une importance pratique bien plus considérable, si son savant auteur avait eu à sa disposition les observations auxquelles je fais allusiou. Il serait dans l'intérêt bien entendu de tous ceux qui exploitent les établissements de bains ou pensions, de se procurer quelques instruments simples, thermomètres, hygromètres, pluviomètres, de les observer régulièremeut pendant quelques années, et de faire connaître les résultats obtenus ; ils pourraient indiquer en même temps la nature des indispositions ou maladies survenues pendant la saison ; et en admettant que tout cela pût être fait consciencieusement, le public, et spécialement les médecins, auraient dans ces tabelles des guides parfaitement sûrs pour diriger le choix des personnes qui peuvent passer quelques mois de l'année hors de chez elles, soit pour raffermir leur santé, soit dans un but d'agrément. Les immenses différences d'altitudes du relief de la Suisse, permettraient de composer pour certains malades un climat à peu près constant, à la condition de déplacements mensuels qui conserveraient, aux environs de Montreux où les pensions existent presque à tous les niveaux, une prééminence incontestable. Nous verrons bientôt qu'il y aurait en Valais des localités plus privilégiées encore que Montreux, au point de vue de la température d'hiver, et qu'il n'y manque que des établissements pour loger les malades. Mais revenons en à nos montagnes. Voilà sur la hauteur, au-dessus de l'église de Montreux, un grand chalet auquel conduit la route qui écharpe la base du Mont Cace ; c'est le Righi vaudois, l'hôtel des quatre vents, comme l'appellent les gens de Montreux ; il est à 914m, dans le petit village de Glion ; on y respire

un air pur et vif, quoique sans âpreté, et on y jouit d'une vue sans pareille.

Déjà le bateau a touché la plage de Montrèux ombragée de peupliers, et l'encombrement des bateaux de débarquement témoigne de l'importance de cette station. Chillon blanchit dans le lointain sur la rive du lac, les villas succèdent aux villas, et Veytaux apparaît en face, au débouché d'un ravin creux, entre le mont Cace et le mont Sonchaud, deux rameaux détachés de la chaîne principale, dont les points culminants, les rochers de Naie et la dent de Merdasson, se dressent au-dessus et au fond des pentes boisées de la vallée, ou plutôt du ravin de la Veraye. L'érosion a été favorisée dans cette gorge par la nature du sol, car malgré son peu d'étendue, le cône de déjection couvert de vignes, sur lequel est bâti Veytaux, est considérable. C'est la nature qui s'est chargée de créer à la base de monts escarpés, dont le pied baignait dans les eaux profondes du lac, ces cônes ou ces triangles d'un sol éminemment fertile, où mûrissent aujourd'hui des grappes dorées. Toujours au travail, l'eau et la gravité continuent leur œuvre; et si aujourd'hui le torrent est endigué, si ses flots frappent en vain et ne peuvent renverser les quartiers de rochers qui se les renvoient, si les pentes des montagnes sont protégées par des forêts bien aménagées, chaque orage n'en entraîne pas moins dans les profondeurs du lac des graviers et des limons qui à la longue forment à l'embouchure du torrent une grève nouvelle, où le vigne ron créera quelque jour un vignoble précieux.

Veytaux occupe une position analogue à celle de Montreux, et profite de sa réputation et de son trop plein, seulement le ravin qui s'ouvre derrière le village n'est ni aussi accessible ni aussi attrayant et riche en sites variés, que la vallée de la baie de Montreux. Au pied du mont Sonchaud qui s'abaisse brusquement, se dresse Chillon, vaste et antique forteresse qui, debout sur le roc de sa presqu'île, défie l'effort des lames dont l'écume rejaillit jusqu'à ses hautes fenêtres. Chillon doit son aspect actuel au fameux duc Pierre de Savoie, qui après avoir assis sa puissance sur le pays romand, choisit pour séjour ce château où, déjà en 830, Louis le Débonnaire paraît avoir fait enfermer Vala, abbé de Corbière, l'une des grandes figures du siècle. Le duc Pierre fit couvrir de construction ce qui restait du rocher dont l'ancien castel n'occupait que le sommet, et choisit dès lors pour rési-

dence cette forteresse, dont plus tard les Bernois s'emparèrent, et où ils rompirent les chaînes d'un martyr de la liberté, lié depuis six ans à l'un des piliers des souterrains. Chillon est resté fidèle à son passé, et on parle d'en faire une prison d'Etat; l'on se proposait, dit-on, en 1856, d'y loger les royalistes Neuchâtelois, faits prisonniers à la suite de l'inconcevable prise d'armes à laquelle Neuchâtel a fini par devoir la régularisation de son état politique.

L'architecture de Chillon n'a rien de bien caractéristique, son principal mérite gît dans son excellente conservation ; ses beaux souterrains, soutenus par leurs piliers massifs et leurs arceaux gothiques, sont encore ce qu'ils étaient, lorsqu'on y égorgeait les juifs et lorsque le batelier entendait le grincement des chaînes, les cris de douleur ou de rage impuissante, s'échapper des fentes étroites par lesquelles y pénètrent quelques rayons de lumière.

En jetant un regard en arrière, on aperçoit le pont-levis, qui, de la route resserrée entre le lac et la montagne, permet l'entrée du château. Mais déja, à l'avant du bateau, grandit au sommet d'un petit plateau une vaste construction moderne, l'hôtel Byron, établissement qui a devancé son siècle d'une vingtaine d'années et qui grâce à l'accroissement de la circulation, a devant lui un avenir plus brillant que son passé ; bientôt, au pied du Mont-d'Arvel, s'ouvre une nouvelle vallée, dont le torrent a créé le terrain sur lequel a été construite Villeneuve. Les rails y arrivent au port, ou plutôt au bord du lac, car aucune jetée ne protège cette plage contre les lames soulevées par le vent d'Ouest ; les vagons versent directement leur contenu dans les gabarres que remorquent les bateaux, de sorte que, pour les marchandises, on évite au moins ce fameux camionnage dont tous les habitants des villes situées aux bords des lacs ont suffisamment entendu parler, lors du choix de l'emplacement des gares. Que ceux qui ne veulent pas des gares au bord des lacs, sous le prétexte que cela gâte les villes, aillent à Villeneuve, et ils se convaincront de l'immense avantage qu'il y a à se passer de ce camionnage ; ils verront aussi les embarras qu'éprouvent pour arriver à la gare les voyageurs qui abordent au débarcadère ordinaire et sont forcés de traverser la ville, chargés et embarrassés de leurs bagages. Ces mêmes désagréments existent à Morges.

Villeneuve est une petite ville qui n'offre rien de remarquable. Les travaux du chemin de fer y ont entaillé le cône de déjection de la Tinière, et la découverte de médailles antiques dans cette alluvion a permis à M. de Morlot de faire des conjectures plausibles sur le chiffre de l'accroissement séculaire de ces terrains récents d'entraînement. Villeneuve possédait autrefois un hôpital, fondé en 1236 par le comte Aymon de Savoie, sur l'emplacement de l'hôtel Byron, et dont l'Etat a réuni les dotations à celles de l'hôpital cantonal. Il n'y a pas d'industrie à Villeneuve, et on n'y constate ni l'activité ni la propreté qui règne dans les autres villes vaudoises du bord du Léman; cela n'étonne plus quand on se souvient qu'il existait à Villeneuve une corporation des gueux, qui n'admettait dans son sein que des individus sans sou ni maille. Les étrangers ne font que passer à Villeneuve, où le climat est refroidi par le vent âpre qui descend souvent du col de Chaude.

C'est dans cette localité qu'un paysan, nommé Rivaz, vécut 72 ans en loyal mariage avec sa femme qui ne lui survécut que peu de temps; le voyant près de s'éteindre, cette excellente vieille lui disait encore avec un regard de tendresse : Ah! mon pauvre Jean, veux-tu déjà me quitter?

Le chemin de fer a été tracé au bord de la plaine du Rhône qui devient marécageuse du côté de ce fleuve ; il côtoie le pied du mont Arvel et l'Eau froide, petite rivière qui sort de la montagne près de Roche. Quelques propriétaires en ont utilisé les eaux pour faire de la pisciculture. Je me suis informé en passant du résultat de leurs tentatives, et je ne sais qui m'a dit qu'ils avaient réussi à obtenir des élèves, mais qu'une partie de ces intéressants truitons avaient été entraînés par les hautes eaux, et d'autres mangés par des brochets jetés dans les viviers par des jaloux malintentionnés. J'ignore si le fait est exact, mais au moins il n'est pas improbable, car la malignité publique trouve toujours à s'exercer à propos de tout ce qui tend à réaliser une amélioration. L'introduction de poissons voraces dans les étangs, et l'empoisonnement des eaux par des substances délétères, sont deux épines qui blessent souvent ceux qui s'occupent d'élever du poisson. Dans une localité où l'élève de la truite est pratiquée depuis longtemps avec succès (à Wolfsbrunnen près de Heidelberg), on ne peut se

garantir qu'en conduisant le ruisseau sous terre jusqu'aux étangs, qui sont entourés de hautes murailles, en dedans desquelles errent nuit et jour des dogues féroces.

L'Eau froide fait mouvoir, à la station de Roche, les scies à marbre, où se taillent en dalles les marbres variés exploités aux environs. La plaine y a déja perdu tout caractère marécageux et de magnifiques noyers et arbres fruitiers couvrent de leur ombre les jolies habitations près desquelles passe la voie. C'est à Roche qu'habita, de 1754 à 1758, le grand Haller, le père de la physiologie moderne, alors directeur des salines de Bex, et c'est là qu'il écrivit son grand et immortel ouvrage de physiologie ; tout cela vaut bien deux heures d'arrêt, et avec la multitude de trains montant et descendant, rien n'est plus facile que de faire une courte station dans ce petit village, remarquable à plusieurs titres. La chaîne de l'Arvel cesse au bord de l'Eau froide qu'elle domine de ses escarpements; au delà commence un nouveau massif dont les points culminants sont les tours d'Aï (2383) et de Mayen (2323). Ayerne, point de partage des eaux qui coulent au sud dans l'Eau froide et au nord vers l'Hongrin est à 1458 m., c'est l'isthme qui joint la première chaîne à la seconde, laquelle descend des hauteurs d'Aï vers Roche par une arête qui supporte plusieurs dentelures de moins en moins élevées. C'est cette arête à la silhouette hardie et accidentée, qui d'Aigle à Bex et au delà limite l'horizon au nord-ouest. En passant à Roche par la voie ferrée, on se trouve un instant en face de la coupure triangulaire qui sépare les deux massifs et on aperçoit au fond de cette vallée une pointe grise, que vers le soir le soleil illumine de ses feux et qui est probablement la tour d'Aï, un véritable crêt dans le sens de la géologie du Jura. Le vigneron admire en passant un vignoble perché sur un avant-mont, et créé en défrichant le taillis et en soutenant les terres au moyen de grands murs ; puis on arrive en face des vignes d'Yvorne, dont le produit a décidément une supériorité marquée sur tous les autres crûs des bords du Léman. Voilà les maisons blanches, bâties par un d'Erlach, sur les débris d'un ancien éboulement qui, en 1854, détruisit 70 maisons habitées, fit périr plus de 120 personnes et couvrit de ses débris près de 250 poses de terrain. C'est sur cette coulée de fragments de rochers, aujourd'hui nivelée, régularisée, et plantée en vigne, que croit

le véritable Yvorne. Déjà le train a passé sur la Grande-Eau, torrent descendu de la vallée des Ormonts, et contre les ravages duquel Aigle est protégée par une forte digue de quartiers de rochers, soutenue par des levées de terre.

La station d'Aigle est tout-à-fait au midi de la ville, fermée d'un noyau de maisons construites en calcaire noir de St-Triphon, traversée par une rue étroite et sinueuse, aux deux extrémités de laquelle se trouvent deux hôtels rivaux. Du côté du château, ancien manoir des Torrens et plus tard séjour des baillis bernois du mandement d'Aigle, aujourd'hui habité par de pauvres ménages, s'étend un quartier de la ville où une portion détournée de la Grande-Eau fait mouvoir les machines d'une fabrique récente de parquetterie.

En continuant à cheminer dans cette direction, on arrive à travers les vignes dans une petite vallée qui sépare du corps de la montagne un avant-mont couronné de bois de sapin ; cet endroit est charmant. Des papillons, l'apollon, la camille, le grandnaire, y voltigent par essaims autour d'une petite fontaine creusée dans un tronc de sapin à demi pourri ; d'immenses libellules au corps d'émeraude et aux yeux d'opale y décrivent en planant leurs incessantes spirales, tandis que dans le lointain retentit le cri d'une buse affamée ou les stridentes modulations que le pic vert laisse échapper en s'envolant. A dix minutes d'Aigle, on se sent en pleine montagne. En continuant à remonter ce vallon solitaire, on finit par contourner le mamelon et arriver au bord d'une forêt de châtaigners, qui fait face à la Dent du midi, et d'où on jouit d'une vue admirable sur le bassin de Monthey. La singulière colline de Saint-Triphon, que le regard domine, est au premier plan et s'élève comme une île de verdure à parois escarpées, au-dessus des champs et des vergers de la plaine. Créée par le Rhône, cette colline est remarquable à divers égards ; complétement isolée dans la plaine, elle est séparée par la route d'Italie des montagnes au pied desquels le village d'Ollon s'élève sur une pente au milieu de son vignoble. Le point culminant de cette butte est à 114 mètres au-dessus du niveau du Léman ; il domine un petit village, celui de Saint-Triphon, et supporte une vieille tour carrée de 20 mètres de hauteur et de 9 mètres de largeur, dont la construction est attribuée aux Romains. Le plateau allongé qui s'étale au sommet de la colline, est partagé en deux portions par

la dépression que suit le chemin d'Ollon au Rhône; les restes d'une chapelle ruinée, débris d'un ancien couvent, se dressent aussi sur le second mamelon, au pied et dans le flanc duquel s'ouvrent de nombreuses carrières d'un marbre noir en couches stratifiées, presque horizontales, qui constitue la substance de cette île de rochers. Jadis les flots du lac venaient battre ces marbres, dont les couches apparaissent arrondies et sculptées par les vagues, lorsque les carrières enlèvent le sable et le limon stratifié, dépôts du Rhône, qui recouvrent le socle de la colline et s'avancent au delà de ces escarpements. Ce marbre de Saint-Triphon est noir, çà et là veiné de petites veines blanches; il est très compacte, dur, prend un beau poli, et se prête admirablement à la sculpture des cippes. Les bancs ordinaires servent de pierres de construction, et certains d'entr'eux fournissent plutôt des marbres. Géologiquement, ces couches paraissent appartenir au terrain du *lias* et se rattacher aux calcaires noirs qui interrompent dans le lit de la Grande-Eau et de la Gironne la formation d'anhydrite de Bex; les pétrifications sont rares dans cette roche compacte; les carriers m'ont fait voir une couche de 4 à 6 pouces qui est pétrie d'une espèce de térébratules; en général, et quoique peu nombreux et difficiles à déterminer, les fossiles de Saint-Triphon portent à faire considérer ces calcaires commme appartenant à l'étage du lias inférieur.

L'endroit d'où la vue est la plus belle du côté du sud-est est au bord de la forêt de châtaigners, et c'est au-dessus que l'on a découvert et fouillé en 1835 une centaine de tombeaux qui paraissent remonter à l'époque celtique, à en juger par les bracelets de fils de cuivre enroulés en spirales, qui étaient passés aux bras de plusieurs squelettes, et surtout par les longues aiguilles de bronze trouvées sous quelques crânes; ces aiguilles, dont M. le colonel Schwab à Bienne possède une collection extrêmement intéressante, produit de ses recherches sur les emplacements des habitations lacustres, portent quelquefois des têtes énormes, creuses et ciselées à jour. C'est évidemment l'origine des aiguilles d'argent que portent les femmes d'Unterwalden. D'autres tombeaux ouverts sur la colline de Charpigny, qui touche à celle de Saint-Triphon, ont fourni des ornements d'argent d'une époque plus récente, et sans doute les armes de bronze, trouvées près de Bex dans la vase du petit lac Luis-

sel, sont contemporaines de celles qui ont été relevées des autres lacs suisses.

La station de Saint-Triphon est située à l'extrémité orientale de la colline de Charpigny, à proximité des carrières dont l'exploitation a déjà sensiblement augmenté depuis l'ouverture de la voie ferrée. Elle dessert le village d'Ollon et la rive valaisanne par l'intermédiaire du Rhône à travers un pont suspendu qui conduit à Colombey et à Monthey ; la rive vaudoise a été supérieurement endiguée sur toute son étendue sous la direction de feu M. de Charpentier. Ce pont appartient à une société d'actionnaires qui exige des piétons et des voitures un droit de passage qui ne laisse pas que d'être désagréable, et qui devrait être racheté par les gouvernements intéressés. On ne conçoit du reste pas bien pourquoi la Confédération qui a aboli tous droits de pontonnage, a laissé subsister celui-ci. Bientôt la voie traverse le cône d'alluvion, où l'on permet encore à la Grionne de voguer au milieu d'une large bande de terrain stérile, couverte de graviers gris, et çà et là de bouquets d'aunes. On devine Bex au pied du Montet, cette colline en forme de pyramide tronquée, isolée en avant des montagnes ; on laisse à sa droite l'entrée du val d'Illiers, et on chemine à toute vapeur dans la direction d'une large colline, ou digue transversale, couverte de châtaigners, qui semblent borner complétement la vallée du Rhône entre les épaulements des Dents de Morcles et du Midi. La locomotive fait entendre sa voix, et le train s'arrête sans secousse au milieu des grands bâtiments de la gare de Bex qui termine pour le moment la ligne ferrée.

C'est toujours avec un nouveau plaisir que je monte à Bex, en suivant le chemin qui de la gare conduit à travers les champs de blé et de maïs, vers l'avenue de noyers qui aboutit au village. Bex est en effet l'une des localités de la Suisse les mieux situées, au pied des hautes Alpes, au milieu d'une végétation puissante et en face d'un panorama merveilleux. C'est un séjour sans pareil pour qui aime la grande nature, pour le botaniste, le géologue, le peintre, comme pour le valétudinaire et le touriste. Il y a autour de Bex de délicieux points de vue, des promenades bien ombragées pour toutes les forces, des excursions à faire dans toutes les directions. C'est en un mot un véritable Interlaken, moins l'encombrement, les guides, et les courses en bateau. Bex possède plusieurs pensions et en

face de l'Eglise, l'excellent hôtel de l'Union, où s'arrêtent les chaises de poste qui arrivent toutes poudreuses d'Italie, au trot de chevaux romains brillamment enharnachés et la tête ornée de touffes flottantes de crins rouges.

La pension des bains est la mieux située, à l'entrée du village à gauche : une grande cour, couverte du gravier gris que charrie l'Avançon, ornée de massifs de plantes en pleine floraison, et ombragée par un magnifique acacia aux grappes de fleurs parfumées, s'ouvre en face de la Dent du Midi et de la route du Valais. A gauche, un grand bâtiment, qui a vue sur la Dent, et dont la façade qui regarde la cour ou plutôt le parterre, est masquée par deux rangs de galeries aux balustrades desquelles s'accrochent des vignes touffues, dont le feuillage repose la vue des habitants des chambres qui s'ouvrent sous ce berceau de verdure. En arrière, une seconde construction plus légère, en fer à cheval, au rez-de-chaussée de laquelle se trouvent les cabinets de bains, a son unique étage entouré d'une galerie couverte sur laquelle s'ouvrent la salle à manger, un grand salon, et une partie des chambres destinées aux pensionnaires. Celles qui sont situées au nord ont, pour remplacer la Dent-du-Midi, la vue d'un vaste verger planté de noyers séculaires, qui entretiennent derrière la pension une fraîcheur délicieuse, qu'on apprécie fort pendant l'été qui est très-chaud à Bex. Ce luxuriant verger s'étend jusqu'à la colline du Montet ; il est toujours en partie couvert d'une herbe si haute, que c'est plaisir de n'en voir sortir que les têtes blondes des petites filles qui y bondissent à la poursuite de vagabonds papillons, et qui y prennent un véritable bain d'air aromatisé, au milieu des touffes bleues de la sauge des prés, des épis roses des esparcettes, des ancolies aux corolles pourprées (*ancolia atrata*) des grandes ombelles blanches couvertes d'une mosaïque d'insectes aux élytres brillantes, véritables pierres précieuses animées. A l'extrémité de ce verger, à laquelle des chênes et des châtaigniers font un dôme de verdure, le terrain se relève brusquement, et un sentier en zigzag bordé des touffes serrées des saponaires roses et des bouquets purpurins du géranium sanguin, conduit le promeneur jusqu'au chemin qui écharpe le Montet pour aller à la forêt des chataigners, où nous monterons tout à l'heure. Ces bains avaient été construits anciennement pour utiliser l'eau d'une source sulfureuse située près du Rhône, et qu'on faisait

arriver au moyen de tonneaux ; aujourd'hui ils partagent avec Lavey, le monopole de l'emploi des eaux mères des salines, qu'on ajoute dans une certaine proportion aux bains d'eau chauffée, comme cela a lieu à Lavey. Les personnes qui ne sont pas assez malades pour avoir journellement besoin du médecin, ou qui peuvent se passer de douches énergiques, prennent à Bex ces bains d'eau mère si salutaires, au milieu d'une nature plus riante et d'une température plus agréable que celle de Lavey. Nous indiquerons plus tard l'action thérapeutique et la composition de ces eaux mères à propos des bains de Lavey où le Dr Lebert en a introduit l'emploi.

L'hôtel et pension des bains de Bex, a été vendu récemment par M. Durr, qui en était propriétaire, à M. Pigueron, qui se propose d'apporter à tout ce qui concerne l'appareil des bains, les améliorations que réclame la vogue méritée et toujours croissante de ce beau séjour. Nous sommes convaincus que sous la direction intelligente de M. Pigueron, la pension des bains est appelée à un avenir brillant; pendant l'hiver, le séjour de Bex vaut celui de Montreux ; dans les mois d'avril, de mai, de juin, de septembre et d'octobre, il lui est incontestablement préférable, à cause de l'agrément de l'ombre et des promenades ; en revanche, pendant les mois d'été, il fait trop chaud à Bex, et l'air ne se renouvelle pas assez pour y retenir les étrangers, qui trouvent sur les montagnes et à tous les niveaux, des pensions où l'air est plus frais et plus excitant. Le chemin de fer qui vient de mettre Bex en communication facile avec le Léman, contribuera aussi à la prospérité de ce beau village. Les autres pensions de Bex sont celles du Crochet, maison de campagne située au milieu d'une prairie, près du torrent de l'Avançon et dans le voisinage d'une grande tannerie, celle de Mont-chalet, villa isolée au débouché de la vallée resserrée de ce cours d'eau et à un quart de lieue du centre du village, et enfin celle de l'hôtel de l'Union, qui est dirigée par le propriétaire de l'hôtel, M. Vagner.

Les environs de Bex offrent, nous l'avons dit, un avantage notable sur ceux d'autres localités pareilles, c'est le grand nombre et la variété des promenades. Partout, le long des routes, des chemins, des sentiers, les noyers, les arbres fruitiers, sur les hauteurs, les châtaigniers forment un ombrage continu; le regard partout fasciné par l'imposant massif de la Dent-du-

Midi, se repose sur de frais gazons, sur une campagne pour laquelle la nature a fait ce qu'ailleurs l'art cherche vainement à imiter. Au pied de notre Jura, on en est réduit à chercher l'ombre dans des forêts remplies de buissons, après avoir traversé la région des vignes entre des murs qui reverbèrent une lumière et une chaleur insupportables ; partout en été les routes sont poudreuses et l'atmosphère imprégnée d'une poussière impalpable ; on ne peut jouir que de l'arbre qu'on a planté sur son terrain, car de hautes murailles défendent en général, même au regard, l'accès des ombrages particuliers : en un mot, il faut être riche pour jouir de la campagne. Dans la vallée du Rhône, à Bex, tout est à tous, les promeneurs se rencontrent et se saluent dans les sentiers, les enfants cueillent des fleurs dans les prairies, M. Grenier laisse les gens monter à ses belles ruines de la tour de Düyx, Mme Billard leur ouvre l'entrée de la jolie villa qu'elle habite et qu'elle orne de fleurs choisies. Sur la colline de gypse, qui domine Bex, les habitants du village regardent passer l'étrangère et la fille du propriétaire, sans menacer du regard son chapeau amazone, et sans chuchoter sur le nombre des volants et l'ampleur de sa robe. Bref, c'est un beau pays habité par de bonnes gens, et il semble que les compatriotes qu'on y rencontre se ressentent de l'influence de cette nature sereine, et deviennent abordables malgré les différences sociales et politiques, qui dans la ville natale, opposent des digues infranchissables à tout rapprochement de ceux qui ne pensent pas de la même manière, ou n'habitent pas sur le même palier de l'édifice social.

Mais il me tarde d'atteindre la hauteur qui domine la pension des bains, par le chemin qui traverse obliquement le vignoble situé à sa base. Partout d'alertes lézards roussâtres, à longue queue, sortent des interstices des murs, sur lesquels se montrent rarement, et dans un costume plus brillant, leurs parents plus prudents. Ces lézards verts appartiennent à une espèce inconnue au pied du Jura ; ils sont plus grands que notre lézard des souches dont les flancs seuls sont verts ; ceux-ci ont jusqu'à 15 pouces de longueur et brillent sur toute leur cuirasse du vif éclat de l'émeraude et, au cou, des reflets bleus des colibris. Je ne les avais plus revus, ces beaux lézards verts, depuis une course dans la forêt de Fontainebleau, où j'en pris un qui m'échappa au moment où j'ouvrais ma boîte pour en tirer le pain

destiné aux carpes monstres du grand bassin. Partout où prospèrent les forêts de châtaigners, nous disait M. Agassiz, l'on rencontre cette belle espèce. Deux dames de la pension, avec lesquelles j'avais causé le jour précédent, et que je rencontrai au bord des vignes, me furent très-utiles pour m'approprier un de ces brillants reptiles. L'animal était perché sur un buisson, mais où fuir, cerné de trois côtés ? Anxiété générale et surtout du reptile dont je m'approche en tapinois, la badine levée. Mais avant de frapper, pendant que d'un regard d'encouragement je cherche à rassurer mes charmantes alliées, le petit crocodile, n'étant plus fasciné, fait un bond, s'élance et se trouve pris par ses longs doigts dans le barége vert et flottant de la longue robe d'une jeune Brémoise, qui n'en fut pas trop effrayée. Comme il se démenait en tiraillant l'étoffe, ce malencontreux saurien ! il l'eût sans doute déchirée, si je ne l'avais délicatement saisi à la nuque et retiré de sa prison de soie, en déchirant quelque peu l'étoffe, pour abréger à la jeune fille, qui riait et rougissait en même temps, les longueurs d'une extraction plus méthodique.

La vue dont on jouit du bord de la forêt de châtaigners, qui fait suite à la bordure de gazon du vignoble, est vraiment incomparable. A gauche, aux pieds du spectateur, le clocher hexagone élancé de l'église de Bex, quelques toits bruns et gris, brillant des reflets de l'ardoise, sortent du milieu de noyers colossaux dont les masses arrondies cachent en partie les maisons du village, et ne sont, çà et là, interrompues que par les pyramides de cerisiers et de poiriers non moins vigoureux. Au delà, à une demi lieue, une colline descend par une pente assez douce du milieu de la dent du Midi, dissimule le pied des épaulements escarpés, couverts de forêts, de la dent de Morcles, et se termine par un mamelon surmonté d'une tour en ruines, dernier vestige du manoir des seigneur de Duyx, pris et démantelé par les Bernois en 1465. Cette barrière de verdure, qui coupe transversalement la vallée du Rhône, donne au bassin de Bex son cachet, son individualité ; en le limitant à l'est, elle l'achève, elle ferme l'horizon, elle arrête le regard qui, sans elle, irait s'égarer jusqu'au pied du Salentin, sur les rochers de Lavey et les terrains grisâtres entraînés par l'éboulement de la dent du Midi ; ce second plan de châtaigners conduit insensiblement l'œil jusqu'au flanc déchiré de cette superbe

pyramide, dont la pente tout entière semble s'être lentement détachée pour glisser dans la vallée comme un courant semi-liquide, dont la végétation aurait plus tard recouvert de sa verdure la boue solidifiée. De notre poste d'observation l'on serait d'autant plus disposé à attribuer cette digue à un plissement pareil, qu'on devine à peine l'entaille par laquelle le Rhône la traverse, et qu'on ne se doute pas de son escarpement du côté de St-Maurice. La géologie vient mettre à néant cette idée, car cette barrière est formée d'une roche calcaire en place, noire, compacte et assez semblable à celle de la Butte de St-Triphon, autre barrière qui à l'ouest ferme en partie le bassin de Bex. Grâce à cette curieuse structure, la vallée du Rhône se transforme pour Bex en un véritable cirque, où le Rhône entre par l'entaille étroite de St-Maurice, et d'où le chemin de fer du Valais sort par un tunnel de cinq cents mètres, qui traverse la digue et débouche à quelques pas de l'abbaye de St-Maurice. Mais en face d'une vue aussi magnifique, la géologie doit céder le pas à la peinture. Sur le troisième plan, les contreforts escarpés de la dent de Morcles ont leurs pentes teintes du vert obscur des sapins et du vert plus riant des hêtres, et elles s'élèvent si haut qu'elles empêchent d'apercevoir la région des pâturages, des champs de pierres et de neige, au-dessus desquels se dresse le piton de la dent de Morcles, formidable canine usée au bout et suivie en arrière d'un fragment de dent plus obtus et moins saillant. Le matin, quand ce pan de montagne tout entier est dans l'ombre, quand ses ravins disparaissent sous une de ces teintes uniformes d'un gris-bleu foncé, teintes bien venues des peintres, qui les étendent à grands coups de brosse, il semble que l'ombre projetée de la montagne laisse dans le hâle le long trait qui la sépare de l'atmosphère supérieure saturée de lumière. Le soir, vue de Monthey, cette pente abaissée par la distance forme un socle foncé aux rochers embrasés de l'arête déchiquetée de la dent de Morcles, et passe par le petit et le grand Meuveran pour s'arrêter aux pyramides empourprées des Diablerets. Si la forme des montagnes change à chaque pas, à mesure qu'on les contourne, la couleur de leurs flancs, de leurs rochers, passe par toute la gamme des nuances qui rattachent le bleu foncé et froid au pourpre et à l'orange le plus vif, à mesure que, dans sa course journalière le soleil et ses rayons chassent l'ombre de ses pentes et viennent s'y

éteindre ou s'y refléchir en les imprégnant de ces reflets magiques dont Léon Berthoud a su fixer quelques unes dans ses belles toiles : « le lac de Zug » et « l'Urirothstock. »

Mais cette muraille s'abaisse brusquement au-dessous de la dent de Morcles, décrit un grand feston, et le regard devenu libre rencontre le sommet arrondi et neigé du Salentin (2.495), remonte une arète découpée et vient s'arrêter sur la cîme imposante de la dent du Midi, sur cette admirable montagne, l'orgueil de Bex, qui, malgré ses 3,185^{m}, n'en est pas moins pour moi, parmi celles que je connais, l'Alpe par excellence, le massif le plus complet, le plus classique, celui qui satisfait le mieux à la notion montagne alpine. Celui qui, arrivé à Bex le soir, ou par la pluie, ouvre sa fenêtre le matin par un jour splendide et se trouve en face de la dent, subitement, sans l'avoir jamais vue, éprouve un mouvement d'admiration qui donne de l'émotion tant il est vif. C'est que cette montagne apparaît alors dans toute sa splendeur, belle de sa forme régulière, de sa large base, aux pentes adoucies et verdoyantes, de son sein lacéré par les avalanches, de sa double cîme neigée, de ses deux avant-monts qui interrompent à hauteur presqu'égale la régularité des arêtes ascendantes de sa pyramide. C'est au mois de mai, quand le manteau de neige qui couvre le tiers supérieur de ce grand triangle n'est encore que frangé, déchiré en lambeaux irréguliers, et descend plus bas qu'en été, qu'il faut se trouver en face de la Dent : pour un œil habitué aux vues des hautes Alpes elle gagne cinq cents mètres en hauteur apparente. Certes quand la première impression éprouvée à la vue d'un grand spectacle de la nature, d'une montagne, est si complète, si profonde on ne l'oublie plus, on s'y affectionne, on veut la revoir, on veut éprouver encore cette plénitude de cœur, cette admiration sans mélange que provoque la vue d'une œuvre achevée. Du flanc du Montet le regard ne se rassasie pas de ce spectacle.

La Dent s'élève à près de 9,000 pieds au-dessus de la plaine sans transition, par des pentes dont les lignes n'ont rien de heurté ni de trop irrégulier. La puissante végétation qui les couvre de toutes les nuances du vert, dissimule le sol jusqu'au-delà du milieu de sa hauteur, et remonte jusqu'auprès du sommet de la petite dent, l'une des pyramides que flanque à droite la cime terminale aux flancs abruptes, gris et argentés

au sommet par un diadème de glaciers. A gauche, l'arête qui descend de la cîme est plus déchiquetée et se termine au Salentin, pyramide de gneiss à sommet énorme, qui domine Evionnaz, et qui, par un effet de perspective, fait pour l'observateur le pendant de la petite dent.

Cette sommité, appelée aussi la Valeretta, s'élève à 2,065^{m}, elle est facile à gravir. trois heures suffisent pour en atteindre le haut, et la vue doit y être superbe ; à gauche on aperçoit les maisons de Monthey et l'entrée du val d'Illier, au fond duquel on distingue une montagne couverte de pâturages : c'est la Roche grise (2,180), le point culminant du chaînon qui sépare la vallée profonde, celle de Champéry, de sa bifurcation supérieure celle de Morgins ; avec une vue passable on distingue la route qui conduit à Morgins comme un trait gris-brun écharpant la montagne, à pentes couvertes de forêts et à sommets rocheux, qui domine Monthey et commence la série des sommets découpés et dentelés du massif des Alpes du Chablais ; cette chaîne qui suit le flanc gauche de la Vallée du Rhône jusqu'à St-Gingolf, ferme l'horizon au sud-ouest et domine de ses pentes bleues la coupure où brille le Léman, coupure dont l'autre lèvre est formée par l'arête capricieusement dentelée qui commence au-dessus de Roche, pour atteindre Aï et Mayen. Au fond du bassin, la gare de Bex occupe le centre des cultures, et plus loin le Rhône serpente comme un filet blanc au milieu de sa bordure d'aunes et de peupliers. Tel est, esquissé en quelques traits, le tableau qui attend le promeneur au bord de la forêt de châtaigners, à dix minutes à peine de l'hôtel des bains. S'il sortait quelque filet d'eau potable de la montagne de plâtre d'où la vue est si belle, ce serait assurément le lieu d'y construire, mais les sources font défaut. La forêt de châtaigners offre un autre genre d'intérêt, c'est une station botanique remarquable; non pas tant qu'elle compte plusieurs espèces rares, mais à cause de la variété de la flore qu'elle abrite des rayons du soleil, et de celle qui s'étale dans ses clairieres gazonnées. Je n'ai jamais rencontré de station où, au commencement de juin, sur un espace de quelques hectares, fleurissent simultanément plus de plantes et surtout d'orchidées intéressantes. L'ophrys-mouche, le bourdon, les tiges bleues et charnues semblables à des asperges du *limodorum abortivum* croissent

au milieu des gazons exposés au soleil, à côté de la grande astrance.

Sous le gazon plus frais qui verdit entre les troncs noueux des vieux châtaigners, entourés à leur base de guirlandes de fausse mélisse, s'élèvent au milieu des mélampyres et des sceaux de Salomon, les épis pourprés de l'orchys mâle, les épis rosés de l'orchys en casque, l'homme pendu, la néottie à feuilles ovales, la platanthère à deux feuilles, les gymnadénies odorantes, les cephalanthères blanc-jaunâtre, à feuilles en épée, et les grappes purpurines à fleurs élégantes de l'espèce rouge du même genre. Sans doute qu'en herborisant on rencontrerait encore d'autres orchidées dans ce jardin naturel; puis c'est une belle liliacée, le muscari botride, qui abonde plus bas dans la prairie, puis l'ornithogale des Pyrénées, dont les tiges dressées dépassent toutes les autres, et beaucoup d'autres plantes intéressantes. Il suffirait d'une herborisation sur cette colline pour rendre fanatique de l'étude de la botanique l'étudiant le plus indifférent. En cueillant des fleurs, on monte peu à peu de gradin en gradin, on rencontre bientôt des touffes de fougère, et on arrive sans y penser au sommet du cône tronqué et isolé qui se dresse comme une guérite devant les remparts d'une forteresse. Malheureusement ce sommet, d'où on jouirait d'une vue admirable, est couvert de quelques sapins, de buissons et de hêtres qui empêchent absolument d'y obtenir une vue d'ensemble, comme du haut d'une tour. Autant la montée est attrayante sur la face méridionale de cette colline, autant la descente est rapide et pénible sur la face du nord, couverte de hêtres, de sapins touffus et de ronces, jusqu'au moment où on arrive au sentier qui aboutit aux salines. En descendant, j'ai observé beaucoup de blocs erratiques couverts de mousse, mais j'ai manqué ces blocs énormes indiqués par M. de Charpentier sur ce revers; j'ai appris trop tard que ces blocs se trouvent sur un petit plateau que j'ai vu de loin, et qui du milieu de la pente du cône s'avance vers le nord-est, du côté de la saline de Bévieux. L'un de ces blocs calcaires est gigantesque, et provient des montagnes qui bordent la vallée de l'Avançon; il mesure 54 pieds de longueur, 49 de largeur et 61 de hauteur, soit un volume de 161,000 pieds cubes. M. de Charpentier l'a surnommé le Bloc monstre; près de lui se trouve la pierre à Bessa, de 42000 pieds cubes.

Arrivé dans la plaine qui sépare le Montet des Devens, on découvre en face de soi le Grand Meuveran, masse imposante de rochers qui fuit à gauche par un plan incliné; à droite domine presqu'à pic la prolongation de l'arête, cachée par la pente boisée de la chaîne de la Dent Rouge. Le Grand Meuveran est au centre d'un tableau tout fait, achevé au milieu de l'intervalle des chaînes d'Argentine et de la Dent Rouge, entre lesquelles se cache le frais vallon des Plans. Plus près du spectateur, la haute colline du Devens, semée d'habitations, et le Montet couvert d'une fraîche verdure, forment le premier plan de ce site pittoresque. Les salines sont indiquées par une immense construction en bois, à jour, où se dressent, sous un long toit deux hautes murailles formées de fagots d'épines pressés les uns sur les autres et couverts d'incrustations salines. C'est le bâtiment de graduation, où l'évaporation augmente au degré voulu la salure des eaux qui coulent sans cesse du haut des murailles d'épines dans les bassins de bois qui les reçoivent à leur base. Un système très-primitif de pompes mises en mouvement par une roue hydraulique cachée aux regards, détermine l'ascension de l'eau au sommet des parois d'épines d'où elle s'écoule lentement en se divisant en millions de goutelettes, sur lesquelles l'action de l'évaporation est très active. Anciennement on graduait toutes les eaux des sources salées de la montagne, avant de les évaporer dans les chaudières de cuite; aujourd'hui, depuis la découverte que M. de Charpentier a faite en 1825 de la fissure remplie de roc salé, cachée au milieu du massif d'anhydrite (plâtre sans eau) et de calcaire que nous avons devant nous, on ne gradue plus que les eaux résultant du troisième lavage des fragments de roc salé, exploité en carrière dans les profondeurs de la montagne. A droite et en retrait se retrouve un bâtiment bas à toit élevé, où a lieu la cuite des eaux salées dans de grandes chaudières de fer, aplaties, qui reçoivent l'eau de la mine par des tuyaux souterrains. Une vapeur épaisse forme un nuage au-dessus de ces bassins, d'où les ouvriers retirent incessamment d'une eau saumâtre le sel cristallisé, au moyen de longs rateaux de bois. Il est facile de circuler autour de ces chaudières, et les médecins, de Bex y envoient fréquemment certains malades respirer pendant quelques heures ces vapeurs chargées de particules salines. L'eau salée arrive d'elle-même dans les chaudières par des

tuyaux d'où elle coule continuellement. Tous les mois on éteint les feux, et on laisse écouler l'eau mère, que l'on conduit à Bex et à Lavey dans des tonneaux. La production du sel s'élève aujourd'hui à cinquante mille quintaux par an. Les environs de la saline sont embellis par deux ou trois maisons de campagne, demeures du directeur et des employés. D'immenses tas de rondins de sapin flottés dans la Grionne, qui coule à quelques pas, séchent en plein air et sont destinés à alimenter les fourneaux. Le chemin conduit directement à la mine du Bouillet, qui s'ouvre dans la vallée de la Grionne, à quelque vingt minutes de Devens, par une seule ouverture blindée en chêne, d'où s'échappe un courant d'air froid. Les personnes qui y entrent échauffées par la course se trouvent souvent fort mal de cette imprudence. Cette galerie de Bouillet s'enfonce fort avant dans la montagne, à près de 7000 pieds, jusqu'à l'endroit où a lieu l'exploitation du roc salé, dont les fragments sont amoncelés dans de grands réservoirs appelés des saloirs. On y fait arriver ensuite de l'eau douce qui dissout le sel ; chaque pied cube de roc salé contient en moyenne trente livres de cette substance. Les ouvriers que l'on voit à chaque instant sortir de la galerie, en poussant devant eux de petits vagons chargés d'une pierre grisâtre, emmènent au dehors de la mine et jettent à la rivière l'anhydrite qui a été dépouillée de son sel par cette lessive. Les eaux déja concentrées qui en résultent arrivent par des tuyaux dans deux immenses réservoirs creusés dans le roc calcaire à deux cents cinquante pas de l'entrée de la mine ; l'un, circulaire, a 80 pieds de diamètre et 10 pieds de haut, sa voûte est sans soutien, et la voix y résonne étrangement; la voûte de l'autre, dont la surface irrégulière mesure près de 8000 pieds carrés, est soutenue par des piliers ; il renferme l'eau salée contenant 26 pour cent de sel, qui de là est dirigée directement par des tuyaux vers les chaudières de cuite. Le visiteur qui ne veut pas s'enfoncer à une demi-lieue dans l'intérieur du sol, trouve amplement à satisfaire sa curiosité, en visitant ces réservoirs entourés de balustrades de bois et en suivant de l'œil la spirale descendante du papier enflammé que le guide jette dans un puits de 800 pieds de profondeur, creusé près de là, au siècle passé, dans l'espoir de rencontrer le sel gemme. La galerie du Bouillet communique par un escalier de 700 marches avec une autre galerie principale, celle du fondement qui

lui est supérieure de 400', et débouche plus haut dans la vallée de la Grionne. Cette galerie aussi a été poussée jusqu'au roc salé, et communique avec celle du Bouillet par plusieurs puits qui servent à y faire écouler les eaux provenant des dessaloirs. Il faut plusieurs heures pour visiter dans tous ses détails ce labyrinthe souterrain. Le retour à Bex se fait très agréablement; on contourne le Montet par un très-joli chemin qui conduit à la saline du Bevieux au bord de l'Avançon, on passe devant le beau jet-d'eau du château de Bex, et après avoir traversé dans toute sa longueur le village, on rentre à l'hôtel des bains pour y dîner et s'y reposer en consultant sa carte.

Dr Vouga.

(La suite au prochain n°.)

HISTOIRE

DES

TROIS PREMIERS SIÈCLES

DE

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

Par M. E. de PRESSENSÉ.—Paris 1858, à Neuchâtel, à la librairie LEIDECKER.

Nous attendions avec impatience l'apparition de cet ouvrage, destiné à combler une lacune regrettable dans nos bibliothèques françaises, et à remettre en lumière des principes, et des faits mal jugés, et souvent dénaturés par l'ignorance, ou par une critique hostile. Hâtons-nous de dire que notre attente n'a pas été trompée, et que jusqu'ici l'auteur a répondu à la haute idée que nous avions conçue de son ouvrage. Les titres littéraires sont aussi une noblesse qui oblige, et M. de Pressensé a trop sérieusement conquis les siens pour ne pas remplir dignement son programme. Son livre comptera parmi ceux qu'on relit, et que l'on consulte comme faisant autorité dans ces matières.

Le premier volume est, en majeure partie, consacré, à une introduction, qui nous paru à tous égards fort remarquable, et d'une valeur égale à l'importance que l'auteur y a mise. Il était indispensable de lui donner autant de place. Car « on ne peut retracer le triomphe « du christianisme dans les premiers siècles de son histoire sans rap- « peler ce qu'était cet ancien monde qu'il venait détruire. » La grandeur du christianisme ne se mesure que par une comparaison raisonnée et circonstanciée avec les religions qui l'ont précédé, ou qui l'entouraient à son avènement. L'importance de la révolution immense qu'il apportait avec lui ne se marque que par une étude approfondie

des résultats auxquels l'expérience du paganisme avait conduit l'ancien monde.

D'ailleurs ces religions, ces systèmes, ces philosophies, ces tendances de l'antiquité orientale ou grecque ont exercé une trop grande, et souvent trop fâcheuse influence sur la marche de l'église aux premiers siècles, et l'élaboration de ses dogmes, pour qu'il soit loisible à l'historien de n'en pas tenir un compte sérieux. Nous ne pouvons donc que remercier M. de Pressensé de son beau et consciencieux travail. Il ne s'est pas contenté de renseignements de seconde main, il est allé directement aux sources. Il n'a point oublié non plus les attaques dirigées par la critique négative, ou le scepticisme, contre le christianisme. Son livre porte le cachet d'une érudition solide, d'une pensée bien mûrie, et d'une foi aussi éclairée qu'inébranlable.

La forme en est élégante, en même temps que sobre, et digne, comme il convenait à un pareil sujet. Une grande pensée, à laquelle nous nous associons de tout notre cœur, a servi à M. de Pressensé de fil conducteur dans cette étude des religions et des civilisations de l'antiquité.

Prenant le fait du christianisme, et la personne de son fondateur, comme le centre autour duquel gravite toute l'histoire de l'humanité, il envisage toute la période antérieure comme une longue préparation, à la fois négative et positive, à l'avènement de cette personne divine et à l'acceptation de ce fait. « Le christianisme était la réponse du « ciel aux aspirations de la terre. » C'est bien là le principe fondamental de toute philosophie chrétienne de l'histoire. On peut suivre à travers les siècles ce double courant qui porte l'humanité païenne ou juive au pied de la croix.

Les religions de la nature, cette grossière ébauche d'un culte souvent infâme, aboutissent à un matérialisme effréné ou à un panthéisme fanatique. L'auteur nous montre ces diverses formes du dualisme s'appelant, s'engendrant en quelque sorte l'une l'autre, pour se modifier suivant les climats, ou les habitudes, ou le génie des différents peuples de l'Orient. Nous suivons sans effort ce progrès de l'humanité, depuis les religions de l'Asie occidentale à celles de l'Inde, et partout nous retrouvons le paganisme fidèle à la tradition de son origine dualiste. Au premier abord on pourrait être tenté de ne voir dans cet enchaînement logique des religions orientales qu'une construction habile, mais artificielle. C'est la méthode hégélienne, dira-t-on, appliquée à une portion de la philosophie de l'histoire. Mais en y regardant de plus près on se convaincra que la logique de la forme correspond à une logique des faits. Il n'y a rien d'arbitraire dans l'évo-

lution de la pensée humaine, et la logique n'est un besoin de notre esprit que parce qu'elle est, en définitive, une loi fondamentale de l'histoire et du monde moral.

Après ce tableau des religions asiatiques l'auteur nous transporte au sein du paganisme hellénique, qu'il parcourt depuis le naturalisme des Pélages à la culture raffinée et toute esthétique des beaux temps de la Grèce. Mêmes phénomènes produits par des causes analogues; la source impure de ce paganisme, cachée dans les montagnes de l'Iran, ne peut donner naissance qu'à un fleuve impur aussi, si majestueux que soit son cours. Seulement ici l'élément moral tend à se dégager davantage; la religion s'humanise, s'adoucit, et s'épure sous l'influence de l'esprit grec. Elle ne parvient jamais à surmonter le dualisme, et les systèmes de la philosophie hellénique ne font que parcourir les évolutions mythologiques de l'ancien monde. Mais au moins la conscience proteste par la bouche de Socrate, et l'idéal moral se relève sous l'inspiration de Platon. L'humanité a fait un pas. Dans toute cette portion de son ouvrage, on sent que M. de Pressensé est sur un terrain de prédilection. Sa parole s'anime et s'élève à mesure qu'il aborde ces nobles personnalités, dans lesquelles il n'hésite pas à reconnaître, avec plus d'un père de l'Eglise, une illumination d'en haut. Son chapitre sur Platon nous a paru l'un des plus achevés et des plus complets. Il ne pouvait également parler de la Grèce sans nous introduire par quelques détails dans la vie artistique et littéraire d'un peuple trop possédé d'un besoin d'harmonie, pour que chacun des domaines de son activité ne fût pas le reflet des autres : c'était là la tâche de l'artiste plutôt que celle du théologien, mais l'auteur ne s'y est point montré inférieur à lui-même.

Par une étrange, mais invincible destinée de l'erreur, c'est au moment où le paganisme antique atteint ses plus hauts sommets, que le vertige s'empare de lui, et que commence son universelle décadence. Son effort s'est brisé contre la main de fer du dualisme qui l'étreint. L'air de ces hauteurs morales est trop pur pour la masse accoutumée à respirer les voluptueux parfums de ses temples. Nous assistons à cette grande ruine d'un monde qui s'affaisse sur lui-même, à cette immense orgie de la pensée comme des mœurs, pour la peinture de laquelle M. de Pressensé a emprunté à Tacite et à Juvénal leur sombre palette. Mais du milieu de l'universel déclin, nous entendons les soupirs de l'universelle aspiration. Les dieux s'en vont; des monstres couronnés leur disputent les honneurs sacrés; mais l'humanité commence à dresser des autels au Dieu inconnu. Le dernier mot, la dernière prière de ce paganisme qui déifie la nature humaine, et qui rêve en même temps un sage parfait, est : donnez-nous un homme-Dieu.

Cependant, parallèlement à ce grand courant du paganisme, s'en poursuit un autre qui remonte aux premiers âges du monde. Moins grandiose, obscur, mais éclairé du flambeau des révélations, il traverse les âges portant sur ses flots le berceau du salut du monde. M. de Pressensé a traité à part, et avec tous les soins qu'il méritait, ce beau sujet de judaïsme comme préparation au christianisme. Il l'étudie dans son rapport avec les anciennes religions, dans ses origines, dans ses institutions, dans son développement progressif. Les travaux consciencieux et originaux de l'Allemagne contemporaine ont été mis à profit par lui avec une sage critique, et une grande largeur de vues. Il était temps que nous entendissions en France ce sujet exposé avec de nouvelles lumières.

Le dernier terme de l'éducation toute providentielle du peuple hébreu se résume dans l'attente du Dieu-homme, et les soupirs de l'humanité, prise à ses points les plus opposés, se rencontrent ainsi pour appeler la révélation du Christ.

Cette révélation, pour avoir été ainsi préparée, n'en est pas moins un fait surnaturel, original, d'un ordre tout nouveau. M. de Pressensé n'a pas de peine à l'affirmer en opposition aux hypothèses de Strauss et de Salvador. Nous ne pensons même pas qu'il s'y fut arrêté, si l'ignorance incrédule, qui, de ce côté-ci du Rhin, règne encore sur ces matières, ne l'y eût en quelque sorte obligé. Les objections de l'école de Tubingue méritent plus d'attention, mais la discussion ne peut s'engager sérieusement avec ce parti aujourd'hui en déroute que sur le terrain de faits qui se présenteront plus tard dans le cours de l'ouvrage.

Nous réservons notre appréciation critique de la dernière partie de ce volume pour le moment où elle sera complétée par la publication d'un second. L'auteur a déjà quitté le domaine plus large de l'histoire générale pour descendre aux détails pleins d'intérêt de la formation de l'Eglise chrétienne. Ses commencements, sa constitution, sa doctrine, son extension graduelle, ses luttes intérieures, son activité missionnaire, tout cela forme un tableau animé, sur le fond duquel se détachent, vigoureusement accentuées, les grandes figures de Pierre, d'Etienne et de Paul. M. de Pressensé n'a point cherché à nous donner des nouveautés, ou à hasarder des combinaisons historiques dans l'intérêt d'un système. Il n'a voulu qu'être fidèle à la vérité, et équitable vis-à-vis de la science contemporaine dont il accepte sans scrupule les résultats les mieux établis. Nous lui savons gré d'avoir mis autant de soin à marquer le progrès de la conscience chrétienne à ses débuts dans l'assimilation du nouveau principe, lent à se faire reconnaître dans toutes ses conséquences. Il est bon que notre public se fa-

miliarise avec ces questions si importantes de la formation, et de l'émancipation de l'Eglise à peine sortie des langes du judaïsme. On a longtemps semblé ignorer au prix de quelles discussions orageuses le christianisme plus libéral des églises sorties du paganisme, a fini par l'emporter sur le christianisme judaïsant. Une orthodoxie farouche s'effraye encore de ces aveux de la science la plus réservée ; mais nous croyons qu'elle manque de plus en plus son but, et que c'est mal servir la cause du christianisme, que de laisser à ses adversaires une apparence de raison, en refusant de reconnaître les droits de la critique historique. L'Eglise n'est pas née magiquement d'un coup de baguette; elle a une histoire dans laquelle la liberté humaine a eu sa part légitime. Les débats qui donnèrent lieu au premier concile de Jérusalem et à la dispute d'Antioche en sont la preuve éclatante.

C'est à ces deux événements, que nous venons de mentionner, que s'arrête le premier volume publié par M. de Pressensé. Nous osons promettre à ce fruit de ses veilles studieuses un accueil sympathique de la part de notre public. Dans un moment où les questions ecclésiasques sont à l'ordre du jour, un ouvrage, aussi sérieusement entrepris, écrit dans un esprit tout évangélique, devient un précieux auxiliaire dans la discussion. Les vues de l'auteur sont trop larges, ses jugements trop bien posés, sa polémique trop mesurée, pour que d'autres que des contradicteurs de parti pris songent à lui disputer une influence que nous serions heureux de contribuer à lui assurer. M. de Pressensé reste fidèle à son passé. Il n'a jamais écrit pour le plaisir d'écrire. Les livres sont des actes. Ce dernier surtout promet d'être un acte de foi, une prédication en même temps qu'une profession franche et bien motivée de principes, qu'on peut contester, mais auxquels on ne refusera pas de reconnaître une généalogie, qui remonte aux origines mêmes de l'Eglise chrétienne.

J. S.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 10 août 1858.

SOMMAIRE : La lamentation des Chroniques. — Cherbourg et Brest. — De l'épopée en France à propos des *Epopées* de Victor Hugo. — Les *Chants d'un prisonnier*, de M. Alphonse Esquiros. Le lion de la ménagerie. Les tribuns en place de Grève. Le louis d'or et l'écu du poète. Les seigles de Waterloo. Le petit poisson. — Les *Odes funambulesques*. — Les *Fleurs du Mal*, dans la poésie et dans le roman. *Fanny*, par M. Ernest Feydeau. — Eraste. — La *Bataille du Léman*. — M. de Montricher. — Les sociétés de Crédit Mobilier. — La Bibliothèque. Le Jardin des Plantes. La paix du cèdre du Liban. — Changement de cours du Pactole. — Djeddah. M. Emerat et Mlle Eveillard. — Commérages sur Dickens et Bulwer. — Célimène traitée comme Alceste. — Un chalet à Interlaken.

« Tout le monde à Cherbourg, personne et plus rien à Paris ! » voilà ce que répètent en chœur toutes les Chroniques de leurs voix grêles ou criardes, de cigale ou de pie, mais toutes d'un ton lamentable, et en vain perchées sur leurs arbres d'où elles ne voient rien venir. Donc, que vous dire, à vous qui, de là-bas, aurez pu vous figurer la fête tout aussi bien que nous d'ici ? Les escadres, les frégates, les steamers, les bricks, les yachts (prononcez *yotts*), les yoles (prononcez cette fois comme cela s'écrit) ; les forêts mobiles de mâts pavoisés et de cheminées au noir panache, se croisant, se dépassant, rivalisant de grâce et d'adresse ; les vastes bassins creusés dans le roc, le gigantesque

môle jeté avec ses forts à une lieue en mer ; les canons, les salves, les grondements lointains et sourds, les tonnerres rapprochés et subits, enfin cet éblouissement, cette féerie d'nn feu d'artifice s'élançant du sein des eaux et illuminant un moment la rade de ses gerbes d'étoiles comme d'un nouveau ciel ?.... Pour nous, et j'entends par là vous et moi, nous aimons encore mieux une simple assurance de paix que tout ce mouvement, cet éclat et ce bruit. L'assurance a été donnée et, comme on a pu justement l'ajouter aussi, les faits en outre étaient là pour la garantir. Notons toutefois que, dans les faits eux-mêmes, la sage maxime : *Si vis pacem, para bellum* (tiens-toi prêt pour la guerre, si tu veux la paix), n'a pas été oubliée non plus, témoin Cherbourg après tout. Ajoutezy le port de Brest qui peut contenir deux cents vaisseaux de ligne : c'est le *Moniteur* qui donne ce chiffre, et cela dans le même numéro où il raconte la fête. Or, suivant un officier de marine anglais qui exprimait cette opinion à l'un de nos amis, Brest est décidément imprenable, si à rigueur la jetée de Cherbourg peut être démolie. Mais assurément la France est dans son droit, ne fût-ce même qu'en vue de la paix ; car ce n'est pas trop pour elle d'avoir deux grands ports militaires sur l'Océan, comme elle en a deux sur la Méditerranée, Toulon et Alger, lorsque sur l'Océan seulement l'Angleterre en a le double ou le triple, si ce n'est plus.

— On parle d'un nouveau volume de poésies de Victor Hugo, volume, dit-on, déjà imprimé et que nous aurions donc après les vacances, comme un fruit déjà mûr, mais réservé pour l'hiver. On lui donne ce titre assez ambitieux ou pompeux : *Les Epopées*. Le mot même, et non pas seulement la chose, n'a jamais été populaire en France, depuis que la poésie classique s'y fut installée et pétrifiée, ou, pour employer une expression moins irrévérencieuse, s'y fut cristallisée plus que partout ailleurs. Dans les romans de chevalerie, écrits originairement en vers et qui sont dans leur genre de véritables épopées, celles des temps chevaleresques et de la féodalité, la France, il est vrai, se montre remarquablement féconde. Ses romans d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, et comme en tout temps ses soldats et ses chevaliers, sont peut-être ceux qui courent le plus le monde, qui font le plus parler d'eux, dont on répète le plus les noms et les exploits ; mais outre qu'on y sent déjà son génie moins vraiment poétique et original que beau diseur et grand discoureur, elle les tourna promptement au goût de la mode de l'époque, ne sut pas en épurer l'idéal, en fixer le fond par la forme, de sorte qu'au lieu d'une œuvre achevée et durable, elle n'en fit que les romans-feuilletons de ce temps-là.

Tout en rompant avec l'inspiration classique, épuisée et dégénérée, le romantisme français n'en resta pas moins fidèle au caractère national, et comme le faisait dernièrement observer M. Taine dans de très curieux, très vrais et très mordants articles sur Racine et le théâtre français, Victor Hugo *plaide* et discourt dans ses drames tout autant que Racine, Corneille et Voltaire dans les leurs. *Plaide*-t-il aussi dans ses Epopées, titre sous lequel il paraît d'ailleurs n'avoir voulu que rassembler des sujets divers et d'un intérêt non pas proprement épique, mais social? Ce titre se justifiera-t-il néanmoins par le caractère plutôt narratif que lyrique et descriptif des morceaux composant le recueil, et, même entendu dans ce sens particulier et restreint, ce titre sera-t-il mieux agréé que celui de *la Divine Epopée* de Soumet? Enfin, à supposer que ces poèmes soient plutôt de l'ordre épique en effet, et qu'ayant pour but de peindre, comme on le dit, les diverses situations sociales, la misère par exemple, ils constituent réellement une suite d'épopées sur ce sujet, ne sera-ce pas toujours plus difficile, pourrait-on encore demander, plus difficile et plus grand de faire *une* épopée que d'en faire plusieurs?

Nous ne pouvons que nous poser ces questions en attendant mieux, c'est-à-dire en attendant le livre lui-même, sans lequel il serait plus que téméraire, il serait ridicule de prétendre en juger. Ce dont pourtant nous sommes parfaitement sûrs à l'avance, c'est d'y trouver de magnifiques choses, épiques ou non; ce sera toujours ce vers coulé en bronze et qui en a la vibration puissante; mais nous ne sommes pas aussi sûrs d'y voir enfin pur de toute scorie et d'alliage étrange, ce métal composite, qui jaillit cependant de la fournaise si splendide et si bouillonnant. Il n'y en a pas moins là un maître-fondeur, dont les œuvres peuvent rester en partie informes, mais à l'audace et au bras de géant. Ajoutez-y sa fidélité à la muse et sa constance. Sa fidélité à lui-même: objecteront peut-être ceux qui ne voient pas la nature humaine en beau. Quand ce ne serait que cette fidélité-là, ce serait déjà quelque chose dans notre temps, et au reste dans tous les temps.

— Cette annonce d'un nouveau recueil de poésies de Victor Hugo, a reporté notre souvenir sur un petit volume de vers, publié il y a déjà une quinzaine d'années, assez peu remarqué alors et aujourd'hui oublié, mais qui, outre son mérite propre, nous paraît avoir, en un point que nous dirons tout à l'heure, un singulier trait de ressemblance avec les *Contemplations*. Ce volume est de M. Alphonse Esquiros, le même qui a publié dans la *Revue des Deux-Mondes* de très intéres-

santes études sur la Hollande et la Belgique, où il vit maintenant exilé. Il acheva de le composer à Sainte-Pélagie, lorsqu'il y était prisonnier pour cause politique sous la monarchie de juillet, et ce n'est donc pas par fiction poétique qu'il l'intitula les *Chants d'un Prisonnier*. Ne pouvant plus, au retour du printemps, s'en aller selon sa coutume errer dans les champs et les bois, il s'y représente en imagination, il les salue du fond de sa cellule, leur fait de tendres ou énergiques appels, demande à la brise du soir leurs fraîches senteurs, dévore de loin leur espace sans bornes, et croit un moment respirer leur air libre et pur. En un mot, et c'est par où il se rapproche de l'auteur des *Contemplations*, il entre comme lui dans un rapport intime et personnel avec la nature, il fraternise, il *communie* avec elle, suivant une de leurs expressions à tous deux. De là, bien des traits de mauvais goût, pour ne pas dire plus, et dans lesquels on sent comme une absence ou une oblitération du tact moral. Victor Hugo, par exemple, comparera la lune à une grande *hostie*, et Alphonse Esquiros fera dire à la Nature :

Je contemple et j'attends, moi la *femme de Dieu*.

L'un et l'autre auront cru avoir trouvé là quelque chose de très beau, sans se douter qu'ils n'avaient trouvé, pour le moins, que quelque chose de très ridicule. Il faut reconnaître cependant que cette manière de sentir et de voir leur fournit souvent des images plus acceptables et plus vraies, des effets plus heureux. Ce n'est pas, du reste, pour eux une manière et un procédé purement poétique ; c'est même plus qu'une impression très vive de la nature, c'est une sorte de communauté, de fusion de vie avec elle, de rapprochement sur tous les points et de conversation, pour ainsi dire, familière. Nous n'insistons pas sur ce qu'il peut y avoir encore d'imaginaire et d'outré dans ce sentiment, qui n'est souvent que l'adoration de la nature ainsi tout à la fois divinisée et humanisée, et un réel oubli de Dieu ; nous indiquons seulement la note, telle qu'elle se trouve, plus sonore et plus ample, dans les *Contemplations*, mais déjà très sensible, quoique d'une octave plus basse, dans les *Chants d'un Prisonnier* : cela ne va nullement à dire qu'elle y ait été empruntée d'aucune façon, mais il nous a paru curieux d'en relever cette espèce d'écho anticipé. Au surplus, le lecteur pourra en juger lui-même dans quelques citations que nous allons rassembler, surtout dans la première, celle où l'auteur expose sa foi nouvelle, peut-être dès lors plus ou moins modifiée, et donne ainsi en quelque sorte le principe de sa poétique et de son genre

d'inspiration. Comme le volume de M. Esquiros est devenu presque introuvable, et qu'il a cependant laissé dans l'esprit de bons juges un souvenir assez marqué, nous avons eu l'idée d'en réunir ici un certain nombre de fragments, courts et variés de sujets si ce n'est beaucoup de ton, et nous avons choisi ceux qui nous ont semblé le plus propres à le caractériser. On remarquera aussi le désenchantement qui déjà perce dans plusieurs de ces morceaux.

—

Mon âme a retrouvé dans une autre lumière
Une seconde foi qui vaut bien la première ;
Maintenant sans orgueil et sans doute moqueur
Je contemple et je sais ! — J'ai la foi dans le cœur
D'un Dieu bon répandu sur la grande nature,
Sur la douce beauté de toute créature,
Sur le calme des nuits et la splendeur des jours,
Sur le parfum des fleurs et des chastes amours ;
Dieu ! — Toujours ce grand tout occupe ma pensée ;
J'en ai le front rêveur, j'en ai l'âme insensée,
Et le monde visible est comme un sacrement
Sous lequel je l'adore et je le sens vraiment :
Je communie à Dieu dans l'air que je respire,
Dans l'arbre qui renaît, dans l'oiseau qui m'inspire,
Dans tout ce qui végète et dans tout ce qui vit,
Dans le nuage errant, que mon regard suivit ;
Je le cherche partout, dans la forme et l'idée,
Dans la création d'un souffle fécondée ;
Je cours au fond des bois dès que le jour a lui ;
J'aime tout ce qui peut me rapprocher de lui !
La grâce des enfants, le sourire des femmes,
L'invisible beauté des poétiques âmes,
Les anges descendus sous le voile charnel,
Sont autant de rayons du soleil éternel.
Dieu, c'est tout ce qui rit et tout ce que l'on aime ;
C'est la terre, le ciel, l'esprit et la chair même ;
C'est le Pan infini d'où sort l'humanité ;
C'est l'âme universelle et la grande unité ;
L'Océan suit sa loi ; le monde est son empire ;
Son Verbe s'est fait chair dans tout ce qui respire,
Et par des progrès lents, continus et nouveaux,
Croît éternellement dans nos frêles cerveaux,

Car la création, vers qui Dieu nous ramène,
Grand sphynx mystérieux, porte une tête humaine !
Croyant tout pénétré par ce souffle de Dieu,
Je m'enivre à longs traits d'espace et de ciel bleu ;
Je respire les champs, les vieilles forêts vertes,
A pleins poumons, le soir, sous les feuilles ouvertes,
Je cherche dans mon sein, par de tièdes courants,
A faire entrer le monde et la vie à torrents.
Et mon âme à ton flot, ô Nature ! s'abreuve
Comme un petit enfant qui boit dans un grand fleuve.

—

Dans cette sombre cour de Sainte-Pélagie,
Où jamais le soleil ne descend, où l'orgie
Se promène hideuse, une pipe à la main,
Des vices de la veille effrayant lendemain,....
Où l'œil, cerné toujours par un cadre étouffant,
Ne voit pas une fleur et pas même un enfant,
Où l'oiseau, soupçonneux et libre au marécage,
N'ose point se risquer, croyant voir une cage,
Dans ces grilles de fer et ces mille barreaux
Qui nous tiennent captifs comme des passereaux,
Je me promène seul, ou, couché sur la pierre,
Moi, je lève le soir doucement ma paupière,
Me sentant l'âme libre et le cœur plus léger,
— Vers le ciel où fleurit l'étoile du berger.

—

Comme le grand lion de la ménagerie,
Captif au mois de mai dans des barreaux de fer,
Crispant son front terrible et sa face amaigrie
Jette superbement sa chevelure en l'air,

Lorsque le vent du sud aux haleines plus lentes,
Comme un souffle sorti du sein de Caliban,
Apporte vers le soir, dans le Jardin-des-Plantes,
Le parfum résineux du cèdre du Liban ;

Moi, dans cette saison où renaît le bocage,
Soulevant vers le ciel ma tête avec fierté,
Je rugis quand je sens pénétrer dans ma cage
L'odeur des arbres verts et de la liberté.

Ce n'est pas que je veuille, ô sainte république,
Réveiller ta grande ombre et ta froide relique,
Pas plus que je ne veux soulever par effort
Le cadavre fumant du vieil empire mort;
Ce n'est pas que je veuille, après des jours si tristes,
Baiser le fer sanglant de tous nos terroristes;
Je souffre à voir leur bras au meurtre habitué,
Et j'aimerais bien mieux qu'ils n'eussent pas tué !
Mais j'admire pourtant ces hommes nécessaires,
Vengeurs d'un long passé d'outrage et de misères,
A l'ordre universel qui concourent d'en haut.
— Balance aux mille poids dont ils sont le fléau !

C'était, je m'en souviens, par une nuit sans lune
Je passais sur la Grève, et du temps qui s'enfuit
Les heures au cadran tombaient une par une;
Sa grande voix d'airain disait alors minuit.

La Grève était déserte et les quais étaient ternes;
Le fleuve se traînait comme un serpent noueux;
La lumière glacée aux vîtres des lanternes
Miroitait tristement sur le pavé boueux.

Alors, sur cette place, entre deux reverbères,
Dans l'endroit où jadis se dressait l'échafaud,
Où tant de martyrs saints de nos lois éphémères,
Pour ne plus redescendre ont monté jusqu'en haut ;

Je crus les revoir tous, tribun, guerrier, apôtre,
Soulever dans la nuit leur tronc décapité,
Et la tenant en main, venir l'un après l'autre,
Sombres jeter leur tête à la société !

—

Bien des fois il me prend des dégoûts de la vie
Que nous perdons tous deux en gloire poursuivie,
En mille fruits cueillis aux arbres du chemin,
Qui ne laissent que cendre et vide dans la main.

Ne vaudrait-il pas mieux un petit ermitage
Pour y presser la cire et les flots de laitage ;
O belle ! nous aurions une chèvre au poil blanc,
Qu'à l'étable un chevreau suivrait d'un pas plus lent ;
Une jeune servante, aux coquettes œillades,
Dans le petit jardin cueillerait des salades ;
L'abeille confîrait son miel industrieux ;
Le soleil brunirait mon front laborieux ;
Et toi, pour préserver ta figure jolie,
Tu mettrais un chapeau de paille d'Italie ;
Les grands chiens nous suivraient, les grands chiens aux abois,
Et nous irions cueillir des fraises dans les bois.

Le soir, nous causerions à la clarté des lampes ;
Les cheveux relevés simplement vers les tempes,
Tu coudrais près de moi quelque voile de lin
Pour habiller la veuve et couvrir l'orphelin ;

u quand le ciel est beau, nous irions côte à côte,
nfant, nous asseyant la nuit sur l'herbe haute,
Loin des hommes mauvais et des plaisirs moqueurs,
aire descendre à deux la lune dans nos cœurs.

Riche d'un petit clos et de vertus rustiques,
eureux celui qui peut, comme aux beaux temps antiques,
Fuir le flot orageux de la grande cité,
Et chercher le bonheur dans la simplicité.

—

Je rencontrai ce soir au détour d'une haie
Une fille des champs qu'une chanson égaie,

Vive comme un pinson, fraîche de ses quinze ans,
Taille prise au corset avec des seins naissants :
Au bord des sureaux verts qu'un vent du soir balance,
La jeune nonchalante écoutait en silence ;
Moi, j'écoutais comme elle, et je n'entendis rien,
Nulle chanson d'oiseau, nul choc aérien,
Nul brin d'herbe agité, nulle molle secousse,
Et nulle source d'eau babillant sous la mousse ;
Tout se taisait ; d'abord je m'arrêtai surpris ;
Mais la voyant rêveuse, aussitôt je compris :
— Elle écoutait, la belle et toute jeune femme,
L'amour, petit oiseau qui chantait dans son âme.

Quand je n'ai plus d'argent, ce qui souvent m'arrive,
Je m'en vais dans les bois et je marche en rêvant ;
A travers les blés mûrs et sur la blonde rive,
Comme un oiseau lâché j'ouvre mon aîle au vent.

Je contemple le ciel alors dans ma détresse,
Car il reste toujours au poète songeant,
Pour consolation, hélas ! et pour richesse,
Le soleil, louis d'or ; la lune, écu d'argent.

Souvent je me suis dit que c'est perdre son temps
D'errer comme je fais au bord des verts étangs,
De surprendre une fleur sous ses pudiques voiles,
Ou de faire, le soir, les doux yeux aux étoiles ;
De regarder, le jour, en un chemin bourbeux,
Le pâtre devant lui qui chasse ses grands bœufs ;
De passer à cela mes plus belles journées,
Et de voir en soleil s'en aller mes années,
Sans que rien de prévu, ni de bien arrêté.
Jusqu'ici ne me fixe à la société.

Mais après tout, mon Dieu, qu'est-ce donc que les autres,
Les grands hommes d'Etat, les héros, les apôtres,

Font de plus important ou de plus sérieux
Que de rêver aux champs et d'admirer les cieux?
Prenons, si vous voulez, l'Empereur pour exemple,
Car il n'est pas de nom plus brillant, ni plus ample;
Eh bien, que reste-t-il de cet homme si grand,
De ce dieu batailleur, de ce beau conquérant,
De ses durs escadrons, de toutes ses armées,
Ruines du colosse en mille endroits semées,
De son aigle au long vol, qui, sombre et souverain,
Mordait l'Europe au flanc avec son bec d'airain,
De ses drapeaux troués au long bruit des cymbales,
De ses soldats criblés par la grêle des balles;
Que reste-t-il enfin du travail de ces vieux?
— Aux champs de Waterloo les seigles poussent mieux.

—

Un pêcheur avait pris un poisson au filet :
« Mets-moi, dit le poisson, au fond d'un gobelet,
« Délivre-moi du fil outrageux qui m'enlace;
« Un peu d'eau me suffit, je tiendrai peu de place. »

Le pêcheur s'attendrit, pris d'un léger frisson,
Et fit la volonté de ce petit poisson.

D'abord, il frétilla tout joyeux dans l'eau claire;
Mais se trouvant bientôt à l'étroit dans le verre,
Le poisson au pêcheur dit d'un ton amical :
« Ce vase est trop petit, il me faut un bocal. »

Le poisson se disait le fils d'une princesse.
Le pêcheur obéit. Mais, augmentant sans cesse,
Et comme en un bocal l'espace lui manquait,
Le poisson dit alors : « Je voudrais un baquet. »

Le pêcheur le mit donc en un vase plus large,
Mais bientôt le poisson, revenant à la charge :
« J'étouffe, disait-il, dans ce baquet malsain,
« Et, pour mieux respirer, il me faut un bassin. »

Or, augmentant sans fin en cette enceinte neuve,
Le poisson demanda qu'on le mît dans un fleuve,
Dans un fleuve royal aux abondantes eaux,
Qui fît de longs détours et bût de grands ruisseaux.

Le pêcheur en passa par où voulait son hôte ;
Le poisson grossissait toujours : quoique très-haute,
L'onde n'arrivait plus qu'à la moitié du flanc :
« Mets-moi donc, lui dit-il, au fond du grand lac Blanc. »

Le pêcheur se soumit, et dans le lac immense
Il jeta le poisson; mais soudain recommence
Sa plainte, car toujours croissait son appétit,
Trouvant le flot trop rare et le lac trop petit :
« Prends pitié, lui dit-il, de ma taille outragée ;
« Je taris toute l'eau d'une seule gorgée ;
« Je me heurte aux rochers, dans ce cachot amer,
« Et pour me remuer il me faudrait la mer. »

Quand il fut dans la mer, il voulut autre chose
De plus grand : « Quelque part que mon flanc se repose,
« Je sens le fond, dit-il, du bourbeux Océan ;
« Comme un simple goujon, je bois Léviathan ;
« Ma queue est à l'étroit, dans ce petit coin d'onde ;
« Si je respirais fort, je sécherais le monde.
« Pêcheur, connais-tu pas une plus grande mer ?
« J'étouffe en celle-ci comme un oiseau sans air. »

Le pêcheur désolé fit un signe de tête.

« Je vais mourir alors, dit-il, car la tempête
« Ne peut, en s'essoufflant, monter jusqu'à mon dos,
« Et votre grande mer n'est qu'une goutte d'eau. »

Le poisson frétillant, qu'on trouve sur le sable,
Et qui grandit toujours, hôte indéfinissable,
C'est le désir humain, qui croit incessamment,
C'est la soif du vainqueur ou le vœu de l'amant,
Qui, tout petit d'abord et tenant peu d'espace,
Grossit de jour en jour dans l'onde qu'il dépasse,

Et ne peut plus tenir, de tout cercle banni,
Que dans cet Océan qu'on nomme l'infini.

—

Malgré nos réserves sur le fond, malgré quelque négligence, quelque précipitation, parfois même quelque crudité dans la forme, mais que nous n'aurions pu essayer de retrancher sans risquer de donner ainsi une impression moins entière et moins franche de l'ensemble du recueil, on sent là certainement un poète, et l'on regrette autant qu'on s'étonne qu'il n'ait plus publié de vers. Mais *habent sua fata libelli*, et comme le disait une fois Victor Hugo lui-même, il ne peut guère y avoir plus de deux ou trois grands chênes dans une forêt : non seulement ils couvrent les autres de leur ombre, les cachent, les rapetissent par la comparaison, mais encore ils ne leur laissent pas assez d'espace et d'air pour parvenir à toute leur taille. Mieux vaut néanmoins être resté, comme M. Esquiros, petit chêne dans la forêt, que d'y cultiver, comme M. Charles Baudelaire, les *Fleurs du Mal* ; avoir fait en son temps quelques vers oubliés et sans bruit, mais faciles, vivants et naturels, que de s'amuser péniblement, comme M. Théodore de Bauville, à tordre les spirales ou à exécuter les entrechats des *Odes funambulesques*, bien que M. Jules Janin les admire et que ce soit là toute la jeune poésie dont on nous régale aujourd'hui.

— Remarquons-le encore en passant : la poésie n'est pas la seule à produire aujourd'hui des *Fleurs du Mal*, sans se voir du reste mieux accueillie pour cela du public, ni de la justice, car celle-ci les a condamnées l'an dernier dans l'ouvrage de M. Baudelaire qui, le premier, les avait affichées sous ce titre. Il semble que le roman veuille aussi avoir les siennes. Non, certes, qu'il se fût montré bien pur et bien innocent jusqu'ici ; mais il cherchait plutôt la peinture dramatique et brutale du vice, qu'il n'en faisait patiemment la peinture curieuse, raffinée et subtile. C'est en ceci proprement que consistent les fleurs du mal : brillantes, singulières de couleur et de forme, savamment travaillées et poussées, mais de la fange, et qui en tirent leurs sucs. Etranges, bizarres, elles exhalent du poison plutôt que du parfum, et allèchent par là. Mme *Bovary* semble avoir déterminé, dans le roman,

l'apparition des fleurs de ce genre ; mais M. Barbey d'Aurevilly en avait déjà donné le premier un échantillon des plus vénéneux dans *Une Vieille Maîtresse*, livre qui date déjà d'un certain nombre d'années ; arrivé trop tôt il avait d'abord passé inaperçu ; maintenant son auteur a cru pouvoir en espérer mieux, et il vient d'en faire une nouvelle édition quelque peu adoucie. Mais c'est surtout l'ouvrage, d'ailleurs littéralement remarquable, de M. Gustave Flaubert qui a tourné la tête à d'autres écrivains. Evidemment il empêchait M. Ernest Feydeau de dormir. Ce dernier a donc peint dans *Fanny*, le nouveau roman à la mode, une héroïne de la même famille, une Mme Bovary augmentée, pour ainsi dire, imitant et dépassant l'autre dans la curiosité des détails et un réalisme de situations à la fois plus grossières et plus recherchées, plus raffinées et plus crues. Ce livre n'en est pas moins, dit-on, sur toutes les toilettes féminines, et, comme au surplus celles des pièces qui aujourd'hui attirent principalement le beau monde au théâtre, il achèverait de prouver l'avènement en littérature, du règne ou de la mode des fleurs du mal.

— C'est bien décidément M. Jules Janin qui, sous le pseudonyme d'Eraste, fait maintenant le Courrier de l'*Indépendance belge*. Passé quelque air de déguisement dans les premiers numéros, ce Courrier est réellement le frère siamois du feuilleton dramatique du *Journal des Débats ;* on ne peut s'y méprendre, ou plutôt c'est à s'y méprendre, tant la ressemblance est complète : mêmes errements de pensée et de style, de ce style errant en effet, qui s'évertue à ne prendre jamais que les *chemins de traverse*, mais qui ne prend pas pour cela au plus court.

— Bien qu'il n'ait pas été exposé à Paris, le *Divicon* de M. Gleyre, ou la *Bataille du Léman*, comme ici on l'appelle plutôt, n'en partira pas du moins sans y avoir été vivement apprécié des connaisseurs, hommes du monde, écrivains ou artistes, qui sont venus le visiter. Des peintres même d'une autre école n'ont pu s'empêcher d'être frappés de la force et de l'entente de composition que ce tableau révèle chez son auteur. Un habile photographe qui s'est surtout consacré à la reproduction des grandes toiles, a tiré de celle-ci, soit de l'ensemble, soit du délicieux groupe d'enfants, quelques planches que se disputeront sans doute les amateurs. Naturellement insuffisantes pour un si grand nombre de détails, elles ne pouvaient point cependant ne pas rendre cette harmonie et cette pureté des lignes si remarquable

dans ce tableau. Plusieurs journaux en ont aussi rendu compte, le *Messager*, le *Siècle*, et M. Edmond Texier l'appelle « une œuvre magistrale, une œuvre méditée, exécutée avec la conscience des grands artistes d'autrefois,... une grande page savamment étudiée, un de ces rares tableaux qui captivent les yeux et l'esprit, qui ont l'intérêt du récit et le charme du spectacle.... Dans la *Bataille du Léman*, dit-il encore, l'auteur de la *Dispersion des Apôtres* et des *Illusions perdues*. montre, fortifiées par l'étude et le recueillement, les précieuses qualités qui l'ont depuis longtemps classé parmi les maîtres. Ce qui distingue surtout M. Gleyre entre les peintres contemporains, c'est, outre la pureté du dessin et l'harmonieuse distribution de la couleur, une entente des détails et une abondance de motifs appropriés au sujet qui attestent l'intelligence, la conscience de l'artiste et ses longues méditations avant et pendant l'exécution de son œuvre. Rien n'est livré au hasard et, comme on dit, au petit bonheur ; aussi, tout est-il d'une vérité scrupuleuse. Les têtières, les drapeaux, les casques bizarres flanqués d'ailes d'oiseaux, les cuirasses, les bracelets, les courtes épées gauloises, tout cela est étudié et rendu avec une minutieuse fidélité, et, ce qui vaut mieux encore, tout vit, tout respire dans cette large toile, mouvementée comme un drame et sévère comme l'histoire, ... et qui va partir ces jours-ci, ajoute ailleurs M. Texier, pour cette petite Athènes suisse dont les maisons, étagées comme les gradins d'un amphithéâtre, s'éparpillent au milieu des pampres à l'extrémité du lac. » Pour citer enfin une dernière autorité qui, dans son genre en vaut bien une autre, car c'est celle d'un homme habile à tâter le vent en fait de peinture, M. Goupil, le célèbre marchand de tableaux, voulait retenir tous ceux que M. Gleyre est en train d'esquisser, l'assurant qu'ils feraient ensemble de très bonnes affaires.... Là dessus, notre artiste s'est mis à penser.... à ses tableaux.

— L'un des monuments les plus grandioses comme l'un des plus utiles élevés dans notre âge, est assurément le célèbre aqueduc de Roquefavour qui a embelli et assaini Marseille, en lui amenant de très loin un véritable torrent d'eaux pures et saines, dont auparavant elle était privée. On sait qu'elle le doit à la science et aux persévérants efforts d'un ingénieur, M. de Montricher, qui vient de mourir en Italie, victime de son dévouement à une autre entreprise d'utilité publique à laquelle il ne s'était pas moins ardemment consacré. M. de Montricher était « tout simplement le bienfaiteur de Marseille, » a dit justement un écrivain, M. Jules Janin je crois, en reprochant aux autres journaux d'avoir annoncé trop sèchement sa fin prématurée. Ajoutons, si

nos souvenirs ne nous trompent pas, qu'il était Suisse, du canton de Vaud, et qu'il faut le compter ainsi au nombre de nos compatriotes qui ont honoré le nom de notre pays à l'étranger.

— L'auteur de l'*Avis aux actionnaires de chemins de fer*, M. S. Grosjean-Bérard, vient de publier une autre brochure dans laquelle on retrouvera la même netteté d'appréciation, et qui ne nous paraît pas moins mériter que la première l'attention du monde financier. Elle est intitulée *le Comptoir de la Méditerranée*, mais l'auteur y profite de l'occasion pour y dire aussi un mot plus général sur les établissements de crédit mobilier. C'est ainsi que nous pourrons donner sur ce sujet, comme dans notre précédent numéro sur celui des compagnies de chemins de fer, non seulement l'opinion d'un homme pratique et très au fait, mais ce qui rentre davantage dans notre point de vue, une nouvelle échappée sur cette partie des mœurs et de l'histoire contemporaines :

« Le système du Crédit mobilier a fait son temps. Sans être prophète on peut annoncer sa fin prochaine et la dissolution successive des établissements qu'il a engendrés, dissolution qu'il faut désirer, car leur chute violente, si elle devait avoir lieu, serait une calamité.

« Ce qui a vicié l'action des crédits mobiliers, c'est l'organisation qui a été donné à ces établissements.

« Il y des institutions qui portent les abus dans leurs flancs, et ils en sortent naturellement, si on ne fait rien pour les empêcher de naître.

« Dans les sociétés mêmes, qui avaient besoin de l'autorisation des gouvernements pour se constituer, on ne prit aucune précaution pour les combattre.

« Administrés par des hommes qui leur aurait consacré d'une manière exclusive leur temps, leur travail, leur intelligence et leur dévouement, ces établissements, eussent pu rendre de véritables services, surtout s'ils avaient dû moins chercher à faire de gros bénéfices qu'à être utiles. La Société générale pour la protection de l'industrie belge offrait à cet égard un modèle à imiter; mais ce furent des spéculateurs qui en prirent la direction et qui virent, dans les ressources qu'ils concentraient, un moyen de spéculer plus sûrement et sur un plus grande échelle. La bourse devint leur observatoire, leurs intérêts particuliers le champ de leur stratégie.

« Ces administrateurs ont tous, ou presque tous, des intérêts considérables à soigner à côté de l'établissement qu'ils dirigent, et s'ils ont recherché avec empressement ces places d'administrations, ça a moins été pour la rétribution et l'honneur qu'ils en retirent, que pour l'avantage qu'elles leur donnent sur les spéculateurs du dehors. De la

position qu'ils occupent, non-seulement ils peuvent mieux juger les situations générales et la situation particulière des affaires qui les intéressent, mais ils peuvent encore s'associer à celles que crée leur établissement en prenant au pair les actions émises par lui ou crées sous son patronage, et les revendant avec bénéfice à côté de lui et avant lui. Ils peuvent encore, grâce aux marchés à terme que l'usage et la bourse ont rendus licites, se mettre à la baisse sur les valeurs dont le portefeuille de leur société se trouve trop chargé, car ils sont bien placés pour suivre la marche des affaires et exploiter les premiers les mauvaises chances qui se révèlent

« Il n'est donc pas étonnant qu'on ait vu des fortunes colossales se créer ou se consolider à côté de ces établissements et parmi leurs propres administrateurs; jamais les échecs des premiers n'ont atteint les seconds, et ceux-ci profitent ou peuvent profiter de l'adversité qui frappe, comme des chances qui favorisent les affaires qu'ils dirigent.

« Les grandes associations destinées à créer des moyens de circulation rapide, soit par terre soit par eau, peuvent, par l'exagération de leurs entreprises compromettre, momentanément au moins, les capitaux qu'elles attirent, mais ce qu'elles créent reste et enrichit plus tard les pays auxquels la spéculation a donné la préférence pour y établir ces créations.

« Quand les crédits mobiliers ont la prétention d'organiser l'industrie et le commerce, et de créer des associations destinées à faire concurrence à ceux-ci ou à les absorber, non-seulement ils compromettent les capitaux qu'ils associent dans ce but, mais ils tendent encore à détruire ceux qui existaient déjà; la concurrence qu'ils leur font est fatale à tous, parce qu'elle est désordonnée et entachée de matérialisme.

« Désordonnée, parce que les gérants de ces associations industrielles agissent presque toujours avec la présomption que donne la disposition subite de grands capitaux, et ne sont retenus ni par l'expérience des difficultés, ni par la prudence qui ne fait un second pas qu'après avoir assuré le premier.

« Entachée de matérialisme, car c'est une idée profondément matérialiste que celle qui ne suppose le succès que dans l'agglomération du capital uni au savoir-faire, qui ne tient aucun compte de ce qui donne la vie à l'industrie, et dont, sans périr, elle ne peut se passer. Le temps, l'intelligence, le génie, le travail patient et persévérant et le dévouement de l'intérêt individuel. Tout cela ne s'improvise pas, tout cela ne s'achète pas avec de l'argent. Le capital qui n'a pas pris racine dans le sol même qui l'a produit et lui est étranger n'a qu'une bien faible puissance à côté de celui qui y a puisé son origine, et tôt ou tard il doit disparaître pour ne laisser que des ruines. »

— Il y a grand remue-ménage à la Bibliothèque impériale et au

Jardin des Plantes par suite de mesures annoncées et même déjà en partie décidées à l'égard de ces deux établissements. Leur constitution intérieure en faisait jusqu'ici des espèces de petites républiques administratives, presque complétement soustraites en fait, sinon en principe, à l'action du pouvoir. C'est cet état de choses que le pouvoir entend faire cesser; il veut avoir aussi ces établissement dans sa main, et non pas sous sa main seulement. On s'est déjà mis à l'œuvre avec le Jardin des Plantes, et le journal officiel vient de publier, sur la Bibliothèque, un long décret qui la réorganise en entier dans ce sens, mais qui cherche en outre, il faut le dire, à la mettre mieux et plus utilement à la disposition du public, à introduire des améliorations dans le service, et à en faire disparaître des défauts ou des abus, en vain signalés depuis longtemps.

Comme dans d'autres républiques de nom aussi bien que de fait, il s'était élevé, à l'ombre et dans l'ombre de celles-ci, des positions prépondérantes, des dictatures même, omnipotentes et individuelles. Elles s'étaient maintenues sous tous les régimes, que le Jardin des Plantes s'appelât le Jardin du Roi, et que la Bibliothèque fût *royale*, comme sous la Restauration et la monarchie de juillet, ou *nationale*, comme sous les deux Républiques, ou *impériale*, comme sous le premier Empire et sous celui d'aujourd'hui.

Passe encore si ce despotisme et ce népotisme ne s'étaient implantés qu'au profit de la science; mais il n'en était pas tout à fait ainsi, à la Bibliothèque surtout : les hautes positions acquises y pesaient d'un poids qui n'était pas toujours à l'avantage du public; au lieu d'une force d'impulsion et de diffusion, elles en avaient une plutôt d'absorption et de résistance, qui ne facilitait pas la marche du service ni le redressement des abus. Les choses iront-elles mieux à cet égard sous la nouvelle organisation? Il est bien difficile, en France, que dans chaque administration il n'y ait pas quelqu'un qui règne et mène tout, et que ce quelqu'un ne règne pas pour lui. En outre, il faut tenir compte de deux grandes difficultés inhérentes à la nature même d'institutions de ce genre, et contre lesquelles toute administration, quel que soit son régime, aura toujours plus ou moins à lutter.

L'une provient de l'énorme affluence de visiteurs dans une ville comme Paris, et se complique même singulièrement de l'état général de l'instruction en France. Les simples curieux ne sont pas les moins pressés ni les moins exigeants, et s'il en est dans le nombre, comme nous l'apprend le rapport sur la Bibliothèque, qui s'inscrivent sur leur billet : *Les Mil de Jan-Jac*, par exemple, il doit y en avoir d'autres

dont il est encore plus malaisé de deviner les demandes. Aussi le rapport propose-t-il d'avoir deux salles de lectures, l'une pour ceux qui justifieront de leurs titres à poursuivre des recherches et des études sérieuses, l'autre pour les simples lecteurs.

La seconde difficulté ne permet pas d'obvier entièrement à la première, car elle tient à l'esprit si libéral et si généreux des établissements publics en France; l'entrée en est libre et gratuite pour tout le monde : c'est là leur grand principe et leur grand honneur. Le rapport n'a donc pas tout dit quand il engage l'administration de la Bibliothèque impériale à s'inspirer de celle de la bibliothèque de Londres. La collection du Musée Britannique, quoique moins considérable, est, il est vrai, pour le moins aussi riche que celle de sa rivale parisienne; malgré cela il y règne un ordre admirable; les recherches y sont promptes et faciles, et, comme nous l'avons raconté lors de l'Exposition, c'est un charme de s'y promener même en simple visiteur[1]. Mais d'abord elle n'a point l'incommode privilége du dépôt légal qui encombre celle de Paris et dont le flot, en se renouvelant sans cesse, y met un obstacle, pour ainsi dire, permanent au catalogue et au placement des livres; puis, surtout, s'il n'y a rien de plus agréable pour un savant que de travailler à la bibliothèque du *British Museum*, rien, en revanche, de plus difficile que d'y être admis. Ce sont des formalités à n'en plus finir, sans compter qu'il faut en outre avoir à Londres deux personnes qui veuillent bien être votre caution et répondre de vous : alors seulement vous êtes introduit. Ici du moins les abords de la place sont plus accessibles; mais il n'en reste pas moins vrai que l'intérieur laisse beaucoup à désirer pour l'ordre, la régularité et la sécurité du service, soit dans l'arrangement et la conservation de richesses sans prix, soit dans la manière de les mettre à la disposition du public.

A en croire les uns, le nouveau décret va corriger les défauts et faire disparaître les défauts du précédent régime de la bibliothèque. Tout en rendant justice aux intentions du gouvernement, d'autres émettent des doutes : ils se défient de la nature humaine, y compris celle de l'esprit français. De là, entre les deux camps de la presse quotidienne, un bout de petite guerre, dont nous voulons relever un seul trait, moins en vue de la discussion elle-même que pour la dextérité de main avec laquelle il a été lancé. Il est de M. Prévost-Paradol, qui, après quelque temps de retraite volontaire ou forcée, a reparu dans le *Journal des Débats*. « Nous n'avons, dit-il, rien à répondre

[1] Voir notre chronique d'octobre 1851, *Revue Suisse* t. XIV, p. 704 et suivantes.

« aux journaux qui se croient obligés de nous reprocher de n'avoir ap-
« prouvé qu'en partie le décret qui réorganise la bibliothèque impé-
« riale. Nous savons parfaitement que ce décret semble de tout point
« irréprochable, et nous ne sommes pas moins convaincus qu'un dé-
« cret tout contraire eût rencontré chez eux la même approbation. »
N'est-ce pas là un assez bon exemple de ce qu'on pourrait appeler en l'art de donner un soufflet avec la plume, et de l'appliquer de telle façon qu'on ne sache trop que répondre, ni même, de peur d'avoir l'air de se reconnaître, qu'on n'ose trop se fâcher.

Quand au Jardin des Plantes, si l'autocratie, là comme ailleurs, avait peut-être pour résultat chez quelques-uns de l'engourdissement et du sommeil, on ne pouvait pas lui faire de reproches vraiment sérieux. Que ses administrateurs se donnassent des régals avec les produits du jardin, par exemple une omelette d'œuf d'autruche (je dis d'*œuf*, car pour une omelette il n'en faut qu'un), c'étaient là des histoires pour rire, comme il en circule partout, et dans tous les cas un fort léger crime. On a cependant traité le Jardin des Plantes encore plus rudement que la Bibliothèque, les personnes du moins. On ne s'est pas contenté de lui préparer le même régime plus dépendant et plus directement placé sous la surveillance du pouvoir, on a mis des professeurs en suspicion, il y a eu des perquisitions officielles jusque dans leur cabinet. Comme toujours, au lieu de suivre la fameuse maxime de M. de Talleyrand : *Pas de zèle!* les subalternes en auraient fait, et, à ce qu'on prétend, non pas uniquement pour le bien de la chose même. A la tête des délégués chargés de cette perquisition se trouvait, assure-t-on encore, un savant déjà en voie de monter, et qui peut-être espère bien aller plus haut qu'une simple chaire; mais au lieu d'objets précieux pour la science, accaparés suivant lui et qu'il pensait trouver dans le secrétaire d'un de ses collègues, il n'aurait recueilli que la verte apostrophe contenue dans le dialogue suivant : — « Monsieur, se serait-il écrié dès l'abord, remettez-nous la clé de votre secrétaire. » — « Messieurs, je vais le faire, répondit tranquillement le professeur incriminé, mais j'ai un mot à dire auparavant : c'est, poursuivit-il en se tournant vers son récent confrère, celui qui avait pris la haute main dans cette expédition et qu'on soupçonne en conséquence de l'avoir provoquée, c'est que vous, Monsieur, vous êtes....., tandis que moi je suis un honnête homme ! maintenant voici ma clé. » Il n'est pas besoin d'ajouter que l'on ne trouva rien de ce que l'on croyait trouver. Ce même professeur les conduisit aussi dans une partie du jardin où il y avait des plantes rares. « On a en-

core suspecté, dit-il, cette partie de mon administration, pour laquelle il m'est alloué six cents francs : eh bien, vous voyez cette plante; à elle seule, elle m'a coûté huit cents francs, que j'ai payés de ma poche : elle est donc à moi. » Et l'arrachant en leur présence, il la foula aux pieds.

Telles seraient quelques-unes des scènes dont auraient été témoins et, comme on le voit, témoins peu discrets, ces beaux ombrages que le cèdre du Liban semble à la fois dominer et bénir de ses longs bras. On croirait volontiers que les oiseaux seuls se le disputent et s'y querellent; mais Bernard de Jussieu qui le plantait il y aura tantôt cinq quarts de siècle, n'a pu transmettre de même son esprit de modestie, de désintéressement et de paix au monde savant. Comme partout, l'intrigue s'y agite, tantôt se glissant à la sourdine, tantôt, quand elle en croit le moment venu, levant haut et fièrement la tête. Si le Jardin des Plantes doit avoir un directeur, et s'il est heureusement vrai qu'on y appelle notre compatriote Agassiz, espérons que l'intrigue ne tournera pas cette idée au profit d'un autre, et que la réorganisation du Jardin des Plantes sera vraiment alors pour la science un avantage et un progrès.

— On savait bien que sur la carte de l'histoire, celle des nations aussi bien que celle des individus, le fleuve le plus capricieux et le plus changeant de tous était le Pactole ; mais on ne savait pas qu'il ne fût de même en géographie, au degré du moins où cela se voit de nos jours. C'est maintenant sur les rivages de la Nouvelle-Calédonie que ce bienheureux fleuve, d'autant plus aimé qu'il est plus malfaisant, s'est révélé tout-à-coup. Aussi les chercheurs s'y portent en foule.
On en est non seulement très jaloux, mais très inquiet à San-Francisco, dans la population duquel il s'est fait presque soudain un vide de vingt mille habitants. Ne dirait-on pas vraiment que l'or s'était caché jusqu'ici au plus profond des entrailles de la terre, où on ne l'entrevoyait que çà et là à de grands intervalles, et qu'il monte aujourd'hui de toutes parts à sa surface, peut-être pour nous y jouer encore quelque plus méchant tour ? Quoi qu'il en doive être à cet égard, voilà la Californie, celle qui fut un moment la merveille, l'Eldorado, le mont-d'or du siècle, et dont le nom était devenu le synonyme populaire de trouvaille et de richesse, la voilà dépassée à présent. Chaque pays, comme chaque homme et chaque nation, n'a qu'un jour. Il n'est rien

qui dure et qui tienne sur ce globe et qui tourne, et qui fait tout tourner avec lui en même temps.

— Ce que nous avons dit dès le commencement de la guerre des Indes et à propos d'autres faits, savoir, que dans le monde musulman fermentait une recrudescence de fanatisme, se vérifie de plus en plus en ce moment, et d'une bien triste manière. A Djeddah, dans l'île de Candie, en Bosnie, dans le Levant, partout, sur les points les plus éloignés de l'empire turc, se manifestent des dispositions hostiles, éclatent des soulèvements et des violences contre ces populations chrétiennes que le traité de Paris devait si bien protéger. Beau remerciement de la guerre de Crimée ! Il est vrai que le service rendu alors à l'empire turc et au mahométisme n'était pas de nature à le relever moralement, et qu'en outre, non seulement il l'humiliait, mais qu'il était bien un peu forcé. On le sait à Constantinople aussi bien qu'ailleurs : il y a longtemps qu'elle aurait changé de maître si elle n'avait qu'un seul prétendant au lieu d'en avoir trois ou quatre, qui, plutôt que de la voir à un autre, se rangent autour d'elle et s'arment pour sa défense. Administrer l'empire turc en commun pour lui donner du moins l'ordre et la sécurité, serait peut-être le meilleur parti à suivre; mais quelle armée ne faudrait-il pas pour le garder, puisqu'il a fallu cent mille hommes à la France pour garder l'Algérie seulement ! Préviendra-t-on du moins le retour de scènes semblables à l'affreuse scène de Djeddah ? La Porte est d'accord avec les puissances pour y faire un exemple ; mais, outre que toucher à Djeddah c'est presque toucher à la Mecque et à la Kaaba, les principaux auteurs et instigateurs du massacre étaient des pèlerins, et maintenant où les prendre ?

M. Emerat, qui leur a tenu tête pied à pied et n'ayant guère qu'une canne plombée pour toute arme, est en ce moment à Paris, ainsi que sa compagne d'héroïsme, Mlle Eveillard. On sait que cette courageuse fille, après s'être vainement jetée au devant de son père pour le défendre et avoir été blessée elle-même, fit enfin lâcher prise à un dernier assaillant en le mordant violemment au bras. Elle dut aussi en partie son salut à la présence fortuite d'une femme de chambre atteinte d'une affection mentale, car la folie est à la fois un objet de respect et de terreur pour les musulmans. Mme Eveillard la mère était d'un caractère naturellement inquiet : les dangers que pouvaient courir son mari dans une vie aussi aventureuse que la leur, la jetaient dans des transes continuelles. « Elle en avait eu *neuf fois la jaunisse,* » disait son fils lui-même, officier de marine distingué, à un de nos

amis qui nous rapporte le fait et ce chiffre. Jugez de ce qu'elle devint quand elle vit tomber son mari expirant : elle se précipita sur lui et mourut, non de blessures (elle n'en reçut aucune, ceci encore est positif), mais d'une congestion cérébrale.

Mlle Eveillard est une grande et belle personne, sans être une beauté proprement dite, comme se la représenterait volontiers les esprits romanesques. M. Emerat passe pour en être éperduement amoureux ; on ne dit pas, ou on ne peut pas voir s'il en est de même de son côté à elle ; mais on n'en veut pas moins croire qu'un mariage finira par unir ces deux destinées, déjà si solennellement rapprochées par le même drame et les mêmes périls.

— Il y a eu cette année beaucoup de bruits de journaux sur le ménage et l'intérieur de deux écrivains anglais bien célèbres, Dickens et Bulwer. Le premier devait s'être séparé de sa femme : d'après des amis particuliers de Dickens, dont on nous permet de citer ici l'autorité, rien ne serait plus faux que l'histoire de cette prétendue séparation, qui n'a jamais eu lieu. Quant à lady Bulwer, elle n'en est pas à sa première querelle avec son mari, et celle-ci, quoique pacifiée pour le moment, ne sera peut-être pas la dernière, car elle est jugée un peu folle décidément.

— Une actrice du Théâtre Français, et qui l'est même déjà depuis longtemps, a été subitement délaissée par un prince qui, sans être russe, l'aurait traitée assez rudement, quoiqu'elle n'eût jamais voulu accepter de lui pour tous cadeaux que des bouquets. Elle s'est momentanément réfugiée à Nohant, auprès de Mme Sand, pour se faire consoler par l'amitié de s'être *vu* trait*er* comme Alceste et d'avoir en quelque sorte changé de rôle avec lui, au lieu de garder celui de Célimène.

— Il y a une chose que j'envie à Arnal, moi qui n'ai jamais été comédien.... que comme nous le sommes plus ou moins tous, avouons-le ! C'est, non pas d'avoir eu une maison à Auteuil tout aussi bien que Boileau, mais à en croire un journal, c'est de l'avoir vendue pour achever un chalet à Interlaken, ce qui certes, à mon goût comme au sien, vaut bien mieux. Arnal, au théâtre, a la spécialité du niais bourgeois et sentimental ; assurément il ne l'est plus hors de la scène, puisqu'il a un chalet à Interlaken ! Qui sait si d'autres n'en ont pas

là comme lui qui ne *font* pas seulement les niais ? Pour moi, si je pouvais en avoir un même à ce prix..... Un chalet à Interlaken ! sauvez-moi de cette troublante pensée, mes amis ! Un chalet à Interlaken !

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE CHRONIQUE :

Page 458, ligne 3 (en remontant) : *de* l'histoire, lisez : *est* l'histoire.
» 480, » 13 : *anté*-christ, lisez : *anti* christ.
» 482, » 17 : *son* culte, lisez : *un* culte.
» » » 28 : *nuagé*, lisez : *imagé*.
» 487, » 3 : effacez : *Derniers*.
» » » 34 : ajoutez une virgule après *autres*.
» » » 36 : à *de plus* ajoutez : *pauvres*

UNE MALADIE DE CŒUR

NOUVELLE MÉDICALE.

EPIGRAPHE :
Hœret lateri lethalis arundo.

I

Genève est une ville où l'on n'est pas toujours d'accord en politique, et l'on peut avancer, sans paradoxe, que deux partis, sans compter les autres, s'y font la guerre avec un regrettable acharnement. Ces partis diffèrent essentiellement en ceci, que les conservateurs, de leur propre aveu, désirent avant tout la tranquillité, la liberté, l'avancement intellectuel et matériel du pays, tandis que les radicaux (qui ne s'en cachent pas) réclament exactement la même chose. Voilà qui explique par quelle raison ils se virent forcés d'échanger des coups de canon et de carabine, au mois d'octobre de l'an 1846.

Il peut se faire qu'on se réconcilie après une collision : c'est ce qui n'arriva pas à Genève. Tout le monde fut d'une humeur massacrante : les vaincus contre les vainqueurs et les vainqueurs contre les vaincus. La finance eut peur pour ses rentes, l'académie fit peau neuve, les pères boudèrent leurs fils et les dames du monde ne donnèrent plus de soirées.

Or, la finance ayant peur pour ses rentes, un capitaliste ayant nom M. Daubigné, réunit autour de lui sa famille composée de

sa femme (une Genevoise de grand cœur), de sa fille aînée, alors âgée de sept ans, et de Mlle Ketty sa lingère, et leur manifesta la résolution de quitter la ville maudite où la démagogie et le socialisme allaient infailliblement égorger les caissiers sur les caisses vidées.

L'académie faisant peau neuve, un garçon qui sortait à peine du collége (où il avait remporté tous les prix de bonnes notes) et qui s'appelait Samuel Rigault, déclara désormais impossible de rien apprendre dans la ville éteinte et assombrie qui venait de mettre sur son écusson une chauve-souris à la place de l'aigle, avec cette devise nocturne : *Post lucem tenebræ!*

Les pères boudant leurs fils, un magistrat dépossédé, M. Desfords, ayant remarqué qu'Albert, son unique enfant, composait des vers, jouait aux dominos, appréciait les jolies femmes et ne conspuait pas le gouvernement avec tout le mépris que méritait ce septuor de scélérats, M. Desfords, disons-nous, appela son fils un beau jour en audience particulière et, lui ayant donné trois cents francs à dépenser par mois, le chassa de la maison paternelle.

Enfin, les femmes du monde ne donnant plus de soirées, une jeune fleuriste, alors âgée de quinze ans, fille d'un Savoisien qui l'avait nommée Néra, tant elle était brune, se vit un soir toute seule, son père mort, sa mère et deux petites sœurs sur les bras, sans travail, déjà pauvre et menacée de misère, tant qu'elle dit adieu à son lac et, emportant famille et maison avec elle, s'en alla tristement chercher sa vie ailleurs.

Et c'est ainsi que, partis séparément, à diverses époques, à divers intervalles, du pays turbulent où ils étaient nés, M. Daubigné et les siens, Albert Desfords, Samuel Rigault et Néra se trouvèrent transplantés et disséminés dans Paris, en l'an 1855, avec lequel commence notre histoire.

II

« A cet aspect hideux, tout fuit, tout s'évapore.
« Le flot qui l'apporta s'esbigne... et court encore.
« Mais Polyte... Polyte... intrépide gaillard,
« Fouille dans son carquois, saisit son plus grand dard,
« Puis, soudain, carrément, visant l'atroce bête,
« Il lui plonge l'objet juste en plein dans la tête.

« A cette ferme attaque, on vit le faux taureau
« S'élancer sur Polyte en beuglant comme un veau ;
« Puis soudain, entr'ouvrant une gueule infernale,
« Sans même les mâcher, le monstre vous avale
« Le maître, le cheval et le cabriolet.... »

Celui qui déclamait cette parodie était debout sur la nappe d'une table non encore desservie. Sur ce piédestal, s'éparpillaient des bouteilles et des verres vides, des pelures de pommes, des écorces de châtaignes et des taches de vin. L'auditoire, assis, debout, accoudé sur la table, couché sur deux chaises, accroupi à la turque ou plié en angle aigu, les pieds contre le mur, écoutait, riait, applaudissait et fumait surtout, si bien que cette petite chambre se cachait aux trois quarts dans une obscurité bleuâtre où la flamme de rares bougies baignait comme fait la lune, dans les nuages d'un ciel pluvieux.

C'étaient tous des jeunes gens de vingt à trente ans, vêtus d'une veste noire et d'un grand tablier blanc qui les aurait fait prendre indifféremment pour des garçons bouchers ou des domestiques de bonnes maisons, sans les termes de métier par lesquels ils se trahissaient hommes de science. La scène représentait la salle de garde où dînaient les internes à l'hospice de la Riboisière, le plus beau de Paris. On sait que les étudiants qui ont achevé leurs études médicales acceptent et recherchent même (car c'est un honneur difficile à obtenir) quelques années de noviciat dans les hôpitaux de la grande ville. Ce soir-là donc, premier janvier de l'an 1855, les dits internes venaient de fêter la nouvelle année (déjà fêtée, s'il vous plaît, la nuit précédente) et, pour mieux rire, avaient invité le jeune homme qui déclamait debout sur la table, drapé dans un rideau jadis blanc.

On apporta une landwehr de bouteilles bourguignonnes tenues en réserve pour les grandes occasions. Les grandes occasions, c'était la présence d'un convive étranger à l'hôpital — et il en venait tous les jours. Albert Desfords, de Genève (car c'était lui qui égayait la bande joyeuse), but un grand verre de vin de Beaune, auquel il donna classiquement le nom de Falerne, et continua sa récitation :

« — Fi, le vilain glouton ! Fi, monstre, que c'est laid ! »
M'écriai-je indigné, mais avec épouvante.
Serrée entre deux crocs, la face souriante
De mon pauvre Polyte était un souvenir
Vivant encor pour moi. — « Pas moyen d'en sortir, »
Dit-il, « va de ce pas chez mon coquin de père :
« Dis-lui, mon vieux, qu'il est l'auteur de ma misère,
« Bien plus que de mes jours,— dis-lui, mais poliment,
« Que c'est un vieux crétin sans aucun sentiment...

— Messieurs, l'on vient d'amener un cholérique.

C'était le portier de l'hôpital qui faisait irruption dans la salle pour appeler l'interne de garde. Celui-ci dut quitter son verre et courir à son service ; il ne le fit pas cependant sans prier Albert d'attendre son retour pour achever la déclamation interrompue; cependant les autres gardèrent leurs postures et leurs brûle-gueules sans plus s'inquiéter de l'incident.

Un interne profita d'une seconde de silence pour prendre la parole. C'était le seul qui ne fumât pas. Il n'avait point écouté le récit de Théramène et se tenait, depuis le dessert, muet et replié sur lui-même, au bout de la table, les coudes sur la nappe et le front dans les mains.

— Quelqu'un, dit-il en soulevant la tête, a-t-il des maladies de cœur dans son service ?

— Tiens ! bonsoir, Calvin, lui répondit-on.

On l'appelait Calvin parce qu'il était protestant, Genevois et d'une moralité rigide. Il s'appelait Samuel Rigault.

— Vous n'avez pas, reprit-il, d'observations à me communiquer ? J'ai demain une conférence.

A ces mots tous les internes devinrent un instant sérieux et parurent interroger leurs souvenirs. Mais la méditation n'ayant amené que des chansons à boire, Rigault remit ses coudes sur la table et sa tête entre ses dix doigts. Ce fut alors qu'Albert, tout à coup dégrisé, s'approcha vivement de l'homme sérieux qui avait été son camarade d'école à Genève.

— Mon ami, lui dit-il, je ne suis qu'un idiot en médecine et en pharmacie. Cependant s'il ne te faut qu'une maladie de cœur, je puis te la procurer.

— Une anémie ? demanda Rigault.

— J'ignore totalement ce que c'est qu'une anémie. Tu sais que je loge économiquement hors de Paris, à Montmartre. Près de chez moi, presqu'à ma porte, demeure une jeune fille que je n'ai jamais vue : elle gagnait sa vie en faisant des fleurs. Elle se nomme Néra, ce doit être une Italienne. Ma portière m'a dit qu'elle était malade depuis tantôt un mois et condamnée par la médecine. On me l'a dépeinte comme une brune d'une rare beauté.

— Y a-t-il bruit de souffle artériel diastolique continu ou interrompu ? Ce bruit existe-il dans le cœur, l'aorte, les carotides ou les sous-clavières, et le ventricule gauche se trouve-t-il excentriquement hypertrophié ?

— Je t'avouerai, cher ami, que ma portière ne m'a fait aucune confidence à cet égard. Je lui transmettrai, si tu veux, tes questions, mais je pense que tu ferais mieux, dans l'intérêt de l'art, de venir ausculter toi-même la malade. Ce sera d'ailleurs une bonne action. Cette jeune personne était, avant sa maladie, un modèle de courage et de travail. Elle nourrissait toute sa famille et ne risquait jamais son pied, qu'on dit fort petit, dans un bal public. Je ne l'ai jamais vue à sa fenêtre, et le soir, en rentrant du théâtre, j'apercevais sa lampe laborieuse encore allumée. Elle se levait en chantant et sa chanson réveillait le soleil.

— Sais-tu si son genre de travail empêchait les mouvements du diaphragme ?

— Mon ami j'ignorais complétement que le diaphragme fît aucune espèce de mouvement.

— Mais bêta que tu es, le diaphragme est un muscle.

—Tiens, j'avais lu dans Molière que c'était une concavité. Ces auteurs comiques n'en font jamais d'autres.

En ce moment rentra l'interne de garde qui était allé soigner le cholérique. Il insista pour qu'Albert achevât sa déclamation.

— Où en étais-je ? demanda le récitateur.

— A l'endroit où Polyte est dans la gueule du monstre et prie son domestique d'aller dire des sottises à son père.

— Ah ! c'est vrai... Va-t-en chez mon père, dis-lui poliment qu'il est un vieux crétin, fais pis que ça, pour le punir :

« Raconte-lui ma mort, mais d'une façon lente,
« D'une façon traînante, endormante, assommante,
« Et ça tous les matins. Invente enfin, mon cher,
« Un supplice plus dur que tous ceux de l'enfer,
« Plus cruel que la roue et pire que la gène —
« Et tu l'appelleras... Récit de Théramène ! ! ! —

Un rire universel accueillit cette chute inattendue. L'explosion arrêtée, Rigault, qui seul était resté grave, demanda gravement ce qu'était devenu le cholérique amené tout à l'heure à l'hôpital.

— Il a claqué, répondit l'interne de garde.

III

Une demi-heure après, Albert montait avec Rigault les rues boueuses et à peine tracées qui vont de la Riboisière à la banlieue de Montmartre. Rigault était plongé dans une méditation qui envoyait de cinq en cinq minutes une phrase médicale à ses lèvres. Comme il la disait sans pédanterie, mais avec la naïveté des hommes qui, pleins d'une seule idée, ne conçoivent pas qu'on en ait d'autres, et, vivant avec leurs pairs dans une communion de préoccupations et d'études, n'admettent point qu'il existe une intelligence étrangère qui ne les entende pas, Albert le laissait parler, accompagnant les périodes dont il ne comprenait pas le premier mot, d'un grognement modeste et vague.

Albert était du reste un garçon frivole et léger, incapable de suivre un raisonnement sérieux, se livrant toujours d'aventure à la première impression venue, et dépensant sa jeunesse on ne savait à quoi. Nul ne pouvait deviner, ni déduire d'une suite d'occupations régulièrement suivies, ce que ce jeune homme était venu faire à Paris. Il y vivait au jour le jour, au hasard, à la diable. Aussi Rigault méprisait-il beaucoup son meilleur ami, le trouvant inepte et illogique. Les bons esprits ne le jugeaient pas autrement.

Quand ils eurent passé la barrière, savez-vous ce que le jeune fou dit au médecin futur ?

— Mon pauvre Samuel, tu as beau m'étonner par ta science, voici mon opinion en médecine, elle tient en quatre mots. La santé c'est la jeunesse : elle est faite d'espérances qui, déçues ou même réalisées plus tard, usent peu à peu la vie. A mesure que nous avançons vers la maturité, les souvenirs prennent la place de nos illusions, et les souvenirs, même les plus heureux, sont des amertumes qui nous rongent. Vient un âge où l'on ne vit plus que dans le passé : c'est la vieillesse — et la mort nous achève, quand nous n'avons plus rien à espérer. Rigault ne répondit rien à ce raisonnement, tant il le trouva ridicule.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent dans la cité où demeurait Albert. C'était une avenue asphaltée et bordée à droite et à gauche de grillages en bois qui s'ouvraient sur des jardins moins grands que les mouchoirs de poche de nos grand'mères. Derrière ces jardins s'alignaient des pavillons si minces et si petits que, pliés en forme de billets, on aurait pu les jeter à la poste. On y gelait en hiver, mais on y brûlait en été; en revanche, aux jours pluvieux, ces logis étaient déplorablement humides. Ils semblaient avoir été créés pour exposer leurs habitants à toutes les intempéries des saisons. On y dormait comme en plein champ, avec cette différence pourtant que les fenêtres fermées pour rire établissaient des courants d'air dont on se fût abrité en couchant sur la voie publique. Du reste ces pavillons étaient d'un aspect réjouissant avec leur façade historiée d'ornements en brique à la pompéienne et d'un accueil assez avenant dans le mois des lilas, lorsque les jardinets en fleurs projetaient sur les grillages verts et le long des parois leurs plantes grimpantes. L'intérieur des maisons se distinguait par une disposition savante qui était parvenue à distribuer, dans l'espace d'une chambre ordinaire, une cave, un bûcher, un vestibule, un salon, une salle à manger, un escalier, deux chambres à coucher, deux cabinets, un grenier et une cuisine. Tout cela d'une petitesse invraisemblable, mais charmant à première vue, ici planchéié proprement, là parqueté non sans art, tapissé partout avec soin de papier glacé, d'un goût sobre et frais, égayé même autour des portes et des cheminées par des chambranles presque prétentieux : vrais logis parisiens, élégants et inhabitables.

Néra la fleuriste, sa mère et ses sœurs vivaient depuis le commencement de l'hiver dans un de ces pavillons. Un dimanche d'été, la pauvre fille avait eu le malheur de se donner fête.

Elle était venue dans cette banlieue fatale pour voir je ne sais quelle foire qui attirait de ce côté les bourgeois de Paris. En passant dans la rue des Acacias, où elle devait demeurer et dont le nom l'avait d'abord séduite, elle avait vu la cité dans un beau moment, les cloisons sous leurs touffes de lilas, les croisées dans leur encadrement de feuillage. Elle s'était dit : Bienheureux ceux qui sont là ! Par simple curiosité, elle était entrée dans la niche de la portière ; elle voulait savoir combien il fallat d'argent pour payer tant de bonheur. Le cerbère du lieu lui avait répondu : cinq cents francs par an. Néra d'abord n'y put croire. Elle en donnait trois cents à Paris pour habiter un taudis au fond d'une cour, au cinquième, dans la ville enfumée. Elle se dit qu'en se levant à l'aube une heure plus tôt et en se couchant la nuit une heure plus tard, elle gagnerait à peu près la différence. Elle aurait de l'air, du soleil : la vie ! — Et elle aurait des fleurs, des oiseaux : la joie ! — Elle retint donc sa place au Paradis...

Elle s'y casa au quartier d'octobre. Le premier mois ce fut bien — mais vinrent les pluies, les brouillards, les frimas, novembre, décembre !... Elle l'eut enfin, cet air qu'elle avait désiré de toute sa poésie. Oui, mais l'air humide et saumâtre qui suinte des murs de carton, l'air âpre et glacé qui tombe des toits de zinc tout couverts de neige, l'air violent que soufflent les bises, l'air qui frissonne, rugit, déchire, abat, l'air qui tue ! Quand au soleil, on le paie en hiver et il coûte cher, surtout aux pauvres. Néra n'y avait pas songé. A Paris, la cuisine de son voisin, qui touchait à sa chambre, lui avait donné de la chaleur, le poêle où cuisait son déjeûner faisait le reste. Maintenant elle avait des cheminées, mais pas de bois. Les lilas étaient flétris, les oiseaux morts.

Elle tomba malade.

Au commencement, elle n'y prit pas garde : ce n'étaient que des douleurs, comme on dit — un peu de froid ! Les douleurs augmentèrent, mais les pauvres n'ont pas le temps de s'apercevoir qu'ils souffrent. Néra se couvrit un peu mieux et continua sa tâche ; elle travaillait dans sa glacière, debout trois heures avant le jour ; elle marchait dans la pluie, pour aller porter son ouvrage à Paris. Elle pâlit, les pommettes de ses joues rougirent, sa respiration devint haletante, tout son corps plia d'accablement. Son cou se gonflait et palpitait de pulsations amples

et vibrantes. On fit demander alors un médecin, le moins cher. Il devina, l'habile homme, que c'était une maladie de cœur. Et il le dit. Néra se crut morte. Toute la cité la pleurait déjà.

Rigault fut introduit chez elle, tandis qu'Albert se retirait discrètement dans son pavillon, où il trouva l'eau gelée dans sa cuvette. Alors il appela la portière et lui mit du bois plein son tablier, pour qu'elle le jetât, sans en avoir l'air, dans la cheminée de la malade, et il lui donna la clef de son bûcher, la priant d'y puiser, pour le même objet, tous les jours.

Dès qu'il eut fait cela, il lui sembla qu'il avait moins froid lui-même. Et il se mit dans son lit qu'il trouva bon.

Un quart d'heure après, il vit entrer Rigault les traits bouleversés, l'œil en feu, l'âme en désordre.

— Eh bien ! lui dit-il.

Rigault ne répondit rien, mais tonna contre le médecin qui avait soigné Néra. Il flétrit les évacuations sanguines et la digitale. Albert le regardait sans l'écouter et, pour la première fois de sa vie, il s'aperçut que Samuel était beau.

L'ovale de son visage, que l'étude avait encore allongé, lui donnait un air de souffrance. Son front agrandi par un commencement de calvitie avait du caractère et de la distinction. Ses cheveux châtains, longs et soyeux, trop bien peignés d'ordinaire, s'ébouriffaient maintenant sur ses tempes, et ses yeux, un peu éteints dans leur placidité habituelle, sortaient de leur orbite et reluisaient comme des diamants. Son teint laiteux, sa peau enfantine et trop unie se modelaient d'ombres presque vigoureuses, tandis que l'élégance aquiline du nez et la ténuité des lèvres finement arquées maintenaient cette colère dans une expression de dignité.

— Enfin, dit Albert, lorsque l'indignation médicale de son ami fut un peu calmée, que penses-tu de cette pauvre fille ?

— Il se peut encore qu'elle vive, répondit l'interne, mais comme dit Corvisart :

... hœret lateri lethalis arundo.

IV

Le lundi suivant, Albert alla sur la pointe de ses bottes vernies, car il faisait crotté, de Montmartre à la barrière et de la barrière à la rue d'Aumale. C'est là que demeurait Madame Daubigné qu'il avait connue à Genève, dès son enfance. Il s'assit près d'elle au coin d'un feu splendide, en essayant de cacher sous une chaise ses pieds ourlés de boue, malgré toutes ses précautions.

Albert passait à Genève pour un affreux dépensier à qui trois cents francs par mois ne suffisaient pas pour vivre. Il venait de perdre toute sa matinée à nettoyer ses gants avec de la gomme élastique. Il déjeûnait près de chez lui, à dix sous, avec des ouvriers.

Les Genevoises sont des femmes d'une magnifique organisation et il leur suffit de sortir de leur pays pour rendre leur bonté belle. A Paris, où l'ambition financière de leurs maris les transplante souvent, elles se composent des maisons admirables. Elles perdent toutes les épines du calvinisme et n'en gardent que la sève chrétienne, leur droiture sans raideur attire les hommages et les retient dans une chaste admiration, elles apprennent de l'exquise urbanité française l'art facile et charmant de faire accepter un bienfait comme une faveur qu'on leur accorde et elles ne croient pas nécessaire de déplaire à tout le monde pour tenir à distance quelques méchantes gens.

Telle était Madame Daubigné qui recevait tous les lundis, de deux heures à minuit. Ceux qui voulaient bien dîner, venaient vers sept heures. Le soir, quand les adolescents se trouvaient en majorité, l'on dansait un ou deux quadrilles. La cravate blanche n'était de rigueur dans ce salon que passé cinquante ans.

M. Daubigné, le maître du lieu, n'existait pas, au point de vue domestique. Il passait sa matinée à la Bourse ; à dîner, il se bornait à quelques prévenances envers les femmes assises à ses côtés ; le soir, vers onze heures, il faisait le tour de son salon pour donner signe de vie. Homme de finance, il n'excellait que là, aussi se gardait-il prudemment d'entrer ailleurs. Sur toutes les questions religieuses, morales, littéraires, artistiques,

il se maintenait dans un silence plus intelligent qu'instructif, qui lui donnait un air de compétence et de profondeur, tout en le sauvant des sottises qu'il aurait pu dire. Il représentait bien, il imposait par certaines attitudes, d'ailleurs sa probité sévère l'élevait à un degré de considération où il n'avait qu'à se tenir et il s'y tenait.

M. Daubigné pouvait bien descendre de l'ancienne famille qui donna jadis à Henri IV un vaillant ami et à Louis XIV un lourd bâton de vieillesse, mais il s'était bien gardé de faire constater cette illustre origine pour s'octroyer le droit de décliner son nom au génitif ou à l'ablatif. Le bon sens de sa femme l'avait sauvé d'une prétention nobiliaire qui eût fait rire bien des gens, sans éblouir personne. En dehors de la Bourse et de la Banque, Madame Daubigné régnait seule, sur un trône en palissandre tapissé de ses mains.

Elle n'avait qu'une fille qu'elle appelait Aimée, par prédilection pour les noms qui ont un sens. Aimée avait été la petite fille la plus gâtée de Genève d'où elle était devenue en grandissant la jeune personne la plus ravissante de Paris. Faites donc des traités d'éducation et des cours de diplomatie domestique !

Petite, svelte et comme insaisissable, agitant sur le cou le plus flexible du monde une tête confuse, incertaine, qui ne se détachait presque pas des fonds clairs du salon et dont les traits à peine éclairés par l'indécision du sourire et du regard, s'encadrant ou plutôt se continuant dans les touffes de cheveux blonds cendrés qui leur faisaient une auréole flottante, échappaient à l'examen par leur petitesse et leur mobilité singulière, cette suave créature figurait une poésie indéfinie, inachevée, quelque chose comme une vague peinture du soleil dans les vapeurs blanches et rosées du Rhin.

Ce lundi-là, la mère et la fille étaient seules. Albert était arrivé chez elles avant la foule, retenue d'ailleurs par une des neiges les plus drues qui fussent jamais tombées sur le pavé fangeux de Paris. Madame Daubigné parlait de Rigault qui lui avait été présenté par Albert, l'année précédente. Cette admirable femme avait l'admiration facile : aussi louait-elle avec enthousiasme le garçon laborieux qui, pauvre et seul, était venu à Paris affronter les études les plus ardues et devait non-seulement se fatiguer dans l'apprentissage médical qui suffit pour tuer les faibles, mais s'exténuer encore pour subvenir à sa propre vie,

car sa famille récemment ruinée, ne lui envoyait plus d'argent. La noble femme se torturait l'imagination pour rendre à son protégé la vie facile. Elle l'avait déjà supplié, presque à genoux, de donner des leçons à sa fille, et comme notre médecin, aussi honnête qu'ignorant, se déclarait incapable d'enseigner le français qu'il n'avait jamais su de sa vie — Madame Daubigné condamna sa fille à apprendre ce que Rigault savait : les sciences naturelles et spécialement la botanique ou, pour dire plus vrai, l'herboristerie. Cet enseignement était payé aussi cher que les leçons de piano données à la gracieuse enfant par une célébrité musicale.

Tout en causant avec Albert, Madame Daubigné le convertit à son enthousiasme. Nous éprouvons toujours une vanité réjouissante en écoutant louer nos amis, comme si une part de leur valeur était due à notre mérite. Et d'ailleurs la sympathie qui ne voit partout que le bien nous gagne toujours. Il est rare qu'un ami nous impose par sa grandeur, d'abord parce que la familiarité, l'habitude excluent le respect et usent l'admiration, mais surtout parce que nous voyons notre camarade dans l'attitude où il se met à notre taille et même au dessous de nous, dans ses faiblesses, par exemple, et dans ses ridicules. De là cette surprise d'Albert, quelques jours auparavant, en découvrant la beauté de Rigault, après dix ans de connaissance. A travers la ferveur contagieuse de Madame Daubigné, notre adepte ébloui vit dans l'interne une nouvelle beauté, plus ignorée et plus rare que l'autre. Et, s'exaltant à son tour, il s'écria :

— C'est vrai, Samuel est admirable ! Vous ne savez pas ce qu'il fait maintenant. Nous avons à la cité que j'habite une pauvre fille de Genève atteinte au cœur d'un mal dont elle doit mourir. Tout ce qu'on peut espérer c'est de calmer ses souffrances et de prolonger sa vie. Elle a une mère et deux jeunes sœurs qui, sans elle, mourront de faim. Eh bien ! notre ami consacre à cette pauvre fille le peu de temps que lui laissent ses conférences, ses préparations, ses études solitaires, les leçons qu'il donne pour gagner sa vie, les cours qu'il suit à l'école de médecine et la rude tâche qu'il doit accomplir à l'hôpital. Il vient tous les jours, tous les soirs à Montmartre, par des temps affreux : des nuits de neige et de verglas où l'on ne mettrait pas un poète à la rue. Toute la cité parle de lui comme d'une Providence et porte aux nues ce beau jeune homme qui cherche à sauver

une existence, en dépensant la sienne, avec tant de courage et d'abnégation...

Comme Albert disait ces mots, il sentit tout à coup deux petites mains fines et souples s'allonger dans les siennes et les serrer en frémissant. Il baissa la tête. Aimée était accroupie à ses pieds, les yeux tout en larmes.

Madame Daubigné vit ce mouvement, mais ne comprit pas et se dit : Voilà un jeune homme frivole et léger qu'il faut écarter de mon enfant.

Cependant Rigault fut reçu à bras ouverts le lendemain, lorsqu'il vint donner sa leçon de botanique.

V

Quelques jours après, Albert rencontra son ami sur le Pont-des-Arts, et lui demanda des nouvelles de sa malade. L'interne était pressé comme toujours : il courait à l'école de médecine.

— Je ne puis te répondre, dit-il, à moins que tu ne fasses route avec moi.

Et comme ils trottaient ensemble dans les rues immondes du Pays latin, Rigault se mit à parler avec volubilité, de vibrations artérielles, de ventricules et de clavicules, d'auscultation et de percussion. Il dit à Albert que les saignées produisaient dans les affections cardiaques, par l'apauvrissement du sang, la diminution progressive de la proportion des globules et conséquemment l'asthénie générale, l'hydropisie, le cachexie et beaucoup d'autres choses encore plus agréables à entendre nommer. Il ajouta que l'hypertrophie n'était pas à craindre, mais qu'il la cherchait au contraire et que, s'il pouvait la trouver, il n'y aurait plus qu'un anévrisme à prévenir. Il se déclara ouvertement contre les sédatifs de la circulation, mais en faveur de la médication tonique, de l'alimentation analeptique et des révulsifs cutanés. Et lorsqu'Albert lui demanda instamment s'il croyait que la pauvre fille fût sauvée, Rigault répondit qu'il n'en savait rien, mais que c'était un sujet fort intéressant.

Le professeur de l'école de médecine manqua son cours ce jour-là : l'interne parut vivement contrarié de cette mésaventure. C'était une heure perdue, soixante minutes sans rien ap-

prendre, trois mille six cents secondes d'inaction forcée, car il demeurait trop loin pour les aller employer chez lui. Albert lui proposa de passer cette heure à la galerie du Louvre. Rigault regarda son ami d'un air de compassion, comme on regarde un fou.

— Allons plutôt dîner, ce sera autant de gagné.

Il était deux heures !

Ils entrèrent ensemble dans une crémerie du quartier latin, où Albert était connu. La cuisinière qu'il avait nommée Piprelette, et qui répondait à ce nom, jouissait de toute sa confiance. Aussi avait-il l'habitude de la suivre chez le boucher voisin, de faire couper devant lui le beafteck qui lui était destiné, puis de ramener la fille jusqu'à son laboratoire mystérieux, pour voir mettre dans la poële la tranche même qu'il avait vu détacher de l'entrecôte bovine. Avec ces précautions, il était à peu près sûr de manger de la viande, avantage rare à Paris.

La crémière possédait deux espèces de vin, l'un était une composition fabuleuse que le chimiste le plus habile n'aurait jamais pu analyser — l'autre, une sorte de jus de Langlade coupé d'eau claire que la bonne femme servait indifféremment à ceux qui lui demandaient du vin de Bordeaux, de Bourgogne, de la côte du Rhône ou du Mâconnais. Albert demanda de cette dernière potion, où le raisin entrait au moins pour quelque chose et, après sa tournée préliminaire chez le boucher, il se donna le plaisir de contempler Rigault à l'œuvre, mangeant et buvant avec une prodigieuse voracité.

Quand il le vit un peu animé par le grand Laffite et le Clos-Vougeot de la crémière, il résolut de confesser son homme et lui demanda tout net :

— Que penses-tu de Madame Daubigné ?

— Elle se porte bien, répondit Rigault.

— Et sa fille ?

— Nerveuse et lymphatique, un peu maigrelette pour le moment, mais la fibre est bonne.

— La trouves-tu jolie ?

— Je n'en sais rien, fit l'interne en mangeant.

— Tu n'as rien remarqué sur elle ces derniers jours ?

— Est-ce qu'elle serait malade ? dit l'interne avec un air d'anxiété.

— Pas le moins du monde, mais j'ai cru voir... elle a dix-sept ans.

— C'est bien possible.

— Et toi vingt-cinq ?

— Vingt-six tout à l'heure.

— Tu lui donnes des leçons de botanique ?

— Trois fois par semaine.

— On te laisse seul avec elle ?

— Oui, quand il vient du monde.

— Et il en vient souvent ?

— Tous les jours.

— Voyons Rigault, fais de violents efforts pour dilater tes périodes. Est-ce que tu ne parles à cette jeune fille que de calices et de parfums.

— Je ne lui en souffle pas un mot.

— Tu avoues donc ?...

— Oui, j'avoue. Je lui fais un cours de botanique appliquée à la médecine et à l'économie domestique : c'est beaucoup plus utile pour elle et pour moi. Nous en sommes encore aux dicotylédones, parmi lesquelles nous attaquons les monochlamydées, que je subdivise en plombaginées. etc., etc., jusqu'aux aristolochiées que nous attaquons maintenant.

— Hélas ! mon ami, que t'ont fait ces pauvres plantes pour que tu leur dises de si gros mots ?

— Donne-moi donc encore de ce fromage et m'explique où tu veux en venir.

— A ceci, tout droit : Madame Daubigné n'a pas de préjugés de caste et ne manque point d'argent. Elle t'aime vivement et j'ai lieu de croire que sa fille ne te déteste pas. Tu n'as qu'à extraire la cataracte scientifique qui t'aveugle pour t'apercevoir qu'Aimée est charmante. Tu pourras entrer en moins de rien dans une famille qui t'adoucira la vie de nègre que tu mènes. Tu pourras donner à la science le temps que tu perds en courses insensées et en leçons inutiles. Tu rempliras mieux les devoirs de ta vocation et tu en accepteras d'autres qui seront des joies. Ta vie et ta fortune assurées, tu pourras enfin, si je te procure quelque nouvelle Néra, la sauver gratuitement, sans patauger dans la boue de la banlieue et produire l'hypertrophie que tu cherches, sans t'exposer à des rhumes de cerveau. Voilà mon idée.

Par malheur cette idée déconcertait les plans de Rigault, auquel il fût devenu impossible en prenant femme, de passer à l'hôpital de Bicêtre où il comptait rester un an. Ce projet avait été préparé de longue main par des démarches longues et pénibles et par des épargnes obtenues à force de privations. Un mariage eût rendu toute cette peine et toute cette économie inutiles. Et d'ailleurs (ceci est une boutade du maître) à l'excellent conseil qu'on nous donne, ne préfère-t-on pas d'ordinaire une sottise de son crû? Ainsi l'idée d'Albert contraria vivement Rigault, par cela même qu'elle était d'une réalisation possible. Le visage de l'interne porta des signes évidents de trouble et de malaise. Le coup de trois heures sonnant à l'horloge de la crémerie le tira fort à propos de cette irrésolution.

— Tu es fou, dit-il en prenant son chapeau.

Et il s'élança dans la rue pour courir chez un élève à lui qui l'attendait à trois heures, dix minutes.

Depuis ce jour-là il ne mit plus le pied chez Albert et le fit consigner à la porte de l'hôpital.

VI

Quelques mois s'écoulèrent.

A Paris, faites une lieue, des centaines de rues, des milliers de maisons et un demi-million d'âmes s'entassent entre vous et l'endroit que vous venez de quitter. Albert avait fait une lieue. Il demeurait maintenant dans le quartier latin : il avait changé de cabinet de lecture, de promenade et même d'hôpital ; il dînait à la charité avec d'autres internes qui l'intéressaient à d'autres malades. Il ne voyait plus Rigault, il avait oublié Néra.

Il se trouva d'aventure étendu sur un banc au jardin du Luxembourg, par une belle matinée de mai. La jeune verdure des marronniers taillés en charmilles versait dans les allées son ombre humide et légère. Devant le palais des sénateurs, de vrais buissons de lilas se chauffaient au soleil. Les cygnes nageaient dans le bassin : leurs cols blancs semblaient onduler dans l'air sur des vagues invisibles. Au loin des conscrits s'exerçaient à marcher au pas, troublant du bruit de leur tambour le petit lever de cette nature élégante. Albert regarda longtemps

au dessus de lui, dans la feuillée plus épaisse, une large trouée qui allait se rétrécissant à mesure qu'elle montait vers le ciel, dont elle ne laissait voir qu'un filet bleu. Il se souvint d'avoir vu le même spectacle en Suisse, un jour qu'il était penché sur un ravin. C'était un entonnoir de verdure, au fond duquel coulait une source vive. Il s'émut et ferma les yeux. Il se retrouva aussitôt dans les montagnes de son pays libre. Le tambour lointain des conscrits le fit penser à Morat, et Morat à la Magdalena Nägeli qu'il avait vue peinte, avec son chapeau et ses larges gants de chamois, à la bibliothèque de Berne. Il se rêva une compagne de cette vaillante nature, taillée en vertu, d'une beauté vigoureuse, d'un cœur simple, calme, droit. Il ouvrit les yeux et vit debout devant lui, non la vierge du tableau, mais une beauté vivante.

C'était une admirable tête, allongée, sévère et triste, brune comme certains modèles de Murillo, à longs bandeaux noirs, épais, serrés, soulevant et rejetant en arrière une capote inutile. Les paupières baissées cachaient les yeux, mais comme les nuages chargés d'électricité cachent la foudre. La bouche impérieuse, à lèvres minces et pâles, semblait impatiente de parler. Le corps vêtu de noir restait immobile, dans un large rayon de soleil. Albert regarda un instant cette apparition, flottant encore dans son rêve et interrogeant ses souvenirs.

— Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur ? lui dit cette jeune et belle créature.

— Madame... répondit Albert en se levant avec un salut.

— Je vous dois la vie et je sors de chez vous : j'allais vous remercier. On m'a dit que vous étiez ici, je suis venue. Je m'appelle Néra.

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, de ne vous avoir pas reconnue ; ce qui m'excuse, c'est qne je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir. Quant au salut que vous mattribuez de si bonne grâce, je n'y suis pour rien, je vous assure, et tout l'honneur en revient à mon ami Rigault.

A ce nom, Néra sourit et devint plus belle.

— Vous voilà donc, reprit Albert, complétement rétablie ?

- Oui, Monsieur, grâce à vous, quoique vous en disiez, répondit-elle en s'asseyant... Et elle ajouta plus bas : grâce à lui.

— Le voyez-vous quelquefois ?

— Rarement depuis que je suis bien.

— C'est un noble jeune homme.

— Oui, dit-elle entre ses lèvres.

— Et vous, Mademoiselle ?... La reconnaissance imméritée que vous voulez bien me témoigner me donne un petit droit d'indiscrétion, dont je profite... Ce n'est pas tout de se bien porter.

— Oui, Monsieur, répondit-elle amèrement : il faut vivre.

— Avez-vous déjà pu vous remettre à l'ouvrage ?

— Je le pourrais, si j'avais du travail.

— Et vous n'en avez pas ?

— Je suis allée en demander aux personnes pour qui je m'exténuais depuis cinq ans... c'est à peine si elles m'ont reconnue. D'ailleurs d'autres ont pris ma place et il n'y a pas de pain pour tous.

— Mais, mon Dieu ! que faites-vous alors ?

— En venant ici j'ai engagé ma dernière robe.

— Cela ne peut durer ainsi... vous n'y songez pas, Mademoiselle, C'est absurde et c'est mal. Puisque vous prétendez que je vous ai rendu service, permettez-moi de vous dire qu'il y a a un peu d'ingratitude à douter de ses amis. Vous me faites une peine que vous auriez pu m'épargner. Que n'êtes-vous venue plus tôt chez moi ?

— Pourquoi faire ?

Il y avait dans ces deux mots, un tel accent de fierté outragée qu'Albert en fut un moment abattu. Puis il reprit :

— Vous comprenez mal mes paroles. Je voulais vous dire seulement que la gêne où vous vous trouvez ne saurait durer longtemps,... que cette maladie a interrompu votre travail, mais n'a pu vous ôter votre zèle, ni votre talent et que, dans un mois ou deux, vous aurez aisément regagné le temps et l'argent perdus. Si donc vous me permettez de vous avancer une petite somme dont je n'ai que faire...

— Quand vous la rendrai-je ?

— Mon Dieu ! quand vous pourrez.

— Et si je ne peux jamais ?

— Eh bien ! ce sera un petit malheur... pour vous, pas pour moi.

— Vous voyez bien que vous voulez me faire l'aumône.

— Quelle singulière fermeté ! Mais voyons. Votre intention n'est point de mourir de faim, n'est-ce pas ?

— Oh ! si j'étais seule...

— Oui, mais vous ne l'êtes pas. Vous avez votre mère et vos sœurs. Il leur faut de l'argent que vous n'avez pas et que vous ne pouvez gagner encore. Il convient donc qu'un autre vous en prête. Eh bien ! pourquoi pas moi ?

— Parce que vous avez bon cœur, répondit-elle, et que vous ne méritez pas...

Elle se leva alors et voulut s'en aller, pour ne point achever sa phrase. Mais elle retomba sur le banc, dans les bras d'Albert qui la sentit défaillir et la regarda fixement. Il comprit de quel mal elle souffrait, car il n'avait point étudié la médecine.

— C'est l'heure de mon déjeûner, lui dit-il, voulez-vous le partager sans façon ?

Ils entrèrent ensemble au café de l'Odéon. Albert avait deviné juste. Une tasse de chocolat suffit pour ranimer Néra. Le jeune homme remarqua qu'elle soulevait son bol d'une main bysantine, longue, effilée, aux doigts recourbés en fuseau. Elle s'essuya les lèvres d'un petit mouchoir en batiste, et ne le tacha point. Puis elle trempa dans un verre le bout de ses ongles roses et se leva de table avec une rapide ondulation de corps, qu'eût volontiers copiée une grande dame. Albert, qui avait déjeûné avant de sortir, la regardait faire et devint rêveur.

Il lui offrit de la reconduire à la banlieue. Elle accepta de bon cœur, à condition qu'ils s'en retourneraient tous deux à pied. La route était longue, mais la journée était belle. Néra prit le bras d'Albert et ils marchèrent au soleil.

Ils causaient de choses indifférentes, n'osant revenir sur la phrase obscure que la jeune fille avait dite. En arrivant sur le quai aux fleurs, elle entra avec joie sur le parterre d'asphalte où s'étale, à certains jours de la semaine, un jardin ambulant. C'est là que Paris achète ses pots de fleurs et ses bouquets de fête. Néra quitta le bras d'Albert et courut, comme un enfant, dans ces allées merveilleuses de corbeille en corbeille et de calice en calice avec une gaîté d'oiseau. Devant certaines fleurs, elle s'arrêtait en artiste, effeuillant du regard ce printemps qu'elle devait reproduire. Puis elle respirait à pleins poumons la vie et l'âme des roses, ces parfums qu'elle ne pouvait donner aux

siennes et qu'elle semblait envier à Dieu. Albert la suivait, curieux et charmé. Il la vit demeurer plus longtemps devant un petit vase de pensées qu'elle avait l'air d'écouter avec émotion. Il se demandait ce que pouvaient lui dire ces pauvres fleurs simples et tristes. Il lui vint l'idée de les lui offrir, mais il ne l'osa faire, craignant encore un refus. Elle se retourna, le vit qui souriait et dit ;

— Oh! ça, oui... j'accepte !

Albert indiqua l'adresse de Néra à un commissionnaire qui disparut bientôt au delà du pont, en tenant sous son bras le pot de pensées. Puis le jeune homme et la jeune fille se remirent en route et arrivèrent lentement au boulevard. Ce fut là seulement qu'ils se reparlèrent, car Albert, tout préoccupé, retournait une question dans son esprit. Il finit par la risquer toute nue, ne trouvant pas de costume à lui mettre. Il dit résolument à Néra :

— Mais enfin que ferez-vous pour vivre ?

Il la vit aussitôt pâlir et chanceler : elle baissa son voile. En ce moment passait dans une calèche découverte une de ces pauvres filles qui sont vêtues de dentelles et de velours et qu'on se montre au doigt dans la rue...

— Qu'est-ce qu'elles font, elles ? dit Néra, folle de douleur. Et comme Albert éperdu, reculait avec une sorte d'épouvante.

— Elles se vengent, reprit la jeune exaltée, elles se vengent ! Elles disent au monde comme il est fait : Ah ! vous ne voulez pas de nous ? Vous ne permettez pas qu'une jeune fille sans fortune soit un jour femme comme les autres, et mère, et libre, et reine dans sa maison ? Vous voulez qu'elles travaillent comme les plus méprisés des hommes, et, contre leur travail vous ne leur donnez pas même de quoi manger à leur faim ? Et si, par malheur, l'excès de cette fatigue que vous leur imposez les cloue au lit de longs mois, et qu'elles reviennent chez vous, à peine relevées, vous demander encore des jours sans repos, encore des nuits sans sommeil, pour recommencer leur misérable vie, vous ne savez plus d'où elles viennent et vous leur demandez qui elles sont ? — Eh bien ! vous le voulez, elles se révoltent ; vous les répudiez, elles vous répudient ; vous ne tenez plus à elles, elles ne tiennent plus à vous. Elles vous prennent vos jeunes hommes qu'elles ruinent, qu'elles flétrissent, les entraînant aussi bas qu'elles sont dans la boue où vous les rejetez.

Elles vous prennent vos fortunes pour les sous que vous leur refusez, elles vous prennent vos voitures, vos diamants, vos fêtes, vos joies, vos amours, elles vous prennent vos maris, elles vous prennent vos pères, elles les déshonorent, elles les tuent, elles se vengent, elles font bien !

Néra disait tout cela entre ses dents, tels que nous le répétons, dans cette langue que nos livres ont apprise à ceux qui souffrent — et à ceux qu'ils font souffrir.

Albert se sentit pris de vertige au bord de cet abîme. Puis il pensa à l'air pur et aux fortes vertus des montagnes et dit, en soupirant, ce nom compris de lui seul :

— O Magdalena Nägeli !

Puis, s'adressant à Néra :

— Quoi ! reprit-il, vous refusez mes offres de service et vous voulez tomber dans cette misère...

— Je vous ai dit que vous avez bon cœur. Ce n'est pas sur vous que je me vengerai.

— Sur qui donc ? Sur le monde ? Mais votre mère et vos sœurs sont du monde. Vous révoltez-vous aussi contre elles ?

— C'est pour elles au contraire...

— Pour elles ? Est-ce qu'elles voudraient de ce pain-là ?

— Qu'allez-vous penser de moi, bon Dieu ! dit Néra, vaincue, avec un sanglot de honte.

— Pas le moindre mal. Ce n'est pas vous qui parlez, c'est un peu de fièvre. Voilà sept ans que vous vivez ici, depuis votre quinzième année. Vous sortez seule, vous avez travaillé dans des magasins, vous avez été entourée de terribles exemples, et sans doute attirée au mal par bien des séductions. Vous avez résisté, lutté, vaincu. Maintenant l'habitude du bien vous a fortement trempée, aguerrie, votre caractère a toute sa maturité ; votre conscience toute sa force et — c'est maintenant que vous tomberiez, Néra ?

Albert touchait la note juste. La jeune fille se calmait à l'écouter. Arrivée chez elle, et trouvant sa maison déserte, elle ne voulut pas rentrer encore. Elle gravit avec Albert un monticule de terre jaunâtre qui sert d'Alpe aux Parisiens.

De là-haut, la vue est splendide : Paris entier sous vous : clair, distinct et comme palpable à l'œil aux premiers plans, puis s'effaçant par degrés et s'enfonçant au loin dans les brumes. — A l'extrême horizon, comme une vapeur rampant sur la

plaine, les lignes indécises des coteaux lointains. Çà et là, devant les places publiques et les maisons moins élevées, le ruban gris et pailleté de la rivière. Partout un lit tourmenté d'océan, un entassement de pierres, d'écueils, dans un nuage immense : vague immobile et noirâtre, haleine de la grande ville, air haletant et malsain qu'elle exhale et qu'elle respire, dont elle vit et dont elle meurt. Au dessus de cette fumée, les flèches, les tours, les dômes étincelant au soleil. En bas, un bruit confus, triste et sourd, — un peu plus haut, le silence. De cette colline, en s'inclinant un peu, le regard embrasse unefourmilière où souffrent quinze cent mille hommes. En se levant d'un léger mouvement de prunelle, il ne voit plus rien, que la lumière dans l'azur.

Albert ne regarda pas ce magnifique spectacle. Absorbé en lui-même, il cherchait un moyen de sauver Néra. Il n'avait jamais tant réfléchi de sa vie. Une idée lui vint comme un éclair et il dit tout à coup à la jeune fille :

— Mon ami Rigault...

Elle tressaillit et ferma les yeux, mais Albert ne vit pas ce mouvement, car il tenait son front baissé, comme se parlant à lui-même.

— Mon ami Rigault, continua-t-il, connaît une dame qui veut vous faire une commande. Je le lui rappellerai, il viendra vous chercher et vous conduira chez elle. Promettez-moi d'être calme d'ici là...

Néra eut un transport de joie folle. Elle prit dans ses deux mains la tête d'Albert et la baisa au front.

— Vous êtes un brave cœur, dit-elle.

Puis, en quelques bonds, rapide et svelte, elle redescendit la butte, et, par une porte de derrière, elle entra dans la cité où elle disparut.

Albert la laissa disparaître et s'arrêta chez la portière, à laquelle il donna sa bourse, en la priant de n'en rien dire et d'offrir à manger elle-même à la famille de Néra. Il avait remarqué que les plus honteux ne refusent pas le denier du pauvre.

VII

Un quart d'heure après, Albert sonnait à la porte de Madame Daubigné.

— Est-ce que vous n'avez pas besoin de fleurs, lui dit-il après les compliments d'usage.

— Vous en vendez, mon cher Monsieur Albert ?

— Oui Madame, répondit gaîment notre ami.

— Ceci est une métaphore. Il s'agit de fleurs poétiques, artistiques ?

— Non, Madame, artificielles. Je monte une exploitation en petit. Il s'agit de donner de l'ouvrage à une pauvre et honnête jeune fille.

— A Mademoiselle Néra, n'est-ce pas ? dit Madame Daubigné avec un sourire non sans malice.

Albert commit la sottise de rougir. Aimée était devant la croisée à regarder une topaze que le soleil couchant allumait aux vitres d'un grenier voisin.

— Enfant, dit la mère, va-t-en donc dans ma chambre, et tâche de trouver la guirlande du dernier bal.

Il y avait cent à parier contre un que cette guirlande serait introuvable. Lorsqu'Aimée fut partie :

— Voyons, Monsieur Albert, dit Madame Daubigné, nous ne sommes plus à Genève et je vous fais grâce d'un sermon — mais vous me permettrez, n'est-ce pas, de vous parler comme si j'étais votre mère.

— Comme si vous étiez ma sœur.

— Vous portez un vif intérêt à cette jeune personne ?

— C'est de la sympathie.... une sorte de pitié respectueuse.

— Je ne vous demande pas ce que c'est.

— Puis elle est de Genève.

— Ah ! c'est aussi du patriotisme ? Vous ajouterez tout à l'heure qu'elle est protestante et ce sera de la religion.

— Mais Madame,... fit Albert, qui se sentait mal à l'aise.

— Mais, Monsieur, interrompit le confesseur féminin, avec la finesse de son sexe et l'insistance d'un juge d'instruction qui tient à trouver le prévenu en faute, vous avez vingt-cinq ans, et votre protégée en a vingt-deux. J'ai donc lieu de supposer

que ce n'est pas le genre humain que vous secourez en elle. Vous êtes trop paresseux pour n'être que dévoué.

Cette cruelle injustice fut dite en souriant, d'un ton qui adoucisssait l'âpreté des paroles. Albert ne sentit qu'un léger coup d'éperon.

— Ecoutez, poursuivit le juge en robe de moire antique, je sais que vous avez des qualités sérieuses, mais vous n'en faites rien. Vous dormez d'un côté, et du bon côté, par malheur, comme tous ceux qui dorment. Voyez votre ami, Monsieur Rigault : je lui confierais, au besoin, mon Aimée pendant dix ans. — il me la rendrait beaucoup trop forte en botanique, mais aussi naïve de sentiment qu'elle l'est aujourd'hui. Mais vous....

Albert ne répondait rien, il écoutait à travers sa propre pensée, qui entendait autre chose.

—Voyons, reprit Madame Mentor, où voulez-vous en venir avec cette jeune fille ? Je la crois honnête, puisque vous me le dites : vous ne m'auriez point parlé d'elle, si elle ne l'était point. Est-ce que vous songez à l'épouser ? Non, n'est-ce pas ? Vous n'êtes point né pour le mariage. Vous seriez riche comme moi et moi pauvre comme elle, que je ne voudrais pas de vous pour mon mari (toujours en souriant), non que vous ne me plaisiez pas, loin de là, peut-être même parce que vous me plairiez trop. Vous avez des qualités inutiles en ménage et non cette vertu tranquille, patiente, conjugale, ce dévouement casanier, cette poésie domestique, cet héroïsme chez soi que j'exigerais, par exemple, du mari de mon Aimée. Vous devez avoir du Réné, du Werther, du Manfred dans le caractère ; c'est beau quelquefois, sublime si vous voulez, mais *quelquefois* et, en mariage, il faut du *toujours*.

Madame Daubigné ne comprenait rien à la nature d'Albert. Elle le regarda un instant pour voir si elle lui faisait de la peine et, le trouvant impassible, elle continua résolument :

— Ainsi vous feriez le malheur de cette jeune fille et le vôtre. Au bout d'un mois ou deux, mettons-en six, vous tourneriez votre rêverie ailleurs. Vous auriez épuisé tout ce qu'elle peut donner à votre imagination d'illusion et de joie. Les ailes blanches de votre colombe vous auraient attiré dans une basse-cour où vous vous réveilleriez un beau matin, enfermé pour la vie. Vous ne songeriez bientôt plus qu'à en sortir et alors... Oh ! s'il s'agissait de Monsieur Rigault, je me garderais bien de le rete-

nir. Il n'y a pas de risque qu'il se fasse jamais aimer d'une jeune fille. Et si, par miracle, Mademoiselle Néra avait le bon sens de s'attacher à lui, ce serait tant mieux pour elle, car votre ami fera le meilleur des maris. Je ne voudrais pas le détourner de ce qu'on appelait autrefois une mésalliance : c'est un vilain mot qui ne se dit plus qu'en Angleterre — et à Genève aussi, je crois. Mais vous, c'est bien autre chose. Vous vous ferez aimer d'elle, c'est peut-être déjà fait. Vous l'aimerez aussi, vous n'avez rien de mieux à faire. Et alors de deux choses l'une, ou vous commettrez une mauvaise action, ou une sottise. Rompez-moi donc ces relations et bientôt, pendant que c'est encore facile. Et faites ce soir une centaine de vers sur vos regrets : vous n'y penserez plus demain.

Albert, jusque là, n'avait pas plus songé à se marier qu'à s'aller pendre. Mais dès qu'il eut ouï ces conseils pleins de sagesse, il se dit résolument : J'épouserai Néra.

Aimée rentra dans la chambre en tenant à la main la guirlande qu'elle avait prise au sérieux. Après l'avoir cherchée en vain dans toutes les armoires de sa mère, elle avait fini par la trouver où elle devait être, dans le musée de Mademoiselle Ketty, la lingère. C'était une fille nubile qui avouait trente-neuf ans depuis la révolution de 1848, époque où elle les avait en effet depuis les troubles de 1842. Née à Genève vers le commencement du XIXe siècle, munie de cheveux et de dents superbes qui faisaient honneur à son courage, car un revenant anonyme aurait pu venir les revendiquer comme siens, historiée de bijoux, flamboyant de cet éclat emprunté dont parle Racine, corsetée et crinolinée par les premières faiseuses de Paris et dissimulant sous une traduction anglaise son nom vulgaire de Catherine, affichant des opinions très-aristocratiques, bien qu'elle fût de naissance un peu crottée, assidue aux prêches dont elle ne comprenait pas le premier mot et liseuse clandestine de romans de M. Paul de Kock, qu'elle étudiait (dit-elle un jour, surprise en flagrant délit) parce qu'elle les trouvait *morals*, bonne fille du reste, extrêmement sensible, pleurant aux mélodrames du boulevard, un peu gourmande, nourrissant des chats et des canaris, protestant d'une sainte horreur contre tous les hommes, tout en se dodelinant des hanches auprès de ceux qui prenaient garde à elle ; Mademoiselle Ketty n'avait de vrai dans toute sa personne et de logique dans toute sa conduite, qu'un pied assez petit, le

goût des robes courtes et un prodigieux instinct de conservation qui la poussait à entasser dans son grenier tous les *fumiers* de la maison.

Donc Aimée avait obtenu de Mademoiselle Ketty la guirlande réclamée et s'en vint la porter à sa mère avec un air de triomphe. Madame Daubigné se mit à rire en serrant la naïve enfant dans ses bras. Puis elle se tourna vers Albert et, lui montrant la trouvaille d'Aimée :

— Voici pour votre protégée, dit-elle. Je la lui enverrai ce soir pour qu'elle qu'elle m'en fasse une pareille. Je tâcherai d'en avoir besoin.

Albert s'en alla tout plein de son idée.

Marc-Monnier.

(*La fin prochainement.*)

LA VALLÉE DU RHÔNE

II

Les Plans, Lavey, Saint-Maurice, le Val-d'Illiers.

Le voyageur qui parcourt la Suisse dans un but sérieux ne peut se passer aujourd'hui de l'excellente carte du général Dufour, carte dont quelques feuilles seulement n'ont pas encore paru. Ce plan, car c'est plutôt un plan qu'une carte, levé au cent millième, est admirable d'exactitude ; chaque sentier praticable y est figuré par un trait, chaque maison isolée, chaque chalet perdu au milieu des pâturages y est représenté par un petit carré noir ; le relief du terrain, les pentes des montagnes y sont si bien rendus, que tout œil quelque peu habitué au dessin topographique devine au milieu de hâchures plus ou moins serrées, non-seulement la forme et l'escarpement des chaînes, mais même les accidents de terrain, les ravins, les couloirs d'avalanches qui sillonnent le flanc des montagnes, les parois de rochers dénudés qui se dressent à leur sommet, les dentelures des arêtes. Les cotes de hauteur, indiquées en mètres, sont assez nombreuses pour qu'indépendemment du sentiment des altitudes, qui résulte du dessin de la carte, on y trouve exactement le niveau de tous les sommets, signaux, villages de quelqu'importance. On peut le dire sans crainte d'être taxé d'exagération, la carte du général Dufour tient parfaitement lieu de guide, en prenant ce mot dans son acception de conducteur, pour toute excursion où il ne s'agit que de suivre des chemins et des sen-

tiers battus et où le touriste n'a que faire d'un porteur d'effets, car dans les Alpes l'immense majorité des guides d'étrangers ne méritent guère d'autre qualification et n'ont que fort peu des qualités qui distinguent les chasseurs de chamois et ces guides dévoués et courageux qui conduisent sur les cimes les plus élevées, les naturalistes et ascensionnistes de hasard. En face de cette carte, le géologue, et aujourd'hui chacun veut l'être, regrette d'autant plus amèrement de n'y pas rencontrer d'indications sur la nature minérale du sol, que les immenses et laborieux travaux de triangulation dont cette carte est l'expression, ont couvert la Suisse d'un réseau inextricable de stations géodésiques, qui eussent pu devenir des points de repère géologiques si messieurs les géomètres se fussent donné la peine de regarder à leurs pieds, pour reposer leurs yeux fatigués à aligner les fils d'araignée de leurs lunettes et leurs lointains signaux, s'ils eussent mis en poche quelques pierres, quelques morceaux de roc de provenance certaine, s'ils eussent chargé leurs porte-chaînes de recueillir les pétrifications qu'ils ont souvent rencontrées; à défauts de recherches plus spéciales, ces matériaux parvenus au bureau central, après chaque campagne d'été, auraient pu être compulsés et utilisés par un géologue adjoint aux dessinateurs et une carte géologique bien plus exacte et plus parfaite que ne peut l'être celle que nous devons à MM. Escher et Studer, aurait vu le jour en même temps que la carte topographique. Malheureusement l'immense travail de messieurs les ingénieurs et les géomètres n'a presque pas servi au progrès de la géologie, car à vingt ans de nous ils ne pouvaient être au courant des éléments de cette science comme le sont aujourd'hui les élèves sortis de nos écoles secondaires et supérieures, où l'enseignement de la géologie a partout sa place, à côté de celui des mathématiques et des autres sciences naturelles.

Si aujourd'hui les travaux nécessités par la carte du général Dufour étaient à recommencer, tout fait présumer qu'une carte géologique tout aussi parfaite serait la conséquence obligée de travaux topographiques aussi consciencieux. Cependant, la possession de la carte Dufour est un fait immense pour le développement de toutes les branches de l'histoire naturelle des Alpes, elle permet de fixer d'une manière exacte le niveau de la plupart des phénomènes naturels dont nos montagnes sont le vaste

théâtre ; le botaniste dans chacune de ses excursions peut marquer sur sa carte, au moyen de crayons colorés, le point où apparaît telle espèce végétale, l'endroit où telle autre cesse de croître, la localité exacte où il retrouvera et fera retrouver à d'autres une fleur rare et précieuse, il en sera de même de l'entomologiste, de sorte que les recherches ardues de géographie botanique et de phytostatique seront singulièrement facilitées ; aucun fait observé dans ce domaine une fois fixé sur une carte type et toujours identique ne pourra désormais être perdu pour la science. Le géologue tracera tout aussi facilement la limite des formations qu'il poursuit, il indiquera les couches fossilifères, la localité où, au milieu de puissantes assises sans horizons géologiques nettement dessinés, affleure la couche qui contient les fossiles caractéristiques, les minéraux rares, les cristaux recherchés ; au bout d'un certain nombre d'années, le travail étant ainsi réparti entre tous les géologues voyageurs aucune observation ne demeurant inutile, ou ne se perdant, il sera possible de colorier la carte tout entière et d'obtenir l'intelligence de la structure si compliquée de nos massifs alpins, et peut-être de se rendre compte des puissances mystérieuses et des forces telluriques qui ont ainsi profondément déchiré et bouleversé l'écorce terrestre au milieu du continent européen. La météorologie trouvera aussi son compte à la possession d'une carte qui permet de tracer avec exactitude, sur la pente des montagnes et dans les anfractuosités des massifs, ces lignes en apparence capricieuses qui indiquent les températures moyennes annuelles, mensuelles, journalières, les maxima et minima, et tant d'autres données importantes sur les quantités d'eau tombée du ciel, l'humidité atmosphérique, etc.

Il deviendra possible de pressentir, de deviner, aux inflexions de ces lignes, l'influence des vents qui balaient les vallées et que se renvoient les pentes des monts, l'action exacte de l'altitude et de l'orientation des lieux sur la température, sur l'eau tombée, sur les limites variables des neiges, des névès, sur les oscillations des nuages aux flancs des montagnes ; l'action refroidissante des glaciers sur l'atmosphère, les courants d'air froid qui s'en écoulent invisibles, l'influence de la reverbération des rayons solaires dans les vallées profondes et bien d'autres faits du domaine de la météorologie se trouveront clairement indiqués par les inflexions des lignes colorées qui pourront

être tracées sur la carte par les observateurs domiciliés ou en passage dans les principales vallées. On n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer les avantages qui résulteront, pour les sciences naturelles en Suisse, de la possession et de l'exploitation intelligente de la belle carte topographique du général Dufour.

M. le professeur Studer, de Berne, que nos lecteurs connaissent déjà, vient d'inaugurer la session de la société helvétique des sciences naturelles à Berne, par un discours dans lequel il a fait l'histoire des travaux topographiques entrepris en Suisse, depuis les temps de Gessner et de Scheuchzer, qui en pressentaient déjà l'importance pour le développement futur des sciences naturelles. Il a attiré l'attention sur les inexactitudes grossières, sur le vague inconcevable des quelques cartes levées aux frais de différents cantons, qu'on était réduit à consulter encore dans les 30 premières années du siècle et sur la part qu'a prise la société helvétique dans la mise à exécution du grand travail qui va se terminer; M. B. Studer a senti, plus que tous autres, le manque de cartes détaillées et exactes dans les excursions auxquelles nous devons en partie la carte géologique qu'il a publiée en 1853, avec la collaboration d'un second géologue suisse, M. Escher de la Linth, un autre bloc d'angle de la société helvétique des sciences naturelles. Cette carte résume les données géologiques que l'on possède aujourd'hui, sur la nature minérale du sol excessivement tourmenté et déchiré de notre Suisse. Œuvre de la vie de deux géologues éminents, elle est l'expression des résultats de leur longue expérience des Alpes, de leurs ascensions, de leurs campagnes, des communications que chaque année d'autres géologues suisses[1] viennent présenter à la section de géologie de la société helvétique, des rares mémoires spéciaux qui ont paru jusqu'à présent sur certains districts de la Suisse et des pays frontières.

L'ouvrage de M. B. Studer sur la géologie de la Suisse est le complément, le démonstrateur obligé de la carte en question, il est indispensable à qui veut l'étudier et renferme de nombreux profils ou coupes géologiques de la plupart des chaînes et localités importantes. C'est entouré de ces sources et en face de la feuille XVII de l'atlas Dufour, près des quatre angles de laquelle on lit : Oron, Champéry, les Diablons, Kandersteg, que nous allons

[1] Pierre Mérian, Thurman, Pictet, Favre, de Montmollin, de Morlot, Ruttimeyer, Gressly, Desor, Quiquerez, Greppin, Blanchet, Campiche, Renevier, etc.

essayer de présenter à nos lecteurs quelques renseignements explicatifs sur la nature géologique et l'orographie des chaînes et des massifs des Alpes vaudoises qui, de Vevey à Bex, arrêtent le regard et dont les fugitifs contours apparaissent, se transforment et s'effacent rapidement sous les yeux de celui qui les contemple du pont d'un bateau à vapeur ou à travers les glaces d'un wagon trop pressé d'arriver au but au milieu d'un magnifique pays. En voyageant à pied, il est toujours facile de s'arrêter, d'étaler sa carte sur un bloc de pierre, de braquer sa lunette sur les parois de rochers, toutes choses difficiles à faire sur le pont d'un bateau à vapeur, impraticables dans un wagon; ce n'est que le soir, au gîte, qu'il est possible d'étudier commodément le trajet de la journée, de rassembler ses souvenirs, de mettre en ordre ses observations, de sécher ses plantes, d'emballer ses minéraux, de se préparer par l'étude de la carte, aux labeurs du lendemain ; c'est même un véritable devoir, car souvent on est porté à se contenter de fugitives impressions, de points de vue aussitôt disparus qu'admirés, de renseignements incomplets sur les localités traversées. Quant aux touristes, ils ne font pas un pas sans consulter, selon qu'ils sont Anglais, Français ou Allemands, les guides de Murray, de Joanne et de Bædecker, ouvrages plus que suffisants à leur endroit, et qui sont aussi d'intéressants et utiles compagnons de voyage pour ceux qui ont la prétention de ne pas voyager seulement en artistes ou en amateurs, mais de tirer quelque profit réel de leurs pérégrinations semi-scientifiques et multi-latérales.

Le terrain de molasse qui constitue toute la surface du plateau suisse, entre le Jura et les Alpes, forme seul les collines de de Lavaux, les hauteurs du Jorat et se prolonge jusqu'à la baie de Clarens où il s'appuie sur le flanc des Pléiades et parallèlement à la Veveyse aux terrains jurassiques. Cette molasse est rougeâtre et appartient à une formation d'eau douce inférieure à celle de la molasse marine. La première chaîne alpine commence à Roche, par le mont d'Arvel, et se dirige vers le nord, en supportant, comme points culminants, les rochers de Naie (2040^{m}), la dent de Merdasson (1869), la dent de Jaman (1879), la Cape-de-Moine (1946), la dent de Lys (2015), et enfin à son extrémité septentrionale le Moléson (2005). Cette chaîne, complétement calcaire, appartient à la formation du Jura moyen, qui comprend les terrains coralliens et oxfordiens; sa pente orientale s'abaisse

vers la vallée de l'Hongrin, affluent de la Sarine, avec laquelle il conflue près de Montbovon, dans la vallée de la Gruyère. Entre ces deux rivières s'élève le massif de la dent de Corjeon (1989), qui domine Rossinière au sud-ouest, et appartient encore à la même formation. Ce terrain jurassique moyen se continue au delà de l'angle que fait la Sarine au pas de la Tine, à sa sortie du pays d'en haut, dans toute la chaîne sauvage qui commence au mont Crey, se dirige par des sommets de près de 2400^{m} vers la dent de Folièran (2350) et la dent de Brenlaire (2360). C'est cette chaîne qui flanque à l'est la vallée de la Gruyère. Cette formation jurassique est séparée par une bande étroite de ce terrain tertiaire, particulier aux Alpes, appelé Flysch, du massif Portlandien, compris entre l'Eau froide, le petit Hongrin à l'ouest, le grand Hongrin au nord et nord-est, la grande Eau au sud-est, massif dont les points culminants, les tours d'Ay et de Mayen, atteignent 2383 et 2323 mètres de hauteur. C'est sur le revers oriental de ces montagnes qui s'abaisse vers la grande Eau, que se trouvent plusieurs localités de la vallée des Ormonds, réputées comme séjours d'été, le Sepey à 1129^{m}, où existent deux pensions, et la Comballaz à 1349^{m}, dont un excellent hôtel fait un séjour très-agréable, fort à recommander aux enfants et aux adultes débilités par de longues maladies, qui y sont vivifiés par un air très-excitant.

A la hauteur du Sepey, la grande Eau vient directement de l'est, du fond de la vallée des Ormonds dessus. C'est dans cette partie de la vallée que sont situés les Plans-des-Iles à 1163^{m}, en face d'un cirque à parois escarpées, sillonnées par de nombreuses cascades et couronnées par les magnifiques glaciers des Diablerets. On vient d'y construire un hôtel confortable et vaste qui attirera dans ce charmant vallon tous ceux qui ont besoin d'un climat à la fois tonique et excitant.

Toute cette belle vallée des Ormonds-Dessus, ainsi que la chaîne de la tête de Moine (2350^{m}) qui la limite au nord et la sépare de la vallée de l'Etivaz, appartient à la formation du Flysch, qui remonte au sud les pentes du massif de Chamossaire, dont le point culminant atteint 2113^{m}. Ce massif occupe l'intervalle compris entre la Grande eau qui débouche à Aigle et la Grionne qui atteint la plaine du Rhône, aux Devens; il supporte dans sa partie la plus élevée les terrains inférieurs de la formation jurassique, connus sous les noms de terrains callo-

vien et Bathonien. Plus bas on rencontre ces calcaires liasiques, qui alternent avec la formation d'anhydrite salifère dont il a été question, à propos de la colline où s'ouvrent les mines de Bex, entre la Grionne et l'Avançon. Cette formation gypseuse occupe la partie inférieure du massif de Chamossaire, depuis Ollon à Bex, sur une étendue plus considérable que partout ailleurs en Suisse, elle supporte les calcaires du Lias, au-dessus desquels apparait une seconde fois, mais sur une étendue moins considérable, le terrain gypseux. Du Plan des Iles, le passage de la Croix d'Arpilles, dont le point culminant est à 1739^{m} conduit au fond de la vallée de la Grionne, qui est limitée au sud-est par les Rochers du Vent, prolongation occidentale des Diablerets qui viennent s'abaisser et mourir près de Grion. Toute cette pente de la rive gauche de la Grione, de même que le revers septentrional du massif des Diablerets (3251), de la tour St-Martin (3040) et de l'Oldenhorn (3124) appartient à la formation du terrain nummulitique, formation sous-jacente au Flysch, et qui continue par le grand et le petit Meuveran jusqu'à la Dent de Morcles, dont les épaulements seuls sont jurassiques du côté de Bex.

C'est au-dessous des Rochers du Vent, que se trouve à 1640^{m} le hameau de Taviglianaz, qui a donné son nom à un grès à grains fins, vert foncé, parsemé de taches d'un vert plus clair. Ce grès, qui renferme souvent des cristaux d'amphibole, et d'autres zéolithes, apparaît sur divers points des Alpes, en relation avec la formation nummulitique qui est à la base des terrains tertiaires. Ajoutons, que le terrain nummulitique qui est en général calcaire doit son nom à certaines pétrifications minces et aplaties comme des pièces de monnaie, dont on ne retrouve pas d'analogues vivants et qui abondent dans cette roche. Les pierres dont sont bâties les pyramides d'Egypte renferment aussi des nummulites fossiles, qu'on prenait jadis, pour les lentilles dont avaient été nourris les esclaves occupés à la construction de ces monuments mystérieux. Le Flysch ou macigno des Alpes, forme avec le calcaire nummulitique l'étage inférieur du terrain tertiaire qu'on a appelé éocène. C'est dans le terrain nummulitique qu'est intercalée aux Diablerets une couche de charbon minéral ou anthracite, de deux à trois mètres d'épaisseur, au-dessus de laquelle se trouve un banc riche

en pétrifications où M. Renevier a découvert une cinquantaine d'espèces de mollusques fossiles. On rencontre aussi sur le revers méridional des Diablerets un minerai de fer, analogue à la Chamosite qui alimente le haut fourneau et les forges d'Ardon. Ce revers domine de ses escarpements la vallée de l'Avançon, dont le hameau d'Anzendaz habité pendant deux mois d'été, est à 1897^{m} de hauteur. C'est à Anzendaz que passe le sentier du pas de cheville, qui longe le pied des Diablerets, a son point culminant à 2036^{m} et conduit à Ardon en Valais. D'Anzendaz, le torrent se dirige à l'ouest, puis au sud-ouest, érode le pied du mont où se trouve Grion et reçoit sur sa rive gauche un affluent latéral qui sort tout écumant du petit vallon des Plans de Frenière. Grion est un grand village situé à 1130^{m} sur la croupe de la montagne qui fait suite à la colline des Devens. Une bonne route y conduit de Bex. Malgré l'altitude de de ce village la température y est douce et agreable, l'air y est vif, léger, les pensions y sont bonnes, de sorte qu'en été cette localité est fort visitée. En face de Grion s'ouvre le charmant vallon des Plans, au midi de la chaîne isolée d'Argentine, dont le point culminant un rocher absolument dénudé et escarpé atteint 2418^{m}. Les pentes de ce vallon caché dans un repli de la chaîne sont couvertes de belles forêts, le torrent y coule, calme et sans soubresauts, au milieu de pâturages émaillés de gentianes bleues à courte tige, des ombelles roses de la primevère farineuse, des œillets purpurins aux calices velus du lychnide diurne ; la violette à deux fleurs, cette sentinelle de l'alpe, y étale ses fleurs d'un jaune vif, au pied des sapins qui bordent la route ; une trentaine de petits chalets brunis par le temps occupent le revers septentrional de ce riant vallon, où rien n'annonce encore l'invasion étrangère. Dans le fond, la masse sombre et imposante du grand Meuveran semble fermer comme une porte infranchissable la coupure qui sépare la chaîne méridionale de la Dent-Rouge, de la montagne d'Argentine. Arrivé en une demi-heure à l'endroit où le vallon se resserre, on voit s'ouvrir à droite, une vallée sauvage et rétrécie, comprise entre la frête de Sailles, arrête qui joint le Meuveran à la Dent-de-Morcles, et la chaîne de la Dent-Rouge qui s'en détache du sud au nord ; à gauche et à l'opposite commence une seconde vallée dominée à l'ouest par les escarpements d'Argentine, à l'est par le glacier de Plannevé et la tête du Grand-Jean, con-

tinuation de la chaîne du Meuveran vers les Diablerets. C'est cette vallée que suit le sentier qui va rejoindre près d'Anzendaz celui du Pas de Cheville après avoir traversé le col des Esserts (2020^{m}). Deux groupes de châlets, le Richard et la Varraz, occupent le fond de ces lieux sauvages, où croissent déjà l'auricule parfumée et la soldanelle des Alpes. Une bonne route récemment entaillée au flanc de la vallée de l'Avançon, conduit de Bex aux Plans en deux heures et demi, et on ne peut que conseiller à tous ceux qui aiment la nature alpestre cette facile excursion.

Le chemin praticable aux voitures est toujours charmant; il traverse de belles forêts de châtaigniers, de hêtres et de sapins, passe à Frénières, où le vallon se resserre et débouche subitement au sortir de la forêt dans le bassin des Plans. Une bonne paysanne y accueille de son mieux les visiteurs dans son châlet, où tout est propre et brillant, et où quelques professeurs de Lausanne viennent chaque été passer quelques jours tranquilles. Madame Chérix, c'est je crois son nom, excelle à confectionner de délicieuses omelettes aux fines herbes, elle sait tirer de sa cave de fort bon vin du pays, étend sur une table de chêne, un linge blanc comme neige et improvise sans bruit, une collation irréprochable. Ceux qui désirent en savoir davantage sur le vallon des Plans trouveront dans un article de M. le professeur Rambert, publié dans la Bibliothèque universelle et intitulé Confession du chasseur, des scènes de la vie des montagnes, dont les sites sont aux Plans et dans les environs. Je le répète la course aux Plans est la plus agréable excursion que l'on puisse faire de Bex dans les Alpes du voisinage. Mais ceci m'amène à en indiquer un autre qui a bien son importance pour le simple curieux, comme pour le médecin. Il s'agit d'une promenade aux bains de Lavey, et de la visite de ces bains réputés, dont la vogue augmente d'année en année.

Deux chemins également faciles et pittoresques conduisent de Bex aux bains de Lavey; si l'on craint la fatigue il vaut mieux prendre le sentier qui conduit au village de Lavey à travers les prairies et passe au pied de la tour de Duyn; on rencontrera de l'ombre sur tout le chemin, et l'on se trouvera tout à coup près de Lavey, en face d'un magnifique point de vue sur Saint-Maurice et sur un pan de la Dent du midi, bien plus sauvage que celui qui domine Bex. Comme un de nos collègues nous

offre une place dans sa voiture, nous prendrons de préférence la grande route, qui descend en gracieux contours, et à l'ombre de magnifiques noyers, la pente du terrain doucement inclinée et couverte de prairies et de cultures qui sépare Bex du Rhône. C'est le vaste cône de déjection de l'Avançon, qui coule aujourd'hui dans un lit endigué, que la route traverse sur un pont de pierre, près d'une scierie, à un kilomètre de Bex. Voici à gauche, au sommet d'un mamelon rocheux, à la base de la colline couverte de magnifiques châtaigniers qui barre la vallée, une maison de campagne dans une situation très pittoresque. Plus loin, à l'autre côté de la route, une villa toute fraîchement éclose regarde en face et par dessus le défilé de Saint-Maurice, les superbes glaciers du Trient, et de flanc les pentes verdoyantes du plateau de Verossaz; le ruban poudreux s'engage bientôt à l'entrée d'un défilé, entre une paroi escarpée de rochers rougeâtres, semés de taches gris-bleu, couronnée par un vignoble en regard du midi, et le Rhône à peine échappé de la gorge que commandent le château de Saint-Maurice et quelques tours grises, isolées au milieu de la verdure, qu'on aperçoit en face de soi. Peu à peu l'espace se reserre, les rochers se rapprochent, les prairies qui bordent la rive s'amincissent, on entend de sourdes détonnations, on voit des vagons sortir de l'ouverture béante d'un tunnel et verser avec grand fracas leur contenu de marbre noir sur les pentes d'un remblai qui descend jusqu'aux eaux laiteuses du Rhône, encore quelques centaines de pas, et la chaussée entame la roche vive, les madriers d'un pont de bois jeté sur un fossé, en face d'un bastion, résonnent sous le pied des chevaux, la route s'engage entre un grand bâtiment percé de meurtrières étroites et un petit parapet adossé au rocher, et débouche tout à coup en face d'un pont de pierre, dont l'arche unique s'élance hardiment d'un bord à l'autre de la gorge, surplombe le lit rétréci et profond du Rhône et s'appuie aux fondations du château de Saint-Maurice, une vaste construction à volet rouges et blancs, appuyée au rocher, qui se dresse sur la rive valaisanne en face du poste de gendarmerie vaudoise, élevé à l'autre extrémité du pont. L'endroit est des plus pittoresques, on se trouve subitement vis-à-vis d'un nouveau bassin d'une décoration différente, mais qui n'est pas moins remarquable que celle qu'on vient de laisser derrière soi; le regard sollicité de tous côtés, erre indécis, puis s'arrête

sur les toits gris de Saint-Maurice qui apparaît au pied de son rocher, à une portée de fusil, sur les vertes allées qui descendent du village de Lavey au bord du Rhône, sur les sommets arides de Morcles et sur la cîme neigée du Salentin, reliées au fond de la vallée et au-dessus du cône bleuâtre du Catogne, par les dentelures argentées des derniers glaciers de la chaîne du Mont Blanc. Saint-Maurice mérite à plus d'un titre d'arrêter le voyageur; aussi allons-nous y conduire en passant nos lecteurs qui nous pardonneront cette pointe prématurée en Valais. Au delà du pont, la route tourne brusquement à gauche, s'applique à un rocher taillé à pic, et franchit sur un pont de bois une tranchée de défense creusée dans le roc vif, destinée à intercepter tout passage. C'est le théâtre du triste accident arrivé l'an dernier à l'omnibus de Bex; la balustrade de bois du pont, heurtée par le lourd véhicule, s'est brisée sous son poids, et l'omnibus avec tous les voyageurs qu'il renfemait, est tombé d'une hauteur de près de trente pieds sur le gazon qui sépare le Rhône du pied du mur naturel qui soutient la route. On ne peut se représenter cette chute, et la scène déplorable qui l'a suivie, sans un frisson de terreur, et on ne conçoit pas comment l'administration des postes peut encore patroner à Berne et ailleurs l'emploi de ces abominables véhicules, qu'en dépit du bon sens et des lois de la gravité on s'obstine à surcharger, au sommet, de voyageurs et de bagages, sans augmenter la distance des roues, condition nécessaire de stabilité de ces véhicules informes. Pour ma part, je me sens beaucoup plus en sureté dans un vagon de chemin de fer cheminant à toute vitesse, que perché sur un de ces omnibus de gare, lorqu'il descend en pleine carrière une route à contours un peu vifs. On sait qu'après un procès, les entrepreneurs du service d'omnibus entre Bex et Saint-Maurice ont été condamnés à payer des dommages et intérêts assez considérables à quelques unes des victimes de l'accident; quant à la confédération, chargée de l'entretien de ce malencontreux pont, qui fait partie des ouvrages de fortification, elle a réussi à se tirer de ce mauvais pas, sans y laisser quoique ce soit de ses économies. L'entrée de Saint-Maurice n'est pas brillante de ce côté, mais les travaux de démolition, destinés à faire disparaître les masures qui retrécissent la route et la repoussent au pied du rocher, font foi que l'esprit du siècle commence à avoir aussi raison à Saint-Maurice des tradi-

tions du passé, dont toute la ville porte si profondément l'empreinte.

A droite, en entrant dans la rue principale de la ville, on aperçoit, se profilant sur un immense mur de roc gris, le clocher élancé de l'église Abbatiale et une partie des batiments de l'abbaye, resserrés entre cette muraille et la rue que suit dans toute sa longueur la route d'Italie. Plusieurs des maisons qui la bordent se font remarquer par la hauteur des fenêtres, la régularité et une certaine élégance des lignes d'architecture qui témoignent que Saint-Maurice a vu des temps meilleurs. C'est à l'extrémité orientale de cette rue que s'élève en retrait, au milieu d'une pelouse entourée de beaux arbres, la jolie maison de M. Barman, notre ex-ministre à Paris. En attendant que le chemin de fer, qui débouche entre la ville et le curieux rocher qui la domine, lui crée un avenir, Saint-Maurice vit de son passé, de son abbaye, de sa route et des pensions qu'y reçoivent surtout de Naples et de Rome, un nombre proportionnellement très grand d'officiers en retraite. Saint-Maurice, Monsieur, tire 20 mllle francs par an de pensions! me disait, en appuyant sur le chiffre et avec une expression de légitime orgueil, un quidam que je rencontrai sur le balcon de l'hôtel. Dites après cela que les services étrangers ne sont pas populaires en Valais. L'hôtel de ville, un assez beau bâtiment, porte l'inscription suivante : Christiana sum ab anno LVIII. L'église paroissiale se dresse au milieu de beaux arbres, à l'extrémité de la ville, près des anciens remparts.

Quant à l'abbaye, c'est un vaste bâtiment gris, à un seul étage, avec deux grandes cours intérieures et des corridors voûtés d'un bel effet. Au fond de l'un de ces corridors, dans la partie du bâtiment la plus voisine du rocher, un des pères augustins, qui voulut bien m'accompagner dans l'abbaye, me fit voir quelques arceaux d'un style gothique très pur, seuls restes de l'ancienne église abbatiale, qui a été détruite à plusieurs reprises par des éboulements de pierres descendues du mur de trois ou quatre cents pieds de hauteur, qui la domine à pic. Le clocher seul, qui compte près de 900 ans d'existence, a bravé l'action destructrice des temps, et élève encore aujourd'hui vers le ciel sa flèche octogone et les 4 petits clochetons qui entourent sa base. La cour fermée, destinée aux récréations des élèves du collége de l'abbaye, est comprise entre le corridor et

le rocher, et a une trentaine de pas en largeur. Les dortoirs des élèves, dont le nombre s'élève à une cinquantaine, se composent de cellules plus que simplement meublées, situées dans les combles. Les élèves internes, me dit mon guide, sont nourris, blanchis et instruits à raison de trente francs par mois, somme bien modique aujourd'hui, et qui serait sans doute insuffisante, si les revenus de l'abbaye ne venaient combler le déficit. L'intérieur de l'église abbatiale est fort beau et orné de peintures à fresque, encore très-fraîches; derrière une grille est la chapelle dite du Trésor qui renferme dans une armoire secrète ce que l'abbaye possède encore de précieux cadeaux offerts par la piété des rois, et échappés aux pillages, aux envahisseurs, et aux sécularisations. C'est entr'autres la châsse qui doit renfermer les ossements de Saint-Maurice; l'anneau de ce saint guerrier, singulier spécimen de joaillerie romaine, une mitre ornée de pierreries, présent de l'antipape Félix V, le fameux vase de Sardoine monté en or, donné à l'abbaye par Charlemagne, une aiguière d'or fin, avec des ornements de style oriental provenant du même empereur, auquel le grand kalife Haroun al Raschid doit en avoir fait hommage; malheureusement le lendemain de ma visite était un jour de grande fête religieuse, l'église était déjà envahie par les paysans venus du dehors, et le père trésorier était absent ou empêché, de sorte que la vue de ces trésors m'a été interdite et m'a fait regretter vivement de n'avoir pas assisté l'année précédente à la réunion de la société d'Histoire de la Suisse romande, qui eut lieu à l'abbaye de Saint-Maurice. Toutes ces merveilles avaient été extraites de leur cachette et étalées sur une table, de manière à pouvoir être étudiées commodément sous toutes leurs faces, palpées même par messieurs les membres de la société, qui furent abreuvés des meilleurs crus de l'abbaye, comme ils l'ont été récemment au château du Chatelard. Ce que nous ont raconté les journaux et certains assistants, confirme pleinement la supposition que nous émettions, dans le numéro précédent de la Revue, sur le contenu de l'étage, inférieur de la tour du Chatelard, qui risquait ce jour-là de devenir une véritable oubliette. Décidément la réception de M. de Montalembert, comme membre de la société, aurait été plus convenable l'an passé dans la salle du chapitre de l'abbaye. Le tunnel, dont le percement vient d'être récemment achevé, débouche à quelques pas

du monastère; c'est un fort beau souterrain à deux voies, long de 500 mètres et creusé dans un calcaire noirâtre compacte, qui ne nécessite pas un revêtement en maçonnerie. Messieurs les chanoines de Saint-Maurice voient sans grand chagrin ce produit des temps nouveaux, à en juger par ce que me disait celui d'entr'eux que je rencontrai, car ils comprennent de quelle utilité réelle doit être pour le Valais tout entier cette grande voie de communication, qui est destinée à donner de l'essor à l'exportation de tous les produits bruts, vins, fromages, minerais, bois, anthracites, marbres, qui abondent en Valais, et trouveront leur débouché naturel à Genève lorsque la ligne ferrée aura été continuée sur la rive gauche du Léman jusqu'à ce centre, dont l'importance augmente chaque jour. Outre des archives précieuses, l'abbaye renferme un petit musée d'histoire naturelle, dû en grande partie au docteur Beck de Saint-Maurice, médecin et ornithologiste distingué, qui s'en occupe avec le plus vif intérêt. Des oiseaux fort bien montés, une jolie collection de reptiles, et spécialement de magnifiques crustacés de la Méditerranée, envoyés de Naples par M. Beck père, y attirent l'attention, et sont utilisés pour l'enseignement qui se donne à l'abbaye.

L'intérêt que M. le docteur Beck a su faire partager à Monseigneur l'évêque de Bethléem inpartibus, abbé crossé et mitré du couvent, pour cette collection, la peine que se donne notre collègue pour l'augmenter et y faire entrer tout ce qu'il recueille d'intéressant, ne peuvent manquer de porter leurs fruits, et il est vraiment remarquable de trouver aujourd'hui dans un couvent du Valais un musée d'histoire naturelle, une œuvre de l'esprit moderne, sous le toit qui abrite les vénérables reliques d'un antique passé. Mais on s'oublierait facilement à Saint-Maurice auprès de M. le chanoine et du docteur Beck; aussi hâtons-nous de regagner le pont et de donner un instant d'attention aux travaux de fortification qui en défendent l'abord.

Saint-Maurice est un point stratégique important, la clef de la vallée du Rhône, et si jamais le besoin s'en faisait sentir, il suffirait de quelques jours pour élever sur le plateau de Verrossey et sur la colline vaudoise, en face des ouvrages plus considérables que ceux qui s'y trouvent, et suffisants pour commander la route d'Italie, et rendre sinon impossible, au moins très

difficile l'entrée d'une armée descendue du Valais dans le bassin du Léman. La position de Saint-Maurice a cela de particulier qu'elle peut être défendue des deux côtés, et couvre le Valais contre une attaque venant de l'ouest. Cependant, pour profiter complétement du relief des localités et de ce qu'a fait la nature pour cette position, il serait indispensable de couronner la colline vaudoise d'une série d'ouvrages commandant à petite portée le vallon verdoyant qui remonte en pente douce vers le village de Lavey et redescend du côté de Bex en contournant la colline de la tour de Duyn ; c'est en effet la seule voie par laquelle il soit possible à une division ennemie de tourner la position ; mais cette tentative serait toujours très-imprudente, car pour arriver de la route d'Italie sur celle qui mène aux bains de Lavey, resserrés entre le Rhône et les contreforts de la dent de Morcles, il faudrait passer cette impétueuse rivière près de Lavey et s'avancer, pendant près d'un quart de lieue, entre le Rhône et la montagne, sous le feu des canons à longue portée, placés au sommet des parois du défilé. Il suffit pour s'en convaincre d'assister aux exercices de tir qui ont lieu chaque année à Saint-Maurice. Nulle part dans nos places d'armes fédérales, les détonnations de la grosse artillerie n'ont plus de retentissement qu'au milieu de cet hémicycle gigantesque, et en augmentant les charges, les obus de 24 qui viennent frapper de plein fouet la base du rocher, situé entre Lavey village et Lavey les bains, auraient encore assez de force pour balayer en ricochant la route des bains et venir éclater près de là. D'ailleurs un petit ouvrage en plaine, dont la droite s'appuie au Rhône et la gauche à la route, et qui commande toute la rive droite de la vallée, pourrait être complété et armé en cas d'aggression venant de ce côté. Il y a quinze ans que sous le régime de la paix, à tout prix ces considérations auraient sans doute paru superflues ; mais aujourd'hui, en face d'un horizon politique couvert d'un brouillard épais, que du jour au lendemain la volonté d'un seul peut balayer, le langage du canon a repris du crédit, et la pensée sérieuse et réfléchie se porte d'elle-même sur des éventualités de conquêtes et d'invasion qui pourraient mettre en vrai péril notre fameuse neutralité. Si le premier consul a osé faire franchir en hiver, à une armée traînant de l'artillerie, le périlleux passage du Saint-Bernard, il a créé plus tard la route du Simplon, et c'est bien avec la pensée

d'ouvrir aux aigles françaises une voie plus facile pour atteindre au cœur de la Lombardie. Aujourd'hui l'empire vit, les conceptions de Napoléon Ier sont en partie réalisées autant que le permet la différence des époques, et si jamais les fortifications de St-Maurice devaient être occupées et armées, ce serait peut-être du côté du Léman qu'il faudrait garnir leurs embrasures, au cas où le peuple suisse voulût faire respecter sa neutralité. Mais quoique l'avenir décide, espérons que Saint-Maurice n'entendra jamais d'autres canons gronder que ceux qui, servis par nos artilleurs, y attirent des visiteurs étrangers à l'époque des exercices annuels de tir.

Du pont de Saint-Maurice, la route qui conduit aux bains suit en la dominant la rive droite du Rhône, et passe au-dessous du village de Lavey, qu'on devine plutôt qu'on ne l'aperçoit, au milieu de son vallon, caché dans ses vergers et derrière les massifs de feuillage d'une allée magnifique, qui descend en pente douce vers la grande route, et cesse avant de l'atteindre, au bord d'un petit marais à gauche. La chaussée conduit au pied du rocher presque vertical, contre le quel viennent rebondir les boulets, quand le canon parle sur les fortins de Saint-Maurice; ce promontoire calcaire s'avance vers le Rhône et sépare du vallon de Lavey une petite plaine, plantée de longues tiges de maïs, reserrée entre le torrent et les escarpements arides, çà et là tapissés à leur base de quelques petites vignes créées à grand'peine sur le talus rapide, que la destruction lente du rocher a créé à sa base de ses débris. C'est l'endroit où à droite, entre la route et la rivière deux petits bastions gazonnés réunis par un front et défendus par un fossé, regardent en face les bains de Lavey, dont là les toits gris miroitent au soleil à un kilomètre de là. Tout est changé dans le paysage, l'ombre a fui, un soleil ardent inonde de lumière les rochers rougeâtres à couches contournées socle calcaire, qui dérobe à la vue la Dent-de-Morcles qu'il supporte, tandis qu'au sud, la pointe septentrionale de la Dent-du-Midi, se dresse nue, unique, pointue comme un coin gris-bleu au-dessus d'une montagne plus rapprochée, appelée Tanaire, haute de 1878 mètres, et croupe d'un des trois arcs-boutants qui supportent au nord la cime terminale. C'est entre cet avant mont et le mur qui surplombe Saint-Maurice, que s'ouvre la gorge sauvage d'où s'échappe le torrent, auquel ses fougues ont valu le méchant sur-

nom de Mauvoisin. Plus loin, à gauche, le Salentin, se rattache au massif principal par une arête déchiquetée dont à de grands intervales des pans entiers s'éboulent et viennent inonder la grande vallée de leurs chistes délités, imbibés d'eau et transformés en une coulée de boue qui descend dans la vallée comme la lave d'un cratère. La dernière de ces catastrophes a eu lieu en 1835, et dès lors la végétation et çà et là quelques cultures n'ont encore recouvert que partiellement l'immense cône de déjection, que ces coulées successives de matériaux boueux ont poussé en refoulant le Rhône, jusqu'au pied de la paroi opposée de la vallée. Les bains de Lavey sont précisément situés à la périphérie de cône, sur la bande étroite du terrain qui sépare la rivière du socle de roche calcaire au dessus et derrière lequel le petit village de Morcles est caché à 1165 mètres, au pied de la dent qui porte son nom. Les bains de Lavey se composent d'une agglomération de constructions à toits d'ardoises, parmi lesquelles le bâtiment principal destiné à loger les baigneurs se distingue à ses vastes proportions, à ses trois étages et à ses murs gris ; vis-à-vis, au pied du rocher ou plutôt des buissons qui en tapissent la base, on remarque une longue maison à deux étages, où demeure le médecin, des remises et le bâtiment des bains, vaste quadrilatère très-bas qui est séparé par une pelouse, au milieu de laquelle s'élève une chapelle, d'une grande maison à un seul étage, destiné aux malades que l'hospice cantonal de Lausanne envoie faire des cures à Lavey. Il n'y a pas encore de grands arbres près des bains et un bois de pins plus ou moins rabougris, coupé de petits sentiers, sépare le groupe de bâtiments du Rhône qui roule ses ondes blanches et tumultueuses au fond du lit semé de gros blocs qu'il s'est creusé, dans le terrain d'éboulis grisâtre, aride et desséché sur lequel se trouvent les bains. Ce manque d'ombre, cette sécheresse du sol, la reverbération de la lumière et de la chaleur, sur le rocher voisin, rendraient la chaleur presque insupportable à Lavey, s'il ne s'échappait du Rhône, qui mugit à quelques pas, des bouffées d'air rafraichi au contact de l'eau de fonte des glaciers du Valais.

Le pont suspendu qui réunissait jadis les deux rives est aujourd'hui détruit, et au pied de sa culée, un pavillon construit au bord du courant, permet aux baigneurs de se plonger sans danger dans l'eau froide et met ainsi à la disposition du méde-

cin des bains un second et puissant moyen d'action sur les constitutions délabrées de ses malades. En amont, quelques digues, formées de gros blocs entassés, soutenus par de fortes pièces de bois, rompent la violence du courant, déterminent au dessous d'elles la formation de remous, où les truites du Léman, viennent se reposer lorsqu'elles remontent le Rhône, et d'où elles entrent dans les grandes nasses ou nançoirs qui s'ouvrent dans les digues. La pêcherie de Lavey a de l'importance et l'état l'afferme aux tenanciers des bains pour une somme qui s'élève chaque année ; j'aime à croire que les baigneurs profitent quelquefois des beaux poissons qui à quelques pas d'eux, entrent sans s'en douter dans ces nasses perfides.

Les bains de Lavey doivent leur existence à ces pécheries, en ce sens, que ce fut en déplaçant des pierres dans le lit du Rhône pour réparer une de ces digues, qu'en 1813 un habitant de Lavey découvrit les sources chaudes qui venaient y sourdre ; il n'y attacha pas grande importance, car il ne communiqua sa découverte qu'à quelques personnes et ne fit rien pour l'utiliser. Le 27 février 1831, de nouvelles réparations de nançoirs firent retrouver le filet d'eau chaude dans le lit du Rhône, et dès l'année suivante l'Etat prit les mesures nécessaires pour isoler et encaisser la source ; la première année, les hautes eaux firent interrompre les travaux à la profondeur de 12 pieds. Pendant l'hiver de 1832 à 1833, on réussit à faire descendre le puits creusé dans les galets du Rhône, à une profondeur de 26 pieds au-dessous du niveau de l'eau, et à le garnir d'un revêtement de bois de mélèze au milieu duquel l'eau montait d'elle-même par un tube vertical, jusqu'au niveau des tuyaux de bois, qui la conduisent à l'établissement des bains ; le manque de terrain suffisant près de la source et la chute des pierres roulantes ont forcé de l'éloigner de près de six cents mètres de la source. A cette époque, les eaux thermales indiquaient 30 à 34° R. et arrivaient aux bains avec 27 1/2 à 29° R., la source en fournit un volume de 2 pieds cubes par minute, chiffre bien suffisant pour alimenter les baignoires de l'établissement.

En 1856, on crut nécessaire de renouveller l'encaissement de la source, et de la capter à une profondeur plus considérable. Pendant tout le temps nécessaire au creusage du puits, l'eau fut épuisée par trois relais de vigoureux ouvriers qui mettaient en mouvement des pompes puissantes, enfin arrivé à plus de soi-

xante pieds de profondeur, on vit la source sourdre d'une fissure du gneiss, et on réussit à établir sur terrain solide les fondations d'une tour qui fut élevée en blocs de marbre cimentés. Pendant la construction de cette maçonnerie les ouvriers eurent beaucoup à souffrir de la chaleur et des vapeurs des eaux que les pompes épuisaient à mesure ; on rencontra des nappes d'eau froide qu'il fallut écarter, ce fut qu'à grand'peine et à grands frais qu'on put amener à la surface du sol le tube de marbre, de près de trois pieds de diamètre, dans lequel remontent les eaux thermales. L'avenir décidera si ces couteux travaux doivent être définitifs et s'il sera nécessaire de détourner une partie des eaux du Rhône, afin d'obtenir une chute suffisante pour faire marcher une machine hydraulique, destinée à faire arriver les eaux chaudes du puits à un niveau plus élevé que celui qu'elles atteignent aujourd'hui. Ce niveau devrait être tel que ces eaux pussent s'écouler rapidement vers les bains par des tuyaux exposés à la chaleur solaire plutôt qu'à l'action refroidissante des eaux du Rhône, qui dans les crues les atteignent aujourd'hui à travers le sol perméable dans lequel ils sont renfermés. Ce système, en évacuant l'eau du puits à mesure qu'elle le remplit par le bas, empêcherait la stagnation de l'eau entre ses murailles de pierre et le refroidissement qui en est la conséquence nécessaire, quoiqu'il en soit dans des conditions aussi peu favorables, c'est toujours une grave affaire que de toucher à des sources aussi précieuses.

Les bains de Lavey doivent incontestablement une partie de la vogue méritée dont ils jouissent, à la personnalité des praticiens auxquels le gouvernement vaudois a toujours confié le soin des malades que l'hospice de Lausanne envoie à Lavey. Le Docteur Lebert, aujourd'hui professeur distingué de clinique à l'université de Zurich, a été pendant plusieurs années le médecin de Lavey, et aujourd'hui le Dr Cossy, d'Aigle, continue à soigner et à diriger dans l'emploi des eaux les nombreux malades qui affluent chaque été dans l'établissement. M. Cossy, dispose de moyens d'actions divers, dont il varie l'emploi selon les cas. Les bains d'eau de Lavey, pure ou fortifiée d'eau mère, les bains froids du Rhône, et particulièrement des douches chaudes, auxquelles il reconnaît une action énergique, sont pour lui de puissants moyens curatifs. Entre les mains de doucheurs intelligens, le jet d'eau chaude, dont on peut faire varier à vo-

lonté le calibre, la force de projection, la durée d'action, devient un modificateur énergique de la vitalité des organes malades. Ce choc des mollécules liquides sur la peau, l'ébranlement qu'elles communiquent aux tissus nerveux et vasculaires sous jacents, contribuent à rétablir une nutrition normale dans les organes engorgés et à y augmenter l'énergie de la résorption que la pénétration dans l'organisme des sels iodés que renferment les eaux mères surexcite encore.

L'eau de Lavey dont la température était avant les derniers travaux à la source de + 43° centigrades et aux bains de + 36° centigrades, est incolore et limpide ; elle a une odeur sensible d'œufs pourris, due à l'hydrogène sulfuré qu'elle contient et une saveur légèrement alcaline et sulfureuse, elle renferme de l'azote en dissolution, et en fait de matières fixes, elle contient du sulfate de soude et du sel marin ensemble un peu plus d'un gramme par litre, les autres substances salines y sont renfermées en quantité beaucoup plus faible encore. Prise en boisson cette eau ne provoque pas de nausées, elle augmente l'appétit, purge à peine et a une action diurétique assez prononcée, mais c'est particulièrement utilisée sous forme de bains et de douches, que son action est la plus énergique. Il résulte des observations de MM. Lebert et Cossy, que la cure de Lavey est particulièrément bienfaisante dans les cas de rhumatismes articulaires ou musculaires passés à l'état chronique ; dans les différentes formes d'affections scrupluleuses, des glandes, de la peau et particulièrement des os et des articulations, dans plusieurs formes de maladies cutanées, et enfin dans certaines névroses et paralysies où l'on fait intervenir selon les cas les douches froides, les douches chaudes ou alternativement les douches froides et chaudes. C'est à M. Lebert qu'on doit d'avoir introduit à Lavey l'emploi des eaux mères des salines de Bex que l'on mélange aux bains d'eaux thermales, dans une proportion variable, qui peut s'élever jusqu'à 12 ou 15 pots par bain. Cette eau mère a une saveur très-désagréable et renferme essentiellement du chlorure de magnésie, des chlorures de calcium, de sodium et de potassium, du sulfate de soude en proportions à peu près égales, équivalant ensemble à celle du chlorure de magnesium. Enfin l'analyse y décèle une petite proportion de iodures et surtout de bromures alcalins. Cette eau mère s'emploie aussi à l'intérieur à la dose de quelques cuillerées à café selon l'effet

qu'elle est destinée à produire. C'est probablement à l'adjonction de l'eau mère aux bains d'eau thermale, que l'eau de Lavey doit en partie ses excellentes propriétés curatives dans les différents genres d'affections scrophuleuses, propriétés qui néanmoins appartiennent aux eaux de Lavey utilisées seules. Nous l'avons déjà fait remarquer, Lavey possède à la fois trois moyens puissants d'action sur l'organisme, ses eaux thermales, les eaux salines de Bex, et les eaux glacées du Rhône, moyens qu'on ne rencontre à l'ordinaire que disséminés; le nombre des malades qui viennent à Lavey chercher la guérison ou au moins une amélioration à leurs misères est chaque année plus considérable, plus que suffisant pour qu'un médecin aussi bon observavateur que l'est M. Cossy ait depuis des années déjà, acquis cet éminent discernement qui lui fait varier, combiner et appliquer à chaque cas particulier les moyens d'action qu'il a sous la main de façon à en obtenir le maximun d'effet curatif.

La découverte récente encore de la source thermale de Lavey, a été un bienfait pour le canton de Vaud tout entier, car jadis les pauvres, affectés des différentes formes de scrophules, de rhumatismes, de maladies d'os, n'étaient reçus que difficilement dans les hôpitaux qui en eussent été encombrés ou n'y pouvaient faire que des séjours insuffisants, à amener une modification assez profonde de leur constitution pour assurer leur guérison. Lavey épargne au canton de Vaud des tonnes d'huile de foie de morue. Après avoir examiné l'emplacement de la source le visiteur venu à Lavey fera très-bien de remonter pendant un quart d'heure le chemin du village de Morcles jusqu'à un hameau de quelques maisons appliquées aux pentes roides et verdoyantes du terrain de gneiss, qui traverse le Rhône au-dessus de Lavey et vient supporter les terrains calcaires dont sont formées les sommités de la Dent de Morcles. De ce point rapproché de la frontière du Valais, la vue s'étend au loin sur la vallée du Rhône, dont l'aspect est aussi sévère et triste qu'il était riant et gracieux avant Saint-Maurice. Au delà de ce hameau, des vignes ont été créées au milieu du taillis sur une pente rapide, verdoyante et parsemée de chalets, qui remonte très-haut jusqu'à des parois de rochers calcaires dont les étages superposés dominent les gneiss et finissent par des festons dont le plus élevé est précisément la Dent-de-Morcles. Mais il est temps de revenir sur nos pas, Saint-Maurice est déjà en

partie dans l'ombre, ainsi que son hermitage de Notre-Dame-du-Sex, appliqué sur une corniche de son rempart naturel ; comme un nid de guèpes au mortier d'un mur.

La vallée valaisanne qui s'ouvre en face de Bex, est la première des grandes vallées latérales qui débouchent du sud au nord dans celle du Rhône. Le val d'Illiers, c'est le nom de cette contrée charmante, est aujourd'hui avec la vallée de Zermatt, l'un des recoins les plus fréquentés du Valais, grâce aux localités de Morgins et de Champéry, qui offrent aux étrangers des facilités de séjour au milieu d'un pays alpestre où la nature est splendide et où les mœurs ont conservé leur originalité primitive.

La petite ville de Monthey, construite au sommet du grand cône d'alluvien de la Vièze, est le point de départ obligé de toute excursion dans la vallée dont elle ferme pour ainsi dire l'étroit débouché ; Monthey a tout un autre aspect que Saint-Maurice. Un sol fertile, des vignobles bien cultivés, des marchés où afflue chaque semaine toute la population des villages du vallon, une grande verrerie, dont les produits trouvent un écoulement facile, le voisinage peut-être du canton de Vaud, valent à Monthey une aisance, dont on s'aperçoit au premier abord aux maisons de constrution récente et fraichement peintes, qui encadrent la place principale du bourg, décorée par une fontaine et une promenade plantée de platanes. Pendant que l'hotesse de la Croix-d'Or, une maîtresse d'hôtel vive, avenante empressée s'il en fût, fait chercher dans le bourg les chevaux ou mulets, destinés aux dames qui veulent monter à Champéry ou à Morgins, on a le temps de parcourir le bourg et de parvenir à l'église de Chouex, à travers la forêt de châtaigniers qui revêt les premières pentes de la montagne. La vue sur la plaine et la haute chaîne des Diablerets, qui borne l'horizon au nord est ravissante de cette terrasse située en face du Montet, elle a presque les mérites de celle que nous avons déjà admirée du pôle opposé du cirque immense sur les premiers gradins du quel nous sommes assis. Après avoir contemplé à loisir le bassin de Bex et son gigantesque encadrement on fera bien de redescendre directement vers la route de Saint-Maurice, et de

rentrer au bourg, en donnant un instant d'attention à la grande plantation de mûriers de M. de Torrente et à la magnanerie qui fait face à la grande route. Plus loin, près du pont couvert de la Vièze, les bâtiments de la verrerie qui sortent du milieu des noyers, se font remarquer à leurs toits noircis ; les grandes chaleurs de l'été ont déjà fait éteindre les feux et interrompre les travaux, de sorte qu'il est impossible d'assister aux curieuses opérations que les verriers font subir au verre et au cristal pâteux et incandescent, pour en fabriquer les mille objets de première nécessité ou de luxe que Monthey a exposés à Berne, et qui lui ont valu tous les suffrages.

L'église principale de Monthey s'élève à l'extrémité opposée de l'endroit à gauche de la route qui conduit à Colombey. Récemment construite, à peine achevée, cette église témoigne par ses grandes proportions et le luxe de ses matériaux de la prospérité de Monthey; toutes ses grandes lignes d'architecture sont en granit gris ainsi que les deux belles colonnes monolythes qui supportent le fronton avancé de ce monument. Les blocs de granit erratique qui ont fourni cette belle matière architecturale, abondent au-dessus de l'église, dans la forêt de châtaigniers et au bord du vignoble qui couvrent les pentes de la montagne par laquelle commence la chaine des Alpes du Chablais. Il est difficile de se figurer le nombre et les dimensions de ces blocs énormes de granit gris, descendus de la vallée de Ferret, sur le dos de l'ancien glacier du Rhône, qui les a déposés sur ce promontoire. Plusieurs de ces blocs sont colossaux. L'un d'eux, isolé au bord des vignes porte sur son large sommet un pavillon et un petit jardin, sa circonférence au niveau de la vigne est de 65 mètres au moins, et la hauteur de ce qu'on en voit dépasse 6 mètres. Ce rocher, grâce à son couronnement blanchi à chaux s'aperçoit de très-loin. Cette bande de blocs s'étend du côté de Colombey sur une longueur de trois kilomètres et une largeur qui varie de 100 à 250 mètres, elle est située à 130 mètres au-dessus du Rhône, et uniquement formée de blocs de granite à gros cristaux de feldspath venant tous de la haute chaine de montagnes, continuation orientale de la chaine du Mont-Blanc, qui borde la vallée de Ferret du côté nord nord-ouest. Ces débris sont donc aujourd'hui à plus de 11 lieues de leur

point de départ. Celui de ces blocs, dont nous avons déjà parlé, appelé la pierre des marmettes, a 60 mille pieds cubes, plusieurs autres sont presqu'aussi colossaux et beaucoup dépassent 10 mille pieds cubes en volume. L'un de ces blocs surnommé la pierre à Dzo, est irrégulier, polièydrique et perché sur un autre où il est retenu par un troisième bloc plus petit et fendu verticalement, sans l'appui duquel il se précipiterait sur le bourg de Monthey. Il est presque superflu de dire qu'une visite aux blocs de Monthey, convaincra chaque observateur de l'absurdité de la théorie des courants appliquée au transport des blocs erratiques. Dans son Essai sur les glaciers, feu M. de Charpentier s'exprime comme suit à l'égard de cette moraine : « Je ne crois pas commettre une exagération en comptant la bande de blocs erratiques de Monthey, parmi les objets les plus curieux, les plus remarquables et les plus instructifs que l'on puisse trouver dans les Alpes. Ces blocs jetant beaucoup de jour sur la cause préabable du transport des blocs erratiques, nous invitons les géologues qui visitent la Suisse occidentale à aller voir ce dépôt vraiment extraordinaire. Nous recommandons également cette course aux peintres paysagistes et à toutes les personnes d'un esprit assez cultivé pour aimer la contemplation des grands phénomènes de la nature et pour savoir en jouir.» On ne peut que s'associer à cette opinion du géologue célèbre dont le cimetière de Bex garde les restes sous un simple fragment de bloc erratique reposant sur un socle de marbre noir ; les blocs erratiques de Monthey sont réellement ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ce genre et il est prudent de les visiter pendant qu'ils existent encore, car on commence à s'en servir comme pierre à bâtir. La construction de l'église de Monthey en a fait détruire beaucoup et celle de la route commencée qui est destinée à rejoindre Val d'Illiers, en fera éclater bien d'autres, sans compter que cette route servira à conduire au loin de nouveaux fragments de ces singuliers débris de montagnes. Quelque dur que soit le granite, à force de patience, la pointe d'acier y creuse sa voie et les coins enfoncés dans ces trous disposés en lignes droites finissent par faire éclater tout à coup les plus gros blocs, dans lesquels on réussit ainsi à trancher des dalles de toutes dimensions et de toutes épaisseurs. Les ouvriers italiens s'entendent parfaitement à ce travail du granite et depuis que la construction des chemins de fer en a attiré beaucoup au pied du Jura,

ils ont commencé à exploiter et à détruire les nombreux blocs erratiques, couverts de mousse, que recèlent encore nos forêts de chênes et de sapins. C'est sans doute avantageux pour les constructeurs et les propriétaires des forêts, mais ce n'est pas sans un sentiment pénible que le géologue et l'antiquaire voient disparaître un à un, ces blocs vénérables, dont plusieurs ont dû servir d'autels sanglants aux premiers habitants de nos contrées, à en juger par les petites excavations régulières dont ils sont couverts et par les instruments de bronze, les couteaux de sacrifices, les vases antiques de verre qu'on découvre quelquefois au-dessous d'eux. Les chasseurs de blaireaux y perdront aussi, car cet animal fouisseur choisit souvent le sol protégé par ces pierres énormes pour y creuser son terrier.

Mais c'est assez de temps donné à Monthey, et il me tarde de pénétrer dans le beau vallon d'Illiers. Encore un regard d'adieu au bassin de Bex et quelques mots à l'adresse de l'anonyme de Villeneuve, auteur d'un communiqué du Nouvelliste qui a été reproduit comme à l'envi par d'autres journaux vaudois. Mes lecteurs me pardonneront, je l'espère, une citation empruntée au canton de Vaud, ouvrage classique de M. Vuillemin, professeur honoraire à l'académie de Lausanne, qui n'est assurément pas le *touriste au pied léger*, du bourgeois de Villeneuve, blessé par mon appréciation fort inoffensive de sa ville natale. Voici, au risque d'irriter et plus vivement que la première fois, la fibre de cet honorable correspondant du Nouvelliste vaudois, ce qu'on lit à l'article Villeneuve de l'ouvrage précité publié en 1849. Il faudrait que dès lors les choses eussent bien changé pour que cette appréciation fut aujourd'hui tout à fait surannée... « Berne conserva cette fondation (l'hôpital) et ce fut le gouvernement vaudois qui réunit les biens de l'hôpital de Ville-Neuve au fond de l'hospice cantonal. Cependant longtemps après, on jetait encore du pain par une ouverture à chaque bourgeois qui venait sonner le samedi à la porte de l'hôpital; ces largesses inconsidérées et l'air pesant des marais du voisinage ont contribué pour leur part à entretenir les habitants de Ville-Neuve *dans leur insouciance et leur paresse traditionnelles*.

Les gens de Montreux viennent planter jusque près de Ville-Neuve leurs pommes de terre, leurs choux et leur carottes. Une société dite des gueux, s'était proposé pour but, une joyeuse insouciance. Celui qui ne possédait rien pouvait seul en devenir

membre. Au lieu d'écus, les gueux remplissaient leur caisse de pierres plates, ils avaient leur président, leur caissier, leur bannière, et paradaient au bruit des tambours et des fifres. Une médaille conserve le souvenir de cette corporation.

L'établissement du canal du Rhône, le désséchement des marais, la cessation de ces aumônes inconsidérées, promettent à Ville-Neuve un meilleur avenir. Les fièvres intermittentes ont déjà cessé depuis qu'une alimentation meilleure, et plus de propreté se sont introduites dans la population, mais malgré celà, le soleil se lèvera toujours plus tard à Ville-Neuve qu'à Montreux, et *le vent du nord y soufflera toujours du col de Chaude...*

..... Il y a toujours au débarcadère de Ville-Neuve beaucoup de barques chargées de bois, de plâtre et d'ardoise. Ville-Neuve n'en possède pas, on y compte seulement 4 bateaux, 2 bateaux de pêcheurs et 10 bateliers.

Voilà pour le fond du litige, le correspondant du Nouvelliste peut désormais s'en prendre à M. Vuillemin, si celà lui convient; pour ma part, je lui ferai remarquer que si Ville-Neuve ne souffre pas du voisinage des marais, c'est probablement au vent de la montagne qu'elle le doit. Notre climat est très-sain au pied du Jura, les phtysiques n'y sont pas plus nombreux qu'ailleurs, (et il y en a malheureusement partout) et cependant le vent froid de la montagne descend chaque soir d'été jusqu'au bord du lac, et rafraîchit l'air. Mais aussi nous ne prétendons pas jouir du climat de Montreux.

Dr Vouga.

(La suite au prochain n°.)

La correction de l'article du précédent numéro ayant eu lieu en l'absence de l'auteur, il s'y est glissé quelques fautes que le lecteur est prié de corriger.

Pages 517	lignes 27	au lieu de	*droit*	lisez	*gauche.*
519	30	id.	*Venet*	»	*Venetz.*
522	38	id.	*Cace*	»	*Cau.*
523	8	id.	*Cace*	»	*Cau.*

Pages 526	lignes 37	au lieu de	*1854*	lisez »	*1584.*
527	18	id.	*grandnaire*	»	*grandnacré.*
527	31	id.	*plaine. Créée par le Rhône, cette*		
		lisez :	*plaine créée par le Rhône. Cette*		
528	18	au lieu de	*Gironne*	lisez	*Grionne.*
529	17	id.	*voguer*	»	*vaguer.*
530	39	id.	*ancolia*	»	*aquilégia.*
532	15	id.	*Düyx*	»	*Duyn.*
»	16	id.	*choisies. Sur*	»	*choisies sur.*
»	17	id.	*Bex, les*	»	*Bex. Les.*
534	5	id.	*plissement*	»	*glissement.*
»	40	id.	*de ses pentes*	»	*des pentes.*
535	2	id.	*unes*	»	*uns.*
536	3	id.	*énorme*	»	*arrondi.*
538	29	id.	*à droite*	»	*à gauche.*
»	34	id.	*saumâtre*	»	*jaunâtre.*

LES RHODODENDRON.

Certaines formes végétales sont spécialement affectées à l'ornementation des différentes régions du globe terrestre. Ainsi, dans le monde entier, les belles fleurs des Nymphœacées flottant à la surface des eaux douces et tranquilles, charment les yeux du rêveur et du paysagiste. En Europe et dans l'Amérique du nord, ce sont les Nénuphars blancs et jaunes; en Afrique, les espèces à fleurs bleues; dans l'Inde, les *Euryale* et les *Nelumbium*, enfin dans l'Amérique tropicale, cette magnifique *Victoria* qui épanouit à la surface des eaux tièdes de ces contrées, les plus grandes fleurs et les plus belles feuilles connues. En général, ce n'est point une même famille de plantes qui caractérise la physionomie végétale des mêmes terrains, sous les différentes latitudes. Le climat modifie les formes et les nuances des plantes dominantes. Ainsi les plateaux glacés de la Laponie sont revêtus du Lichen des rennes, interrompu par des touffes de bouleau nain. Les *Causses* des Cévennes sont la station privilégiée des Labiées odoriférantes. Les sables du Holstein, de la Westphalie et de la Sologne, sont occupés par les Bruyères que l'homme est impuissant à arrêter dans leur marche. Les Garigues et les sables de la région méditerranéenne se couvrent d'arbrisseaux parmi lesquels dominent le chêne Kermès, le Pistachier térébinthe et le Myrte. Malgré ces différences, certains types végétaux se retrouvent invariablement dans les mêmes localités des différents climats européens. Les montagnes de Norvége et de Suède sont ornées de sapins noirs et de pins sylvestres: ce sont les pins pignons, ceux d'A-

lep et le sapin blanc, qui dominent dans celles du pourtour méditerranéen. Le chêne rouvre est l'arbre monumental des forêts du nord, le chêne vert celui des bois du Midi. Il faut aller jusqu'en Egypte pour trouver le dattier et les *acacia*, remplaçant les types connus de la flore européenne.

A part ces grands traits généraux, il y a encore des formes végétales affectées plus spécialement à certaines zones montagneuses et à certaines expositions. Je donnerai comme exemple le genre *Rhododendron*, que la nature semble avoir consacré à l'ornementation de la région moyenne des versants ombreux et humides de toutes les grandes chaînes de l'ancien monde et de la moitié septentrionale du nouveau continent. Quel est le voyageur qui, en Suisse, n'a pas rapporté de ses excursions la rose des Alpes (*Rhododendron ferrugineum*) comme un souvenir de l'impression causée par ce charmant arbrisseau. A peine avez vous traversé la région des forêts, que vous voyez le sol couvert de cet élégant arbuste au feuillage toujours vert et orné de belles fleurs rouges : il caractérise une zone particulière, à limites déterminées, située au dessus de celle des bois, au dessous de celle des prairies alpines, dominées elles-mêmes par les neiges éternelles qui entretiennent leur éternelle fraicheur. Dans les Alpes Pennines, qui séparent le Valais du Piémont, cette région est comprise entre 1500 et 2100 mètres ; mais dans certaines localités exceptionnelles, le rhododendron descend beaucoup plus bas et monte beaucoup plus haut. Sur le revers abrupte du Faulhorn, qui regarde le nord, il s'élève dans les crevasses des rochers calcaires, jusqu'à la hauteur de 2267 mètres et descend à travers les forêts de sapins et de hêtres jusqu'aux bords du lac de Brienz. On peut le cueillir sans sortir du bateau dans les rochers qui avoisinent la belle cascade du Giessbach. Là il n'est plus qu'à 564 mètres au dessus de la mer, et la hauteur de la zône est de 1700^{m} au lieu de 600^{m}, comme dans les Alpes Pennines ; il descend également jusqu'aux bords du lac de Thun, dont l'altitude est de 556 mètres. Sur les rives enchantées du lac Majeur, dont la surface n'est qu'à 195 mètres au-dessus de la Méditerranée, les rhododendron se mirent dans ses eaux limpides. Enfin, Comolli, de Buch et de Candolle ont cueillis des rhododendron sous les oliviers non loin du lac de Côme ; des circonstances locales de terrain ont permis, dans cette localité exceptionnelle, aux oliviers de dé-

passer leur limite septentrionale et au rhododendron de descendre des hauteurs qu'il affectionne habituellement. Dans les Pyrénées, situées sous une latitude plus méridionale, la limite inférieure du rhododendron est en général à 1600 mètres : plus haute de 100 mètres environ que dans les Alpes pennines. Cette plante ne se trouve ni dans la Sierra-Nevada ni sur l'Etna, où sa limite inférieure serait encore plus élevée que dans les Pyrénées.

Dans les régions arctiques, la longueur, la rudesse des hivers et la faible chaleur des étés, comparables à peine à celle du mois d'avril à Paris, ne sont pas des conditions d'existence favorables au rhododendron des Alpes, mais le genre est représenté par une autre espèce, le rhododendron de Laponie : rabougri, couché sur le sol, portant de petites feuilles et un maigre bouquet de fleurs roses, cet humble arbuste maintient, en Laponie, au Groenland et dans le Labrador, le privilége de son type à l'ornementation des localités fraîches et abritées des grandes chaînes de montagnes.

Sur les collines du bord méridional de la mer Noire, dans les montagnes de l'Arménie, peut-être dans le Taurus, dans tout le Liban, nous voyons apparaître une forme nouvelle, brillante comme le soleil qui l'éclaire, colorée comme le pays qu'elle habite; c'est le *rhododendron ponticum*, celui qui, connu par excellence sous le nom de rhododendron, occupe la place d'honneur des jardinières les mieux ornées et les points les plus apparents des parcs les mieux soignés. Comme le rhododendron des Alpes, il tapisse les versants septentrionaux des montagnes et croît sur le sol humide et noir connu sous le nom de terre de bruyère. Dans le Liban, près de Beyrouth, il ne descend pas au-dessous de 1000 mètres environ et expire avec cette chaîne; car, dans la région méditerranéenne, on ne le connaît ni dans les montagnes de la Grèce, ni dans celles de la Macédoine, de la Thessalie, de l'île de Crête, de la Sicile, de la Sardaigne, de l'Algérie. Semblable aux Phéniciens, dont la mère-patrie est au pied du Liban, il a jeté une colonie lointaine dans le midi de la péninsule ibérique, savoir : les montagnes au-dessus du détroit de Gibraltar, en Espagne, et la Sierra de Monchique, dans les Algarves du Portugal.

Mais c'est dans les vallées ombreuses de l'Hymalaya qu'est la véritable patrie des rhododendron ; ceux que nous avons men-

tionnés jusqu'ici ne sont que des représentants dégénérés, des types dégradés de ces magnifiques espèces qui luttent de beauté et de variété sur les contreforts de cette chaîne colossale. Il faut lire dans les récits de M. Dalton Hooker l'expression de l'effet que produisait sur lui l'aspect de ces magnifiques plantes. Il leur consacre un ouvrage spécial, où l'on peut admirer l'incroyable puissance de la nature pour varier un même type en restant toujours fidèle aux lois de symétrie qu'elle s'est imposée. Les artistes arabes et ceux qui imaginent les dessins des châles de l'Inde semblent s'être inspirés de ces harmonies de forme et de couleur, les uns dans les dessins de fleurs et les enroulements de lignes connues sous le nom d'arabesques, les autres dans l'heureuse combinaison des formes et des teintes conventionnelles. L'horticulture anglaise s'est emparée des rhododendron de l'Hymalaya, les propage dans un sol et sous un ciel plus favorable que le nôtre à la culture des plantes qui redoutent les rayons trop ardents du soleil. La Bretagne, la Normandie, le nord et même le centre de la France, la Suisse, adopteront ces beaux arbustes; mais, à moins de positions et de soins exceptionnels, leur culture sera toujours interdite au midi de la France.

Ch. Martins.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 8 septembre 1858.

SOMMAIRE : Le voyage de Bretagne. Son succès. — Les aventures de Cherbourg. Pierre Dupont et le maître d'équipage. — Les deux dates : 1830 et 1848. — Mme Sand à Nohant. Détails sur sa personne, ses occupations et son genre de vie. — M. Véron à la Maison Dorée. — M. About et sa correspondance de Rome. — Les journalistes parisiens en Suisse. — Recherches historiques de M. Gaberel sur Jean-Jacques Rousseau. Lettre d'un curé pour recommander celui-ci. — Les principautés danubiennes. — La Chine. — Le cable transatlantique. Manifestations enthousiastes aux Etats-Unis. — La fête du 15 août. — Les croix.

Après les fêtes de Cherbourg qui avaient surtout leur signification pour la politique extérieure, le voyage de Bretagne devait aussi avoir la sienne pour l'intérieur. Nous tenons d'un témoin oculaire, et bien impartial, puisque après avoir servi le Président il n'a pas voulu servir l'Empereur, que le concours des populations a été immense, l'empressement réel, et le voyage un véritable succès. Il y a sans doute au tableau des exceptions, des explications même, si l'on veut, et notre témoin rapporte encore à ce sujet un curieux trait de mœurs. Se trouvant dans un petit village dont les habitants étaient restés chez eux au lieu de se porter sur le passage des illustres voyageurs, il en demanda la raison, et voici ce qui lui fut répondu par un paysan de

l'endroit : « Notre curé n'a pas dit qu'on devait y aller : s'il l'avait dit, *j'y serions allé tout de même.* » Que prouve cette réponse? la toute puissance des curés en Bretagne, sous quelque régime que ce soit ; oui, mais elle prouve aussi l'ensemble et la réalité du mouvement, puisque la plupart des curés s'y étaient mis à la tête de leurs paroissiens, bien loin de se tenir et de les tenir avec eux à l'écart comme le curé de ce village-là.

Sans en être encore à la chouannerie, la Bretagne passait cependant pour appartenir toujours de cœur à la vieille France et à la vieille royauté. L'empereur, dans son discours de Rennes, l'a caractérisée par un mot plus vrai. La Bretagne, a-t-il dit, est « monarchique, catholique et militaire, » et en effet elle est venue saluer en lui l'élu d'une dynastie nouvelle, toute militaire à son origine, le chef d'un gouvernement qui en politique pose fortement le principe d'autorité et qui en religion le reconnaît. « Vos fidèles Bretons ! » ont dit les maires et les évêques, comme sous l'ancienne monarchie ; et dans ces départements les commissions de colportage ont recu l'ordre d'assimiler les Bibles protestantes, parmi lesquelles il y a cependant la traduction de Sacy, aux ouvrages dont la distribution pourrait avoir un effet irritant et troubler ainsi la tranquillité publique. D'un côté donc, adhésion populaire de la Bretagne au régime actuel ; de l'autre, son caractère à part reconnu et ménagé par celui-ci : voilà les faits. Il ne faut pas s'étonner si les légitimistes en ont eu la mine assez longue et si leurs journaux ont parlé le moins possible de ce voyage de Bretagne, devant lequel on a dû longtemps hésiter, car il était délicat et pouvait ne pas réussir ; mais il est difficile que les légitimistes ne s'en avouent pas à eux-mêmes la réussite, s'ils étaient naturellement peu disposés à l'avouer au public.

— Malgré la masse de curieux qui s'étaient portés à Cherbourg, on n'a pas eu à leur retour autant d'odyssées individuelles qu'on pouvait s'y attendre, et surtout elles n'ont généralement présenté qu'un médiocre intérêt. Leur fond commun était la difficulté de se loger, après quoi venait celle de se nourrir, car on était souvent obligé d'aller soi-même à la cuisine et d'y enlever une côtelette ou un bifsteck à la pointe de la fourchette ; et encore cet assaut vous coûtait-il très-cher autrement : vous aviez beau avoir conquis ce semblant de dîner au péril de vos habits, sinon au péril de vos jours, il ne fallait pas moins le payer jusqu'à vingt et trente francs, dit-on. Il y a eu de petites chambres louées cinq cents francs : il est vrai que vous pouviez les garder quinze jours, si vous n'aviez rien de mieux à faire que de rester à Cherbourg quand tout le monde en était parti. D'autres ont

été plus heureux sans se donner tant de peine, et quoiqu'ils fussent arrivés ou plutôt parce qu'ils arrivaient au dernier moment. Tel fut le cas, par exemple, de deux passagers d'un navire qui amenait aussi sa cargaison de visiteurs. Parvenu en rade, le capitaine déclara être obligé de se tenir à distance et ne pouvoir aborder ; les passagers réclamèrent, demandèrent d'être transportés à terre en canot, et les deux qu'on nous cite y trouvèrent chacun une chambre pour la somme de cinq francs ; mais d'autres bâtiments chargés comme celui-là de curieux qui s'étaient flattés d'assister ainsi à la fête de la manière la plus facile et la plus sûre, ont dû forcément rester au large par suite des manœuvres, et leurs passagers n'ont rien vu, si, en revanche, ne pouvant descendre à terre, ils n'avaient donc pas la peine de s'y chercher un logement et devaient prendre pour fiche de consolation d'en avoir un à bord.

Voici une anecdote plus intéressante en elle-même et par les personnages qu'elle met en scène. Pierre Dupont, dont les chansons et les airs, surtout la chanson des *Bœufs*, sont devenus populaires, était aussi allé à Cherbourg, et, comme il le contait lui-même à un de nos amis, peu s'en fallut que ce ne fût à la male heure. En effet, se trouvant sur un de ces bateaux, il tomba à la mer. Il y serait resté sans un maître d'équipage qui, se jetant après lui, fut assez heureux pour le ramener sain et sauf. Bien que son rôle et ses sentiments le rangent plutôt dans le parti démocratique, il alla trouver le général Fleury, lui dit le danger auquel il venait d'échapper, et lui recommanda son sauveur, ajoutant qu'à l'occasion de la fête il serait peut-être plus particulièrement convenable de faire quelque chose pour celui qui s'y était signalé par un acte de dévouement et d'humanité. Là-dessus, le maître d'équipage fut présenté à l'empereur. Pierre Dupont l'accompagna en canot jusqu'au pied du vaisseau impérial, et bientôt le maître d'équipage en redescendit.... avec la croix d'honneur. Le chansonnier se jeta dans ses bras, tandis que l'empereur les regardait tous les deux du haut de l'escalier. « Je suis le *sauvé!* » lu cria Pierre Dupont. L'empereur, le montrant à l'impératrice, lui dit : « Voilà Pierre Dupont. » — Je suis le sauvé ! je suis le sauvé ! » continuait à répéter celui-ci dans sa joie de voir son sauveur décoré. — « C'est bien, lui répondit l'empereur en riant, mais pourtant ne recommencez pas. »

— Après une brouille qui semblait vouloir s'éterniser, car elle avait déjà duré de longues années, Mme Sand est revenue à la *Revue des Deux-Mondes*, où son nouveau roman, l'*Homme de neige*, a paru cet

été. C'était revenir à son berceau. Y retrouvera-t-elle ses premières inspirations, celles qui excitèrent tant d'enthousiasme et de bruit autour d'elle, et révélèrent soudain une étoile aussi brillante qu'inattendue dans la pléiade littéraire de 1830? Mais qui pense aujourd'hui à 1830? Personne, hormis nous autres, j'en avertis charitablement ceux de mes contemporains qui n'ont pas comme moi l'occasion d'observer le peu d'impression que cette date fait sur l'esprit des jeunes gens. Elle est notre ère de jeunesse, et par conséquent il nous semble qu'elle doit être celle de tous et que le monde a commencé alors avec nous. Illusion! les jeunes gens savent très-peu de 1830 et n'y pensent guère, par la très-bonne raison qu'ils n'y étaient nullement; 1848 est leur grande date moderne, leur point de repère chronologique: « Avant et après 1848, me disait l'un d'eux en riant, voilà pour moi ma manière de grouper les faits. » Nous pouvons bien nous l'avouer entre nous: notre ère (je dis: notre ère, et non pas: nous), notre ère politique et littéraire de 1830 valait mieux; mais où est-elle? où sera bientôt la leur? et où sont les neiges d'antan?

Pour revenir à Mme Sand, les détails suivants sur son genre de vie et son activité, sur son talent et sur sa personne même, prouvent qu'elle n'en est pas et n'en sera jamais aux neiges d'antan. Nous les trouvons dans le *Figaro* qui les donne avec plus de simplicité qu'il n'en met ordinairement dans ce genre d'esquisses et de portraits. Fait ou non à la dérobée, celui-ci semble l'avoir été d'après nature. Sans vouloir sur tous les points nous en porter garant, il nous a paru avoir un cachet de vérité et de ressemblance qui nous engage à le conserver.

« George Sand est petite, elle est maintenant un peu engraissée. Ses pieds et ses mains sont des merveilles. Elle est encore presque aussi belle qu'autrefois. Son front, ses yeux surtout, ont conservé leur éclat et leur régularité. L'expression habituelle de son visage est la rêverie; elle ne frappe pas au premier abord; plus on la voit, plus elle plaît. Elle a, quand elle le veut, l'air fort grande dame, et si elle rencontre des gens qui posent, elle sait leur faire respecter la petite-fille du maréchal de Saxe et des comtes de Kœnigsmark. Les deux éléments si opposés dont se compose sa nature se retrouvent jusque dans des détails; elle est en même temps peuple et aristocratie; ce n'est pas un de ses côtés les moins curieux à observer.

« On a dit beaucoup de mal de madame Sand. Pour la moitié de la France au moins c'est une sorte d'épouvantail; elle est accusée de mille méfaits, dont le moindre est d'avoir désorganisé les ménages de son temps. On la représente comme une virago, presque toujours vêtue en homme, tenant un fouet ou un fusil à la main, faisant la guerre aux animaux, faute de pouvoir la faire aux gens. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire, l'histoire des célébrités surtout. De plus, madame Sand est une femme, et chaque fois qu'une femme sort du cadre rétréci que

nous imposons à ses pareilles, nous nous croyons permis de la blâmer; nous lui attribuons non-seulement les travers de son sexe, mais encore ceux du nôtre. Il est défendu d'être supérieur si l'on n'a la barbe et la force pour soi.

« Madame Sand est au contraire bonne, douce, facile à vivre, excepté quand les accès de sa maladie de foie lui prêtent un besoin de contradiction invincible. Elle est bienfaisante, elle donne beaucoup dans son village, elle paye un médecin et un apothicaire à l'année pour soigner ses paysans. Elle prend au sérieux les idylles de ses livres, elle aime ses Berrichons, qui l'adorent et la vénèrent; elle se plaît bien davantage avec eux qu'à Paris, où on lui fait faire, malgré elle, des exhibitions de sa personne qui la contrarient singulièrement.

« Franche comme l'or, loyale, brave et résolue, elle tient plus d'un homme d'honneur que d'une femme sensible, bien qu'elle pleure à un gros mélodrame et qu'elle ait parfois la gaieté naïve d'un enfant. Elle s'amuse de tout; elle veut autour d'elle des physionomies riantes, elle rit aussi aux éclats, et cela d'une bêtise, d'un sot calembour. Dès qu'elle est seule, elle redevient mélancolique; elle a besoin d'être entraînée; elle n'a pas d'initiative, elle est timide, elle ne sait pas causer, elle n'a pas l'esprit du salon, malgré ou à cause de son génie; on ne citera pas un de ses mots : tout en elle est concentré et réfléchi. Il lui faut une plume et du papier pour qu'elle s'épanche; dans la conversation elle est éteinte. On la retrouve quelquefois, par éclairs, lorsqu'on discute devant elle un sujet qui la touche; elle s'anime et elle se montre éloquente. C'est une exception.

« Simple et naturelle, elle n'a pas de vanité d'auteur. Une fois son encrier fermé, elle ne s'occupe plus de ses ouvrages, elle les oublie et ne se soucie plus qu'on lui en parle. Contre l'habitude des gens de lettres, elle est indulgente pour les autres, elle rend justice à tous les mérites, même à ceux qui ne lui sont pas sympathiques.

« Il est très difficile de la dominer; elle est énergique et ferme. Cependant ceux qu'elle voit souvent se reflètent sur elle au point de se refléter dans ses livres. Sans s'en apercevoir, elle se laisse influencer par leurs idées, par leurs doctrines, par leurs sentiments; elle écrit pour ainsi dire sous leur dictée occulte, elle donne à ces pensées étrangères la forme admirable dont elle seule a le secret, et se les approprie si bien qu'elle les croit aussi à elle seule.

«On a lu dans ses Mémoires l'histoire d'une personne nommée Ursule, son amie d'enfance; c'est encore son amie d'aujourd'hui. Elle vient travailler à Nohant, car c'est une ouvrière : madame Sand la fait dîner à côté d'elle, elle la traite avec une distinction marquée; c'est presque sa seule liaison parmi les femmes; on en cite à peu près deux ou trois autres, mais Ursule est la première. Elle a beaucoup d'amis, hommes, pour lesquels elle est bien dévouée et très obligeante, elle ne laisse jamais attendre un service, lorsqu'il lui est possible de le rendre, et, chose aussi rare, elle répond exactement à toutes les lettres.

« J'oserai dire que c'est une vertu, par le temps qui court surtout, où l'on ne répond plus qu'aux lettres d'affaires.

« George Sand s'occupe de science et de philosophie. L'entomologie, la botanique, la médecine même lui sont familières. Ce n'est pourtant pas un pédant. La philosophie l'a conduite à ces rêves *uto-*

piques dont tant de jeunes têtes se sont éprises d'après elle, séduites par ce langage divin, par cette poésie qui découle de sa plume et qui les transporte. Sans le vouloir elle a, je le crains, fait beaucoup de mal à la société ; elle a découvert des plaies cachées, et n'a pas indiqué le baume qui pourrait les guérir. Elle a semé l'inquiétude dans des esprits exaltés qui n'acceptent plus les réalités de la vie, à présent qu'elle leur en a montré l'idéal. Tel est le danger de ces génies novateurs. Ils détruisent, ils abattent, ils ne mettent rien à la place et font naître le doute et l'incertitude, les grands ennemis de notre bonheur en ce monde ; ils nous ôtent nos croyances, et avec la foi s'en va souvent l'espoir. Que nous reste-t-il alors ?

« Madame Sand fuit le monde : on l'accuse d'être sauvage. Néanmoins elle reçoit chez elle avec plaisir, on y est fort à son aise ; elle déteste la gêne et placerait volontiers sur sa porte la devise de l'abbaye de Thélème : FAY CE QUE VOUDRAS. Quant à elle, elle travaille, le travail est pour elle une récréation assurée. A peine un livre est-il fini, qu'elle en recommence un autre, elle ne se repose jamais. Ses romans l'amusent à écrire tant que les caractères ne sont pas développés; ensuite elle attend avec impatience le moment de tracer le mot : *fin*.

« Nohant est une maison moderne, bâtie du temps de Louis XVI. La place a été fort mal choisie : au milieu d'un pays charmant, elle n'a pas de vue. L'Indre coule à très peu de distance. Les habitants du château font des courses sur un bateau qui leur appartient et qui s'appelle *le Mayeux*. Un grand jardin anglais bien dessiné sert de promenade à madame Sand ; elle en sort rarement, si ce n'est pour se faire conduire en voiture dans les bois, une de ses passions. L'intérieur de la maison est confortable et élégant, les meubles de très bon goût. La vie y est excellente, sans profusion et sans recherche. La maîtresse du logis y tient beaucoup, non pour elle-même, mais pour ses hôtes. Son appartement est rempli de curiosités et de raretés de toutes sortes.

« L'existence est douce et agréable à Nohant. Quant à la divinité du lieu, elle n'a pas les habitudes de tout le monde. Elle se lève à une heure : son déjeûner est une tasse de café noir sans sucre. Aussitôt qu'elle l'a pris, elle descend au jardin. Si elle est en train de travailler, elle y reste peu, mais si elle prend une bêche, elle oublie le reste, et se met à planter, à couper, à aligner ses allées. Elle adore les fleurs et elle en a de très belles. Son habitation ressemble à l'arche. C'est d'abord son bichon de la Havane, *Marquis*, il ne la quitte jamais ; ses bengalis, ses oiseaux de France, ses poules, auxquelles elle a fait construire un palais ; ses vaches, ses chevaux, qu'elle aime toujours, mais qu'elle ne monte plus depuis quelques années. Elle a même un caprice pour les tortues et en garde une sur sa table de travail.

« A peine éveillée, elle fait une cigarette et ne cesse plus de fumer jusqu'à ce qu'elle se couche. Elle aussi s'est laissée envahir par cette funeste habitude, dont la santé et les manières se trouvent si mal. Philippe de Kœnigsmark fumait peut-être en secret ; mais assurément la comtesse Aurore ne fumait pas.

« Avant le dîner, qui est toujours à six heures, madame Sand s'habille. En ce qui concerne la toilette, le goût de la femme lui manque tout à fait. Elle arrange néanmoins chaque jour gracieusement des fleurs naturelles dans ses cheveux ; l'artiste se retrouve dans cette coiffure quotidienne; quant au reste, il n'en faut pas parler. Elle a de beaux bijoux et ne les met pas (elle n'en veut porter que de faux), non plus que des dentelles ; elle prétend que c'est absolument la même chose. Elle fait elle-même ses bonnets. Elle fait aussi ses confitures avec un soin minutieux. C'est plus difficile, assure-t-elle, que d'écrire *Valentine* ou *Mauprat*. Elle s'installe à ses fourneaux dans une tenue de circonstance; qui reconnaîtrait *Lélia* une écumoire à la main? Il est arrivé à cet égard une assez drôle d'aventure.

« Un monsieur entre, s'approche de cette *Manette* et lui dit d'un ton impérieux :

« — Avertissez madame Sand que je demande à la voir, ma bonne.

« — Qui êtes-vous, monsieur? Madame ne reçoit pas.

« — Elle me recevra, je la connais beaucoup, je suis un de ses amis.

« — Vraiment ?

« — Un de ses amis particuliers. Allez donc, vous dis-je, et dépêchez-vous.

« Madame Sand, qui s'était d'abord amusée du quiproquo, se fâcha de l'insistance et surtout de l'assurance impertinente qu'y mettait l'inconnu. Elle lui fit répéter une fois encore qu'il était de ses familiers les plus intimes, et le regardant bien en face, ainsi qu'elle regarde toujours du reste :

« — Ce que vous me dites là me paraît étrange, monsieur, répliqua-t-elle, car c'est moi qui suis madame Sand, et je ne me souviens pas d'avoir jamais eu l'honneur de vous voir.

« Il ne chercha même pas à s'excuser, tourna sur ses talons et disparut.

« Le dîner est très gai ordinairement ; l'amphitryon, d'une sobriété spartiate, ne boit que de l'eau, par extraordinaire un peu de vin d'Espagne au dessert. On rentre au salon, elle joue aux dominos ou bien encore au bezigue, pendant quelques instants. Ensuite quelqu'un fait la lecture tout haut, et elle s'installe à son métier de tapisserie. Elle a des doigts de fée et fait des ouvrages admirables ; elle y met de l'art comme en toutes choses, car elle est essentiellement artiste. Les lectures sont généralement sérieuses ; si ce sont des romans nouveaux, il faut qu'ils occupent la renommée. En fait de romans anciens, c'est Walter Scott ou Cooper. George Sand a un grand goût pour la lecture et déplore de n'avoir pas le temps de s'y livrer. Elle adore la musique; on en fait beaucoup chez elle ; elle est excellente musicienne et même compositeur. A onze heures, elle se retire, monte à sa bibliothèque et travaille toute la nuit, jusqu'à six heures du matin. Sa facilité est extrême ; elle ne corrige rien qu'à une seconde revue ; ce style splendide lui est naturel, elle ne le cherche pas.

« Un des plaisirs de Nohant, c'est le théâtre. Il y en a deux : celui des *personnes* et celui des marionnettes. On n'y joue point de pièces apprises, mais des improvisations. Le *scenario* se fait le matin ; chacun prend son rôle et le compose à sa façon ; on est responsable de son œuvre. Madame Sand ne joue pas bien, et cela se conçoit, puisqu'il lui faut la réflexion et la solitude pour retrouver toute sa valeur. Les marionnettes représentent des drames, des comédies et des ballets. La maîtresse de la maison les habille elle-même à ravir. Les décorations sont très jolies : celles du petit théâtre surtout, un vrai bijou.

« Voilà exactement cette vie de château, dont l'opinion s'est fort préoccupée, dont on a fait tant de contes, plus ou moins fantastiques; j'ai cru qu'on serait bien aise de la connaître telle qu'elle est.

« Il est inutile de rien dire des œuvres de madame Sand ; son talent est tellement reconnu, qu'on ne songe pas à l'attaquer. Ce que l'on ne saurait croire, c'est que cette femme, si éminemment poétique en prose, n'a jamais su faire un vers. Une seule fois, elle en a composé sur la mort d'un de ses amis; les pensées, les images étaient superbes, la forme était détestable.

« Elle fait très spirituellement des vers en charge, sans se préoccuper de la rime. Combien l'esprit est capricieux! On a reproché à ses livres de ne pas être *vrais*, et cela peut s'expliquer parce qu'elle est une individualité, une exception, peut-être aussi par les influences dont je vous parlais tout à l'heure. Lisez *André*, lisez *Leone Leoni*, lisez *la Marquise*, n'est-ce pas d'une vérité saisissante? Assurément, peu de femmes se reconnaîtront dans ses héroïnes, même les plus appréciées, surtout dans celles dont les amours déclassées ne sont ni de nos mœurs, ni des habitudes du monde. Rappelez-vous ce que je vous ai dit plus haut : George Sand a dans les veines du sang royal et du sang populaire : ceci nous explique tout. » JACQUES REYNAUD.

— Que devient M. Véron, le célèbre docteur journaliste? Voilà longtemps, ce nous semble, que nous n'en avons rien entendu dire et par conséquent rien redit. Depuis sa retraite du *Constitutionnel*, ses mémoires, son roman et, en dernier lieu, la vente de sa galerie de tableaux, l'avaient encore entretenu en relation avec le public. Il passait aussi pour l'un des correspondants de l'*Indépendance Belge* ; mais depuis sa suppression momentanée ce journal lui-même se tient coi, et tous ses rédacteurs ont mis à leurs plumes des sourdines. Rassurons-nous cependant : le docteur Véron vit toujours, si pour le quart-d'heure il ne fait plus parler de lui ; il vit toujours, car toujours il dîne, et très-bien selon son habitude. C'est le plus souvent à la Maison Dorée, l'un des premiers restaurants du Boulevart. Il en est la meilleure pratique, après cependant je ne sais plus quel prince gastronome dont j'ai oublié le nom, mais qui, à ce qu'il paraît, dîne en-

core plus princièrement que lui. La table où il aime à s'asseoir lui est toujours réservée, afin qu'il la trouve libre aussitôt qu'il arrive. Dernièrement une personne de notre connaissance, en relation avec le chef de l'établissement, y vit M. Véron installé à son ordinaire, et elle fut curieuse de savoir quel était son ordinaire aussi; il fut ce jour-là de quarante-trois francs : il est toujours ainsi de quarante à cinquante francs, l'ordinaire d'une quinzaine pour une pauvre famille. Comme notre observateur allait sortir après le relevé de ces chiffres, d'anciens amis survinrent par hasard, qui voulurent l'engager à se rasseoir et à passer le reste de la journée avec eux. — « Non, répondit-il tout haut, je vais passer ma soirée à l'Opéra-Comique, comme un bon *bourgeois.* » Ce mot fit involontairement relever la tête à l'auteur des *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, d'autant plus que son théâtre préféré paraît être en ce moment l'Opéra-Comique, où on le dit fort assidu.

— M. About, le père de *Germaine* et le parrain de *Tolla* ou, si l'on aime mieux, son père adoptif, était allé en Italie, accompagné d'une actrice des Variétés, dont le premier voyage de ce genre date cependant de passablement loin déjà. Il est vrai que pour son jeune compagnon le voyage ne devait pas être uniquement sentimental. De Rome, il écrivait des lettres, reproduites par le *Moniteur* et paraissant ainsi sous le pavillon officiel, mais qui, suivant M. About, n'en seraient pas moins arrivées aux bureaux du ministère sans cela. Or, ces lettres se trouvèrent être beaucoup plus amusantes qu'édifiantes sur le compte du gouvernement papal. De là réclamations dans un journal romain, puis dans l'*Univers*, enfin brusque cessation de la correspondance et retour même assez brusque de M. About; mais à l'en croire, ses lettres n'auront rien perdu pour attendre, et paraîtront en volume si elles ne figurent plus dans le feuilleton du *Moniteur*.

— Le chemin de l'Est a organisé des trains de plaisir pour la Suisse, et il vient d'y inviter les journalistes pour en mieux faire l'inauguration et leur donner le retentissement convenable. Un grand nombre out répondu à l'appel. Puissent-ils, au sein de nos Alpes, ne pas les avoir trouvées trop sourcilleuses et n'y avoir pas foulé trop de pieds de neige nouvelle qui leur fasse regretter l'asphalte des boulevarts! Mais, malgré le temps contraire, ils n'en rapporteront pas moins de belles histoires, oui, de belles histoires ils en rapporteront.

— Un de nos compatriotes, M. le pasteur Gaberel, avait déjà donné, dans l'*Histoire de l'Eglise de Genève* et ailleurs, des renseignements inédits qui montrent sous leur vrai jour certains côtés du rôle de Voltaire dans notre pays. Il va publier maintenant le fruit de ses recherches historiques sur Jean-Jacques Rousseau. Elles ne seront pas d'un intérêt moins nouveau ni moins vif, à en juger par quelques fragments qu'il a communiqués à l'Académie des sciences morales et politiques. Lus en séance par M. Mignet, ils ont été reproduits en partie dans des articles de journaux. Comme notre ami et collaborateur M. Félix Bovet [1], M. Gaberel a trouvé, de Rousseau lui-même, des pages inédites, marquées au plus grand coin de son style. Mais, dans un autre genre, une de ses bonnes découvertes est celle qu'il a faite, aux archives de Chambéry, d'une lettre d'un curé savoyard recommandant le jeune fugitif à Mme de Warens et l'engageant à le convertir au catholicisme. Cette lettre manquait au dossier d'une telle conversion. La voici : elle est curieuse d'un bout à l'autre, depuis la première jusqu'à la dernière ligne.

« Madame,

« Je vous envoie J.-J. Rousseau, de Genève, jeune homme qui a déserté son pays ; il me paraît d'un heureux caractère. C'est encore Dieu qui l'appelle à Annecy. Tâchez de l'encourager à embrasser le catholicisme ; c'est un triomphe quand on peut faire des conversions. Vous concevez aussi bien que moi que, pour ce grand œuvre, auquel je le crois assez disposé, il faut tâcher de le fixer à Annecy, dans la crainte qu'il ne reçoive ailleurs quelques mauvaises instructions. *Ayez soin d'intercepter toutes les lettres qu'on pourrait lui écrire de son pays, parce que, se croyant abandonné, il abjurera plus tôt.* Je remets le tout entre les mains du Dieu tout-puissant et les vôtres, que je baise.

« V. t. h. s. DE PONTVERRE. »

Après tout ce que cette lettre présente de naïvement révélateur sur les moyens de faire et d'assurer des conversions au catholicisme, je vois nos historiens en remarquer encore la signature. *Pontverre :* il y avait un chevalier de ce nom parmi les membres de cette fameuse *Ligue de la Cuiller* qui s'étaient promis à table d'avaler Genève comme une cuillerée de riz. Notre curé en descendait-il? Dans ce cas, il poursuivait la même guerre que son ancêtre; mais au lieu d'assiéger Genève la lance au poing, il se bornait à conseiller d'en intercepter les lettres.

— La question des principautés danubiennes vient d'être résolue dans le sens plutôt anglais que français. Cette solution se rattache-t-

[1] Voir *Revue Suisse*, t. XVI, p. 177.

elle en quelque point à la visite de Cherbourg, et en faisant un acte de condescendance en a-t-on aussi voulu faire un de courtoisie, ou bien le résultat provient-il uniquement de la force des choses et de la majorité des voix? Quoi qu'il en soit, c'est maintenant un fait accompli : les principautés seront seulement unies, mais non pas fondues en un seul Etat, bien que le fusionnement des affaires, à défaut de la fusion des idées sous un seul principe, soit beaucoup la tendance du jour, et peut-être de l'avenir.

— Pour cette fois, la Chine serait décidément ouverte! Mais ce n'est pas non plus la première fois qu'on le dit. Avant donc d'en être tout à fait certain, nous voulons, non pas y aller voir (nous espérons bien pour notre part ne jamais profiter de cette ouverture), mais attendre qu'on ait assez passé et repassé par la porte de l'Empire du Milieu pour qu'elle ne se referme plus. Il est peu probable que les Chinois ne fassent pas encore bien des façons pour se décider à en livrer la clé sans remise. Comme ils ont inventé la poudre, ils ont aussi inventé la diplomatie. Malheureusement pour eux, ils ont surtout cultivé la seconde de ces deux inventions; s'ils peuvent y rendre des points aux barbares, en revanche le canon de ceux-ci n'y va pas par quatre chemins et ne badine pas.

— Tandis que la petite Europe enserre ainsi le vieil et gigantesque Orient tout entier, de Constantinople à Pékin, la vapeur et l'électricité la rapprochent de plus en plus de l'Amérique. Les steamers font communément le trajet en neuf à dix jours, et de Galloway en Irlande, par une ligne encore imparfaitement établie, il est vrai, ils n'en mettront que sept. Mais qu'est-ce que cela en comparaison du câble transantlantique, si tant est que l'on puisse déjà réellement compter sur lui! Après des lenteurs (de secondes) et cette singularité, entre autres, dans la transmission des dépêches, que le courant électrique semble les porter plus vite de l'est à l'ouest, ou d'Europe en Amérique, que de l'ouest à l'est, il vient de s'y manifester en outre des symptômes plus graves de lacunes et d'interruption. N'est-ce là encore qu'un nouveau caprice du fluide ou des flots, qu'une difficulté particulière à résoudre, dont on finira par se rendre compte et par venir à bout, ou bien tout sera-t-il à recommencer? Dans ce cas, sans doute on recommencerait. Avec sa persévérante énergie, la race anglo-saxonne ne se tiendrait pas pour battue; il lui en coûterait trop de renoncer à ce qu'un moment on a eu déjà : Londres et New-York comme porte à porte, et l'Europe et l'Amérique, pouvant sinon se voir, du moins se parler à l'oreille, des

deux bords de l'Océan. Qui sait si cela n'amènera pas la mère et la fille à se mieux entendre et à s'embrasser un jour? Pour le moment, et pour nous en tenir au seul point de vue commercial, c'est l'Amérique qui gagnerait le plus à cette communication presque instantanée et de tous les instants, par la raison que le marché américain se règle bien plutôt sur le marché anglais que celui-ci sur celui-là. Enfin, la grande affaire est la pose du câble; espérons qu'elle est assurée ou le sera : Si elle l'est, voilà l'événement de l'année, et l'un des plus considérables du siècle. Assurément l'Europe n'y est pas restée froide, mais quelle différence avec les transports de joie dont on l'a célébré aux Etats-Unis! L'Europe, vu son âge, est plus calme, et peut-être faut-il lui rendre cette justice, qu'au fond les principes l'émeuvent encore mieux que les intérêts; mais les principes plus qu'il ne semble, ne sont-ils pas aussi engagés dans tout cela? Voyons cependant quelques-unes de ces manifestations américaines, non moins bizarres qu'enthousiastes.

« Il est une chose que vous aurez de la peine à comprendre, dit une correspondance de New-York, publiée par le *Constitutionnel*, c'est la manière dont nos journaux traitent le sujet de la pose du câble. Le *Herald* a au moins quatre pages remplies de toute espèce de descriptions; il parle des fêtes; il reproduit les félicitations, et ne se fait pas faute de prophétiser tout le bien qui en résultera pour l'avenir, dans l'intérêt du commerce. Puis viennent les curieuses devises inscrites sur les transparents illuminés. Il faut que je vous en cite plusieurs parmi les plus caractéristiques. Ici on lisait :

Mariage de l'Angleterre et de l'Amérique, pour anneau le câble atlantique! L'Europe et l'Amérique, Daguerre et Morse! L'Angleterre et l'Amérique mariées par le câble!

« *Mariée, août 1858, par Cyrus W. Field, la vieille Irlande à Mlle Jeune Amérique; puisse leur lune de miel continuer longtemps!* »

« *Dans l'union est la force :* MAGNA OPERA DOMINI. »

« *La foudre attrapée et domptée, par Franklin. Morse lui a appris à lire, à écrire et à faire des commissions. Lancée dans le commerce avec l'étranger par Field, avec John Bull et frère Jonathan pour associés.* »

« Et mille autres, tout aussi étranges et bizarres.

« Une chose bien remarquable dans tout ceci, et qui décèle le caractère du peuple américain, c'est la tranquillité qui succédera à la tempête. Toute la ville est dans un grand état de surexcitation ce soir; demain tout sera aussi tranquille qu'auparavant. Il ne restera plus une trace de démonstration, tout paraîtra oublié; car le peuple s'excite avec une rapidité fiévreuse et se calme avec la même rapidité. Il semble que tous les extrêmes se rapprochent chez le peuple des Etats-Unis. »

Mais il faut aussi ajouter que dans plusieurs de ces devises et dans les dépêches envoyées à l'occasion de la pose du câble on trouve des paroles comme celles-ci : *To God be all the praise* (A Dieu soit toute louange)! *Glory to God in the highest; on earth peace and good will*

towards men (Gloire à Dieu dans les hauts cieux ; paix sur la terre et bonne volonté envers les hommes). Enfin rappelons ces belles paroles de la réponse du Président Buchanan à la reine d'Angleterre : « Puisse « le Télégraphe Atlantique, sous la bénédiction des cieux, prouver « qu'il est un instrument destiné par la Divine Providence à répandre « la religion, la civilisation, la liberté et la loi à travers le monde ! »

Voilà ce qui rachète bien des étrangetés, au moins pour ceux qui ne trouvent pas que de telles paroles en soient encore une plus grande.

— Maintenant tordez et retordez la Chronique, interrogez le câble lui-même, je crois que vous n'en tirerez rien de plus, et que pour ce mois de vacances c'est tout, si ce n'est pas assez, comme je suis le premier à en convenir.

Il y aurait bien encore la fête du 15 août, mais outre qu'elle est fort loin déjà, elle s'est passée comme à l'ordinaire, avec ses théâtres, ses mâts de cocagne, ses ballons, toujours inutiles, son illumination, son feu d'artifice et sa foule, assurément sa plus curieuse et sa principale décoration. Quant aux distributions de croix, intéressés ou non y ont trouvé à gloser, cela va sans dire. La littérature a naturellement applaudi aux siennes, et non moins naturellement M. Louis Veuillot a fait tout le contraire d'y applaudir. Pour nous, tenons-nous-en à cette réflexion purement générale et philosophique dont le fond nous vient d'un de nos amis : On a peut-être, disait-il, beaucoup moins l'embarras du choix que celui des demandes, et lorsque dans la liste des décorés tel nom vous étonne, cela prouve seulement une chose, c'est qu'on a dû tomber plus mal sur un autre puisqu'on est tombé sur celui-ci. » Et puis, si tout le monde n'a pas la croix, tout le monde a des croix, ajouterons-nous pour finir.

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE CHRONIQUE :

Page 556, ligne 28 : *d'eau*, lisez : *d'eaux*.
» 557, » 19 : *Bauville*, lisez : *Banville*.
» 562, » 40 : *s'inscrivent*, lisez : *inscrivent*.
» 563, » 31 : *défauts*, lisez : *abus*.
» 564, » 6 : effacez *en* après *appeler*.
» 566, » 2 : effacez *et* après *globe*.
» 567, » 26 : *vu*, pas en italique.
» 567, » 33 : *achever*, lisez : *acheter*.

UNE MALADIE DE CŒUR

NOUVELLE MÉDICALE.

EPIGRAPHE :
Hœret lateri lethalis arundo.

VIII

Or voici ce qui était arrivé à M. Rigault, depuis la discussion conjugale qu'il avait coupée brusquement pour courir chez un de ses élèves.

Donc ce jour-là, venant de quitter Albert avec humeur, il avait commencé dans sa leçon, par bredouiller comme un orateur de fête patriotique. Le mot de mariage était revenu quatre à cinq fois dans son explication, tout étonné de se trouver dans le médiastin antérieur et enveloppé du péricarde. Rigault était même allé jusqu'à dire Aimée au lieu de valvule tricuspide. Cependant la médecine avait fini par prendre le dessus. Quand le professeur se fut lancé dans le rétrécissement auriculaire gauche ou mitral (c'était la maladie qu'il avait attribuée à Néra) il oublia parfaitement les conseils d'Albert, et la voix de son ami ne lui bourdonna plus dans l'oreille. Il n'entendit plus dès lors qu'un bruit cordiaque, presystolique, ayant le *summum* d'intensité dans le sixième espace intercostal. Il ne frissonna que du frémissement cataire. Ses oreillettes se dilatèrent de bonheur.

Il expliquait à son élève la maladie de Néra et s'emportait contre le système du médecin qui avait saigné le sujet jusqu'à l'anémie.

— Moi, j'ai fait tout le contraire, s'écria-t-il avec ferveur. J'ai maintenu, j'ai excité les forces de la malade, je l'ai traitée toniquement, je lui ai donné du quinquina, j'ai remplacé les saignées par les révulsifs cutanés, sinapismes, vésicatoires, oignons de lys comme rubéfiants...

Pauvre fille !

Il résulta de cette leçon que Rigault ne pensa plus à la proposition d'Albert que vers une heure du matin lorsqu'il fut couché, et qu'il détendit, pour s'endormir, sa fibre médicale.

— Albert est fou ! se dit-il alors.

Et il s'assoupit.

Le lendemain, il alla chez Néra. Il la trouva assise sur son lit, à friser un morceau d'étoffe en forme de pétale. Il lui fit une scène, elle sourit. Il lui dit avec colère que, si elle ne restait pas, au moins, quinze jours encore dans un repos complet, elle se donnerait une bronchite chronique avec toux, crachats, dypsnée, râle muqueux et sibilant disséminés...

C'était la première fois que Rigault manifestait quelqu'émotion près de la malade. Jusqu'alors il s'était montré grave, attentif, préoccupé : rien n'avait paru troubler le calme de son profil réfléchi, de ses grands yeux pâles. Néra n'avait vu devant elle qu'un habit noir, d'où sortait une tête blanche, tranquille et pure, hélas! comme un marbre antique. La première fois elle en eut peur, honte aussi, rougissant d'être auscultée par ce noble et beau jeune homme qui venait épier les secrets de son cœur. Lorsqu'il couchait sa tête sur le sein de la jeune fille, elle se sentit d'abord une pudeur qui la glaçait toute et la forçait de fermer les yeux et de retenir son souffle : ce fut bientôt une émotion violente qui bouleversait tout son être : puis enfin un plaisir, une douce joie reçue et rendue d'un battement léger, suave, une confidence invoquée par une caresse et palpitée bien bas !

—C'est cela, se dit Rigault, c'est parfaitement cela. Nous avions d'abord une asthénie produite par les déplétions et les sédatifs de ce scélérat, puis est venue une excitation salutaire, sous l'influence de ma médication tonique et maintenant l'équilibre est rétabli. Donc j'avais raison.

Mais il n'avait jamais parlé à Néra que pour lui demander ce qu'elle éprouvait à la percussion. Aussi lorsqu'il la gronda si fort, avec une inquiétude médicale qu'elle prit pour une angoisse affectueuse, lui fit-il tant de plaisir et de bien, qu'à l'instant même elle aurait pu se lever et courir sans danger dans l'herbe humide. Elle se relevait à vue d'œil de la crise qui avait failli l'emporter. Un jour, la voyant beaucoup mieux (une tiède matinée d'avril, et la chambre donnait au levant), Rigault vit qu'elle était sauvée et lui sourit d'un air de triomphe. Elle sentit alors une bonne chaleur lui monter aux joues qui rougirent et jusque dans les yeux qui rendirent des rayons au soleil.

Décidément, se dit Rigault, le chlorure de zinc est un excellent supuratif.

Dès lors ses visites furent de plus en plus rares, mais comme il les annonçait toujours, car il était homme d'ordre et de méthode, il trouvait Néra toujours mieux.

Il se trompait. Néra n'était point sauvée.

Fille du devoir, avec cette solidité qui reste partout aux Genevois de leur éducation rigide, elle avait surmonté le mal du pays, les fatigues du travail, les séductions de la grande ville, et surtout ce désespoir implacable qui nous saisit lorsque nous voyons s'allonger devant nous, jusqu'à l'extrême horizon où elle se perd sans s'arrêter, une grande route solitaire, laborieuse, ingrate, aride...

Ce qui l'avait maintenue dans le bien, c'était d'abord le dégoût du mal, qui n'est plus même élégant ni joyeux dans la grande cité corrompne. Il se présente sous la forme de vieillards nés d'hier, ou d'enfants déjà flétris, pourris avant de mûrir ; il calcule froidement, il achète, il troque, il marchande, il se tient sur ses gardes, il a peur d'être trompé ; il demande : à combien la honte ? — il la pèse, il la flaire, il la vend ou l'acquiert à bon escient, il est infâme de sang-froid, ladre et pouacre à faire horreur...

Mais c'était surtout l'espérance ! Oh ! dites-nous le bien, pauvres filles, pour nous rendre la foi qui s'en va, n'est-ce pas que toutes, oui toutes, avant de tomber, un jour au moins, des années peut-être, retardant par-là votre chûte ou la prévenant à jamais — vous avez oublié toutes ces misères que vous pouviez secouer en acceptant un peu d'infamie, — vous vous êtes cramponnées à votre lit de paille, serrées dans vos haillons et vous

vous êtes dit : Non, non, je ne veux pas, il viendra, je l'aimerai, je serai sa femme, je serai leur mère !

Néra plus que toute autre avait vécu dans ce rêve. L'amour était enfin venu, tardif et d'autant mieux accueilli par cette âme ardente. Il entra chez elle en vainqueur, sous le manteau d'une vertu. Elle ne pouvait ni le repousser ni le combattre : il veillait à son chevet, il la sauvait d'une mort affreuse, il la soulageait de mille douleurs, il ne lui demandait rien, il se donnait à elle — plus chaste que la pudeur même, il ne s'apercevait pas qu'elle était belle, il appuyait sur son cœur une tête grave et douce et ne lui disait qu'un mot : Vivez !

Elle vécut, elle aima, — mais Rigault se trompait ; elle n'était point sauvée. Malgré ses explosions de joie en voyant le sourire triomphant du jeune médecin, elle sentait bien qu'il ne l'aimait pas. Elle se trouvait si loin, si bas sous lui, si imperceptible, si pauvre, surtout avec cet enthousiasme de gratitude et de piété qui lui montrait son sauveur plus grand que nature ; elle comprit si bien qu'elle ne pouvait espérer de lui qu'un souvenir vague et joyeux, hélas ! — sans regret, c'est-à-dire sans force — elle accepta si vite et si complétement la nécessité cruelle de désespérer, que cet amour qui l'envahit tout à coup et dont elle se sentit écrasée trop tard pour le secouer, fut comme un désenchantement venu avec l'illusion, une déception avant l'espérance. Ce réveil d'un songe qu'elle n'avait pas eu le temps de rêver et qu'elle n'entrevit que bien loin derrière elle l'affligea profondément. Elle se réfugia en elle-même, elle souffrit de se trouver seule, elle songea qu'elle le serait toujours. Elle n'attendait rien de Rigault, elle ne voulut plus rien attendre de personne. Elle renonça dans son cœur à toute joie, à la maternité même... Renoncement forcé, fatal, sans réparations, sans combat possible, sans triomphe, hélas ! Elle ne dit pas : je l'ai voulu — mais : Il le faut ! Elle n'eut pas même la joie amère du sacrifice : Aussi ne put-elle se résigner, elle se révolta.

Et au désespoir se joignit l'éternelle conseillère de malheur, la misère. Voilà pourquoi nous l'avons entendue dire à Albert cette parole affreuse :

— Elles se vengent, elles font bien !

Cependant Rigault n'avait pas cessé de s'occuper de Néra.

Il ne la voyait plus depuis quinze jours, mais enfermé dans sa chambre, il passait toutes ses nuits à son bureau, le front

dans ses mains, à penser à elle, et d'heure en heure, il résumait en quelques lignes, sur un cahier ouvert devant lui, le résultat de ses méditations. Il remplit ainsi lentement, laborieusement, soixante pages où il semblait avoir mis tout son cœur...

Il écrivit sur le premier feuillet : Du rétrécissement auriculo-ventriculaire gauche ou mitral, observations nouvelles par Samuel Rigault de Genève.

Il lut son mémoire à une réunion de docteurs qui le portèrent aux nues. L'un d'eux en parla à la Faculté de médecine qui résolut d'encourager ce jeune homme. On lui fit décerner par le gouvernement, le portrait de Napoléon sur une grande pièce d'or. Le *Moniteur* lui consacra un entre-filet où il fut dit que cette médaille, portée à l'hôpital par un chambellan de S. M., avait été reçue aux cris de vive l'empereur.

Rigault se donna pour récompense un jour de congé, durant lequel il s'ennuya de tout son cœur. Pour tuer le temps, il se rendit chez Albert, à la cité de la banlieue. Il ignorait que son ami ne demeurât plus là depuis un mois. Ne sachant que faire, il monta machinalement chez Néra. C'était le jour même où elle était revenue avec Albert, du Luxembourg à la cité. Rigault la trouva guérie et ne sut que lui dire. Il jeta pour la première fois un regard distrait sur la maison de la pauvre fille, qui, suivant de toute son attention ce coup d'œil rapide, le trouva plein de tristesse et de compassion.

L'interne s'en alla bien décidé à ne pas remettre le pied dans cette maison où il n'avait plus rien à faire. Une heure après, Néra reçut la guirlande de Madame Daubigné.

— Il est bon comme Dieu, se dit-elle !

IX

Le lendemain de bonne heure, Albert entra chez Néra. Il la surprit au travail, matinale et gaie comme un lever de soleil. Elle était vêtue d'un long peignoir blanc d'où sortait plus brune que jamais, sa tête romaine. Il s'assit auprès d'elle et se tut, ayant trop à dire. Elle continua son ouvrage et parut, après quelques minutes, avoir oublié qu'il fût là. Le pot de pensées, hommage de la veille, se chauffait à l'écart, oublié dans un coin de la chambre. — Néra travaillait de grand cœur et ses doigts

laborieux, toujours en mouvement, semblaient lui jouer, sur quelque instrument invisible, une musique folle de joie. Albert était triste et troublé.

— Néra, dit-il, après un long silence. Elle leva la tête.

— Voulez-vous de moi pour mari ?

Un éclat de rire frais, jeune, cristallin, tapageur comme un carillon accueillit cette demande.

C'est très-sérieux, dit Albert amèrement.

Néra ne répondit point et ne le regarda même pas, mais elle appuya une main sur son cœur, comme sur un clavier, dont elle pressait tendrement les touches palpitantes. Elle eut alors un long sourire plein de ressouvenances qui lui revenaient amoureusement. Puis regardant la guirlande, elle se remit à l'œuvre avec un redoublement de zèle. Et ce fut tout.

— Vous aimez Samuel ? dit Albert qui avait compris. Elle tressaillit et celle qui n'avait pas rougi la veille en confessant toutes ses défaillances, ramena maintenant ses cheveux sur son visage et les couvrit de ses deux mains.

Albert voulut encore lui parler, mais comme elle ne répondit rien, il prit congé d'elle. Néra ne l'entendit pas sortir.

Quelques heures après, Madame Daubigné reçut la lettre suivante :

« Vous aviez raison, Madame ; j'ai montré dans mes relations « avec Mademoiselle Néra une imprudence dont je me repens. « Je suivrai votre conseil, je ne la verrai plus, je ferai des vers. « Je demeure déjà presqu'à une lieue de sa maison, et il est « probable qu'elle ne viendra pas me chercher dans mon La- « tium. Mais si tout est fini entre elle et moi, qu'il n'en soit pas « de même entre elle et vous, Madame. Elle est Genevoise, elle « est pauvre, elle est laborieuse, elle est honnête : voilà bien des « titres à votre protection. Veuillez lui donner du travail et la « recommander dans votre monde. Vous pouvez la secourir sans « crainte ; ce n'est pas moi qui lui porterait vos bienfaits. Mon « ami Rigault, son médecin, sera votre messager auprès d'elle. « Et moi... je ferai des vers. »

Albert était trop dévoué pour être amoureux : voilà la vraie moralité de cette lettre. Mais Madame Daubigné pensa autrement.

— C'est bien, c'est très-bien, c'est trop bien, se dit-elle.

Et elle fit sortir Aimée toutes les fois qu'on vint lui annoncer la visite d'Albert.

Mais la jeune fille continua plus que jamais, seule avec Rigault, ses leçons de botanique.

X

Dès lors il s'engagea entre Albert et Madame Daubigné quelque chose comme une partie de bienfaisance. Ce fut à qui des deux inventerait les meilleurs coups pour secourir Néra. Le jeune homme jouait avec plus de vivacité, la vieille dame avec plus d'astuce et ils gagnaient à tour de rôle, puis travaillaient en commun. Voilà ce qu'ils firent :

Jusqu'alors Néra n'avait été qu'une simple ouvrière en chambre, la maison de Paris qui la repoussait convalescente lui avait donné de l'ouvrage assez régulièrement. Mais maintenant, cet appui lui manquant tout à fait, elle devait, seule, inconnue, attendre les hasards des commandes, courir la grande ville pour en obtenir, perdre ses journées en démarches stériles — et travailler pourtant, et vivre ! Elle n'avait pas d'argent, elle en devait au propriétaire, ses meubles allaient être saisis, sa mère était infirme, ses sœurs avaient faim.

— Il faut, dit Albert, qu'elle ait une maison à elle, des apprenties, des ouvrières, des domestiques pour faire ses courses, et l'une des meilleures clientèles de Paris !

Il alla donc chez Rigault et lui tint ce langage : Mon ami, tu as sauvé Néra d'un rétrécissement auriculo-ventriculaire et tu as parfaitement bien fait, mais ce n'est pas tout ; elle est menacée d'une autre maladie qui se guérit avec du bouillon. Comprends-tu ?

— Non.

— La misère.

— Ceci ne me regarde plus.

— Ceci te regarde au contraire. J'ai des raisons particulières pour ne pas retourner chez elle, et je te prie, avant tout, de ne jamais lui parler de moi, tu me le promets ?

— De tout mon cœur, répondit Rigault sans demander pourquoi : Rigault n'étais pas curieux.

— Eh bien! reprit Albert, il faut que tu prennes ma place. Tu iras chez elle dès ce matin.

— Je n'ai pas le temps.

— Tu le trouveras. Tu as besoin de repos cet été, tu me l'as dit.

— C'est vrai.

— Tu es menacé d'une névralgie.

— Céphalalgie.

— Soit : je ne me rappelais que la rime. L'exercice te fera du bien. L'air de la banlieue est excellent.

— C'est juste.

— Tu iras donc chez Néra et tu lui diras ceci : Mademoiselle, j'ai organisé une loterie en votre faveur.

— Doucement, doucement, tu veux que je lui dise un mensonge...

— Bien innocent. Il faut la sauver de la faim entends-tu, de la honte peut-être.

— En me mettant un mensonge sur la conscience ?

— Mais encore...

— Jamais !

Albert prit un crâne sur la cheminée et le jeta par la fenêtre. Rigault se mit tranquillement à la croisée et pria un garçon qui passait de le lui rapporter. Il constata une légère lésion au sinciput et remit le crâne sur la cheminée. Albert se promenait à grands pas dans la chambre en maugréant contre la vertu.

— Voyons, dit-il enfin un peu calmé, je te propose une transaction.

— Avec ma conscience ?

— Laisse donc ta conscience en repos, et réponds-moi si tu veux faire du bien à Néra.

— Je ne demande pas mieux, pourvu que...

— Tu lui diras donc qu'*on* veut organiser une loterie pour elle.

— A la bonne heure.

— Et si elle te demande *qui*, tu lui diras que tu n'en sais rien.

— Oui, je le sais, puisque c'est toi.

— Ce n'est pas moi.

— Soit alors.

— Tu ajouteras qu'on destine le produit de cette tombola (cent billets à cent sous) à l'achat des instruments nécessaires à son art. Tu sais qu'elle travaille dix-huit heures par jour.

— Elle est folle, dit Rigault en s'animant, elle se tue, elle veut des complications, elle cherche une affection de poitrine, je suis sûr qu'elle a déjà le ventricule droit dilaté.

— Je le parierais aussi.

— Après quoi se dilatera l'oreillette correspondante...

— Cela va sans dire. Eh bien ! pour empêcher cette dilatation...

— Il faudra forcément de la digitaline.

— Oh non ! il lui faut des instruments qui lui épargnent quelques heures de travail.

— Singulier médecin, fit Rigault avec un hochement de tête.

— Donc, Monsieur. *On* a organisé une loterie. Les cent billets sont placés excepté un que tu remettras à Néra avec le produit des autres. Voici vingt-quatre napoléons et trois pièces de cent sous.

— C'est bien, j'irai ce soir.

— Mais souviens-toi surtout que je ne suis pour rien dans toute cette affaire.

— Je te l'ai promis, dit Rigault, sérieusement piqué de cette recommandation réitérée.

Albert dîna de bon appétit ce jour là.

La loterie se composait d'une trentaine de lots, pareils à tous les lots du monde : pelottes, presse-papiers, bimbeloterie d'étagère, bonnets grecs, porte-feuilles, porte-cigares, porte-allumettes, tapisseries, broderies, menus ouvrages de femmes que Madame Daubigné avait fournis en mettant à contribution tout ce qu'elle connaissait d'aiguilles, et de crochets dans Paris. Il n'y avait qu'un lot sérieux, fourni par Albert, un ramoneur d'Hornung qu'il avait gagné, en pariant contre un Parisien de faire soixante kilomètres à pied dans un jour. En partant de Paris un matin de bonne heure il était allé dans la nuit coucher à Fontainebleau.

Le tirage se fit si consciencieusement que le numéro sortant fut précisément celui qui, n'ayant pu se placer, était resté à la jeune fille. Elle eut donc le ramoneur d'Hornung et acheta les instruments nécessaires à son métier.

Mais ce n'était pas tout. Les instruments achetés, elle se trouva pauvre encore. Il lui manquait tout ce qui passe, tout ce qui se perd dans la concurrence obstinée qu'elle voulait faire au bon Dieu. On ne sait pas combien il s'use d'essences, de couleurs, de fil de fer, de papier peint, de fil de coton, de soie et de colle pour copier le printemps. Les matériaux manquaient à la pauvre fille.

Rigault lui donna un excellent conseil.

— Faites une seconde loterie vous-même, avec le tableau d'Hornung et les fleurs que vous n'avez pu vendre.

C'était encore une insinuation d'Albert, qui, tenant à son ramoneur, acheta tous les billets et se trouva un matin sans le sou. Il vécut un mois ou deux de bouillon et de pommes de terre frites. Ce régime rapporta encore cinq cents francs à Néra.

Hélas ce n'était pas tout encore. La fleuriste avait des instruments, elle avait des matériaux, mais il lui manquait des commandes. Elle faisait beaucoup de fleurs, mais elle ne les vendait pas. Albert avait la meilleure volonté du monde de lui en acheter, mais son gousset ne pesait maintenant que le poids de l'étoffe. Il n'osait plus importuner Madame Daubigné qui l'avait accueilli les dernières fois avec une certaine réserve. Et jusqu'à l'année suivante il n'avait plus d'argent à recevoir.

Il fit alors une tournée chez ses meilleurs amis, mais l'un avait des engagements, l'autre des obligations, le troisième des embarras, le quatrième des charges, le cinquième des dettes, le sixième venait justement de...; le septième devait absolument refuser, car...; le huitième était désolé, mais...; le neuvième n'aurait pas demandé mieux, si...

Albert qui avait une mémoire excellente se récita d'un bout à l'autre le Timon de Shakspeare.

Enfin un jour qu'il descendait de chez son dixième ami qui l'avait accueilli les bras ouverts en le priant de lui prêter vingt sous, il s'arrêta au premier étage de la maison devant une grande porte formée d'une seule glace sans tain, qui laissait voir un long corridor, presque une avenue bordée d'armoires en ébène sculpté et donnant sur une salle pleine de lumière. La glace sans tain portait cette inscription en feuille d'or : Mademoiselle Odoard.

— Voilà un nom genevois, se dit-il, j'ai des Odoard dans ma famille.

Sous ce nom d'autres feuilles d'or étaient découpées de manière à formuler l'invitation suivante : Tournez le bouton S. V. P.

Albert se demanda pourquoi cette invitation ne s'adresserait pas à lui tout aussi bien qu'à un autre. Le bouton tourné rendit aussitôt un son de timbre qui dut s'entendre dans toute la maison, un éclat argentin se prolongeant dans une sorte de grognement métallique. Albert se repentit aussitôt de ce qu'il venait de faire, mais il était trop tard pour reculer dans son entreprise, la porte avait cédé.

Arrivé dans une grande salle, il vit un gentleman venir à sa rencontre en habit noir et en cravate blanche. Ce monsieur était trop bien vêtu pour n'être pas un domestique. La profonde bêtise qui sortait de ce costume, et qui s'encadrait, rose et florissante, dans une profusion de cheveux bouclés et de favoris gluants, rendit au visiteur toute son assurance. Il tendit sa carte à John — car le valet s'appelait John, étant né dans le canton de Vaud.

Albert fut introduit dans un boudoir obscur, où il ne vit rien du tout, bien qu'il marchât vers la fenêtre. Quelque chose frétillait cependant dans un coin, Albert se dirigea vers ce frétillement et il crut entrevoir une cloche en branle. En fixant son attention sur ce phénomène, il s'aperçut au froufrou de l'objet que ce qu'il avait pris d'abord pour une cloche était en réalité l'un de ces entonnoirs renversés que nos dames portent sous leurs jupes pour faire croire qu'elles sont monstrueuses. Il tenta des efforts inouis pour découvrir une tête au dessus de l'appareil, mais il dut bientôt renoncer à cette tentative insensée. Il voulut savoir au moins si cela parlait.

— Mademoiselle Odoard ? dit-il en faisant son effet d'entrée. Cet effet consistait à baisser la tête en pressant son chapeau sur son cœur.

— C'est moi-même, répondit l'abat-jour.

— Mademoiselle, ajouta-t-il, je viens satisfaire une curiosité pour laquelle je réclame avant tout votre indulgence. Mon accent vous prouve que je suis de Genève ; j'ai dans cette ville des parents qui portent votre nom, et rien ne me serait plus agréable que de me découvrir, si loin de ma maison, un brin de famille et de patrie.

— Je suis effectivement d'origine genevoise, fit le cône, mais j'ai depuis longtemps quitté la province, et je ne me sache pas de collatéraux revêtus de votre nom, monsieur. Toutefois votre démarche ne laisse pas de m'intéresser à certains égards ; je n'ai pas oublié mon pays, bien que j'en aie perdu l'accent, veuillez donc me renseigner sur *vôtre* position *sociale.*

— Mademoiselle, dit Albert un peu piqué, j'ai en effectif quatre mille livres de rente ; en espérance j'en ai vingt...

— Mais asseyez-vous donc, monsieur, minauda la coupole.

Albert s'assit et continua son rapport personnel, tout en s'habituant par degrés au jour de la chambre. Il découvrit alors que la pyramide empesée à laquelle il s'adressait possédait une tête, mais si petite, si frêle, si cachée sous des boucles brunes qu'un mouvement perpétuel balançait continuellement, qu'il fallait un examen obstiné pour constater à quel point elle était laide. On ne pouvait mieux la comparer qu'à ces types de Bertrand que les peintres facétieux accolent aux carricatures de Robert-Macaire. Ajoutez une affectation impertinente dans les moindres gestes, des tournures et des défauts de prononciation parisiens combinés avec une accentuation très-genevoise (elle disait *Rhone* au lieu de Rhône, *pai* au lieu de pas, *mobiyer* au lieu de mobilier, etc.), ajoutez surtout un air de désinvolture, une volubilité de paroles, une agitation implacable — car elle allait toujours courbant, dressant, tournant, retournant, tortillant, démenant, scouant sa petite personne en tous sens, tant qu'on avait peur, à tout coup, de la voir glisser ou s'élancer nue comme la main hors de l'échafaudage de baleines, d'acier et d'empois où elle était ballottée — et vous aurez à peu près Mademoiselle Odoard qui avait depuis longtemps quitté sa province et ne se connaissait pas de collatéraux revêtus du nom d'Albert.

Dès qu'elle sut cependant que ce jeune homme était reçu chez Madame Cavaignac, chez Madame Daubigné, chez Madame Delessert, et même chez le duc de Broglie, elle se souvint qu'elle avait connu Madame Desfords et qu'elle était en effet sa parente à la mode de Bretagne. Elle appela donc Albert *mon cousin* et voulut à toute force le garder à dîner. Il accepta pour s'instruire et voici ce qu'il apprit dans le courant de la soirée.

Mademoiselle Odoard était tout bonnement une femme de génie. Elle avait vécu à Genève en simple couturière jusqu'à sa

majorité. Dans la toute première de ses jeunesses (car elle en avait eu cinq ou six) elle allait de la campagne à la ville, hiver comme été, de grand matin, et s'en retournait à nuit close, marchant contre la bise et dans la neige pendant une heure ou deux, travaillant d'arrache-pied douze heures et se râpant à coup d'aiguilles le bout des doigts pour manger le méchant dîner de deux plats de nos ménages (sans pâtisserie, selon la recommandation de Calvin) et rapporter chaque soir quinze misérables sous, avec lesquels elle devait souper, se loger, s'habiller, se blanchir, se chauffer, s'éclairer, se distraire — et rester sage.

Eh bien ! non-seulement elle était restée sage, aidée en cela par sa laideur, fortification naturelle, mais encore, à force de travail, d'intelligence et de courage, elle était devenue l'une des premières modistes de Paris.

Par malheur, les femmes de génie ont cela de commun avec les hommes, qu'elles mettent leur gloire où elle n'est pas. Du jour où il fut prouvé que Mademoiselle Odoard taillait des chapeaux aussi élégants que ceux de Madame Odde, notre modiste fit bon marché de son excellence et se crut supérieure autrement. Elle s'imagina d'abord qu'elle était descendue du dieu Jupiter et prétendit, assez souvent pour le croire elle-même, que des malheurs de famille l'avaient jetée dans l'état secondaire où elle se trouvait. A la révolution de 1846, elle jeta les hauts cris en exclamant que les démagogues lui avaient enlevé les priviléges de sa caste. Elle se rendit ridicule en singeant dans leurs affectations les Parisiennes qu'elle rendait jolies. Elle se fit construire une maisonnette du côté de Saint-Cloud et dit : mes terres. Elle se crut de l'esprit, de l'éducation, de grandes manières, et pas de vanité, parce qu'elle ne dédaignait pas la conversation de ses ouvrières et les appelait mes petites. Elle reçut les lundis et ce fut sa plus grande absurdité, car elle se trahissait encore plus plébéienne en grande compagnie que dans le tête-à-tête. Elle demandait à ses conviés « comment se porte votre dame » et se donnait une agitation extraordinaire pour offrir son thé et ses biscuits.

Une des spécialités de Madmoiselle Odoard était ses maladies de nerfs, disgrâce des mieux portées dans le monde élégant. Elle ne pouvait supporter certains parfums, le moindre cri la faisait tressauter, le martyre d'un poulet lui donnait des spas-

mes. Elle s'en plaignit à Albert qui lui promit de l'en guérir. Il avait son idée.

Dès le lendemain, Rigault fut introduit chez la modiste. Il l'examina dans tous les sens, l'interrogea sur tous les détails de sa vie et dit en sortant à Albert qu'elle se portait parfaitement bien.

— Tu ne m'étonnes pas, répondit Albert, mais les maladies sont dans l'imagination aussi bien que dans le corps. Cette femme souffre autant que si elle avait un typhus chronique. Retourne la voir demain et donne-lui du valérianate-d'ammoniaque ; tu lui insinueras que ce remède a guéri des névralgies les plus obstinées toutes les dames du faubourg Saint-Germain.

— C'est que c'est vrai observa Rigault.

— Donc je ne te ferai pas dire un mensonge. Et en passant, souffle-lui un mot en faveur de Néra, les modistes ont besoin de fleurs.

Il résulta de cet entretien que Mademoiselle Odoard se déclara sauvée comme par miracle, par ce remède aristocratique et, voulant faire grandement les choses, envoya à Rigault un billet de cinq cents francs.

Quand à Néra, il lui vint tout à coup tant de commandes, qu'elle ne sut littéralement plus où donner de la tête. Elle eut, en deux mois, des ouvrières, des apprenties, des domestiques pour faire ses courses, et l'une des meilleures clientèles de Paris.

Albert avait dit : Je veux — et il veillait dans l'ombre.

XI

A chaque nouveau bienfait, Néra pensait à Rigault qu'elle trouvait sublime Elle ne savait pas de mots pour le remercier, et dans ses alternatives de réserve et de ferveur, craignant de dire trop peu, mais n'osant dire assez, elle se reprochait d'être ingrate.

Elle se rappelait quelquefois sa promenade avec Albert, mais toujours avec une répugnance croissante. Il lui montait à la gorge cet arrière goût d'amertume qui nous vient tout à coup et nous fait froid au souvenir d'une faute ou d'une honte. Elle

s'en voulait de lui avoir livré le secret de sa défaillance ; maintenant qu'elle en était sauvée et qu'elle en avait horreur. Il lui semblait que sa confession avait fixé cette tache sur sa vie et qu'elle n'aurait pas à se repentir de sa mauvaise pensée, si elle n'en avait rien dit. Aussi fut-elle irritée contre Albert, qui lui avait extorqué des aveux et qu'elle jugea capable de les révéler, car on croit ce qu'on craint, tout aussi bien que ce qu'on désire. Un jour elle le vit venir de loin dans la rue et se précipita dans un magasin pour ne pas le rencontrer. Albert ne la vit point, précisément parce qu'il marchait distrait, pensant à elle.

Quand à Rigault, il s'était fait ce calcul : Il faut que je me repose et que je prenne de l'excercice au grand air ; or cette banlieue étant élevée d'un certain nombre de pieds au dessus du niveau de la rivière, est un lieu sain et un but de promenade comme un autre ; par la même occasion je sers les intérêts de cette jeune personne et j'étudie sans fatigue les progrès de son rétablissement : donc, pendant les vacances forcées que m'imposent les nécessités de ma conservation, j'irai quelquefois trouver Néra.

Il ne s'ajoutait pas à lui-même qu'il trouvait dans ces visites un certain plaisir. Néra était une nature distinguée et féminine jusqu'à la pointe de ses ongles roses et transparents, pleine de délicatesse et de charme. Elle contemplait un Rigault transfiguré, mais réel ; elle le poétisa jusqu'à béatifier ses humeurs et à canoniser ses vices, mais elle le comprenait pourtant, elle voyait comme dans une auréole les limites de cette perfection qu'elle adorait naïvement. Aussi se mit-elle à la portée de cet être inférieur dont elle avait fait son seigneur et maître. Elle sentit où était l'amour, c'est-à-dire l'amour-propre de l'Hippocrate futur ; elle le devina mené par une ambition qu'il appelait son devoir et fermement attaché au bien par un égoïsme d'outre-tombe qu'il appelait la foi dans la vie éternelle.

Elle trouva que c'était bien et s'en réjouit. Un jour qu'ils causaient ensemble de ces choses, elle lui dit avec une certaine exaltation :

— Je suppose que votre mère soit condamnée à mort pour un crime qu'elle n'aurait pas commis ; votre mère se serait sauvée de prison, nous l'aurions cachée dans cette chambre, le bourreau entrerait tout à coup par cette porte et vous demanderait : Est-elle ici ? Répondriez-vous que oui ?

Sans aucun doute, répartit Rigault, que l'hypothèse ne fit pas frémir.

— Et pour ne pas mentir, vous la laisseriez tuer ?...

— Evidemment. De deux choses l'une : ou l'âme est immortelle, ou elle ne l'est pas. Si mon âme est immortelle, elle vaut plus que le corps périssable de ma mère.

Six mois avant, ce calcul aurait fait horreur à Néra.

Maintenant elle le trouvait plus beau que l'héroïque infanticide du premier Brutus.

Ainsi la jeune fille voyait Rigault à travers un éblouissement qui ne l'empêchait pas de le comprendre. Aussi le caressait-elle au bon endroit avec une conversation soumise, curieuse, toute semée de points d'interrogations qui érigeaient le jeune savant en professeur, en mentor et en oracle, et avec une attention constante, avide, pleine de déférence, incapable de discussion. Rigault s'était donc mis avec elle à penser tout haut et s'apercevait, non sans contentement, qu'il gagnait dans ces entretiens une facilité d'élocution qui, *dans la suite des temps*, pourrait lui devenir utile. Aussi résolut-il de multiplier ces exercices et ses visites se rapprochèrent bien dangereusement. On commença même à en parler dans la cité qui formait presque un village et, comme tel, se donnait certains droits d'espionnage mutuel. L'avis de la portière était que ce jeune homme venait pour le bon motif, mais elle ne laissait pas d'être fortement contrecarrée par les objections de la blanchisseuse qui alléguait la disparité des positions : à quoi la giletière qui se piquait de connaître le cœur humain et ce dont il se couvre, ajoutait qu'il faut se méfier des apparences et du chat qui dort, le Rigault cachant trop son jeu pour n'avoir pas force atouts....

Néra était heureuse.

XII

Un soir ils se trouvaient ensemble. Depuis sa richesse Néra s'était fait un salon, ou plutôt un jardin, de ses propres mains ; une serre artificielle, où se mêlaient de vraies fleurs dans le bord de la chambre exposé au soleil. La fenêtre encadrée de plantes grimpantes et de guirlandes fleuries semblait une trouée

dans les feuilles pour laisser voir le ciel. C'était un soir d'étoiles ; il venait du dehors je ne sais quelles langueurs embaumées et un bruit confus, haletant de battements d'ailes avait succédé aux fanfares des rossignols. La chambre n'était pas éclairée, la mère faisait cercle dans la rue avec les voisines, les sœurs dormaient. Ils étaient seuls. Néra semblait se livrer à cette soirée, à cette douce nature et se ployait dans le peignoir ample et lâche qui ne la soutenait pas. Ses cheveux, s'affaissant sous le poids de leurs ondes noires, se déroulaient sur ses épaules. Sa tête enivrée tombait dans sa main les paupières closes, les lèvres détachées à peine par un sourire inachevé. Pour la première fois de sa vie, Rigault la contemplait d'un regard jeune. Il vit qu'elle était belle et s'en émut. Il suivait la ligne gracieuse du bras nu qui, sortant des manches flottantes de Néra, s'appuyait du coude au dossier bas d'une chaise et tenait sa main suspendue : une main fine, longue, veinée d'azur, et nonchalante aussi, abandonnée. Il prit cette main dans la sienne et la serra tout tremblant : il se sentit aussitôt tomber sur les yeux comme un voile. Néra vint à lui doucement et ne le regarda pas mais fléchit peu à peu ; sa tête finit par se pencher sur l'épaule du jeune homme et s'y reposa longtemps.... Ce fut un immense bonheur.... et ce fut tout. — Une lumière et comme un éclair se fit au dehors : c'était la mère qui rentrait, sa chandelle à la main. Rigault se leva en sursaut comme réveillé d'un rêve. Il n'eut pas de remords, n'ayant pas fait de mal, mais un vif regret de ces nouvelles impressions qui se révélaient à lui si tard, si mal à propos, troublant sa quiétude....

— Il faudra donc que je me marie ! dit-il tout rêveur, en s'éloignant.

XIII

Les feuilles jaunirent.

Albert avait trouvé sa voie et faisait quelque chose. Il courait du matin au soir, affairé, haletant, et satisfait. Il colportait des listes de souscriptions pour fournir du tabac aux soldats de Sébastopol. Il donnait gratuitement des leçons de littérature fran-

çaise dans une école populaire, de fondation récente, ouverte aux pauvres du quartier Saint-Marcel. Il prenait à cœur tout ce qui se présentait à lui ; il avait des amis partout, car il était bon et gai ; il les servait et se servait d'eux ; il creusait des trous, il donnait des places, et quoiqu'il ne fût rien, il faisait les affaires de tout le monde. Par un pauvre diable qu'il était parvenu à faufiler comme garçon de bureau dans un ministère, il obtint pour un Genevois qui en est devenu millionnaire une audience de l'empereur.

Il avait perdu de vue Rigault et tous les camarades auxquels il ne pouvait être utile. Du jour où Néra eut obtenu tout ce qu'il rêvait pour elle, il l'avait presque oubliée, tournant son dévouement ailleurs. Il avait cela de bon qu'il ne tenait pas à la reconnaissance et ne se donnait pas le chagrin de larmoyer sur les ingrats. Du reste, un jour qu'il y pensait, il se dit qu'il devait à la fleuriste son initiation à la vie nouvelle qui le rendait utile et heureux. Il fut même tenté d'aller l'en remercier ; par malheur, en passant le pont, il s'intéressa à une pauvre femme qui lui demanda l'aumône. Albert ne vit donc plus Néra, mais la pauvre femme tient maintenant une pension bourgeoise où dînent chaque soir une cinquantaine de célibataires obstinés.

Donc les feuilles jaunirent, et il faisait, certain jour de novembre, un de ces temps humides où l'eau suinte des murs et des pavés de Paris. Le ciel semblait être crotté comme les rues, et le Luxembourg que traversait Albert, secouait mélancoliquement les branches de ses marronniers d'où tombaient une à une, en pluie lente et monotone, avec une muette et morne douleur, les feuilles mortes.

Six mois avant, Albert aurait essayé de faire une pièce de vers là-dessus

> O deuil de la nature, ô feuillages jaunis.
> Epars sur les gazons de ces bords solitaires....

et il s'en serait tenu là, n'ayant pas la patience de passer outre. Maintenant ce paresseux, ce rêveur, marchait à grands pas dans les balayures du vent d'automne, tout joyeux d'une bonne action qui venait de lui réussir. Il arriva droit à un certain banc qui devait lui rappeler bien des choses, mais le sapin vermoulu ne lui dit rien. Il s'y assit pourtant et tira de sa poche un carnet où il écrivit rapidement quelques notes. Quand il re-

leva la tête, Néra se trouvait pour la seconde fois, à la même place, debout devant lui.

Il ne la reconnut pas d'abord, tant elle était changée, amaigrie, négligée dans sa mise, douloureuse à voir. Il ne lui restait rien de cette élégance qu'elle avait portée en elle dans sa pauvreté même. Ses cheveux s'ébouriffaient sous son chapeau, ses mains étaient sans gants, ses pieds longs, étroits et cambrés marchaient dans les chaussons qu'elle portait le matin chez elle. Ses yeux s'enfonçaient dans son visage couleur de cendre et empourpré par plaques et par moments de rougeurs subites. Son cou se gonflait et palpitait cruellement.

— O mon Dieu, s'écria-t-il quand il l'eut reconnue.

Elle fondit en larmes et lui dit, en tombant dans ses bras :

— N'est-ce pas que je suis laide ! N'est-ce pas qu'on ne peut plus m'aimer ? N'est-ce pas que me voilà bien seule. Et que la pauvre fille n'a plus rien pour elle ? Et que la vie même se retire, avec l'espérance, avec l'illusion ? N'est-ce pas que j'étais folle, oui, mais folle heureuse ; il n'y a plus de bonheur, mais la folie est restée et j'en mourrai !

Puis Albert se taisant, elle toujours dans ses bras :

— Allez, je sais tout ! dit-elle. — J'ai cru que c'était lui, mais c'est vous, pauvre ami, c'est vous qui avez tout fait pour moi. Toutes ces fortunes qui me sont venues à la fois, je les recevais de sa main, j'en ai vécu, je m'en suis nourrie, énivrée ; je désirais les tenir de lui. Et je les tenais de vous, n'est-ce pas ? C'est vous qui êtes l'ami de Madame Daubigné, le cousin de Mademoiselle Odoard ; cette loterie, c'est vous qui l'avez faite ; ce tableau d'Hornung était à vous ? Mais répondez-moi donc ?

Albert ne disant rien, elle se dégagea de ses bras, et prit une expression sinistre.

— C'est donc vous, dit-elle, et de quel droit ? Est-ce que je vous ai rien demandé, est-ce que je vous aimais ? Ne vous avais-je pas refusé votre argent, monsieur, en vous défendant de vous occuper de moi ? Mais dites-moi donc qui vous a jeté dans ma vie ? Pourquoi m'avoir amené votre ami ? Vous auriez dû me laisser mourir. Et quand j'ai été guérie, pourquoi me l'avez-vous ramené. Vous vous êtes caché derrière lui, vous m'avez fait croire qu'il m'aimait, vous avez nourri comme à plaisir ma folie. Maintenant que le mal est fait et que j'en souffre, vous m'enlevez cette dernière illusion, cette foi dans son dévouement

qui me soutenait encore et vous me tuez du coup ; voilà ce que vous faites !

Depuis qu'Albert vivait dans les maisons de deuil, il s'était habitué à ces exaspérations de douleur. Aussi ne chercha-t-il pas à se justifier : il savait que les plus fermes raisons échouent toujours en luttant contre les passions houleuses. Essayant donc de se contenir, Albert dit doucement :

— Il est peut-être malade....

Un éclair de joie passa sur le front de Néra. Elle prit les deux mains du jeune homme.

— Oh ! vous êtes bon, dit-elle ! Puis elle se mit à son bras et ajouta : Menez-moi chez lui.

Et sur la route : Voici trois mois, monsieur, qu'il ne venait plus et croiriez-vous que je l'avais soupçonné de m'avoir oubliée ? Ce n'est pas qu'il doive se souvenir de moi qui lui dois tout ; il m'a sauvé la vie et me l'a conservée... Vous aussi, pardon... mais lui surtout. Je lui ai écrit dix fois, mais je n'ai pas osé lui envoyer mes lettres. De quel droit ? pensais-je. Je ne pouvais lui reprocher son absence, je savais bien qu'il venait me voir par charité, la moindre exigence de ma part eût été sans doute une ingratitude insensée ; il ne me doit rien... que la joie du bien qu'il m'a fait ; je ne peux penser qu'il m'aime, un soir pourtant.... c'est depuis lors que je ne l'ai point revu. Mais c'est étrange, l'idée ne m'est jamais venue qu'il fût malade. Il doit l'être.... il l'est, dites !

— Je ne sais.... Je pense.

— Et dangereusement ? Ses maux de tête n'est-ce pas ; la céphalalgie comme il l'appelait. Est-ce qu'on en meurt, s'écria-t-elle avec un air d'angoisse.

— Non, mademoiselle, calmez-vous, je vous en prie !

— Oui, je suis calme. On me laissera bien entrer à l'hôpital, n'est-ce pas.... avec vous. — Nous irons d'abord chez moi, reprit-elle en se voyant dans la glace extérieure d'un magasin.... regardez comme je suis fagotée. Je veux être pour lui. Croiriez-vous que je l'ai attendu vingt fois de longues heures, à la porte de son hôpital, je ne l'ai jamais vu entrer ni sortir.

— Peut-être n'y est-il plus.

— C'est vrai, vous pensez à tout. Vous ne le voyez donc jamais ?

— Il est très-occupé....

— Mais vous n'avez rien à faire.... c'est mal à vous, monsieur, d'oublier ainsi vos amis. Quand je pense que vous le croyez malade!.... Eh bien! non, là, j'aimerais mieux qu'il m'eût oubliée et qu'il se portât bien!

Ils prirent une voiture cette fois et se rendirent chez Néra. En un quart d'heure elle redevint jolie; sa maigreur même avait disparu. Mais Rigault ne demeurait plus à l'hôpital. Il s'était perché au quartier latin, dans un hôtel qui touchait la maison d'Albert. Et Albert n'en savait rien : ainsi vont les choses à Paris. La voiture rebroussa donc dans le quartier des écoles....

— Monsieur Rigault, demanda Néra, haletante.

— Quel numéro? fit l'hôtelier qui remplaçait pour le moment son portier absent depuis la veille (c'était un lundi).

— Quel numéro? C'est vous qui devez le savoir, je suppose. L'hôtelier trouva l'objection indélicate et consulta en grognant ses registres.

— Monsieur Rigault? dit en descendant une jeune fille qui semblait connaître toute la maison. C'est ce beau monsieur qui a déménagé ce matin du n° 75 en cravate blanche et en habit noir.

L'hôtelier ouvrit son registre au folio 75 et constata que Monsieur Rigault, interne dans les hôpitaux de Paris, entré le 13 octobre dans son établissement, était parti ce jour-là 13 novembre. Il remarqua que ce jeune homme n'avait payé que sa chambre et, par conséquent, s'était fourni lui-même de bougies et avait pris ses repas hors de la maison. Il en conçut de graves soupçons sur la moralité de son ex-locataire, et le fit sentir à Néra lorsqu'elle lui demanda la nouvelle adresse du fugitif.

— Je n'ai pas de renseignements à vous donner, répondit-il sèchement : ce n'est pas mon métier, mademoiselle.

Albert se sentit une furieuse envie de jeter ce monsieur par la fenêtre. Néra le retint et l'emmena.

— Allons chez Madame Daubigné, dit le jeune homme. Samuel donne presque tous les jours des leçons à Aimée....

A ce mot Néra se prit à trembler comme une feuille, et ne put dire ce qu'elle avait, car elle n'en savait rien.

Le Suisse de Madame Daubigné, car c'était un vrai Suisse, arrêta Albert qui montait l'escalier quatre à quatre. Néra était restée dans la voiture.

— Où allez-vous monsieur ? Madame ne reçoit pas.

— Pourquoi ?

— Monsieur ne sait donc rien ?

— Non.

— Oh ! si monsieur ne sait rien.... c'est que je n'ai rien à lui dire.

— Laissez-moi donc monter.

— Madame est sortie.

— Où est-elle ?

— Au temple.

— A quel temple ?

— A l'oratoire.

— A l'oratoire donc, rue St-Honoré, cria Albert au cocher en remontant dans la voiture. Il avait pris à cœur cette odyssée à la recherche de Rigault ; il voulait avoir une explication avec lui, le rendre à Néra, si possible. Il souriait en les voyant d'avance heureux. Il entrait dans leur maison, il troublait leur tête à tête, et il se faisait pardonner sa visite à force de sympathie joyeuse; il les retrouvait à Genève, au bord du lac, en face des montagnes, au pieds des saules, leurs enfants courant dans l'herbe autour d'eux.....

Enivré de cette joie il ne se demandait pas ce que pouvait aller faire un lundi Madame Daubigné dans une église protestante. Absorbé dans son rêve, il ne voyait pas Néra s'agiter et se retourner près de lui dans l'anxiété d'une fièvre ardente, tandis que ses yeux vacillaient et bondissaient par éclairs hors de leurs orbites ; le fracas de la rue et le roulement de la voiture empêchaient d'entendre cette respiration pantelante, qui rendait par moment un bruit de forge et un roucoulement d'oiseau.

A cent pas de l'église, un encombrement de voitures empêcha le fiacre d'avancer. Néra voulut se précipiter à la portière... Albert la retint et descendit lui-même.

Il arriva non sans peine jusqu'au milieu du temple..... Il vit devant la chaire une jeune fille agenouillée, en voile blanc, avec des fleurs d'oranger dans les cheveux : c'était Aimée. Un jeune homme agenouillé près d'elle la tenait par la main : c'était Rigault.

Car Rigault, dans sa moralité, s'était dit au soir :

Il faut que je me marie !

Hélas ! Néra, la pauvre fille, avait tout deviné ! Il était parti

en cravate blanche, il voyait tous les jours Aimée, la mère et la fille se trouvaient au temple, cet encombrement d'attelages..... ces bourgeois qui passaient en disant : C'est une noce..... une noce de huguenots !.....

Albert sortit tout bouleversé de l'église et courut vers le fiacre en cherchant un moyen de cacher à Néra ce grand malheur....

Il la trouva morte.

Le lendemain, à la porte de la maison mortuaire, Albert rencontra Rigault qui sortait, visiblement contrarié.

— Eh bien ! dit Albert avec un regard plein de reproches.

— Eh bien ! que veux-tu ? je m'étais trompé. Je l'avais soignée pour un rétrécissement auriculo-ventriculaire gauche ou mitral.

— Et tu reconnais maintenant que c'était autre chose.

— Hélas oui ! J'ai demandé l'autopsie et je comprends tout. C'était une insuffisance des valvules aortiques.

Et Rigault s'éloigna en soupirant. Mais il revint sur ses pas.

— A propos, dit-il à Albert, c'est un hasard que je me sois trouvé ce matin par ici. Je venais demander ton adresse.

— Pourquoi faire ?

— Pour t'annoncer que j'ai suivi ton conseil. Je suis marié... depuis hier et je pars demain...

Pauvre Aimée !

Mars 1858.

Marc-Monnier.

LA VALLÉE DU RHÔNE

III

Morgins, Saxon, Louèche.

Le chemin qui, de Monthey, s'enfonce dans le Val-d'Illiers, n'est malheureusement pas encore praticable aux voitures, et de plus il est si raboteux, si primitif, si escarpé en certains endroits, qu'il ne peut être question pour une dame de monter à Morgins autrement qu'à cheval ou à mulet ; le piéton se trouve amplement dédommagé de la roideur de la montée par les sites pittoresques qui se succèdent à mesure que le sentier, en écharpant le flanc de la montagne, traverse les différentes zônes de végétation. Au delà d'une forêt de châtaigners et après avoir traversé le ravin d'un torrent, le chemin se bifurque et conduit à gauche dans la vallée principale à Trois-Torrens, à Val-d'Illiers et à Champéry, tandis qu'à droite il entame la roche de Flysch, et se dirige en droite ligne vers l'ouverture d'une gorge boisée qui débouche à un niveau déjà élevé dans la vallée principale. Il faut près d'une heure pour l'atteindre, mais à chaque temps d'arrêt, en se retournant, on se trouve en face des dentelures imposantes de la Dent-du-Midi, qui semblent d'autant plus écrasantes de hauteur qu'on s'élève vis-à-vis d'elles ; enfin la pente cesse, un vallon latéral s'ouvre et étale aux regards des pentes, assez fortement inclinées, couvertes de pâturages et de chalets au nord du vallon, et tapissées au midi d'une ceinture foncée et non interrompue de superbes sapins.

Bientôt, au dessus des aulnes qui font une bordure au torrent, apparaît dans le lointain le toit grisâtre de l'hôtel de Morgins. A droite une montagne régulièrement pyramidale, nommée le Bec-à-Corbeau (1992), semée de chalets jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, domine une échancrure profonde qui met en communication la vallée savoyarde d'Abondance avec la vallée valaisanne : c'est le pas de Morgins (1411^{m}).

Au delà la chaine se relève brusquement et continue à se diriger au sud-ouest, jusqu'à une cime rocheuse, dont la silhouette, vue de Morgins, rappelle le profil de quelque idole mexicaine ou d'un géant de la fable. Front convexe, nez camus, bouche et menton crochu, rien ne manque à ce curieux sommet qui porte dans le pays le nom de Bokand, et que la carte Dufour appelle pointe de Bécor (2271). Notons que l'arrête gazonnée de cette crête forme sur toute sa longueur la ligne de démarcation entre la Suisse et la Savoie ; ce mur se prolonge sur plus d'une lieue, jusqu'au fond de la vallée de Morgins, qu'il domine à l'ouest, et sépare de la vallée d'Abondance, il supporte, au delà du Bécor, deux autres sommets voisins également formés d'escarpements de calcaire jurassique, la pointe de Cornebois (2236) et la pointe de Chésery (2281), au pied de laquelle passe un sentier qui conduit dans la vallée de Mont-Riond, embellie par un charmant petit lac. L'hôtel de Morgins est tout au plus situé à une trentaine de mètres au dessous du col du même nom, dont il est éloigné de près de deux kilomètres et séparé par un bassin marécageux qui devient un petit lac à la fonte des neiges, et alimente le ruisseau qui passe derrière l'hôtel avant de rejoindre la Tine.

La rive droite de ce cours d'eau est couverte sur toute sa longueur d'une forêt de sapins presque vierge, qui revêt jusqu'au sommet la pente de près de cinq cents mètres de hauteur au dessus la vallée qui limite l'horizon au sud. Il résulte de cette configuration du vallon, que de Morgins même, la vue est bornée aux pentes voisines ; la Cornette de Bise apparaît seule au fond de l'échancrure du Pas-de-Morgins. Pour jouir de la vue de la Dent-du-Midi il faut, soit s'élever jusqu'au sommet de ces pentes, soit se diriger vers le confluent du vallon et du Val-d'Illiers. A trois kilomètres de l'hôtel, à l'endroit dit Cervolaire, cette vue est splendide, et si les directeurs des eaux se décident jamais à faire établir à travers la forêt un joli chemin propre et

bien entretenu, cette amélioration seule leur vaudra profit et reconnaissance de la part de leurs hôtes féminins.

L'hôtel de Morgins est en harmonie parfaite avec le pays et la nature qui l'encadre ; c'est un grand bâtiment de bois, de construction récente, percé de trois étages de petites fenêtres, en un mot un vaste chalet moins les galeries extérieures, le luxe de décoration et les découpures à la bernoise. Vis-à-vis, et de l'autre côté d'un chemin que le passage continuel des vaches et des chevaux ne contribue pas à améliorer, le chalet neuf plus joli et plus classique d'un propriétaire de la vallée sert de succursale à l'hôtel. En face, une troisième construction encadre la cour et renferme l'écurie, la buvette destinée aux indigènes et quelques cabinets de bains. Sans doute tout cela n'est ni brillant ni précisément confortable, mais il ne faut pas oublier qu'on se trouve à Morgins à plus de quatre mille pieds au dessus de la mer, dans un charmant vallon, où le soleil tiède de la montagne, le parfum des sapins, l'air vivifiant des hautes vallées, le calme et le repos nécessaires à une guérison et surtout les vertus de l'eau rouge tiennent avantageusement lieu des chambres élégantes, des salons splendides, des jardins anglais qui attirent les étrangers dans d'autres lieux plus célèbres. Morgins est en effet un séjour encore ignoré des hôtes habituels des bains, peu connu des Suisses eux-mêmes. Les habitants des petites villes voisines ont été longtemps les seuls à venir passer l'été dans ce vallon isolé pour y boire l'eau rouge. Peu à peu le bruit des guérisons qu'elle opérait est descendu des rives du Rhône aux bords du Léman, et quelques propriétaires de Monthey, désireux d'assurer à leur vallée un bel avenir, ont fondé une société et ont réussi à déterminer la commune de Trois-Torrents à construire à Morgins un hôtel assez vaste pour héberger ceux qui, précédemment, ne trouvaient qu'un gîte trop primitif dans les chalets qui se succèdent le long de la Tine. Aujourd'hui, grâce à une brochure publiée en 1856 par M. le Dr Beck, sur l'eau saline et ferrugineuse de Morgins en Valais, la réputation de cette eau s'est étendue et Morgins voit chaque été une centaine de malades venir faire des cures de son eau, ou respirer l'air pur de son vallon. Les propriétés de la source, la position géographique de la localité, le prix modéré de la pension déterminent le genre de malades et de visiteurs qui, du commencement de juin au milieu de septembre, affluent dans

ces montagnes. L'an passé, je fis moi-même à Morgins un séjour de trois semaines qui me permit d'explorer les environs. La société vraiment souffrante se composait en majeure partie de jeunes dames nerveuses, de jeunes filles chlorotiques, d'enfants malingres et de quelques malheureux, morts dès lors, envoyés en désespoir de cause par leurs médecins dans ce vallon. Joignez à ces malades quelques familles vaudoises attirées par le bon air, deux ou trois jeunes valaisans de vieille souche, un ou deux chanoines, autant d'hypocondriaques, quelques vieilles demoiselles ou veuves entre deux âges et vous aurez à peu près le facies de la société réunie à l'hôtel. Les touristes étrangers n'apparaissent qu'exceptionnellement dans la vallée ; quant aux gens du pays, ils habitent les chalets du voisinage de préférence à l'hôtel.

Quoique simple, la table de Morgins est à la hauteur de l'appétit que l'air de la montagne développe dès l'abord chez les gens sains et au bout de quelques jours chez les souffreteux. Grâce au voisinage de la Savoie, où le gibier est protégé par des lois sévères, les chasseurs du pays qui rôdent sur la frontière tirent de temps en temps quelques chamois, des marmottes, des lièvres blancs, qu'ils apportent à l'hôtel, où ces gibiers soigneusement ménagés servent à aromatiser le classique mouton. C'est dans ces occasions, et en face d'un plat de gibier scrupuleusement découpé en soixante portions, qu'on trouve la récompense de ses études d'ostéologie comparée, qu'on devine l'aile de faisan (c'est le nom du petit coq de bruyère), au milieu de fragments de vulgaires canards, qu'on distingue les membres d'une marmotte qui triplent le civet de lièvre, et, chose plus fallacieuse encore, les morceaux de mouton qui, plongés dans la sauce brune, cherchent à dissimuler leur identité.

La Dranse, qui coule à une lieue dans la vallée d'Abondance, nourrit des truites, qui, de temps en temps, traversent le Pas-de-Morgins ; la vallée produit des fraises parfumées, une crême réelle, un beurre excellent et certains chevrotains fort recommandables. Ajoutons qu'à table d'hôte un bon vin du Valais est remis à la discrétion des convives bien portants. Le rigorisme anglais n'a pas encore chassé de Morgins la franchise d'allures et la gaîté helvétiques. Les jeunes gens s'en vont faire de joyeuses promenades et goûter dans les chalets du voisinage, les jeux innocents même ne sont pas proscrits dans la salle à man-

ger ; les dames causent ou font de la musique au salon pendant que leurs maris prennent le café, fument ou devisent le soir en flânant autour de la maison. Les courses obligées à la source, les promenades à Cervolaire et au Pas-de-Morgins, les ascensions au Bec-à-Corbeau, à Belfast, à la crête de Gingea, occupent les messieurs qui en rapportent la rose des Alpes, l'orchys noir à odeur de vanille, l'aster des Alpes, la gentiane pourprée, les astragales violettes, l'anthéric à fleurs de lys, la campanule thyrsoïde, la parnassie des marais, la pyrole uniflore, et d'autres plantes intéresssantes du vallon et des Alpes qui l'encadrent.

Les forêts de la vallée sont giboyeuses et l'autorité, représentée par un gendarme valaisan, n'a pas l'œil trop ouvert sur les infractions à la loi sur la chasse. Aussi entend-on chaque matin les chiens courants donner de la voix dans la forêt et voit-on souvent, vers dix heures, revenir messieurs les chasseurs le paletôt tendu par le poids d'un animal logé dans une poche dissimulée au dos de ce vêtement ; c'est à l'ordinaire un lièvre gris qui en sort seul ou accompagné de son cousin de la plaine, car les deux espèces habitent ensemble le val de Morgins et s'y croisent souvent au dire des chasseurs. A ce divertissement s'en joignent d'autres ; le tir à la carabine et au pistolet en présence des dames qui décernent les prix aux plus habiles, la pêche à la ligne, fort improductive du reste, d'agréables causeries entre hommes après le dîner, les émotions du jeu de tonneau, et enfin pour qui est né observateur, l'étude des caractères et l'observation désintéressée des petites intrigues de tous genres, qui tendent à se nouer si ce n'est à se filer partout où les éléments d'une société de bains se trouvent en présence. Lorsqu'on est bien portant, c'en est assez pour passer agréablement quelques semaines de beau temps à Morgins, surtout quand on voit ce séjour rendre aux êtres aimés qu'on y accompagne, force, couleurs, appétit, gaîté et bon espoir de guérison.

Mais trève à ces rénimiscences individuelles, venons-en à ce qui a fait Morgins, à ce que lui promet un avenir, à la précieuse eau rouge qui, à dix minutes de l'hôtel, sort parfaitement limpide d'une petite grotte creusée dans une masse de tuf ferrugineux et s'écoule dans le lit de la Tine, en laissant sur ses galets une longue trace rougeâtre due à l'oxyde de fer qu'elle dépose. L'endroit est ravissant ; le ruisseau écumant contourne une petite presqu'île ombragée de sapins et séparée du rivage par un

lit de cailloux que recouvrent seules les hautes eaux et au bord duquel le tuf ferrugineux s'avance comme un courant de lave subitement refroidi. Malheureusement un vulgaire hangard, récemment construit sous prétexte de fournir un abri aux buveurs par les temps de pluie, dépare ce site solitaire et pittoresque. L'eau s'écoule, glacée et toujours limpide comme du cristal, de la grotte en miniature dont elle couvre les parois de stalactites d'ocre rouge. Des Valaisannes, aux gracieuses coiffures, des paysannes du Val-d'Illiers, à la tête ceinte d'un mouchoir écarlate, des dames à falbalas, à crinolines, coiffées de paille de riz, ou de chapeaux bruns à plumes d'autruches, vont, viennent, tendent leur verre à la fontaine, s'approchent en formant de charmants groupes, rient aux éclats, se poursuivent, folâtrent sous prétexte de faciliter la descente des nombreux verres de l'eau bienfaisante qu'elles ont absorbés en faisant la moue. C'est qu'en effet cette eau, dont la température invariable est de 7°,5 centigrades, a, indépendemment de sa grande fraicheur, un léger goût astreingent.

Analysée en 1808 par le docteur Gosse, de Genève, cette eau minérale a été de rechef soumise à l'analyse en 1852, par un pharmacien de Monthey, M. Franc, qui a trouvé qu'un litre contenait plus de 5 grammes de substances fixes, savoir : chlorure de potassium 0,96, de sodium 0,88, carbonate et sulfate de chaux 2,1, sulfate de magnésie 0,52, silice 0,34, bicarbonate de fer 0,20.

Cette proportion de bicarbonate de fer est considérable ; elle explique l'action de l'eau de Morgins sur l'organisme, la reconstitution du sang qu'elle provoque en y apportant, sous une forme des plus assimilables, l'élément qui fait défaut, le fer qui colore les corpuscules à la formation desquels il est indispensable.

La présence de chlorures alcalins paraît exercer une action particulière sur le principe ferrugineux, en augmentant sa fixité. L'ébullition ne décompose pas l'eau de Morgins, le fer y reste dissout, de sorte qu'on peut la chauffer sans l'altérer et la faire agir sous forme de bains. Ce n'est pas ici le lieu de s'appesantir sur l'action des ferrugineux et sur les affections morbides qu'ils guérissent, aussi me bornerai-je à indiquer quelques particularités d'action de cette eau improprement appelée eau rouge. Comme tonique, le docteur Beck l'ordonne à la dose de 4 à 5 verres par 24 heures ; dans les cas de chlorose caractérisée et de névralgies

consécutives à ce vice de sang, la dose doit être portée à 6 ou 8 verres, pris le matin et à un intervalle de quelques minutes. A cette dose, les chlorures que renferme l'eau minérale commencent déjà à agir comme diurétiques et à doses plus fortes comme purgatifs. Ceux qui boivent cette eau en quantité trop considérable éprouvent une espèce d'ivresse due à l'acide carbonique qu'elle renferme et un besoin de sommeil, suivi d'une violente purgation. Quelquefois l'usage de l'eau martiale provoque au bout de quelques jours une dyspepsie passagère, pendant laquelle il faut sinon suspendre la cure, au moins diminuer la quantité consommée. Au bout de cinq à dix jours, l'appétit reparaît, les digestions s'améliorent, le sommeil devient plus profond et les forces augmentent. Voici ce que dit de Morgins le docteur Lombard, dans son ouvrage sur les climats des montagnes :

« Entre la vallée de Champéry et celle d'Abondance est le petit village de Morgins, que l'on recherche depuis plusieurs années, non-seulement pour les qualités de son atmosphère, mais aussi pour ses sources ferrugineuses qui jouissent d'une faveur méritée. Cette réputation n'est point usurpée, aussi n'hésiterais-je pas à conseiller Morgins à tous ceux qui ont besoin d'être fortifiés si les abords étaient plus faciles et les logements plus confortables ; néanmoins les avantages me paraissent dépasser les inconvénients et c'est aussi l'avis de ceux qui ont retrouvé force et santé au milieu de cette belle vallée qui abonde en sites sauvages et pittoresques. »

L'eau de Morgins jouit dans le pays d'une réputation assez curieuse, elle passe pour mettre un terme à l'état où se trouvait l'épouse d'Abraham avant la visite des anges, et l'on cite à l'appui certains faits notoires. C'est au reste fort compréhensible, car en reconstituant le sang, elle ramène la régularité des fonctions dans les différents systèmes d'organes, fortifie la fibre et fait cesser les sécrétions anormales des muqueuses.

Les eaux ferrugineuses actives ne sont pas très communes en Suisse. Celles de Saint-Moritz, aux Grisons, sont très-réputées, mais trop éloignées du centre de la Suisse et des chemins de fer pour répondre aux besoins, surtout dans la classe moyenne; l'eau de la Brévine s'écoule dans une haute vallée jurassique dont le climat laisse à désirer et qui n'offre pas de facilités de séjour, du reste elle est en trop petite quantité pour pouvoir être utilisée

en bains. A Morgins, les conditions de développement pour un grand établissement sont favorables, à condition qu'une bonne route relie Monthey, Morgins et Champéry. On y travaille et nous savons que les concessionnaires de l'eau rouge ont l'intention de faire construire, dans une position plus favorable que celle de l'hôtel actuel et plus près de la source, un vaste bâtiment confortable, où l'on pourra et se loger convenablement et établir des cabinets de bain en nombre suffisant, et différents appareils de douches, toutes choses absolument indispensables si l'on veut tirer un parti réel de cette source abondante.

Ce n'est qu'à ces conditions et à d'autres moins capitales que je passe sous silence, que Morgins pourra devenir un établissement réellement utile, fréquenté et à la hauteur de l'activité de ses eaux et de son bon air. Une fois le nombre des malades devenu suffisant, M. le docteur Beck, que les exigences de sa clientèle de la plaine empêchent de se fixer tout-à-fait à Morgins, pourra s'y établir à poste fixe et il suffira de sa présence pour décider à s'y rendre un certain nombre de personnes et surtout de familles qui craignent de s'établir en été dans des localités où l'on n'a pas le médecin à proximité. La vertu de l'eau rouge, duement constatée comme elle l'est, il n'y a aucun risque à courir en construisant près de la source un grand hôtel dans de meilleures conditions. Une fois la route terminée, Morgins ne sera plus qu'à deux heures d'une station de chemin de fer et prendra l'importance qu'il mérite. Nous ne pouvons qu'engager à continuer leur œuvre, ceux qui, par leur initiative désintéressée, ont déjà fait valoir et connaître ces lieux favorisés. Le genre de vie de plus en plus artificiel et anti-hygiénique que mènent en général dans les villes les jeunes demoiselles des classes supérieures, la rage de broderie qui s'en est emparée, les lectures qui surexcitent leur imagination, une alimentation qui devient insuffisante à force d'être éthérée, les nuits passées au bal ou au théâtre, et d'autres habitudes mondaines, feront de plus en plus de la chlorose la maladie à la mode, et par conséquent la fortune des établissements destinés à la mitiger ou à la guérir.

Plutôt que de revenir sur nos pas, nous quitterons le vallon de Morgins, en le remontant dans toute sa longueur jusqu'au col nommé avec quelque prétention les Portes-du-Soleil, et nous arriverons dans les vastes pâturages semés de troupeaux et de métairies, où les jeunes filles du Val-d'Illiers surveillent leurs

vaches dans le costume de l'autre sexe ; une jaquette de gros drap bleu, des pantalons demi-collants de même étoffe, descendant jusqu'à mi-jambes, une chemise blanche à plis difficilement contenus dans un petit gilet, de gros souliers et un chapeau de paille à bord retroussés, ornés d'un ruban noir et d'un bouquet de rhododendron, tel est le costume bizarre de ces bergères des Alpes qui, un bâton à la main, bondissent de pierres en pierres, franchissent les ravins à la poursuite de leurs génisses et viennent en curieuses voir passer les voyageurs tout stupéfaits de trouver, sous leurs chapeaux coquets, de jolis yeux noirs et de petites tresses formant près de la tempe une espèce de grande boucle d'oreille au lieu de favoris. Deux ou trois de ces jeunes filles étaient assez jolies et proprement vêtues pour que ce costume leur allât à ravir, surtout vu de face plutôt que de dos.

Quelques hommes qui battaient leurs faux devant leurs loges, m'ont paru avoir en effet les physionomies italiennes qu'on leur attribue et qui donnent quelque probabilité à la tradition qui veut que le Val-d'Illiers ait été peuplé par une colonie romaine. Une autre particularité de ce pays c'est la multiplicité des loges ou chalets dont sont semés les pâturages. Chaque habitant aisé de la vallée possède une demi-douzaine et plus de ces maisons de troncs de sapins entassés qui lui servent à abriter le foin fauché dans le clos qui entoure la loge. Plutôt que de faire descendre ce foin vers les villages, sur des traineaux de bois difficiles à diriger, le propriétaire conduit ses vaches à l'endroit où le foin est emmagasiné et le leur fait consommer sur la montagne. De cette manière le troupeau se déplace pendant toute la bonne saison et laisse partout après lui les résidus de ses repas qui maintiennent la fertilité vraiment prodigieuse de ces prairies qui, dans d'autres parties des Alpes, ne sont plus que des prés secs couverts d'une herbe courte et peu abondante. Pendant l'hiver le troupeau vit dans les étables du foin recueilli au fond de la vallée à proximité des villages. Aussi en été toute la population du pays vit sur la montagne et a déserté les trois villages qu'elle habite en hiver.

Des Portes-du-Soleil le regard domine toute la contrée, depuis le col de Coux aux rochers et à la Dent-de-Bonavaux (2524) ; la tour Saillère apparaît entre cette sommité et les dents du Midi qu'on a en face de soi et qu'on voit d'assez haut pour dis-

tinguer les petits glaciers qui occupent le pied des escarpements verticaux, surmontés par les sept dentelures grises de l'arête. De ce point, il est manifeste que c'est la dernière de ces pointes, celle qui surplombe Champéry et celle qu'on gravit seule sans trop de difficultés, qui est la plus élevée (3185). Cette ascension n'offre pas de dangers, mais elle est très-fatigante parce que la montée doit s'effectuer pendant près de quatre heures sur des schistes délités qui rendent la marche difficile ; c'est par derrière qu'on attaque l'arête et qu'on parvient au sommet du dernier piton, dont la pente est particulièrement roide. Un de nos amis, peu impressionnable du reste, critique connu de nos lecteurs, qui a passé l'été à Champéry et a fait cette année l'ascension de la Dent-du-Midi, en est revenu enthousiaste des hautes cîmes et ne trouve pas de mots pour dépeindre l'admirable panorama, la merveilleuse vue du Mont-Blanc et du Mont-Combin, les splendeurs qu'on ne se rassasie pas de contempler pendant trois heures, du sommet de ce gigantesque observatoire, d'où le lac Léman paraît partagé en cinq bassins.

Jusqu'à présent il n'y a eu que deux dames qui aient affronté jusqu'au bout les fatigues des huit ou neuf heures d'escalade, au prix desquelles on arrive à contempler ce spectacle unique ; le dit ami affirme que celui qui a le regret de n'être ici que son interprête n'arrivera jamais au sommet de cet Olympe qui l'a fasciné, et cela par plusieurs raisons qui, je l'espère, n'en seront plus l'an prochain à pareille époque. Mais il nous reste à peine le temps de descendre à Champéry, d'y dîner à l'excellent hôtel-pension de la Dent-du-Midi, au milieu d'une société brillante, et de reprendre l'accoutrement du voyageur pédestre, le sac, la boîte de tôle vernie, le marteau de géologue, afin d'arriver à Monthey à temps pour prendre la diligence de Martigny. Tout en descendant la vallée, l'examen du pays nous a suggéré, sur la pratique médicale dans les Alpes et spécialement en Valais, des considérations de toute nature. Quel beau pays en été que le Val-d'Illiers ! mais en hiver ! combien cela doit être agréable pour le médecin de Monthey d'être appelé après une chûte de neige fraiche, à Champéry et au delà ! Au moins quand cela arrive, c'est un cas grave qu'il s'agit d'examiner, c'est avec la mort qu'il faudra lutter corps à corps, c'est une opération peut-

être à faire seul et sans aide, une hernie incarcérée à opérer, une jambe écrasée à couper ; une autre fois ce sera une péricardite, une pleurésie, une pneumonie intense, une péritonite à juguler. Déjà les bonnes femmes, l'empirique, le curé ont essayé leur science sur le patient. On l'a fait suer, on l'a purgé, on l'a graissé, on lui a fait mille choses bizarres, mais inutilement, le mal empire, la vie s'en va ; vite il faut aller au médecin lui conter le cas, lui demander un reméde, le supplier de venir, et le médecin prend sa trousse, sa canne, son manteau, sa boîte de remèdes et marche. Souvent il arrive trop tard et trouve un moribond, mais au moins il ne lit pas dans les yeux des parents les mots consultation, homéopathie, magnétisme, il examine, se recueille, agit, opère, sauve le malade ou se retire en prononçant un arrêt de mort. Voilà une médecine un peu différente de celle des villes et des hautes classes, ce me semble, aussi dans ce pays le médecin, quand il mérite ce beau titre, est une puissance; le prêtre compte avec lui, le peuple le révère, le paie quelquefois et ne lui demande pas s'il va à la messe; qu'importe qu'il soit noble, plébéien, radical, conservateur, juste-milieu, aristocrate, jeune ou vieux, gai ou austère, qu'il soit veuf, célibataire ou marié, riche ou pauvre, que son costume soit rapé ou fraichement sorti des mains du tailleur, toutes choses qui allongent dans les villes le chapitre des considérations qui dictent le choix du médecin. Si la vie du médecin de montagne est dure et l'use vite, au moins il est toujours le guérisseur, et il n'entend pas ceux qui lui doivent ou lui en veulent, ravaler ses connaissances et faire valoir ses concurrents.

De Saint-Maurice à Martigny, deux points méritent spécialement d'arrêter le voyageur et sont d'autant mieux venus que la route tracée sur la rive droite du Rhône longe à droite des pentes escarpées et monotones, à gauche un bas fond marécageux que le Rhône inonde dans ses crues. Au delà d'Evionnaz, petit village de chétive apparence, construit sur un mamelon qui est peut-être le résultat d'un ancien éboulement, on aperçoit dans le lointain une large cascade suspendue au flanc d'un mur de rochers. C'est Pisse-Vache. Plus on s'en approche, plus cette

tenture blanche et flottante prend d'ampleur et de beauté; bientôt l'air se rafraîchit et s'imprégne d'une poussière aqueuse, qui, brume légère, s'échappe de la cascade, flotte au loin et finit par se résoudre en vapeur dans la chaude atmosphère de la vallée. C'est en face de la paroi de rochers qui n'est éloignée de la chaussée que de deux cents mètres à peu près, qu'on est le mieux placé pour admirer cette splendide cascade, dont l'effet est plus imposant que celui du Staubach et dont l'encadrement de rochers bruns est incontestablement plus grandiose et sévère que celui du Giessbach. Une eau abondante, blanche comme neige, sort sans violence d'un couloir haut perché, s'élargit en nappe et tombe ou plutôt glisse en se divisant en mille fusées sur son lit de rocher. Des nuages de gouttelettes montent sans cesse du fond du réservoir, d'où s'échappent et jaillissent plusieurs ruisseaux assez forts, qui se dirigent vers la route, en traversant la zône de galets et de cailloux roulés, entrainés par la cascade. Il n'est guère possible d'arriver au bord du réservoir sans être mouillé jusqu'aux os, et l'on est tout surpris de rencontrer au milieu de ces galets des plantes chétives, la linaire des Alpes, la saxifrage mousse et d'autres qui croissent d'habitude à un niveau beaucoup plus élevé et qui retrouvent la température qui leur convient dans cette brume froide. Par un beau soleil, ces nuages mobiles s'irisent et font à la nappe d'eau une auréole sans pareille. Il est difficile d'estimer à vue de pays la hauteur de cette belle cascade, mais elle doit dépasser cent mètres. A peu de distance se trouve un moulin qui reçoit son eau du réservoir par l'intermédiaire d'un long canal de bois soutenu par des piliers. Cette cascade n'est décidément pas au dessous de sa réputation, mais pour en jouir il faut s'y faire conduire exprès (de Martigny ou de Saint-Maurice) et la contempler à loisir. Les eaux qui, avant d'arriver au Rhône, font à Pisse-Vache leur dernier et suprême soubresaut, descendent des revers méridionaux de la Dent-du-Midi et du Salentin. D'Evionnaz à Pisse-Vache, on suit à droite le terrain de gneiss et de schiste micacé qui traverse le Rhône pour s'enfoncer sous les calcaires de la Dent-de-Morcles; au delà de Pisse-Vache commence une zône de terrain ou schiste à anthracite qui se prolonge également de l'autre côté du Rhône, puis au Trient les gneiss, qui font suite à ceux du massif du Mont-Blanc, reparaissent à droite de la route.

Situé à quelques kilomètres de Pisse-Vache, le pont du Trient est une localiié aussi singulière que mémorable par un combat, épisode sanglant de la guerre civile en Valais. Le Trient, torrent qui arrose la vallée du même nom et qui reçoit ses eaux du Buet et du dernier glacier de la chaine du Mont-Blanc, sort tout écumeux d'une entaille qu'on soupçonne à peine dans le rocher qui domine la route au sud. Impossible de pénétrer par ce noir couloir, que le torrent remplit complétement, dans la vallée de Salvent, qui ne s'ouvre que plus haut. Un mur élevé et épais contient dans leur lit ses eaux troubles et se prolonge jusqu'au pont, sur lequel passe la route qui continue à suivre en droite ligne le pied du rocher dans la direction de Martigny. A la vue des lieux, on comprend l'inévitable désastre que la colonne de Bas-Valaisans, en retraite sur Saint-Maurice, éprouva en 1844 dans cet endroit. Accueillis en flanc par le feu meurtrier d'ennemis descendus du Val-d'Illiers et de Salvent, perchés sur des rochers inaccessibles, et en face par celui de ceux qui étaient couverts par la digue, les jeunes Suisses furent décimés et forcés de chercher leur salut dans les marais qui séparent le Rhône de la route, et ils y laissèrent une soixantaine des leurs. Mais pourquoi remuer ces cendres sous lesquelles, après quatorze ans, le feu n'est pas complétement éteint! Espérons pour nos compatriotes valaisans que le chemin de fer, auquel on travaille à quelques pas de ce pont de triste et sanglante mémoire, reliera le Bas et le Haut-Valais dans toute l'étendue du mot et finira par faire disparaître le vieux levain de haines et de discordes, qui ont si longtemps désolé ce pays et paralysé son développement.

Dominé par la tour de la Batiaz, Martigny ne tarde pas à apparaître au débouché de la vallée de la Dranse, entre les vignobles où croissent les fameux vins de La Marque et de Coquimpey. Plusieurs vastes hôtels témoignent de la grande circulation de voyageurs qui fait de Martigny la seconde ville du Valais; en face, de l'autre côté du Rhône, le mont de Fully, cher aux botanistes, s'avance comme un promontoire au pied duquel la grande vallée change brusquement de direction et continue à courir au nord-est, en décrivant un angle droit relativement à son orientation de Villeneuve à Martigny. De Martigny, la route d'Italie se dirige en droite ligne sur Riddes, en côtoyant une plaine marécageuse et désolée, où le Rhône, im-

parfaitement endigué, a encore un cours irrégulier et dévastateur.

Au nord, des montagnes escarpées, dénudées, d'un aspect mélancolique, bornent l'horizon et empêchent d'apercevoir les neiges de la haute chaine des Diablerets. Tout est gris, attristant, inculte dans cette partie du Valais, dont les arbres chétifs ont fini par courber leurs têtes vers l'est sous le souffle du vent d'ouest, improprement appelé bise dans le pays. A droite, s'élève une chaine à pentes roides mais moins dépouillées de végétation et dominée par un piton appelé la Pierre-à-Voie (7637'), au pied duquel le village de Saxon se fait remarquer à son église blanche et à une vieille tour, restes d'un château détruit en 1475. Ces constructions s'élèvent sur le cône de déjection d'un petit torrent à une centaine de mètres au dessus de la plaine, et au delà d'un beau bâtiment adossé au pied de la montagne à quelque distance de la grande route. Cette grande maison à volets verts, à trois étages, suivie d'une aile plus basse, est précisément cet établissement récemment fondé des bains de Saxon, qui a fait du bruit à plusieurs titres ; aussi hâtons-nous d'en faire connaissance et d'enfiler l'allée de peupliers qui y conduit.

Ma qualité de médecin, et surtout de médecin neuchâtelois, mes relations avec certain géologue qui avait visité quelque temps auparavant la localité avec quelques velléités d'acquisition, mon bagage scientifique, me valurent de la part du propriétaire, M. Fama, une réception parfaite et une présentation immédiate à M. Claivaz, le médecin et l'ex-propriétaire des eaux de Saxon. Après le dîner, nous visitâmes la source ou plutôt le pavillon qui la dérobe aux investigations et où chaque tour de manivelle fait jaillir d'un tuyau cette eau iodurée qui a donné lieu à de vives discussions entre chimistes et à des suppositions plus ou moins gratuites de la part de ceux qui, les premiers, analysèrent l'eau de cette source singulière.

L'endroit où l'eau de Saxon s'échappe d'un rocher de calcaire schisteux est à près de quatre-vingts mètres en arrière du bâtiment des bains, à l'extrémité d'un vaste et beau jardin, et au pied de la pente de la montagne. Cette eau, dont la température est de 25 1/2 centigrades, est limpide, inodore et d'une saveur à peine appréciable ; elle arrive de la source à l'établissement par des tuyaux de bois enfouis dans le sol et s'y divise

en deux portions, dont l'une alimente immédiatement les baignoires et les piscines, tandis que l'autre se surchauffe en traversant un serpentin plongé dans une chaudière remplie d'eau portée à une température élevée. De cette façon, l'eau minérale chauffée ne perd aucun de ses éléments par l'ébullition et ne sert qu'à amener, par son mélange, l'eau iodurée ordinaire des baignoires à la température la plus agréable aux baigneurs. Différents appareils de douches permettent de varier le mode d'emploi de l'eau, suivant les indications spéciales. La source est assez abondante pour alimenter les nombreuses baignoires et piscines de l'établissement ; le surplus s'écoule vers le Rhône sans être utilisé. La découverte de l'iode dans l'eau de Saxon est récente et remonte à 1852. Depuis longtemps les habitants des villages voisins venaient boire à cette source, qu'ils appelaient la Fontaine-Chaude, ou la Fontaine-aux-Croix, à cause des croix de bois que plantaient autour d'elle ceux qui avaient dû leur guérison à cette fontaine dont ils employaient l'eau contre certaines maladies des yeux, contre les plaies, ulcères et maladies de la peau, et même plus tard en bains contre les rhumatismes. Il n'y avait pas jusqu'aux moutons atteints de la teigne qu'on n'amenât à Saxon. Ce ne fut qu'en 1839, que certaines guérisons remarquables, de rhumatismes, d'ophtalmies scrophuleuses et d'affections cutanées, attirèrent l'attention de M. le docteur Claivaz, qui fit établir des bains provisoires dans un hangard en planches, à proximité de la source.

Plus tard seulement un bâtiment de bains spécial et un vaste hôtel remplacèrent cet établissement temporaire ; le terrain marécageux des environs fut drainé et assaini, des plantations furent créées et bientôt Saxon acquit une certaine vogue.

Ce ne fut qu'en 1852 qu'un professeur d'histoire naturelle italien, M. Cesati, qui faisait une cure à Saxon, étudia les roches du voisinage et émit sous toute réserve l'opinion qu'elles devaient contenir de l'iode ; l'analyse des eaux vint bientôt confirmer cette supposition et démontra la présence de ce précieux métalloïde dans l'eau de la source. L'iode se reconnaît à un caractère facile à constater ; à l'état de liberté il colore en bleu intense les granules d'amidon, mais ses affinités puissantes pour d'autres corps l'empêchent d'exister dans la nature à l'état de pureté, de sorte qu'il ne s'y rencontre que combiné, en général, à la potasse, à la soude, à la chaux ou à la magnésie. Le chlo-

re chassant l'iode de ses combinaisons, il suffit de faire agir ce gaz sur le liquide qui renferme de l'iode et de la fécule, pour y déterminer une coloration bleue d'autant plus intense que l'iode y est plus abondant. Ce dégagement de chlore s'obtient en laissant tomber quelques gouttes d'acide sulfurique sur le chlorure de chaux du commerce, qu'on mêle avec l'amidon au liquide suspecté d'être ioduré.

En examinant l'eau de Saxon par ce procédé, il se manifeste des phénomènes singuliers. Un verre d'eau tiré du réservoir donne une coloration d'un bleu intense, un second ne fournit plus qu'une teinte lilas, et un troisième, rempli à la même source quelques minutes après, ne se colore plus en présence des réactifs. La quantité d'iode contenue dans l'eau subit donc des variations et des intermittences assez brusques et considérables. Ces faits expliquent les résultats très-différents des analyses chimiques consciencieuses de MM. Morin, Rivier, Fellenberg et Brauns, sans que malgré cela l'exactitude de ces analyses puisse être contestée; la quantité d'iode peut s'élever à 0,148 grammes par litre d'eau, comme elle peut devenir nulle en passant par tous les intermédiaires. Ces faits seraient sans doute restés inexplicables et auraient continué à laisser planer quelques soupçons peu bienveillants pour le propriétaire sur l'origine des iodures dans l'eau du puits, si une découverte de M. Brauns, relatée dans une lettre en date du 17 février 1853, n'était pas venue apporter un nouvel élément décisif dans la discussion, en constatant la présence d'une substance iodurée dans les vacuoles d'une roche calcaire dolomitique, nommée cargneule, qui affleure précisément derrière le casino attenant aux bains et dans laquelle sont creusées les caves de l'établissement.

C'est avec un vif mouvement de curiosité que j'ai frappé du marteau sur cette roche jaunâtre et que j'en ai detaché des fragments qui contenaient aussi cette matière terreuse, jaune, friable, à laquelle on a provisoirement donné le nom de saxonite et qui, desséchée, contient jusqu'à 1,674 grammes d'iode pur par kilogramme. La couche de cargneule, d'une épaisseur qui dépasse 12 mètres, remonte et se poursuit vers l'ouest avec une inclinaison d'environ 30°, de sorte qu'elle arrive bientôt au dessus du niveau de la source dont elle n'est séparée que par un banc épais de calcaire schisteux. M. Desor a poursuivi la cargneule jusqu'au village de Charras, où il a découvert avec

M. Brauns une source à côté de laquelle se trouvait une inscription en lettres majuscules, portant lisiblement écrit à la première ligne le mot : FONS et au dessous deux lettres : B R, restes d'un mot illisible. Cette inscription, probablement d'origine romaine, indiquerait que des propiétés particulières distinguaient déjà anciennement l'eau de cette source. Quoiqu'il en soit, l'existence de la saxonite, à plus d'un quart de lieue de la source dans la cargneule, suffit parfaitement pour rendre compte de la présence intermittente de l'iode dans l'eau minérale. En effet, l'eau atmosphérique pénètre dans cette roche poreuse, la lave, remplit ses vacuoles, s'y charge de iodures, et, filtrant à travers des fissures du calcaire jusqu'au filet d'eau déjà minéralisé qui s'en échappe, elle y amène irrégulièrement par intervalle les iodures que l'analyse y décèle par moments.

Cette hypothèse, en rendant compte des faits, me paraît en tout cas plus admissible que celle qui invoque je ne sais quelles influences électriques ou mystérieuses qui empêcheraient tout à coup les réactifs de décéler dans l'eau l'iode qui y existerait en permanence; il suffirait alors de faire bouillir le liquide ou de l'exposer au soleil dans une bouteille de verre transparent pour provoquer la réaction ordinaire. Je me permets, jusqu'à nouvel ordre, de douter de cette subite impuissance du chlore à chasser l'iode de ses combinaisons, suivant l'état électrique du sol, et je trouve que dans l'intérêt de ces eaux il vaudrait mieux que la notice sur les eaux minérales iodurées de Saxon, publiée à Genève en 1852, ne niât pas l'intermittence du métalloïde ou défendît sa présence constante par de moins tristes arguments. L'iode existe dans l'eau de Saxon et de longue date, c'est incontestable, et son autorité thérapeutique est la conséquence forcée de sa composition. Nous sommes nous même tout disposé à croire que, dissout dans une grande quantité d'eau prise en boisson et pénétrant en même temps dans l'organisme par l'extérieur pendant des bains prolongés, l'iode emprégne plus rapidement et plus complétement les tissus pendant la cure de Saxon, que lorsque nous l'administrons à l'état d'iodure de potassium chez des malades dont il finit quelquefois par irriter l'estomac. Au reste, l'examen chimique des urines par lesquelles l'iode absorbé est expulsé du corps, pourra jeter du jour sur cette question. Ceci me remet en mémoire un fait qui m'a été cité par M. le docteur Cossy et qui aussi est relatif à l'absorption de l'iodure

de potassium. Depuis longtemps il en faisait prendre à un malade qui en avait grand besoin et chez lequel le médicament n'opérait pas, par la raison qu'il n'était pas assimilé, l'examen des sécrétions en faisant foi. M. Cossy eut l'idée d'administrer la dose d'iodure, dissoute dans une carafe d'eau, à son malade, pendant qu'il se trouvait dans le maillot et en pleine transpiration. Il ne tarda pas à constater la présence abondante du médicament dans les sécrétions, et la maladie finit par céder à ce traitement. Il est inutile d'énumérer les affections dans lesquelles les eaux de Saxon sont appelées à rendre des services ; ce sont précisément celles dont l'iode est le spécifique, ces maladies qui se manifestent par des lésions de la peau, des os, des glandes, et qui ont leur cause dans la présence dans le sang d'un virus qui le vicie et peut y rester des années à l'état latent ; les scrophules ou humeurs, comme on les appelle vulgairement, ont aussi dans l'iode un antagoniste qui finit par régulariser le cours de la lymphe, faire disparaître les engorgements et rétablir les propriétés d'un sang altéré dès l'enfance par une alimentation vicieuse, un séjour malsain, ou une prédisposition héréditaire. Dans certains cas qui réclament une médication à la fois tonique et altérante, on fait agir simultanément les eaux de Saxon et les eaux ferrugineuses qui s'échappent de la montagne en face, près de Saillon, de sorte qu'on obtient l'effet du iodure de fer, le médicament à la mode aujourd'hui.

Mais c'est assez parler médecine. En 1856, époque où je visitai Saxon, M. Bigi n'avait pas encore eu avec M. le docteur Claivaz les démêlés dont les journaux ont fait mention et qui ont mis fin aux jeux à l'instar de ceux de Baden et de Hombourg, qui étaient destinés à attirer à Saxon le flot des princes russes et des joueurs parisiens. Il ne m'a pas paru que le but ait jamais été atteint ; dans une fort belle salle retentissait encore le fameux : «Messieurs, le jeu est fait, rien ne va plus,» et une dizaine de personnes, assises autour du tapis vert, attendaient avec plus ou moins d'indifférence apparente la fin des évolutions de la bille d'ivoire, par laquelle la fortune dicte ses arrêts. Quelques rares napoléons, flanqués de pièces de cinq francs et de nombreuses pièces de quarante sous, glissaient seuls sur le tapis, attirés ou repoussés par l'habile râteau des croupiers. C'était décidément mesquin et cependant de force à compromettre sérieusement un voyage au Mont-Rose, si l'on se fût laissé aller à

demander à la roulette de Saxon le supplément de budget nécessaire à atteindre Milan et Gènes. Heureusement que les passions se contrecarrent souvent, et cette fois j'avoue que l'idée de Zermatt, de ses glaciers, de ses fleurs, de ses marmottes eut assez facilement raison d'ambitieuses velléités méditerranéennes; de peur de finir mon voyage à Saxon je battis en retraite dans un fort beau salon de lecture, attenant au salon des jeux, très-bien fourni de revues et de journaux; malheureusement l'écho lointain du «rien ne va plus,» y retentissait encore, de sorte que je me réfugiai, toujours poursuivi de rêveries italiennes, dans la salle où l'on dansait et où je trouvai précisément plusieurs habitantes de la péninsule, polkant et mazourkant à l'envi.

La société italienne dominait à cette époque à Saxon et l'on y rencontrait peu de Suisses et d'Allemands. Aujourd'hui les jeux ont cessé et sans doute l'absence des gens qu'ils attiraient ne contribuera pas pour peu de chose à poser convenablement Saxon parmi les bains suisses dont la société est en général bonne, meilleure que dans les bains d'Allemagne, où les lorettes parisiennes coudoient les grandes dames, dont elles ne se distinguent pas toujours facilement.

Le lendemain matin, nous nous mettions en route, M. Claivaz et moi, pour visiter les eaux de Saillon. Après avoir suivi la chaussée pendant quelques centaines de mètres, nous enfilâmes un chemin de traverse qui nous conduisit au Rhône, au milieu de dunes de sable et de limon glaciaire, ça et là plantées d'aulnes et de taillis de saules. Le large lit du jeune fleuve traversé, nous nous trouvâmes en face de la colline, détachée de la montagne sur laquelle est bâti Saillon, dont un mur et des tours en ruines indiquent encore l'ancienne importance comme forteresse. Une porte encore debout ferme au midi le village qui couronne la colline, et domine au loin la plaine que nous venions de traverser.

Pendant que mon guide visitait un malade, j'eus le loisir de contempler, et non sans un sentiment de répulsion et de profonde pitié, un crétin déjà âgé, assis devant une maison. C'était un type si hideux de laideur, je dirai même de bestialité, que je m'abstiendrai de décrire l'aspect de ce malheureux, auquel un goître pendant faisait d'une oreille à l'autre comme une colerette à la Henri IV; jamais, je l'avoue, je ne me serais figuré que le crétinisme pût ravaler la forme humaine à ce degré et

imprimer un cachet si prononcé de bestialité à la physionomie. Aujourd'hui il est rare de voir en Valais des crétins aussi caractérisés, la famille les cache dans les localités fréquentées, et il faut tomber inopinément, comme c'était mon cas, dans un village écarté des grandes routes pour en observer ; au reste à ce que m'affirma mon collègue, le crétinisme est en bonne voie de diminution en Valais, depuis que l'aisance et l'instruction qui s'y infiltrent commencent à avoir raison de la malpropreté et des préjugés, depuis surtout qu'on construit les maisons neuves dans de meilleures conditions de ventilation et de lumière, et qu'on répare les anciennes. Il n'en est pas malheureusement de même sur le revers piémontais des Alpes, car à mon retour, en remontant la vallée d'Aoste, de cette ville au Saint-Bernard, c'est par douzaines que j'y ai remarqué devant les maisons des enfants de tous âges, plus ou moins atteints de cette affreuse difformité corporelle et intellectuelle.

Ceux de mes lecteurs qui se sont intéressés aux tentatives faites depuis une vingtaine d'années en Suisse pour empêcher le crétinisme de se développer chez de jeunes enfants, pour guérir même ceux qui n'en étaient pas trop fortement atteints, savent à quels déplorables résultats a conduit l'enquête sur l'état de l'établissement du docteur Guggenbuhl à l'Abendberg, près d'Interlaken. La société helvétique des sciences naturelles avait, dès le début, accordé son appui moral à une institution qui avait acquis dès lors une certaine notoriété, et s'est vue forcée de retirer au directeur cette preuve de confiance et d'estime dont il paraît avoir abusé.

Les recherches de M. le professeur Virchov, sur l'origine du développement incomplet du cerveau chez les crétins, jetteront, il faut l'espérer, du jour sur la question de savoir si l'éducation et l'amélioration des conditions extérieures de l'existence sont de nature à détruire ou diminuer chez l'enfant crétin la disposition en vertu de laquelle les altérations physiques et intellectuelles vont plutôt en augmentant qu'en diminuant, à mesure qu'il avance en âge. En tout état de cause, si l'on espère combattre la tendance au crétinisme chez les générations futures, c'est sur les générations vivantes qu'il faut agir. On ne peut qu'être frappé à cet égard d'un curieux rapprochement. L'eau iodurée de Saxon, le remède le plus énergique contre la prédominance du système lymphatique et le goître, s'échappe pré-

cisément du sol dans la vallée où, jusqu'à présent, ces affections ont régné sans partage. Ne serait-ce pas le cas d'examiner partout en Valais cette roche de cargnieule pour y rechercher l'iode, car le phénomène géologique qui, près de Saxon, l'a imprégnée de vapeurs iodées, peut parfaitement avoir été plus général. Il faudra aussi des observations ultérieures pour oser aborder la question difficile de l'origine de l'iode dans la cargnieule. Mon collège espérait rencontrer à Saillon un de ses amis, M. Barman, dont la maison occupe, hors du village, le milieu d'un vignoble réputé, mais malheureusement elle était inhabitée. En passant au dessous, je constatai le laisser-aller avec lequel était cultivé le vignoble en question. Les ceps couverts de grappes vertes de raisin de malvoisie n'étaient pas même soutenus par des échalas et rampaient sur le sol ; on m'assura que dans des coteaux exposés aussi directement au sud, c'était le seul moyen de garantir le sol contre la sécheresse et d'obtenir une maturation convenable. Ailleurs, près de Sion, la culture de la vigne est plus perfectionnée et se fait à la vaudoise, mais on est forcé d'irriguer les vignes. Les vins appelés malvoisie douce et malvoisie amère sont comptés parmi les plus réputés du Valais, et lorsqu'ils sont bien traités, ils sont décidément d'un goût exquis et d'une violence méridionale. Tout en devisant nous arrivâmes bientôt près d'un ruisseau, en face du petit village de Produit, perché au milieu de ses champs de blé déjà jaunes sur une croupe avancée ; puis après avoir remonté pendant près d'un quart d'heure une espèce de large vallon couvert de prairies et d'arbres fruitiers, nous nous trouvâmes en face d'une fissure de rocher, au fond de laquelle la Salence tombe en cascatelles. C'est précisément de ce rocher que s'échappe à quelques pas de cette espèce de grotte la source minérale de Saillon, qu'une petite digue en maçonnerie force à former, dès sa sortie, une piscine de quelques mètres carrés et de près de quatre-vingts centimètres de profondeur, ou les gens de Saillon viennent, été et hiver, prendre des bains dans une eau de température constante. Manquant de thermomètre, je ne pus l'apprécier, mais le bain que j'y pris, tout mouillé de sueur, malgré les conseils de mon collègue, me fit l'impression d'une eau à 20 degrés Réaumur, légèrement plus chaude que celle de notre lac au milieu de juillet. Une grenouille qui nageait près de moi paraissait s'y trouver aussi fort à l'aise. La source est très-abon-

dante et sort avec force d'un trou dans lequel on peut enfoncer le bras ; l'eau est limpide, d'une saveur à peine appréciable, et ne parait pas déposer de fer dans la piscine, quoiqu'elle passe pour en contenir. Je ne crois pas que l'analyse de cette eau ait été faite, mais elle est employée en boisson aux bains de Saxon, et avec un certain succès. L'endroit est joli, parfaitement abrité au nord par un coteau couvert de vignes dominé par des rochers et exposé en plein midi. Ce serait une localité parfaitement convenable comme séjour d'hiver pour les phthisiques ou les convalescents auxquels l'emploi des ferrugineux serait à recommander ; quelques travaux et plantations en rendraient les environs charmants. J'ai toujours conservé l'idée d'y retourner pour en rapporter de l'eau et en prendre la température exacte, peut-être quelque société trouvera-t-elle tôt ou tard avantageux d'y créer un établissement dans le genre de celui auquel je viens de faire allusion. C'est l'opinion de M. Claivaz, qui ne croit pas qu'il fût bien difficile d'obtenir de la commune de Saillon la concession de cette source et des terrains nécessaires à la création d'un établissement destiné à l'utiliser.

Au moment où nous nous disposions à retourner à Saxon, un messager vint prier M. Claivaz de se rendre de suite à Ardon pour y examiner un malade. C'était une excellente occasion pour moi d'y visiter les forges et de profiter plus longtemps de la société aussi agréable qu'instructive de mon collègue, aussi me suis-je empressé de remonter à ses côtés sur son char à la bernoise, traîné par un jeune et vigoureux petit cheval du pays. Arrivés à Leytrons, village perdu au milieu de gigantesques noyers, nous attaquâmes l'immense cône de déjection de la Losence, torrent qui descend d'une vallée ou plutôt d'un plateau incliné, dominé au nord par les escarpements du mont appelé Haut-de-Cry (2956), lequel se rattache au grand Meuveran par une arête non moins verticale et dénudée, dont le pied de l'escarpement est à 1200 mètres environ au dessus du niveau de la vallée du Rhône. Malgré le peu de surface de cette vallée longue de deux ou trois lieues, l'érosion paraît y avoir été facilitée par la nature des roches, car les alluvions entrainés par le torrent ont repoussé le Rhône vers la chaine opposée et formé un cône immense, le premier qu'on observe sur la rive du fleuve depuis Martigny, et au sommet duquel se trouve le grand village de Chamoson et plus bas celui de Saint-Pierre ; nous traversâ-

mes ce dernier et nous y rejoignîmes la grande route qui, au delà de Riddes, passe de la rive gauche sur la rive droite du Rhône sur un pont de bois provisoire qui a remplacé celui qui a été brûlé lors de la retraite des Bas-Valaisans sur Martigny.

L'église de Saint-Pierre remonte à une haute antiquité et son clocher de pierres jaunes, surmonté d'une flèche octogone de même matière, porte des signes de décrépitude sénile qui ne l'ont pas empêché de résister encore aux secousses des derniers tremblements de terre.

Les terrains qui forment la surface du cône de Chamoson sont en général bien cultivés. Les travaux d'irrigation, condition de l'existence des prairies dans ce climat, ont produit à la longue, par le colmattage lent du fond des ruisseaux où coule l'eau trouble du torrent, de petites digues de un à deux mètres de hauteur qui font l'effet de levées de terre faites dans un but défensif. De nombreux ormeaux, qui ressemblent de loin à des peupliers, doivent cette forme élancée à l'habitude qu'on a de les tondre chaque année pour en utiliser la feuille à la nourriture des chèvres, enfin les meules à blé, soigneusement et régulièrement construites à la surface d'immenses champs de froment déjà mûr, en prévision des pluies brusques dues au voisinage des montagnes, démontrent que l'agriculture est en honneur au Valais et que la population du pays ne craint pas le travail. Pendant notre course au pas à travers des chemins vicinaux, j'ai eu l'occasion de converser longuement avec mon collègue et d'apprendre de lui bien des détails intéressants et peu connus sur l'existence du médecin en Valais et l'état politique de ce pays. Homme déjà âgé, de haute taille, à figure expressive quoiqu'un peu dure, M. Claivaz appartient à l'histoire moderne du Valais, et son passage aux affaires a eu entr'autres pour effet la promulgation d'une loi sanitaire et l'établissement d'un cours pour l'enseignement des sages-femmes. Il a fait pour le Valais ce que M. Georges Dubois a fait partiellement en 1858 pour le canton de Neuchâtel, où il n'existait pas même de loi de police sanitaire; seulement, en Valais, on a encore l'habitude d'observer les lois et les autorités tiennent autant que faire se peut à ce qu'elles s'exécutent, tandis que chez nous, au moins en fait de police sanitaire, la loi est une lettre à peu près morte, dont le grand conseil se joue, du moment que des étrangers quelconques réussissent à se procurer quelques signatures recueillies on ne

sait comment pour se dispenser de faire preuve de capacités médicales et venir exploiter notre pays. Il ne faut plus s'étonner, après des faits de cette force, si d'autres articles de la loi restent en souffrance, la commission d'état de santé n'étant guère autre chose chez nous qu'une commission purement consultative et sans initiative propre.

C'était en plein Valais catholique et arriéré que je faisais à part moi ces réflexions peu flatteuses pour mon pays. Les hommes de progrès doivent être fortement trempés dans ce canton pour réaliser des améliorations, malgré l'autonomie des communes, la haine du clergé ultramontain, l'indifférence et les préjugés des populations, et l'opposition d'une partie de l'aristocratie ; pourtant, malgré des rechutes et des temps d'arrêt, le progrès se réalise et on le conçoit quand le hasard vous met en présence de ceux qui y consacrent leur existence. Ces hommes cultivés, instruits, vraiment patriotes et philanthropes, que nos journaux conservateurs protestants taxent de radicaux et attaquent sans les connaître, ne sont pas rares en Valais et s'étonnent à juste titre d'être confondus par les organes de l'opinion conservatrice avec de vulgaires intrigants politiques. Au reste, cette ignorance de ce qui se passe dans les cantons où la presse n'est pas en général l'expression fidèle de l'opinion est réciproque, et c'est si vrai, que je fus forcé de faire à mon compagnon une longue théorie pour lui démontrer comment et par quel concours de circonstances et de chemins de fer il pouvait y avoir dans le canton de Neuchâtel deux journaux également jaloux de représenter le parti républicain pur, vomissant l'un contre l'autre des flots de bile et s'éreintant à l'envi.

Tout en causant, nous arrivâmes au bord de la Luzerne, torrent qui s'élance derrière l'usine d'Ardon d'une fissure ouverte entre des rochers, comme la plupart des autres dégorgeoirs des vallées latérales du Valais ; elle met en mouvement les laminoirs et les machines soufflantes de cet établissement métallurgique où se rendait précisément M. Claivaz. J'eus tout le loisir d'examiner l'intérieur de l'usine qui était alors en réparation et où le travail avait cessé depuis longtemps. Le minerai verdâtre à aspect pierreux, exploité en roche aux environs, qui alimente le fourneau, paraît être très-abondant, à en juger par les provisions amoncelées.

Après avoir pris congé du médecin de Saxon, aujourd'hui

l'un des administrateurs de la ligne ferrée valaisanne, je continuai ma route par Vetroz, où habite un prieur qui passe pour posséder les meilleurs crus du Valais et les mettre, moyennant finance, à la disposition des amateurs.

Au-delà du pont de la Morge, Sion apparaît au pied de sa double colline, et la route passe au nord d'une singulière arête rocheuse et boisée, d'une centaine de mètres de hauteur, qui fait saillie dans la plaine du Rhône sur une longueur de deux kilomètres, et qui doit son origine à l'affleurement d'un banc de calcaire jurassique puissant. En face de la capitale du Valais, une large croupe à pentes adoucies est couverte jusque près de son sommet de pâturages et de bois, semés d'une multitude de points bruns, petites maisons nommées mayens, où les Sédunois passent l'été pour échapper à la chaleur presque tropicale des bords du Rhône. Au-delà de ce mont s'ouvre la gorge par laquelle la Borgne sort du vallon d'Hérens, la première depuis Martigny des grandes vallées latérales qui se dirigent au sud. Cette vallée ne tarde pas à se bifurquer près d'Heremence, qui donne son nom à la ramification occidentale, laquelle aboutit à un glacier descendu d'un massif peu connu, le Mont-Blanc de Cheilon ; l'autre vallon se dirige au sud-est, porte le nom de Val d'Hérens, a pour localité importante Evolèna (3670') et se termine d'un côté au grand glacier de Ferpècle qu'il est possible de remonter pour passer le col qui sépare la Dent-Blanche de la Dent-de-Rong et conduit par le glacier de Zmutt à Zermatt ; un autre embranchement occidental du Val-d'Hérens se termine au glacier de l'Arolla, par lequel on parvient au fond du Val Pellina, en traversant le col Collon. Cette vallée doit être très-intéressante, mais elle est beaucoup moins connue que celle de St.-Nicolas et n'offre pas aux visiteurs les mêmes ressources de séjour.

Nous ne dirons rien de Sion, qui perd chaque jour quelque chose de son cachet antique, et prendrons de suite l'omnibus qui part à six heures du matin pour les bains de Louëche. La colline de Tourbillon, surmontée d'une enceinte crénelée, seul reste de ce château détruit en 1788 par un incendie, fascine longtemps le regard ; une vaste plantation de mûriers et une magnanerie au nord de la route, des vignobles bien entretenus, s'étageant au flanc abrupte de la vallée, plus loin le Rhône, dont la rive gauche est supérieurement endiguée, le pont de bois de Granges, attirent successivement l'attention, qui finit par s'arrêter sur les

mamelons singuliers, quelquefois surmontés de chapelles ou de ruines qui se succèdent sur la rive gauche du Rhône jusqu'à Sierre et au-delà. J'aurais été tenté de les prendre de loin pour les restes de plusieurs moraines frontales déposées par l'ancien glacier qui remplissait la vallée, et plus tard attaquées et en partie entraînées par le cours irrégulier du fleuve, mais l'étendue de 12 kilomètres sur laquelle la grande vallée en est couverte, de Granges au bois de Finges, est par trop considérable pour permettre ce mode d'explication. Il paraît que ce singulier terrain de transport doit son origine à un immense éboulement d'un pan tout entier de la paroi septentrionale de la vallée survenu près de Sierre, et ayant déterminé au nord cette large surface en pente adoucie que couvrent aujourd'hui un vaste vignoble, et plus haut des cultures. Sierre, jolie petite ville ornée de quelques maisons aristocratiques d'un certain style, est précisément construite sur les débris de ce glissement, qui a refoulé le Rhône jusqu'aux pentes opposées de la vallée, en face du débouché du vallon d'Anniviers. Le joli petit lac de Géronde se cache près d'une chartreuse ruinée, dans les inégalités du terrain accidenté et boisé qui obstrue la grande vallée. J'ai observé cette année, dans un voyage aux Grisons, près de Flims, au-dessus de Reichenau, un barrage de ce genre, mais plus colossal, accompagné aussi d'un fort beau lac, qui me paraît devoir également son origine à un glissement de montagne analogue, peut-être contemporain du soulèvement même des Alpes. De Sierre un chemin pittoresque conduit à mi-côte par les villages de Salgesch, et de Varrone à Inden, au milieu de la vallée de Louëche. Cette voie est d'autant plus à recommander au voyageur pédestre qu'elle est plus courte et plus élevée que la grande route qui passe en face de Louëche la ville, par le fond de la vallée, en traversant le bois de pins sylvestres de Finges, devenu célèbre par l'héroïque résistance que les Valaisans y opposèrent à l'invasion des troupes françaises en 1799. Ce bois tapisse toute la partie occidentale d'un cône d'alluvion énorme produit par le torrent sorti d'une gorge étroite creusée derrière la montagne, dans un terrain d'une friabilité particulière, qui s'éboule par grandes masses lors de chaque orage. Le bois de Finges recèle des antiquités celtiques et passe pour avoir été, à une époque récente encore, habité par des cerfs. C'est en face que s'ouvre la vallée de Louëche, qui,

comme toute ses pareilles valaisannes, va s'élargissant à partir de l'ouverture étroite qui donne issue à ses eaux. Un pont couvert, hardiment jeté sur le Rhône, conduit à Louëche-le-bourg, auquel deux demeures féodales bien conservées donnent un cachet moyen-âge prononcé. Louëche est assis sur une pente et domine la plaine de près de 150 mètres, ce qui lui vaut une vue étendue sur le cours du Rhône dans les deux directions et particulièrement du côté de Sion, où ce fleuve se divise en plusieurs bras qui ne se réunissent que pour se séparer plus tard. Une voie carossable, à pente modérée, récemment construite, s'enfonce dans la vallée et traverse près d'Inden la Dala, sur un pont à deux arches soutenu au milieu par un pilier de maçonnerie de 140 pieds de hauteur. Ce beau travail fait, a umilieu de son sauvage encadrement, un effet d'autant plus frappant qu'il montre l'homme osant s'attaquer aux difficultés les plus formidables que la nature lui oppose, et l'ingénieur entassant bloc sur bloc en face d'escarpements gigantesques de près de 1,500 mètres de hauteur au-dessus du fond verdoyant de la vallée. Il est en effet difficile de trouver en Suisse une vallée plus grandiose que celle de Louëche, et limitée par des escarpements calcaires aussi colossaux que ceux qui la dominent du côté de l'ouest et du nord-ouest. A l'est, les pentes douces, vertes, parsemées de forêts de melèses qui encadrent les chalets brunis d'Albinnen, font un contraste frappant avec ces rochers gris, bleuâtres, ou bruns, dont les sommets déchirés semblent les créneaux détériorés par les siècles de quelque forteresse de titans. Au-delà d'Inden, la route traverse une forêt en s'allongeant en capricieux zigzags, puis se rapproche du milieu de la vallée, passe dans une espèce de défilé, et débouche en face d'un amphithéâtre de prairies, au bord duquel Louëche-les-Bains étale ses vastes hôtels au pied de la pente gazonnée d'où glissent au printemps les terribles avalanches qui menacent sans cesse ses thermes célèbres. Plus loin, par delà les forêts, les sommets frangés d'argent du Rinderhorn et le glacier qui alimente la Dala achèvent ce paysage alpestre en lui servant de lointain. C'est au fond de cette large fissure, de près de 1,500 mètres de profondeur, qui entame toutes les formations jurassiques et descend peut-être jusqu'au terrain houillier, que viennent sourdre sur plusieurs points et par jets abondants les eaux chaudes qui alimentent les vastes piscines où toute une population de baigneurs passe plusieurs heures consé-

cutives. Louëche est assez connu pour que nous nous abstenions d'énumérer ses hôtels, de compter ses piscines, de décrire ces bains en commun, où, enveloppés de longs vêtements de flanelle, les baigneurs des deux sexes causent, rient, jouent où consomment, dans un pêle-mêle bizarre, plongés jusqu'aux épaules dans l'eau thermale, qui finit par rendre rouges comme des carapaces d'écrevisses les peaux les plus blanches.

La principale source de Louëche sort d'un banc de schiste sous la place même du village, et fournit par seconde plus de 15 litres d'eau à une température de 40,8° R. Un peu plus loin, une seconde source appelée source d'or, parce qu'elle jaunit les pièces d'argent, particularité dont du reste toutes les autres jouissent aussi, alimente un des carrés du bain des messieurs. Au-dessus du village, dans la prairie, bouillonnaient trois sources à 37,4°R., qui alimentent le bain des pauvres, construit près de la Dala. Enfin, à un quart de lieue plus haut, bouillonnaient au pied d'un monticule 12 petites sources, dont les eaux allaient se perdre dans la Dala; elles furent encaissées en 1840, ont une température de 40° R. et alimentent aujourd'hui le bain des Alpes. Quelques autres petites sources non utilisées viennent encore sourdre dans le voisinage. L'essentiel, c'est que toutes ces sources ont à peu près la même température et la même composition chimique, circonstance qui fait présumer qu'elles ont la même origine et ne sont que des ouvertures, situées à différents niveaux, d'un filet d'eau thermale unique qui se divise à une certaine profondeur. La circonstance que ces eaux se troublent quelquefois à la suite de fortes pluies paraît indiquer que leurs couloirs souterrains ne sont pas partout assez profondément enfoncés pour échapper aux influences des eaux superficielles qui entraînent des terres après les pluies. Nous n'avons rien trouvé dans diverses brochures publiées sur Louëche qui indique si la quantité d'eau fournie par les sources varie selon les saisons et les quantités de pluie annuellement tombées, comme cela arrive à Pfeffers, où les observations ont autorisé à conclure que les sources thermales qui jaillissent dans le couloir creusé par la Tamina sont le produit de l'infiltration des eaux atmosphériques dans la masse de la montagne à la base de laquelle elles sortent avec la température des régions souterraines qu'elles ont traversées. Les eaux de Pfeffers ne contiennent presque pas de principes fixes, tandis que celles de Louëche en renferment une assez forte pro-

portion, ce qui implique nécessairement une autre origine, ou une filtration et un parcours souterrains beaucoup plus considérables à travers des rochers renfermant des matières solubles. Les eaux de Louëche sont limpides et laissent échapper des bulles de gaz aux endroits où elles jaillissent du sol ; elles déposent à l'air un léger sédiment ferrugineux, brun ; à la source, l'eau est inodore, mais au bout de quelques jours elle prend une odeur d'hydrogène sulfuré, ce qui peut tenir à la décomposition du plâtre qu'elle renferme en présence de matières organiques elles-mêmes en voie d'altération.

Quant à leur goût, il est si faible et si peu prononcé que les uns le trouvent légèrement métallique, d'autres amer ou salé. L'analyse chimique a démontré dans l'eau de Louëche une forte proportion (1,5 grammes par litre) de plâtre, de sulfates, de magnésie (0,25), de soude (0,06), de potasse, de traces de fer, de silice, de strontiane, et quelques chlorures. Que conclure de cette analyse, si ce n'est que l'activité des bains doit être attribuée en majeure partie à la haute température des eaux plutôt qu'à leur contenu en substances réellement actives ? Le plâtre qu'elles renferment détermine à la longue une certaine sécheresse et rudesse de la peau chez les baigneurs. Nous ne suivrons pas Messieurs les médecins de Louëche sur le terrain glissant des théories électro-galvaniques et semi-mystiques sur l'action des eaux dont ils dirigent l'emploi. Selon l'un d'eux, prises à l'intérieur, elles sont légèrement *excitantes et toniques*, *vivifiantes*, *résolutives*, *érivatives et dépuratives*, d'où il résulte qu'elles sont à recommander dans une foule de maladies chroniques, à rejeter quand il existe des organes enflammés, une tendance aux congestions, une affection du cœur ou des vaisseaux, une phthisie, ou des organes squirreux. Ces messieurs s'accordent à reconnaître que dans les cas douteux d'affections contre lesquelles Saxon est indiqué spécialement, Louëche agit, à la façon d'Aix, comme bain révélateur.

Quoi qu'il en soit, la cure d'eau est incontestablement moins active que la cure de bains, et en apprenant que la durée moyenne des bains est en général de plus de cinq heures par jour, on conçoit que les premiers bains éprouvent et surexcitent tellement les fonctions de la peau qu'ils déterminent forcément au bout de quelques jours l'éruption connue sous le nom de poussée, qu'on regarde comme très-importante pour le succès

de la cure. C'est en résumé dans les affections rhumatismales de tous genres, dans des affections chroniques et rebelles de la peau, que la perturbation qu'entraîne dans la vitalité de cet organe à grande surface la cure de Louëche, rend en général de vrais services et amène la guérison ; c'est dire en même temps que lorsque l'organisme tout entier ou certains organes sont hors d'état de supporter cette perturbation, la baignée peut aller à l'encontre du but et avoir des résultats fâcheux. Il y a à propos de la cure de Louëche des contre-indications qu'il importe de ne pas méconnaître. Louëche est situé à la même hauteur que Morgins, à 1400 mètres, au milieu d'une vallée magnifique, exposée au midi, abritée au nord et à pentes tapissées de forêts.

C'est un centre d'excursions alpestres, en même temps qu'une localité fréquentée par une société française et suisse choisie ; les hôtels y sont confortables, les pensions excellentes, de sorte qu'on peut recommander un séjour d'été à Louëche à tous ceux auxquels convient l'air pur des hautes vallées des Alpes. Le touriste et le naturaliste trouveront aussi à passer quelques jours agréables et bien employés dans cette singulière vallée. Je regrette vivement pour ma part que le manque d'espace m'empêche de conduire mes lecteurs à la cîme du Torenthorn, d'où l'on jouit d'une des vues les plus splendides des Alpes, perché qu'on se trouve sur un sommet également distant des Alpes bernoises et du groupe du Mont-Rose qu'on a en face. L'excursion au sommet de la Gemmi, la vue de ce site des plus sauvages, du glacier de Lämmern et du Daubensee, une herborisation aux bords d'un immense lapiaz, labyrinthe de rochers érodés par le temps, au milieu duquel il est prudent de ne pas s'égarer, la descente de ce passage vertigineux, vaudraient presque un article spécial, mais ce serait parler de lieux trop connus, aussi nous dirigerons-nous directement vers les environs du Mont-Rose, qui ne sont fréquentés que de fraîche date.

Dr Vouga.

(La suite au prochain n°.)

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 5 octobre 1858.

SOMMAIRE : D'où viennent à présent les nouvelles. — L'Inde. La Chine. L'Empire Turc. Les Grecs. La Russie. — Le théâtre. Le *Marchand malgré lui*. L'*Œdipe-roi*. — La Parisienne et la Vénus de Milo. — Apparitions et disparitions. — Les Bibles et les réunions protestantes. La liberté des cultes. — Le bourgeois de Paris. La comète. Notre compte. — Opinion de l'*Artiste* sur le dernier tableau de M. Gleyre. — Petite odyssée américaine. Le bac. Un balai primitif. Une salle d'école.

Oh ! dites-moi, que fait-on dans la vie ?

demandait autrefois un gracieux poète, M. Emile Deschamps, dont l'étoile brillait alors de tout son éclat dans la constellation romantique, où elle fut une des premières à se montrer. Il embarrasserait bien les chroniqueurs s'il leur adressait cette question en ce moment. Et cependant vous me l'adressez sans merci, cruels et chers lecteurs que vous êtes ! Mais avant de vous répondre, permettez-moi de vous en faire aussi une de mon côté : « Etes-vous bien sûrs que le monde tourne toujours ? » C'est qu'à Paris même on serait tenté d'en douter, à voir du moins l'absence de tout mouvement politique et intellectuel : pas le plus léger bruit de vie dans ces hautes régions ; silence absolu, immobilité complète. On dirait nos glaciers et nos cirques de neige,

à cette différence près que leur silence à eux est parlant, et que celui-ci ne vous souffle pas le plus petit mot à l'oreille. Nous sommes loin pourtant de désirer qu'une avalanche vienne soudain l'interrompre de sa grande voix : non, pas de commotion, rien qui ébranle les airs ; mais un bout d'événement, d'ailleurs le plus anodin, le plus innocent du monde. Ah ! oui, cherchez !..... Paris dort sans même rêver, et il nous semble, à vrai dire, que le reste de l'Europe en fait bien à peu près autant.

Ce n'est plus de l'Occident, c'est de l'Orient que viennent à présent les nouvelles.

L'Inde qui paraissait si tranquille et si douce, si résignée à son sort, s'est mise à bondir tout à coup comme un tigre, avec la même furie que lui et aussi la même soif de sang. Elle semble maintenant s'apaiser et reprendre sa chaîne, qui, espérons-le, deviendra moins pesante, l'humanisera en s'humanisant, et, tenue d'une main à la fois plus sage et plus ferme, la guidera ainsi mieux domptée vers un avenir meilleur. Sur ces mêmes rivages, la Chine a dû livrer les clés de ses portes ; si elle essayait de les refermer, ce serait pour se voir encore mieux forcée de les ouvrir à deux battants. Voilà donc toute cette extrémité de l'Ancien Monde enserrée sinon déjà gagnée par l'Europe, ouverte à son commerce et à son industrie, à sa civilisation et à sa religion.

De ce côté-ci de l'Orient, le mahométisme, qui avait compté surtout se relever dans l'Inde, essaie aussi de rejeter la pression de plus en plus envahissante de l'Europe chrétienne. Son impatience se trahit çà et là par des coups fanatiques et sanguinaires, qui ne font que mettre de plus en plus au jour l'irrémédiable décadence de l'Empire Turc, impuissant à les prévenir et même à les réprimer efficacement. C'est en vain que la jalousie des grands Etats ne sait s'accorder que pour le maintenir debout. Plus on l'étaie, plus il s'affaisse ; plus on le sauve, plus il périt. On pourra retarder sa ruine définitive, mais non lui rendre une vie que l'on redouterait d'ailleurs de lui voir reprendre. En effet, on ne peut vivre uniquement par les autres, on ne vit réellement que par soi, et la vie de l'Empire Turc, c'est sa religion, ce qui lui reste encore de plus vivace. Tout y repose au fond sur le Koran, non-seulement les institutions et les lois, mais ce qui est plus difficile à modifier que les lois, c'est-à-dire les mœurs : il est ainsi la loi des lois, la vraie grande charte. Celle du *hatti-homayoum*, en accordant des droits aux chrétiens, va contre le Koran ; elle le viole en principe et en fait : comment pourrait-elle être sérieusement appliquée et obéie ? Aussi, personne n'y croit, les Grecs pas plus que les

Turcs : ils savent trop bien que pour ceux-ci ils ne sont toujours que des *chiens d'infidèles*, et même devant la justice, souvent encore traités comme tels.

Cependant, malgré tous ses défauts, augmentés et aggravés par une longue et démoralisante servitude, mais dont il ne faut pas juger uniquement d'après ceux des populations du littoral, il est impossible de ne pas reconnaître à la race grecque son évidente supériorité d'intelligence et de vie sur la race turque. Après s'en être enthousiasmé il y a une trentaine d'années, on a donné dans l'extrême contraire, comme il arrive toujours. A tout prendre et quoi qu'on puisse dire contre elle, la race grecque a de bien plus véritables titres d'intérêt que celle de ses apathiques dominateurs. Tandis qu'ils s'enfoncent toujours plus dans leur immobilité stérile, elle se relève, elle est en progrès, ou du moins en éveil : elle a le commerce, elle cherche à s'instruire, elle tient ses yeux fixés sur ce petit royaume de Grèce, comme sur son vrai centre patriotique et moral, sur cette Athènes et ses établissements d'instruction publique où les Grecs riches, mais sujets de l'empire turc, envoient leurs enfants et auxquels, en mourant, ils font des legs. Enfin, et surtout, elle est la sœur des autres races chrétiennes, qui, en dépit de toutes les exigences et de tous les égoïsmes de la politique, seraient bien forcées, tel cas échéant, de la protéger contre la brutalité turque et de venir à son secours.

Au bout de trois ou quatre années à peine, nous voilà donc déjà fort loin de la guerre de Crimée. Entreprise pour soutenir l'empire turc, elle l'a plutôt ébranlé ; pour résoudre la question d'Orient, elle l'a plus vivement soulevée. Glorieuse pour la France et l'Anglerre, mais d'un résultat essentiellement négatif, elle paraît vouloir être pour la Russie le point de départ d'une vie et d'une grandeur nouvelle. La Russie sans doute y a le plus souffert, mais peut-être aussi en définitive y aura-t-elle le plus gagné ! Le colosse du Nord, comme on disait, est maintenant une expression surannée, quoique le colosse n'ait nullement changé de taille, ce nous semble. Il était un épouvantail : il a cessé d'exciter la terreur, mais aussi la défiance. Il a été arrêté dans sa marche : mais il n'en a point perdu la tête. Au contraire, le colosse, tout colosse qu'il est, s'est on ne peut plus prestement retourné. D'un côté, pendant qu'il s'apprête à sillonner aussi son vaste empire de voies ferrées pour l'ouvrir non-seulement au dedans, mais par là même au dehors, il donne en outre à son activité maritime un développement qui déjà fait partout sensation, et qui doit en faire une très désagréable à l'Autriche. De l'autre, il décrète l'émancipation des serfs : coup peut-être fatal pour l'infortunée Pologne, qu'il paraît at-

teindre d'une manière fâcheuse dans les rapports de ses nobles et de ses paysans, mais, si cette œuvre s'accomplit, transformation de tout un monde, sans que nul puisse dire encore ce qui en sortira.

En résumé donc, la Chine qui s'ouvre, la Russie qui se transforme, et le mahométisme entre deux qui s'agite, contraignant ainsi l'Europe d'avoir de plus en plus l'œil et la main sur lui et sur l'Empire Turc, certes, ce sont là des événements ; mais ce ne sont pas des événements de Chronique : elle ne saurait les traduire en anecdotes et en bons mots, ils pèseraient trop dans sa boîte, ils sont trop grands pour son léger babil.

—

Dans le monde dramatique il se produit toujours de temps en temps quelques essais, quelques percées, pour sortir du lieu commun, sinon du classique ; et, ordinairement, ces tentatives plus ou moins heureuses s'efforcent de trouver enfin la comédie actuelle dans la peinture des mœurs et des habitudes de notre société contemporaine. Malheureusement, jusqu'ici, n'ont surgi ni le Molière, ni même le Regnard du dix-neuvième siècle. On peut signaler çà et là une idée vraie et bien rendue *(les Faux Bonshommes*, par exemple); des types nettement posés *(la Dame aux camélias*, *les Filles de marbre)*, mais dont le caractère hardiment immoral se trouve déjà tout au long dépeint dans la comédie antique ; enfin, des filons de verve et d'inspiration animant partiellement des pièces très diverses, mais presque toujours par un côté extrême et exceptionnel.

Nulle part, en un mot, de ces œuvres à large base, taillées au vif dans la vérité de la nature humaine et de ses travers. L'ironie, les passions, le dialogue filtrent goutte à goutte en menus détours, au lieu de déborder dans l'action et de l'emporter de plein saut dans leur unité victorieuse.

Cela posé, rendons justice à qui, faute d'une comédie, trouve une scène et, faute d'un caractère, une situation. L'Odéon compte un succès, actuellement, avec une pièce en cinq actes et en vers intitulée : *le Marchand malgré lui*. C'est l'histoire, réussie, d'un jeune homme qui se croit artiste, parce qu'il a quelques élans d'âme et quelque facilité d'improvisation : mais il doit se résigner à devenir droguiste pour épouser la femme qu'il aime, et, pendant dix-huit ans, celle-ci fait du commerce à ses côtés sans se douter que son mari rêve d'autres loisirs que ceux d'un épicier enrichi. La crise éclate à propos du

mariage de leur fille, à laquelle chacun des époux veut faire un bonheur de sa façon, et alors, à la fin d'une petite machination de la dame qui se sert des sentiments de famille comme d'une machine à vapeur de haute pression pour bien arranger un sort d'argent à tout le monde, il se fait une explosion ; la chaudière éclate, le mari se met en fureur et lâche les secrets de son patient martyre comme des éclats de bombe à la figure de sa femme, vraiment très étonnée de découvrir qu'on peut désirer autre chose que d'être riche et député.

Une fois que cette femme a vu ainsi la lune à côté du gaz, elle se repent et redevient très bonne ; tandis que de son côté l'époux pense qu'il fera bien, pendant qu'il y est, de gagner tout d'un temps l'indépendance des rejetons de sa fille. Il s'était assuré, le pauvre homme, pendant une demi-heure de douloureuse recherche de l'inspiration, que celle-ci était pour jamais ensevelie sous le poids de ses dix-huit ans de droguisterie.

Des détails heureux et de fort jolis vers ont contribué au succès de ces peintures plus vraies par la forme par le fond. On y retrouve l'étude des poètes et une grande habitude de laisser tomber des voiles légers de mélancolie sur la pente *des beaux jours envolés*. (Ah ! par exemple, c'est une perfidie que cette citation ! Je cède un instant la place à une plume amie, et comment vient-elle ici à mon aide ? par ce vieux refrain d'un autre rêveur qui, à sa façon, s'est fait aussi épicier.)

— Pour la perfection, la finesse et le bon goût du jeu, le Théâtre Français est toujours à sa hauteur dans la comédie, qui ne laissait pas d'être un de ses grands éléments de succès, et de recette, même du temps de Mlle Rachel. Il voudrait cependant se remonter de rôles tragiques, et il paraît même y tenir beaucoup. Dans ce but, il n'a pas craint de recourir jusqu'aux sujets les plus anciens de ce genre et les plus classiques : jusqu'à Œdipe, non pas le faux Œdipe de Voltaire, mais le véritable, celui de Sophocle, dont il vient de donner l'*Œdipe-roi*, traduit en vers par M. Jules Lacroix aussi fidèlement et aussi intégralement que possible, avec chœurs déclamés et accompagnés de musique. Les connaisseurs ont applaudi à cette tentative ; mais chez le gros des spectateurs elle a médiocrement réussi. Dans les arts et surtout au théâtre, le public français, comme peut-être tout public de nos jours, a trop peu le sentiment du vrai beau dans les arts et en même temps est trop raffiné pour sentir cette noble simplicité antique, cet intérêt du malheur parvenu à son comble, qui fait ici tout le spectacle, et ne le fait que pour l'âme. A cet égard, le public français est

un peu comme Balzac, qui au rapport d'un de ses biographes, entre la Vénus de Milo et quelque visiteuse parisienne drapée dans son châle au pied de la statue, préférait *in petto* ce chef d'œuvre de toilette au chef-d'œuvre de sculpture, ainsi placés en regard.

— M. Louis Veuillot a reparu en champ-clos plus que jamais, et continué ses *apertises d'armes* contre tout venant. L'une a été en faveur d'une petite fille de Lourdes, nommée Bernadette, qui assure voir à l'entrée d'une grotte la Sainte Vierge, visible pour elle seulement, c'est un point sur lequel tout le monde est d'accord. L'autre était une charge (et un peu dans les deux sens du mot) contre ce pauvre Cicéron, dont la mort, sans parler de son talent, rachète, ce me semble, assez les défauts, mais qui, après avoir été assassiné par Antoine, devait encore être pourfendu par M. Veuillot : tout cela pour être un de ces anciens que l'on traduit dans les colléges au lieu d'y traduire le latin du moyen-âge, et pour avoir été le Lamartine en prose de son temps, comme Lamartine est le Cicéron en vers du nôtre. Espérons toutefois que ce dernier n'y rencontrera point d'Antoine et n'y aura pas affaire à l'aiguille de Fulvie, qui en perça la langue accusatrice de son mari, mais seulement à la plume de M. Veuillot. Cette plume frappe d'ailleurs d'estoc et de taille, que c'est merveille ! seulement la réputation de celui qui s'en sert y gagne plus que la cause qu'il défend. Dans cette grande arène de la presse, il compte au nombre des premiers sujets ; mais il en est de lui comme de ces acteurs que l'on veut voir pour leur jeu, et non pour la pièce. On trouve aussi que d'aller en pèlerinage à la grotte de Lourdes, où lui-même confesse n'avoir rien vu, puis en guerre contre Cicéron, qui n'en peut mais si M. Veuillot n'a eu aucune apparition, on trouve, disons-nous, que tout cela ne le dispense pas de faire un petit tour à Bologne, pour y constater un bien autre miracle, le droit de l'Eglise romaine à enlever un fils à son père sur le témoignage d'une servante qui déclare l'avoir baptisé catholique secrètement. Il y a là un Israélite, nommé M. Mortara, auquel on a ainsi enlevé son fils âgé de huit ans, et qui s'épuise en vaines démarches pour le ravoir. Il pourrait donc renseigner au mieux M. Veuillot, non pas sur une *apparition*, il est vrai, mais sur une *disparition*, qui est au moins plus réelle, et dont on s'étonne que l'*Univers* n'ait pas soufflé mot jusqu'à présent.

— Le bruit qui avait transpiré d'une interdiction des Bibles protestantes en Bretagne et dans les départements voisins, malgré son

exagération, n'était pas d'abord sans quelque fondement ; preuve en soit une circulaire du préfet de la Sarthe, dont les termes semblaient si bien avoir cette portée, que ce fonctionnaire, pour calmer l'opinion, s'est cru obligé d'expliquer sa première circulaire par une seconde, qui en rectifie le sens. Les Bibles protestantes auront les mêmes droits que tout autre livre revêtu comme elles de l'estampille du colportage, mais auront-elles la même protection? Dans tous les cas, on aura toujours la ressource de crier contre elles à la falsification! car ces redoutables Bibles protestantes, comme on les appelle, tout le monde sait bien qu'elles sont aussi fausses que les fausses Décrétales; nul catholique n'en doute, même ceux qui ne le sont pas ; mais alors, le catholicisme devrait bien donner de la Bible une version française qui, d'un côté, ne fût pas fausse, et qui de l'autre, ne renfermât rien où les âmes simples pussent risquer bonnement de lire sa condamnation.

La liberté des cultes deviendrait facilement, semble-t-il, une thèse à l'ordre du jour pour les feuilles de l'opposition libérale, si ce n'était pas là aussi un terrain où elles n'osent trop s'avancer, de crainte d'un faux pas. La liberté des cultes est reconnue par la Constitution, mais elle est entravée dans la pratique par la loi, qui, pour toute réunion du caractère religieux même le plus évident, exige ce qu'on appelle l'autorisation préalable. Cette autorisation s'accorde ou se refuse selon le vent qui souffle, et le vent souffle très-fort contre elle à présent. Il ne manque pas de gens pour le suivre ; mais encore faut-il y mettre de la discrétion : à Maubeuge ou dans le voisinage, un fonctionnaire aurait été révoqué pour avoir montré trop d'ardeur en ce sens.

M. Prévost-Paradol a publié sur ce sujet de la liberté religieuse un travail étendu dans la *Revue des Deux-Mondes*, et dans le *Journal des Débats* quelques-uns de ces articles où il dit si bien tout, sans que l'on puisse rien lui dire, tant il touche juste et adroitement le but. Il y montre parfaitement, entre autres, et de la façon la plus nette, que la liberté des cultes avec l'autorisation préalable, c'est comme si l'on prétendait avoir la liberté de la presse avec la censure préventive. On ne saurait croire par quelles pauvretés entêtées on lui a répondu. Il semblerait que la France, après soixante ans de révolutions, devrait être plus avancée au moins dans la discussion, sinon dans l'application des principes. Il n'en est rien, et non-seulement en matière religieuse, mais même en matière politique, on ne se figure pas quels sont les préjugés, la faiblesse et la confusion d'idées d'un bourgeois de Paris. Il est vrai que dans ce moment il n'y a guère d'opinion à Paris.

—En Bourgogne, d'où un de nos amis revient de faire les vendanges,

on s'attend à une qualité de vin même supérieure à celle de ce fameux vin de la Comète, qui, datant déjà de près d'un demi-siècle, ne doit plus guère exister que dans de très-rares caveaux, mais dont le souvenir (hélas! le souvenir seulement) fait toujours tressaillir les vieux amateurs et reste toujours vivant pour eux. Bien que la comète de cette année, à l'exemple de sa célèbre devancière de 1811, paraisse vouloir aussi coïncider avec une récolte exceptionnelle, nul ne songe à lui en tenir compte, et il est peu probable qu'on lui décerne le même genre d'honneur. En vain s'est-elle fort embellie avant de commencer à nous quitter, et a-t-elle déployé une queue vraiment magistrale, comme n'en auront jamais robe ni manteau de cour; elle a fait en général trop peu d'impression pour que l'on dise jamais : *Vin de la Comète II*, ou second du nom, et qu'ainsi l'histoire oenologique ait aussi sa dynastie de rois chevelus. Non, les badauds parisiens eux-mêmes la regardent assez tranquillement monter et descendre entre les cheminées des boulevards.

Un de mes voisins, dans un cabinet de lecture dont nous sommes, lui et moi, de vieux habitués, n'était pas même bien persuadé au commencement qu'on pût la voir, et m'en parlait presque comme d'un canard. Cependant mon affirmation positive ébranla un peu ses doutes, car il est bonhomme et paraît avoir flairé en moi un de ses pareils, c'est-à-dire un de ceux à qui on en compte et qui n'en comptent pas. Il me témoigne donc quelque estime et, sans se prononcer, il veut bien me faire part de ses réflexions quelquefois. Nous ignorons d'ailleurs réciproquement nos opinions, nos occupations, nos noms et notre adresse. J'ai découvert un jour qu'il me croyait Breton, et courtier, sans se douter que je l'étais effectivement, non pas en vins et en alcools, mais en nouvelles plus ou moins alcooliques ; je jugeai inutile aussi de lui apprendre que, si j'étais entêté comme un Breton, c'était uniquement de notre chère Suisse. A cela près, nous nous connaissons le mieux du monde, aussi bien que la plupart des gens qui se connaissent le mieux à Paris ; nous nous saluons, nous nous faisons des prévenances et des politesses, nous nous passons le journal, et j'y suis même beaucoup plus expéditif que lui, s'il faut que ma modestie le confesse, car pour un journal qu'il m'expédie je lui en expédie au moins trois ou quatre. Etant donc en si bons termes, je voulus le tirer de peine au sujet de la comète, que sur ma parole il croyait maintenant visible à l'œil nu, mais tout au plus du haut de la butte Montmartre. — « Vous n'avez pas besoin d'aller si loin, lui dis-je; allez seulement jusqu'au milieu de la Place, à quelques pas d'ici ; regardez au nord-ouest, et vous la verrez fort bien ce soir, mais dépêchez-vous, avant qu'elle diparaisse

dans l'espace ou derrière les toits. » Il hésitait : il tenait l'*Indépendance belge*, et une autre feuille encore par dessous, car il est un peu accapareur de journaux, mon voisin, et il en a volontiers un petit tas sous ses coudes, ou bien insérés les uns dans les autres, comme s'il n'en avait qu'un en main. Enfin il s'décida, me remit sa provision de lecture, d'un air qui voulait dire : «Je la confie à votre garde,» se leva, prit son chapeau et sa canne, et sortit. Moins de cinq minutes après, il était déjà de retour, et, haussant légèrement les épaules : — « Ce n'est vraiment pas la peine de se déplacer ! » dit-il, du ton d'un homme qui se connaît en comètes comme un autre se connaît en tableaux. Là-dessus, lui et un nouvel arrivant se mirent à parler de la comète de 1811, une vraie comète, celle-là, et qu'ils avaient vue, dont ils se souvenaient très-bien, comme, hélas ! le témoignait à défaut d'autre chevelure, la perruque de l'un d'eux, mais je vous prie de croire que je fis seulement cette réflexion à part moi. — « Ne trouvez-vous pas, dit le second interlocuteur, que celle-ci, avec son petit noyau et sa queue en l'air et de côté, ressemble tout-à-fait à un jet de seringue ? » Nous nous inclinâmes, en signe d'assentiment, à cette image d'un réalisme si pittoresque. — « Vous savez, reprit le vieil habitué en se penchant vers moi, ce que c'est qu'une comète. » — « Non ; pas très-précisément, » répondis-je. — « Selon les astronomes, reprit-il, ce sont des astres qui en ont rencontré un autre et qui se sont brisés dans le choc ; ils continuent d'errer dans l'espace, mais par morceaux, et ce sont leurs éclats qui leur forment ainsi une queue. » — « Voudrait-il m'en faire une ? » me demandai-je, toujours à part moi : mais non, il avait l'air si convaincu de son dire, étayé de celui des astronomes, que je me retirai non non moins persuadé à mon tour que, si les comètes ont cessé de porter la terreur dans les esprits, elles n'y portent pas beaucoup plus la lumière pour cela.

— Rien n'égale, dit-on, l'éloquence des chiffres. En voici, effectivement, qui sont de nature à faire réfléchir : les uns ont trait au sujet qui nous intéresse le plus et auquel nous pensons le moins cependant, les autres à une bien vieille histoire, car elle est voisine du déluge, mais elle ne laisse pas d'avoir encore ses conséquences ; je veux parler de la tour de Babel, avec sa triste invention des langues, bien triste en effet pour ceux qui ne savent que la leur, et encore quand ils la savent. Nous nous figurons cette tour détruite depuis la confusion qui l'a suivie ; mais il n'en est rien, nous l'habitons et nous la construisons toujours, comme en font foi les chiffres suivants, empruntés à un journal anglais, le *London Journal* ; il a pris la peine de recueillir cette

statistique du degré d'harmonie auquel nous sommes déjà parvenus, puis du double battement de vie et de mort qui s'y mêle à chaque seconde.

« Le nombre de langues qui se parle dans le monde connu est de 8,064, dont 587 en Europe, 896 en Asie, 276 en Afrique, et 1,264 en Amérique.

« Les habitants du globe professent 1000 religions différentes.

« Le nombre des hommes est à peu près égal à celui des femmes. Un quart des mâles meurt avant d'avoir atteint l'âge de sept ans, la moitié avant la dix-septième année. Sur 1000 personnes, il y a un centenaire. Dans une centaine d'individus on compte six sexagénaires; sur chaque demi-mille il y a un octogénaire.

« La terre est peuplée d'un millard d'habitants : tous les ans il en meurt 333 millions 333,333 ; chaque jour il en meurt 91,334; chaque heure, 3,780; chaque minute, 60 et un par seconde. Ces décès sont contrebalancés par le nombre de naissances.

« Les gens mariés vivent plus longtemps que les célibataires, et les gens sobres se conservent mieux. Les femmes atteignent plus facilement la cinquantaine que les hommes; mais, cet âge passé, elles ont moins de chances de longévité, que les hommes. »

Ainsi, 8,064 langues, 1000 religions, un milliard d'habitants, et à chaque seconde, à chaque battement de pouls, une arrivée et un départ, l'un venant au jour, l'autre rentrant dans l'ombre : Voilà notre compte.

— Pendant tout le temps que M. Gleyre a travaillé à son tableau, nous en avons parlé à plusieurs reprises et tenu nos lecteurs, pour ainsi dire, au courant de l'œuvre de notre peintre national. Lorsqu'elle allait partir, nous la saluâmes une dernière fois, comme on suit des yeux l'enfant d'un ami, que l'on a vu naître, se développer et grandir, subir même de ces corrections paternelles où l'on est tenté de blâmer le père, de le trouver trop sévère et trop difficile, mais dont on est forcé plus tard de reconnaître la justesse, en voyant chez le fils un nouveau progrès qui paraissait d'abord impossible. Le tableau enfin arrivé, et tous nos journaux s'étant déjà rendus les interprètes du sentiment d'admiration et de joie avec lequel il a été accueilli, nous ne comptions pas y revenir; mais nous trouvons encore ici à son sujet un article qui mérite d'être recueilli, soit parce qu'il est d'un critique, M. Paul Mantz, qui ne prodigue pas ses éloges, soit parce qu'il se trouve dans un journal spécial, l'*Artiste*, auquel ne sont guère abonnés que des peintres, et que pourtant M. Gleyre ne le reçoit pas. De toute manière donc, l'éloge est on ne peut plus sincère et plus honorable; le voici :

« Nous avons vu, dans l'atelier de M. Gleyre, le grand tableau que

cet artiste si distingué et si chercheur vient de terminer pour le musée de Lausanne. Cette vaste composition est empruntée aux anciennes annales des Helvètes. Un passage des *Commentaires* de César a servi de texte au peintre : attirée dans un étroit défilé, l'armée romaine a été taillée en pièces, et ses débris subissent la dure loi du vainqueur. Au premier plan, deux piques où saignent les têtes pâles des généraux romains supportent un joug sous lequel les vaincus sont obligés de passer en se courbant. Une double haie, formée par les Helvètes, les maintient, et, en leur prodiguant l'injure, les force à marcher sur les aigles romaines. Près d'eux, un groupe d'enfants moqueurs joignent leur insulte naïve aux violences des victorieux, pendant que les prêtresses barbares, debout sur un char de guerre, excitent le peuple à la vengeance et remercient le Dieu des armées. Au fond se dessinent les lointaines perspectives des montagnes qui entourent le Léman.

« M. Gleyre a apporté dans l'exécution de cette grande œuvre une virilité de conception, une vigueur de pinceau, dont le gracieux peintre du *Soir* n'avait pas encore donné de preuves. On le reconnaît dans le groupe charmant des enfants qui, tout en ayant peur des Romains, les injurient à leur manière; mais quant à l'énergie et à la gravité des soldats qui passent sous le joug, on peut dire que M. Gleyre y révèle des qualités inattendues. Il serait superflu d'ajouter que toute la partie pour ainsi dire archéologique du tableau, — les accoutrements pittoresque des Helvètes, la forme et le caractère de leurs armes, la personnalité accentuée des types, — a été traitée par M. Gleyre avec ce soin scrupuleux et cette passion de vérité historique qui font de lui l'un des peintres les plus sincères de l'école moderne. »

— Grâce aux lettres si agréablement instructives de notre ami Lesquereux, les lecteurs de la *Revue Suisse* peuvent se vanter de connaître la vie et les mœurs américaines d'une manière plus sérieuse, plus indépendante et plus vraie que ceux de beaucoup d'autres recueils. C'est donc uniquement par manière de causerie qu'il nous est arrivé quelquefois de toucher en passant au même sujet, et d'en citer çà et là un détail qui nous revient ici par d'autres de nos amis voyageurs. En voici un qui peint bien, et au naturel, ce qu'on dit de la facilité et de la fécondité du travail, si réellement on en veut, dans ce pays où, sur plus d'un point, la civilisation et la vie primitive se coudoient encore de si près.

Celui de qui nous tenons ce récit, y figure en même temps comme acteur; il ne se doutait nullement que nous en ferions notre profit, ni que nous en tirerions une moralité sous forme de tableau de mœurs;

il ne songeait qu'à nous raconter ce fragment de petite odyssée, comme tout Américain a la sienne. Jeune encore et dans une position honorable, il en est à cette heure à son tour d'Europe, et peut-être d'Orient, car pour eux qui se regardent non sans quelque raison comme le véritable Occident, vers lequel la terre et l'avenir sont en marche, l'Europe et l'Orient c'est tout un, ils nous tiennent tous pour des Orientaux, et, une fois de ce côté de l'Atlantique, il leur semble qu'il n'y a qu'un pas de plus ou de moins de Paris à Rome et de Rome à Jérusalem. Mais au début de sa carrière, notre narrateur avait commencé par voyager dans son pays, et on peut bien dire à ses risques et périls, car ce fut de la manière suivante :

Lui et son frère, leurs études terminées, partirent de leur Etat de Pensylvanie dans l'intention de visiter les Etats du Sud. Ils n'emportèrent avec eux que peu d'argent, moins de cent dollars, pas cinq cents francs. Ils avaient pris la résolution de se suffire à eux-mêmes et de ne pas demander d'argent à leur famille pendant leur absence. Ils s'étaient chargés, si l'occasion s'en présentait, de faire des abonnements pour le compte de quelques journaux, et cela leur servit en effet par la suite à les défrayer d'une partie de leur dépense. En attendant leur argent tirait à sa fin, leur bourse maigrissait à vue d'œil. Comme ils en étaient là, un soir, pour surcroît de malheur, ils se trouvèrent égarés dans des bois et des marécages, traversés par une rivière qui les séparait d'une petite ville encore assez éloignée, où ils avaient eu l'intention de se rendre. Le lieu était complétement désert à plusieurs milles à la ronde. De plus, la nuit était venue et ils ne pouvaient songer à retourner sur leurs pas au milieu de l'obscurité. D'après d'imparfaites indications qu'on leur avait données sur la route à suivre, ils présumaient qu'il devait y avoir un bac dans le voisinage de l'endroit où ils se voyaient subitement arrêtés. En effet, à la lueur d'un feu de branches sèches qu'ils venaient d'allumer pour se garantir contre le froid, ils aperçurent un bateau, mais à quelque distance du rivage. Ils hélèrent le passeur, ils appelèrent en divers sens de toute la force de leur voix ; le bateau était vide ; ni passeur ni personne ne répondit.

Il ne leur restait donc que deux partis à prendre : ou se résigner à coucher à la belle étoile, ou gagner le bateau à la nage pour atteindre l'autre côté, où ils savaient qu'ils trouveraient plus aisément leur chemin et un gîte. Mais une fois dans le bateau, n'auraient-ils qu'à en lever l'ancre, pourraient-ils le détacher, ou en trouveraient-ils la chaîne fermée par un cadenas? Malgré cette incertitude peu engageante, l'un

des deux voyageurs égarés, celui même qui nous racontait tout ceci, résolut de tenter l'aventure. Otant donc ses habits, il entra dans la rivière, y trouva pied assez longtemps, puis, quand le fond vint à lui manquer, se jeta bravement à la nage et, toujours guidé par la lumière que le feu projetait de la rive, il arriva ainsi heureusement au bateau. Heureusement encore, il ne rencontra pas d'obstacle à en détacher la chaîne, et, s'en étant ainsi rendu maître, il l'amena au bord qu'il venait de quitter. Ce ne fut pas sans une certaine satisfaction, nous disait-il, qu'il sentit de nouveau ses habits sur ses membres glacés. Du reste, il acheva bientôt de se réchauffer en faisant force de rames avec son frère pour vaincre le courant, qui les porta cependant un peu plus bas de l'autre côté. Enfin, ils y étaient! c'était là l'essentiel; ils se regardaient par là comme hors d'affaire et en bon chemin d'avoir cause gagnée. Effectivement, lorsqu'après avoir remonté la rivière pour se remettre dans la direction du bac, ils commençaient à s'en éloigner, ils trouvèrent une hutte construite en poutres grossièrement équarries, entre les interstices desquelles de faibles raies de lumière prouvaient qu'elle était habitée. C'était la demeure du passeur; mais y étant rentré à l'approche du soir, et d'ailleurs vieux et à demi sourd, il n'y avait rien d'étonnant à ce que leurs appels ne fussent pas parvenus jusqu'à lui; ils eurent même assez de peine à le tirer de son sommeil ou de sa torpeur, puis de son profond étonnement quand ils lui eurent conté et démontré par leur présence comment ils étaient venus à bout de passer la rivière sans son secours ni celui de son confrère de l'autre rive, ou absent ou encore plus éloigné.

Sur ses indications, et la route devenant moins confuse aux abords de la partie du pays habitée que dans la partie déserte, où souvent elle s'efface et se perd à travers champs, ils arrivèrent cette fois sans encombre à leur destination présente. C'était une petite ville de planteurs, d'environ un millier d'habitants, un peu perdue, comme on voit, au milieu des terres. Elle ne leur offrait donc pas assez de ressources pour deux. En conséquence l'un des frères poussa une trentaine de milles plus loin, où il trouva une station analogue, tandis que l'autre, notre narrateur, resta dans la première, avec l'intention d'y ouvrir aussi une école privée.

Il n'en est pas dans le sud des Etats-Unis comme dans le nord, partout bien pourvu d'écoles publiques, dont la plupart ont même des fonds et des revenus qui leur permettent de donner l'enseignement à un prix très-peu élevé. Dans le Sud au contraire, où la vie est de tout point beaucoup plus à l'abandon, moins stricte, moins ferme et moins bien réglée, il n'y a en général point d'écoles publiques, mais seule-

ment des écoles particulières, qui coûtent ainsi beaucoup plus cher aux parents des écoliers.

La petite ville en question n'avait à ce moment-là aucune école ni de l'une ni de l'autre espèce. Notre voyageur avait donc lieu d'espérer que sa tentative serait bien accueillie et honnêtement récompensée. Sous le patronage de l'un des principaux habitants auquel il était recommandé, et qui lui fournit gratuitement un local, il s'est mit aussitôt à l'œuvre, annonça son intention par des affiches manuscrites collées contre les murs, et indiquant le jour et l'heure où il commencerait.

Le local, également désigné, était une assez grande chambre d'une maison de bois, comme le sont la plupart des maisons dans le Sud, surtout dans les plantations et les petites villes de l'intérieur.

A neuf heures du matin, notre maître d'école improvisé s'achemine vers la salle où il avait convoqué ses futurs élèves, et y fait majestueusement son entrée : d'autant plus majestueusement, qu'elle a lieu dans le silence et le vide le plus complets. Pas un seul écolier, ni de près ni de loin; ni sur la porte, ni à l'horizon de la rue, aucun bambin qui apparaisse. Seulement, dans la salle, un vieux nègre qui la balayait tout primitivement avec une branche de pin.

Un tel début n'était pas fait pour encourager; mais un véritable Américain ne se décourage jamais : notre maître d'école en expectative ne s'installa donc pas moins à son pupitre, ou à ce qui en tenait lieu. Il y siégea ainsi dans la solitude, au moins une bonne heure. Enfin apparut sur le seuil une petite figure qui regardait dans la salle d'un air de curiosité. — « Que voulez-vous? » demanda le maître. — « Apprendre à lire, écrire et compter. » — « Bien! asseyez-vous là, je vous l'apprendrai. » Au bout d'une nouvelle heure d'attente, ce fut un grand drôle d'une vingtaine d'années et la mine éveillée, mais dont toute l'éducation était encore à faire, car il déclara vouloir aussi apprendre à lire, écrire et compter. Le maître le fit asseoir à côté du bambin premier arrivé. Puis un autre étant survenu, il se trouva ainsi avoir trois élèves vers le milieu de la journée. Mais au bout d'un mois il en avait déjà une vingtaine, et chacun lui payait pour une demi-année scolaire de cinq mois, de quinze à vingt-cinq dollars (75 à 125 fr.), selon la nature de leurs études plus ou moins relevées, quelques-uns poussant leurs prétentions jusqu'au latin et au grec et ne se bornant pas à vouloir apprendre à lire, écrire et compter.

Bref, après dix-huit mois de séjour soit dans cette ville soit dans une autre de la même contrée (le Mississipi), notre voyageur avait recueilli de cette campagne pédagogique environ un millier de dollars en sus de ce qu'il avait dépensé pour son entretien, et l'autre frère

n'avait pas fait une moins bonne récolte de son côté. Il est vrai que sur ces mille dollars il n'en emportait que sept cents, car il avait dû subir les habitudes du pays, où l'on n'a pas celle d'acquitter bien régulièrement ses comptes; mais il en avait aussi profité, parce que chacun est bien obligé de faire crédit là où chacun le demande, et tout naturellement il s'était vu forcé de le demander pour le corps puisqu'on le lui demandait pour l'esprit. D'ailleurs, les trois cents dollars qu'il avait dû laisser en arrière, finirent par lui arriver et le rejoindre avec de la patience : c'est donc bien environ cinq mille francs qu'il avait, non pas dépensés, mais gagnés, en se donnant le plaisir de voir du pays; mais il ne les avait pas gagnés non plus comme d'autres voyageurs les dépensent, c'est-à-dire en dormant.

Hélas! j'en connais qui même ainsi, et même à cette fin de vacances, voudraient bien aussi un peu voyager!

LETTRES AMÉRICAINES.

UNE INTRODUCTION.

Columbus O, 7 août 1858.

Je ne vois pas qu'il y ait grand profit, ni même grand plaisir souvent, à voyager avec des individus dont le caractère et les opinions sont connus de longtemps à l'avance. C'est commode, sans doute, mais cette commodité coûte trop cher pour ce qu'elle vaut. Elle ôte le piquant de l'imprévu, le plaisir d'une étude à faire, l'originalité des impressions dont chacun fournit sa part au commun magasin. Elle empêche surtout les jouissances que notre vanité satisfaite ne manque pas de nous donner, à mesure que nous posons pour le regard de ceux qui ne nous connaissent pas encore et que nous leur découvrons, une à une, les beautés, souvent imaginaires, parfois défauts réels, que nous soumettons à leur étude et à leur contemplation. Je ne veux pas dire que toute figure étrangère doive plaire et attirer d'abord. Une nouvelle connaissance est un habit neuf qui, d'ordinaire, nous gêne et nous blesse de différents côtés. Mais avec un peu de patience et de travail, on s'y fait ; on se complait alors à ne plus trouver constamment sous le regard les taches ou les parties rapées, et on se prend à s'apprécier davantage, à s'attribuer une valeur un peu plus grande, en reconnaissant à l'habit neuf une tournure plus gracieuse ou une couleur plus avenante.

Cependant, tout le monde n'est pas de mon avis. Et comme il y en a beaucoup qui, avant de se mettre en route, aiment à faire au moins connaissance avec leurs compagnons, ne fût-ce que pour savoir d'avance de quelle provision de cœur ou d'intelligence il faut remplir le havre-sac, je crois que mieux vaudrait présenter d'abord mes compagnons au lecteur et lui expliquer le but d'une expédition que la renommée peut n'avoir pas encore publiée sur tous les chemins. Ce sera d'ailleurs bientôt fait.

Parmi deux à trois cents passagers qui remplissent le strader, un grand bateau à vapeur qui descend l'Ohio depuis Cincinati, vous pourriez facilement remarquer quatre individus dont la tournure un peu grotesque et les vêtements négligés voilent, sans le déguiser entièrement, cet air de dignité grave qui caractérise nécessairement des mandataires chargés d'une importante mission. Une mission comme la nôtre ne mérite-t-elle ce titre ? Nous allons explorer, le long et au delà du Mississipi, certains Etats de l'Amérique, l'Illinois, le Wisconsin, le Jowa, le Kansas, le Minnesota surtout, pour trouver, si c'est possible, quelque partie favorable à l'établissement d'une colonie allemande immensément grande et prospère, dans notre conviction du moins. Nous avons mission de choisir la localité et de décider ainsi, peut-être, de l'avenir de tout un peuple. Et nous sommes même autorisés à acheter quelque cent mille acres de terres, si bonne occasion se présente et si nous trouvons à faire un marché favorable.

Les parties occidentales des Etats-Unis sont couvertes de missionnaires et d'explorateurs de notre sorte. Et comme nous sommes en queue du mouvement, que mille et mille autres avant nous ont traversé dans le même but les chemins que nous allons suivre, il n'y a pas grand mérite à l'affaire. Mais l'importance des choses et des individus ne se mesure pas à leur valeur réelle. S'il en était ainsi, où et comment la vanité de l'homme se pourrait elle jamais satisfaire. Si donc les nombreux passagers du bateau ne s'aperçoivent pas qu'ils ont avec eux des hommes qui méritent leurs égards et qui sont dignes d'une attention particulière, ce n'est certes pas notre faute car nous nous isolons pour nous mettre en relief autant que faire se peut. Nous nous érigeons en comité permanent tantôt à une place tantôt à l'autre, dans les parties du salon les mieux expo-

sées et les mieux éclairées ; nous discutons gravement et nous étudions, avec le plus grand sérieux du monde, les cartes nombreuses, les notes, les directions dont chacun a eu soin de se pourvoir. Si tout cela ne nous donne pas l'apparence d'un corps de génie en campagne, il est impossible qu'on ne nous prenne pas, au moins, pour des marchands de bestiaux qui font leurs comptes ou qui étudient à grande peine les localités qu'ils vont exploiter.

Pour la régularité des mouvements, il serait bon que nous eussions un président, un secrétaire et des agents en sous-ordre. Mais nous sommes tous grands partisans de la liberté absolue et chacun de nous apprécie trop sa valeur individuelle pour la soumettre à un contrôle quelconque. D'ailleurs, chacun de nous a sa spécialité, sa tâche à remplir, indépendante de celle de ses compagnons. Et comme il n'y a pas même un caissier général, les quatre éléments, représentés par nos quatre individualités, peuvent avoir certains points de contact ou quelqu'affinité ; mais ils ne se mêleront jamais de manière à faire un tout homogène. Il faut donc s'attendre à les voir en antagonisme quelquefois.

Le premier de ces quatre éléments est celui que j'ai l'honneur de représenter, l'élément purement scientifique. Ils se trompent grandement ceux qui supposent qu'il n'est rien pour la réussite d'une entreprise même tout industrielle ou pratique. Les plus beaux résultats de l'expédition d'Egypte, du moins ceux qui sont restés les plus évidents et les plus célèbres, ne sont-ils pas sortis des recherches de messieurs les savants qui accompagnaient Napoléon ? On dira que je prends mes autorités un peu haut. Qu'importe ! pourvu qu'elles appuyent mon assertion. D'ailleurs il n'y a pas plus de distance entre l'expédition de Bonaparte et la nôtre, qu'il n'y en a entre ma provision de science et celle de l'Académie qui accompagnait le grand homme. Représentant donc d'un grand principe, j'ai pris mes précautions pour ne pas rester au dessous de ma mission. J'ai dans mon sac de voyage une boussole de poche qui nous dirigera sur sur les prairies, en cas que nous soyons appelés à quitter les chemins battus ; de plus, deux excellents thermomètres, qui me permettront de faire, à point nommé, des observations de température et d'hygrométricité dont j'attends d'importants résultats. J'aurais certes pris avec moi un baromètre à canne, non-

seulement pour la tournure particulièrement intéressante qu'il donne à celui qui le porte suspendu au dos, mais par l'importance qu'une série de hauteurs comparatives, surtout dans un pays de plaines, n'aurait pas manqué de donner à mon futur rapport. Mais malheureusement je n'ai pas de baromètre et si j'en avais un, je ne saurais pas m'en servir. Quelques instruments de chimie feraient aussi parfaitement mon affaire, pour l'analyse des sols que nous aurons à examiner. Mais ces instruments-là auraient le sort du baromètre ; je ne saurais pas m'en servir non plus. Et comme je lis, dans l'excellent traité de chimie agricole de l'un de mes amis de Neuchâtel, que toute terre arable se compose d'*acide salicique*, d'*oxide aluminique*, d'*oxide ferrique*, de *carbonate calcique*, de *matière organique azotée* et d'eau, tout autant de termes qui, à part le dernier, sont de l'arabe pour moi, j'aurai soin de les répéter dans l'ordre, en les copiant exactement dans mon rapport; cela fera tout aussi bien que si je les avais inventés moi-même. En fait d'instruments d'ailleurs et en dehors de ceux qui sont énumérés plus haut, j'emporte avec moi mon marteau de géologue, un bon couteau et une boîte d'allumettes phosphoriques. On a fait des expéditions scientifiques à moins de frais, je crois.

Le premier de mes compagnons et celui qui me semble, au premier abord, le plus intéressant est M. Tapfer. C'est un homme grêle et de taille moyenne, avec les cheveux blonds du Saxon et les yeux gris de l'Américain. Il a le front haut et bien développé, la figure sérieuse, les manières sans-façon, l'air d'un homme qui ne s'inquiète nullement des autres et ne songe qu'à son affaire. Allemand d'origine, mais Yankee de naissance et de caractère aussi, je le crois, il paraît homme de volonté et d'action, surtout fin et adroit négociateur. Ou je me trompe fort, ou ceux qui traiteront avec lui n'auront pas le beau côté du marché. L'élément qu'il représente n'a pas besoin d'être étudié. Ce sera le Rothschild de la bande, si l'on veut, quand même, je le sais, il est est aussi pauvre d'écus que son confrère le naturaliste est pauvre de science.

Si vous étiez présent, le second de mes compagnons, l'ami Grosset, car il est l'ami de tout le monde, n'attendrait pas la présentation pour se faire connaître. Il s'élancerait vers vous en vous tendant la main ; il vous accablerait de politesse, vous nommerait des noms les plus doux, vous ferait mille offres de

service, avant même que vous eussiez le temps de prononcer votre nom. Et même, j'en suis sûr, il vous sauterait au cou et vous serrerait sur son cœur, si son obésité quelque peu gênante et ses bras par trop courts ne lui rendaient l'accolade un acte à peu près impossible. Ai-je besoin de dire que c'est un excellent homme à la figure riante et rubiconde. La tête est quelque peu dépourvue de sa couverture naturelle, c'est vrai, mais elle est ronde et bien formée; les yeux sont petits mais brillants ; la bouche est un peu large, mais les lèvres sont roses, ouvertes et toujours souriantes. Quelle est donc la patrie de notre ami Grosset ? Il est maintenant marchand de cuirs à Cincinati et il a été longtemps commis-voyageur en vins, en Pologne et en Russie. C'est tout ce que nous savons de son histoire. D'ailleurs il est cosmopolite par excellence et parle toutes les langues. C'est l'homme aux grandes conceptions industrielles, aux spéculations infaillibles, aux entreprises grandioses qui donnent pour résultat les immenses richesses que promettent toutes nos sociétés industrielles américaines. Il a tout vu et tout étudié, en fait de commerce et de fabriques surtout. Aussi, nous ne voyons pas un banc de roc, granit, calcaire ou grès, peu importe, qu'il n'y place un four à chaux, une scierie à marbre ou une carrière; nous ne passons pas une mare ou un ruisseau qu'il n'y construise une machine à vapeur ou un moulin. C'est fameux, c'est fameux ! s'écrie-t-il en se frappant les mains. Et que de millions le cher homme nous entasse, en renversant les forêts que nous traversons pour les convertir en bois de construction, là où tout transport est à peu près impossible ; en saignant les érables et en établissant des rafineries gigantesques, là où il ne croit que des chênes; en transformant même en potasse, par des procédés de son invention, les joncs et les laiches des marais ! Quelle bonne nature que celle de ce grand représentant de l'élément industriel et spéculateur ! Il ne doute de rien ; il ne s'inquiète de rien; pas plus de l'impossibilité absolue, que des difficultés minimes; pas plus de l'absurdité d'une hypothése, que des contradictions les plus énergiques. S'il ne peut vous convaincre sur un sujet, il s'en console par une plaisanterie, ou sort de son inépuisable cerveau quelque nouvelle proposition qui l'enchante et l'enthousiasme. Faut-il ajouter qu'il se multiplie, qu'il se sème; qu'il se montre lui-même et nous montre à tout venant comme des bêtes curieuses, sinon comme des animaux intéressants et que

son plus grand bonheur est d'obtenir un interlocuteur tout auprès du plateau de la buvette, d'où il nous revient souvent avec le teint quelque peu plus échauffé que les discussions les plus vives ne sembleraient pouvoir en être la cause.

Comme le troisième de mes collègues, M. Polyphemus Gaenserich, ne dit rien de lui-même, je ne puis le présenter au lecteur avec beaucoup de détails de caractère. C'est un grand Prussien de six pieds de haut, autrefois cuirassier, agronome, topographe ou quelque chose de semblable. Il écoute beaucoup, fume imperturbablement sa pipe tout le jour, se rafraichit souvent d'un flacon de wiskey qu'il porte dans sa poche et dont, au grand dégoût de M. Grosset, il n'offre jamais une goutte à personne. Et dans des cas accidentels, il me conduit à l'écart et me consulte gravement sur les caractères qui distinguent la houille de la tourbe, le grès du calcaire, le sable des terres fertiles ou tel autre sujet d'un haut intérêt. Il a été quelque temps, dans une ville du nord de l'Ohio, agent pour la vente des houilles cannel d'Orléans et ce métier-là n'a pu que l'initier à tous les secrets de formation, de distribution, d'exploitation même des combustibles minéraux. Il a aussi, je crois, dirigé le déchargement de quelques bateaux de rails au bord d'un canal et par conséquent, tout ce qui tient aux chemins de fer lui est parfaitement connu. C'est notre ingénieur civil. Il examinera les accidents topographiques, tracera nos routes et nos chemins de fer, et construira nos villes.

Les actions de la compagnie que nous représentons, sont, je crois, de quinze dollars chacune. Je demande pardon de n'être pas mieux renseigné, mais quand on n'est pas actionnaire soi-même, quel intérêt peut-on avoir à garder des chiffres dans sa mémoire. Pour ceux qui paient, c'est différent; il est bon qu'ils aient quelque chose pour leur argent. Je ne saurais dire exactement, non plus, ce que promet la compagnie, en échange de cette somme de quelques dizaines de francs. Un bon nombre d'acres à cultiver sans doute, avec choix des localités, dans la contrée la plus fertile du monde, ou un lot de ville avec bâtiment, peut-être. On promet souvent, ici du moins, bien d'autres choses pour moins d'argent. Nous pouvons cependant annoncer tout d'abord que la compagnie n'a trompé personne, que chacun des actionnaires est satisfait de son placement et que les actions sont constamment restées aux taux raisonnable du pair,

malgré les vicissitudes trop senties des autres valeurs négociables et bien qu'elles n'aient jamais été cotées au change de New-York ou de Londres.

Et maintenant nous voilà en route. Nous allons descendre l'Ohio jusqu'à son embouchure, puis remonter ensuite le Mississipi, nous arrêtant ci et là pour faire vers l'est et l'ouest des excursions plus ou moins longues, suivant les instructions reçues ou les directions que nous pourrons obtenir par les chemins. Si notre plan ne promet pas assez pour vous décider à vous embarquer avec nous, il faudra rester au logis, car je ne suis réellement pas en mesure de vous en dire davantage dans une introduction.

Post-Scriptum. Au moment où je finissais cette lettre, crayonnée pendant un instant que j'avais pu ravir aux devoirs de mon importante mission, notre ami Grosset, suivi de mes deux autres compagnons, entre brusquement dans notre cabine particulière, où je m'étais retiré pour écrire. L'air de ce digne homme est plus sérieux qu'à l'ordinaire, et sans préambule, il me reproche un manque de confiance, de sympathie, d'affection pour lui, dont le dévouement à la cause commune est sans bornes. N'a-t-il pas pour chacun de nous le cœur ouvert, le cœur sur la main et n'est-il pas forcé de reconnaître avec douleur que d'autres agissent sans le moindre égard à ses sentiments et aux convenances qui doivent présider à une association comme la nôtre. Je vous ai vu prendre des notes, dit-il ; il est évident que vous rédigez en secret un journal que vous n'avez pas l'intention de nous communiquer. Il ne doit pas en être ainsi. Nous avons, c'est vrai, chacun notre spécialité, chacun notre affaire à soigner ; mais nous ne pouvons pas faire quatre rapports différents et quatre histoires de notre expédition. D'ailleurs c'est impossible. Pour moi, vous le comprenez, je n'ai pas le temps d'écrire ; j'ai trop à voir, trop à étudier, trop à faire pour cela. Connaissances à trouver et à ménager, renseignements à obtenir, vastes plans à mûrir, spéculations grandioses à préparer, tout cela rentre dans mes fonctions et m'accable d'un travail continuel. Il est juste que nous ayons un historiographe et nous consentirons à vous laisser le soin d'écrire le journal de l'expétion. Mais il faut que vos idées et vos assertions soient connues et approuvées de tous et que chacun de nous apporte sa coopération au bâtiment que nous allons ériger. Je vous trouverai les blocs tout taillés pour les fondements et les murs ; M. Tapfer

fera la charpente; notre collègue le Prussien fournira les briques;[1] et votre tâche à vous, sera de placer les ornements de l'intérieur et les colifichets inutiles.

— Ce que vous dites là est juste peut-être. Cependant mes jugements sur les choses et sur vous-mêmes, messieurs, ne seront pas toujours du goût des intéressés. Le premier mérite d'un historien, c'est la vérité suivant lui, suivant ses convictions. Si chaque soir je suis tenu de vous soumettre mes impressions de la journée, il s'en suivra des réclamations sans fin et des discussions qui prendront toute la nuit.

— Grave erreur! reprend l'ami Grosset. Nous discutons tout le jour. Quoi de plus facile que de prendre des notes, tenant compte de nos observations, mentionnant surtout exactement les spéculations et les travaux que je propose. Le soir vous nous lirez cette première esquisse, nous indiquerons les corrections à faire et vous rédigerez ensuite. C'est un protocole que vous faites ainsi presque sous notre dictée, sans grand travail de votre part. Quant aux personnalités, nous vous les abandonnons, assurés que le mérite de chacun de nous se manifestera à l'encontre de toute opinion hostile.

— Le plan n'est pas mauvais, dit M. Tapfer, et s'il est exactement suivi, sauf quelques modifications à apporter aux projets de M. Grosset, nous ferons peut-être un livre intéressant, c'est-à-dire, qui se vendra et nous vaudra quelque profit.

— Certainement, ajoute M. Polyphemus Gaenserich, les renseignements que je puis fournir sur les exploitations des houilles et sur les constructions de chemins de fer de l'ouest, feraient la fortune d'un libraire.

— Eh bien! répond l'écrivain, qui voit d'avance l'intérêt de ses notes s'accroître par la valeur des contributions de chacun de ses co-mandataires, je consens à la proposition, mais à cette condition seulement: Je vais lire mon introduction. Elle était justement terminée au moment de votre brusque visite. Si nul de vous ne s'en plaint et ne trouve à redire à des notes que je croyais écrire pour quelques amis désintéressés et qui vous sont

[1] Ceci est peut-être un mauvais jeu de mot de M. Grosset qui semble regarder avec une animosité particulière la lésinerie de son collègue. En anglais le mot *brique*, dans le sens figuré, représente un certain état d'ivresse qui en français n'a pas de nom et que nous désignons vulgairement par l'expression : *une fameuse!* *(Note de l'éditeur.)*

inconnus, je comprendrai que mes scrupules à votre égard sont inutiles et je continuerai à vous soumettre les observations de chaque jour et à les discuter avec vous avant la rédaction définitive.

La lecture terminée, M. Tapfer pense que je mets trop peu d'importance à nos recherches et au but de notre expédition, que le ridicule ne devrait pas toucher. Mais pour son compte il est parfaitement satisfait de la position que je lui fixe. Notre ami Grosset, au contraire, est un peu piqué. Il ne fera pas d'observations, dit-il, parce qu'il tient particulièrement à l'exposition de ses vues qui seront au dessus de la critique et surtout du ridicule. Il attend son jugement de la postérité ! J'aurais pu tant seulement lui épargner les moulins à sucre dans les forêts de chênes. Mais nous n'en serons pas moins bons amis pour cela. Quant à M. Polyphemus Gaenserich, que par commodité nous appelons M. Polyp, il ne fera pas de remarques, parce qu'il n'a pas bien compris ce que j'ai voulu dire.

EN BAS LA BELLE-RIVIÈRE.

La *Belle-Rivière*, c'est ainsi qu'il faut, dit-on, traduire le mot indien Ohio, est, pour plusieurs de nous, une bonne vieille connaissance. Pour ce qui me regarde, je l'ai vue, je crois, dans toutes les circonstances qui modifient son cours. Et pour l'avoir suivie maintes fois, depuis sa source à son embouchure, aux différentes saisons de l'année, pour l'avoir courtisée à l'encontre des obstacles qui auraient découragé mille autres de ses meilleurs amis, elle a à peu près découvert pour moi les secrets de sa toilette variée et les changements de son humeur capricieuse. Sans doute, elle est belle en tout temps, et le touriste lui-même, qui ne fait en passant qu'une visite de curiosité, ne manque pas de lui payer son tribut d'admiration et la quitte à regret. Mais elle ne se montre pas tout d'abord ce qu'elle est. Ce n'est pas une de ces nymphes légères qui se baigne ou folâtre, ou s'endort sous des berceaux fleuris et dont la nudité se voile à peine dans l'eau claire qui tombe de son urne gracieuse. C'est une déesse

puissante, sévère et pudique. Elle passe sa jeunesse au fond des forêts vierges, où elle traîne son voile de roseau dans le limon des marais impénétrables; où elle tresse sa couronne de feuilles et d'épis pesants; où elle polit sa ceinture de fer et les bracelets de jais qui couvrent ses bras et son cou.

— Je ne crois pas, dit M. Tapfer en m'interrompant, qu'une description de l'Ohio puisse se continuer sur ce ton-là. Vous le prenez trop haut et dans des figures comme la vôtre, ce qui n'est pas faux est au moins ridicule. Si je ne me trompe pas, votre voile traîné dans le limon doit représenter l'eau trouble de la rivière; votre couronne de feuilles et d'épis, les champs de maïs que ce limon engraisse et fertilise; et sans doute la ceinture de fer et ces bracelets de jais que vous placez au cou sont les mines de fer et les bassins houilliers qu'elle traverse. Mais chacun de vos lecteurs ne vous comprendra pas; et à quoi bon employer des figures qu'il vous faut expliquer ensuite ou que je suis forcé d'expliquer à votre place. Pourquoi ne pas nommer les choses par leurs noms. Donnez, par exemple, les chiffres des produits agricoles du bassin de l'Ohio; évaluez en tonnes la quantité de fer annuellement livrée au commerce par l'exploitation; cubez les veines de houilles pour qu'on connaisse au juste la valeur des terrains en vente et les résultats probables des spéculations qu'ils appellent, et chacun vous comprendra de reste et vous appréciera.

— Et mentionnez surtout, dit M. Polyp, la houille cannel de la compagnie d'Orléans, un banc de huit pieds d'épaisseur.

— Il vaudrait beaucoup mieux, messieurs, attendre l'exposé des idées de notre historiographe. — C'est l'ami Grosset qui parle ainsi en ma faveur. — Je présenterais mes vues et mes plans; vous pourriez alors critiquer à l'aise.

— D'autant mieux, suis-je forcé d'ajouter, qu'en m'interrompant à chaque instant, nous n'arriverons jamais à rien de bon. Le vêtement des pensées ou le style est une affaire de goût et par conséquent un peu une affaire de mode. Maintenant il faut de grands mots et des figures brillantes; qu'importe si elles sont incompréhensibles, ou si, comme certains vêtements indispensables, elles sont d'autant plus enflées et capacieuses qu'elles couvrent moins de formes et beautés réelles. D'ailleurs, chacun de nous n'a-t-il pas des verres de couleur particulière pour regarder les objets. Or, je ne tiens pas à vous prêter mes lunet-

tes, ne me forcez donc pas à prendre les vôtres. Vous pouvez chacun de vous avoir examiné quelques recoins aux bords de la rivière; vous pouvez avoir mesuré des couches de houille, ou calculé la pente d'un chemin de fer; vous savez aussi sans doute mieux que moi les noms des villes et des villages qui s'alignent sur ses bords. Mais certes, la rivière elle-même, vous ne l'avez pas vue. L'avez-vous suivie l'hiver quand ses eaux profondes sont cachées sous les glaces; quand elle est, comme dit l'Indien, enveloppée dans l'écorce de ses funérailles; quand le givre et les glaçons pendent aux arbustes des rives et que l'immense sycomore étend sur le fleuve immobile et sur les forêts dépouillées, les rameaux blanchis et nus de son monstrueux squelette? Alors que le corbeau et le vautour seuls jettent un cri discordant sur le tableau funèbre. Avez-vous assisté aux premiers efforts de son réveil, quand l'onde puissante soulève son cerceuil de glace; qu'elle le brise tout à coup avec le fracas du tonnerre; qu'elle en roule les débris dans des monceaux d'écume, les rejette sur les rives ou les entasse sur les bas fonds en murailles immenses que pour un moment son onde ne peut plus franchir. Mais l'eau monte encore, elle entasse débris sur débris; elle ne semble s'arrêter un instant que pour s'appuyer sur l'obstacle et tout à coup la barrière se brise et les monceaux de glaces, entraînés par le torrent furieux, déchirent de mille manières les collines qu'ils emportent, labourent les rochers des rives et arrachent en un clin d'œil les grands arbres qu'ils broient en poussière. Opposez les forces humaines aux forces de la nature! Où sont-elles ces constructions qui devaient arrêter la débacle? Où sont ces grands bateaux à vapeur qui voguaient si fièrement sur les ondes? En voilà quelques-uns, jetés si haut sur les rives, que l'eau ne peut plus les atteindre. En voilà quelques-autres dont la coque déchirée s'enfonce dans le limon. Les autres ne sont plus que des débris semés partout dans le fleuve.

Si vous attendez quelques jours, la rivière aura emporté le dernier de ses glaçons et vous la verrez alors dans toute sa beauté et sous sa plus gracieuse parure. C'est quand ses rives sont pleines à peu près jusqu'au haut et que les ondes glissent dans leur impétuosité sans la moindre ride à la surface, comme si toute leur masse était un morceau de métal solide et poli. C'est quand les gazons verdoient aux collines, et les bouleaux et les

saules sur les rives ; qnand le pêcher des vergers, le cormier des forêts, le gaînier des bas fonds se couvrent de leurs nuages de fleurs rouges, blanches et roses. Et quand collines et rivages, fleurs et verdoyants arbustes se reflètent dans les ondes, ne dirait-on pas voir, réfléchies par un miroir indiscret, les formes d'une belle fiancée rougissant de pudeur en arrangeant son voile et sa couronne nuptiale ?

— Ouf ! s'écrie M. Tapfer en s'essuyant le front. Que l'interruption soit indiscrète ou non, je n'y tiens plus ! Que de mots inutiles ; que de paroles jetées au vent et que personne n'aura la patience de lire. Eh quoi ! vous vous plaignez d'être arrêté ainsi dans vos plus beaux moments d'enthousiasme. Remerciez-moi au contraire ; car certes je vous sauve une chûte déplorable. Que pourriez-vous dire en effet de l'été de notre Ohio, après avoir fait le printemps de cette fameuse rivière semblable à une vierge pudique prête à se marier avec on ne sait qui ? En été l'eau baisse, et quand même vous nous avez épargné les bateaux à vapeur pour sillonner votre masse de métal solide et poli, vous êtes bien forcé d'avouer que les bateaux ne vont plus ; et que la *Belle-Rivière* ne mérite plus aucun nom, puisqu'elle n'est ni mare ni ruisseau. Comment appeler en effet ce petit filet d'eau verdâtre qui tourne mélancoliquement entre des bancs de gravier et de coquilles, et qui s'en va d'une rive à l'autre chercher quelques berceaux de peupliers pour y cacher sa honte ou s'y rafraîchir peut-être. A cette saison, je connais l'Ohio mieux que vous et j'ai souvent maudit votre *puissante Déesse*, quand j'étais forcé d'attendre inutilement le passage d'un bateau pendant des semaines entières. Connaissez-vous quelque chose de comparable au supplice d'être retenu dans un de ces misérables hôtels de la rive, où les moustiques et toutes les races d'insectes destructives de notre humanité semblent se donner rendez-vous pour dévorer les voyageurs.

— La critique ne nous apprend pas grand'chose, dit l'ami Grosset. Le naturaliste a son point de vue et vous avez le vôtre, d'où vous ne paraissez pas découvrir un vaste horizon. Mais ni l'un ni l'autre de vous, messieurs, ne traite la question comme elle doit l'être. Regardez ce qu'est aujourd'hui la rivière et jugez-la tant seulement par ce qu'elle vous montre. Ses eaux sont hautes, trop hautes, peut-être pour les fermiers qui vivent près des bords. A peine, de temps en temps, pouvons-nous nous en a-

percevoir les rives, marquées par les arbres demi submergés qu'elle lave ou plutôt qu'elle salit en passant. Mais c'est maintenant surtout qu'elle est belle, puisqu'elle a la vie, le mouvement et surtout la richesse. La surface est couverte des débris qu'elle emporte. Les troncs, lespoutres, les palissades la sèment d'îles flottantes rapidement entraînées. Les bateaux à vapeur montent, descendent, se croisent sans cesse, les uns suivant la rivière dans tout son cours, les autres parcourant facilement les nombreux affluents qui s'y jettent. Et ces immenses bateaux plats pesamment chargés des produits variés d'une des plus fertiles contrées du monde, que des coins les plus reculés, on abandonne au courant et que nous dépassons à chaque instant. Et ces radeaux de planches et de bois de construction qui ont attendu le moment du flottage et qui nous ferment parfois le passage tant est vaste leur surface. Essayez de calculer la valeur de tout ce que le fleuve emporte ainsi vers l'Océan. Voilà ce que vous pouvez appeler un spectacle admirable : le mouvement de ces eaux qui s'en vont à la mer pour remonter en pluies et fertiliser nos campagnes, et de tous ces produits que l'eau entraîne avec elle et qui reviennent en or pour enrichir nos fermiers et stimuler le commerce et l'industrie.

— Nous sommes réellement favorisés en fait d'imagination, dit M. Tapfer. Nous avions, il y a un instant, la poésie des mots et des idées ; nous avons maintenant celle des faits ; et certes, celle-ci n'est pas meilleure. J'ai navigué la rivière en été, sur un bateau à vapeur tirant dix-huit pouces d'eau : la moitié du temps nous étions ensablés et le bateau marchait alors, comme on dit, aux béquilles. Pendant trois jours consécutifs, nous n'avons pas fait en moyenne plus d'un quart de mille à l'heure. Flottez vos richesses là-dessus.

— D'ailleurs, nous dit M. Polyp, quand même les eaux sont hautes, tous ces bateaux plats que nous appelons des *barges* n'arrivent pas à leur destination. Notre compagnie d'Orléans expédiait chaque année sous ma direction une vingtaine de ces bateaux chargés de houille vers la Nouvelle-Orléans. En moyenne un quart d'entre eux se perdaient près de l'embouchure de l'Ohio et plusieurs fois même leurs équipages ont péri.

Est-ce la faute de la rivière si vous n'avez pas de capacités industrielles, s'écrie M. Grosset. L'Ohio, près de son embou-

chure, est un lac, du moins un profond canal de deux à trois milles de largeur dirigé vers l'ouest et que, par conséquent, le vent de l'ouest agite en vagues assez fortes pour arrêter et pour couler quelquefois les bateaux à vapeur. Nos *barges*, comme vous les appelez, si pesamment chargées qu'elles tirent de huit à dix pieds d'eau n'ont, au dessus de la surface, qu'un rebord de deux pieds à peine. Elles sont d'ailleurs mal construites de planches peu épaisses et n'ont pas de couverture. Il ne faut pas des vagues très-hautes pour les remplir et les couler. C'est la faute des directeurs d'exploitations. Ils spéculent mal et ils s'exposent à perdre les bénéfices de toute une année en négligeant des précautions faciles et peu coûteuses. Si vous aviez couvert vos barges et si vous les aviez faites plus solides, elles ne seraient pas au fond de la rivière. Mais il y aurait un moyen d'obvier à tous les inconvénients, de détruire tous les obstacles que vous énumérez et de rendre ainsi la navigation de l'Ohio praticable à toutes les saisons de l'année. Ce plan est simple et s'il était mis à exécution sous un directeur compétent, il assurerait des bénéfices immenses à la contrée et ferait la fortune de la compagnie qui se chargerait de l'entreprise. Il s'agit simplement (notez bien ceci, M. l'historiographe) de diguer la rivière dans les parties les plus basses et de diriger des écluses pour franchir ces digues.[1] L'Ohio, alors, n'est plus une rivière; mais une suite de bassins en échelons dans lesquels on peut en toute saison garder la quantité d'eau voulue. J'ai calculé les frais de l'entreprise : vingt à vingt-cinq millions de dollars feraient l'affaire. Et les revenus par les droits prélevés aux écluses, suivant le tonnage des bateaux, suffiraient à payer les dépenses des réparations avec les intérêts du capital employé et laisseraient de superbes bénéfices aux actionnaires.

— Allons donc! Diguer une rivière dont la largeur est de plus d'un mille, dont la profondeur moyenne est d'une vingtaine de pieds et qui, parfois, monte de quarante pieds au dessus du niveau des eaux basses! — C'est le spéculateur qui attaque l'industriel, on le comprend. Et ces bassins successifs, ajoute-t-il, qu'en ferez-vous l'hiver? Ils seront gelés pendant une moitié de l'année. Et les bateaux plats, comment descendront-ils? Et les droits de péage, qui les supportera, quand dans les meil-

[1] Projet présenté depuis longtemps au congrès chaque année par des entrepreneurs intéressés au maniement des finances de la république.

leurs temps de l'année, les bateaux à vapeur ne font quelquefois pas leur frais? Il est trop tard de songer à la canalisation d'une rivière quand les chemins de fer la bordent. La navigation de l'Ohio, comme celle du Mississipi, comme celle de tous nos grands cours d'eau, n'est plus une affaire de spéculation; c'est une simple affaire de convenance et d'occasion. Cette Belle-Rivière dont l'un de vous fait une déesse et que l'autre transforme en Pactole est belle et bonne comme la nature l'a faite. On peut en tirer parti de temps en temps, rien de plus. Comme le disait le secrétaire de l'expédition : c'est la rivière du fer et de la houille.....

— Mais, messieurs, dit l'historien, qui profite de cette apostrophe indirecte pour reprendre son manuscrit, vous mettez à néant mes fonctions, parce que vous n'avez pas la patience d'attendre le développement que le sujet nécessite. Après la partie descriptive, j'ai naturellement à examiner le côté pratique, l'intérêt géographique de notre rivière. Et je n'ai pas attendu vos observations pour faire les recherches nécessaires. Examinez d'abord cette carte géologique sur laquelle j'ai marqué exactement les contours du grand bassin houiller des Alleghanies. Vous voyez qu'il s'étend vers le sud-ouest depuis le nord de la Pensylvanie jusqu'au nord de l'Albama sur une longueur de sept cent cinquante milles. Sa plus grande largeur étant de cent septante-trois milles et sa largeur moyenne de quatre-vingt-cinq milles environ, il couvre ainsi une surface d'au moins cinquante mille milles carrés, surface quatre fois plus grande que celle de tous les bassins houillers réunis des Iles-Britanniques. Les deux branches qui forment l'Ohio en se joignant à Pittsbourg, après avoir parcouru chacune d'elles, une moitié du bassin houiller dans toute sa largeur, sont déjà des rivières considérables. L'une, la Monongahela qui monte de la Virginie est navigable en tout temps jusqu'à cinquante milles et dans la saison favorable, jusqu'à cent milles de son embouchure. Elle traverse une contrée fertile et depuis Bronnsville, partout où ses rives sont escarpées, elle découvre aux regards la grande veine de houille de Pittsbourg sur 7 à 8 pieds d'épaisseur. Cubez cette seule veine de charbon, qu'on peut suivre ainsi des yeux pendant quarante à cinquante milles, sans interruption, et calculez la valeur d'un bassin dont vous connaissez l'étendue et qui en contient une douzaine de semblables dans son épais-

seur. L'autre branche, la rivière Alleghany vient du nord. Elle a sa source aux confins de la Pensylvanie et du New-York et navigable sur deux cents milles de son cours, elle est bordée presque sans interruption d'exploitations de houille, de salines et de fonderies, dont elle transporte les produits au grand marché central de Pittsbourg. C'est d'ici seulement que l'Ohio prend son nom. Pendant trente milles, il se dirige en serpentant vers le nord-ouest; mais à Beaver, quand il a atteint le centre du bassin houiller dont il suit la direction, il tourne tout à coup vers le sud et pendant trois cents milles, il s'y promène en circuits comme une véritable artère, exposant çà et là les bancs de charbon ou les lits de minerais et recevant ses nombreux affluents presque tous navigables. Le Muskingum, les deux Kenanha, le Big-Sandy et bien d'autres semblent venir des deux extrémités du bassin lui apporter les trésors qu'il ne peut aller y découvrir lui-même. A Portsmouth, après avoir repris sa direction vers l'ouest, il quitte le grand bassin houiller des Alleghanies et traverse les vieilles formations Dévoniennes et Siluriennes pendant trois cents milles encore, exposant les roches dont les cités se bâtissent, arrosant des campagnes fertiles et déposant ou échangeant ses richesses aux nombreuses villes qui bordent son cours. Villes naissantes il est vrai, mais dont plusieurs sont déjà des cités considérables. A Rome, l'Ohio rentre dans un second bassin houiller, celui de l'Illinois et il le coupe dans sa partie méridionale sur une largeur de cent quatre-vingt milles seulement. Mais il reçoit du nord le Wabash, du sud la Rivière-Verte, deux de ses plus grands affluents toutes les deux navigables jusqu'aux extrémités du bassin qu'elles traversent avant de lui verser leurs eaux. Depuis sa sortie du bassin houiller, l'Ohio a encore cent milles de plaines à arroser et les deux grandes rivières du Cumberland et du Tennesée à recevoir dans son lit. Il a donc, depuis Pittsbourg à son embouchure, un cours navigable de neuf cents milles à travers une des contrées les plus riches et les plus fertiles du monde.

Quant aux accidents de ses rives, l'Ohio les a pour ainsi dire tout créés. Il ne suit pas les profondes fissures ou les sillons creusés d'avance par les bouleversements géologiques. Il n'a donc ni gorges profondes, ni effrayants abîmes, ni chûtes pittoresques; pas même d'écueils cachés dans son lit et qui fassent bouillonner ses ondes. Mais en quittant les montagnes des Alle-

ghanies il semble regretter ses collines, les emporter avec lui et les semer sur ses rives. La nature lui avait donné une vaste plaine à arroser. De détours en détours, il y a creusé son lit de plus en plus profond, gravant sa route de mille et mille découpures variées et gracieuses, suivant la nature des formations qu'il rencontre. Les terres molles ont été lavées et leur place est marquée par des plaines d'alluvion dont la prodigieuse fertilité compense la monotonie. Les cailloux et les sables sont arrondis en collines couvertes de forêts. Les chênes, les hêtres, les érables, les noyers les déguisent et les peignent de mille nuances qui se fondent en s'entremêlant et où l'œil se repose avec délices. Les grès sont taillés sous toutes les formes que l'architecture emploie : en tours, en colonnes, en pyramides massives, en cônes renversés, en dômes gracieux ombragés de chataigniers, en grottes obscures cachées sous les vignes sauvages, qui pendent en rideaux et trempent leurs sarments dans les ondes. Les calcaires sont coupés en murailles ondulées, dont les pins frangent les contours et dont les genévriers et les mousses garnissent les fentes. Ces accidents qu'on peut appeler petits, car la hauteur des collines et des rochers les plus élevés n'est guère que de deux à trois cents pieds, se renouvellent et se multiplient à chaque instant. On dirait que le fleuve a voulu compenser par la grâce et la variété des formes ce qu'il ne pouvait obtenir en grandiose et en magnificence. Son lit, presque toujours de même largeur, n'a rien de brusque dans les contours. L'eau y glisse à l'aise et si tranquille qu'on peut à peine distinguer la direction du courant, qui cependant est rapide. Il n'a ni gonflements subits, ni tournoiements menaçants. C'est un géant qui dort dans le hamac suspendu dans les branches, où le souffle du vent le balance. Car le vent seul ride ou agite ses ondes, et les nombreuses îles de peupliers qui coupent son cours, semblent posées légèrement à sa surface et flotter avec lui. Au dessous de Louisville, seulement, l'Ohio est brisé par des rapides, qu'en temps ordinaire et à niveau moyen les bateaux à vapeur descendent et remontent sans danger; mais c'est le seul effort que le fleuve s'accorde. Il bouillonne et s'agite un instant pour montrer sa force; mais il reprend bientôt ses allures tranquilles et de plus en plus ralentit son cours pour s'arrêter, s'endormir, dans les plaines qu'il traverse avant de se joindre au Mississipi. C'est la

fin d'une vie bien remplie. Il a noblement accompli sa tâche et il se repose un instant aux derniers rayons d'un beau soleil d'automne avant de s'endormir pour toujours.

— Voilà, messieurs, tout ce que je puis écrire sur cette première journée. Et il me semble que mon exposition présente une juste appréciation de notre *Belle-Rivière*. Si ce n'est pas suffisant pour la faire bien connaître, du moins en ai-je dit ce que j'en sais et ce que j'en ai vu moi-même.

— Pour moi, dit M. Tapfer, j'aurais fait mon exposition tout autrement. Au lieu de chiffres, car il n'y a de positif que les chiffres, vous nous donnez de belles paroles. Au lieu de faits, vous nous ennuyez de détails géographiques que le moindre traité élémentaire nous indiquerait cent fois mieux. Au lieu de montrer comment les richesses naturelles entassées dans la vallée de l'Ohio, surtout les immenses dépôts de houille et de fer, que la rivière traverse, marquent évidemment cette contrée comme patrie de la civilisation future, comme un lieu destiné par la Providence ou plutôt par les lois naturelles au développement d'une race humaine toute puissante, à l'accumulation d'une population riche, heureuse et libre, plus pressée qu'on ne la vit jamais en aucune partie du globe; vous vous amusez à une série de tableaux qui ne sont que des ombres et qui ainsi ne touchent en rien à la réalité. Ils pourront plaire à l'imagination de quelques-uns de vos lecteurs; mais ils feront hausser les épaules de pitié à ceux qui ont tant soit peu le bon sens et l'esprit pratique de notre époque. Jadis la nature était faite pour les poètes. Elle avait sa vie, ses formes, ses couleurs, maintes choses que les rêveurs s'amusaient à regarder et à décrire. Mais maintenant, il n'y a plus de poètes, chacun le dit assez haut pour qu'on le sache; il n'y a plus que des spéculateurs. Et si la nature ne nous établit positivement sa valeur en dollars, c'est une belle fille sans dot; il vaut mieux, croyez-moi, s'en passer et la laisser à l'écart. Ne le pensez-vous pas ainsi, M. Grosset ?

— Je ne voudrais pas affirmer que tout est mauvais dans l'exposition de notre historiographe. Il y aurait beaucoup à corriger sans doute; surtout il y manque la partie industrielle et les détails d'application que vous oubliez vous-même tout à fait. La nature appréciée par ce qu'elle vaut sans le travail de l'homme, n'est qu'un mythe, un fantôme de belle jeune fille riche, pour continuer votre comparaison, et à qui vous enlevez sans

pudeur les vêtements dont la poésie la couvre. Nourrirez-vous l'homme avec des pommes et des prunes sauvages ? A quoi vous serviraient les bancs de houille et les lits de cailloux de fer dans l'état naturel où vous les rencontrez ? Votre intimation du futur développement de populations agglomérées et riches en proportion des richesses naturelles de la vallée de l'Ohio, en proportion surtout de l'étendue des bassins houillers des Etats-Unis, est la répétition d'une vieille assertion chimérique retournée et publiée de mille manières, pour satisfaire la vanité du Yankee. Il n'y a guère un professeur ambulant qui ne l'ait présentée comme idée nouvelle à ses auditeurs enthousiastes. Mais qu'a-t-elle de vrai ? Ce n'est pas la nature qui amène par ses produits le développement de telle ou telle race. Les peuplades indiennes que vous appelez sauvages n'ont-elles pas habité ce continent pendant des milliers d'années, sans laisser la moindre trace de leur passage et par conséquent sans avoir fait un pas vers la civilisation ? C'est donc l'homme lui-même, c'est son industrie qui donne à la nature sa valeur, qui transforme en richesses ses produits inutiles et se multiplie sur un lieu donné en proportion des forces qu'il lui faut pour la vaincre ou la dominer. Voudriez-vous affirmer que les populations du Haut-Jura doivent leur prodigieuse agglomération aux avantages naturels que ces montagnes leur offrent, ou que les Chinois doivent la multiplication de leur race à des bancs de houille ou à des mines de fer. C'est l'industrie qui fait tout pour l'homme ; et notre secrétaire, en exposant mes plans.....

Un long bâillement de l'écrivain, suivi d'un ronflement sonore de M. Polyp, qui, sans avoir quitté sa pipe s'est endormi dans le coin, coupe brusquement le thème favori de l'ami Grosset. Le secrétaire, qui attendait un compliment, se lève désappointé. — Le plus sage, dit-il, c'est de chercher maintenant nos lits ; car je m'aperçois que le cerveau des auditeurs est considérablement obscurci. Les faits, les accidents particuliers, les détails historiques, les applications industrielles, tout cela peut se trouver à sa place aux diverses localités que nous verrons sur la route. Vous dicterez alors et j'écrirai. Mais il faut que chaque chose ait son tour.

— Pas d'aigreur dans les discussions, messieurs, s'écrie l'ami Grosset ; je lève la séance. Et avant d'en finir, je propose que nous nous votions des remerciements et surtout un verre de

punch froid aux frais de la compagnie que nous représentons. Mais ne réveillons pas Polyp, il n'a pris nulle part à nos fatigants travaux et il a bien assez bu pour un jour. Sa part me revient de droit.

— M. Tapfer ne boit que de l'eau.

— Tant mieux, me dit tout bas notre industriel en me prenant le bras; nous voilà, pour aujourd'hui du moins, assurés de deux portions chacun.

Léo Lesquereux.

LA VALLÉE DU RHÔNE

IV

De Louèche à Zermatt.

Tous ceux qui ont parcouru le Valais en 1856 ont vu avec surprise des forêts entières de melèzes en apparence desséchées trancher par leur teinte sur le vert obscur des sapins, et former sur les pentes une ceinture rougeâtre non interrompue à 500 mètres au-dessus du Rhône. Cette large bande de mélèzes malades pénétrait en conservant son niveau dans les vallées latérales, et éveillait partout des craintes sur l'avenir des forêts qui font à ces vallées un rempart contre les avalanches. A Louèche, les beaux mélèzes qui dominent le village à l'est avaient aussi eu leurs jeunes feuilles dévorées par les myriades de petites chenilles grises et velues qui ont été dans tout le Valais la cause de cette dessication heureusement temporaire des bois de melèzes. On ne sait à quoi attribuer la propagation extraordinaire de ces chenilles, qui, si elles étaient connues des forestiers, ne les avaient pas encore frappés par une apparition aussi générale et aussi menaçante.

Par le beau temps, la descente des bains à Louèche-la-ville se fait d'autant plus commodément à pied, qu'on peut suivre en plusieurs endroits l'ancienne ronte qui, à partir d'Inden, fait

éviter les sinuosités de la nouvelle chaussée. Aussi, parti à sept heures des bains, j'arrivai à neuf heures à la Souste, relai de poste situé en face de Louèche-la-ville, en même temps que la diligence du Simplon. Quelques cigares offerts à propos au conducteur et au postillon me valurent, avec une place à côté de ce dernier, l'avantage de bien voir le pays et d'observer commodément les accidents de la chaîne de rochers arides qui se dresse au nord de la grande vallée. Après avoir contourné la circonférence entière du cône de déjection, dont le bois de Finges recouvre la portion occidentale, la route se dirige en droite ligne sur Tourtemagne en suivant une plaine marécageuse couverte de roseaux et de flaques d'eau. Tourtemagne est un villlage situé au débouché d'une vallée transversale dirigée au sud entre le val d'Anniviers et celui de St.-Nicolas, et terminée par le grand glacier de Tourtemagne, qui descend du Weisshorn et du Bruneckhorn. Cette vallée étroite a l'une de ses pentes tapissée par une immense forêt de sapins, appelée Dubenvald, qui mérite encore le titre de forêt vierge, tellement les exploitations y sont difficiles. Au delà, la vallée s'élargit et ses pentes se couvrent de prairies au milieu desquelles on ne rencontre que des chalets et quelques hameaux habités pendant quelques mois d'été.

Un torrent sorti du glacier arrose ou plutôt approfondit cette coupure, creusée toute entière dans les schistes verts, et fait un saut de 200 pieds de hauteur au fond d'une gorge qui s'ouvre derrière le village de Tourtemagne. Cette cascade, qu'on aperçoit de la route, est superbe et d'un abord facile. Au delà de Tourtemagne et en face, une profonde incision dans la muraille qui borne l'horizon au Nord, indique l'entrée de la vallée de la Lonza, qui se dirige parallèlement à celle de Louëche au Nord, et puis au Nord-Est, et se termine au glacier de Lötschen, le dégorgeoir occidental de l'immense plateau de glace qui descend des revers méridionaux des hautes Alpes bernoises. Entre la Lonza et le Rhône, ce haut plateau se prolonge au Sud-Ouest par l'Aletchhorn, qui mesure près de 13,000 pieds, le grand Nesthorn (11,760 p.) et le Bietschhorn (12,179 p.), la seule cime neigée et arrondie qui se dresse à l'horizon de Sion et de Sierre vers l'Orient. La vallée de Lötschen s'enfonce profondément entre ces hautes montagnes et la chaîne qui met en communication l'Altels et le Tschingelhorn ; cette vallée sauvage est peu connue,

si ce n'est par des mines de plomb argentifère qui y sont en pleine exploitation. Le Valais est très riche en minerais de toutes espèces, mais malheureusement ces minerais ne sont pas d'une exploitation facile et fructueuse. Les filons qui les contiennent, n'ont pas une allure régulière au milieu de ce sol déchiré. S'ils présentent çà et là des renflements de bon augure, leurs étranglements et leurs interruptions sont plus fréquents encore, de sorte qu'une exploitation qui promettait de brillants résultats, cesse avec l'épuisement de la poche ou du nid qui l'avait déterminée, et les bénéfices s'en vont en travaux destinés à faire retrouver le filon interrompu, et un nouveau nid.

La législation des mines est très favorable en Valais à ceux qui demandent des concessions d'exploitation. On ne les refuse jamais, et pour rester au bénéfice des concessions obtenues, qui comprennent souvent un vaste territoire, il suffit de prouver que le travail de la mine occupe en minimum un ouvrier pendant deux cents journées par an. Il résulte de cet état de choses qu'en Valais les mines font plutôt l'objet d'nn commerce que d'une exploitation régulière. Les concessions s'achètent et se vendent avec bénéfice ou perte, et les étrangers au pays, induits en erreur par des appréciations superficielles ou l'envoi de minerais très riches, essaient des exploitations, font construire des usines métallurgiques et finissent par ne plus pouvoir se procurer des minerais en suffisante quantité pour alimenter leurs fourneaux. C'est ainsi que plusieurs sociétés ont successivement fondu tout ou partie de leur capital. L'exploitation des mines de nickel et de cobalt du Val-d'Anniviers, l'une des mieux conduites, et qui est dirigée par un géologue ingénieur des mines distingué, M. Gerlach, est l'une des seules qui se soit maintenue, et encore ne donne-t-elle pas de grands bénéfices. Le commerce des mines est en général au Valais un commerce à faire des dupes, et ce sont rarement les Valaisans instruits qui jouent ce rôle; quant aux montagnards, ils ont une foi plus tenace, et beaucoup perdent leur temps à courir les montagnes escarpées, dont le pays est couvert, à la recherche de minerais qu'ils envoient secrètement aux orfèvres de Genève pour savoir ce qu'ils contiennent d'or ou d'argent; souvent même ceux auxquels ils s'adressent, profitent de leur crédulité pour les exploiter aussi longtemps que possible en flattant leurs aveugles espérances de fortune. L'un de ces chercheurs de mines écrivait à un opticien

de Lausanne, pour lui demander « une bonne boussole, tirant fortement sur l'or et sur l'argent; » cela donne l'idée de leur crédulité. M. de Morlot, auquel j'emprunte ces détails, tirés du Livre du village, recueil intéressant et populaire, publié par M. Louis de Bons, dit aux Valaisans qu'ils possèdent une véritable mine d'or dans la vallée du Rhône, dont les marécages, au lieu de ne produire que de la bruyère et des roseaux, pourraient être convertis en une plaine aussi fertile que la Lombardie, par des travaux d'endiguement du Rhône, sérieux et bien combinés. Le limon de ce fleuve, résultant de la désagrégation de roches de toutes espèces, est très fertile, et au lieu de le laisser se perdre dans les marécages ou remplir le Léman, il suffirait de l'arrêter au passage, et de le faire déposer dans la plaine par un système de colmatage régulier pour changer en quelques années l'aspect du pays. La construction de la ligne ferrée hâtera sans doute le moment de la mise en valeur du vaste territoire où le Rhône règne encore en souverain redouté. Les Valaisans se sont bornés jusqu'à présent à fertiliser les pentes de la grande vallée au moyen de canaux d'irigations qui pénètrent dans les vallées transversales, et vont y chercher l'eau des torrents blanchie par le limon que les glaciers produisent en pulvérisant sous leurs masses les blocs et les cailloux dont est semé leur lit. Ces canaux ou bisses sont très dispendieux à construire à cause de leur longueur, et des escarpements souvent verticaux qu'il faut leur faire suivre en leur taillant un lit dans les parois de rochers. Leur entretien n'est pas moins coûteux et nécessite de fréquents travaux de la part des habitants des communes qui en profitent, mais aussi ils sont la condition de l'existence de cultures et surtout de prairies sur les pentes inférieures des montagnes, où ils apparaissent de la route comme des lignes droites, tracés en pentes douces au flanc des monts et séparant des prés verts plantés d'arbres, des rochers gris et absolument dénudés qui s'étagent immédiatement au-dessus. Souvent le bord du canal est indiqué par une frange de buissons verts qui croissent sur sa berge. Ces bisses sorties des vallées ou plutôt des gorges étroites, dont est sillonné la pente méridionale du Bietschhorn, sont surtout en évidence entre Louëche et Brigue. Elles aboutissent souvent à de grands réservoirs qui sont le point de départ de canaux de second ordre, qui conduisent dans toutes les directions compatibles avec la pente du terrain des

eaux, qui créent sans se fatiguer un sol nouveau par le dépôt des particules minérales qu'elles tiennent en suspension, en même temps qu'elles sont la condition de vie des plantes qui le recouvrent d'un tapis d'une fraîche verdure, malgré les rayons desséchants et verticaux d'un soleil déjà méridional. Au débouché étroit de la vallée de Baltschied, en face de Viège, trois de ces canaux sont suspendus à une muraille de rochers, les uns au-dessus des autres, et le supérieur surplombe la plaine de près de 2000 pieds. Il serait intéressant de savoir comment s'opère la dissémination de cette précieuse eau de glacier, et le moyen employé pour la distribuer équitablement à tous les propriétaires sans faire entr'eux de perpétuelles réclamations. Cette eau est assez abondante sans doute pour ne pas faire de jaloux. Quoi qu'il en soit, ces canaux sont un élément important du paysage grandiose et sévère qu'offrent au voyageur les pentes décharnées, arides, découpées en festons gigantesques, qui dominent au Nord la vallée du Rhône, de Tourtemagne à Viège.

La route passe trop près de la paroi méridionale de la vallée, pour que le regard puisse aller au delà des forêts et des rochers qui font un premier socle à des sommets plus élevés et plus reculés, visibles des pentes opposées, où les toits et les châlets de Rarogne sortent de la verdure au débouché d'une gorge étroite. Rarogne est encore dominé par les ruines du manoir seigneurial de ce nom, détruit en 1419 par les paysans, dans une de ces luttes auxquelles le peuple valaisan a fini par devoir son affranchissement du joug des seigneurs féodaux. La maison de Rarogne était l'une des plus illustres du Valais, et elle a joué un grand rôle dans l'histoire du pays par ses démêlés avec les évêques de Sion et les patriotes.

Mais sur la route plate qui remonte la vallée avec une pente insensible, l'espace est bien vite parcouru, et déjà Viège et ses deux églises à clochers décapités apparaît au débouché d'une vallée, dont la Viège, une large rivière à cours régulier, occupe le fond tout entier. C'est là l'écoulement des glaciers du Mont-Rose, c'est l'entrée de cette vallée de St-Nicolas que son admirable cirque terminal avait désignée comme un pèlerinage aux amateurs des hautes Alpes, avant que le tremblement de terre de 1855 lui eût donné sa célébrité et eût attiré sur elle l'attention des géologues qui cherchent à sonder les profondeurs de l'écorce

terrestre, et à lui arracher le secret des destinées futures de l'humanité.

Un an passé sur ces malheurs avait déjà cicatrisé les plaies les plus béantes, seules quelques maisons en reconstruction, quelques murs éventrés, ou sillonnés de fentes irrégulières, témoignent extérieurement des convulsions souterraines dont le sol de Viège avait subi la commotion. Mais en pénétrant dans les deux vastes églises qui dominent le bourg, les voûtes effondrées, les dallages écrasées, le mélange confus de pierres, de perches brisées, de barres de fer tordues, les murs fendillés, montraient comme le premier jour après le désastre l'action irrésistible des oscillations violentes dont Viège et son encadrement de montagnes avait été un an auparavant le centre d'ébranlement et le point de départ.

Après avoir dîné à l'hôtel du Soleil, en compagnie de deux armateurs d'Anvers, j'avisai un jenne homme de Zermatt, qui se chargea de mon sac et prit les devants; une demi-heure après, nous gravissions, ces messieurs et moi, le sentier qui s'enfonce en cotoyant un grand vignoble dans la vallée, ou plutôt dans la coupure creusée par la Viège, qui en occupe complètement le fond. C'est sur la rive droite qu'est tracé le chemin qui suit, en pente douce, du nord au sud, le couloir où écume l'un des plus puissants affluents du Rhône. Quelques coups de tonnerre et une averse nous forcèrent à chercher un abri dans un fenil, façon blockhaus, dont la porte était comme d'habitude ouverte à tout venant; et malgré ce contretemps, j'y passai une heure, dont l'aimable conversation et l'entrain des deux frères belges m'ont fait garder le souvenir. Bientôt l'orage alla porter plus loin ses terreurs, et sur un coin de ciel bleu se profila au sud la croupe massive et très-élevée qui termine à Stalden le Saasgrat, lequel sépare les deux vallées de Zermatt et de Saas. Au sommet de la pente orientale de cette croupe, qui domine la bifurcation gauche de la vallée, une large plaque d'azur, le glacier de Balferin, témoigne de la hauteur colossale des pics qui s'étagent au-dessus de premiers gradins verdoyants et, les seuls visibles du fond de la gorge que suit le chemin. A Neu-Bruck les vignes cessent, et un pont d'une seule arche, qui grâce à sa légèreté a résisté aux secousses, conduit sur la rive gauche du torrent. C'est en face, et sur les hauteurs où la vallée commence à s'évaser, qu'est assis le village de Visperterminen,

l'un des plus affectés par le tremblement de terre. Mais déjà on approche de Stalden, et le regard s'arrête sur les franges d'argent qui dominent les vertes profondeurs du vallon de Saas, où allaient pénétrer mes compagnons. Malgré que notre connaissance ne datât que de quatre heures, ce ne fut qu'à regret que nous nous séparâmes, et si je n'avais pas connu les difficultés qu'il y a à passer du fond de la vallée de Saas dans celle de Zermatt, en traversant un col de plus de 11 mille pieds, j'eusse suivi ces messieurs jusqu'au sommet du col du Monte Moro, qu'ils devaient traverser pour pénétrer dans la vallée de Macugnaga, sur le revers oriental du Mont Rose, et arriver de là aux îles Borromées. Quelques cordiales poignées de mains échangées en face du cep monstrueux qui couvre de pampres la fontaine de Stalden, mirent fin à mes indécisions; je tournai à droite et commençai à presser le pas pour rejoindre mon porteur, qui devait m'attendre à peu de distance. Il se faisait tard, les pyramides jumelles et neigées du Bruneckhorn et du Weisshorn s'enflammèrent pour se draper tôt après de leur vêtement mat, précurseur de la nuit; le silence du soir n'était troublé que par le lointain bruissement qui s'élevait comme par bouffées du fond de la gorge où la Viège roule des ondes tumultueuses dans son lit sans rivages, et broie les blocs, dont un an auparavant les chancellements des parois escarpées de la vallée l'ont à demi comblée. Près du hameau de Kypfen, un pont de bois à été jeté d'une rive à l'autre au pied d'un arbre énorme, qui couvre d'un dôme de feuillage le couloir profond où les eaux blanches du torrent, grossi par la fonte des glaciers, fuient par bonds pressés. Le chemin écharpe une pente boisée, et passe au-dessous du plateau, où le village de Grächen étale ses chalets au milieu d'une pelouse. Les soubresauts de la montagne y avaient déterminé des fissures sans nombre, qui firent craindre que toute cette pente ne glissât dans la rivière et n'en interrompît le cours. La nuit, qui déjà envahissait ces lieux sauvages, ne me permit pas de constater ces mouvements de terrain, je me hâtai, et traversai d'un pas rapide l'endroit où quatre jeunes Hollandais ont échappé comme par miracle à l'avalanche de blocs qui passa au-dessus d'eux, et blessa grièvement leur guide, qui s'était réfugié dans un fenil dont le toit seul fut emporté. Au-delà d'un second pont, un torrent, écoulement du glacier de Ried, rejoint la Viège en bruyantes cascatelles, le chemin serpente entre des

blocs à fraiches cassures grisâtres, passe au pied du monticule où l'église effondrée de Saint-Nicolas attend sa reconstruction, et conduit directement à l'escalier de l'hôtel du Soleil. Ce soir là, les douze chambres dont dispose M. Tichelli, étaient accaparées par plusieurs sociétés d'Anglais, que je trouvai dans la salle à manger, soupant en face les uns des autres, sans se compromettre par un échange de paroles. Cette fois encore mon accoutrement me valut un accueil excellent de la part de l'aubergiste, et un lit improvisé sur place, après la retraite des Anglais en question. Le lendemain matin M. Tichelli me faisait les honneurs de ce qui restait de ruines à Saint-Nicolas, et m'accompagnait de ses vœux et de ses remerciements anticipés, en me priant de ne pas oublier de recommander son hôtel. En toute sincérité le Soleil n'encourrait pas les reproches dont M. Max Berthaud, l'écrivain touriste de la Revue contemporaine, est si prodigue à l'endroit des hôtels alpestres et des honnêtes Helvétiens qui les exploitent, ou plutôt qui y exploitent les voyageurs avec une fallacieuse bonhomie. Mes lecteurs me permettront sans doute d'interrompre mon récit pour entrer dans quelques détails sur le tremblement de terre de Viège.[1]

Le 25 juillet 1855, l'air était lourd, le temps couvert, il pleuvait dans la vallée de Saint-Nicolas, lorsque tout-à-coup, à une heure moins un quart, sans que rien pût faire pressentir la catastrophe, au milieu d'un calme complet, une commotion subite, un choc dont la violence dépasse toute idée, vint ébranler la terre. Chacun crut que sol, maisons et montagnes s'abimaient;

[1] Le tremblement de terre de Viège a fait le sujet de plusieurs travaux scientifiques. M. le chanoine Rion, M. le professeur Nöggerath, de Bonn, M. de Morlot, M. Volger et plusieurs autres géologues se sont rendus après l'événement sur les lieux pour en étudier les effets et ont rendu compte de leurs observations, soit dans des brochures, soit dans des communications à différentes sociétés savantes. Il vient de paraître récemment, sur le tremblement de terre en question et la géologie du Valais, un volumineux travail allemand du docteur Volger, de Francfort, qui résume tout ce qui a été écrit, dit et observé à cet égard. L'auteur, qui a visité les lieux lui-même, a su recueillir tout ce qui concerne de près ou de loin cet épisode de la vie de notre globe, et en déduire des conséquences en désaccord avec les théories en vogue sur l'origine plutonique des tremblements de terre. C'est dans cet ouvrage, remarquable à différents titres, que nous avons puisé des renseignements et des vues nouvelles que nous croyons dignes d'être communiqués à nos lecteurs, pour la plupart desquels les notions sur les tremblements de terre du Valais se bornent à ce qu'en ont rapporté les journaux et à ce qu'ils ont éprouvé eux-mêmes le jour de ce mémorable événement.

poussés par l'instinct de la conservation, les habitants du pays s'élancèrent hors des maisons, pour échapper au danger d'être ensevelis sous leurs décombres, et arrivés en plein air, ils attendaient, consternés, l'instant où leurs pics allaient se précipiter sur eux, et se croyaient à la fin du monde ou, tout au moins, à la veille d'être couverts des débris de leurs montagnes. Ce ne fut qu'alors que le sol commença à s'agiter, à trembler, que les maisons s'effondrèrent, s'affaissèrent, et que les montagnes chancelantes secouèrent sur leurs pentes une pluie de rochers qui, de bonds en bonds, atteignirent le fond de la vallée, au milieu d'un fracas effrayant. Le retentissement qui accompagna cette première commotion était d'une violence tellement au-dessus de tout bruit et de tout éclat jamais ouï, que beaucoup de gens en furent si stupéfiés, qu'ils le perçurent comme un choc, par le cerveau, plutôt que par l'oreille.

Telle fut, entre Saint-Nicolas et Viège, la commotion dont l'ébranlement irradia, en diminuant de violence, dans toutes les directions, démolit des maisons dans les vallées voisines, à Brigue, à Tourtemagne, à Macugnaga, en endommagea gravement jusqu'à Sion et Louèche, abattit partout des cheminées, entre le Jura et les Alpes, de Genève à Schaffhouse, Winterthour, Zug, Meyringen, et se fit ressentir jusqu'à Paris, Mayence, le Tyrol, Parme, Genève et Valence sur le Rhône!

Le point central et de départ du phénomène paraît avoir été situé à mi-chemin de Saint-Nicolas à Stalden, près d'une forêt appelée Kipferwald, car à Saint-Nicolas, et plus haut dans la vallée, les secousses se dirigeaient du nord au sud, tandis qu'à Stalden et à Viège elles provenaient manifestement du sud, et se propageaient au nord. Ce fait résulte à la fois des impressions des gens du pays, de l'examen des ruines, et surtout des éboulements de rochers, qui commencèrent près de Stalden, et se continuèrent du sud au nord du côté de Viège, tandis que l'inverse eut lieu de Kipferwald à Saint-Nicolas et au delà vers Zermatt. A Saint-Nicolas, un voyageur fut renversé dans l'hôtel par le premier choc; un autre affirme que les secousses qui le suivirent, durèrent deux minutes, et que le bruit de la chute des blocs de rochers, qui faillirent pulvériser les ruines du village, était si effrayant, qu'il crut à la fin du monde. La première impression qu'éprouvèrent hommes, femmes et enfants, a été si stupéfiante que, questionnés plus tard à ce sujet, ils ne

purent en rendre compte; des gens courageux pâlissaient encore un mois après en en parlant; il semble cependant que le sentiment de l'impuissance à échapper au danger, et la consternation qui en fut la conséquence, ont été l'impression dominante chez les témoins de ces scènes indescriptibles. De tous les villages de la vallée, Saint-Nicolas est celui qui a le plus souffert, et si toutes les maisons de pierre n'y ont pas été réduites en un informe amas de ruines, celles qui ont le mieux résisté ont eu leurs murs fendus ou en partie démolis. Quand j'y passai un an après, à côté de maisons rebâties, on en voyait encore d'effondrées. A Grächen, le clocher d'une chapelle décrivit une portion de cercle autour de son axe vertical, et resta debout après s'être ainsi déplacé; à Viége, une des coupoles de l'église Saint-Martin se détacha de la tour et vint enfoncer le toit du presbytère. Il est inutile de parler ici des fentes du sol, des changements dans la direction des eaux souterraines, de l'apparition de sources nouvelles, qui sont les conséquences naturelles et ordinaires des convulsions de l'écorce terrestre, mais un fait important à noter, c'est que, nulle part sur le territoire dévasté, on n'observa de feu, d'émission de gaz, de vapeurs sulfureuses ou autres, qui pussent faire supposer quelques connexions entre le phénomène du tremblement de terre et ceux qui accompagnent les éruptions de volcans. Lorsque les journaux nous parlent de tremblements de terre survenus en Calabre, à Brousse, aux Antilles, c'est par milliers et dizaines de milliers qu'ils en comptent les victimes, qu'ils énumèrent les cadavres retirés des décombres et les malheureux engloutis dans les fissures béantes du sol refermées sux eux; ces rapports effrayants sont évidemment empreints d'une forte dose d'exagération, car rien de pareil n'a eu lieu dans la vallée de Viège, où les habitants des sept ou huit villages les plus secoués coururent successivement le danger d'être écrasés sous les débris de leurs maisons, et celui plus terrifiant encore d'être broyés par les avalanches de pierres, véritable mitraille de blocs de toutes dimensions, descendant sur eux du haut des escarpements presque verticaux, qui surplombent les pelouses, au milieu desquelles sont disséminés les chalets de leurs hameaux, ou les maisons de pierre de leurs bourgades. La seule victime du cataclysme fut un pauvre enfant de quatre ans qui mourut écrasé par la chute d'un mur de jardin; quelques personnes furent en outre plus

ou moins gravement contusionnées ; mais il n'en est pas moins étonnant qu'au milieu de ce désastre, toute une population ait été si providentiellement épargnée. La secousse initiale d'une heure ne fut que le prélude d'autres ébranlements réitérés, accompagnés de détonnations souterraines subites et sans écho, ou suivies d'un roulement analogue à celui du tonnerre ; huit jours après, elles effrayaient encore la population de Viège, campée toute entière hors du village, à l'ombre de grands noyers. Il semblait qu'un coup de bélier souterrain frappait le sol et en détachait des débris, qui roulaient en grondant dans des abîmes inconnus. L'ouvrage du Dr Volger renferme une chronique exacte des secousses et des événements qui ont suivi le début de l'action souterraine : voici entr'autres quelques appréciations du curé de Törbel, village situé en face de Stalden, sur la montagne.

« Dans l'après-midi du 25 et toute la nuit suivante, jusqu'à six heures du matin, on entendit un violent combat souterrain; c'étaient comme des salves d'artillerie, des chutes d'avalanches, ou les roulements du tonnerre, et parfois des mugissements analogues au bruit des grandes eaux ; la terre vibrait continuellement; dans les chambres, comme en plein air, le sol oscillait, chacun était pris de vertige, et on sentait sous les pieds comme un tapotement et une vibration énergique; nous étions tous sous l'impression d'une grande tristesse et d'un abattement profond.» A Viège, il en était de même, et les secousses se succédaient de quart d'heure en quart d'heure. Pendant cette nuit l'ébranlement du sol fut perçu à Berne et à la Chaux-de-Fonds entre deux et trois heures; à Lugano et à Genève, vers cinq heures du matin.

Le 26, à 10 heures du matin, un second tremblement de terre, presqu'aussi violent que celui de la veille, vint derechef consterner la population de la vallée, et ses effets furent en apparence plus considérables que ceux du premier, en ce sens que les murs fendillés et les maisons déjà endommagées s'affaissèrent tout-à-fait avec des craquements dont le bruit fut couvert par celui qui accompagna la commotion elle-même.

Le curé de Visperterminen éprouva dans cet instant une espèce de commotion électrique et douloureuse, dont il ressentit les effets pendant trois mois ; celui de Törbel vit de nouveau chanceler son clocher et le sol se soulever comme par vagues, de sorte que

ses paroissiens se couchaient à terre et se cramponnaient aux herbes pour ne pas tomber. Cette journée fut, dit-il, la plus affreuse à passer; à Viège, le sol s'ouvrit en plusieurs endroits, et il en sortit en boillonnant des sources abondantes; à Grächen, treize fenils et la flèche de l'église tombèrent en ruines, et les avalanches de rochers recommencèrent. Cette seconde secousse de première force, s'est propagée et a été constatée par des observations dans un périmètre aussi considérable que celle du 25; on l'a ressentie à Coire, à Zurich, à Neuchâtel (à 10 heures 1/4), à Genève et au delà des frontières de la Suisse. Le troisième tremblement de terre eut lieu le même jour à 2 heures 20 minutes, et affecta avec moins de violence la Suisse entière. Ce jour là, la pluie de pierres continua toute la journée entre Stalden et Saint-Nicolas, et le curé de ce dernier village fut blessé à la tête et au genou. La quatrième grande secousse ébranla la Suisse le 28 juillet à 11 heures du matin, et fut aussi constatée à Neuchâtel, à Lausanne et à Genève. C'est la dernière dont le Dr Volger ait tracé sur sa carte la limite d'extension, au moyen des renseignements qui lui sont parvenus de tous côtés. Mais si les secousses ne se propagèrent plus dès lors beaucoup au-delà du centre d'ébranlement, la vallée de la Viège continua à en être journellement affectée; à Saint-Nicolas les prières furent continuées nuit et jour pendant quarante heures consécutives autour d'un autel élevé sous une tente, et pendant tout ce temps la population ne cessa de se confesser et de recevoir la sainte hostie. La nuit du 29 au 30 se passa dans le campement de Viège, au bruit d'une canonnade souterraine non interrompue; et vers deux heures du matin, la population, n'y tenant plus, quitta ses tentes et se dissémina dans les villages voisins, à la vue d'un arc-en-ciel qui se forma autour du disque lunaire. Les secousses semblaient frapper le sol de bas en haut, et les éclats qui se succédaient avec peu d'interruptions étaient si effrayants, que les habitants de Viége croyaient se trouver au-dessus d'une voûte immense, sous laquelle auraient éclaté des mines avec des détonnations aussi fortes que celles de plusieurs pièces d'artillerie, faisant feu simultanément. Les animaux sauvages eux-mêmes étaient effrayés, des pics-bois, des chouettes, perchés sur les arbres faisaient entendre des cris lamentables, les grenouilles avaient cessé de coasser, et tous les oiseaux de passage, comme les hirondelles, avaient disparu.

M. le curé Tscheinen de Törbel, l'auteur d'un mémorial du tremblement de terre, dit dans sa chronique : j'ai remarqué que le vent du nord-ouest a toujours été le précurseur des secousses qui recommençaient une ou deux heures après. C'était un vent doux plutôt que froid, le ciel était parfaitement pur au midi, et couvert au Nord. Cette circonstance fait présumer que ce vent du nord-ouest n'est autre chose que le Föhn, dont la direction change souvent dans les vallées, suivant leur orientation. Le dimanche, 5 août, les secousses étaient encore assez fortes pour empêcher de célébrer le culte entre les murs restés debout des églises, de crainte de les voir se précipiter sur les assistants ; les détonnations souterraines, écrivait-on, de Viège proviennent, sans aucun doute, des effondrements qui ont encore lieu dans la masse des montagnes, comme au-dessous du fond de la vallée ; le 24 août à une heure du matin, les secousses redeviennent si fortes, que les habitants de Viège, rentrés dans leurs maisons, quittent de rechef la ville; au même instant Sion et Louèche-les-bains éprouvent une commotion violente, qui se fait sentir aussi à Estavayer ; le 11 septembre, au-dessus de Grächen, un morceau de montagne se précipite d'une arête élevée dans une forêt, brise et déracine une centaine d'aroles et de mélèzes, et vient s'arrêter, en se divisant en trois blocs aussi grands que des maisons, contre un massif de rochers, qui protégea le village; le 13 novembre dans la nuit, on ressent à Rarogne une violente secousse, et une forêt d'environ mille toises en superficie glisse dans le Muhlenbach, qu'elle transforme en un torrent de boue, qui couvre les prairies d'une couche épaisse de débris ; le 16 novembre pendant la nuit, on continua à entendre à Törbel les mugissements souterrains, et à ressentir les vibrations du sol, qui n'avaient presque pas cessé depuis trois mois. La chronique du curé Tscheinen prend fin le 30 novembre, en même temps que les derniers et redoutables symptômes d'agitation et de retentissement du sol. Les dommages provoqués par le terrible phénomène ont été évalués, par une commission d'estimation envoyée sur les lieux, à la somme de 526,346 francs, dans laquelle Viège seule entre pour 217,030 francs, et Saint-Nicolas pour 57,870 francs.

Mais après avoir décrit quelques effets du tremblement de terre du Valais, venons-en avec M. Volger aux circonstances

géologiques qui peuvent jeter quelque lumière sur la cause et l'origine de pareilles ruptures d'équilibre dans les régions profondes de l'écorce terrestre. M. Volger fait rapidement justice des théories hasardées qui ont été successivement mises en avant pour expliquer les tremblements de terre au point de vue du plutonisme, c'est-à-dire de cette hypothèse généralement caressée aujourd'hui en vertu de laquelle l'intérieur de notre globe serait à l'état de fluidité ignée, rempli d'une matière liquide et incandescente sur laquelle flotte une couche consolidée d'une vingtaine de lieues d'épaisseur. Mes lecteurs savent que cette hypothèse qui ne repose que sur des probabilités s'étaie essentiellement sur le fait, qu'il existe à la surface de la terre des volcans, vomissant des laves incandescentes et des sources qui s'échappent du sol à la température de l'eau bouillante. L'augmentation de chaleur qu'on constate à mesure qu'on s'enfonce dans les puits de mine (1° par 100 pieds), l'aplatissement du globe aux pôles, l'existence dans les parties centrales des chaînes de montagnes, de granits et d'autres roches qui paraissent s'être épanchées de fissures de la croûte terrestre à l'état pâteux et incandescent sont encore des arguments assez forts à l'appui de l'idée plutonique. Sans l'attaquer précisément en face dans l'ouvrage en question, M. le Dr Volger montre que le simple bon sens et les lois de la physique et de la mécanique s'opposent à ce que les ébranlements du sol puissent être attribués au soulèvement de l'écorce terrestre par la masse fluide, aussi bien qu'à l'action explosive de vapeurs chauffées à de hautes températures, enfermées sous ou dans cette écorce et provenant de la filtration des eaux atmosphériques jusqu'à des profondeurs où la chaleur est suffisante pour les transformer en vapeurs à tensions énormes. M. Babinet est sous ce rapport parfaitement d'accord avec notre auteur, qui lui reproche néanmoins d'avoir écrit, peut-être sans le vouloir, la plus violente satire de la doctrine plutonique à propos de sa description de l'océan de lave qui remplit notre planète et à la surface duquel flottent des montagnes de scories qui viennent choquer dans leurs évolutions les stalactites suspendues à la voute solide de cette mer de roches en fusion. Décidément M. le Dr Volger aura bien mérité de l'humanité s'il parvient à la convaincre qu'elle n'a pas au-dessous d'elle cette géhenne qui la menace dans ses destinées, et pourrait une fois rompre son enveloppe et s'épancher à sa surface. Mais il n'est

pas besoin de descendre dans ces régions profondes et inexplorées, pour chercher des causes suffisantes d'ébranlement du sol et des montagnes. Tous ceux qui ont habité près des glaciers savent à quels craquements et à quelles vibrations du glacier donne lieu la formation subite des crevasses au milieu de ces amas de glace qui ne se déplacent pas avec la même vitesse dans toutes leurs parties. Toute différence croissante de tension dans une masse solide finit par y provoquer une rupture subite qui produit une vibration se propageant au loin avec une intensité décroissante. Les causes qui peuvent amener des modifications dans l'équilibre de tention des couches terrestres sont nombreuses. Les actions chimiques incessantes dont elles sont le siége, et qui les métamorphosent, sont déjà suffisantes pour provoquer dans les assises des différences de volume sans doute moins fortes que celles que la congélation provoque dans l'eau, mais dont les effets finissent par être considérables et par produire ces frictions de couches, ces étirements de fossiles dont il y tant d'exemples. Rien n'est plus constaté en chimie que les changements provoqués dans le volume d'un corps par des cristallisations opérées à des températures ou dans des conditions différentes. Ces actions chimiques touchent à la grande question du métamorphisme des roches, devenu inexplicable aujourd'hui par la théorie du contact de roches stratifiées déposées dans l'eau et de roches plutoniques incandescentes injectées postérieurement entr'elles. Quand on voit des coquilles transformées en sulfure de fer, en fer oligiste, en fer carbonaté, en sulfure de plomb, en soufre pur, en cinabre, des végétaux silicifiés, qui n'ont perdu aucun des détails de leur forme et de leur structure, on acquiert une notion des opérations chimiques, je dirai, galvanoplastiques qui se passent dans le mystérieux laboratoire de l'écorce terrestre sous l'influence de l'eau, qui est à la fois le dissolvant et le véhicule de toutes ces substances qui se remplacent, se substituent les unes aux autres sans que la forme du fossile change. Ces métamorphoses opérées lentement dans la masse du corps primitivement organisé, se passent aussi dans la couche qui le renferme. Il est impossible d'expliquer par le métamorphisme plutonique la présence simultanée de bélemnites, ou pointes d'os de séches fossiles et de beaux grenats constatée dans certaines roches micacées métamorphosées. Il y a plus, les expériences de M. Daubrée sur la transformation du verre en

kaolin dans des tubes remplis d'eau chauffée à quelques centaines de degrés, et sur la formation de zéolithes cristallisés dans des briques romaines traversées par les eaux thermales de Plombières montrent qu'il n'est pas nécessaire de recourir à cette fluidité ignée pour expliquer le métamorphisme, et que l'eau seule, une chaleur relativement modérée et le temps suffisent pour transformer les roches. Quelques jours passés à courir les environs de Zermatt, et à observer les serpentines et les schistes qui les renferment, convaincront le plus fervent disciple du plutonisme que ces roches vertes et compactes souvent pétries de grenats et de sulfure de fer n'ont pas été injectées à l'état fondu entre les schistes et les gneiss qui les contiennent.

Il est encore une cause puissante de rupture d'équilibre dans les couches terrestres. C'est l'érosion intérieure, la dissolution lente et l'entraînement par l'eau de substances solubles, à la place desquelles il se forme des vides immenses. Les montagnes s'usent en dedans et en dehors, et c'est l'eau en les imbibant comme des éponges qui les entraîne petit à petit au fond des océans où elles se sont jadis formées en grande partie de carapaces d'animaux marins. Après le sel gemme, la substance la plus soluble dont le sol renferme des amas, c'est le sulfate de chaux dont le lavage est le plus facile. Or ce sulfate de chaux affleure en plusieurs endroits dans le fond de la vallée du Rhône et paraît se prolonger sous les montagnes qui la dominent. La seule source de St-Laurent, à Louëche-les-Bains, en entraîne chaque année à la surface du sol huit millions de livres, c'est-à-dire, en volume 60 mille pieds cubes ; en un siècle elle amincit d'un quart de pied au fond du bassin du Valais une surface de plâtre de cinq à six kilomètres carrés, et cette source n'est pas la seule. Il y en a plusieurs autres à Louëche ; à Brigue l'eau des thermes, anciennement célèbres et de difficile accès, contient autant de plâtre ; à Saas, il existe une source du même genre, et sans doute d'autres sources moins chaudes amènent aussi cette matière soluble des couches profondes à la surface. Cela donne une idée des excavations souterraines qui peuvent se former lentement à de grandes profondeurs au-dessous de la surface du sol, de leurs dimensions énormes et des effondrements qui, tôt ou tard, subitement ou partiellement, doivent être déterminés par la destruction des soutiens des couches supérieures. Avant qu'on connût la poudre, les murs des forteresses étaient attaqués à la

sape et soutenus par des piliers de bois auxquels on mettait le feu, de sorte qu'il arrivait un instant où privés de leurs soutiens consumés, d'épaisses murailles s'affaissaient et tombaient en morceaux en laissant une brèche à l'enceinte. Cela admis, quand de pareils affaissements ont lieu sur de grandes surfaces et à de grandes profondeurs, on conçoit la force du choc de masses aussi énormément pesantes, la vibration qui en est la conséquence, le retour de l'ébranlement vers la surface, les affaissements nouveaux et consécutifs au premier, les détentes déterminées dans des couches à tensions inégales, les bouleversements souterrains accompagnés de détonnations, de secousses, de changements dans la direction des eaux intérieures, les effondrements et affaissements superficiels qui accompagnent souvent les tremblements de terre. Rien ne répugne dans cette manière de considérer ces mouvements singuliers du sol, elle ne nécessite ni feu, ni vapeurs, ni gaz à tensions énormes, elle n'implique que des forces connues et se passe de toute hypothèse. Il est presque superflu de dire que M. Volger étaie son opinion d'arguments secondaires nombreux et variés que nous passons sous silence, et tire sans effort de sa théorie des conséquences en harmonie avec les faits observés lors des tremblements de terre. Ses vues sur le métamorphisme des roches, sur les transformations nécessaires et prévues qu'elles subissent dans le temps, sur la formation des montagnes par des dilatations lentes, suivies de plissements des couches, sur leur destruction et leur abaissement nécessaires substituent en géologie ou plutôt en géogénie la théorie de l'évolution et du développement graduel à la primitive et barbare idée des révolutions, des cataclysmes, et de l'explosion finale nécessaire pour en finir avec l'humanité. Cette manière de voir fait du globe un organisme qui a, comme tous ses pareils, son embryologie et sa physiologie.

Les habitants du Jura, qui connaissent dans ces montagnes de nombreuses grottes, des cavernes, et sont déjà familiarisés avec les cours d'eaux souterrains qui viennent sourdre au pied de leurs monts, apprécieront sans peine les vues de M. Volger, que je regrette de ne pouvoir qu'indiquer ici en passant avant de quitter les lieux aujourd'hui raffermis sur leurs bases où j'ai longtemps retenu mes lecteurs.

De St-Nicolas à Herbringen, le chemin longe la rive droite de la rivière, traverse de belles forêts de mélèzes, côtoie des murs

escarpés, et passe sur des éboulements de rochers à angles aigus plus ou moins moussus, ou recouverts de lichens oranges, sur des coulées de pierres entraînées par les torrents descendus des hauteurs, sur des produits d'éboulements plus ou moins anciens et de toute nature. Nulle part il n'est plus facile d'étudier les phases de végétation à la suite desquelles se forme le terreau végétal. Sur la face cristalline et brillante du granit récemment brisé, se développent de petites taches grises, brunes ou oranges, dues à une première végétation de lichens parasites, auxquels succèdent d'autres espèces à frondes ou expansions lamelleuses plus succulentes. Celles-ci se décomposent à leur tour en une espèce de matière noirâtre qui remplit les anfractuosités des cristaux ; quelques spores de mousses s'y arrêtent, s'y développent, et y forment de petits îlots verts; en automne, les mousses s'allongent en frêles tiges, surmontés de capsules brunes qui renferment les spores. C'est une forêt en miniature, habitée par des podurelles; des acariens presque microscopiques, et les tiges des mousses retiennent les grains de sable que les vents font voltiger dans l'air. Peu à peu cette poussière finit par exhausser ou épaissir la couche végétale du petit marais tourbeux qui s'accroît des débris des mousses, et arrive à constituer un sol favorable au développement des plantes plus élevés; entre ces archipels de mousse, subsistent encore des îlots de lichens gris dont les granules reproducteurs se développent dans des entonnoirs jaunâtres, bordés d'une poussière vermillon; puis sur le sommet du bloc, quelques saxifrages, la primevère visqueuse, des joubarbes, des œillets purpurins croissent à l'envi et décorent d'une couronne de fleurs ces blocs destinés à disparaître une fois sous l'exhaussement du sol de la prairie dû à son colmatage; quelquefois sur les plus anciennement envahis par la végétation quelques petits sapins se dressent vigoureux avant de s'étioler plus tard faute d'espace et de sol pour plonger des racines devenues plus exigentes. Parmi les fleurs qui décorent le bord des murs, les blocs, la prairie, le *sempervivum arachnoïdeum*, une joubarbe rose, accompagne le voyageur de Viège à Zermatt et au delà. Qu'elle est délicieuse, cette étoile à dix rayons d'un rose purpurin, dominés au centre par de petites boules qui lui font un diadème! Elle vit d'air pur, de soleil, de rosée, car les frêles racines qui fixent à la pierre sa tige charnue à petites feuilles imbriquées, ne peuvent guère y pomper quel-

ques sucs. Il suffit de l'avoir vu tourner sa face épanouie au midi, pourpre du bonheur de vivre, pour l'aimer cette fille de l'Alpe et du soleil qui de Sion au glacier du Rhône, à la Fourche, à Réalp, à Andermatt, et à travers l'Oberalp jusqu'à Dissentis suit pas à pas le voyageur comme une fidèle compagne. Sur les chardons et les centaurées du bord du chemin, une autre brillante apparition, un petit papillon qui ne fuit qu'à regret et se laisse prendre à la main, frappe aussi par l'éclat de sa parure. Son corps allongé, d'un brillant bleu d'acier, porte en avant deux longues antennes légèrement renflées à l'extrémité; sur ses ailes élégantes à reflets bleu-foncé, s'étalent cinq taches arrondies d'un vermillon intense. Dérangée, lorsqu'elle explore de sa trompe ses nectaires de prédilection, cette zigæna s'envole en battant des ailes, mais hélas! ces ailes si brillantes ne peuvent la supporter longtemps et elle retombe bientôt dans la prairie, d'où elle regagne péniblement les fleurs sur lesquelles elle butine. Cette espèce brave les froids des hautes régions, et j'ai trouvé sur la Gemmi les petits cocons tissés de soie argentée que j'ai lieu de croire filés par la chenille de cette espèce qui s'y transforme en une chrysalide brune. Ce charmant papillon frappe par son abondance dans la vallée de Zermatt.

Au delà d'Herbringen, la vallée se rétrécit pour s'élargir bientôt et former une espèce de bassin dont le centre est occupé par les chalets bruns de Randa, groupés sur un mamelon, autour d'une église et en face du glacier de Biesch. Ce glacier descend d'un col qui le sépare de celui de Tourtemagne, entre le Weisshorn et le Bruneckhorn et cela sur une pente rapide aboutissant au sommet des escarpements qui forment le mur occidental de la vallée. C'est un perpétuel danger pour Randa, qui a souffert à plusieurs reprises du voisinage de ce glacier, dont de temps en temps l'extrémité inférieure se détache et tombe au pied du mur, en déterminant une rupture d'équilibre tellement forte dans l'atmosphère que Randa, qui est assis en face à plus d'une demi-lieue sur le revers opposé, a déjà failli être emporté par la violence du courant d'air, par l'ouragan que détermine ces avalanches de glace compacte.

Le 27 décembre 1819, à six heures du matin, à la suite d'un éboulement de rochers, descendus du cône du Weisshorn, cîme de plus de 13,500 pieds, un fragment de ce glacier, évalué par M. Venetz à plus de douze millions de mètres cubes, s'en déta-

cha avec un horrible fracas. A une lueur subite, succédèrent d'épaisses ténèbres, puis un courant d'air qui renversa ou déplaça neuf maisons habitées, une quantité d'étables, et couvrit le village d'une couche épaisse de neige, d'où l'on retira à grand'peine plusieurs personnes ensevelies sous les restes des maisons. Deux personnes seulement perdirent la vie dans cette catastrophe, qui fut moins fatale au village que celle de 1636, qui avait fait trente-six victimes et détruit le village tout entier. En 1819, le cours de la Viège fût interrompu pendant cinq jours par l'amas de glace éboulée, mais grâce aux efforts de tous les habitants de la vallée, réunis en face du danger, l'écoulement de l'eau put être rétabli avant qu'un grand lac se fût formé au dessus du barrage.

En arrivant à Randa, j'avisai le curé, un jeune homme à figure intelligente, qui était occupé à diriger des charpentiers dans l'agencement d'une nouvelle charpente destinée au clocher détérioré par le tremblement de terre. Je l'invitai à entrer à l'hôtel ou plutôt au cabaret voisin et à accepter un verre de vin rouge; bien m'en prit, car en vidant notre bouteille, je lui dis par hasard que j'étais médecin. Aussitôt il me pria de passer au presbytère pour y voir son frère, malade depuis plusieurs jours. J'entrai et examinai longuement le malade, atteint d'une affection assez grave des poumons, pour laquelle on se proposait de faire venir le médecin de Viège. Ma consultation finie, il fallut faire honneur au cellier du curé et accepter quelques jolis échantillons de grenats, empâtés dans du talé, d'idocrase et d'autres minéraux rapportés par mon hôte de ses courses aux trois glaciers qui descendent de la chaîne des Mischabel, à l'est de Randa. M. Tantiglioni, c'est le nom de cet aimable ecclésiastique, voulut m'accompagner; arrivés au bord d'un torrent, à la limite de sa paroisse, nous rencontrâmes le curé de Täsch, village voisin, lisant son bréviaire en arpentant la prairie; la connaissance fut vite faite et il fallut de rechef accepter une invitation à Täsch, qu'on apercevait dans le lointain, au milieu de son encadrement de prairies. Avant d'y arriver, nous traversâmes une large coulée de gros blocs, en partie recouverte de végétation et de jeunes mélèzes, provenant d'un ancien éboulement détaché d'une paroi de rochers, visible à plus de 1,000 mètres au dessus du fond de la vallée. C'était, s'il m'en souvient, des blocs de gneiss gris à grain fin, provenant d'un contre-fort

du Täschhorn, cîme de plus de 14,000 pieds qui domine Täsch.

Cette fois ce fut à un bon vin blanc de Viège que je dus faire honneur, et ce ne fut pas sans quelques scrupules, car l'heure était déjà avancée et Zermatt était encore à deux lieues. Messieurs les curés de Randa et de Täsch sont des enfants de la vallée qui ont pour leurs paroissiens beaucoup d'affection et sont leurs conducteurs dans toute l'acception du mot. Ils vivent en bons voisins dans un isolement intellectuel et social qui ne paraît pas affecter leur gaîté. « Il n'y a pas, me disait l'un d'eux, dans toutes nos paroisses un seul habitant qui ne pratique consciencieusement sa religion. » C'est assurément beaucoup dire et cela donne une idée de l'influence que le clergé exerce encore sur les naïves populations des vallées du Haut-Valais, qui sont plus isolées les unes des autres que ne le sont des îles séparées par de larges bras de mer. A en juger par la simplicité et l'affabilité de ceux de leurs conducteurs spirituels dont j'eus ce jour-là et plus tard l'occasion de faire la connaissance, les habitants du Haut-Valais ne sont pas mal partagés en fait d'ecclésiastiques et vivent avec eux sur un pied de respectueuse familiarité, qui fait bien augurer de leurs rapports journaliers. J'aurais désiré apprendre de mon premier compagnon dans quelles limites le clergé valaisan use de son influence au point de vue politique, de quel souffle il s'inspire et sa manière de considérer la marche des affaires cantonales et suisses, mais de crainte d'offenser ou de contrister ce brave prêtre, je m'abstins prudemment de toute question qui eut pu nous amener sur le terrain glissant de la polémique religieuse ou politique. J'avais au reste bien d'autres renseignements à demander à ces Messieurs sur leurs hivers, sur les tremblements de terre, sur les cîmes voisines dont ils avaient fait l'ascension, sur les cols très-élevés qui les conduisent dans la vallée de Saas; et ils se firent un plaisir de me renseigner. Ce ne fut qu'avec regret que je pris congé d'eux, mais non sans promettre de m'arrêter plus longuement à Randa à mon retour de Zermatt, car je ne comptais pas alors passer le col du Cervin et rentrer en Suisse par le Saint-Bernard.

Au delà de Täsch, qui est déjà à 4,500 pieds, la vallée se rétrécit par le rapprochement d'une croupe rocheuse, le Sparrenhorn à gauche, et des bases du Mettelhorn à droite. Cette montagne, dont la hauteur est considérable, a le flanc escarpé et

déchiré par les éboulements permanents de ses parois de rochers ; elle est réunie par une arête perpendiculaire au Rothhorn, cîme neigée qui est intercalée entre le Weisshorn au nord et le Gabelhorn au midi, et surplombe à l'ouest le cirque d'où s'écoule le grand glacier de Durand ou de Zinal, lequel aboutit, par son extrémité inférieure, au fond de la bifurcation orientale du val d'Anniviers. Au milieu de l'échancrure résultant du rapprochement des deux piliers qui rétrécissent la vallée et séparent le bassin de Zermatt de celui de Täsch, on voit apparaître depuis Randa, déjà la croupe du Riffelberg et à droite les masses azurées et tourmentées du glacier de Görmer qui limitent l'horizon au sud. Le Riffelberg cache le Mont-Rose, pendant qu'à droite le Mettelhorn empêche d'apercevoir l'obélisque du Cervin. A gauche du voyageur, l'extrémité inférieure du glacier de Täsch, descendu du Saasgrat entre l'Allelinhorn et le Rymfischhorn, apparaît au milieu d'une coupure qui entame jusqu'à mi-hauteur la pente dénudée et couverte de pâturages de la paroi orientale de la vallée. Le ruisseau qui s'en écoule passe tout près de Täsch en contournant le pied du Sparrenhorn. Les prairies cessent à quelque distance, et le chemin ou plutôt le sentier s'engage dans le défilé que nous venons de décrire et qui va se rétrécissant jusqu'à un pont où l'on passe de la rive droite sur la rive gauche du torrent. L'endroit est d'un pittoresque, d'un sauvage dignes du pinceau de Calame ou de Diday. Une forêt de mélèzes de haute taille a pris naissance au milieu d'un amas caholique de blocs cyclopéens écroulés du Mettelhorn; plusieurs de leurs troncs sortent des anfractuosités de ces fragments irréguliers; contournés à leur base, ils se relèvent par une courbe gracieuse, se dégagent des étreintes qui les ont gênés dans leur crue et s'élancent vers le ciel aussi droits que leurs voisins. Qu'on se figure ces blocs amoncelés, tapissés de mousses verdoyantes et semés, sur leurs faces aplaties, d'aiguilles desséchées de mélèzes accumulés aussi entre leurs arêtes en contact, un pont de bois jeté d'un roc à l'autre au dessus d'un couloir obscur d'où montent par bouffées des nuages de vapeur, et où mugissent, à dix mètres de profondeur, les flots captifs et comprimés de la Viège ; au milieu de ces contours heurtés un rayon de soleil couchant jette des flots de lumière dorée sur ce sol et les troncs déjà rougis qui se cuivrent et s'enflamment en s'imprégnant de rayons. Il n'est malheureusement pas pos-

sible à la peinture de reproduire des effets aussi saisissants et aussi fugitifs. Mais tout est rentré dans l'ombre, le chemin a cotoyé la forêt, traversé l'éboulement, et plus tard la rivière, contourné un rocher, quand tout à coup une cîme isolée, un monolythe prismatique, couronné d'une pyramide et doré comme une coupole du Kremlin, se dresse devant le voyageur et le surplombe de près de neuf mille pieds. On recule involontairement à l'aspect de ce Cervin dont le sommet est encore plongé dans un océan de lumière, quand les contours de sa base ont déjà disparu dans la brume et l'obscurité du soir. Il est seul, sans rival; les regards, l'attention toute entière se concentrent sur cette apparition inattendue et merveilleuse ; déjà la lumière a fui de ces neiges immaculées, de ces rocs inaccessibles à d'autres qu'à l'aigle, et l'on est toujours fasciné par le colosse, ou plutôt le sphynx, car, vu d'un autre côté, le Cervin rappelle en gigantesque les formes du sphynx, et reste une énigme géologique inexplicable.

Le défilé est franchi, un large bassin à fond plat s'étale devant nous, et au bord occidental de ce cirque, Zermatt appuie à la montagne ses grandes constructions en bois noirci par le temps et percées de petites fenêtres auxquelles brillent déjà quelques feux. Je laissai à gauche, et sans y entrer, l'hôtel hospitalier du Mont-Cervin, belle maison de pierres, à volets verts, construite par M. Clemens, conseiller d'Etat, et me rendis, je ne sais réellement pourquoi, à l'hôtel du Mont-Rose, plus rapproché de l'église et tenu, à défaut de conseiller d'Etat, par deux frères, négociants à Sion. J'y trouvai nombreuse société, gîte convenable et un souper que ma course me fit fort apprécier.

Dr Vouga.

(La suite au prochain n°.)

ENFANCE & VIEILLARDS.

« Und ich denke Zurück an längst vergangene Tage. »

HÖLDERLIN

Lorsque j'étais enfant, auprès de ces grands bois,
Ainsi que les bergers, je m'asseyais parfois;
Comme l'oiseau des airs, libre d'inquiétude,
Savourant à grands traits campagne et solitude,
J'avais ces doux loisirs, ces folâtres ébats
Que l'enfance souvent rencontre sur ces pas.

C'est là que j'étais né, sur la pente rustique,
Ce coin du monde avait son attrait poétique;
Oubliés sous le toit d'une blanche maison,
Là coulèrent les jours de ma jeune saison.

Je cherchais déjà les monts et la verdure,
Le silence et la paix d'une simple nature,
Ses spectacles riants, ses austères grandeurs;
Je dominais la plaine aux vagues profondeurs,
Les champs et les vergers, le torrent au lit sombre,
Qui, pareil au serpent, se repliait dans l'ombre;

Là-bas, comme des nids au milieu des rameaux,
Dans les arbres touffus se montraient des hameaux;
Les lointaines forêts, comme des îles noires,
Projetaient sur les prés leurs épais promontoires;
Cependant à mes pieds, au prochain horizon,
J'entrevoyais le toit de la blanche maison.

Entouré de noyers, protégé par des frênes,
Il se cachait au sein des champêtres domaines,
Mais je le devinais et ses bons habitants,
A moi, j'en étais sûr, songeaient en même temps.

Vieillards blanchis par l'âge, âmes des plus candides,
Jeunes toujours, malgré le temps, malgré les rides,
Nourris de cette paix des cieux calmes et purs,
En tout temps, leurs conseils, leur exemple étaient sûrs;
Oh! nous les aimions bien, ils nous aimaient de même;
C'est un bonheur d'aimer le vieillard qui nons aime!
Et que l'on est joyeux lorsqu'on a pour soutiens
Des êtres tout de cœur, humbles, simples, chrétiens!
Ils ne chancelaient pas, ces vieillards, sur la route,
Ils n'avaient respiré jamais le vent du doute,
Et, suivant un chemin juste et droit, leurs discours,
Leurs cœurs étaient sereins, sereins étaient leurs jours.

Aussi, laissant à Dieu s'élever ma prière,
Je ne t'oubliais point, demeure hospitalière!
Même aujourd'hui, songeant à ce toit si connu,
Je crois me voir encor, me sentir bien venu,
Et, sous la voûte ardente ou la voûte étoilée,
Retrouver la maison comme autrefois peuplée!

Sapins, monts et vergers, spectacles émouvants,
A tout jamais en moi vous demeurez vivants!
Oui, tant de fois déjà ma mémoire empressée
Vous chercha, tant de fois mon cœur et ma pensée!
Ces monts ne me sont point inconnus, étrangers,
Je les revois encor ces arbres, ces vergers,
Ces oiseaux redisant leurs chères rêveries,
Ces sentiers sinueux perdus dans les prairies,
Ces profondes forêts où j'allais bien souvent
Promener mes ébats, ouïr le bruit du vent,
Je vois ces noirs sapins qui conservent leur ombre,
Lorsque revient l'hiver, pâle, plaintif et sombre,
Je vois le filet d'eau qui, courant dans les bois,
Semble un murmure vague, une incertaine voix,
Qui me fait oublier les soucis de la terre,
Qui, des jours envolés, éveille le mystère,
Je la vois cette pente et ses mâles beautés,
Ces peupliers flottants que mon père a plantés,
Toute cette contrée et tout ce paysage
Où fantôme invisible, erre encor mon jeune âge.....

Ah! ces vieux souvenirs, avec leur fraîche voix,
Embellissent encor les beaux jours d'autrefois,
Ils raniment enfance, illusions, nature,
Et font vibrer en nous, comme un profond murmure,
Ainsi que, dans un bois immobile et dormant,
Soudain la brise éveille un long frémissement!

Oui, ces chers souvenirs, vivants et purs, que dore
La sereine lueur de l'aube et de l'aurore,
Projettent leur clarté sur tout mon avenir;
Deux vieillards bien-aimés, toujours prêts à bénir,

Du haut des cieux ouverts, souriants d'espérance,
Sur le rude âge mûr comme sur mon enfance,
Sèment, par la prière et l'amour, le bonheur,
Et leur image sainte est gravée en mon cœur.

JULES VUY.

Bords de l'Arve.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 15 novembre 1858.

SOMMAIRE : Une magnifique collection de tableaux, mais à plusieurs propriétaires. Le portail des Alpes. Trois quatre tables servies à la fois. Un mot du cardinal Mazarin. — Retour direct à Paris par le lac de Genève. — Un voyage moins simple. Suppositions. — Le règne des livres et ce qu'il devient. Le mémoire de M. Proudhon. — L'affaire Mortara. — *Correspondance diplomatique* du comte de Maistre. Comment il parle du pape. — Trois défenseurs du catholicisme dans notre temps : M. de Maistre, Lamennais et M. de Montalembert. — Portrait du général Havelock. Les Anglais dans l'Inde. — Le livre de lord Normanby. — Les *Horizons prochains*. Marc Monnier. La *Mouche du Coche*. Les *Comédies de Marionnettes*. — Souvenirs d'enfance d'un artiste. Les feux de bouviers. Les laveuses.

Le cardinal Mazarin, déjà malade de la maladie dont il mourut, se rendit un jour dans sa galerie, où il avait rassemblé plusieurs chefs-d'œuvre des arts et une foule de raretés, dont il n'était pas seulement avide, comme de tout objet de prix, mais aussi véritablement curieux et amateur. Il se traînait de tableaux en tableaux et, après qu'il les avait contemplés un moment, on l'entendait se dire à lui-même : *Il faut quitter tout cela !* Il fit ainsi le tour des principaux, et *Il faut quitter tout cela !* était son refrain devant chacun d'eux. Ne doit-il pas être notre refrain à tous et pour toutes choses, notre refrain suprême ?

C'est ce que je me demandais, en commençant par moi, lorsque dernièrement je disais adieu au pays natal, vers lequel j'étais parvenu à m'échapper pour quelques jours; encore cette échappée ne m'était-elle devenue possible que grâce à de bonnes ailes: non pas, veuillez le croire, celles de mon imagination, qui ne m'ont jamais mené bien loin, du moins en réalité, et ne m'enlèvent jamais de terre que pour m'y laisser retomber, mais celles, beaucoup plus sûres, du noir et fumeux coursier qui, en une quinzaine d'heures, vous transporte aujourd'hui de Paris à Genève, au bord même de notre beau lac et devant son cadre changeant de cimes. C'est là ma galerie et ma collection de tableaux: elle en vaut bien une autre, qu'en pensez-vous, vous tous qui en partagez la libre possession avec moi? Vous voyez que je suis bon prince, et que je ne vous conteste pas vos droits. Je suis même propriétaire si éloigné et si peu résidant, que c'est bien plutôt à moi de craindre que mon droit ne tombe en désuétude et ne finisse par être oublié! Si faible qu'il soit, il constitue pourtant ma propriété la plus nette, mon bien le plus clair au soleil, savoir ma part de vue au balcon des montagnes sur nos vallées et sur nos lacs. J'y vais donc de temps en temps faire acte de présence, ne fût-ce que par un simple coup-d'œil. Hélas! cette année, ç'a bien été le cas. A peine avais-je revu l'une de ces grandes œuvres que nous possédons là-bas en commun, l'une de ces pages riantes ou sublimes, de ces fières toiles de neige et de granit, que je devais déjà me dire: *Il faut quitter tout cela,* en me rappelant le mot du cardinal Mazarin.

Voici la gare de Bex. J'en sors au milieu des noyers et de champs plantureux où, dernière promesse de l'automne, pointent déjà les blés verts. Les Dents de Morcle et du Midi s'y dressent dans toute leur hauteur et leur escarpement. A les voir ainsi, en face l'une de l'autre, ouvrir et surveiller la vallée qui a peine à se frayer un passage à leurs pieds, on dirait la gare aérienne des montagnes jetant un coup d'œil dédaigneux à cette petite gare des hommes qui s'en rit au dessous. Les hommes cependant ont beau faire, les deux sentinelles de roc n'en paraissent ni moins immobiles ni moins sereines, ni en ce moment moins éblouissantes de soleil et de leur première draperie d'hiver.

Mais il faut quitter tout cela!... D'ailleurs, on m'attend, et la table est mise; elle l'est même en trois ou quatre lieux à la fois, et partout la plus hospitalière et la plus amie. Je ne sais à laquelle entendre; je fais cependant honneur à toutes autant qu'il m'est possible; mais il faut aussi quitter tout cela, les bons vins, les bons fruits, et la table cordiale, et ceux qui, me l'ayant dressée au passage, ne peuvent que

me tendre le coup de l'étrier, car il faut partir. Déjà la vallée du Rhône et son gigantesque portail en m'apparaissent plus qu'à travers les arcades moussues des vieux châtaigniers, épars de loin en loin sur les collines. Il faut décidément quitter tout cela ! Je traverse et retraverse en chemin de fer Lausanne et tout ce pays où j'ai tant vécu, tant aimé, et pour lequel j'avais même osé tant rêver. Il a fallu aussi quitter tout cela ! Et vous, chers amis de Neuchâtel, je n'ai pas vu cette longue et blanche armée de cimes qui semble défiler en avant de votre lac; je n'ai pu passer avec vous qu'une soirée, toujours trop courte sous votre toit. Impossible donc de monter sur les hauteurs de Chaumont, où je suis allé si souvent jadis, alors qu'en automne toute la plaine suisse est couverte d'un océan de nuages, et que les pics seuls étincellent au dessus, comme ils le firent dans les jours primitifs du globe, quand ils déchirèrent tout à coup le sein des mers. Spectacle grandiose, que je ne reverrai peut-être jamais ! mais c'était vous que je venais voir : j'ai retrouvé ma place au coin de votre feu de vendange et des premiers jours brumeux ; je me suis enquis auprès de vous, et vous auprès de moi, de mainte et de mainte chose ; nous avons rapidement passé en revue nos sujets d'entretien doux ou tristes, sérieux ou légers ; nous l'avons fait comme si de rien n'était, comme si nous ne devions jamais nous quitter ; mais, aussi bien que le lac et les Alpes, il faut pourtant quitter tout cela, quoiqu'on ait encore mille fois plus de peine à s'en séparer et qu'au fond du cœur on ne s'en sépare jamais.

De Givrins, au pied du Jura, où mon frère a si bien su trouver son double gibier de chasseur montagnard et de chasseur littéraire ; d'Eysins même, un peu plus bas, où, assis avec ma mère au vieux foyer paternel, nous pensons tous deux, sans nous le dire, à celui qui n'y occupe plus sa place, mon œil embrasse toujours du regard les hauts et lointains sommets de ce cirque dont le lac est l'arène ; mon œil continue à en faire le tour.... A Genève déjà, plusieurs disparaissent et s'effacent. Ici encore, de bons amis pour vous fêter au passage, et dont le cœur vous entoure et vous presse ; puis un dernier, un long serrement de main, et même, pour ne rien omettre, sur ma barbe grisonnante une jeune et gracieuse et tout aimable embrassade. Mais il faut quitter tout cela ! En wagon, je penche ma tête à la portière pour saluer le Mont-Blanc une dernière fois. Il me rappelle tout ce que je viens de quitter, plus loin et à quelques pas. Avec lui, il me semble que je tiens encore tout cela sous ma main, dans ma main.... Mais lui aussi il a fui, et je ne vois plus le bord de son grand manteau blanc se dessiner, comme à ma sortie de Genève, par dessus le clocher de Saint-Pierre. Tout a fui.... *Il faut quitter tout cela !* Que sera-ce quand il faudra le dire comme le disait le cardinal Mazarin !

— Il faut non seulement quitter tout cela, mais rentrer à Paris où, s'il n'y a pas de lacs, il ne manque pas de marais, et dont le fleuve aux vagues humaines roule sous des pics toujours menaçants et menacés, bien moins sûrs d'eux-mêmes que les nôtres, mais encore plus sourcilleux. Pour adoucir la transition j'ai trouvé moyen de revenir à Paris directement par notre lac, et ceci grâce à une bonne, mais bien vieille demoiselle, car elle n'est autre que Mlle de Scudéry. M. Cousin, en sa qualité de *resurrectionist* des dames du temps passé, a aussi étendu la main sur celle-ci, et la voilà qui se dresse devant nous en chair et en os, tenant sous son bras le *Grand Cyrus*. M. Cousin prend galamment le livre dans les siens, le parcourt avec une curiosité mêlée de respect, et, le soulevant du bout de sa plume pour laquelle ce qui serait un effort à un autre n'est qu'un jeu,

Il lance *au bon public* le tome épouvantable,

que l'on croyait à jamais enseveli dans la poussière depuis le *Lutrin*. Heureusement il le fait sous une forme abrégée, et se contente d'en donner des fragments qui, à son avis et à celui des autres érudits, présentent des tableaux d'après nature de la *société française au dix-septième siècle*. Si ces tableaux sont réellement aussi fidèles qu'on l'assure, nous en sommes fâché pour le grand siècle, car franchement, et toute modestie à part, le parfum d'ennui qu'y trouvait Boileau, nous l'y trouvons aussi.

Parmi ces peintures, M. Cousin cite entre autres celle d'une fête donnée sur un lac qui, selon lui, ne peut être que le lac de Genève. Nous sommes aussi de son avis sur ce point; mais sur le mérite et la vérité de la description, nous ne partageons nullement son opinion ni sa crédulité. Il est évident en effet que, dans le lac d'Aréthuse traversé par le Tigre qui n'y confond pas ses eaux, Mlle de Scudéry avait en vue le lac de Genène et le Rhône, mais il est encore plus évident qu'elle n'en parle que sur un vague oui-dire. Elle n'a pas même eu à sa disposition les récits de quelque voyageur égaré en ce temps sur nos bords, elle en est toujours et uniquement à la vieille et baroque tradition du Rhônet raversant son lac sans y mêler ses eaux, et elle brode là-dessus avec une imagination française et de salon qui fait le plus drôle d'effet possible. Quant à M. Cousin, en dépit des chemins de fer qui mettent à présent le lac de Genève à une quinzaine d'heures de Paris, ses connaissances géographiques sur ce point sont exactement de la force de celles de Mlle de Scudéry. Il en est toujours à la bonne idée d'un fleuve roulant ses flots intacts à travers un lac de deux à

trois lieues de large et, de seize de long [1]; mais c'est surtout lorsqu'il veut expliquer et redresser son auteur qu'il est curieux à entendre et qu'il fait plaisir. Ecoutons-les donc tous les deux, le commentateur et l'auteur :

« Dans sa passion pour les beaux lieux et les fêtes galantes, dit M. Cousin, Mlle de Scudéry les cherche partout, et même, ce semble, hors de France. Ainsi elle nous peint une fête donnée sur un grand lac, dont la description ne nous rappelle aucun lac français de notre connaissance, et qui ne peut être que celui de Genève. *En effet*, dans ce lac se jette un fleuve qui le traverse sans y confondre ses eaux et en maintenant leur couleur particulière pendant tout son cours et jusqu'au milieu d'une ville par où il passe. Ce fleuve-là n'est-il pas le Rhône.... Or, si le fleuve, décrit dans le *Cyrus* sous le nom du Tigre, est le Rhône, tout le reste s'éclaircit; le lac d'Aréthuse et la ville d'Alfène sont évidemment le lac et la ville de Genève....»

Voici maintenant ce lac d'Aréthuse selon Mlle de Scudéry, lequel ressemble, à s'y méprendre, au lac de Genève selon M. Cousin. Cette description du lac de Genève vaut bien, dans son genre, celle du lac de Neuchâtel que nous avons citée de M. Théophile Gautier. Quoique bien différentes dans leur procédé, celle-là toute d'imagination et imaginaire, celle-ci toute des yeux et pour les yeux, l'une et l'autre sont également fantastiques dans leur genre et ne rendent pas l'impression de la réalité. On lit donc dans le *Grand Cyrus* (mais M. Cousin abrége et, tout en conservant les traits essentiels, nous abrégeons encore après lui) :

« Comme Protogène était magnifique, ce ne furent que fêtes continuelles; et il en fit une pour faire bien voir toutes les raretés du lac d'Aréthuse, qui fut extrêmement galante; car il est vrai que je ne pense pas qu'il y ait rien eu de plus beau que le lieu où elle se passa. Mais pour vous la bien dépeindre, il faut que je vous die quelque chose de la source et du cours du fameux fleuve qui passe à Alfène (Genève) [2] et qui traverse le lac d'Aréthuse (le lac de Genève). En effet, le Tigre (le Rhône) a cela de particulier qu'une seule fontaine, qui sort du mont Niphate (les montagnes du Valais), suffit d'abord à le former en fleuve.... Sur le penchant des terres qu'il arrose, il a la rapidité d'un trait, et pour vous le témoigner je n'ai qu'à vous dire que lorsqu'il arrive au grand et fameux lac d'Aréthuse, il le traverse avec tant d'impétuosité, que ses eaux ne se mêlent point avec les siennes,

[1] C'est seulement à son embouchure près de Villeneuve que le Rhône, encore à l'état de torrent, s'efforce un moment de maintenir à part des flots d'azur qui le reçoivent ses flots limoneux : spectacle non seulement curieux, mais amusant, d'où est sans doute venu à cet endroit-là le nom pittoresque de la *Bataillère* sous lequel il est connu dans le pays. Nous avons essayé de le décrire dans le tome VI de la *Revue suisse*, page 449.

[2] Ces parenthèses sont de M. Cousin.

et que ses poissons mêmes, emportés par la violence de son cours, ne se mêlent point avec ceux du lac, non plus que ceux du lac avec ceux du fleuve. Au contraire, cette eau turbulente est si opposée au naturel des poissons que le lac nourrit, qu'on n'en voit jamais bondir auprès de l'endroit où le Tigre l'agite en le traversant : ainsi on peut dire que le lac et le fleuve sont continuellement ensemble et sont pourtant toujours séparés puisqu'il ne se mêlent jamais.....

« Imaginez-vous donc un lac d'une si vaste étendue qu'il semble presque une petite mer, mais une mer pacifique qui n'a ni vagues ni agitation, et où le vent tout seul forme de petites ondes frisées qui ne menacent jamais de naufrage ; et imaginez-vous ensuite de voir un grand et beau paysage arrosé du Tigre qui, venant avec impétuosité se jeter en ce lac, le traverse, comme je l'ai déjà dit, en conservant toute sa fierté naturelle. De sorte qu'au milieu de cette eau paisible et dormante, on voit bouillonner et bondir ce fleuve, dont les ondes roulant les unes sur les autres avec précipitation, vont ressortir du lac dans une prairie proche de l'endroit où la ville d'Alfène est bâtie. On voit même la couleur de ces deux eaux si différentes, qu'on connaît clairement qu'elles ne se mêlent point. Mais ce qui rend cet objet plus beau, est qu'aux deux endroits par où le fleuve entre et sort du lac, on a bâti deux pavillons magnifiques, afin de voir plus commodément le passage merveilleux de ce fleuve et de voir plus agréablement un si bel objet.

« Outre ces barques » (celles des musiciens et des invités à la fête), « il y en avait d'autres destinées à la pêche du fleuve et d'autres aussi destinées à la pêche du lac, afin de faire voir effectivement que les poissons que l'on pêchait en l'un ne se pêchaient point en l'autre, quoique le fleuve passât dans le lac. En effet, nous observâmes cette merveille sans en pouvoir douter ; car notre petite flotte voguant tantôt sur le lac et tantôt sur le Tigre, nous vîmes tirer plus de vingt fois les filets pleins de poissons différents, sans qu'on trouvât jamais un de ceux du lac dans les filets qu'on avait jetés dans le fleuve, ni de ceux du fleuve dans les filets qu'on avait jetés dans le lac ; quoique cela se fît à une distance si peu considérable, qu'il n'était presque pas croyable que la chose fût comme nous la voyons (*sic*). Mais ce qu'il y avait d'agréable était que nous étions, quand nous voulions, tantôt dans le calme et tantôt dans l'orage : car lorsque nous voguions sur le lac c'était si imperceptiblement que c'était plutôt glisser que voguer ; mais lorsque nous passions du lac dans le courant du fleuve, nous sentions la même agitation que si nous eussions été sur la mer ; aussi tout le monde n'y fut-il pas si longtemps que sur le lac, où la promenade était plus sûre et plus agréable. Néanmoins, il n'y eut personne qui n'eût la curiosité d'aller sur tous les deux, et qui ne voulût éprouver le calme de l'un et l'agitation de l'autre. Mais enfin, après que toutes les barques eurent bien passé et repassé les unes devant les autres, qu'elles se furent croisées de cent et cent façons, et qu'on eut fait conversation de barque à barque, on commença de voguer vers le magnifique pavillon qui est bâti à l'endroit où le Tigre se jette dans le lac d'Aréthuse. »

« A Martigny » ajoute intrépidement en note M. Cousin. Pourquoi pas ? M. Thiers prétendait bien voir à Zurich le Mont-Blanc, d'une des collines qui entourent cette ville, et soutenait non moins intrépidement

son dire à un habitant du pays, qui dut battre en retraite. Ainsi faisons-nous : le Rhône se jette donc dans le lac au milieu de ses montagnes, à Martigny, c'est convenu. Bien qu'assez grand, cet écart est au fond sans doute de très petite importance, mais à la condition cependant que M. Cousin n'en ait pas fait ailleurs de pareils, en philosophie par exemple.

— Pour rester encore un moment dans le domaine des voyages, disons qu'il en est aussi de tout simples, ou qui du moins peuvent l'être, mais sur lesquels on se livre ou on risque de se livrer aux suppositions les plus imaginaires. Tel a été le cas de celui de l'empereur à Reims ces derniers mois. Les personnes toujours à l'affût de nouvelles et cherchant partout des dessous de cartes, se sont dit que l'on pourrait bien penser à un couronnement, dont elles ont vu comme une sorte de prélude dans ce voyage. Il nous revient de bonne source que cette idée aurait même trouvé une certaine créance dans les cours étrangères, sans y causer d'ailleurs de préoccupation grave. Qu'en est-il ? ce secret, s'il existe, un seul le connaît sans doute, et il n'est pas apparent qu'il le dise à personne avant l'heure, même à ceux dont la curiosité sur ce sujet n'aurait pas pour excuse d'être de pauvres chroniqueurs affamés comme nous.

— Le mémoire de M. Proudhon, *la Justice poursuivie par l'Eglise*, que j'ai vu circuler en Suisse, ne paraît guère avoir pénétré ici, même par contrebande. Du moins je ne l'ai aperçu nulle part, et s'il y est secrètement parvenu, il se tient bien mieux caché que le livre, dont, sans trop de difficulté, la *Chronique* a pu vous donner une assez ample analyse. Cela vient sans doute d'une prohibition plus rigoureuse et d'une vigilance plus stricte ; mais, pour être si peu déroutée, il est évident que cette prohibition n'à pas à combattre un bien grand empressement du public. Nous l'avons déjà fait remarquer : une telle indifférence passé le premier moment de curiosité, nous semble caractéristique. Il y cent ans, cinquante ans, trente ans même, si un ouvrage aussi hardi que celui-là eût paru, eût été condamné ; si l'auteur, pour éviter la prison, eût passé à l'étranger et que de là il eût défendu son livre, tout le public lisant aurait voulu l'avoir, on se serait du moins passé sous le manteau l'ouvrage incriminé et le mémoire justificatif : au lieu de le lire moins, on l'aurait lu davantage, et on se serait passionné pour lui. Un libraire étranger assurait dernièrement à un de nos amis avoir placés dans les départements français limitrophes dix

mille exemplaires de l'ouvrage de Victor Hugo qui est le plus sévèrement interdit ; mais une telle publicité, si le fait est vrai, n'en reste pas moins dans l'ombre où elle a lieu, et ne laisse après elle aucune trace, aucun bruit. Ces faits, et d'autres moins prononcés, mais d'une signification analogue, le peu de retentissement, par exemple, des derniers ouvrages de Lamennais, montrent que la littérature est bien loin de son âge héroïque, et que le règne des livres est fort abaissé s'il n'est pas encore cependant tout à fait aboli

— Comme on l'a vu dans notre précédent numéro, l'*Univers* a fait, tant qu'il a pu, la sourde oreille à l'affaire Mortara ; mais à la fin le bruit est devenu si fort, qu'il a bien été obligé de montrer qu'il entendait et de répondre. Il faut lui rendre cette justice qu'il s'est alors vaillamment défendu, ne reculant pas d'une semelle et soutenant, les canons de l'Eglise à la main, faute de canons meilleurs, le droit qu'un peu d'eau, clandestinement versée par une servante sur la tête d'un enfant en bas âge, donne à l'Eglise et à un Etat catholiquement constitué d'enlever cet enfant à ses parents, et de le soustraire à leur affection comme à leur autorité. Les journaux français qui ont voulu le suivre sur ce terrain au lieu de s'en tenir à celui du droit naturel et de l'humanité, y ont été battus par lui, comme de juste, puisque ce terrain n'est pas le leur et que loin d'en convenir avec franchise ils ont la rage et l'étourderie de s'y aventurer. La logique a donc été encore ici, comme partout en fait de catholicisme, du côté de l'*Univers* et de M. Veuillot. Oui, l'eau du baptême étant pour l'église romaine une espèce d'eau lustrale qui a une vertu non seulement spirituelle, mais matérielle en quelque sorte, et cette église étant ce qu'elle prétend être, c'est-à-dire, non pas seulement une église, une société morale, formant les hommes pour le ciel, mais aussi un Etat, un gouvernement, un royaume de ce monde, supérieur de sa nature à tous les autres gouvernements et à tous les autres Etats, elle a parfaitement le droit de reprendre, comme un des siens, un enfant baptisé, à son père qui ne l'est pas ; car elle entend et doit entendre être maîtresse non seulement des esprits, mais des corps. Ce qu'elle vient de faire, elle le ferait partout et en tout, si elle le pouvait, ses logiciens ne s'en cachent pas. De là sans doute il résulte que cette église, soit dans le baptême, soit dans tout ce qui la constitue et dans sa conception même, a quelque chose de formel et de superstitieux, ce qui est diamètralement contraire à l'essence du christianisme ; mais c'est par là qu'elle a régné, qu'elle règne encore en partie et que, même affaibli, son règne peut longtemps durer ; car, d'un côté, l'homme ayant des

besoins religieux indéracinables et, de l'autre, étant encore malgré les apparences si asservi à la matière et à lui-même, si loin de la vie de l'esprit, si loin de Dieu, il tombe forcément dans ce moyen terme de la superstition, qui peut revêtir la forme la plus délicate comme la plus grossière, et qui, après avoir enfanté toutes les fausses religions, a même altéré la vraie.

Jamais donc l'*Univers* n'avait été plus logique dans sa défense de l'idée et des droits de l'Eglise romaine que sur l'affaire Mortara, mais jamais aussi sa logique n'a dû lui paraître une arme plus lourde à porter; car, de notre temps, l'acte qu'il a dû soutenir, parle plus haut contre l'église qui s'en est rendue coupable que tous les arguments et tous les systèmes; il n'y a pas de système qui tienne devant le cri d'un père redemandant son enfant, et qui n'a rien fait pour qu'on le lui enlève. Aussi l'*Univers* n'a-t-il pu entasser que de logiques énormités, qui ont fait autant de mal à sa cause que cette cause elle-même : plus il y était conséquent au principe du catholicisme, plus il en dévoilait le vice radical et profond, sans s'en douter; plus il était fort sur son terrain, et plus il l'ébranlait. — Quant aux autres journaux catholiques qui ont essayé de s'exprimer sur l'affaire Mortara d'une manière plus adoucie et plus mitigée, leur embarras était visible; ils sentaient bien qu'ils touchaient là à la base même de l'édifice, et au fond le *Correspondant* lui-même, quoique avec moins de franchise et de crudité que son confrère ultramontain, a laissé percer un sentiment tout aussi mauvais.

— On vient de publier du comte Joseph de Maistre, le grand de Maistre, comme on l'appelle pour le distinguer de son frère Xavier, un nouvel ouvrage ou recueil posthume, qui a dû fort scandaliser ses fidèles. Ce sont les *Mémoires politiques et la Correspondance diplomatique*, qu'il écrivit, de 1803 à 1810, en Russie, où le roi de Sardaigne Victor-Emmanuel, alors dépouillé de ses Etats, l'avait chargé de le représenter. Un avocat piémontais, M. Albert Blanc, a trouvé cette correspondance officielle aux archives de Turin, où elle avait été déposée; M. de Cavour l'a autorisé à en donner des fragments, et à faire aussi au public une révélation assurément bien curieuse.

L'âpre et fougueux écrivain qui allait bientôt produire ces deux livres du *Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg* où il se plaît à lancer aux adversaires du catholicisme les traits les plus violents qu'il peut imaginer, s'exprime, dans cette correspondance secrète, de la manière la plus surprenante et la plus verte sur le compte des évêques, de l'Eglise et du pape lui-même. Il appelle les évêques d'Allemagne des

bipèdes mitrés. « Je ne doute pas, dit-il, que Napoléon ne convoque « les bipèdes mitrés de ce pays et ne les force d'aller parler latin à « Paris : cela sera excessivement curieux. » Il dit du ministre des finances du roi de Sardaigne que « M. le comte Casazza ne fera pas « de l'or avec un signe de croix, comme l'abbé Sisternes fait de l'eau « bénite. » Il ne traite pas moins lestement le pape, qu'il appelle *le bonhomme*, et rapporte même sur lui un assez mauvais calembourg : « Il paraît, raconte-t-il, qu'on est fort mécontent à Paris. Comme le « Pape donne des chapelets, et que tout est mode en France, on a fait « à Paris une mode des chapelets. Chaque fille de joie a le sien. Les « Français étaient, au mois de janvier, *couleur pistache !* qu'on pro- « nonçait : *Pie se tache ! ! !* On s'y moque assez joliment du bonhomme, « qui en effet n'est *que cela*, soit dit à sa gloire ; mais ce n'est pas « moins une très grande calamité publique qu'un bonhomme dans une « place et à une époque qui exigeraient un grand homme. » Bientôt *le bonhomme* n'est même plus qu'un *polichinelle sans conséquence*, et lorsque Pie VII va sacrer Napoléon à Paris, oh ! alors M. de Maistre entre en fureur. « Je voudrais de tout mon cœur, s'écrie-t-il, que le « malheureux pontife s'en allât à Saint-Domingue pour sacrer Dessa- « lines. Quand une fois un homme de son rang et de son caractère « oublie à ce point l'un et l'autre, ce qu'on doit souhaiter ensuite, « c'est qu'il achève ensuite de se dégrader jusqu'à n'être plus qu'un « polichinelle sans conséquence..... Les forfaits d'un Alexandre VI « sont moins révoltants que cette hideuse apostasie de son faible suc- « cesseur. Le comte de Strogonoff me demandait l'autre jour chez lui, « *ce que je pensais du Pape*. Je lui répondis : Monsieur le comte, per- « mettez-moi de marcher à reculons pour lui jeter le manteau ; je ne « veux pas commettre le crime de Cham. C'est ce que je pus trouver « de plus ministériel ; car si Noé entend qu'on nie son ivresse, il peut « s'adresser à d'autres qu'à moi..... Je n'ai point de terme, ajoute-t- « il encore, pour vous peindre le chagrin que me cause la démarche « que va faire le Pape. S'il doit l'accomplir, *je lui souhaite de tout mon « cœur la mort*, de la même manière et par la même raison que je la « souhaiterais aujourd'hui à mon père s'il devait se déshonorer de- « main. Cette phrase, quoique très juste, peut paraître trop violente ; « ôtez-la, si vous voulez. » Enfin, en politique, en morale et en religion, pourvu que le but soit atteint, il se montre très accommodant sur les voies et moyens, sur les actes extérieurs. « Si le comte de « Markoff, écrit-il, retourne à Paris, les espérances que nous y aurons « doivent absolument *se pendre aux jupons* de Mlle H^***^. En cela il n'y « a rien contre les règles. Il faut offrir à chaque chancellerie l'appât

« qui lui convient. Si l'on a besoin d'un corbeau, quel mal y a-t-il de « lui présenter une *charogne?* » S'il est facile pour les diplomates, il ne l'est pas moins pour les gouvernements. « L'univers entier, dira-« t-il, doit être renversé par ce bouleversement général. Je vote donc « pour les meilleurs gouvernements, c'est-à-dire pour ceux qui doivent « donner le plus de bonheur possible au plus grand nombre d'hom-« mes possible. *Que ce soit celui-ci ou celui-là, qu'importe?* »

Le roi Victor-Emmanuel éprouvait des scrupules à l'idée de se voir indemnisé de la perte de ses Etats par quelque souveraineté en Grèce, comme il en était vaguement question. « La religion n'est pas une « objection, déclare bien vite le comte de Maistre : elle ne gêne que « ceux qui la gênent. Elle ressemble à la poudre : comprimez-la, elle « soulèvera les Alpes; laissez-la brûler au grand air, elle ne produira « que de la lumière. Il est bien entendu que, si le prince voulait « chanter du latin et faire la procession du corps de Dieu dans les « rues de Salonique, il s'exposerait à tout, mais il l'aurait bien voulu. « Ce qu'il pourrait faire de mieux, ce serait de se pénétrer de cette « vérité assez simple, savoir que *Dieu sait le grec*, et maintenir pour « son usage le rite grec. »

C'est là le même homme qui, un peu plus tard, voyait dans la Papauté le salut et la clé de voûte de la société, irréparablement ébranlée sans elle. Cette violence d'opinions en des sens si divers, ce pour et ce contre non moins vivement accusés, on l'explique par le caractère du comte de Maistre qui, en écrivant, ne savait pas se retenir une fois qu'il était *en train*, comme il le dit lui-même, et en ajoutant qu'il faut avant tout voir en lui un patriote italien et piémontais. Oui, mais si c'est ainsi en effet qu'il faut le comprendre, qu'est-il alors dans la défense du catholicisme, et dans cette apologie de la Papauté qui l'a fait le grand chef d'école de l'ultramontanisme? Il est le défenseur d'un système, d'une conception historique et sociale, par laquelle il prétend tout expliquer et sous laquelle il veut tout ranger. Or, le christianisme n'est pas essentiellement cela : il n'est pas avant tout un système, mais une vie; avant tout, une conception de l'esprit, mais une régénération du cœur et de tout l'être ; il vise en première ligne à l'individu, en seconde ligne seulement à l'ensemble ; et cette seconde ligne même, il n'en montre la vraie projection que dans le ciel. Le catholicisme et ses défenseurs ont donc forcément en vue le royaume de ce monde, la cité de la terre et non pas uniquement la cité de Dieu. D'une manière instinctive ou réfléchie, mais rationnelle dans les deux cas, on tend à amener les hommes à soi, et non pas seulement à les amener à Dieu : ce qu'on cherche en principe et souvent en fait, ce sont moins des conversions que des conquêtes.

Le système ainsi posé, la machine ainsi construite de toutes pièces, qu'arrive-t-il enfin si le système ne répond pas dans les faits à ce que vous en attendiez, si la machine va mal ou ne va pas, si même elle vous donne en pleine joue un soufflet ? Alors on dit pis que pendre de ce qu'on venait d'élever au troisième ciel ; on s'en prend aux conducteurs de la machine d'abord ; le Pape, celui qui ne peut errer, celui en qui réside l'esprit de Saint-Pierre, n'est plus qu'un « *polichinelle* sans conséquence, » on « lui souhaite de tout son cœur la mort, » comme la lui souhaitait M. de Maistre, puis, de là il n'y a qu'un pas à se retourner contre la machine elle-même, et trompé, frappé par elle, à la repousser violemment du pied, comme le fit Lamennais.

— Ce pas, que sut du moins franchir avec conscience le plus éloquent apologiste du catholicisme dans notre temps, M. de Maistre a été bien près de le faire, et on pourrait presque en dire autant à cette heure d'un autre champion non moins ardent de l'église romaine, de M. de Montalembert. Et de trois ! Si ce n'est pas le Pape qu'il maltraite, il ne ménage du moins pas les ruades à ses plus logiques partisans, aux vrais docteurs en papauté qui siégent dans la chaire de l'*Univers*. Il n'appelle pas les évêques des *bipèdes mitrés ;* mais, bien qu'il ne soit pas encore en présence d'un sacre pour crier à l'apostasie, comme M. de Maistre, il faut entendre comme il parle de l'esprit, pourtant véritablement romain, du journal qu'il appelle « le principal « organe du clergé et de la nouvelle alliance du trône et de l'autel. Je « reconnais ce souffle, ajoute-il : aux jours de mon enfance, je l'ai « respiré et détesté. » Il met toujours le catholicisme au dessus de tout, mais c'est un catholicisme à lui, aristocratique, idéal, et qui n'est déjà plus le catholicisme historique et réel. « Pour ma part, déclare-« t-il, je le dis sans détour, j'ai horreur de l'orthodoxie qui ne tient « aucun compte de la justice et de la vérité, de l'humanité et de l'hon-« neur ; et je ne me lasse pas de répéter ces fortes et récentes paro-« les de l'évêque de la Rochelle : *Ne serait-ce pas une bonne chose « que de faire à plusieurs catholiques un cours sur les vertus de l'or-« dre naturel ?* »..... « Ceux, dit-il ailleurs, ceux qui, parmi nous, « font périodiquement l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes, « et qui louent Charlemagne d'avoir condamné à mort les Saxons assez « osés pour se dérober par la fuite au baptême, trouveront sans doute « qu'il valait mieux (dans l'Inde anglaise) égorger les gens en les bap-« tisant, comme l'ont fait les Espagnols en Amérique ; mais l'immense « majorité des chrétiens de nos jours sera d'un autre avis, et nul

« homme sensé ne fera un crime à la Compagnie des Indes d'avoir « suivi dans l'Hindostan le système que nous suivons nous-mêmes « en Algérie, et dont nous réclamons l'introduction dans l'empire ot- « toman et en Chine. » Il admire hautement et avec émotion le général Havelock, « personnage d'une grandeur antique, semblable par « les plus beaux côtés et les plus irréprochables aux grands puritains « du dix-septième siècle ; » il trouve que « les Anglaises, condamnées « à partager les souffrances, les angoisses, et en si grand nombre, la « mort atroce de leurs pères et de leurs époux, ont montré le même « héroïsme chrétien, » et le massacre de Cawnpore lui « semble une « page arrachée aux actes des premiers martyrs. » Il tâche bien toujours de se persuader que tout ce que l'Angleterre a de meilleur lui vient encore de son ancien catholicisme et de ce qu'elle en aurait conservé; mais elle n'en est pas moins passablement protestante après tout, et c'est dans la protestante Angleterre que, lorsqu'il étouffe, « il court « respirer un air plus pur. »

Ces traits et d'autres pareils se trouvent dans un article du *Correspondant* du 25 octobre, intitulé : *Un débat sur l'Inde au parlement anglais*. On peut certainement y voir une sorte de manifeste des opinions présentes de M. de Montalembert ; mais le gouvernement français y a vu davantage, il y a vu une déclaration de guerre, et a déféré l'auteur aux tribunaux, comme inculpé « d'attaque contre le principe du suffrage universel et les droits que l'empereur tient de la constitution, d'excitation à la haine et au mépris du gouvernement, et au mépris ou à la haine des citoyens les uns contre les autres, » délits qui peuvent être punis d'un emprisonnement plus ou moins long. Nous n'avons voulu relever ici que le côté religieux ; pour le reste et pour le caractère général de l'article, le recueil où il a paru étant peu répandu en Suisse, nous allons en donner quelques fragments, mais en nous bornant à les soumettre au lecteur.

« Il y a des esprits mal faits, commence ironiquement M. de Montalembert, il y a des esprits mal faits pour qui le repos et le silence ne sont pas le bien suprême : Il y a des gens qui éprouvent de temps à autre le besoin de sortir de la tranquille uniformité de leur vie habituelle. Il y a des soldats qui, vaincus, blessés, enchaînés, condamnés à une mortelle inaction, se consolent et se raniment à la vue des luttes et des périls d'autrui. Ce qui les attire, ce n'est pas le triste et vil sentiment de l'égoïsme rassuré qu'a dépeint Lucrèce dans ses vers fameux :

> Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,
> E terra magnum alterius spectare laborem. . .
> Suave etiam belli certamina magna tueri
> Per campos instructa, tua sine parte pericli.

Non, c'est un mobile plus pur et plus haut : c'est l'effort de l'athlète désarmé, qui, spectateur ému de l'arène où il ne descendra plus, bat des mains aux exploits de rivaux plus heureux, et jette aux combattants un cri de sympathie perdu, mais non éteint au sein des clameurs généreuses de la foule attentive.

« Je confesse ingénument que je suis de ces gens-là : et j'ajoute que, à ce mal dont il est si peu reçu aujourd'hui de souffrir, j'ai trouvé un remède. Quand je sens que le marasme me gagne ; quand les oreilles me tintent, tantôt du bourdonnement des chroniqueurs d'antichambre, tantôt des fanatiques qui se croient nos maîtres et des hypocrites qui nous croient leurs dupes ; quand j'étouffe sous le poids d'une atmosphère chargée de miasmes serviles et corrupteurs, je cours respirer un air plus pur et prendre un bain de vie dans la libre Angleterre.

..... « A ces mots, je vois d'ici certains fronts se rembrunir, et s'y peindre la répugnance qu'inspire aux sectateurs de la mode du jour tout ce qui semble un souvenir ou un regret de la vie politique. Si parmi ceux qui ont ouvert ces pages, il en est que cette mode domine, je leur dis sans façon : Restez-en là. N'allez pas plus loin. Rien de ce je vais écrire ne saurait ni vous plaire, ni vous intéresser. Allez ruminer en paix dans les gras pâturages de votre bienheureuse quiétude, et n'enviez pas à ceux qui ne vous envient rien le droit de rester fidèles à leur passé, aux sollicitudes de l'esprit, aux aspirations de la liberté.

« Chacun prend son plaisir où il le trouve : on est assez près, non de s'entendre, mais de ne pas se disputer, quand on n'a aucune ambition ni aucune affection commune, et quand on ne pense de même ni sur le bonheur ni sur l'honneur.

« Je concède d'ailleurs, à qui veut, que rien, absolument rien, dans les institutions ou les personnages politiques de la France actuelle, ne saurait ressembler aux choses et aux hommes dont je voudrais donner ici un rapide crayon. Il va sans dire que je ne prétends nullement convertir les esprits progressifs, qui regardent le gouvernement parlementaire comme avantageusement remplacé par le suffrage universel, ni les politiques optimistes qui professent que la victoire suprême de la démocratie consiste à abdiquer, entre les mains d'un monarque, la direction exclusive des affaires extérieures et intérieures d'un pays. J'écris pour ma propre satisfaction et celle d'un petit nombre d'invalide, de curieux, de maniaques, si l'on veut, comme moi. J'étudie les institutions contemporaines qui ne sont plus les nôtres, mais qui l'ont été, et qui semblent encore à mon esprit arriéré dignes d'admiration et d'envie. L'attentive sympathie que des talents supérieurs ont su éveiller pour les belles dames de la Fronde, pour les personnages équivoques de la grande rebellion d'Angleterre, ou pour les obscures et stériles agitations de nos anciennes communes, ne saurait-elle être parfois invoquée pour les faits et gestes d'une nation qui vit et s'agite dans sa force et dans sa grandeur à sept lieues de nos côtes septentrionales ? Je pense que si : et en outre j'imagine que cette recherche de statistique étrangère ou, pour mieux dire, d'archéologie contemporaine, peut tout autant charmer nos loisirs qu'un commentaire sur les comédies de Plaute, ou le récit d'une exploration aux sources du Nil.

..... « A la fin du printemps dernier, l'état de l'Hindostan et le sort de l'insurrection qui avait éclaté depuis un an dans les provinces septentrionales de cette immense région, était encore la principale préoccupation de l'Angleterre. Comment en eût-il été autrement? Je m'étonnais et m'alarmais, quant à moi, de ce que le peuple anglais, après la consternation et la colère des premiers mois, s'était si promptement abandonné, non, certes, à une insouciance criminelle, mais à une sécurité prématurée sur l'issue de la lutte. Je désirais rechercher, auprès des juges les plus compétents, les véritables causes de l'insurrection, en même temps que les moyens que l'on comptait employer pour triompher définitivement d'un danger si formidable, si peu prévu, et si aggravé par les complications menaçantes qui, d'un jour à l'autre, peuvent naître de la politique européenne. Je portais dans cette étude une ardente et profonde sympathie pour la grande nation, chrétienne et libre, à qui Dieu impose cette terrible épreuve; et je sentais redoubler cette sympathie en présence de l'acharnement inhumain de tant d'organes de la presse continentale, et malheureusement de la presse soi-disant conservatrice et religieuse, contre les victimes des massacres du Bengale. A chaque Anglais que je rencontrais, j'aurais voulu dire que je n'appartenais par aucun côté aux partis dont les organes ont applaudi et justifié les égorgeurs, et qui font encore chaque jour des vœux solennels pour le triomphe des hordes musulmanes et païennes sur les héroïques soldats d'un peuple chrétien et allié de la France.

« Je sentais d'ailleurs ce que sent et ce que sait tout libéral intelligent, que de cette attitude de la presse continentale sur la question de l'Inde, il ressort une fois de plus la démonstration d'un grand fait qui est l'immortel honneur de l'Angleterre contemporaine. Tous les apologistes de l'absolutisme ancien ou moderne, monarchique ou démocratique, sont contre elle; pour elle au contraire sont tous ceux qui restent encore fidèles à cette liberté réglée dont elle a été le berceau et dont elle reste jusqu'à ce jour l'invincible boulevard. Cela est naturel et cela est juste; cela suffit aussi pour faire oublier, dans la politique actuelle de l'Angleterre, certaines sympathies plus faciles à expliquer qu'à justifier, et pour lui faire pardonner des torts qui, dans un état différent du monde, mériteraient la plus sévère réprobation.

.....« Ce sera une des plus sombres pages de l'histoire, déjà si peu édifiante, de la presse religieuse de nos jours, que cette joie cruelle qui a accueilli tous les désastres vrais ou supposés des Anglais dans l'Inde, que ces étranges sympathies pour les massacreurs de Delhi et de Cawnpore, que ces invectives quotidiennes contre une poignée de braves luttant contre d'innombrables ennemis et contre un climat meurtrier, pour venger leurs frères, leurs femmes, leurs enfants immolés, et pour rétablir le légitime et nécessaire ascendant de l'Occident chrétien sur la péninsule indienne. On est révolté par ces déclamations sanguinaires, accompagnées de provocations constantes à la guerre entre deux nations heureusement et glorieusement alliées, à une guerre dont les pieux instigateurs savent bien qu'ils seront les derniers à courir les dangers et à subir les sacrifices. Et quand elles viennent inonder les colonnes de certains journaux spécialement consacrés au clergé et encouragés par lui; quand elles s'étalent entre le récit d'une apparition de la sainte Vierge ou le tableau de la consécration d'une

église au Dieu de miséricorde et d'amour, il en résulte pour toute âme chrétienne que les passions haineuses d'un fanatisme rétrograde n'ont point infectée, un sentiment de douloureuse répugnance qui peut compter parmi les plus rudes épreuves de la vie d'un honnête homme. On croit entendre dans une nuit d'Orient le cri du chacal entre les roucoulements de la colombe et le murmure rafraîchissant des eaux.

« Je reconnais du reste ce souffle ; je l'ai respiré et détesté aux jours de mon enfance, alors qu'une portion considérable de ceux qui s'intitulaient les défenseurs de l'autel et du trône poursuivaient de leur réprobation les généreux enfants de l'Hellade insurgés contre la domination ottomane, et applaudissaient aux désastres d'Ipsara et de Missolonghi comme à autant de défaites infligées à des schismatiques et à des révolutionnaires.

..... « Ah ! s'il avait été donné à la France d'accomplir les grandes destinées coloniales qui s'ouvraient devant elle au dix-septième et au dix-huitième siècle, nous aurions sans doute un grand et consolant exemple dont tous les catholiques pourraient s'énorgueillir..... Mais nous les avons perdues toutes ces belles possessions, et précisément dans ce bon temps auquel on voudrait nous ramener, où la monarchie ne subissait aucun contrôle parlementaire, où l'*erreur n'avait pas les mêmes droits que la vérité*. Cela étant, et en présence de l'histoire, la justice ne nous commande-t-elle pas d'avouer que les nations catholiques, excepté la France, ont misérablement échoué dans la grande tâche que la Providence leur imposait envers les races qu'elles ont conquises ? L'histoire ne crie-t-elle pas d'une voix implacable à l'Espagne : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?* Qu'a-t-elle fait de ces millions d'Indiens qui peuplaient les îles et le continent du nouveau monde ? Combien d'années a-t-il fallu aux indignes successeurs de Colomb et de Cortès pour les anéantir malgré la protection officielle de la royauté espagnole, malgré les héroïques efforts, la fervente et infatigable charité des ordres religieux ? Se sont-ils montrés moins impitoyables que les Anglo-Américains dans le Nord ? Est-ce que les pages lamentables écrites par Barthélemy de Las Cases sont effacées de la mémoire des hommes ?..... Et quelle société la conquête espagnole a-t-elle substituée à ces races qu'on exterminait au lieu de les civiliser ? N'en faut-il pas détourner les yeux avec tristesse, tant il lui manque partout, excepté peut-être au Chili, les premiers éléments de l'ordre, de l'énergie, de la discipline et de la légalité ; tant elle s'est dépouillée des fortes vertus de l'ancienne société castillane, sans avoir pu acquérir aucune des qualités qui caractérisent le progrès moderne ? Et dans l'Hindostan même que reste-t-il de la conquête portugaise ? Que reste-t-il des innombrables conversions opérées par saint François Xavier ? Que reste-t-il de la vaste organisation de l'église confiée au patronat de la couronne de Portugal ? Qu'on aille le demander à Goa, et qu'on y mesure les profondeurs de la décrépitude morale et matérielle où a pu tomber une domination immortalisée par Albuquerque, par Jean de Castro, et par tant d'autres dignes de compter parmi les plus vaillants chrétiens qui furent jamais ! On y verra ce que la mortelle influence du pouvoir absolu sait faire des colonies catholiques en même temps que de leurs métropoles.

.... « Ce nom de Havelock rappelle et résume toutes les vertus qu'ont déployées les Anglais dans cette lutte gigantesque, et que ternirait

sans retour la persévérance obstinée d'une trop cruelle répression. Havelock, personnage d'une grandeur antique, semblable par les plus beaux côtés et les plus irréprochables aux grands puritains du dix-septième siècle, arrivé aux portes de la vieillesse avant d'avoir brillé, jeté subitement aux prises avec un péril immense et des moyens insignifiants pour le dompter, vient à bout de tout par son religieux courage, atteint d'un seul coup la gloire et cette immense popularité qui retentit partout où se parle la langue anglaise ; puis meurt avant d'en avoir joui, préoccupé surtout à ses derniers instants, comme il l'avait été toute sa vie, des intérêts de son âme et de la propagation du christianisme dans l'Inde, et disant à son fils accouru pour recevoir son dernier soupir : « Il y a quarante ans que je me prépare à ce jour... La mort m'est un gain. » Il figure dignement à la tête d'un groupe de héros qui se sont montrés à la hauteur de toutes les difficultés, de tous les dangers, de tous les sacrifices. Parmi eux l'Angleterre reconnaissante aime surtout à nommer Nicholson, Wilson et Neil, aussi enlevés au milieu de leurs victoires vengeresses ; sir Henri Lawrence, le premier des héros de Lucknow, et celui dont l'énergie a sauvé les récentes conquêtes du Nord-Ouest ; enfin, pour ne parler que des morts, le capitaine Peel, ce jeune et noble fils du grand sir Robert, aussi vaillant sur terre que sur mer, dont la perte prématurée a été une sorte de deuil national. Victimes d'une lutte engagée entre la civilisation et la barbarie, ils ne sont étrangers à aucun peuple chrétien : tous peuvent les admirer sans restriction et sans réserve. Ils font honneur à l'espèce humaine.

« Et ce ne sont pas seulement ces noms hors ligne qu'il faut admirer ; c'est l'ensemble de la conduite de cette poignée d'Anglais surpris au milieu de la paix et de la prospérité par la plus épouvantable et la plus imprévue des catastrophes. Pas un n'a faibli ou tremblé devant les bourreaux : tous, civils et militaires, jeunes et vieux, chefs et soldats, ont résisté, ont combattu, ont péri avec un sangfroid et une intrépidité qui ne se sont jamais démentis. C'est là qu'éclate l'immense valeur de l'éducation publique, telle que nous l'avons signalée ici même, qui appelle dès l'adolescence le jeune Anglais à user de sa force et de sa liberté, à s'associer, à résister, à ne rien craindre, à ne s'étonner de rien et à se tirer d'affaire par lui-même de tous les mauvais pas de la vie. Mais de plus les Anglaises, condamnées à partager les souffrances, les angoisses, et en si grand nombre, la mort atroce de leurs pères et de leurs époux, ont montré le même héroïsme chrétien. Le massacre de Cawnpore, où, avant d'être égorgés, hommes et femmes, garrottés, obtiennent pour grâce unique d'écouter à genoux les prières de leur liturgie lues par le chapelain qui devait périr avec eux, semble une page arrachée aux actes des premiers martyrs. On aime à rapprocher cette scène du jour de *jeûne et d'humiliation nationale*, ordonné par la Reine, et universellement observé le 7 octobre 1857, où l'on eut le noble spectacle d'un peuple entier prosterné devant Dieu pour lui demander grâce et miséricorde. C'est dans de tels exemples et dans de tels souvenirs, et non dans les révoltants et puérils excès d'une répression sanglante, que l'Angleterre doit puiser la force de résister à ses ennemis et la certitude de les dompter. »

— On a beaucoup parlé un moment du livre de lord Normanby,

Une année de révolution, dans lequel il vient de donner ses souvenirs et ses notes de 1848, et en quelque sorte son journal de Février pendant qu'il était ambassadeur d'Angleterre à Paris. Passé le premier mouvement de curiosité, on trouve généralement que cet ouvrage non seulement n'a rien de l'histoire, mais tient même plutôt du commérage que de la chronique. Il traite fort lestement Louis-Philippe et ne le ménage guère plus que la république. Aussi M. John Lemoine, dans le *Journal des Débats,* appelle-t-il tout net le livre une *platitude,* et l'auteur, le *M. Prudhomme* des diplomates. En Angleterre, M. Louis-Blanc a répondu à lord Normanby pour le compte de la république; il l'a fait en anglais et même en *bon anglais*, à ce qu'on nous assure, soit pour la forme, soit pour le fond.

— Un joli volume de petites Nouvelles sérieuses vient de paraître chez Michel Lévy sous ce titre : *Les Horizons prochains.* Ces horizons, n'allez pas croire que ce soient les cheminées fumeuses et les échappées étroites de la perspective coupée de la grande ville : non ; il s'agit ici des champs, des bois, des prairies, de la campagne lointaine aux yeux, chère aux souvenirs, douce au cœur, ainsi revue intérieurement dans le miroir de l'âme. Mais laissons l'auteur lui-même nous dire comment il a compris son livre, ou mieux comment il l'a senti :

« Tout livre au fait est un voyage; en voyage on ne trouve guère que ce qu'on a ; riche le bagage, riche la conquête. Je ne possède pas grand'chose ; si vous avez de la bonhommie, quelque amour pour la nature de Dieu, le don des humbles bonheurs, venez, prenons par ce pré, le long de cette eau ; à nous deux, notre fortune est faite. »

...« En bas, vers le ruisseau, sur un poirier sauvage, perché à la plus haute branche, fixant le soleil qui se couchait dans sa pourpre, ou plutôt la gloire mêlée d'orange et d'incarnat qui jaillissait à l'occident, un rouge-gorge se tenait, le cou gonflé, battant de l'aile. Le bruit de mes pas ne l'avait pas distrait. Il se baignait dans cette magnificence, il chantait son chant du soir ; c'était un chant d'adoration, un chant d'amour, un chant d'espérance; c'était une chanson confiante, ravie, une humble chansonnette toute brillante de petits cris de joie ; c'était un hymne rayonnant. La lumière l'inondait, il s'y plongeait tout entier ; il chanta tant que resplendit l'horizon ; puis quand le soleil eut disparu de notre zône, quand la pompe de ses rayons se fut éteinte, le rouge-gorge, à tire d'aile, fut s'abriter sous le buisson voisin. »

Cette vivacité de description donne bien l'idée de la manière de l'écrivain. Il va où le pousse son étude, sa fantaisie, sa foi, se mêle

constamment à ses petits drames, mais ne les rend pas moins exactement dans leurs menus détails et dans leur intimité sérieuse.

— Voilà déjà longtemps que nous nous demandons et qu'on nous demande : Où est Marc Monnier, le vaillant collaborateur, le serviable ami, qui a toute la passion des lettres, sans en avoir les passions ? Où est-il, que nous lui serrions la main pour son nouveau succès dramatique, la *Mouche du Coche*, auquel même il n'assiste pas ? Cette spirituelle comédie ne quitte point l'affiche, et l'auteur seul s'en passe : où est-il donc ? toujours absent, toujours loin de nous, toujours à Naples, où le retiennent des devoirs de famille, les premiers de tous les devoirs et aussi les plus doux à remplir ; mais ne faisant ainsi à Paris et en Suisse que de rares échappées, où ceux à qui il manque le plus ne se rencontrent même pas toujours. Heureusement, s'il n'est pas là en personne, sa plume courante et vive, et cependant jamais en négligé de voyage, est partout : aimables visites dont cette Revue a sa bonne part. Elle l'a eue aussi de ces petites *Comédies de Marionnettes*, comme il les appelle, neuves dans leur genre et pourtant d'un jet si facile, d'un si heureux tour. Il va, dit-on, les réunir en volume. Ainsi définitivement transportées devant le public, elles y feront encore mieux ressortir leurs mouvements sémillants et prestes, leurs danses folâtres, exécutées au son de vers courts et légers qui battent la mesure à la fois si finement et si juste, qu'on la suit, mais qu'on ne la sent pas.

— Encore un dernier petit retour au pays, mais vraiment le dernier cette fois ! Et ce sera, si vous le voulez bien, à Lausanne, où j'allais m'arrêter lorsque je fus forcé de repartir subitement, à grande et non à petite vîtesse, comme je me l'étais promis. Donc, j'y reviens un instant par la pensée, puisque c'est de plus en plus ma manière de voyager et de visiter ceux que j'aime. Aujourd'hui, je me transporte vers eux et au bord de notre lac, non plus sur les pas de M. Cousin qui ne paraît guère l'avoir mieux vu que Mlle de Scudéry, mais sur ceux de M. Gleyre qui nous l'a si bien rendu comme il est, dans sa beauté idéale et vraie ; chose plus difficile et plus belle que de le peindre comme il n'est pas, car le fantastique ni l'imaginaire ne sont ni ne valent l'idéal, précisément parce qu'ils ne sont pas vrais.

Pendant que Lausanne fêtait son peintre national, je ne pouvais que répéter, comme aux jours de ma jeunesse :

Chez nous c'est fête, et moi, je n'y suis pas !

mais je n'en étais pas moins là, ainsi que dans ce moment j'y crois être; je voyais de loin, de loin j'entendais. Je n'ignorais pas cependant tout ce que je perdais à manquer ce rendez-vous avec M. Gleyre et de vieux amis, maintenant devenus les siens. En effet, nous écrit l'un d'eux, de Lausanne même : « Outre sa réputation d'artiste, il « s'en est fait une ici non moins grande d'homme de tact, de juge- « ment et d'esprit. » Comme il a surtout rencontré le sentiment général en demandant à M. Haldimand la permission de faire son portrait! Conserver l'image vénérée de ce noble bienfaiteur de Lausanne, c'était mieux que répondre à la secrète pensée de tous, c'était la deviner pour y répondre, et achever ainsi en quelque sorte de lui donner conscience d'elle-même en la devinant si bien.

Il y a aussi un trait de M. Gleyre que j'aime presque autant que ses tableaux, quoique assurément personne ne les aime plus que moi. Ce trait, je le sais d'original, et je ne devrais par conséquent pas le répéter; mais à vous, je ne sais rien taire : seulement ne répétez pas à votre tour.

Parmi ses souvenirs d'enfance et du pays, alors qu'il ne l'avait pas encore quitté, notre ami, comme il nous l'a confessé souvent, met sans doute en première ligne les beaux feux de *boveirons* ou de petits buoviers, avec leurs pommes de terre prises à même dans le champ voisin pour les faire *charbouiller* sous la cendre : jamais, assure-t-il, il n'en a mangé depuis d'aussi bonnes que celles-là! mais il avait encore gardé de ce temps un autre souvenir qui, s'il ne parlait pas plus à son imagination, lui parlait et lui tenait bien plus au cœur. C'était celui des pauvres vieilles femmes lavant la lessive à la fontaine par tous les temps, et qui, les mains et les pieds dans l'eau, n'étaient pas même à l'abri de la pluie, lorsque celle-ci venait se mêler de leur rude besogne, plus qu'inutilement. Ce souvenir, disons-nous, lui avait laissé une pénible impression, et formait comme une tache dans ceux qu'il avait conservés de son village. Aussi s'était-il promis, s'il le pouvait jamais, d'y faire construire à ses frais un lavoir public. Cette promesse, il l'a tenue; il s'est procuré un devis, et a versé la somme nécessaire, encore assez ronde, pour élever sur la principale fontaine du village un simple couvert en tuile soutenu par de rustiques piliers en bois; il mettra du moins les laveuses à l'abri des injures de l'air. Mais si notre vie communale a ses bons côtés et ses avantages, que M. Gleyre est le premier à reconnaître, elle a aussi, comme toute vie libre, ses inconvénients et ses difficultés, ses chicanes même et ses entraves. Le lavoir pourrait gêner la voie publi-

que, il ne devrait pas être fait comme ceci, tourné comme cela ; partant, il n'est pas fait encore ; mais espérons que tout s'arrangera, et que l'année prochaine M. Gleyre pourra voir s'élever ce modeste monument, rêve de son jeune âge. N'est-ce pas que c'est là un de ses plus charmants tableaux, et qui dans son genre aussi restera ?

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE CHRONIQUE :

Page 696, ligne 17 : après *forme* ajoutez *que*.
» 699, » 22 : *compte*, lisez : *conte*.

LES DEUX NEVEUX

PAR URBAIN OLIVIER

Au point de vue des tendances, aucun auteur ne mérite plus de louanges que M. Urbain Olivier : tandis que nous sommes envahis aujourd'hui par des flots de livres, qui n'ont que le scandale pour principe et l'adultère pour idéal, tandis que les littérateurs en vogue ne cessent de blasphémer contre la Providence ou de nier Dieu, en écrivant M. Urbain Olivier a toujours en vue de rappeler l'homme à la pensée de son Créateur, de montrer à l'homme que tout événement qui lui arrive est une récompense ou un châtiment de sa divine main.

Dans cet ouvrage en particulier, M. Olivier s'est proposé encore un autre but, plus restreint, qui ne se se rattache point à notre vie future, et qui n'en est pourtant pas moins digne d'éloges. Il a tenté de déraciner dans nos campagnes la funeste habitude du cautionnement.

A cet effet, il nous montre d'une manière saisissante comment ce genre d'obligation, qui ne semble à son origine qu'une simple complaisance, peut nous ruiner, nous ou nos descendants, quand on s'y attend le moins.

Nous nous associons à M. Olivier pour déplorer cette coutume, mais en même temps nous nous demandons si l'on produit quelque effet en prêchant contre elle par des préceptes et des exemples seuls. Cette habitude n'est-elle pas une conséquence inévitable de la position de beaucoup de gens de nos campagnes ?

Au lieu d'écrire, peut-être vaudrait-il mieux chercher à fonder des établissements de crédit, comme il en existe en Ecosse, où les cultivateurs trouvent des ressources sans recourir aux usuriers ou aux cautions ?

Mais pardon, lecteur, de cette digression et ne nous inquiétons que du livre de M. Olivier. Nous disons qu'il nons paraît avoir parfaitement traité son sujet, qu'il connaît on ne peut mieux les noms des campagnes de la Suisse française, les dépeint sous leur vrai jour et sait rendre ses personnages vivants.

Avant de terminer nous nous permettrons cependant de lui dire que le commencement de son livre est un peu sec, que son style laisse quelquefois à désirer, qu'il manque de vivacité et de pittoresque. Et puis dans ces récits il est peut-être trop souvent question d'argent, il y a des chiffres inutiles.

Mais ce ne sont là que des détails et ce livre n'en est pas moins un bon livre, d'une saine et attachante lecture.

F. N.

ETRENNES VAUDOISES

Poésies par Félix CHAVANNES, pasteur, au bénéfice du bureau central de bienfaisance.

Nous pouvons assurer à l'auteur que ces étrennes seront ac-accueillies par le public suisse avec une vive reconnaissance d'abord pour les belles poésies qu'elles contiennent, ensuite àcause du but que M. Chavannes s'est proposé en les publiant. Qui ne voudra acheter ce petit livre quand il saura qu'il va se procurer un noble délassement et en même temps prendre part à une généreuse action ? — Et puis M. Chavannes n'est pas un inconnu, c'est au contraire un nom cher à la Suisse française. M. Chavannes est vraiment poète et ce qui vaut mieux encore il a un cœur vraiment suisse. C'est la patrie qui lui fournit toutes ces iuspirations; et la patrie qu'on retrouve dans ses chants, n'est pas cette patrie de tout le monde, vague sujet rabâché par tant de rhéteurs : c'est la vraie patrie suisse, la terre des Alpes et du Jura. Tantôt le poète nous rend fiers en chantant les exploits de nos pères, les beautés de nos lacs et de nos monts, tantôt ils nous rend tristes et rêveurs en nous disant le mal du pays dont souffrent tant ces pauvres soldats suisses qui vont servir sur un sol étranger.

Ces poésies sont nobles et dignes, on y sent un cœur ému, on n'y trouve point d'emphase, au contraire tout y est simple, naturel et pleine de grâce. Il y a des descriptions charmantes qui valent bien pour la vérité des images celles de l'école réaliste, tant prônées de nos jours. Mais s'il y a réalisme chez M. Chavannes, c'est du réalisme de bon aloi. Au lieu de se plonger dans la fange et d'y jeter ses lecteurs il ne nous peint de la nature et de la vie réelle que ce qu'il y a de beau et de digne d'être reproduit. F. N.

ÉTUDE

SUR LES

INTÉRÊTS ÉCONOMIQUES

DE LA SUISSE.

On ne se serait guère avisé, il y a cinquante ans, d'écrire un article de journal sur les intérêts économiques de la Suisse, au moins avec l'espoir de trouver des lecteurs dans ce pays. Les Etats dont se composait la Confédération helvétique, presque étrangers alors les uns aux autres et renfermés chacun dans le cercle étroit de leur vie cantonale, ne se sentaient unis que par leurs intérêts politiques. Plusieurs d'entre eux possédaient de bonnes statistiques locales; mais il n'existait pas de statistique de la Suisse, et l'ouvrage que publia sous ce titre, en 1819, M. le professeur Pictet de Genève, n'était qu'une série de statistiques purement cantonales, d'où l'auteur n'eut pas même la pensée d'extraire quelques résultats généraux, quelques aperçus du développement économique de la Suisse entière. L'initiative de cette pensée appartient à Franscini, dont l'ouvrage, imprimé pour la première fois en 1828, demeura longtemps peu connu et fut moins étudié qu'il ne méritait de l'être.

Aujourd'hui, la statistique de Franscini, corrigée et considé-

rablement augmentée par lui en 1847, le supplément qu'il y avait ajouté en 1851 et qui a été traduit, puis édité en allemand d'après son manuscrit, enfin les enquêtes faites par le gouvernement fédéral et les documents qu'il a récemment publiés, ne suffisent point encore à satisfaire le besoin qui se manifeste de renseignements détaillés et précis sur le développement économique de la Suisse, et la société helvétique des sciences naturelles, dans sa réunion du mois d'août dernier, a formulé un vœu qui atteste combien le public éclairé se préoccupe des intérêts économiques de la Confédération.

Un grand changement, on ne saurait en douter, s'est opéré en Suisse, depuis le commencement de ce siècle, dans les choses, dans les hommes, dans les institutions. Un commencement de fusion a eu lieu entre les divers Etats dont se compose la Confédération, ou plutôt entre les populations de ces Etats ; et cette fusion tend à se compléter par l'action de causes dont l'efficacité va croissant à mesure qu'elles agissent.

En voyant les progrès qui ont été accomplis vers l'homogénéité des institutions politiques, et même des lois civiles et criminelles, on serait tenté, au premier abord, de leur attribuer une grande part dans le résultat et dans la tendance que je viens de signaler ; mais ce serait, je crois, prendre l'effet pour la cause. En dépit de l'homogénéité conquise, l'esprit cantonal et le sentiment de la nationalité cantonale ne sont demeurés nulle part plus vivaces que sur le terrain de la politique, et ce n'est point parmi les hommes qui s'occupent activement des affaires publiques de leur canton que le besoin et l'idée de la fusion trouvent leurs plus zélés représentants. Ces hommes-là ne dirigent pas le mouvement dont je parle ; ils sont entraînés par lui, entraînés par un courant auquel rien ne résiste, par l'esprit du siècle, par l'esprit du stage de civilisation dans lequel sont entrées nos sociétés européennes. Qu'on me permette, pour caractériser ce stage, de reproduire ici quelques pages d'un travail publié, il y a déjà six années, dans un autre recueil[1].

« La religion, le droit, l'économie politique répondent à trois nécessités différentes de la vie sociale, que la pensée peut concevoir et envisager séparément, quoiqu'elles soient intimement unies dans la personnalité du moi humain. L'homme social a

[1] L'économie politique dans ses rapports avec la religion et le droit *(Journal des Economistes.* — Tome XXXII, p. 1 et suivantes.)

besoin de croire en Dieu et de connaître ses rapports avec cet être suprême ; il a besoin que ses relations avec les autres membres de la société soient soumises à des règles fixes et connues d'avance ; il a besoin que son existence terrestre soit conservée et embellie par la richesse.

« Partout où il existe un commencement de société, partout où des êtres humains, réunis en grand nombre dans une même contrée, forment autre chose qu'une simple aggrégation d'individus ou de familles, on trouve un culte, un droit, un organisme économique ; on voit se produire des faits qui appartiennent à ces trois faces distinctes de l'humanité.

« Mais le développement de ces trois ordres de faits ne suit pas une marche uniforme. Le besoin religieux est le premier qui domine et qui donne l'impulsion au progrès. C'est par lui que la société accomplit le premier pas, que l'être humain est amené à sacrifier une partie de son autonomie naturelle, pour soumettre à une règle de droit sa volonté, qui n'avait cédé jusqu'alors qu'aux nécessités de fait ; c'est par lui que l'homme, qui n'avait travaillé jusqu'alors que pour lui-même et pour les êtres sur lesquels la force et l'instinct lui donnaient tout pouvoir, commence à travailler pour autrui, pour offrir des sacrifices au dieu qu'il adore, pour entretenir ceux qu'il regarde comme les représentants, les organes, ou les envoyés de ce dieu.

« En même temps, les rapports de droit font naître des rapports économiques ; la propriété amène l'échange et la division du travail ; l'homme pourvoit plus directement à ses besoins, il travaille de plus en plus pour autrui.

« Dans ce premier stage, le droit repose sur la religion et se confond avec elle. Celui qui viole le droit offense les dieux ; il est jugé par les organes de la divinité, et sa peine est une expiation.

« Le régime économique, à son tour, est entièrement subordonné au droit, et à la religion qui est la base du droit. L'homme travaille pour les maîtres que le droit lui a donnés ; mais ils sont ses maîtres par le droit divin, et c'est parce qu'ils sont les maîtres que la propriété leur est attribuée. Le rapport de dépendance qui l'astreint à travailler pour autrui n'est pas le résultat du fait économique de la distribution des richesses ; il en est la cause. Tout au moins, dans la conscience des travailleurs, l'idée de dépendance légale préexiste à l'idée de dépendance

économique, et se fonde elle-même sur l'idée de prééminence religieuse. Les rapports économiques dérivent des rapports juridiques et ceux-ci des rapports établis par la religion.

« Ce stage théocratique du développement social peut durer des siècles. Il y a des peuples qui n'en sont jamais sortis. Sa durée dépend de circonstances accidentelles, telles que la race, la situation géographique, les événements politiques, et aussi des formes sous lesquelles la prédominance des rapports religieux s'est réalisée. Le développement juridique et le développement économique y demeurent toujours fort incomplets, quoique à des degrés très-variables.

« Il arrive plus ordinairement que le droit se dégage peu à peu de la sanction religieuse, à mesure que l'organisme politique, c'est-à-dire l'Etat, se complète et se perfectionne, soit par l'effet des lumières et des idées qui se répandent dans la société, soit sous l'influence d'événements qui font naître le besoin d'un pouvoir social indépendant et bien constitué. Alors le besoin du droit devient prépondérant, et c'est lui qui donne l'impulsion au progrès social ultérieur. Le développement juridique domine et détermine le développement religieux et le développement économique.

« Pendant ce deuxième stage du développement social, l'organisme religieux va se subordonnant de plus en plus à l'Etat, quoique son action religieuse proprement dite puisse demeurer encore longtemps indépendante. Tantôt il a besoin d'être expressément reconnu par l'Etat, tantôt il fait partie des lois mêmes de l'Etat. Le droit trouve sa raison d'être et sa sanction non plus dans les croyances religieuses, mais en lui-même, c'est-à-dire dans les volontés tacitement ou expressément énoncées qui en sont les sources ; tandis que la position sociale de l'Eglise et le pouvoir formel qui lui est laissé reposent désormais sur le droit.

« Quant au développement économique, il est plus que jamais subordonné au droit. La condition économique de chaque individu est entièrement déterminée par sa condition civile, soit native, soit acquise. Si la société se partage de fait en propriétaires, en capitalistes et en ouvriers de diverses catégories, c'est qu'elle se partage de droit en hommes libres et en esclaves, en seigneurs et en serfs, en maîtres et en compagnons, en citoyens et en étrangers.

« Les institutions du stage juridique, les formes qui le carac-

térisent, n'ont jamais cette durée millénaire, cette immuabilité presque absolue que présentent parfois celles du stage théocratique, et cela s'explique facilement. La prédominance du droit ne tend point, comme celle de la religion, à paralyser l'esprit d'analyse et à mettre obstacle aux progrès des sciences philosophiques, aussi longtemps, du moins, que ces sciences ne sortent pas du domaine de l'abstraction et n'attaquent pas directement les institutions existantes, l'ordre établi dans la société. Mais les idées abstraites acquièrent, en se popularisant, une puissance à laquelle tôt ou tard le droit ne sera plus capable de résister. Agissant d'abord comme un dissolvant, elles minent et détruisent peu à peu les notions et les habitudes que le droit a fait naître et qui concourent à le maintenir ; puis les abstractions se transforment en critiques, en résistances, en révoltes, et l'édifice, qui n'a plus de base dans les esprits, finit toujours par tomber en ruines sous les coups répétés d'adversaires de plus en plus forts et nombreux.

« Quels sont ces adversaires ? Ce sont les besoins économiques ; c'est par eux que les idées, ou plutôt les formules philosophiques, deviennent populaires et acquièrent la force que tous les raisonnements de l'école ne sauraient leur donner. Sous les mots de liberté, d'égalité, de droits de l'homme, se cachent les mille appétits de tout genre que la richesse peut satisfaire.

« Sous la prédominance du droit, le développement économique est ralenti, souvent arrêté par des obstacles que la volonté humaine a seule créés. En vain la société se sent capable de vaincre et d'asservir la nature, de multiplier indéfiniment par elle ses moyens d'action et ses richesses, par conséquent aussi ses moyens de jouissance. Enchaînée par le droit, elle voit sa puissance amoindrie, ses efforts paralysés, l'essor de ses plus beaux génies rendu stérile, ses progrès vers le bien-être indéfiniment ajournés. Une multitude de forces productives se perdent ou sont condamnées à l'inaction ; tandis qu'une multitude d'êtres capables de jouir sont prédestinés, par le fait même de leur naissance, à vivre dans les privations et à travailler péniblement pour les jouissances d'autrui.

« Comment la société, une fois qu'elle a conscience de cette infériorité où le droit la maintient, de cette contrainte, de ces entraves qu'il lui impose, pourrait-elle hésiter longtemps à s'en affranchir ? Alors s'inaugure, par des réformes tantôt successi-

ves et paisibles, tantôt simultanées et plus ou moins violentes, le stage économique du développement social. Le besoin de richesses devient dominant; c'est lui qui donne désormais l'impulsion aux progrès ultérieurs, tandis que le développement religieux et le développement juridique lui sont de plus en plus subordonnés.

« Pendant le stage économique, la satisfaction du besoin religieux devient l'objet d'une fonction salariée, ou même d'une industrie privée, que l'on soumet autant que possible à la libre concurrence. L'institution destinée à y pourvoir, l'Eglise, est envisagée comme un établissement dispendieux, dont l'importance et les frais doivent être mesurés sur ses résultats, sur le bien qu'il peut faire à la société, en contribuant à y maintenir l'ordre et la paix dont les intérêts économiques ne peuvent se passer. En même temps, la législation expresse, confiée aux représentants de ces mêmes intérêts, devient entre leurs mains un instrument actif, à l'aide duquel ils altèrent, modifient, transforment le droit sans relâche, pour l'adapter au besoin dominant de la société. C'est en vue de ce besoin, et d'après son plus ou moins d'aptitude à y pourvoir, qu'une loi est estimée bonne ou mauvaise. L'ancienneté d'un droit, les sentiments, les habitudes qu'il a fait naître, les résultats moraux qu'il a produits ne sont plus des obstacles qui puissent en empêcher le changement ou l'abolition.

« La position légale de chaque homme, les rapports de droit dans lesquels il se trouve placé, soit envers d'autres membres de la société, soit envers l'Etat, dépendent essentiellement des rapports de fait qui résultent du rôle qu'il joue dans la production, de la somme de richesses dont il dispose, de la manière dont il les emploie ou les fait valoir. Des faits de possession et d'acquisition, sur lesquels la volonté de chaque individu exerce beaucoup d'influence, partagent les membres de la société en contribuables et en prolétaires, en propriétaires et en rentiers, en agriculteurs et en manufacturiers, en ouvriers et en capitalistes, puis leur attribuent en conséquence des positions plus ou moins élevées, une participation plus ou moins grande aux avantages de l'état social et au maniement du pouvoir.

« Telle est la marche générale du développement des sociétés, lorsqu'on envisage de haut l'ensemble des faits historiques. Diverses causes, dont il n'est pas toujours possible de se rendre

compte, l'ont interrompue et troublée chez la plupart des sociétés les plus connues, de sorte qu'il est souvent difficile au premier abord, en parcourant leurs annales, d'y démêler quel était, à une époque donnée, l'élément prépondérant. Le souvenir du stage théocratique est souvent presque effacé ; souvent, par l'effet de migrations collectives, ou de conflits entre des peuples d'âges très-différents, on a vu un nouveau stage théocratique s'enter après coup sur un développement juridique, ou même sur un développement économique plus ou moins avancé. Ailleurs, le stage que j'ai appelé juridique semble manquer tout à fait, tant il a été accourci par une précoce intelligence des besoins économiques, ou par une situation merveilleusement propre à les développer et à les rendre actifs. »

Notre pays nous offre maints exemples de ces perturbations accidentelles; mais il est patent et incontestable que nous voguons aujourd'hui en plein stage économique. Voyez seulement de quelle manière et par quels mobiles les hommes se rapprochent et se groupent, de commune à commune et de canton à canton ! La sphère de droit dans laquelle chacun d'eux est appelé à se mouvoir a cessé d'être la circonstance décisive dans les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Aux catégories basées sur le droit formel ont succédé les catégories basées sur un simple fait, sur la participation réelle de chacun à la production ou à la jouissance des richesses, et toutes les barrières matérielles qui représentaient ou qui déterminaient les anciennes classifications sociales disparaissent ou perdent peu à peu leur efficacité.

Que sont devenus ces remparts et ces fossés, par lesquels se clôturaient les bourgeoisies, fières de leur autonomie et jalouses de leurs droits ? Les remparts vont s'applanissant, les fossés se comblent ; ce qu'il reste encore de ces barrières artificielles ne tardera guère à disparaître, en dépit des intérêts moraux qui se rattachent à leur maintien.

Les barrières naturelles elles-mêmes, les montagnes et les fleuves, qui séparaient la cité de la cité, l'Etat de l'Etat, vont perdant de jour en jour leur caractère de limites séparatrices; on s'ingénie partout à les rendre de plus en plus franchissables, à ouvrir des passages, pour la circulation des hommes, des choses et des idées, à travers ces obstacles que la nature avait établis gardiens des vieilles nationalités et des vieilles coutumes locales.

Ne faut-il pas, en effet, que la soie fraternise avec la soie, le coton avec le coton, le vignoble avec le vignoble ? Ne faut-il pas que le filateur entre en contact et en relation avec le tisserand, l'horloger avec ceux qui fabriquent les pièces de l'horloge, l'agriculteur et le fruitier avec ceux qui consomment le blé et le fromage et avec ceux qui en font le commerce ? Ne faut-il pas que le char du progrès matériel poursuive librement sa course triomphale, renversant, écrasant, effaçant l'une après l'autre sur son passage toutes les créations historiques, toutes les formes légales, toutes les traditions séculaires qui ont entravé sa marche dans les stages antérieurs ?

La fortune étant presque désormais le seul critère qui serve à classer les hommes, et en même temps le suprême et unique moyen d'obtenir jouissances, pouvoir, considération, loisir, repos, c'est vers la fortune que tendent toutes les ambitions, vers la fortune comme but prochain, puis trop souvent comme but final. Dès lors, pas une sphère d'activité qui ne devienne profession, pas une carrière qui ne tourne au métier, pas une œuvre de la science ou de l'art qui n'aspire à la vente et n'ait ses débitants et ses commis-voyageurs. Les beautés splendides même et les sublimes horreurs de la nature alpestre sont les objets d'une industrie à part, de cette vaste industrie *touristicole*, qui embrasse tant de commerces différents, et qui fait vivre tant de milliers de familles dans certaines régions de la Suisse.

En présence d'un tel état de choses, comment s'étonner si les fonctions publiques sont souvent abandonnées par les hommes capables, qui trouvent dans les hautes positions industrielles une application plus sûre et plus brillante de leurs facultés, si ces fonctions répugnent même aux ambitieux vulgaires, qui trouvent dans la richesse de quoi satisfaire amplement leur vanité ou leur orgueil, avec bien moins de peine et de responsabilité ? Comment s'étonner si les droits politiques perdent leur prix aux yeux de tout le monde, et si les intérêts politiques sont oubliés ou négligés pour les intérêts économiques ? Un jour viendra où les éléments de la Confédération helvétique ne seront plus des Etats, mais des industries ; où ils ne s'appelleront plus Berne, Zurich, Lucerne, St-Gall, Bâle, Fribourg, mais coton, soie, horlogerie, usines, vins, bois, fromages, paille tressée. Un jour viendra où le cœur du peuple, qui, selon la belle expres-

sion de l'historien Muller, était jadis dans la main des héros, et dont les palpitations ont encore exprimé naguère de si nobles sentiments, tombera pour toujours dans la main des financiers, et ne fera plus entendre, au milieu du tapage causé par le progrès, qui frappera, grincera, roulera et sifflera sans relâche, que les pulsations de l'intérêt mercantile, régulières comme les oscillations d'un pendule, et répétant à perpétuité : Doit — Avoir — Doit — Avoir — Doit — Avoir !

Je comprends, ami lecteur, le sentiment de tristesse que produisent chez vous de telles réflexions, car vos cheveux blancs me disent que vous n'en êtes plus à gravir la montagne de la vie, mais que vous en avez, ainsi que moi, franchi le sommet, pour vous engager dans cette descente qui en forme le revers et qui aboutit Dieu sait où. Ah ! sans doute, notre sort serait bien plus doux, si rien autour de nous n'avait changé, si l'aspect du monde était demeuré le même. Nous pourrions alors nous faire illusion et nous croire encore jeunes, puisque aucune lutte, aucune expérience nouvelle ne viendrait nous donner la mesure de nos forces et en attester le déclin. Mais, que voulez-vous ? pendant qu'il neigeait sur nos têtes, le monde s'est transformé. Est-ce en bien, est-ce en mal ? Question oiseuse. La génération qui arrive affirme que tout est mieux ; qu'en sait-elle, n'ayant pas vu ce qui a précédé ? Celle qui s'en va dit que tout est pire ; jugement suspect, à cause des habitudes rompues et des sentiments froissés de ceux qui le prononcent. Le monde est autre ; voilà le fait essentiel, le fait que nous devons accepter, afin que le monde nous accepte aussi et nous écoute.

Il ne s'agit pas, entendons-nous bien, de sacrifier un seul de nos principes, ni de tenir pour vrai ce que nous savons être faux, ou d'approuver et de louer ce que nous sentons être ignoble. Nos principes ont leur source dans la conscience humaine, qui ne change point. Le faux et l'ignoble demeurent tels à travers toutes les transformations du monde extérieur.

Il s'agit seulement de nous intéresser et de prendre au besoin une part active à des progrès, à des développements de civilisation qui ne s'opèrent pas dans la direction que nous estimons la meilleure. Il s'agit de tolérer que nos fils, et surtout nos petits-fils aient d'autres sympathies dans le cœur et d'autres pensées dans la tête, que celles dont notre jeunesse a été

nourrie, de nous approprier même ces sympathies et ces pensées, autant que cela est nécessaire pour que nos leçons et nos avis conservent quelque autorité. Il s'agit de nous résigner, de concourir même à la suppression de vieilles portes qui ne peuvent plus se fermer, à la démolition de vieux murs qui n'enferment plus rien, à l'abolition de vieilles lois et de vieux usages qui ne répondent plus à des besoins réels. Ces portes, en effet, ces murs, ces lois, ces usages ayant perdu leur destination primitive, à quoi servent-ils, si ce n'est à entraver d'utiles perfectionnements ? Et quant aux souvenirs qui nous rendent tout cela si précieux, ne sont-ils pas étrangers aux générations nouvelles?

Me trouvant, il y a quelques mois, à l'une des stations d'un chemin de fer récemment ouvert à la circulation, j'avisai, parmi la foule qui était accourue des villages voisins pour voir passer le premier convoi, deux hommes âgés, pour qui ce spectacle était évidemment tout nouveau, car leurs visages n'exprimèrent, à l'arrivée du train, que le plus naïf étonnement. Peu après, cependant, un nuage de tristesse vint assombrir leurs physionomies, et l'un de ces vieillards, quittant bientôt la place, reprit tout seul le chemin de son village, avec l'air consterné d'un coupable qui vient d'entendre sa condamnation. L'autre, au contraire, surmontant sa première impression, se composa un visage serein et s'adressant aux jeunes gens qui l'entouraient : « Fameuse machine, leur dit-il, pour enlever nos charrues, si on pouvait la faire manœuvrer en plein champ ! »—Et les jeunes gens d'applaudir, et d'accompagner le vieillard à sa maison, en devisant gaîment sur l'idée qu'il venait d'émettre.

J'aurais volontiers suivi le premier de ces vieillards, pour causer avec lui une heure ou deux de ce passé qu'il regrettait ; mais le second était sans contredit le plus sage ; c'est celui-ci que nous devons imiter ; c'est avec l'esprit dont il était animé que je vais parler des intérêts économiques de notre pays, c'est-à-dire sans haine, sans colère, sans arrière-pensée, en homme du passé qui sait que l'avenir ne lui appartient pas, et que le présent appartient à tout le monde.

Les intérêts économiques se rapportent à trois ordres distincts de faits sociaux, qui, sous les noms de production, circulation et distribution des richesses, forment les principales divisions de la science économique et me serviront aussi à diviser le présent travail.

I. — Intérêts relatifs à la production.

Que faut-il à la Suisse pour produire le plus possible ? — Des capitaux abondants et de bons travailleurs. — A quelles productions doit-elle se livrer ? — A celles qui, tout compte fait, offrent à ses capitaux l'emploi le plus avantageux. — Que doivent faire les gouvernements, que peuvent faire les particuliers riches ou influents, pour que la Suisse ait des capitaux en abondance, de bons travailleurs, et qu'elle se livre à la production la plus avantageuse ? — Rien. L'intérêt personnel des capitalistes, des producteurs et des ouvriers tend naturellement à pousser chaque société dans la meilleure voie que puisse prendre son développement économique.

Telles sont les questions que je dois traiter, et telles sont les réponses de la science économique, les seules réponses, du moins, qu'elle fournisse d'ordinaire à de semblables questions ; réponses correctes dans leur généralité, mais qui, lorsqu'on les compare et les applique aux réalités de la vie, laissent pourtant quelques doutes dans l'esprit et n'excluent pas absolument toute investigation ultérieure

L'emploi le plus avantageux des capitaux, c'est-à-dire celui qui donne les profits les plus considérables, peut dans certaines circonstances ne pas être celui qui convient le mieux au pays, celui qui tend le plus directement à l'enrichir ; ou bien le mot *avantageux* a deux significations différentes, sur lesquelles il est nécessaire de s'entendre. Par exemple, une portion notable des capitaux qui s'accumulent en Suisse est engagée dans des emprunts publics étrangers, ou dans des entreprises industrielles étrangères, et cependant la production agricole de la Suisse fournit à peine les trois cinquièmes de la quantité de céréales dont ce pays a besoin. Ces deux faits, mis en regard l'un de l'autre, ne présentent-ils pas quelque chose de choquant et d'anormal, qui mérite d'être examiné de plus près ?

La tendance de l'intérêt personnel est aussi une expression qui prête à l'équivoque.

En vertu de la force centripète, les corps célestes dont se compose notre système planétaire tendent sans cesse à se rapprocher de l'astre autour duquel ils décrivent leur orbite et ce-

pendant ils ne s'en rapprochent point, cette puissance d'attraction étant constamment neutralisée par l'action de la force centrifuge.

En vertu de la même force d'attraction, les eaux de l'Océan ont une tendance continuelle à se mettre de niveau, à former une surface rigoureusement plane. Ici la tendance produit en partie son effet ; les eaux se nivellent visiblement par intervalles, quoique ce ne soit jamais pour longtemps et qu'elles n'atteignent jamais le niveau parfait.

Enfin, cette même force imprime aux eaux des régions supérieures du globe une tendance à se porter vers les régions inférieures. Ici, non-seulement la tendance produit son effet, mais elle le produit complétement et irrévocablement. A travers mille obstacles, qui l'arrêtent ou la détournent, l'eau que le ciel verse sur les montagnes finit toujours par s'écouler vers les bassins que la nature lui a préparés dans les contrées les plus basses.

Le mot de tendance exprime donc au moins trois effets, ou plutôt trois modes d'action bien distincts. Lequel de ces trois sens lui donne-t-on lorsqu'on parle des tendances de l'intérêt personnel, notamment de la tendance de ce mobile à produire le bien général ? L'intérêt personnel agit-il sur le développement économique de la société comme la force d'attraction agit sur les corps célestes, ou comme elle agit sur la masse de l'Océan, ou comme elle agit sur les eaux des régions élevées ? En d'autres termes, les causes qui contrarient l'action de l'intérêt personnel parviennent-elles à la neutraliser complétement, ou ne la neutralisent-elles que partiellement et temporairement, ou, enfin, ne font-elles qu'en ralentir la marche ?

Et d'abord, quelles sont ces causes ? Lorsqu'il s'agit d'une tendance fâcheuse, comme celle de la population à se multiplier plus rapidement que les moyens de subsistance, la science doit indiquer les causes neutralisantes, afin d'en provoquer l'action, en tant du moins que cela dépend des lois ou des mœurs ; lorsqu'il s'agit d'une tendance salutaire, comme celle qu'on attribue ici à l'intérêt personnel, la science doit aussi indiquer les causes neutralisantes, afin d'en provoquer la suppression, autant que les lois ou les mœurs y peuvent quelque chose.

Un économiste anglais, J.-H. Mill, a déjà signalé plusieurs cas, dans lesquels une certaine tendance résultant de l'intérêt

personnel se trouve neutralisée par des usages ou des habitudes. Ainsi en est-il notamment pour la tendance du prix courant à se rapprocher du prix coûtant, par l'effet de la concurrence qui n'est que le produit, la résulante de plusieurs intérêts individuels agissant simultanément. Mais il s'en faut bien que Mill ait épuisé le sujet.

Ne peut-il pas arriver qu'un homme comprenne mal son intérêt personnel, qu'il s'en fasse une idée fausse, et que, sous l'influence de cette erreur, il agisse dans un sens contraire à son véritable intérêt? Cela se voit tous les jours; cela se voit chez des classes entières de la société; sans parler des cas bien plus nombreux dans lesquels la passion est en jeu, c'est-à-dire dans lesquels l'intérêt personnel dont il est ici question, l'intérêt écoconomique, est oublié pour un temps et sacrifié à d'autres intérêts dont l'impulsion devient irrésistible.

Je ne pousserai pas plus loin le développement de ces considérations théoriques, mon but en les présentant au lecteur, ayant été seulement de montrer que les réponses générales formulées ci-dessus ne peuvent pas être le dernier mot de la science. Je me hâte, maintenant, de revenir aux intérêts économiques de la Suisse.

Tout homme qui compte, pour vivre, sur le salaire de son travail a un intérêt évident à devenir bon travailleur; bon par la quantité et par la qualité du travail qu'il est capable de faire. Cependant, il existe à cet égard, entre les diverses races humaines, de telles différences, que les bons travailleurs paraissent n'être, chez certains peuples, que des exceptions. Pour ne mentionner que les nations européennes, on trouve sur ce point de curieux renseignements dans les enquêtes du parlement d'Angleterre, en particulier dans celle de 1824 sur les salaires et dans celle de 1840 sur l'éducation des classes pauvres. Il y a été constaté, par exemple, en dehors même des exagérations inspirées par la gloriole britannique, à quelques-uns des déposants[1], que le travailleur anglais est de beaucoup supérieur au

[1] M. Adam Young, qui a été employé plusieurs années dans une des principales manufactures de l'Alsace, déclare qu'il a eu sous sa direction huit ouvriers français, qui ne faisaient pas plus d'ouvrage que n'en aurait fait un seul ouvrier anglais, et il ajoute ce trait mordant, qu'on ne pourrait guère traduire sans l'émousser: *It cannot be called work, they do; it is only looking at it and wishing it done.*

français, et celui-ci à l'irlandais, au moins pour la quantité de travail qu'il peut fournir[1].

La déposition la plus instructive est celle qu'a donnée, dans l'enquête de 1840, M. Escher, le grand fabricant de machines de Zurich, qui emploie près de deux mille ouvriers de toutes nations. M. Escher place en première ligne, pour l'aptitude à saisir et à s'approprier en peu de temps les procédés industriels, l'ouvrier italien, et après celui-ci le français; pour l'aptitude spéciale à un travail déterminé, l'ouvrier anglais; pour l'aptitude générale aux divers travaux d'une même industrie, l'ouvrier saxon, et après lui le suisse.

L'aptitude supérieure de l'ouvrier suisse est constatée par bien d'autres documents, parmi lesquels je citerai en particulier le travail remarquable que vient de présenter à l'académie des sciences morales et politiques M. Louis Reybaud, qui avait été chargé par elle d'étudier sur place les industries sérisicoles de l'Allemagne, de la Suisse et de la France. Et ne voit-on pas, en Alsace, les travailleurs suisses être généralement employés de préférence aux Allemands et même aux Français?

Ainsi le travailleur suisse est de bonne race, et son aptitude au travail, en tant du moins qu'elle peut tenir à des causes physiologiques générales, est décidément au dessus de la moyenne plutôt qu'au dessous.

Notre pays n'est pas dans une situation moins favorable quant à l'âge de ses travailleurs. L'âge moyen des décédés s'y élève à 34 ans, 3 mois, 13 jours; chiffre supérieur à ceux que présentent la plupart des autres pays de l'Europe.

Si donc les Suisses ne sont pas toujours et partout de bons travailleurs, on ne peut l'attribuer qu'à l'éducation qu'ils reçoivent, ou à des habitudes vicieuses qui sont elles-mêmes bien souvent le résultat d'une éducation insuffisante. M. Escher, dans sa déposition, attribue expressément la supériorité des ouvriers saxons à l'éducation très-soignée qu'ils reçoivent, et il ajoute que les meilleurs ouvriers se distinguent en général par la moralité de leurs penchants et de leur conduite, par un développement intellectuel et moral plus élevé, attestant une éducation plus complète ou mieux dirigée. Plus loin, il termine le juge-

[1] Un filateur anglais, avec une machine de 800 fuseaux, fabrique par jour 66 livres de fil n° 40, un français seulement 48.

ment un peu sévère qu'il porte sur les ouvriers anglais par ces mots : «Ceci, du reste, ne s'applique pas aux ouvriers anglais qui ont reçu de l'éducation, et l'on peut dire généralement que l'aptitude des travailleurs anglais donne la mesure de l'éducation morale qu'ils ont reçue. »

Ainsi se trouve confirmée par l'expérience une vérité à laquelle on arrive d'ailleurs par le simple raisonnement, savoir : que l'éducation n'est pas moins nécessaire pour former de bons travailleurs que pour former de bons citoyens et de bons pères de famille.

Il me répugnerait, je l'avoue, d'adresser ici aux ouvriers suisses des reproches qui pourraient avoir un retentissement fâcheux. Si, dans plusieurs de nos cantons, l'aptitude native des travailleurs est en partie neutralisée par une certaine brutalité de mœurs et de sentiments, ou par des habitudes vicieuses, notamment par l'ivrognerie, qui est la pire de toutes, parce qu'elle engendre facilement la plupart des autres, il n'y a guère de pays en Europe à la population desquels ce blâme ne soit plus ou moins applicable ; il n'y en a aucun peut-être où la cause de ces vices neutralisants soit aussi évidente et par conséquent aussi facile à extirper. Cette cause, c'est le manque d'éducation, et j'entends ici, par éducation, l'instruction qui développe les facultés morales de l'homme aussi bien que ses facultés intellectuelles, l'instruction qui, en même temps qu'elle étend et fortifie l'intelligence, élève aussi les sentiments, épure les goûts, inspire à ceux qui la reçoivent le respect d'eux-mêmes et le respect des droits d'autrui. Cette instruction, bien différente de celle que donnent la plupart des écoles primaires, constitue l'un des problèmes les plus importants de notre époque. Personne, je pense, ne contesterait aujourd'hui sérieusement que l'ignorance absolue chez le peuple soit un mal ; or l'instruction populaire, telle qu'on la trouve organisée presque partout, ne corrige ce mal qu'en produisant un mal tout aussi grave. A l'ignorance, elle substitue l'erreur ; à l'immobilité, l'instabilité ; au silence, le tumulte ; à l'engourdissement, la fièvre. Il faut trouver un passage entre ces écueils, une synthèse pour ces antithèses.

A l'œuvre donc, législateurs, publicistes, hommes d'Etat, promoteurs à un titre quelconque de cette civilisation matérielle, qui est devenue l'ambition principale, sinon unique de nos sociétés ! A l'œuvre ! car c'est d'un besoin économique, non d'un

intérêt moral que je vous parle. A l'œuvre ! car il ne s'agit pas de perfectionner l'homme, de le préparer à de hautes destinées; il s'agit vraiment de bien mieux que cela; il s'agit de former de bons travailleurs pour l'agriculture et pour l'industrie, de favoriser, d'accélérer la production et l'accumulation de la richesse dans notre pays et d'accroître ainsi la somme de bien-être dont nous jouissons. A l'œuvre ! car en organisant une bonne instruction éducative pour le peuple de nos villes et de nos campagnes, vous concourrez aussi efficacement, plus efficacement peut-être, à ce but favori de vos méditations et de votre activité, qu'en desséchant des marais ou en créant de nouvelles voies de communication.

Pour produire la richesse, il ne suffit pas de bons travailleurs; il faut aussi des capitaux, et les capitaux produisent d'autant plus que l'emploi en est mieux choisi et mieux dirigé.

Que tout homme qui comprend bien ses intérêts doive épargner sur ses revenus annuels, ne fût-ce que pour compenser les pertes éventuelles que l'avenir peut lui réserver, voilà certes une vérité en apparence bien élémentaire et bien généralement admise. Or, plus il se fera d'économies pareilles, plus s'accroîtra la masse du capital disponible pour la production ; car le capital ne peut se former qu'au moyen de l'épargne, et plus l'épargne est forte, générale, habituelle dans une société, plus le capital s'y accumule rapidement. Conclurons-nous de là que l'intérêt personnel des capitalistes nous garantit nécessairement une accumulation de capital aussi rapide que nous pouvons la désirer? Ce serait faire abstraction de causes très-agissantes, qui neutralisent dans ce cas la tendance résultant de l'intérêt personnel bien entendu.

Toute épargne implique, de la part de celui qui la fait, le sacrifice de certaines jouissances présentes, qu'il pourrait se procurer en dépensant tout son revenu ; elle implique, en d'autres termes, un certain degré d'abstinence. Epargner, c'est s'abstenir. On conçoit dès-lors l'influence que peuvent exercer sur l'épargne les mœurs générales d'un pays et les habitudes individuelles des capitalistes.

Notre pays présente à cet égard des diversités dont il n'est

pas facile de se rendre compte. La dissipation et l'épargne s'y partagent capricieusement le domaine des mœurs, produisent les contrastes les plus inattendus entre des cantons, ou tout voisins l'un de l'autre, ou adonnés aux mêmes genres d'industries. Un Vaudois, fort éclairé et fort compétent sur ce point, me disait, il n'y a pas longtemps : sur dix personnes aisées, prises au hazard dans ce canton, il y en a neuf qui dépensent tout leur revenu et quelquefois plus que leur revenu.» La même chose m'a été affirmée du canton de Zurich par des Zuricois non moins compétents. Dans les cantons de Genève et de Bâle, c'est la proposition inverse qui est vraie [1], quoique le premier ait tant de points de contact, sociaux et géographiques, avec le canton de Vaud, et que le second soit adonné aux mêmes industries que le canton de Zurich.

A ces habitudes de dissipation, qui font partie de mœurs déjà anciennes, s'en joignent d'autres, qui proviennent des circonstances du temps actuel. Le goût du luxe et du faste, apporté dans nos cantons par des étrangers, ou par des Suisses revenant de l'étranger, par ceux surtout qui en reviennent avec une fortune rapidement acquise, va s'étendant de jour en jour aux dépens de l'esprit d'ordre et de l'économie qui caractérisaient quelques-unes de nos populations. C'est en vain que les progrès de l'industrie rendent ces jouissances de moins en moins coûteuses ; le progrès des besoins factices marche encore plus vite, et se fortifie, se pare même de couleurs philanthropiques, aux yeux des classes qui en souffrent le plus, grâce à certaines erreurs économiques généralement répandues. On ignore, ou l'on affecte d'ignorer que c'est le revenu épargné et capitalisé, non le revenu dépensé, qui accroît le fonds destiné à l'entretien des travailleurs. Pour procurer à une centaine de marchands, de fabricants et d'ouvriers un gain facile et assuré pendant quelques semaines, on consomme en fêtes et en commandes ruineuses le capital qui aurait pu fournir une augmentation permanente de salaire et de bien-être à des milliers de familles.

Cette absence d'économie ne se fait pas moins remarquer

[1] Je devrais dire qu'elle *a été* vraie pour le canton de Genève, car j'ai tout lieu de croire que les mœurs, à cet égard comme à beaucoup d'autres, s'y sont fort altérées depuis vingt ans.

dans les dépenses collectives que dans les dépenses individuelles. Le luxe croissant que l'on déploie dans nos fêtes publiques est un sujet d'alarme pour beaucoup de gens, qui se demandent si la cordialité continuera de présider à ces réunions et d'en être l'âme, quand la simplicité, sa compagne habituelle, en aura été bannie.

Lorsque la dissipation est, comme dans les cantons que j'ai cités plus haut, un mal endémique et déjà ancien, c'est moins par le luxe proprement dit, c'est-à-dire par le raffinement et la multiplication des jouissances, qu'elle se manifeste, que par un ensemble d'habitudes et de penchants, qu'on ne peut guère s'expliquer à soi-même sans pénétrer dans l'intérieur des familles pour observer de près leur vie journalière; mais le fait n'en est pas moins notoire, et il est d'ailleurs suffisamment attesté soit par la modicité générale des fortunes, soit par le prix relativement peu élevé des propriétés immobilières, dans les pays dont il est question.

L'accumulation du capital pourrait donc, en Suisse, être bien plus rapide qu'elle ne l'est aujourd'hui. Avec plus d'ordre, plus d'esprit de conduite, plus de simplicité dans les goûts, plus de tempérance à l'égard des plaisirs de toute espèce, l'épargne annuelle pourrait s'y accroître dans une telle proportion, que le pays se trouverait bientôt, quant à l'abondance relative du capital, au niveau de l'Angleterre et se verrait en état de surmonter, par un emploi judicieux de cette abondance, toutes les difficultés qu'à rencontrées jusqu'à présent le développement de son activité industrielle et de son commerce.

— L'esprit de conduite, l'économie, la tempérance; morale que tout cela! Il y a bien longtemps qu'on nous enseigne et qu'on nous prêche ces vertus. Si vous tenez à être écouté, dites-nous quelque chose de plus nouveau.

— Morale, oui; mais économie politique en même temps; ou plutôt morale économique, morale fondée sur des motifs empruntés à la science de la richesse. Et n'est-ce pas là du nouveau? Nous nous sommes mis, consciencieusement et sans idée préconçue, à la recherche des moyens les plus efficaces d'enrichir notre pays, et voilà que nous rencontrons parmi ces moyens, d'abord une éducation morale, par conséquent chrétienne, puis des vertus que les catéchismes de nos écoles et les sermons de nos prédicateurs nous recommandent dans un inté-

rêt purement spirituel! Quoi de plus nouveau et de plus inattendu? Continuons nos recherches. Qui sait si nous ne découvrirons pas aussi l'héroïsme et le dévouement parmi les vertus économiques?

Ces mots : emploi judicieux, dont je viens de me servir, sont peut-être mal choisis, car ils sont loin d'exprimer toutes les idées qu'ils impliquent. Ce que j'entends par un emploi judicieux du capital, ce n'est pas l'emploi le plus avantageux dans le présent et pour le capitaliste ; c'est l'emploi le plus avantageux dans le présent et l'avenir pris ensemble, pour le capitaliste et pour la société entière dont il fait partie.

Si l'on isole le présent de l'avenir, on isole par cela même l'intérêt individuel de l'intérêt social, et ces deux intérêts peuvent se trouver opposés l'un à l'autre, car l'emploi le plus avantageux du capital, dans le présent, c'est celui qui donne au capitaliste le revenu le plus considérable avec le moins de risque possible, et il se peut fort bien qu'un tel emploi soit précisément celui qui profite le moins au pays du capitaliste, au pays dans lequel il a son principal établissement, sa famille, ses propriétés, c'est-à-dire auquel se rattachent tous ses intérêts d'avenir.

Lorsqu'un capitaliste suisse consacre une partie de sa fortune à commanditer une entreprise industrielle en Alsace, et en place une autre partie dans les fonds publics étrangers, il fait dans les deux cas, un emploi de son capital qui peut lui être avantageux dans le présent, mais qui, certes, ne l'est en aucune façon à son pays ; car le capital ainsi employé ne compte pas pour un centime dans la somme des capitaux productifs dont la Suisse dispose; il ne fournit pas à une entreprise quelconque de la Suisse pour un centime de salaires, de matières premières, ou d'instruments de travail.

Si l'on réunit au contraire l'avenir et le présent, si on les confond ensemble, l'intérêt social sera aussi confondu avec l'intérêt individuel. Devenus identiques l'un avec l'autre, ces deux intérêts n'en formeront plus qu'un seul. A qui en effet, profitera la prospérité future du pays, si ce n'est d'abord aux enfants du pays, surtout à ceux qui auront contribué directement à cette prospérité? La richesse d'un pays n'est que la richesse de ses habitants ; il n'en peut avoir d'autre. Enrichir un pays, c'est enrichir en premier lieu ces capitalistes, ces propriétaires, ces rentiers et cette masse des travailleurs, qui forment la population fixe et nationale du pays.

Les capitalistes qui placent leur fortune à l'étranger ne font qu'user d'un droit qui leur appartient, sans doute, et ce ne sera pas moi qui le leur contesterai. Malheur au pays, qui essaierait de refuser à ses habitants un tel droit, ou d'en rendre l'exercice trop difficile! car le résultat de pareilles mesures serait infailliblement, non de retenir les capitaux attirés au dehors par des placements avantageux, mais de faire sortir les capitalistes eux-mêmes, avec leurs capitaux et leurs revenus, de rendre par conséquent moins productif et moins avantageux l'emploi des capitaux que le pays conserverait. Non, l'intérêt personnel des capitalistes peut seul empêcher, d'une manière efficace et durable, l'expatriation des épargnes suisses, et s'il n'agit pas aujourd'hui assez fortement dans cette direction, c'est qu'il est partiellement neutralisé par diverses causes, qui se rattachent aux tendances et aux passions de notre époque.

La Confédération n'est pas, n'a pas été du moins, jusqu'à ces derniers temps, un Etat emprunteur; elle se distingue à cet égard et se distinguera probablement toujours des autres Etats, petits ou grands, du monde civilisé. La dette qu'elle a récemment contractée et celles qui grèvent les budgets de quelques cantons sont des dettes modiques, remboursables à des termes fixes et prochains, offrant par conséquent de faibles ressources aux chercheurs de placements. La propriété foncière, l'industrie manufacturière, les grandes entreprises de travaux publics constituent donc les seuls emplois intérieurs qui soient offerts aux capitaux suisses. Or, le dernier de ces emplois est notoirement moins lucratif que la plupart des placements de même nature qu'on peut faire à l'étranger, et les deux premiers exigent, pour être avantageux, un déploiement personnel d'activité de la part du capitaliste.

La propriété foncière rapporte peu à celui qui en dirige par lui-même l'exploitation avec l'esprit de conduite et l'intelligence que l'intérêt personnel développe ordinairement chez le riche propriétaire et avec les connaissances, générales et spéciales, que sa position lui permet d'acquérir. L'industrie manufacturière peut offrir, à ceux qui lui confient leurs capitaux, un intérêt assez élevé, et même une part dans ses bénéfices éventuels; mais ces avantages sont compensés, pour le prêteur de fonds et pour le commanditaire, par de grands risques, et dès-lors par un degré d'insécurité que ne présentent pas les placements offerts

par les fonds publics étrangers et même par certaines branches de l'industrie étrangère. Ce degré supérieur de risque tient en partie à la situation commerciale de la Suisse, en partie à l'imperfection, à la diversité surtout des lois qui régissent parmi nous la propriété mobilière et la transmission des valeurs. Notre situation commerciale sera l'objet d'un second chapitre, dans lequel j'examinerai en détail toutes les questions qui s'y rattachent. Quant aux lois civiles et commerciales, l'imperfection en pourra être corrigée par des actes législatifs, la diversité par des concordats entre les cantons. Comme il n'y a guère lieu d'espérer que ces deux sources d'insécurité seront prochainement taries, nous devons en accepter les résultats et reconnaître que l'activité personnelle est en général une condition de l'emploi des capitaux suisses dans le pays.

L'activité ! Ce n'est pas ce qui manque de nos jours, me dira-t-on. Mais le mouvement n'est pas toujours de l'activité. Je vois les hommes riches de la génération actuelle s'agiter, se démener, changer souvent de place; j'en vois peu se livrer à une occupation régulière et suivie, telle que la direction d'une grande propriété rurale ou d'une entreprise industrielle. Dans quels cantons, si l'on excepte ceux de Bâle, de Zurich, de St-Gal, trouve-t-on cette classe engagée personnellement et activement dans les industries nationales et dans la culture du sol national? Si elle déploie quelque activité, c'est dans la recherche des moyens de jouir, ou dans la recherche des moyens de s'enrichir sans travailler. Quelquefois un orgueil mal entendu, quelquefois l'inertie, la mollesse, le goût du plaisir détournent le rentier d'un travail auquel d'ailleurs il est mal préparé par son éducation.

Faire quelques études superficielles; promener quelque temps sa jeunesse de fête en fête et de ville en ville, puis se marier selon sa fortune et son rang, puis tenir maison d'après les us et coutumes de la coterie à laquelle on appartient, voilà le chemin que suivent trop souvent les heureux du siècle, la carrière qu'ils ont embrassée, celle qu'ils ambitionnent pour leurs enfants. Les labeurs journaliers qu'exigerait une carrière vraiment active et la responsabilité qu'elle ferait peser sur eux leur répugnent doublement, comme étant à la fois au-dessous de leur rang et au-dessus de leurs forces. L'affaissement moral, qui a déjà brisé leur existence politique, étend sur leur vie privée son influence délétère et les condamne à jouer le rôle insignifiant de

consommateurs oisifs, dans cette société nouvelle, où leur intelligence et leur fortune les appelleraient à remplir le rôle désormais le plus important. celui de producteurs actifs. Renonçant pour eux-mêmes et pour leurs fils, à l'influence, à l'ascendant moral, que leur procurerait la poursuite d'une carrière active, ils se privent en même temps, et de la saveur qu'un travail régulier donnerait à ces jouissances dans lesquelles s'use leur vie, et de la perspective séduisante d'assurer à leurs descendants, avec une fortune de plus en plus considérable, une position de plus en plus élevée. Aveuglés par l'intérêt du moment, ils lui sacrifient l'avenir de leur famille et l'intérêt de leur pays, comme si la fin du monde était proche, comme si leur sort présent et à venir ne tenait plus par aucun lien à l'existence et à la prospérité d'un pays ou d'une société quelconque.

Les capitalistes qui vivent de la sorte échappent-ils du moins à l'esprit du siècle, à cette passion d'acquérir de la richesse, qui est devenue le mobile dominant de toute activité individuelle? Non, ils en sont possédés comme tout le monde, et s'ils se distinguent en quelque chose dans cette poursuite universelle de la fortune, dans cette course au clocher qui caractérise notre époque, c'est par un peu plus d'impatience et un peu moins de scrupule. Acquérir le plus possible, dans le moins de temps et avec le moins de travail que possible, voilà le problème qu'ils se posent, et ils en trouvent la solution dans l'agiotage.

Il y a deux sortes d'agiotage, qui se distinguent l'une de l'autre, sinon par leur résultat économique, au moins par leur caractère moral.

L'agiotage de spéculation est un pur commerce, dans lequel, comme dans tout autre commerce, on achète pour revendre, avec l'espoir d'obtenir un prix de vente supérieur au prix d'achat. Seulement, cette différence du prix qui, dans le commerce ordinaire, dépend d'une demande généralement uniforme, ou sujette à des variations peu considérables, se trouve déterminée, relativement aux objets de l'agiotage, par une demande irrégulière, dont les oscillations, difficiles à prévoir, produisent des variations de prix plus fortes et plus inattendues. L'agioteur, comme le négociant, n'engage dans ses spéculations que le capital dont il peut réellement disposer; mais l'élévation de prix, en vue de laquelle il l'engage, dépassant de beaucoup le taux moyen des oscillations sur lesquelles le commerçant ordinaire

base ses calculs, ne repose en général que sur des hypothèses plus ou moins hazardées. Ce genre de trafic n'en est pas moins très-licite, et il devient parfois utile à la société lorsqu'il a pour objets des produits réels et consommables, dont le transport et la conservation exigent alors, il est vrai, un certain déploiement d'activité personnelle de la part des agents de l'entreprise.

Les capitalistes dont je parle ici ne paient jamais de leur personne et ne spéculent guères que sur des capitaux qui sont représentés, dans la circulation, par des titres facilement transférables, tels que ceux des emprunts publics et des sociétés par actions. Certains agents commerciaux, désignés à cet effet, leur épargnent tout le travail que peuvent nécessiter la vente et l'achat de ces valeurs circulantes. Le spéculateur ne fait qu'ordonner la vente ou l'achat, selon ses prévisions et dans la mesure des moyens que lui donnent sa fortune et son crédit.

L'agiotage aléatoire est un commerce fictif, dans lequel on spécule aussi sur une différence entre un prix d'achat et un prix de vente, mais sans accomplir réellement ni la vente ni l'achat. C'est un pari, dont l'enjeu n'est pas même déterminé d'avance. Le joueur qui met sur une carte mille francs qu'il possède, ou qu'on lui prête, ne peut perdre, si la fortune lui est contraire, que ces mille francs; celui qui fait un marché à terme, sur des valeurs qu'il ne possède pas et que personne ne lui prête, ne sait jamais à quelle somme peut s'élever sa perte.

Les deux agiotages ont ceci de commun, qu'ils n'enlèvent point à la production le capital réel dont elle a besoin; ils ne font que détourner ce capital de certains emplois, et ils sont notamment, ce qui nous importe le plus ici, incompatibles avec l'exploitation personnelle du capital par le capitaliste.

Dans la spéculation, ce ne sont point les capitaux réels qui se vendent et s'achètent, ce sont des espèces ou des titres, ne représentant que le droit de disposer du capital. Le capital mis en œuvre dans une usine ou sur un chemin de fer continue d'être exploité sans interruption ni diminution quelconque, pendant que sa valeur, divisée en actions, circule sans relâche et passe dans mille mains différentes. Les titres en circulation ne représentent même souvent que le droit de percevoir les in-

térêts d'un capital qui n'existe plus et dont le gouvernement, qui l'a emprunté et consommé, ne promet point la restitution.

Mais le spéculateur a besoin, pour ses opérations, de valeurs facilement transférables, ce qui exclut de sa part toute exploitation personnellement active du capital ainsi appliqué. L'homme qui dirige une entreprise agricole ou manufacturière ne peut pas transformer en valeurs circulantes le capital qu'il emploie sous forme de matières premières, d'instruments de travail et de salaires, et qu'il a besoin de trouver constamment à sa disposition sous ces diverses formes.

Le joueur doit également disposer d'un capital facilement transférable, pour les cas où la chance tourne contre lui; et d'ailleurs, l'agiotage aléatoire exige un déploiement d'activité, qui suffit pour absorber le temps et les facultés de l'agioteur. C'est plus qu'une occupation; c'est une préoccupation, qui va croissant d'ardeur et d'intensité à mesure qu'on s'y livre. On ne touche pas impunément à l'engrenage des passions cupides; si l'on y met un doigt, le corps y passe tout entier.

Le spéculateur ne hazarde le plus souvent qu'une faible partie des sommes dont sa fortune et son crédit lui assurent la disposition, car les valeurs qu'il achète ne se déprécient en général que par degrés, et il demeure toujours libre de les revendre avant que sa perte ait dépassé certaines limites. Le joueur hazarde tout ce qu'il a en vue d'une éventalité dont il n'est plus libre d'éloigner ou de rapprocher le terme, ni de modifier le résultat définitif.

Les gains du spéculateur peuvent être le produit de la coopération effective d'un capital réel, puisque la hausse des valeurs qu'il possède peut résulter d'un accroissement de profit dans les entreprises dont ces valeurs représentent le capital. Les gains du joueur ne sont jamais que des faits de circulation, de purs déplacements de valeurs, qui impliquent des pertes égales pour les joueurs adverses.

L'agiotage aléatoire est un jeu illicite, et c'est le pire des jeux illicites, parce qu'on y hazarde plus que dans tout autre, et parce que la déchéance morale du joueur y est aggravée par une atteinte portée à la morale publique.

Quel spectacle, dans un pays tel que le nôtre, que celui de ces fortunes acquises par un coup de dé et fastueusement étalées au milieu d'un peuple de travailleurs! Quel démenti donné

à tout ce qui s'enseigne, se prêche, s'écrit de nos jours, pour mettre le travail en honneur, pour le faire envisager comme un devoir envers nous-mêmes et envers nos semblables, comme une condition indispensable de la prospérité de notre pays! Quelle leçon pour cette classe nombreuse qui se voit condamnée par sa pauvreté à un labeur incessant, et à laquelle nous nous efforçons de rendre la propriété respectable en la lui représentant comme une récompense de l'économie et du travail ! [1]

La quantité d'épargnes suisses que l'agiotage enlève aux emplois productifs intérieurs, et surtout le nombre de capitalistes suisses qu'il détourne des carrières utilement actives, dépassent probablement de beaucoup les effets de même nature qu'on pourrait attribuer à l'inertie seule. L'agiotage de spéculation, il est vrai, emploie toutes les valeurs qui se trouvent sur le marché général, par conséquent aussi des valeurs suisses; mais celles-ci figurent, parmi les valeurs cotées, dans une proportion si faible, qu'elles ne forment probablement pas un dixième des capitaux employés par l'agiotage.

Les penchants propres à la classe riche, combinés avec la passion dominante de notre époque, suffisent-ils pour expliquer de tels effets? Non ; ces mobiles doivent une partie de leur efficacicité à l'absence d'un sentiment, qui les neutraliserait dans bien des cas, s'il était encore aussi généralement répandu qu'il l'a été jadis. Le sentiment dont je parle, c'est l'attachement au pays, qui produit et implique la confiance dans l'avenir du pays.

Voilà un reproche bien grave, me dira-t-on, et bien peu mérité, ajoutera-t-on peut-être. On va voir qu'il est moins grave en réalité qu'en apparence, et qu'il retombe en définitive bien moins sur les individus auxquels il semble s'adresser, que sur la communauté entière dont ils font partie.

Et d'abord, j'ai dit l'attachement au pays, non l'amour de la patrie. Dans le patriotisme, en effet, il y a deux sentiments ; l'un tout-à-fait instinctif, l'autre plus ou moins raisonné, et le second peut s'affaiblir sans que le premier perde sa force.

L'amour de la patrie est le sentiment instinctif; il embrasse les personnes et les choses, le caractère physique et moral, le passé

[1] Le spectacle dont il s'agit est rare en Suisse, me dira-t-on jusqu'à présent, peut-être. J'accorderai même qu'il est parfaitement inconnu dans les montagnes d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald.

et le présent du pays qui nous a vus naître. Pur de tout calcul, indépendant de toute réflexion, il allume dans nos cœurs un feu qui ne s'éteint plus, quoique l'âge et les circonstances puissent quelquefois l'amortir. Viennent pour la patrie des jours d'alarme et de péril et l'on verra cet instinct se réveiller alors qu'il paraissait le plus engourdi, inspirer aux âmes les plus vulgaires de nobles sacrifices, et aux âmes d'élite ces beaux dévouements dont un peuple ne laisse jamais périr la mémoire.

L'attachement au pays est un sentiment raisonné, qui a pour objets les institutions, les lois, les mœurs, plutôt que les choses visibles et les hommes. Il juge, il apprécie, en partant de certains principes, de certaines données morales, que la conscience et souvent aussi l'éducation lui fournissent. L'injustice et la déraison l'affaiblissent; l'oppression et l'anarchie peuvent le détruire entièrement; avec lui s'affaiblit ou disparaît en même temps la confiance dans l'avenir du pays.

Que ces deux sentiments soient indépendants l'un de l'autre, c'est un phénomène moral qui ne doit pas nous surprendre, car il se produit dans toutes les affections humaines. Pour ne parler que de l'amitié, n'est-il pas vrai que nous conservons, pour ceux de nos amis d'enfance dont la conduite ou les principes nous répugnent le plus, un fond de tendresse, que la main du malheur s'appesantissant sur eux, ou un appel énergique adressé par eux à notre vieille affection fait revivre presque toujours, en dépit de nos répugnances, en dépit d'un éloignement prolongé et d'une mésestime qui va presque jusqu'au mépris ?

L'attachement au pays est aussi fondé sur un certain degré d'estime pour ses institutions, ou sur une certaine conformité de principes et de tendances avec la classe qui le domine et le gouverne. Ce fondement supprime, l'amour de la patrie peut subsister encore, comme la tendresse pour un ami qu'on a cessé d'estimer ; mais c'en est fait de l'attachement raisonné, et par conséquent de la confiance qu'un tel attachement peut seul inspirer dans l'avénir du pays.

Quand le patriotisme perd ainsi un des éléments qui le constituent, à qui doit-on l'imputer ? Evidemment au pays seul, non aux citoyens dont il a cessé de mériter l'attachement ; car il n'y a pas de sentiments plus involontaires que l'estime et la confiance.

Je ne parle point ici des devoirs qu'impose le patriotisme ; je parle d'actes qui découleraient logiquement et naturellement d'un certain degré d'attachement au pays, et je dis que, là où ces actes n'ont pas lieu, c'est la faute du pays, qui a cessé de mériter l'attachement et la confiance dont ces actes eussent été les conséquences nécessaires.

J'ai déjà montré que l'intérêt personel bien compris devrait suffire pour porter le capitaliste à faire valoir lui-même ses capitaux dans son pays, ou tout au moins à les y engager comme bailleur de fonds dans quelque entreprise industrielle ; mais cela n'est vrai que sous certaines conditions. L'homme qui engage ainsi sa fortune et peut-être sa personne, obtiendra-t-il la position et les avantages qu'il s'en promet ? Le séjour dans son pays ne lui est-il point pénible, ne menace-t-il point de lui devenir odieux et intolérable ? Peut-il compter avec certitude, pour le présent et pour l'avenir, sur le maintien non interrompu de l'ordre et de la sûreté, sur le règne paisible des lois sous la protection desquelles sa fortune sera engagée ?

Les capitaux engagés sans garanties suffisantes, ou exposés à se voir compromis par de graves perturbations de l'ordre public, courent par cela même la chance de ne profiter ni au pays dans lequel ils seront engagés, ni aux travailleurs qui les exploiteront ; de sorte que le patriotisme, en pareil cas, ne fournirait pas de motifs suffisants pour neutraliser les suggestions de l'intérêt personnel.

Les idées ont joué un grand rôle, sans doute, dans les révolutions qui ont agité et transformé la Suisse ; mais elles n'y ont pas toujours rempli le rôle principal et n'y ont jamais été seules en scène. Des passions haineuses, provoquées par un régime trop longtemps maintenu de priviléges et d'inégalités politiques, puis fermentées et entretenues avec soin par la démagogie, ont concouru puissamment à l'œuvre dont nos institutions actuelles sont le résultat. Or la haine, quand elle est collective, quand elle s'applique à une classe active de citoyens, survit aux révolutions et aux réformes dont elle a été le mobile ; elle dure aussi longtemps que la classe elle-même qui en est l'objet, aussi longtemps que des intérêts collectifs, des souvenirs communs, des positions et des mœurs distinctes continuent de caractériser comme classe, dans l'ordre social, les hommes qui ont cessé d'en former une dans l'ordre politique.

De la haine à l'injustice, il n'y a qu'un pas : le parti qui do-

mine et qui gouverne en Suisse n'est-il jamais injuste envers les hommes des partis vaincus et dominés, injuste dans les rapports sociaux sur lesquels s'étend son influence, injuste dans la distribution des emplois, injuste dans les lois qui émanent de lui directement ou indirectement ? De la haine au mépris des lois qui protègent ceux qu'on hait, la distance n'est pas grande non plus : le peuple, excité par des meneurs intéressés, ne l'a-t-il pas franchie parmi nous plus d'une fois ?

Il y aurait sur de telles questions de tristes réponses à faire. Je m'en abstiens, car j'ai hâte de quitter le terrain brûlant sur lequel mon sujet vient de m'amener.

Je dois d'ailleurs reconnaître que les passions dont je parle ont déjà perdu de leur violence, et que leurs déplorables effets tendent sensiblement à s'atténuer, dans plusieurs cantons, sous l'influence d'idées moins absolues et de sentiments moins exclusifs. L'état présent des choses suffit encore, cependant, pour expliquer, disons-le franchement, pour fortifier la répugnance qu'éprouvent beaucoup de nos capitalistes à remplir, dans la production et en général dans le mouvement économique de notre pays, le rôle dont l'intérêt de leur pays et leur propre intérêt les appelleraient à se charger [1].

Voilà donc de nouvelles vertus à signaler, sur le chemin où nous a conduits la recherche de nos intérêts économiques. La justice chez les gouvernements, le respect des lois chez le peuple. Vertus précieuses! la première, assez rare dans les démocraties, surtout dans les petites démocraties, où des haines et des rancunes personnelles enveniment trop souvent l'antagonisme des partis; la seconde, heureusement plus commune, au moins chez certaines races, tellement nécessaire, partout, au développement économique des sociétés, que les progrès d'un

[1] Les emprunts que divers gouvernements cantonaux ont si facilement obtenus ne prouvent rien, si ce n'est qu'on agiote sur les valeurs suisses comme sur les autres. On pourrait tout au plus en conclure qu'il règne parmi les capitalistes une certaine confiance dans le bon sens et l'honnêteté de la démocratie suisse. On la croit incapable de manquer à des engagements pécuniaires contractés en son nom. Mais la démocratie athénienne, contrairement à l'opinion qu'on se forme souvent, était admirable aussi d'honnêteté et de bon sens, ce qui ne l'avait pas empêché de rendre l'existence des riches insupportable, en leur refusant toute justice et en les privant de toute sécurité. La démocratie peut, sans être banqueroutière, se montrer injuste et oppressive envers ceux qu'elle regarde comme ses ennemis; honnêtement injuste et sagement oppressive !

peuple dans la production des richesses pourraient donner la mesure de son respect habituel pour les lois.

Ainsi la moralité publique et privée, la moralité du gouvernement et des individus, est une chose économiquement utile, une chose utile autant que belle, propre à nous enrichir et à nous procurer le bien-être, aussi bien qu'à nous préserver de la décadence et de l'animalisme !

Avant d'en finir sur les intérêts de la production, il me reste à dissiper un doute qui a pu s'élever dans l'esprit de mes lecteurs : Suffirait-il que la Suisse pût disposer d'un capital plus considérable, pour qu'elle accrût dans la même proportion ses productions annuelles et qu'elle se trouvât en définitive plus riche et plus prospère ?

A.-E. Cherbuliez.

(La suite au prochain n°.)

LA MADONE DE PIOGRE

CONTE VRAI.

EPIGRAPHE

Dic mihi, Maria, quid vidisti in via?

I

Il vivait autrefois en Allemagne, un musicien nommé Ulric, lequel était beau, riche, honoré, plein de talent et myope. Il ressemblait, avec ses yeux effarés, ses regards vagues, sa barbe soyeuse et son profil rêveur, à un jeune prophète en contemplation. A quinze ans il avait fait une symphonie; il eût été célèbre à trente. Mais vint une révolution qui l'emporta dans ses courants.

Il mit en musique une marseillaise allemande où il était question d'immensité bleue et de mal du ciel. Il obtint un succès d'enthousiasme. Son roi l'invita à dîner avec un premier savant qui était en train d'écrire quatre volumes sur le monde, un deuxième savant qui avait constaté la hauteur de toutes les pyramides, et un troisième savant qui savait trop de choses pour en dire une seule, tous trois réels conseillers privés. Au dessert, après boire, dans un moment d'effusion, le monarque entonna l'hymne national. Les savants légèrement endormis firent chorus et, par surcroît de faveur, le musicien, qui ne prisait pas, reçut de son maître et seigneur une tabatière.

Si bien que, l'année suivante, les opinions s'étant légèrement modifiées, on trouva cette musique entachée de démagogie et de socialisme, et Ulric fut banni de son pays à perpétuité.

Il dut cette disgrâce à sa myopie. Un jour de bagarre, il avait vu un militaire passer à cheval en tenant à la main le drapeau national. Il crut que ce militaire était le roi, l'ayant vu chevaucher l'année précédente, en un costume, sur une monture et avec une bannière analogues. Il tira donc et agita son chapeau sur le passage du cavalier.

Hélas ! ce n'était plus le roi, mais un révolutionnaire couleur de sang qui prêchait les barricades comme un moment nécessaire de la soi-conscience niant la négation du *moi* nié par le *non-moi*.....

Aussi deux constables vinrent droit à Ulric et comme il ne les voyait pas, l'atteignirent bien vite. On évoqua ses précédents, on se rappela l'hymne national, on retrouva la tabatière, on fit observer avec indignation que ce misérable avait été comblé par la munificence du souverain. Et lorsqu'il voulut s'excuser en expliquant son erreur, on regarda sa justification comme un sarcasme odieux qui aggravait son crime.....

Et c'est ainsi qu'Ulric fut proscrit honteusement, pour avoir cru saluer son roi.

Dès lors il mena une vie plus que nomade. Chassé de pays en pays par les polices amies ou alliées de son gouvernement, poussé, ballotté, secoué, rejeté d'une vague à l'autre par les orageux reflux des contre-révolutions, il finit par s'engraver un beau jour dans un bas-fond républicain — où on le laissa tranquille.

Mais, durant cette course hâtive à travers le monde, il avait eu le temps, dans un musée, de devenir éperdûment amoureux. Il s'était arrêté douze heures, en deux fois, dans une ville où il lui avait été concédé de rester deux jours, devant un tableau suave, naïf, minutieux, tranquille, une vierge peinte par un vieux maître allemand.

Il arriva, plein de cet amour, dans la commune de Piogre.

Ici le conteur doit lutter centre le scepticisme d'une part, et l'ignorance de l'autre. Il sait que les doctes ont nié l'existence de Piogre, comme on nie tout dans le siècle incrédule où nous vivons. De son côté, le vulgaire, reléguant cette localité dans une géographie fantastique, a fait de Piogre une cité fabuleuse, habitée par je ne sais quel maréchal-ferrant légendaire, dont l'occupation manque de réalité.

Mais Piogre n'est pas une fiction, Piogre existe. Ce n'est, de

vrai, qu'un endroit subalterne et un peu sacrifié au chef-lieu trop voisin (il n'en est éloigné que d'une demi-lieue), — mais ce n'en est pas moins une ville très-réelle, très-actuelle, où quelques milliers d'hommes et de femmes travaillent, souffrent, bâillent, se battent, se pendent, se marient, aussi bien ou aussi mal qu'ailleurs.

Donc Ulric se trouva un beau jour à Piogre. La ville lui plut, parce qu'elle ressemblait à celle où il était né. Les rues s'y alignaient avec la même monotonie, larges, ennuyées, vides, à maisons basses, à boutiques rares et dégarnies, à pavés disjoints et cahotants. Deux places s'y ouvraient d'un air hébété devant deux temples aussi niais l'un que l'autre et quelques arbres boudeurs y poudroyaient mélancoliquement. Il n'y avait de joli dans la ville que ce qui n'en était plus : d'un côté un bras de torrent qui semblait accoudé sur elle, de l'autre un bras de campagne qui l'enlaçait à demi, une allée verte et touffue le long d'un canal — puis, à l'horizon, la montagne.

Mais ce ne fut point là ce qui ravit Ulric. Au contraire, il aima d'abord Piogre en soi, le Piogre maussade et hargneux, les arbres grognons, les maisons, les temples, tout ce qui ressemblait à l'ennui natal. Il en voulut à l'eau courante de rouler si copieuse, en ondes blanchâtres, dans son large lit; il l'eût désirée minée et noire comme un filet d'encre, dans une rigole en pierre : tel était le ruisseau de son pays. La montagne si splendidement drapée de pourpre au coucher du soleil lui obstruait l'horizon. Mais une hideuse maison lui arracha des larmes.

Cette maison était la plus laide de Piogre, où il n'y en a que de laides. Elle paraissait peinte en poussière, les persiennes étaient grises, le toit bourbeux. La porte s'ouvrant sur la rue se montrait d'un rouge si crû, qu'elle dégoûtait d'y heurter. La maison se composait de deux étages et d'un grenier, chaque étage avait deux fenêtres, la porte bâillait au dessous, flanquée de deux petites lucarnes à l'entresol, derrière lesquelles, de la rue, on ne voyait que des toiles d'araignée sur un fond noir.

Ulric s'arrêta devant ce taudis et poussa un cri de joie. Puis il resta un long moment en observation devant ce miracle de l'art.

A l'une des quatre fenêtres de la maison, il avait reconnu, copiée en chair et en os, la vierge de la peinture allemande.

Grâce à Dieu, sa contemplation put se prolonger sans ameuter

la foule. Piogre est un endroit qui semble inhabité; c'est une rare exception qu'une tête y paraisse un instant, dans l'encadrement d'une croisée. Les rues restent solitaires de l'aube au soir, sauf à l'heure du diner où les gens se croisent en rentrant au logis et le dimanche où la population se donne rendez-vous sur les places au sortir de l'église. Les hommes sont au travail ou au café, les femmes au ménage ou à la médisance; quant aux filles, on n'en voit pas. Il en est pourtant, et de belles, mais celles qui ne se conduisent pas trop mal se conduisent trop bien, on ne les surprend nulle part.

Elles se marient quelquefois, mais comment ! L'épouseur ne choisit pas une fiancée, il choisit un beau-père. Parmi ceux qui qui passent pour avoir des filles à placer, s'il trouve un bonhomme à sa convenance, bien famé, bon diable, ayant une vigne ou du foin, au moins dans ses bottes, le garçon nubile en devient épris, et, l'accostant un jour, il lui offre une atroce boisson du pays, faite avec du houblon. Le bonhomme accepte. Enhardi par ce premier succès, le garçon commande une seconde cruche, et dit en versant : — Holà, père Bernard, je voudrais bien *marier votre demoiselle.* — Le père Bernard boit d'abord, puis compte sur ses doigts, supputant les qualités du jeune homme. S'il y en a gros, il répond : tope ! On fait venir une troisième cruche, et l'on discute les conditions du contrat. C'est quelquefois long, chaudement débattu, les cruches se multiplient ; — enfin, quand tout est vidé, le liquide et le différend, c'est chose faite ; il ne reste plus qu'à payer la consommation, en compte à demi, s'entend, comme de juste.

L'épouseur est alors introduit dans la maison — il a le droit de *fréquenter*, encore un joli mot de Piogre. La ville entière est dans le secret, avant que la jeune fille soit prévenue. La fréquentation lui révèle tout le mystère et, comme il faut, bon gré mal gré, que le garçon lui plaise, elle le trouve charmant s'il n'est pas idiot ni difforme : c'est ce qu'on nomme un mariage d'inclination.

S'il est difforme ou idiot, elle ne l'en épouse pas moins : cela s'appelle alors un mariage de convenance.

Un fait surtout m'a stupéfié dans les mœurs de Piogre : à quel point elles ressemblent aux mœurs de tous les pays.

Ulric resta donc quelque temps arrêté devant sa vierge vivante. Puis avisant à trente pas de là, sur la place, une forme humaine qui passait entre les arbres, il fondit sur elle et lui demanda, dans le patois du pays quelle était la belle personne qu'il avait vue aux fenêtres de cette horrible maison.

Par bonheur l'homme qu'avait accosté Ulric était le bourgeois le plus poli de Piogre. Petit, rond, vieillot, à cheveux teints, à tête rouge et fine, cravaté de blanc, jaboté de frais, vêtu d'un habit bleu à boutons jaunes, d'un pantalon collant en nankin blanchi, chaussé d'escarpins à boucles et détestant le tabac à fumer, il semblait né pour faire le quatrième au whist d'une marquise octogénaire. Il s'appelait probablement Philidor.

Ce vieillard regarda Ulric avec une sorte de stupeur, mais n'ayant jamais eu à se reprocher, envers un nouveau venu, la moindre inconvenance, il salua et dit :

— Je ne sache pas, monsieur, qu'il y ait dans cette maison aucune personne du sexe digne de l'épithète que monsieur m'a fait l'honneur de proférer, si ce n'est une artiste...,.

— Mariée ? interrompit Ulric.

Philidor salua et dit :

— Pardonnerez, monsieur, *demoiselle*. Monsieur est étranger, sans doute, et vient voir les curiosités du pays. Et monsieur n'aura pas à s'en repentir, car, sans offrir les avantages sociaux d'un grand centre, cette localité ne laisse pas d'avoir.....

— Elle est artiste ? reprit Ulric.

Philidor salua et dit :

— Oui monsieur, mais elle a reçu, j'ose l'affirmer, une éducation physique, intellectuelle et morale fort au dessus de son état et de sa condition. Cette localité, disais-je, ne laisse pas d'avoir des monuments druidiques d'une antiquité.....

— Comment s'appelle-t'elle ?

— Piogre, d'un mot grec indiquant la férocité des Allobroges qui l'occupaient du temps de Jules-César.

— Je vous demande le nom de cette jeune fille....,

Philidor salua plus bas et répondit :

— Marie.

Marie ! S'écria Ulric avec une explosion de joie. C'était le nom qu'il espérait, celui du tableau, celui de la vierge. Il quitta brusquement Philidor et courut devant lui, la tête en l'air, consultant les écriteaux des maisons. Il entra dans la première

auberge venue, monta jusqu'au premier, s'y mit à la fenêtre et n'en bougea plus.

Philidor était resté sur la place son chapeau à la main, le corps tendu en avant vers un salut inachevé, la bouche béante, jamais rien de pareil ne lui était advenu depuis soixante ans qu'il était au monde. Enfin, s'étant assuré qu'il ne dormait pas, il remit son chapeau sur sa tête et, pour la première fois de sa vie, n'alla pas compter le nombre d'écrevisses que les pêcheurs de Piogre tirèrent cette heure là du canal.

II

Or il y eut une fois un jeune homme de grasse bourgeoisie qui s'appelait Eugène et avait du cœur. Riche de naissance, élevé soigneusement, il pouvait aspirer aux mains les plus pleines et les mieux gantées, mais il prit trop garde à une jeune ouvrière qui venait souvent, de Piogre au chef-lieu où il demeurait, travailler dans sa maison. Les mœurs du pays admettaient la lingère à la table de famille et le travail de l'aiguille la plus laborieuse permet aux lèvres de sourire et au cœur de se donner. Tant que la travailleuse, tout en laissant ses doigts tournoyer le long des ourlets ou serpenter à travers les reprises, sentit bientôt son jeune sang lui monter à la tête, elle dût maintes fois la lever pour la rafraîchir..... Un jour enfin son ouvrage lui tomba des mains et elle ferma les yeux.....

Depuis lors Eugène ramena tous les soirs, de la ville où elle venait tous les matins, jusqu'au pont où commençait Piogre, la belle jeune fille aux cheveux dorés. Il l'attendait sur la route en marchant à pas lents, elle arrivait bientôt derrière lui, elle lui prenait le bras, et ils s'en revenaient, seuls tous deux, sous les platanes. Le chemin était désert et sombre ; ils faisaient une demi-lieue en deux heures et, quand ils voyaient le fanal du pont, ils disaient : Déjà !

Mais les journées s'allongèrent et un soir de mars où ce n'était plus nuit close à l'heure où rentrait la jeune fille, un coup de bise vivement cinglé souleva mal à propos son double voile.....

Si bien que le lendemain tout Piogre et la moitié du chef-lieu se couvrirent la face et crièrent comme des Pharisiens contre ces pauvres enfants qui étaient pourtant sans péché.

Il en résulta qu'Eugène fut banni par sa famille dans un pays peu éloigné, nommé Franchâtel, où florissait une école célèbre. Il y fit tristement de nouvelles études : il vécut solitaire et désespéré. Il ne prit plaisir qu'à s'enfoncer dans une église à de certaines heures où, accroupi dans un coin, il semblait mort. C'était quand les orgues mugissaient en larges harmonies. En ces moments là tout son être n'était plus qu'une vibration.

La jeune fille resta confinée dans sa maison, honnie, méprisée, montrée au doigt pendant dix ans. Un jour vint un homme qui la sachant riche (elle avait été dotée par la famille d'Eugène) la voulut épouser. On la força d'épouser cet homme. Il était violent, égoïste, ivrogne, il lui mangea tout, il la faisait travailler, de nuit, pour payer son vin..... Et le monde disait : elle est encore bien heureuse.

Un matin, cet homme fut trouvé mort dans un fossé. Il laissait une maison vide et de grosses dettes. La veuve les paya toutes de ses veilles, en moins d'un an. Alors seulement elle trouva grâce. A tout péché miséricorde, dirent les créanciers satisfaits.

Mais elle en devint aveugle. On la vit un jour au chef-lieu, dans un carrefour, les yeux fermés, la main tendue, avec une enfant de trois ans dans les bras.....

Tout-à-coup la pauvresse tressaillit en sentant dans cette main qu'elle tendait non le coup sec et froid de l'obole qu'on y jette, mais la pression d'une autre main connue dès longtemps, reconnue aussitôt, toujours aimée.....

Eugène revenait de la ville aux orgues d'où il n'était pas sorti depuis vingt ans. Une révolution ayant fermé l'école et persécutant ceux qui en avaient été, il se trouvait maintenant proscrit, sans famille, et ne savait où renouer sa vie. En reconnaissant l'aveugle qui lui demandait l'aumône, il se vit un nouveau devoir à remplir.

Il prit donc l'enfant sur un bras, tendit l'autre à la mère et retourna avec elle dans le chemin d'autrefois, sous les platanes. Mais elle était flétrie, vieillie avant le temps et il était prêtre. Le monde les vit ensemble et ne dit plus rien.

Eugène se consacra tout entier à cette petite fille qu'il appela Marie. De la passion qu'il avait eue pour la mère, il se fit une paternité qu'il répandit sur l'enfant. Il se pencha sur cette âme et se plut à la rendre belle. Il la regarda du cœur, la réchauffa

de ses émotions, la berça des saintes mélodies que l'orgue lui avait enseignées ; il apprit à l'enfant tout ce qu'elle pouvait apprendre, il apprit lui-même pour elle tout ce qu'elle devait savoir ; il acquit, pour le lui donner, le sens suprême qui manquait à sa propre existence, toute de rêverie et de passion ; il la fit instruire dans un art qui, sans lui déflorer l'âme, lui donnât du pain, car il n'avait ni le droit, ni le pouvoir de lui en offrir. En devenant prêtre, il s'était laissé extorquer ses biens par sa famille et vivait d'une maigre pension qu'on lui faisait, presque par charité.

Et l'enfant grandit sous cette paternité de cœur ; elle devint jeune fille, elle devint belle. Elle vivait ignorée, ne paraissant que bien rarement aux fenêtres qui donnaient sur la rue. Mais la maison, laide d'un côté comme la ville, était riante de l'autre comme le pays. Sur le derrière, elle avait des croisées ouvertes au soleil et regardait le ciel, les arbres, les pentes qui descendaient vers l'eau, le coude du torrent, les falaises dressées sur l'autre bord, et, au fond, la montagne sombre avec des reflets bleus. C'était à l'une de ces croisées que travaillait Marie. L'indiscret qui l'aurait surprise à l'ouvrage n'eut pas su tout d'abord ce qu'elle faisait. Elle avait devant elle une cassette entr'ouverte où se glissaient furtivement ses regards et sa main, comme si elle épiait un secret ou comptait un trésor. Elle restait ainsi de longues journées, puis, un beau matin, à l'heure où venait le prêtre, elle ouvrait tout-à-fait la cassette et laissait voir ce travail si patiemment caressé. C'était une plaque grande comme une main d'enfant, où, copiant des lithographies et devinant les couleurs absentes, la jeune artiste peignait sur émail, comme on les aurait vues à travers une lorgnette retournée, les adorables mères de Raphaël.

Le soir elle se mettait au piano, car elle avait un piano, celui d'Eugène et elle chantait d'une voix fraîche et claire, sur des paroles possibles, des musiques de Mozart et de Bellini. Quand elle entonnait une mélodie, le prêtre joignait les mains et priait sans paroles et la mère qui tout le jour, avec une tristesse affreuse qu'elle ne montrait pas (c'était pour elle une grande pitié de ne point voir les peintures de son enfant) travaillait dans cette solitude affreuse où sont condamnés les aveugles — la mère ouvrait alors les yeux et l'on eût dit qu'elle voyait.

Ce fut ainsi qu'ils vécurent tous trois, ceux qui s'étaient aimés

autrefois ne parlant jamais du passé, par une convention tacite, comme si la blonde enfant qui s'était mise entr'eux leur avait fait oublier cette douloureuse histoire, pour les réunir plus gravement dans un nouvel amour. Et ce fut ainsi que grandit Marie, toute jeune encore et déjà femme, car la pauvreté l'avait mûri avant le temps et le malheur ayant interverti les rôles en cette famille étrange, c'était l'enfant qui soignait la vieille femme et la nourissait du pain gagné par son travail. Marie était vierge et paraissait mère et cette maternité virginale était une harmonie de plus entre la beauté de sa personne et la sainteté de son nom divin.

Un soir d'hiver qu'ils étaient ensemble, une lettre qui venait de Franchâtel tomba tristement dans les mains du prêtre. C'était un de ses amis qui, sentant venir sa dernière heure, le priait de venir la passer près de lui.

Eugène dut partir sur le champ, par un froid rigoureux. La séparation, pleine de pressentiments, fut navrante. La vie change à chaque heure et le bonheur coupé ne se renoue plus. Eugène cachait peut-être en lui, dans le calme des dernières années, si heureuses entre ces deux femmes, un de ces mystères physiques, ennemis terribles qui tuent et ne se dévoilent que lorsqu'ils ont tué. L'émotion des adieux lui fut une secousse violente. Il partit souffrant, il arriva malade, il tomba mourant au chevet de l'ami qui l'avait appelé — et qui lui ferma les yeux.

III

Cependant, si Philidor n'était pas allé compter le nombre d'écrevisses retirées cette heure là du canal, il ne resta pas les bras croisés sur la place, à bayer aux corneilles. Il courut tout droit vers la demeure qu'Ulric lui avait désignée et baissant une ingénieuse petite bascule qui levait le loquet de la porte extérieure, il entra résolument dans la maison.

Mais il se garda bien de frapper à la porte de Marie. Philidor se serait jeté la tête la première dans le canal, plutôt que de manquer aux convenances, et il eût cru agir en libertin de bas étage en se présentant, lui garçon, sans préméditation conjugale, dans la gynécée d'une *demoiselle à marier*.

Il avait, il est vrai, passé la soixantaine, mais il ne s'en croyait pas moins compromettant, et, s'étant voué au célibat par fidélité à un portrait qu'il tenait soigneusement caché dans la cuvette de sa montre (une femme rondelette au chignon pyramidal, vêtue d'un fourreau de parapluie et portant sa ceinture immédiatement au dessous des bras), il n'aurait point risqué de commettre un parjure en s'aventurant à l'étourdie chez une enfant dont il eût pu sans peine être le grand-père.

Mais il alla chez une autre personne moins dangereuse qui occupe l'autre moitié de l'immeuble, sa propriété patrimoniale et qui s'appelait mademoiselle Héloïse de la Sagaterie, du nom d'une terre qu'elle possédait non loin de Mieufiz.

Mademoiselle Héloïse avait eu vingt ans et une beauté célèbre. Elle en avait profité pour ne pas se marier, bien qu'elle fut riche et de bonnes mœurs, mais les intempéries de son caractère et les intempérances de sa langue firent rompre une demi-douzaine d'alliances qu'elle avait contractées en un tour de main. Mademoiselle Héloïse était d'un tempérament sanguin et montrait une volubilité d'impressions, d'actions et de paroles qui la rendait amusante et redoutable. Elle se passionnait en un quart d'heure de l'homme le plus vulgaire, quitte à le jeter plus bas que terre au quart d'heure suivant. Et comme il lui était moralement impossible de dissimuler pendant une moitié de seconde la plus insignifiante de ses idées, elle s'était fait à Piogre, à Mieufiz, à Querche, à Meillonaz, partout enfin où elle avait promené son existence nomade, autant d'ennemis qu'elle avait rencontré d'hommes et surtout de femmes, car les femmes, sachant mieux aimer, savent aussi mieux haïr.

Il lui restait de sa beauté des traits purs, de grandes lignes qui, de loin pouvaient imposer encore — en silhouette, elle eût présenté, sans nul doute, un masque parfait — mais tout cela, vu de près, était bien et dûment fané par une irréparable quarantaine. Elle en gémissait bien quelquefois, quand elle avait le temps de se remémorer l'histoire ancienne, et elle ne renonçait pas tout à fait à voir revenir de Syrie le jeune et beau Dunois de son rêve ou de son choix — mais ces arrière goûts de poésie ne lui revenaient que par soubresauts, dans l'active inoccupation de sa vie : elle aimait trop la bonne chère, pour soupirer bien longtemps.

Elle avait à faire, disait-elle, par dessus les yeux, mais la

majeure partie de son temps et de son âme était consacrée aux affaires d'autrui. Elle figurait une de ces grandes puissances qui entrent volontiers dans les petits ménages pour savoir ce qui s'y passe et faire leur profit de tout. Il n'y avait de Piogre à Querche, qui est l'extrême limite du pays, pas un mariage, pas un baptême, pas un enterrement, pas une bisbille, pas un scandale, pas une nouvelle enfin, vraie ou fausse, que Mlle Héloïse ne sût avant les autres. Or cette prodigieuse érudition lui faisait encore un cercle assez nombreux de connaissances qui venaient se renseigner chez elle, tout en ne pouvant pas la souffrir. Elle possédait au suprême degré cette curiosité insatiable qui est le défaut (aucuns disent la vertu) des habitants de Piogre et qui fait fleurir chez eux, plus que partout ailleurs, la botanique, l'entomologie et le cancan, manies scientifiques qui, venant de la même faculté nationale, se ressemblent par leurs effets autant que par leurs causes et déchirent tout ce qu'elles touchent, pour voir ce qu'il y a dedans. A Piogre, on fesse les enfants qui se livrent sur leurs jouets à cette indiscrétion destructive, mais quand les enfants sont devenus hommes et cancaniers, et naturalistes, on n'a plus rien à leur dire et l'on trouve qu'ils font parfaitement bien.

La spécialité de Mlle Héloïse était les mariages. Elle ne connaissait pas une jeune fille et pas un jeune homme, si étrangers qu'ils fussent l'un à l'autre, qu'elle ne tint à conjoindre légalement : elle en avait déjà compromis quelque vingtaine en leur prêtant ou en leur imposant les intentions les plus imperturbablement matrimoniales. Elle n'avait guère réussi, par cette ingérance ingénieuse, qu'à brouiller vingt familles jusqu'à la quatrième génération. Une fois cependant la mairie avait légalisé une alliance ourdie par la vieille fille, mais les deux époux se trouvèrent si bien faits l'un pour l'autre, que, six mois après les noces, la femme était folle et l'homme idiot. Ils vinrent s'en plaindre à Mlle Héloïse qui leur répondit résolument : mes enfants, de quoi vous plaignez-vous ? je ne suis pour rien dans vos malheurs. Il faut me rendre cette justice, que je ne me suis jamais mêlée des affaires des autres.

Il fallait toujours rendre cette justice à Mlle Héloïse, qu'elle était innocente des péchés qu'elle avait commis.

Le seul être avec lequel elle ne se fût jamais brouillée de sa vie était Philidor. Ce phénomène s'expliquait par l'extrême

mansuétude de ce vieillard poli, peut-être aussi par son extrême réserve auprès de Mlle Héloïse. Il ne s'était jamais posé devant elle en épouseur ambitieux de sa main, aussi ne l'ayant jamais porté aux nues, ne l'avait-elle pas non plus rejeté dans la boue, au premier symptôme de réfroidissement. Elle le prenait pour un amoureux timide et le traitait en victime, non pourtant sans ménagements ; elle se le gardait, tout en le raillant un peu, car, flattée au fond de ses assiduités, elle eut été désolée de le perdre. Philidor n'aimait pas la vieille fille, la trouvant trop âgée pour lui, bien qu'il eût vingt ans de plus qu'elle ; il restait d'ailleurs fidèle au médaillon qu'il portait dans son gousset, mais il était de ces hommes d'autrefois qui ont la courtoisie de paraître amoureux de toutes les femmes et observent avec elle une ponctualité de battements d'aîles et de roucoulements qu'ils appellent très-sérieusement leurs devoirs.

Philidor entra donc dans le salon de Mlle Héloïse. C'était une petite chambre donnant sur la rue, meublée de tous les bois et tapissée de toutes les couleurs possibles ; des gravures de dévotion pendaient aux murs entre des pastels grivois et, parmi les collections d'insectes, de testacés et de bibelots élégants, une paire de bottines et un torchon se promenaient sur l'étagère. Trois livres, lecture du matin, gisaient sur la table : le *cuisinier bourgeois*, les *contes de Boccace* et *l'imitation de Jésus-Christ*.

Philidor s'assit tout effaré et raconta son entrevue avec Ulric. Les façons de cet inconnu l'avaient mis hors des gonds ; il ne cacha pas son déplaisir. Il déclara que les étrangers manquaient d'éducation et attribua au tabac à fumer la dégradation des races. Mlle Héloïse pétillait d'impatience en écoutant le vieillard. Très loquace elle-même, elle le trouvait d'une loquacité insupportable, c'était même, d'elle à lui, un sujet de railleries sans fin. L'une des facéties ordinaires de la vieille fille, était de piquer, le soir, une épingle au milieu de la bougie allumée et de dire à Philidor : vous me laisserez répondre quand la bougie sera brûlée jusque-là.

Donc elle avait hâte de dire son mot, d'autant plus que, sur Ulric, elle en savait plus que Philidor. Elle avait vu, de sa fenêtre, le musicien s'arrêter devant la maison, puis courir sur la place et accoster le vieillard, puis le quitter brusquement, le nez en l'air : elle l'avait alors perdu de vue un instant, mais il lui était bientôt apparu de nouveau, au delà et par dessus les

toits qui formaient l'angle d'une rue transversale, à la fenêtre d'un grenier qui dominait tout Piogre : ce grenier était celui de l'auberge où le musicien venait de s'établir.

Au moment où Mlle Héloïse, étouffée par une congestion de paroles qui s'amassaient dans satête, allait interrompre Philidor, entra tout à coup sa bonne, appelée Calliope, qu'elle avait envoyée aux informations. Calliope rapporta que le voyageur avait loué au prix exorbitant de vingt-cinq francs par mois tout le toit de l'hôtellerie. On était en train d'en retirer la lessive qui séchait sous les tuiles et l'on y transportait les plus beaux meubles de l'établissement et jusqu'aux portraits de famille de l'aubergiste.

Aussitôt Mlle Héloïse devina toute l'histoire d'Ulric. Elle avait entendu parler par Eugène (en écoutant aux portes) d'un beau jeune homme de Franchâtel, riche à millions et qui passait toute sa vie à voyager. Elle n'hésita pas à déclarer que le nouveau venu devait être ce jeune homme. Elle ajouta que, sans nul doute, il avait rencontré le prêtre au voyage récent où le malheureux était mort. Ce fut pour elle une évidence claire comme le jour qu'avant de mourir, Eugène avait recommandé Marie au jeune Franchâtelois. Il lui avait dit, pensa-t-elle : « Marie est « belle, Marie est pauvre, Marie est sage, Marie est artiste, Ma- « rie a toutes les grâces et toutes les vertus. C'est moi qui veil- « lait sur elle, mais je vais lui manquer, remplacez-moi, soyez « son ami, son frère, son époux. — Adieu, je meurs ! » — Et il mourut, dit en soupirant Héloïse.

— Et le jeune homme est parti, reprit-elle avec l'accent d'une profonde émotion, car on obéit aux morts. Epris déjà de cette merveille, il est venu la voir, il l'a vue aujourd'hui, à la fenêtre voisine ; il vous a interrogé, M. Philidor, pour savoir si c'était bien elle : de là cette émotion violente, quand vous lui avez dit son nom..... Et tenez, s'écria-t-elle à la croisée, voyez là-haut, au grenier de l'hôtel..... il la regarde encore.

Philidor arma son nez d'un énorme appareil en verre cerclé d'argent qui devait peser une demi-livre. Et il aperçut en effet, aux vitres du grenier, une longue-vue braquée sur la maison d'Héloïse. Il ne douta plus dès lors du roman conçu par la vieille fille et il s'extasia volontiers avec elle (car elle commençait toujours par s'extasier) sur ce chevalier si noble, si riche

et si beau qui, pour accomplir une volonté suprême, sans autre impulsion que le respect pour une tombe déjà fermée, oubliait sa condition et sa fortune et venait de si loin, avec une abnégation au dessus de tout éloge, offrir sa main à une jeune fille qui, somme toute, ne méritait pas tant de bonheur.

Et comme Philidor alla ce soir-là même jouer aux dominos dans un cercle de femmes et de vieux garçons, il se trouva que cette magnifique histoire, confirmée et grossie par les enquêtes personnelles et les renseignements particuliers, fut connue le lendemain de tout Piogre et de la moitié de Querche.

IV

Ulric était, au fond, un homme d'un grand sens, comme la plupart des grands artistes. Son excentricité venait de sa simplicité même — et, comme il n'avait pas l'habitude d'agir autrement qu'il ne pensait, il avait l'air de penser autrement que tout le monde. Il paraissait extravagant, parce qu'il était logique et on l'avait souvent accusé dans son pays d'affecter des manières bizarres, par l'unique raison qu'il suivait son premier mouvement.

Rien n'était plus naturel que sa conduite. Chassé de ville en ville comme une bête malfaisante, il s'était arrêté dans le premier pays qui ne l'avait pas repoussé. Frappé, dans ses voyages, par une peinture célèbre et l'ayant retrouvée, beauté vivante, aux fenêtres d'une maison, il s'était logé près d'elle, pour mieux la voir, de même que les admirateurs de l'eau vont habiter les quais. Il ne croyait pas lui faire de tort, ni la détériorer par ses regards : il se croyait inaperçu et, depuis sa scène avec Philidor, il ne parla d'elle à personne. Du reste il vivait très-simplement.

Il était debout à l'aube et marchait dans la campagne. Il y connut un peintre aussi matineux que lui : cette amitié bientôt conclue, suffit à Ulric, lequel n'était pas très-sociable. Rien ne lui répugnait plus qu'une dissertation sur la température. Aussi évita-t-il comme la peste les cent et quelques habitants de Piogre qui se servirent de la *saison exceptionnelle* pour entrer en colloque avec lui. L'aubergiste même ne put jamais obtenir de

lui un quart-d'heure de conversation. Le peintre interrogé de son côté, et fort habilement, ne savait rien, sinon qu'Ulric entendait la peinture et la musique. Les lettres que recevait le voyageur gisaient ouvertes sur une table mais, écrites dans une langue étrangère, elles n'apprenaient rien aux curieux. Quand il sortait, il laissait ses clés aux meubles, mais les tiroirs ne contenaient que des hardes, des cahiers de musique et de l'argent. A cette dernière trouvaille, l'aubergiste fut prit d'un accès de zèle et, pour entamer enfin un entretien avec son hôte, il lui dit un jour, le prenant à part au bas de l'escalier :

— Monsieur est bien imprudent : il laisse traîner son or dans sa table.

— Comment le savez-vous ? dit Ulric.

Et l'entretien en resta là.

Si bien que la première impression favorable, produite par le roman du lit de mort, ne tarda pas à s'effacer dans Piogre. On regarda bientôt le musicien comme un de ces êtres mystérieux qui ont beaucoup à cacher. On demanda au peintre comment il pouvait fréquenter un pareil homme. On conseilla à l'aubergiste de le chasser de sa maison — mais l'aubergiste répondit que c'était son droit, il dit plus, son devoir de le surveiller — et il persista noblement à toucher la pension que lui payait son hôte.

La surveillance continua donc, plus stricte de jour en jour : toute la population était aux trousses d'Ulric qui suivait son chemin sans la voir. Il n'était ponctuel que dans ses promenades matinales ; il n'avait d'heure fixe ni pour ses repas, ni pour son travail, ni même pour son sommeil : il lui arrivait souvent de dormir le jour et d'écrire toute la nuit, à la grande indignation des habitants de Piogre. Il alla un jour au chef-lieu : il en rapporta des tableaux qui représentaient des gamins malpropres et renvoya les portraits de famille à l'aubergiste ; on en conclut qu'il n'avait pas de goût. Ulric n'avait besoin de personne, ne lisait pas de journaux, ne buvait pas le vin du cru et prenait des bains tous les jours : on le soupçonna d'être malade. Il entra un dimanche à l'église et s'enfuit au premier ronflement de l'orgue : il fut atteint et convaincu d'impiété.

Tant qu'on ne sut rien d'Ulric, mais rien de rien, ce qui souleva contre lui la ville et les environs et, en particulier, Mlle Héloïse. Elle voyait souvent son homme à la fenêtre du grenier,

plié en artilleur et visant la maison où elle demeurait au dessous de Marie, mais elle ne pouvait comprendre qu'il s'en tînt à cette observation compromettante et n'eût pas encore demandé la main de la pauvre enfant. Elle pensa d'abord qu'il se tenait à l'écart par un excès de timidité : elle résolut aussitôt de lui applanir les voies et lui fit offrir de le recevoir en audience particulière : elle n'obtint qu'un refus poli, mais formel. Alors elle jeta feux et flammes. Ulric ne fut plus qu'un fieffé libertin qui venait jeter le trouble et le désordre dans les maisons du pays. Il ne craignait point de perdre la réputation d'une jeune fille qu'il ne voulait guère épouser, puisqu'il ne se présentait pas chez elle, embourbé qu'il était dans les préjugés de caste et d'argent. Et pourtant cette jeune fille le valait bien ; somme toute, il n'était pas si beau, ni si riche : un millionnaire ne se loge pas sous les toits. Il manquait non seulement à toutes les convenances, mais au serment qu'il avait prononcé au lit de mort du prêtre — car Mlle Héloïse avait fini par y croire, à force de le supposer. — Il était donc parjure ! — Oh ! les hommes sont tous les mêmes, s'écriait-elle : ils ne valent pas la corde où je les pendrais tous, si j'étais le gouvernement.

V

Un matin, il vint une magnifique idée à Mlle Héloïse. Il lui en venait souvent, mais pas toujours de cette force. Elle était au lit à peine éveillée et se frottant les yeux :

— Pauvre enfant ! se dit-elle. Il est impossible que, tôt ou tard, elle ne s'aperçoive pas de cette persécution. Peut-être même y a-t-il cent à parier contre un qu'elle s'en doute. Il ne braquerait pas si souvent son télescope sur cette maison, si elle n'était à la fenêtre. Elle se tient probablement au dessus de moi des heures entières, à guigner de l'œil entre les rideaux ? Le souffrirai-je ? Je ne le souffrirai pas. Je dois veiller sur elle. Mon devoir est de la prémunir contre la fascination du serpent qui la guette. Je ne veux pas qu'elle l'aime, elle ne l'aimera pas !

Or une des principales qualités de Mlle Héloïse était l'exécution immédiate des projets qu'elle avait conçus. Elle sauta donc

à bas du lit, s'habilla en un tour de main et courut frapper à la porte de Marie.

Elle la trouva dans la chambre qui donnait sur le jardin, au travail, en silence, en face de sa mère aveugle. Ces deux femmes portaient des robes de deuil, bien qu'Eugène ne fût pas leur parent; elles l'avaient perdu depuis six mois, mais leurs yeux étaient encore rouges. Elles passaient leurs journées à parler de lui. La chambre même était triste. La préoccupation d'une pensée constante y semblait régner dans l'air. Il y a des demeures arrangées pour la joie : un pli de rideau prouve qu'on fait accueil au soleil. Il y en a d'autres où l'on sent une place vide. Le canapé de Marie avait surtout quelque chose de navrant. On y voyait, dans un coin, un coussin froissé, creusé, déprimé aux angles, comme si l'on venait de s'y appuyer. On ne s'y était pas appuyé depuis six mois. Mlle Héloïse voulut le prendre..... on lui retint le bras, comme si elle allait commettre un sacrilége. Elle comprit et s'émut, car elle avait un fonds de vraie bonté.

Et aussitôt elle oublia l'objet de sa visite. Elle s'informa de l'existence de ses voisines, qu'elle avait un peu délaissées. Rien n'y semblait changé, seulement la joie n'y était plus. Marie travaillait toujours, mais un peu plus qu'elle n'avait fait avant la mort du prêtre, qui ne pouvait maintenant lui épargner ses courses au chef-lieu : elle devait placer elle-même ses émaux et regagner le temps perdu. Sa mère ne voulait pas la laisser aller seule, se rappelant les malheurs d'autrefois; elle l'accompagnait les eux fermés, la protégeant par sa cécité plus peut-être qu'elle n'eût fait par sa clairvoyance. Le soir, toutes deux restaient seules; le piano voilé d'un crêpe ne s'était plus ouvert depuis la nouvelle fatale; elles causaient de lui, puis s'embrassaient en pleurant et allaient dormir.

Mlle Héloïse fut sincèrement touchée de chagrin fidèle, et dit, à ce sujet, de bonnes paroles qui la firent aimer. Cette émotion dura bien un quart-d'heure. Après quoi, tout à coup, une idée nouvelle, partie comme un trait, vint couper en deux, en la croisant, sa phrase de condoléance. Elle offrit à *ces dames* un biscuit aux amandes, c'est le régal du pays. Sur leur refus, elle les força d'en prendre, et leur demanda si elles ne connaissaient pas M. Ulric. Et, les voyant stupéfaites :

— Vous ne le connaissez pas? dit-elle. Il vient pourtant ici

pour vous. C'est un millionnaire de Franchâtel. L'abbé Eugène qui le connaissait, vous l'a envoyé : un homme superbe, quoique mal élevé : il a une barbe blonde et des yeux si doux !..... mais méfiez-vous de lui..... c'est un bien vilain homme ! On ne sait ni ce qu'il fait, ni ce qu'il dit..... un sauvage, ma chère : il est amoureux de vous.....

Marie tressaillit : c'était la première fois qu'on disait ce mot devant elle. Et Mlle Héloïse :

— Il demeure dans le grenier de l'auberge et il passe quelquefois ses nuits à toucher du piano. M. Philidor, qui est un homme très-doux, le déteste. Aussi a-t-on jamais vu ? Promettre au lit de mort de ce pauvre abbé qu'il vous épouserait, et puis rester là, planté comme un piquet, à lorgner vos fenêtres ! Je vous dis que c'est scandaleux : il vous compromet, tout Piogre en parle. Croyez-moi, ma chère, envoyez-lui dire..... Par qui ? Hé, j'y pense, le vieux Philidor..... Laissez-moi faire, je le trouverai.

Là-dessus, la vieille fille partit, poussée par une idée nouvelle qui venait de l'assaillir tout à coup. — Marie resta toute rêveuse.

Et, le soir, après avoir quitté sa mère qui, tenant Mlle Héloïse pour une folle, ne s'était guère inquiétée de la révélation, la jeune fille alla s'accouder à la fenêtre de la rue, les yeux levés sur le grenier d'Ulric. La rue était sombre, la lune invisible marbrait le ciel, le grenier plus élevé blanchissait dans la lumière, ses vitres étincelaient comme des diamants : il en tombait de temps en temps des accords éloignés et vagues. Marie écoutait de tous ses sens et comme, en entrant tout à coup dans une chambre mal éclairée, on ne voit rien du premier regard, puis, peu à peu, les objets se dégageant de la vapeur qui les couvre, détachés d'abord en masses confuses, se séparent bientôt, se contournent, se colorent, et apparaissent enfin, dans le demi-jour, aussi clairs et distincts qu'ils le seraient en plein soleil — ainsi la jeune fille, suspendue tout entière, des lèvres, des yeux, même de la main qu'un geste involontaire tournait vers les fenêtres du grenier, à la musique indécise qu'elle chercherchait à saisir, s'en approcha si bien par une attention de plus en plus pénétrante, qu'elle finit par l'atteindre et la tenir comme si ces notes lointaines vibraient au piano sous ses doigts. Elle entendit tout, et cette mélodie la fit pleurer, comme elle

ne pleurait pas pour Eugène : c'étaient des larmes qu'elle répandait sans douleur et qui, tout en lui faisant du bien, l'accablaient de lassitude — au point qu'affaissée sur elle-même et ne pouvant se lever, elle resta jusqu'à minuit à sa fenêtre, sans penser au mort et sans dormir. Elle entendit tout, même les paroles que chantait Ulric, et elles disaient si doucement ces paroles :

Allez, ô mes chansons, descendez, hirondelles,
Près de ma bien-aimée, à sa fenêtre en fleur !
Bercez-la, dans la nuit, du vent frais de vos ailes
Puis, en les repliant, posez-vous sur mon cœur !

Enfin, à la croisée du grenier, dans la blancheur lumineuse, apparut un jeune homme, si beau qu'elle en eut peur. Elle se leva aussitôt, ferma sa fenêtre, et recula jusque vers son lit, puis revint entre ses rideaux et, se faisant un abat-jour de sa main, releva la tête. Mais Ulric était déjà rentré dans la mansarde. Alors elle sentit un vif remords de ce qu'elle avait fait, et elle se mit au lit, rougissante et troublée. Elle murmura vingt fois : Notre Père ! — et pas une : délivrez-nous du mal ! Elle ne s'endormit qu'à l'aube et n'alla qu'à midi lever sa mère qui lui dit : Dieu que cette nuit m'a paru longue : j'ai cru que le jour ne viendrait pas ! — Le jour, pour elle, c'était Marie.

Le soir le piano fut rouvert. — Tu chantes mieux que jamais, dit la vieille, mais où as-tu appris cet air et cette chanson d'oiseau ? Je ne les avais jamais entendus.

Et, la mère couchée, Marie retourna regarder à la fenêtre. Mais la lune n'était pas levée et le grenier sombre ne disait rien. La jeune fille étouffa un soupir et pensa trop à la veille. Elle alla dormir et vit en rêve une hirondelle qui descendait d'une mansarde et venait se poser sur son cœur.

Et dès lors elle fut tout autre, inégale dans son humeur, plus triste quand elle était triste, gaie aussi par accès, et follement, souvent mal à l'aise mais, surtout alors, plus belle. Elle rougissait souvent, elle cacha ses bras qui sortaient de ses amples manches, elle boutonna plus haut sa robe de deuil. Quand elle sortait, il lui paraissait voir trop de choses ; elle en était confuse et baissait les yeux.

Un dimanche, elle était sur la place avec sa mère : elle vit un pauvre qui disait aux passants : Priez pour moi ! Il ne disait

que cela, la mendicité étant défendue à Piogre. Les passants étaient nombreux, on sortait de la messe. Mais nul ne mettait son denier dans les mains du pauvre : les fidèles venaient probablement, dans le tronc de l'église, de régler leurs comptes avec la charité. — Priez pour moi : qui donne, prie, pensait le pauvre. Mais on ne l'entendait pas.

— Priez pour eux ! répondit un passant qui marchait vite. Et une large aumône sonna dans le chapeau du mendiant. Marie vit devant elle Ulric qui se sauvait à grands pas, visiblement molesté par cette foule endimanchée. Il disparut à l'angle de la rue qui mène dans la campagne et au torrent.....

— As-tu froid ? dit la mère à l'enfant, comme tu trembles !

Ce fut le lendemain que Marie, cessant de copier des madones, commença, d'idée, à peindre une tête de Christ.

VI

Cependant Mlle Héloïse avait mandé Philidor et lui avait dit :

— Il faut que cela finisse. Votre musicien compromet cette jeune fille, il s'agit de lui poser nettement la question de mariage : veut-il l'épouser ou non ? S'il le veut, qu'il le dise. S'il ne le veut pas, qu'il s'en aille. Voilà.

Philidor avait adhéré. Dans ses relations avec les femmes, du moment où il cessait d'être un orateur prolixe, ce vieillard n'était plus qu'un murmure d'adhésion.

Tant qu'il résolut de voir Ulric. Seulement il évita de l'aborder avec brusquerie. Il était l'ennemi des façons abruptes. Jamais de sa vie il n'avait salué un homme en lui disant : Bonjour. Il adoucissait l'âpreté de cette formule, il cherchait une périphrase et un compliment ; il disait : j'ai bien l'honneur..... jamais diplomate au monde n'eut bien l'honneur.... autant de fois que Philidor, parfait galant homme.

Il se mit donc chaque jour sur le passage d'Ulric et chaque jour le salua comme on saluait il y a quarante ans. Ulric lui rendait un coup de chapeau, et passait outre.

— Eh bien ! lui avez-vous parlé ? demandait le soir Mlle Hé-

loïse. — Pas encore, pas encore, répondait le vieillard, mais on y vient.

Un jour Philidor prit une résolution violente. Il se leva dès l'aube et se mit sur le chemin ordinaire du musicien. Mais il arriva que, précisément ce matin-là, le musicien prit un chemin extraordinaire. Il était monté sur la montagne, tandis que Philidor, qui tombait de sommeil, l'attendait le long du torrent.

Enfin, un matin qu'il n'y pensait pas, notre ambassadeur se trouva face à face avec son homme, à l'angle d'une rue. C'était quelques minutes après la scène du mendiant. Ulric marchait très-vite et faillit de renverser le vieillard. Il lui fit ses excuses et continua son chemin.

— Pas d'offense, répondit Philidor en courant après le musicien au pied léger; au contraire, monsieur, je suis ravi de la rencontre inopinée qui me procure l'honneur de me représenter à monsieur pour lui rappeler que c'est moi qui, le jour de son arrivée, eus l'inestimable avantage.....

Mais il ne put achever sa phrase : le musicien courait comme Daphné et le vieux homme n'avait pas les jambes d'Apollon. Il s'assit essoufflé sur une borne.

Ce fut alors seulement qu'après un mois d'attente inutile, d'occasions manquées, de diplomatie réduite à néant, de faux mouvements et de déconvenues, raillé chaque soir, irrité par l'obstacle et piqué jusqu'au vif, notre ami Philidor conçut une entreprise héroïque. Il relut, pour s'exciter, un roman par lettres qu'il avait dévoré dans sa jeunesse et, tout plein de ce style et de son sujet, il écrivit ce qui suit :

« Piogre, le 19 juillet....

« Jeune homme, un aveugle transport t'égare : sois plus dis-
« cret. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'âme ferme,
« je suis de Piogre. J'y occupe une position indépendante des
« revers de la destinée. C'est moi que tu as rencontré sur le
« seuil de ces bords. Si tu m'avais fait l'honneur de m'ouvrir
« ton âme, je t'aurais retenu sur la bonne voie. Tu ne l'as pas
« fait, malheureux, et maintenant. »

Ne sachant comment finir sa phrase, Philidor mit ici quelques points et reprit à la ligne :

« Est-il vrai qu'au mépris de toute convenance sociale, du « faîte de la maison dans laquelle tu as élu domicile, tu cherches « chaque jour, à travers un tube indiscret armé d'un double « cristal.... »

Ici Philidor s'arrêta un instant, pour admirer sa périphrase. Puis il continua, renouant les deux bouts :

«.... à découvrir les secrets de l'hospitalière cité qui t'ouvrit « ses portes? Est-il vrai que tu troubles ainsi le repos d'une « chaste vierge sur laquelle, jusqu'à cette heure, les serpents « de la médisance n'avaient pas rugi; et que, non content d'ou- « trager ainsi sa réputation, en dépit d'un serment prononcé au « lit de mort d'un vénérable ecclésiastique, tu fais fi de la pu- « blique opinion, soulevée comme un seul homme contre ton « audacieux mépris de ses traditions inviolables ?

« *O gioventù, primavera della vita !* »

Ici Philidor fit un renvoi et mit en note la traduction de ce mot de Métastase : « O jeunesse, printemps de la vie ! » Puis il ajouta :

« Insensé, qui es-tu ? Qu'as-tu fait ? Crois-tu t'excuser sur « ton obscurité ? Ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs ? « Et pour n'avoir ni rang, ni nom dans notre mère-patrie, en « es-tu moins sujet à ses lois ? Philosophe d'un jour, ignores- « tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver « quelque devoir à remplir et que tout homme est utile à l'hu- « manité par cela seul qu'il existe.....

« O Fabricius, qu'eût pensé votre grande âme si, pour votre « malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu..... »

Mais Philidor effaça cette dernière phrase, ne pouvant se représenter bien nettement ce qu'aurait vu Fabricius. Coupé dans son inspiration, il resta une heure ou deux sans rien écrire — mais lorsqu'il eut, pour se ranimer, tourné quelques pages de son roman par lettres, il reprit la plume et poursuivit en ces mots :

« Vous étiez fait, j'ose le croire, pour suivre et chérir la véri- « table vertu. Il est temps de revenir d'un long égarement. Mon « ami, ce retour ne vous sera pas difficile. Vous avez votre « guide en vous-même — liez plus étroitement vos actions, « avec un principe commun, sur un fondement inébranlable. « Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur

« un grand éléphant et puis l'éléphant sur une tortue, et quand « on leur demande sur quoi pose la tortue, ils ne savent plus « que dire..... Epousez donc Marie ou fuyez-là pour toujours.

« Et, vous priant d'excuser la témérité de cet écrit, dicté par « un impérieux devoir qui ne souffre pas de vile complaisance, « veuillez avoir celle, monsieur, de croire à la parfaite consi- « dération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

« Votre très-humble serviteur,

« PHILIDOR. »

Enchanté de ce chef-d'œuvre, notre écrivain courut le soumettre au Principal du collége de Piogre, homme de lettres lui-même et plein de goût. Le Principal accepta cette communication comme une affaire d'Etat et, l'ayant lue avec attention, n'hésita pas à la déclarer très-remarquable. Il n'en reprit que cette expression : *faire fi* de l'opinion publique — la trouvant peut-être familière, relativement au ton général du morceau. Philidor, un peu piqué, répondit que la familiarité ne messied point au style épistolaire et le Principal qui enseignait les langues mortes aux neveux de Philidor, se rendit à cette bonne raison.

Et ce factum copié en calligraphie irréprochable sur une feuille de papier ministériel, arriva quelques heures après à son adresse.

VII

Ulric ne rit pas du tout : il était de ceux que la bêtise attriste. Il lui répugnait d'ailleurs de se sentir espionné par les bourgeois du pays. Le poète et l'amoureux, n'eussent-ils pas fait un geste ni dit un mot, ont des frissons de pudeur offensée, quand ils s'aperçoivent qu'ils n'étaient pas seuls où ils croyaient l'être. Il leur semble qu'on a surpris leur âme toute nue ; ils rougissent d'avoir été vus. Ulric s'en voulait surtout d'avoir laissé découvrir ses contemplations purement artistiques; il comprit que l'indiscrétion et l'intelligence des bourgeois les avait interprétées bêtement; qu'on avait bâti sur l'inconsistance d'un regard une histoire absurde, mais si bien fixée dans l'opinion, que,

même s'il retirait ce regard et le retournait ailleurs, ce roman tiendrait sans base. Il y réfléchit longuement et, son âme étant candide, il se donna tort. Il se reprocha de regarder toujours par dessus la foule et non pas à travers le monde. Les gens, se dit-il, ne comprennent pas l'admiration sans avidité ; ils n'admettent point qu'on demande à une femme sa beauté seule et, dès qu'on s'arrête devant une fleur, ils s'imaginent qu'on veut la cueillir. Or je suis du monde et j'ai mal fait de le mépriser. Il m'exile maintenant, c'est son droit : partons !

Et il fit ses malles.

Mais, en les faisant, il lui vint un scrupule. Il se demanda, non ce qu'on dirait de lui (certes il s'en inquiétait peu), mais ce qu'on aurait le droit de lui reprocher, s'il prenait brusquement la fuite. Il pensa qu'il devait une explication, une réparation, peut-être à la jeune fille qu'il avait innocemment compromise. La lettre parlait de réputation outragée : ce mot l'effrayait. Si la lettre disait vrai, lui parti, que deviendrait Marie ? Il voulut donc la voir et s'excuser d'abord auprès d'elle ; puis imposer silence au monde en le ramenant au respect, en l'y forçant au besoin.

Jamais de sa vie il n'avait entrepris une démarche avec autant de répugnance. Il était sûr que la poétique admiration pour sa madone allait tomber au premier mot qu'elle lui dirait. Or il était le contraire du naturaliste : l'examen l'avait si souvent désenchanté, qu'il craignait d'écarter du doigt le voile immaculé de la création. Un papillon ne figurait pas un insecte à ses yeux : c'étaient deux ailes. Il avait un respect religieux pour tous les mystères et s'il eût été prêtre et qu'une belle pénitente se fût mise à ses pieds pour lui confesser sa faute, il lui aurait mis la main sur la bouche en murmurant : Ne me la dis pas !

Voilà pourquoi, peut-être, il n'avait jamais aimé. Sa vision était peuplée d'images et d'êtres si radieux ; il avait vu tant de beautés et les avait vues si belles ; il leur avait donné, par sa musique, une telle profondeur de pensée et de sentiment, une voix qui répondait si bien à leurs formes divines ; il plaçait si haut la femme rêvée et la dégageait si bien de ce qui ne la réalisait pas, — que nulle créature vivante n'avait pu ressembler de près aux ambitieuses imaginations de ce jeune homme — et les femmes de son pays peut-être avec raison, disaient de lui qu'il n'avait pas de cœur.

Il alla donc frapper à la porte de la maison d'Héloïse. Elle était sortie, Calliope vint lui ouvrir. Il demanda Mlle Marie. On lui ouvrît une porte et il s'arrêta, surpris et charmé sur le seuil.

Il était doublement trompé dans son attente. Il comptait retrouver la vierge du tableau, mais il eut beau fouiller ce lieu dans tous ses recoins, il ne la vit pas, car le moment est venu de le déclarer, la vierge du tableau n'était pas Marie. En revanche, il trouva chez la jeune fille ce qu'il n'était pas venu lui demander, l'idéal dans la réalité, la poésie vivante. Peut-être la rencontra-t-il cette fois parce qu'il ne l'attendait pas, — et qui sait ? s'il l'eût cherchée dans cette maison, peut-être ne l'aurait-il pas reconnue. La poésie est partout, dans ce monde comme dans la nature, seulement il faut la voir — Ulric la vit si bien, qu'il en fut aussitôt comme envahi.

Cette demeure paisible, sa pauvreté simple, mais non sèche et nue, le luxe absent, mais l'art à sa place, les émaux sans dorure suspendus aux cloisons, l'exquise propreté des meubles et des rideaux blancs, la vue du jardin, l'exposition au soleil, le piano, les fleurs (elles étaient revenues depuis le soir de lune) et puis le secret entrevu de ce foyer silencieux, son air de tristesse et de recueillement, ces deux femmes en deuil, la mère aveugle, Marie — tout cela si imprévu, si nouveau, découvert par miracle, surpris sur le fait et du premier regard, dans la jeune saison, avec le printemps au dehors et le printemps dans le cœur, — tout cela saisit Ulric à tel point qu'il se dit : Je rêve!

Puis il balbutia : Mademoiselle Marie. — Elle se leva toute frémissante..... Il détourna la tête et se mit à regarder les émaux.

Qui est là ? demanda la mère. — On lui répondit quelques mots à l'oreille..... un mensonge sans doute, car la pauvre enfant pâlit.

Ulric avait oublié l'objet de sa visite. Il n'osait regarder Marie, car il la savait émue et se sentait troublé. Il restait pourtant, sans se demander ce qu'il faisait, devant les peintures.

— C'est ici qu'on fait cela ? demanda-t-il.

— C'est moi, dit Marie.....

Elle n'acheva pas, car le jeune homme était arrêté devant la tête de Christ oubliée, par mégarde, sur la cheminée. Elle bondit vers l'émail et le couvrit de sa main, mais trop tard : Ulric s'était reconnu.

— Ne regardez pas cela, fit-elle, rouge comme du feu — ce n'est pas fini.

Candide enfant ! Elle ne comprenait pas qu'elle s'était trahie.

Une invincible curiosité vint alors au jeune homme. — Où m'a-t-elle vu? se dit-il avec anxiété. Que sait-elle de moi? D'où vient qu'elle tremble? Et pourtant il n'interrogeait pas, il n'osait rien dire. Pour se taire à l'aise il se mit au piano.

— Oh ! fit la mère après le prélude, n'est-ce pas là, Marie, ce que tu chantais l'autre jour ? Chante encore, veux-tu ?

Mais la jeune fille s'enfuit comme une colombe effarouchée jusque vers la porte et regarda dehors.

— Tu ne chantes pas ? reprit la mère.

Marie hésita longtemps, mais le piano résonnait toujours et cette musique plus forte qu'elle, lui faisait violence et attirait sa voix. Quelques sons inarticulés s'échappèrent, comme des sanglots, de sa poitrine.

— Chantez, je vous en prie, dit Ulric.

Elle chanta. — Mon Dieu, que faut-il de plus? Ils se prirent les mains et ils s'aimèrent.

VIII

Quelques jours après, dans l'escalier, Ulric rencontra Mlle Héloïse. A son aspect, il s'arrêta d'abord abasourdi, puis la regarda sous le nez, avec une indiscrétion fort excusable en ce lieu mal éclairé, surtout chez un myope.

— Monsieur ! fit Mlle Héloïse en grandissant d'un pied.

— Mille pardon, madame ; j'ai la vue très-basse et je suis artiste; je vous ai prise pour une vierge d'Holbein. Au fait..... vous demeurez dans cette maison.

— Elle m'appartient, monsieur.

— Tout s'explique.

— Cette explication ne me suffit pas.

— Je vais la compléter, madame.

— Mademoiselle, s'il vous plaît.

— Mademoiselle. J'ai vu dans mes voyages une vierge d'Holbein dont je m'étais épris ; j'étais plein de cette image en arrivant à Piogre. En passant sous la maison qui vous appartient,

j'eus la fortune de voir à votre fenêtre une personne qui ressemblait d'une manière frappante à ma vierge. C'était vous.

— Vous avez la vue basse, monsieur, minauda la vielle fille.

—Très-basse, mademoiselle, répondit Ulric, sans s'apercevoir du mauvais compliment qu'il faisait là. Et n'ayant pas de raisons qui m'éloignassent d'ici, je m'établis près de vous dans un endroit d'où, sans être aperçu, je pouvais vous contempler à mon aise.....

— Si j'avais su.....

— Vous auriez eu le droit de vous plaindre : ma contemplation était fort inconvenante.

— Donnez-vous donc la peine d'entrer.

— Merci, je sors — et d'autant plus inconvenante qu'elle a été remarquée, et qu'elle a compromis.....

— Tout peut se réparer, monsieur, mais entrez donc.....

— Tout est déjà réparé, mademoiselle, et je sors pour faire publier mes bans dans mon pays. Je viens d'obtenir la main de Mlle Marie.

Héloïse resta foudroyée. C'est moi qu'il aimait, s'écria-t-elle, et c'est moi qu'il aurait épousée, si c'est affreux Philidor ne s'en était pas mêlé ! J'aurais pu me déclarer compromise aussi bien qu'elle et je la vaux bien. Oh ! les hommes !

En ce moment, entra Philidor tout radieux. Il chantait comme les Grecs : Hyménée, hyménée ! C'est grâce à moi ! criait-il avec des points d'exclamation : j'ai écrit une lettre foudroyante à ce jeune homme, demandez au Principal ! Mon épître lui a fait peur et la noce vient de se décider !—Ainsi triomphait le vieux garçon en tendant ses deux mains à la vieille fille.

Nous laissons à penser comme il fut bien reçu.

Mlle Héloïse ne s'est pas consolée de la perte d'Ulric, elle s'est imaginé qu'elle l'aimait éperdument et qu'elle était aimée de lui plus éperdument encore. Elle a traité Marie d'intrigante et Philidor de vieux imbécile et ne les a plus revus. Sur quoi, renonçant irrévocablement au mariage, elle s'est enfermée pour tout jamais dans un couvent.....

Elle y est restée huit jours.

FIN.

LOIN D'ELLE

I

A l'absence, souvent m'avait-on répété,
Le plus profond amour jamais n'a résisté.
Entre elle et moi j'ai mis des monts et des vallées,
Dans cet exil déjà que de nuits écoulées!
Et mon cœur aujourd'hui saigne autant qu'au départ.
A tout ce qui console, à la science, à l'art,
N'ai-je pas demandé de fermer ma blessure ?
Coteaux en fleurs, forêts à l'épaisse verdure,
Alpes aux flancs d'argent, lacs bleus au doux murmure,
Vos charmes, je le sais, ne sont pas disparus,
Et pourtant à mon cœur vous ne répondez plus.
Si quelquefois encor j'erre sur ce rivage,
Ce n'est plus pour sentir les brises que j'aimais,
Ce n'est plus pour voir l'eau refléter les sommets,
Mais pour pouvoir tout seul rêver à ton image.
Et si sur mon chemin quelque femme aux doux yeux,
Au gracieux sourire, aux noirs ou blonds cheveux,
A la démarche fière, à la taille élancée
Passe soudain, au lieu d'éveiller ma pensée,
Ce rose et frais visage à mes yeux ne dit rien,
Rien si ce n'est qu'il est bien moins beau que le sien.

II

Il est des jours pourtant où ma nuit, ma détresse
S'illumine soudain d'un vif rayon d'espoir,
Mon bel ange, c'est quand je pense à te revoir :
Oh ! ce rêve est si doux, a pour moi tant d'ivresse,
Me reporte si vite à mon bonheur passé,
Que je fait tout à coup maint projet insensé,
Je me dis que bientôt, ô ma belle chérie,
Tu viendras me rejoindre en ma libre patrie.
Je te vois aborder sur la rive fleurie,
Au pied de ces grands monts, dans quelqu'ombreux chemin,
Nous marchons, seul à seul et la main dans la main,
Et ce songe me donne un bonheur surhumain.
Mais plus fort est l'élan et plus bas je retombe,
Car je suis comme un mort, qui rouvrirait les yeux
Et qui croyant revoir le soleil et les cieux,
N'apercevrait plus rien que la nuit de sa tombe.

III

Ah ! si ce rêve-là devait toujours mentir,
O Notre Créateur, si tu ne nous fis naître
Que pour nous entrevoir, apprendre à nous connaître,
Un instant nous aimer, et puis nous désunir,
Pourquoi dans notre cœur laisser le souvenir ?

Félix Nessi.

SARAH MORTIMER

OU L'EXPÉIENCE DE LA VIE

Neuchâtel. Ch. LEIDECKER, éditeur.

Tandis qu'en France une femme de génie, George Sand, ne prêche que bouleversement social, émancipation des sens, tandis que suivant elle, fouler aux pieds les liens conjugaux, est la plus belle œuvre que puisse accomplir une femme; l'Angleterre nous envoie un livre, qui paraît aussi écrit par une femme, un livre qui a trait aussi à la position de la femme sur la terre et qui dit que le mariage ne doit pas être le but de chacun.

Mais bien loin de vouloir briser la loi sacrée de cette institution, l'auteur de Sarah Mortimer dit simplement : Quand une femme ne rencontre pas de cœur qui réponde à son cœur, pourquoi se marierait-elle? N'y a-t-il pas moyen pour elle de rester célibataire sans devenir ridicule, sans être une charge pour sa famille, sans être détestée?

Après s'être posé ces questions, l'auteur répond qu'il faut d'abord qu'une femme sache avoir son âge, puis qu'elle ne doit pas se renfermer dans son égoïsme, mais bien au contraire de souvenir que Dieu ne lui a donné talent et richesses que pour soulager la misère d'autrui.

Si la famille de cette femme n'a pas besoin d'elle, combien y a-t-il de pauvres qui réclament sa charité? Celui-ci ne manque-t-il pas de pain, les enfants de celui-là n'ont-ils pas besoin d'instruction?

Sarah Mortimer est une fille maladive, née dans une famille aisée, mais à qui de bonne heure une de ses tantes a inculqué pour principe qu'il vaut mieux gagner sa vie par son travail qu'acquérir beaucoup d'argent par la ruse et la bassesse. D'abord Sarah Mortimer utilise ses connaissances au profit des pauvres en fondant une école ; plus tard quand l'adversité fond sur les siens, tandis qu'une de ses sœurs ne sait que larmoyer, elle se met à la besogne avec courage, elle établit une nouvelle école, mais cette fois pour subvenir à son entretien et à celui de sa mère. Puis quand d'heureux jours luisent pour elle, quand elle n'a plus besoin de travailler pour vivre, elle s'occupe de nou-

eau des douleurs etdes besoins du pauvre. Son caractère, bien loin de s'aigrir, comme il l'aurait fait dans la solitude, est doux, affectueux envers tout le monde, et au lieu d'être détestée, elle est adorée par tous ceux auxquels elle a tendu sa main bienfaisante.

Enfin, après avoir accompli dignement sa tâche en ce monde, c'est sans appréhension qu'elle salue l'aurore du jour où son corps retournera à la terre et son esprit à Dieu.

« Au milieu de l'agitation du monde, l'homme aime à choisir l'asile où il « reposera un jour. Je me plais, dit-elle, à chercher l'endroit où je voudrais « dormir en attendant l'éternité bienheureuse.

« En face du porche, au midi, il se trouve un petit coin exposé au soleil ; « il est près du sentier qui mène du presbytére à l'église ; nous y passons sans « cesse. Si on me le permettait, c'est là que je voudrais être ensevelie. Il me « semble qu'il me serait doux de reposer près du lieu où j'ai prié et loué le « Seigneur. »

N.

CHRONIQUE

DE LA

REVUE SUISSE.

Paris, ce 11 décembre 1858.

SOMMAIRE : Divers événements. Cessation de la polémique religieuse. M. de Montalembert. La question d'Orient. La Bourse. — Portraits par Jacques Reynaud. Méry. Berlioz. Ponsard. — Une préface de M. Jules Janin. — L'*Amour*, par M. Michelet. Honneur de ce livre. Rôle du mari. Question aux femmes. — Autres nouveautés de la saison. Théâtre. M. Octave Feuillet. M. Bouillet. Publications périodiques. M. Charpentier. M. Alphonse Karr. — Un homme en habit rouge. — *Mes Loisirs*, par M. Frédéric Caumont. *Esquisses Neuchâteloises*, par M. Jules Gerster. — Le lac gelé. — La Muse et la Chronique.

Les deux incidents caractéristiques, et on peut bien dire, les deux événements du mois, ont été, l'un, la défense faite aux journaux de continuer leur polémique sur l'affaire Mortara, l'autre, la condamnation de M. de Montalembert, pour son article du *Correspondant*, à trois mille francs d'amende et six mois de prison. Ces deux événements, du reste, n'ont eu qu'un retentissement silencieux, et le premier beaucoup plus que le second. Plusieurs même ont été de l'avis assez dur que le passé politique de M. de Montalembert avait trouvé, dans ce procès et son issue, une sorte de punition. En outre, pour les ouvriers surtout, M. de Monta'embert; est un *ami des prêtres*, lesquels ne sont rien moins que populaires parmi eux : aussi, sa condamnation ne les a-t-elle guère émus, et nullement affligés. L'affaire Mortara, au contraire, ayant ex-

cité une sympathie universelle, peut-être même plus vive encore dans les classes ouvrières que dans les classes lettrées, la défense d'en parler davantage dans les journaux a naturellement fait sensation : mais cette défense étant venue tard, l'impression avait eu tout le temps de prendre racine et de se propager ; refroidie ou non, réduite au silence par ordre supérieur ou de guerre lasse, elle n'en demeure pas moins avec toute la persistance d'un fait acquis, et d'un fait qui porte enseignement. Chacun l'a senti, et le rédacteur actuel de la *Presse*, M. Guéroult, n'a fait qu'exprimer le sentiment général, lorsque, résumant l'argumentation catholique sur ce sujet, soit celle de l'*Univers*, soit en dernier lieu celle du journal romain, la *Civiltà*, dont l'article peut être considéré comme un manifeste, il a dit, très nettement et au plus juste, que toute cette argumentation revenait à ceci : « Etablir, par « toutes sortes de raisons surnaturelles, que les catholiques, déposi- « taires de la vérité absolue, ont par cela même le droit d'imposer les « conséquences de leurs convictions, même à ceux qui ne les partagent « pas, jusques et y compris l'enlèvement des enfants mineurs. Quand « une doctrine, ajoute M. Guéroult, est arrivée à ce degré de précision « et de lucidité, toute discussion devient superflue. C'est à prendre ou « à laisser. »

De quelque manière que l'on juge les nécessités ou les explications de la situation présente, et malgré tout, ce qui nuit, d'ailleurs, à la popularité de M. de Montalembert, c'est cependant aussi un fait acquis à l'histoire de notre temps, et à la sienne, que cette phrase de sa réponse au *Moniteur* qui lui annonçait sa grâce à l'occasion de l'anniversaire du Deux-Décembre: «Je suis de ceux qui croient encore au droit et qui n'acceptent pas de grâce. »

Cette phrase surtout, achève de donner à son procès le caractère d'un événement.

Dans un autre genre, on a également fort remarqué un article de M. Saint-Marc Girardin dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur les principautés danubiennes. Cet article n'a rien, d'ailleurs, d'irrévérencieux, et la plume qui l'a écrit n'est pas de celles qui se laissent prendre ; mais c'est un article désagréable : en effet l'auteur y développe historiquement cette thèse, que, malgré une effroyable dépense d'hommes et d'argent, la politique de 1856 a fait infiniment moins pour l'indépendance des principautés que la politique de 1840 pour celle du pacha d'Egypte. Ici, l'Angleterre et le Sultan ont au moins dû céder quelque chose, reconnaître l'hérédité du pacha, tandis que, dans les principautés, l'Autriche, loin de céder, a plutôt tout gagné, et a remplacé la Russie, ainsi vaincue à son profit, mais non à ses dépens.

La *Revue Contemporaine* a été chargée de répondre à cette thèse qui, sans être tout à fait inoffensive, n'est cependant en rien offensante, et demeure inattaquable, sinon à de bons arguments. Il serait trop long de rapporter et de comparer ceux des deux parties: remarquons seulement en général, comme un fait qui saute aux yeux de tout le monde, que jamais on n'avait fait de plus grands efforts pour résoudre la question d'Orient, et que cependant, à voir ce qui se passe dans les principautés danubiennes et la manière dont les Turcs entendent l'amélioration du sort des Grecs, cette question n'est à cette heure pas plus en train de se résoudre qu'auparavant.

Au reste, il va sans dire que rien de tout ceci, articles ni procès de presse, n'a fait baisser la Bourse. Elle ne se remue pas pour si peu.

Même les principautés danubiennes sont bien loin ; mais en revanche l'Italie est près et c'est en se tournant de ce côté qu'il y a eu baisse. Le rapprochement de l'Angleterre et de l'Autriche ; quelques mots belliqueux attribués au roi de Sardaigne ; l'agitation qui règne dans la Lombardie où les têtes paraissent se monter sur toutes sortes de sujets, ont achevé l'affaire : il y a eu un moment panique complète ; on n'en est qu'imparfaitement revenu ; puis sera-ce pour tout l'hiver, et que nous apportera le printemps ?

— Dans certains journaux exclusivement, mais non pas toujours éminemment parisiens, dont les *échos* ne dépassent guère le cercle d'asphalte des boulevarts et commencent déjà à se perdre avant d'avoir atteint l'enceinte continue, on trouve parfois des choses à glaner, perdues dans des colonnes de plaisanteries et d'historiettes à peu près incompréhensibles à d'autres qu'aux initiés, c'est-à-dire aux intéressés. Le *Figaro* surtout, le roi de ces petits journaux et de beaucoup le plus répandu, renferme depuis quelque temps des portraits intimes d'auteurs connus, dont nous avons déjà donné un échantillon dans celui de Mme Sand. Ils piquent beaucoup la curiosité, et non moins sur le peintre que sur ses modèles. Signés du pseudonyme *Jacques Reynaud*, on les a attribués tantôt à une célébrité féminine, Mme la comtesse d'Agoult, (Daniel Stern), tantôt à une célébrité financière, M. Félix Solar, associé de M. Mirès; mais aucune de ces conjectures ne paraît s'être vérifiée, et le rideau derrière lequel se cache l'auteur demeure toujours baissé. Voici encore quelques-uns de ces portraits qui nous paraissent pouvoir intéresser nos lecteurs : nous ne prenon les détails les plus marqués.

MÉRY.

« Lorsqu'on parle de Méry, deux phrases arrivent immédiatement à la suite l'une de l'autre :

« — Qu'il a d'esprit ! qu'il est amusant !

« Il a toujours froid, il porte un manteau au mois de juillet.

« Ce charmant poète serait, à entendre les gens, un bouffon spirituel et gelé, voilà tout. Quelle diversité, au contraire, dans ce caractère ! quelle originalité naturelle et non cherchée !

« Son humeur est d'une égalité et d'une gaîté inaltérables. Il prend la vie comme elle vient, les hommes comme ils sont. Il n'a pas le côté rêveur et mélancolique de la poésie, à moins qu'il ne soit amoureux, ce qui lui arrive souvent, je devrais dire toujours. Alors il inonde de vers l'objet de sa flamme. Il en fait sur tout ce qui l'entoure, il lui répète qu'il l'aime d'une si jolie façon et de tant de manière qu'elle est obligée de le croire.

« Ses amis, ce sont ses fétiches. Lui, si doux d'ordinaire, il devient un lion lorsqu'on les attaque ; il s'emporte, il se livre à sa fougue marseillaise, met toutes ses colères dehors et veut avoir le dernier mot.

« Méry est serviable jusqu'à la tenacité. Ainsi, voulant un jour prêter à quelqu'un l'argent qu'il n'avait pas, il réclama une avance à un journal. Les bureaux étaient fermés, le caissier n'avait d'autre clef que celle de sa caisse et les garçons couraient les champs. Méry ne se laissa pas décourager pour si peu, il fit dresser une échelle contre une fenêtre dans la cour, et le payeur, entraîné par ses prières, consentit à entrer par cette voie aérienne, après avoir cassé un carreau. L'escalade accomplie, notre poète se sauva, plus heureux encore que le patient qui reçoit cet argent dans sa poche vide.

« Méry est original, je vous l'ai dit, il est enfant comme un écolier, il adore les espiègleries. Rien ne l'amuse comme de recevoir des lettres. Il s'en écrivait jadis pour avoir le plaisir d'envisager le facteur. Il parle quelquefois par énigmes et prend des airs mystérieux qui ressemblent à un mélodrame. De temps en temps il disparaît ; on ne sait où il perche ; on l'aperçoit, le soir, rasant les murailles, enseveli dans ce fameux manteau. Il semble ne voir personne et ne veut pas être interpellé. Ce sont les *Tristes* des poètes, ses accès de misanthropie et de solitude. Les nuages dissipés, il reparaît plus radieux qu'auparavant. Sa verve pétille comme un feu d'artifice, et son esprit nous rend le double de ce qu'il nous a dérobé.

« Son exactitude passe toute croyance. Chez lui, on sert le déjeûner et le dîner à l'heure précise, pas une minute avant ou après. Il n'attend personne, il ne s'attend pas lui-même. S'il n'est pas rentré, on sert nonobstant. Les plats restent le temps voulu pour les déguster ; ensuite on les ôte, et, n'importe qui vienne, on ne mange plus.

« Sa conversation est un monologue, il n'a besoin ni de réplique, ni d'interruptions. Lorsque son auditoire lui plaît, il arrive au sublime de la plaisanterie. Je ne sais quel Dieu s'empare de son cerveau et lui dicte des choses inconnues ; on l'écouterait des nuits entières sans fatigue et sans lassitude. La pantomine méridionale accompagne l'improvisation, il change de voix suivant ses personnages, il imite tous les accents, en gardant l'accent marseillais, il joue une comédie sans entr'actes : c'est inouï, c'est fabuleux.

« Voici quelques vers tout à fait inédits, improvisés pendant une prome-

nade dans les environs de Marseille : il avait parié avec un de ses amis qu'il ne lui parlerait qu'en vers de trois syllabes et c'est tout ce qu'on a sauvé de cette avalanche poétique :

« Vers le plane
De ce val
Va mon âne
Sans rival;
Sur la mousse
Je trémousse
Comme un mousse
A cheval.
Beau platane,
Vieux curé,
En soutane,
Tonsuré,
Il s'approche
De ta roche,
Où la cloche
Sonne en *ré*
Je chemine
Au hasard.
J'ai la mine
D'un César.
Douce ivresse,
Qui caresse
Ma paresse
De lézard ! »

HECTOR BERLIOZ.

« Il y a deux hommes dans Hector Berlioz, le musicien et l'écrivain. Le musicien adore un Dieu en trois personnes : *Gluck*, — *Beethoven*, — *Weber*, il a gardé du sectaire l'enthousiasme et l'intolérance. L'écrivain est un esprit narquois, sceptique, mystificateur ; son procédé, en matière de critique, consiste à étouffer doucement ses victimes sous une charretée de louanges et de fleurs.

« A la vérité, ceci n'est que sa seconde manière. Au *Rénovateur*, le journal qui accueillit ses premiers essais de littérature musicale, il avait pris au contraire, la démolition en grand des gloires italiennes et françaises, pour cause d'utilité publique, et il accomplit cette besogne avec la ferveur de Polyeucte jetant bas les faux dieux. Depuis son entrée à l'Institut, on le voit occupé à ramasser pieusement ces débris de sa sainte colère d'autrefois, à les rejoindre de son mieux, à les replacer sans bruit sur leur ancien piédestal. Polyeucte repentant va jusqu'à faire sa prière à Jupiter.

« Enfant des Alpes dauphinoises, Hector Berlioz a conservé quelque chose du paysan sous l'artiste. Sur ce visage dévasté de bonne heure, les lignes vigoureuses du penseur austère se détachent avec fermeté ; mais on y distingue aussi je ne sais quel *rictus* saillant et gouailleur qui trahit son origine montagnarde. Selon que la foi illumine l'apôtre de Gluck ou que le dédain monte

à la lèvre du feuilletonniste des *Débats*, l'expression des traits change, la physionomie du visage se modifie ; le profil fier et accusé de l'aigle devient le *facies* railleur et crochu de Méphistophilès; le poète qui chante disparaît laissant ses ailes au merle qui siffle.

En musique. Berlioz n'est pas un talent, encore moins un génie ; c'est un *caractère*. Et qu'il ne s'y trompe pas ! je lui accorde ici plus que je n'ai l'air de lui refuser. Dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, avoir du caractère, c'est mettre sa foi, sa volonté, sa persévérance, au service d'une grande idée.

« Organisation originale, après tout, que celle de cet homme d'esprit, quoiqu'on puisse dire que ses aberrations sont froidement calculées et que ses audaces sentent le parti pris. Nature moins élevée que tendre à l'excès, ayant plus d'opiniâtreté que de force réelle, et chez laquelle le désir d'être grand et de le paraître peut, aidée de la patience des auditeurs de bonne volonté, faire illusion et remplacer la grandeur véritable. »

François Ponsard.

« Depuis la génération littéraire de 1830, qui nous a donné presque tous nos grands noms, bien peu d'hommes ont surgi : M. Ponsard est de ceux-là. Il arriva un beau jour, on parla de lui sur-le-champ, on en parla avant de l'avoir vu, car il se cachait; c'était un mythe, on l'admirait de confiance et simplement pour répéter ce que l'on entendait dire aux autres. Un homonyme à moi, M. Reynaud, le vanta, l'annonça, le promit beaucoup, le montra peu, manœuvra de façon à tenir la curiosité en éveil; c'était le meilleur, le plus intelligent cornac que jamais poète inconnu eût pu souhaiter.

« *Lucrèce* fut annoncée par mille trompettes sans que personne en eût entendu un vers ; on la proclama un chef-d'œuvre ; les mânes de nos grands classiques tressaillaient d'aise ; ils avaient enfin un successeur digne d'eux ; la tragédie allait renaître.

« L'alarme était chaude au camp des romantiques : ils prenaient des airs de dédain, mais ils tremblaient d'avoir trouvé un maître ; les ardents se préparaient à la lutte, les jeunes ouvraient leurs narines, aspiraient la discussion ; semblables à des chevaux de race, ils piaffaient d'impatience, ils espéraient assister à de nouveaux combats et recommencer les célèbres batailles où leurs aînés avaient gagné leurs éperons.

« Cependant, la cause innocente de ce déchaînement restait dans l'ombre. Le poète arrivait des bords du Rhône ; il quittait la retraite fleurie où il avait vécu jusque-là , pour se jeter dans une vie qu'il ignorait et dont il avait peur instinctivement. Le bruit qu'on faisait autour de son œuvre, plutôt qu'autour de son nom, car beaucoup l'ignoraient, l'étonnait.

« Il s'en demandait le motif. On le posait en prétendant, en chef d'école ; il avait des disciples, assurait-on, lui qui ne songeait qu'à entendre réciter ses vers sur un théâtre, afin de les mieux goûter ; lui, poète *convaincu*, cherchant la gloire pour la gloire, et ne s'occupant pas d'où elle lui viendrait, pourvu qu'elle vînt.

« Il se cacha davantage, laissant son ami promener ses odes et ses rimes. Il en connaissait la valeur, bien qu'il n'aspirât pas *alors* à la succession de Molière, ni au titre de régénérateur du beau langage. C'était un bon élève de lycée, destiné à l'enseignement par sa famille ; pourtant il n'avait rien du

pédagogue : il n'imposait ni son opinion ni ses principes, et l'on vit le singulier spectacle d'un homme calme, modeste, sans prétentions, devenu l'idole des uns, l'épouvantail des autres, se dérobant aux apothéoses comme aux attaques, et chantant au milieu de ces tempêtes comme les alcyons parmi les écueils.

« Le jour de la première représentation de *Lucrèce* arriva. Ce fut plus curieux, plus étrange encore qu'*Hernani* ou *le Roi s'amuse*. Depuis le *Mariage de Figaro,* on n'avait rien vu de pareil ; il y eut émeute sur la place de l'Odéon; on y installa des piquets de cavalerie ; les jeunes gens des écoles voulaient prendre la salle d'assaut; n'ayant pu y pénétrer, ils se contentèrent, à leur grand regret, de crier, de siffler, de jeter des œufs et des pommes à la tête de ceux qui entraient : ce fut un tumulte sans exemple... .

« Vous savez quel fut le succès. Il était mérité sous plusieurs rapports. Les vers étaient bien faits, ils étaient beaux; quelques-uns sont restés dans la mémoire de tout le monde. Quant à la pièce, c'était une tragédie ; on ne peut rien dire de plus — ni de moins.

« M. Ponsard n'en devint pas plus fier ; il s'en retourna à Vienne, se déroba aux triomphes et écrivit *Agnès de Méranie,* qu'il fit luire aux feux de la rampe lorsqu'il l'en crut digne. Il avait encore toutes ses illusions, toute la jeunesse de son imagination et de son cœur. Les épreuves qui l'attendaient à l'apparition de cette pièce les dissipèrent complétement ; une révolution totale s'opéra dans les idées, dans le talent, dans les sentiments du poète. Il comprit ses adversaires et leur prit leurs armes pour se défendre. Il apportait avec lui la simplicité d'un villageois, qu'on me pardonne le mot; il ne cachait ni ses désirs, ni ses impressions; il sentit l'abus de cette franchise, et, si l'apparence fut la même, la réalité devint plus habile. Il ne fut plus poète que dans ses œuvres; l'exaltation, si elle existait, fut comprimée ; semblable à l'orgeat qui mousse, elle resta froide malgré le pétillement. Il en résulta une affectation, une modestie jouée, une manière de s'effacer tout en profitant du mouvement qu'on faisait autour de lui, qui n'est pas dans la nature du poète et dont il se fit une armure contre les tracasseries et les embûches.

« Il n'oublia pas néanmoins , car il est de ceux qui ne peuvent oublier. Il renferma ses impressions et dissimula, surtout avec ses amis, qui s'étonnèrent en le voyant si opposé à lui-même. Il est cependant généreux et serviable, bien qu'il y ait en lui quelque chose qui éloigne les demandeurs, je ne saurais l'expliquer, mais je le sens. Ponsard est très chaud pour ceux qu'il aime, il ne souffre pas qu'on les attaque, il tient à être estimé d'eux, et pourtant, chose étrange ! il est des gens qui ne sont pas ses amis, à l'estime desquels il tient davantage encore. Il les a devant les yeux en certains moments de sa vie et pose en face de leur souvenir pour savoir ce qu'il doit faire.

« Il est orgueilleux, cela va sans le dire. Sa grande ambition fut pour l'Académie. Il se brouilla avec un de ses rivaux à ce sujet; ce fut une question grave au Parnasse ; ils y sont à présent côte à côte, il ne s'agissait que de prendre son rang. L'auteur de *Lucrèce* est doux, il ne dit jamais de mal de personne, tout en méprisant *in petto* la petite littérature, celle qui se débite aux petits théâtres, par des petits acteurs qui ne sont pas subventionnés. Il ne le montre pas, car il fait des compliments sans aucun *mais*, chose rare.

« Ses convictions ne sont pas profondes ; il se persuade volontiers ce qu'il

désire; il se présente des arguments irrésistibles pour expliquer ce qui n'est pas dans la voie qu'il s'était tracée d'abord. Il imite Racine et Boileau de plus d'une façon et rimerait en beaux vers le passage du Rhin, ou de n'importe quel fleuve; il ne haïrait pas le poste d'historiographe, sauf à envoyer sa démission de ce poste, si quelqu'un remarquait trop haut qu'il l'a accepté. Il se retire admirablement des positions difficiles; il aurait inventé le repentir et la grâce des excuses; il y est irrésistible.

« M. Ponsard est reconnaissant, il le laisse voir avec une mesure dont on lui sait gré, tant elle est juste. Il donne envie de l'obliger pour obtenir des remerciements.

« Sa nature est un composé de passions violentes et d'instincts bourgeois qui viennent de sa première éducation. Du milieu où il a vécu d'abord, il ne peut s'en défaire; c'est comme l'accent du pays. Tous ses penchants se tournent vers l'honnêteté, il croit sincèrement être son *Rodolphe*, l'honnête homme de ses pièces; il l'est strictement. A peine si les entraînements de la vie le font sortir de cette sévérité de principes qui n'admet aucune capitulation.

« Il est paresseux et ne compose qu'à Vienne, la ville la plus ennuyeuse qui soit sous le soleil. Peut-être est-ce un tort, peut-être ce travail solitaire, dans ce coin du Dauphiné, donne-t-il aux pièces de M. Ponsard une teinte sérieuse qui fatigue l'attention et qui exclut la gaieté, d'autant plus qu'il a l'improvisation difficile.

« Il admire franchement ce qui est beau; il en est envieux comme un vrai artiste, c'est-à-dire qu'il est fâché de ne pas l'avoir fait; mais il n'a pas l'envie basse, l'envie qui dénigre, au contraire. Il est un des trois écrivains qui n'ont pas de collaborateurs et garde sa spécialité, sans empiéter sur ses voisins et sans s'inquiéter si elle est la meilleure.

« Dans ce qui touche à la passion, notre poète est naïf et crédule : il accueille les chimères, il n'est point fat; mais lorsqu'il a une maîtresse, il se croit adoré d'elle. Il écrit aux femmes des lettres en vers; pour beaucoup d'entre elles, ce n'est qu'un autographe de plus, dont leur amour-propre est flatté. J'en sais une qui en a souvent reçu et qui, pour récompense, l'a baptisé le Don Juan notaire.....

« Ses habitudes d'existence sont très simples, il vivrait sous la tente; il n'a pas de goûts ruineux, il ne collectionne pas, il se soucie peu de l'élégance, non pas de la propreté. Il est resté provincial dans sa mise; il va trop souvent à Vienne. Ponsard n'a rien d'Apollon dans l'aspect, on ne le devinerait jamais en le voyant passer. Il a pourtant de bonnes manières; il est créé pour certains salons où il aime à faire des lectures. Il est très instruit, il cause bien, quoique sans saillies; son esprit manque de spontanéité; il est comme préparé d'avance; il a peut-être un peu d'emphase.

« Lorsqu'il est à Paris, on le voit chaque matin, à l'heure du déjeuner au café *Procope;* il est gourmand, c'est un défaut ou un mérite, ceci dépend du point de vue, adhérent à sa condition de myope. Il va dans le monde avec plaisir, bien qu'il préfère l'intimité. Il fuit les endroits publics où l'attention qu'il éveille lui est désagréable. Il ne se livre à aucun exercice du corps; néanmoins, il est d'une grande activité, lorsque ses sensations le dirigent. Il

voyage avec une facilité merveilleuse ; il franchit les distances sans y penser; il va du Nord au Midi et du Midi au Nord, aussi vite que les hirondelles cherchant un printemps sans hiver.

« Sa première préoccupation est le jeu, dont il est passionné, non pas par amour du gain, mais pour les émotions qu'il donne ; il aime le jeu en artiste, il le goûte, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il n'y est pas heureux, il perd noblement. C'est un joueur gentilhomme. Les cartes et les dés ont pour lui un attrait irrésistible. Il va perdre sur le tapis vert l'or que lui rapportent ses pièces morales ; la dame de pique emporte dans sa robe les belles tirades de *l'Honneur et l'argent* et les déclamations vertueuses de *la Bourse*. M. Ponsard le sait et le sent mieux que personne ; un esprit de sa trempe ne dissimule pas avec lui-même..... »

— Ce roman de *Fanny* dont il nous a fallu déjà dire un mot comme de l'une de ces *fleurs du mal*, si fleur il y a, qui tendent de plus en plus à décorer notre époque, aura été décidément le grand succès littéraire du moment, le plus grand même que l'on ait vu depuis bien des années ; car à peine était-il éclos au printemps, et le voilà maintenant à sa *huitième* édition, ce qui fait au moins une édition par mois. Le tout, œuvre et succès, à la plus grande gloire de notre temps. On sait, en effet, quel est le sujet de *Fanny :* dans un amour adultère, la jalousie, non pas du mari, mais de l'amant, sa jalousie frénétique au sujet du mari.

Envisagée uniquement au point de vue de l'art, si tant est que la question morale (je ne dis pas la leçon et l'enseignement) puisse en théorie et en fait se séparer aussi bien de la question d'art que cela est passé en axiome chez le grand nombre, *Fanny* relève de Mme *Bovary*, qui déjà, on le voit, fait école ; mais, comme il arrive de toute œuvre d'école, elle en est, pour la donnée et la forme, tout à la fois l'exagération et l'amoindrissement : l'exagération, car dans Mme *Bovary* c'est au moins, sans tant de manières, l'adultère tout simple et tout franc ; l'amoindrissement, car le roman de M. Gustave Flanbert a bien plus de variété et de pittoresque, le récit est bien plus un récit, l'action une action, les personnages, même le personnage principal, ont bien plus de relief, et le style est bien plus ferme et plus vrai ; le mot tombe plus juste, non moins cherché peut-être, mais mieux trouvé. Souvent, au contraire, M. Ernest Feydeau tombe dans le précieux en cherchant le fini. Avec cela, pas d'action ; mais une seule situation, et une situation qui n'est pas sans un côté ridicule et grotesque. Au fond, l'ouvrage est tout entier dans une seule scène, la dernière, celle où l'amant, malgré ce que lui a juré sa maîtresse, la surprend en flagrant délit d'adultère, non pas avec un amant nouveau, comme pour de telles

femmes ce doit être plutôt le cas ordinaire, mais avec son mari. Je dis : d'*adultère*, car aux yeux du héros de ce livre, voilà le véritable adultère pour lui. Son amour sans doute et lui-même en demeurent à jamais flétris, mais toujours par suite de cette belle morale, de ce beau renversement de principes, et parce que la femme adultère n'a pas été plus fidèle à l'amant qu'au mari.

C'est bien là ce qu'on admire, c'est sur cette donnée, et pour cette scène finale évidemment, que l'auteur a écrit son livre, c'est là ce qui a fait son originalité et son succès auprès de son public. M. Jules Janin ne s'est pas gêné de le dire et n'a pas seulement l'air de se douter que l'on puisse être d'un autre avis. Dès la seconde édition de l'ouvrage, il s'est hâté de le gratifier d'une préface où il prend l'auteur à la mode sous le bras et sous sa protection. Cette préface est en forme de lettre à une dame ; il lui annonce le livre nouveau comme un fruit rare ; il le lui indique, le lui pousse de la main sur sa table de toilette, pour la tenter à le lire ; il n'y va néanmoins qu'avec toutes sortes de semblants de précautions ; mais soudain il s'arrête, car il vient de recevoir un billet de cette même dame, plus ou moins imaginaire, comme on voudra, qui, non moins que lui transportée d'admiration, n'y met pas tant d'ambages, et lui écrit tout nettement ce qui suit :

« Avez-vous lu *Fanny ?* lui demande-t'elle. Avez-vous bien compris ce drame à la fois touchant et terrible ? Aimez-vous assez ce jeune homme amoureux, et cette femme abandonnée à tant de furieuses passions ? *Etes-vous digne enfin d'un pareil livre ? Etes-vous encore assez voisin de ces orages* pour le bien comprendre, et faudra-t-il vous l'expliquer ? Lisez ce livre avec le zèle et l'attention qu'il mérite, et puis répondez-moi, et que je sache au moins si vous l'avez compris.

« Quant à moi, je le lis même en rêve, et je vais le relire aujourd'hui pour la troisième fois. »

Et voilà !..... L'auteur, du reste, se ménage encore moins l'éloge et a trouvé mieux. Pour lui, son livre est *le livre de l'époque :* il le dit tout uniment et tout haut, comme l'un de nous a eu l'occasion de l'entendre, et c'est de la plus tranquille foi du monde qu'il en fait compliment à l'époque et à lui.

— Un livre qui assurément mériterait bien mieux d'avoir huit éditions en six mois, et qui les aura peut-être, car on le voit partout, jusque dans les restaurants et les omnibus, c'est le livre de l'*Amour* par M. Michelet. En succédant ainsi tout à coup, dans la faveur publique, à celui qui l'a obtenue par une si brutale peinture et une si

étrange et si grossière morale de l'adultère, ou, s'il ne lui enlève pas cette faveur, ce qui est plus probable, en la partageant du moins avec lui, cet ouvrage semble être venu juste à point comme pour servir d'antidote au premier ; mais l'antidote réussira-t-il ? La chose nous paraît plus que douteuse : poison et contre-poison circuleront fort bien de compagnie dans les veines de la société, et souvent par les mêmes mains, qui, sans y regarder de trop près, se passeront ainsi des coupes bien différentes. A qui la victoire restera-t'elle en définitive ? Ni à l'un ni à l'autre, plus encore peut-être qu'à tous les deux ; ou si l'un doit l'emporter, il est à craindre que la peinture de l'amour illégitime et de ce qu'on nous donne pour sa plus grande punition, ne continue d'enflammer le mal, bien mieux que celle de l'amour légitime ne pourra le guérir. La faute en est sans doute au malade, c'est-à-dire à l'homme, qui en cela comme en tout, (incroyable inconséquence, mais réalité des réalités !) souffre de son mal et ne veut cependant pas en être guéri, préfère l'état de maladie à l'état de santé, la plaie au remède. Seulement le médecin, qui est ici M. Michelet, croit pouvoir guérir le malade par le malade lui-même ; il croit pouvoir tout tirer de l'homme et de la nature, la santé qu'il veut leur rendre comme la maladie qui y est, et il leur demande justement ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas donner.

Je sais bien que M. Michelet entend la *nature* dans son sens le plus élevé et le plus complet, dans son sens moral, humain et divin, comme dans son sens matériel ; il n'en retranche rien, comme il n'y ajoute rien ; mais si mauvaise qu'il la voie souvent dans ses résultats, si faussée surtout dans son grand ressort moral, la volonté, il la prend néanmoins pour bonne au fond, telle qu'elle. C'est à elle seule qu'il s'adresse ; il a tout bon espoir pour elle et en elle ; et quant au sujet particulier de ce livre où il a voulu montrer « ce que l'Amour pourrait être aujourd'hui, » il ne doute pas de « ce qu'il deviendra dans un monde « de justice et de lumière, tel que nous l'aurons un jour. » En un mot, quoique sérieusement, ingénieusement et en bien des points très sensément et utilement *moraliste*, il est pourtant ici *naturaliste* avant tout ; il observe, il analyse, il généralise, et, tout en voulant réformer ce qui est, il ne demande qu'à la nature ce qui devrait être.

Comme il a décrit ailleurs l'*Insecte* et *l'Oiseau*, il décrit de même, et à sa manière à lui, cet autre petit être, oiseau ou papillon, encore plus ailé que tous les autres et que l'on appelle l'*Amour*. Et non seulement il l'étudie, le peint sous tous ses aspects, dans toutes ses raisons et ses âges divers, mais il pense avoir trouvé le secret de l'apprivoiser, de l'élever, de le fixer, de le retrouver toujours et de ne jamais

le voir s'envoler : dans ce but, il le met bien un peu en cage ; mais, selon lui, l'oiseau-amour n'y fait que mieux son nid et ne demande pas mieux que d'avoir une jolie cage et de l'aimer.

Aussi, hâtons-nous de le dire, le véritable amour, pour M. Michelet, ne peut exister et n'existe que dans le mariage, et dans un mariage très concentré, « un foyer très pur, exclusif et monogamique. » Prouver cela par l'observation des faits, l'étudier, l'enseigner, l'inculquer, telle est la tâche qu'il s'est proposée. Il aurait pu tout aussi bien intituler plus vulgairement son livre : *le Mariage ;* mais il l'a intitulé l'*Amour*, parce que l'amour, pour lui, est et ne peut être que le mariage, est le mariage lui-même, bien entendu celui de deux âmes et de deux vies, celle de l'homme, formant, fécondant, imprégnant l'autre, celle de la femme qui lui rend un infini de vie et de tendresse en retour. Confondre ainsi ce que l'on croit plutôt nécessairement opposé, le mariage et l'amour, c'est là mieux que le côté neuf et piquant de l'ouvrage, c'en est l'honneur : malgré les défauts de fond et de forme que l'opinion ou le goût de chacun ne manquera pas d'y relever, c'est là ce qui en fait une œuvre, une action, et une bonne action dans sa mesure, par conséquent un bon livre dans cette même mesure et, à ce point de vue qui finit toujours par se poser en tout, le meilleur peut-être des ouvrages de l'auteur. A notre avis, il était donc parfaitement en droit de dire ce qu'il dit quelque part à son lecteur : « Si tu es « homme positif, lis ce livre. Quelle qu'en soit la forme, tu n'y trou- « veras pas moins plusieurs choses fort positives. » Et ailleurs encore : « Jeune homme, lis bien ceci tout seul, et non avec cet étourdi de « camarade que je vois derrière toi, qui lit par-dessus ton épaule..... « Si tu trouvais ceci un amusement, un sujet de plaisanterie..... J'aime « autant que tu ries à la mort de ta mère. »

Maintenant, les moyens, la doctrine, la route à suivre pour atteindre le but proposé ? Ah ! c'est ici que, malgré beaucoup d'observations détachées qui n'en restent pas moins vraies et justes en elles-mêmes, et très réellement *positives*, il y aura probablement sur l'ensemble de grandes divergences entre l'auteur et plus d'un de ses lecteurs. Il veut non seulement que le jeune homme cherche avec soin et au besoin attende avec patience celle dont il fera sa compagne, qu'il la choisisse véritablement et qu'il la choisisse bien (de dix ans plus jeune : vingt-huit ans pour lui et par conséquent pour elle dix-huit, c'est l'âge qui lui paraît préférable et qu'il fixe à peu près dans cette limite) ; mais en outre, quelles que soient les qualités naturelles et acquises de l'épouse, et même sa dot, ruineuse suivant M. Michelet si elle est trop riche, il veut que l'époux l'élève, la cultive, la développe, la crée, pour

ainsi dire ; qu'il s'étudie à découvrir tout le trésor de grâce et de tendresse qui est en elle ; qu'il l'aide elle-même à le découvrir et à le mettre de plus en plus au jour ; et cela à travers toutes les phases et tous les degrés de l'union conjugale, car il ne craint pas de poser cet axiome qu'il serait par trop fade et trop pauvre, en un sujet si sérieux, d'appeler galant : *Il n'y a point de vieille femme.*

Donc, il soutient que l'amour, dans sa grâce de plus en plus épurée, est susceptible, même ici bas, d'un continuel rajeunissement, et, avec des détails qui ne manquent ni de vérité ni de charme, il consacre toute une partie de son livre, la dernière, à ce qu'il nomme en conséquence le *rajeunissement de l'amour.*

Si, dans l'inépuisable richesse et l'étonnante flexibilité de ses dons, la femme est réellement capable de se prêter à ce rajeunissement de l'âme ; si ce dernier peut jusqu'à un certain point devenir celui du corps en y dégageant de plus en plus dans tout l'être et y faisant doucement briller, surtout dans le regard, le rayon de la bonté, cette suprême grâce, c'est à l'homme de produire ce miracle ou du moins de lui donner l'essor. Par toutes sortes d'influences physiques et morales, « l'époux est le père de l'épouse, en ce sens, autant que de l'enfant « même. Il l'a faite, il peut la refaire, » dit textuellement M. Michelet. « si du moins quelqu'un le peut, » ajoute-t-il pourtant, « c'est lui. » Mais il faut, pour cela, qu'il ait été et qu'il continue à être tout à la fois son père et son mari, son formateur et son guide, son promoteur et son appui, son serviteur et son maître, même son prêtre et son médecin, car s'il doit au besoin la servir jusque dans les vulgaires détails de la vie domestique, à plus forte raison dans les secrets de la maladie que l'on n'ose confier à personne, et qui deviennent une nouvelle attache très forte en ne les confiant et ne les laissant soigner qu'à son mari. Il faut, en un mot, qu'il soit tout pour elle, comme elle tout pour lui et par lui : ainsi l'unité sera de plus en plus obtenue, l'absorption de plus en plus complète. Mais en fin de compte, on le voit : ce sera l'unité, l'absorption dans le mari : celui-ci ne s'abaisse et ne se penche vers sa femme que pour la prendre mieux à lui ; plus il s'incline, plus il domine ; plus il sert, plus il règne. Ce n'est pas seulement dans la cage du mariage que l'auteur place l'oiseau-amour, c'est aussi un peu dans la cage du mari.

Sur ce point, quelle est au juste l'opinion des dames ? ceci est une question sérieuse, je ne plaisante pas : car c'est la réponse à cette question, mais la réponse vraie, celle qui se fait tout au fond du cœur et qui la plupart du temps n'en sort pas, c'est cette réponse qui juge le livre, qui en montre le point faible ou le fort. On ne doit sans doute

y voir qu'un système, qu'un idéal, je le comprends bien ainsi, uniquement même l'idéal du présent, car l'auteur, comme s'il eût pressenti quelque objection, semble s'être ménagé contre elle une porte de derrière en ajournant ce qu'il aurait à dire pour un idéal d'avenir ; mais enfin, il le déclare lui-même, « tout son livre aboutit là : *Ou concentre-toi, ou meurs.* » Concentration, voilà donc son grand principe ; concentration, sans doute aussi à l'avantage et selon la nature de la femme, mais concentration par et pour et dans le mari. Eh bien, quant à la nature féminine, l'auteur a-t-il réellement vu juste en cela ? connaît-il réellement bien les femmes sur cet article capital et délicat ? Doivent-elles, peuvent-elles, veulent-elles se donner et être absorbées à ce point? Sont-elles ainsi infiniment meilleures que nous ? Remarquez que je ne dis pas non : en ma qualité de critique, je ne dis même ni oui ni non, je ne dis rien. Je demande seulement aux femmes s'il faut dire et si elles disent : *oui*, ou *non ;* voilà tout. On m'en cite bien une qui, s'étant mise à parcourir l'ouvrage de M. Michelet pendant que son mari travaillait auprès d'elle, s'écriait tout haut de temps en temps : « Il faut « lire ce livre, Gustave ! » puis de plus en plus, à mesure qu'elle avançait dans sa lecture : « Il faut lire ceci, Gustave ! Gustave, il faut lire « cela ! » A ces interpellations réitérées, Gustave relevait la tête, souriait, et ne lisait pas. Puis, et toujours, avec le même succès, les *Il faut lire ce livre !* allaient leur train. Mais la question que je me suis permis de poser ne porte pas sur *ceci* ou *cela* dans l'ouvrage ; les *ceci* ou *cela* y sont souvent très bons et en grand nombre, et nous autres Gustave nous ferions bien d'y donner un peu d'attention, j'en tombe d'accord. Mais si notre belle lectrice a lu tout l'ouvrage, comme je n'en doute pas, y a t-elle été jusqu'au fond et non pas seulement jusqu'au bout ? En a t-elle bien vu la tendance forcée et intime, le fond et *la fin*, de mauvais plaisants diraient *le fin* du livre, cette concentration, cette absorption aussi pleine que possible de la femme dans le mari ? Si elle est arrivée à cette question finale et implicite, je lui demanderais encore, à supposer qu'elle n'y dise pas *non*, si elle y dit résolument et complétement *oui*. Avant de répondre, elle et toutes les autres lectrices, qu'elles prennent garde et qu'elles réfléchissent bien ! car, selon M. Michelet, c'est là le véritable *oui* que l'on doit prononcer quand on se marie.

— Ce livre, au moins curieux et attachant, qui vient de nous prendre et de nous entraîner à notre tour; qui fait courir et discourir tout le monde, à l'exception de quelques-uns assez sages pour se contenter d'y penser encore mieux tout bas ; qui doit inspirer

aux uns des regrets, à d'autres des espérances, hélas! peut-être un jour aussi vaines que les regrets; ce livre est certainement, dans tous les cas, la plus grande nouveauté de la saison et la plus véritable.

Ce n'est cependant pas la seule de cette rentrée, assez heureuse comme on voit. *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, de M. Octave Feuillet, a eu les honneurs de Compiègne, et poursuit le cours de ses succès à Paris, bien qu'il ait probablement moins gagné que perdu à être arrangé pour le théâtre. Il faut citer aussi un drame en vers, *Hélène Peyron*, de M. Bouilhet. Tout ne se tient peut-être pas très bien dans cette pièce, l'action ni surtout les caractères; mais elle est bien écrite, poétiquement même, et doit un certain fond de vérité à sa donnée principale, qui est: que nous ne pouvons pas échapper aux conséquences de nos actions, surtout à leurs conséquences morales.

En fait de publications périodiques, M. Charpentier vient d'en lancer une, *le Magasin de Librairie*, dont on pourrait dire que, pour réussir, il lui faut beaucoup de succès, monter bien vite, ou tomber aussitôt tout à plat. L'éditeur se propose de donner à très bon marché, un franc le numéro contenant la matière d'un volume, de *donner* donc, c'est presque le mot, une sorte de recueil littéraire comme les Revues, et où figureraient aussi des travaux de contemporains célèbres. Le premier volume a paru, et contient, entre autres, une comédie inédite d'Alfred de Musset. M. Charpentier a depuis longtemps fait ses preuves comme libraire, avec le format compacte qui porte son nom, et duquel date en France la baisse du prix des livres. S'il est réellement en mesure de tenir ses promesses, son but, et sans doute aussi son profit, serait donc de faire maintenant baisser le prix des *Revues*, comme M. Emile de Girardin a fait baisser dans le temps celui des journaux. En ce moment, M. Emile de Girardin se contente de réunir sous ce titre, *Questions de mon temps*, et en douze formidables volumes, les articles qu'il a publiés dans la *Presse* depuis 1830 jusqu'à ces dernières années. Il y a mis une introduction, dans laquelle il résume le progrès de ses recherches, et où l'on retrouve son style énergique et serré, qui se meut et qui frappe avec la force et la justesse d'une machine, mais qui en a aussi trop souvent le mécanisme et le cliquetis. Enfin, M. Alphonse Karr recommence à lancer ses *Guêpes* sur Paris, mais de Nice où il s'est retiré, de Nice où les orangers fleurissent, en sorte que les guêpes n'y piquent pas si bien, semble-t-il, ou piquent de trop loin.

— On rencontre encore quelquefois dans les rues de Paris un homme en habit rouge, mais remettez-vous! cet homme n'a de san-

guinaire que l'habit : c'est tout simplement un marchand de *thé suisse*, qui, pour mieux donner crédit à sa marchandise, croit devoir endosser un uniforme de cette couleur. En effet, tous les Suisses sont habillés de rouge, ainsi se les représente un véritable enfant de Paris. De même, tous les Neuchâtelois sont horlogers, et on ne fait absolument que des montres à Neuchâtel. Il y a encore ici bien des gens de cette opinion, même parmi ceux qui lisent, sans parler de ceux qui écrivent. Grand serait donc leur étonnement s'ils savaient qu'il m'arrive en ce moment, de Neuchâtel même, deux volumes de vers, bien rimés, bien limés, et qui pourtant ne se sentent en rien de l'horlogerie.

L'un, intitulé *Mes Loisirs*, est de M. Caumont ; mais attention ! car nous avons deux poètes de ce nom-là, Henri et Frédéric, deux frères, et qui ne le sont pas seulement en réalité, mais en poésie. De plus, leurs deux muses ont parfois une telle ressemblance, que vraiment on les dirait sœurs aussi. Même tour, même allure, mêmes sujets favoris, même manière de peindre et de sentir. Peu s'en est fallu que je n'y aie été pris. Au premier abord, je l'avoue, j'ai cru avoir affaire à celle des deux que je connaissais de plus longue date, et que je me figurais m'arriver cette fois, non plus seulement avec quelques feuilles légères, mais avec un beau volume à la main. Espérons que ce volume lui viendra de même en son temps ; mais pour celui-ci, il est de Frédéric, et puisqu'il a passé le premier, souhaitons-lui la bienvenue, ce sera déjà la souhaiter à son frère en attendant.

Ce volume contient des sujets très variés, quelques-uns même d'assez longue haleine, particulièrement un poème en quatre chants sur Ida de Toggenbourg, notre Geneviève suisse ; d'autres d'un intérêt sérieux et récent, comme ceux qui ont trait aux affaires de Neuchâtel, à propos desquelles l'auteur exprime chaleureusement les vœux d'un cœur honnête et patriotique. Le ton général du recueil est plutôt marqué cependant par les morceaux familiers et plus courts qui en forment la plus grande partie et, pour ainsi dire, la note dominante. Là, l'auteur est chez lui, comme on l'y voit réellement, entouré de ses enfants et de leur mère, de son frère et de ses amis, leur distribuant à tous, petits et grands, leur part de rimes, double et triple part même, pour ne point faire de jaloux. Ce sont proprement des poésies de famille, avec ce qu'elles ont tout naturellement d'intime et de cordial, de bon, de doux, de facile, parfois de trop facile, car on est *entre soi* et par conséquent, sans même s'en douter, on n'y regarde pas toujours d'aussi près que si l'on était en public. Avec cela cependant, du soin, de la correction, l'amour de l'art, la recherche du bien, du beau, la vie prise du bon côté et, chose plus rare encore, la passion

des vers contribuant à ce résultat utile, égayant et réglant l'esprit au lieu de le fourvoyer et de l'assombrir. Ceux-ci, entre autres, nous semblent bien peindre en riant l'auteur et sa manière, c'est pour cela seulement que nous les avons choisis :

J'ai le corps sain et le cœur vif,
Mais le penser souvent tardif,
En moi qu'un sentiment s'élève,
Pour ma tête c'est comme un rêve
Dont on cherche le souvenir.
Pour y voir goutte j'ai beau faire;
Je n'en prévois l'image claire
Que dans un douteux avenir.
Aussi, quand j'ai la fantaisie
D'essager une poésie,
Je n'attends point un impromptu
D'un esprit bizarre et têtu ;
J'attends, patient philosophe,
Que d'un chaos en fusion
L'idée, avec l'expression,
Sorte quatrain, couplet ou strophe ;
Et l'œuvre est-il enfin conçu,
Je suis content comme un bossu.

L'autre ouvrage, *Esquisses neuchâteloises* par Jules Gerster, est encore plus local et plus individuel, sinon plus intime. Sur maint détail, il faut être de Neuchâtel pour s'y reconnaître, savoir par cœur la belle petite ville et son circuit, *de l'Evole aux Faubourgs*. Voilà le cercle dans lequel l'auteur se complaît et s'enferme. Il y a ainsi plus d'un trait qui échappe si l'on n'a pas la clé du pays. L'auteur a choisi des caractères presque microscopiques pour l'impression de son livre: peut-être l'a-t-il fait à dessein, et comme pour avertir qu'il faut le lire un peu à la loupe, non-seulement des yeux du corps, mais aussi de ceux de l'esprit. En revanche, si son cadre est borné, son travail n'en est souvent que plus fin, et presque toujours très fini : l'homme du métier y reconnaît à l'instant le ciseleur habile, qui s'applique et qui aime à enchâsser sa pensée dans la rime et le rythme. Je n'en veux pour preuve que les vers suivants d'une des principales pièces du recueil, *le Lac gelé* ou *l'Hiver de 1830*. Il faut savoir, en effet, que dans cette année, mémorable à plus d'un égard, tout ce grand lac de Neuchâtel

gela d'un bord à l'autre, à tel point que quelques-uns furent assez hardis pour le traverser dans sa plus grande largeur à pied sec. La plupart ne s'aventuraient pas si loin et se contentaient d'y faire, comme je le fis, une promenade d'au moins un bon quart de lieue; mais assez en avant de la rive, et presque jusqu'à cette distance, on voyait parfois la population entière de la ville sur cette plaine de cristal que l'hiver venait soudain d'affermir. Tout ce monde y prenait ses ébats, jouait, riait, se croisait comme dans une fête et un lieu public. On avait même improvisé sur la glace des cafés et des carrousels. Quant aux patineurs, vous pouvez juger s'ils étaient *sur* leur élément, et quel triomphe pour eux. Tel est le tableau que M. Jules Gerster a voulu peindre, et dont voici quelques traits :

Partout la vie est morte; en revanche elle éclate
Sur tous nos bords glacés de l'Evole aux Faubourgs :
L'un entr'ouvre un manteau qui, doublé d'écarlate,
Laisse flotter au vent l'or de ses brandebourgs.

D'une tunique russe un autre se pavane;
Ici l'on voit briller les pantalons de daim
D'un fat qui se dandine en fumant le Havane
Et jette sur la foule un regard de dédain.

Un renard a donné sa plus riche dépouille,
Pour enceindre le col d'un carrick élégant,
Et l'hermine du nord qui jamais ne se souille,
Coupe le velours bleu d'un costume fringant.

Les dames du grand monde exhibent leurs parures :
Palatine ondoyante et manchon ouaté
Font saillir les couleurs de deux belles fourrures,
La zibeline noire et le grèbe argenté.

Le paletot d'hiver se croise avec la blouse,
La bure avec la soie aux reflets de tabis;
De loin tout cela prend l'aspect d'une pelouse
Où s'émaille en tout genre un contraste d'habits.

Belles! ces jours de froid vous servent à merveille;
Votre haleine bleuâtre embaume l'air heureux.
Sous un vif incarnat votre teint se réveille,
Vos yeux semblent tenir un langage amoureux.

Admirez-vous cet homme aux traits nobles et calmes,
Qui près de vous circule avec grâce empressé;
Son léger bonnet vert, fleurdelisé de palmes,
Agite un floc d'azur coquettement tressé.

Que d'évolutions, d'allures pittoresques,
Quels gracieux contours! — D'un air sentimental
Il s'amuse à décrire un groupe d'arabesques,
Et guilloche en tournant des nappes de cristal.

Il brode des festons dans un goût fantastique
Qui simulant les fleurs d'un tissu damassé,
Forment les entrelacs d'un chiffre énigmatique
Qu'il efface bien vite après l'avoir tracé.....

Dans les ébats rivaux de cette immense arène,
Tous n'ont pas et la grâce et l'essor vigoureux;
Pour trop s'abandonner à l'ardeur qui l'entraîne,
Plus d'un fit dans sa chute un écart malheureux.

Beau comme un officier le jour d'une revue,
Parmi ceux qui du monde occupent l'entretien.
Se distingue un jeune homme; il est toujours en vue
Et promène partout l'orgueil de son maintien.

Mais voilà qu'un obstacle arrive à la traverse :
Tout à coup dans son vol, léger comme l'oiseau,
Du haut de ses patins il tombe à la renverse,
Et la foule de rire au nez du damoiseau.....

C'est l'image en petit de cette vie amère
Où l'on en voit si peu rester longtemps debout;
Heureux qui sillonnant ce théâtre éphémère,
Sans broncher d'un seul pas se maintient jusqu'au bout!

Mais aujourd'hui qu'importe ou prouesse ou mécompte!
Ce temps si loin de nous n'est plus qu'un point obscur,
Un écho qui parfois se réveille et raconte
Ces scènes d'un autre âge à l'homme déjà mûr,

A celui qui souvent se recueille et compare
L'époque où nous vivons et celle qui n'est plus.
— Il me semble déjà qu'un siècle les sépare,
Mais je ne dirai rien de ce que j'en conclus.

Eh bien, ne sont-ce pas là des vers pleins de tour et qui n'en ont l'allure que plus facile? en d'autre termes, ne sont-ce pas là véritablement des vers, et non pas de la prose rimée? Tous ces petits détails de costume et de mouvement ne sont-ils pas parfaitement rendus, ciselés, j'allais dire avec l'auteur, *guillochés*, non-seulement comme comme sur la nappe de cristal du patineur, mais comme sur un plat d'argent? Ne voit-on pas cette foule bariolée, et tout ce tableau ne vous fait-il pas l'effet de la vérité même? J'en excepte uniquement pour ma part l'haleine *bleuâtre* des dames, que j'avoue n'avoir pas remarquée; j'en crois volontiers M. Jules Gerster sur parole, mais où diantre l'observation va-t-elle se nicher?

Sur tout le reste, j'en puis parler savamment, car j'y étais. Je vous en ai déjà dit quelque chose, faute d'avoir à vous conter ce jour-là de moins pauvres aventures que les miennes. Je me trouvais donc à Neuchâtel où j'avais l'audace de postuler une chaire de littérature et d'histoire, bien que je ne fusse toujours à Lausanne que simple étudiant. On était alors en plein romantisme, et moi-même, s'il faut le dire, j'y étais passablement enfoncé; il partageait le monde en deux camps, et jusqu'à la commission de qui mon sort dépendait. Or, ne s'avisa-t-elle pas de me donner pour sujet de ma thèse: *Du romantisme et du classicisme, et qu'en pense Monsieur.....* le postulant? Il y avait là de quoi me gratter l'oreille, et en effet je n'y manquai pas, même en allant le soir, après mon travail, me promener à pied sur le lac; mais

puisque je devais aussi enseigner l'histoire, je pris la chose historiquement. Je remontai à Ronsard et aux autres, racontai les origines présentes et lointaines du romantisme, et montrai ainsi comme quoi, puisqu'il y avait eu une révolution littéraire au seizième siècle, il pouvait bien y en avoir encore une de notre temps. Voilà comment, sur ce que je pensais du romantisme, je le dis sans le dire, et me tirai d'affaire : combien qui ne s'en tirent que de cette façon-là ! Ou plutôt, ce fut la bienveillance de mes juges, classiques et romantiques, qui m'en tira, en me nommant. Je vis aussitôt apparaître M. Jules Gerster parmi mes élèves, et avec des vers déjà, qui prouvaient sa sympathie pour mes principes en fait de révolutions littéraires. Vous pouvez donc juger de mon plaisir à me retrouver avec lui dans ses *Esquisses*, et foulant du pied comme autrefois les ondes de son lac un moment cristallisées : vaste salle au parquet de glace, ayant le Jura et les Alpes pour parois lambrissées de neige.

Mais pourquoi, tout en restant bon Neuchâtelois, M. Jules Gerster n'aborde-t-il pas d'autres sujets, comme il pourrait aisément le faire s'il voulait ? pourquoi s'en tient-il et revient-il toujours à son lac ?..... Hélas ! que fais-je moi-même ! ne m'y suis-je pas encore attardé tout à l'heure, et ne pourrait-on pas me reprocher d'y revenir à tout bout de champ, au moindre sentier qui s'y prête ? Moi aussi, je me retourne à l'instant de ce côté-là, comme on se retourne vers la jeunesse, vers la poésie, vers la vie, lorsqu'on sent qu'elle s'éloigne et décroît : nous ne sommes pas les seuls à nous retourner ainsi vers cette année 1830, si riche de promesses littéraires et autres, qui ne se sont guère réalisées! Il y a pourtant cette différence entre M. Jules Gerster et moi que ce n'est pas son lac poétique, mais le mien, qui est maintenant *gelé* comme jadis celui de Neuchâtel. Aussi ce n'est plus la Muse, c'est la Chronique seule qui s'y promène. Elle y vient patiner sur toutes sortes de sujets, se lancer à gauche, à droite, tracer toutes sortes de zigzags : moins, il est vrai, en patins d'un acier poli et bien aiguisé, qu'en sabots de bois, et au risque d'entendre soudain craquer la glace autour d'elle et rire les spectateurs. Mais, ô bizarrerie du cœur humain ! savez-vous ce qui l'attire et lui plaît le plus sur ce théâtre de ses prouesses, ce qui l'y ramène d'année en année et, s'il plaît à Dieu, l'année prochaine encore l'y ramènera ? Ce sont précisément ces spectateurs, même rieurs et malins, ces témoins de ses efforts, de ses écarts, de ses chutes et de ses maladresses : chers spectateurs, c'est vous-mêmes, si vous le voulez bien. Telle est donc désormais ma compagne, maintenant que la fin de l'automne m'annonce qu'il ne peut

plus que neiger sur moi. Heureux qui est resté fidèle à la Muse, qui la suit toujours sur les monts, et que la chute des feuilles n'avertit pas de descendre et de se tenir dans la plaine. Ainsi en est-il de ceux dont je viens de parler aujourd'hui, et de tant d'autres là-bas que je pourrais même nommer. Oui, heureuses gens, même de tout âge, qui ont encore le temps de faire des vers ! Je le leur *cords* bien, pour employer aussi un mot du pays, qui *m'a toujours paru d'une énergie extrême ;* je le leur *cords* bien, quoique je leur envie d'une envie non moins *cordiale*. Mais si la Muse est toujours jeune, et si la Chronique ne l'a jamais été, celle-ci a pourtant un avantage : c'est qu'entre vieux amis, il en est d'elle comme des petits présents, elle entretient l'amitié.

ERRATA DE LA PRÉCÉDENTE CHRONIQUE :

Page 775, ligne 31 : *noms*, lisez : *mœurs*.

TABLE DES MATIÈRES
DU TOME XXI.

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

Pages.
Jérémias Gotthelf, par M. Max. Buchon 61
Etude sur les chants et les jeux de l'enfance dans la Suisse allemande, par M. C. Monnard 152
Revue littéraire. Angleterre, par ** . . . . . p. 173, 359
Traditions populaires de l'Argovie, par M. C. Monnard . . . 291
J.-J. Rousseau et le sentiment de la nature dans la Suisse romande, par M. J. Gaberel 312
Lettre sur l'exposition de Neuchâtel, par ** 429

NOUVELLES ET VOYAGES.

Sylvania. Souvenirs d'une excursion dans l'Oberland, par Jacques Gray . . . . . p. 3, 84
Le docteur A Priori. Nouvelle esthétique, par M. Marc-Monnier . . . . . p. 139, 224
Lettres américaines. Nouvelle série, par M. L. Lesquereux, p. 203, 431, 707
Varatik et les Nonnes moldaves, par Mme Dora d'Istria . . . 390
La Vallée du Rhône, par M. le docteur Vouga p. 516, 595, 662, 727
Une Maladie de cœur. Nouvelle médicale, par M. Marc-Monnier . . . . . p. 569, 639
La Madone de Piogre. Conte vrai, par M. Marc-Monnier . . . 806

HISTOIRE, BIOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

L'Exposition industrielle suisse à Berne, par M. le Dr Vouga p. 23, 97
La Suisse française en 1792. Lettres de Sophie Laroche, par M. E.-H. Gaullieur . . . . . p. 243, 323, 378
Lettres inédites de C.-V. de Bonstetten, par M. E.-H. Gaullieur 493
Histoire des trois premiers siècles de l'Eglise chrétienne, par M. de Pressensé, par J. S. 541

MORALE, POLITIQUE.

Conseils à mon fils, par un papa très-bien; par le Ce de St-Gaster 450
Etude sur les intérêts économiques de la Suisse, par M. A.-E. Cherbuliez 777

SCIENCES NATURELLES ET GÉOGRAPHIQUES.

Les Sources du Jura, par M. Ed. Desor 14
Le Rhododendron, par M. Ch. Martins. 622

LINGUISTIQUE.

Nouvelle grammaire hébraïque, par C. Bonifas-Guizot. — Nouveau système de traduction des hiéroglyphes égyptiens, par M. H.-J.-F. Parrat. Par M. F. B. 166

POÉSIE.

A un ami, par C. P. 118
Adieu, par ** 268
A celle qui s'en va, par M. L. Favrat 358
Il Penseroso, par M. J.-F. Amiel 397
Consolation. A un ami découragé, par M. Marc-Monnier . . . 463
Enfance et vieillards, par M. Jules Vuy. 750
Loin d'elle, par M. Félix Nessi 833

CHRONIQUE ÉCRITE DE PARIS.

Janvier, p. 45. — Février, p. 120. — Mars, p. 189. — Avril, p. 270. — Mai, p. 337. — Juin, p. 401. — Juillet, p. 469. — Août p. 546. — Septembre, p. 626. — Octobre, p. 692. — Novembre, p. 754. — Décembre, p. 837.

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Les deux neveux, par U. Olivier 775
Etrennes vaudoises, par F. Chavannes 776
Sarah Mortimer, ou l'expérience de la vie 835

SCIENCE POLITIQUE.

Chemins à mon fils, par un [illegible], par le Cte de St-Cassien . . . 450.
Étude sur les intérêts économiques de la Suisse, par M. A. E. Cherbuliez . . . 777.

SCIENCES NATURELLES ET GÉOGRAPHIQUES.

Les Sources du Jura, par M. Ed. Dupin . . . [illegible]
Le Rhododendron, par M. Ch. Martins . . . [illegible]

LINGUISTIQUE.

Nouvelle grammaire hébraïque, par G. Bonnet-Guizot. — Nouveau système de traduction des hiéroglyphes égyptiens, par M. J.-F. Pérret. Par M. F. E. . . . 166

POÉSIE.

A un ami, par G. P. . . . 748
Adieu, par . . . 265
A celle qui s'en va, par M. L. Favrat . . . 358
Il Pensoroso, par M. J.-F. Amiel . . . 397
Consolation. A un ami découragé, par M. Marc-Monnier . . . 463
Enfance et Cicilleroz, par M. Jules Vuy . . . 750
Loin d'elle, par M. [illegible] Nessi . . . 835

CHRONIQUE ÉCRITE DE PARIS.

[illegible] — Mai, p. [illegible] — Juin, p. [illegible] — Juillet, p. [illegible] — Août, p. [illegible] — Septembre, p. [illegible] — Octobre, p. [illegible] — Novembre, p. [illegible] — Décembre, p. [illegible]

BULLETIN LITTÉRAIRE.

Les deux neveux, par F. Olivier . . . [illegible]
Étrennes vaudoises, par F. Galvanser . . . 776
Sarah Martinet, ou l'expérience de la vie . . . 835

11-8-15

AP
24
R46
t.21

Revue suisse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY